SOLI · DEO · HONOR · ET · GLORIA · IN · SCLA · SCLOR
HARRY SOANE. SC 1907.

51332/C

Matthew Fetherston haugh

D 4/4/

A 1

HISTOIRE

DE

JACQUE-AUGUSTE DE THOU.

TOME SECOND.

31147

HISTOIRE UNIVERSELLE DE JACQUE-AUGUSTE DE THOU,

Depuis 1543. jusqu'en 1607.

TRADUITE SUR L'EDITION LATINE DE LONDRES.

TOME SECOND.

1550. —— 1555.

A LONDRES.

M. DCC. XXXIV.

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

SOMMAIRES
DES LIVRES
CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

SOMMAIRE DU LIVRE VII.

L'Empereur tâche de disposer Ferdinand son frere, & ses enfans, à renoncer à l'Empire en faveur de son fils. L'Archiduc Maximilien revient promptement d'Espagne, pour s'y opposer. Il amene avec lui Buhaçon parent du Roi de Fez; ce qui donne sujet à l'auteur de parler des Royaumes de Fez, de Maroc, de Tremesen, de Tunis, de leurs anciens Rois, & de ces regions d'Afrique. L'origine & le progrès des Cherifs. Ils font périr la race des anciens Rois. Dissention entre les Cherifs, ce qui allume la guerre entre Oatas, le Roi de Fez & le Cherif Mahamet. Oatas est fait prisonnier. Le Cherif se mocque de ce Prince, sous une apparence d'humanité, & se rend maître de Fez. Guerre de Mehedia, entreprise par Jean de Vega, viceroi de Sicile. Description du Royaume de Tunis. Prise de Monastier. Prise de Mehedia. Revolte de Soliman, seigneur de l'isle de Gelves, & tributaire de l'Empereur. André Doria poursuit le Corsaire Dragut, qui vouloit entrer dans cette Isle.

HENRI II. 1550.

1551.

HENRI II. 1551.

Le Grand Seigneur, pour se venger des injures qu'il avoit reçûës l'année précédente, fait équiper une flote. Elle prend d'abord la route de Sicile, ensuite celle de Malthe, & descend enfin en Afrique. Elle assiége Tripoli, & le prend. On impute aux François la perte de cette place. L'Auteur prouve que c'est une calomnie.

SOMMAIRE DU LIVRE VIII.

EDit de l'Empereur touchant le Concile. Diete de Nuremberg, au sujet de la guerre de Magdebourg. L'empereur traite envain avec son frere pour la succession de l'Empire. Les Lutheriens sont inquietés. Traité fait avec ceux de Magdebourg. L'Electeur Maurice fait une alliance secrette avec le Roi, par l'entremise de l'Evêque de Bayonne. Les Princes intercedent auprès de l'Empereur, pour la liberté du Landgrave de Hesse. Le Roi n'est pas d'accord avec le Pape, touchant les affaires du Concile. Il écrit aux Prélats assemblés à Trente. Discours de Jacque Amyot abbé de Bellozane au Concile de Trente. Le Parlement verifie un Edit, qui défend de porter de l'argent à Rome pour l'impetration des Benefices. Pour adoucir le Pape au sujet de cette Ordonnance, on poursuit les Heretiques. Les Suisses ne se veulent pas soûmettre à l'autorité du Concile. Les Protestans y envoyent des Ambassadeurs. Le Roi fait alliance avec Ottavio Farnese. Commencement de la guerre de Parme. Son succès. L'Empereur & le Roi publient à ce sujet plusieurs écrits pleins d'animosité. Frederic de Gonzague somme le duc de Ferrare, au nom de l'Empereur, de lui rendre Reggio. La Mirandole assiégée par les Imperiaux.

Origine de la maison des Pics. Le Roi & l'Empereur se font la guerre en Lombardie, & dans les Payis-Bas. Le Pape ennuyé de cette guerre, envoye le cardinal Carpi à l'Empereur, & le cardinal Verallo en France, en qualité de Legats. Les pouvoirs de celui-ci sont portés au Parlement, & enregistrés avec les mêmes restrictions que ceux de ses prédécesseurs. On y en ajoûte d'autres à cause de l'Edit publié contre les Notaires Apostoliques. Troubles en Angleterre. Le duc de Sommerset regent du Royaume a la tête tranchée. Le duc de Northumberland se veut rendre maître du Royaume. Mort de Martin Bucer, d'André Alciat, de Marc-Antoine Flaminio, de Jean-Baptiste del Monte, & de Joachim Vediano.

SOMMAIRE DU LIVRE IX.

TRoubles en Hongrie. Description de ce Royaume. Le Roi Louis est tué à Mohacz. Jean Zapoli prend le titre de Roi, & dispute à Ferdinand le droit de cette succession. Etienne fils de Jean Zapoli & d'Isabelle, sœur de Sigismond Auguste, roi de Pologne, succede à son pere. George Martinuse & la Reine-mere lui sont laissés pour tuteurs par le feu Roi. Origine, mœurs & qualitez de Martinuse. La guerre est allumée entre le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle. L'Empereur donne le titre de Marquis de Cassano à Jean-Baptiste Castaldo. Il l'envoye à son frere pour commander son armée. Traité de Paix fait entre la Reine Isabelle & Ferdinand, par l'entremise de Martinuse. Il se rend odieux aux deux partis. Cette paix occasionne la guerre du Turc. Le succès de cette guerre. Lippe est prise & reprise.

HENRI II. 1552.

Martinuse est fait Cardinal. Il se rend suspect. On conspire contre lui, & il est assassiné par l'ordre de Ferdinand. Sa mort est vengée. Prise de Zeghedin, qui est repris. André Battori est fait Vaivode de Transilvanie. Laurent Lossoncky obtient le Comté de Temesvvar. Exploits du Bacha Mahomet, & d'Etienne Vaivode de Moldavie. Le Vaivode est mis en fuite. Temesvvar est repris par les Turcs. Ils font périr indignement Lossoncky, contre la foi promise, pour se venger de ce qu'à Lippe Castaldo n'avoit pas tenu à Oliman la parole qui lui avoit été donnée. Lippe est mal défenduë par Bernard d'Aldana. La Reine Isabelle se plaint de ce que Ferdinand ne lui tient point parole. Elle traite secrettement avec le Grand-Seigneur. Etienne Vaivode de Moldavie est tué. Le siége de Magdebourg cause la dissipation de l'armée. Les gens de guerre font de grands ravages en Allemagne. Les Deputez des Protestans viennent au Concile. Ceux de l'Electeur Maurice s'y rendent aussi, avec des desseins cachés. Melanchton se met en chemin pour y aller. Il s'arrête à Nuremberg. Rupture du Concile.

SOMMAIRE DU LIVRE X.

Maurice découvre les desseins de l'Empereur, & publie un manifeste contre lui. Albert de Brandebourg répand un écrit, où il se plaint de ce que Louis d'Avila lui impute dans ses memoires de la guerre d'Allemagne. Ce qui s'est passé à Rochlitz. On fait courir un écrit de la part du Roi, où l'on reproche à l'Empereur plusieurs choses, entr'autres la conduite du comte de Buren, qui avoit tâché d'exciter quelque révolte en France, pendant les troubles de la Guyenne,

& le supplice indigne de Sebastien Vogelsperger. Maurice use de dissimulation. Il vient à Ausbourg. Il joint ses troupes à celles de Guillaume fils du Landgrave de Hesse. Il change le Conseil établi par l'Empereur. Il assiége Ulme au commencement de la conference établie à Lintz par Ferdinand. Le Palatin Henry Othon reprend Laugigen. Bataille de Reut donnée au pié des Alpes. Prise d'Eremberg. L'Empereur s'enfuit d'Inspruck pendant la nuit. Le duc de Saxe est mis en liberté. On s'empare d'Inspruck. Le Roi, suivant le traité secret fait avec Maurice, se rend sur la frontiere. Il s'empare de Metz, de Toul & de Verdun. Il reçoit Charle duc de Lorraine & Christine sa mere. Traité fait entre le Roi & le Pape, par l'entremise du cardinal de Tournon. Le Pape traite avec les Farneses. Ambassades des Suisses. Assemblée à Vormes, touchant la paix entre le Roi & l'Empereur. Le Roi s'apperçoit que Maurice est sur le point de s'accorder avec l'Empereur & avec le Roi Ferdinand. Il retourne dans ses Etats après plusieurs heureux succès. Les Protestans publient un manifeste à Ausbourg. Ils exposent les raisons pour lesquelles ils ont rétabli leurs Professeurs & leurs Théologiens chassés par l'Empereur. Albert de Brandebourg fait la guerre à part, sans les autres Confederez. Il tourmente & persécute les Evêques. Harangues de Maurice & de l'Evêque de Bayonne, dans l'assemblée de Passavv. Lettres qui y sont envoyées. Réponses de l'Empereur. Francfort assiégé par les Confederez. George duc de Mekelbourg y est tué. On leve le siége en vertu du traité de Passavv. Maurice, suivant ce même traité, va en Hongrie pour y commander. Agria assiégée par les Turcs, & défenduë par le grand courage des femmes. Le Pape examine la cause de l'assassinat du cardinal Martinuse. Il fulmine plusieurs

HENRI II. 1552.

excommunications. Il abſout enfin Ferdinand, avec les auteurs & tous les complices de ce meurtre. Mouvemens en Valachie excitez par Ranulſe legitime Seigneur de ce payis. Il marche avec le ſecours de Caſtaldo, contre Mirce & contre les Turcs. Il remporte la victoire, & eſt rétabli dans la Principauté de ſon pere. Lettre de Soliman. On en fait la lecture daus l'aſſemblée de Waſſar-hel. Reproches que ſe ſont Maurice & Caſtaldo.

SOMMAIRE DU LIVRE XI.

GUerre de Piémont. Priſe de Saluces par les Imperiaux. Deſcente de l'armée navale des Turcs ſur les Côtes d'Italie. Aſſemblée des François dans la ville de Chioggia, dépendante des Venitiens. Les Siennois, avec le ſecours des François, commencent à recouvrer leur liberté. Ils chaſſent la garniſon Eſpagnole. André Doria eſt défait par Dragut auprès de l'iſle de Ponza. On rend aux Siennois les Villes qu'on leur avoit priſes. Les Imperiaux en même tems font fortifier Orbitello, place maritime. On accuſe Ferdinand de Gonzague de s'être mal acquité de ſa charge. Heureux ſuccès des François, après la priſe de Veruë & d'Alba. L'Empereur fait une irruption ſur les frontieres de France, après le traité de Paſſavv. Droit des François ſur les trois Evêchez, Toul, Metz & Verdun. On y envoye François de Lorraine duc de Guiſe avec une puiſſante armée. Albert de Brandebourg, qui ſuivoit d'abord le parti de la France, devient ſuſpect au Roi. Albert fait un accommodement ſecret avec l'Empereur. Il ſe déclare ennemi de la France, & fait priſonnier le duc d'Aumale frere du duc de

Guise. Siege mémorable de Metz par Charle V. Prise de Sedan par les Imperiaux. Harangue du duc de Guise à ses gens le jour de l'assaut général. Duel de Charle de la Rochefoucaut de Randan, contre Henri Manriquez. Levée du siége de Metz. Volrad de Mansfeld, sous la conduite d'Albert, s'empare de l'Etat de Brunsvvick. Prise d'Elvvangen par le duc de Wittemberg, sur le Grand-maître de l'ordre Teutonique. Mort de plusieurs grands hommes, de Henri duc de Meckelbourg, de Germain duc de Weda, d'Evrard Billich, de Jean Cochlée, de Gaspar Hedion, d'André Osiander, de Sebastien Munster, de Josse Villic, de Lazare Bonnami, de George Giraldi, de Paul Jove, de Ferdinand Nuñes de Valladolid. HENRI II. 1552.

SOMMAIRE DU LIVRE XII.

Albert continuë ses persecutions contre les Evêques. Les rémontrances de l'Empereur ne sont pas capables de l'arrêter. Il fait toûjours la guerre dans la Franconie. Assemblée à Francfort à ce sujet. Albert va en Saxe. Maurice lui déclare la guerre. On publie de part & d'autre quantité d'écrits. Bataille sanglante donnée dans le Diocése d'Hildesheim, auprès de Peine, place du payis de Luxembourg. Maurice victorieux meurt de ses blessures. Ses mœurs, son esprit, ses actions dans la paix & dans la guerre. Auguste son frere, qui étoit alors chez son beau-pere le Roi de Dannemarc, succede à Maurice. Il fait la paix avec Albert de Brandebourg, qui avoit été défait par Henri de Brunsvvick. Levée du siége de Brunsvvick, sous certaines conditions. Albert est proscrit par la chambre de 1553.

HENRI II. 1553.

Spire. Teroüenne prise & démolie par les Imperiaux. François de Montmorenci y est fait prisonnier. Les ennemis prennent Hedin avec le même succès. Plusieurs François périssent en cette occasion. Horace Farnese, qui avoit épousé depuis peu Diane fille naturelle du Roi, y est tué. Robert de la Marck de Bouillon, qui défendoit la place, est fait prisonnier. Défaite des Imperiaux près de Dourlens, par le Connêtable Anne de Montmorenci. Le prince d'Espinoy y est tué, le duc d'Arschot est fait prisonnier, & les François gagnent six enseignes sur les ennemis. On assiége inutilement Bapaume & Cambrai. Dom Garcie de Tolede commence la guerre contre les Siennois, qui avoient pris notre parti : ses premiers succès. Montalcino assiégé inutilement. Affaires du Piémont. Ferdinand de Gonsague veut surprendre Bene. Prise de Cortemiglia & de Ceva par Brissac. Pillage de Verceil. Mort de Charle duc de Savoye. Guerre de Corse. Guerre de Toscane. Droit des Rois de France sur Gennes. On donne à Paul de Thermes la conduite de la guerre de Toscane & de Corse. Armée auxiliaire du Turc, sous la conduite de Dragut. Prise de Bonifacio, place de Corse. On tâche de surprendre Calvi. Les Siennois reprennent San-Fiorenzo & Bastia. Nouvelle persécution contre les Héretiques. On fait mourir à Geneve Michel Servet de Tarragone. Mort de plusieurs personnes illustres; de Jean Rivius, d'Erasme de Reinhold, de Jacque Sturm, de Jean Dubravius évêque d'Olmants, de Jean-Baptiste Egnatius, de Jerôme Fracastor. Isabelle assistée du Turc excite des troubles dans la Hongrie. Castaldo se retire de la Province, haï des peuples. Soliman, dans la crainte de quelques révolutions, part pour la Syrie. Il fait venir Mustapha son fils aîné à Aleph, & le fait mourir à la sollicitation de Roxelane & de

Rustan

Rustan Grand-Vizir. Zeangir affligé de la mort de son frere, meurt au Camp ou à Constantinople. Soliman fait mourir peu de tems après le fils de Mustapha. Ibrahim exécute cet ordre malgré lui. HENRI II. 1553.

SOMMAIRE DU LIVRE XIII.

GRands troubles en Angleterre, après la mort d'Edoüard VI. L'ambition de Jean Dudley comte de Northumberland en est l'origine. Il veut exclure Marie de la succession à la Couronne. Jeanne de Suffolk est élevée sur le thrône malgré elle. Dudley son beau-pere, auteur de cette entreprise, a la tête tranchée. Couronnement de Marie. Genealogie du cardinal Poole, & son ambassade. 1554. *On propose à la Reine plusieurs mariages. Elle épouse Philippe prince d'Espagne. Wiat est pris & puni de mort. Jeanne, son pere le duc de Suffolk, & Gilford son mari, ont la tête tranchée. Ordonnances touchant la discipline Ecclésiastique, & l'autorité du Pape. Elizabeth, sœur de Marie, est mise en prison. Célébration des nôces de Marie avec Philippe. Charle V. céde le royaume de Naples à son fils, en faveur de ce mariage. Traité de Paix entre le Roi & l'Empereur, par l'entremise du cardinal Poole. Arrivée de ce Cardinal en Angleterre. Il rétablit l'ancienne Religion. Affaires d'Allemagne. Accommodement de Jean Frederic avec Auguste de Saxe. Jean Frederic meurt peu de tems après. Albert continuë la guerre contre ceux de Nuremberg & de Schvveinfurt. Succès de Henri Plavven contre Albert. Après la bataille de Kitingen, Albert se retire en France. On écrit en sa faveur aux Etats de l'Empire,*

HENRI II. 1554.

assemblez à Francfort. Réponse des Etats. Mort de quelques gens de Lettre, de Jean Friez, de Xiste Betulée, de Simon Portis, de Sigismond de Ghelen, de François Franchini. Entreprises du Roi contre l'Empereur : ses progrès dans le payis ennemi. Le Roi se rend maître de Beaurin, de Mariembourg, de Bouvine, de Dinan, & du port de Givets. Pillage de Bains. Siége de Renti. Combat où le duc de Guise acquiert beaucoup de gloire. Affaires de France. Le Parlement rendu Semestre. Etablissement d'un Parlement à Rennes, & de la Gabelle dans la Guienne. Augmentation du nombre des Secretaires du Roi.

SOMMAIRE DU LIVRE XIV.

GUerre de Toscane : Jean Medichino ou Medici, marquis de Marignan général des troupes. Son origine & sa fortune. Mariage de Fabiano de Monte, avec la fille de Côme. Sienne est assiegée. Les Florentins sont défaits auprès de San-Gusme. Jourdain des Ursins remet San-Fiorenzo, place de l'isle de Corse, entre les mains de Doria. Malheureuse expedition de Chiusi. Ruse de Santaccio. On envoye Pierre Strozzi avec du secours pour faire lever le Siége de Sienne. Leon Strozzi est tué d'un coup d'arquebuse par un Payisan, auprès de Scarlino. Le Roi donne le commandement de Sienne à Blaise de Montluc. Bataille de Marciano, où Pierre Strozzi, qui commandoit nos troupes, est défait par le marquis de Marignan. Prise de Lucignano, par Joanin Zeti. Strozzi s'ouvre un passage, & se jette dans Sienne. Il encourage les assiégez par l'esperance d'un secours. Strozzi sort de la ville. On découvre

l'armée navale des Turcs. Mehedia en Afrique est rasée. Monte-Reggioni est trahi par Joanin Zeti. Les ennemis attaquent Sienne pendant la nuit, mais sans succès.

HENRI II. 1554.

SOMMAIRE DU LIVRE XV.

ON prend le château de la Corte, dans l'isle de Corse. Brissac fait de vains efforts dans le Piémont, pour se rendre maître de Valfenera. L'Empereur rapelle Ferdinand de Gonzague. Les nôtres s'emparent d'Yvrée. Brissac fait fortifier Santia. Jacque de Salvaison surprend Casal-Saint-Vas, dans le Montferrat. Le marquis de Marignan donne une rude attaque à la ville de Sienne : il est repoussé : les assiegez sont pressez par la faim. Mort de Paul III. Marcel II. est élu en sa place. Conditions de la reddition de Sienne. Les François en sortent honorablement avec Montluc. Affaires des Payis-Bas. Les nôtres attaquent sans succès un Fort appellé la Mauvaise, auprès de Metz. On découvre à Metz & à Abbeville le complot des Cordeliers. On envoye du secours à Mariembourg. Negociations pour la Paix entre le Roi & l'Empereur. Les Députez, par l'entremise des Anglois, s'assemblent de part & d'autre à Gravelines. Mort du Pape Marcel : sa vie & ses mœurs. Paul IV. lui succede. Côme donne le Gouvernement de la République de Sienne à Agnolo Nicolini. Le marquis de Marignan assiége & prend Portercole, dont les nôtres étoient en possession. Othobon de Fiesque y est fait prisonnier. Doria le traite fort cruellement. On exerce mille cruautez sur le cadavre de Leon Strozzi. Les nôtres font envain leurs efforts pour

1555.

HENRI II. 1555.

ſurprendre Valenza. Le duc d'Albe obtient le Gouvernement de Milan. Ses exploits. Il campe ſans ſuccès auprès de Santia. Il tâche en vain de ſuſprendre Caſal. Priſe de Moncalvo par Salvaiſon. Le Gouverneur, peu de tems après, lui rend la Citadelle. Arrivée des Turcs en Italie, pour ſecourir les François. Les nôtres aſſiégent inutilement Calvi, en Corſe. Miſerable état de Sienne aprés ſa reddition. L'Empereur donne cette place à Philippe ſon fils.

SOMMAIRE DU LIVRE XVI.

LE nouveau Pape fait quelques mouvemens dans la Toſcane. Entrepriſes & projets de ſes parens. Côme uſe d'abord de diſſimulation. Jean-François Guidi comte de Bagno, eſt dépoüillé de ſes biens, & cité à Rome. Haine des Caraffes contre l'Empereur, & le parti Imperial. Les Sforces ſont inquiétez à ce ſujet. Conditions d'un traité fait à Rome par d'Avenſon ambaſſadeur, & le cardinal d'Armagnac; Annibal Rucellay en apporte le projet en France. Le Roi le ratifie, & s'engage dans une alliance fatale à ſon Royaume. Le cardinal de Tournon prévoit prudemment tous les malheurs dont elle fut l'origine, & la ſeule cauſe. Priſe de Crevoli dans la Toſcane, par les Imperiaux. Heureux ſuccès de Corneille Bentivoglio. Perte de Sarteano. Mort du marquis de Marignan gouverneur du Milanois; ſon habileté, ſa cruauté & ſon caractere. Le cardinal Chriſtophe Madruce lui ſuccede. Le duc d'Albe vient à Gennes, d'où il paſſe à Naples, pour y prendre le commandement des troupes deſtinées à la guerre contre le Pape. Magnifique éloge de Jean Gropper, & de Claude

Despense. La guerre se rallume entre l'Empereur & le Roi, à l'occasion des Caraffes. Heureux succès des François sur la frontiere de Flandres. Combat de Germigni près de Givets, suivi peu après de la bataille de Givets. La flote Hollandoise, en revenant des Indes, est pillée & brûlée par les François, avec une perte considerable de part & d'autre. Epineville, de Harfleur, qui commandoit nôtre armée navale, est tué dans cette action. Henri d'Albret roi de Navarre meurt à Pau en Bearn, laissant pour heritiere Jeanne sa fille, qui avoit épousé Antoine duc de Vendôme. Affaires de France. Institution des Lieutenans Criminels de robe-courte. Le Roi qui s'étoit reservé, & aux Juges Royaux, la connoissance du crime d'héresie, fait une Déclaration par laquelle il la laisse aux Juges Ecclesiastiques, & enjoint aux Gouverneurs de faire punir sans aucun délai, & sans avoir égard à l'apel, selon l'énormité du crime, ceux qui avoient été condamnez par les mêmes Gouverneurs, ou par des Commissaires, comme convaincus d'héresie. Vives rémontrances du Parlement de Paris contre cette Déclaration. Traité avec Jean de Brosse duc d'Etampes, au sujet de la principauté de Bretagne. Mouvemens à Geneve, & à Lucerne. Mort d'hommes illustres, de Volfang Lasius, de Conrad Pellican, de George Agricola, de Gemma Frison, d'Edouard Woton, d'Isidore Clario, d'Olimpia Fulvia Morata, de Marc-Antoine Majoragio, d'Oronce Finé, de Pierre Gille. Expédition de Nicolas Durand de Villegagnon, en Amerique. Mauvais ouvrages d'André Thevet. Diete d'Ausbourg, suivie de l'assemblée de Naumbourg, où les Protestans forment une ligue. On agite inutilement le differend au sujet de Catzenelnbogen, entre Philippe Landgrave de Hesse, & Guillaume de Nassau prince

HENRI II. 1555.

HENRI II. 1555. *d'Orange. Traité conclu le 25 de Decembre, qui termine, aprés de grandes contestations, les troubles de la Religion : la crainte des Turcs d'un côté, & des François de l'autre, est le motif de cet accommodement. Les Protestans peuvent suivre la confession d'Ausbourg, sans craindre d'être poursuivis à ce sujet. Question sur la Céne entre les Protestans. Mort de Jeanne mere de l'Empereur & de Ferdinand. L'Empereur songe à se décharger des soins du gouvernement. Il convoque à Bruxelles une nombreuse & célébre assemblée. Il donne ses Royaumes & ses Principautez à son fils, qu'il avoit fait chevalier de la Toison d'or, après avoir abdiqué l'Empire en faveur de Ferdinand son frere, qui étoit déja roi des Romains.*

Fin des Sommaires de ce second volume.

HISTOIRE DE JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SEPTIÉME.

MAXIMILIEN, gendre de l'Empereur, partit alors d'Espagne pour se rendre à Ausbourg; Ferdinand son pere l'avoit engagé à ce voyage, pour conferer ensemble sur la succession à l'Empire. L'Empereur, voyant combien il lui étoit important de maintenir dans sa maison la dignité Imperiale, avoit eu recours à la reine Marie sa sœur, qu'il fit venir des Payis-bas au mois de Septembre, & il l'avoit chargée de solliciter son frere Ferdinand, pour l'engager, s'il étoit possible, par des offres avantageuses à renoncer au titre de Roi des Romains, en

HENRI II. 1550.

HENRI II. 1550.

faveur du prince Philippe son fils. Mais Ferdinand; qui avoit en partage tous les biens que l'Empereur Maximilien leur pere avoit possedez en Allemagne, & outre cela ses droits & les prétentions de ses enfans à soûtenir, s'éleva contre cette renonciation, & refusa pour la premiere fois de seconder les intentions de son frere. Le prince Maximilien, élevé dans l'idée flateuse de parvenir un jour à l'Empire, voyant à la fin son pere fort ébranlé, & prêt à se rendre aux pressantes sollicitations de la Reine sa sœur, employa tout ce qu'il crut propre à l'affermir dans la résolution qu'il avoit prise d'abord de conserver sa dignité. Sa vivacité à ce sujet l'exposa au ressentiment & à la colere de l'Empereur & du prince Philippe.

Maximilien, à son retour d'Espagne, avoit amené avec lui Buhazon parent du roi de Fez: ce Prince persecuté, & depuis peu dépoüillé de ses Etats par le Cherif, étoit venu reclamer le secours de l'Espagne contre cet ennemi commun. Les Lecteurs me sçauront, je crois, bon gré de remonter à l'origine des rois de Fez, de Maroc, & à celle des Cherifs, pour leur faire part ici de ce que nous sçavons des Princes qui regnent aujourd'hui en Afrique. J'ai remarqué que Paul Jove, exact d'ailleurs dans ce qui concerne les faits étrangers, n'en parle point dans ses histoires, & fort peu dans ses éloges.

Description de la partie septentrionale de l'Afrique. Révolutions arrivées dans ce pays.

Ptolomée n'a eu qu'une idée imparfaite de l'Afrique, regardée par les anciens comme la troisiéme partie du monde; ses lumieres s'étendoient seulement sur cette portion qui est en-deça de la ligne équinoxiale: nous devons aux Portugais la connoissance de celle qui est au-delà. Je ne parlerai ici que de la partie en-deça; qu'il me soit permis de l'appeller ainsi. Elle renferme premierement les deux Mauritanies; l'une étoit anciennement la Tingitane, où sont les royaumes de Fez & de Maroc; & l'autre la Cesarienne, qui contient celui de Tremesen, avec Alger, sa ville capitale, autrefois *Julia Cæsarea*. Ce pays que les anciens appelloient proprement l'Afrique, s'étend de là vers l'Orient; quelques-uns l'appellent aujourd'hui Barbarie, d'autres seulement partie de Barbarie; là est le royaume de Tunis. On trouve ensuite la Cyrenaïque, & la Marmarique, appellée aujourd'hui de son ancien nom, Terre de Barca, & enfin l'Egypte, ou du moins cette partie au-delà du Nil, que

plusieurs ont mise dans l'Asie. Toutes ces provinces, plus cultivées & plus peuplées que le reste de l'Afrique, sont situées sur la mer Atlantique & sur la Méditerranée; à leur extrêmité est le mont Atlas, qui s'élevant de la Marmarique [1], semble du Levant au Couchant, jusqu'à l'embouchure de la riviere de Sus, qui arrose la ville de Messa, former une chaîne de montagnes pour aller donner le nom d'Atlantique à cette mer qui lui sert de bornes. Au-delà sont la Numidie & la Gétulie, payis beaucoup moins habitez: l'Afrique interieure & le Desert occupent cet espace vuide qui est en-deça de la ligne Equinoxiale. Tous ces payis étoient autrefois soûmis aux Romains; mais sur le déclin de leur empire, les Alains, les Vandales & les Gepides, après avoir ravagé les Gaules & les Espagnes, s'en rendirent les maîtres; ils en joüirent jusqu'à la conquête des Arabes Mahometans, qui en chasserent les Vandales, & qui pour assûrer leur barbare domination, les massacrerent, avec tous les Chrétiens qui étoient en Afrique. Ils diviserent ces Etats conquis en plusieurs Royaumes: cette division leur donna des Rois de differentes familles, qui en se succedant, affectoient de tout changer, pour éteindre la memoire de leurs prédecesseurs. Tant de révolutions ont confondu les anciens noms des peuples, des provinces & des villes.

La Tingitane, dont il s'agit ici, est bornée par la mer Oceane du côté de l'Occident, & par celle d'Espagne & de Sardaigne du côté du Septentrion; elle touche la Césarienne vers l'Orient; & vers le Midy elle s'étend jusqu'au mont Atlas. Mais selon la disposition présente le royaume de Maroc, situé dans la Tingitane, renferme des contrées qui sont sur le mont Atlas & au-delà du côté du Midi. Cette province contient le royaume de Fez, autrefois peu considérable, mais qui s'est agrandi aux dépens de celui de Maroc, sur lequel il l'emporte aujourd'hui; tel qu'il est, nous commencerons par sa description.

Maroc la capitale de ce royaume, où l'on croit qu'anciennement le roi Bocchus tenoit sa cour, commande à sept provinces; la plus fameuse est celle de Susa, qui, au-delà du mont Atlas, s'étend jusqu'à la forteresse de Gartguessem. Ses villes principales sont Tedsi, Tagavost, Tarudante, Tejeut, & Messa.

1 *Marmarica* & *Barcæa terra* dans Ptolomée se prennent pour le même payis.

HENRI II. 1550.

Les six autres provinces sont moins peuplées & moins fertiles; & si l'on en excepte le territoire de Maroc, toutes sont remplies de montagnes escarpées & couvertes de neiges dans toutes les saisons. Maroc, que quelques-uns prétendent avoir été appellé autrefois *Bocanum Himerum*, est située dans une plaine, à quatorze mille du mont Atlas, & à six mille du fleuve Tensift, près du pas d'Agmet, qui conduit dans les deserts où sont répandus les peuples de Lumptune; ses murailles, autrefois percées de vingt-quatre portes, contenoient plus de cent mille maisons. C'est dans cette ville si magnifique par ses Temples, ses bains, ses Colleges, & ses Hôtels, que le roi Mansor avoit fait bâtir un tour en forme d'amphiteâtre: cette tour, qui étoit comme une vaste citadelle, renfermoit un temple auguste & un college fameux.

Après ce royaume, celui de Fez tient le premier rang dans la Tingitane. Maroc a sur Fez l'avantage de l'ancienneté & de la réputation; Fez a sur Maroc celui des forces & des richesses. La riviere d'Omirabih & les Provinces de Ducala & de Tedela, qui sont du royaume de Maroc, le bornent du côté de l'Occident; il est séparé de celui de Tremezen, du côté de l'Orient par la riviere de Muluva; il a vers le septentrion le détroit de Gibraltar, & vers le Midi le pied du mont Atlas, d'où il s'étend jusques dans la Getulie & dans la Numidie. Il est aussi divisé en sept provinces: Temesna ou Sevie est la premiere. Cette province très-fertile étoit autrefois remplie de villes bien peuplées; elles ont été détruites par les Almohadas & les Merinis, à cause des guerres continuelles & de la puissance de leurs habitans, qu'ils ont réduits à vivre sous des tentes & des cabanes. On voit pourtant encore quelques vestiges des villes d'Anfa, Mançora, Rabato, Nuchaila, Menzala, Adendum, Tegeger, Maderauvan, Taggia & Zarfa, reste de plus de quarante villes très-considérables par le nombre des maisons & des habitans.

Fez est la seconde province, où sont les villes de Sala ou Sella, sur une riviere du même nom, de Mequinez & de Fez; celle-ci est aujourd'hui si puissante en Afrique, que les Sarrazins l'appellent la Cour d'Occident, & la regardent comme le second siége de l'Empire Mahometan. Elle est composée de trois villes; la premiere & la plus ancienne s'appelle à present

Beleide, ſituée où étoit autrefois Bilibilis, dont parle Ptolomée *. Elle a du côté du levant la riviere de Sala; ſon enceinte peut contenir quatre mille maiſons. Idris, le ſecond des Caliphes d'Afrique, la fit bâtir l'an 798, dans le tems que Mahomet & Abdala, tous deux fils d'Aaron Raſis, ſe faiſoient après la mort de leur pere, une guerre auſſi longue que cruelle. L'ayant enfin terminée par une paix mal aſſûrée, Mahomet transfera le ſiége de ſon empire de Damas à Baldac, qu'il avoit fait conſtruire près des ruines de l'ancienne Babylone, ſur le même terrain qu'occupoit autrefois la ville de Seleucie; Abdala choiſit l'Egypte pour ſon ſéjour. En Eſpagne, à leur exemple, on créa un Caliphe égal en autorité à celui de Baldac & d'Egypte, & deux en Afrique. Le premier réſidoit à Carvan. Cette ville qu'Occuba, fils de Nafic, avoit fait bâtir dans la Cyrenaïque deux cens ans auparavant, après deux grandes victoires remportées par les Arabes ſur les Chrétiens, fut ainſi nommée pour éterniſer la gloire des vainqueurs: les peuples de toutes parts empreſſés de l'habiter, y vinrent en ſi grand nombre, qu'il fallut y ajoûter une nouvelle ville, appellée Raqueda. Carvan étoit le ſiége de l'empire Oriental des Mahometans en Afrique, & Fez de l'Occidental. Cette ville, comme nous l'avons déja dit, étoit l'ouvrage d'Idris, deſcendant d'Hali & de Fatime fille de Mahomet.

* Ptolomée, liv. 4. chap. 1. l'appelle *Volubilis*.

La ſeconde ville qui compoſe Fez, eſt appellée le vieux Fez, & eſt arroſée d'une riviere du côté de l'Occident; elle contient, avec le grand temple de Carruen, quatre-vingt mille maiſons, & un grand nombre de fontaines & de ruiſſeaux. On bâtit cette ville long-tems après la mort d'Haſcen, petit-fils d'Idris; la déſunion de deux freres qui ſe diſputoient l'empire, en fut l'occaſion. L'un des deux, croyant mettre fin à leurs differends, fit bâtir le vieux Fez, mais ſi près de l'autre, que n'étant ſéparés que par la riviere & un petit ſentier, cette proximité les faiſoit ſouvent renaître. Joſeph, ſecond Roi des Almohadas & fils d'Abdaluc, déjà poſſeſſeur du royaume de Tremezen, ſous prétexte de donner la paix à cette province, mit cette ville au rang de ſes Etats, & s'étant rendu l'arbitre des deux freres, il leur ôta la vie, pour terminer leurs querelles. Ces deux villes n'en formerent bien-tôt qu'une, par la deſtruction des murs qui les ſéparoient, & par les ponts qu'il fit faire pour les joindre.

HENRI II. 1550.

La troisiéme ville comprise aussi sous le nom de Fez, un peu plus éloignée, contient environ huit mille feux; elle doit sa fondation à Jacob, premier Roi de la famille des Beni-Merinis. Le palais royal, les temples, les hôpitaux, les bains, & tous les édifices publics, dont elle est ornée, sont d'une magnificence difficile à décrire; ses murs sont doubles & flanqués d'un grand nombre de tours. La plûpart des autres villes de cette province sont sur des montagnes voisines du mont Atlas, & qui semblent en être comme les racines.

La province d'Asgar, possedée par les Arabes, est très-fertile; les Holotes & les Meleches, leurs Sophis, sont tributaires du roi de Fez. Les villes de Larache, d'Alcazar, & d'Arzilla entretiennent une forte garnison de Maures, pour contenir les Chrétiens, maîtres aujourd'hui de Tingis, ou Tanger, & qui est de la dépendance de la province d'Habat, la quatriéme du royaume de Fez. Là sont les villes d'Ezaggen, de Baniteude, de Mergo, de Tansor, d'Agla, de Bezat, de Tetuan, & de Tingis ou Tanger, qui a donné le nom de Tingitane à toute la Province, appellée depuis par les Arabes la seconde Mecque. Alphonse V. Roi de Portugal, après avoir pris Arzilla, qui fut néanmoins bien-tôt reprise par les Maures, mit toute la province Tingitane sous l'empire des Chrétiens. On voit encore dans l'Habat, Arzilla, Casarezzaghir, & Septa ou Ceuta, ville autrefois fort renommée. Les auteurs Africains, qui la croyent l'ouvrage des Romains, disent qu'elle a été appellée la Cité Romaine; Ptolomée la nomme Exilissa. Il y a cent quatre-vingt ans que Jean premier du nom roi de Portugal, la réduisit sous son obéïssance *.

* En 1415. par conséquent M. de Thou écrivoit ceci en 1595.

Après la province d'Habat, est celle d'Errif, presque toute remplie de montagnes; c'est dans cette contrée que se trouve la ville de Bedis, autrement Velez de la Gomera, fameuse par les guerres qu'elle a soûtenuës de notre tems. Les Espagnols depuis trente ans, se sont rendus maîtres de cette place, sous le commandement de D. Garcie de Tolede. Outre cette ville, il y a encore dans l'Errif celles de Jelles, de Tegassa, de Gebha & de Megime.

Garet est la sixiéme Province; elle joint le royaume de Tremezen; Melilla l'une de ses villes, nommée par Ptolomée la cité des Russadires, fut prise sous le regne de Ferdinand &

d'Iſabelle, par Jean de Guzman duc de Medina Sidonia, & depuis cedée aux rois d'Eſpagne. Ses autres villes ſont Chaſaſa, Tezzota & Meggeo. Chauz ou Elcaon, Province déſerte, voiſine de la Numidie, eſt la derniere & la plus étenduë du royaume de Fez ; elle a pour villes Teurerto, Dubdu, Teza, Ainelginum, Mahdia, Umengiunaibe, & Gerſeluin.

Depuis que l'Afrique a été infectée de la pernicieuſe doctrine de Mahomet, les Califes Arabes, poſſeſſeurs de la Tingitane, l'ont gouvernée eux-mêmes, ou en ont confié le gouvernement à des lieutenans. Mais Adu Texifien, prince des Almohadas, ou des peuples de Lumptune, ennemi de la domination des étrangers, les fit tous périr, & s'empara de la ſouveraineté de ce pays, l'an 1051. Il choiſit Agmet pour le ſiége de ſon empire, & pour ſon ſéjour. Joſeph ſon fils lui ſucceda. Dans le cours de ſon regne, qui fut de 35 ans, il fit achever la ville que ſon pere avoit commencée, conquit les royaumes de Tremezen, de Fez & de Tunis, prit pluſieurs villes en Eſpagne, & ſe rendit maître de preſque toute l'Andalouſie. Hali ſon fils fit bâtir dans Agmet la principale Moſquée qui a toûjours conſervé ſon nom, quoique ſouvant détruite & rétablie. Après un regne de ſept ans, il périt dans une ſanglante bataille qu'il perdit dans l'Andalouſie contre Alfonſe VII.

Ibrahim, ou Abraham, ſon fils & ſon ſucceſſeur, eut une fin bien tragique. Un étranger de baſſe condition, nommé Abdala, & qui pour marquer ſon penchant pour l'union & la concorde, ſe faiſoit appeller Mouahedin, de maître d'école qu'il étoit, devint ſi puiſſant qu'Ibrahim ſe trouva dans la néceſſité de lui livrer bataille, comme à un rival redoutable. Ce Prince fut vaincu l'an 1140. Les portes de ſa capitale lui ayant été fermées, lorſqu'il fuyoit, pour échaper à la fureur des rebelles, il ſe refugia à Oran, croyant que cette ville ſeroit pour lui une retraite aſſurée, & ne pouvant ſe retirer ailleurs. Mais Abdul Mumen chargé par Mouahedin du ſoin de le pourſuivre, trouva les habitans d'Oran diſpoſés à lui ouvrir leurs portes. Le Prince infortuné ſe ſauva de la ville, à la faveur de la nuit ; mais au milieu des ténébres ne ſçachant où fuïr, ni quel parti prendre, il ſe précipita de deſeſpoir avec ſa femme. Abdul Mumen, après avoir ainſi terminé la guerre, vint retrouver

HENRI II. 1550.

Mouahedin ; mais en arrivant il apprit sa maladie & sa mort. Cet Abdul Mumen, d'une naissance aussi obscure que Mouahedin, & qui comme lui avoit été maître d'école, fut proclamé premier Pontife d'Afrique par quarante de ses disciples & seize Scribes, & l'armée ajoûta à cette dignité le titre d'Empereur. Ce nouveau souverain assiégea Maroc, qu'il prit sur la fin de l'année ; il y trouva, comme une victime qui sembloit lui être préparée, Isaac fils d'Ibrahim, qu'il égorgea de sa propre main. Par ce meurtre sa race étant éteinte, il s'empara de la plus grande partie de l'Afrique, & étendit les bornes de son Empire jusqu'à Tripoly. Aben Joseph son fils, & Abu Jacob Almançor son petit-fils, lui succederent. Ce dernier joignit à la grandeur de sa puissance un profond sçavoir, & fit fleurir les sciences à Maroc & en d'autres lieux d'Afrique. Le fils d'Almançor, Mahamet Enacer, surnommé Miramolin *, posseda, comme son pere & son ayeul, une grande étenduë de pays, non seulement en Afrique, mais encore en Espagne. Le roi de Castille, Alfonse X. par une victoire complete qu'il remporta sur ce dernier en l'année 1200, lui fit abandonner ce qu'il possedoit en Espagne, & l'obligea, après la perte d'une bataille, qui lui coûta celle de plus de soixante mille hommes, de se retirer en Afrique. Les Chrétiens animés par ce succès, reprirent dans l'espace de trente années, Valence, Cartagene, Cordouë, Murcie & Seville.

* C'est-à-dire, Chef des fidéles.

Mahamet Enacer mourut vers ce tems-là & laissa beaucoup d'enfans. L'union des freres est ordinairement le soûtien des familles : la mésintellignce de ceux-ci causa la perte de l'Empire des Maures & celle de leur Maison, & tous enfin périrent dans differens combats qu'ils se livrerent les uns aux autres. Leur entiere destruction occasionna les révoltes des Vicerois de Fez, de Tremezen, & de Tunis ; Gamarazan, issu des rois de Tremezen, exhorta ces peuples à s'affranchir ; il fit mourir Ceyed petit-fils de Mahamet, & ayant ensuite défait tous les Almohadas (ainsi s'appelloient les successeurs d'Abdul Mumen) il donna une nouvelle face au gouvernement. D'un autre côté Abdulach de la famille des Merinis, après avoir pris quelques villes du Royaume de Tremezen, réduisit sous son obéïssance celui de Fez vers l'année 1210. Il mit donc la royauté dans sa famille, & par ses conquêtes il recula les

les frontieres de son empire. Le choix que ses successeurs firent de Fez pour leur séjour, dépeupla peu à peu Maroc; & cette ville en proye à des gouverneurs avares & cruels devint inhabitée. Mais Abdulach, le dernier des Merinis, ayant été tué par le Cherif [1] Said, qui étoit du sang des Oatazes & gouverneur d'Arzilla, prit les armes pour venger la mort du Roi. Il livra bataille au Chérif l'an 1481, défit son armée, & l'obligea de se refugier à Tunis. De ce Said qui a regné à Fez, descendent les Rois Oatazes. Les royaumes d'Afrique, ainsi que les provinces & les villes particulieres de chaque Royaume, furent désolez sous leur regne, & exposez à l'ambition des gouverneurs révoltez. Les peuples reduits à une misere extrême souffrirent beaucoup, jusqu'au tems que les Cherifs ayant chassé les Oatazes, réunirent enfin ce qui avoit été démembré de leurs Etats, dont ils ont formé de notre tems un nouvel empire dans l'Afrique. Voici quelle a été leur origine.

Origine des Cherifs.

* ou Hussen.

Le Cherif Huscenis * né à Tigumedet, ville du pays de Dara dans la Numidie, étoit un homme artificieux, & qui possedoit parfaitement la Philosophie, alors fort cultivée chez les Maures; mais la magie étoit ce qu'il sçavoit le mieux. Pour s'attirer la confiance publique & s'accréditer, il se donna pour descendant du Prophete Mahomet & de ce Cherif, qui, comme je l'ai dit, fut auteur de la mort d'Abdulach, dernier roi de la famille des Merinis. Mais comme il est aisé de séduire le peuple par des apparences de religion & de pieté, il affectoit une gravité & une sainteté de vie égale à celle d'Abdul Mumen, dont j'ai déjà parlé. Il avoit trois enfans, Abdelquivir, Hamet & Mahamet, capables de seconder les vastes projets d'un tel pere. Pour les rendre recommandables parmi le peuple, il leur ordonna d'aller visiter le tombeau de Mahomet. Ces trois freres, à leur retour, parurent avec un dehors de pieté, accompagné d'extases & d'inspirations divines si bien concertées, que le peuple en foule, attaché à leur suite, s'empressoit de toucher leur robe; qui la pouvoit baiser s'estimoit heureux. Ils revinrent à Tigumedet retrouver leur pere, qui inspira à Hamet & à Mahamet, qu'il avoit instruits dans l'art de la magie, d'aller à Fez, où regnoit alors Mahamet Oataz. Vers l'an 1508 Hamet

1 Ce nom signifie en Arabe Prince, ou grand Seigneur. Le roi de Maroc prend aujourd'hui le titre de Cherif des Cherifs.

HENRI II. 1550.

eſtimé pour ſa doctrine obtint une chaire dans le College de Modaraca, & Mahamet eut l'honneur d'être précepteur des enfans du Roi. Enfin ces deux freres parvinrent au dégré de réputation & de faveur qu'attendoit leur pere pour faire éclater ſes deſſeins.

Depuis la ruine de l'Empire des Merinis, la Tingitane alors affoiblie par le trop grand nombre de Seigneurs qui la poſſedoient, étoit déſolée par les fréquentes incurſions des Portugais, qui de jour en jour étendoient leur puiſſance en Afrique. Le Cherif, qui voyoit ceux de ſa ſecte murmurer des avantages, que les Chrétiens tiroient des diviſions qui regnoient entre les differens Princes de ſa nation, conſeilla à ſes enfans de demander au Roi un tambour & un étendart avec quelques cavaliers, afin de parcourir le pays, & d'exhorter les peuples à défendre la loi de Mahomet, & les animer à s'oppoſer aux Chrétiens. Ces deux freres, inſtruits par leur pere, repreſenterent au Roi qu'il étoit du devoir des Cherifs, iſſus du Prophete, & interprétes de ſa loi, d'exciter les Arabes à prendre les armes pour le ſoûtien de la Religion & la défenſe de la liberté du pays; ils le prierent en même-tems de leur accorder le gouvernement des Provinces de Suſa, d'Hea, de Ducala, de Maroc & de Tremezen, pour y commander en ſon nom, & les défendre contre les Chrétiens.

Le Roi goûta cette propoſition; mais avant que d'y ſouſcrire, il voulut conſulter Muley Nacer ſon frere, homme très-habile & très-experimenté dans les affaires. Celui-ci repreſenta au Roi de quelle importance il lui étoit de rejetter la propoſition des Cherifs; il lui dit qu'elle cachoit une ambition démeſurée, dont la Religion étoit le voile; qu'après s'être fait une grande réputation par leur pieté apparente, & s'être en quelque ſorte rendus les chefs de la religion, ils briguoient des emplois & des gouvernemens, & qu'on les verroit ſucceſſivement aſpirer à la royauté. Il appuya ſes remontrances ſur les exemples récens des deſcendans d'Idris, des Magoraves, des Almoravides, dont le chef étoit Habul-Texif, & des Almohadas conduits par Mouahedin, qui tous, ſous le prétexte ſpécieux de la religion, s'étoient emparez du trône, dont ils avoient enfin été chaſſez par les princes Merinis protecteurs de la religion & défenſeurs de l'Afrique; il ajoûta qu'un ſceptre uſurpé

par le crime, ayant été saisi par leurs pieux & vertueux ancêtres, aidez du secours du ciel, méritoit d'être soigneusement conservé; que des propositions colorées de Religion ne devoient point l'éblouïr, & qu'il falloit se précautionner contre un projet, qui paroissoit tendre à leur destruction, & à la ruine entiere de l'Etat: que la demande des Cherifs paroissoit simple, & fondée sur des motifs très-loüables; mais qu'il prévoyoit, que si le titre de défenseurs de la religion leur étoit une fois accordé, ils sçauroient un jour prendre les marques de la royauté.

Ce conseil étoit sage, mais le Roi ne le suivit point; soit que la fausse pieté du Cherif l'eût séduit, soit qu'il lui fût indifferent de leur ceder des provinces possedées par divers Souverains, & exposées aux incursions continuelles des Chrétiens: peut-être aussi craignoit-il qu'un refus fait à ces défenseurs de la loi de Mahomet, si cheris du peuple, ne lui attirât la haine publique, & ne le fît soupçonner de mépriser & de trahir la Religion. Ces réfléxions le déterminerent à leur accorder le tambour & l'étendart qu'ils demandoient, & à leur donner des lettres de recommandation adressées aux Seigneurs & aux Gouverneurs de ces payis.

Premiere expédition des Cherifs: leurs conquêtes.

Leur premiere expédition fut dans la province de Ducala au royaume de Maroc; le dessein de s'essayer, & l'envie de complaire à leurs amis, les y guida: ils ne pouvoient faire d'entreprise considérable, n'ayant que fort peu de troupes; d'ailleurs la ville d'Asafi, jusqu'où ils porterent leurs pas, avoit une forte garnison: delà ils s'avancerent jusqu'au cap d'Aguer, qui, comme Asafi, étoit sous la domination des Portugais. La réputation des Cherifs s'étendoit déjà au loin, lorsqu'ils se trouverent hors d'état de fournir à la subsistance de leurs troupes. Mais les peuples, en faveur d'une guerre si sainte, leur accorderent la dixiéme partie de leur revenu. Dans la province de Dara, les peuples de Quiteva, de Timesguita, de Tinzulin, de Tenzeta, de Tagamadurt, & de plusieurs autres villes, se soûmirent à cette contribution. Ceux de Tarudante qui vivoient en liberté depuis le pillage de leur ville, engagerent les habitans de Tedsi & les peuples voisins, à donner cinq cens chevaux au pere des deux Cherifs, & à le nommer leur chef, pour aller sous ses ordres assiéger les Chrétiens qui étoient dans Aguer.

HENRI II. 1550.

Mahamet le plus jeune fixa ſon ſéjour à Tarudante, qui autrefois avoit été celui des Merinis dès le commencement de leur domination ; & il fit bâtir aſſez près de cette ville une forteresſe, à laquelle il donna le nom de Faraixa. La faveur des Maures qu'il ſçut gagner, l'éleva à la dignité de commandant des armées & d'adminiſtrateur des affaires civiles : ces peuples impatiens de s'affranchir du joug des Chrétiens, ſe flattoient d'y réüſſir ſous ce chef. Il conduiſit ſes troupes du côté de la province de Suſa, attaqua & défit les Mezuars amis des Chrétiens d'Aguer, & ſe rendit maître de la province de Dara qui leur étoit ſoûmiſe. Le voiſinage de Suſa lui fit naître le deſſein d'aller juſque dans cette Province ; pour y penétrer, il falloit paſſer par Tiguiut, ville ſituée au pied du mont Atlas, commiſe à la garde de Mahamet Elche, Genois & renegat, qui par un traité lui accorda le paſſage. Il entra dans la province de Suſa, & s'empara de tout le payis, ſous prétexte de venir au ſecours des peuples d'Hea, de Ducala, & de Tremeſen, déſolés par les incurſions des Arabes des montagnes, & par les hoſtilitez de la garniſon d'Aſafi.

Sa puiſſance étant augmentée par ſes conquêtes, & ſon armée fortifiée par les contributions de tant de peuples, il emporta d'aſſaut Tedneſt capitale d'Hea, ville voiſine d'Aſafi & d'Azaamor ; & y fit bâtir un Palais, qui ſembloit être deſtiné au repos de ſa vieilleſſe. La fortune juſqu'alors avoit ſecondé ſes entrepriſes ; mais Yahay Ben-ta-fuf, tributaire du roi de Portugal, & ennemi declaré des Cherifs, ſe repreſentant qu'il avoit plus d'interêt qu'aucun autre, d'arrêter le cours rapide de leur fortune naiſſante, engagea Nugno Fernandez d'Atayde commandant d'Aſafi, à unir ſes forces aux ſiennes, pour aller ſurprendre Tedneſt, & y faire périr le Cherif. Ils raſſemblerent avec une diligence extrême quatre cens chevaux Eſpagnols, & trois mille Maures, avec huit cens Arabes habitans des montagnes d'Abda, & de Guarbia, dans la province de Ducala, & s'avancerent enſuite vers Tedneſt. Leur marche, quoique ſecrette & bien concertée, fut découverte par le Cherif. Tenant ſa fortune de ſa réputation, il crut devoir tout oſer pour la ſoûtenir. Il alla donc au-devant de l'armée ennemie à la tête de quatre mille chevaux. A peine fut-il éloigné d'une lieuë & demie de Tedneſt, que le jour commença

à paroître avec son ennemi, qu'il ne croyoit pas si proche. Yahay qui commandoit l'avantgarde, sans attendre Nugno, transporté de fureur à la vûë du Cherif, s'avança sur lui, & la haine anima tellement son courage, qu'il l'obligea à fuïr ; il le poursuivit le reste du jour, accompagné de Nugno, qui étoit survenu. Outre le butin qu'il fit sur le Cherif, il fit prisonniers deux cens de ses gens, & huit cens resterent sur le champ de bataille ; ce combat lui coûta la perte d'environ cent douze Maures, & il n'y périt aucun Chrétien. Le Cherif avec ses enfans, échapé par sa fuite à la fureur de l'ennemi, quitta Tedneft, qui après sa défaite ne lui parut pas un azile assuré ; les habitans de cette ville se refugierent dans les montagnes voisines, & le vainqueur y entra aussi-tôt, sans y trouver de résistance. De-là Nugno suivi de Dom Juan Meneses, gouverneur d'Azaamor, qui lui avoit amené six cens chevaux & mille hommes d'infanterie, rangea sous son obéïssance le payis d'alentour : une partie se soûmit volontairement, mais il fallut employer la force pour soûmettre l'autre.

HENRI II. 1550.

A peine les Portugais furent-ils retirés, que les Cherifs remirent une armée sur pied. Une sédition arrivée alors à Tedneft, leur facilita le moyen de rentrer dans cette ville. Ce fut alors que le pere des trois Cherifs mourut de maladie. Après sa mort, ses trois enfans se servirent utilement de ses leçons, & sçurent se maintenir eux-mêmes par leur propre habileté : ils forcerent Alguel soûmise à Cydi Bugima tributaire des Portugais, & se l'assurerent par une bonne garnison. Le château de Xauxava, au-dessous de Maroc, fut ensuite fortifié par leurs ordres, pour s'opposer aux courses des Chrétiens ; les contributions qu'ils mirent sur le payis circonvoisin servirent à l'entretien de leur armée. La Fortune depuis ne leur fut ni favorable ni contraire dans leurs combats contre les Portugais ; le prompt secours qu'éxigeoit d'eux Anega, petite ville que Dom Lopez Barriga maréchal de Camp avoit assiegée, les engagea dans une bataille, où ils remporterent la victoire & firent Barriga prisonnier. Cette perte des Chrétiens fut compensée par la mort d'Abdelquivir l'aîné des Cherifs, qui fut tué dans cette action. Hamet & Mahamet revinrent triomphans à Xauxava, où ils conduisirent Barriga.

A leur arrivée, ils formerent le dessein d'envahir Maroc.

HENRI II. 1550.

Cette ville presque détruite, comme je l'ai dit, sous la domination des Merinis, étoit alors sous celle de Nacer Buxentuf, de la famille de Henteta ; & comme elle étoit médiocrement peuplée, & sans relâche inquietée par les Arabes des montagnes, ce Prince étoit fort foible. Les deux freres artificieux & adroits s'insinuerent dans son amitié, en lui donnant part dans leur butin, & par la promesse qu'ils lui firent d'étendre son Etat. Séduit par l'interêt & par l'ambition, il consentit à les recevoir, & leur fit rendre à leur entrée les honneurs dûs à leur caractere, & à la profession qu'ils faisoient d'une haute pieté. Ils n'eurent pas besoin d'employer tout leur art, pour tromper ce Prince crédule & peu éclairé. Les fréquentes parties de chasse qu'ils faisoient avec lui, leur fournirent l'occasion de l'empoisonner avec un gâteau fait de sucre & de farine de froment à la mode du payis ; il revint à la ville après en avoir mangé, & mourut aussi-tôt, sans qu'on pût découvrir alors la cause de sa mort. Alors Hamet, l'aîné des deux Cherifs, qui avoit gagné les habitans par ses présens & par ses promesses, fut proclamé Roi. Le nouveau tyran, pour se garantir des entreprises, que les enfans de Buxentuf, injustement privés d'une légitime succession, auroient pû former contre lui, leur donna à titre de dédommagement des terres dans des lieux fort éloignez. Il envoya aussi-tôt des Ambassadeurs au roi de Fez, pour l'informer de ses exploits, lui offrir des présens de sa part, s'engager à lui payer un tribut annuel, & l'assurer qu'ils étoient prêts à lui obéïr en tout.

Il s'alluma alors une guerre sanglante entre les Arabes de Zarquia & ceux de Garbia, dans la province de Ducala. Les Cherifs accoûtumez à tirer avantage des malheurs d'autrui, promirent à l'un & à l'autre parti de leur donner secours ; ces peuples séparement flattez du même espoir, vinrent pleins de confiance camper à Quehera, à deux lieuës de Maroc, & là se livrerent bataille. Les Cherifs spectateurs avec leur armée, voyant qu'après un combat aussi long que sanglant, la victoire ne panchoit encore d'aucun côté, & qu'il leur seroit facile de l'emporter sur ces combatans également affoiblis, vinrent fondre sur eux, comme sur des ennemis, les défirent aisément ; & s'en retournerent à Maroc chargez de dépoüilles.

Leur infanterie, leur cavalerie, leurs munitions de guerre

augmentées par tant de victoires, inſpirerent aux deux Cherifs une fierté, qui alla juſqu'à mépriſer le roi de Fez ; ils lui refuſerent la cinquiéme partie des dépoüilles des vaincus, & de lui payer le tribut auquel ils s'étoient ſoûmis : pour inſulter ce Prince, ils lui envoyerent les plus mauvais chevaux pris à la guerre. Le Roi offenſé ordonna à ſon réſident à Maroc de ſommer Hamet de ſa parole, & que s'il differoit de l'acquitter, il lui déclaroit la guerre : ce Prince, dans le déclin de l'âge, mourut ſur ces entrefaites. Hamet Oataz ſon fils, qui avoit eu pour précepteur le Cherif Mahamet, loin de venger l'injure faite à ſon pere, l'oublia juſqu'à ſigner un traité, où il ſe contentoit d'un leger tribut payable tous les ans, & qui n'étoit qu'honorifique. Cependant les Cherifs enhardis par leurs heureux ſuccès, & appuyez de l'amitié des Seigneurs du payis qui habitoient dans les montagnes, ſe mirent peu en peine d'obſerver ce dernier traité : lorſque le tems d'y ſatisfaire fut arrivé, ils envoyerent dire au Roi, que leur qualité de légitimes heritiers de Mahomet, leur donnant plus de droit à l'empire d'Afrique qu'à lui-même, ils devoient être exempts de tout genre de tribut ; que s'il vouloit pourtant leur accorder ſon amitié, ils ſçauroient y répondre ; mais que s'il prétendoit les troubler dans leurs guerres contre les Chrétiens, Dieu & Mahomet vengeroient le tort qu'il feroit à la Religion ; que de leur côté ils avoient aſſez de force & de courage, pour rendre ſes efforts inutiles, & le traverſer dans ſes deſſeins.

Le malheureux ſuccès de la tentative que le Cherif Mahamet, gouverneur de la province de Suſa, avoit faite contre la ville d'Aguer, l'avoit obligé de retourner à Tarudante, qu'il faiſoit fortifier à la hâte : Hamet ſon frere, aidé de ſes amis, avoit conquis tous les payis d'alentour ; la dixme dont nous avons parlé, ſuffiſoit à la ſubſiſtance de ſon armée ; il continuoit toûjours à l'exiger ſous prétexte de Religion, & n'avoit encore oſé impoſer d'autre contribution, ni ſur les peuples qu'il avoit ſubjugués par les armes, ni ſur ceux qui s'étoient ſoumis volontairement à lui. Le roi de Fez ouvrit enfin les yeux, & reconnut ſa faute un peu tard. Allarmé de la puiſſance des Cherifs qui augmentoit de jour en jour, il leur declara la guerre, & mit le ſiege devant la ville de Maroc. Les efforts qu'il fit pour la prendre furent inutiles ; Mahamet y avoit fait entrer

Le roi de Fez declare la guerre aux Cherifs.

HENRI II. 1550.

des troupes, qui dans une ſortie forcerent le camp du Roi & repouſſerent ſon armée avec une grande perte. Le Roi averti alors que ſon frere Muley Muçaud avoit pris les armes contre lui, & que ſa marche faiſoit juger qu'il avoit des deſſeins ſur Fez, leva le ſiege & regagna promptement cette Capitale. Les Cherifs profiterent de l'occaſion, pourſuivirent le Roi, défirent ſon arriere-garde, & entrerent dans la province d'Heſcure. Après l'avoir déſolée, ils forcerent les peupes, ainſi que ceux de la province de Tedla, à leur donner la dixme & le tribut qu'ils payoient au roi de Fez. L'ambition & la fortune de ces deux freres l'emportant alors ſur la modeſtie & la politique, leur firent ſouffrir ſans peine qu'on leur donnât le nom de Roi, à l'aîné le titre de roi de Maroc, & au cadet celui de roi de Suſa ou Sus. Cependant Oataz projetta de tout tenter, pour étouffer dans l'Afrique ce mal naiſſant, en exterminant des ennemis ſi formidables; ainſi après avoir rendu le calme à ſes états, il entreprit une nouvelle expédition contre les Cherifs.

Ces deux freres n'attendirent pas qu'on vînt les aſſiéger, & ne ſe bornerent pas à ſe tenir ſur la défenſive, ce qui auroit marqué quelque foibleſſe. Se croyant aſſez forts pour riſquer une bataille, ils marcherent au-devant de leur ennemi, & camperent ſur les bords de la riviere des Negres, à l'endroit d'un gué nommé Buacuba. L'armée du Roi étoit compoſée de dix-huit mille chevaux, parmi leſquels il y avoit deux mille tant arquebuſiers qu'arbalêtriers, & dix-ſept pieces de campagne. Les Cherifs campez de l'autre côté de la riviere, n'avoient que ſept mille chevaux & deux cens arquebuſiers. Les deux armées reſterent trois jours dans l'inaction. Les Cherifs n'avoient deſſein que de s'oppoſer au paſſage des ennemis; mais le Roi déterminé à paſſer la riviere pour donner bataille, quoiqu'il lui en dût coûter, diſpoſa ainſi ſon armée. Mahamet ſon fils eut le commandement de l'avantgarde, avec Abdala Zagoybi, arrivé depuis peu d'Eſpagne, où il avoit été obligé de ceder la couronne de Grenade, que poſſedoient ſes ancêtres, à Ferdinand & à Iſabelle: le corps de l'armée étoit conduit par Muley Dris, proche parent du Roi, & qui avoit épouſé ſa ſœur nommée Ayxa, & par l'Alcayde Laatar. Le Roi ſe reſerva l'arrieregarde, ſoûtenuë des principaux Gouverneurs & Seigneurs de ſon Royaume.

Zagoybi

Zagoybi fut le premier qui s'exposa à passer le fleuve ; & il gagna le rivage, tandis que le reste de la cavalerie passoit. Mais l'armée des Cherifs partagée en deux corps, le premier sous les ordres du roi de Susa, l'autre commandé par celui de Maroc, voyant le reste des ennemis entrer dans la riviere, sans attendre que tous fussent passez, fondit avec tant de vigueur sur la troupe de Zagoybi, qu'il fut forcé de reculer & de rentrer dans la riviere. La rencontre de ceux qui la traversoient, pour venir à son secours, fut cause que les uns & les autres s'embarasserent de telle sorte, que l'ennemi rangé sur le rivage pouvoit à son gré les choisir & les tuer à coups d'arquebuse : ils périrent tous de cette maniere ou furent noyés. Mahamet fils du roi de Fez, & Zagoybi autrefois roi de Grenade, furent tuez dans cette action. La mort de ce dernier est un grand exemple des caprices de la Fortune : ce Prince en perdant ses Etats, ne perd point la vie ; il la perd en défendant ceux d'autrui.

Le roi de Fez, qui n'avoit pas encore tenté le passage du fleuve, forcé d'être spectateur inutile du désastre de son armée, sans esperance de pouvoir la secourir, prit la fuite, & alla droit à Tedla, pour se rendre à Fez ; il perdit tout son canon & ses tentes, & ce qui le toucha beaucoup plus, ses femmes. Les Cherifs animez par une si grande victoire, & par le butin qu'ils avoient fait, passerent le mont Atlas pour former le siége de Tafilet capitale de Numidie, qu'ils attaquerent avec le canon du roi de Fez. Xec Amar, qui commandoit dans cette ville, la rendit, & fut amené à Maroc par les deux freres, qui prirent en chemin plusieurs villes, & rangerent sous leur obéissance divers peuples des montagnes ; les uns se soûmirent volontairement, entraînez par la fortune de ces vainqueurs ; ceux qui firent quelque résistance y furent contraints par les armes ; aucune de ces contrées ne fut exempte de leur payer les tributs & les impôts, qu'elles payoient au roi de Fez.

Ce Prince infortuné, pour soûtenir la dignité royale & paroître au-dessus de ses malheurs, chargea Laatar & Muley Dris, d'aller avec ce qui leur restoit de troupes, ravager la province de Suza & en tirer autant de contributions qu'ils pourroient. Mais le Cherif Mahamet les obligea de retourner sur leurs pas, & après avoir mis la province en sûreté, il reprit le

HENRI II. 1550.

chemin de Tarudante, fiége de fon Empire, qu'il fe hâtoit de faire fortifier. Après avoir attiré à fon parti plufieurs peuples de la Numidie & de la Lybie, foit par la terreur de fes armes, foit par la maniere dont il en ufa à leur égard, il forma le deffein de tout tenter pour s'emparer d'Aguer, qui étoit un grand obftacle à fes entreprifes.

Siége d'Aguer.

Aguer eft fitué fur un cap, appellé par les anciens *Vifagrum* *, au pied du mont Atlas, entre Meffa & Tedneft du côté du couchant : fon port eft commode & fameux pour la pêche. Diego Lopez de Sequera, qui entreprit depuis le voyage des Indes orientales, y avoit fait bâtir un Fort. Emanuel roi de Portugal jugeant que ce Fort lui feroit d'un grand fecours pour l'exécution des deffeins qu'il avoit fur l'Afrique, l'acheta une fomme confiderable. Il étendit fon enceinte, & y mit une bonne garnifon, avec du canon. Le Cherif Mahamet y envoya l'an 1536 une armée de cinquante mille hommes, fous les ordres de fon fils Harran. Gutierre de Monroy commandant de cette place, peu effrayé du péril qui le menaçoit, manda d'abord au roi de Portugal, qu'il n'avoit befoin que de vivres & de munitions de guerre. Le Cherif voyant que malgré tout le feu de fon artillerie & les fréquentes attaques de fes troupes, fes efforts étoient rendus inutiles par la valeur des affiégez, prit la réfolution de faire conftruire une Tour, fur une colline voifine qui commandoit la ville, pour y placer des coulevrines & empêcher les affiégez de défendre leurs murailles; il vint à bout de cette entreprife, à la faveur d'une tréve de deux mois qu'il propofa & qu'il fit accepter à Monroy. Les conditions portoient, qu'il feroit permis de part & d'autre de réparer les ouvrages & d'en conftruire de nouveaux. Le Gouverneur ne prévit pas d'abord la conféquence de cet article : il s'imagina au contraire qu'il étoit de fon avantage de foufcrire à un traité, qui lui donnoit le tems de recevoir du fecours & de réparer fes murailles. Il reconnut, mais trop tard, à quoi il s'étoit engagé. La tréve n'étoit pas encore expirée, que les ennemis avoient achevé la Tour. Ils recommencerent leurs attaques, & à faire feu fur la ville; le canon eut bien-tôt fait brêche : la batterie dreffée fur le nouvel édifice défoloit les affiégez, fans néanmoins rallentir leur ardeur. Il y avoit déjà fix mois qu'ils réfiftoient courageufement, lorfqu'ils reçurent enfin des fecours qui leur furent

* Ptolomée l'appelle *Ufadium*.

plûtôt funeftes qu'avantageux. Le quartier de la ville le plus à couvert des attaques de l'ennemi, étoit celui qui dominoit fur la mer; il fut confié à la garde des troupes nouvellemeut débarquées; la facilité qu'elles trouverent à fe fauver de ce côté-là, fit qu'elles furent les premieres à fuir.

HENRI II. 1550.

Cependant l'ennemi ayant donné un affaut, & étant monté à la bréche, il arriva dans la chaleur du combat que le feu prit à un tonneau de poudre, le baftion qui le renfermoit fauta, & enfevelit fous fes ruines près de foixante des affiégez. Cette perte redoubla l'ardeur des affiégeans. La garnifon allarmée n'étoit pas encore remife de fon effroi, qu'ils donnerent un fecond affaut. Les troupes nouvellement venuës d'Efpagne en furent épouvantées, & fe fauverent dans les vaiffeaux qui les avoient amenées. L'ennemi devint enfin maître de la ville, malgré la vive réfiftance de fes braves défenfeurs. Mahamet irrité d'avoir acheté la prife de cette place, par la perte de dix-huit mille hommes, fit paffer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva, fans diftinction d'âge ni de fexe. Le Gouverneur réfugié dans le Fort, ayant été fait prifonnier, avec ceux qui l'avoient fuivi, ils furent traitez avec douceur par Mumen Belelche, fils de ce renegat Genois, dont nous avons parlé. Dona Mencia, fille de Monroy, fe trouva au nombre des prifonniers; fa parfaite beauté infpira à Mahamet le plus violent amour; mais il ne put lui en donner, ni la déterminer à payer par la perte de fon honneur le prix de la liberté de fon pere; ce barbare alors, paffant de l'amour à la rage, ordonna qu'elle fut abandonnée à la brutalité des Negres. Dans cette cruelle extrêmité, cette fille confentit à fe rendre, s'il vouloit la prendre pour fa légitime époufe, & la laiffer libre dans l'exercice de fa Religion. A ces conditions le mariage fut conclu. Mais la groffeffe de Dona Mencia, peu de tems après déclarée, porta les autres autres femmes de Mahamet à un tel excès de jaloufie, qu'elles l'empoifonnerent. La liberté que fon pere obtint après fa mort, les grands honneurs & les riches préfens dont Mahamet le combla en le renvoyant en Portugal, témoignent quelle étoit la force de fon amour.

Prife d'Aguer par le Cherif Mahamet.

La puiffance des Cherifs affermie par cet heureux fuccès, porta la terreur chez les Princes Afriquains, dépendans de la couronne de Portugal; tous ceux de la contrée fe mirent fans

HENRI II. 1550.

balancer sous leur obéïssance. Cette nouvelle fit prendre aux Portugais le parti de démolir & d'abandonner les forteresses d'Asafi, d'Azamor, d'Arzila, & d'Alcaçar, qui leur étoient plus à charge qu'avantageuses.

Les deux Cherifs se broüillent & se font la guerre.

Cependant la discorde, que la prosperité fait souvent naître, vint troubler ces deux freres au sein de leur felicité. Mahamet plus jeune, plus vertueux, moins barbare, & en apparence de meilleur foi, que son aîné, n'ayant au commencement possedé Susa qu'en qualité de Gouverneur, prenoit alors le titre de Roi, & refusoit de payer le tribut à son frere. A la sommation qu'Hamet lui fit de le satisfaire, il répondit que son refus étoit fondé sur des droits, qui s'étendoient encore à exiger de lui le partage des trésors déposez par leur pere à Tazarot, après la défaite du Roi de Fez, & à faire reconnoître son fils Harran heritier du Royaume; que telle étoit la disposition du testament de leur pere, qui portoit que le premier mâle né de l'un d'eux seroit Vizir, & succederoit à la Couronne. Ces prétentions alloient devenir le motif d'une sanglante guerre, lorsque Cidi Arrahal, du nombre de leurs Sages, qu'ils nomment Alfaqui, homme distingué par sa haute prudence, & par la pureté de ses mœurs, s'offrit d'être le médiateur de ces differends : pour les terminer on convint du tems, & du lieu. Ce fut auprès de la riviere d'Hued-Issin que l'entrevûë se fit. Dans les embrassemens mutuels que ces deux freres se donnerent, l'aîné essaya de jetter par terre son cadet, qui par son agilité se garentit de la chûte : dès qu'il fut remis de l'émotion que la perfidie de son frere lui avoit causée, il se contenta seulement de la lui reprocher, & sortit de la conference sans rien conclure.

Cet incident fut suivi des ordres que Hamet donna à son fils aîné Muley-Zidan, & peu après à son second fils Muley-Çaid d'aller attaquer Mumen Belelche & Hascen Gelbi, lieutenans généraux de son frere. Ils remporterent sur eux la victoire, & revinrent triomphans à Maroc. Ce début heureux donna de la hardiesse au pere, & lui fit concevoir de plus hautes idées. Mahamet alors assembla ses amis, & leur représenta que la guerre qu'il étoit obligé de soûtenir, étoit odieuse, & qu'il la détestoit lui-même; mais qu'il falloit s'en prendre à la perfidie & à l'iniquité de son frere Hamet, qui étoit

l'agresseur : qu'il les prioit de le secourir dans une si juste cause, & de s'armer pour sa défense. Son discours plein de vérité fut applaudi ; & tous unanimement promirent de lui donner du secours. Cette promesse ne lui laissant rien à désirer, il porta la main à sa barbe, suivant l'usage de sa nation, & se flattant par avance d'un heureux succès, il dit à ses amis, qu'ils pouvoient compter sur une victoire certaine, & leur prédit même que dans peu, secondé de leur valeur, il seroit maître de la personne de son frere. Il leva donc une armée la plus nombreuse qu'il lui fut possible, & en détacha une partie pour s'emparer du pas de Mascarot, auprès du mont Atlas, du côté du midi, sur le chemin, qui de Maroc conduit à Tarudante. Mais Hamet instruit de ses desseins par ses espions, prit son chemin à gauche, & distribua son armée sous quatre chefs : Muley-Nacer son second fils commandoit quatre mille chevaux qui formoient l'avant-garde ; il se réserva, avec Buhaçon son troisiéme fils, le même nombre de cavalerie pour le corps de bataille : l'arriere-garde pareillement composée de quatre mille chevaux marchoit sous les ordres de Muley-Zidan son fils aîné ; Muley-Çaid, le plus jeune de tous conduisoit les bagages : les armées des deux freres ennemis n'étoient composées que de cavalerie.

Mahamet, pour prévenir son frere qui avoit pris un chemin détourné, commanda à son fils Mahamet Harran d'aller au-devant de lui avec trois mille chevaux, & de donner sur les premiers escadrons qui paroîtroient dans la plaine, sans attendre la jonction des autres. Harran exécuta cet ordre avec tant de promptitude, qu'il en vint aux mains avec Nacer, dans le tems que le reste de l'armée défiloit avec peine par un chemin étroit. L'attaque fut vigoureuse ; l'égalité de valeur tint la victoire incertaine pendant une heure de combat ; ce qui donna le tems à Mahamet de s'avancer avec le reste de son armée soûtenuë de quelques arquebusiers des montagnes. A peine fut-il arrivé, que Hamet fils de Muley-Ferez & principal officier de Nacer, fut tué. Les troupes du Roi de Maroc furent bien-tôt contraintes d'abandonner le champ de bataille : & de se retirer avec perte de huit mille hommes. Hamet suivi de Buhaçon son fils s'étant trop avancé dans la mêlée pour secourir Nacer, fut pris & conduit à Tarudante avec ses équipages, ainsi que l'avoit prédit Mahamet.

Hamet, l'aîné des Cherifs, est défait & fait prisonnier par son frere Mahamet.

HENRI II. 1550.

Muley-Zidan échapé des périls, revint à Maroc ſuivi d'un petit nombre des ſiens. Comme il n'étoit pas ennemi de la Religion Chrétienne, ſon déſaſtre & celui de ſa patrie qu'il déploroit, lui firent naître l'idée de demander du ſecours à Charle-Quint; il fit part de ce projet à quelques Eſpagnols, particulierement à Louis de Marmol [1] né à Seville, à qui nous devons l'hiſtoire fidele de ces troubles d'Afrique; mais Gihani gouverneur de Maroc lui fit entendre, qu'en faiſant un traité d'alliance avec les Chrétiens, il alloit s'attirer la haine des Maures, & ſoulever toute l'Afrique contre lui : il abandonna donc ce deſſein, & réſolut de faire la paix avec ſon oncle. Il la lui fit propoſer par Marie fille du Cherif Mahamet; qui étoit ſa femme & ſa couſine germaine. Le traité fut conclu, aux conditions que les conquêtes ſeroient partagées entre l'oncle & le neveu; ſçavoir, que la province de Suſa & ſes dépendances au-delà du mont Altas du côté du midi, avec la Numidie & la Lybie, ſeroient ſous la puiſſance de Mahamet; que Hamet auroit ſous la ſienne, avec Tafilet, toutes les autres provinces vers le ſeptentrion; que le tréſor laiſſé par leur pere à Tazarot, ſeroit également partagé; que Mahamet Harran, le plus âgé de tous leurs enfans de part & d'autre, ſeroit déclaré ſucceſſeur des deux Royaumes ſuivant, la volonté de leur ayeul, & qu'à ſon défaut Muley-Zidan fils de Hamet ſeroit appellé à la couronne, que tous les priſonniers ſeroient rendus réciproquement ſans rançon; que tous ceux qui étoient retenus à Tarudante, s'obligeroient par ſerment de ne jamais porter les armes contre Mahamet, & de ne point contrevenir à ce traité; que Hamet, comme aîné; auroit la cinquiéme partie dans le butin, lorſqu'il en ſeroit fait par les troupes des deux freres jointes enſemble; que lorſqu'ils les commanderoient en perſonne, Hamet auroit le commandement général, & Mahamet la qualité de Vizir, ou de lieutenant de ſon frere.

Traité conclu entre les deux Cherifs. Hamet eſt mis en liberté.

Ce traité fait par l'entremiſe de Marie l'an 1543 procura la liberté de Hamet & ſon retour à Maroc; mais il ne voulut point ſouſcrire aux conditions qu'il contenoit, prétendant qu'elles

1 Auteur Eſpagnol qui a écrit dans le ſeiziéme ſiécle. Ses principaux ouvrages ſont *la Deſcription générale de l'Afrique*, avec *l'hiſtoire de la Rebellion & du châtiment des Maures du royaume de Grenade*. Cet auteur étoit né en cette ville. La *Deſcription de l'Afrique* a été traduite en François par d'Ablancourt, & imprimée à Paris en 1667.

blessoient les interêts de son fils aîné, & que s'il avoit paru les accepter, il ne l'avoit fait que par force. Il déclara donc une seconde fois la guerre à son frere. Le premier combat fut donné le 19 d'Août de l'année suivante, auprès de Quehera, à deux lieuës & demie de Maroc. Hamet ne fut pas plus heureux qu'il l'avoit été auparavant. Ce qui précéda sa défaite sembloit l'annoncer : l'air étoit calme & serain ; son armée marchoit le drapeau Royal déployé : ce drapeau, sans être agité par le vent, s'attache par malheur à un buisson d'épines de telle sorte, qu'un quart d'heure put à peine suffire pour le dégager. Tandis qu'on étoit occupé en présence du Roi à dégager le drapeau, Mahamet vint fondre sur ses ennemis, & les obligea à fuir. Il passa le reste du jour & toute la nuit à les poursuivre si vivement, qu'il se trouva le matin aux portes de Maroc. Son arrivée annonçant aux habitans sa victoire, il les fit sommer de se rendre ; le Gouverneur persuadé que Hamet étoit mort ou prisonnier, de crainte d'irriter le vainqueur dont il vouloit gagner les bonnes graces, lui rendit la ville, sans faire aucune résistance. Les portes furent à l'instant ouvertes, & Mahamet entra dans Maroc au milieu des acclamations publiques. Il fit éclater dans son triomphe autant de probité que de modération ; s'étant rendu maître du serrail, il pouvoit disposer du trésor, des femmes, & de tout ce que son frere y avoit de plus cher & de plus précieux ; mais loin de s'en emparer, il ne voulut ni toucher ni regarder le trésor, & s'il jetta les yeux sur les femmes de son frere & sur ses nieces, ce fut pour les consoler & les assurer qu'on les traiteroit avec douceur. Il alla de là prendre possession de l'arsenal.

Hamet déclare la guerre à son frere & est encore défait.

Hamet, qui dans l'obscurité de la nuit s'étoit écarté du droit chemin, vint se présenter avec peu de suite à la porte de derriere du Palais : quel fut son étonnement lorsqu'il apprit que son frere y étoit ! Il se retira penetré de douleur chez Cidi-Abdal Ben-Cesi, qui étoit un solitaire tel qu'on en voit un grand nombre chez cette nation. De cette retraite il envoya Nacer & Zidan, ses deux enfans, à Oataz Roi de Fez, qu'il avoit traité auparavant avec beaucoup de mépris, pour lui représenter les injustices de son frere, & pour implorer son secours contre cet ennemi commun. Le roi de Fez les reçut avec beaucoup de bonté ; l'esperance qu'il leur donna d'accorder à leur pere le

HENRI II. 1550.

ſecours dont il avoit beſoin, leur fit connoître que ce Souverain vouloit bien oublier le paſſé.

Quoique Mahamet, homme habile & pénétrant, ſe fût concilié l'amitié des peuples de Maroc & des princes voiſins, & qu'il eût gagné les ſoldats, en leur payant tout ce qui leur étoit dû par ſon frere, il craignoit cependant que la ligue faite avec le Roi de Fez ne leur fût à tous deux également funeſte. Cette réflexion le détermina à faire parler de paix à Hamet; on convint que leur entrevûë ſe feroit ſur la riviere de Luyden, environ à une lieuë de Maroc, & le tems fut fixé au mois d'Avril de l'année qui ſuivit la bataille. On dreſſa une tente ſur une hauteur, où l'on étoit de toutes parts à couvert des embûches; elle fut environnée des gardes de l'un & de l'autre Souverain, & on les rangea de façon, que le trône du vainqueur n'étoit acceſſible que par un chemin fort étroit. Les deux fils de Hamet ayant été les premiers introduits, leur oncle les embraſſa tendrement. Enſuite Hamet parut : Mahamet ſe leva pour aller au-devant de lui; dans ce premier abord, la joie leur fit répandre des larmes à l'un & à l'autre. Après avoir ſatisfait à ce premier mouvement, Mahamet fit aſſeoir ſon frere ſur le trône auprès de lui. Les premiers momens ſe paſſerent en regards réciproques; tous deux vouloient ſe parler, & attendoient celui qui commenceroit. Mahamet rompit enfin le ſilence, & dit en s'adreſſant à ſon frere : « Vous avez à vous » plaindre de la Fortune, & moi j'ai à me plaindre de vous; » vous n'avez pas tenu la parole que vous m'aviez donnée à » Tarudante. Sans conſulter le ſang qui nous unit, ni les obli» gations qui doivent vous attacher à moi, à peine avez-vous » été libre, que vous avez crû être en droit de me déclarer la » guerre. Dans toutes les conditions, on blâme un homme » qui manque à ſa foi. De quel œil doit-on regarder les prin» ces qui ne gardent pas la leur? Leur rang qui les met au» deſſus des loix qui peuvent y contraindre, devroit les en ren» dre plus eſclaves que les autres hommes. Nous voyons tous » les jours la colere de Dieu éclater ſur les parjures; la perte » ſubite de vos Etats, & la défaite de vos armées, vous l'ont » fait éprouver. Car ce n'eſt ni à ma valeur, ni à ma conduite » qu'il faut attribuer les avantages que j'ai eus ſur vous; ſans » une grace particuliere du ciel, il ne m'auroit pas été poſſible

Diſcours de Mahamet à ſon frere Hamet.

» de vaincre tant d'ennemis avec ſi peu de troupes ; encore » moins de réduire en ma puiſſance tant de villes & tant de » provinces. C'eſt Dieu juſtement irrité contre vous, qui pour » vous punir, vous afflige de tant de diſgraces ; la haine de vos » ſujets & l'affection de vos enfans diminuée, ſont les châtimens » de votre perfidie. Mais vous êtes mon frere, & mon frere » aîné, je ne puis vous méconnoître ; je ſens tout l'avantage » que cette qualité vous donne ſur moi, & le reſpect qu'elle » m'impoſe ; je ne croi pas juſqu'ici m'en être écarté ; plus je » m'éxamine, moins je trouve de reproches à me faire. Je me » comporterai toûjours de même à l'avenir, pourvû qu'à votre » tour vous ayez pour moi les égards que vous devez avoir » pour un frere ; vous devez m'aimer non-ſeulement comme » votre frere, mais en quelque ſorte comme votre fils. Votre » âge vous donne ſur moi une autorité de pere ; je vous regarde » comme tel, & je vous reconnois encore pour mon roi & » pour mon ſouverain ; il n'eſt rien que je n'entreprenne pour » vous faire reconnoître en cette qualité : je ne demande qu'à » vous ſervir comme Vizir, mais accordez-moi la grace de » vous retirer pour quelque tems dans votre palais à Tafilet ; » je n'ai que cette voye pour m'acquitter de la parole que j'ai » donnée aux habitans de Maroc, & pour bannir la crainte » qu'ils ont d'être expoſés à votre colere. Si Dieu ſeconde » nos vœux, & ſi nous réuniſſons nos cœurs & nos forces, com» me je l'eſpere, dans la guerre que nous avons commencée » pour les interêts de la religion, je vous promets des conquê» tes, qui vous feront regarder comme peu de choſe ce que » nous poſſedons aujourd'hui ; vous regnerez ſur des provin» ces & des royaumes, plus beaux & plus puiſſants, que vous » pourrez laiſſer à vos enfans : joüiſſez déſormais avec eux » d'une douce tranquillité ; lorſqu'il s'offrira des occaſions de » leur donner des emplois à la guerre, & de partager avec eux » la gloire de mes exploits, je ferai ce que le devoir & la ten» dreſſe m'ordonnent de faire pour eux ; repoſez-vous ſur moi. » A ce diſcours ſincere en apparence, mais au fond plein d'artifice, Hamet répondit peu de choſe, tâcha de juſtifier ſa conduite, & aſſura ſon frere qu'il prenoit en bonne part tout ce qu'il lui avoit dit. Il paſſa la nuit dans ce même lieu, & en partit le lendemain pour ſe rendre à Tafilet.

HENRI II. 1550.

HENRI II.
1550.
Guerre des Cherifs contre le roi de Fez.

Mahamet livré à une ambition demesurée concevoit les plus hautes esperances, & se flatoit de réussir dans ses vastes projets. Oataz roi de Fez, aussi respectable par son nom & par l'ancienneté de sa race, que redoutable par ses forces, étant celui qui pouvoit principalement le traverser, il résolut sa perte. Il envoya Abdel Cader son second fils avec ses troupes joindre celles de Mumen Belelche, pour demander à Oataz la province de Tedela, dépendante du royaume de Maroc. Le refus qu'il en fit, fut une occasion de lui declarer la guerre. Les Cherifs commencerent par ravager ces contrées, & après avoir enlevé l'argent du tribut, ils allerent assieger le château de Fixtela situé sur la frontiere & qui étoit gardé par une bonne garnison, que commandoit Onzar. Le succès ne répondit point à leur attente; on les repoussa aussi vivement qu'ils attaquerent, & toutes leurs mines furent éventées. Le roi de Fez parut alors avec trente mille hommes de la premiere noblesse des pays de Fez, de Velez & de Dubudu. Les Holotes, Princes Arabes, & le Sophi Benimelec se joignirent à cette armée avec huit cens Turcs, commandez par Marian, Persan de nation, venu depuis peu d'Alger pour faire la campagne; il y avoit encore mille archers à cheval, & vingt-quatre pieces de canon. Mahamet informé du nombre de troupes de son ennemi, fit avancer avec diligence celles qu'il avoit levées dans les pays de Maroc & de Susa; il entra dans Tedla avec dix-huit mille hommes, douze cens archers & du canon, pour se joindre à Belelche près de la riviere des Negres. Il en partit, & ne marcha qu'à petites journées, dans l'esperance que ceux de Fez, impatiens de revoir leurs familles, ne tiendroient pas long-tems la campagne, & que les Arabes naturellement inconstans & legers se retireroient en leurs pays, si la guerre duroit. Malgré l'envie qu'il avoit de combattre, il fut quelque-tems sans faire aucun mouvement. Mais dès qu'il vit le Roi campé auprès de Fixtela sur la riviere de Derna, du côté du levant, & que la retraite des Arabes & de ceux de Fez diminuoit ses forces, il rangea son armée en bataille, croyant par ce mouvement attirer Oataz en plaine & le faire sortir de ses retranchemens. Le Roi qui voyoit tous les jours ses troupes quitter son camp, ayant interêt d'en venir aux mains avant que d'en être entierement abandonné, se mit en état de combattre.

Il divisa donc son armée en cinq corps. Le premier qui formoit l'aîle droite, étoit commandé par Muley Buhaçon de la maison des Beni-Merinis Oatases, seigneur de Verez de la Gomera, Lieutenant général des armées du roi de Fez. Le second à l'aîle ganche avoit à sa tête Buzqueri frere du Roi, seigneur de Dubudu ; les deux autres étoient commandez par Muley-Cazer & Muley-Xeque tous deux fils du Roi, qui s'étoit réservé la conduite du cinquiéme, rangé au centre, où étoit avec lui son fils Muley Bubquer & l'élite de ses troupes ; l'artillerie fut placée sur une éminence au pied de la montagne ; elle étoit commandée par Marian, dont j'ai parlé.

Le jour qui préceda le combat, Mahamet fit assembler ses enfans, les chefs de son armée, & tous ses amis, pour les exhorter à signaler leur valeur ; leur représentant d'un ton pathetique, que la victoire dont il étoit certain les conduisoit à la conquête de l'Empire de toute l'Afrique ; mais comme le succès d'une bataille dépendoit de la bonne volonté des combattans, que ceux qui n'étoient pas disposez à se battre, pouvoient se retirer, sans crainte d'encourir sa disgrace. Ce discours fut suivi d'une conférence particuliere qu'il eut avec les chefs de son armée ; il leur persuada qu'il sçavoit par le moyen de la magie, que de tous les siens il ne seroit tué qu'un seul Negre dans l'action, & que le roi de Fez seroit fait prisonnier. Animez par ces idées, le lendemain dès la pointe du jour, tous se préparerent au combat. L'armée fut partagée en sept corps, rangez en forme de croissant. Mumen-Belelche étoit à la pointe droite, à l'opposite du seigneur de Dubudu, & Muley-Muçaud fils du Cherif à la gauche contre Muley-Buhaçon ; Mahamet avec cinq mille hommes étoit au centre, précédé des arquebusiers Turcs, qui étoient entre les deux pointes du croissant, avec quelques pieces de campagne que les ennemis ne pouvoient voir : le reste du canon avoit été laissé sur une éminence voisine, d'où l'on pouvoit le faire venir sans peine avec le secours des pionniers. Le Cherif qui n'avoit que de la cavalerie, menaça de peines rigoureuses ceux qui quitteroient leur rang avant le signal. Les deux armées resterent quelque tems dans l'inaction ; mais dès que Mahamet vit qu'il avoit le soleil derriere lui, & que les ennemis l'avoient en face, il s'avança, fit tirer un coup de canon, & fit déployer en même-tems un drapeau, qui étoit le signal

HENRI II. 1550.

dont on étoit convenu. Alors les arquebusiers Turcs qui couvroient le canon, s'ouvrirent : le feu qu'on y mit auſſitôt, tua peu de monde ; mais cauſa beaucoup de déſordre dans l'armée de Fez, qui ne s'attendant point à cette décharge, en fut ſi effrayée, qu'à l'inſtant la confuſion ſe mit dans leurs rangs. Buhaçon, qui s'étoit préſenté au combat, ſecondé par ſon aile qui ſe défendoit avec valeur, ne pouvant réſiſter aux efforts du Cherif, fut obligé de prendre la fuite. Jamais victoire ſi complete ne coûta ſi peu de ſang ; la perte fut bornée à quarante hommes du côté des vaincus, & à un ſeul négre du côté de vainqueurs, ainſi que Mahamet l'avoit prédit. Le roi de Fez paſſant de l'autre côté de la riviere pour rallier ſes troupes, fut déſarçonné par la chûte de ſon cheval, qu'un monceau de pierres fit tomber ; quoique défiguré par les coups dont il étoit bleſſé à la tête, il fut reconnu & pris par Muley Muçaud, avec ſon fils Muley Bubquer, qui dans ce péril ne voulut jamais s'éloigner de ſon pere. Buhaçon, qui avoit fait tout ce qu'on peut exiger d'un grand capitaine, ſe retira en bon ordre avec ce qu'il raſſembla de troupes ; la crainte d'être ſuivi par ſon ennemi, & d'en être ſurpris, l'obligea à tourner ſouvent la tête. Marian ſe retira ſur une éminence, & fit pointer le canon contre le Cherif, ſans néanmoins faire feu ſur lui, attendant que la premiere ardeur de l'armée victorieuſe fût rallentie. Mahamet lui envoya Muley Çaid ſon fils, pour lui propoſer de ſe ranger de ſon parti ; ce qu'il accepta, aux conditions qu'il lui donneroit les mêmes appointemens, & à ſes gens la même ſolde, qu'ils avoient au ſervice du roi de Fez ; il fut encore convenu que pluſieurs des ſujets du Roi qui étoient avec Marian, & qui deſiroient rejoindre leurs femmes & leurs enfans, ſeroient congediés, après avoir mis bas les armes.

Le roi de Fez eſt fait priſonnier.

Le camp des ennemis fut enſuite abandonné au pillage. Mahamet fit amener devant lui le roi Oataz, à qui il tint ce diſcours en préſence des chefs de ſon armée. » Souffrez que » le pouvoir que la Fortune me donne aujourd'hui ſur votre » perſonne, & celui que la qualité de votre précepteur m'a » autrefois donné ſur votre jeuneſſe, me faſſent entreprendre » de vous parler librement ; mon diſcours n'aura rien d'offen- » ſant, & ne pourra que vous être utile. Dieu vous a fait reſ- » ſentir ſa juſte colere ; votre malheur eſt une punition viſible

Diſcours du Cherif Mahamet au roi de Fez ſon priſonnier.

» de votre négligence à réprimer les crimes que commettent » les peuples dont il vous avoit confié le gouvernement. Fez, » autrefois le soûtien de la religion & le séjour des sciences, » si vantée par la pureté des mœurs de ses habitans, & par » leur zéle pour le culte divin, si florissante par leur émulation » & leur amour pour les beaux arts, n'est plus aujourd'hui cé- » lébre que par ses vices. Cependant dans votre malheur pré- » sent la bonté de Dieu se manifeste; il vous a réduit à ce triste » état, pour vous avertir de votre devoir, & non pour vous » perdre : il pouvoit vous faire tomber entre les mains des » Chrétiens, & il a permis que vos vainqueurs fussent ceux qui » professent le même culte que vous, & qui n'ont pour vous » que de la bienveillance. Vous vous imaginez peut-être que » je suis irrité contre vous par rapport aux secours que vous » avez donnés à mon frere, & à l'accueil favorable que vous » avez fait à ses enfans, lorsqu'ils conspiroient contre moi : ban- » nissez ces soupçons; mon naturel, & l'inclination que j'ai pour » vous, me font aisément oublier ces injures, dont tout autre » conserveroit un vif ressentiment. Je demande seulement » que vous reconnoissiez votre faute, & que vous pensiez à la » réparer, en vous formant un genre de vie, qui vous fasse ob- » server ce que vous devez à Dieu, & à ceux qui vous sont » attachés. Ne vous laissez donc point abbattre par la vûë de » votre situation : ne vous occupez que du soin de guérir vos » blessures, & comptez que je vous ferai bien-tôt revoir vos » Etats, & remonter sur votre trône.

Le roi Oataz, affoibli par la grande chaleur, plus encore par ses blessures, retint autant qu'il put les mouvemens de colere, que l'insolence de Mahamet excitoit dans son cœur : Il étoit prisonnier. Il leva seulement un peu la tête, & fit cette réponse modeste.

Réponse du roi de Fez.

« Les droits, que vous prétendez avoir sur moi, doivent être » distinguez les uns des autres. On a vû peu de vainqueurs » user de la victoire avec autant de grandeur, & il n'en est » point qui se soient, comme vous, restraints dans les bornes » d'une honnête liberté avec le vaincu. Mais les Maîtres doi- » vent avoir pour leurs disciples la douceur & la bienveillan- » ce des peres à l'égard de leurs enfans. Ainsi comme j'ai » à traiter avec vous, je vous parlerai en disciple & non en

HENRI II. 1550.

» prifonnier. Accordez-moi la même liberté que vous avez prife » avec moi ; fi votre difcours doit m'être utile un jour, peut-» être que le mien ne vous le fera pas moins. Il n'eft pas toû-» jours au pouvoir des Princes de réprimer les défordres de » leurs peuples, & de les rendre vertueux. J'avoüe que Dieu » eft juftement irrité contre mes fujets ; mais fa colere ne vous » a pas autorifé à prendre les armes contre moi, qui ai » comblé de tant de bienfaits, vous & votre frere. Vous ne » pouvez nier, qu'avant que la Fortune vous eût élevé au » point de grandeur où vous êtes, mon pere n'ait fait pour » vous & pour votre frere pendant fa vie, & à ma priere, » tout ce qu'on peut attendre de l'ami le plus fincere : après fa » mort ai-je fait moins que lui ? Je ne m'attendois pas que ces » bienfaits dûffent être payez de cette maniere : vous deviez » être plus reconnoiffant. Ne rappellez donc plus ces chofes, » qui vous rendent plus odieux, qu'elles ne tournent à ma » honte. Penfez plûtôt que Dieu ne m'a fait votre prifonnier, » que pour éprouver, fi vous pourriez être dans la profpérité » ce que vous avez été dans une fortune mediocre, & fi vous » feriez affez généreux pour payer de reconnoiffance les bien-» faits que vous avez reçus de mon pere, & de toute notre » maifon. Vous m'avez averti de mon devoir, je vous avertis » auffi du vôtre. C'eft à vous maintenant d'exécuter ce que » Dieu exige de vous, à répondre à mon attente, & à celle » de tous les gens de bien. Soyez perfuadé que tel eft la na-» ture des chofes humaines, que l'inconftance de la Fortune » nous affujettit à avoir befoin les uns des autres, & nous met » dans une mutuelle dépendance. Les fecours que j'ai donnez » à votre frere, & la reception que j'ai faite à fes enfans, » vous ont déplû ; mais vous n'avez pas dû vous en offenfer ; j'ai » fait pour eux ce que j'aurois fait pour vous, fi le fort vous » eût été auffi contraire ». Mahamet écouta ce difcours d'un air tranquille, & fourit au Roi, d'une maniere à faire douter, s'il vouloit confoler ce malheureux Prince ou l'infulter. Il le fit conduire enfuite dans une tente proche de la fienne, pour faire panfer fes playes. Le même jour Aben Onzar, informé de la perte de la bataille, vint remettre au vainqueur les clefs de Fixtela. Le Cherif loüa beaucoup fon courage & fa fermeté, & reçut fon hommage.

L'armée fut de là conduite à Fez, ſur les eſpérances que le Roi avoit données, que ſi Mahamet approchoit de la ville, les habitans n'héſiteroient pas à lui livrer le pays de Mequinez pour ſa rançon ; mais il en arriva autrement. Buhaçon, accompagné de Muley Buzqueri frere du Roi, & de Muley Cazer ſon fils, qu'il avoit eu d'une femme chrétienne de Cordouë, avoient été reçus dans la ville avec le reſte de l'armée. Le peuple qui voyoit le fils & le frere de ſon Roi priſonniers, & qui ſe voyoit ſans Roi, ſe ſouleva. Pour calmer ces mouvemens ; le Conſeil ſecret s'aſſembla, afin d'en élire un. Buhaçon préféra le fils au frere, & conſentit que Muley Cazer, montât ſur le Trône, pour en deſcendre dès que ſon pere ſeroit libre. On vit donc Buhaçon proſterné en terre, ſuivant l'uſage du pays, baiſer les pieds du nouveau Roi. Après cette cérémonie le Prince ſe montra au peuple, & fut à l'inſtant proclamé Roi ; par reconnoiſſance il fit Buhaçon, qui étoit, comme je l'ai dit, de la race des Beni-Merinis-Oatazes, Vizir, ou premier Miniſtre, & lui repréſenta qu'il étoit de ſon interêt & de ſon devoir de défendre ſon Royaume contre l'ennemi commun. Muley-Cazer s'apperçut que les Maures ſuperſtitieux attribuoient la défaite & la captivité de ſon pere à la liberté qu'il avoit laiſſée aux Chrétiens, de faire entrer du vin dans Fez, & au plaiſir qu'il prenoit à nourrir des lions ; pour ſatisfaire le peuple, il commanda auſſi-tôt que tous les vins des caves de la ville fuſſent répandus, & les lions percez de fléches.

Cependant Mahamet paſſa avec ſon armée le détroit du mont Atlas, nommé Honegui, à huit lieuës de Fez, & s'avança enſuite juſqu'au pas d'Azuaga, qui n'en eſt éloigné que de deux. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya les lettres de ſon priſonnier à ſa mere, à ſon fils & à Buhaçon, par leſquelles ce Prince malheureux leur faiſoit ſçavoir, que s'ils le vouloient voir libre & rétabli dans ſes Etats, il s'agiſſoit de ceder le pays de Mequinez au Cherif, & qu'il les prioit de ne pas balancer à le lui abandonner. Buhaçon d'un air empreſſé, ſembla ſe diſpoſer à exécuter les ordres du Roi ; il ne fut pas néanmoins auſſi diligent qu'il affectoit de le paroître ; il donna quelques momens à la réflexion, qui lui fit connoître que Mahamet cherchoit à les ſurprendre. Pour le ſurprendre à ſon tour, il écrivit à ceux de Mequinez, de ſe ſaiſir du détroit d'Honegui,

HENRI II. 1550.

persuadé ; que s'il se rendoit maître de ce poste , l'ennemi n'auroit plus de retraite, & ne pourroit éviter d'être taillé en pieces. Il résolut en même tems de fondre sur le camp du Cherif avec les troupes qu'il avoit, dès que la nuit seroit venuë. Son entreprise, quoique secrete, ne le fut pas pour le vigilant Mahamet: il en devint si furieux , que pour s'en venger , il s'avança jusqu'aux portes de la ville , où il prit deux cens Bourgeois qui se promenoient tranquillement, & les fit étrangler devant lui. Sans perdre de tems il partit, & se trouva la nuit suivante au détroit d'Honegui , avant que ceux de Mequinez s'en fussent emparez, comme il leur avoit été ordonné; de-là , il fit conduire à Maroc le Roi & son fils les fers aux pieds. Peu de tems après, (l'année suivante 1548.) il envoya ses deux fils, Mahamet Harran & Abdel Cader, avec une armée pour entrer dans le territoire de Fez. Ganem Prince Holote, leur facilita le passage.

Plusieurs Princes voisins s'étoient déjà révoltez contre Muley-Cazer , particulierement Mahamet Barrax * seigneur de Sesuan , qui s'étoit uni avec Hescin seigneur de Tetuan, pour se soustraire à la domination du nouveau roi. Ce Prince envoya Buhaçon pour s'opposer à leur entreprise. Buhaçon ne réussit point, & les vains efforts qu'il fit pour engager dans son parti les seigneurs de Cazar - Quibir, de Larache, d'Esegen , hâterent son retour à Fez. A peine y fut-il arrivé, qu'il en sortit pour se retirer à Velez. L'indignation qu'il conçût de la mésintelligence & du désordre qu'il trouva parmi les chefs, fut le motif de sa retraite. Mais le Roi par ses prieres le détermina enfin à revenir. Ayant été rétabli dans sa charge de premier Ministre, il traita ensuite avec les fils du Cherif, dont j'ai parlé, qui avoient obtenu le passage par Cazar-Quibir , & les mit en possession du territoire de Mequinez. Mahamet feignant d'ignorer les conditions du traité que ses enfans avoient fait, ne voulut point mettre Oataz en liberté, qu'il ne lui eût fait promettre de lui livrer Fez , dès qu'il l'exigeroit. Le Roi impatient de sortir de captivité , promit, que dès qu'il seroit maître de la ville, il lui en remettroit les clefs à la premiere sommation. L'artificieux Mahamet n'obligea le Roi à souscrire à cette injuste condition , qu'à dessein de lui faire une nouvelle guerre, dont il avoit déjà formé le projet, & qu'il devoit lui déclarer

* ou Bertrez.

Le roi de Fez est mis en liberté.

déclarer, auſſi-tôt qu'il ſeroit maître de la ville de Mequinez. Oataz forcé de s'en dépoüiller pour le prix de ſa rançon, revit enfin la ville de Fez, & reprit ſon ſceptre, qui étoit entre les mains de ſon fils Muley-Cazer.

Deux mois n'étoient pas encore écoulez, lorſque le Cherif poſſeſſeur du pays de Mequinez, & brûlant d'un déſir inſatiable d'augmenter ſa puiſſance, vint camper auprès de Fez, & envoya ſommer Oataz d'exécuter ſa parole. Le Roi qui craignoit ſa colere, croyant l'éviter par des excuſes, lui fit repréſenter qu'il ne pouvoit diſpoſer d'une ville, qui étoit plus au pouvoir de ſon fils & des habitans qu'au ſien. Cette réponſe, à laquelle le Cherif ne s'attendoit pas, expoſa celui qui la lui apporta, à toutes ſes fureurs. Dans le tranſport de ſa colere, il lui fit couper la tête, & s'avança juſqu'aux portes de la ville, où il fit paſſer au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouverent. Mais ayant perdu quelques ſoldats dans cette occaſion, il ſe ſervit de ce prétexte pour lever une grande armée, & faire venir de Dara Abdala & Abdarrahaman ſes deux plus jeunes fils. Il paſſa encore par Caçar-Quibir, & par la Province d'Azgar, pour venir près de la riviere de Subu, camper devant la ville. Cependant Muley-Zidan, envoyé de Tafilet par Hamet ſon pere au ſecours d'Oataz contre ſon oncle Mahamet, en vint aux mains avec les ennemis, qu'il rencontra en chemin ſur les bords de la riviere de Subu; le combat fut très-ſanglant, & ſe termina par une perte & un avantage égaux. Muley-Zidan ne put enſuite s'accorder avec Buhaçon; ainſi voyant que tant de diſcordes ruinoient les eſpérances dont il s'étoit flaté, il retourna à Tafilet auprès de ſon pere,

La ville de Fez eſt aſſiegée & priſe par le Cherif Mahamet.

La ville de Fez étoit vivement aſſiegée: ſes habitans dégoûtez d'un Roi malheureux, inclinoient pour l'heureux Cherif, & leurs vœux ſecrets ſembloient hâter le ſuccès de ſes entrepriſes; l'extrême miſere où ils étoient réduits leur faiſoit ſouhaiter un Roi qui les fit au moins ſubſiſter; pluſieurs preſſez par la faim avoient déjà abandonné la vieille ville pour ſe rendre dans le camp des ennemis. La longueur de ce ſiége, commencé depuis deux ans, rendit le Prince ſi odieux à ſes ſujets, qu'ils perdirent tout le reſpect qu'ils avoient autrefois pour lui, & s'affranchirent de l'obéiſſance qui lui étoit dûë. Le Cherif alors fit un traité ſecret avec eux, s'approcha de la ville, & fit rompre

HENRI II. 1550.

pendant la nuit, avec des leviers & des crocs, une partie de la muraille : ce qui lui donna l'entrée dans le vieux Fez. Les habitans le reçûrent avec tant d'empressement, qu'il étoit maître de la vieille ville, avant que la nouvelle en pût être portée au Palais du Roi, situé dans la nouvelle ville. Ce Prince accourut pour chasser son rival ; mais ses sujets, devenus ses ennemis, l'obligerent bien-tôt à se retirer. Le Cherif maître du vieux Fez en donna le gouvernement à Hamu Bendeud, & retourna joindre son camp. Alors Buhaçon voyant le Roi irrésolu sur le parti qu'il avoit à prendre, lui conseilla de profiter de la nuit, pour se sauver avec lui à Velez; il lui dit qu'ils pourroient y traiter sans danger avec les Chrétiens, & en obtenir des secours contre un ennemi, dont la puissance étoit pour eux-mêmes redoutable. Le Roi ne goûta point cet avis ; il aima mieux tenter de faire la paix avec Mahamet, que de fuir le péril où il étoit, en exposant sa mere, sa femme & ses enfans. Buhaçon monta à l'instant sur un excellent coureur, sortit par une porte de derriere, & prit le chemin de Velez. Oataz réduit à se rendre, envoya Lela Mahabib sa mere au Cherif, pour obtenir de lui, par ses prieres & par ses larmes, la vie & un entretien convenable à un Souverain ; ce qui lui fut accordé.

Mahamet par ces conditions devenu maître de la nouvelle ville, y mit une bonne garnison, & assigna des retraites & des pensions viageres à Oataz, & à ses fils Abu-Nacer & Muley-Çazer. Le Roi fut conduit à Maroc & ses enfans à Tarudante. Le nouveau tyran, soit pour satisfaire sa passion, soit pour insulter au Roi déthrôné, épousa sa fille : il avoit coûtume de prendre tous les ans une nouvelle femme. Cependant il fit dire à son frere de sortir de Tafilet, & de se retirer à Tiguret dans la province de Zahara, parce qu'il s'étoit ligué avec Oataz. Hamet eut recours aux excuses, & lui envoya ses enfans pour en disposer. Nacer & Zidan, les deux plus âgez lui furent renvoyez, parce qu'il les craignoit : il retint seulement les deux plus jeunes, Buhaçon & Mançor, qu'il maria à deux de ses filles. Ce fourbe affectoit de faire paroître des sentimens de bonté, d'affection, & d'humanité, dans le tems même qu'il cachoit les desseins les plus pernicieux. Cependant Abdarrahaman alla, sans perdre de tems, s'emparer de Tafilet. Le Cherif contraignit Amar seigneur de Dubudu de quitter son pays, & de se réfugier à

Melilla en Eſpagne, pour avoir differé ſous de faux prétextes de venir, ſuivant les ordres du vainqueur, lui rendre l'hommage qu'il lui devoit. Il envoya enſuite ſes trois fils Harran, Abdel Cader, & Abdala, à Tremezen. Mahamet gouverneur de la place la rendit ſans aucune réſiſtance. Abdala y reſta, & Harran ſon frere en partit, comme poūr faire le ſiége d'Oran; mais une maladie, dont il fut attaqué ſur la route, renverſa ce projet; on le tranſporta à Fez où il mourut peu de jours après.

Le bruit ſe répandoit alors que les Turcs s'avançoient avec beaucoup de troupes, pour recouvrer la ville de Tremezen. Le Cherif fit partir Abdel Cader avec quatre mille chevaux: Abdarrahaman, qui étoit à Tafilet, eût ordre de le ſuivre avec le même nombre de troupes. La méſintelligence de ces deux freres leur fut également funeſte; Abdarrahaman ſe contenta d'être ſpectateur du combat que livrerent les Turcs; les troupes du Cherif furent défaites; Abdel Cader perdit la vie, & Abdala fut dangereuſement bleſſé. La perfidie d'Abdarrahaman ne reſta pas impunie. Bahami fils d'Abdel Cader, touché de la mort de ſon pere, ſe plaignit à ſon ayeul, & n'omit aucune des circonſtances qui pouvoient charger ſon oncle. Mahamet, comme on le croit, le fit empoiſonner peu de tems après. Le Cherif, qui ne connoiſſoit point encore l'adverſité, furieux de la mort de ſes trois enfans, ſoupçonna le roi de Fez d'être l'auteur de la rebellion des barbares qui habitoient la province de Derenderen: ſans chercher à s'en éclaircir, le pere & le fils furent les victimes innocentes de ſa rage: les gouverneurs de Maroc & de Tarudante les firent étrangler par ſes ordres tous deux en même-tems.

Buhaçon informé de cet évenement, envoya auſſi-tôt dire à Alvaro Baçan, qu'il étoit prêt de ſe rendre tributaire de l'Empereur Charle V. & de lui livrer la fortereſſe de Pennon de Velez, s'il le vouloit rétablir dans un Royaume qui appartenoit à ſa maiſon. Le retardement de Baçan le fit changer de deſſein; il équippa deux petits vaiſſeaux & affranchit des eſclaves Chrétiens, pour les faire paſſer avec lui en Eſpagne; ſe conduiſant cependant de maniere à faire croire qu'il ſe préparoit à aller à Fez, où le Cherif, informé de ſes projets, le vouloit attirer, ſous prétexte de quelques affaires qu'il avoit à lui communiquer;

HENRI II. 1550.

mais Buhaçon n'ayant pû réüssir auprès du Gouverneur de Pennon, laissa dans la place publique le cheval sur qui il se préparoit à monter, comme pour se rendre à Fez; il entra à la faveur de la nuit dans une barque de pêcheur, qui le descendit à Melilla, où il traita avec l'archiduc Maximilien, aux conditions de lui livrer la forteresse de Pennon. Bernardin Mendose, général des galeres, fut chargé par Maximilien, de passer avec Buhaçon en Afrique. Mendose partit de Melilla le vingt-six d'Août, & fut obligé de revenir à Malaga avec le même Buhaçon, sans avoir pû engager, par les conditions les plus avantageuses, Sorognes gouverneur de Pennon, à livrer cette place à Bahaçan, qui revint à Valladolid trouver l'archiduc Maximilien. N'en ayant pû rien obtenir, il entreprit (cette année 1550.) de le suivre à Ausbourg pour y parler à l'Empereur. Le Monarque alors accablé d'affaires ne put lui accorder ce qu'il lui demandoit. Buhaçon retourna donc avec le prince Philippe en Espagne. Ayant ensuite abandonné tous les projets dont il lui avoit fait part, il en forma de nouveaux, qu'il communiqua au Roi de Portugal, avec lequel il traita; le commencement de cette entreprise fut heureux, mais la fin funeste, comme nous le verrons dans la suite.

Guerre de Charle V. en Afrique.

Les Imperiaux commencerent & terminerent cette même année la guerre d'Afrique qu'ils avoient entreprise, pour les raisons que nous allons dire. Après la mort des deux freres Horruc & Airadin [1], ces fameux pirates natifs de Metelin *, qui pendant quarante ans infesterent par leurs courses la mer de Toscane, & qui furent long-tems maîtres d'Alger [2], Dragut Rais [3], natif d'un petit hameau de l'isle de Rhodes [4], qui avoit servi plusieurs années sous Airadin, & qui s'étoit acquis une grande réputation par son courage & par la parfaite

*ou Mytilene.

1 Barberousse I. & Barberousse II. le premier appellé Horruc au Aruch; le second nommé Airadin ou Ariadin, ou Cheredin: celui-ci succeda au royaume d'Alger à son frere aîné, qui fut defait & tué en 1518. par le marquis de Comarés général Espagnol.

2 L'histoire des deux Barberousses & de leurs exploits a été traitée fort au long & très exactement par Paul-Jove dans le trente-quatriéme livre de ses Histoires. *Cette note est tirée du texte Latin: On a cru que dans le François elle auroit embarrassé la narration.*

3 Rais signifie Capitaine ou Commandant.

4 D'autres auteurs disent qu'il étoit né dans un petit village de la Natolie, situé vis-à-vis l'Isle de Rhodes.

connoiſſance qu'il avoit de la navigation & des côtes de cette mer [1], n'étoit pas moins redouté qu'eux des marchands qui font le commerce d'Italie & d'Afrique. Dix ans auparavant Soliman avoit donné à Airadin Barberouſſe le titre de grand Amiral de Turquie & à Dragut celui de général des Corſaires. Les ravages que ce dernier fit ſur la mer de Toſcane & de Sicile, les vaiſſeaux qu'il prit & le nombre de Chrétiens qu'il fit eſclaves, déterminerent enfin l'Empereur à charger André Doria d'armer une flote pour donner la chaſſe à ce Pirate ; qu'il vouloit qu'on tuât, ou qu'on prît, à quelque prix que ce fût. Dès que la flote fut équipée, André en donna le commandement à ſon neveu Jannetin Doria, qui fit ſa courſe avec tant de diligence & de ſuccès, qu'il amena Dragut priſonnier les fers aux pieds. Il le prit avec treize galeres dans le port de Giralate [2], entre Calvi & Ajazzo en Corſe, où il ſe croyoit en ſureté. On ne peut exprimer la fureur & la rage de ce vieux Corſaire, lorſqu'il ſe vit ſurpris & fait priſonnier par un jeune ſoldat. Jannetin l'inſulta & le maltraita dans cet état, ce qui augmenta ſon deſeſpoir [3]. Mais quatre ans après Airadin Barberouſſe vint croiſer ſur les côtes de Provence ; ſa flote approcha ſi près de Toulon [4], qu'André Doria pour appaiſer la fureur de ce barbare, fit conſentir ſon neveu à recevoir la rançon de Dragut & à le mettre en liberté [5]. La honte d'avoir été pris, & le ſouvenir des mauvais traitemens qu'il avoit

1 Il avoit ſervi dès l'age de 12 ans ſur les galeres du Grand Seigneur, d'abord Mouſſe, puis Matelot, enſuite Pilote, & depuis excellent Canonier. Etant parvenu à être de part dans un brigantin de Corſaires, il eut bientôt à lui ſeul une galiote, avec laquelle il fit des priſes conſidérables. Il groſſit enſuite ſon armement & ſe rendit redoutable ſur toute la Mediterranée. Aucun pilote Turc ne connoiſſoit ſi-bien les Iſles, les ports & les rades de cette mer. Airadin le chargea de differentes expeditions, dont il s'acquitta avec ſuccès, & après l'avoir fait paſſer par tous les dégrez de la milice, il le fit ſon Lieutenant, & lui donna le commandement d'une eſcadre de Galeres.

2 Le long des côtes de l'Iſle de Corſe dans la Cale de Giralate, qui forme une anſe.

3 On le fit paſſer avec ſes officiers ſur la Capitane à la vûë du jeune Doria, qui n'avoit pas encore de barbe. Ce vieux Corſaire tranſporté de rage s'écria : *Faut-il qu'à mon âge je me voye vaincu & fait priſonnier par un petit...* On prétend qu'il ſe ſervit d'un terme très injurieux & très-mal honnête, & que Jannetin irrité de ſon inſolence lui donna pluſieurs coups & le fit mettre aux fers.

4 Il étoit venu avec cent Galeres ſur la côte de Genes.

5 Il avoit offert la carte blanche pour ſa rançon, & on avoit toûjours refuſé de le mettre en liberté. Les Genois le renvoyerent enfin avec des preſens à l'Amiral Airadin Barberouſſe.

HENRI II. 1550.

reçus, resterent si profondement gravez dans son cœur, qu'il devint l'ennemi mortel & furieux de tous les chrétiens. Après la mort d'Airadin [1] les peuples de l'Isle de Gelve * & d'Esfacos * lui faciliterent l'armement de vingt-quatre brigantins, avec lesquels il vint jusqu'à Naples, mit à feu & à sang toute la côte de Calabre, & prit une galere des Chevaliers de saint Jean de Jerusalem, arrivée depuis peu de la Goulette, & qui mouilloit dans le Golfe de Puzzuolo. L'Empereur irrité de son insolence, envoya encore contre lui André Doria, qui par son ordre avoit parcouru la côte d'Afrique l'année précédente. Doria mit en fuite ce Corsaire, reduisit à leur devoir les villes de Sousa, de Monaster, de Mehedia [2], d'Esfacos, & de Calibia, qui s'étoient revoltées contre le roi de Tunis, & les soumit à l'obéïssance de Muley Bucar son fils.

* ou Gerbe.

* ou Ruspina.

Description du royaume de Tunis.

Il est à propos, avant de m'engager plus avant, de m'arrêter sur cette contrée, pour parler de son étenduë de ses Isles, & des Rois qui l'ont possedée. Après la Mauritanie Tingitane dont nous avons déjà parlé, on trouve la Mauritanie Cesarienne du côté du Levant, la riviere de Suf Gemar & le royaume de Bugie, qui lui servent de bornes. Là, est la ville d'Alger, autrefois *Julia Cæsarea*, fameuse par son port, le plus commode qui soit dans l'Empire des Turcs, & tout ce qui compose le royaume de Tremezen; ensuite cette Région, que les anciens appelloient proprement Afrique*, s'étend jusqu'à la Cyrenaïque, en tirant toûjours vers l'Orient; on y voit maintenant le royaume de Tunis, divisé en quatre Provinces. La premiere est la Costentine, qui contient les villes de Col, d'Estora, de Sucaycada, de Bone ou Hippone, dont S. Augustin étoit Evêque; de Biserte, de Costantine, qui a donné le nom à la province, de Mila, de Tifex, & de Tebeça. La seconde Province est la Tunitane; elle renferme la ville d'Utique, appellée aujourd'hui Portofarina, célébre par la mort du

* *Africa* ou *Aphrodisia*.

1 Barberousse, quoiqu'agé de plus de 80 ans passoit à Constantinople les jours & les nuits avec de belles esclaves. On le trouva mort dans son lit de ses excès. Après sa mort Soliman II. ordonna à tous les Corsaires de reconnoître Dragut pour Général, mais sans le revêtir de la dignité d'Amiral.

2 Mehedia ou Mahdia, ou Elmadia, autrement Africa, connuë du tems des Romains sous le nom d'Adrumette, appellée aussi *Aphrodisium*, ville située sur la côte de Barbarie, entre Tunis & Tripoli, avec un bon port & des fortifications.

jeune Caton, les ruines de l'ancienne Carthage [1], les villes de Tunis, de Cammart, de Martia, d'Arriana, de Nebel, de Calibia, d'Hamameta, d'Eraclia, de Soufa, de Tobulba, de Monafter, de Mehedia, d'Esfacos, de Lorbus, d'Ainzamith, de Cazbat & de Caruan. La troifiéme Province eft celle de Tripoli [2]: elle joint du côté du Levant la région Cyrenaïque, aujourd'hui appellée Cyret; elle contient les ifles de Cherchenes ou Querquenes, & de Gelve, que les anciens nommoient l'ifle Lotophagis, & les villes de Zaorat, de Lepide, & de Tripoli, la capitale de tout ce pays. La contrée de Zeb, qui fait la quatriéme province du royaume de Tunis, eft une partie de la Numidie qui touche à la Lybie interieure. Jamais pays n'a été expofé à tant de révolutions; cette Province a été gouvernée par differens Princes étrangers, & habitée par diverfes Nations. Les Gots, les Vandales en ont chaffé les Romains; les Arabes à leur tour en ont fait la conquête fur les Gots & les Vandales. Les villes y ont été prifes & détruites, & d'autres bâties à la place. La diverfité des langues, & l'orgueil des fondateurs de ces nouvelles villes, ont caufé un fi grand changement dans les noms anciens, qu'il feroit inutile d'en vouloir faire une recherche exacte.

Les Carthaginois ont été les premiers maîtres de tout ce pays; les Romains l'ont poffedé après eux: les Vandales, leurs fucceffeurs, en ont été chaffés par les Arabes Mahometans. Mais vers l'année 1370, un certain Abdelchit, qui avoit fçû par un dehors de pieté s'accréditer chez les Arabes, fe révolta contre Caim Adam, Caliphe de Caruan. Le crédit qu'il s'étoit acquis n'empêcha pas les Arabes de le tuer par les ordres de Caim. Il laiffa deux enfans, l'un fut roi de Bugie, & l'autre de Tunis. Ces deux freres, pour fe maintenir dans leurs Etats & trouver des fecours dans leurs befoins, fe rendirent tributaires de Jofeph Texif, dont nous avons parlé, & des Almoravides fes fucceffeurs, qui furent chaffés de l'empire d'Afrique par les Almohadas. Jacob Almançor s'empara alors du royaume de Tunis, & en dépoüilla les fucceffeurs d'Abdelchit.

La fameufe bataille de las Navas de Tolofa, ayant affoibli

1 Il y a maintenant une tour en ce lieu, appellée par les Chrétiens *Roca de Maftinaces*, & par les Africains *Almenara*.

2 La province de Tripoli eft aujourd'hui un Royaume feparé de celui de Tunis.

HENRI II. 1550.

les forces des Almohadas, les Arabes rentrerent dans le royaume de Tunis, & réduisirent celui qui gouvernoit la ville, au nom du roi de Maroc, à chercher du secours dans des pays fort éloignés. Il en reçut enfin d'Abdul Hedi de Seville, qui sortit du port de Carthagene avec vingt vaisseaux chargés d'un grand nombre de gens de guerre. A son arrivée à Tunis, il employa toute sa prudence & son adresse à faire la paix avec les Arabes. Cette Nation, qui ravageoit sans cesse le pays, accepta enfin la paix, au moyen d'un tribut leger, qui leur a toûjours été depuis payé par les rois de Tunis. Abdul Hedi qui avoit habilement négocié cette paix, profita de la ruine des Almohadas, pour s'emparer lui-même de ce Royaume. Zacharie son fils & son successeur, après avoir fait la guerre aux Beni Merinis avec beaucoup de succès, tourna toutes ses forces contre les peuples de Numidie & de Tripoli. La victoire qui accompagna toûjours ses armes, lui donna lieu d'amasser de grandes richesses, qu'il laissa à son fils Abu Ferez, qui saisit l'occasion des troubles qui s'éleverent entre les rois de Fez, de Tremezen & de Maroc, pour chasser les Beni-de Zeyenes du royaume de Tremezen, qu'ils possedoient depuis long-tems. Après cette expédition il fit la paix avec le roi de Fez, & mérita le nom de roi d'Afrique, qui lui fut donné. Husmen son fils monta sur le trône après lui, & fut le digne héritier du sceptre, de la fortune & des richesses d'un pere qui avoit régné si glorieusement. Après sa mort les Merinis recouvrerent encore l'Empire d'Afrique, qu'ils étendirent jusqu'au cap de Mesurata*. Les petits-fils d'Husmen, retirés dans les montagnes & dans les déserts, attendoient le moment favorable pour remonter sur le thrône de leurs ayeux. L'un d'eux, nommé Muley Bula-Bez, fut vaincu & pris prisonnier dans une grande bataille, par Abu Henun roi de Fez; Abu Celem son fils qui lui succeda, rendit généreusement la liberté à Muley Bula-Bez, qui recouvra le royaume de Tunis, auquel il réünit Tripoly, & toutes les autres provinces qui en dépendoient.

* Appellé par les anciens, *Sepulchra* ou *Aræ Philenorum*, dit Marmol.

Depuis son regne, l'ordre de la succession a été interrompu dans cette famille, par les massacres assez fréquens chez cette nation. Après que trente-cinq Rois eurent regné pendant quatre cens dix ans, le Royaume passa à Mahamet, pere de

Muley-

Muley-Hassen, dont nous avons parlé. Celui-ci pour regner, commit le plus grand des crimes, & répandit le sang de tous ses freres. Barberousse chargé, pour ainsi dire, de la vengeance divine, le détrôna; mais l'Empereur le rétablit dans la suite. Ce n'étoit pas assez pour expier le crime de Muley-Hassen, d'avoir été une fois détrôné; il le fut encore une seconde fois par Hamida son fils, qui lui fit crever les yeux. Ce fut lui qui en l'année 1548. après la bataille gagnée sur l'électeur de Saxe, vint trouver l'empereur Charle V. à Ausbourg, pour lui demander vengence de ce crime énorme. Ce Monarque, qui avoit passé en Afrique, à dessein seulement d'en chasser Barberousse, & de faire élever une forteresse à l'entrée de la Baye ou Lac de Tunis, afin de rendre libre la mer de Sicile, & la garantir des courses des Pirates, plaignit beaucoup le sort de ce malheureux Prince, & lui représenta qu'il ne pouvoit alors lui donner de secours; il l'exhorta à se retirer en Sicile, lui assigna une pension proportionnée à son rang, & lui promit qu'aussi-tôt que ses Etats seroient tranquilles, il le seconderoit dans la vengence qu'il prétendoit tirer de son fils.

HENRI II. 1550.

Siege & prise de Mehedia par Dragut.

Dragut, qui jugeoit ces dissentions domestiques propres à l'exécution de ses desseins, crut devoir profiter d'une si belle occasion. Il résolut donc de s'emparer de Mehedia, qu'il regardoit comme une retraite aussi assûrée pour sa personne, qu'avantageuse pour son parti. La ruse qu'il employa pour s'en emparer n'ayant pas réüssi, il eut recours à la force & à une perfidie digne d'un Corsaire. On lui apprit dans l'isle de Gelve [1], où il passoit l'hiver, que les habitans de Mehedia avoient secoüé le joug du Roi de Tunis, pour former une République, & qu'ils étoient si peu disposez à se mettre sous la protection du prince de Carvan, qui n'avoit épargné ni les artifices, ni les offres avantageuses pour les gagner, qu'ils avoient au contraire chassé le corsaire Hassen-Gelbi, envoyé par Soliman, sur le soupçon qu'il n'avoit fait bâtir un Fort, que pour

1 Ou l'isle des Gerbes, proche la sortie du golfe de Capes; elle est du royaume de Tunis. Elle n'est séparée de la terre ferme que par un fort petit espace qu'on passe à pié quand la mer est basse, & sur un pont de bois, lorsqu'elle est fort haute. Elle a environ dix-huit milles de tour avec une petite ville du même nom. Ptolomée lui donne le nom de *Lotophagitis*, Polybe celui de *Myrmex*, Strabon & Pline celui de *Meninx*. Les Arabes l'appellent *Zerbi*, les Espagnols la nomment *los Gelves*.

HENRI II. 1550.

ſe rendre maître de leur ville. Dragut partit au mois de Fevrier de cette année, de l'iſle de Gelve. Les mouvemens & les ſéditions qu'il excita parmi les peuples de Souſa, de Monaſter, & de Tabula, lui faciliterent les moyens de s'emparer de ces villes. Il chaſſa auſſi Budcar le plus jeune des fils de Muley-Haſſen, qu'André Doria, comme nous l'avons dit, avoit rétabli l'année précédente. Enfin tout ſembloit favoriſer ſes projets, & il étoit déja fort près de Mehedia.

Avant que de rien tenter, il s'adreſſa à Brahem * Embarc ſon intime ami, fort accredité parmi les habitans, pour les ſonder, & ſçavoir s'ils le voudroient recevoir dans leur ville, & y donner retraite à ſes navires : il lui repréſenta qu'il la garantiroit des incurſions des ennemis, & que dans peu elle deviendroit riche & puiſſante. Brahem obtint des habitans qu'on donneroit audience à Dragut, dans une aſſemblée des principaux de la ville. Dragut y fut admis, & fit une harangue adroite & féduiſante; mais l'exemple recent de Muley-Haſſen la rendit inutile : les habitans le remercierent des bonnes intentions qu'il avoit, & lui accorderent la liberté de moüiller ſes vaiſſeaux en rade, à condition qu'il ne feroit entrer aucun Turc dans la ville. Le Corſaire fruſtré de ſes eſpérances, réſolut d'employer également la ruſe & la force : il partit d'Eſfacos, & ſecondé de Brahem, il s'approcha de cette partie de la ville qui domine ſur le port, entre le Levant & le Midi, ſuivant la permiſſion qu'il en avoit obtenuë; il mit enſuite quatre cens Turcs à terre; les fit entrer dans la ville, ſe ſaiſit de quelques Tours voiſines, & fit en même tems ſonner les trompettes, comme s'il eut remporté une victoire. Les habitans, qui d'abord s'étoient défendus avec valeur, prirent l'épouvante ; le nombre de leurs gens étendus ſur la place, & celui des ennemis qui augmentoit, les effrayerent, & rallentirent leur ardeur. Dès qu'ils virent Brahem même ſoutenir Dragut, ils mirent bas les armes, ſe rendirent, & reçurent pour maître celui qu'ils avoient refuſé pour citoyen. La citadelle lui fut auſſi-tôt livrée ; il donna enſuite ſes ordres, ſuivant la conjoncture, & mit la ville ſous la garde de quatre cens Turcs commandez par Hez Rais ſon parent. Pour payer la perfidie de Brahem par une plus grande, il ordonna à Hez Rais de le faire mourir, ſe perſuadant qu'un homme capable de trahir ſa patrie, à laquelle il étoit obligé,

* Autrement Abraham ou Hebraïm.

Dragut ſe rend maître de Mehedia.

étoit à craindre pour lui, à qui il étoit bien moins redevable. Dragut après avoir donné cet ordre, partit, & emmena avec lui les principaux habitans, pour lui servir d'ôtages.

Henri II. 1550.

André Doria s'opose aux conquêtes de Dragut.

Le bruit de cette conquête fut aussi-tôt répandu ; André Doria considerant de quelle importance étoit cette ville pour les progrès de Dragut en Afrique, & en jugeant par la seule retraite qu'il avoit euë dans l'isle de Gelve & dans les lieux voisins, qui l'avoit mis à portée de désoler les Chrétiens, résolut de s'opposer promptement aux desseins d'un Corsaire si formidable. Pour y réüssir, il fit embarquer mille Espagnols, que Ferdinand de Gonzague lui avoit envoyez sous la conduite de Ferdinand Lopes Portugais, & partit de Genes pour se rendre à Naples ; le grand Duc lui donna en passant à Livourne, trois galeres commandées par Giordano des Ursins ; il en prit trois autres à Civita Vecchia, conduites par Charle Sforce, qui lui furent accordées par le Pape. A son arrivée à Naples, huit cens Espagnols, sous les ordres de D. Garcie de Tolede, fils du Viceroi de Naples, se joignirent à ses troupes, & il prit le chemin de Palerme. D. Juan de Vega Viceroi de Sicile, qui ne sçavoit pas encore la cause de ces préparatifs, lui donna cinq cens Espagnols des garnisons de Cefalu, & de Termine, qu'il fit embarquer sur cinq galeres sous la conduite d'Alvarez son fils, à qui il donna ordre de partir, accompagné de Budcar fils du Roi de Tunis, avec quatre vaisseaux de Malthe commandés par le Chevalier de la[1] Sangle. André Doria, encore incertain de ce qu'il avoit à faire, ne voulut rien regler que sur les lieux, & qu'il n'eût conferé avec Louis Perez de Vargas gouverneur de la[2] Goulette. Il mit donc à la voile & se rendit à Trapani. Delà il vint avec toute sa flotte jetter l'ancre à l'isle de Favigliana, où il assembla tous les chefs

1 Claude de la Sangle de la langue de France, fut grand Hospitalier, & dans la suite grand Maître de l'Ordre. Il employa des sommes considérables à fortifier l'isle de Malthe, & mourut en 1557.

2 C'est un Fort situé entre la mer Méditerranée & le lac ou baye de Tunis. Ce n'étoit autrefois qu'une tour quarrée, à l'entrée du canal par où la mer entre dans le lac, & qui est si étroit qu'une galere y peut à peine passer. Charle V. fortifia cette place en 1535. C'est aujourd'hui une petite ville. Le lac a environ trois lieuës de long sur deux de large. Comme ce lac est tout rempli de bancs de sable, on n'y passe qu'avec des barques en suivant le courant de l'eau. Ce Fort de la Goulette fait toute la sûreté de la ville de Tunis, qui d'ailleurs n'est point fortifiée. Les Turcs reprirent la Goullette en 1574.

pour déliberer sur les affaires présentes. Il commença par proposer, s'il étoit plus expédient d'attaquer promptement Mehedia, ou de poursuivre Dragut; le Chevalier de la Sangle fut d'avis qu'on se servît des quinze galeres avec lesquelles Bernardin de Mendose gardoit la côte d'Espagne contre les pirates, & qu'on les distribuât sur les côtes de Catalogne, de Sardaigne & d'Afrique; que ces mesures pourroient procurer la prise de Dragut; que si l'on n'y réussissoit pas, on se détermineroit à faire le siége de Mehedia. Cigala au contraire disoit que l'on ne pouvoit trop tôt en tenter l'entreprise; que la puissance du nouveau Souverain n'étant pas encore bien établie, il prévoyoit que les habitans se révolteroient à la vûë de leur flotte, & qu'il leur seroit facile de prendre cette ville. Mario Centurione lieutenant de Doria, fut d'avis qu'on ne décidât rien, sans avoir consulté Vargas sur l'état des affaires de Dragut & de Mehedia. André Doria n'avoit d'autre intention, en convoquant cette assemblée, que de faire honneur aux Chefs; il n'avoit nulle envie de suivre leurs conseils, pour l'exécution de ses desseins.

La flotte après avoir été long-tems battuë par la tempête, arriva enfin au Cap Bon. Là est une plage qui s'étend depuis la riviere de Hued-il-Barbar jusqu'à la ville de Bone vers le levant; elle avance ensuite un peu au dedans des terres, en se recourbant vers les marais de Guad-il-Barbar, d'où elle s'approche de la mer, pour former le cap Zaffran. La ville d'Utique, aujourd'hui Porto-Farina, est sur la droite: dans le lieu le plus enfoncé du golfe la riviere de Bugrada entre dans la mer au-delà de Biserte. On voit entre cette riviere & celle de Catada les ruines de la superbe Carthage, malheureuse rivale de Rome. De cet endroit, où le rivage semble se retirer toûjours vers l'Orient, on découvre l'ancien port des Carthaginois, qui a environ sept lieuës de circuit, & à peu près deux de longueur, & autant de largeur. La ville de Tunis, capitale de la province, est bâtie à l'entrée de ce port; les deux rivages s'approchent ensuite l'un de l'autre, & forment une espece d'anse ou de gueule, qui se termine en une gorge étroite. C'est-là que l'Empereur avoit fait construire, quinze ans auparavant [1], une forteresse appellée la

1 En 1535. comme il est marqué ci-dessus.

Goulette, qui a été depuis prise & détruite par les Turcs. De l'autre côté du rivage, en avançant toûjours vers le Levant, on voit le Cap Bon, qui contient la ville de Calibia, & plus avant sont celles de Mahameta, de Sousa, de Mehedia, & d'Esfacos, qui domine sur les isles Coniglieres; en se retirant on découvre Cherchene ou Cercenna, & Cercinitis, anciennement jointes par un pont; ensuite l'isle de Gelve & toutes les autres Isles de la petite Syrte, & la riviere de Triton qui borne cette contrée.

La flotte arrivée, & arrêtée au Cap Bon par les vents contraires, ne pouvoit faire voile jusqu'à la Goulette, comme on l'avoit projetté. Les soldats qu'on mit à terre pour soûtenir ceux qu'on avoit envoyez faire aiguade, prirent & pillerent la ville de Calibia bâtie sur un lieu élevé & voisin de la mer, où il y avoit de fort bons puits d'eau vive. De là ils furent portez aux Isles Coniglieres [1] où la tempête les obligea de rester deux jours. Ils arriverent enfin devant la ville de Mehedia. Les Chefs, après en avoir examiné de près l'assiete, & de loin toute la côte, furent obligez de se retirer, ne pouvant resister au feu de la place. Ils délibererent alors entr'eux s'il étoit à propos de l'attaquer: la plûpart étoient d'avis qu'il n'y avoit pas à balancer, & qu'il étoit aisé de l'emporter, quoique bien munie de toute maniere, & entourée, de bonnes murailles & d'un large fossé: On devoit, disoient-ils, faire attention que deux cens Turcs ne suffisoient pas pour garder un lieu si spatieux; ils ajoûtoient que les habitans étant divisez, il falloit profiter des conjonctures pour battre la place, sans donner le tems à la garnison de se reconnoître; que n'étant point assez nombreuse pour resister, & que soupçonnant la fidélité des habitans, il étoit à présumer qu'elle se retireroit, ou du moins qu'elle se rendroit, après une legere résistance. Mais D. Berenger de Requesens, grand Amiral de Sicile, qui ne pouvoit disputer à D. Juan de Vega, à cause de sa dignité de Vice-roi de ce Royaume, le commandement des troupes, si on les débarquoit, exposa toutes les difficultez de cette entreprise, ensorte qu'il fut décidé qu'on ne feroit rien, sans avoir consulté Vega, & sans avoir

1 Ce sont cinq petites Isles de la mer de Barbarie, entre les côtes de Sicile, de Malthe & du Royaume de Tunis, vers le golfe de Mahometa. On les appelloit anciennement *Phœnicorum insulæ, Pelagiæ, Tatichea.*

HENRI II. 1550.

auparavant reçu un renfort de troupes. La flote qui manqua alors d'eau douce, prit la route de Monafter, où il y a d'excellentes eaux & en quantité. Les Chefs, qui connoiffoient la commodité & la fûreté de fon port, fe déterminerent à ne rien négliger pour s'en emparer. Les foldats débarquerent, & on les fit marcher droit à la ville. Le premier efcadron, commandé par D. Alvare de Vega, étoit foûtenu par D. Garcie de Tolede, avec les troupes qu'il avoit amenées de Naples. Ils firent faire alte, fuivant les ordres d'André Doria, qui étoit refté fur la flotte, & attendirent que les habitans fe rendiffent, ainfi qu'ils l'avoient fait efperer. Alors les foldats, qui les voyoient fuïr par la porte oppofée à celle qu'ils alloient attaquer, impatiens de ce qu'on ne donnoit ni fignal ni ordre, quitterent leurs rangs pour courir aux murailles. Les uns les efcaladerent aidés de leurs piques, & d'autres fe prirent où ils purent ; enfin ils entrerent dans la ville & la mirent au pillage. On prit trois cens habitans : le refte fe refugia dans le château, qui fut auffi-tôt invefti par D. Alvare ; le lendemain ce château fe rendit, après avoir été battu du canon des navires, & de celui qui avoit été conduit fur des charettes devant la place. Les foldats qui fe fignalerent le plus en cette attaque, furent ceux d'Antoine Doria, qui planterent leurs drapeaux jufque fur les murailles ; il y eut fix cens habitans faits prifonniers, & tous ceux qui firent réfiftance furent tués. Les plus confiderables d'entre les chrétiens qui y périrent, furent François de Mendofe, chevalier de l'Ordre de St. Jean de Jerufalem, Diego Ruis, Navarreto & Gerro. La flote de Sicile fut endommagée par des canons mal fondus qui creverent ; une galere coula à fond, mais on eut heureufement le tems de fauver fa chiourme & tout le refte de fon équipage ; une autre eut une partie de fa prouë emportée, & fon fond de calle fort maltraité. André Doria ne croyant pas une garnifon néceffaire dans cette ville, qui avoit perdu prefque tous fes habitans, & dont la citadelle avoit été détruite, fit voile droit à la Goulette, où les vents contraires l'avoient empêché d'aborder auparavant. Il y confera avec Vargas qui en étoit le Gouverneur, & qui l'affermit dans le deffein d'affieger Mehedia. D. Ferdinand de Vega, qui étoit venu avec lui, partit à fa follicitation, pour aller informer le vice-roi de Sicile fon pere, des

Prife de Monafter par les Chrétiens.

ſentimens des Chefs de l'armée, & pour le prier d'ordonner du nombre des ſoldats & de tout ce qui étoit néceſſaire pour cette expedition, & l'exhorter de ſa part à venir lui-même. D. Garcie de Tolede, qui aſpiroit au commandement de l'armée de terre, partit auſſi pour Naples. Lorſque ces deux officiers furent arrivés au Cap de Marſalo, l'un prit le chemin de Palerme, & l'autre celui de Naples.

Cependant André Doria, par les conſeils de Budcar, envoya ſommer les habitans de Souſa de ſe rendre, & leur fit annoncer que l'Empereur déſiroit qu'ils reconnuſſent pour leur ſeigneur Budcar fils de Muley Haſſen, qui étoit ſur leur flote. Ils ne balancerent pas à le recevoir, & chaſſerent le vaillant Hali, qui ſuivi d'un petit nombre de ſoldats, ſe jetta dans Mehedia, dont il retarda la priſe par ſa bravoure & ſon habileté. Le vice-roi de Sicile, inſtruit par ſon fils du deſſein d'André Doria, vouloit commencer par la conquête de l'iſle de Gelve. Ayant été nommé par l'Empereur pour commander dans cette expedition, il prétendoit qu'on ne devoit point faire de deſcente en Afrique, juſqu'à ce qu'on fût muni de toutes les proviſions néceſſaires. Cependant les ſentimens des Chefs oppoſés au ſien, & la crainte qu'un trop long délai ne donnât à Dragut le tems de fortifier Mehedia, qui n'étoit déjà que trop forte par ſa ſituation, & de rendre cette ville imprenable, lui firent ouvrir les yeux; il fit tout ce qu'il put de proviſions dans le peu de tems qu'il avoit, donna ſes ordres pour l'embarquement de trois cens Eſpagnols & de cent Grecs, & réſolut enfin de s'embarquer lui-même: réſolution qu'il avoit diſſimulée juſqu'alors.

Dom Garcie fut bien ſurpris de ce départ du Vice-Roi; le commandement dont il s'étoit flaté[1], l'avoit engagé à faire de grands préparatifs; & le déſir de venger la mort de ſon oncle D. Garcie, tué trente-neuf ans auparavant dans la guerre de Gelve, ſous le roi Ferdinand, lui avoit fait prendre le parti de tirer preſque tous les ſoldats des garniſons du royaume de Naples. Son but étoit d'aller en Afrique, ſans paſſer par la Sicile, afin d'y terminer la guerre, s'il lui étoit poſſible, avant que le Viceroi en pût être inſtruit. Mais il fut ſi vivement preſſé par Berenger de Requeſens, & par François de Guimeran, qui étoient

1 Comme fils du Viceroi de Naples, qui devoit envoyer des troupes tirées de ce Royaume pour cette expédition.

Henri II. 1550.

avec lui, d'aller trouver D. Juan de Vega, avant que de rien tenter, qu'il abandonna ses idées, & prit malgré lui le chemin de Trapani[1]. André Doria qui avoit des provisions à faire pour le siege, & qui vouloit que les Africains crussent qu'il partoit, afin que cette idée les rendît moins précautionnez, étoit venu à Trapani trois jours auparavant. Son projet, quoique conduit avec grande prudence, fut executé à contretems, comme l'évenement le fit connoître.

Trois vaisseaux d'Egypte, chargés de vivres & de soldats, aborderent à Mehedia. Par ce nouveau secours la garnison se trouva composée de six cens Turcs, qui mirent aux fers les habitans qui leur étoient suspects; tous les autres concoururent unanimement à la défense de leur ville. D. Juan de Vega n'avoit alors plus rien à préparer pour son embarquement; il n'étoit occupé que de la crainte des troubles que son absence pourroit exciter en Sicile; il craignoit aussi le refroidissement du zele que Dom Garcie avoit fait éclater pour cette entreprise, s'il étoit frustré de l'esperance de commander en Chef; mais d'un autre côté, il vouloit conferer avec André Doria, au sujet de cette guerre, ce qu'il n'avoit point encore fait. Enfin il publia le dessein qu'il tenoit caché depuis longtems, de passer en Afrique, & remit à D. Ferdinand de Vega son fils, l'autorité du gouvernement, & le soin des affaires dans l'intervalle de son absence. Le 21. de Juin, sur le soir, il partit de Palerme avec Muley-Hassen, & se rendit en deux jours à Trapani, où il trouva André Doria avec Dom Garcie arrivé de Naples depuis trois jours. Dom Garcie, sans marquer aucun mécontentement, rendit à Vega tous les respects dûs à un Commandant Général, & lui obéït pendant toute cette guerre. Ils partirent de-là & prirent la route de la Favagnana. Ils arriverent le lendemain vers le midi à l'isle de Pantalarée[2], & se rendirent ensuite devant Mehedia.

Aussitôt qu'on eut jetté l'ancre, le Viceroi alla rendre visite

1 Ville & port de Sicile dans la province de Mazare: les Latins l'appelloient *Drapanum*. Il y a le Trapani Vecchio, bourg à deux lieuës de là, & qui à ce qu'on prétend, portoit anciennement le nom d'Erix, ainsi que la montagne appellée aujourd'hui le mont de Trapani.

2 Cette Isle dépendoit autrefois du royaume de Tunis, & dépend aujourd'hui du royaume de Sicile. La maison du Requesens en joüit, à titre de Principauté, sous la souveraineté de l'Empereur.

à

à André Doria. Le commandement occasionna d'abord un combat de civilité & de modestie entre ces deux Généraux; l'un & l'autre se deffendoient de l'accepter. Cependant D. Juan de Vega, qui ne resistoit qu'en apparence, se laissa vaincre sans peine, & consentit à recuëillir les avis des Chefs, qui tous approuverent le siége de Mehedia. Antoine Doria ajoûta, qu'avant d'approcher de la place, & d'ouvrir la tranchée, il lui sembloit necessaire d'élever quelques Forts sur le rivage, pour soûtenir les convois & mettre en sûreté toutes les provisions de l'armée.

HENRI II. 1550.

Siége de Mehedia, par André Doria & D. Juan de Vega.

Mehedia, bâtie sur un roc bas & plat, est presque toute environnée de la mer, qui y est si basse en plusieurs endroits, que les galeres ont peine à aborder. Sa muraille, du côté de la terre, a deux cens trente pas de longueur, & est flanquée de tours & de bastions. Elle est commandée par une colline, dont la pente est douce du côté du Septentrion, mais roide & escarpée du côté du midi. Les Turcs de la garnison n'avoient pas manqué d'occuper cette colline. Les Chrétiens résolurent d'abord de s'emparer promptement de ce poste, qui devoit les mettre à couvert des incursions des ennemis, & empêcher les convois & tous les secours d'entrer dans la Ville. Aussi-tôt que les Forts dont nous avons parlé, furent achevés, Ozorio de Quignones attaqua la colline, & s'en rendit maître sans effort. Ce petit avantage fut accompagné d'un autre. Quelques Numides étant venus au camp, demander si le roi de Tunis étoit sur les galeres, ils obtinrent du Viceroi & d'André Doria la permission de lui parler. Ce Prince, après leur avoir donné audience, apprit à Doria que ces Numides avoient envie de le servir, & qu'ils avoient une troupe de cent Cavaliers peu éloignée du camp, & disposée à le venir trouver dans le même dessein; elle étoit commandée par une femme d'une vertu, d'un genie, & d'une prudence si rares, qu'elle étoit estimée & adorée de tous les soldats, qui après la mort de son mari l'avoient d'eux-mêmes reconnuë pour leur Chef, & lui obéïssoient comme à leur Capitaine.

Pendant le siége, les Imperiaux n'eurent qu'à se loüer des bons services & des vivres qu'ils reçûrent en abondance des Numides. On commença alors à amener le canon : deux batteries de neuf pieces chacune furent dressées, l'une au pié de

HENRI II. 1550.

la colline, proche du camp, à trois cens cinquante pas de la Ville, & l'autre à deux cens cinquante, du côté de cette partie de la muraille qui étoit près de la mer vers le Levant. Dom Garcie, chargé de conduire les travaux, avoit fait faire une ligne depuis le bas de la colline jusqu'en haut, à la faveur de laquelle les soldats pouvoient communiquer ensemble sans danger, & recevoir toutes les munitions dont ils avoient besoin. Le Viceroi voyant que l'on avoit tiré longtems & inutilement contre la muraille, dont la solidité étoit encore fortifiée par un terre-plein, fit cesser les batteries, & crut devoir attendre, pour les faire recommencer avec encore plus de vivacité, qu'il se fût mis en état de le faire, par de nouveaux ouvrages & par les secours qu'il esperoit. L'abondance des vivres l'assuroit de la perseverance de ses soldats; & il n'avoit point à craindre la désertion; il pouvoit d'ailleurs compter que les Maures, ennemis mortels des Turcs, lui étoient attachés pour toute la campagne, surtout après la déroute de Dragut, qui lorsque la ville de Monaster eut été prise, avoit été abandonné de la plus grande partie de ses gens, & depuis en avoit encore perdu environ quatre cens dans la Sardaigne.

Le jour destiné à recommencer l'attaque étant arrivé, un jeune garçon natif de Messine, qui s'étoit enfui de la ville assiegée, vint avertir le Viceroi que la muraille qui étoit détruite & prête à tomber par dehors, n'étoit point endommagée par dedans; que les Turcs avoient creusé au pied un fossé large & profond, où ils avoient mis de longues planches percées de grands cloux, & des pieux très-pointus, avec des chaussetrapes, pour faire périr tous ceux qui voudroient y descendre; que ce fossé étoit d'ailleurs couvert de planches fort minces, & si bien revêtuës de gazon, que le soldat qui iroit à l'assaut y seroit trompé. Il ajoûta qu'ils avoient fait plusieurs mines, préparé des feux d'artifice, placé du canon des deux côtez du fossé; enfin que tout étoit ordonné de maniere, que ceux qui pourroient se garentir du piege seroient nécessairement consumés par les flammes, ou criblés par l'artillerie. Cet avis, comme s'il eût été envoyé par Dieu même, fit abandonner le dessein que l'on avoit formé de donner l'assaut : les Chefs résolurent seulement de s'emparer de quelques Tours, principalement de celle qui étoit au Couchant. Pour cet effet, on choisit

un nombre d'officiers & de soldats, qui pendant la nuit devoient l'attaquer par escalade. Dans cette malheureuse entreprise on perdit beaucoup de monde : les têtes de soixante Chrétiens, qui resterent sur la place, furent élevées sur des piques à la vûë de notre camp, & servirent de trophée aux Turcs. Ensuite de l'avis unanime de tous les Chefs de l'armée, il fut arrêté, qu'on feroit des mines, qu'on répareroit les batteries, & les machines, & qu'enfin l'on se mettroit en état de battre la muraille en brêche.

Avant que d'executer ce nouveau projet, on envoya quatre galeres à la Goulette, & deux en Sicile, pour y charger de la poudre & des boulets ; & les soldats blessés furent transportés à Trapani. On fit ensuite partir cinq autres galeres, pour aller à Naples embarquer trois cens soldats destinés pour l'Afrique. Peu de tems après Marco Centurione alla en Sicile avec seize Flûtes, afin de poursuivre & tâcher de prendre Dragut, qui avoit, disoit-on, paru entre le cap Passaro & celui de Faro. Muley-Hassen accablé de tristesse & ennuyé de cette longue guerre, tomba alors dangereusement malade, & mourut âgé de soixante & six ans, après avoir respiré la vengence jusqu'au dernier soupir. Son corps fut porté, par l'ordre de Budcar son fils, à Caruan, & mis dans le tombeau de ses ancêtres. Mahamet fils de Botuibe & petit-fils de Cedi Arse, regnoit alors à Caruan. Il haïssoit aussi mortellement les Turcs & le parricide Muley Hamida, qu'il aimoit tendrement D. Perez de Vargas gouverneur de la Goulette ; il lui fit proposer par Mahomet Beucin, de la famille des Cherifs, d'unir ses forces aux siennes contre le Turc, leur ennemi commun, aux conditions que les Chrétiens lui donneroient du secours contre Hamida : pour gage de leur foi, il demandoit les villes de Monaster & de Sousa, abandonnées par Budcar qui n'avoit pû les défendre, & qu'en cas qu'il arrivât que Budcar fût remis en possession de ses Etats, il auroit néanmoins pendant sa vie la joüissance de ces deux villes, dont il feroit hommage à l'Empereur.

Mort de Muley Hassen.

Ces conditions furent acceptées ; mais le roi de Caruan, qui souhaitoit voir l'issuë de cette guerre, ne parut pas fort empressé à signer le traité ; il auroit voulu, avant de s'engager, que Dragut, qu'on disoit faire tous ses efforts pour secourir Mehedia, eût été battu & chassé par les Imperiaux. Ce Corsaire,

HENRI II. 1550.

depuis la perte de Monafter & de Soufa, & depuis fa défaite en Sardaigne, ayant été informé que les Chrétiens continuoient avec vigueur le siége de Mehedia, étoit forti de Gelve le 20 de Juillet avec fept flûtes & quatre brigantins, chargés de douze cens hommes d'élite, partie Turcs & partie Africains, pour les joindre aux deux mille Maures qu'il avoit levés auparavant dans le voifinage de Capes & dans Capes même, ville éloignée de foixante lieuës de Mehedia. Avec ces troupes étant abordé au port de Sfax, près de la riviere de Triton, il y fit fon débarquement. Des émiffaires du roi de Caruan eurent alors un entretien avec lui auprès de Marnabe, & eurent foin de rendre compte à leur maître de ce qu'ils avoient pû entrevoir de fes deffeins. Ce fut pour cela que ce Prince, dans l'incertitude de l'événement, n'écrivit point aux Impériaux; il s'excufa en même tems auprès de Dragut, qui lui demandoit du fecours contre l'ennemi commun.

Dragut vient au fecours de Mehedia, & eft défait.

Dragut informé que le jour de la Fête de Saint Jacque devoit être celui de l'affaut, s'étoit préparé à furprendre le camp par derriere, & avoit fait avertir les affiegés de faire une fortie de leur côté, pour enveloper les Chrétiens & les tailler en pieces. Ce projet n'eut point fon exécution; l'affaut fut differé, parce qu'avant de le donner, on étoit convenu de faire des mines, & d'élever des galeries; il falloit outre cela faire des paliffades. Le 25 Juillet, jour de la fète de S. Jacque, le Viceroi alla lui-même à la forêt faire couper du bois; & quoiqu'il n'eût encore aucune nouvelle de l'arrivée de Dragut, la crainte néanmoins de tomber entre les mains de certains Africains, qui infeftoient le pays par leurs brigandages, l'engagea à prendre fept cens foldats d'élite, avec lefquels il partit fur le milieu du jour, & qu'il partagea en trois corps. Le premier, compofé d'arquebufiers, étoit conduit par D. Perez de Vargas & Hernan Lobo. Le fecond étoit deftiné pour couper le bois & le tranfporter au camp; & cette troupe étoit au milieu des deux autres, avec les goujats & les valets d'armée; il fe réferva le troifiéme corps qui formoit l'arrieregarde. Sa troupe ainfi difpofée marchoit vers le bois, lorfqu'on vint lui dire que les ennemis paroiffoient avec plus de troupes qu'il n'en avoit. Cette nouvelle ne l'empêcha pas d'avancer & d'arriver fur le lieu. Ses gens ne faifoient encore que commencer à couper du

bois, lorſqu'ils apperçurent du haut de la colline à main gauche un corps d'Africains, qui paroiſſoit être de plus de deux mille cinq cens hommes, & à la droite un détachement de cent cinquante chevaux, ſuivis d'un nombre conſiderable de fantaſſins. Le Viceroi anima alors ſes ſoldats à ſe bien défendre; il mit à la tête ſes arquebuſiers, qui repouſſerent vigoureuſement l'ennemi. Ceux qui étoient à l'aîle droite, commandés par D. Perez de Vargas, combattirent auſſi avec beaucoup de valeur; mais leur nombre inferieur à celui des ennemis étoit prêt de ſuccomber, lorſque le Viceroi arriva. Encouragés par ſa préſence, ils chargerent l'ennemi avec fureur, & lui arracherent une victoire qu'il croyoit déjà certaine. Malgré les ordres du Général, Perez emporté par l'ardeur du combat & par ſon zele, les pourſuivit, pour ſauver un Enſeigne, nommé Palomares, du péril où il le voyoit: dans cette occaſion il fut tué d'un coup d'arquebuſe par des ſoldats de l'iſle de Gelve, que Dragut avoit mis en embuſcade. Les Turcs qui le virent tomber, & qui crurent, à ſes habits & à l'éclat de ſes armes, que c'étoit le Viceroi, reprirent courage. L'un & l'autre parti, raſſemblé autour du mort, ſe battit avec plus de chaleur qu'il n'avoit encore fait; mais par la valeur de François Amador officier général, on retira le corps de D. Perez de Vargas; un grand nombre des ennemis reſta ſur le champ de bataille & le reſte prit la fuite. Il y eut dans cette rencontre cent quatre-vingt Turcs tués & trois cens bleſſés; il y périt ſoixante & dix Chrétiens, & quatre-vingt deux furent bleſſés.

Après cette victoire, remportée par une grace particuliere du Ciel, le Viceroi retourna au camp, très-touché de la perte du Gouverneur de la Goulette. Il rencontra D. Garcie, qui venoit un peu tard à ſon ſecours: il apprit de lui que les aſſiegés avoient fait une ſortie, ſuivant le projet de Dragut, qui s'entendoit avec eux, & qu'ils avoient été forcés, par la maniere dont on les avoit reçus, de rentrer dans la ville. Dragut après cette défaite voyant que tous ſes gens le quittoient, & que ſes alliez l'avoient abandonné, reprit le chemin de ſes vaiſſeaux; ſa retraite eut tout l'air d'une fuite. Il s'embarqua & fit voile vers l'iſle de Gelve, avec les naviꝛes qui lui reſtoient, réſolu de ne point quitter cette iſle, & d'attendre pour ſe remettre en mer, qu'il eût des nouvelles de ce qui ſe

passeroit dans la suite, & qu'il eût reparé ses pertes. André Doria & le Viceroi furent informés du parti qu'il prenoit, par des déserteurs de sa flote, & par des esclaves de cette isle, qui avoient brisé leurs fers, & s'étoient sauvés.

Sur l'avis de ces fugitifs, on équippa dix galeres pour courir sur Dragut. Antoine Doria chargé de cette expédition, eut ordre, s'il ne pouvoit réüssir à le prendre, d'aller en Sicile enlever toute la poudre qu'il pourroit trouver dans les citadelles de Syracuse, de Messine, de Melazzo, & de Palerme, & d'embarquer un nouveau renfort de soldats. Marco Centurione fut aussi envoyé à Genes, pour aller par terre demander à Ferdinand de Gonzague de nouvelles troupes. Ces deux Officiers revinrent, après avoir exécuté leur commission. Marco Centurione, au bout d'un mois, amena au camp mille cinquante Espagnols, avec quantité de vivres & de munitions de guerre. Antoine Doria s'y rendit aussi avec près de deux cens Espagnols, que D. Jean de Gusman tira des garnisons, par les ordres du Viceroi; il amena de plus une compagnie de volontaires, Italiens, Grecs, & Espagnols. On faisoit souvent des détachemens pour aller couper du bois; les Impériaux essuyerent des attaques, dans lesquelles ils perdirent deux Grecs, Matthieu & André. Ferramolioda de Bergame, excellent ingénieur, périt aussi, en faisant faire une mine, qui fut éventée par l'ennemi. Le Viceroi, qui se confioit dans l'habileté de cet ingenieur, le regretta beaucoup. Il fut remplacé par Andronic Espinosa.

Cependant les vivres étoient en abondance dans le camp, par les soins des Nimides, qui sembloient les redoubler, depuis que la défaite de Dragut avoit donné lieu à l'exécution du traité fait avec le roi de Caruan, aux conditions de lui livrer Monaster & Sousa. On continuoit toûjours le siege de Mehedia; le peu d'effet que faisoit le canon sur la muraille, du côté de la terre ferme, avoit engagé à dresser une batterie du côté qui étoit baigné de la mer, où la muraille étoit foible; mais l'eau très-basse & les bancs de sable la rendoient inaccessible aux galeres. Cet obstacle, qui sembloit insurmontable, fut levé par l'habileté de D. Garcie; il prit une galere qui avoit été construite pour un spectacle de combat naval: après l'avoir fait avancer à force de rames, il fit attacher une

barque à chacun de ses côtez, & de ces trois pieces, il n'en forma qu'une par des traverses. Il eût encore la précaution de munir l'édifice flotant de tonneaux vuides, pour le garantir d'être coulé à fond par le canon, & de mantelets très-élevez, qui pouvoient mettre à couvert un grand nombre de soldats. On résolut alors que la ville, qui n'avoit encore été attaquée que du côté du couchant, le seroit du côté du levant; les Chefs jugerent, que la muraille foible en cet endroit, étant abbattuë, l'eau peu profonde dont elle étoit moüillée, n'empêcheroit pas le soldat d'y monter. Du côté du couchant où la muraille étoit très-forte, on faisoit peu de progrès; mais D. Juan de Vega, averti par un Maure d'Andalousie, fit pointer le canon contre un endroit creux, qui renfermoit un escalier, par lequel on montoit à une Tour qui étoit proche; l'escalier fut bien-tôt bouleversé, & on ôta par-là aux Turcs le moyen de monter à la Tour.

HENRI II. 1550.

L'amiral André Doria, qui jusque là avoit déferé le commandement au Viceroi de Sicile, s'en saisit alors, avec une hauteur, qui causa de grandes contestations entre ces deux chefs. Les prétentions de D. Garcie au commandement des troupes sur terre, appuyées, disoit-on, par Doria, furent la source de ce différend. Pendant tout le siége le Viceroi fit éclater son ressentiment contre l'Amiral; dans tous les conseils il s'attacha à le contredire, de sorte que si Doria opinoit pour une prompte exécution, Vega trouvoit des prétexte pour la différer, en feignant de préferer le parti le plus sûr aux entreprises hardies & perilleuses. C'est ce qui a fait croire que le Viceroi n'avoit pas beaucoup contribué au succès de cette expédition. Philippin Doria se donna de grands mouvemens pour terminer ce différend, & ménagea entre eux une espece d'accommodement, qui suspendit leur querelle au moins pour quelque tems.

Les assiégeans n'avoient point cessé de battre la ville par trois endroits, pour diviser les forces des assiégez. Le jour de l'assaut fut indiqué au 10. de Septembre. Dom Garcie, suivi d'Amador & de Gaspar de Gusman, eut ordre d'attaquer du côté du couchant, avec huit cens hommes. D. Ferdinand de Tolede, secondé des capitaines Moreno & Moreruela, fut chargé de marcher à la tête de mille cinquante hommes,

HENRI II. 1550.

vers cet endroit, où une partie d'une tour de forme octogone, & la muraille qui lui étoit contiguë, avoient été renversées, après avoir essuyé pendant dix jours le feu continuel du canon; Ferdinand Lobo & Jerôme Manrique, avec neuf cens hommes sous leur conduite, devoient faire leur attaque du côté de la mer : l'artillerie fut laissée à la garde de Ferdinand de Sylva, de Pierre d'Acugna & de Rodrigue Pagan, avec leurs compagnies. Il y avoit encore un corps de réserve de trois cens hommes, presque tous Siciliens, commandez par Constantin Sacano, descendant de ce Giacobino Sacano de Messine, qui 580 ans auparavant, du tems du pape Sergius IV. avoit suivi le comte Roger à cette célébre & heureuse guerre contre les Sarrasins, où il défit cinq de leurs Chefs, & affranchit la Sicile du joug de ces tyrans. La garde du camp fut confiée à D. Jean de Gusman & à Bernard Soler sous le commandement de Dom Alvare de Vega fils du Viceroi; il y avoit dans l'armée des Chrétiens des personnes de la premiere distinction; comme Charle Sforce, Giordano des Ursins, Astor Baglioni & Antoine Savelli, qui étoient attachez au parti de l'Empereur, & étoient venus à ce siége en qualité de volontaires. Il y avoit outre cela plusieurs Chevaliers de Malthe, sous la conduite du Commandeur de Guimeran.

Les Turcs, bien surpris de voir que leur ville étoit attaquée du côté de la mer, tournerent à l'instant leur canon, & le pointerent contre la machine inventée par D. Garcie; les décharges, qu'elle ne pouvoit éviter, incommoderent beaucoup les soldats qu'elle portoit. Les assiégeans à leur tour firent grand feu. La muraille qu'ils attaquoient rallentit par sa chute l'ardeur des assiégez. Vega alors anima ses soldats, & fit donner le signal pour l'assaut. La résistance vigoureuse des assiégez égala la furie de l'attaque. La garnison étoit rangée sur les remparts; la cavalerie étoit postée dans la grande place, pour contenir le soldat qui auroit voulu fuir, & pour soûtenir ceux qui défendoient la breche, s'ils avoient été forcez de reculer; cette troupe se trouvoit encore prête à fondre sur les Impériaux, au cas qu'ils fussent entrez dans la ville, & devoit tomber avec fureur sur un ennemi épuisé par la fatigue du combat. Haly, brave & habile capitaine, étoit de tous les officiers de la garnison celui qui sçavoit le mieux encourager le

soldat,

ſoldat, en le flatant que la ville ne ſeroit jamais priſe tant qu'il reſpireroit. Ils ne connurent que trop tôt la verité de ces paroles: car en achevant de les prononcer, il ſe mit à leur tête, & auſſi-tôt il fut tué. Les Impériaux accoururent de toutes parts au ſignal: la longueur du chemin que ceux qui venoient du côté du levant avoient à faire, les expoſa à une grêle de mouſqueterie des ennemis, & cauſa la perte de deux cens deux hommes, avant qu'ils euſſent pû combattre. Il y en eut auſſi beaucoup de bleſſez, & Ferdinand Lopés ſe trouva du nombre. Les corps morts de leurs compagnons, l'eau qu'ils avoient juſqu'à l'eſtomac & ſouvent juſqu'aux épaules, rien ne les arrêta; ils parvinrent juſqu'à la muraille, & malgré la réſiſtance des Turcs, ils planterent leur drapeau ſur l'un des créneaux [1].

La communication des deux murailles qui joignoient la tour octogone, dont nous avons parlé, étant rompuë par la deſtruction de cette tour, les aſſiegez, afin d'aller de l'une à l'autre pour s'oppoſer à l'ennemi, avoient formé une eſpece de gallerie, par le moyen d'une piece de bois, longue & étroite, à laquelle ils avoient attaché un cable pour pouvoir la retirer, en cas que les Imperiaux fiſſent une irruption de ce côté-là; mais cette invention ne ſervit qu'à hâter leur perte; car les aſſiegeans s'avancerent avec tant d'impetuoſité & en ſi grand nombre ſur cette piece de bois, que les efforts des aſſiegez pour la retirer furent inutiles. Dom François de Tolede entra

1 L'Hiſtorien moderne de l'Ordre de S. Jean de Jeruſalem attribuë principalement aux Chevaliers de Malthe le ſuccès de cet aſſaut. « Les Chevaliers, dit-il, ſe jetterent l'épée à la main dans la mer, & ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, & ſouvent juſqu'aux épaules, ils gagnerent le pié de la muraille.... Les Chevaliers ſans s'étonner du nombre de leurs morts, ſurmonterent tous ces obſtacles, gagnerent le haut de la breche, du côté d'une tour attachée au coin de cette muraille. Le commandeur de Giou arbora auſſi-tôt l'enſeigne de la Religion: mais il fut au même inſtant renverſé d'un coup de mouſquet. L'enſeigne fut relevée par le commandeur Copier, qui pendant toute l'action, & au milieu du feu & d'une nuée de traits d'arbalêtre, la tint toûjours élevée. Cependant les coups de canon qui partoient de la tour voiſine, & le feu de la mouſqueterie qui venoit des retranchemens, foudroyoient les Chevaliers, ſans qu'ils puſſent avancer, ni faire reculer les Infidéles. Un grand nombre de Chevaliers, d'illuſtres volontaires, qui combattoient ſous leur Enſeigne, & la plûpart des ſoldats de Malthe périrent dans cette occaſion. „ &c. Liv. xi. Le détail du ſiege de Mehedia ou Africa, dans l'hiſtoire moderne dont il s'agit, n'eſt pas fort conforme au récit de M. de Thou.

HENRI II. 1550.

le premier dans la ville par ce chemin [1]; il alla droit à la place, où il reçut une blessure dangereuse, dont il mourut peu de tems après. Le vaillant capitaine Zumarraga, qui l'accompagnoit, eut le même sort. Au même instant Barthelemi Perez Cumel, enseigne de Pierre d'Acugna, escalada la muraille du côté de la mer, & y planta son drapeau. André Doria fit aussi avancer ses brigantins & ses esquifs, afin de mettre à terre les soldats reservez pour le secours. Ils entrerent tous dans la ville, où ne croyant plus trouver de resistance, ils s'avancerent jusqu'à la Mosquée. Là tout à coup ils se trouverent environnez des Turcs qui étoient dans la place, & ils eurent à combattre en même-tems, contr'eux, & contre les habitans, qui cherchoient à sauver leurs femmes, leurs enfans, & leur vie. Le Viceroi informé de ce qui se passoit, & dégagé de toute crainte pour le dehors de la place, ne songea qu'à donner ses soins pour le dedans; il y envoya Dom Garcie qui étoit resté pour garder le camp. Les Imperiaux tuerent ou prirent prisonniers tout ce qui fit resistance, & se virent enfin maîtres de la place, après soixante & quatorze jours de siege. Ce que fit une biche, que D. Juan de Vega nourrissoit, fut d'un heureux augure; cette bête, le plus timide de tous les animaux, monta le jour de l'assaut à la brêche, & sans s'effrayer ni des cris des combattans, ni du mouvement des troupes, ni du fracas de l'artillerie, elle entra dans la ville avant tous les soldats. Le nombre des morts du côté des ennemis, soit Turcs, soit Africains, fut de sept cens hommes, & celui des prisonniers, de tout sexe & de toute condition, de dix mille. Il y eut quatre cens Chrétiens tués à ce siége & cinq cens blessez. Outre ceux dont nous avons déjà parlé, Lope de Ulloa & Morroy * périrent en combattant. Moreruola avec deux de ses freres, voulant l'un après l'autre arborer le même drapeau, perdirent successivement la vie. Six vingts Turcs qui s'étoient refugiez dans les tours, après la prise de la ville, firent demander par le Cherif qu'on leur donnât la vie, ajoûtant qu'ils étoient prêts à se rendre. On leur envoya aussi-tôt Budcar; mais ils ne voulurent pas se

Prise de Mehedia.

* Chevaliers de Malthe.

1 L'Historien de Malthe dit que ce fut le Commandeur de Guimeran à la tête des Chevaliers. Si on l'en croit, ce furent les Chevaliers de Malthe qui prirent la ville, & il semble que les autres troupes ne firent presque rien. M. de Thou se contente de dire; *qu'il y avoit à ce siege des Chevaliers de Malthe commandés par Bernard de Guimeran.*

fier à lui, parce qu'il étoit Africain. Alonço de Coüa, que l'Empereur avoit nommé au gouvernement de la Goulette, après la mort de D. Perez de Vargas, leur porta un signe de paix de la part du Viceroi, & ils n'hésiterent pas à traiter avec lui. Hez Rais parent de Dragut fut fait prisonnier, & mis sous la garde de Cigala, pour payer de sa rançon celle de son fils, qui étoit entre les mains de Dragut. D. Garcie fit benir la Mosquée pour en faire la sepulture des Chrétiens. Par ses soins, tous les morts du côté des assiégeans y furent promptement inhumés, pour cacher aux ennemis ce que coûtoit cette conquête.

HENRI II. 1550.

Cependant le Viceroi dépêcha en Allemagne Ozorio de Quignones, pour informer l'Empereur du succès de cette entreprise, & il le chargea de presenter en passant à Rome une lettre écrite au Pape. Peu de tems après le Viceroi envoya au S. Pere Horatio Nucula de Terni, qui auroit plus réussi dans l'histoire de cette guerre qu'il a écrite, s'il avoit donné des éloges moins outrés au Viceroi D. Juan de Vega. Il présenta de sa part au Pape des lions apprivoisez, & des chevaux enharnachez à la mode du païs; il présenta aussi au S. Pere, par une fastueuse ostentation, la serrure de la prison où l'on enfermoit les Chrétiens, & la chaine à laquelle ils étoient attachez.

André Doria poursuit Dragut.

Il fut question de fortifier la ville. Le Viceroi jugeant que sa vaste enceinte exigeoit une nombreuse garnison, fut d'avis de diminuer son étenduë, & d'en faire dresser un plan, qu'il envoya à l'Empereur. Les brêches furent néanmoins reparées, la place munie d'hommes & de vivres, & D. Alvare de Vega en fut fait gouverneur. Le Viceroi qui ne disputoit plus le commandement à André Doria, de concert avec lui, forma le dessein de poursuivre Dragut, sur les avis que ces esclaves, qui avoient rompu leurs chaines & s'étoient échapez de l'Isle de Gelve, lui avoient donnez. Ils lui apprirent qu'Othoman, surnommé l'Aveugle, seigneur de cette Isle, pour avoir favorisé les Turcs, & recherché avec empressement l'amitié de Dragut, avoit été tué par le Commandant, & que par les défenses rigoureuses que celui-ci avoit faites aux insulaires de recevoir des Turcs, & de leur donner aucun secours, Dragut contraint de rassembler ses effets, & de se retirer avec sa femme & ses enfans, ne sçavoit où trouver une retraite assurée; qu'il

HENRI II. 1550. couroit pourtant un bruit de ſon arrivée dans l'Iſle de Cherchene, où il avoit abordé avec quatorze navires, dans le deſſein d'y paſſer l'hiver. Ils mirent donc à la voile le 18 de Septembre, & tournerent leur prouë vers le Levant; mais les vents contraires les obligerent de relâcher au port de Sfax, en renonçant à pourſuivre Dragut, & de revenir à Mehedia; d'où ils partirent bien-tôt après pour la Sicile. Après avoir été battus d'une rude tempête, ils arriverent enfin à Trapani; où le Viceroi & Doria eurent encore une nouvelle conteſtation: Vega vouloit qu'on y laiſſât une partie de la flotte, pour s'oppoſer aux entrepriſes que Dragut pourroit faire: Doria au contraire ſoûtenoit qu'avec une flotte, que la tempête avoit miſe en mauvais état, on ne pouvoit rien entreprendre; qu'il étoit plus à propos de radouber les navires, & qu'il falloit remettre au printems l'exécution de ce projet. Enfin, quoi que pût dire le Viceroi, Doria ſe rendit au mois de Novembre à Naples & de là à Genes, reſolu de ne faire aucune entrepriſe qu'au mois de Mars ſuivant.

1551. La nouvelle qu'il apprit bien-tôt après, du traité que Dragut avoit fait pendant l'hiver avec le ſeigneur de l'Iſle de Gelve nommé Soliman, & de la retraite de ſes Galeres dans le port, l'engagea à équiper dès le commencement de Mars une partie de ſes Galeres & de celles de Naples, pour faire voile en Afrique. Le hazard le conduiſit à l'Iſle de Gelve, dans le même tems que Dragut ſe diſpoſoit à en partir avec ſa flotte pour aller en courſe. La liberté de ſe ſauver lui étant interdite par l'arrivée de Doria, il ſe retira au Havre de Cantara, qu'il connoiſſoit inacceſſible aux Galeres, à cauſe du canal trop étroit par où il falloit paſſer. Il fit donc tirer ſes Navires à terre & élever un retranchement, pour ſe garantir des attaques de Doria, qui de ſon côté ne crut pas devoir s'expoſer ni par mer, ni par terre, à attaquer ce Corſaire ſi-bien retranché, avec un ſi petit nombre d'hommes & de galeres, ſans être appuyé de Soliman & des habitans de l'Iſle. Il envoya donc un de ſes gens, pour donner à ce Prince une juſte idée du caractere de Dragut, & pour lui repreſenter par quel trait de perfidie il avoit uſurpé Mehedia ſur les Maures, & ce qu'il avoit fait enfin pour les perdre; qu'il étoit de ſon interêt de lui livrer ce Corſaire haï de Dieu & deteſté des hommes; que par cette action il

délivreroit son isle d'un fleau dangereux; que lui-même rentreroit dans les bonnes graces de l'Empereur, qu'il avoit perduës, pour n'avoir pas entierement payé le tribut qu'il lui devoit.

HENRI II. 1551.

Soliman répondit, qu'il n'y avoit rien à répliquer aux remontrances de Doria; mais qu'il étoit engagé avec Dragut, & que lui ayant donné sa parole, il ne pouvoit changer: Qu'inutilement il lui demandoit du secours contre ce Pyrate; mais que s'il vouloit l'attaquer avec ses seules forces, il lui promettoit d'être neutre. Doria voyant qu'il n'y avoit rien à esperer de Soliman, fit venir de Sicile, de Naples, & de Genes, une partie des galeres qui y étoient, avec un nombre considerable de soldats, & toutes les munitions qui convenoient à l'attaque d'un retranchement. Dragut dans cette circonstance n'eut recours qu'à lui-même: sans s'allarmer de l'impossibilité de s'échaper par le canal, dont l'embouchure étoit gardée par l'ennemi, il chercha à se sauver secretement par une autre voye. La plus sûre & la plus courte qui s'offrit à son esprit, fut de faire creuser pendant dix jours le lit du nouveau canal, qui est entre l'isle & la terre ferme. Après cette opération, il fit décharger pendant la nuit ses vaisseaux, qui devenus plus legers, furent conduits par terre avec moins de peine de l'autre côté de l'isle, par deux mille esclaves, qui dans cette occasion le servirent avec beaucoup de zele & de fidelité [1].

Habileté de Dragut qui échape à Doria.

Doria ne pouvoit voir ces travaux, ni en être instruit par les insulaires, qui favorisoient Dragut. Supposé même qu'il en eût eu quelque connoissance, comment auroit-il pû y mettre obstacle? Du lieu où il étoit jusqu'au canal par lequel le Corsaire se sauva, on comptoit près de dix-sept lieuës; d'ailleurs il avoit trop de prudence pour diviser sa flotte, dont une partie n'auroit pas suffi pour attaquer celle du Corsaire. Ainsi Dragut échapé du péril se retira dans l'isle de Cherchene, & prit sur

1 Cette action de Dragut est aussi hardie qu'extraordinaire, & l'histoire n'en fournit point d'exemple. Il avoit fait applanir un chemin, qui commençoit à l'endroit où ses galeres étoient mouillées, & sur lequel on mit plusieurs pieces de bois qui furent couvertes de planches frotées de graisse & glissantes. On guinda ensuite par la force des cabestans ses galeres sur ce plancher, & avec des rouleaux de bois on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'isle, dont le terrein étoit beaucoup plus bas, & où il avoit fait creuser un nouveau canal, du côté de l'isle opposé au canal de Cantara, & par lequel ses galeres passérent d'une mer à l'autre. Ce détail, qui explique bien la manœuvre de Dragut, se trouve dans la nouvelle Histoire de Malthe. L. XI.

HENRI II. 1551.

ſa route la Capitane de Sicile qu'il rencontra. Budcar fils de Muley Haſſen, embarqué ſur ce vaiſſeau, eut le malheur de tomber entre ſes mains; il l'emmena à Conſtantinople; de-là il fut envoyé aux Tours noires, où il finit miſerablement ſes jours.

Dragut ne prit la route de Conſtantinople, qu'afin de hâter par ſa préſence le départ de la flotte qu'on équipoit, pour ſe venger de la priſe de Mehedia. [1] Le Bacha Sinan, Général de cet armement, revenu depuis peu de Perſe avec le chagrin d'y avoir mal réüſſi, voyant que la tréve faite avec Soliman ſon maître avoit été violée par le roi Ferdinand en Hongrie, & par l'Empereur en Afrique, réſolut de ne pas attendre qu'elle fut expirée, pour venger le Grand Seigneur. Cette flotte étoit compoſée de cent douze galeres, de deux grands vaiſſeaux, d'une galliote, de trente flûtes, & de quelques brigantins, avec douze cens ſoldats. Sinan avoit pour lieutenans Dragut & Sala Rais. Dès que l'on vit paroître cette armée navale ſur la côte d'Italie, on trembla pour Malthe: cependant Omedès, Grand-Maître de l'Ordre, s'imagina que ce grand armement regardoit la Provence, & étoit deſtiné pour le ſervice du roi de France, qui appuyé d'un ſi puiſſant ſecours, pourroit faire de nouvelles entrepriſes ſur l'Italie, & y déclarer la guerre à l'Empereur. Soit qu'il le crût ſincerement, ſoit que dépourvû de tout & n'ayant aucune reſſource, il crût devoir parler ainſi, il eſt certain qu'il ne ſe donna aucuns mouvemens pour fortifier ſon Iſle, & ſe pourvoir de ſoldats & de vivres; & quoiqu'il ne pût ignorer que Sinan avoit pris la route de Sicile, & demandé au Viceroi la reſtitution de Mehedia, de Monaſter, & de Souſa, il prétendit que le Bacha ne faiſoit ces démarches, que pour mieux couvrir ſes deſſeins, & perſiſta avec opiniâtreté dans ſes ſentimens.

Comme le Bacha ſe plaignoit de la rupture de la tréve, &

1 Soliman avoit envoyé à ce ſujet un Chiaoux à Charle V. pour lui demander la reſtitution de Souſa, de Monaſter & de Mehedia. Charle répondit que ces villes étoient de la dépendance du royaume de Tunis, qui relevoit de la couronne de Caſtille; qu'il avoit en cela exercé ſes droits de haute ſouveraineté; que d'ailleurs, ſans vouloir rompre la tréve avec ſa Hauteſſe, il avoit crû devoir pourſuivre un pirate tel que Dragut. Soliman fut fort irrité de la fierté de cette reponſe. Comme il regardoit les chevaliers de Malthe comme des corſaires, il voulut auſſi rendre la pareille à l'Empereur, en ordonnant à Dragut de les aller attaquer dans leur iſle, & à Tripoli.

prétendoit que les villes qu'on avoit prises fussent renduës à Soliman, le Viceroi répondit, que la tréve avoit été violée par Dragut, & non par l'Empereur, qui avoit été en droit de poursuivre un Corsaire, qui l'avoit attaqué le premier, & de reprendre des villes injustement usurpées, afin de les rendre à ceux qui étoient sous sa protection. Sinan, qui ne cherchoit qu'un spécieux prétexte pour commencer la guerre, parut irrité de cette réponse, & fit une descente en Sicile. Après s'être seulement montré à la vûë de Messine, il fit un mouvement du côté de Catane, qui sembloit annoncer qu'il avoit dessein de l'assiéger. Il alla enfin à Augusta, ville que l'Empereur Frederic II. avoit fait bâtir l'an 1229. dans une péninsule au dessus de Syracuse. Il commença par se rendre maître de la citadelle, & il le fut bien-tôt après de la ville, qu'il pilla & brûla le 17 de Juillet.

Sinan Bacha attaque l'Isle de Malthe.

De-là il alla à Malthe, à la faveur d'un petit vent, & il entra dans le port, qui touche presque à celui qui est au pied du Château, l'un & l'autre n'étant séparez que par une petite colline, sur laquelle est aujourd'hui le Fort Saint-Elme [1]. L'effroi qu'inspira son arrivée fut d'autant plus grand, qu'elle étoit, pour ainsi dire, imprévûë, par la faute du Grand-Maître, qui avoit toûjours soûtenu que cette armée navale étoit destinée pour aller à Toulon, & qu'elle n'avoit cotoyé la Sicile du côté du midi, que pour abreger son chemin. Tout étoit saisi de crainte; on ne voyoit de tous côtez que des gens occupez à se sauver avec ce qu'ils avoient de plus cher. Il n'y a que deux villes dans l'Isle [2]. Celle qui est au pied du Fort ne paroissoit pas pouvoir être défenduë, à cause des collines qui l'environnent de tous côtez. L'étenduë de ces deux villes éloignées l'une

1 Le Fort S. Elme, ainsi appellé par corruption, pour le Fort S. Anselme.

2 La premiere est la cité vieille appellée *Città vecchia*, qui est au milieu de l'isle & est le siege de l'Evêque. La seconde s'appelle Malthe, & est aujourd'hui la capitale de l'isle. Le Grand-Maître de la Valette fit bâtir en 1566. ce qu'on appelle la Valette, qui fait partie de la ville de Malthe. Le fort Saint Elme qui est à la pointe de cette ville du côté de la mer, commande l'entrée des deux ports, c'est-à-dire du grand port & du port de Marsamouchet, separés l'un de l'autre par une petite colline. Cette ville est aujourd'hui si bien fortifiée, qu'elle brave toute la puissance de l'Empire Ottoman. Lorsque Sinan fit cette descente dans l'isle de Malthe, il n'y avoit que vingt ans ou environ que les Chevaliers de S. Jean de Jerusalem possedoient cette isle, qui après la prise de celle de Rhodes, leur fut infeodée par l'Empereur Charle V. en 1530.

HENRI II. 1551.

de l'autre de ſix milles, ne pouvant contenir les peuples qui accouroient en foule pour s'y refugier, ceux qui ne pouvoient y trouver d'azile, ſe rendoient au Fort. Mais comme ce Fort ſuffiſoit à peine au logement des Chevaliers & des ſoldats, on étoit contraint d'en interdire l'entrée aux Inſulaires, & de les laiſſer expoſés aux injures de l'air, & aux ardeurs de la canicule. Les Chevaliers avoient d'ailleurs à ſoûtenir, avec les travaux de la guerre, les mauvaiſes odeurs qu'exhaloient les excremens. Les ennemis, après avoir fait beaucoup de butin, & amené ſur les navires ou enterré le bétail, voyant que quelques-uns de leurs ſoldats qui s'étoient trop avancés dans l'iſle, avoient été ſurpris dans des chemins étroits, que les Inſulaires ſont dans l'uſage de border de murailles ſéches, conſidérant d'ailleurs que le Château très-fort par ſa ſituation n'étoit pas facile à prendre, s'avancerent dans la campagne, & allerent attaquer la ville qui eſt à ſix milles de la mer. Ils formerent leur attaque du côté du Levant, où les fauxbourgs ſont éloignez de la ville d'environ la portée d'une Coulevrine. Il n'y avoit encore eu que de petits combats, lorſque Sinan fit attention, que deux parties de la ville étoient bâties ſur un rocher, & que la troiſiéme, quoiqu'elle parût d'un abord rude & difficile, formoit néanmoins une pente, qui ſe terminoit imperceptiblement en une vallée, entourée d'une montagne eſcarpée de tous côtez, dont le ſommet étoit de niveau à la ville. Jugeant donc que cet endroit, qui n'étoit muni ni de tours, ni de baſtions, devoit être le plus foible, il ne balança pas à faire diſpoſer ſes batteries pour l'attaquer. George Adorne commandant de la place, qui rempliſſoit ſon devoir en grand Capitaine, n'ayant qu'un petit nombre d'habitans pour ſeconder ſes efforts, craignit que l'ennemi, en redoublant les ſiens, ne le réduisît bien-tôt à ſe rendre. Il envoya donc demander du ſecours au Grand-Maître. Le commandeur Nicolas Durand de Villegagnon, depuis peu revenu de France, qui avoit entrepris vainement de réformer l'idée du Grand-Maître touchant la flotte du Turc, fut envoyé au ſecours d'Adorne avec ſix autres Chevaliers ſeulement. Quel renfort, ſi les Turcs avoient ſuivi leur projet!

Cependant les aſſiégez, ſans perdre de tems, réparerent la muraille à l'endroit le plus foible, pratiquerent un foſſé de

dix

dix pieds de profondeur fur feize de largeur, & éleverent fur fon bord le plus éloigné une muraille de pierres féches, de trois pieds feulement de hauteur, pour éviter qu'elle ne comblât le foffé par fa ruine, que le canon pouvoit caufer. Aux deux extrêmitez de ce foffé, ils abbattirent des maifons à moitié, & les remplirent de terre, pour former deux baftions, fur lefquels ils placerent du canon, à deffein de pouvoir fans danger battre l'ennemi en flanc, prévoïant que s'il détruifoit la muraille, il franchiroit le foffé. Mais les Turcs étoient dépourvus des machines néceffaires à rouler leur canon; & pour en conftruire il falloit un tems confidérable. Ils firent d'ailleurs attention, qu'étant éloignez de leurs vaiffeaux, où ils n'avoient laiffé que peu de foldats, ils avoient à craindre l'arrivée de la flotte de l'Empereur, qui trouvant la leur fans défenfe, pouvoit aifément l'attaquer & la prendre; & que fi en ce cas ils entreprenoient de défendre leurs vaiffeaux, ils diviferoient leurs forces, & feroient peut-être contraints de fuir, & d'abandonner honteufement leur canon. Sinan, après avoir pendant quelques jours refléchi fur ces inconveniens, fe mit à ravager le pays, & y mit tout à feu & à fang. Il fit enfuite tranfporter fon canon fur fes vaiffeaux, qu'il alla rejoindre avec fes troupes, & mit auffi-tôt à la voile. Il fe rendit d'abord à l'ifle du Goze, éloignée d'une lieuë & demie de Malthe, du côté du Couchant. On avoit agité auparavant à Malthe, quel parti feroit le plus avantageux, ou de défendre cette Ifle, ou de l'abandonner. Plufieurs opinerent pour l'abandonner. Mais le Grand-Maître qui ne penfoit pas que l'ennemi eût des deffeins fur Malthe, fut d'avis de la défendre, & prétendit en même tems qu'il étoit inutile d'y envoyer des troupes; que la fortereffe, élevée fur un roc efcarpé & inacceffible de toutes parts, n'avoit befoin, pour réfifter aux attaques d'une nombreufe armée, que de peu d'hommes; que les Infulaires pourroient s'y retirer; qu'il n'étoit point de danger que l'on ne bravât, lorfqu'il s'agiffoit de conferver fa patrie, fa famille & fes enfans; qu'il comptoit beaucoup fur la valeur du Gouverneur de l'Ifle, qui étoit Efpagnol; qu'on étoit encore incertain, fi la flotte des Turcs iroit attaquer cette Ifle; qu'il y avoit enfin de la foibleffe & de la lâcheté à s'allarmer fur un fimple bruit, & de vouloir abandonner l'Ifle, fans

HENRI II. 1551.

Sinan leve le fiege & fe rembarque.

HENRI II. 1551.

confiderer que c'étoit ruiner le peuple du Goze, & deshonorer l'Ordre. Les Infulaires fe voyant donc fans efpérance de fecours, amenerent à Malthe fur deux barques leurs femmes, leurs enfans, & les vieillards de l'Ifle. Mais le Grand-Maître, informé de leur arrivée, ordonna qu'on les renvoyât auffi-tôt, afin, dit-il, que la tendreffe & la pitié infpirât plus d'ardeur à ceux qui combattroient, & les animât, par la vûë du danger où étoit leur famille, à défendre l'Ifle avec plus de zéle & de courage.

Sinan attaque l'Ifle du Goze.

Les Turcs à leur arrivée commencerent à battre avec vingt pieces de canon le Château, qui eft fur le bord de la mer. Ses murailles ébranlées par les décharges continuelles qu'elles effuyerent, étoient prêtes à tomber; mais la fituation du Château ne le rendoit pas moins inacceffible, & quand même toutes les murailles euffent été abattuës, il pouvoit encore braver les efforts des ennemis. Cependant Galatien de Seffa qui y commandoit, & fur qui Omedes comptoit beaucoup, apprennant qu'il n'avoit point de fecours à efperer, perdit courage. Envain les Infulaires l'éxhorterent à ne les point abandonner, & à ne fe point laiffer abbattre; il fe retira dans fon appartement fans vouloir combattre, & fans fe mettre en peine de défendre le Château. Alors un Anglois* d'une valeur extraordinaire, encouragea les affiégez par fon exemple, & fit fi bien que les ennemis furent contraints de s'éloigner; mais ce brave homme ayant été tué, fa mort rallentit l'ardeur qu'il avoit infpirée aux autres. On ne fongea plus qu'à capituler & à fe rendre, à condition que les Infulaires auroient la vie fauve. A ces propofitions Sinan répondit, que puifqu'ils avoient attendu pour fe rendre, qu'on tirât le canon, ils ne devoient pas prétendre à cette grace. Il exigea donc qu'ils fe rendiffent à difcretion; mais il fit efperer qu'il agiroit avec douceur. Le Gouverneur demanda qu'on exceptât deux cens perfonnes; elles furent reduites à quarante; on fe rendit, & les portes furent ouvertes. Un Sicilien, du nombre des affiégez, préferant la mort à l'efclavage, & étant au défefpoir de s'y voir reduit, fçut s'en affranchir, & en garantir fa famille, par un action barbare. Il avoit fixé fon féjour dans cette Ifle, s'y étoit marié, & avoit deux filles de fa femme: Voyant qu'elles alloient perdre leur liberté, il les perça de fon épée, & les tua. Leur mere, attirée par leurs cris, accourut & eut le même fort; mais pour ne leur pas

* C'étoit un Canonier.

survivre, & venger la mort qu'il venoit de leur donner, il s'arme aussitôt d'une arquebuse & d'un arbaletre, ouvre la porte de sa maison, tue à coups de fléches deux Turcs qui accouroient pour la piller, à l'instant met l'épée à la main, & pour chercher la mort, se jette au milieu d'une troupe de soldats Turcs, qui le percent de mille coups. Le nombre des prisonniers fut de six mille trois cens personnes: le Château fut pillé, brûlé, & l'Isle renduë deserte. Sinan voulant faire voir qu'il étoit homme de parole, donna la liberté à quarante Insulaires; mais il choisit parmi eux quarante personnes accablées de vieillesse & d'infirmitez. Le Gouverneur, qui se plaignit de n'être pas de ce nombre, & qui réprocha à Sinan sa mauvaise foi, fut aussitôt dépoüillé & mis à la rame. Le grand Maître, pour cacher la honte d'un si malheureux succès, fit publier partout, que le Gouverneur avoit été tué d'un coup de canon, & que le Château s'étoit bien défendu, tant que ce Gouverneur avoit vécu; mais que les Insulaires, découragez par sa mort, avoient été contraints de se rendre.

Siége de Tripoli défendu par les Chevaliers de Malthe.

Après cette expédition, Sinan profitant de la saison qui étoit favorable, fit voile en Afrique, dans le dessein d'assiéger Tripoli [1], capitale de la troisiéme province du roïaume de Tunis, du côté de l'Orient. Au-delà de la riviere de Triton est la ville de Capes, & entre le cap de Rufpine & celui de Zethe, on trouve la petite Syrthe, aujourd'hui appellée le Sec de Palo, où sont les Isles de Cherchene & de Gelve. Du cap de Zethe on va droit au vieux Tripoli, bâti vraisemblablement par les Pheniciens qui lui ont donné le nom d'un autre Tripoli [2], qui est en Syrie. La riviere de Cyniphe arrose cette ville, suivant les tables de Ptolomée. Mais les Arabes, qui en firent la conquête, du tems du Caliphe Omar (qui

1. Cette ville prise en 1510. par les Espagnols, fut cedée en 1528. aux Chevaliers de Malthe. Les Turcs l'aïant prise en 1551. comme on va le voir ici, l'ont gardée fort longtems; mais elle s'est enfin soustraite de leur domination, & s'est érigée elle-même en République, sous le gouvernement d'un Chef qu'on nomme Dey, & sous la protection du Grand-Seigneur, dont elle ne dépend que foiblement. Cette ville, comme l'on sçait, fut bombardée & fort maltraitée par les François en 1685. Depuis quelques années, elle a été menacée du même traitement sous le regne de Louis XV. Pour s'en garentir, elle a envoyé demander pardon au Roi.

2. Outre ce Tripoli de Syrie, nommé par les Turcs *Tarabolos-Scham*, il y a encore un autre Tripoli en Natolie dans la province de Genech, & un autre aussi en Natolie dans la province de Bolli: ce sont deux villes fort petites.

HENRI II. 1551.

fut le fecond après Mahomet) la détruifirent entierement, après en avoir chaffé les Goths. Dans la fuite les Africains en bâtirent une autre, près des ruines de l'ancienne, qui porte le même nom, & qui eft celle, dont nous parlons. De-là la grande Syrte s'étend jufqu'aux bords du cap Mifurato.

Depuis ce tems-là Tripoli a toûjours été fous l'obéïffance du roi de Tunis, ou foumife à des Gouverneurs, qui fe font quelquefois revoltés; ce qui arrive fouvent en ce pays-là. Enfin Pierre Navarre, qui s'attacha depuis à la France, ayant pris Bugie [1] l'an 1510. & voulant préferver fes troupes de la pefte qui regnoit dans cette Ville, envoya à Naples Diego de Valencia avec deux navires chargés de foldats; pour lui il alla dans l'Ifle de Pantalarée, avec le refte de fon armée, qui étoit de quinze mille hommes, & après y avoir reçû les vivres & les munitions que Diego lui avoit amenés, il paffa en Afrique; là un Venitien nommé Vionello, qui connoiffoit parfaitement Tripoli, à caufe du grand commerce de Venife avec cette Ville, lui perfuada de l'attaquer. Pierre Navarre mit à la voile, fit une defcente fur la côte de Tripoli, battit l'ennemi, & fe rendit maître de la Ville. Six mille Maures périrent dans cette attaque, & plus de quinze mille furent faits prifonniers: le Gouverneur ou Seigneur de la Ville, fes femmes, & fes enfans fe trouverent du nombre; on les conduifit fous bonne garde en Sicile, & peu après l'Empereur leur donna la liberté.

Cette Ville, après fa prife, fut détruite, & l'on ne conferva que le vieux Château; les Imperiaux en firent conftruire un neuf auprès du port, & y refterent en garnifon, jufqu'à ce que les Chevaliers de l'ordre de St. Jean de Jerufalem chaffés de Rhodes par Soliman, huit ans auparavant *, obtinrent l'Ifle de Malthe de l'Empereur [2]. En leur faifant ce don, il les obligea de défendre Tripoli, qui n'eft éloignée de Malthe que de deux cens cinquante-cinq milles. Les Chevaliers, incertains de la route que devoit prendre l'armée navale des Turcs, fe propofoient de fortifier cette ville, lorfque Jean

* En 1522.

1. Ville & Port du roïaume d'Alger en Barbarie: elle donne fon nom au golfe de Bugie; on croit que c'eft l'ancienne *Saldæ*.

2. Elle leur fut infeodée l'an 1530. à condition de la défendre contre les Turcs, ainfi que le Goze & Tripoli.

d'Omedes[1], leur grand maître, toûjours obstiné, soûtint que le secours des paysans de Sicile envoyé par le Viceroi de cette Isle, étant suffisant pour garder Tripoli, il étoit inutile de dégarnir Malthe de Chevaliers. Cependant l'Isle du Gose fut prise, comme on vient de le voir, & la flote des Turcs ne prit point la route de France, comme le Grand Maître l'avoit voulu faire croire. Il connut alors son erreur, & se repentit trop tard de son opiniâtreté.

Aussi-tôt que les Turcs furent débarquez, ils pointerent trente-six pieces de leurs plus gros canons contre le château, qui est du côté du levant. Un chevalier de Dauphiné, nommé Valier[2], qui y commandoit, homme aussi brave qu'experimenté dans le métier des armes, & qu'Omedes étoit forcé d'estimer, malgré la haine qu'il avoit pour les François, usa de toute la précaution que le peu de tems lui permit de prendre; il fit de si solides réparations à la muraille, qui étoit terrassée de ce côté là, que tout le canon de l'ennemi ne put jamais l'abattre. Mais un fugitif de Cavaillon, du comtat d'Avignon, & sujet du Pape, homme connu par ses fourberies, & que le commerce fréquent qu'il avoit avec les Maures avoit fait renoncer à la religion Chrétienne, tira les Turcs de l'erreur où ils étoient. Ce scelerat leur fit connoître que leurs travaux étoient inutiles; Sinan par ses avis fit pointer le canon contre un pan de la muraille; où se renfermoient les viandes destinées pour la table du gouverneur; cet endroit, qui n'étoit point terrassé, ne tarda pas à être abattu. Valier s'appercevant alors que la frayeur s'emparoit déja de ses compagnons, envoya le chevalier de Poisieu, qui étoit François & très-brave, pour les rassurer, & pour leur representer, que la breche n'étoit pas si grande, qu'elle ne pût être aisément réparée; qu'il s'agissoit de ne se point laisser abattre; & que rappellant leur courage, ils auroient assez de force pour s'opposer aux efforts de l'ennemi. Les chevaliers Espagnols furent sourds à sa voix; le danger leur paroissoit pressant: ils vouloient promptement le prévenir, & pour rendre la valeur de notre nation suspecte, ils disoient que leurs interêts & les nôtres étoient bien différens, & qu'étant tous les jours aux

4. Il étoit de la langue d'Arragon, & avoit perdu un œil au siége de Rhodes. Ce fut un homme interessé, partial, & fort dur.

2 Il étoit de la langue d'Auvergne & Maréchal de l'Ordre.

HENRI II. 1551.

mains avec les Turcs, leur perte étoit certaine, s'ils differoient à se rendre; que cela au contraire étoit indifférent aux François; qu'étant alliez des Turcs, & ayant des vaisseaux mêlez avec ceux du grand Seigneur, ils avoient une retraite assurée; que sur cette confiance il convenoit au chevalier de Poisieu de faire parade de bravoure; que le tems qu'ils avoient pour se déterminer étoit court; que si on le laissoit écouler sans se rendre, ils ne feroient que differer un peu leur esclavage, qu'ils ne pouvoient éviter, puisqu'il n'y avoit nulle apparence qu'on leur envoyât du secours. C'est ainsi que s'exprima un officier Espagnol. Le Chevalier de Poisieu, qui ne pût l'entendre sans beaucoup souffrir, sortit brusquement de l'assemblée, & alla se renfermer dans sa maison.

Cela se passa peu de tems après le départ de Gabriel d'Aramont, qui avoit passé à Malthe accompagné de Seurre & de Cotignac, en allant par ordre de la Cour de France à celle de Constantinople *. La même route qu'il prit pour revenir, sur la fin de l'année, mit d'Omedes à portée de lui faire le récit de ce qui s'étoit passé à Malthe & au Goze: d'Aramont, après l'avoir écouté, l'assura de la bonne volonté que le Roi son maître avoit pour un Ordre si utile à toute la Chrétienté, & lui ajoûta qu'il avoit un extrême regret de n'être pas arrivé plûtôt; mais qu'une maladie l'avoit contraint de rester en chemin. » Vous êtes assez tôt arrivé, lui répliqua le grand Maître, en » l'interrompant, si vous voulez bien, sans négliger vos affai- » res, passer jusqu'à Tripoli; la perte de cette ville est prochai- » ne; vous pouvez l'en garantir, & en faire lever le siége en » interposant l'autorité du Roi, & vous servant du crédit que » vous avez sur Sinan & sur Dragut. Faites cette démarche; je » vous en conjure au nom de Jesus-Christ, & du Roi votre » maître, qui, comme vous venez de nous en assurer, nous » honore de sa protection : differez votre départ; sacrifiez quel- » ques jours pour un Ordre qui conservera un éternel souve- » nir de vos services : ce que vous ferez pour lui tournera à » la gloire & à l'utilité du Christianisme; hâtez vous donc de » nous délivrer de l'ennemi redoutable qui nous menace : par » une si belle action, outre le plaisir de l'avoir faite, vous éter- » niserez la gloire du Roi très-Chrétien.

* En qualité d'Ambassadeur du Roi à la Porte.

D'Aramont, quoique déterminé à partir, attendri par une

priere si vive, ne put se défendre d'accorder une chose qu'il comprit devoir lui être très-glorieuse, & même agréable au Roi son maître; ainsi, sans differer, il s'embarqua sur un brigantin, qui le conduisit à Tripoli. Tout étoit prêt pour commencer le siége, lorsqu'il y arriva; mais ni les prieres ni tout l'art qu'il employa, ne purent fléchir le Bacha, qui s'excusa sur l'engagement que les Chevaliers avoient contracté, après la prise de Rhodes, de ne jamais porter les armes contre les Turcs [1]; qu'au mépris de leur serment, ils avoient toûjours été prêts à le faire, dans toutes les guerres de l'Empereur contre le grand Seigneur; que nouvellement encore ils avoient troublé Dragut dans le siége de Mehedia; que le grand Seigneur, pour se venger, les vouloit chasser d'Afrique; qu'il n'avoit armé une si nombreuse flotte qu'à ce dessein, & qu'enfin il ne pouvoit, à la considération de qui que ce fût, se dispenser de suivre les volontez de son Maître. D'Aramont voyant le Bacha infléxible, résolut de continuer son voyage, & d'aller promptement demander à Soliman ce qu'il n'avoit pû obtenir de son lieutenant: mais Sinan s'opposa à son départ, & l'obligea de rester à bord avec les François, pour être spectateur du succès de son entreprise.

HENRI II. 1551.

La question, de défendre ou d'abandonner la ville, étoit encore indécise. Poisieu soutenoit toûjours qu'il n'y avoit pas tant de danger, & les Espagnols en trouvoient beaucoup. Cette contrarieté partageant les opinions des Chevaliers, on choisit un arbitre, pour visiter la breche & en faire son rapport au Conseil; le choix tomba sur Guevara, pour qui les troupes avoient une grande considération, à cause de son âge & de son habileté dans la guerre. Sur son rapport, que le péril étoit fort grand, toute la garnison contraignit le Gouverneur à arborer le pavillon. Guevara avec deux Chevaliers fut chargé d'aller proposer qu'on leur donnât la vie, la liberté, & des vaisseaux pour les transporter; qu'à ces conditions ils étoient prêts à se rendre. Le Bacha feignit d'abord de les vouloir accepter, pourvû néanmoins qu'il fût dédommagé des frais de cette guerre: l'impuissance d'y satisfaire les obligea à le refuser, & ils furent aussi-tôt renvoyez. Mais Dragut fut d'avis qu'on les rappellât: il fit reflexion qu'en les congediant sans esperance de

1 L'Ordre de saint Jean de Jerusalem n'est jamais convenu de cet engagement.

HENRI II. 1551.

compoſition, il étoit à craindre qu'ils ne s'abandonnaſſent au deſeſpoir, & qu'en cet état ils ne ſe défendiſſent juſqu'à l'extremité. Sinan accepta donc l'offre qu'ils faiſoient de ſe rendre aux conditions qu'ils avoient propoſées, & dit qu'en conſidération de Dragut, il les diſpenſoit de lui payer les frais de la guerre. Après avoir juré ſur la tête de Soliman, qu'il tiendroit ſa promeſſe, il envoya un de ſes domeſtiques, ſous prétexte de faire venir Valier, afin de traiter avec lui, du nombre de vaiſſeaux dont il avoit beſoin, pour le tranſport de ſes gens. Ce n'étoit pas le vrai motif de la démarche qu'il faiſoit faire à ſon domeſtique : il ne l'envoyoit que pour examiner les aſſiégez, & pour juger, par leur contenance, de leur ſituation, & de ce qu'elle leur permettoit d'entreprendre. Ce domeſtique montra l'ordre qu'il avoit reçu de Sinan, & ajoûta, pour mieux tromper le Gouverneur qui balançoit à ſortir, qu'il avoit été envoyé pour ſervir d'ôtage. Valier fut ſéduit par ce diſcours, & pour marquer plus de confiance, il ne prit qu'un Chevalier à ſa ſuite, & ramena ce domeſtique, qu'il pouvoit au moins faire garder pour ôtage. Lorſqu'il fut proche de la tente de Sinan, le domeſtique prit le devant, pour informer ſon Maître que tout étoit conſterné dans la ville, & que les aſſiégez ſe rendroient à telles conditions qu'on leur impoſeroit. Sinan s'applaudiſſoit du ſuccès de ſon artifice, lorſque Valier parut; il le traita avec indignité, lui réïtera qu'il vouloit être rembourſé des frais de la guerre, & lui fit mettre les fers aux pieds. Le Chevalier, qui avoit accompagné le Gouverneur, porta dans la ville la nouvelle de cet indigne traitement; dès que les aſſiégez en furent informez, le reſſentiment, la colere, & plus encore la frayeur, s'emparerent de tous les eſprits, & les jetterent dans le trouble & dans la conſternation.

Le Bacha, qui s'étoit propoſé de conſerver le château, crut devoir ſe hâter de mettre encore quelque ſupercherie en pratique, pour ſe rendre maître de la place & des Chevaliers qui la défendoient. Dans ce deſſein il ordonna qu'on lui amenât le Gouverneur. Il lui dit qu'il acceptoit les conditions, & qu'il accordoit la liberté aux aſſiegés. Mais le lendemain l'ayant preſſé de ſouſcrire au payement des frais de la guerre, Valier lui repreſenta qu'un captif ne pouvoit former d'engagement, &

& que celui qu'il vouloit exiger de lui, feroit vain, puifqu'avec la liberté il avoit perdu tout pouvoir & toute autorité. Par une réponfe fi fage, il eut la confolation dans fon malheur, de ne point contribuer à celui de fes confreres. Le Turc voyant de ce côté fon projet échoüé, envoya auffi-tôt annoncer aux affiegez, qu'ils euffent à capituler, & leur jura encore par la tête de Soliman, qu'ils devoient s'attendre à être bien traitez. Par une legereté qui ne leur étoit plus pardonnable, la feule crainte de voir leur ville prife d'affaut, leur fit ajoûter foi aux promeffes de ce parjure. Ainfi les Chevaliers pleins de confiance, fuivis du refte des foldats avec leurs femmes & leurs enfans, fortirent de la ville; mais ils trouverent les Turcs aux portes, qui après les avoir dépoüillés, les emmenerent captifs dans leurs vaiffeaux. Deux cens Maures, qui reftoient de ceux qui avoient fervi les Chevaliers à ce fiége, furent tuez.

Lorfque le Gouverneur fomma le Bacha de fa parole & de fon ferment, celui-ci lui répondit que l'on ne devoit pas fe piquer de bonne foi avec des chiens, qui avoient été les premiers à violer la parole qu'ils avoient donnée à Soliman à la prife de Rhodes. D'Aramont obtint cependant la liberté de deux cens Chevaliers, dont la plûpart étoient François. Peu de tems après il racheta de Sinan quelques Chevaliers Efpagnols, & quelques jeunes François. Après la prife du château, il ne reftoit plus qu'une tour dans le port, anciennement bâtie par les Efpagnols, & qui étoit gardée par trente foldats que commandoit un Chevalier François. Ce capitaine précautionné & peu credule, pendant que les autres étoient occupez à fe rendre, ne l'étoit qu'à s'arranger & à raffembler fes effets, qu'il mit dans une barque, fur laquelle il alla joindre d'Aramont. Les Turcs fe trouverent ainfi maîtres de la ville & du château le feize Août, quarante-un ans après la conquête qui en avoit été faite par Pierre Navarre. Cette place fut donnée à Dragut à titre de Sangiacat, ou plûtôt de Bachalic. Il y fit faire deux Forts, l'un près de la Tour bâtie par les Efpagnols, & l'autre un peu plus avant, où les Turcs depuis ont toûjours tenu une bonne garnifon.

Le jour de cette prife fut célébré dans tout le camp, par des plaifirs divers & de grandes réjoüiffances. D'Aramont ne fut pas fort approuvé, d'avoir affifté au feftin que ces barbares avoient

HENRI II. 1551.

préparé. Leur artillerie se répondoit de tous côtez, & le soir tous leurs vaisseaux furent illuminés. Pour qu'il ne manquât rien à cette fête, on voulut aussi se repaître les yeux d'un spectacle agréable pour cette nation. Jean Cabasse canonier, qui avoit emporté d'un coup de canon la main du Secretaire de l'armée, fut attaché au milieu de la place, où il eut les mains les oreilles, & le nez coupés. Après avoir subi cette barbare operation, on l'enterra jusqu'à la ceinture, & le reste de son corps servit toute la journée de but aux fléches qu'on lui tira: ce malheureux percé de coups fut enfin étranglé.

Le départ d'Aramont succeda à cette fête; il partit avec la permission de Sinan, & retourna à Malthe. Valier fut mis en prison à son arrivée, par ordre du Grand-maître. Les Espagnols animés contre les François voulurent leur imputer ce qui étoit arrivé; mais le commandeur de Villegagnon les justifia par un écrit, & fit tout tomber sur le Grand-maître. Il représenta qu'il avoit détourné à son profit les deniers du trésor de l'Ordre, & que par avarice & par obstination, ayant négligé d'envoyer à propos les secours nécessaires à la conservation de Tripoli, Valier & les autres Chevaliers, sans esperance d'en recevoir, avoient été reduits à faire une capitulation précipitée & honteuse, sans prendre les mesures nécessaires [1].

Ceux qui jugent de cette affaire avec moins de prévention & plus de sincerité, conviennent que l'opiniâtreté du Grand-maître, la credulité de Valier, & la trahison de ce refugié de Cavaillon, hâterent & faciliterent aux Turcs la conquête de cette place forte, qui pouvoit resister au moins plus long-tems. Mais soupçonner d'Aramont de prévarication, l'accuser, comme faisoit le Grand-maître, d'avoir sollicité Valier à se rendre, c'étoit blesser toute vraisemblance : car on ne peut contester que le connêtable de Monmorenci, qui gouvernoit alors les affaires de France & étoit comme premier ministre, l'avoit chargé particulierement de passer à Malthe, pour assurer le Grand-maître de l'affection qu'il avoit pour son Ordre, & pour lui declarer, combien depuis la mort de Philippe de Villiers l'Isle Adam son parent, il prenoit part à tout ce qui pouvoit l'interesser. Le regret qu'eut le connêtable de la perte de

1 On trouve un détail très ample & très curieux à ce sujet, dans le livre onziéme de la nouvelle histoire des Chevaliers de S. Jean de Jerusalem, par M. l'Abbé de Vertot.

Tripoli, se fait sentir dans une lettre, que j'ai actuellement entre les mains. Il l'écrivit dans ce tems-là à Brissac Gouverneur de Piémont, à qui il ne cachoit rien : il y exprime le déplaisir extrême qu'il avoit, qu'une ville, qui avoit été le séjour des Chrétiens, fût devenuë une retraite de brigands.

Le Roi justement irrité, de ce que les Imperiaux soupçonnoient ouvertement les François, particulierement d'Aramont, d'avoir facilité aux Turcs la prise de Tripoli ; envoya Belloy, gentilhomme ordinaire de sa maison, au Grand-maître, avec une lettre datée du dernier de Septembre, par laquelle il lui marquoit, qu'il étoit offensé des bruits qui se répandoient ; qu'il demandoit à être éclairci sur ce qu'on imputoit à d'Aramont, afin de mesurer la peine au crime, s'il en étoit convaincu, ou de le justifier par son témoignage chés les nations étrangeres, s'il étoit innocent. Le Grand-maître répondit au Roi le 17 de Novembre en ces termes :

» Pour satisfaire aux volontez & aux ordres de votre Majesté, » nous lui répondrons qu'Aramont aborda ici le premier jour » d'Août, avec deux galeres & un brigantin. Après que nous lui » eûmes fait une reception digne de lui, il nous montra l'or- » dre que vous lui aviés donné, de passer ici en allant à Con- » stantinople, pour nous promettre de votre part tous les bons » offices possibles : nous le priâmes d'aller en Afrique, pour dé- » tourner les Turcs de l'entreprise du siége de cette ville, s'ils » ne l'avoient pas encore commencé, ou si la ville étoit déjà » assiegée, d'employer son crédit, pour les engager à se retirer. » Aramont se rendit sans peine à nos prieres ; nous le vîmes » s'embarquer sur un de nos brigantins, pour aller en Afrique ; » mais il revint, sans avoir pû rien gagner sur les Turcs. Les » regrets qu'il a eus de la perte de Tripoli ont égalé les nôtres; » il nous en donna des témoignages, dans le conseil public de » nôtre Religion, en nous assurant qu'il n'avoit rien négligé » pour obtenir ce que nous desirions, qu'il y avoit travaillé » avec d'autant plus de zéle, qu'il s'agissoit d'obéïr aux ordres » de votre Majesté. Pour découvrir la source de ce malheur, » nous avons fait faire des informations de tous côtez, avec toute » la diligence & l'exactitude possible, & nous n'avons rien trou- » vé, qui puisse rendre suspect d'Aramont, & nous donner lieu » de lui attribuer ce qui s'est passé dans la perte de cette place.

HENRI II. 1551.

» Au contraire nos Chevaliers prisonniers, à leur retour, nous ont » assuré, que non-seulement il n'y avoit rien à lui reprocher, » mais que nôtre Ordre devoit se souvenir éternellement de ses » bons offices. Ainsi nous attestons que les bruits qui se sont ré- » pandus sont sans fondement. »

Cette lettre, dont j'ai une copie entre les mains, fut depuis envoyée par ordre du Roi à tous ses Ambassadeurs, dans les Cours étrangeres : par ce moyen on fit cesser les plaintes des Imperiaux, & les bruits injurieux à la gloire du nom François.

Fin du septiéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE HUITIÉME.

Henri II. 1551.

Affaires d'Allemagne. Edit de l'Empereur au sujet du Concile.

APrès avoir traité au long des affaires d'Afrique, dont on n'a communément qu'une connoissance imparfaite, il est tems de revenir à celles de l'Europe. L'Empereur renvoya au 13 de Fevrier la Diete, qu'on avoit commencé à tenir l'année précédente; mais il fit auparavant un édit qui portoit, que puisqu'il étoit constant qu'un Concile Œcumenique pouvoit seul terminer les disputes de la Religion, il promettoit de donner tous ses soins, pour que tout se passât dans cette affaire importante, avec équité & avec ordre, & qu'on y décidât sans partialité, conformément à l'Ecriture & à la doctrine des Peres: qu'il donneroit toute son attention à cette

HENRI II. 1551.

affaire, qui le regardoit perſonnellement, comme protecteur de l'Egliſe & défenſeur des Conciles; ce ſont les titres qu'il ſe donne dans cet édit, en vertu deſquels il ordonne qu'on ait toutes ſortes d'égards pour ceux qui viendroient au Concile, ſoit qu'ils changent de ſentiment ſur la Religion, ſoit qu'ils perſéverent dans la confeſſion d'Ausbourg; il y déclare qu'il leur ſera libre de reſter à Trente, tant qu'ils voudront, & de propoſer à l'Aſſemblée tout ce qu'ils jugeront à propos, pour la tranquillité de leurs conſciences, ou pour l'éclairciſſement des matieres; il prie auſſi tant les eccléſiaſtiques Romains, que ceux de la confeſſion d'Ausbourg, de ne point négliger la bulle du ſouverain Pontife, mais de venir bien préparez à tout ce qu'on pourroit objecter pour, ou contre; afin que dans la ſuite ils n'ayent pas à ſe plaindre avec raiſon, ou de ce qu'on les aura exclus par trop de précipitation, ou de ce qu'on ne leur aura pas permis d'expliquer ſuffiſamment leur doctrine. On parla alors du formulaire d'Ausbourg; & comme pluſieurs oppoſoient différentes raiſons pour ne le pas recevoir, l'Empereur ſe chargea lui-même d'en prendre une plus ample connoiſſance.

C'eſt un uſage en Allemagne, que quand le nombre des affaires s'accroît conſidérablement, celles qui n'ont pû être terminées dans les dietes ſoient de nouveau examinées dans des Conſeils particuliers, par l'ordre de l'Empereur & des Etats de l'Empire. Ces Conſeils ont la même autorité que la diete même; enſorte que s'il ſe trouvoit pourtant quelque affaire d'une conſéquence, qui exigeât l'autorité & la préſence de l'Empereur, le rapport lui en feroit fait, avant que d'en décider ſouverainement.

Il fut donc réſolu que les Députez des ſept Electeurs & des ſix autres Princes viendroient à Nuremberg le premier jour d'Avril, pour délibérer de quelle maniere on devoit remplacer l'argent, qui avoit été tiré du tréſor public pour la guerre de Magdebourg. Et comme cette guerre étoit très-importante pour le ſalut de l'Empire, & devoit ſervir d'exemple, pour contenir ceux, qui dans la ſuite ſe voudroient révolter, on permettoit aux Magiſtrats d'impoſer pour les frais de cette guerre, un tribut ſur chacune des villes de leur dépendance, & l'Empereur lui-même promit de payer ſon

contingent. Comme le bruit couroit que le prince Albert de Mansfeld & le colonel Heidek, avoient réfolu l'hiver précédent, de donner du fecours à ceux de Magdebourg, on ordonna que, s'il arrivoit dans la fuite que des troupes fe répandiffent en quelque endroit de l'Allemagne, les Princes voifins & les villes joindroient leurs forces pour les furprendre, les tailler en pieces, & étouffer promptement les premiers feux de la révolte, avant qu'ils pûffent allumer un incendie. On déclara que l'Empereur fe chargeoit de faire rendre juftice à ceux qui fe plaignoient, qu'on ne l'avoit pas obfervée à leur égard; que les biens de l'Eglife ufurpez & pillez, avec une licence facrilege, dans les guerres précédentes, feroient reftituez, & qu'on remettroit chacun en poffeffion de ce qui lui appartenoit.

Le roi Ferdinand avoit porté déjà fes plaintes aux Etats de l'Empire, au fujet des nouvelles hoftilitez des Turcs; il repreſentoit qu'ils avoient pris les armes en Hongrie pendant la tréve; qu'ils élevoient une citadelle fur les frontieres; qu'ils avoient tâché de s'emparer de Zalnoch, une de fes plus fortes places; qu'ayant fait une irruption dans la Valachie, fans qu'il leur eût donné fujet d'en agir ainfi, ils ne cherchoient qu'à mettre par-tout le trouble & la divifion, & à rallumer la guerre.

Jugement rendu par l'Empereur contre le Land-grave.

Sur ces reprefentations, on lui accorda, quoiqu'avec peine, les fecours qu'on lui avoit promis dans la Diete précedente. L'Empereur peu de tems après ôta le comté de Dietz au Landgrave de Heffe: on le jugea comme par contumace, & on ne reçut point fes défenfes. En vain il allegua qu'on ne lui avoit pas permis de répondre; qu'on l'avoit empêché de confulter fon Confeil; qu'on lui avoit donné des efpions, & qu'après que la fuite qu'il méditoit eut été découverte, on l'avoit toûjours gardé fi étroitement, que perfonne n'avoit pû le voir, ou lui parler fans témoins.

On avoit traité jufqu'alors de la fucceffion à l'Empire, entre l'Empereur & le roi Ferdinand. Marie, fœur de Ferdinand & reine de Hongrie, étoit la médiatrice de cette grande affaire; ce fut néanmoins fans aucun fruit. L'Archiduc Maximilien, dont on croyoit que les confeils & les interêts avoient détourné Ferdinand de fe conformer aux intentions de l'Empereur, craignant l'indignation de fon beau-pere, fongea à paffer

HENRI II. 1551.

inceſſamment en Eſpagne, & à en tirer ſa femme, déjà mére de deux Princes. Il partit donc d'Auſbourg avec ſon pere le 13 de Mars; & ſur la fin de Mai, il ſe rendit en Eſpagne par l'Italie, avec le prince Philippe fils de l'Empereur. Dans la route il logea à Genes chez André Doria, avec qui il avoit déjà lié une étroite amitié, & qui avoit coûtume de le recevoir, lorſqu'il paſſoit par cette ville.

Cependant les députez de Breme, convoquez à Auſbourg l'année précedente par l'Empereur, s'en retournerent ſans avoir rien fait. Tandis que ce Prince étoit à Auſbourg, il fit, à la perſuaſion, comme l'on croit, de Granvelle évêque d'Arras, interroger ſéparément les Prédicateurs, par Selde, Haaſon & Malvende; il les reprit enſuite très-aigrement, étant perſuadé qu'ils étoient cauſe que la derniere profeſſion de foi* qu'on avoit preſcrite, n'étoit pas reçuë de tout le monde: & comme peu de tems auparavant l'évêque de Straſbourg en avoit déjà fait des plaintes aſſez vives, les Prédicateurs furent chaſſés de la ville, avec défence de prêcher en aucune façon au peuple dans toute l'étenduë des terres de l'Empire. On leur preſcrivit qu'ils n'iroient point trouver leurs amis ou leurs proches, qu'ils ne diroient à perſonne les raiſons de leur exil; qu'enfin après leur départ ils ne découvriroient ou n'écriroient à qui que ce fût la conduite qu'on avoit tenuë à leur égard. On les intimida, & ils promirent tout ce qu'on exigea d'eux, en levant publiquement la main, ſelon la coutume; il fut enſuite recommandé au Senat d'empêcher que l'on continuât d'enſeigner dans les Egliſes la doctrine de Luther, juſqu'à ce que l'Empereur en eût ordonné autrement. On chaſſa auſſi les Profeſſeurs & Régens, parce qu'on les rendoit reſponſables de ce que le formulaire d'Auſbourg n'avoit pas été ſuivi. On en agit de même avec ceux de Meminghen, & avec les autres villes de la Souabe, qui, comme l'Empereur en avoit été informé, étoient rentrées dans la ligue de Saxe. Il envoya enſuite Henry Haaſon pour y changer l'ordre de la Police, établir de nouveaux Senateurs, chaſſer les Miniſtres, & caſſer les Profeſſeurs, s'ils n'obéïſſoient. On défendit auſſi à ceux qui étoient venus à Auſbourg, pour y enſeigner, de faire leurs fonctions; & on leur enjoignit de retourner chez eux. Un d'eux ayant allegué, que ſa femme étoit prête d'accoucher, &

* Le formulaire appellé *Interim*.

ſuppliant

suppliant avec instance qu'il lui fût au moins permis d'aller la voir. Granvelle se tournant vers ceux qui étoient avec lui : Il appelle, dit-il, sa concubine, sa femme. Tel fut l'expédient qui parut le plus convenable aux Ministres de l'Empereur, pour faciliter la tenuë du Concile, & pour faire ensorte que, les Théologiens étant chassés des villes qui auroient pû les envoyer à Trente, les Peres de ce Concile eussent moins d'adversaires. Les exilez se réfugierent les uns en Suisse, les autres en differens pays : la plûpart des bourgeois des villes, d'où ils étoient chassez, leur donnerent du secours ; l'électeur Jean Frederic, quoique prisonnier, leur fit tenir de l'argent par ses officiers, leur témoigna qu'il prenoit beaucoup de part à leur disgrace, les consola, & leur donna enfin toutes sortes de marques de bienveillance.

Cet exil des Prédicateurs fit qu'on abandonna toutes les Eglises : la solitude y devint si grande, qu'on s'en plaignit hautement. On disoit que l'Empereur ne se contentoit pas d'exercer sa tyrannie à l'égard des biens & de la liberté des sujets ; mais qu'il tyrannisoit encore les consciences. Les Magistrats, contre lesquels on étoit extrêmement indigné, vinrent enfin à bout de trouver un Ministre de la Confession d'Ausbourg, nommé Gaspard Hubert, qui après avoir desavoué publiquement la doctrine de Luther, qu'il avoit autrefois professée, se mit à prêcher, au grand étonnement de plusieurs personnes, en faveur du formulaire dressé par l'Empereur.

Continuation du Siege de Magdebourg.

Cependant les affaires de Magdebourg étoient toûjours dans le même état ; le siege continuoit foiblement pendant l'absence de Maurice, qui, comme nous l'avons dit dans le livre précedent, s'étoit mis en chemin, pour surprendre ou combattre ouvertement les troupes auxiliaires, que les villes Vandaliques avoient envoyées au secours de cette place. Le comte Albert de Mansfeld, qui conduisoit ces troupes, fut battu, & ses gens mis en fuite ; il entra néanmoins dans la ville. Ce Général forma alors le dessein d'attaquer Neustat, dont les troupes de Maurice s'étoient saisies ; mais il fut contraint de se retirer avec perte. Maurice revint le 26 Janvier : on commença par quelques legeres escarmouches ; mais quatre jours après on combattit avec tant d'ardeur, qu'il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre, & que Maurice, reconnu & investi

HENRI II. 1551.

par ceux de Magdebourg, courut risque d'être fait prisonnier. Tandis que l'on combattoit, un heraut envoyé de la part de l'Empereur fut introduit dans la ville le 6 de Fevrier; mais on ne conclut rien avec lui, parce qu'il n'étoit porteur d'aucune lettre de ce Prince, & que le sénat ne crut pas devoir autoriser de pareilles conferences.

Les Imperiaux dresserent une batterie de sept grosses pieces de canon, qu'ils avoient fait venir de Neustat, dont ils battirent la ville, & principalement la tour de St. Jacque; ce qui causa une grande perte aux assiegez; cependant quoique la tour eût essuyé dix-sept cens coups de canon, elle n'en fut point ébranlée. Le 27. Fevrier les assiegez firent une sortie; on combattit en deux endroits differens plus vivement que jamais: la perte fut si grande du côté des Imperiaux, qu'ils furent contraints d'employer plusieurs charretes pour porter leurs morts à Neustat, & les y enterrer. La riviere d'Elbe s'enfla alors extraordinairement par les pluyes abondantes; les moulins, qui étoient sur cette riviere, furent emportez par la violence des eaux, & une partie des remparts de la ville fut abatuë; ce qui fut très fâcheux pour les assiegez.

Pour reparer ces pertes, le sénat fit équiper & armer deux navires, dont on se servit principalement pour porter des vivres à la ville, & pour se saisir de ceux des ennemis. A ces maux se joignit une violente sédition de la part des soldats de la garnison, qui n'étoient point payez; elle ne fut appaisée que par un prompt payement, & par le comte Albert de Mansfeld, qui y mit ordre. Il parut peu de tems après dans l'air des parelies de differentes couleurs, & la nuit suivante trois lunes se firent voir dans le ciel: spectacle qui redoubla la terreur, & qui regardé des deux côtez comme un prodige, fut interpreté suivant les interêts & les vœux des deux partis contraires. Enfin les Imperiaux ayant armé un navire, & conduit leurs travaux jusqu'au bord de la riviere d'Elbe, empêcherent les assiegez de naviger sur ce fleuve, & leur ôterent toute esperance de recevoir le secours, que Volrad & Jean, fils du comte de Mansfeld, étoient allez chercher.

Cependant les assiegez faisoient des sorties continuelles, & s'opposoient aux progrès des ennemis avec un courage infatigable. Enfin le 5 de Mai, le Secretaire de la ville, invité par

Maurice, partit avec un ſauf-conduit pour le camp des Impe-riaux ; il s'y rendit, & revint dans la ville avec un écrit ſcellé du ſceau de Maurice ; auſſi-tôt le ſénat choiſit trois perſonnes pour traiter de la paix, qui furent, le docteur Emden procu-reur de la ville, Jacques Berick bourg-meſtre, Arnaud Hoffen échevin, & le Secretaire dont nous avons fait mention. On commença alors à conferer avec Maurice : le ſecretaire, nom-mé Heydeck, alloit ſans ceſſe de la ville au camp, & du camp à la ville ; rien neanmoins ne fut terminé, parce que les conditions parurent trop dures aux aſſiégez.

HENRI II. 1551.

L'aſſemblée qu'on avoit tenuë à Nuremberg au mois d'A-vril, vouloit qu'on employât au ſiége de la ville les ſommes qu'on avoit amaſſées ; mais quoique l'Empereur preſſât beau-coup, on lui obéïſſoit lentement, à cauſe de la longueur du ſiége, & qu'on ne voyoit pas encore, quand il pourroit finir : cela donna occaſion à une émeute dans le camp des Impe-riaux ; le ſoldat mutiné couroit ſans ordre, entroit dans les tentes des Chefs, & les pilloit. Ils tuerent le grand Prévôt de l'armée, & le bourreau, afin qu'il n'y eût perſonne pour pu-nir leur crime ; cependant l'émeute fut appaiſée, & les au-teurs de la ſédition furent pendus. Depuis ce tems-là les com-bats continuerent, mais avec beaucoup de perte du côté des aſſiégeans, qui le 16. de Juillet ayant voulu enlever le bétail, furent obligés de s'enfuïr, après un combat opiniâtre. Mais l'arrivée des deux capitaines Golker & Lazare Svendi, rétablit le combat, qui ne fut pas plus avantageux pour les Imperiaux qu'il l'avoit été auparavant : cinquante des leurs furent tuez, & trente-ſept faits priſonniers.

Le duc Maurice, qui ſous pretexte de quelques affaires particulieres, s'étoit retiré à Pyrn dans la Miſnie, écrivit qu'il ſouhaitoit une entrevuë avec les députez de la ville. Le Con-ſeil reçût cette nouvelle avec plaiſir ; & l'on envoya à ce Prin-ce des députez, qui furent eſcortez & conduits par Albert de Brandebourg. Bien de gens ont cru que tout ce que fit Mau-rice dans la ſuite, pour la liberté de l'Allemagne, fut con-certé ſecrettement dans cette conférence avec les députez ; afin de les porter à accepter plus volontiers les conditions de paix. On n'attendit pas leur retour, pour recommencer les hoſtilitez : le duc Henri de Brunſwick & Charle ſon fils

HENRI II. 1551.

fomentoient la division, pour venger de vieilles querelles, qui s'étoient reveillées en dernier lieu. Le combat qui se donna le 7 Juillet, fut malheureux pour les assiégeans, qui perdirent plus de trois cens des leurs: le marquis Albert se récria inutilement sur ce qu'on violoit la tréve.

Articles de paix proposés.

Déjà les députez étoient revenus avec les articles proposez par Maurice. Ces articles portoient: Que les habitans de Magdebourg se rendroient sans aucune condition; qu'ils imploreroient la clemence de l'Empereur; qu'ils ne feroient aucune alliance ni contre lui, ni contre le roi Ferdinand, ni contre la maison d'Autriche, ni contre les Pays-bas; qu'ils garderoient les loix de l'Empire; qu'ils se représenteroient en Justice; qu'ils indemniseroient le Clergé des pertes qu'il avoit souffertes; qu'ils démoliroient les fortifications qu'on avoit élevées; qu'ils recevroient dans leur ville une garnison de quinze cens hommes; qu'ils y recevroient aussi l'Empereur, & son Frere, aussi bien que ceux qu'ils y envoyeroient, quelques troupes qu'ils amenassent avec eux, & en quelque tems que ce fût; qu'ils livreroient douze pieces de canon avec leurs affuts; qu'ils payeroient deux cent mille écus d'or, & feroient serment d'exécuter tous ces articles. Quoique ces conditions parussent trop dures, pour que le Conseil y souscrivît, on ne laissa pas d'en déliberer, & elles ne furent pas d'abord rejettées.

Il y eut un autre combat, où le marquis Albert de Brandebourg, qui commandoit en l'absence de Maurice, fut mis en déroute; ce qui l'irrita tellement, que le 26 Juillet il envoya un heraut d'armes, pour rejetter absolument les réponses, que ceux de Magdebourg avoient faites aux articles de la paix, proposés à Pyrn par Maurice. Les mois de Juillet & d'Août se passerent en de petits combats, qui ne décidoient de rien; il y eut aussi des soûlevemens dans la ville de la part des bourgeois, au sujet de quelques lettres supposées, & de quelques fausses accusations intentées contre plusieurs d'entr'eux: les choses allerent si loin, que les troupes assemblées en tumulte demanderent qu'on leur livrât un conseiller de ville, nommé Hein Alman, qu'ils accusoient de trahison. Il cria: A l'injustice! & protesta qu'il consentoit de souffrir les plus cruels tourmens, s'il étoit convaincu juridiquement; le Conseil ayant

répondu pour lui, la sédition fut appaisée; & l'on reconnût enfin que ces lettres & ces soupçons venoient de la part de l'ennemi, qui vouloit semer la discorde entre les assiégez, pour venir à bout, par la supercherie, de ce qu'ils ne pouvoit exécuter à force ouverte. On choisit donc, parmi les bourgeois & les gens de guerre, des personnes irreprochables, pour examiner les lettres qu'on envoyeroit ou qu'on recevroit, afin que désormais on n'ajoûtât plus foi si legerement aux soupçons qui pourroient naître, ni aux accusations qui feroient intentées. Enfin le 3. de Septembre Heideck revint à Neustat; la tréve fut concluë, durant laquelle le Conseil envoya, comme il en étoit convenu, des députez à Vittemberg, pour l'assemblée des Etats que Maurice y tenoit : sur ces entrefaites les habitans de Magdebourg démolirent un couvent de Franciscains qui étoit dans leur ville; & afin de leur ôter toute esperance de le voir rétabli, ils bâtirent à la place des maisons particulieres.

HENRI II. 1551.

Magdebourg se rend.

Les députez revinrent chez eux : il y eut une entrevûë avec le secretaire Heideck hors de la ville, près des carrieres : enfin la paix fut concluë & signée de part & d'autre. On adoucit un peu les conditions proposées à Pyrn par Maurice, & l'on n'exigea que cinquante mille écus d'or. On ajoûta que les habitans obéiroient au dernier édit, & qu'ils renvoyeroient sans rançon le duc de Mekelbourg, & les autres prisonniers; les troupes de la garnison furent congediées, après avoir reçû une paye de huit mois; & le duc de Mekelbourg, qu'on avoit mis en liberté, les retint à son service.

Maurice avec toute son armée entra dans la ville le 16 de Novembre, & comme il avoit eû la qualité de Général dans cette guerre, il fit prêter serment à tout le monde, non seulement au nom de l'Empereur & de l'Empire, mais au sien propre.

L'assemblée se tint dans la place publique; & là, le traité d'alliance perpetuelle fut conclu, en conservant à la ville tous ses privileges, & la liberté de la Religion. On s'engagea en même tems à garantir de toute insulte & de tout dommage, non seulement la ville, mais encore le pays d'alentour : tout se passa au grand contentement des bourgeois, & Maurice fut salué Burgrave de Magdebourg, avec l'applaudissement

général de toute la ville. L'armée se retira, & on ne laissa dans Magdebourg que cinq compagnies de gens de guerre, comme on en étoit convenu.

HENRI II. 1551.

Après cela Maurice fit appeller, par ses conseillers Fachsen, Carlebick & Mordeysen, les prédicateurs, ausquels il reprocha les libelles diffamatoires & les estampes injurieuses, qu'ils avoient répandus contre lui, comme s'il eût changé de Religion, ou qu'il eût fait la guerre à leur ville, parce qu'elle étoit demeurée ferme dans la profession de la saine doctrine : il ajoûta que quoiqu'ils méritassent un châtiment sévere, il vouloit bien, par égard pour l'interêt public, ne conserver aucun ressentiment des injures qu'il avoit reçûës de leur part; mais qu'en revanche il souhaitoit qu'ils se contentassent à l'avenir d'exhorter le peuple à se corriger, à obéir aux princes & aux magistrats : qu'ils eussent donc soin de faire faire des prieres publiques pour l'Empereur, pour lui & pour toutes les autres puissances : que le Concile avoit déjà commencé ses séances à Trente, où il devoit envoyer en son nom & au nom des autres princes & des autres Etats la confession de foi qu'il suivoit ; qu'ils priassent donc le Tout-Puissant pour l'heureux succez de cette entreprise, au lieu de la rendre odieuse, comme ils avoient fait jusques-là.

Les prédicateurs tinrent à ce sujet une conférence ensemble, & répondirent que, quant aux estampes, ils ne les avoient point répanduës ; & que néanmoins ils ne les croyoient pas si condamnables, puisqu'on ne pouvoit disconvenir que depuis trois ans quantité de gens n'eussent changé de Religion dans ses Etats, & que si on faisoit réflexion sur les auteurs de cette guerre, on ne pourroit révoquer en doute, que la ville n'eût été assiegée, pour opprimer la Religion; que pour eux ils avoient toûjours averti les peuples de leur devoir, avec le même zéle qu'ils avoient rempli leurs autres obligations, & qu'ils auroient soin de continuer dans la suite ; qu'au reste ils jugeoient bien differemment du Concile convoqué à Trente ; qu'ils croyoient que cette assemblée ne tendoit qu'à éteindre la verité, puisque l'évêque de Rome, l'ennemi déclaré de la verité, y présidoit ; ensorte qu'ils ne pouvoient s'adresser à Dieu, que pour le prier de vouloir renverser & dissiper les desseins pernicieux de ses ennemis, dont il ne falloit attendre que des

effets funeftes, & rien qui ne fût contraire à la gloire de Dieu & au bien public.

Henri II. 1551.

Cette reponfe, plus libre & plus hardie qu'il ne convenoit à des gens qui venoient de fe foumettre, fit croire aux perfonnes les plus fages, que Maurice avoit traité en apparence ceux de Magdebourg avec févérité; mais qu'il leur avoit promis en fecret de les maintenir dans l'exercice de leur Religion, & dans la joüiffance de leur liberté, & qu'il avoit foumis cette ville plûtôt pour lui-même que pour l'Empereur. Quelque diffimulé que fût ce Prince, il n'avoit cependant pû s'empêcher de laiffer entrevoir fon deffein; car quelque tems auparavant, lorfque le Landgrave de Heffe & ceux de la maifon de Naffau, difputoient pour la feigneurie de Gatznelleboghen, voyant que l'Empereur l'avoit adjugée à Guillaume de Naffau Prince d'Orange, Maurice ne laiffa pas de prendre les habitans fous fa protection, & de leur faire prêter ferment, du confentement des enfans du Landgrave. Il allegua pour raifon une alliance heréditaire entre les maifons de Heffe & de Saxe, par laquelle il étoit ftipulé, qu'au défaut des hoirs mâles ils pourroient fucceder les uns aux autres. Tout le monde convint qu'il faifoit en cela une veritable injure à l'Empereur, qui avoit déjà décidé cette affaire; ce Prince néanmoins ferma les yeux fur ce procedé indécent, & Maurice ne laiffa pas de continuer en toute autre chofe, à fe montrer zélé pour le foutien de la majefté impériale.

Traité de ligue contre l'Empereur, entre l'Electeur Maurice, plufieurs Princes de l'Empire, & le roi de France.

Il eft certain que Maurice fit dès ce tems là un traité fecret avec le Roi de France, par l'entremife de Jean de Freffe évêque de Bayonne, qui ayant demeuré long-tems en Allemagne, fçavoit la langue de ce pays, & étoit alors auprès de lui, fous prétexte de quelques autres affaires. Ce traité fut fait au nom de l'Electeur Maurice, du jeune marquis George Frederic & Jean Albert de Brandebourg, & du prince Guillaume de Heffe; telles en furent les conditions; Qu'ils déclareroient enfemble la guerre à l'Empereur, pour foûtenir la Religion, pour conferver la liberté de l'Allemagne, & pour tirer le Landgrave de Heffe de la captivité, où il étoit depuis cinq ans, contre la foi donnée; Qu'ils exhorteroient tous les Electeurs de l'Empipire, tous les Etats & toutes les villes, à fe liguer avec eux dans les mêmes vûës; Qu'on tiendroit pour ennemis, & pour

HENRI II. 1551.

rebelles, & traîtres à la patrie, ceux qui s'opposeroient à une si loüable entreprise, ou qui favoriseroient l'Empereur à leur préjudice, de quelque maniere que ce fût; qu'on les poursuivroit à feu & à sang, & qu'on ne pardonneroit à personne: De plus qu'on ne feroit ni paix ni tréve avec l'Empereur, sans l'aveu du Roi, qui de son côté n'en feroit point avec l'Empereur, sans l'aveu des Confederez, qui ne représenteroient tous qu'une même personne; en sorte que l'un ne pourroit agir sans l'autre; Qu'on n'auroit d'autres interêts que ceux de la cause publique; qu'en un mot il n'y auroit point de traité, où ne fussent compris, non-seulement les Electeurs eux-mêmes, mais encore leurs sujets; & ceux qui portoient les armes, ou qui les porteroient à l'avenir, jusqu'à ce que cette guerre, entreprise pour de si justes causes, fût entierement terminée; Qu'ils joindroient leurs troupes à celles du Roi, s'il étoit nécessaire; Qu'on commenceroit par réduire ceux qui pourroient être le plus à craindre, voisins ou autres; & qu'ensuite on iroit attaquer l'Empereur, en quelque endroit qu'il fût, soit en Allemagne, soit dans les Pays-bas, ainsi que le Roi le jugeroit à propos; Que ce Prince payeroit, pour les trois premiers mois, 240000 écus d'or, le 25 Fevrier prochain, & chaque mois suivant, 60000; Que les confédérez leveroient 8000 chevaux hors de leurs Etats, pour s'opposer aux levées de l'Empereur, & auroient toûjours des troupes prêtes dans les terres de leur obéïssance, pour n'être pas obligez, en cas qu'on vînt attaquer leurs frontieres, de quitter l'armée, & de perdre, en séparant leurs forces, l'occasion de donner bataille: Que si l'électeur de Saxe, Jean Fréderic, & ses enfans, entroient dans cette confédération, ils seroient obligez de donner des sûretez à Maurice, qui de son côté promettroit sincerement de s'employer pour la liberté de leur Pere; & que s'ils le refusoient, on les traiteroit comme ennemis: Que le Prince Guillaume de Hesse, & le Landgrave son pere, renonceroient à l'alliance de l'Empereur, avant que de faire aucunes levées, & que l'électeur Maurice feroit sçavoir de son côté à l'Empereur, par écrit, qu'il renonçoit à son amitié & ne vouloit plus le servir: Que pour remedier à un inconvenient, qui ordinairement ruine les armées, où l'autorité est partagée entre plusieurs Chefs (inconvenient qui cinq ans auparavant avoit causé la défaite des Confédérez) l'électeur Maurice

auroit

auroit le commandement général & abfolu, avec pouvoir de choifir trois perfonnes pour fon confeil : Qu'on ne feroit aucune alliance, traité ou convention quelconque, fans l'avis & le confentement de tous en général ; que le butin & le produit des contributions feroient également partagés entr'eux : Que les troupes prêteroient ferment de fidélité à tous les Officiers généraux : Qu'en tous les confeils, où l'on délibereroit des affaires, l'électeur Maurice auroit deux voix en qualité de Général, & les autres Chefs n'en auroient qu'une ; qu'on donneroit des ôtages de part & d'autre : du côté des confédérez, ou Chriftophle ou Charle, princes de Meckelbourg, & Louis ou Philippe Princes de Heffe ; & de la part du Roi, Jean de la Marck, feigneur de Jamets, & Henry de Lenoncourt, comte de Nanteuil.

HENRI II. 1551.

On ajoûta à ces articles, qu'il paroiffoit néceffaire que le Roi fe rendît au plûtôt maître de Cambray, fi cela fe pouvoit, & qu'il fe faisît de Mets, de Toul, & de Verdun ; qu'il y mît de fortes garnifons & les poffedât en qualité de Vicaire de l'Empire ; qu'en même-tems il fe jettât fur les Pays-bas, afin qu'attaquant l'Empereur par plufieurs endroits, on pût affoiblir fes forces, en l'obligeant de partager fes troupes. Enfin les Princes liguez promirent qu'ils reconnoîtroient le Roi pour leur meilleur ami ; qu'ils l'honoreroient comme leur pere ; & que par reconnoiffance, ils feroient toûjours prêts à le fervir, pour la confervation de fes Etats & pour le recouvrement des Provinces, que lui ou fes prédéceffeurs avoient perduës ; qu'ils feroient même tout leur poffible pour qu'il fût élu Empereur, s'il le fouhaitoit, ou du moins qu'on fît choix de quelqu'un qui fût à fon gré, & ami de la France, & qui s'obligeât par ferment à obferver ce traité. Tel fut celui que conclurent fecrettement l'évêque de Bayonne & l'électeur Maurice le 9 d'Octobre. Le Roi enfuite le ratifia à Chambor où il étoit, & jura d'en obferver les articles, le 16 Janvier, en préfence du marquis Albert de Brandebourg.

Après la reddition de Magdebourg, l'électeur Maurice qui étoit encore dans la ville, témoigna affez ouvertement, qu'il avoit deffein de mettre le Landgrave fon beau-pere en liberté, à quelque prix que ce fût. En effet il avoit pour cela envoyé des députez à l'Empereur & avoit prié le roi de Dannemarc

HENRI II. 1551.

& la plûpart des princes d'Allemagne, d'intervenir à ce sujet; les députez trouverent l'Empereur à trois journées de Trente, à Infpruck, où il étoit allé d'Aufbourg au commencement du mois de Novembre, afin que fe trouvant plus près, il pût mieux donner ordre aux affaires du Concile & à la guerre de Parme déjà commencée, & dont nous parlerons bientôt. Les envoyez de Maurice, dans l'audience qu'ils eurent de l'Empereur, parlerent d'abord de la prifon du Landgrave, & reprefenterent, au nom de l'électeur Joachim de Brandebourg, & de l'électeur Maurice, avec quelle injuftice on retenoit ce Prince prifonnier; ils imputerent cette iniquité aux miniftres de l'Empereur, qui par cette conduite odieufe flétriffoient l'honneur des princes de l'Empire, & en même-tems celui de fon augufte Chef. Ils conjurerent ce Monarque d'avoir en cela égard à lui-même, & de trouver bon que n'ayant pû rien obtenir par leurs prieres & par leurs lettres, ils euffent employé le credit des Princes, dont les envoyez étoient prefens, pour obtenir de lui ce qu'ils defiroient. On lut enfuite les lettres du roi Ferdinand, & celles de l'électeur de Baviere & des ducs de Lunebourg, en faveur du Landgrave, & l'on donna audience aux envoyez de l'électeur Palatin, du duc des Deux-Ponts, du marquis Jean de Brandebourg, des ducs Henri & Jean de Meckelbourg, du marquis de Bade, & du duc de Virtemberg.

Au bout de quelques jours l'Empereur donna fa réponfe; il dit, que l'affaire étoit importante, & qu'elle demandoit une mure déliberation, & furtout la prefence de Maurice, qui devoit arriver bien-tôt, & fans lequel elle ne pouvoit fe terminer; qu'il étoit donc à propos de l'attendre; qu'ils pouvoient cependant jufqu'à ce tems-là s'en retourner chez eux, & dire de fa part à leurs maîtres, qu'il auroit égard à leur priere, & qu'il leur témoigneroit le cas qu'il faifoit de leur recommandation.

Cependant le prince Guillaume, fils aîné du Landgrave, vint trouver l'électeur Maurice, & ayant appris de lui ce qui s'étoit fait avec l'Empereur, il lui repréfenta la malheureufe fituation de fon pere languiffant dans une ennuyeufe prifon; il lui dit enfuite, que comme fon devoir l'obligeoit de tout entreprendre pour fecourir fon pere, il le prioit de lui faire dans

peu de tems une réponſe nette & préciſe, & que s'il y manquoit, de ne pas trouver mauvais qu'il lui donnât action, à lui & à l'électeur Joachim de Brandebourg. L'Electeur répondit que l'Empereur vouloit conferer avec lui ſur cette affaire, & l'avoit mandé à ce ſujet; qu'il étoit prêt de partir, pour l'aller trouver, quoique dans l'état où étoient les choſes, il eût de la peine à ſortir de ſes Etats: Que néanmoins cette affaire, qui depuis quelque-tems lui avoit attiré la haine de tous les honnêtes gens, le touchoit ſi fort, que ſans avoir égard ni aux peines ni aux dangers qu'il eſſuyeroit, il étoit reſolu de faire tous ſes efforts pour la terminer. Le prince Guillaume lui repliqua alors, qu'il devoit faire de plus ſerieuſes reflexions ſur ce voyage, pour juger s'il étoit à propos de l'entreprendre: mais Maurice, qui s'étoit propoſé de cacher ſa réſolution à tout le monde, crut auſſi en devoir faire myſtere au Prince. Il fit donc venir quelques-uns de ſon Conſeil, à qui il avoit confié ſon ſecret, & leur dit en preſence du prince Guillaume, qu'il perſiſtoit dans le même deſſein. Il ſe préparoit effectivement à faire la guerre à l'Empereur, dès qu'il auroit reçu ſa réponſe, & n'attendoit que le tems favorable pour la commencer. C'eſt pour cela que toutes les troupes, tant celles qui avoient aſſiégé Magdebourg, que celles qui avoient ſoûtenu le ſiége, avoient été miſes en garniſon dans la Turinge, & dans les lieux circonvoiſins, où elles ravageoient ſur-tout les terres des Eccléſiaſtiques, & particulierement celles de l'électeur de Mayence. Cet Electeur ayant fait ſentir aux électeurs de Treves & de Cologne le danger qui les menaçoit, ils réſolurent d'écrire tous les trois à l'Empereur, pour lui donner avis qu'ils alloient quitter la ville de Trente où ils étoient, afin de donner ordre à leurs affaires dans leurs Etats. Mais les lettres preſſantes de l'Empereur les firent changer de réſolution, enſorte qu'ils demeurerent à Trente, où ils s'étoient rendus conformément à ſes intentions, pour y aſſiſter au Concile indiqué au premier jour de Mai, & differé juſqu'au premier de Septembre, à cauſe de la guerre de Parme, qui s'étoit allumée depuis peu.

Les électeurs de Mayence & de Treves étant arrivez à Trente les premiers, & ayant bien-tôt après été ſuivis de celui de Cologne, furent reçus avec de grandes démonſtrations de joye & un applaudiſſement général, parce qu'étant les perſonnes

HENRI II. 1551. les plus considérables de cette assemblée, après les Legats du Pape, on se persuadoit que leur présence donneroit beaucoup d'autorité au Concile. Comme les trois Electeurs crurent que le séjour qu'ils feroient à Trente seroit long, ils ne garderent qu'autant de chevaux qu'ils en avoient besoin pour leur usage ordinaire, vendirent les autres, & firent des provisions abondantes. Les évêques de Strasbourg, de Vienne, de Constance, de Coire & de Naumbourg arriverent aussi à Trente ; les autres évêques d'Allemagne s'excusant sur leur âge ou sur leurs infirmitez, n'y envoyerent que des Députez. Le cardinal Marcel Crescentio présidoit au Concile de la part du Pape, & avoit pour adjoints l'archevêque de Siponte, & l'évêque de Verone. L'Empereur y avoit trois Ambassadeurs, François de Tolede, le comte Hugue de Montfort, & Guillaume de Poitiers. Le roi de Hongrie avoit aussi les siens.

Le premier jour de Septembre, après qu'on eut, selon sa coûtume, célebré une Messe solemnelle, Jacque Amiot [1], Abbé de Bellozane, envoyé par le Cardinal de Tournon & par Odet de Selve Ambassadeur du Roi à Venise, presenta une lettre de sa Majesté, adressée à l'assemblée de Trente, & la remit au Cardinal President. La suscription de la lettre ayant d'abord été lûë, on demanda pourquoi le Roi s'étoit plûtôt servi du mot d'Assemblée, que de celui de Concile? Comme plusieurs, & particulierement les évêques Espagnols furent d'avis que la lettre ne fût ni lûë, ni reçûë, si celui qui la rendoit ne faisoit voir son ordre, l'Abbé fit réponse, qu'il étoit contenu dans la lettre: aussi-tôt le Cardinal se leva, & se retira avec tous les Prélats dans la sacristie de l'Eglise.

Lorsqu'on eut long-tems contesté touchant cette suscription, que le Cardinal président prétendoit devoir être prise en bonne part, il eut bien de la peine à faire agréer aux Prélats assemblez, que l'Abbé fût oüi. On lut donc en particulier la lettre du Roi, par laquelle sa Majesté se plaignoit, & témoignoit le

1. Il étoit de Melun sur Seine, & de la plus basse extraction. Tout le monde sçait l'occasion de sa haute fortune. Il fut dans la suite abbé de Bellozane, précepteur des enfans de France, évêque d'Auxerre, & enfin grand aumônier de France, & bibliothecaire du Roi. Ses ouvrages sont assez connus. Ce ne sont que des traductions, plus estimées pour la douceur & la naïveté du stile, que pour la fidelité & l'exactitude.

juste déplaisir qu'il avoit de l'injure qu'il avoit reçûë, & demandoit qu'on ajoûtât foi à tout ce que diroit de sa part son Ambassadeur. Après quoi les Prélats retournerent prendre leurs places, & alors la lettre ayant été lûë publiquement, on répondit qu'on prenoit en bonne part le titre d'Assemblée, que le Roi avoit donné au Concile, parce qu'aucun de tous ceux qui étoient présens, n'étoit disposé à avoir mauvaise opinion d'un Prince, qui portoit le titre special de Roi Très-Chrétien; mais que s'il se trouvoit que son intention ne fût pas aussi pure qu'ils le croyoient, & qu'il pensât autrement qu'il sembloit, ils declaroient en ce cas-là, qu'ils tenoient cette lettre pour non écrite. Ensuite on fut d'avis d'entendre l'Abbé de Bellozane, qui parla ainsi:

Discours d'Amiot au Concile de Trente.

« Je crois qu'il n'y a personne parmi vous, qui ignore le sujet pour lequel le Roi m'a envoyé ici, si vous considerez tous sans préjugé & sans passion l'état présent des affaires, si vous vous représentez ce qui s'est fait en Italie depuis quatre ans, & si d'un côté, vous faites attention à la moderation & à la puissance du Roi mon Maître, & de l'autre, à l'audace de ceux qui se croyent tout permis. Si le S. Siege joüissoit aujourd'hui, comme autrefois, de cette liberté, dont il a été redevable à la valeur & à la pieté de nos Rois, Sa Majesté très-Chrétienne ne voudroit pas soumettre la Justice de sa cause à d'autres Juges que vous. Mais maintenant que l'Italie gemit sous une tyrannie étrangere; que Rome, autrefois la maîtresse des nations, a changé sa liberté en une triste servitude; que le S. Pere, qui ne devroit se comporter que comme le Vicaire de Jesus-Christ, & le Pere commun des Chrétiens, & qui devroit mettre tous ses soins à pacifier les troubles de l'Eglise, & à établir dans la Chrétienté une paix générale, se laisse séduire par les pieges qu'on lui tend, abuser par les vaines promesses & les fausses espérances, & intimider par la violence & les menaces, qu'enfin il foule aux pieds son devoir de Pasteur universel, & renonce à la qualité d'arbitre, pour favoriser un parti au préjudice de l'autre; le Roi mon Maître, le premier de tous les Rois de la Chrétienté, a cru que sa dignité & son devoir l'obligeoient à employer tous ses soins, & toute sa puissance, pour

HENRI II.
1551.

» conserver le droit de chacun, pour assûrer la liberté publique,
» & surtout pour maintenir la dignité de l'Eglise, dont les
» Rois de France ont toûjours été les plus puissans & les plus
» zelez défenseurs, mais qu'aujourd'hui la violence, l'ambi-
» tion, & la corruption des mœurs s'efforcent d'avilir. Vous
» sçavez ce que les ennemis de la tranquillité publique entre-
» prennent en Italie depuis cinq années; qu'après la mort de
» Pierre-Loüis Farnese, lâchement assassiné, ils se sont rendus
» maîtres de Plaisance, ville considerable de la Lombardie,
» & qu'ils ne se sont pas contentez de l'envahir contre toute
» sorte de droit, & d'y mettre une forte garnison, au lieu de
» la rendre ou aux Farneses, ou au S. Siege, mais qu'ils ont
» encore formé des desseins sur la ville de Parme; que voyant
» que par leurs efforts & par leurs artifices ils ne l'avoient pû
» obtenir du pape Paul III. qui avoit toûjours eu intention
» de la rendre à l'Eglise, ils tâchent aujourd'hui de l'avoir à
» force ouverte. Cependant le Roi, résolu d'observer religieu-
» sement le traité de paix conclu avec le Roi son pere, mê-
» me aux dépens de ses interêts en Italie, a dissimulé tout cela,
» s'est comporté avec moderation, &, sans rompre la paix, a
» seulement tâché de s'opposer par toutes sortes de moyens
» aux injustes efforts de ses ennemis. Il a observé cette mode-
» ration, jusqu'à la mort de Paul III. & il se flattoit que par
» l'élection de Jule III. les choses prendroient une nouvelle
» face en Italie, & que le calme y succederoit à tous les trou-
» bles. Jule III. en effet, au commencement de son pontifi-
» cat, rendit à Ottavio Farnese la ville de Parme, où Camille
» des Ursins commandoit au nom du S. Siege, & lui conserva
» la dignité de Gonfalonier de l'Eglise, dont il avoit aupara-
» vant été revêtu; en quoi il fit voir une ame reconnoissante
» & portée à la paix. Mais quoique le S. Pere jugeât, qu'ayant
» pour voisin un ennemi redoutable, il étoit impossible de garder
» Parme qu'à la faveur d'une forte garnison, & qu'il eût mê-
» me d'abord accordé une somme d'argent pour l'entretenir,
» il a depuis changé de sentiment & de conduite, sans qu'on
» ait jamais pû en pénétrer les motifs; & au lieu de soûtenir
» Ottavio, comme il avoit commencé, il l'a abandonné, &
» s'est ligué avec ses ennemis. Ce Prince donc, voyant les

» cruels auteurs de la mort de son pere, triompher sous la » protection de son beau-pere [1], & se voyant entierement » abandonné du Pape, qui avoit d'abord pris sa défense, a été » contraint de chercher de l'appui dans l'alliance que son frere » avoit faite [2], puisque celle de l'Empereur ne lui procuroit » aucun secours. Mais quoique la nécessité seule l'ait engagé » à prendre ce parti, ç'a été néanmoins un trait de prudence, » dans la triste situation où il se trouvoit, d'avoir recours à la » France. Il avoit pû apprendre par les leçons de son ayeul [3], » qui étoit un sage vieillard, que les Papes opprimez, & qu'en » général tous les Princes malheureux ont toûjours trouvé une » ressource dans la générosité des François, naturellement por- » tez à compatir aux maux de leurs semblables, & à défendre » les foibles qu'une injuste puissance accable. Ce n'est certai- » nement que cette seule vûë qui a pû inspirer à Ottavio la » pensée d'implorer le secours du Roi très-Chrétien; qu'avoit- » il fait pour le meriter ? N'avoit-il pas souvent combattu » contre nous dans les armées de nos ennemis ? Nul autre mo- » tif n'a pû non plus déterminer le Roi à prendre le parti d'Ot- » tavio, que cette générosité naturelle à lui & à tous ses ancê- » tres, & le desir de faire ensorte que Parme, qu'il avoit con- » servée au saint Siége, pendant la vacance, & qu'il avoit dé- » fenduë contre les artificieux projets de ses ennemis, fût main- » tenant à couvert de leur injuste violence, & fût renduë aux » Farneses, qni la tenoient dés Papes. C'est pour cela qu'avant » de déclarer la guerre, il a ordonné à Paul de Thermes son » ambassadeur à Rome de solliciter le Pape, pour l'engager à » soutenir toûjours les Farneses, que sa Majesté avoit pris sous » sa protection, & à ne pas permettre qu'ils fussent exposez aux » embuches & aux violences de leur ennemi commun. Mais » le Pape ayant témoigné qu'il se repentoit de la grace qu'il » avoit accordée aux Farneses [4], & qu'il prétendoit que Par- » me fut renduë à l'Eglise, il sembla alors au Roi, que c'étoit

1 Ottavio Farnese, fils de Pierre-Louis Farnese, avoit épousé Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charle V.

2 Horace Farnese, duc de Castro, avoit épousé Diane, legitimée de France, fille du roi Henri II. Il fut tué au siége d'Hesdin en 1553. Ce Prince avoit beaucoup de merite.

3 Le pape Paul III. pere de Pierre-Louis Farnese.

4. Le Pape Jule III. successeur de Paul III. rendit d'abord Parme à Ottavio Farnese.

HENRI II. 1551.

» une chose injuste & honteuse de reprendre un don ; & il » eut lieu de croire que le Pape avoit moins d'envie de rendre Parme à l'Eglise, que de l'ôter aux Farneses, pour la remettre entre les mains des ennemis de la France. Cependant pour faire éclater son amour pour la paix, le Roi exhorta » Ottavio à abandonner une partie de ses prétentions, en faveur de la tranquillité publique, & afin de complaire au Pape. » Il ordonna même à ses Ambassadeurs, dès qu'ils auroient » traité avec Ottavio, d'aller aussi-tôt trouver sa Sainteté, pour » lui rendre compte de leur négociation. Mais loin que tous » ces bons offices, & toutes ces preuves de sa bonne volonté, ayent pû gagner l'esprit du S. Pere, il s'est laissé emporter » par sa passion, & a déclaré ouvertement la guerre à Ottavio. Bien plus ; il a envoyé son frere Jean-Baptiste del Monte » attaquer la Mirandole appartenante aux Pics, dont la maison » est depuis long-tems sous la protection de la France ; & il a » exercé sur les habitans de cette ville, qui ont pû tomber en » sa puissance, sans distinction de sexe, des cruautez si inoüies, » que les plus grands ennemis de notre Religion en auroient » eu horreur. Quoi de plus indigne du titre de Chef de la » Religion ; quoi de plus injuste ; quoi de moins convenable » dans les conjonctures présentes ! Que peut-on dire ou imaginer de moins raisonnable, que de voir le premier Pasteur » abandonner le soin du troupeau que Dieu lui a commis, rejetter toutes sortes de propositions d'accommodement, fuir la paix, qu'il devroit préférer à tout, ne respirer que la guerre, semer la discorde & la haine parmi » les Chrétiens, les empêcher par-là de réünir leurs forces » contre le redoutable ennemi de la Chrétienté, qui menace » de l'attaquer par mer & par terre, négliger de se servir du » glaive de la parole de Dieu, pour combattre & détruire les » hérésies, & tirer l'épée injustement contre les feudataires » même du S. Siege, & contre le Roi, dont les prédecesseurs » ont toûjours été menagez & respectez par les anciens Papes. » On a même rapporté à mon Maître, que le S. Pere disoit hautement, qu'il n'épargneroit ni sa personne, ni les trésors destinez à la défense de la Religion, & au soulagement des » pauvres, pour pouvoir réduire Ottavio, & le forcer à se » soûmettre à lui. Ces paroles ont-elles pû sortir de la bouche

» bouche de celui qui se dit le Vicaire de l'Agneau de paix, & » qui se glorifie du titre humble de Serviteur des serviteurs de » Dieu? Mais qu'arrivera-t-il, si les Infideles, & ceux qu'on ap- » pelle Protestans en Allemagne, apprennent toutes ces cir- » constances? Il ne faut pas douter que les uns & les autres » ne s'en réjoüissent; ceux-ci de voir la religion Romaine se » décrediter, & ceux-là de voir le Christianisme entier courir » à sa ruine, & leur préparer des triomphes.

HENRI II. 1551.

» Que les vûës de Paul III. d'heureuse mémoire, étoient » différentes, & qu'il étoit animé d'un autre esprit! Quoique » ses ennemis lui ayent reproché trop de tendresse & d'indul- » gence pour sa famille, l'interêt public lui fut néanmoins plus » cher que tout le reste. Dans un âge extrêmement avancé, » il s'exposa volontiers aux incommoditez & aux dangers de » la mer, pour réconcilier deux puissans Princes ennemis l'un » de l'autre, & se rendit à Lucques & à Busseto, pour con- » férer avec l'Empereur, quoiqu'inutilement. On dira peut- » être qu'aujourd'hui les affaires qui concernent la Religion » ne sont pas négligées. C'est-là principalement ce qui touche » & interesse le Roi mon Maître. Il regarde comme une in- » jure faite à lui & à toute l'Eglise, l'assemblée d'un Concile » convoqué par le Pape, dans le tems que Sa Sainteté joint » ses forces à celles de l'Empereur, pour lui faire la guerre, » afin d'empêcher par là que les évêques François ne s'y » trouvent, qu'ils n'y proposent la réformation de l'Eglise » dans son Chef & dans ses membres; qu'on ne corrige par » ce moyen les abus introduits par la coutume, & qu'après » avoir remedié à la corruption qui s'est glissée dans la doctrine » & dans les mœurs, on n'établisse dans l'Eglise une paix so- » lide & durable. C'est pour cela seul, & pour l'interêt de la » Religion, que le Roi m'a envoyé ici, & non pour se plain- » dre de la guerre injuste qu'on lui fait. Ce n'est pas un hom- » me de mon état, qu'il chargeroit de faire des plaintes sur ce » sujet, & ce ne seroit pas à vous qu'il les feroit porter. Il » ne dépend de qui que ce soit, & il ne reconnoît sur la terre » aucun tribunal, où il daigne vouloir obtenir justice. Puissant & » courageux, il sçaura braver les efforts de ses ennemis, se faire » raison à lui-même, & punir la témérité de ceux qui l'attaque- » ront. Mais il ne peut supporter le mélange des choses sacrées

HENRI II. 1551.

» & profanes ; qu'on s'efforce de confondre : il ne peut souf- » frir qu'une ambition démesurée s'apuye du prétexte spécieux » de la religion, & qu'une avidité insatiable prenne les couleurs » de la pieté ; qu'on prétende faire regarder les injustices & les » violences pour des choses justes & permises, & qu'enfin ses en- » nemis soient arrivez à ce point d'impudence, que quand leurs » supercheries & leurs artifices seront connus de toute la terre, » ils s'imaginent faire croire à l'Univers, qu'ils n'ont eu d'autre » intention, que de réformer la doctrine & les mœurs de l'Eglise.

» Le Roi Très-Chrétien, fils aîné de l'Eglise, qui se glo- » rifie de ces titres qu'il a héritez de ses ancêtres, voyant qu'on » se comporte à son égard avec tant de passion & d'iniquité, » & qu'il n'est plus enfin possible de dissimuler, m'a ordonné » de faire devant vous la même protestation, qu'il a déjà fait » faire, comme vous ne l'ignorez pas, à Rome par ses Am- » bassadeurs ; & de vous faire sçavoir, que puisqu'on lui a si » mal à propos & si injustement déclaré la guerre, il ne peut » ni ne doit envoyer ici les Evêques de son Royaume, ni » tenir cette assemblée pour un Concile œcuménique & lé- » gitime ; mais plutôt, conformément à la suscription de sa » lettre, pour une assemblée particuliere, convoquée, non » en faveur de la religion & du bien public, mais pour les » interêts de quelques hommes ambitieux, qui veulent profi- » ter des troubles : qu'ainsi ni lui, ni les Etats de son royau- » me, ne se soumettront aucunement aux decrets de ce pré- » tendu concile, & qu'il employera au contraire, pour les re- » jetter, les moyens dont ses prédecesseurs se sont servis en » des occasions semblables. Car vous n'ignorez pas le droit » qu'ont les Rois de France sur les choses sacrées, & comment » ils l'ont toûjours exercé dès le commencement de la mo- » narchie ; qu'ils n'ont jamais abusé de leur pouvoir pour nuire » à la Religion, mais qu'ils l'ont au contraire toûjours employé » pieusement pour la défense de la liberté de l'Eglise contre » ceux qui s'efforçoient de l'opprimer. On connoît les conci- » les tenus sous Clovis, & sous Childebert ; les Ordonnances [1] » touchant la Religion faites sous le regne de Charlemagne,

1. Ces ordonnances au sujet de la Religion, qu'on appelle Capitulaires, faites par Charlemagne, & son fils Louis le Débonnaire, ont été recueillies par l'abbé Ansegise. Il y a aussi des Capitulaires des rois Lothaire, Charle & Louis, fils de Louis le Débonnaire. Ceux de Charle le Chauve ont été publiés par le P. Sirmond.

» à qui les Papes, aussi-bien qu'à son pere, doivent toute leur » puissance temporelle. On connoît aussi les Ordonnances de » Louis le Debonnaire fils de Charlemagne. Mais comme » dans la suite, les Papes abuserent de leur puissance spirituelle, » & que leur cupidité usurpa les biens de l'Eglise, le Roi Louis » IX. que sa pieté & ses vertus ont rendu digne d'être mis au » rang des Saints, s'opposa courageusement à leurs injustes » entreprises, & l'an 1267. fit une loi, sous le nom de Prag- » matique Sanction [1], que nous avons encore, & par laquelle » l'ancienne coutume d'élire les Evêques & les autres Prélats » (coutume qui n'étoit plus observée depuis long-tems,) fut ré- « tablie, avec défense d'envoyer aucune somme d'argent à » Rome pour les provisions des bénéfices. Cependant le pou- » voir des Papes s'étant depuis augmenté, aussi-bien que leur » industrie & leur habileté, les maux qui sembloient étouf- » fez, commencerent à reparoître, & à se répandre avec plus » de licence, jusqu'à la tenuë du Concile de Bâle, qui fou- » droya tous ces abus par un Decret solemnel, & ordonna » qu'à l'avenir on ne payeroit plus d'annates pour l'impétration » des bénéfices en Cour de Rome. Les Papes voyant que ce » Concile bornoit trop leur puissance, ne le voulurent point » reconnoître pour légitime. Cependant le Roi Charle VII. » le reçut & le reconnut pour Concile œcuménique dans les » Etats généraux tenus à Poitiers, & le confirma par une fameuse » Ordonnance, appellée Pragmatique Sanction. Il est vrai » que le Pape Eugene IV. qui ayant été souvent sommé de » venir au Concile, avoit toûjours refusé de s'y presenter, le » declara nul & schismatique, & de partie qu'il étoit, se ren- » dit juge en sa propre cause. Enfin Æneas Silvius Pico- » lomini, qui dans cette célébre assemblée avoit exercé l'of- » fice de principal secretaire, ayant été depuis fait Pape, sous » le nom de Pie II. s'éleva contre ce Concile avec encore plus » de zele que ses prédecesseurs. Il envoya donc un Legat au » roi Louis XI. & par le moyen du Cardinal Baluë [2] on porta

1. La Pragmatique Sanction de S. Louis fut publiée l'an 1268. Les principaux articles regardent la liberté des élections, les privileges des Eglises, les droits de l'Eglise Gallicane & ses libertés, & la limitation du pouvoir spirituel du Pape en France.

2. Homme de très-basse extraction, mauvais Ministre, intriguant, fourbe & ingrat. Le roi Louis XI. aïant reconnu sa sceleratesse, le fit mettre en prison, où il demeura onze ans.

HENRI II. 1551.

» ce Prince à abolir la Pragmatique Sanction, malgré les vives » oppositions du premier Parlement du Royaume & de la Fa- » culté de Theologie de Paris. Mais le Roi & le Cardinal » ne furent pas long-tems sans avoir sujet de s'en repentir; le » Roi, parce qu'il comprit bien qu'il avoit fait par-là un tort » considerable à son Royaume; & le Cardinal, par la lon- » gueur d'une prison fâcheuse, où l'on croit que ce Prince » clairvoyant le fit mettre pour l'en punir [1]. Vous n'ignorez » pas les inimitiez qui ont été depuis entre le Roi Louis XII. » & le Pape Jule II. & plût au Ciel que le souvenir en fût » moins récent! Il y a lieu de craindre que ce nom [2], qui a » été autrefois si odieux à la France, ne lui devienne au- » jourd'hui funeste. Le pape Leon X. traita depuis avec Fran- » çois I. & quoique leur traité soit autorisé par des actes pu- » blics; cette Pragmatique Sanction néanmoins est encore » maintenant si religieusement observée dans toutes nos Cours » de Parlement [3] & dans toutes nos facultez de Theologie, » qu'elles s'obligent par serment à ne la violer jamais.

» Que ceux donc qui desirent sincerement la paix de l'E- » glise, que le Pape même, ou ses successeurs, qui seront mieux » conseillez que lui, employent tous leurs soins & toute leur » prudence pour apporter quelques remedes à ce schisme nais- » sant. Quand le Roi mon maître m'ordonne de vous parler » ainsi, il prétend vous faire voir en même tems, avec quel » respect & quel amour il honore la Religion qu'il a reçûë de » ses ancêtres, & quels sont ses sentimens à l'égard du saint » Siége, que ses prédecesseurs ont honoré, protegé & enrichi; » il prétend vous assurer qu'il ne permettra jamais que ceux qui » vivent aujourd'hui, ou ceux qui viendront après nous, ayent » lieu de se plaindre, ni de sa bonne foi, ni de son amitié, ni » de son zele; mais que par les mauvaises intentions des enne- » mis de la paix, il a été réduit au point de faire ce qu'il fait,

1 Baluë fut arrêté en 1469. parce que l'on surprit des lettres qu'il écrivoit aux ennemis de l'Etat, & que le Roi soupçonnoit d'ailleurs sa fidelité.

2 Jule III. étoit alors Pape.

3 Par rapport seulement à quelques articles; le Concordat ne fut enregistré au Parlement que *pour obéïr au Roi*. Le Parlement même, en l'enregistrant, déclara que dans les Tribunaux on se conformeroit toûjours à l'ancienne discipline. Le Clergé de France en 1579. fit ses remontrances au Roi Henry III. pour le rétablissement de la Pragmatique Sanction.

» ou d'abandonner ses propres interêts & ceux de l'Europe, s'il » en usoit autrement. A l'égard des vaines menaces & des cen- » sures, il ne les craint point pour une cause si juste, quoique » dans toute autre occasion, où il soutiendroit une mauvaise » cause, la pieté de ce Prince pût les redouter. Il craint en- » core moins qu'on lance un interdit sur son Royaume: il sçait » assez comment les Etats généraux de France & la Faculté » de Theologie de Paris se sont autrefois comportez sous le » Roi Philippe le Bel contre Boniface VIII. & depuis sous » Charle VI. contre Benoît *; & enfin contre Jule II. sous Louis » XII. dont la mémoire est encore si chere & si respectable » aux François.

*Benoît XIII. Antipape appellé Pierre de Luna.

» Ainsi puisque le Roi très-chrétien a eu de si fortes & de » si justes raisons de prendre les armes, il vous prie de rece- » voir en bonne part tout ce qu'il m'a ordonné de vous dire, » & qu'après l'enregistrement de sa protestation, que je vous » laisserai par écrit, vous me donniez acte de ce qui vient » de se passer, afin que le Roi puisse en informer tous les » Princes chrêtiens ».

L'Ambassadeur ayant cessé de parler; on lui dit qu'à la pre-miere assemblée des Peres du Concile, il recevroit la réponse à son discours, pourvû que le Roi reconnût que le Concile avoit été legitimement convoqué à Trente; qu'au reste les Peres n'approuvoient ce qui venoit de se passer, qu'autant qu'ils le pouvoient, selon les regles de droit [1]; & qu'il ne leur étoit pas permis de lui en donner aucun acte.

Cependant le Roi fit un édit, à la sollicitation, ou du moins par le conseil, de Jean du Tillet greffier du parlement de Paris, homme extrémement versé dans la connoissance du droit & des coûtumes de ce Royaume; par lequel après avoir exposé fort au long les obligations que les papes avoient aux rois de France, & la conduite indigne de Jules III. qui ne se servoit de son pouvoir, que pour favoriser les passions effrenées des ennemis de la paix, il défendoit, sur peine de la vie, & de la confiscation des biens, à qui que ce fût de porter aucun argent, pour quelque raison que ce fût, ni à Rome, ni en d'autres lieux de la dépendance du Pape; parceque

Défense de porter à Rome aucun argent.

1 C'est-à-dire, selon les usages & les maximes de la Cour de Rome, qui forment un prétendu Droit; objet de l'étude des Prélats Ultramontains.

Henri II. 1551.

l'argent étant le nerf de toutes les entreprifes, & furtout de la guerre, il feroit de la derniere imprudence d'employer fes propres biens, & ceux de fes fujets, pour entretenir les forces de fon ennemi, & affermir fon injufte puiffance.

Cet édit fut enregiftré au Parlement le 7 de Septembre, & enfuite publié à fon de trompe dans les carrefours de Paris. Cinq jours aûparavant, on en avoit publié un autre très-rigoureux, à la réquifition de l'avocat général Pierre Seguier, contre ceux qu'on foupçonnoit d'hérefie; on le nomma l'édit de Châteaubriand, petit bourg de Bretagne, où il fut fait; & même dès le 14 Janvier, l'ordonnance du Roi, fur le pouvoir & la charge de l'inquifiteur Mathurin Orry, avoit été lûe en plein Parlement.

Si les prélats du Concile avoient été très-offenfez du difcours de l'abbé de Bellozanne; ils ne le furent pas moins de l'édit du Roi, & ils differerent de rendre leur réponfe jufqu'au 13 d'Octobre, pour avoir le tems d'avertir le Pape, & de fçavoir fes intentions; mais l'Abbé ne comparut point ce jour-là; & les Prélats publierent un écrit, par lequel ils tâchoient de faire voir que le Concile avoit été convoqué legitimement & pour de très-juftes raifons; puifque ce n'étoit par aucune vûë particuliere de politique ou d'interêt, mais pour apporter un remede convenable aux herefies, qui non-feulement infectoient l'Allemagne, mais encore toute l'Europe; ils prioient pour cela le Roi très-chrétien de permettre aux Prélats & aux Théologiens de fon Royaume, de venir à Trente, afin de contribuer tous enfemble au fuccès d'une entreprife fi fainte & fi agreable à Dieu; que s'il ne vouloit pas leur en donner la permiffion, ils proteftoient que la dignité & l'autorité du Concile, ne recevroit aucun préjudice de ce réfus; qu'à l'égard des menaces qu'il faifoit de recourir aux remedes que fes prédeceffeurs avoient mis en ufage en femblables occafions, ils ne pouvoient fe perfuader que Sa Majefté en vînt jufqu'à vouloir nuire à l'Eglife, & flétrir fa propre gloire, en rétabliffant ce que fes ancêtres avoient aboli avec tant de prudence pour la gloire & pour le bien du Royaume; qu'ils fupplioient donc inftamment Sa Majefté de vouloir bien fuivre les traces du Roi fon pere, qui avoit voulu que les plus grands perfonnages de fon Royaume, Evêques, Théologiens,

Ambassadeurs, assistassent au Concile, & de sacrifier plûtôt au bien de l'Etat, & à la paix de l'Eglise, des ressentimens particuliers, qui pourroient exposer l'un & l'autre à des troubles, dont les suites seroient très funestes.

HENRI II. 1551.

Le Pape écrit aux Suisses au sujet du Concile.

Le Pape avoit déjà dès le 23 de Mai, écrit aux Suisses des lettres pleines de bienveillance, dans lesquelles il leur rappelloit le souvenir de Jule II. qui leur avoit, disoit-il, témoigné une tendresse si paternelle : il ajoûtoit qu'il n'avoit pas moins hérité de ses sentimens à leur égard, que de son nom ; qu'il avoit composé sa garde de leurs compatriotes ; & qu'il avoit mis aussi à Boulogne une garnison Suisse. Il les exhortoit ensuite à envoyer leurs députez pour le premier de Septembre ; parce que l'union de tous ceux qui devoient assister au Concile, étoit absolument necessaire à sa célébration : il ajoûtoit enfin qu'ils seroient plus amplement informez du reste par son Nonce Jerôme Franco, dont ils connoissoient depuis long-tems la probité & le zéle, & qui devoit être bien-tôt suivi par quelqu'un des Evêques, en qui il avoit le plus de confiance, pour leur parler plus en détail des affaires du Concile.

D'un autre côté, le Roi avoit chargé Morlay du Museau son Ambassadeur en Suisse, de faire tous ses efforts pour empêcher que les Cantons n'envoyassent à Trente. Morlay ne croyant pas pouvoir y réüssir, fit venir Paul Vergerio, autrefois évêque de Capo d'Istria, qui avoit depuis peu quitté Padouë, & s'étoit retiré parmi les Grisons. Après l'avoir consulté & en avoir tiré les instructions nécessaires, il partit pour l'assemblée de Bade [1], où il parla si fortement & donna des raisons si convaincantes, qu'il persuada ce qu'il voulut, non-seulement aux Cantons protestans, mais encore aux catholiques. Aussi-tôt les Grisons rappellerent Thomas Planta évêque de Coyre, qui étoit déjà parti pour Trente : Vergerio leur avoit fait entendre que le Pape prétendoit par moyen de Planta recouvrer sur eux son ancienne autorité.

Affaires d'Allemagne.

Les affaires alloient plus lentement en Allemagne. Ceux

1 Il y a dans la Suisse deux villes de Bade : celle dont il s'agit ici est sur la riviere de Limats, & c'est le lieu où les Cantons tiennent leurs Dietes, & où les Ambassadeurs étrangers ont coûtume de se rendre. Elle est située entre Bâle & Zurich, & est célébre par ses bains chauds. Les Romains l'appelloient *Aquæ Helveticæ*. Bade en Souabe & Bade en Autriche, sont aussi renommées pour leurs bains.

HENRI II. 1551.

de la confeſſion d'Ausbourg, à qui l'Empereur avoit donné toutes les aſſûrances qu'ils avoient pû ſouhaiter, ne ſe communiquoient point leurs réſolutions, ſoit qu'ils déſeſpéraſſent du ſuccès de l'affaire, ſoit qu'ils appréhendaſſent l'indignation de l'Empereur, ſoit qu'à l'approche du péril leur courage ſe refroidît. Ceux de Strasbourg, comme les plus voiſins du lieu du Concile, députerent vers les villes les plus éloignées, pour ſçavoir quelles étoient leurs réſolutions. L'électeur Maurice & le duc de Virtemberg, firent dreſſer des confeſſions de foi entierement conformes, quant à la doctrine; l'une par Mélancton, & l'autre par Jean Brentzen : mais l'un & l'autre fit la ſienne ſéparement, parce que l'Electeur, qui juſqu'alors avoit toûjours diſſimulé, craignoit que ſi tous ceux de ſon parti ne préſentoient qu'un même formulaire conçû dans les mêmes termes, on ne les ſoupçonnât, malgré leur attachement à l'Empereur, d'avoir formé une ligue entr'eux. Ceux de Straſbourg publierent auſſi depuis un formulaire conforme à ceux-là. Enſuite l'électeur Maurice écrivit à l'Empereur une lettre dattée du 26 de Juillet, par laquelle il l'aſſuroit qu'il étoit très content de la parole qu'il lui avoit donnée; mais que comme tout le monde ſçavoit que le Concile de Conſtance avoit rendu un Decret pour faire punir les hérétiques qui y étoient venus, ſans avoir égard aux ſauf-conduits que l'empereur Sigiſmond leur avoit donnés, & que ce decret avoit été exécuté en la perſonne de Jean Hus, il ſe voyoit forcé de demander une ſûreté de la part des Prélats pour ceux qu'il envoyeroit à Trente; comme autrefois on l'avoit demandée au Concile de Baſle, qui avoit ſuivi immediatement celui de Conſtance, pour ceux de Bohême qui refuſoient d'y aller ſans cette condition.

Plaintes des Proteſtans.

L'Empereur ayant ordonné à ſes Ambaſſadeurs de repreſenter aux Peres du Concile cet article important; ceux-ci en délibererent, & réſolurent le 12 d'Octobre de differer juſqu'au 27 de Janvier leur déciſion ſur la queſtion qu'on agitoit alors, qui étoit la communion ſous les deux eſpeces. Comme les Proteſtans deſiroient qu'on écoûtât leurs raiſons ſur cette matiere, avant qu'il ſe fît aucun decret, & qu'ils vouloient un ſauf-conduit pour venir au Concile, on en dreſſa un & on le publia. Mais les Proteſtans le trouverent fait avec négligence, & conçu en termes froids & généraux, n'étant

d'ailleurs

d'ailleurs autorifé d'aucune fignature, ni d'aucun fceau autentique : ils difoient auffi qu'il n'étoit pas dans la même forme, que celui que le Concile de Bafle avoit autrefois accordé à ceux de Bohême, ni femblable à celui que l'électeur Maurice avoit demandé pour ceux de fon parti. Ce fauf-conduit étoit ainfi conçû: Que l'on permettoit généralement à tous les Allemans de venir au Concile, de propofer leurs fentimens, de conferer, d'agiter les queftions, foit en pleine affemblée, foit avec des députez, ou de vive voix, ou par écrit, fans animofité, fans invectives; enfin de fe retirer & de s'en retourner chez eux, quand ils le voudroient : Que le Concile, autant que cela dépendoit de lui, engageoit la foi publique [1] : Qu'à l'égard des crimes qu'ils auroient commis, ou pourroient commettre, quelques grands qu'ils puffent être, fans même en excepter l'héréfie, ils choifiroient tels juges qu'il leur plairoit, pour en connoître.

HENRI II. 1551.

Le 23 de Novembre, le Jurifconfulte Chriftophle Straffen, envoyé de l'électeur Joachim de Brandebourg, fut écoûté avec grande fatisfaction de tous les Peres du Concile : il s'étendit beaucoup fur les difpofitions finceres & favorables, dans lefquelles étoit fon maître à l'égard de la Religion, & fur le refpect qu'il avoit pour le Concile, aux decrets duquel il fe foûmettoit. Les proteftans publierent depuis que tous ces grands témoignages d'affection & de déference, ne venoient que de la bonté de fon caractere, naturellement porté à la paix & à l'union, & de ce qu'il avoit befoin de la faveur du Pape, afin que Fréderic fon fils pût joüir paifiblement de l'archevêché de Magdebourg, auquel, après la mort de Jean Albert, le Chapitre l'avoit nommé; car le Pape s'y étoit oppofé jufqu'alors, & differoit d'y donner fon confentement, parce qu'il foupçonnoit l'électeur Joachim d'adherer à la confeffion de Saxe.

Arrivée des Ambaffadeurs à Trente.

Cependant les envoyez du duc de Wirtemberg, Thierry Penninger & Jean Hetclin, arriverent à Trente fur la fin du mois d'Octobre; ils avoient ordre de leur Prince de prefenter publiquement une confeffion de foi qu'ils apportoient par écrit, & de dire que, lorfqu'on auroit donné aux Théologiens de leur

[1] Il y avoit dans ce fauf-conduit une affectation continuelle. Car pourquoi engager la foi publique, lorfque le Concile pouvoit engager la fienne?

HENRI II. 1551.

pays un sauf-conduit semblable à celui qu'avoit accordé le Concile de Basle, ils ne manqueroient pas de venir. Après cela étant allez trouver le comte de Montfort ambassadeur de l'Empereur, & lui ayant communiqué leurs ordres, le Comte fut d'avis qu'avant toutes choses, ils vissent le Legat du Pape : mais comme ils craignirent que leur conference avec lui ne leur fût préjudiciable, parce qu'il eût semblé par là qu'ils reconnoissoient le Pape pour leur principal juge, ils differerent, jusqu'à ce qu'ils sçussent l'intention de leur maître, à qui ils écrivirent.

Peu de tems après, vers le 22 Novembre, Jean Sleidan, qui a écrit sur cette matiere avec la derniere exactitude, fut député de la ville de Strasbourg, & arriva à Trente pour se joindre aux Ambassadeurs de Maurice & du duc de Wirtemberg : les villes d'Eslingen, de Ravenspurg, de Reutlingen, de Biberach, de Lindaw, s'étoient jointes à celle de Strasbourg, & avoient donné pouvoir à Sleidan d'agir de même en leur nom. Ceux de Nuremberg, craignant l'indignation de l'Empereur, se montrerent neutres en cette occasion, comme ils avoient fait auparavant dans la guerre d'Allemagne. Le danger avoit rendu plus sages ceux de Francfort, & quoiqu'ils fissent profession de la même doctrine que les autres, ils n'envoyerent aucun député; les Ministres de la ville d'Ausbourg ayant été chassez, elle n'avoit personne à envoyer : ceux d'Ulme observoient la formule prescrite par l'Empereur. [1]

Cependant la dépêche du duc de Wirtemberg arriva, mais trop tard pour que ces Ambassadeurs pussent présenter, selon ses ordres, sa confession de foi, dans l'assemblée que l'on tint le 25 Novembre. Comme le comte de Montfort étoit absent, ils s'adresserent au Cardinal de Trente, & le conjurerent, au nom de ce qu'il devoit à leur patrie commune, & des liaisons d'amitié qu'il avoit avec leur Prince, de leur faire accorder une audience publique. Le Cardinal en parla au Legat, & lui montra l'ordre qu'avoient reçu les Ambassadeurs, afin qu'il ajoûtât plus de foi à sa demande; mais le Legat tint ferme, & leur fit répondre par le Cardinal, qu'il étoit indigné de voir, que ceux qui devoient recevoir avec soûmission la régle de leur créance, & s'y conformer, osassent présenter aucun écrit, comme s'ils

1 C'est-à-dire le formulaire d'Ausbourg; appellé l'*Interim*.

vouloient donner des loix à ceux qui avoient droit de leur en imposer. Il les renvoya ainsi au cardinal de Tolede, qui les amusa avec adresse, pour prolonger le tems. Guillaume de Poitiers, le troisiéme Ambassadeur Imperial, en usa de même avec ceux de Strasbourg; les uns ni les autres ne purent rien obtenir cette année. Le Pape créa dans le même tems treize Cardinaux, tous Italiens, pour être les soûtiens de sa puissance; parce qu'il appréhendoit que les Evêques & les Théologiens d'Allemagne & d'Espagne ne blessassent son autorité, quand on toucheroit l'article de la réformation des mœurs.

HENRI II. 1551.

Il est tems de parler de la guerre de Parme, qui entraîna celle du Piemont, des Pays-bas, & dans l'année suivante celle de l'Allemagne, & qui fit éclater aux yeux de tout le monde les inimitiez que les Princes, jaloux les uns des autres, avoient tenu cachées jusques-là, & dont je vais exposer l'origine.

Affaires d'Italie.

Depuis la mort de Pierre-Louis Farnese, Paul III. fort incertain, avoit été agité de plusieurs passions differentes. D'une part, il eût bien voulu se venger; mais de l'autre, il craignoit que sa vengence n'eût des suites fâcheuses pour sa famille. Cependant, après avoir été long-tems le jouët de l'Empereur & de ses Ministres, il avoit enfin consenti de rendre Parme à l'Eglise, moyennant quelque compensation. C'est-pourquoi il avoit expressément défendu aux Gouverneurs de cette ville d'y recevoir Ottavio, ni de l'introduire dans le château, parce qu'il prévoyoit qu'Ottavio étant allié de l'Empereur [1] rentreroit aisément en grace avec lui, & qu'à la fin on enleveroit Parme au S. Siége, comme on lui avoit déjà enlevé Plaisance; car Ferdinand Gonzague, qui avoit été ou l'auteur du meurtre de Pierre-Louis Farnese, ou du moins le complice, s'étant rendu maître de Plaisance, & ayant persuadé à l'Empereur de se l'approprier absolument, lui avoit aussi persuadé que, s'il vouloit conserver l'Etat de Milan, & maintenir sa puissance en Italie, il falloit, à quelque prix que ce fût, enlever Parme aux Farneses. Il donna ce conseil, soit qu'il eût en vûë son interêt particulier, soit qu'il crût que l'Empereur ayant si fort irrité les Farneses, il ne devoit point se fier à eux, Ainsi, pour achever d'irriter encore davantage son esprit, déjà porté à suivre

1 Il avoit épousé Marguerite sa fille naturelle.

HENRI II. 1551.

ce qu'on lui propoſoit, il le fit avertir par Granvelle, (qui avoit eu auſſi part à la réſolution qui avoit été priſe de faire mourir le prince Pierre-Louis) que le Pape formoit avec les François pluſieurs deſſeins contraires aux interêts de ſa Majeſté Imperiale, & entr'autres, celui de remettre Parme entre les mains d'Horace, l'un de ſes petit-fils & allié du Roi [1]. Ce bruit qu'il fit courir, produiſit un tel effet, que non ſeulement il détermina l'Empereur, qui juſqu'alors avoit été en ſuſpens ſur ce qu'il devoit faire, mais il fit naître dans l'eſprit d'Ottavio de ſi violens ſoupçons de la conduite de ſon frere Horace, que les projets du Pape furent entierement rompus. Ce fut en ce tems-là que mourut [2] le Pape Paul III. Son ſucceſſeur Jule III. rendit Parme à Ottavio. Gonzague, à qui la puiſſance d'un ennemi ſi voiſin étoit fort ſuſpecte, ſollicita l'Empereur plus vivement que jamais, afin qu'il pourvût à la ſûreté de l'Italie. Il fit tous ſes efforts pour gagner le Pape; il ébloüit Jean-Baptiſte del Monte, fils de Baudouin & neveu de Sa Sainteté, par de magnifiques promeſſes, & ſema par tout de faux bruits, pour animer l'Empereur, le déterminer & le contraindre, pour ainſi dire, à faire la guerre.

Les Miniſtres de ce Monarque exerçoient en Allemagne & en Italie beaucoup de violences. Gonzague au nom de l'Empereur ſe déclaroit l'ennemi capital des Farneſes, & s'oppoſoit de toutes ſes forces à leur reconciliation avec ce Prince. D'un autre côté, Diego Hurtado de Mendoſe n'en agiſſoit pas mieux avec Côme de Medicis; non content de ne lui point rendre Piombino, comme il l'avoit promis, il publioit hautement que la citadelle qu'il avoit fait élever à Sienne, ne devoit pas tant ſervir à tenir en bride les habitans, qu'à dominer ſur toute la Toſcane, pour contenir Côme dans ſon devoir.

Nicolas de Granvelle étant mort en Allemagne, l'adminiſtration de toutes les affaires étoit entre les mains de ſon fils l'évêque d'Arras. C'étoit par ſes artifices qu'on avoit retenu priſonnier le Landgrave de Heſſe; il employa de pareilles ruſes, pour empêcher l'Empereur de ſe rendre aux ſollicitations, non

1 Il étoit fiancé avec Diane fille naturelle d'Henry II.

2 Le 10 de Novembre 1549 après 15 ans & 28 jours de Pontificat.

seulement de l'Electeur Maurice & de l'Electeur de Brandebourg, mais encore de tous les Princes & de tous les Etats d'Allemagne, qui s'interessoient pour cet illustre prisonnier; il fit si bien par ses conseils, que l'Empereur, plutôt que de faire paroitre aucun repentir de la résolution qu'il avoit prise de retenir le Landgrave, aima mieux s'attirer l'inimitié de tant de Princes puissans, ausquels il étoit si redevable. Cette conduite le couvrit de honte, & ruina entierement ses affaires en Allemagne. Ces trois hommes[1] gouvernoient son esprit, & régloient toutes ses démarches: unis ensemble d'interêts & de sentimens, & maîtres de tout, ils étoient devenus insupportables par leurs hauteurs & leurs violences. Cependant Côme, qui concevoit combien la guerre en Italie pouvoit nuire à ses propres affaires, dissimuloit son chagrin, cachoit ses ressentimens, & tâchoit de se rendre médiateur entre les deux partis; il rendoit aux Farneses toutes sortes de bons offices, leur témoignoit un vif attachement, leur promettoit son secours en tout ce qui dépendroit de lui, pour les empêcher d'en venir par desespoir aux dernieres extrêmitez; c'est pour cela qu'il redoubloit ses soins auprès du Pape, & qu'il le conjuroit de ne les pas abandonner. Mais soit que son neveu Jean-Baptiste del Monte lui persuadât le contraire, ou que ce Pontife crût qu'Ottavio feignoit de traiter avec les François, pour exciter la jalousie de l'Empereur, & faire ses conditions meilleures avec lui par ce moyen, il ne consultoit & ne croyoit que les Ministres Imperiaux, méprisoit notre amitié, & ne faisoit pas un grand cas des avis de Côme de Medicis. Ce fut à peu près vers ce tems-là, que le mariage de Diane fille du Roi avec Horace Farnese duc de Castro fut célébré; il y avoit déjà long-tems qu'elle étoit fiancée avec lui; on envoya Flaminio de Stabbia à Ottavio, & aux deux Cardinaux ses freres, Alexandre & Rainuce, pour traiter avec eux & offrir au nom du Roi des conditions très avantageuses.

HENRI II. 1551.

Cependant Gonzague, qui avoit résolu de forcer Parme à se rendre, en lui coupant les vivres, avoit mis des garnisons dans tous les lieux d'alentour qu'il avoit fait fortifier à la hâte: & pour empêcher que rien n'entrât dans la ville, il tenoit des troupes en grand nombre au de-là du Tar. Le Pape ennuyé

1 Gonzague, Mendose, & l'Evêque d'Arras.

HENRI II.
1551.

des frais que lui coûtoit cette guerre, ne voulut plus fournir d'argent pour la garnifon de Parme. Ottavio fe voyant dans un fi trifte embarras, envoya à Rome Marc-Antonio Venturi, que l'Ambaffadeur de Côme préfenta au Saint Pere. Après lui avoir expofé l'état déplorable où étoient les affaires d'Ottavio, & à quelles extrêmitez le réduifoient les intrigues de fes ennemis, qui le brouilloient fans ceffe avec l'Empereur, il dit que fon maître lui avoit ordonné de fe jetter aux pieds de Sa Sainteté, pour implorer fa protection, puifqu'il ne pouvoit pas lui-même foûtenir les efforts d'un ennemi fi animé à fa perte, & qu'il avoit befoin d'une puiffance fuperieure, pour la lui oppofer. Le Pape répondit que l'état de fes propres affaires ne lui permettoit pas d'affifter plus long-tems Ottavio, & qu'il ne lui fçauroit point mauvais gré, s'il prenoit le parti qui lui paroîtroit le plus avantageux dans les conjonctures préfentes.

Ottavio ayant reçû cette réponfe, crut pouvoir, fans offenfer le Pape, fe jetter entre les bras de qui voudroit les lui ouvrir, & traita auffi-tôt avec le roi de France à ces conditions: Que le Roi entretiendroit d'abord quinze cens hommes d'infanterie commandez par Paul Vitelli, & deux cens chevaux-legers pour la défenfe de la ville; Qu'il feroit payer tous les ans à Ottavio huit mille écus d'or de penfion; que le Roi affigneroit en France un revenu convenable aux cardinaux Alexandre & Rainuce, pour les dédommager des pertes qu'ils pourroient faire à l'occafion de ce traité; Que le Roi ne feroit aucun traité avec l'Empereur, fans qu'Ottavio y fut compris, & qu'Ottavio ne fe reconcilieroit jamais avec l'Empereur, fans le confentement du Roi; à quoi fut ajoûtée la claufe ordinaire, qu'on n'entendoit par là rien faire au préjudice du Pape ni du faint Siége. Tel fut le traité conclu à Amboife en Tourraine le 28 de Mai, entre le cardinal de Lorraine, le duc de Guife fon frere, le maréchal de Saint André, le connêtable de Montmorenci, d'une part au nom du Roi; & de l'autre, avec Horace Farnefe au nom d'Ottavio fon frere.

Quelque fecretement que la chofe eût été conduite, le Pape en eut connoiffance, & demanda au cardinal Alexandre, fi effectivement fon frere avoit traité avec le Roi; le Cardinal répondit, qu'il fçavoit bien qu'on avoit fait de part & d'autre quelques propofitions, mais qu'il n'étoit pas fûr qu'il y eût encore

rien de conclu : sur cette réponse le Pape jugea à propos d'envoyer Pierre Camojani à Ottavio & l'évêque de Fano à l'Empereur. Le premier avoit ordre de faire tous ses efforts pour qu'Ottavio s'obligeât par écrit à ne point traiter avec le Roi, jusqu'à ce que le Pape eût reçû réponse de l'Empereur, supposé qu'il n'y eût encore rien de fait. L'autre alloit trouver l'Empereur, pour tenter quelque voies d'accommodement avec lui.

L'évêque d'Arras, fort satisfait d'avoir occasion de rallumer la guerre pour enlever Parme à Ottavio, & de pouvoir contenter Mendose & Gonzague qui le souhaitoient avec ardeur, afin de rendre le Pape ennemi du Roi, fit au nom de l'Empereur les plus magnifiques promesses, & offrit au Pape, s'il vouloit déclarer la guerre à Ottavio, comme il le pouvoit legitimement, toutes les troupes du royaume de Naples & du duché de Milan. L'évêque de Fano, qui avoit été long-tems retenu à la Cour de l'Empereur, revint le dernier; Camojani qu'on avoit envoyé à Parme, l'avoit devancé à Rome, & donna pour réponse de la part d'Ottavio, qu'il ne dépendoit plus de lui d'accomplir le desir du Pape, parce que son traité avec le Roi étoit déjà signé; qu'il supplioit Sa Sainteté de le trouver bon, puisqu'il n'avoit en tout cela rien fait à son préjudice, ni sans son aveu. Cette réponse irrita extrêmement le Pape; ainsi l'évêque de Fano le trouva en des dispositions bien différentes de celles où il l'avoit laissé, quand il étoit parti. Cependant les promesses avantageuses de l'Empereur le flaterent beaucoup.

Les Ministres Imperiaux, selon l'ordre qu'ils en avoient reçû, exageroient infiniment l'importance de cette guerre, & sur-tout Jean Baptiste del Monte sollicitoit vivement le Pape; qui s'y résolut enfin, & qui envoya à l'Empereur, son ami Jerôme Dandino, évêque d'Imola, pour conferer sur la maniere dont ils l'entreprendroient, & pour tirer de lui une parole plus positive, au sujet des secours qui étoient promis. Mais l'Empereur, avoit consenti à une rupture très peu convenable dans les circonstances présentes, & avoit pris ce parti, comme malgré lui-même, & plûtôt pour contenter ses ministres, que pour ses propres interêts ausquels il ne jugeoit pas qu'elle fût utile. Ainsi, dès qu'il vit le Pape entierement déterminé à faire la guerre, il se repentit de ses engagemens. Comme

HENRI II. 1551.

néanmoins il ne pouvoit honnêtement retirer sa parole, il dit qu'il lui paroissoit plus dans l'ordre, que le Pape commençât par déclarer la guerre à Ottavio, comme à un rebelle, & qu'ensuite il eût recours à lui, comme au protecteur du saint Siége : qu'il s'obligeroit par un écrit signé de sa main, à lui envoyer du secours; & outre cela à lui rendre Parme à la fin de la guerre, s'il arrivoit par hazard qu'il en devînt le maître. Ses vûës politiques étoient de ne pas faire croire qu'il eût rompu la paix, que le Roi affectoit de vouloir maintenir; & d'empêcher qu'on ne le soupçonnât d'avoir dessein de retenir Parme. Le Pape croyant alors devoir se contenter des suretez qu'on lui offroit, & poussé par son neveu del Monte, entreprit la guerre, & ayant fait ce même del Monte Général de l'armée du saint Siége, il l'envoya à Boulogne. Il mit Vitelli à la tête de l'infanterie, & Vincent de Nobili fils de sa sœur à la tête de la cavallerie, avec ordre de lever deux cens chevaux dans la Marche d'Ancone.

Dès que le Roi en eût eu avis, il fit partir aussi-tôt pour l'Italie Horace son gendre, avec Pierre Strozzi, & leur commanda de se rendre promptement à la Mirandole, que Louis Pic, depuis la mort de Galeoti son pere, possedoit sous la protection de France, & d'y lever des troupes; parce que l'on pouvoit de là, à cause du voisinage, secourir plus aisément la ville de Parme, & y faire entrer des vivres. Ferdinand de Gonzague, qui aussi-bien que Jâque Medichino marquis de Marignan, étoit chargé de veiller sur cette place ne perdit point de tems; il tira du Milanez & du Piemont toutes les troupes Espagnoles qui y étoient en garnison, se rendit à Plaisance, renforça de nouveaux soldats la ville & le bourg de Sandonino, & investit de tous côtez la ville de Parme; ainsi cette guerre, à laquelle l'Empereur étoit poussé par trois personnes & le Pape par son neveu, fut entreprise en apparence contre les Farneses; mais en effet elle commença entre deux puissans Princes, l'Empereur & le Roi de France; & au préjudice de toute la Chrétienté, elle continua jusqu'à la mort de Henri II. L'un & l'autre ne manquoient pas de prétextes, pour rejetter chacun la cause de la guerre sur son ennemi. Les Impériaux nous accusoient sans fondement d'avoir embrassé le parti d'Ottavio, moins pour secourir un Prince qui avoit imploré notre protection,

Guerre entre l'Empereur & la France.

que

que pour fomenter la guerre en Italie, & par conféquent entre les princes Chrétiens; ils publioient que dans cette vûë nous avions porté à la révolte les Etats & les Princes de l'Empire; que nous les empêchions de fe foumettre aux decrets du concile, que l'Emreur avoit procuré à leur priere, pour rétablir la paix & l'union dans l'Eglife; que nous avions envoyé des Ambaffadeurs au Concile, pour protefter de notre part que nous le tiendrions pour nul : ils ajoûtoient que depuis peu Briffac s'étoit emparé dans le Piémont d'un monaftere dépendant du bourg de Barges gardé par les Impériaux, afin d'avoir lieu de faire la guerre, & qu'il faifoit travailler jour & nuit à le fortifier. Pour nous rendre encore plus odieux, ils publioient par tout, que nous nous étions liez avec le Turc; alliance qui ne pouvoit qu'être funefte à la Chrétienté. Telles étoient les reproches des Impériaux. Les nôtres à leur égard étoient bien plus juftes, & la matiere beaucoup plus ancienne.

Nous leur reprochions que l'Empereur, dans le tems des féditions de la Guienne, avoit envoyé le comte de Buren en Angleterre, pour engager cette nation à favorifer la rebellion des Bordelois, & à faifir cette occafion de recouvrer ce qu'ils avoient perdu en Guienne : Que deux ans après que la paix eût été concluë avec les Anglois, l'Empereur avoit tendu des embuches au maréchal de Saint André, lorfqu'ils revenoit d'Angleterre, & avoit fait prendre quelques-uns de nos vaiffeaux par les Flamans; qu'il avoit follicité les Suiffes à ne point renouveller leur alliance avec la France; qu'après avoir fait fouffrir de cruels tourmens à Sebaftien Vogelsperg, qui n'avoit commis d'autre crime que d'avoir été au fervice du Roi; on lui avoit tranché la tête à Aufbourg dans le tems de la diete de l'Empire, ce qui étoit une injure atroce faite au Roi même; Que lorfqu'on avoit porté des plaintes à Marie reine de Hongrie, au fujet de quelques vaiffaux marchands pris en Flandre, l'ambaffadeur du Roi avoit été emprifonné contre le droit des gens; & que, contre toutes les regles, les effets appartenans aux François avoient été confifquez à Anvers. Qu'enfin l'Empereur avoit indignement menacé Charle de Marillac évêque de Vannes, ambaffadeur du Roi à fa Cour, que fi on en venoit aux armes, il réduiroit le Roi à la condition du moindre des particuliers de fon Etat.

HENRI II. 1551.

Avant néanmoins d'en venir aux derniers extrêmitez, le Pape envoya le cardinal Alexandre à Ottavio son frere, pour l'engager à rompre le traité d'alliance qu'il avoit fait avec la France, à rendre Parme à l'Eglise, & à recevoir en échange le duché de Camerino, avec une pension honnête. Le Cardinal accepta volontiers cette commission; parce qu'il se voyoit avec peine à Rome, parmi des gens qui n'étoient pas prévenu en sa faveur, & ausquels il étoit suspect : non qu'il esperât pouvoir rien obtenir de son frere, qui n'étoit plus le maître de faire ce qu'on exigeoit de lui, mais pour avoir un prétexte honnête de quitter cette ville. Il avoit dessein de venir en France, & de se retirer à Avignon dont il étoit Legat; mais pour ne pas faire soupçonner qu'il eût tout à fait pris le parti des François, dès qu'il eût vû que ni les menaces du Pape, ni ses prieres, ni celles de Côme de Medicis ne faisoient aucune impression sur l'esprit d'Ottavio, il suivit le conseil que ce dernier lui avoit donné à Florence, où il étoit allé le voir en passant, & se retira chez le duc d'Urbin son beau-frere, qui avoit épousé Victoire sa sœur, il étoit accompagné de Baccio, Cavalcante & Jerôme de Pisa Florentins, qui étoient les principaux de son conseil.

Le Pape envoya encore le cardinal Medichino, frere du marquis de Marignan, & peu après, Rainuce frere d'Ottavio, & le cardinal de Santa-Fiore, qui allerent à Reggio, pour conferer avec Ottavio, qui s'y étoit aussi rendu dans le même dessein, avec Hercule duc de Ferrare, & Dandini. Ottavio protestoit qu'il étoit très-disposé à traiter, pourvû que ce fût à des conditions raisonnables. Ascagne de la Cornia, que le Pape avoit envoyé au Roi, rapportoit de sa part la même chose; rien cependant n'avançoit, à cause des difficultez qui survenoient sans cesse. Les Imperiaux & ceux du parti du Pape, s'imaginoient qu'on n'avoit d'autre dessein par tous ces retardemens, que de donner aux assiegez le tems de faire leur récolte, pendant la tréve dont on étoit convenu pour traiter : ensorte que Ferdinand de Gonzague résolut d'executer le dessein qu'il avoit pris, de faire le dégât des bleds, avant qu'ils fussent venus à maturité. Cependant le cardinal de Tournon, chargé des affaires du Roi en Italie, & Paul de Therme son Ambassadeur, n'ayant pû rien obtenir du Pape, sortirent

de Rome, & ſe retirerent par différens chemins, l'un à Veniſe, l'autre à la Mirandole, où les troupes du Roi s'aſſembloient. HENRI II. 1551.

Côme de Medicis, demeuroit neutre au milieu de toutes ces diviſions, & quoique les Impériaux l'euſſent traité indignement, il maintenoit la paix, & conſervoit les bonnes graces de l'Empereur, jugeant cette politique néceſſaire à l'affermiſſement de ſa nouvelle ſouveraineté. On crut néanmoins qu'il étoit dans le parti de la France, à cauſe du procedé injurieux de Diego de Mendoſe à ſon égard, & ſurtout à cauſe de la maniere dont Côme ſe comporta dans la circonſtance que je vais dire. Horace Farneſe & Aurelio Fregoſe, s'étant embarquez à Marſeille, ſur les galeres de Sforce Santa-Fiore, pour arriver plûtôt en Piemont, furent pouſſez par la tempête, vers la Toſcane, contraints d'y échoüer, & pris par Barthelemy de Poggio. Côme ordonna auſſi-tôt qu'on les mît en liberté, quoique ennemis du Pape : il leur fit rendre leurs galeres, leurs armes, & tout le reſte de leur équipage, & les fit conduire honorablement juſqu'à Caſtelnuovo, dans la vallée de Carfagnana. Le procedé obligeant du ſouverain de Florence en cette occaſion fit donc croire à pluſieurs perſonnes qu'il avoit changé de ſentiment, & qu'il commençoit à pancher du côté de la France. Auſſi le Roi & la Reine envoyerent lui faire des remercimens.

Ferdinand de Gonzague, voyant l'Empereur ſe repentir de la réſolution qu'il avoit priſe, & le Pape employer les Cardinaux, & Côme même, pour tenter quelque voye d'accommodement, & que cependant le tems de la moiſſon approchoit, jugea à propos de prévenir ſes ennemis, & de commencer la guerre, par s'emparer de tous les lieux, d'où l'on pourroit empêcher qu'il ne vînt des vivres aux aſſiégez, & par faire le dégât de tous les grains.

Breſello fut la premiere place qu'on attaqua; c'eſt un château dépendant de Reggio, & par conſéquent du duché de Ferrare, ſitué entre Cazal-Major & le territoire de Mantouë; c'étoit de là qu'on envoyoit de grands convois à Parme. La nuit du premier jour de Mai, Alvare de Luna gouverneur du Château de Cremone, ſe rendit maître par ſurpriſe de cette place, dont les habitans n'eurent pas le courage de ſe défendre. Le duc de Ferrare s'en plaignit; mais Ferdinand

Henri II. 1551.

lui fit dire, que comme Reggio & ses dépendances appartenoient à l'Empire, on étoit obligé d'y recevoir une garnison Impériale. Déjà tout étoit sous les armes; Jean-Baptiste del-Monte commandoit cinq mille hommes d'infanterie, qu'on pouvoit nommer la fleur des troupes de Toscane; à deux cens chevaux-legers que commandoit Vincent de Nobili, cent autres s'étoient joints, à la tête desquels on voyoit Troïle comte de Roissi. Del-Monte étoit parti de Boulogne avec ses troupes, & avoit passé la Lenza pour se joindre à Gonzague qui étoit déjà à Plaisance, avec le marquis de Marignan, lieutenant général de l'armée Imperiale, & y avoit fait venir du canon, des faulx, & tous les instrumens nécessaires pour détruire la moisson; son armée étoit composée de vingt compagnies de gens de pied, Espagnols & Italiens, que Gonzague, ne se défiant en aucune façon de Brissac, avoit tirez très-mal à propos du Milanez; il avoit aussi trois cens Chevaux-legers, & trois compagnies de Gendarmerie, tous en très-bon équipage. Noceto qui se trouve dans le territoire de Parme, & qui appartenoit à Ottavio, se rendit à Gonzague, qui le prit en chemin faisant, par la lâcheté de celui qui y commandoit, & qui en fut bien-tôt puni; cela fit rompre le traitté de paix, auquel travailloient conjointement le cardinal Santa-Fiore & le duc de Ferrare, qu'une guerre faite si près de ses Etats, incommodoit extrêmement.

Déjà Pierre Strozzi & Corneille Bentivoglio s'étoient rendus à la Mirandole par la Suisse & le pays des Grisons; ils avoient de là dépêché Aurelio Fregose à Pesaro, vers le duc d'Urbin, qui avoit épousé la fœur d'Ottavio, pour le prier d'agréer, qu'il fit sur ses terres une levée de deux mille hommes d'infanterie; Fregose fut pris sur le chemin par le Legat de Ravenne; mais depuis s'étant échappé des mains de César Rasponi, qui le tenoit prisonnier, il amena les troupes que l'on demandoit. Comme elles faisoient des courses sur le territoire de Boulogne, le Pape qui craignoit pour cette ville, envoya Camille des Ursins pour y commander; mais la garnison étoit trop foible pour s'opposer à nos troupes, & pour les empêcher de ravager la campagne.

Les troupes des Alliez étant sur le point de se joindre, Ottavio leva trois compagnies dans Parme, à la tête desquelles

il mit les principaux des bonnes familles de la ville, comme des Tagliaferri, des Baïardi, & des Cariffimi. Son deffein étoit de les envoyer trouver Strozzi à la Mirandole, & de fe défaire, fous ce prétexte honnête, de ceux qui dans la ville lui étoient fufpects.

Ils partirent effectivement, & ayant rencontré l'armée du Pape qui venoit le long du Gabelli, qu'on appelle aujourd'hui la Sechia, ils attaquerent del-Monte, qui conduifoit l'avant-garde: le combat fut meurtrier de part & d'autre, mais à la fin defavantageux pour ceux de la ville. Baïardi y fut tué, Tagliaferri dangereufement bleffé, & la cavalerie prefque toute prife prifonniere: la victoire ne coûta pas moins de fang aux troupes du Pape. Roland de Piftoye grand capitaine y fut tué, & le prince de Macedoine bleffé d'un coup de pique dans la cuiffe, que del-Monte lui donna. Cependant on mit en liberté les prifonniers, dans l'efperance que fe reffouvenant du péril auquel Ottavio les avoit expofez, ils exciteroient quelque foulevement dans la ville; mais le deffein des ennemis n'eut aucun fuccès. La garnifon étrangere y étoit la plus forte, & étoit augmentée encore par les troupes que François de Clermont avoit amenées avec lui, tandis que les forces des habitans diminuoient tous les jours. Les défiances d'Ottavio n'étoient pas fans fondement: on découvrit bien-tôt que Michel Tagliaferri & Jean Galeoti Sanvitale, iffu des Comtes de Sala, avoient traité avec les ennemis, & avoient promis de leur livrer la porte de la ville: convaincus de cette trahifon, ils eurent la tête tranchée.

Les armées fe joignirent près d'un pont dreffé fur la Lenza. Le Cardinal Medichino étant arrivé au camp muni d'un bref, par lequel fa Sainteté donnoit à Ferdinand de Gonzague le commandement général de l'armée pendant le cours de cette guerre, & lui envoyoit, felon l'ufage, le Gonfalon de l'Eglife, on fut d'avis d'attaquer Colornio, où Americ Antinori commandoit au nom d'Ottavio, qui cependant retenoit prifonnier à Parme le Seigneur de cette ville, Jean-François de Sanfeverino, parce qu'il lui étoit fufpect. Alvare de Sandi Maréchal de camp fut chargé de cette attaque; il prit avec lui des troupes Efpagnoles, mit à fec le foffé, & ayant pouffé plus loin fes travaux, gagna le pié du mur. Il fut bien-tôt fuivi

HENRI II.
1551.

de Ferdinand de Gonzague, qui ayant laissé dans le camp le marquis de Marignan, pour ruiner la moisson d'alentour par le moyen des pionniers, somma d'abord, mais inutilement, Antinori de se rendre : il fit ensuite foudroyer la muraille avec quatorze pieces de canon, qu'il avoit tirées du château de Sandonino : la bréche devint si considérable, que les assiégez, qui de trois cens qu'ils étoient, se voyent reduits à cent-trente, ne pouvant plus resister, furent forcez de se rendre : les soldats eurent ordre de se retirer dans la citadelle, livrez à la discretion du vainqueur, qui promit la vie aux habitans, avec la conservation de leurs biens.

Malgré cette promesse, les Espagnols entrerent dans la ville, la pillerent, & firent plusieurs prisonniers; mais ils laisserent aller la garnison, sans en exiger aucune rançon. Cependant comme Antinori passoit pour riche, Gonzague le traita à la rigueur, & exigea douze mille écus d'or pour le mettre en liberté; une autre perte qui ne fut pas moins triste, suivit bientôt celle qu'on avoit essuyée par la prise de Colornio. Pendant le siége de cette place, les compagnies de Cavalerie, que commandoient Gonzague & le comte de Caïazzo, s'étoient mises en embuscade auprès de Fontanella, & quelques Arquebusiers sortis de San-Secondo s'étoient avancez pour attirer la garnison au combat. Adrien Baglioni & Jule d'Ascoli, qu'Ottavio avoit la veille envoyé de Parme en cet endroit, sortirent alors de la place, au bruit qu'ils entendirent ; ils se mettent aussi-tôt à poursuivre les fuyards; ils tombent dans l'embuscade, & après avoir perdu quelques-uns de leurs gens, sont faits prisonniers.

Strozzi, capitaine aussi brave qu'habile & actif, repara bientôt ces deux pertes. Avec l'élite de sa cavalerie & de son infanterie, il alla en diligence à la Concordia, ville appartenante aux Pics: de là, sans se reposer, & ayant fait faire à son infanterie une marche aussi prompte qu'à sa cavalerie, il entra dans le territoire de Reggio, fit encore quatorze lieuës qui lui restoient, & entra dans Parme à l'improviste. Son arrivée calma les allarmes des citoyens; Ottavio en conçut une joye d'autant plus vive, que les malheurs imprévus qui lui étoient arrivés coup sur coup, lui en faisoient craindre de plus funestes. Strozzi s'acquit beaucoup de gloire par cette marche, & son action

parut auſſi incroyable qu'elle avoit été ineſperée. Gonzague ayant été averti de ſon deſſein, avoit envoyé le marquis de Marignan au Pont, qui eſt ſur la Lenza, pour fermer le paſſage à nos troupes ; Strozzi cependant s'avança avec une ſi grande diligence, que quoique ſes troupes fuſſent nombreuſes & marchaſſent toûjours en ordre, il ne laiſſa pas de prévenir l'ennemi qui étoit fort proche, & il les conduiſit en bon état à Parme, excepté quelques ſoldats qu'il fut obligé d'abandonner à demi morts de faim & de ſoif. Quelques-uns ont cru que Marignan, homme fin & ruſé, avoit executé lentement l'ordre dont on l'avoit chargé, ſoit qu'il favoriſât les Farneſes ſes alliez, ſoit qu'il voulût, ſelon ſa coûtume, tirer la guerre en longueur ; Gonzague le diſſimula pour lors, & fit prudemment, pour ne pas offenſer le Cardinal Medichino, frere de Marignan, qui étoit venu au camp de la part du Pape : mais dans la ſuite il lui en fit des reproches. Au reſte il n'étoit pas fâché que Strozzi fût entré dans Parme avec toutes ſes troupes, eſperant que par là les vivres, qui commençoient déjà à y manquer, ſeroient plûtôt conſumez.

Pendant que les ennemis étoient occupez au ſiége de Colornio, nos troupes qui s'étoient raſſemblées à la Mirandole, prirent occaſion de l'abſence de del-Monte, pour faire des excurſions ſur le territoire de Boulogne, & ravagerent tous les lieux d'alentour. Le Pape craignant quelque évenement plus fâcheux, eut recours à Côme de Medicis, qui envoya auſſi-tôt Othon de Montauti à Boulogne, avec mille hommes d'infanterie, ſoudoyez à ſes frais. Son arrivée fit ceſſer en effet pendant quelque-tems le pillage & les courſes de nos gens, qui ayant tenté envain l'attaque de Crepacuore, de San-Joanni, & de San-Agatha, s'en retournerent chargez d'un grand butin à San-Antonio éloigné de deux mille pas de la Mirandole, où ils s'étoient bien fortifiez ; & de là ils continuerent leurs courſes ſur le territoire de Boulogne. Enfin le Pape, fatigué d'entendre les plaintes continuelles que lui faiſoient ceux du pays, rappella del-Monte, & Alexandre Vitelli. Ils ſéparerent auſſi-tôt leurs troupes, & ayant abandonné l'armée de l'Empereur, ils ſe rendirent à Boulogne par Reggio. Ferdinand s'y oppoſa tant qu'il put ; il diſoit hautement, que c'étoit trahir la cauſe publique, & porter un grand

HENRI II. 1551. préjudice aux interêts du Pape : mais on n'eut point d'égard à son opposition.

Le marquis de Marignan se rendit maître, au nom de l'Empereur, de Montecohio & de Castelnuovo, & y mit garnison. Cependant le Pape instruit par les dangers qu'il venoit de courir, & craignant les mêmes accidens pour Castro, & pour les autres villes des Farneses, cita Horace Farnese à Rome, pour y venir se justifier, & l'accusa de s'être jetté à main armée sur le territoire de l'Eglise, sous le prétexte de l'alliance qu'il avoit faite avec le Roi. Alexandre qui s'étoit retiré à Urbin, & Rainuce qu'on avoit dépoüillé du titre de Légat de Viterbe, pour en revêtir le cardinal Carpi, furent aussi citez; le Pape ensuite envoya des Chevaux-legers de sa garde, & quelques troupes que Mendose avoit tirées de Sienne, pour lui servir de renfort, & mit à leur tête Rodolfe Baglioni; elles avoient ordre de s'emparer, au nom du Pape, des places & villes, que les Farneses possedoient dans la Campagne de Rome. Elles n'eurent pas de peine à exécuter cet ordre; car la mere des Farneses, sur l'assûrance que le Pape lui donna de restituer ces Places, dès que la guerre seroit terminée, les livra sans aucune difficulté.

Le Pape maître de ces Places n'eut plus rien à craindre de ce côté-là. Ayant alors reçu de Mendose cent mille écus d'or, il se trouva prêt à soûtenir la guerre, & pensa serieusement à former le siége de la Mirandole. Quelque-tems auparavant nous avions reçu un échec; nôtre Camp de San-Antonio avoit été attaqué & forcé par Camille des Ursins. Les ennemis furent redevables de ce succès, principalement à la valeur de Pierre-Paul de Tosingo, qui monta le premier sur le retranchement, avec ses gens, quoiqu'extrêmement fatiguez de la longueur du combat. Ce qui engagea Camille des Ursins à entreprendre cette attaque & à la poursuivre vivement, est qu'il sçavoit que le départ de Strozzi avoit extrêmement affoibli nôtre armée. Après la prise du camp, nos troupes s'étant approchées plus près de la ville, une troupe de paysans s'avança jusqu'à nos retranchemens, pour nous porter des vivres. Vitelli les ayant apperçus, fondit sur eux, & brûla le convoi, quoique pussent faire nos gens pour le sauver. Peu de tems après, les Espagnols mirent le feu à des moulins, qui étoient sur le Pô.

près

près de Turricella, où le jour précedent ils avoient perdu quantité des leurs. Un autre avantage enfla encore le courage des ennemis & les porta à tenter de plus grandes entreprises. François de Coligny d'Andelot, que le Roi avoit envoyé depuis peu en Italie, & Philbert de Marsilly-Sipierre, qui étoit venu à Parme un peu après l'alliance qu'on avoit faite avec Ottavio, étant sortis avec Vitelli, & s'étant jettez sur la Soragne, d'où ils revenoient chargez de butin, tomberent dans une embuscade, que le comte de Gaïazzo & François de Bimonte Espagnol leur avoient dressée. Après un rude combat ils furent pris, menez à Plaisance, & de là au château de Milan, où ils furent long-tems prisonniers. Dans ce combat Chiuchiara, gendarme Albanois, après avoir été long-tems aux prises avec del-Monte, eut bien de la peine à s'échaper, & se retira enfin à Parme, sans être blessé. Comme nos gens étoient repoussez de toutes parts, & qu'ils souffroient eux-mêmes d'étranges incommoditez, au pied des murailles de la ville, exposez aux injures de l'air (car il n'y avoit dans la ville que Paul de Thermes & Ludovic Pic, qui la gardoient avec six cens hommes d'infanterie & cent-cinquante de cavalerie,) Gonzague resolut de presser le siége plus vivement qu'il n'avoit fait; parce qu'il se flattoit que le Pape s'engageroit par là de plus en plus dans la guerre qu'il faisoit au Roi, & que toutes ses troupes étant occupées au siége de la Mirandole, il le laisseroit maître absolu de la guerre de Parme. Mais comme tout étoit en desordre dans le camp des ennemis, les nôtres ayant repris courage, faisoient chaque jour de nouvelles excursions, & leur causoient de nouvelles pertes: nous primes Camille de Castiglione, qui alloit à Rome avec vingt Gendarmes, pour rendre compte au Pape de l'état des affaires.

Comme les ennemis se disposoient à battre de plus près la Mirandole avec leur artillerie, Horace Farnese & Paul de Thermes firent une sortie pour s'y opposer; & s'étant laissés emporter par l'ardeur du combat au-delà d'un bois taillis qui n'étoit pas fort éloigné, ils donnerent dans une embuscade: le peril étoit grand, mais leur courage ne le fut pas moins, & les sauva; il ouvrit aux nôtres un chemin au travers des ennemis. Laissant derriere eux la Mirandole, & l'endroit où l'ennemi embusqué les attendoit à leur retour, ils marcherent droit

HENRI II. 1551.

à Parme, & éviterent ainſi les embuſches que del-Monte leur avoit tenduës. Taliano & les comtes de Tiene & de Collalte furent pris. On eut avis peu de tems après, qu'Alfonſe Ulloa s'étoit campé avec ſa cavalerie Eſpagnole aſſés près de la Ville. Horace Farneſe ayant pris la réſolution de l'aller attaquer avec la ſienne, on ferma les portes ,afin que perſonne n'eût vent de cette ſortie. Yve d'Alegre, Dampierre, Guy Bentivoglio, & Barthelemy de Montan ſe joignirent à lui, attaquerent l'ennemi à l'improviſte, en tuerent une partie, & mirent en fuite le reſte.

De Thermes fait une ſortie.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à la Mirandole, de Thermes ayant appris qu'il y avoit dans l'armée du Pape quelques troupes de cavalerie Imperiale, écrivit à Gonzague, & lui marqua qu'il apprenoit avec chagrin, qu'il y avoit des gens de l'Empereur au ſervice du Pape; il lui repréſenta tous les témoignages d'amitié, que l'Empereur avoit reçus du Roy ſon maître; & il le pria de vouloir bien lui dire ſon ſentiment ſur cet article. Gonzague répondit, que l'Empereur ne faiſoit rien en cela qu'il ne lui fût permis, ſelon les conditions du traité fait avec le Roi, où le Pape étoit compris; que ce traité l'obligeoit à défendre le S. Siege; qu'il ne falloit donc pas s'étonner, que l'Empereur engagé à ſoutenir les interêts du Pontife, s'oppoſât aux entrepriſes des François, qui vouloient envahir le domaine de l'Egliſe; que de Thermes lui-même ſçavoit fort bien, que la Mirandole étoit un fief de ſaint Pierre, ſur lequel le Roi n'avoit d'autres droits, que ceux qu'il pouvoit uſurper par la force des armes; que dans le dernier traité, auquel il avoit été préſent avec Granvelle, l'Ambaſſadeur du Roi en ayant fait mention, & redoublant ſes inſtances pour que la Mirandole y fût compriſe, les Miniſtres de l'Empereur s'y étoient toûjours oppoſez; & qu'il fut conclu qu'on n'en feroit aucune mention, ſans porter néanmoins aucun préjudice au droit que l'Empereur, le Pape, & le Roi prétendoient y avoir.

Hiſtoire des Pics, Princes de la Mirandole.

C'eſt ici naturellement le lieu de parler de la Maiſon des Pics, qui poſſedent aujourd'hui la Mirandole & la Concordia : je tâcherai de le faire ſans paſſion, & ſuccinctement, & de n'en dire que ce qui a rapport à mon ſujet. Ainſi ſans s'arrêter à cette origine fabuleuſe, que lui donnent ceux qui ſont

remonter la source de leur sang jusqu'à Constance fils du grand Constantin, il est certain que les Pics sont au nombre des premiers citoyens de la ville de Modene, & qu'ils s'y sont rendus illustres, par un grand nombre d'actions éclatantes depuis 1110. Environ deux cens ans après, l'Empereur Loüis IV. honora François Pic du titre de Vicaire de l'Empire; mais depuis, Passarino Bonacolsi (à qui on avoit donné dans Modene le droit de Bourgeoisie, après la mort de Pic qu'il redoutoit, & de ses enfans Prendiparte & Tomassin, qui furent tuez) fit raser l'an 1331 la Mirandole où ils s'étoient réfugiez. Les Gonzagues, qui possedoient le duché de Mantouë, aïant rangé à son devoir Bonacolsi, la Mirandole fut rebâtie, & l'on recuëillit les restes de la famille des Pics: il n'y avoit plus que Nicolas des enfans de François. A la faveur de la protection que lui donna la Cour des Quarante *, il fut remis, par le moïen des Gonzagues, en possession de la Mirandole. Prendiparte succeda à Nicolas, & Paul à Prendiparte. François son fils eut deux enfans, Jean & François, que Frederic IV. * fit comtes de la Concorde. A François succeda Jean-François, à celui-ci Nicolas, à Nicolas un autre Jean, & à Jean un autre Jean-François. Ce fut celui-ci qui fit le premier fortifier le Château l'an 1360. avec une dépense prodigieuse; il laissa quatre enfans, Galeoti, Antoine, Marie, & Jean, que sa vaste & profonde érudition, & la connoissance qu'il avoit des langues, jointes à sa vertu & à sa rare pieté, firent appeller dès sa jeunesse le Phœnix de son siecle.

* On l'appelle vulgairement *la Corte di Quarantula.*

* Plusieurs, & M. de Thou lui-même, l'appellent Frederic III. mais c'est Frederic IV.

Un si grand exemple de vertu & de science meritoit d'être mieux imité par sa famille, & qu'ils observassent du moins plus religieusement les droits du sang les uns à l'égard des autres; mais Galeoti, l'aîné des quatre freres, aïant laissé trois enfans, Jean-François, Louis, & Frederic, Louis, qui étoit le second, se soûleva contre son aîné, viola le droit des gens, & secondé d'Hercule, premier duc de Ferrare, il chassa son frere de la Mirandole; ce Louis avoit épousé une fille naturelle de Jean-Jacque Trivulce, de laquelle il eut un fils nommé Galeoti. Après la mort de Louis, Jean-François son fils aîné, qui, à l'imitation de son oncle, s'étoit appliqué avec succès aux Belles-Lettres, à la Philosophie, & à la Theologie, fut remis par Jule II. en possession du bien de ses ayeux. Loüis XII.

HENRI II. 1551.

l'en dépoüilla de nouveau, après la bataille de Ravenne, & le cardinal Matthieu Langus, cardinal de Gurcz, ambassadeur de Maximilien I. l'y rétablit : il demeura paisible possesseur de la Mirandole, jusqu'à l'an 1533, que Galeoti son neveu, étant entré de nuit dans la ville avec quarante hommes armez, commit un parricide horrible en la personne de son oncle, homme d'une grande pieté, qu'il tua aux pieds d'un crucifix, devant lequel il étoit alors prosterné. Non content de cet exécrable attentat, il y joignit le meurtre d'Albert son fils, & fit mettre en prison Jeanne Caraffe femme d'Albert, avec Paul son fils, & Charlotte de la maison des Ursins, femme de Jean Thomas, qui étoit un autre fils d'Albert. Ce fut par cette suite de crimes qu'il s'empara de la Mirandole. Mais craignant avec raison la vengence de ses cousins, il avoit remis la Mirandole entre les mains du Roi, trois ans auparavant qu'il en fût question dans le traité, & il reçut en compensation des terres du domaine du Roi. Lorsqu'on parla néanmoins de cette affaire dans le traité de Crepy, & depuis encore au commencement du regne de Henri II. comme on ne put être d'accord sur cet article, on jugea à propos de n'y plus penser : & voilà ce qu'avoit en vûë Gonzague dans la réponse qu'il fit à Paul de Thermes. Nous lui opposions, que quinze ans auparavant, Galeoti & Thomas disputant à Nice sur les prétentions qu'ils avoient sur cette place, avoient consenti de part & d'autre, que Paul III. la mît en dépôt entre les mains du Roi François I. jusqu'à ce que le différend fût vuidé ; & que depuis ce tems-là elle avoit toûjours été sous la protection de la France.

Sur ces entrefaites le duc de Ferrare proposa quelques conditions de paix : une guerre si voisine de son Etat, l'inccomodoit ; & le cardinal Farnese, qui étoit allé d'Urbin à Florence, par ordre du Pape, faisoit tous ses efforts pour disposer les choses à un accommodement ; mais il ne put y réüssir. Gonzague cependant ne pouvant encore tenter rien de mieux, tourna ses forces contre quelques places & quelques bourgs situez sur des montagnes voisines de Parme ; il prit d'abord Callistrano & ensuite la citadelle ; il se rendit maître de Tizzano, qu'on croyoit si bien investi, qu'il n'y avoit pas d'apparence que la garnison pût échapper ; les habitans l'abandonnerent faute de

vivres. Cependant Marcone de Caſtello, qui y étoit venu depuis peu de Fontanella, en fortit en plein jour, ſans que les ennemis s'en apperçuſſent, avec trois cens ſoldats, au travers d'une vallée profonde & inacceſſible: retraite qui lui fit beaucoup d'honneur. Peu après les châteaux de Torchiara & de Felino ſe rendirent à Gonzague, du conſentement du comte de Santa-Fiore leur ſeigneur; ils furent autanr mal traitez par les Eſpagnols, qui exercerent ſur eux toute forte de cruautez & de brigandages, que s'ils euſſent fait beaucoup de réſiſtance. Gonzague voyant ſon infanterie extrêmement fatiguée par ce ſiege, fit venir de Piemont deux compagnies, qu'il avoit laiſſées à Quiers, pour les mettre à Montecchio. Mais comme ces troupes, malgré les remontrances du gouverneur, voulurent loger hors de la ville, pour faire plus librement leurs excurſions, Strozzi l'ayant ſçu, ne perdit pas un moment, & en capitaine habile, prit un camp volant avec lui, marcha de nuit contre eux, & ayant ordonné à ſes troupes de mettre leurs chemiſes par-deſſus leurs habits, il tailla en pieces les ennemis couchez à la porte de leurs tentes, & plus diſpoſez au pillage qu'au combat.

L'Empereur envoya un ſecours de quatre mille Allemans, ſou s laconduite du ſeigneur de Seiſnech; faute de payement, ils n'étoient pas encore arrivez au camp, quoiqu'on les eût levez long-tems auparavant. Le Roi d'un autre côté, envoya à Genes Louis Alamanni, pour obtenir de la République qu'elle permît aux François d'entrer en toute ſûreté dans ſes villes & dans ſes ports, & qu'elle voulût bien laiſſer paſſer par ſes Etats les ſecours qu'on envoyeroit à Parme. Les diſſentions, qui partageoient alors la République, faiſoient eſperer au Roi qu'il l'obtiendroit aiſément: mais le parti des Impériaux prévalut, & ſecondé du crédit de Doria, il fit ſi bien, que le Roi ne put rien gagner ſur l'eſprit de ces Républicains. Le Cardinal de Tournon avoit obtenu de la République de Veniſe, dans les bras de laquelle il s'étoit jetté depuis ſon éloignement de la Cour, que les troupes levées en Suiſſe depuis peu par le Roi, paſſeroient par le territoire de Breſſe; mais on leur refuſa les vivres, parce que les habitans du pays dirent qu'à peine il y auroit aſſez de grains pour eux cette année, qui avoit été très-ſtérile.

La guerre pour la défenſe de Parme n'avoit été allumée

HENRI II.
1551.

jusqu'alors qu'entre le Pape & le Roi; elle s'alluma ensuite entre le Roi & l'Empereur; le Capitaine Poulin, baron de la Garde en fut la cause, pour avoir pris sur l'Ocean quelques vaisseaux Flamans, qui portoient des marchandises, dont il fit un riche butin. André Doria, qui avoit été honoré de la conduite de Philippe prince d'Espagne, & de Maximilien d'Autriche son cousin, quand ils allerent l'un & l'autre en Espagne, étant sur le point d'y retourner, pour ramener en Italie le même Maximilien avec sa femme & sa famille, étoit attendu de jour en jour à Barcelone avec sa flotte. Alors Leon Strozzi, commandant des Galeres de France, se glissa secrettement derriere le cap de Cercelli, où Doria s'étoit arrêté, & à la faveur de la montagne qui le cachoit, il vint avec vingt-sept Galeres & deux Brigantins, dans le dessein de surprendre la Flotte Imperiale. André Doria en fut averti; il fit assembler les Capitaines des Galeres, leur dit ce qu'il avoit appris du dessein & des préparatifs des ennemis, & les exhorta à soûtenir dans cette occasion, pour le service de l'Empereur, la haute réputation de valeur qu'il s'étoient si justement acquise. Ensuite deux heures avant le coucher du Soleil, il partit, & se ménagea si bien entre le vent & les ennemis, qu'il gagna insensiblement la haute mer, pour être plus en état, ou de poursuivre sa route, ou de livrer combat. Mais comme le vent s'augmenta & que la nuit approchoit, il se détourna & gagna Villefranche. Strozzi ayant vû que son projet n'avoit pas réüssi, changea de dessein: il s'approcha de la terre, & ne fit que déployer ses petites voiles pour côtoyer le rivage. Après cela il prit la route d'Espagne, & voulut passer pour Doria, qui venoit prendre l'Archiduc Maximilien, afin de le conduire à Genes. Cette feinte lui réüssit; il prit une Galere nouvellement équipée qui venoit de Barcelone pour le saluer, & aussi-tôt continuant sa route, il fit faire une décharge de canon, qui causa une si grande épouvante au peuple assemblé sur le Port pour voir son arrivée, qu'il se feroit rendu maître de la ville sans peine, s'il eût pû mettre tous ses gens à terre; mais pour lors il se contenta de ce qu'il avoit fait, & après avoir pris sept vaisseaux marchands, & d'autres plus petits, il s'en retourna à Marseille avec un grand butin.

La joye de ce succès dura peu: elle fut bien-tôt troublée par la

nouvelle qui se répandit, au sujet de l'arrivée imprévûë de François de Montmorency fils du Connêtable, & du comte de Villars, & de ce qui l'occasionnoit. Strozzi n'ignorant pas que son frere & lui étoient extrêmement haïs du Connêtable, & de Claude de Savoye comte de Tende, son beau-frere, Gouverneur de Provence, & qu'ils n'étoient envoyez que pour le dépoüiller honteusement de sa dignité, & lui ravir le commandement, résolut, en homme prudent & courageux, de prévenir cet affront. Ainsi il monta sur une Galere qu'il avoit prise depuis peu à Barcelone, & accompagné d'un autre qui étoit à son frere, il franchit à force de rames la chaîne qui fermoit le Port, se mit en haute mer, & alla droit à Malthe. Ce qui l'obligea encore de précipiter son départ, fut le soupçon qu'il eut qu'on avoit envoyé des émissaires pour l'assassiner. Déjà sur ce soupçon il avoit fait mettre à la question un de ses principaux confidens, nommé Jean-Baptiste de Corso, & en avoit arraché un aveu écrit de sa main, qui étoit très-conforme à ses conjectures ; mais afin qu'il ne parût pas s'être retiré sans congé, il écrivit en partant cette lettre au Roi, & lui fit porter l'étendard de l'Amirale, qu'on avoit plié avec grand soin. La lettre étoit conçuë en ces termes :

Retraite de Strozzi, & sa lettre au Roi.

» Sire, la gloire a été le motif qui m'a fait ambitionner » l'honneur de vous servir. Le soin de ma vie & l'interêt de » cette même gloire me forcent aujourd'hui à m'éloigner de » votre Royaume, puisque je vois qu'on ne destine d'autre ré- » compense à la fidelité de mes services & à tant de travaux, » qu'un congé honteux, ou une mort indigne ; ce qui est cons- » tant par les dépositions de ceux qu'on avoit chargez de m'as- » sassiner. Je conjure donc votre Majesté, par sa bonté naturelle, » de me pardonner, si j'ai quitté son Royaume sans recevoir » ses ordres ; il ne m'a pas été permis d'agir autrement ; la » haine de mes envieux m'eut écarté de votre thrône, si j'eusse » osé en approcher ; ils vous auroient prévenu contre moi ; & » leur perfidie m'auroit accablé, si j'eusse differé de me mettre » à couvert. Mais quoique cette retraite précipitée m'attire » peut-être votre juste indignation, j'espere néanmoins que si » votre Majesté veut bien considerer la différence qui se trou- » ve entre mon arrivée dans son Royaume & ma sortie, je » meriterai qu'elle me plaigne, si je ne merite pas qu'elle

Henri II. 1551.

» me pardonne. J'étois venu riche, je m'en retourne pauvre;
» Je ne le dis point pour m'en plaindre. Je ſupplie très-humblement votre Majeſté d'agréer les ſervices que j'ai tâché de lui rendre avec une inviolable fidelité. Ce ſera toûjours une ſatisfaction bien grande pour moi, de ſçavoir que mes actions paſſées ne vous déplaiſent pas, quoique ma conduite préſente ait le malheur de vous être déſagréable; j'oſe me flatter que votre Majeſté me regretera, quand mon abſence lui donnera lieu quelque jour de me comparer avec ceux qui m'ont attiré ſa diſgrace. »

La retraite de Strozzi fit changer le commandement de l'armée navale. André Doria eut tout le tems de lever de nouvelles troupes, & de paſſer en Eſpagne ſans obſtacle, avec le duc d'Albe; ſur trois galeres bien équipées qu'envoya le grand Duc. Le mauvais tems le retint quelque tems en Eſpagne; mais enfin il en partit, & amena heureuſement à Gennes l'Archiduc Maximilien, ſa femme & toute ſa famille. Ces deux voyages d'Italie en Eſpagne & d'Eſpagne en Italie, que fit André Doria, occuperent tellement ſes galeres toute cette année, qu'il ne put ſecourir ni Malthe ni Tripoli, & que faute de ſecours, les Turcs firent de grands ravages ſur la mer de Toſcane.

Cependant Briſſac ayant fait en Piémont tous ſes préparatifs, commença la guerre, lorſqu'on s'y attendoit le moins. Pierre d'Oſſein, le baron de Cipi, & le ſeigneur de Cental s'étant offerts à aſſieger Chieraſco, Briſſac leur donna trois compagnies Françoiſes. Les échelles furent plantées; les nôtres commencerent vigoureuſement l'attaque: mais ils furent vivement repouſſez, & le frere de Charry ayant été précipité du haut d'une échelle, reſta ſur la place. L'entrepriſe de Jean Grognet ſeigneur de Vaſſé eut un ſort plus heureux; ayant été commandé pour l'attaque de San-Damiano, il s'embuſqua au point du jour, à demie lieuë de la ville; & comme on avoit coûtume de faire ſortir de grand matin les habitans, pour aller travailler à la campagne, & qu'après cela on poſoit des ſentinelles ſur les murailles, il arriva heureuſement qu'avant que les ſentinelles fuſſent poſées, les nôtres firent une deſcente dans le foſſé, planterent leurs échelles & gagnerent le haut du mur. Ainſi la ville fut priſe, & enſuite la citadelle, qui faute de vivres ſe rendit.

Il

Il ne fut pas si aisé de s'emparer de Quiers; on voulut l'assieger cette même nuit, & Brissac marcha en personne à cette expedition. Il avoit d'abord été résolu dans le conseil de guerre, que l'escalade commenceroit du côté des vignes, qui sont sur le chemin d'Agnassa à Quiers; mais Blaise de Monluc, qui étoit déjà dans une haute estime, remontra à Brissac, que puisqu'il vouloit lui-même conduire cette entreprise, il devoit, sur-tout au commencement de son généralat, travailler à conserver sa réputation, & prendre de si justes mesures, que la force vînt au secours de l'adresse, & qu'on se rendît maître de la place, de quelque maniere que ce fût. Il y eut sur cela beaucoup de contestations; & comme plusieurs disoient, que, si l'on tardoit plus long-tems, l'entreprise seroit découverte, on résolut de faire venir du canon de Turin, & l'on ordonna à Monluc & à Caillac de faire l'attaque le plus promptement & avec le moins de bruit que l'on pourroit; Monluc exécuta ponctuellement sa commission: il amena le canon, & arriva avec d'Ailly de Pequigny, en même-tems que Brissac, Bonivet & François Bernardin se presentoient devant la place. On reconnut que la précaution conseillée par Monluc étoit nécessaire: car comme le fossé étoit profond, & la muraille trop élevée pour que le soldat pût gagner le haut avec ses échelles, Brissac fut contraint d'en venir à la force ouverte: le canon fut pointé de différens endroits, contre la porte, qu'on appelle vulgairement la porte Jaune, & la breche fut bien-tôt fort large. La garnison Italienne, qui étoit de cinq cens hommes & de cinquante chevaux (que Gonzague y avoit substituez aux Espagnols, dont il s'étoit servi pour la guerre de Parme) voyant que les habitans nouvellement irritez contre les Espagnols, pour s'en venger, ne vouloient pas se défendre, se rendit, avec son commandant George Lampugnano Milanois. Cet officier livra la citadelle, & ses gens furent de bon matin menez avec lui à Ast en sûreté, enseignes ployées & sans battre le tambour. Brissac épargna les habitans, & voulut par cet exemple de clemence attirer à son parti les villes voisines.

HENRI II. 1551.

Ferdinand de Gonzague n'eut pas plûtôt appris cette nouvelle, qu'il vint en diligence à Ast, avec quatre mille hommes d'infanterie Italienne, deux mille Allemands & trois cens chevaux. Le Roi de son côté envoya en Piémont six

HENRI II. 1551.

compagnies de vieilles troupes, ſous la conduite d'Inard, que ſuivirent bien-tôt après Claude de Lorraine duc d'Aumale colonel de la cavalerie, Jean de Bourbon duc d'Enghien, Louis de Bourbon Prince de Condé ſon frere, Jâque de Savoye duc de Nemours, François de Montmorenci fils du Connêtable, Eleonor Chabot comte de Charny, & François de la Rochefoucault, avec l'élite de la nobleſſe. Briſſac, pour les loger plus commodément, fit ſortir de Quiers trois compagnies ; il fut alors réſolu d'attaquer Lantz, place ſituée au pied des Alpes, & qui incommodoit conſidérablement ceux qui venoient de Suze à Turin. Briſſac s'y rendit avec toute ſon armée ; on donna le ſoin de l'artillerie à Monluc, qui avoit été forcé de garder le lit, pour avoir eu la hanche démiſe par la chute d'une muraille : on le tranſporta de Quiers à Moncalier, & de là il fut mandé à l'armée par Briſſac, qui arriva le même jour avant midi à Lantz, où Monluc vint ſur le ſoir avec Caillac & cinq enſeignes de gens de pié.

On attaque Lantz.

La ville n'étant alors environnée que de foibles murailles, ſe rendit auſſi-tôt. Il n'en fut pas de même de la citadelle : ſituée ſur un terrain plat du côté de la ville, mais fortifiée de ce côté là par deux bons baſtions qui la mettent à couvert, elle eſt en tout autre endroit inacceſſible, à cauſe de la montagne eſcarpée ſur laquelle elle eſt bâtie ; enſorte que pour rendre cette place forte, la nature à preſque pû ſe paſſer de l'art. Briſſac alla lui-même la reconnoître, & comme il eut beaucoup de peine à monter environ trois cens pas, il déſeſpera du ſuccès de l'entrepriſe, & tint conſeil pour ſçavoir s'il feroit retirer l'armée. Monluc, qui n'étoit pas encore bien remis de ſon accident, ſe laiſſa perſuader par Pequigny, Touchepied & du Cheſne-Vinú, qui l'engagerent à aller viſiter la place. Il y fut, monté ſur un mulet ; il prit garde que ſur le penchant du mont il y avoit par intervalles des chemins plats, où l'on pouvoit poſer le canon, & faire repoſer les pionniers qui le tireroient, juſqu'à ce qu'on eut gagné le haut. Il revint auſſi-tôt trouver Briſſac, & ayant ſçû qu'on avoit réſolu de s'en retourner, il ſupplia inſtamment ce Maréchal d'attendre encore ; & lui rapporta ce qu'il avoit remarqué. Il parla ſi fortement, que par l'avis des deux princes de Bourbon, du duc de

Nemours, de François de Montmorenci, & du reste du conseil, on le chargea de conduire le canon sur le haut de la montagne; ensuite pour exciter encore d'avantage l'ardeur des soldats, les princes de Bourbon eux-mêmes, les duc de Nemours & de Montmorenci, mirent les premiers la main à l'œuvre, avec tant de promptitude & de succès, qu'en moins de vingt heures les chemins furent applanis, & que le canon fut conduit en haut & mis en batterie. Au premier bruit que les habitans entendirent, ils furent si épouvantez d'une attaque à laquelle ils ne s'attendoient pas, qu'ils se rendirent aussi-tôt. Gonzague étoit alors absent, & occupé avec son gendre Fabrice Colomne, à recevoir à Milan Maximilien roi de Bohême, sa femme & ses enfans, & à les conduire de là par l'Italie jusqu'à la frontiere d'Allemagne,

Gonzague se mêloit de bien d'autres affaires que de celles de la guerre. Il avoit le soin de la Police; il administroit les finances, que des gens avides, & qui ne songeoient qu'à s'enrichir, manioient sous son autorité. Comme il n'y avoit aucun ordre dans les affaires, il se trouvoit toûjours dépourvû d'argent; d'où il arrivoit que ne pouvant faire observer à la rigueur la discipline militaire, ni réprimer l'insolence du soldat, qui faute d'être payé commettoit toutes sortes de désordres, il donnoit par-là occasion aux plaintes vives & réïterées, que faisoient de sa conduite, non seulement ceux de Milan, mais les Princes voisins, & plus que personne, le duc de Savoye. Il ne cessoit cependant de remplir l'esprit de l'Empereur d'une infinité de desseins, dans lesquels brilloient son genie & sa politique, mais ordinairement pleins de difficultez, & dont le succès, qu'il disoit infaillible, faute d'argent, étoit toûjours chimerique. Il ne laissa pas d'envoyer en Piemont un secours de six Enseignes de gens de pied Italiens, commandez par César Maggi; ils furent bientôt suivis de six compagnies d'infanterie Espagnole, & de trois d'infanterie Allemande, commandées par François d'Este, qui remplaçoit Gonzague en son absence; Alvare de Sandi s'étant aussi rendu au camp avec le même nombre d'hommes des mêmes nations, pour être à portée de secourir ceux de son parti, s'alla camper près de Lantz; mais ce fut trop tard: la place étoit déja renduë. Le seigneur de cette ville, que le duc de Savoye avoit chargé de

HENRI II. 1551.

la défendre, & à qui il avoit donné le commandement de la garnifon, rejetta fur le foldat la faute qu'on lui imputoit; il prétendit que, comme l'on ne payoit pas les troupes, elles s'étoient mutinées, & n'avoient pas voulu obéir; c'eft du moins ce que nous apprend Julien Goffelin, qui a écrit la vie de Gonzague fur fes propres Mémoires: mais laiffant cette raifon à part, il eft très-naturel de croire que les batteries dreffées d'une maniere fi peu attenduë, contre la partie de la place la plus foible, déterminerent les habitans à fe rendre.

Quelque tems après le Maréchal de Briffac ordonna à Louis de Birague & à François Bernardin, de s'emparer de Ponts, de Cafteltelle, & de Valpergue, places voifines d'Ivrée, au pied des Alpes: ils s'en rendirent maîtres & fortifierent en diligence le château S. Martin. Ces fuccès obligerent Gonzague à abandonner, quoique malgré lui, le fiége de Parme. Comme il étoit l'auteur de cette guerre, qu'il y avoit porté l'Empereur, & qu'il avoit accepté la charge de Général des armées du Pape, il fentoit bien que la prife de tant de places dans le Piémont, rendant très-douteux l'événement de cette guerre, il étoit expofé aux reproches qu'on pourroir lui faire, d'avoir entrepris cette affaire uniquement pour venger fes propres injures, contenter fon ambition, & affouvir fon avarice. Cependant François d'Efte, avec les troupes Efpagnoles de Maggi, aux confeils duquel il déféroit beaucoup, & avec celles de Sandi, alla affiéger Villadiale dans le Montferrat. Cette Place eft fituée fur un rocher efcarpé de toutes parts. D'Efte ayant reconnu fa fituation, fe repentit de fon entreprife; d'ailleurs le tems étoit fort pluvieux, & les chemins étoient rompus; enforte que le foldat ne pouvoit pas demeurer long-tems autour de cette Place, fans fouffrir de grandes incommoditez. Mais Maggi engagea d'Efte à continuer le fiége; & avec un courage inébranlable il alla au pied du mur, fuivi d'Antoine Pola de Trevife, & fe faifit d'un lieu creux, où les foldats pouvoient refter à couvert. Cette action épouvanta tellement les affiégez, que Jean Antoine Novello, qui commandoit pour le Roi dans le château, fe rendit fur le champ. En même tems Saluggia, que Louis de Birague, qui avoit depuis peu paffé la riviere de Dora, fortifioit en diligence, fut reprife, fans qu'on tirât un feul coup de canon, par Maggi;

avec quelques troupes que Nicolas Secco lui avoit amenées de Crescentino & de Livourne. Gonzague en fit démolir le château. Chiusi se rendit aussi aux Imperiaux. HENRI II. 1551.

Tandis que ces choses se passoient dans le Piémont ; Gonzague résolut de fermer tous les passages aux troupes que les François pourroient envoyer à Parme : car c'étoit-là ce qu'il craignoit. Il n'y avoit en tout que deux chemins par où ils pussent passer : l'un méne à Tortona ; c'est celui qu'on appelloit autrefois *Via Æmilia* ; mais Gonzague s'en mettoit peu en peine, parce qu'il étoit difficile & bordé de troupes Imperiales. L'autre lui étoit infiniment plus suspect ; c'est celui qui conduit par la vallée du Tesin jusqu'au de-là du Pô. Le combat de l'infanterie contre la cavalerie n'y pouvoit qu'être desavantageux. Il fit donc camper entre Verceil & Casal six enseignes Allemandes, douze Espagnoles, quatre Italiennes, avec toute la cavalerie, & fit dresser un pont sur le Pô auprès de Casal. Il plaça des garnisons autour des gués du Tesin, depuis Bufalora, du côté de Vigevani, jusqu'à Pavie.

Il embarassa les chemins de troncs d'arbres, qu'il avoit fait couper ; les gués de l'Adda furent aussi gardez, & on tint des barques toutes prêtes, pour courir sur les François, en cas qu'ils pussent échapper. Jean de Luna, Gouverneur du château de Milan, eut la garde des gués du Tesin, & Louis Vistarino la garde de ceux de l'Adda. Gonzague avoit dessein depuis longtems de faire un si grand dégât dans les bleds du Piémont, que les François, obligez de faire venir des vivres de fort loin, quittassent le pays. L'Empereur avoit agréé cette résolution ; mais ensuite il changea d'avis, & ce changement embarassa Gonzague. L'argent lui manquoit pour entretenir ses troupes, & fournir au reste des frais de la guerre ; d'ailleurs les forces des François augmentoient de jour en jour ; enfin le siége de Parme tiroit en longueur beaucoup plus qu'il ne l'avoit crû : tout cela lui donnoit d'étranges inquiétudes.

L'Empereur avoit envoyé de nouvelles troupes, pour rafraichir celles qu'un si long siége avoit extrêmement fatiguées ; il tira d'Allemagne, & sur-tout du duché de Wirtemberg, tout ce qu'il y avoit d'Espagnols, & délivra enfin ce Duché du joug sous lequel ceux du pays avoient gémi pendant cinq ans entiers, ne se réservant que la seule forteresse d'Asperg. Le

marquis de Marignan reçut avec grande joye ce renfort, & résolut de ferrer Parme de plus près. Pour en venir à bout, il transporta son camp du côté des Chartreux, qui sont à une demie lieuë de la ville : il employa vingt jours à fortifier le monastere, pendant lesquels la ville ne cessa de tirer sur lui.

Strozzi étant sorti de Parme, fortifia Bressello, Montecchio, Fontanella, & les autres places du Parmesan, qu'il jugea les plus propres à ses desseins, & y mit garnison. De là se jettant sur le territoire de Plaisance, il en remporta un grand butin ; & comme la garnison de Ragazuola étoit sortie, pour défendre la vie & les biens des habitans, il en tailla en pieces une partie, & emmena le reste avec lui prisonnier à Parme. Se flattant déjà que la guerre étoit finie, il s'en retourna en France pour y recevoir la récompense de ses grands services, & rétablir par sa présence les affaires de son frere, qui y étoient en très-mauvais état. Son départ sembla ranimer le courage des ennemis : ils ravagerent les campagnes des environs de la ville, & presserent plus vivement que jamais les assiégez, à qui les vivres manquoient tous les jours de plus en plus ; ensorte qu'Horace Farnese fut obligé de faire une sortie. Pour avoir des vivres avec plus de facilité, il pensa à se rendre maître des Places bâties sur l'Apennin. Le prince de Macedoine commandoit alors dans le Fort de Torchiara, qui n'est qu'à trois lieuës & demi de Parme. Horace sçachant qu'on n'y faisoit pas bonne garde, partit à minuit le 17 de Novembre, se rendit au pied de la muraille, un peu avant le point du jour, & dressa ses échelles. Le tumulte & le bruit des soldats qui montoient éveilla les habitans. Le prince de Macedoine se jette promptement hors de son lit, prend ses armes, sans se donner le tems de s'habiller, & pour reparer par sa résolution la négligence qu'on pouvoit lui reprocher, il accourt sur la muraille avec les capitaines Antoine d'Ancone & Fabrice de Ferrare : par ses paroles & par son exemple il encourage tous les soldats, les anime à une vigoureuse défense, & donne toutes les marques de valeur qu'on pouvoit attendre d'un grand Général. Mais quand il vit qu'Horace Farnese, Nicolas de Pitigliano, Luc-Antoine de Terni, Fabio Romano, André Maggi, & Bentivoglio, étoient déjà dans la Ville, il ne voulut pas survivre à la perte de cette Place, & s'étant jetté au milieu des ennemis, il fut tué d'un coup

Torchiara pris.

d'arquebuse. La mort de ce Chef consterna les habitans ; ils abandonnerent la muraille, & les nôtres étant aussi-tôt entrez, firent un grand carnage, pillerent la Ville & en abattirent les murs, pour empêcher que les Imperiaux ne songeassent à la réprendre. Horace Farnese fit porter à Parme le corps du prince de Macedoine, & lui fit faire des obseques magnifiques & dignes de sa naissance & de sa valeur : quoique son ennemi, il crut lui devoir ce témoignage de son estime.

HENRI II. 1551.

Le prince de Macedoine tué.

Cependant les forces des assiégez augmentoient : tous les lieux d'alentour leur fournissoient des vivres en abondance ; le château de Guardasone & les autres places voisines étoient bien fortifiés : le pays ennemi leur donnoit même du secours en secret. Alexandre Palavicini, gouverneur de San-Donino, l'un des meurtriers de Pierre-Louis Farnese, en ayant été accusé, eut la tête tranchée par l'ordre de l'Empereur, quoiqu'il dît, pour se justifier, qu'il n'avoit rien fait qu'avec le consentement, & même par le conseil de Gonzague.

Pendant le cours de ces hostilitez en Italie, la guerre commença à s'allumer entre l'Empereur & le Roi dans les Pays-bas & sur la frontiere de la Lorraine. Le commandement général de l'armée fut donné à François de Cleves duc de Nevers, gouverneur de Champagne, qui distribua dans la province sept compagnies de Cavalerie, que le connêtable de Montmorenci y avoit envoyées, & qui suivirent bien-tôt après huit compagnies d'infanterie, qu'on mit en garnison en divers lieux, pour être prêtes à porter du secours, quand on en auroit besoin. Déjà Pierre Ernest comte de Mansfeld, Gouverneur du Luxembourg, avoit fait une irruption sur nos frontieres, pour tâcher de surprendre le duc de Nevers ; mais comme il étoit au Chesne-populeux, qui est un bourg éloigné de Mouson d'environ cinq lieuës, on lui apporta la nouvelle de la defaite des Flamans, que Lusarche, Lieutenant de la compagnie de Châtillon, avoit mis en deroute près de Montcornet dans les Ardennes. On en avoit tué six vingts, quarante avoient été pris, & deux cens avoient été mis en fuite ; cet avantage reveilla le courage des nôtres. Le duc de Nevers passa jusqu'à Yvoy : mais voyant que quelques Arquebusiers, qu'il avoit envoyez contre les ennemis, n'avoient pû les engager au combat, il revint à Mouson, où il emmena avec lui

Guerre entre l'Empereur & le Roi dans les Pays bas.

HENRI II. 1551.

Tiercelin de la Roche du Maine, qui en étoit Gouverneur, avec lequel il passa à Donchery, & de là vint à Mesieres. A un mille de là il y a un château nommé Lumes, bâti sur la Meuse, dont les Imperiaux étoient les maîtres; le comte d'Apremont le leur avoit livré : il y eut en cet endroit un rude combat, entre les nôtres & ceux de la garnison d'Apremont : Le Comte lui-même y fut blessé à l'épaule si dangereusement, qu'il en mourut bien-tôt après.

Comme l'hiver approchoit, le duc de Nevers se retira à Châlons, & laissa le commandement de l'armée en son absence à Imbert Bourdillon de la Platiere, lieutenant de Roi dans la Province, qui ayant passé par la forêt des Ardennes, avec la cavalerie de Henry de Lenoncourt, comte de Nanteuil, & celle de la Roche du Maine, y démolit S. Hubert, que les ennemis avoient fortifié. Lorsqu'il fut revenu à Mezieres, Nicolas Gourdes, Mestre de Camp d'un vieux Regiment, & Officier intrepide, accoûtumé à tailler en pieces ou à mettre en fuite les paysans & autres gens de la campagne, dont la plûpart des troupes des ennemis étoient composées, sortit de Maubert-Fontaine, avec les siens, plein de mépris pour ces troupes, & de la confiance que lui donnoient ses succès passez. Maubert-Fontaine est situé sur la Meuse, & les nôtres s'en étoient emparez; mais Gourdes tomba dans une embuscade, & n'attendant aucune grace de la part de ceux qui l'avoient dressée, gens feroces & sanguinaires, après avoir inutilement attendu le secours qu'on lui envoyoit de Mezieres, & avoir combattu avec un courage invincible, il resta étendu sur le champ de bataille, percé de plusieurs coups : il y eut trente-cinq de ses gens tués à ses côtez. Bourdillon s'avançoit déjà pour le secourir, mais ce fut trop tard : les ennemis effrayez de son arrivée avoient gagné la forêt voisine, où ils éleverent quelques retranchemens. Mais Bourdillon brûlant de venger la mort du brave Gourdes, se jetta tête baissée au travers des buissons & des bois, sans attendre son infanterie qui avoit ordre de le suivre; il y perdit quantité de chevaux, & fut contraint de se retirer sans rien faire. On porta à Mezieres le corps du malheureux Gourdes que l'on trouva, & pour honorer ses belles actions, on lui fit des obseques magnifiques : ce combat se donna le 17 de Decembre. Ensuite les nôtres firent plusieurs courses vers le château

château de Lumes, sous la conduite de Villefranche, Capitaine d'une vieille compagnie, qui s'étant servi à propos d'une ruse militaire assez singuliere, & ayant mis des fantômes armez vis-à-vis des sentinelles, entra dans la cour du château par un autre endroit, & s'en retourna avec un grand butin sans avoir été apperçu de la garnison.

HENRI II. 1551.

Saint Amand, jeune officier plus récommandable par sa naissance & sa valeur que par sa prudence, fut pris & tué, dans le tems qu'il faisoit des recruës pour le Roi sur la frontiere. Nos gens bien-tôt après se saisirent du château d'Aspremont très-mal fortifié, qui, après la mort du Comte, avoit été donné au duc de Nevers; ils y mirent le feu & allerent encore brûler l'Abbaye de Gorzes, qui étoit près de là: ils se retirerent ensuite à Aubenton, où Jean Stuard d'Aubigny & la Lande étoient en garnison, l'un avec une compagnie de cavalerie, l'autre avec une d'infanterie.

Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, faisoit aussi la guerre sur la frontiere des Pays-bas, dont il étoit gouverneur. Le duc d'Enghien & le prince de Condé ses freres, qui étoient revenus depuis peu d'Italie avec quatre cens gendarmes & dix mille hommes de pied, étoient auprès de lui: il entra dans le Hainault & dans la Flandre suivi de ce renfort, & y fit de grands ravages. Si ses desseins n'eussent pas été découverts & prévenus par l'ennemi, il auroit surpris Arras.

Affaires de France.

Légats envoyez à l'Empereur & au Roi pour la Paix.

Cependant la guerre ennuyoit le Pape depuis long-tems, & il souhaittoit la paix. Il assembla donc le consistoire, & proposa les Cardinaux Pio de Carpi & Jerome Verallo, pour les envoyer en qualité de Légats, l'un à l'Empereur, l'autre au roi de France. Le Cardinal Verallo se rendit à Fontainebleau le 13 de Decembre, où il salua le Roi: ensuite il fit publiquement son entrée à Paris avec la pompe & les cérémonies ordinaires. Ses pouvoirs furent presentez au Parlement accompagnez de Lettres Patentes du Roi. On les enregistra aux mêmes conditions que l'avoient été auparavant ceux des Cardinaux d'Amboise, de Gouffier, du Prat, Farnese, Sadolet & Saint George: On y ajoûta, que le Légat ne pourroit exercer en France sa charge par un autre que par lui-même; Qu'il ne pourroit conferer les dignitez, qui sont les plus grandes après celles des Evêques, dans les Eglises Cathedrales, ni même celles des

Le Parlement limite les pouvoirs du Légat.

Henri II. 1551.

Collegiales, où s'obſerve le contenu du chapitre *Qua propter*; Qu'il ne pourroit non plus créer aucun Chanoine, non pas même avec le conſentement du Chapitre, ni dans l'eſperance d'en obtenir dans la ſuite l'agrément; Qu'il ne feroit rien de contraire aux ſaints decrets, ou aux conventions, droits, privileges & prérogatives du Roi, & aux immunitez & libertez de l'Egliſe Gallicane & des Univerſitez du Royaume; Qu'il ne pourroit déroger ni préjudicier aux Edits & aux Ordonnances du Roi, ni aux Arrêts de la Cour du Parlement, & particulierement en ce qui regarde les *petites dattes* & les Notaires Apoſtoliques; Qu'il feroit obligé de donner un écrit ſigné de ſa main, qu'on enregiſtreroit dans le Greffe de la Cour, par lequel il promettroit au Roi d'obſerver les conditions dont nous venons de parler: voilà ce qui ſe paſſa au Parlement ſur la fin de l'année 1551. le 16 de Decembre.

Naiſſance de Henri III.

Avant de ceſſer de parler des affaires de la France, il nous reſte encore à dire quelque choſe qui la regarde. Le 12 de Septembre la Reine Catherine accoucha d'un fils, que l'on baptiſa trois mois après, le 5 de Decembre. Il eut pour parains Edoüard roi d'Angleterre, qui le fit tenir en ſon nom [1], & Antoine de Bourbon, duc de Vendoſme; on le nomma Edoüard Alexandre; mais depuis il changea de nom, & fut appellé Henri. Il ſucceda dans la ſuite à ſon frere Charle IX. Cette même année Anne de Montmorenci, le principal favori du Roi, obtint que la terre de Montmorenci, dont cette Maiſon, l'une des premieres & des plus illuſtres du Royaume, porte le nom, fût érigée en duché-pairie, pour contre-carrer la maiſon de Lorraine. Pluſieurs, par un pernicieux exemple, briguoient alors de grands noms, & recherchoient des titres faſtueux. Au mois de Mars, on envoya au Parlement de Paris, & à tous les autres Parlemens & Cours de ce Royaume, l'édit de création des Préſidiaux, pour juger en dernier reſſort. Le Parlement de Paris s'y oppoſa avec vigueur. L'édit néanmoins fut enfin enregiſtré: par cet édit on établiſſoit, dans tous les gouvernemens de France, un certain nombre de Conſeillers, fixez au moins à ſept, qui, avec les Préſidens & les Lieutenans généraux, puſſent juger

Edit de la création des Préſidiaux.

1. M. de Thou dit en cet endroit qu'il le fit tenir par Th. Seimer amiral d'Angleterre: mais ce ſeigneur avoit eu la tête tranchée le 20 de Mars 1549 comme on a vû ci-deſſus p. 381. C'eſt une faute groſſiere de l'Editeur.

définitivement & ſans appel de toutes les matieres civiles, où il ne s'agiroit que de la ſomme de deux cens cinquante livres, ou d'un fonds qui ne paſſeroit pas dix livres de rente. Cet édit fut l'ouvrage du cardinal de Lorraine, qui, en établiſſant à Reims, dont il étoit archevêque, une juriſdiction royale, au lieu qu'auparavant on n'y reconnoiſſoit que la juriſdiction des Archevêques, fit grand tort, & à ſa propre autorité, & à celle de ſes ſucceſſeurs.

HENRI II. 1551.

Cependant l'utilité publique rendit dans la ſuite agréable à tout le monde ce même établiſſement, qui d'abord avoit paru ſi odieux. En effet, par ce moyen on éteignit une infinité de chicannes. Mais le nombre des Magiſtrats, ayant été depuis augmenté, l'expériénce a fait voir que le mal qu'on croyoit guérir par cet édit, a toûjours pris de nouvelles forces, & qu'enfin, à la honte du nom François, il a infecté peu à peu toute la France. On augmenta auſſi dans ce même tems la Cour des Aides, qui fut partagée en deux Chambres. Déjà les Charges commençoient à être venales, & ce n'étoit plus le mérite qui les obtenoit. Peu de tems après, on publia un autre édit, par lequel il fut défendu de nommer aux Cures des villes murées, ou entourées de foſſez, aucun ſujet qui n'eût donné auparavant des preuves ſuffiſantes de ſa capacité dans quelque Univerſité, & obtenu quelques dégrez; & on ordonna que ceux qui auroient été nommez, ou par le Pape, ou par les Evêques, contre ce qui étoit preſcrit par l'Ordonnance, ſeroient dépoſſedez, comme mal & abuſivement pourvûs.

Autres Edits. Augmentation de la Cour des Aides. Charges renduës vénales.

Tandis que le Roi étoit à Angers, on lui repréſenta le 6 de Juin, qu'il s'étoit introduit un mauvais uſage, d'apprecier tout en écus d'or dans les contrats de vente, & que de là il arrivoit, que par l'artifice ſecret des Marchands étrangers, tout l'or de France paſſoit chez eux; il fut donc ordonné, que dans les contrats on ne feroit plus mention d'écus, mais ſeulement de livres tournois. Ce reglement, qui pendant quelque tems parut utile, fut depuis changé; parce que l'or & l'argent, dont il faut conſidérer le poids, devint extrêmement haut, & monta juſqu'à un prix immenſe, comme nous le dirons bien-tôt après, par la multiplication des livres tournois, dont le nombre eſt arbitraire.

On fit auſſi le quatorziéme jour de Juillet un édit à Nantes,

HENRI II. 1551.

par lequel, conformément à l'ancien uſage des Grecs & des Romains, que nous avons conſervé, il fut enjoint aux Bouchers par toute la France, de vendre la viande à la livre, au prix que les Magiſtrats de Police y mettroient : mais comme on a depuis reconnu, que cette Ordonnance n'étoit pas d'un grand ſoulagement pour le peuple, on l'a abrogée, comme d'un conſentement tacite ; quoiqu'on l'obſerve en pluſieurs endroits.

Il ne faut pas ici oublier une choſe, qui ayant été agitée à la Cour avec beaucoup de chaleur, fut enfin autoriſée, contre toute juſtice, & contre l'honnêteté publique. Il y avoit plus de trois ans, que le 27 d'Octobre le Parlement de Toulouſe avoit rendu un Arrêt, pour punir d'une façon ſévere & ignominieuſe, l'impudicité de quelques Eccléſiaſtiques. Les Juges royaux avoient été commis pour en faire juſtice, parce qu'on prétendoit que les Juges eccléſiaſtiques y connivoient, & qu'ils en négligeoient la punition. Le Clergé ſouffrit impatiemment cet Arrêt. L'Evêque de Montauban fut chargé d'en porter ſes plaintes au Roi, qui pour lors étoit à Amboiſe. Il fit ſi bien que l'Arrêt fut caſſé par un autre du Conſeil privé, comme contraire aux ſaints Canons, & aux privileges des Eccléſiaſtiques ; on donna à Pierre de Hauteclair, Maître des Requêtes, appellé par ſobriquet d'un nom peu honnête*, la commiſſion de faire exécuter l'Arrêt du Conſeil, & de réparer l'injure faite au Clergé : cela ſe paſſa le 29 d'Avril de cette année 1551. Le Clergé néanmoins n'en fut pas encore content : il publia un libelle, dans lequel il déchiroit cruellement l'autorité du Parlement de Toulouſe ; mais Jean de Meſençal premier préſident, homme d'une ſageſſe & d'une probité reconnuë, y répondit ; en défendant le Parlement, il attaqua le Clergé d'une maniere très-picquante, & invectiva avec beaucoup de force contre les mœurs, & le déreglement des Eccléſiaſtiques. La Faculté de Théologie de Paris condamna cette réponſe l'année ſuivante, comme injurieuſe & diffamatoire, & l'auteur eût vû même par là ſa réputation flétrie, ſi ſa dignité, jointe à l'opinion générale qu'on avoit de ſon intégrité, ne l'eût mis à couvert des attaques de la calomnie.

Arrêt du Parlement de Toulouſe au ſujet de quelques Eccléſiaſtiques de mauvaiſes mœurs.

* le Coüillard.

Comme les grandes guerres que le Roi faiſoit en des pays

éloignez, l'obligeoient à des dépenses excessives, il fut résolu sur la fin de cette année, dans un conseil tenu à Fontainebleau, où se trouverent les Princes & les autres Grands de la Cour, que les revenus annuels du domaine du Roi en seroient aliénez, jusqu'à la somme de deux millions de notre monnoye. En même tems ceux du Languedoc qui n'étoient pas nobles, & qui possedoient pourtant des biens nobles, payerent au Roi (comme les Ecclésiastiques pour les fonds non amortis) la somme de cent mille écus. C'est de cette nature de biens dont nos Rois ont coûtume & ont droit, tous les quarante ans, de retirer de grandes sommes dans toutes les provinces du Royaume.

Affaires d'Ecosse.

Cependant Marie reine d'Ecosse, qui avoit déjà demeuré un an en France, après avoir reglé ses affaires & mis ordre à tout, comme du moins elle se l'imaginoit, s'en retourna en son pays. Elle étoit venuë en France, en partie pour voir sa fille, sa patrie & ses parens, & en partie pour tâcher d'ôter au viceroi d'Ecosse le gouvernement du Royaume, & conferer sur ce sujet avec le Roi. Elle obtint aisément de lui, par l'entremise de ses freres, des honneurs & des presens pour les principaux de ceux qui l'avoient suivie, chacun selon son rang & son mérite, mais sur-tout pour les parens du viceroi, pour ses amis, & entr'autres pour Robert de Carnegie & David Panter évêque de Rosse ; le Roi leur fit beaucoup de caresses, afin de les engager dans les interêts de la Reine, & il les pria de dire de sa part au Viceroi, qu'il lui feroit grand plaisir de ceder à la Reine douairiere le peu de tems qui lui restoit à exercer sa charge. La Reine partit & traversa toute l'Angleterre accompagnée d'Henry Clutin d'Oisel, Ambassadeur du Roi, homme d'un esprit excellent, qu'elle consideroit beaucoup. Lorsqu'elle fut arrivée, elle suivit pendant un an le Viceroi, qui tenoit son lit de Justice en differens endroits du Royaume. Alors elle le fit solliciter par ses parens, de se démettre du gouvernement ; & pour le porter à y consentir plus aisément, elle le fit menacer sous main, de le forcer à rendre compte de son administration ; ce que la Reine, qui seroit bien-tôt hors de tutelle, ne differeroit pas d'executer. Le feu roi Jacque son pere avoit laissé quantité d'argent & de meubles très-riches, que le Viceroi avoit confondus avec ses propres effets, & qu'il s'étoit

HENRI II. 1551.

appropriez; ainsi pour se mettre à couvert de ce côté-là, lui & les siens, il traita avec la Reine doüairiere, à ces conditions: Qu'elle lui feroit faire un don par les François de tous les biens du feu Roi, qu'il s'étoit appropriez; qu'il ne rendroit aucun compte de ceux qu'il avoit gérez pendant la minorité de la jeune Reine, & qu'il s'obligeroit par serment à restituer ce qui se trouveroit en nature. Ensuite on le fit duc de Chastelleraut en Poitou, avec une pension de douze mille livres. On ajoûta au traité, que si la Reine mouroit sans enfans, on le déclareroit son plus proche héritier. Cet article fut depuis ratifié en France par la Reine & par ses curateurs, le Roi, le duc de Guise & le Cardinal son frere, qu'elle avoit nommez par l'avis de sa mere.

Le Viceroi néanmoins voyant que le terme de son administration approchoit, revint à son inconstance ordinaire: il fit réflexion sur le péril qu'il couroit, en quittant la souveraine autorité, qui lui avoit fait un grand nombre d'ennemis, pour se réduire à une vie privée, où il se verroit en butte aux injures & peut-être aux justes vengences de quantité de personnes. C'est-pourquoi, tantôt il cherchoit des prétextes pour differer, tantôt il disoit ouvertement qu'il ne pouvoit executer ses promesses, parce que la Reine n'avoit pas douze ans accomplis. Ces mauvais procedez obligerent la Reine à se retirer à Sterlin: sa retraite laissa le Viceroi dans une solitude, qui lui fit voir combien sa conduite avoit aliéné tous les esprits, & qui le contraignit enfin à se rendre.

Affaires d'Angleterre.

Il s'excita pour lors en Angleterre des troubles, dont les conséquences étoient bien plus dangereuses; ce qui les fit naître fut la mauvaise intelligence qui étoit entre Jean Dudley, comte de Warwick, & depuis duc de Northumberland, homme ambitieux, & le duc de Sommerset, régent du Royaume, homme foible & d'un génie très-borné. Dudley abusoit depuis long-tems de sa patience; ils en vinrent à une haine ouverte, qui s'accrut jusqu'au point, que Sommerset ne pouvant plus souffrir les mépris & les insultes de son ennemi, résolut de lui ôter la vie, pour conserver son autorité. Il alla donc chez lui, sous prétexte de lui rendre visite, ayant une cuirasse sous son habit, & suivi de plusieurs gens armez qu'il laissa dans l'antichambre. Mais ayant été introduit chez le duc de

Northumberland, qui étoit au lit, & reçu avec toutes les marques imaginables d'affection & de bienveillance ; Sommerset qui étoit d'un naturel doux, & peu capable de résolution, se repentit de son dessein, & s'en retourna sans l'avoir exécuté ; il fut néanmoins découvert & trahi par les siens mêmes ; & quoique le Roi, dont il avoit élevé l'enfance, n'épargnât rien pour le sauver, il fut condamné à perdre la tête, pour avoir violé l'Edit publié depuis peu, qui portoit qu'on puniroit de mort quiconque seroit convaincu d'avoir attenté à la vie de ceux qui étoient du conseil du Roi, quand même il n'auroit pas executé son dessein.

Au commencement donc de l'année suivante, le duc de Sommerset eut la tête tranchée : exemple terrible des caprices de la Fortune, qui renverse tout à coup ceux qu'elle a le plus élevez. On executa avec lui un nommé Raoul Vain, par le conseil duquel on disoit que Sommerset avoit tenu des assemblées contraires aux loix de l'Etat, & conspiré contre le duc de Northumberland & contre d'autres. On rapporte que Vain étant conduit au supplice, dit au duc de Northumberland, que tant qu'il vivroit, son sang lui serviroit de chevet : il est certain que Sommerset fut extraordinairement regretté de plusieurs personnes, & qu'il y en eut quelques-uns qui emporterent chez eux des mouchoirs teints de son sang. Il y eut entr'autres une dame de condition, & dont le courage répondoit à la naissance, qui deux ans après, sous le regne de Marie, voyant le duc de Northumberland arrêté & conduit au supplice, se présenta devant lui dans la place publique, & lui montrant un mouchoir tout baigné du sang de Sommerset : Voilà, lui dit-elle, le sang d'un homme de bien, oncle d'un bon prince, qui crie maintenant vengence contre toi, dont la trahison l'a fait répandre. Après la mort du duc de Sommerset, Dudley qui avoit en main la puissance absoluë, commença à aspirer plus haut, & l'ambition l'aveugla jusqu'au point qu'il voulut se faire Roi ; ce qui fut cause en Angleterre des plus grandes révolutions.

Mort de Martin Bucer.

Martin Bucer natif de Schlestat en Alsace, ayant passé de Strasbourg en Angleterre, mourut cette même année à Cambridge le dernier jour de Fevrier, âgé de 61 ans ; sa mort fut célébrée par quantité d'épitaphes, & particulierement par celles

HENRI II. 1551.

que firent deux freres de la maison des Suffolck. Leur mere ne le quitta point pendant tout le cours de sa maladie, & lui rendit tous les services imaginables; quelques jours avant que de mourir, déplorant le miserable état où l'Allemagne étoit réduite, il dit qu'il craignoit que les louables desseins de tant de gens de bien qui souhaitoient avec ardeur la gloire de Dieu & la réforme de l'Eglise, n'eussent aucuns succès, ou que ces succez ne fussent pas durables, faute d'observer exactement la discipline sur la punition des méchans, & tout ce qui concernoit le saint ministere; qu'il souhaitoit donc avec ardeur que l'on suivît religieusement dans toute l'Angleterre ce que le roi Edoüard avoit solidement ordonné pour l'établissement de la discipline ecclésiastique; il y eut un grand concours de peuple à ses funerailles; plus de deux mille personnes s'y trouverent, & son corps fut enterré dans la grande Eglise de la ville.

Mort d'Alciat & d'autres sçavans.

Cette même année mourut aussi André Alciat, natif de Milan, qui sçût le premier joindre à la science des loix la connoissance des Belles-Lettres, & de l'antiquité; il professa publiquement le droit, d'abord en France, à Bourges, & ensuite à Avignon, où il anima par son exemple nos François à cultiver cette science. Il quitta la France sur le déclin de l'âge, & se retira en Italie; enseigna à Bologne, puis à Ferrare, où le duc Hercule II. le fit venir, & lui donna des appointemens considérables; enfin, après avoir donné beaucoup d'ouvrages à la posterité, le 12 Janvier il finit sa carriere paisiblement & glorieusement à Pavie, où il enseignoit le droit âgé de cinquante-huit ans, huit mois & quatre jours, comme le marque son horoscope qu'avoit tiré Jerôme Cardan, il fut enterré à saint Epiphane.

Marc-Antoine Flamnio natif d'Imola, ville considérable de la Lombardie, mourut aussi à Rome, mais plus jeune qu'Alciat; il joignit au talent de la Poësie, dans laquelle il excelloit pour lors parmi les Italiens, & à l'étude de la Philosophie, une pieté rare; il demeura long-tems chez le cardinal Alexandre Farnese, grand protecteur des gens de Lettres, qui lui fit beaucoup de bien; il lia aussi une étroite amitié avec le cardinal Polus. Il fut le premier de son pays, qui à la persuasion de ce Cardinal, exprima assez heureusement en vers Latins, la majesté des Pseaumes: il invita par son exemple

François

François Spinula à recueillir les mêmes lauriers dans cette carriere poëtique. Nous aurions de lui de plus grands ouvrages, si la foiblesse de son estomac, & quelques autres infirmitez, ordinaires aux gens d'étude, ne l'eussent empêché de travailler, & ne l'eussent enlevé au milieu de sa course.

Les questions qui regardent la foi, les bonnes œuvres, la grace, le libre arbitre, la prédestination, la vocation, & la recompense éternelle, étoient pour lors agitées en secret parmi ceux qui souhaitoient sincerement la réforme de l'Eglise. La plûpart ayant sur ces matieres des opinions différentes de celles qu'on enseignoit communément, s'appuyoient de l'autorité de saint Augustin pour les soutenir ; c'est pour cela qu'Augustin Fregose Softeneo fit imprimer à Venise l'an 1545. quelques opuscules, extraits des ouvrages de ce Pere, ausquels il ajoûta des notes & des commentaires. Flaminio entroit assez dans leurs opinions, quoique sur les autres points il ne goûtât pas la doctrine répanduë depuis peu en Allemagne. On voit encore dans le recueil des Lettres des grands hommes*, un témoignage clair & autentique, qu'il n'avoit point d'autre sentiment que ceux de l'Eglise Catholique sur le sacrement de l'Eucharistie. Ainsi il ne fut point obligé de quitter sa patrie, comme plusieurs de ceux avec qui il entretenoit des liaisons d'amitié, & entre autres Galeas Carracciolo, marquis del Vico. Il ne put cependant éviter la censure secrette, & l'on effaça son nom de toutes ces Lettres publiées dans la suite. Antoine Carracciolo, qui a écrit la vie du pape Paul IV. renvoye à l'année précédente la mort de Flaminio ; il dit que ce Pape, qui n'étoit alors que Cardinal*, l'assista à la mort, & que comme il l'aimoit tendrement, & qu'il doutoit un peu de sa foi, il lui rendit dans ces derniers momens tous les devoirs d'un ami véritable & chrétien.

* *Clarorum virorum épistolæ.*

* Caraffe

Presqu'en même tems mourut en son année climaterique, à Verone sa patrie, qui a produit tant d'excellens esprits, Jean-Baptiste del Monte, * fameux medecin. Ses ouvrages sont fort estimez : il en donna de son vivant une partie au Public ; l'autre fut publiée après sa mort, par un disciple reconnoissant, nommé Jean Craton, qui exerça avec succès la medecine sous trois Empereurs.

* Montanus.

Bien-tôt après mourut aussi Joachim Vadianus, natif de saint Gal en Suisse ; il s'étoit d'abord uniquement appliqué

HENRI II. 1551.

aux Mathématiques & à la Géographie, sur laquelle il a beaucoup écrit; il s'adonna ensuite à la Théologie, & s'y rendit fameux parmi ceux de son pays : sa prudence & sa probité engagerent ses concitoyens à le tirer de la vie obscure du cabinet, pour le faire paroître au grand jour; on lui confia la premiere magistrature. Revêtu de cette dignité, il surpassa de beaucoup les espérances avantageuses qu'on avoit conçûës de lui, & fit voir par son exemple, que les Philosophes & les gens de Lettres sont quelquefois d'excellens politiques, & que capables des plus grands emplois, ils ne doivent pas être exclus de l'administration des affaires publiques.

Fin du huitiéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE NEUVIE'ME.

L'Empereur étoit fort inquiet de voir que, malgré les heureux ſuccès dont Ferdinand de Gonzague l'avoit flatté, la guerre de Parme trainoit en longueur; qu'un feu dangereux étoit allumé dans la Lombardie, & (ce qui lui faiſoit le plus de peine) que le Pape dégoûté de la guerre, ſouhaitoit extrêmement de faire la paix. Il voyoit encore avec chagrin, que les affaires de Sienne alloient aſſez mal; que les Siennois avoient des intelligences ſecrettes avec les François répandus à Parme, à Veniſe, & en d'autres endroits d'Italie; ſoit qu'ils ne puſſent ſupporter la ſévérité exceſſive & la dureté du gouvernement de Mendoſe, ſoit qu'ils fuſſent irrités de voir bâtir chez eux une citadelle, dont l'ouvrage s'avançoit de jour en jour, & menaçoit de réduire en ſervitude des hommes nés libres. Ce Monarque n'étoit pas plus tranquille ſur

HENRI II. 1551. Affaires d'Italie.

Henri II. 1551.

les affaires du Royaume de Naples ; il redoutoit les intrigues de Ferdinand de Sanſeverino prince de Salerne, qui avoit été autrefois très-maltraité par le Viceroi Pierre de Tolede & s'étoit vû depuis peu attaqué par un de ſes vaſſaux, qui avoit tiré ſur lui un coup d'arquebuſe, lorſqu'il revenoit de Salerne à Naples. Sanſeverino imputoit cet aſſaſſinat au Viceroi, qui ne reſpirant que la vengence, & abuſant de ſon autorité, étoit l'ennemi declaré de toute la Nobleſſe.

On avoit en même-tems découvert le complot, qu'Horace Pecci & George Tricerchi avoient formé, de tuer Jean de Luna gouverneur de la citadelle de Milan. Ces deux Gentilhommes Siennois comptant ſur leur étroite liaiſon avec ce Gouverneur, avoient fait eſpérer à Louis de Birague qu'ils viendroient à bout de leur deſſein, & que la citadelle ſeroit livrée aux François. Mais le projet ne réüſſit point : Pecci ſe ſauva ; Tricerchi fut pris & appliqué à la queſtion, où il declara tout. Les ennemis firent auſſi courir le bruit qu'on avoit des deſſeins ſur le Fort San-Antonio, & qu'on devoit ſe ſaiſir de Jean-Baptiſte del-Monte & d'Alexandre Vitelli, ou même les aſſaſſiner. L'auteur de ce projet étoit Tullio de Galeze, qui avoit été d'abord de nôtre parti, & enſuite avoit paſſé du côté des ennemis. Ayant été pris, on arracha de lui par la violence des tourmens tout ce qu'on vouloit qu'il declarât ; après quoi on le fit mourir.

Le beſoin d'argent où ſe trouvoit l'Empereur, l'inquietoit encore plus que toute autre choſe. Comme il n'avoit plus rien à eſpérer de la flotte des Indes, il fit propoſer aux Genois, par François Eraſte ſon Secretaire, de payer l'argent qu'il devoit au duc de Florence, au ſujet de l'État de Piombino. On leur fit entendre que l'Empereur étant maître de l'Iſle d'Elbe, & de Piombino, leur république ſeroit alors délivrée de la crainte que lui pouvoit cauſer le voiſinage de ce nouveau Souverain. Mais les Genois s'excuſerent ſur le changement des conjonctures, & refuſerent d'entrer dans les vûës de l'Empereur ; qui ſe vit enfin obligé de recourir à des marchands particuliers, dont il emprunta à un gros interêt deux cens mille écus d'or, qu'il fit auſſi-tôt diſtribuer aux gens de guerre ; ce qui calma au moins pour un tems les ſoldats tout prêts à ſe mutiner.

Les nouvelles que l'Empereur recevoit tous les jours de

Hongrie, soulageoient un peu ses peines. Quoiqu'elles concernassent plus les affaires de son frere, que les siennes, il croyoit cependant qu'elles interessoient sa gloire, & qu'il lui étoit important de renverser les projets des Turcs. Mais il m'a semblé à propos, avant de parler en détail des affaires de Hongrie, d'exposer en peu de mots la situation & l'état de ce Royaume, & des pays qui l'environnent, afin que l'on puisse comprendre avec plus de facilité ce que je dirai dans la suite.

HENRI II. 1551.

Affaires de Hongrie.

Description de ce Royaume.

Au-dessous de la Sarmatie d'Europe [1], on trouve, en tirant vers le midi, les monts Crapak, qui bornent la haute & la basse Hongrie au Septentrion. La haute, qui renferme aujourd'hui presque toute l'Autriche, étoit appellée anciennement premiere consulaire. On y voit un peu au-dessous de Vienne les villes de Stain-am-Anger [2] & de Strignan [3], dont la premiere est célébre par la naissance de Saint Martin, l'autre par celle de saint Jerôme. La basse Hongrie est bornée au midi par le Drab, & est séparée de la haute par le Lac appellé Balaton [4], qui signifie en langue Sclavone, une eau dormante. Les habitans du pays disent que ce Lac n'a commencé à paroître qu'à la venuë de Jesus-Christ; sa longueur est d'environ vingt lieuës, & sa largeur de trois. Il est environné de collines chargées de vignobles & d'arbres fruitiers, qui forment en ce lieu une vûë très-agréable. Quelques-uns ont cru que c'est ce Lac dont parle Pline sous le nom de Ptison. Quoique toutes les eaux qui sont dans la Hongrie soient ordinairement glacées pendant l'hiver, jamais cependant les plus grands froids n'ont pû glacer ce Lac, dont les eaux fournissent en tout tems une grande abondance d'excellent poisson.

Les deux Hongries s'étendent vers l'Occident jusqu'aux pays des Marcomans, & jusqu'au pié de la montagne de Kalenberg, où sont aujourd'hui le marquisat de Marhern ou de Moravie & la Baviere d'en-deça le Danube. Il y a au-delà de ce fleuve une province appellée aujourd'hui Sclavonie, & une autre appellée autrefois Pannonique ou Interamne, parce qu'elle est renfermée entre le Drab, & le Saw, qui se décharge dans le Danube auprès de Bellegrade. Dans cette province

1 C'est-à-dire, la Pologne.
2 Stain-am-Anger en Latin *Sabaria* B. *Martini*.
3 Strignam en Latin *Stridon*.
4 En Allemand *Platze*.

Henri II.
1551.

étoit située la ville de Sirmisch. Après la décadence de l'Empire Romain, cette partie de la Sclavonie devint tributaire des Rois de Hongrie. Il y a outre cela au-dessous du Saw les provinces de Croatie, de Liburnie*, de Bosnie, de Dardanie, & de Dalmatie, autrefois connuës sous le nom d'Illyrie, qui s'étendent à l'Occident jusqu'à la mer Hadriatique, ou Golphe de Venise, & qui ont pour bornes à l'Orient la riviere de Bosne. Au-delà de cette riviere est située à l'Orient la Mœsie superieure, appellée maintenant la Servie, & l'inferieure, nommée Bulgarie; l'une & l'autre, placées entre le mont Argentaro * & le Danube, s'étendent jusqu'à la mer noire.

* Comté de Zara-Magino.

* *Mons Hemus.*

Nous allons maintenant parler d'une autre division de la Hongrie, séparée en deux parties par le Danube qui passe au milieu; l'une s'appelle la partie qui est en-deça de la riviere, l'autre la partie qui est au-delà. Nous avons parlé de celle qui est en-deça: pour ce qui regarde l'autre, qui est renfermée entre les monts Crapak & la riviere de Tibisque, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, elle est occupée par les Jaziges [1]. Au-delà du Tibisque à l'Orient est la Dace, qui étoit autrefois le royaume de Decebale [2], & qui est bornée au Septentrion par le fleuve Haczak, à l'Orient par la mer noire, & au Midi par le Danube. On y voit encore aujourd'hui auprès de Zeurin les vestiges de ce fameux pont, que l'Empereur Trajan, après avoir vaincu Decebale, fit construire, afin de faciliter aux armées Romaines l'entrée dans la Dace. Dans ce pays, le long du Danube, est la Valachie, & au-dessus est la Moldavie, auprès de la mer noire; l'une & l'autre sont gouvernées par des Princes tributaires du Grand Seigneur: ces deux provinces sont presque incultes. Mais du côté de l'Occident est la Transylvanie, qui non-seulement est fertile en toutes sortes de bétail, en vins & en bleds, mais renferme encore des mines d'or & d'argent. Elle est arrosée par les rivieres de Marisch & de Kerez, qui prennent leur source du côté du Septentrion: ensuite, après avoir reçu dans leur lit plusieurs petites rivieres, qui les rendent navigables, elles vont se décharger dans le Danube,

1 Les Hongrois les appellent Jaznester, par abbreviation de *Jasyges Metanastæ*, qui est leur nom en Latin.

2 Ce Prince également brave & habile défit deux généraux de l'Empereur Domitien, & fut ensuite vaincu deux fois par Trajan. Il se tua lui-même l'an 106. de J. C.

où elles entraînent une quantité de sable d'or, dont il se trouve des morceaux de la pesanteur d'une demi livre, selon le témoignage d'Antoine Bonfinis [1] qui a écrit fort exactement l'histoire de Hongrie. La Transylvanie est environnée, & comme couronnée de forêts & de montagnes. Ses principales villes sont Hermanstat, Clausenbourg [2], Nosenstat [3], Weissenbourg [4], & Cromstat [5]. On croit que toutes ces villes furent bâties par les Saxons, qui après plusieurs victoires que l'Empereur Charlemagne avoit remportées sur eux, se retirerent dans la Dace Mediterranée. Après avoir conquis ce pays par la force des armes, ils y conserverent leur langue, & en chasserent les habitans, d'où l'on croit que sont descendus les Sekels, qui habitent les montagnes de Transylvanie entre l'Orient & le Nord. De là vient cette haine qu'ils ont toûjours eûë, & qu'ils ont encore aujourd'hui, contre les autres peuples de la province, qu'ils appellent Saxons, de leur premier nom. Entre l'Occident & le Midi, sont les peuples appellez Rasciens, qui sont venus autrefois de Thrace & de Macedoine, gens endurcis au travail & fort belliqueux.

Jean Zapoli regnoit sur les peuples de Transylvanie, sous le titre de Vaivode, lorsque Louis Roi de Hongrie, frere de Ladislas, fut tué dans le sanglant combat qu'il livra contre l'Empereur Soliman auprès de Mohacz, comme nous avons dit dans le premier livre. Zapoli profitant de la mort de ce Roi pour augmenter sa puissance, & appuyé des Grands du Royaume, fut couronné & proclamé Roi à Weissenbourg, ou Albe-Royale, suivant les anciennes cérémonies. Mais comme Ferdinand, frere de l'Empereur, qui avoit épousé Anne sœur du feu roi Louis, avoit aussi été couronné Roi par une faction contraire des Grands du Royaume, il arriva que d'un côté Zapoli, soûtenu par le Grand Seigneur, & de l'autre, Ferdinand appuyé de ses propres forces, & de celles de l'Empereur son frere, l'un & l'autre aidez du secours des Seigneurs du

1 Ou Bonfinius. Il entreprit l'histoire de Hongrie, à la sollicitation de Mathias Corvin roi de Hongrie & de Bohême. Son Histoire est conduite jusqu'à l'an 1495. Bonfinius a traduit plusieurs auteurs Grecs.

2 Ou Colosvar en Hongrois, en Latin *Claudiopolis*.

3 Ou Bestereze en Hongrois.

4 Ou Gulafeyrvar en Hongrois; en Latin *Alba-Julia*, d'où elle est appellée aussi Albe Royale.

5 Ou Brasso en Hongrois; en Latin *Stephanopolis*.

HENRI II.
1551.

pays divisez entr'eux, se disputerent long-tems la couronne, pour le malheur de la Chrétienté. Il y eut enfin un accommodement entr'eux; mais la paix ayant été rompuë par la mort de Zapoli, la Reine veuve & Etienne son fils implorerent le secours des Turcs, qui étant entrez avec une puissante armée dans la Hongrie, taillerent en pieces celle de Ferdinand. Enfin, sous prétexte d'amitié & de protection, ils s'emparerent de Bude, après avoir l'an 1531. relégué en Transylvanie la Reine & son fils, avec George Martinuse, principal Ministre du feu roi Jean Zapoli.

Origine de la fortune du Cardinal Martinuse.

Martinuse natif de Dalmatie, issu de parens nobles, mais très-pauvres, avoit été employé dans sa jeunesse aux exercices les plus bas, chez la mere du roi Jean Zapoli, où son office étoit d'avoir soin des poëles qui servoient à échauffer les appartemens. Ce jeune homme qui avoit le cœur noble, soit qu'il fût dégoûté de la bassesse de son emploi & de sa condition présente, soit qu'il désesperât de faire jamais aucune fortune, après avoir quitté la maison du roi Jean, embrassa la vie monastique dans le couvent de S. Paul premier Ermite, situé proche de Bude. Quelque tems après, étant devenu Cellerier du Monastere, il distribuoit aux Religieux des portions inégales, en donnant plus aux uns qu'aux autres, selon qu'ils lui étoient plus ou moins affectionnez. Il affectoit dès-lors de s'accréditer dans les moindres choses, & parmi les gens de la plus basse condition. Cependant il commença à s'adonner à l'étude: quoiqu'il fût déjà un peu avancé en âge, il avoit un désir ardent de sçavoir assez de latin, pour pouvoir être admis au nombre des Prêtres du couvent, & avoir l'honneur de célébrer la Messe. Ayant donc été revêtu de l'Ordre de Prêtrise, il revint à la Cour du Roi Jean, & l'ayant suivi, lorsqu'il se retira auprès de Sigismond roi de Pologne son beau-pere, après l'élection de Ferdinand, il lui donna des marques de sa fidélité & de son zele dans des affaires très-importantes, & particulierement dans differentes commissions périlleuses, dont il s'acquitta hardiment, à la faveur de son habit qui le mettoit à couvert. Par ses services il s'attira tellement l'amitié & les bonnes graces du roi Jean, que peu de tems après qu'il eut été rétabli dans son Royaume, il l'admit dans son Conseil privé, lui donna l'évêché de Waradin, & l'honora de la charge de grand

Tréforier, qui eft la premiere dignité du Royaume: enfin il le laiffa par fon teftament tuteur d'Etienne fon fils, conjointement avec la Reine fon époufe.

Martinufe rempli d'ambition, méprifant les Grands du Royaume, & n'agiffant que felon fes idées particulieres dans l'adminiftration du gouvernement, donna lieu à la Reine de foupçonner qu'il afpiroit à s'emparer de l'autorité royale. La conduite de ce Miniftre fit naître entre l'un & l'autre plufieurs démêlez, qui dans la fuite leur furent très-préjudiciables, & en même tems très-funeftes à toute la Chrétienté: plus ils fe reconcilioient fouvent, plus ils devenoient fufpects l'un à l'autre. Enfin après mille réconciliations & mille ruptures, le Prélat, qui pendant la minorité du Roi avoit gagné la faveur du peuple, & par ce moyen s'étoit infenfiblement emparé de toute l'autorité, réduifit la Reine à un fi grand defefpoir, qu'elle eut recours une feconde fois à Soliman, pour la fecourir contre le Miniftre Martinufe, comme s'il eût confpiré avec Ferdinand pour faire périr le Roi fon fils, & lui enlever fon autorité. Mais le fecours du Turc vint trop tard. Sur ces entrefaites l'Evêque fit fa paix avec la Reine, & comme il étoit homme d'expédition & fort adroit, par fon ordre Thomas Varkocz & François Quendi Ferentz, fes principaux confidens, aidez du fecours des Sekels, gens belliqueux & entiérement attachez à fon fervice, combattirent feparément Pierre prince de Moldavie & le Vaivode de Valachie, appellé ordinairement le Tranfalpin, qui venoient par ordre de Soliman au fecours de la Reine, & les défirent avant qu'ils euffent pû joindre leurs troupes. Pour lui, il marcha au devant du Bacha de Bude, & après lui avoir tué trois cens hommes de cavalerie, il l'obligea à s'enfuir jufqu'à Bude, & à fortir de la Tranfylvanie.

La paix ne dura pas long-tems entre la Reine & l'Evêque, qui fe fentant trop foible pour réfifter aux Turcs, qu'il voyoit toûjours prêts à la fecourir, commença à traiter fecretement avec le roi Ferdinand. Il ne manquoit pas de raifons pour engager ce Prince à fe confier en lui, & pour lui faire croire qu'il ne s'acquittoit en cela que de fon devoir. Il difoit que rien ne l'engageoit à fe comporter de la forte, fmon l'interêt du fils du feu roi Jean fon maître & fon protecteur, & l'avantage de la Chrétienté; que l'un & l'autre étoient expofez aux

HENRI II.
1551.

plus grands dangers par une femme, dont l'efprit étoit également défiant & ambitieux, & qui étant incapable de gouverner un Etat, imploroit à chaque inftant, fur les moindres bruits & les plus legers foupçons, le fecours des Turcs ; que ces infideles s'empareroient infenfiblement, fous prétexte de protection, des principales villes & des plus fortes places de la Hongrie ; comme ils s'étoient autrefois emparez de Bude, & par ce moyen réduiroient le Roi fon fils & la Reine elle-même à un état déplorable. Martinufe ajoûtoit que le meilleur expedient étoit, que la Reine, au nom de fon fils, cedât le royaume à Ferdinand, moyennant un accord femblable à celui qui avoit été fait auparavant entre lui & le feu roi Jean Zapoli ; que par là on mettroit à couvert la vie de ce Prince, dont la jeuneffe étoit fi expofée aux traits de la Fortune ; d'ailleurs que ce Royaume, fi fujet aux irruptions des Turcs, étant entre les mains de Ferdinand, la Religion Chrétienne feroit moins en danger, puifque ce Prince avec fes propres forces & celles de l'Empire, pourroit défendre les frontieres communes de la Chrétienté, contre l'ennemi commun du nom Chrétien.

Quoique Martinufe fut fufpect à Ferdinand, cependant pour ne pas donner lieu de croire qu'il eût manqué l'occafion d'étendre fa puiffance dans la Hongrie, il remercia ce Prelat, & l'exhorta à pourfuivre une fi loüable entreprife. Il fit cependant partir devant mille chevaux, après leur avoir avancé une paye de quatre mois, avec quelques machines de guerre, jufqu'à ce qu'il leur eût envoyé un plus grand fecours ; il fit enfuite avertir l'Empereur fon frere de ce qui fe paffoit, & le pria de lui envoyer un homme, qui fût non feulement au fait de l'art militaire, mais encore capable de gouverner, pour en faire fon premier Miniftre, par rapport aux affaires de Hongrie. L'Empereur, après avoir confulté le duc d'Albe, Jean d'Avalos marquis de Pefcaire, Ferdinand de Cordouë duc de Seffa, & l'évêque d'Arras, fes principaux miniftres, choifit pour cet emploi Jean-Baptifte Caftaldo comte de Piadena, qu'il avoit depuis peu gratifié du marquifat de Caffano, pour le recompenfer de fes exploits dans la guerre d'Allemagne, où il s'étoit dignement acquitté de la charge de maréchal de camp. Caftaldo partit, pour venir trouver Ferdinand à Vienne, où ils confererent enfemble fur les moyens de faire

la guerre ; il s'informa aussi de l'esprit & du caractere de Martinuse, avec qui il devoit particulierement traiter ; & après s'être muni des provisions nécessaires, & qu'on lui eût assigné une pension de huit mille écus d'or, pour exercer la charge de Lieutenant général dans les pays de Hongrie, de Transylvanie, de Croatie, & de Dalmatie, appartenans à la maison d'Autriche, il partit le premier jour de Mai, & prit la route d'Agria.

Ferdinand avoit mis en garnison dans cette ville Bernard Aldana, à la tête de sept enseignes d'Espagnols ; & comme cette place paroissoit importante pour le succès de cette guerre, on avoit chargé Erasme Teufel d'y faire les fortifications nécessaires. Castaldo s'y arrêta, jusqu'à ce que ses troupes fussent assemblées, & sur-tout que son canon fût arrivé. Il en partit le 26 de Mai, observant cet ordre dans sa marche : Il conduisoit l'avant-garde, composée des sept enseignes d'Espagnols dont nous venons de parler, qui contenoient deux mille deux cens hommes, & de cinq cens fantassins Hongrois, appellez Heiducques ; Christophle, seigneur du pays de Silesie, étoit à la tête de douze cens chevaux-legers, que les habitans du pays nomment ordinairement Hussars ; il y avoit outre cela quatre pieces d'artillerie avec leurs affuts. Le comte Felix d'Arco, & Jean-Baptiste son frere commandoient le centre, composé de trois mille fantassins Allemands ; ils avoient encore quatre gros canons, deux coulevrines, & quatre cens gens-d'armes. A l'arriere-garde il y avoit trois cens Hussars & trois pieces de campagne, pour escorter le bagage.

Castaldo marchant à la tête de cette petite armée, dont l'arriere-garde étoit en sûreté, arriva à la riviere de Tissa ; où après avoir harangué ses soldats, il commença à la passer, en observant toûjours le même ordre. Il employa huit jours à ce passage, parce que ses bords étant très-bas, plusieurs autres rivieres, qui se jettent dedans en cet endroit, font qu'elle y est fort large. Il avança ensuite vers Debreczen, place forte par sa situation, où il rencontra André Batori, & Thomas Nadasdi, principaux seigneurs de Hongrie. Le premier, général de la cavalerie Hongroise, & l'autre, qui étoit son lieutenant, gardoient avec cinq cens chevaux l'entrée de la Transylvanie. Après avoir rangé son armée, de maniere qu'elle paroissoit

HENRI II. 1551.

plus nombreuſe qu'elle n'étoit effectivement, il marcha avec eux vers Zolnok, château environné d'un foſſé plein d'eau, qu'il fortifia d'une garniſon de cinquante Eſpagnols. Dans le tems qu'il ſe préparoit à aller rendre viſite à l'évêque de Waradin, pour conférer avec lui, la reine Iſabelle convoqua les Etats à Engetin*, ville fort peuplée, mais très-mal fortifiée; elle eſpéroit, que par le moyen de ſes amis, & des Seigneurs de Tranſylvanie, qui ne pouvoient ſupporter la trop grande autorité du Prelat, elle obtiendroit qu'il ſeroit dépoüillé du gouvernement. Le miniſtre ruſé, qui étoit alors à Waradin, réſolut, pour empêcher l'exécution de ce projet, d'écrire d'abord à ſes amis, enſuite de partir pour ſe trouver à cette aſſemblée, afin de faire échoüer par ſa préſence les deſſeins de la Reine. S'étant mis en route, ſa voiture verſa dans un chemin difficile, ſoit par hazard, ſoit par la faute de ſon cocher. Ceux qui l'accompagnoient, prenant cet évenement pour un mauvais préſage, & augurant par là que ſon voyage ne ſeroit pas heureux, le prierent de s'en retourner. Mais comme il ſe ſentoit né pour de grandes choſes, & qu'il ſe mettoit au-deſſus de tous les dangers, il leur dit d'un air riant: Pourquoi la chute de mon caroſſe vous fait-elle tant craindre pour un homme qui eſt ſous la protection du chariot celeſte? Ainſi, ſans diſcontinuer ſa marche, il arriva à Engetin.

* ou Egneth.

A ſon arrivée l'aſſemblée fut congediée. La Reine, ou craignant, ou ne pouvant ſupporter ſa préſence, ſe retira à Weiſſembourg, où elle mena avec elle Petrowithz, parent du feu Roi ſon époux, avec les troupes qu'il commandoit. Mais peu après elle ſortit de cette ville, dans la crainte que Martinuſe ne l'y vînt aſſiéger, & après y avoir laiſſé Petrowithz, à qui elle donna ordre de la fortifier, elle ſe mit en ſûreté dans Millenbach, place défenduë, tant par ſa ſituation que par ſes fortifications. Cette Princeſſe ne ſe trompa point; car à peine fut-elle partie de Weiſſembourg, que l'évêque de Waradin vint aſſieger cette ville avec les troupes qu'il avoit aménées, & fit tirer le canon contre la place.

Cependant Caſtaldo s'avançoit lentement, parce qu'il avoit oüi dire que le marquis Balaſſi, qui peu auparavant avoit quitté Ferdinand pour ſervir la Reine, s'étoit emparé du détroit des montagnes, par où l'armée devoit néceſſairement paſſer: ce

qui fit qu'il envoya devant Batori & Nadaſdi. Il n'étoit pas éloigné du château de Dalmen, ſitué ſur une colline occupée par les troupes de la Reine. Mais comme ſon armée étoit incommodée par le canon de ce château, il envoya le comte Felix, & ſon frere d'Arco pour s'en emparer, perſuadé que s'ils en pouvoient venir à bout, ce poſte ſeroit dans la ſuite très-commode, pour faire entrer & ſortir ſes troupes; qu'au contraire, il ſeroit très-dangereux, s'il reſtoit au pouvoir des ennemis.

HENRI II. 1551.

Pendant que le canon battoit Dalmen, Caſtaldo étant entré dans la Province, vint juſqu'à Clauſenbourg avec ſon armée. La Reine ſurpriſe de ſon arrivée, voulut mettre ordre à ſes affaires, & conſerver ce qu'elle avoit de plus précieux, ſurtout les ornemens royaux, dont elle ſçavoit que l'Evêque vouloit s'emparer. Elle fit donc dire à Petrowithz de ſe rendre, à condition que lui & ſes troupes ſe retireroient en ſûreté, & qu'ils emporteroient tous les meubles & les ornemens royaux. Caſtaldo étoit déjà arrivé à Engetin, lieu abondant en toutes ſortes de vivres, où il fit rafraîchir ſon armée. Pour Martinuſe, après avoir levé le ſiége de Weiſſembourg, il étoit allé trouver la Reine à Millenbach, pour lui faire voir qu'elle avoit tort, & l'engager à faire un accommodement avec le roi Ferdinand. Cette Princeſſe, engagée par l'eſpérance ou par la crainte, donna ordre de livrer Dalmen à Caſtaldo. L'Evêque enſuite, en ſuperbe appareil, accompagné de quatre cens Gentilshommes, qui précedoient ſon caroſſe attelé de huit beaux chevaux, & ſuivi de deux cens mouſquetaires, arriva ſi inopinément à Engetin, que Caſtaldo eut à peine le tems d'aller au-devant de lui hors de la ville, accompagné des gens de ſa ſuite. Dès qu'ils pûrent s'appercevoir de loin l'un l'autre, Martinuſe ſortant de ſon caroſſe, monta ſur un beau cheval ſuperbement enharnaché, (car il en avoit toûjours à ſa ſuite) & ſans deſcendre, embraſſa avec les marques de l'amitié la plus ſincere Caſtaldo, Bernard Aldana, & les autres Eſpagnols qui le ſuivoient. Enſuite il entra avec eux dans la ville d'Engetin, & pour faire plus d'honneur à Caſtaldo, il logea chez lui. Ce fut là que ce Marquis l'entretint du pouvoir abſolu que le Roi Ferdinand lui avoit donné; il ajoûta, que le Roi lui avoit néanmoins recommandé de ne rien exécuter, ſans l'avoir auparavant conſulté, & de lui obéir en tout. Ce

HENRI II. 1551.

Prélat adroit & pénétrant, mais aveuglé par l'ardente paſſion de dominer & de gouverner, ſe laiſſa tromper par les promeſſes flatteuſes & par la ſoumiſſion affectée de Caſtaldo. Pour faire voir l'autorité ſouveraine qu'il avoit dans ce Royaume, il choiſit la ville de Weiſſembourg, pour s'y retirer avec ſes troupes, & convint que ce ſeroit-là, que lui & le Marquis s'aboucheroient, quand il faudroit traitter des affaires d'Etat. Martinuſe en partit enſuite, pour venir une ſeconde fois trouver la Reine à Millenbach, afin de conférer avec elle ſur l'accommodement qu'elle devoit faire avec Caſtaldo.

Celui-ci étant arrivé auſſi-tôt, comme on en étoit convenu, expoſa à l'aſſemblée des Etats, en préſence de l'Evêque & des Grands du Royaume, le ſujet de ſon arrivée; il dit, qu'il étoit venu pour traitter avec la Reine des conditions qu'on avoit offertes autrefois au feu roi Jean Zapoli ſon mari, qui étoient : Que la Reine cedât, au nom de ſon fils, au roi Ferdinand, pour l'avantage de la Chrétienté, la Tranſylvanie, qu'elle ne pouvoit défendre ſeule, & avec ſes propres forces, contre la puiſſance Ottomane; qu'elle poſſederoit en récompenſe les principautez d'Oppelen & de Ratibor dans la Sileſie, dont le revenu annuel étoit de vingt-cinq mille écus d'or; Que pour lier entre le Roi & elle une plus étroite amitié, ſon fils Jean Sigiſmond, (car nous l'appellerons dorénavant ainſi, & non Etienne) épouſeroit Jeanne fille de Ferdinand, à qui on donneroit cent mille écus d'or en mariage; Qu'on payeroit toutes les dettes que le feu Roi ſon mari, & elle avoient contractées; Que le roi Ferdinand rembourſeroit les cinquante mille écus d'or qui appartenoient à la Reine pour ſa dot; enfin, qu'on donneroit à cette Princeſſe, & à ſon fils, la ville de Caſſaw *, pour y faire leur ſéjour, en attendant l'exécution du traité.

* ou Caſſovie.

La Reine, du conſentement de Martinuſe, dont elle vouloit ſe defaire de quelque maniere que ce fût, accepta ces conditions, ſoit qu'elle y fût portée par la haine qu'elle avoit contre lui, ou qu'elle le fit de ſon propre mouvement. Elle ſe fia entierement à Caſtaldo, homme ſubtil & habile, qui avoit ordre de Ferdinand de tout promettre, afin de la faire ſortir de Tranſylvanie, & reduire ce Royaume ſous la puiſſance de la maiſon d'Auſtriche: conduite, dont elle ſe répentit

dans la ſuite, mais trop tard. On accorda auſſi à l'Evêque le gouvernement de la Tranſylvanie, qu'il adminiſtreroit au nom de Ferdinand, en qualité de Vaivode, avec une penſion de quinze mille écus d'or; on le continua auſſi dans la charge de grand Tréſorier, qu'il avoit exercée juſqu'alors avec quatre mille écus d'or d'appointemens. Il acheta outre cela du roi Ferdinand les impôts des ſalines de Torda*, qu'il poſſedoit alors, & qui rapportoient des ſommes immenſes; mais le Roi lui remit le tiers du prix de cet achat. Peu de tems après on lui donna l'évêché de Strigonie*, dont le revenu annuel étoit ſur le pié de cinquante mille écus d'or. Enfin le roi Ferdinand voulant combler de biens & d'honneurs un homme qui en étoit inſatiable, ſollicita en ſa faveur le ſouverain Pontife, qui à ſa priere l'honora du chapeau de Cardinal.

* ou Torrembourg.

* Strigonie ou Gran.

Martinuſe voyant Caſtaldo porté à ſatisfaire pleinement tous ſes deſirs, & ſe défiant en même-tems de l'extrême facilité avec laquelle ce Marquis lui accordoit tout, ſe ſouvint enfin des bienfaits qu'il avoit reçus du feu roi Jean Zapoli, & avertit la Reine de prendre garde à ſes affaires. Mais cette Princeſſe, à qui le Cardinal étoit odieux, rejetta tous ſes conſeils, & crut ne pouvoir mieux s'en venger, qu'en le rendant ſuſpect lui-même à Ferdinand. Pour cela elle réſolut de reveler à ce Prince les ſalutaires avis, que l'Evêque lui avoit donnez à elle & à ſon fils. Elle découvrit tout à Caſtaldo & l'aſſura qu'elle étoit prête à accepter toutes les conditions qu'on lui propoſoit. Ainſi après avoir promptement convoqué les Etats à Clauſembourg, elle ſe rendit avec ſon fils le 30 d'Août, accompagnée de Martinuſe & de Caſtaldo, à un Monaſtere, qui eſt à deux lieuës de la Ville. Là elle apporta les ornemens royaux, qui conſiſtoient en une couronne d'or, que les Hongrois diſent avoir été envoyée du ciel ſous le regne de ſaint Ladiſlas roi de Hongrie; en un ſceptre d'yvoire doré, un globe d'or, un manteau royal, une tunique, & des ſouliers enrichis de diamants & de pierres précieuſes. La Reine enſuite ſe tournant vers ſon fils, lui parla ainſi:

Diſcours d'Iſabelle reine de Hongrie à ſon fils, pour lui faire abdiquer la couronne.

» Puiſque votre ſort, mon fils, ou plûtôt le mien, n'a pas » voulu permettre que vous puſſiés joüir en paix du royaume » de votre pere, qui vous appartenoit ſuivant toutes les loix; il » nous faut ſupporter l'un & l'autre avec conſtance cette

HENRI II. 1551.

» rigueur du deftin, que ni nos propres forces ni aucune in-
» duftrie humaine ne peuvent adoucir. Dans l'extrêmité où
» nous fommes réduits, mon fils, acceptés le parti le plus avan-
» tageux pour vos interêts & pour ceux de la Chrétienté, quoi-
» qu'il paroiffe le moins favorable pour vous, puifque rien
» n'eft comparable à une couronne. Vous êtes maintenant dans
» un âge, où ceux qui vous auront mis à couvert des dangers
» qui vous menacent, pafferont pour vous avoir rendu un grand
» fervice. Incapable de refifter à la puiffance des Turcs, vous
» ne devez point regreter un Royaume, que vous ne pouvés
» conferver par vous même ; & vous devez le ceder volontiers
» à un Prince plus puiffant, & qui fera plus en état de le dé-
» fendre. Vous pouvez attendre de fon amitié autant de gra-
» ces & de faveurs, que le feu Roi votre pere a effuyé de tra-
» verfes & de chagrins, & que nous en avons auffi fouffert
» vous & moi depuis fa mort. Pour ce qui regarde la prote-
» ction du Grand Seigneur, je l'avouë franchement, & je ne
» crains point de dire, que nous avons plus reffenti les effets
» de fa puiffance que de fa protection : je vois qu'en croyant
» mettre ordre à nos affaires, nous avons expofé la Chrétienté
» & nous mêmes, qui en faifons une partie, à de très-grands pé-
» rils. Ainfi pour l'avantage du Chriftianifme, pour votre hon-
» neur & votre fûreté, mon fils, enfin pour ma propre tranquilité,
» je remets entre les mains de Caftaldo les ornemens royaux,
» afin qu'il les envoye au plûtôt à Ferdinand fon maître. C'eft
» de fa bonne foi & de la votre, Caftaldo, que j'attends une
» exécution prompte & fans détour des conditions que vous
» m'avés propofées ; enforte que ce Prince paroiffe avoir moins
» cherché à acquerir une couronne, qu'à faire éclater fa géné-
» rofité & fa droiture, après l'avoir acquife.

Après qu'on eut livré les ornemens royaux (ce qui, felon l'idée des Hongrois naturellement fuperftitieux, confére & tranfporte le droit de la Royauté) on fe rendit à l'affemblée des Etats. Caftaldo y fit un long difcours en préfence des Seigneurs, & leur fit prêter ferment de fidelité au Roi Ferdinand. Il leur fit voir, en propofant l'exemple des Paleologues, des Comnenes, & des autres Princes de la Grece, à combien de dangers la Chrétienté avoit été jufqu'alors expofée, par les diffentions, que les Turcs avoient fomentées parmi les Princes Chré-

Chrétiens. Il ajoûta, qu'on auroit été exposé aux plus grands périls, si par la bonté du Tout-Puissant, la Reine, pour détourner les malheurs qui menaçoient ces Provinces autrefois si florissantes, & pour sa sûreté & celle de son fils, n'eût volontairement cedé le Royaume aux enfans de Ferdinand, à qui d'ailleurs il appartenoit par droit héréditaire; que par ce moyen les semences de la discorde étant étouffées, la paix & la concorde régneroient entre les Grands de l'Etat; qu'ils pourroient dans la suite, en réünissant leurs forces, faire la guerre, si l'occasion s'offroit, avoir la paix & la tranquillité chez eux, & se rendre formidables aux autres Nations; qu'ils recevroient des remercimens de tous les Chrétiens, qui alloient les regarder comme leurs défenseurs; & qu'enfin ils mériteroient un jour dans la céleste patrie la couronne immortelle que Dieu prépare à ceux qui combattent fidélement pour lui sur la terre.

Ferdinand est couronné Roi de Hongrie.

Après que Castaldo eut fini son discours, Martinuse fut le premier qui prêta serment de fidélité à Ferdinand, le reconnoissant pour son Roi légitime. Les Saxons Transylvains & les Sekels suivirent son exemple, à la persuasion de Ladislas Emedef, qui les y avoit engagez. Les Rasciens donnerent de leur propre mouvement des preuves de leur soumission. Comme on prévoyoit que cet événement alloit bien-tôt occasionner la guerre contre les Turcs, on parla des moyens de repousser cet ennemi commun. Pendant qu'on déliberoit sur cet article, on apporta des lettres du roi Ferdinand, par lesquelles il approuvoit les conventions faites par Castaldo avec la Reine: & pour confirmer ses promesses, on célébra les fiançailles du jeune prince Jean-Sigismond avec Jeanne fille de Ferdinand. Peu de tems après le marquis de Balassi & Quendi Ferentz prêterent aussi serment de fidélité à Ferdinand.

Pendant l'assemblée des Etats, on avoit député André Batori, pour proposer à Petrovith de se démettre du gouvernement de Lippe, Temeswar, Becka, & Bekereck, château situé dans un lac. Le feu roi Jean Zapoli avoit donné à ce Capitaine, qui lui étoit très-attaché, le commandement de toutes ces places. Petrovith, qui aimoit la paix, voyant la lettre de la Reine, retira de ces places ce qui lui appartenoit; & ne fit aucune difficulté de les remettre entre les mains de Batori, qui y mit aussi-tôt une garnison, en attendant que Castaldo y eût

HENRI II. 1551.

envoyé Aldana & Vilandrado. Petrovith alla trouver la Reine, qui dédaignant de mener une vie privée dans un Royaume, où elle avoit exercé une autorité souveraine, fit préparer ses équipages, & s'étant mise en chemin, traversa des montagnes très-rudes pour se rendre à Cassaw. Les chemins étroits, au milieu des bois, l'ayant obligée de mettre pied à terre, on dit qu'alors elle jetta les yeux sur la Transylvanie, & que considerant sa grandeur passée & son état présent, elle poussa un profond soupir, & comme elle avoit des Belles-lettres, qu'elle écrivit sur l'écorce d'un arbre ces paroles avec son nom : *Sic fata volunt* ; c'est-à-dire, *Les destins le veulent ainsi.* Après avoir laissé en cet endroit un monument de sa juste douleur, elle remonta en carosse & continua son voyage. Cependant le bruit ayant couru qu'elle emportoit les ornemens royaux, Achmet, Bacha de Bude, la poursuivit avec trois mille chevaux. Mais cette Princesse, qui marchoit avec diligence par des chemins détournez, arriva heureusement à Cassaw ; & Achmet fut contraint de s'en retourner à Bude, frustré de ses esperances.

Pour Martinuse, quoiqu'il fût bien-aise du départ de la Reine, la crainte néanmoins qu'il avoit de la guerre du Turc, dont on étoit menacé, lui causoit de grandes inquiétudes. Ayant appris l'arrivée de celui qui étoit commis pour lever le tribut, que les Princes de Transylvanie payent au Grand Seigneur, il donna ordre à ses gens de le recevoir avec de grands honneurs, dans le château de Wivar qu'il avoit fait bâtir : mais il défendit en même tems que qui que ce fût ne lui parlât. Il partit lui-même promptement, pour le venir trouver. Dans l'entretien qu'il eut avec lui, il lui cacha en partie ce qui s'étoit passé, & excusa ce qu'il ne pouvoit déguiser. Il rejetta adroitement toute la faute sur la Reine ; & tâchant de se disculper de tout ce qui lui pouvoit être imputé, il feignit d'entrer dans les interêts des Turcs, afin de conserver dans leur esprit la bonne opinion qu'ils avoient de sa droiture, & par ce moyen éloigner du pays, autant qu'il lui seroit possible, toute apparence de guerre. Mais ses ennemis ayant interpreté ses démarches en un sens contraire, en prirent occasion de former le dessein de le perdre. Ils l'accuserent de fourberie & de duplicité ; ils dirent, qu'il vouloit se rendre médiateur & arbitre entre Soliman & Ferdinand ; qu'il feignoit de prendre

tantôt le parti de l'un, tantôt celui de l'autre; & qu'il étoit également traître & perfide à l'égard de tous les deux.

Henri II. 1551.

Quelqu'artificieux & quelque rusé qu'il fût, il ne put engager Ferdinand à se fier à lui, ni appaiser la colere de Soliman. Le Sultan fut informé de tout ce qui s'étoit passé, par un François, qui avoit été long-tems dans l'armée de Castaldo, & qui ensuite avoit passé du côté des Turcs. C'est ainsi que le raconte Ascanio Centorio [1], qui a écrit l'histoire de la guerre de Transylvanie, si on l'en croit, sur les mémoires de Ferdinand & de Castaldo. Soliman commanda donc aux Sangiacs voisins, & au prince de Moldavie, de réünir leurs forces avec celles du Bacha de Bude, & de venir fondre ensemble dans la Transylvanie. Le Beglierbei de Grece, Commandant général de toutes ces troupes, étant venu à Belgrade [2], fit jetter sur le Danube un pont, sur lequel il fit passer son armée; il en fit ensuite jetter un autre sur le Tibisque, & après l'avoir passé, il campa auprès du château de Becka. D'un autre côté, Castaldo pour mettre le pays à couvert, envoya Estienne Lossonczi, capitaine de grande réputation, pour commander dans Temeswar & dans les pays d'alentour. Cet officier y vint avec six cens Houssars, accompagné de Bernard Aldana, qui employa les jours & les nuits à fortifier cette ville.

Batori vint aussi à Lippe, où, après avoir assemblé les chefs des Rasciens [3], & composé une armée de quinze mille hommes, il campa dans la plaine qui est au dessous de la ville. Martinuse voyant qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, envoya des ordres pour qu'on se mît sous les armes, dans tous les bourgs & tous les villages, & se rendit ensuite à Hermanstat, où les Etats étoient assemblez. C'est la coutume dans ce pays, lorsqu'on est pressé par l'ennemi, que les principaux de chaque lieu, montez sur un cheval & armez d'une lance & d'une épée teinte de sang, parcourent le pays, suivis d'un homme à pied, qui à haute voix fait sçavoir que l'ennemi est proche, & donne le rendez-vous aux soldats, que chaque maison est obligée de

1 Ascanio Centorio de gli Hortensii, natif de Milan, auteur du XVI. siécle, a laissé divers ouvrages, entre autres, des mémoires sur la guerre de Transylvanie, & sur les guerres de son tems.

2 En Hongrois Greichischweissemburg, en Latin *Alba Græca*.

3 La Rascie est un pays de la Turquie d'Europe, ainsi nommé de la riviere de Rasca. Elle fait maintenant la partie septentrionale de la Servie.

fournir. Caſtaldo ſe trouva auſſi aux Etats, & les trois peuples de Tranſylvanie, qui ſont les Sekels, les Saxons, & les Raſciens, fournirent d'un commun conſentement une groſſe ſomme d'argent pour les frais de la guerre. On avoit envoyé déjà auparavant Batori avec trois mille fantaſſins Allemands, & Charle Zerotin ſeigneur de Sileſie, avec quatre cens chevaux. Toutes ces troupes étoient commandées par Sforce Palavicini. Elles ſe rendirent à Waradin, & s'y arrêterent juſqu'à ce que Caſtaldo, après avoir mis des compagnies de gens de pied Allemands dans Weiſſenbourg, Milenbach, & Hermanſtat, où il avoit paſſé, les y vînt trouver pour ſe joindre à Martinuſe.

Déjà le Beglierbei de Grece avoit paſſé le Tibiſque avec ſon armée, compoſée de quatre-vingt mille hommes, & avec cinquante pieces de canon; étant arrivé près de Temeſwar, il avoit envoyé un trompette à Loſſonczi, gouverneur de la citadelle, pour l'engager à ſe rendre, lui promettant, s'il le faiſoit, les bonnes graces de Soliman, & le menaçant de le faire mourir, s'il le refuſoit. Le Gouverneur, bien loin de ſe rendre, lui fit dire de ſe retirer, & de ne faire aucune peine à ſes amis, & à des peuples qui ne lui en avoient donné aucun ſujet. Le Beglierbei, qui avoit de la litterature, lui envoya ces deux vers de la premiere Eglogue de Virgile:

Antè leves ergo paſcentur in æthere cervi,
Et freta deſtituent nudos in littore piſces.

Plûtôt les Cerfs paîtront dans l'air; plûtôt les Poiſſons ceſſeront de vivre dans les eaux.

Auſſi-tôt il fit tirer contre le château de Becka, qui étoit peu éloigné, & qui avoit oſé lui reſiſter, une batterie de dix pieces de canon. La garniſon voyant un pan de muraille abatu, & n'étant pas en état de ſoûtenir l'aſſaut, offrit de ſe rendre la vie ſauve, ce qui fut accepté. Mais la capitulation fut mal obſervée; les Janiſſaires ſe jetterent ſur la garniſon, lorſqu'elle ſortit, & en maſſacrerent deux cens; le Beglierbei eut bien de la peine à ſauver la vie au Gouverneur. Les ſoldats qui étoient dans Bekereck, château ſitué dans un lac, intimidez par le mauvais traittement qu'on avoit fait à ceux de Becka, ſe

rendirent à la premiere ſommation, ſans attendre qu'on les vînt attaquer. Le Beglierbei alla enſuite camper plus loin, & reçut à compoſition le château de Chonad. Peu de tems après, les Raſciens, malgré le ſerment qu'ils avoient prêté recemment au roi Ferdinand, dont ils avoient même déjà reçu la paye d'un mois, effrayez par l'arrivée des Turcs, vinrent ſe rendre au Beglierbei. Ce Général exigea d'eux des ôtages, pour pouvoir s'aſſûrer de la fidelité de ce peuple, naturellement leger & inconſtant.

Le Beglierbei laiſſant Temeſwar derriere lui, marcha enſuite droit à Lippe, où Batori étoit campé. Au bruit de ſa marche, Batori décampa la même nuit en diligence, & s'enfuit avec autant de déſordre & de confuſion, que s'il eût été battu par l'ennemi : il laiſſa ſeulement un fort brave officier, nommé Peteu, avec quatre cens chevaux, & une garniſon de quelques ſoldats, pour défendre la ville & le château. Les habitans de Lippe, conſternez de l'arrivée du Beglierbei, allerent trouver Peteu, & lui déclarerent, que pour prévenir leur perte infaillible, ils étoient diſpoſez à ſe rendre. Ils le conjurerent d'avoir pitié d'eux, & de ſe ménager lui-même. Ce Gouverneur voyant que lorſque la ville ſe ſeroit renduë, il lui ſeroit impoſſible de défendre le château, ſe retira avec ſes ſoldats, & abandonna la ville aux habitans, qui en porterent auſſi-tôt les clefs au Général Turc. Ceux qui défendoient Solmoz, place éloignée de Lippe environ de la portée d'une couleverine, ne furent point émûs de la reddition de cette ville, & braverent courageuſement toutes les menaces des Infidéles. Le Beglierbei ne jugea pas à propos de s'amuſer au ſiége de cette petite place, & ſe contenta de laiſſer dans le château de Lippe Oliman Bech, prince Perſan, qui pour quelque mécontentement qu'il avoit reçu de Tecmaſes Sophi de Perſe, s'étoit retiré chez les Turcs. Le Général Infidéle marcha enſuite à Temeſwar, avec cinq mille chevaux & deux cens Janiſſaires. Temeſwar eſt une petite ville, entourée de la riviere de Temes, dont elle a pris ſon nom. La plus grande partie de ſes murailles n'eſt que de terre & de bois de charpente; mais ces foibles murailles ſont entierement à couvert du canon, par un foſſé profond, & un marais impratiquable. De l'autre côté, elle eſt fermée par une forte muraille de

HENRI II. 1551.

pierre, soutenuë d'un rempart, que Lossonczi avoit fait munir en dedans d'un fossé profond, & flanquer de bastions de part & d'autre, afin de pouvoir arrêter & repousser l'ennemi, lorsqu'il auroit abattu la muraille.

Le quatorziéme d'Octobre, comme l'avant-garde de l'armée des Turcs faisoit ses approches, Lossonczi, avec quatre cens chevaux, soutenu du capitaine Villandrado, à la tête de cinquante Mousquetaires, firent une sortie, où Lossonczi & Antonio Perez, cavalier Espagnol, se signalerent. Cependant comme le siége étoit poussé avec vigueur, Bernard Aldana envoya donner avis à Castaldo, que s'il n'étoit secouru dans vingt jours, il seroit contraint de rendre la place. Castaldo étoit alors dans de grands embarras; les soldats Allemands qu'il avoit distribuez dans les garnisons, faute de paye, s'étoient révoltez. La punition des principaux auteurs de la révolte, dont les uns furent condamnez à la mort, les autres mis en prison, & quelques-uns chassez, appaisa un peu la sédition. Pour donner cependant un prompt secours aux assiégez, il alla aussi-tôt trouver Martinuse, qui avoit avec lui ce grand nombre de Transylvains, ausquels Pallavicini s'étoit joint avec trois mille Allemands, Zerotin avec quatre cens chevaux, & Batori avec les dix mille hommes qui l'avoient suivi, quand il se retira de Lippe. Toutes ces troupes composoient une armée de quatre-vingt dix mille hommes, mais dont la plus grande partie n'étoit qu'une nouvelle milice tirée du pays, mal armée, mal disciplinée, & nullement aguerrie; d'ailleurs, l'ancienne antipathie qui regne entre ces peuples, excitoit tous les jours parmi eux des querelles; de sorte qu'ils ne pouvoient ni garder leurs rangs, ni faire les gardes, ni vivre ensemble dans les casernes. Castaldo, pour remedier à ce desordre, leur représenta la grandeur du péril auquel ils s'exposoient, & par ce moyen les ramena autant qu'il put à leur devoir; après quoi ils partirent tous en grande diligence pour Temeswar. Martinuse conduisit l'avant-garde, jusqu'à ce qu'ils fussent près des ennemis. Castaldo ayant alors fait reposer l'armée, se mit à l'avant-garde, où étoient les soldats choisis d'entre les Hussars, les Espagnols, & les Allemands.

Cependant les Généraux de cette armée mirent en délibération, si l'on iroit attaquer Lippe, avant de donner le tems

aux ennemis de s'y fortifier, ou si l'on marcheroit vers Temeswar, pour le secourir. Martinuse étoit d'avis d'assiéger Lippe ; parce que, disoit-il, ou l'on prendroit d'abord cette place, la plus importante de la province, ou l'on obligeroit le Beglierbei de lever le siége de Temeswar, pour venir au secours. Mais Castaldo, averti par Aldana de l'extrêmité où étoient reduits les assiégez, vouloit à quelque prix que ce fût qu'on allât à leur secours, & son avis prévalut. On marcha donc vers Temeswar, & suivant le conseil de Martinuse on étendit ce grand nombre des troupes, plûtôt pour intimider les ennemis, que par l'espérance de les vaincre, si l'on en venoit aux mains avec eux. Martinuse ne se trompa point : car quoique ceux qui étoient jaloux de son pouvoir & de sa grandeur, & qui l'accusoient de favoriser les Turcs, interpretassent autrement ses desseins, cependant le Beglierbei au premier bruit de son arrivée, leva le siége, après avoir battu la place pendant huit jours, & se retira avec tant de desordre & de peur, que son décampement fût plûtôt une fuite qu'une retraite. Après le départ du Turc, Martinuse & Castaldo menerent leur armée à Lippe, jugeant qu'il étoit d'une extrême conséquence de ne pas laisser derriere eux, entre les mains de l'ennemi, une place si importante.

Sur ces entrefaites, on reçut des lettres de Ferdinand, qui témoignoient que le Pape Jule III. pour récompenser la vertu & le merite de Martinuse, l'avoit honoré du Chapeau de Cardinal. Castaldo, pour faire éclater la joye qu'il ressentoit de cette nouvelle, fit faire une décharge de toute l'artillerie : mais le Prélat ne fit paroître aucune joye au sujet de sa nouvelle dignité ; & pour ne pas donner lieu de croire au roi Ferdinand qu'il lui en fût extrêmement obligé, il témoigna faire peu de cas de cet honneur, & le regarder en quelque sorte comme au-dessous de lui. Cette orgueilleuse indifference du nouveau Cardinal, hâta sa perte : ses ennemis prirent de là occasion de le rendre suspect à Ferdinand par plusieurs calomnies ; ils l'accuserent de s'entendre avec le Grand Seigneur ; ils dirent, qu'après avoir chassé la reine Isabelle par le moyen de Ferdinand, il le chasseroit lui-même par le moyen des Turcs. Le Roi s'étant ainsi laissé prévenir contre le Cardinal, envoya des ordres secrets à Castaldo, de ne point sortir de

HENRI II. 1551.

Tranſylvanie avec ſon armée, s'il y étoit encore, & de tâcher par quelque moyen que ce fût, ou de ſe ſaiſir de Martinuſe, qu'il ſçavoit mediter ſecretement ſa perte, par les intelligences qu'il avoit avec les Turcs, ou de s'en defaire, s'il le falloit. C'eſt ainſi que le rapporte Centorio, hiſtorien aſſez eſtimable, mais trop partial en faveur de Caſtaldo : d'autres auteurs, qui lui ont été moins devoüés, ont écrit de lui, qu'étant fin & ruſé (comme éleve du marquis de Peſquaire grand Capitaine, mais homme fourbe) & qu'étant d'ailleurs fort jaloux de la grandeur du Cardinal, il avoit conſeillé au Roi de le perdre, & s'étoit de lui-même chargé de le faire aſſaſſiner ; afin de pouvoir s'emparer de ſes richeſſes, qu'il croyoit beaucoup plus grandes qu'elles n'étoient en effet.

Caſtaldo diſſimula alors ſes deſſeins avec beaucoup de précaution, de crainte de retarder le ſiége de Lippe, que le Cardinal néanmoins n'approuvoit pas. Ce Prélat appréhendoit que Caſtaldo, après s'être emparé de Lippe, & avoir ramené ſes troupes dans la Tranſylvanie, n'opprimât les peuples & ne les traitât trop durement, ou que ce Général irritant les Turcs, avec qui juſqu'alors il avoit entretenu une liaiſon, qui avoit été très-avantageuſe à tout le pays, il ne fût cauſe de ſa ruine & de celle de toute la Tranſylvanie. C'eſt pourquoi il fut d'avis de ne point tranſporter les gros canons, à cauſe des chemins rudes & étroits, par où l'on devoit paſſer. Mais Caſtaldo, après avoir fait ouvrir les paſſages & applanir les chemins, fit paſſer avec une diligence extrême toute ſon artillerie, & vint réjoindre le Cardinal, qui ſongeoit alors à faire une tréve avec les Turcs, & qui conſentit pourtant au ſiége de Lippe. Le Marquis s'avança juſqu'à Lippe, avec quatre cens Gendarmes & trois mille Chevaux-legers, pour reconnoître la place.

La ville de Lippe eſt ſituée ſur une éminence, dont le pied eſt arroſé par la riviere de Mariſch : ſes murailles ſont anciennes, & ont quelques tours. D'un côté elle eſt commandée par une colline ; de l'autre, eſt la citadelle de figure carrée, flanquée d'une tour à chaque angle: la ville eſt environnée d'un foſſé profond, que la riviere remplit. Caſtaldo y étant arrivé, mit pied à terre, avec Julien de Carvajal, & après avoir exactement obſervé la ſituation du lieu, il vint réjoindre ſes troupes. On mit le ſiége devant Lippe, le ſecond jour de

Novembre

Novembre. Le Marquis prit son quartier sur la colline qui commande la ville, & le Cardinal du côté de la citadelle. Pendant que les assiégeans travailloient à leurs logemens, les Turcs firent une sortie, à dessein de brûler un fauxbourg, où il y avoit beaucoup de vivres. Mais ayant été repoussez par les nôtres, ils furent obligez de se retirer, sans être venus à bout de leur dessein. Comme le fauxbourg étoit rempli de vins excellens, une partie de l'infanterie du Cardinal se mit à boire avec tant d'excés, qu'échauffez par le vin, ils allerent attaquer la ville sans ordre, & le firent avec tant d'impétuosité, qu'ils effrayerent les Turcs. Mais les assiégez s'appercevant que ces téméraires combattoient tumultuairement & en confusion, & qu'ils suivoient plûtôt leur fureur que les ordres de leurs chefs, ils reprirent courage, & le Cardinal eut bien de la peine à les ramener au camp.

HENRI II. 1551.

Dans ce même tems, les troupes de Castaldo prirent occasion de s'emparer de Gala, château assez proche de Temeswar. Deux cens chevaux Espagnols & six vingts fantassins étant sortis de Temeswar, pour charger quelques Turcs débandés du gros de l'armée, & n'ayant pû les rencontrer, ne voulurent pas revenir, sans se signaler par quelque exploit remarquable. Ils résolurent donc de surprendre le château de Gala qui se trouvoit sur leur chemin. Ce qui leur faisoit espérer le succès de leur entreprise, est qu'ayant presque tous des habits à la Turque, dont ils avoient dépoüillé ceux qu'ils avoient tués dans differents combats, ils croyoient pouvoir facilement tromper la garnison. Ce qui favorisoit encore leur dessein, sans pourtant qu'ils en sçussent rien, est que la garnison avoit oüi dire que le Beglierbei devoit envoyer, pour le secours de Lippe, quelques chevaux qui devoient passer par Gala : ainsi ceux qui gardoient le château, voyant ces Espagnols s'approcher, les prirent pour le secours envoyé par le Général Turc, & sans faire aucuns actes d'hostilité, ils leur ouvrirent la porte. Les cavaliers étant entrez librement, & sans qu'au commencement on leur fît la moindre résistance, mirent aussitôt l'épée à la main, & après avoir combattu avec fureur, ils massacrerent tous les Turcs, firent les habitans prisonniers, mirent le feu au château, & se retirerent victorieux à Temeswar.

HENRI II. 1551.

Cependant le siége de Lippe s'avançoit, & le quatre de Novembre on avoit commencé à battre la place avec huit grosses pieces de canon. Dès que la brêche fut faite, un soldat Espagnol monta dessus hardiment, & rapporta qu'il n'y avoit aucun retranchement en dedans, qui pût empêcher qu'on ne donnât l'assaut. Castaldo, pour encourager ses soldats, promit des récompenses à ceux qui se jetteroient les premiers dans la ville, & envoya Antonio d'Enzineglia & Villandrado, pour mieux examiner la brêche, tenant. En même tems ses troupes prêtes pour l'assaut. Quoique le rapport des deux officiers fût bien différent de celui du soldat Espagnol, le bruit néanmoins étoit si grand qu'ils ne purent être entendus. En même tems, les soldats, qui se tenoient prêts à donner l'assaut, coururent planter les échelles pour escalader la muraille, & monterent sur la brêche : mais poussez par ceux qui les suivoient, ils tomberent tous dans le fossé, que les Turcs avoit creuse derriere la brêche. Pour surcroît de malheur, le canon qu'on tiroit de part & d'autre, incommodoit beaucoup les assaillans : il y en eut un grand nombre de tuez, & sur-tout des principaux chefs, dont les Turcs, pour insulter les Chrétiens & encourager leurs soldats, attacherent aussi-tôt les têtes aux crénaux de la muraille, avec quatre drapeaux qu'ils avoient gagnez. Cependant Castaldo accourut, & ayant ranimé le courage de ses troupes par un discours véhément, il rétablit le combat.

Oliman gouverneur de la place ne montroit pas moins de valeur & d'activité ; il posta trois mille Turcs & autant de Janissaires à la défense de son retranchement, & en distribua quinze cens autres aux endroits de la ville, qui pouvoient être attaquez. Pour lui, il se mit derriere son infanterie, à la tête de six cens chevaux, à dessein ou de repousser l'ennemi ou de pouvoir se retirer, s'il se voyoit contraint de succomber. Mais cette précaution étoit inutile ; les assiégeans avoient fait un fossé autour des murs de la ville, & Jean Turco, avec Charle Zerotin, gardoit avec quatre cens gendarmes le passage de la riviere: Pendant qu'on combattoit vivement de part & d'autre, les assiégeans, pour acquérir de la gloire, les assiégez pour défendre leurs biens & leurs vies, quelques-uns dirent qu'il feroit à propos de battre la retraite, pour donner le tems aux soldats, qui étoient extrêmement fatiguez, de reprendre

haleine. Mais Castaldo courut alors à cheval de rang en rang, pour ranimer ses soldats : « Il ne s'agit plus seulement, dit-il, » de notre honneur, qui sera aujourd'hui entiérement flétri, » s'il faut que nous lâchions pied ; il faut combattre pour le roi » Ferdinand notre maître. Déjà le Beglierbei s'approche de » nous avec toute son armée ; s'il arrive, avant que nous ayons » emporté la place, que pourrons-nous espérer ? Déjà vaincus » par un petit nombre d'ennemis, il nous taillera tous en pie- « ces avec une si puissante armée. Les assiégez, il est vrai, se » défendent bien : de mauvaises troupes pourroient désespérer » de les vaincre. Mais souvenez-vous que vous avez blanchi » sous les armes ; que vous avez bravé mille périls ; que vous » avez laissé dans toute l'Europe des monumens éternels de » votre valeur. Vous souvenez-vous qu'au siége de Duren [1], » les assiégez résisterent durant quatre heures à l'armée Impé- » riale, & furent enfin forcez de se rendre ? Courage donc, » mes amis : il faut que ce jour nous voye entrer victorieux » dans Lippe, ou qu'il soit témoin de notre éternelle ignomi- » nie, si nous sommes repoussez. » Ce discours ranima le courage du soldat : le Cardinal de son côté, accompagné de Thomas Nadasdi, couroit à cheval de rang en rang, & exhortoit les troupes à faire leur devoir.

HENRI II. 1551.

Castaldo s'apercevant, de la colline où il étoit, que la cavalerie d'Oliman commençoit à reculer, jugea que les Turcs plioient, & étoient prêts à succomber : & il ne se trompoit point. Il ordonna à deux cens gendarmes de mettre pied à terre, & d'avancer sur la brêche l'épée & la pique en main, afin de relever ceux qui étoient fatiguez ; il mit outre cela tous les valets de l'armée rangez en bataille sur la colline, avec ordre de se tenir prêts à marcher pour l'attaque, au signal qu'on leur donneroit. Les Turcs voyant un grand nombre de troupes, qui sembloit venir fondre sur eux, furent tellement intimidez, que ceux qui jusqu'alors avoient combattu avec le plus de valeur, perdirent entierement courage, jetterent leurs armes & prirent la fuite. Avant que les assiégeans fussent maîtres de la ville, douze cens Turcs resterent sur la place ; les autres se retirerent avec les bourgeois dans le château. Ceux qui voulurent gagner la campagne, furent ou tuez ou noyez dans la

1 Dans le duché de Clery.

riviere. Pendant que les troupes victorieuſes s'arrêtoient plutôt à piller qu'à aſſûrer leur victoire, Oliman revint dans la ville, & courut riſque de perdre la vie, en ſe retirant dans le château. Dès qu'il y fut entré, on forma des lignes pour l'empêcher de ſortir, & deux jours après les Généraux donnerent ordre à Sforce Palavicini de faire tirer le canon contre la place. Cet officier pendant le cours du ſiége ſe comporta en grand capitaine.

La batterie tira depuis le 9 de Novembre juſqu'au 18. Enſuite les Généraux mirent en déliberation, s'il ſeroit plus à propos de forcer les ennemis, ou de les recevoir à compoſition. Il importoit à la réputation de Caſtaldo, qu'Oliman & les Turcs qui étoient avec lui dans le château, fuſſent tous paſſez au fil de l'épée, ou ſe rendiſſent à diſcrétion. Etant étranger, & n'ayant aucune affection particuliere pour la Tranſylvanie, il ne cherchoit qu'à s'acquerir de la gloire, & à rendre ſon nom illuſtre dans ce pays, & il étoit perſuadé que ſi l'on continuoit à battre la place, on en viendroit néceſſairement à une de ces deux extrêmitez. Le Cardinal au contraire, qui ne ſongeoit qu'à ménager la paix, pour ſa ſûreté & celle du pays, qui connoiſſoit d'ailleurs la puiſſance des Turcs, & avec quelle ardeur ils vengent les injures qu'ils ont reçûës, faiſoit tous ſes efforts pour adoucir, par quelque compoſition favorable, la juſte colere de Soliman au ſujet du carnage de Lippe, & pour ſe ménager par-là ſes bonnes graces. Il n'avoit donc d'autre deſſein, que de faire enſorte qu'Oliman & ſes troupes puſſent ſe retirer, vie & bagues ſauves.

Les deux Chefs eurent à ce ſujet une grande conteſtation; ils en vinrent même à des paroles dures; ce qui donna lieu aux ennemis du Cardinal de le mettre encore plus mal dans l'eſprit de Ferdinand, & de précipiter ſa perte. Cependant l'autorité du Cardinal prévalut; & il engagea ſolemnellement ſa parole qu'Oliman pouvoit ſortir du château, ſans rien craindre, avec les mille Turcs qui lui reſtoient, & qu'ils emporteroient leurs bagages. Caſtaldo de ſon côté en fit de même, au nom des Eſpagnols & des Allemands qui étoient à ſes ordres. La capitulation étant ſignée, Oliman ſortit de Lippe; le Cardinal eut avec lui une longue conférence dans ſa tente, & le renvoya avec honneur & bien eſcorté au Beglierbei: Cette

conduite de Martinufe augmenta encore les foupçons & la haine de fes ennemis.

Alfonfe Perez de Saiavedra & le marquis de Balaffi, indignez de voir une telle proye s'échapper de leurs mains, pourfuivirent Oliman avec deux cens chevaux, en apparence fans aucun ordre des Généraux; mais ils étoient d'intelligence avec Caftaldo. Balaffi joignit en raze campagne Oliman, qui venoit de renvoyer fon efcorte, & voyant qu'il ne reftoit au Turc que fes troupes, il fondit fur lui avec impétuofité. Le cheval de Balaffi fut d'abord tué fous lui: fes gens, pour ne pas lui paffer fur le ventre, s'ouvrirent, & d'un bataillon affez fort ils en firent deux foibles. Les Turcs s'appercevant de ce défordre, & animez par la chûte de Balaffi, & par l'exemple du brave Oliman, foûtinrent avec fermeté l'effort des ennemis, les repoufferent, & enfin fe retirerent fans perte & avec honneur auprès du Beglierbei.

Après le départ d'Oliman, on congédia les milices nationnales. Caftaldo demanda au Cardinal des quartiers en Tranfylvanie pour les troupes étrangeres; ce que le Prélat lui refufa, en lui alléguant qu'il étoit plus à propos de les loger dans le territoire de Waradin, qui eft hors de la Province. Pendant qu'ils étoient en conteftation, Caftaldo, fous prétexte d'efcorter l'artillerie, qu'on renvoyoit dans les places de la Province d'où elle avoit été tirée, trouva moyen d'y introduire cinq enfeignes d'Allemands, avant que Martinufe en fût informé, & leur donna ordre de loger à Weiffembourg & aux environs.

Après avoir retiré de Lippe les corps de ceux qui avoient été tués pendant le fiége, on y fit entrer les provifions néceffaires, & on donna le gouvernement de la place à Bernard Aldana, avec ordre de réparer la brêche, de faire de nouvelles fortifications à la ville & au château, & d'y rappeller les habitans. On mit auffi dans Temefwar Gafpard Caftellujo avec une compagnie d'Efpagnols, & on le chargea de fortifier la place. Le refte des troupes fut envoyé en quartier d'hiver dans le territoire de Waradin. Enfuite Caftaldo fe rendit au château de Wintz, que Martinufe avoit fait bâtir dans un lieu fort agréable; & pour ne point donner d'ombrage à ce Prélat rufé, il ne prit avec lui qu'une très-petite efcorte. Ce fut là qu'ils délibererent enfemble, s'ils donneroient quartier

HENRI II. 1551.

d'hiver aux Allemands dans la Tranfylvanie ; mais ils ne purent rien réfoudre, parce que le Cardinal, qui n'avoit d'autre deffein que de conferver la liberté du pays, ne vouloit pas leur affigner un département dans les places fortes.

Le cardinal Martinufe eft affaffiné.

Enfin le tems deftiné pour l'exécution de l'horrible attentat, medité contre la perfonne du Cardinal, arriva ; les affaires du roi Ferdinand étoient en affez bon état dans la Tranfylvanie, lorfque ce Prince envoya des ordres réïterés, de hâter cet odieux affaffinat. Caftaldo écrivit au comte Sforze Pallavicini, de le venir trouver en diligence avec les Efpagnols qu'il commandoit. Dès qu'ils furent arrivez, on les fit loger, par l'ordre de Martinufe, dans le fauxbourg, qui n'eft féparé de la ville que par la riviere de Sebés, qu'on paffe fur un pont de bois. Caftaldo communiqua enfuite au comte Pallavicini le deffein qu'il avoit de fe défaire du Cardinal, & l'engagea à fe trouver préfent à l'exécution de ce grand coup, qui devoit fe faire la nuit fuivante. Après s'être affûré du Comte, qui lui promit de faire tout ce qui dépendroit de lui, il lui donna pour le feconder, André Lopez, Monino, & Campeggio ; trois hommes d'expédition : Il leur repréfenta, pour les intimider, & les encourager tout enfemble, que les affaires du roi Ferdinand étoient en très-mauvais état ; que c'étoit fait d'eux fi on ne fe délivroit promptement de Martinufe ; que ce Cardinal avoit réfolu de faire ôter à Ferdinand la fouveraineté de la Tranfylvanie, dans l'affemblée des états convoqués à Vaffahel, & de le chaffer entierement du pays, par le moyen des Turcs ; qu'à ce deffein il avoit difperfé les troupes auxiliaires en differents quartiers éloignez les uns des autres, afin qu'au tems marqué pour l'exécution de fon projet, on les pût facilement accabler toutes ; que la gloire du Roi & leur propre falut dépendoit d'eux ; que pour prévenir ces malheurs il ne s'agiffoit que d'ofer punir la perfidie d'un méchant homme. Caftaldo les voyant bien réfolus, donna ordre à Lopez d'amener avec lui de grand matin vingt-quatre foldats bien armez, & habillez à la Turque, afin de tromper plus facilement les fentinelles, & par ce moyen entrer dans le château, pour fe pofter dans les quatre principales tours, dont il eft flanqué. Il fit en même-tems dire à Pierre d'Avila de marcher toute la nuit, pour le venir trouver avec fes Efpagnols à Wintz, où il

recevroit ses ordres. La nuit étant venuë, il s'éleva un grand vent, accompagné d'une pluye extraordinaire, & cet orage sembla annoncer celui qui menaçoit le malheureux Cardinal. Du moins il fut cause que ses gardes, obligez, à cause du froid, de se tenir auprès du feu, ne s'apperçûrent point des pieges de ses ennemis.

Le lendemain matin, dès que les portes furent ouvertes, Lopez entra sans aucun obstacle avec ses vingt-quatre soldats, & d'Avila s'y trouva aussi avec ses Espagnols, suivant l'ordre qu'on lui avoit donné: Voici de quelle maniere les conjurez entrerent dans l'appartement de Martinuse. Un certain Marc-Antoine Ferrario, secretaire de Castaldo, homme hardi jusqu'à l'impudence, sous couleur de trahir les interêts de son maître, avoit depuis quelque-tems sçu gagner tellement l'amitié du Cardinal, que l'Huissier de la chambre le laissoit entrer aussi-tôt qu'il se présentoit. Il vint donc le 19 de Décembre, avant qu'il fît jour, frapper à la porte, tenant des papiers & des dépêches à la main, comme pour les faire signer au Cardinal, & disant que Pallavicini qui l'accompagnoit, étoit prêt de partir pour la Cour de Vienne: la porte lui fut aussi-tôt ouverte. Pour Pallavicini, qui étoit entré malgré l'Huissier, il se tint à la porte de la chambre. Le Cardinal étoit déjà levé; revêtu d'une robe de chambre fourrée de peau de Martre Zebelline, il étoit assis auprès de la table où il lisoit, selon sa coûtume, le memoire de ce qu'il devoit faire dans la journée. Ferrario l'aborda familiairement, & lui dit que le marquis Sforze Pallavicini, qui étoit là, venoit de la part de Castaldo pour recevoir ses ordres, avant que de partir pour aller trouver le roi Ferdinand: ensuite il lui présenta les lettres qu'il tenoit. Pendant que le Cardinal prenoit sa plume pour les signer, Ferrario lui donna un coup de poignard dans la poitrine; en même tems Pallavicini, accourant le sabre à la main, lui fendit la tête. Le Cardinal expirant invoquoit le nom de Dieu, & reprochoit à ses assassins leur perfidie, en les appellant ses freres, lorsque les autres conjurez entrerent & le percerent de mille coups.

Centorio rapporte, que le château où cet horrible assassinat fut commis, avoit été élevé sur les ruines d'un ancien Monastere, que Martinuse avoit fait démolir; & que l'Abbé de ce

monaſtere, indigné de cette action, lui avoit ou prédit ou ſouhaité le malheur, qui lui arriva depuis. Les domeſtiques remarquerent auſſi que la veille de ſa mort, lorſqu'il entendoit la meſſe, le Prêtre qui la célébroit, prenant le calice au lieu de l'hoſtie, l'avoit renverſé, & avoit répandu le vin ſur l'autel. On s'imagina dans la ſuite, que cet accident avoit été un préſage du ſang du Cardinal, qui devoit être bien-tôt répandu.

Telle fut la fin du cardinal George Martinuſe, à l'âge de ſoixante & dix ans, ou environ. D'un état fort bas, il s'étoit élevé au plus haut degré de la Fortune, & ſon autorité avoit égalé celle des Rois. Ce fut après tout un grand homme, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, & un miniſtre d'une très-haute prudence, dont il ſe ſervit ſelon le tems & les occaſions. Il ménagea les Turcs, autant que les loix de la juſtice & de la bienſéance le lui permirent, pour le bien & la tranquilité de ſa patrie; il s'attira par là des ennemis, qui le rendirent ſuſpect à Ferdinand. L'idée de ſes tréſors porta Caſtaldo & ſes partiſans à le perdre. Outre ces indignes cauſes de ſa mort, d'autres ajoûtoient, que Ferdinand s'étoit obligé de lui payer une penſion de quatre-vingt mille écus d'or, & que les Miniſtres de ce Prince crurent lui faire plaiſir, de le dégager de ſa parole par cet aſſaſſinat. Enfin pour donner quelque couleur à une action ſi odieuſe, ils publierent que Martinuſe entretenoit des intelligences ſecrettes avec les Infidéles, au préjudice de la Chrétienté. Ferdinand voulut bien s'en laiſſer perſuader; mais il eſt certain que ceux qui conſpirerent ſa mort, n'eurent d'autres vûës, que de s'emparer de ſes richeſſes, qui cependant ſe trouverent médiocres, par rapport à une ſi grande fortune: comme il étoit extrêmement libéral, & d'une probité exacte, & qu'il n'avoit point de favoris, il employoit tout, avec une magnificence ſans égale, à des ouvrages publics, & à entretenir des armées pour la défenſe de ſa patrie.

Ferdinand, qui croyoit tirer de grands avantages de la mort du Cardinal, ſentit, mais trop tard, le tort qu'il avoit eu de croire trop aiſément ſes Miniſtres, & ſon crime lui couta cher. Les principaux Seigneurs du Royaume éloignez du gouvernement, qu'ils voyoient entre les mains des étrangers, ſe rallentirent de jour en jour, & perdirent beaucoup de cet ancien courage, avec lequel ils repouſſoient l'ennemi commun: après avoir été

été battus plusieurs fois, ils se virent obligez de rappeller le roi Jean, & jugerent à propos de se soustraire entierement de l'obéïssance de Ferdinand.

A l'égard des exécuteurs de l'horrible attentat commis en la personne du Cardinal, plusieurs historiens rapportent qu'ils reçûrent tous après sa mort un châtiment digne de la noirceur de cette action. Le marquis Pallavicini, étant tombé entre les mains des Turcs, ils lui firent souffrir une captivité pire que la mort même : Monino fut décapité à San-Germano en Piémont; Ferrario eut aussi, six années après, la tête tranchée par l'ordre du cardinal de Trente, à Alexandrie, lieu de sa naissance; enfin, le chevalier Campeggio, l'an 1562. dans une partie de chasse, fut déchiré par un sanglier, sous les yeux de Ferdinand même : sort moins honteux, mais qui fut néanmoins le funeste châtiment de son crime.

Dès que Castaldo, qui en attendant le succès du complot, se promenoit dans une galerie voisine de la chambre du Cardinal, eût appris qu'il étoit mort, il chassa aussi-tôt les gardes du château, & s'en rendit maître, par le moyen des soldats Espagnols, qu'André Lopez lui avoit amenez. Ces gardes, après avoir appris cette triste nouvelle à leurs compagnons, qui étoient dans le Fauxbourg, sortirent de Wintz, & se rallierent dans la campagne, sous le commandement de Paul Banco, lieutenant du Cardinal au siége de Lippe, bien résolus de venger sa mort; & certainement ils auroient causé de grands embarras à Castaldo, si, comme ils le désiroient, ils eussent eu pour chef Quendi * Ferentz, intime ami de Martinuse, & qui avoit un grand crédit dans le pays. Mais Quendi ayant été arrêté par l'ordre de Castaldo, lorsqu'il étoit prêt de monter dans sa chaise pour prendre la fuite, se laissa tellement vaincre, ou par sa situation, ou par les grandes promesses que lui fit ce Général, qu'il n'entreprit rien contre lui, & lui fut même d'un grand secours dans la suite, pour affermir en Hongrie l'autorité du roi Ferdinand. Castaldo étant parti avec lui pour Millenbach, y apprit que la garnison qu'il avoit laissée au château de Wintz, commettoit mille excès; que Lopez qui y commandoit, avoit fait rompre les coffres du Cardinal, & en avoit enlevé tout l'argent, qu'il avoit à sa fantaisie distribué aux troupes : que pendant ce tems-là, ce Gouverneur

* ou Chendi.

avoit laiſſé le corps du Cardinal nud ſur le plancher, entierement défiguré par les coups qu'il avoit reçûs, & couvert de ſang figé, enſorte qu'on ne le pouvoit voir ſans horreur. Caſtaldo envoya Diego Velez, pour arrêter le déſordre, & faire donner la ſépulture au corps de Martinuſe. Il fut remis entre les mains de ſes amis, qui eûrent ſoin de le faire tranſporter à Weiſſembourg, où ils lui éleverent un tombeau auprès de celui de Jean Huniade Corvin, dans la grande égliſe.

Cependant Caſtaldo envoya de Millenbach, où il étoit, à tous les Gouverneurs des Places, pour les porter à demeurer fidéles, ſous l'obéïſſance du roi Ferdinand, & les menacer, s'ils refuſoient de ſe ſoûmettre. Il fit principalement partir Diego Velez pour Wivar, château très-bien fortifié, que Martinuſe avoit fait bâtir, & où l'on croyoit qu'il tenoit renfermé ce qu'il avoit de plus précieux. On y trouva un homme, que Soliman avoit envoyé au Cardinal; on le fit arrêter, & on l'interrogea : mais on ne découvrit rien, qui pût rendre la fidélité & la droiture du Cardinal ſuſpectes. On ouvrit ſeulement des Lettres écrites en langue Turque, & cachetées du ſceau, dont Martinuſe ſe ſervoit dans toutes ſes dépêches. Le Cardinal, à l'inſçû de Caſtaldo, les adreſſoit au Grand-Seigneur, à Ruſtan-Bacha, au Beglierbei de Grece, & à quelques-autres principaux de la Porte. Enfin toutes les recherches que firent ſes ennemis, afin de trouver quelque choſe qui pût fletrir ſa memoire, ne ſervirent qu'à rendre leur crime plus odieux, & ne donnerent aucune atteinte à ſa réputation.

Caſtaldo fit auſſi partir, pour la cour de Vienne, Julien de Carvajal, afin de faire ſçavoir exactement à Ferdinand ce qui s'étoit paſſé. Ce fut à ce Carvajal, que Caſtaldo avoit fait donner la récompenſe promiſe à celui qui entreroit le premier par la bréche dans Lippe : récompenſe que le Cardinal prétendoit être dûë juſtement à ſes Heiducques. Caſtaldo partit enſuite de Millenbach, pour ſe rendre à Hermanſtat, où il ſçavoit que Martinuſe n'étoit pas aimé, à cauſe de quelques démêlez qu'il avoit eus autrefois avec cette ville. Il alla quelque tems après à Segeſwar, avec une ſuite nombreuſe, & accompagné de Quendi Ferentz, afin qu'étant proche de Seckel-Waſſarhel, il pût facilement traverſer les deſſeins de la diete des Sekels, où il avoit oüi dire, qu'on

devoit prendre la résolution de venger la mort du Cardinal. Ce fut là que Quendi lui rendit tous les services qu'il pouvoit attendre de sa fidélité : car s'étant trouvé par son ordre à l'Assemblée, il ménagea si bien les esprits en s'attirant les cœurs par ses présents & par son crédit, qu'après avoir quitté le dessein de venger la mort de leur bienfaiteur, ils demeurerent soûmis à Ferdinand, & se montrerent dans la suite toûjours disposez à le servir. Enfin, Castaldo voyant les peuples assez tranquilles dans la Transylvanie, jugea à propos d'envoyer ses troupes en quartier d'hiver.

HENRI II. 1551.

Lorsqu'on vit que la mort du Cardinal n'avoit point eu de mauvaises suites, & qu'au contraire, elle sembloit avoir mis la tranquillité dans la Transylvanie, on commença à chercher ses thrésors, cause principale de sa mort. Castaldo conseilla à Ferdinand de nommer des commissaires, pour faire l'inventaire de ses richesses ; mais on ne put s'empêcher de soupçonner qu'on en avoit détourné une bonne partie. André Lopez en fut accusé, & pour ce sujet il fut mis en prison avec quelques autres. On trouva 1740 marcs, en lingots d'or ; 4793 marcs en lingots d'argent ; 933 marcs d'argent tiré depuis peu des mines ; mille médailles d'or de Lysimaque [1], du poids de trois écus d'or chacune ; plusieurs vases de vermeil ; des chaînes d'or ; des pierres précieuses ; plusieurs balles de peaux de martres zebellines, des tapisseries & des habits fort riches ; un haras nombreux de chevaux, de mulets, & d'autres bêtes de somme. Toutes ces richesses peu à peu amassées par un homme, qui pendant tant d'années avoit eu l'administration des finances de l'Etat, & qu'il réservoit pour les frais de la guerre, se trouverent bien médiocres, par rapport au bruit qu'on en avoit fait courir, & furent des preuves sensibles de sa probité, & de nouveaux motifs de la haine qu'on avoit conçûë contre ses meurtriers. Car ceux qui ont le plus tâché de nuire à sa réputation, ne font monter tous ces trésors qu'à deux cens cinquante mille écus d'or : somme qui n'excédoit pas la condition d'un homme

1552.

Richesses du cardinal Martinuse.

1 Sous les ruines d'une ancienne citadelle, près de Deva en Hongrie, les paysans, en creusant la terre, avoient trouvé quelques années auparavant un grand nombre de médailles d'or avec l'empreinte de Lysimaque ; comme on verra dans la suite de ce livre. Lysimaque, un des capitaines & des successeurs d'Alexandre, regna d'abord dans la Thrace où il bâtit une ville. Il fut aussi roi de Macedoine.

HENRI II. 1552.

élevé a une si haute fortune, & qui n'étoit pas suffisante pour contenter l'avidité de ses ennemis. La reine Isabelle conservant la haine qu'elle avoit toûjours euë pour Martinuse, demanda au roi Ferdinand qu'on lui rendît plusieurs choses de grand prix, qui appartenoient au feu Roi son mari, & dont le Cardinal s'étoit emparé; ce que Ferdinand lui accorda. Castaldo eut pour sa part de toutes ces richesses, cent marcs en vases de vermeil, quatre cens médailles de Lysimaque, & quelques balles de peaux de martres zebellines, en reconnoissance des grands services qu'il avoit rendus au Roi son maître, en cette occasion, & pour prix de son crime. Maximilien fils de Ferdinand, & roi de Bohême, donna dans la suite à André Batori tout le haras & toute l'écurie du Cardinal; Ferdinand eut tout le reste. Les lingots d'or & d'argent servirent à faire de la monnoye, dont on paya l'armée pour quelques mois. Ceux qui partagerent à cet or, eurent un sort aussi triste, que ceux qui s'emparerent autrefois de l'or de Toulouse [1]. Les malheurs qui arriverent l'année suivante, tant de sang répandu par tout le Royaume, la prise de tant de villes par les Turcs, le soulevement des Grands, causé par la Reine irritée de ce qu'on n'exécutoit pas les promesses que Castaldo lui avoit faites, au nom de Ferdinand : tous ces désastres firent voir que le Ciel en courroux ne vouloit pas laisser la mort du Cardinal impunie.

Castaldo, après s'être assûré de presque toutes les places de Transylvanie, retourna à Hermanstat, où des marchands de Tergawisch, capitale de la Valachie, lui apprirent les nouveaux préparatifs de guerre que faisoient les Turcs; ce qui fut cause qu'il envoya Palavicini au roi Ferdinand, afin de l'informer de l'état présent des affaires, & lui demander un prompt secours, pour résister aux Turcs. Ferdinand dépêcha aussi-tôt Palavicini en Italie, pour faire une levée de quatre mille hommes, & amener avec lui le plus qu'il pourroit d'Espagnols. En même tems, il écrivit à Castaldo, & lui promit de lui envoyer au plûtôt huit mille chevaux du royaume de Bohême, vingt mille Hussars, vingt mille fantassins Allemands, & près de cinq mille Italiens & Espagnols. Mais soit qu'il eût promis ce puissant secours par ostentation, soit qu'il eût compté sur le consentement

1 Voyez Ciceron, *de natura Deorum lib.* 3. Aul. Gelle, *Noct. Att. lib.* 3. Justin, *lib.* 32. au sujet de l'or de Toulouse, & de Q. Cepio qui l'enleva. Voyez aussi Strabon, *lib.* 4.

des Allemands & des Hongrois, la guerre que Maurice électeur de Saxe entreprit dans la ſuite contre l'Empereur, empêcha l'exécution de ſes promeſſes. Cependant Caſtaldo, fondé ſur l'eſpérance qu'il avoit de ce ſecours, fit fortifier le plus promptement qu'il put Lippe, Temeſwar, Clauſenbourg & Hermanſtat.

Les troupes de Ferdinand ſont battuës par les Turcs.

Le premier des malheurs de Ferdinand en Hongrie fut l'attaque de Zegedin *, ville qui contient environ mille feux, & qui eſt ſituée au conflant du Tibiſque & du Danube; ce qui la rend fort riche & fort commerçante: elle a ſur le bord du Tibiſque un château bien fortifié, où les Turcs avoient alors une garniſon. Pendant que Caſtaldo étoit encore campé devant Lippe, Otomial, qui autrefois avoit été citoyen de Zegedin, & qui enſuite, après avoir été chaſſé de ſon pays, étoit devenu Magiſtrat de Debreczen en Hongrie, homme au reſte plus hardi que prudent, le vint trouver, & après s'être fait fort, en préſence de Batori, de prendre Zegedin, il demanda des troupes pour l'exécution de ſon projet. Il ſe fondoit ſur des intelligences ſecretes, qu'il diſoit avoir avec les habitans de cette ville & des lieux circonvoiſins, qui, fatiguez de la domination tyrannique des Turcs, attendoient avec impatience une occaſion favorable de donner des marques de leur bonne volonté. Enfin il ſollicita tellement Caſtaldo, qu'il lui permit de lever des troupes, en lui diſant que ſi ſon deſſein n'avoit pas tout le ſuccès qu'il en eſpéroit, il ſe contentât de prendre la ville, & qu'il ſe retirât après y avoir mis le feu, & l'avoir pillée, ſans ſe mettre en peine d'attaquer le château; qu'autrement il courroit riſque de voir périr ſes troupes, & de périr lui-même ſans honneur.

* ou Zeged.

Après la priſe de Lippe, lorſqu'on eût licentié l'armée compoſée de deux mille fantaſſins, Otomial choiſit cinq cens chevaux, & ſans découvrir ſon deſſein, il augmenta leur paye, & les mit en quartier dans les places aux environs de Lippe: cela donna quelques inquiétudes à Bernard Aldana, qui ne ſçavoit à quel deſſein on diſtribuoit ainſi ces troupes dans ſon gouvernement. Mais en ayant été inſtruit par Caſtaldo, il promit à Otomial de faire tout ce qui dépendroit de lui, pour favoriſer ſon entrepriſe. Le jour marqué par les habitans étant venu, Otomial fit approcher ſon armée de la ville, & après l'avoir miſe en embuſcade dans les bois, il en fit avancer un petit nombre, pour attirer la garniſon au combat. On cria

aussi-tôt aux armes, & les Turcs voyant un si petit nombre d'ennemis firent une sortie, & les poursuivirent. Mais ceux qui étoient embusquez les investirent; de sorte que s'étant apperçûs trop tard du piege qu'on leur avoit tendu, ils furent contrains de retourner à la ville: les habitans qui étoient d'intelligence avec les ennemis, leur en fermerent les portes; ainsi ils furent presque tous taillez en pieces.

Les troupes d'Otomial entrerent dans la ville; mais n'ayant pû s'emparer du château, dont les Turcs, qui s'y étoient refugiez, avoient levé le pont, ils se mirent à piller les maisons des marchands Turcs, qui étoient venus de Constantinople s'établir dans cette ville, à cause de la commodité du commerce. Cependant Otomial, qui désespéroit de prendre le château avec les troupes qu'il avoit, envoya demander du secours à Aldana, qui vint peu après avec deux cens Espagnols & quatre pieces de canon, & fit en même tems dire à Castaldo de lui envoyer du renfort. Castaldo, après les avoir tous deux repris de leur témerité, & les avoir plusieurs fois avertis du danger qui les menaçoit, voyant qu'Otomial persistoit opiniâtrément dans son entreprise, pour ne pas donner lieu de croire qu'il s'y fût opposé, ordonna à Thomas Warkoz, qui étoit alors à Waradin, de tirer de cette ville quatre pieces de canon, & deux de Weissenbourg avec leurs affuts, pour les envoyer à Zegedin. On les y fit venir en effet par la riviere de Marisch. Il donna aussi ordre à Pietro Vacchi, qui avoit le commandement de l'infanterie, de tirer le plus qu'il pourroit de soldats des garnisons de ces mêmes places, & de les amener avec lui à Zegedin avec Orestolf & ses deux cens gens-d'armes. Pour lui, afin d'être plus à portée de donner ses ordres, & du secours dans toutes les occasions qui se présenteroient, il vint à Weissenbourg, & comme il n'étoit pas assûré du succès de l'entreprise; il confia à Roderic de Villandrado le commandement de Lippe, en l'absence d'Aldana, & celui de Temeswar à Diego Velez de Mendose, après leur avoir donné à chacun quelques troupes de renfort.

Il y avoit déjà huit jours qu'Aldana, dans l'espérance de quelque butin, assiégeoit le château, & déjà les lignes de circonvallation étoient achevées, lorsqu'on vit arriver Pietro Vacchi, avec deux mille fantassins & cinq pieces d'artillerie, &

Oreſtolf avec deux cens gens-d'armes, & cent Arquebuſiers Allemands, trente Eſpagnols & cent chevaux. qui étoient partis de Canoch. L'armée étoit compoſée en tout de trois mille chevaux, de deux mille fantaſſins Hongrois, de trois cens trente Eſpagnols, & de cent Allemands. Mais pendant qu'on faiſoit la revûë de ces troupes dans une plaine, qui eſt vis-à-vis le château, on vit paroître de loin le ſecours conduit par le Bacha de Bude, que les Turcs envoyoient aux aſſiégez. Dès que les Turcs apperçûrent les Chrétiens, ils ſe rangerent ſur deux lignes, & mirent derriere eux les charetes & les chariots eſcortés par les Janniſſaires. Vacchi de ſon côté forma un eſcadron de tous les chevaux-legers, & Oreſtolf en fit un autre des gens-d'armes, qu'il oppoſa au corps que commandoit le Bacha, Otomial & Aldana commandoient le troiſiéme eſcadron avec toute l'infanterie, & étoient poſtez auprès de la ville. Vacchi voyant Aldana indéterminé, fondit ſur les ennemis, & tailla en pieces leurs premiers rangs. Oreſtolf le ſuivit, & attaqua le côté gauche du corps, où étoit le Bacha avec la même impétuoſité & le même ſuccès.

Les Hongrois croyant avoir déjà remporté la victoire, ſe débandérent & ſe mirent à piller. Le Bacha, qui ſe croyoit battu, ſongeoit déjà à faire retraite; mais s'étant apperçû du déſordre des ennemis, il reprit auſſi-tôt courage : il fit avancer ſes Janiſſaires qu'il avoit laiſſez à l'arriere-garde, fondit ſur les Hongrois, qui couroient çà & là ſans aucun ordre, & les tailla aiſément en pieces, malgré la réſiſtance des gens-d'armes, qui, après que la plûpart des Hongrois furent tuez, reſterent auſſi ſur la place. En même-tems la garniſon du château fit main-baſſe ſur tous les bourgeois de la ville, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Il y eut ce jour là cinq mille Chrétiens tuez par les Turcs, tant au dedans qu'au dehors de la ville. Pour ſurcroît de malheur, il arriva que trois cens fantaſſins Hongrois, qui trois jours auparavant avoient été envoyez à la picorée, & qui ignorant ce qui s'étoit paſſé, revenoient au camp rejoindre leurs troupes, furent enveloppez par les ennemis, avant qu'ils puſſent s'en appercevoir. Mais reconnoiſſant trop tard leur faute, ils la repareront en quelque ſorte par un effort de valeur. Ils y perirent tous; mais ils tuerent deux fois autant d'ennemis, & firent payer bien cher aux

HENRI II. 1552.

Turcs une victoire, qui jusque là leur avoit peu couté. Pour Aldana, dont la lâcheté, ou l'imprudence, avoient causé ce désordre, au lieu de rétablir le combat, comme il le pouvoit faire facilement avec son infanterie, il prit honteusemeet la fuite avec ses Espagnols, & arriva enfin à Canoch, qui n'est pas fort éloigné de Lippe, après avoir fait pendant une nuit le chemin de deux journées.

Il avoit laissé Higuera, qui jusqu'alors passoit pour un homme de cœur, avec une garnison, pour garder les bateaux sur lesquels il avoit fait passer le Tibisque à ses troupes; mais dès que Higuera eut appris la défaite, croyant que tous les Espagnols avoient péri dans le combat, sans se souvenir ni de l'ordre qu'il avoit reçû, ni de son devoir, il passa de l'autre côté de la riviere, & après avoir coupé les cordages des bateaux, il prit la fuite. Dès qu'il eut fait un peu de chemin, il rentra en lui-même: son esprit étant troublé par les remords & les inquiétudes, que lui causoit la faute qu'il venoit de commettre, il en eut une si grande honte, que de désespoir il voulut se tuer. Mais un de ses valets qui l'accompagnoit, lui arracha le poignard qu'il tenoit: il dissimula cependant son dessein, & dès qu'il vit que son valet étoit endormi, il se tira un coup de pistolet dans le corps, dont il mourut.

Ferdinand jugeant bien que cette défaite avoit entierement découragé les Hongrois, & diminué le zéle qu'ils avoient auparavant pour son service, créa André Batori Vaivode de Transylvanie, & Laurent Lossonczi, comte de Temeswar, dans la vûë de s'attirer l'amitié de toute la nation, par ces graces faites à deux Seigneurs, qui avoient une grande autorité parmi ces peuples. On apprit ensuite que le Grand-Seigneur avoit nommé le Bacha Mahomet, pour faire la guerre en Transylvanie. Mahomet étoit déjà venu avec une puissante armée à Bellegrade, à dessein d'entrer par ce côté là dans la Province, pendant que le Vaivode de Moldavie, qui avoit les mêmes ordres, en feroit autant du côté de Cronstat. Sur cette nouvelle, on tint l'assemblée des Etats à Torda, sur la riviere d'Aramas, qui se décharge dans celle de Merisch; on y avertit les principaux seigneurs de la province de lever des troupes, suivant la coûtume du pays, afin de composer une armée, qu'on pût opposer aux efforts du Moldave. On avoit bien plus

fujet de craindre de ce côté là, que d'aucun autre, parce qu'il n'y avoit, excepté Segefwar, aucune place affez forte, pour empêcher l'ennemi d'entrer chez les Sekels, & de mettre tous les pays d'alentour à feu & à fang.

Batori fe chargea de faire les levées, & Jean-Baptifte d'Arco eut ordre, en l'abfence de Felix fon frere, de défendre Cronftat avec deux compagnies d'Allemands, & deux cens chevaux commandez par le lieutenant de Charle Zerotin. On lui ordonna auffi de fe rendre maître d'un Fort fitué fur une éminence proche de la ville, & d'y mettre du canon & des foldats, autant qu'il le jugeroit neceffaire. Les habitans d'Hermanftat en Tranfylvanie, firent offre à Caftaldo de leurs perfonnes & de leurs biens. Dans le même tems, Ferdinand envoya le comte Helfeftein, avec quatre mille Allemands, & dix pieces de canon, & lui dit d'affûrer Caftaldo, qu'il étoit prêt à lui envoyer un renfort de quinze cens Gendarmes, de fept compagnies d'Allemands, & de deux mille Hongrois. Caftaldo, fondé fur les promeffes du Roi, en faifoit de beaucoup plus grandes aux autres, en les affûrant que Pallavicini étoit prêt d'arriver avec trois mille Italiens; que l'électeur Maurice, (qui étoit retardé par quelques nouveaux troubles, dont nous parlerons dans la fuite) devoit bien-tôt le fuivre, accompagné de douze mille Fantaffins, & de trois mille chevaux; & qu'il en étoit ainfi convenu avec lui. Il reçut, outre cela, ordre du Roi, d'employer aux frais de la guerre les revenus des Chapitres, qui étoient fans Adminiftrateurs, & dont l'évêque de Vefprin, & George Verner avoient dreffé le memoire; de prendre à fa folde les quatre cens Huffars, qui avoient fervi fous le Cardinal Martinufe, pour les empêcher de paffer du côté des ennemis, & de leur donner pour chef Opperftolf, le plus fameux capitaine de la province, qui s'étoit depuis peu attaché au fervice de Ferdinand.

Cependant Loffonczi, qui commandoit à Temefwar avec cinq cens chevaux, mille fantaffins, tant Efpagnols qu'Allemands & Bohêmiens, & environ neuf cens Bourgeois capables de porter les armes, après avoir reçu la paye d'un mois, & deux cens autres Allemands de renfort, fut averti par Caftaldo, de faire entrer le plus qu'il pourroit de provifions dans la ville, & de fe préparer à foutenir courageufement un long

siége ; parce que l'on avoit beaucoup plus à craindre du côté par où venoit le Moldave, & où il n'y avoit aucunes places fortes, que de celui par où Mahomet devoit entrer avec son armée ; que pour lui, il iroit au-devant du Moldave, avec le petit nombre d'Espagnols qui lui restoit, six mille Allemands, mille Gendarmes, & les gens du pays, afin de s'opposer à lui ; que si, comme il l'espéroit, il remportoit la victoire, il iroit aussi-tôt le secourir, & faire promptement lever le siége. Castaldo vint ensuite de Torda à Clausembourg, après avoir donné ordre à Helsestein de le suivre avec quatre mille Allemands, à qui il ne paya que deux mois, au lieu de quatre qu'il leur devoit. Ces Allemands, quoi qu'à la vûë d'un ennemi si formidable qui les menaçoit, oserent se révolter, & comme ils étoient logez dans les fauxbourgs, ils se saisirent des canons, (ce qui arrive ordinairement dans ces sortes de séditions) & firent feu sur la ville ; mais ayant été repoussez par les habitans, qui par l'ordre de Castaldo, tirerent sur eux le canon, ils résolurent de se saisir de sa personne. Castaldo en ayant été informé, revint à Torda, où les Etats étoient assemblez ; & après avoir menacé les Allemands de les punir séverement, s'ils ne reconnoissoient leur faute, il les ramena à leur devoir, & les fit revenir à Torda, où le comte Helsestein punit les principaux auteurs de la révolte, dont il fit mourir cinquante ; après quoi Castaldo partit pour venir secourir Cronstat.

Déjà le Moldave, avec une armée de quarante mille hommes, avoit franchi les hautes montagnes qui bornent la Transylvanie, & n'étoit éloigné de Cronstat que de quatre milles. Jean-Baptiste d'Arco, après l'avoir quelque tems arrêté par de continuelles escarmouches, le poussa si vivement, qu'il fut enfin contraint de reculer. Le Moldave avoit envoyé mille hommes choisis d'entre les Turcs, les Tartares & les Moldaves, pour reconnoître la place. Le comte d'Arco ayant sçu son dessein, mit en embuscade quelques Arquebusiers & quelques chevaux Allemands, dans les défilés par où les Turcs devoient passer. De sorte que les ennemis s'étant avancés vers la ville, la garnison sortit aussi-tôt sur eux & les repoussa vivement jusque dans les défilez, où étoit l'embuscade. Ceux qu'on y avoit postez les ayant alors assaillis de toutes parts,

ils furent tous passez au fil de l'épée, sans qu'il en restât un seul, qui pût porter à ses compagnons la nouvelle de cette defaite. Le Moldave apprit en même-tems que Castaldo venoit au secours de Cronstat; & s'étant imaginé que son armée étoit beaucoup plus nombreuse, quoiqu'elle ne fût que de douze mille hommes, il prit honteusement la fuite, & se retira vers les montagnes, sans joindre Mahomet, comme il l'avoit promis. On étoit même persuadé que, si les Sekels fussent venus au secours, comme ils en avoient reçu l'ordre, il auroit été entierement défait.

Lorsque tout réüssissoit contre le Moldave, on perdit Temeswar. Mahomet étoit sorti de Bellegrade à la tête d'une armée de cent mille hommes & avec soixante-dix canons, dont il y en avoit trente de batterie; il étoit accompagné du Beglierbei de Grece, qui l'année précédente avoit eu le commandement général, & de Cassum-Bassa Capitaine de grande réputation. Il se rendit sur le bord du Tibisque, & après l'avoir fait passer à son armée sur un pont qu'il fit jetter, il mit le siége devant Temeswar. Les fortifications de cette place n'étoient pas encore achevées; car de cinq bastions dont elle étoit flanquée, il n'y en avoit que deux qui fussent en état de la défendre. Le vingt-cinq de Juin, Mahomet s'étant avancé avec seize cens chevaux, accompagné du Beglierbei de Grece qui connoissoit le pays, pour reconnoître la place, Alfonse Perez sortit contre lui, & lui livra quelques petits combats. Trois jours après, dès qu'on eut fait les lignes de circonvallation, pour empêcher qu'on ne pût ni entrer ni sortir de la ville, on la battit pendant huit jours par trois differens endroits, avec trente canons. Quoiqu'on eût renversé presque toutes les fortifications, & que la muraille fût ouverte de toutes parts, Lossonczi néanmoins soûtint avec fermeté pendant quatre heures l'assaut des Turcs, & enfin les repoussa. Il resta sur la place quinze cens Turcs, sans les blessez; & les assiégez n'en perdirent pas plus de cent-cinquante: cela se passa le 4 de Juillet.

Siége & prise de Temeswar par les Turcs.

Ce desavantage, loin d'abattre le courage des Infidéles, l'augmenta: la honte d'avoir été repoussés les rendit furieux. Les Chrétiens au contraire, quoique victorieux, se trouverent beaucoup affoiblis, soit par le grand nombre des blessez, soit

HENRI II. 1552.

par la disette des vivres. D'ailleurs Otomial envoyé par Castaldo au secours de la place, avec quatre cent fantassins, avoit entierement été defait par la cavalerie Turque. Lossonczi n'ayant donc aucune espérance de secours, & se trouvant reduit à l'extrêmité, commença à parler du traité de paix, qui avoit été proposé par le Vaivode de Valachie, ou le Transalpin, avant que Mahomet passât le Danube. Les conditions de ce traité étoient, que si le roi Ferdinand vouloit payer à Soliman, pour le comté de Temeswar, le tribut que payoit auparavant Petrowith, Mahomet mettroit bas les armes. Mais Mahomet voyant que les choses n'étoient plus dans le même état, qu'il avoit fait passer le Danube & même le Tibisque à son armée, & que d'ailleurs le siége étoit déjà fort avancé, ne voulut rien conclure : il continua donc à foudroyer la place avec la même furie qu'auparavant. Les assiégez, qui combattoient alors pour leur propre conservation, plûtôt que pour l'interêt de l'état, firent à la hâte quelques nouvelles fortifications en-dedans de la place. Les Infideles, après avoir essayé plusieurs fois de forcer la ville, furent toûjours repoussez avec perte. Les Chrétiens cependant perdirent Gaspar Castellujo capitaine Espagnol, qui pendant ce siége avoit donné des preuves d'une extrême valeur.

Mahomet, pour intimider les assiégez, fit mettre sur des pieux devant la ville cent têtes, les plus hideuses, des gens d'Otomial, qui avoient été tuez ; avec un écriteau, où il étoit marqué, qu'il traiteroit de la même maniere ceux qui viendroient au secours des assiégez. Le Bacha voyant que ce spectacle, quoique cruel, ne donnoit aucune terreur aux assiégez, songeoit à lever le siége, lorsqu'il fut averti de l'extrêmité, où ils étoient réduits, par deux déserteurs Espagnols, dont l'un, quoique d'Andalousie, étoit Arabe d'origine, & l'autre, après avoir été pris par les Turcs, avoit embrassé leur religion, & s'étoit marié à Constantinople, où il avoit sa femme & ses enfans. Cette nouvelle le fit résoudre à continuer le siége. Lossonczi voyant que ses gens commençoient à perdre courage de jour en jour, proposa à la garnison de se rendre. Les Espagnols étoient d'avis qu'il étoit plus à propos d'abandonner la place, & d'essayer de gagner les bois par les marais, que de compter sur la parole des Turcs, après qu'on en avoit

manqué à Oliman. Mais plusieurs trouvant cette retraite dangereuse, & aimant mieux se fier aux Turcs, on commença à capituler. Mahomet, qui avoit appris que Soliman se plaignoit de la longueur du siége, & qui sçavoit d'ailleurs que la résistance des assiégez n'étoit que l'effet de leur desespoir, passa de la force ouverte, dont le succès avoit été si lent, aux ruses & aux artifices : ainsi non-seulement il traita favorablement les envoyez de Lossonczi, mais encore, après leur avoir fait présent de vestes à la Turque *, il les renvoya avec de grandes marques d'amitié. La capitulation fut donc signée à ces conditions : Que Lossonczi conduiroit son artillerie où il voudroit : Que ses soldats se retireroient avec leurs armes, enseignes déployées, & emporteroient tout leur bagage : Qu'on ne feroit aucun tort aux habitans, pour avoir pris le parti de Ferdinand, & qu'ils ne recevroient aucun outrage : Que Mahomet donneroit une escorte pour conduire la garnison, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée en lieu de sûreté, & qu'il engageroit sa parole, qu'on ne lui feroit aucune peine, ni à la sortie de la ville, ni sur la route. Mahomet ayant confirmé ce traité par son serment, & l'ayant scellé de son cachet le vingt-cinq de Juillet, deux jours après Lossonczi sortit de Temeswar avec ses soldats.

* des Dolimans.

La garnison devoit passer au milieu de l'armée, que le Bacha avoit partagée en deux corps. Les Espagnols jugeant que l'armée n'étoit ainsi rangée que pour les envelopper, firent difficulté d'avancer, & avertirent Lossonczi de prendre garde à lui. Mahomet les voyant s'arrêter, renouvella son serment, & jura qu'il ne leur feroit aucun tort : il leur dit, qu'il n'avoit ainsi disposé ses troupes, que pour faire plus d'honneur à de braves soldats, qui, en si petit nombre, avoient défendu la place avec un courage extraordinaire. Mais la garnison ayant avancé environ cinq cens pas hors de la ville, on se jetta sur eux, au signal qui fut donné, & après en avoir massacré la plûpart, le reste fut fait esclave. Perez, qui s'étoit debarrassé des mains des Turcs avec un courage étonnant, se sauva pendant le carnage ; mais s'étant enfoncé dans un marais, il fut pris par ceux qui le poursuivoient : ils lui couperent la tête, & la porterent en trophée à Mahomet. Lossonczi lui-même fut pris, & mené au Bacha, qui, par dérision, lui fit d'abord

Perfidie des Turcs.

HENRI II. 1552.

tant d'honneurs, que ce capitaine, avec la même crédulité qui l'avoit fait capituler, s'imagina que le Général Turc lui conserveroit la vie. Mais le Bacha le fit ensuite venir dans sa tente, où, après l'avoir amusé pendant quelque tems, il le fit décapiter en sa présence; & ayant ensuite fait attacher sa tête à la porte de la ville, il laissa le reste de son corps sans sépulture. Ce fut ainsi que cet officier illustre par sa naissance, & encore plus illustre par son merite, reçût de la perfidie des Turcs le châtiment dû à celle de Castaldo à l'égard d'Oliman.

Lâcheté d'Aldana.

Pendant que Mahomet, qui se voyoit maître d'une place qu'il avoit desesperé de prendre, y faisoit rafraîchir ses troupes, Canransebes, ville fort peuplée, qui avoit durant le siége abondamment fourni des vivres à l'armée des Turcs, vint se rendre à lui, en s'obligeant de payer un tribut. La perte de Temeswar fut suivie d'un autre malheur, qui arriva par la lâcheté de Bernard Aldana. Quoique ce capitaine tournât tout à son profit, qu'il eût en abondance des provisions necessaires, & qu'il eût même détourné une partie de l'argent destiné pour fortifier Temeswar, il resolut cependant d'abandonner Lippe, dès qu'il eut appris l'arrivée de Mahomet. Ses amis neanmoins lui ayant représenté l'ignominie dont il se couvriroit, s'il executoit un si lâche dessein, il changea d'avis, & promit de défendre la place. Ensuite voyant que les Turcs tournoient tous leurs efforts contre Temeswar, & se fiant sur le courage de Lossonczi, plus que sur le sien, il commença à se comporter avec sa negligence ordinaire : il traîna en longueur le travail des fortifications qu'il avoit commencées; il n'eut aucun soin d'envoyer des gens capables de reconnoître la contenance de l'ennemi; & il n'en eut des nouvelles que par quelques prisonniers, que les Rasciens lui amenoient tous les jours, sans qu'il leur en eût donné ordre; enfin il negligea de faire les préparatifs necessaires en tems de guerre, & meprisa les avis de Demetrius Uzarevichs chef des Hussars, qui lui reprochoit l'indignité de sa conduite. Plusieurs regardoient la negligence & la lenteur avec laquelle il faisoit fortifier le Château de Lippe, comme un moïen facile de s'excuser, qu'il se preparoit, en cas qu'il se vît contraint de l'abandonner, à l'arrivée des Turcs. Il résolut donc encore une fois

de ſortir de la place, de mettre le feu au Château, d'encloüer le canon, & de faire jetter les proviſions. Mais les Hongrois, les Raſciens, & les Eſpagnols, gens braves & plus paſſionnés pour la gloire qu'attachés à la vie, ſe récrierent contre une ſi infame reſolution, & promirent de faire tous leurs efforts pour la défenſe de Lippe. Aldana, voyant qu'après leur avoir repréſenté à chacun en particulier la grandeur du péril où ils s'expoſoient, il ne pouvoit les faire conſentir à une délibera-tion ſi honteuſe, feignit lui-même d'avoir changé de deſſein, & après avoir fait un inventaire des proviſions, il obligea par ſerment la garniſon à ſoûtenir le ſiége, ſelon l'avis de Paul de Zara, grand capitaine, & chef des troupes Allemandes, qui lui conſeilloit de differer au moins, juſqu'à ce qu'on eût vû l'ennemi. « Car, diſoit-il, on n'eſt pas ſûr que Mahomet, fatigué » du ſiége de Temeſwar, où il a tant ſouffert, vienne attaquer » Lippe; peu même s'en eſt fallu qu'il n'ait levé le ſiége. D'ail- » leurs Jean Turco & Barthelemi Corvatto, qui durant le ſié- » ge n'ont point ceſſé de harceler l'ennemi par de petits com- » bats, ne ſont campés avec leur cavalerie, qu'à trois lieuës » d'ici, & n'ont point encore quitté leur poſte; ce qu'ils ne » feroient certainement pas, s'ils ſçavoient que les Turcs duſ- » ſent venir de Temeſwar à Lippe. » Paul de Zara ayant allegué toutes ces raiſons, & beaucoup d'autres à Aldana, eut encore bien de la peine à obtenir de lui, qu'on envoyât à Jean Turco & à Barthelemi Corvatto, pour s'informer de la contenance & des deſſeins de l'ennemi. Ceux qu'on envoya, ayant appris que les Turcs étoient encore à Temeſwar, & ne parloient aucunement de venir aſſiéger Lippe, revinrent en grande diligence, de peur qu'Aldana, preſſé par le déſeſpoir, ne fit mettre le feu aux mines, qu'il avoit fait tenir prêtes pour joüer après ſa retraite.

Il y avoit un grand nombre de troupeaux, qui ſuivoient ceux qui revenoient à Lippe, & ils élevoient de grands tourbillons de pouſſiere; ce que les ſentinelles ayant apperçû de loin, ils le firent ſçavoir auſſi-tôt à Aldana. Ce gouverneur, déjà ſaiſi de frayeur, conjectura par ce nuage que l'ennemi s'approchoit, & que ceux qui acouroient avec tant de précipitation, en apportoient la nouvelle. Alors, ſans attendre qu'ils fuſſent arrivés, il ordonna qu'on fît ſortir de la ville les charettes, ſur leſquelles il

HENRI II. 1552.

avoit déjà fait charger tout le bagage; il fit partir en même-tems la garnison, mettre le feu aux mines, pour faire sauter le Château & les fortifications, & enfin il fit encloüer le canon. Après quoi il sortit lui-même de la ville déjà embrasée, inquiet, troublé, & chargé des insultes & des imprécations des habitans, qui après la perte de leurs biens, erroient dans les campagnes avec leurs femmes, & leurs enfans, implorant la justice du Ciel, pour venger le tort que leur causoit la lâcheté des Espagnols. La vengence tarda peu. Les paysans ayant trouvé plusieurs de ces traitres, marchant sans ordre dans des chemins écartez, il les massacrerent & les dépoüillerent. Cependant Barthelemy Corvatto apperçut la flamme, du poste où il étoit: ne sçachant ce que cela signifioit, il s'en imagina toute autre chose que la vérité, & vint enfin à Lippe, où il apprit ce que c'étoit. Surpris de voir qu'Aldana, saisi d'une terreur panique, se fût ainsi honteusement abandonné lui-même, en livrant Lippe & ses habitans aux ennemis, il sauva ce qu'il pût des canons qui n'étoient pas endommagez, & les fit transporter à Giwla, après avoir rallumé le feu, afin qu'il ne restât rien qui pût donner lieu aux Turcs de se fortifier dans cette place.

Barthelemy étoit à peine parti, que Mahomet, qui ne fongeoit à rien moins qu'à venir mettre le siége devant Lippe, ayant appris ce qui s'y étoit passé, envoya des gens pour en être plus exactement informé. Ils trouverent que les fortifications n'étoient pas entierement démolies. Après avoir éteint le feu, ils les réparerent, & firent sçavoir à Mahomet tout ce qui étoit arrivé. Ce Général y envoya aussi-tôt Caïssum-Bassa, avec cinq mille chevaux. Dès qu'il fut venu, il s'empara d'une place voisine appellée Solmoz, imprénable par sa situation. Les soldats qui y étoient en garnison, effrayez de la peur de leurs voisins, l'avoient abandonnée: mais les Turcs les ayant poursuivis, les massacrerent tous, excepté le chef, qu'Aldana y avoit mis, & qui fut conduit à Cassum-Bassa. C'est ainsi que la fuite honteuse de cette garnison causa la perte de la place, & leur coûta la vie, lorsqu'ils auroient pû conserver l'une & l'autre avec honneur, s'ils eussent eu le courage d'attendre l'ennemi.

Après qu'on eut perdu Temeswar & Lippe, Castaldo dissimu-

diſſimulant ſon chagrin, mit pour garder Deva, château bien fortifié, premierement André Lopez, & enſuite Aldana. Proche de ce château étoient les ruines d'une ancienne citadelle, où, quelque tems auparavant, comme les pluyes continuelles avoient bouleverſé les terres, on vit briller de l'or, lorſque le Soleil commença à reparoître. Les payſans auſſi-tôt y accoururent, & après avoir creuſé la terre, ils trouverent un grand nombre de médailles d'or, ſur leſquelles on voyoit la figure de Lyſimaque, & dont chacune peſoit trois de nos écus d'or. De là, Caſtaldo ſe rendit à Segeſwar, puis à Millenbach, ville ſituée dans le milieu de la Province, & il réſolut de camper entre ces deux villes, pour fermer à Mahomet l'entrée de la Tranſylvanie. Mais les ſtratagêmes de Batori & de Nadaſdi eurent un bien meilleur effet: ils diſtribuerent leurs troupes en differens quartiers; ils les rangerent ſouvent en bataille, pour les faire paroître plus nombreuſes; ils firent de fréquentes décharges d'artillerie; enfin ils ſemerent le bruit que l'électeur Maurice devoit amener du ſecours: tout cela inquiéta tellement les Turcs, qu'ils n'oſerent rien entreprendre. Cependant Ferdinand envoya cinq cens chevaux, conduits par Fabien Schinaich. Pallavicini vint auſſi avec trois mille Allemands, & autant d'Italiens, à qui Schinaich avoit joint cinq cens de ſes chevaux. Il y avoit ſur la route, qui eſt la plus courte, pour paſſer de la haute Hongrie en Tranſylvanie, un château appellé Drigal, occupé par les Turcs, d'où ils faiſoient des incurſions dans le pays voiſin. Pallavicini en fit approcher ſes troupes, malgré Caſtaldo, qui l'avertit de ne point attaquer cette place, & de le venir trouver au plûtôt; que, ce ſiége étoit très-dangereux; & qu'il devoit être perſuadé que s'il y reſtoit plus long-tems, il faciliteroit le moyen d'entrer dans la Tranſylvanie aux ennemis, à qui juſqu'alors il en avoit fermé le paſſage. Ces conſeils de Caſtaldo, moins efficaces que prudens, ne purent détourner Pallavicini de ſon entrepriſe.

Après que ſes troupes & celles d'Eraſme Teufel eurent battu durant quelques jours le château, ſans diſcontinuer, Achmet, Bacha de Bude, vint au ſecours des aſſiégez avec quinze mille chevaux, qui parurent de grand matin, le vingt-ſept de Juillet. Il avoit envoyé devant cinq cens chevaux, pour faire

HENRI II. 1552.

Henri II. 1552.

sortir les ennemis de leurs lignes, & les attirer au combat. Ils sortirent en effet, fondirent avec impétuosité sur les Turcs, & après en avoir tué une partie, ils poursuivirent le reste; jusqu'à ce que mis eux-mêmes en désordre, ils furent donner dans le second escadron des Turcs, qui taillerent d'abord en pieces les troupes de Teufel. Pallavicini, qui conduisoit les Italiens, voyant sa cavalerie en fuite, songea à la retraite & tâcha de gagner un bois qui étoit proche; mais il fut prévenu par l'ennemi: alors prenant conseil de la nécessité, il rangea ses soldats en bataille: mais soit qu'ils fussent accablez de fatigue, ou découragez par la défaite de leurs compagnons, ils purent à peine soûtenir le premier choc, & furent aussi-tôt mis en déroute. Pour lui, dès qu'il se vit abandonné des siens, & de toutes parts environné des Turcs, mettant toute son esperance dans une mort glorieuse, il fit tous ses efforts pour ne pas tomber vif entre les mains des Infidéles. Mais enfin ayant été blessé à la main, & son épée étant tombée, il fut pris & mené à Bude, où après avoir demeuré quelque tems, il fut racheté, en payant quinze mille écus d'or. On prit aussi Erasme Teufel, qui peu après fut décapité à Constantinople. Les capitaines Hippolyte Pallavicini, Albert de Castello, Bambino de Carpi, Mario de Tivoli, & Vincent Antinori, furent aussi faits prisonniers.

Le Bacha, après une si grande victoire, fit porter à Bude tout le butin, & alla aussitôt rejoindre Mahomet, qui avoit eu dessein de porter la guerre en Hongrie, mais qui, depuis la prise de Lippe & de Temeswar, avoit pris la résolution de se retirer. Achmet fit tout ce qu'il put pour lui faire reprendre son premier dessein, & enfin il l'engagea à faire les préparatifs nécessaires pour cette expédition. Il alla donc camper auprès de Zolnok, château que Ferdinand avoit fait bâtir en un endroit fort avantageux, sur le bord du Tibisque, & qui étoit flanqué de cinq bastions. Le Tibisque passoit d'un côté, & le Zagywa de l'autre, & ces deux rivieres remplissoient un fossé profond, qui enfermoit le château des deux autres côtez. Il y avoit pour garnison trois cens Allemands, cent Bohêmiens, deux cens Hongrois, & cinquante Espagnols, & outre cela deux cens chevaux. Il y avoit encore de longs bateaux disposez de telle maniere, qu'on pouvoit facilement sortir de la

place, & y faire entrer du fecours. La place d'armes de cette fortereffe contenoit quatre mille hommes rangez en bataille; enfin, ce château étoit comme le rempart de tout le Royaume. On envoya d'abord deux mille chevaux qui inveftirent la place: il y eut quelques legers combats, où les Turcs eurent toûjours du defavantage.

Il arriva alors un accident, qui fut pris pour un mauvais préfage. L'imprudence d'un foldat Allemand mit le feu au château, qui étoit de bois; mais prefqu'auffi-tôt le feu fut éteint. Peu après Mahomet arriva avec fon armée. Il campa affez loin de la ville, pour n'être pas incommodé du canon. Il fit alors fommer le Gouverneur de rendre la place, comme étant bâtie fur un terrain dépendant de Soliman. Le Gouverneur méprifa les prétentions & les menaces des Turcs: Mahomet fit donc approcher fon artillerie, & fit tirer le canon contre la ville pendant huit jours, mais avec peu d'effet; parce que les baftions, qui étoient faits de terre & de fafcines, n'étoient point endommagez par les batteries. Les Allemands néanmoins épouvantez des premiers fuccès des Turcs, & craignant pour eux, commencerent à propofer aux Efpagnols de fe rendre. Voyant qu'ils ne les pouvoient attirer dans leur fentiment, il s'adrefferent aux Bohêmiens, & enfin aux Hongrois. Malgré la réfiftance du Gouverneur, qui leur reprocha leur perfidie, & qui pour leur ôter toute efperance de fe pouvoir fauver, leur dit que tous les bateaux avoient été fubmergez, tous pendant la nuit fortirent de la ville. Les Turcs s'en étant apperçus, briferent une porte, entrerent dans la ville, & furpris de la voir déferte, il s'avancerent jufqu'au château, où le Gouverneur, pour réparer par fa fermeté la lâcheté honteufe de fes gens, s'étoit enférmé, après avoir fait lever le pont. Les Efpagnols, après la fuite de leurs compagnons, s'étoient auffi fauvez les uns après les autres. La plûpart des Allemands furent noyez dans les rivieres, & le refte fut maffacré. Mahomet fe voyant maître de la place, fit beaucoup d'honneur au Gouverneur, qui avoit préferé à la vie une mort glorieufe: auffi fon fort fut-il plus heureux, que celui de fes gens qui avoient préferé la vie à l'honneur. Après avoir pris fi facilement Zolnok, à quoi il ne s'attendoit pas, il marcha plein d'efpérance vers Agria: mais nous parlerons à la fin de

Méconten-tement de la reine Isabelle. Conspiration contre Castaldo.

cette année du succès de ce siége, qui ne se fit qu'après l'arrivée de Maurice en Hongrie.

Pendant ce tems-là, on n'entendoit parler de tous côtez que des plaintes de la reine Isabelle, qui disoit qu'on lui manquoit de parole, qu'on ne lui donnoit pas Oppelen, Monsterberg, la principauté de Ratibor, les vingt-cinq mille écus d'or qui devoient lui être payez tous les ans, & les cent cinquante mille autres, qui lui étoient dûs pour sa dot, & que Ferdinand s'étoit obligé de lui payer. Elle eut recours à Sigismond roi de Pologne son frere, & à Bone Sforce sa mere, qui députerent à Ferdinand Mathias Loboccio, pour le prier de remplir ses engagemens. Mais cet Ambassadeur ne rapporta que de belles paroles. La Reine indignée de ce qu'on se mocquoit d'elle, commença à ménager les grands de Transylvanie, qui ne pouvoient supporter la domination des Allemands, & surtout celle de Castaldo, & tacha de les gagner, afin de remettre le jeune Prince son fils sur le thrône. Ce qui engagea cette courageuse Princesse à prendre cette résolution, fut Mirce Vaivode de Valachie, qui lui avoit de lui-même offert ses services, & qui avoit secretement sollicité Soliman, au nom de la Reine, de lui donner du secours. Mais elle se servit principalement en cette occasion de Petrowitz, & de François Quendi, dont le premier qui étoit parent du feu Roi son mari, & l'autre grand ami du cardinal Martinuse, avoient beaucoup de credit parmi la noblesse & parmi le peuple. Ils firent aussi entrer dans leur parti Etienne Vaivode de Moldavie, qui après avoir accusé devant les Turcs le legitime Seigneur du pays, & l'avoir fait chasser, avoit été mis en sa place. Comme les Confederez comptoient beaucoup sur ses forces, ils furent très-consternez de sa mort imprévûë, qui leur fit abandonner la résolution de chasser par la force Castaldo de la Transylvanie; voici de quelle maniere cette mort arriva.

Pendant que Castaldo étoit à Segeswar, un Cavalier Moldave de bonne mine, qui paroissoit vertueux & homme de cœur, le vint trouver, accompagné de quelques Baïores ou Boïars (car c'est ainsi que sont appellés les gentilshommes chez eux, & chez les Moscovites.) Il s'étoit sauvé de sa patrie mécontent du Vaivode, & ne pouvant supporter sa tyrannie, il témoigna à Castaldo qu'il étoit prêt à tuer ce Vaivode,

pourvû qu'il fût appuyé de la faveur de Ferdinand; il lui dit que c'étoit un cruel tyran, qui après avoir dépoüillé le légitime héritier, & massacré les principaux seigneurs du pays, s'étoit emparé de la souveraineté par un crime des plus noirs; qu'outre cela il conspiroit avec les Turcs pour la ruine de la chrétienté, & pour celle de Ferdinand & de ses ministres: qu'il ne pouvoit rendre un plus grand service à sa patrie, qu'en assurant le salut du public & le sien propre, par l'exécution de ce grand coup. Castaldo l'écoûta, & le renvoya avec des marques de bonté & de bienveillance, lui promettant de la part de Ferdinand le commandement d'une compagnie de deux cens gens d'armes, entretenus par le Roi, s'il exécutoit ses promesses.

Le cavalier Moldave, après avoir essayé plusieurs fois de faire son coup, voyant que l'exécution en étoit difficile, parce que les Gardes du Vaivode l'escortoient continuellement, se retira enfin en Pologne, d'où quelque-tems après il écrivit à Castaldo. Après s'être excusé de son long retardement, il le pria d'écrire aux deux principaux favoris du Vaivode, & de lui adresser les lettres, afin qu'il pût lui-même les leur remettre entre les mains; il le prioit encore de les solliciter par ces lettres à exécuter au plûtôt l'entreprise où ils s'étoient engagez, & de s'obliger de son côté à leur donner le double de ce qu'il leur avoit promis. Le dessein de ce Cavalier rusé étoit de faire ensorte que les lettres fussent surprises, afin que par ce moyen ces deux Seigneurs qu'il redoutoit particulierement, quoique cependant ils ne fussent point encore instruits de la conspiration, devinssent suspects au Vaivode; & que, lorsqu'ils ne seroient plus dans ses bonnes graces, ils entrassent plus facilement dans son projet. Cet artifice eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre: car les lettres étant tombées entre les mains d'Etienne, il sçut dequoi il s'agissoit, & après les avoir tous deux menacés, il les chassa honteusement de sa Cour. Le cavalier Moldave commença aussi-tôt à les solliciter, & leur faisant considerer l'exemple des autres, il les avertit du peril qui les ménaçoit; de sorte qu'il les engagea à conjurer la mort de cet ennemi commun. Après avoir intéressé dans leur entreprise les parens & les amis du prince qui avoit été déposé, ils s'assemblerent tous au jour & au lieu marqués, & pendant que le

HENRI II. 1552.

Vaivode au milieu de fon armée, ne s'attendant à rien moins, repofoit fous fa tente, ils fe jetterent fur lui, & le percerent de plufieurs coups de poignard. Après quoi les conjurez, fecondez de leurs amis, pour avoir plus de complices, firent main baffe fur deux mille hommes, tant Turcs que Tartares, fa garde ordinaire. Peu contens de cette cruelle exécution, ils tournerent leur fureur contre la maifon d'Etienne, & (ce qui arrive ordinairement dans ce pays, en de telles circonftances) ils maffacrerent fa mere, fes enfans & tous fes parens.

La mort du Vaivode délivra les peuples d'une tyrannie infuportable, & fut caufe qu'on lui fubftitua un fucceffeur plus humain, qui donna lieu d'efpérer qu'il feroit lié avec le roi Ferdinand ; ce qui ne fut cependant pas. Cet évenement néanmoins fit échoüer les projets de Petrowithz & de Quendi. Mais comme la haine qu'on portoit aux Allemands & aux Efpagnols s'augmentoit de jour en jour, ces deux Seigneurs, après avoir repris courage, tendirent des piéges à Caftaldo, & afin de le pouvoir entierement chaffer de la Tranfylvanie, ils lui confeillerent de réprendre Lippe, & lui firent voir que fon honneur & la tranquillité de la province dépendoient de cette expédition ; que la place n'étoit pas encore fi-bien reparée & munie, qu'en y menant des troupes on ne pût facilement s'en rendre maître ; que ce fuccès pourroit reparer les pertes qu'on avoit faites cette année, & relever le courage des peuples, que la prife de cette ville avoit abbattu. Quoique Caftaldo vît parfaitement où tendoient les avis de Quendi & de Petrowithz, cependant pour ne les pas offenfer en faifant paroître quelque foupçon, il diffimula adroitement, & feignant d'approuver leurs confeils, il trompa leurs efpérances par fes retardemens.

Cependant la licence des Allemands & des Efpagnols, qui n'étoient point payez, s'augmentoit. Ferdinand informé de tout ce qui fe paffoit, pour fe contenter lui-même en quelque maniere, & fatisfaire aux plaintes des peuples, fit arrêter Aldana, & informer contre lui, pour avoir honteufement abandonné Lippe, & mis le feu au château. Aldana alleguoit pour fa défenfe, qu'il n'avoit ainfi brûlé Lippe que pour empêcher les Turcs, à qui il étoit incapable de réfifter, de s'emparer de cette place : que cependant fon deffein étoit, qu'auffi-tôt que

les Turcs feroient fortis de la province, d'y retourner, & d'en reparer les fortifications. On entendit contre lui les dépofitions des foldats de la garnifon, & après avoir été convaincu, il demanda à Ferdinand que fa caufe fût renvoyée devant des juges non fufpects, pour être examinée de nouveau ; ce qui lui fut accordé. Il fut enfin condamné à mort, & mené à Vienne, où étoit le Roi, pour fubir l'exécution de fa fentence. Comme il étoit déjà dans la place fur le point d'être décapité, Marie reine de Bohême obtint de Ferdinand fon beau-pere, par l'entremife de Maximilien fon mari, en confidération de la nation Efpagnole, que fon fupplice feroit changé en une prifon perpetuelle. Mais enfuite il en fortit par la même faveur, & fut mis en liberté, malgré les remontrances de Caftaldo, qui difoit que, comme il importoit à la République de récompenfer le courage & la fidélité, il étoit auffi de l'interêt du public de punir la lâcheté & la perfidie ; que c'étoit anéantir la difcipline militaire, que de faire grace à des fujets coupables & indignes.

HENRI II. 1552.

Aldana eft condamné à mort.

Dans ce même tems l'Electeur Maurice, qui étoit déjà reconcilié avec l'Empereur, vint après le traité de Paffaw, à Rab, appellé aujourd'hui Javarin, avec dix mille hommes d'infanterie & cinq mille chevaux. Mais avant que de parler de fes fuccès, il faut raconter tout ce qui fe paffa en Europe depuis le commencement de cette année. Le bruit de la guerre s'étoit répandu dans l'Allemagne, fur-tout après le fiége de Magdebourg, que les troupes ravageoient la Thuringe & tout le pays d'alentour. Alors les electeurs de Mayence, de Cologne & de Tréves écrivirent de Trente à l'Empereur le 22 de Decembre, & lui manderent qu'ils avoient réfolu de retourner chez eux. L'Empereur leur fit réponfe le 3 de Janvier, & les pria de n'ajoûter aucune foi à tout ce qu'on difoit des mouvemens nouveaux & cachez de la Heffe. Il leur dit encore que, par les lettres qu'il avoit envoyées aux Princes & aux Etats de l'Empire, il s'étoit informé de leurs intentions ; que tous avoient témoigné beaucoup de zéle & de foumiffion ; que Maurice même, dont on avoit fait courir tant de bruits différents, lui avoit depuis peu écrit, & que fes lettres effaçoient tous les foupçons ; que fes députez étoient à Infpruck, d'où ils devoient partir le lendemain pour fe rendre au Concile de

Affaires d'Allemagne.

HENRI II.
1552.

Trente; qu'il ſçavoit parfaitement que les troupes, qu'ils avoient raiſon de craindre, ne s'étoient révoltées que faute de payement. Qu'ainſi il avoit mandé (ſans cependant y être obligé, mais afin de pourvoir à la tranquillité de l'Allemagne) qu'on levât de tous côtez de l'argent pour les payer, & enſuite les licentier; que cependant ils ne devoient pas abandonner le Concile, de peur de donner lieu aux ennemis de la paix, d'inventer de nouvelles calomnies; que pour lui il auroit ſoin de travailler à leur ſûreté & à celle de l'Etat, en pourvoyant à tout ce qui ſeroit néceſſaire en toutes ſortes de rencontres.

Affaires du Concile de Trente.

Le comte de Montfort étoit déjà retourné à Trente. Les envoyez du duc Wirtemberg, après avoir reçû ordre de ce Comte, de traiter pendant ſon abſence avec le cardinal de Trente & François de Tolede, remontrerent qu'on n'en avoit pû rien obtenir, & demanderent qu'on écoûtât les demandes de leur Prince. Jean Sleidan fit de même pour le Senat de Straſbourg, & comme on avoit permis à de Poitiers de montrer ſes lettres, il déclara auſſi au comte de Montfort le ſujet de ſon Ambaſſade. Pendant que les Evêques conſultoient, & qu'après avoir oüi les Théologiens, ils s'occupoient à diſcuter les opinions diverſes, pour former enſuite les decrets (dont le Concile avoit chargé, pour la nation Allemande, les évêques de Cologne & de Vienne, & Jule Flug évêque de Naumbourg) les Envoyez de Maurice, Volf Coller, & Leonard Badehorn, arriverent d'Inſpruck, & trois jours après ils expoſerent leurs ordres devant les Ambaſſadeurs de l'Empereur. Cependant perſonne n'alloit voir le cardinal Creſcentio ni ſes collegues, de peur de paroître leur déferer, ou leur devoir quelque choſe. Pour ſatisfaire néanmoins au decret de l'Empire, en vertu duquel ils étoient venus au Concile, ils jugerent à propos de prendre pour arbitres & médiateurs, les Ambaſſadeurs de l'Empereur, qu'ils regardoient comme le premier & le ſouverain magiſtrat de l'Allemagne. Voici ce qu'ils avoient ordre de repreſenter. Qu'on n'avoit pas aſſez pourvû à la ſûreté des Théologiens qui devoient venir au Concile; ce qui avoit été cauſe que Maurice n'y en avoit encore envoyé aucun: Que ce Prince avoit d'ailleurs réſolu d'y envoyer des gens de probité, zélez ſurtout pour la paix & pour l'union, & qu'ils étoient déjà en chemin; qu'au reſte il demandoit qu'on en agît à l'égard de ceux

qui

qui devoient s'y trouver, de la même maniere qu'on en avoit usé autrefois à l'égard de ceux de Bohême; Qu'on leur donnât les mêmes sûretez que le Concile de Bâle avoit accordées à ceux là, & que tout fût suspendu jusqu'à leur arrivée; Que lorsqu'ils seroient venus, on examinât de nouveau toutes les questions; Que tout ce qui avoit été fait jusqu'alors n'auroit point de lieu, & que le jour indiqué pour la tenuë du Concile seroit differé; Que ce Concile seroit tenu de maniere, que toutes les nations pussent s'y rendre, & que le Pape n'y prendroit point la qualité de president, mais qu'il se soumettroit lui-même au Concile, afin que les suffrages y fussent sans contrainte, & les jugemens sans prévention.

HENRI II. 1552.

Quoique les Ambassadeurs de l'Empereur témoignassent de la joye de leur arrivée, & leur promissent de communiquer leurs propositions aux Peres du Concile; cependant ils écrivirent à l'Empereur à ce sujet. L'Empereur, pour appaiser & gagner l'électeur Maurice, conseilla aux Prélats de répondre avec douceur à toutes ses demandes. Les députez de Wirtemberg & de Strasbourg s'unirent aux envoyez de Maurice, & après avoir conferé ensemble, ils s'unirent le 23 de Janvier pour faire les mêmes demandes. Cependant les Ambassadeurs de l'Empereur ayant fait venir les députez de l'Electeur, leur firent voir ce qu'ils avoient conclu avec les Peres du Concile. Ils leur dirent qu'ils avoient obtenu le sauf-conduit qu'ils demandoient; Que tout seroit suspendu jusqu'à l'arrivée des Théologiens, mais qu'il ne dépendoit pas des Peres du Concile que toutes les nations s'y trouvassent; Que le Concile, qui avoit été indiqué & assemblé légitimement, n'en devoit pas avoir moins de force & d'autorité; Que comme il étoit de l'honneur d'une si célébre assemblée, que les décrets, qui avoient été déjà faits, ne fussent pas annullez, il falloit examiner s'il y alloit en cela de l'interêt commun; Qu'ils devoient plutôt venir eux-mêmes pour être écoutez; Que s'il arrivoit (ce qu'il ne croyoit pas) qu'on fît quelque acte, qui leur parût préjudiciable à leur liberté & à leur conscience, ils pourroient se retirer quand ils voudroient; Qu'il falloit donner quelque chose au tems, & ne pas se flatter qu'on pût tout accorder à la fois; Que quand on seroit assemblé, on pourroit alors obtenir, à la faveur des circonstances, ce qui paroissoit pour le

HENRI II. 1552.

préfent trop difficile à accorder ; Que les Peres du Concile fouhaittoient fincerement la reformation, & que pour eux en particulier, ils fçauroient s'acquitter de leur devoir par rapport à cet article ; Qu'ils avoient des chofes de très-grande importance à propofer ; mais qu'ils fouhaittoient qu'eux, députez, fiffent d'abord leurs propofitions, afin d'avoir lieu de faire auffi les leurs ; Que cependant on les prioit de ne point éxiger que le Pape fe foûmît au Concile ; Que les Prélats fçavoient fort bien, qu'il y avoit quelque chofe dans ce haut degré de puiffance Papale, qu'il feroit de l'interêt de l'Eglife même, d'abaiffer & de réformer ; mais qu'en cela il falloit fe comporter prudemment, & avec une extrême délicateffe ; Qu'ils fçavoient eux-mêmes par leur expérience, combien il étoit neceffaire de diffimuler, en traitant avec les partifans du Pape ; Qu'il falloit plûtôt tâcher de les gagner par la foupleffe, que de vouloir les réduire par la force ; Qu'ils avoient eu beaucoup de peine à tirer d'eux cette réponfe pour le préfent ; mais qu'ils ne defefperoient pas d'en obtenir davantage dans la fuite, pourvû qu'ils fe comportaffent en cette affaire avec beaucoup de moderation & de patience.

On donna alors aux Envoyés le fauf-conduit pour l'examiner, & le remettre enfuite. Les Envoyés de Maurice & les Députez de Wirtemberg & de Strafbourg, après l'avoir tous enfemble examiné, & confronté avec tous les articles de celui du Concile de Bâle, trouverent qu'on y avoit changé ou ômis plufieurs chofes. Car il étoit marqué expreffement dans le fauf-conduit accordé aux Bohêmiens, qu'ils auroient le pouvoir de décider ; Que l'Ecriture Sainte, & l'ufage public & autentique de l'ancienne Eglife, les Conciles & les Peres, d'accord avec l'Ecriture Sainte, tiendroient lieu de Juges, dans les difputes fur la Doctrine ; Qu'ils auroient chez eux, & en particulier, le libre exercice de leur Religion ; & qu'enfin on ne feroit rien qui pût tendre à avilir leur Doctrine, & à la rendre méprifable. On avoit ômis dans le fauf-conduit le premier, le troifiéme & le dernier article du fauf-conduit accordé aux Bohêmiens, & on avoit entierement changé le fecond, qui étoit le plus effentiel. C'eft pourquoi ils drefferent une nouvelle formule de fauf-conduit, conforme à celle du Concile de Bâle. Le C. de Tolede ayant rejetté cette Formule avec

indignation & colere, ils lui répondirent, qu'ils étoient obligés de suivre à la lettre les ordres qu'ils avoient reçûs, & qu'il leur étoit prescrit de ne recevoir aucun sauf-conduit, qui ne fût conforme à celui de Bâle : cela fit qu'on ne put rien conclure.

Deux jours après, les Peres du Concile s'étant assemblés le matin, on fit venir devant les Ambassadeurs de l'Empereur les Envoyez de Wirtemberg, qui, après avoir présenté leurs lettres de créance, & présenté une confession de foi, au nom de leur Prince, demanderent que du consentement des deux partis, on choisît des Juges, qui décidassent canoniquement de tout ce qui seroit mis en dispute ; Que ce qui avoit été décidé dans le Concile les années précédentes, pendant leur absence, ne fît point loi, mais que tout fut remis en déliberation. Ils ajoûterent, qu'à ces conditions il viendroit des Théologiens, qui expliqueroient plus amplement ce qui étoit contenu dans leur confession de foi. On fit venir le soir les Envoyez de Maurice, qui repeterent ce qu'ils avoient dit devant les Ambassadeurs de l'Empereur ; mais ils ne présenterent point la confession de foi dressée par Melancton. On leur donna audience en particulier, quoiqu'ils eussent résolu de n'exposer leurs ordres qu'en public, & devant tout le Concile assemblé. Le lendemain après la Messe, qui fut célébrée publiquement, on déclara solemnellement, que tout étoit differé jusqu'au vingtiéme de Mars, en faveur des Protestans, à qui on vouloit donner un plus ample sauf-conduit, afin qu'ils n'eussent aucun lieu de se plaindre.

Les Envoyez demanderent une copie de ce sauf-conduit, tel qu'on le leur promettoit, & se plaignirent de ce qu'on usoit exprès de tous ces délais, afin de les faire regarder comme les auteurs de la discontinuation du Concile. De Poitiers, à qui ils firent leurs plaintes, les renvoya à Tolede. Dès qu'ils furent arrivez chez ce Cardinal, on leur donna à chacun une copie de la formule du sauf-conduit, que les Secretaires du Concile avoient accompagnée de quelques notes. Ils furent bien surpris de voir, qu'on n'avoit rien changé dans tout ce qu'ils avoient demandé qu'on corrigeât : ils dirent qu'on ne les avoit pas satisfaits. Alors de Poitiers leur parla ainsi : « Pour ce » qui est du premier article, par lequel vous demandez qu'on

HENRI II. 1552.

» accorde à vos Théologiens le pouvoir de décider ; votre » demande est à contre-tems : vous sçavez qu'il arrive quelquefois qu'on refuse d'abord bien des choses, qu'on accorde » ensuite, lorsque l'occasion est plus favorable. Pour ce qui regarde la Sainte Ecriture, que vous prétendez devoir être » le seul Juge dans toutes les disputes en matiere de religion, » tout le monde en convient ; mais quand on dispute sur le » sens de l'Ecriture, & que les différens partis ne s'accordent » pas, il n'y a personne aussi qui doute, que le jugement » n'en doive être déféré au Concile. A l'égard du libre exercice de votre religion, dans l'interieur de vos maisons, quoiqu'on ne vous l'accorde pas ouvertement, on ne vous le » défend cependant pas. Pour ce qui est du reste, vous n'avez aucun sujet de craindre, qu'on fasse rien qui vous puisse » rendre méprisables ; cela sera très-séverement défendu, & » vous devez être persuadez que ceux qui oseront contrevenir » à cette défense, seront séverement punis ». De Poitiers ayant ajoûté à cela les mêmes raisons qu'il avoit déjà apportées, touchant la nullité de ce qui avoit été fait jusqu'alors, & la subordination du Pape au Concile ; les Députez prirent les copies du sauf-conduit, à condition que chacun l'envoyeroit à son Prince, ou aux Magistrats de sa ville. Ceux de Wirtemberg s'en étant retournez dans leur pays le premier de Fevrier, avec la permission de l'Empereur, l'y porterent eux-mêmes.

Melancton étant arrivé à Nuremberg, accompagné des autres Théologiens, reçut ordre de Maurice de s'y arrêter quelque tems, jusqu'à ce qu'il eût reçu le sauf-conduit, qu'on envoyoit de Trente. Peu de jours après, on fut assûré que les Députez l'avoient envoyé : mais on reçut en même tems de nouveaux ordres de Maurice, qui enjoignoient aux Théologiens, que quand même on le leur auroit apporté, ils s'arrêtassent encore à Nuremberg, jusqu'à ce qu'il eût vû l'Empereur, qu'il devoit bien-tôt aller trouver. Les Princes d'Allemagne cachoient ainsi leurs vûës secrettes sous ces marques de défiance : l'emportement d'un Prédicateur Catholique y donna lieu, ou l'augmenta. Un certain Dominicain, nommé Ambroise Pelarg, qui étoit à la suite de l'archevêque de Treves, prêchant le sept de Février, avec un zéle imprudent, contre les hérétiques, s'avisa de dire, qu'on ne devoit pas tenir

la parole qu'on leur avoit donnée. Les Députez Proteftans s'en plaignirent aux Ambaffadeurs de l'Empereur : on ne fatisfit à leurs plaintes, qu'en niant le fait.

Pendant ce tems-là, Maurice écrivit de fa propre main aux Députez, & leur manda de preffer les Peres du Concile de leur accorder ce qu'il n'avoient point encore obtenu; que pour lui il avoit réfolu d'aller dans peu trouver l'Empereur. Il faifoit entendre, que pourvû qu'on accordât des fûretez fuffifantes, la plûpart des autres Princes, & en particulier les ducs de Pomeranie fes coufins, & toutes les villes, envoyeroient des Députez & des Théologiens au Concile. Ces Lettres ayant été remifes entre les mains du cardinal de Trente, avec qui Maurice étoit très-étroitement lié, & bien-tôt après renduës publiques, donnerent de grandes efpérances, premiement au Cardinal, & enfuite à tous les autres Prelats, qui fe flatterent qu'à la fin on fe réüniroit. Cependant un bruit fourd s'étoit répandu, & bien des gens croyoient, que le Concile feroit prorogé : on fçavoit que les Princes Proteftans avoient fait un traité avec le Roi de France, & on jugeoit qu'ils fe préparoient à faire la guerre à l'Empereur. L'Empereur néanmoins & fes Miniftres tenoient la chofe fort fecrette. De Poitiers difoit fouvent aux Députez, que le bruit qu'on faifoit courir de la prorogation du Concile, étoit fans fondement, & que l'Empereur avoit un grand défir, qu'il fut continué. Mais lorfque Maurice eût rappellé les Théologiens, qui s'étoient arrêtez par fon ordre à Nuremberg, & qu'après s'être mis en chemin, comme pour fe rendre auprès de l'Empereur, ce Prince, au lieu de l'aller trouver, comme le bruit s'en étoit répandu, s'en fut tout d'un coup retourné dans fes Etats, alors tous les deffeins, cachez jufqu'alors, furent manifeftez. Maurice ne fe déguifa plus, & commença à faire publiquement des levées. Ses Envoyez, qui ignoroient fes réfolutions, furent quelque tems fort embaraffez fur ce qu'ils devoient faire: jugeant néanmoins qu'il n'y avoit point pour eux de tems à perdre, ils fortirent fort fecretement de Trente le 15 de Mars, & fuivant le confeil du cardinal de Trente, s'étant rendus à Brixen, ils s'en retournerent dans leur pays par différentes routes. L'électeur de Treves s'en étoit déjà retourné dans fes Etats, pour rétablir fa fanté. Les électeurs de Mayence

Henri II. 1552. & de Cologne, sur le bruit de guerre qui couroit, partirent aussi de Trente, pour aller trouver l'Empereur à Insbruk. Ils en furent bien reçus, & eurent avec ce Monarque de longs entretiens; après quoi, ils poursuivirent leur route. Les Jurisconsultes, Werner, Meunchingen, & Jerôme Gerhard, envoyez par le duc de Wirtemberg, arriverent à Trente. Le lendemain ils se rendirent chez les Ambassadeurs de l'Empereur, & demanderent qu'on fît réponse aux demandes qui avoient été faites le 25 de Janvier. Quelque tems après il arriva quatre Théologiens de Wirtemberg, entre lesquels étoient Jean Brentius, & Jean Marbarch; il en arriva aussi deux de Strasbourg. Ils se rendirent chez le comte de Montfort, & le prierent de s'employer avec ses collegues, pour faire ensorte qu'on répondît à leurs demandes, & qu'on commençât à discuter les principaux articles, qui partageoient les esprits au sujet de la Religion.

Le lendemain, qui étoit le 20 de Mars, terme de la suspension du Concile en faveur des Protestans, les Prélats se rendirent chez les Legats du Pape, où après avoir donné publiquement audience aux Ambassadeurs du roi de Portugal, on remit l'assemblée du Concile au premier jour de Mai.

Les Prelats apprirent alors avec chagrin que le duc de Wirtemberg venoit de publier la Confession de foi, qu'il avoit présentée au Concile. Comme il s'agissoit entre eux de sçavoir de quelle maniere ils traiteroient les matieres, ils dirent qu'il n'y avoit que deux manieres de le faire, pour contenter les désirs de toutes les personnes pieuses; qui étoient, ou que l'on écouteroit les Théologiens sur tous les decrets qui avoient été déjà faits dans le Concile, au sujet de la doctrine, ou qu'on y exposeroit la Confession de foi déjà communiquée aux Prelats, & qui étois alors imprimée, afin d'en expliquer par ordre chaque article; Qu'en effet leurs Théologiens n'étoient venus au Concile, que dans l'intention de soutenir la doctrine qui étoit contenuë dans cet imprimé. Comme on ne répondoit rien à ces raisons, Jean Sleidan allegua qu'il falloit qu'il s'en retournât. On disputa long-tems au sujet de ce départ des envoyez. Enfin Tolede déclara qu'il ne s'y opposoit point, & qu'ils pouvoient s'en retourner; que pour lui il n'avoit pû s'empêcher d'expliquer les ordres de l'Empereur, aussi-bien que les

intentions des Proteftans. Ceux-ci publioient qu'il avoit parlé ainfi, afin qu'on leur imputât la rupture du Concile, qui, comme les Miniftres de l'Empereur le voyoient eux-mêmes, ne pouvoit être continué. Il y eut en même-tems une grande conteftation entre les Prelats : les Efpagnols, les Napolitains, & les Siciliens vouloient que le Concile continuât ; mais les Evêques attachez au Pape, fe perfuadant que les Efpagnols avoient deffein de réformer la Cour de Rome, tâchoient de faire naître des obftacles : ils cherchoient des moyens, pour faire enforte que le Pape s'accommodât avec le Roi de France, afin que pendant que d'un côté les François, & de l'autre l'Electeur Maurice, feroient la guerre à l'Empereur, l'affemblée du Concile, que ce Prince avoit fi fort à cœur, fut rompuë, pour faire plaifir au Roi.

Les autres Théologiens qui étoient reftez à Trente, après avoir expofé leurs raifons aux Ambaffadeurs de l'Empereur, en partirent le 8 d'Avril ; & comme l'on apprit alors la nouvelle de la prife d'Aufbourg par les Confederez, les Evêques Italiens s'enfuirent de Trente, & firent tranfporter leurs équipages fur la riviere d'Adice. Quelque tems après, environ fur la fin du mois, les Ambaffadeurs de l'Empereur fe retirerent auffi, & il ne refta à Trente que le cardinal Crefcentio, qui étoit malade. Le bruit courut que la caufe de fa maladie étoit, qu'après avoir paffé prefque toute la nuit du 26 d'Avril à écrire des lettres au Pape, lorfqu'il fe fut couché, fon imagination échauffée lui fit voir un chien, qui, les yeux étincelans, & les oreilles baiffées, comme s'il eut été enragé, venoit fe jetter fur lui ; le Cardinal fe figura que ce chien s'étoit gliffé fous fon bureau : il appelle fes domeftiques, il fait apporter de la lumiere : le chien ne fe trouva plus. Effrayé de la vûë de ce chien imaginaire, fon cerveau demeura fi troublé, qu'il tomba dans une grande maladie, qui fit défefperer de fa vie. Ce fut en vain que fes amis, & les Medecins tâcherent de le raffurer. Il fe fit enfin porter à Verone, où étant prêt d'expirer, on l'entendoit crier de toute fa force, en faifant figne à ceux qui étoient auprès de lui : Prenez garde à ce chien, empêchez-le de fauter fur mon lit.

Ainfi fut diffous le fameux Concile de Trente, où l'on compta, outre les Legats du Pape, & le cardinal de Trente, foixante

Henri II. 1552.

& douze Evêques, dont il y en avoit huit d'Allemagne, vingt-cinq d'Espagne, deux de Sardaigne, quatre de Sicile, & un de Hongrie, qui étoit celui d'Agria; tous les autres étoient Italiens. Il y avoit aussi quarante-deux Théologiens, dont treize étoient Allemands & Flamans, & dix-neuf Espagnols.

Fin du neuviéme Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE DIXIEME.

HENRI II. 1552.

Affaires d'Allemagne.

APrès qu'on eut fait la paix avec ceux de Magdebourg, l'électeur Maurice voyant qu'on ne mettoit pas en liberté le Landgrave son beau-pere, malgré la promesse qu'on lui avoit faite, regarda ce manque de parole comme un juste motif de tourner contre l'Empereur, & en faveur de la liberté de l'Allemagne, les troupes mêmes, dont ce Monarque & tous les Etats de l'Empire lui avoient donné le commandement général. Il prit d'abord le serment de fidélité des peuples de la Hesse, & après avoir fait avec le roi Henri II. une secrete alliance, il distribua toutes ses troupes, tant celles qui avoient assiégé Magdebourg, que celles qui l'avoient défendu, à Meulnhausen, & dans les lieux d'alentour, sous prétexte de

HENRI II. 1552.

les mettre en quartier d'hyver. Il sçavoit que son dessein avoit besoin d'être conduit avec une grande dissimulation. Comme les peuples de Northausen & d'Erfurt étoient beaucoup incommodez, par les troupes qui étoient en quartier dans leur pays, & qui y commettoient de grands desordres, l'Empereur en fit des plaintes à Maurice, qui lui répondit, que les soldats mal payez s'abandonnoient au brigandage. En même-tems, afin de ne donner aucun lieu aux soupçons, il envoya par Inspruch des députez à Trente, chargez de demander un sauf-conduit pour les Théologiens Protestans, & de faire encore quelques autres demandes. Il donna ordre aussi-tôt que les Théologiens suivissent les députez, & qu'ils attendissent à Nuremberg, que le sauf-conduit fût venu. Peu après il envoya encore à l'Empereur Christophle Carlewiz & Volric Mordeysen, avec ordre de l'attendre sur les frontieres de la Baviere, les assurant qu'il s'y rendroit bien-tôt; & ayant fait marquer à Inspruch les logemens pour lui & pour sa suite, il se mit en marche. Après quelques journées de chemin, il feignit d'être contraint de s'en retourner dans son pays: il eut soin néanmoins d'écrire auparavant à l'Empereur, en termes qui marquoient un parfait dévoûment, & qui parurent si naturels à ce Prince, que malgré sa défiance, il ne put prendre aucun ombrage. Maurice ayant donc gagné par ses feintes le tems dont il avoit besoin, assembla aussi-tôt ses troupes, fit de nouvelles levées, & publia un Manifeste, dans lequel il declara: Qu'il avoit pris les armes pour conserver sa religion, que l'on persécutoit en Allemagne contre la foi donnée, & qu'il voyoit sur le point de périr par les artifices des ennemis de la vérité, qui profitant de la diversité des opinions & des troubles qu'elles excitoient, tendoient à un despotisme inoüi; qu'on avoit déjà chassé les Prédicans des villes libres; que sans attendre la décision du Concile, on abolissoit par-tout la Confession d'Ausbourg, & que sous le spécieux prétexte de réprimer les rebellions, on asservissoit les consciences. Sur-tout il demandoit vivement la délivrance du Landgrave de Hesse, qui étoit retenu prisonnier depuis cinq ans, par une indigne supercherie, & que les enfans de ce Prince sommoient avec justice, lui, l'électeur Palatin, & l'électeur de Brandebourg, de faire mettre en liberté. Il se plaignoit hautement, que cette liberté si souvent

promiſe, & toûjours reculée ſous des prétextes frivoles, ne lui eût pas encore été accordée. Un tel procedé, diſoit-il, commet depuis trop long-tems mon honneur. Il ajoûtoit enfin, qu'il s'agiſſoit de la liberté de ſa patrie, que des troupes étrangéres [1] introduites en Allemagne, contre les loix de l'Empire, opprimoient, & qu'on ne ceſſoit de fouler par de nouvelles impoſitions; qu'on n'avoit plus d'égards pour perſonne, non pas même pour les Electeurs; que les Princes étrangers alliez de l'Empire, & attachez aux interêts du corps Germanique étoient exclus des Dietes, contre la coûtume obſervée de tout tems; que toute cette conduite annonçoit clairement, qu'après que l'Allemagne auroit été entiérement ſoumiſe, ces puiſſans oppreſſeurs envahiroient aiſément toute l'Europe, & établiroient enfin cette Monarchie univerſelle, qui étoit depuis ſi long-tems l'objet de leur ambition demeſurée; qu'il craignoit avec raiſon qu'une ſi longue patience ne paſſât dans la poſterité pour une lâcheté condamnable; qu'enfin toutes ces raiſons, & pluſieurs autres encore l'avoient obligé, lui, le prince Guillaume fils du Landgrave, & le duc de Mekelbourg, de s'allier avec le Roi de France, premierement pour le foûtien de la religion, enſuite pour la liberté du Landgrave de Heſſe, & de Jean Fréderic de Saxe, enfin pour l'interêt de toute la Nation; qu'il prioit donc tous les Princes & tous les peuples, de favoriſer une ſi loüable entrepriſe: qu'au reſte il tiendroit pour ennemis tous ceux qui refuſeroient de le ſeconder.

HENRI II. 1552.

Le marquis Albert de Brandebourg publia en même-tems un Manifeſte beaucoup plus hardi, dans lequel ſe plaignant de l'Empereur & de ſes Miniſtres, il mettoit au jour les abus du gouvernement, & faiſoit voir que la liberté publique étoit opprimée par ceux-là même qui étoient plus obligez de la défendre; que la vérité étoit en proye à un Conſeil composé d'un petit nombre d'hommes, qui en étoient les ennemis declarez; qu'il y avoit dans les Dietes des perſonnes ſubornées par des promeſſes, & gagnées par toute ſorte d'artifices, qui ne travailloient qu'à tirer de l'argent de toutes parts, afin d'épuiſer les peuples & d'affoiblir par ce moyen les forces de l'Allemagne; qu'il falloit imputer toutes ces iniquitez à la cabale des Ecléſiaſtiques, qui l'emportoient toûjours par le nombre des

1 Les Eſpagnols & les Italiens.

HENRI II. 1552. fuffrages, & dont il étoit de l'interêt public de diminuer l'énorme puiffance ; que tout dépendoit généralement d'un feul homme de baffe naiffance, (il entendoit parler de Perrenot de Granvelle évêque d'Arras) qui n'étoit ni Allemand, ni même d'une nation alliée de l'Empire [1] ; que le fceau de l'Empire avoit paffé en des mains étrangeres ; & que les Allemands, qui vouloient faire quelque fortune à la Cour, étoient obligez d'apprendre les langues des autres nations [2] ; que les juges de la Chambre Imperiale leur étoient fufpects, & qu'on chaffoit des villes les anciens magiftrats, aufquels on en fubftituoit de nouveaux ; qu'on réduifoit enfin les Allemands à fouffrir dans leur pays des foldats étrangers, qui fe portoient à toute forte d'excès, & qui y commettoient les plus grands défordres. Il ajoûtoit dans ce même écrit, que tout le monde fçavoit combien il avoit rendu de fervices à l'Empereur, & qu'il avoit toûjours été prêt de combattre pour la gloire de ce Prince, au péril de fes biens & de fa vie : que pour récompenfe de tant de fervices, l'Empereur avoit permis à un infolent avanturier, nommé Louis d'Avila [3], de publier un Livre fur la guerre d'Allemagne, muni d'un privilege Imperial, dans lequel il parloit de cette nation fi féchement & fi froidement, qu'on diroit qu'il s'agit d'une nation obfcure & barbare ; enforte qu'il étoit évident que cet auteur s'étoit propofé de l'avilir par fon hiftoire; que tant d'indignitez infuportables à un homme d'honneur, & fur-tout à un Prince tel que lui, l'avoient enfin obligé de fe liguer avec d'autres Puiffances, & de joindre enfemble toutes leurs forces, pour le falut public, & pour la liberté commune. On croit qu'Albert s'emporta de cette maniere dans fon Manifefte contre d'Avila, parce que cet auteur, en parlant de la prifon du marquis Albert de Brandebourg, attribuoit dans fon Livre le malheureux fuccès de la journée de Rochliz à des intrigues amoureufes, qui occupoient alors fon efprit ; ce qui avoit extrêmement irrité ce Prince, qui aimoit paffionnement

1 Il étoit de Befançon & d'une baffe naiffance. Son pere qui s'éleva par fon efprit, & qui devint Chancelier de l'Empereur Charle V. étoit fils d'un Serrurier. Perrenot de Granvelle fon fils, évêque d'Arras & enfuite Cardinal, lui fucceda, & fut premier miniftre du même Empereur.

2 Les langues Italienne & Efpagnole.

3 Ce Louis d'Avila, felon quelques-uns, étoit frere de Henrico, qui a écrit l'hiftoire des guerres civiles de France, en Italien ; l'un & l'autre étoient de l'ifle de Chypre.

sa gloire, & avoit beaucoup de vanité. Il reprochoit encore à l'Empereur dans ce Manifeste, que, suivant une maxime de Granvelle, il avoit dit, que les volontez des Princes changeoient selon les tems; mais qu'il falloit toûjours obéir aux dernieres, à peine de la vie.

Manifeste du roi contre l'Empereur.

Le Roi Henri publia aussi en même-tems un Manifeste, qui contenoit ce qui suit. « Depuis la mort du Roi mon pere, & le » commencement de mon regne, je n'ai rien eu plus à cœur » (disoit ce Prince) que d'assûrer la tranquillité publique, » après avoir affermi la religion; & que de donner à mes al- » liez tous les secours qui m'étoient possibles. J'ai arrêté le » cours des désordres d'Ecosse, où les peuples devenus auda- » cieux, sous la minorité de leur Reine, ne respiroient que la » révolte: ce royaume doit à mes soins son ancienne splen- » deur. J'ai renouvellé les traités faits avec les Suisses, les fi- » deles alliez de la France; j'ai recouvré ce qu'elle avoit » perdu dans les guerres précédentes, & ayant repris Boulo- » gne sur les Anglois, j'ai rappellé les habitans dans leurs mai- » sons, & rétabli les gens de la campagne dans la possession & » la joüissance de leurs biens. J'ai affermi toutes mes conquê- » tes par une étroite alliance avec le roi d'Angleterre; j'ai fait » enfin une paix solide, & j'ai rendu à chacun ce qui lui ap- » partenoit. Mais tandis que je suis occupé du gouvernement » de mon Royaume, & que je ne songe qu'à affermir la paix, » on me trahit & on me dresse des embuches de toutes parts. » Qui ne sçait tout ce que l'Empereur a tenté contre moi à » la faveur des troubles de la Guienne? Pour venir à bout de » ses desseins, il a envoyé en Angleterre le comte de Buren, » dans la vûë de persuader à la Regence, de prendre les ar- » mes contre moi; & il a mis tout en usage pour faire réüssir » un dessein si condamnable. Il ne s'est pas borné à cette dé- » marche; il a fait éclater sa mauvaise volonté, en suggerant » à sa niéce, la veuve du duc de Lorraine, de me refuser l'hom- » mage, que les ducs de Lorraine ont de tout tems rendu à » mes prédécesseurs pour le duché de Bar, qui est sans contre- » dit un fief de ma Couronne. Jusqu'ici mes ennemis n'avoient » employé contre moi que la ruse & la fraude; mais ils ont » depuis peu levé le masque, en declarant la guerre aux Farne- » ses mes alliez, & en assiégeant la Mirandole. Ils sçavoient

HENRI II. 1552.

» que cette place étant depuis long-tems sous ma protection ; » ils ne pouvoient l'attaquer, sans me faire injure. De plus, » les princes d'Allemagne m'ont fait des plaintes bien fondées, & m'ont conjuré, par l'ancienne amitié qui regne entre nous, de ne pas leur manquer dans une occasion, où il » s'agit de la cause commune, & de s'opposer avec eux à l'oppression de la liberté publique. Car il n'est que trop vrai que » l'Empereur, sous prétexte de terminer les affaires de la religion, de faire la guerre au Turc, & de reprimer les révoltés, ne tend qu'à la ruine de la liberté du corps Germanique, qu'à fomenter la discorde & les factions, qu'à » épuiser peu à peu l'Allemagne d'hommes & d'argent ; afin » que le rempart de la Chrétienté étant une fois abattu, il puisse » fondre ensuite sur la France, & qu'il parvienne enfin à cette » Monarchie universelle de l'Europe, depuis long-tems l'objet » de ses désirs & de ses projets. Mais rien ne manifeste mieux » l'insatiable avidité de la Maison d'Autriche, que les artifices dont elle se sert, pour sacrifier l'Allemagne à ses interêts particuliers. Que l'on jette les yeux sur Utrecht, Liege » & Cambrai, qui dépendoient autrefois de l'Empire, & qui » sont devenus tributaires de cette Maison. Avec quelle ardeur les Représentans de la Maison de Bourgogne descenduë de mes Ancêtres, & qui a donné à celle d'Autriche » ses plus grands biens, & tout son lustre, veulent-ils s'emparer de Treves, de Cleves, de Juliers, de Gueldres, & de » cette partie du duché de Wirtemberg, qui est en deçà du » Rhin ? Qui ne seroit touché de voir le pays de Hesse indignement ravagé par les Espagnols, & devenu pour les » Princes voisins un spectacle de compassion & d'horreur ? » Ceux qui voyent tant d'excès, peuvent-ils attendre un meilleur sort, & échapper à l'ambition de cette Maison insatiable, s'ils ne s'arment de bonne heure, & tous ensemble, » contre cet ennemi commun ? Peut-on se souvenir, sans indignation, de ce Tribunal érigé à Spire, (après la défaite » de l'Electeur de Saxe, & l'emprisonnement du Landgrave » de Hesse, arrêté lâchement) où les Princes & les Députez » des villes étoient traînez durement, & où des Juges subornez faisoient massacrer les Allemands, comme des bêtes dans » une boucherie ?

» Or de peur que la posterité n'accuse les Princes, d'avoir » lâchement souffert qu'on opprimât l'ancienne liberté de leur » payis, ils se sont liguez avec moi, & renouvellant l'ancienne » alliance des deux nations, ils ont résolu de s'armer coura- » geusement pour le salut de leur Patrie. Indépendemment de » l'amour tendre que nous avons pour la nation Allemande, » des circonstances particulieres, injurieuses à notre Couron- » ne & à notre réputation, auroient suffi pour nous faire pren- » dre les armes. Je n'ai pas oublié l'action injuste & indigne, » commise à l'égard de Vogelsperger, homme recomman- » dable par sa naissance, & encore plus par son rare mérite: » lâchement trahi par son ami, & mis à la question, sans » qu'on ait pû lui faire avoüer rien, qui pût charger la France, » il a été condamné à mort par des Juges militaires; & son » service dans mes troupes, a été le seul crime qui lui a fait » perdre honteusement la vie. Je laisse à penser à tout le mon- » de, si ce jugement prononcé dans un tems, que la paix » subsistoit entre l'Empereur & moi, est conforme à l'équité, » & si le procedé de ce Prince est excusable. Parlerai-je du » Rhingrave, & des colonels Reckrod, Reiffemberg, & » Schertel, que l'Empereur a proscrits, parce qu'ils étoient à » mon service? Peu satisfait de les avoir indignement flétris, » il a mis leur tête à prix, & a autorisé, par cet exemple per- » nicieux, l'assassinat, & la maniere de tuer lâchement ses » ennemis.

Henri II. 1552.

» Frappé de tant de traits également injustes & cruels, je » me suis joint aux Princes d'Allemagne, pour entreprendre » une guerre, non seulement juste, mais necessaire. Je prends » Dieu à témoin, que tout le fruit que j'en attends, c'est de » remettre l'Allemagne dans son ancienne dignité, de garan- » tir sa liberté, de délivrer Jean Frederic de Saxe, & le Land- » grave de Hesse, de leur longue & injuste captivité, & de » donner par là un illustre témoignage des égards que j'ai » pour l'ancienne union, qui est entre les Rois de France & » les Princes d'Allemagne. Au reste, la violence n'est point » à appréhender dans cette guerre, & puisque la liberté pu- » blique en est le motif & l'objet, j'engage ma parole royale, » que je ferai tous mes efforts, pour empêcher que l'inno- » cent ne soit opprimé. Je prie aussi tout le monde de fermer

HENRI II.
1552.

» les oreilles aux calomnies de mes ennemis, qui se déchaî-
» nent contre moi ; comme si mes intentions n'étoient pas
» conformes à mes discours, & que j'eusse dessein de persé-
» cuter les Ecclésiastiques, dont les interêts m'ont toûjours
» été très-chers, & dont je proteste au contraire, que je pren-
» drai volontiers la défense, pourvû qu'ils n'entreprennent
» rien contre moi, ni contre mes alliez ; puisque je n'ai d'au-
» tre but, que de procurer, par les voyes les plus légitimes,
» la sûreté des peuples, & la paix de l'Eglise. Je ne dé-
» sespere pas qu'on ne la puisse obtenir du Ciel, si rapportant
» tout à sa gloire, qu'elle interesse, nous le sollicitons avec des
» vœux ardens, & avec une conscience pure & dégagée de
» tout desir ambitieux. Cependant nous demandons, que
» l'on ne s'oppose ni à nous, ni à nos alliez, dans une
» guerre si juste, & qu'aucontraire chacun y contribuë de
» ses propres forces. Que si quelqu'un est assez téméraire pour
» oser résister, ou à nous ou à nos alliez, qu'il sçache qu'il éprou-
» vera les effets de nôtre colere, & que nous le poursuivrons
» à feu & à sang. Pour arrêter le progrez de ce mal, nous
» couperons sans pitié tout ce que nous trouverons de corrom-
« pu, de peur que le reste ne se corrompe. Au reste s'il y a
» quelque chose que l'on puisse justement exiger de moi, j'ai
» donné ordre à Jean de Fresse évêque de Bayonne mon Am-
» basseur, de répondre aux demandes qu'on lui fera, avec un
» entier pouvoir d'y satisfaire, & je vous prie, vous Princes,
» & vous Villes d'Allemagne, d'ajoûter foi à ce qu'il vous
» dira. » Ce Manifeste, répandu dans l'Allemagne, fut différem-
ment reçû, selon les différens interêts qui y partageoient alors
tous les esprits.

Guerre des Confederez contre l'Empereur.

Quoique l'électeur Maurice fût le principal auteur de la Li-
gue, il se comportoit néanmoins avec beaucoup d'art & de
dissimulation ; il s'efforçoit de persuader à tout le monde, qu'il
n'agissoit que par les pressantes sollicitations de ses beaux-fre-
res, les fils du Landgrave ; & il disoit même qu'un accom-
modement n'étoit pas impossible. Le premier jour de Mars
il fit une assemblée générale de ses Etats ; il y exposa le sujet
de son différend avec les enfans du Landgrave, qui le som-
moient, disoit-il, de tenir la parole qu'il leur avoit donnée ;
il ajoûta qu'il ne pouvoit plus trouver de subterfuges, ni éluder
leurs

leurs justes demandes; qu'il avoit donc résolu de les aller trouver, suivant la parole qu'il leur avoit donnée; qu'il ordonnoit à ses sujets d'obéir pendant son absence à Auguste, son frere, & qu'il vouloit qu'on levât incessamment des troupes, pour garder les frontieres du payis. Il alla trouver en effet les fils du Landgrave, & étant aussi-tôt, de leur consentement, retourné dans ses Etats, il y mit ordre à ses affaires. Il laissa auprès de son frere quelques personnes de bon conseil, & puis alla joindre ses troupes qui étoient, comme en quartier d'hiver, répanduës dans la Thuringe, où, comme on en étoit convenu, le prince Guillaume son beau-frere devoit bien-tôt se rendre. Il arriva à Erlebach le 19 de Mars, d'où il écrivit, conjointement avec l'évêque de Bayonne ambassadeur du Roi, à la ville de Francfort, pour l'exhorter à ne point recevoir de garnison Impériale.

Cette ville, à qui le passé étoit encore présent, ayant fait une réponse équivoque, on ne jugea pas à propos de la solliciter davantage. Six jours après, l'électeur Maurice & le Prince Guillaume ayant joint leurs troupes, se rendirent ensemble à Schweinfurt. Maurice dit au prince Guillaume, qu'Henri Burgrave de Misne * son parent, de l'illustre maison de Plawischen [1], & chancelier de Bohême, l'étoit venu trouver, en partant de Misne, pour parler d'accommodement au nom du roi Ferdinand, & qu'il croyoit même que l'Empereur avoit donné pouvoir à son frere de traiter de la liberté du Landgrave. Le prince Guillaume consentit à traiter, & dit en présence de l'Ambassadeur de France, qu'il ne rejetteroit pas les propositions du Roi Ferdinand. De là ils passerent par Rotenbourg (où le marquis de Brandebourg se joignit à eux) par Duenckespiel, & par Nordlingue; & trois jours après ils arriverent tous ensemble à Donawerd. Ils se rendoient maîtres de toutes les villes par où ils passoient; y changeoient les Conseils que l'Empereur avoit depuis peu établis dans ces villes, & ils en tiroient de grandes sommes d'argent, & du canon.

* ou Meissen.

Donawerd n'est éloigné que de neuf milles d'Ausbourg, où l'Empereur avoit mis en garnison quatre compagnies d'infanterie. Les Conféderez ayant eu avis quelque tems auparavant, qu'une partie de la muraille étoit tombée, & avoit

1. Ce Prince lui succeda dans la suite, comme on verra au Livre XII.

HENRI II. 1552.

rempli le foſſé, ils partirent la nuit du vingt-neuf de Mars, marcherent ſans s'arrêter, & arriverent le premier jour d'Avril ſur le midi devant Auſbourg. Leur arrivée inattenduë répandit l'allarme dans la ville, qui ſe diſpoſa néanmoins à ſe défendre; mais la garniſon peu nombreuſe, à qui la fidelité des habitans étoit ſuſpecte, voyant l'ennemi dehors & dedans, ſe retira, bagues ſauves, quatre jours après. Les Conféderez, maîtres de la ville, rétablirent l'ancien Conſeil, que l'Empereur avoit aboli, & rendirent aux quartiers le droit de ſuffrage qu'il leur avoit ôté. Enſuite ils écrivirent aux villes de la haute Allemagne, & particulierement à ceux de Nuremberg, pour les exhorter à ſe trouver à Auſbourg ſur la fin du mois*; ils écrivirent auſſi à ceux d'Ulme, qui eſt à deux journées d'Auſbourg, pour les inviter à entrer dans la Ligue, & à contribuer aux frais de la guerre. Mais cette ville ſe défiant du ſuccès d'une telle entrepriſe, ne ſe montra pas diſpoſée à les ſatisfaire. Les Conféderez arriverent devant la ville le 12 d'Avril: ayant d'abord été ſaluez de quelques volées de coups de canon, ils demanderent en réparation de cette injure, trois cens mille écus d'or, avec menace de les traiter en ennemis, s'ils ne leur payoient cette ſomme. Cependant, après les avoir aſſiégez inutilement pendant ſix jours, ils ſe retirerent, ſans avoir reçû d'argent, à Stockach dans le pays d'Hegaw, où on leur paya un quartier des ſommes que le Roi leur avoit promiſes; & en même tems pour ſûreté on leur donna en ôtage Jean de la Marck ſeigneur de Jamets: Henri de Lenoncourt comte de Nanteuil, qui étoit deſtiné auſſi pour en ſervir, mourut en chemin. Les Conféderez donnerent réciproquement au Roi le duc de Mekelbourg, & le prince Philippe de Heſſe. Le dernier jour d'Avril, les Conféderez camperent encore ſur le Danube un peu au deſſous d'Ulme, après avoir laiſſé le marquis de Brandebourg dans le territoire de cette ville pour y faire le dégât, & pour l'obliger à contribuer. Ce Prince fit capituler le château d'Hellffenſtein ſitué ſur une éminence, & tira de Geizlingen à trois milles d'Ulme, & de quelques autres places, dix-huit mille écus d'or.

* c'étoit le mois d'Avril.

Pendant que les Princes étoient à Auſbourg, Maurice étoit allé à Linz, ville ſituée ſur le Danube en Autriche, pour ſçavoir du roi Ferdinand chargé de l'accommodement, quelles conditions de paix il avoit à propoſer. L'Empereur avoit écrit

aux princes de l'Empire, & les avoit exhortez à s'employer pour la paix, & à éteindre une étincelle capable d'allumer un grand feu. Quelques-uns ayant imploré ſon ſecours, en lui remontrant qu'ils n'étoient pas aſſez forts pour réſiſter à la Ligue ; il leur répondit, pour les raſſurer, qu'il eſperoit, que le traité, auquel il contribueroit de tout ſon pouvoir, auroit un heureux ſuccès; mais que s'il ne réuſſiſſoit pas, il leur promettoit de les défendre, & d'employer toutes ſes forces pour faire la guerre, avec la même ardeur, qu'il mettoit en uſage tout ſon crédit pour procurer la paix.

Maurice arrivé à Linz propoſa les conditions ſuivantes: Qu'on mît en liberté le Landgrave ; qu'on terminât les différends touchant la Religion; qu'on établît une autre forme dans le gouvernement; qu'on fit la paix avec le Roi de France leur ami & leur allié; qu'on fit grace aux proſcrits, ſans oublier le colonel Heydeck, qui s'étoit mis ſous la protection de Maurice, dans le tems du ſiége de Magdebourg. L'Empereur n'avoit pas oſé mettre à prix la tête de cet Officier général, comme celle de pluſieurs autres, de peur d'offenſer l'Electeur; mais ſon Conſeil eût dû comprendre qu'une faveur ſi legere n'étoit pas capable de calmer le couroux d'un Prince ſi fier, pour qui la priſon de ſon beau-pere étoit une affront, qu'il ne pouvoit pardonner. Le roi Ferdinand accompagné de l'archiduc Maximilien ſon fils, d'Albert duc de Baviere ſon gendre, & des Ambaſſadeurs de l'Empereur, répondit pour tous ceux qui étoient préſens : Que ſa Majeſté Impériale ne refuſoit pas de mettre le Landgrave en liberté, pourvû qu'on mît bas les armes; qu'il ſouhaitoit qu'à la prochaine diete on traitât ſérieuſement les affaires de la Religion & de l'Etat; qu'il ne trouvoit pas bon qu'on eût parlé du Roi de France, avec qui il étoit en guerre, comme d'un ami, & d'un allié de l'Empire; que Maurice pourroit néanmoins ſçavoir de ce Monarque, à quelles conditions il vouloit faire la paix; que les proſcrits pourroient obtenir leur grace, pourvû qu'ils ſe ſoumiſſent à l'édit que l'Empereur avoit publié. Le roi Ferdinand demanda encore, qu'après la concluſion de la paix, Maurice ſe joignît à lui pour la guerre de Hongrie, & qu'il empêchât, que les ſoldats levez pour le ſervice de la Ligue ne priſſent parti dans les troupes de France. L'Electeur ayant répliqué, qu'il ne pouvoit rien décider,

HENRI II. 1552.

sans avoir parlé aux alliez, on se retira de part & d'autre; & l'on differa le traité jusqu'au 26 de Mai, avec promesse de s'assembler à Passaw, ville sur le Danube, au- dessus de Linz, près de l'embouchure de la riviere d'Inn.

Le prince Guillaume de Hesse, & le prince Jean Albert de Mekelbourg conduisirent leurs troupes à Gundelfingen le premier jour de Mai, & y attendirent huit jours l'électeur Maurice, qui revenoit de Linz. Dès le lendemain de son arrivée, on fit ranger l'armée en bataille auprès de Laugingen, dans les Etats de l'électeur Palatin Henri Othon, qui s'étoit joint aux Conféderez. Ce Prince venoit de recouvrer par leur secours toutes les terres, dont l'Empereur s'étoit emparé. Le cardinal Othon Truschés *, évêque d'Ausbourg, Prélat peu riche, & à qui les guerres précedentes avoient porté un grand préjudice, partit alors pour Rome, dans le dessein, disoit-il, d'obtenir du Pape des pensions & des benefices, & de se dédommager des pertes qu'il avoit essuyées.

* ou Truchsess.

Défaite des Impériaux par les Conféderez.

Le roi Ferdinand avoit obtenu des Conféderez une tréve, qui devoit commencer le 26 de Mai, & finir le 8 de Juin; mais changeant de résolution ils prirent le chemin des Alpes, & s'avancerent du côté que l'Empereur assembloit des troupes, auprès de Reut. Ils arriverent au pied des montagnes, & Maurice, suivant l'avis de l'ambassadeur du Roi, s'avança pour empêcher les levées de l'Empereur; il campa auprès de Fiessen, à l'entrée de la riviere du Lech qui baigne les remparts d'Ausbourg, & envoya quelques espions pour apprendre des nouvelles des ennemis. Informé qu'ils s'étoient emparez de l'entrée des détroits, & qu'ils s'y étoient si bien fortifiez, qu'il étoit impossible de les forcer, il détacha l'élite de l'armée, qui, dans quelques légeres escarmouches, fit plusieurs prisonniers, qu'on emmena au camp. Cependant on apprit avec plus de certitude les mouvemens des Impériaux : le lendemain on s'avança avec toute l'infanterie, & deux cens maîtres seulement, & on se rendit à Fiessen, assez proche de Reut, où les Impériaux s'étoient arrêtez, & avoient mis sur les avenuës environ huit cens hommes, & deux pieces de canon, pour s'opposer aux ennemis qui viendroient de ce côté là.

Les Conféderez firent leur attaque, & étant entrés dans les défilez, ils chasserent l'ennemi de son poste, & se rendirent

maîtres du camp. La fuite des Imperiaux jetta un si grand effroi dans Reut, qu'on ne put ranger en bataille les troupes qui y étoient, & les disposer au combat. Les Imperiaux furent entierement défaits, sans qu'il en coûtât beaucoup aux Confédérez, & ils perdirent avec un drapeau, mille hommes, ou pris, ou tués, ou noyez dans le Lech. Les Confédérez fiers de ce succès poursuivirent leur victoire, & allerent attaquer le fameux château d'Erenberg. Comme la Fortune se declaroit pour eux, ils prirent d'abord une redoute, qui en défendoit l'approche, & tout le canon qui y étoit. Il ne restoit plus que le château situé sur un rocher escarpé de toutes parts, & imprénable, au jugement de tout le monde. Mais un berger, qui, au bruit de l'arrivée des ennemis, s'étoit caché derriere le roc, ayant apperçu une chevre qui montoit à travers les halliers, la suivit; & après avoir bien remarqué ce sentier, il en alla donner avis aux Confédérez, guidé par l'espoir de quelque récompense: ils y monterent aussi-tôt conduits par ce berger. La garnison voyant l'ennemi parvenu avec audace jusqu'à ce lieu inaccessible, fut obligée de se rendre. De treize compagnies qui étoient dans le château, il n'y en eut que quatre, qui s'échaperent dans le feu de l'action; les Confédérez y perdirent peu de monde, & firent trois mille prisonniers.

Prise du château d'Erenberg.

Comme Maurice vouloit attaquer Inspruch, les troupes de Reiffenberg se mutinerent, & declarerent qu'elles n'iroient pas plus loin, si on ne leur donnoit une paye extraordinaire, à cause de la prise d'Erenberg. Ce Prince fit saisir celui qui paroissoit le plus mutin: mais les autres se croyant maltraitez dans la personne de leur camarade, s'échaufferent, prirent leurs armes, & poursuivirent leur Général, que la fuite put à peine garantir de leur fureur. On calma néanmoins cette émeute, qui auroit pû être très préjudiciable aux affaires des Confédérez. On envoya par le chemin des Alpes, qui étoit alors libre, deux regimens vers Inspruch, qui n'est qu'à deux journées de là, & on en laissa un, avec toute la cavalerie à Fiessen, pour garder les passages. Le lendemain Maurice & ses alliez se joignirent à Zierte, à deux milles d'Inspruch, avec l'infanterie qu'ils avoient envoyée devant. L'Empereur malade, malgré les grandes pluyes, sortit cette même nuit d'Inspruch à la hâte & en desordre; & y ayant laissé tout son équipage, il se mit

Fuite de l'Empereur & de son frere Ferdinand.

en chemin dans une litiere, à la clarté des flambeaux; accompagné du roi Ferdinand son frere, arrivé depuis peu de Linz, de tous les Ambassadeurs & Envoyez des Princes étrangers, & de toute sa cour. Il prit d'abord la route des Alpes, qui conduit à Trente, & coupant ensuite à gauche, il se rendit en diligence à Villach, ville située sur la riviere de Drab, sur les frontieres du Frioul, & du Nortgaw [1]. C'étoit un spectacle singulier de voir tous ces Seigneurs marcher à pié, faute de chevaux, par des chemins glissans & fangeux, & les maîtres & les valets confondus ensemble, se prêter réciproquement la main, dans une si fâcheuse conjoncture qui les rendoit tous égaux.

Cette fuite si peu séante à un Empereur, & si peu digne de ce fier vainqueur, qui cinq ans auparavant avoit donné des fers à toute l'Allemagne, fut l'effet de sa trop grande déférence aux conseils du duc d'Albe, qu'il préfera à ceux de Castaldo. Enflé de sa victoire, il étoit devenu sévére & inflexible, & il s'étoit mis peu en peine du ressentiment de l'électeur Maurice, qu'il avoit irrité, en retenant prisonnier si long-tems & si indignement le Landgrave son beau-pere. Frapé enfin, mais trop tard, de la situation fâcheuse où l'avoient réduit les conseils du duc d'Albe & de l'évêque d'Arras, il rendit la liberté, avant de sortir d'Insprùch, au duc Jean Fréderic de Saxe, pour dérober à ses ennemis l'honneur d'avoir tiré de prison un si grand Prince; persuadé d'ailleurs qu'il y alloit de sa gloire de faire dire qu'il l'avoit délivré de son propre mouvement. Mais Jean Fréderic de Saxe, qui ne vouloit devoir sa liberté qu'aux Conféderez, dédaigna de l'accepter de la main de l'Empereur, & continua de le suivre par-tout où il alloit.

L'électeur Maurice arriva à Inspruch, la même nuit que l'Empereur en partit, & trouva prêt le souper qu'on avoit destiné pour sa Majesté Imperiale. Après l'avoir poursuivi quelque-tems, il revint sur ses pas. On ne toucha à rien de ce qui appartenoit au roi Ferdinand & aux habitans d'Inspruch; mais tout ce qui étoit à l'Empereur, aux Espagnols & au cardinal d'Ausbourg, haï particulierement des Conféderez, fut abandonné au pillage.

Cependant l'Empereur arriva à Villach, où il rencontra un

1 Ce pays appellé par les Latins *Noricum*, comprend la Baviere, l'archevêché de Saltzbourg & le haut Palatinat du Rhin, où est Amberg.

Ambassadeur de Venise, avec quelque cavalerie. Encore effrayé de ce qui lui avoit fait prendre la fuite, il résolut de partir aussi-tôt, croyant que c'étoient des troupes ennemies ; mais l'Ambassadeur l'assûra que ceux, dont il se défioit, étoient ses amis, & que la République lui avoit envoyé ces troupes pour le servir, s'offrant de se rendre lui-même otage, pour l'assûrance de la parole qu'il lui en donnoit. Ce qui augmenta la crainte de l'Empereur, fut que, sur le bruit de l'approche des Confederez, la République fit faire des levées, suivant sa coûtume, & envoya des garnisons sur les frontieres. L'Empereur craignant que les Venitiens ne fussent d'intelligence avec ses ennemis, trembla une seconde fois, & ne pensa plus qu'à chercher un azile. Mais l'Ambassadeur l'ayant assûré de nouveau, que ces levées n'étoient faites que pour défendre les frontieres de l'Etat, & pour le servir lui-même, il revint enfin de sa terreur panique.

HENRI II. 1552.

Le Roi Ferdinand fit demander à Maurice, quels étoient les motifs de cette guerre, de quoi il se plaignoit & ce qui l'avoit engagé à prendre si subitement les armes contre l'Empereur, & à entrer sur ses terres. Maurice fit réponse, qu'il n'avoit point pris les armes contre l'Empereur, mais seulement contre le duc d'Albe, contre l'évêque d'Arras, & contre les autres ministres & membres du Conseil de sa Majesté Imperiale, qui étoient ses ennemis ; que ses alliez & lui n'avoient jamais manqué d'affection pour l'Empereur ; que l'espérance d'exterminer enfin les ennemis de la nation Allemande leur avoit fait prendre les armes, & qu'ils ne les mettroient bas, que lorsqu'ils y auroient réüssi ; que pour lui, sans un motif si légitime, il auroit déjà congedié l'armée, & se seroit rendu à Passaw au jour marqué. Comme il ne restoit plus que trois jours jusqu'au commencement de la tréve, dont on étoit convenu [1], Maurice alla à Passaw, tandis que l'Empereur attendoit à Villach les troupes qu'André Doria devoit lui emmener d'Espagne. Les Confederés retournerent ensuite à Fiessen par le même chemin qu'ils étoient venus, & après s'y être rafraichis quelque tems, ils allerent à Eychstat, ville épiscopale de

1 La tréve devoit commencer le 26 de Mai, & finir le 8 de Juin. Or comme le 23 de Mai étoit passé, il ne restoit plus que trois jours, jusqu'au commencement de la tréve, lorsque Maurice s'en alla à Passaw. Les Confederez retournerent à Fiessen le 28 de Mai.

HENRI II. 1552.

Le Roi commence la guerre contre l'Empereur.

Baviere ; d'où étant partis le ſept de Juillet, ils ſe rendirent en quatre jours à Rotenbourg, ville ſituée ſur la riviere de Duber en Franconie.

Pendant tous ces troubles, le Roi commença la guerre contre l'Empereur, ſuivant le traité de la Ligue. Mais il n'y eut pendant l'hiver que quelques legeres eſcarmouches entre les garniſons voiſines. Ce Monarque ſe rendit à Paris, avant que d'aller joindre l'armée, & ayant repréſenté au Parlement les motifs légitimes de cette guerre, il leur recommanda la vigilance ſur cette partie des affaires publiques, dont le ſoin leur eſt eſſentiellement confié. Etant enſuite allé à ſaint Denis, lieu célébre par la ſépulture de nos Rois, & par les reliques de pluſieurs Martyrs, il continua ſon chemin par Meaux & par Château-Thierry, pour ſe rendre à Châlons ſur Marne, avec la Reine & toute ſa Cour. Cependant le connêtable de Montmorenci s'étoit avancé juſqu'à Vitri, qui étoit le rendez-vous de toutes les troupes. Outre les garniſons des places frontieres, le Roi avoit fait venir du Piémont vingt compagnies de vieux Corps, qui formoient environ deux mille hommes de pié ; il avoit fait lever auſſi dans les provinces de Guienne & de Languedoc, trente-cinq compagnies ou Enſeignes [1], qui faiſoient dix mille hommes d'infanterie ; Gaſpard de Coligni de Châtillon, colonel de l'infanterie Françoiſe, avoit le commandement de toutes ces troupes. Il y avoit encore aux environs de Toul deux Regimens Allemands, chacun de dix compagnies, commandez par le Rhingrave Philippe, & deux autres dans le Baſſigni, aux ordres du colonel Reckrod. Le colonel Schertel avoit amené trois mille hommes demi nuds, mais braves ſoldats, qui s'étoient diſtinguez dans les guerres précedentes. L'armée étoit donc compoſée de quinze mille Allemands, de quinze cens Gendarmes, de deux mille Chevaux, & d'autant d'Arquebuſiers à cheval, commandez par Claude de Lorraine, duc d'Aumale, frere du duc de Guiſe. Le Connêtable, à la tête de cette armée, alla droit à Toul, dont les habitans vinrent au-devant de lui avec les clefs des portes, & le reçurent dans leur ville.

Le Roi s'arrêta à Joinville, à cauſe d'une maladie ſurvenuë à la Reine, à qui une dangereuſe fluxion fit tellement

1 Les Compagnies ou enſeignes étoient d'environ trois cens hommes.

enfler

HENRI II. 1552.

enfler la langue, qu'elle en perdit la parole, & qu'on la crut morte. La triftesse s'étoit déjà répanduë, & toute sa maison l'avoit presque abandonnée, excepté le cardinal de Châtillon, qui étoit peu courtisan, mais qui par une sincere & respectueuse affection pour la Reine, étoit assidu auprès de son lit, avec Diane de Poitiers, que la vie de cette Princesse interessoit beaucoup, parce que le Roi eût pû se refroidir pour elle, en épousant une autre femme. Enfin une saignée à la langue redonna la parole à la Reine : le Roi séjourna dans cette ville jusqu'à son entiere guérison. Christine *, veuve de François duc de Lorraine, & niéce de l'Empereur, y vint alors trouver le Roi, dans la crainte que les Etats de son fils ne fussent en danger, pendant la guerre que son oncle avoit à soûtenir en Allemagne. Le Roi la reçut bien, & après quelques entretiens secrets, lui dit : que l'amitié qu'il avoit pour son fils, lui faisoit souhaiter qu'il fût élevé en France avec le Dauphin ; il lui fit même espérer une alliance, dont l'idée ne fut pas vaine dans la suite.

* Fille de Christierne II. & d'Elizabeth d'Autriche, sœur de Charle V.

Le Connêtable se rendit à Pont-à-Mousson, ville agréablement située sur le Moselle. A quatre milles de là est l'Abbaye de Gorze, place forte, où étoit un Capitaine Espagnol avec quelques soldats, qui faisoient souvent des courses dans le pays voisin. Ce Capitaine, sommé de se rendre, fit une réponse fiere ; mais après que la brêche eût été faite, il périt avec toute sa garnison, & fut ainsi puni de sa résistance téméraire.

Les François s'emparent de Metz.

Le Connêtable vint ensuite devant Metz : après avoir disposé ses troupes aux environs de la ville, il fit sçavoir aux habitans l'arrivée du Roi, & leur commanda de lui ouvrir les portes. Les Magistrats & les Bourgeois formoient alors deux partis dans cette ville. Ceux-là, considerant que la reddition de la place les dépoüilleroit de leur autorité, tiroient l'affaire en longueur, alléguant les libertez & les privileges qui leur avoient été accordez par les Empereurs & les Rois de France. Les autres au contraire, ravis de se soustraire à un empire, dont ils avoient senti la dureté, épris d'ailleurs de l'amour de la nouveauté, qui a toûjours des attraits pour le peuple, désiroient avec ardeur que le gouvernement prit une face nouvelle. Enfin les principaux de la ville,

Henri II. 1552.

gagnez par le cardinal de Lenoncour leur évêque, se déclarerent pour nous. Pressez de répondre, menacez même du canon, s'ils n'obéïssoient promptement, ils prierent le Connêtable, & les Princes qui étoient avec lui, par l'entremise d'Imbert de la Platiere Bourdillon, de ne point user de violence, & ils leur promirent de les recevoir dans la ville avec deux compagnies d'infanterie. Telles furent les conditions du traité; mais les habitans de Metz furent bien trompez, par rapport à l'exécution, dans laquelle on usa de supercherie. Au lieu de deux compagnies, qui ne devoient être chacune que de trois cens hommes, on fit entrer dans la ville deux compagnies, qui faisoient en tout quinze cens hommes des meilleures troupes de toute l'armée. Le Connêtable y entra, avec Antoine duc de Vendôme, Jean duc d'Enghien, Louis prince de Condé, Louis duc de Montpensier, Charle de la Rochesuryon, tous princes de la Maison de Bourbon. Il fut encore accompagné de François de Cleves duc de Nevers, de Jacque de Savoye duc de Nemours, de René de Lorraine marquis d'Elbeuf, de René de Rohan, & d'un grand nombre d'autres seigneurs. Ceux de Metz, effrayez de voir un plus grand nombre de soldats qu'ils n'attendoient, voulurent réparer leur faute, en fermant les portes : mais il n'étoit plus tems ; nos troupes superieures les repousserent vivement, & toute l'armée défila dans la ville.

Le Roi ayant passé les fêtes de Pâques à Joinville, en partit sur la nouvelle de cet heureux succès; accompagné de François de Lorraine duc de Guise, de Robert de la Marck prince de Sedan, maréchal de France, du maréchal d'Albon de Saint André, de Claude Gouffier [1] sieur de Boisy, grand Ecuyer ; des Gentilshommes ordinaires de sa chambre, de deux cens gentilshommes ordinaires de sa Maison, commandez par Boisy & Jean de Crequi Canaples ; de quatre cens hommes de la garde, tant Françoise qu'Ecossoise, de deux cens Suisses, & des chevaux-legers du Dauphin, du duc

1 La maison de Gouffier est de Poitou. Il y a eu un Gouffier premier Chambellan de Charle VII. Le fameux Guillaume Gouffier, connu sous le nom d'Amiral de Bonnivet, fut le favori de François I. & la cause de tous ses malheurs, par les mauvais conseils qu'ils lui donna. L'Amiral, qui d'ailleurs étoit brave, fut tué à la bataille de Pavie en 1525. Claude Gouffier grand écuyer de France, dont il est parlé ici, étoit fils d'Artur Gouffier frere aîné de l'Amiral.

d'Aumale, & du maréchal de S. André. Il laiſſa la Régence du Royaume à la Reine aſſiſtée de l'amiral d'Annebaud, qui pendant ſon abſence devoit lui donner ſes conſeils, & remedier à tous les accidens qui pourroient arriver. Trois jours après la reddition de Metz, le Roi fit ſon entrée à Toul, où il fut reçû avec des témoignages d'une joie univerſelle. Il jura ſolemnellement de conſerver les droits & les privileges de la ville; & après avoir donné le gouvernement de la place au ſieur desClavelles, avec trois compagnies Françoiſes d'infanterie, il ſe mit en marche le lendemain avec la même ſuite, augmentée du Regiment de Schertel, & des nouvelles troupes levées en Gaſcogne, qui étoient reſtées hors de la ville avec ſix pieces de canon, & prit le chemin de Nancy. Là eſt un ſuperbe Palais, qui ne le cede en magnificence à aucune maiſon royale. Lorſqu'il fut à peu de diſtance de la ville, le duc de Lorraine, encore enfant, vint au-devant du Roi, accompagné de Nicolas de Vaudemont ſon oncle & de la plûpart des Seigneurs du pays. Le Roi fut reçû à Nanci avec de grandes démonſtrations de joie. Deux jours après ſon arrivée, le Roi ayant aſſigné à Chriſtierne, mere du Duc ce qu'elle pouvoit prétendre, à raiſon de ſa dot & de ſon doüaire, & ayant fait le prince de Vaudemont gouverneur de Nanci & de toute la Lorraine, il chargea Bourdillon de conduire le jeune Duc à Rheims, où étoit le Dauphin de France, pour y être élevé avec lui. Ce procedé fut très-ſenſible à la Ducheſſe doüairiere, qui demeuroit par là privée de ſon fils, abandonné à un Prince ennemi de l'Empereur ſon oncle. Le Roi alla enſuite à Condé, maiſon de plaiſance des princes de Lorraine, & dont les rivieres de Muz, de Madon & de la Moſelle, rendent la ſituation très-riante.

HENRI II. 1552.

Le Roi étant parti pour ſe rendre à Pont-à-Mouſſon, qui eſt à ſept milles de Condé, il ne fut pas plûtôt à la vûë de cette ville, que ſon armée vint au-devant de lui. L'infanterie diviſée en trois corps précédoit la cavalerie, qui étoit des plus leſtes. Le Roi fut ſalué par pluſieurs décharges de mouſqueterie, & par tous les canons, que Jean d'Eſtrées, Grand-Maître de l'Artillerie, eut ſoin de faire tirer. Ce Prince paſſant enſuite devant toute l'armée rangée en bataille, prit le chemin de Metz, dont les habitans témoignerent, à ſon entrée, une joye

HENRI II. 1552.

apparente, & diffimulerent le chagrin qu'ils avoient d'avoir été trompez. On confirma les privileges de la ville, & on délibera enfuite fur la forme du gouvernement public, & fur les fortifications de la place. Il fut réfolu qu'on abattroit quelques maifons de plaifance, qu'on jugea capables d'incommoder; & par l'avis des Ingenieurs, on retrancha de l'enceinte de la ville un coin commandé par une colline. Sur les plaintes formées contre l'infolence des foldats, il leur fut défendu fur peine de la vie, de rien prendre qu'en payant, d'infulter leurs hôtes en aucune maniere, de les quitter fans les avoir entierement fatisfaits, & enfin de tirer jamais l'épée contr'eux. Le Connêtable tint la main à l'exécution de cette Ordonnance pendant toute la guerre. La garnifon de Thionville, que les Allemands appellent Dietehofen ou Didenhoven, faifoit fouvent des forties contre nos troupes, qui étoient répanduës dans le pays de Luxembourg; quelques-uns même de nos gens, que l'envie de piller avoit fait écarter du camp, s'étoient vû enlever leur bagage.

Le Roi demeura trois jours dans la Ville & en donna le gouvernement à Artus de Coffé de Gonor, frere de Briffac; il y laiffa la compagnie des Gendarmes du comte de Nanteüil qui avoit été promis à l'électeur Maurice pour otage, & étoit mort en chemin, comme je l'ai déjà dit; deux cens Chevaux-legers, deux cens Arquebufiers à cheval, & douze compagnies d'infanterie; il fe rendit enfuite en trois jours à Luneville, d'où il envoya le 28 de Mai à Ausbourg François de Montmorenci, fils du Connêtable, le comte Honorat de Villars, de la maifon de Savoye[1], & le comte Rhingrave, pour apprendre des nouvelles de l'Electeur, que l'on difoit s'être déjà mis en campagne. On laiffa à Luneville une compagnie d'infanterie, pour la fûreté des convois, qui devoient paffer par là, & on fe rendit à Blamont, ville agréablement fituée, & qui avoit été affignée à Chriftine doüairiere de Lorraine pour le lieu de fa réfidence. Comme il falloit paffer par des chemins difficiles & dangereux, on fe hâta de fe rendre à Sarbourg.

Traité du Roi avec le Pape.

Le Roi étant à Ubigni apprit que fes Miniftres avoient conclu un traité avec le Pape. Perfuadé que par ce traité fes forces étoient devenuës plus grandes, & que celles de l'Empereur

1 Il étoit fils de René legitimé de Savoye, comte de Tende & de Villars.

en étoient affoiblies, il résolut de pousser plus vivement la guerre. Le Cardinal de Tournon étoit l'auteur de ce traité; il s'étoit apperçu que le Pape, qui aimoit le repos & les plaisirs, n'avoit aucun goût pour la guerre, & n'étoit excité à la faire que par l'ambition des autres Princes; & que d'ailleurs il étoit ennemi de la dépense, inévitable néanmoins dans la guerre dont il s'agissoit: il profita des dispositions du Saint Pere, pour le faire souscrire à ce qu'il desiroit. On proposa donc plusieurs conditions, & on s'arrêta enfin à celles-ci: Que le Pape pendant cette guerre se tiendroit neutre entre l'Empereur & le Roi; Qu'il y auroit suspension d'armes pour deux années, pendant lesquelles ceux de Parme, de la Mirandole & de Castro n'entreprendroient rien contre l'Empereur & ses alliez; Que le Pape ne donneroit à l'un ou à l'autre parti aucun secours ni d'hommes ni d'argent, ni d'aucune sorte de munitions; Qu'il ne laisseroit faire dans ses terres aucunes levées, & qu'il ne donneroit ni passage ni vivres aux armées de France & de l'Empire; Que Castro seroit rendu à Horace Farnese, à condition que les deux Cardinaux ses freres, Alexandre & Rainuce, se rendroient caution pour lui envers le Pape; Qu'on feroit retirer les troupes de sa Sainteté qui assiégeoient la Mirandole, & qu'on donneroit un certain tems à l'Empereur, pour se déliberer s'il consentiroit à cette tréve, en ce qui regardoit les territoires de Parme & de la Mirandole.

Le Pape ajoûta à ces conditions, qu'il seroit permis après deux ans à Ottavio Farnese, de traiter avec lui ou avec tout autre, sans le consentement du Roi. Il donna ordre ensuite au Nonce qui étoit à la Cour Imperiale, de communiquer ce traité à l'Empereur. Ce Prince, déjà accablé du fardeau de la guerre, répondit seulement, que sa Sainteté ne devoit pas oublier les anciens traitez qu'ils avoient faits ensemble, & se souvenir combien il avoit été fidéle & exact à en observer toutes les conditions, & qu'il avoit dépensé deux cens mille écus d'or dans la guerre entreprise pour soûtenir la dignité du S. Siége, & pour la propre conservation de la personne du Pape. Cependant l'Empereur esperoit beaucoup de Jean-Baptiste del-Monte, & se flatoit qu'animé du desir de la gloire, & encore plus de l'espérance d'obtenir de lui la Mirandole, comme fief de l'Empire, après qu'elle auroit été soûmise, il

HENRI II.

1552.

Guerre d'Italie. Mort de Jean del-Monte neveu du Pape.

entretiendroit le feu en Italie, & vaincroit enfin la répugnance que le Pape son oncle témoignoit pour la guerre.

Mais par malheur, dans une sortie que fit la garnison de la Mirandole, composée de François, sur les assiégeans, qui étoient les troupes du Pape, Jean del-Monte s'étant jetté trop avant dans la mêlée, eut son cheval tué sous lui, & fut tué lui-même par nos troupes, qui ne le reconnurent pas. Pierre del-Monte & Antoine Savelli, voulant empêcher que son corps ne fût emporté par les ennemis, y perdirent aussi la vie. Tous les favoris du Pape n'osoient lui annoncer la mort d'une personne qui lui étoit si chere : enfin un d'entr'eux lui en apprit hardiment la nouvelle. Mais le S. Pere, loin d'en être touché, parut au contraire très joyeux de pouvoir vivre desormais dans une entiere liberté, & de se voir délivré d'un neveu ambitieux, dont la passion pour la gloire auroit troublé son répos & l'eût empêché de joüir paisiblement de sa fortune. Côme duc de Florence lui envoya Alexandre Strozzi, autant pour le consoler de ce triste accident, que pour l'exhorter à être ferme dans sa premiere résolution, & dans le parti de l'Empereur. Le saint Pere rejetta sur Ferdinand de Gonzague ce malheureux évenement, l'accusant d'avoir conduit cette guerre avec une œconomie sordide, & avec peu de soin : il répondit enfin que son dessein étoit pris de lever le siége de la Mirandole, mais qu'il donneroit à l'Empereur, s'il vouloit continuer la guerre, le tems de mettre des troupes dans les Forts que Jean-Baptiste del-Monte avoit fait élever. Cependant il donna ordre à Alexandre Vitelli, qui avoit succedé à son neveu dans le commandement de l'armée, & à Camille des Ursins, de cesser entierement la guerre, & de ramener au plûtôt leurs troupes avec les vivres & l'artillerie ; de sorte que toutes les fortifications des ennemis, ayant été abandonnées, furent en même-tems occupées par nos troupes, & la Ville, qu'un siége de près d'un an avoit denuée de toute sorte de munitions, fut aussi-tôt remplie de vivres, par les soins & la diligence d'Hippolyte d'Este cardinal de Ferrare.

Trois mille Allemands, envoyez par le marquis de Marignan, arriverent un peu trop tard. François d'Este, qui avoit ordre de Gonzague de s'emparer des Forts, que les troupes du Pape quitteroient, s'étant amusé à contester avec le marquis

de Marignan, au fujet du Confeil des Quarante[1], fe trouva fans vivres, & fut obligé de fe retirer. Ceux de la Mirandole eurent alors le tems de démolir tous les Forts, à celui de faint Antoine près, où ils mirent une partie des nouvelles troupes, afin de fecourir Parme en cas de befoin. L'Empereur, outré de ce procedé, fe plaignit hautement du Pape, & furtout de Vitelli, l'accufant d'avoir manqué à la parole qu'il avoit donnée, de remettre les Forts entre les mains de fes Officiers. Mais ce qui l'irrita encore davantage, fut de voir que les Prélats avoient quitté Trente, fans lui en donner avis. En effet, le cardinal de Trente, au bruit de la guerre d'Allemagne, avoit écrit au Pape, qu'il n'étoit plus en état de garder cette ville. Alors le Pape expofa au Confiftoire le traité fait avec le Roi, & dit qu'il jugeoit à propos de congédier le Concile. Ce fentiment fut approuvé des Cardinaux; on envoya une bulle à Trente, & l'affemblée du Concile fe rompit.

HENRI II. 1552.

Diffolution du Concile de Trente.

L'Empereur, informé que les Confédérez s'étoient déjà avancez jufqu'à Aufbourg, avoit fait élever des Forts fur les avenuës du Tirol, y avoit répandu des troupes, & embaraffé le chemin de quantité d'arbres coupez, pour empêcher le paffage à la cavalerie. La conjoncture fâcheufe où il fe trouvoit, l'obligea à ménager encore le Pape, pour ne pas fe le rendre ennemi, & à foufcrire, fuivant l'avis du Duc de Florence, au traité fait entre le Pape & le Roi, qui portoit qu'il y auroit fufpenfion d'armes à l'égard de Parme & de la Mirandole, où il ne feroit, non plus que fur les terres de l'Eglife, aucunes levées contre l'Empereur; & qu'au bout de deux ans, Ottavio ne feroit plus lié par le traité fait avec le Roi.

Henri apprit avec plaifir cette nouvelle à Ubigni. Comme le chemin par où il falloit paffer étoit très-mauvais, on féjourna deux jours à Sarbruch, & l'on y laiffa une compagnie d'infanterie & quelques chevaux-legers. L'armée fe mit enfuite en marche, par un pays fort rude & peu cultivé; mais abondant en mines d'argent, de cuivre & de plomb, & d'où les Seigneurs de Rappolftein *, & les Princes de la maifon d'Autriche, tirent un revenu confidérable. Ce pays eft

* autrement Ribaupierre.

1 Ces Confeils des villes d'Italie s'appellent, *Corte di quarantula*.

HENRI II. 1552.

habité par des brigands [1], depuis le tems que Charle d'Egmond, ayant été dépoüillé de la principauté de Gueldres, apprit par son exemple, à tous les Seigneurs attachez à son parti, & proscrits par la maison d'Autriche, à vivre de rapines & de brigandages.

Le second jour de Mai l'armée arriva à Andreoux, ville du comte Palatin, & on y laissa cinquante Arquebusiers pour garder le passage. Comme les montagnes de Vaulges ne sont plus si rudes dans cet endroit, on descendit dans l'Alsace, pays peuplé, fertile & très-agréable par le cours de plusieurs rivieres qui l'arrosent. Le trois du même mois, le Roi se rendit à Saverne, place dépendante de l'évêque de Strasbourg; & qui n'est célébre que par la défaite de l'armée des paysans, qui s'étant révoltez contre la Noblesse vingt-sept ans auparavant, sous la conduite de Thomas Munkers, y furent tous taillez en piece, par Antoine duc de Lorraine, & Claude duc de Guise son frere. Ce fut là que les Députez de Bâle vinrent trouver le Roi, pour le prier de ne faire aucun tort aux Francs-Contois, leurs voisins, & leurs alliez : ils en furent bien reçus.

Pendant que le Roi étoit à Sarbruch, il avoit demandé à la ville de Strasbourg, de faire apporter des vivres à son camp; Pierre Sturm, Frederic Gotteshein, & Jean Sleidan, qui a exactement écrit l'histoire de la plûpart de ces choses, furent commis pour y conduire une certaine quantité de bled & de vin. Le Connêtable faisant peu de cas de ce qu'ils lui apportoient, leur vanta beaucoup l'affection que le Roi leur témoignoit, en prenant les armes pour défendre la liberté de leur nation: il leur demanda qu'il fût permis aux troupes d'entrer dans leur ville, pour y acheter ce qui leur seroit necessaire, & aux ouvriers de cette même ville de venir au camp, pour y vendre leurs marchandises. Cette proposition fut rapportée au Conseil par les Députez. L'exemple des peuples voisins détermina le Conseil à répondre, que cette affaire méritoit une assemblée générale. En effet, après une sérieuse délibération,

1 M. de Thou les apelle *Snafici*, en Allemand *Schanaphanen*. C'étoient des voleurs & coureurs de pays, qui couroient & pilloient vers saint Dié & sainte Marie aux Mines. Le mot Allemand signifie des coqs qui combattent à outrance. Nous avons un mot François, mais bas, qui en est dérivé, c'est *Chnapan*.

déliberation, on fut d'avis de renvoyer les Députez à Saverne. Ils s'adresserent premierement au Connêtable, qui les reçut mal, & leur reprocha leur ingratitude. Le Roi leur donna aussi audience, & leur parla de leur procedé, mais sur un ton plus doux & plus moderé. Ils avoient amené un convoi plus grand que le premier; ils prierent le Roi de le vouloir agréer, & de les excuser, de ce que la crainte qu'ils avoient des gens de guerre, les empêchoit de les recevoir dans leur ville. On transporta dans le camp tout le pain qui fut trouvé dans les bourgs & dans les villages. L'allarme avoit été si grande dans Strasbourg, qu'on y avoit déjà levé cinq mille hommes, abbatu tous les édifices publics, & toutes les maisons particulieres, près du rempart; & au dedans de la ville, coupé les arbres, détruit les jardins, & démoli généralement tout ce qui pouvoit ôter la vûë aux habitans, ou servir aux ennemis. On commença ensuite à fortifier le côté le plus foible de la ville.

HENRI II. 1552.

Le Roi désespérant de se rendre Maître de Strasbourg, changea de route, & ayant laissé à Saverne une compagnie d'infanterie, commandée par Saint Paul, il se rendit en trois jours à Haguenaw, sur la riviere de Mater. La situation de cette ville parut autrefois si riante à Frederic Barberousse, que ce Prince la fit entourer de murailles. Les habitans refuserent d'abord d'ouvrir les portes, quelques efforts que fissent le cardinal de Lorraine & le Rhingrave, afin de les engager à se soûmettre. Leurs remontrances furent bien moins efficaces, que les menaces du Connêtable, qui n'eut pas plûtôt fait dresser une batterie de quatorze pieces de canon, qu'il les obligea de se rendre. Le Roi ayant demeuré un jour dans cette ville, prit avec son armée le chemin de Weissembourg, que la riviere de Lauter traverse. Il y a dans cette ville une riche Abbaye fondée en 623 par le roi Dagobert, fils de Clotaire, à condition qu'elle seroit indépendente de la Jurisdiction de l'Evêque de Spire, quoique dans son diocese, & qu'elle ne seroit uniquement gouvernée que par ses Abbez, sous la protection du Prince. Les principaux de cette ville s'étoient retirez à Strasbourg, avant l'arrivée du Roi; de peur de recevoir la punition qu'ils avoient méritée, en livrant à l'empereur Sebastien Vogelsperger, qu'on avoit fait mourir

HENRI II. 1552.

à Ausbourg, comme je l'ai dit : on leur fit grace, & la ville se soûmit au Roi.

Cependant l'armée commença à manquer de vivres à Weissembourg. Ce fut là que les Députez des Cantons Suisses vinrent trouver le Roi qui partoit, pour lui recommander Colmar, Schlestat, Ensischeim, & Strasbourg, les principales places de l'Alsace; en lui exposant, que ces villes leur fournissant du bled, elles ne pouvoient recevoir aucun dommage, qu'ils ne s'en ressentissent eux-mêmes. Le Roi étant pour lors près de Deux-Ponts, leur répondit, qu'il vouloit bien pardonner, en leur considération, à ceux du pays d'Ensischeim (dont la ville de Suntgaw étoit la capitale, appartenant au Roi Ferdinand, & frontiere des Suisses) pourvû qu'ils rendissent les prisonniers François; que pour les autres, il n'avoit jamais eu la pensée de leur nuire; que quoique ceux de Strasbourg eussent maltraité ses gens, qui étoient entrez dans leur ville pour y trafiquer, & qu'ils les eussent chassez indignement, il ne vouloit pourtant pas rompre avec eux, ni les traiter que comme voisins; mais qu'il espéroit aussi qu'ils lui donneroient des témoignages d'une affection pareille & reciproque.

Il arriva en même tems à l'armée du Roi des Envoyez, de la part des Electeurs Palatin, de Mayence & de Treves, & des ducs de Cleves, & de Wirtemberg. Ces Princes s'étoient depuis peu assemblez à Wormes, pour déliberer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Les Envoyez de ces Princes prierent le Roi d'empêcher le dégât, & que les gens de la campagne ne fussent point maltraitez, le conjurant, que puisque la liberté de l'Allemagne étoit l'unique motif de la guerre, il voulût bien se porter à la paix; qu'ils avoient résolu d'envoyer incessamment des Députez à l'Empereur, & de faire tous leurs efforts pour rendre la paix générale. Ils ajoûterent, que le Roi devoit avoir égard à sa réputation, qui seroit ternie par une conduite peu moderée. Ils le supplierent enfin d'empêcher que son armée n'entrât sur les terres de Strasbourg, & d'appaiser le marquis Albert de Brandebourg, à l'égard de l'évêque de Wirtzbourg. Ce discours surprit le Roi, qui ne s'y attendoit pas; mais sans marquer son ressentiment, il leur dit, que n'étant venu que pour donner la liberté aux Princes captifs, & délivrer l'Allemagne du joug qui l'accabloit, il lui étoit

assez glorieux, après de si heureux succès, de retourner dans ses Etats, pour les mettre à couvert des incursions des ennemis; que s'il arrivoit que l'Allemagne eût encore besoin de son appui, il n'épargneroit ni peine, ni argent pour la secourir: Qu'il étoit fâché que le peuple eût souffert de la licence de ses soldats, toûjours inévitable, quelque exacte que soit la discipline, & quelque sévérité que l'on exerce, pour empêcher les désordres: Qu'à l'égard de la paix, qu'ils paroissoient souhaitter, il ne la désiroit pas moins qu'eux, & qu'il s'emploiroit même pour l'établir solidement. Il ajoûta, qu'ils prissent bien garde de se laisser tromper, & de perdre honteusement la liberté, qu'il leur avoit si heureusement acquise; qu'il leur accordoit de bon cœur, en faveur de Strasbourg, ce qu'ils lui demandoient, quoique cette ville lui eût donné depuis peu, par son insolence, un plus juste sujet de la punir, que de faire de nouvelles graces à des gens, qui oublioient si promptement les premieres.

L'armée étoit encore à Weissembourg, & on n'avoit eu depuis long-tems aucune nouvelle de Maurice: le bruit même couroit par-tout qu'il avoit traité avec Ferdinand. Le Roi envoya à Ausbourg Louis de Saint Gelais de Lansac, pour apprendre en quel état étoient les affaires des Confédérez, & pour les sommer de leur parole. Maurice s'excusa de ce qui s'étoit passé à Linz, & du traité conclu à la hâte, à l'occasion d'une irruption inopinée des Turcs dans la Hongrie: il dit que, pour les en chasser, il s'étoit obligé envers le Roi Ferdinand, de le secourir pendant trois mois: Qu'au reste on étoit convenu que le Roi, compris dans le traité, déclareroit à quelles conditions il vouloit s'accommoder avec l'Empereur. A peine le Roi eut-il donné audience aux Envoyés, & reçu la lettre de Maurice, qu'il apprit que les ennemis s'étoient jettés sur les frontieres de la Champagne, pour y faire le dégât. A cette nouvelle, il résolut aussi-tôt de revenir en France. Il divisa donc son armée en trois corps, afin qu'elle retournât plus commodement, & que sa marche incommodât moins les peuples; de sorte qu'on arriva en Lorraine par trois chemins differens. Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, avec une partie de l'armée composée de huit cens chevaux, & des regimens du Rhingrave, reprit la même route qu'il avoit tenuë.

Le Roi ramene son armée en France.

HENRI II. 1552.

Claude de Lorraine duc d'Aumale se rendit en six jours de Weissembourg à Deux-Ponts, avec la Gendarmerie, neuf cens Chevaux-legers mêlez d'Arquebusiers, le regiment de Rekrod & la plus grande partie de la Noblesse. La disette des vivres, les grandes fatigues, & les chaleurs excessives firent beaucoup souffrir les soldats, dont on laissa un grand nombre sur les chemins; il y en eut même trois cens qui moururent à Deux-Ponts. Le Roi ne demeura là qu'un jour, & se rendit en trois jours à Valdersingen, ville située sur la riviere du Saar dans la Lorraine. Les ducs de Vendôme & d'Aumale y joignirent leurs troupes, & passerent le 23 de Juin cette riviere, qui tombe dans la Moselle auprès de Treves: deux jours après ayant passé la Moselle sur un pont de batteaux, ils descendirent dans le Luxembourg & allerent camper à la vûë de Thionville.

Pendant que le Roi étoit occupé à une guerre étrangere; Marie reine de Hongrie, Gouvernante des Pays-bas, profitant de son absence, avoit donné quatre mille hommes de pied, levés dans le payis de Cleves & de Juliers, & six cens chevaux, à Martin Rossen, qui faisoit, avec ces troupes, des courses sur les frontieres de la Lorraine & jusques dans la Champagne. Ce Capitaine avoit autrefois servi en France, & étoit depuis rentré en grace auprès de l'Empereur après la defaite du duc de Cleves. Il étoit entreprenant & hardi, & comme Général de la cavalerie de Cleves, il étoit très-considéré parmi les troupes. La reine de Hongrie avoit encore envoyé dans le Luxembourg Ernest comte de Mansfeld, gouverneur d'Avesnes & de Chimay, avec ordre d'y lever des troupes, & de se joindre à Rossen, pour attaquer notre frontiere. Stenay sur la Meuse se rendit bien-tôt à eux sans beaucoup de résistance, soit par la faute du Gouverneur, soit par les pratiques secretes de la duchesse Christine, qui y avoit une petite garnison, & qui favorisoit sans doute le parti de l'Empereur son oncle. La Reine & l'Amiral d'Annebaud, son conseil, au bruit de cette nouvelle leverent tout d'un coup une armée, & craignant pour Ville-Franche sur la Meuse, au-dessous de Stenay, ils y envoyerent Bourdillon en diligence, seulement avec dix-sept hommes bien armez, & un escadron de cavalerie qui le suivoit de près. Bourdillon ayant laissé Chatelluz, avec la compagnie de cavalerie, dans Ville-Franche, se rendit promptement à

Mouſon, parce qu'on avoit plus à craindre de ce côté-là. Charle Thiercelin de la Roche-du-Maine commandoit dans cette place avec quarante chevaux, & on lui avoit joint Jacque de Suſannes Baron de Cerni, avec trois cens hommes de pied. La méſintelligence, qui regnoit entre ces deux Commandans, déconcerta les habitans : effrayez de la vûë des ennemis ils pûrent à peine ſe raſſûrer par l'arrivée de Bourdillon, qui ayant fait porter dans la place toute ſa vaiſſelle d'argent, & tout ſon bagage, leur proteſta qu'il vouloit partager tout le peril avec eux, & avoir le même ſort.

HENRI II. 1552.

Les ennemis ayant paſſé la Meuſe ſur le pont de Stenay, camperent entre Mouſon & Ville-Franche. Ces deux places leur parurent trop fortes, pour être emportées d'un premier aſſaut, ni même par un long ſiége ; mais pour faire voir qu'ils n'étoient pas venus ſans deſſein, ils ſe mirent à piller & à brûler tout ce qu'ils rencontrerent. Briolles fut brûlé, & Montfaulcon éprouva l'inſolence & la fureur du ſoldat. Tournant enſuite vers le château de Boullandre, ils cottoyerent la riviere : ni bourgs ni villages, rien ne tint devant eux. Après avoir paſſé par Saint Jevin, Cornad & Remonville, ils ſe rendirent à Grand-Pré, ſitué ſur la riviere d'Aire, entre Sainte Menehou, Châlons & Attigni. Là ayant été avertis que l'Amiral étoit à leurs trouſſes avec un bon corps de troupes, & que le Roi étoit à Valderfingen avec ſon armée, dans la crainte d'être enveloppez de tous côtez, ils ſe retirerent au plus vîte, après avoir brûlé Boullandre & Grand-Pré, & laiſſé à Ivoy, par l'ordre du comte de Mansfeld, la plus grande partie des ſoldats qu'on avoit tirés de Cleves & de Gueldres.

Lorſque le Roi fut arrivé dans le Luxembourg, pour ſe venger du colonel Roſſen, il attaqua d'abord une forte place nommée Roc-de-Mars*, château ſitué entre Thionville & Treves, ſur la pointe d'une colline, le long de la Moſelle, moins fort encore par l'art que par la nature. Les Seigneurs & les principales Dames du pays, ayant cru que le Roi s'attacheroit premierement à Thionville, s'étoient retirés dans ce château, qui leur paroiſſoit le plus aſſûré. La garniſon ſommée de ſe rendre le refuſa d'abord ; cependant à la vûë de quatorze pieces de canon, arrivées plus promptement qu'elle ne penſoit, & d'une brêche aſſez large, faite à ſes murailles, elle témoigna

* ou Rodemark.

HENRI II. 1552.

qu'elle vouloit capituler. Mais nos troupes prêtes d'aller à l'assaut, & craignant qu'une composition ne les privât du butin, dont elles étoient affamées, se jetterent, sans attendre les ordres de leur Chef, sur la muraille à demi abattuë, renverserent tous ceux qui leur faisoient résistance, emporterent la place & la pillerent. A la priere du Rhingrave, proche parent de la Dame du lieu, on envoya Gaspard de Coligni pour contenir le soldat. Le gouvernement de cette place fut donné au capitaine la Prade, avec cent chevaux, & une compagnie de Gascons. L'armée passa ensuite la Moselle, & après avoir brûlé le Mont Saint Jean & Solieuvre, elle alla par Estain vers Danvilliers, où l'Amiral d'Annebaud étoit déjà arrivé avec les Legionnaires * de Champagne, trois mille Suisses, & deux mille chevaux. Danvilliers est environné de toutes parts de marais, qui le rendent inaccessible pendant les pluyes de l'hiver; mais les excessives chaleurs de cette année avoient tellement desseché les marais, qu'on pouvoit aisément les passer. Cependant les fréquentes sorties de la garnison, qui empêchoient nos travaux, rendirent le siége plus long. Marcy commandoit dans la place, avec deux mille hommes de pied & cinq cens chevaux. La batterie placée sur une colline ayant fait un grand feu, comme on alloit donner l'assaut, on parla de capituler. Après qu'on eut disputé quelque-tems sur les conditions, il fut enfin convenu, que la garnison sortiroit, vie sauve; que les Chefs & les principaux Seigneurs demeureroient prisonniers; que les soldats seroient renvoyez sans armes, & que le Roi disposeroit à son gré des effets des habitans. On donna tout le butin à Coligni, non sans exciter des murmures parmi les soldats. Villefranche capitaine d'infanterie, qui s'étoit distingué dans le siége, fut honoré du gouvernement de la place, où il mourut peu après d'une blessure qu'il avoit reçûë. Louis de Rabodanges fut nommé en sa place, & on lui donna quatre compagnies d'infanterie & deux cens cavaliers, tant Gendarmes qu'Arquebusiers. Cette place fut prise après quinze jours de siége.

* On les appelloit ainsi.

Prise de Danvilliers par les François.

Ferdinand de Sanseverino, prince de Salerne, qui étoit parti de Naples, vint trouver le Roi à Danvilliers. La réception qu'on lui fit fut proportionnée à son rare mérite, & à la grandeur de sa naissance. Ce Prince avoit fidélement servi

l'Empereur, dans une sédition excitée à Naples six ans auparavant ; mais la grande confiance que le peuple avoit en lui l'avoit rendu suspect. Etant allé depuis trouver l'Empereur en Allemagne, il fut mal reçu, & se vit même noirci par le Viceroi Pierre de Tolede, homme impérieux & inique. Il revint ensuite dans son pays, qu'il fut enfin obligé de quitter, pour mettre sa vie & son honneur à couvert des embûches qu'on lui dressoit. Après avoir demeuré quatre jours avec le Roi, & avoir conféré ensemble, comme on le croit, de quelque entreprise sur le royaume de Naples, il repassa en Italie.

Le Roi s'empare de Verdun.

Le Roi s'étant rendu maître de Danvilliers, partit pour Verdun, où il fut reçû avec des témoignages d'une joie universelle. La Ville, à la sollicitation du cardinal de Lorraine, se soûmit entierement à la puissance du Roi, qui promit de ne point donner atteinte à ses privileges & à ses immunitez. Cette ville fut autrefois sous l'empire des Merovingiens ; mais étant ensuite entrée dans le parti de Gillon contre le roi Childeric, elle eût été entierement ruinée, sans les pressantes prieres d'Exupere. Elle fut depuis la capitale du Royaume d'Austrasie, sous le regne des Carlovingiens. Mais dans le déclin de leur puissance, le roi Charle le Simple vendit à Henri I. en 924 le droit que les Rois de France avoient sur cette ville, & par une transaction entre l'Empereur Othon I. & le roi Louis IV. elle fut si formellement alienée, qu'il fut stipulé dans l'acte que les Rois de France ne pourroient jamais la retirer*. Elle a été depuis ce tems-là soûmise aux Empereurs d'Allemagne, & ensuite gouvernée par des Comtes, jusqu'à Frederic fils de Godefroy le Barbu, qui ayant entrepris, 66 ans après, le voyage de la terre Sainte, & consacré à Dieu sa vie & ses biens, transfera les droits qu'il avoit sur cette ville à Aimon évêque de Verdun, & à ses successeurs. Mais comme les ducs de Lorraine, dont le Duché est contigu au territoire de Verdun, s'en emparerent dans la suite, sans d'autre droit que celui que donne la force, Richer, qui en étoit évêque, la racheta cent ans après de Baudoin frere de Godefroy de Boüillon, lorsqu'il étoit prêt de partir avec son frere pour l'expédition de Jerusalem. On y établit ensuite un Conseil, qui s'arrogea peu à peu, comme les autres villes Impériales, la jurisdiction des Evêques, au moyen des privileges accordez par les Empereurs. La vûë

* On a tâché de réformer le texte de M. de Thou, qui est très-fautif en cet endroit.

HENRI II. 1556.

du cardinal de Lorraine, en s'efforçant de réduire cette ville ſous l'obéïſſance du Roi, étoit de recouvrer, après l'abolition de l'autorité des Magiſtrats, la puiſſance que ſes prédeceſſeurs s'étoient, par leur indolence, laiſſé ravir. En effet le Roi ne fut pas plûtôt parti, qu'il manda les habitans, qui lui parurent les plus diſpoſez à favoriſer ſon deſſein : après leur avoir fait un éloquent diſcours, ſur l'affection que le Roi avoit pour eux, & déclamé ouvertement contre le Conſeil, qu'il accuſa d'avoir uſurpé la juriſdiction Eccléſiaſtique, & d'avoir fait gémir le peuple ſous le plus rigoureux gouvernement, il établit une nouvelle forme d'adminiſtration, qu'il fit même rediger par écrit. Il demanda enſuite à l'aſſemblée, ſi on approuvoit cette nouvelle forme de gouverner ſous la protection du Roi, & ſous la juriſdiction de l'Evêque. Après un conſentement univerſel, l'écrit fut lû publiquement, & couché ſur les régiſtres de la ville. Le gouvernement de la place fut donné à Gaſpard de Saulx Tavanes, avec une compagnie de cavalerie, & douze cens hommes de pied. Le maréchal de Saint André général de la cavalerie, chargé des fortifications de la ville, réſolut, ſuivant l'avis des Ingenieurs, de bâtir une citadelle dans les jardins de l'évêché, parce qu'ils étoient dans le lieu le plus élevé.

Priſe d'Ivoi & de Mommedi.

Le Roi ayant paſſé la Meuſe, s'approcha de Mommedy à la tête de ſon armée. Sainte Marie qui y commandoit pour l'Empereur, fut ſommé de ſe rendre; mais il le refuſa, & dit qu'il ſuivroit en cela l'exemple de ceux d'Ivoy. Après quelques legeres eſcarmouches, où Nicolas d'Anglure, jeune officier de grande eſpérance, perdit la vie, le connêtable de Montmorenci fut d'avis de faire le ſiége d'Ivoy, où le comte de Mansfeld Gouverneur de la Province s'étoit enfermé. On y envoya devant les compagnies des Gendarmes de Nevers, de la Mark-Sedan & de la Roche-du-Maine, avec une partie de la cavalerie legere, & deux mille hommes d'infanterie, pour faire la circonvallation de la place, & empêcher qu'il n'y entrât du ſecours. Ivoy eſt ſitué au pié d'une colline qui le commande : elle a devant elle une plaine, où paſſe la riviere de Cheſſe, qui fait aller pluſieurs moulins, dont la ville eſt environnée, de tous côtez, & qui tombe enfin dans la Meuſe auprès de Sedan. On commença à battre la ville le 22 de Juin avec trente-ſix pieces de canon. La brêche étoit déjà grande,

&

& on étoit prêt d'aller à l'assaut, lorsque le comte de Mansfeld, à la tête de ses troupes, voulant s'opposer à nôtre attaque, fut tout à coup abandonné des Allemands & des soldats de Cleves, qui étoient au nombre de trois mille. Ce Commandant les ayant en vain exhortez à tenir ferme, fit venir enfin un gentilhomme François prisonnier, & se tournant vers lui en présence de ses troupes : « Allez, lui dit-il, je vous donne la » liberté, & vous prends à témoin du tort que l'on fait aujourd'hui à l'Empereur & à moi. Cette même place, ajoûta-t'il, » autrefois assiégée par le duc d'Orleans frere du Roi, quoi- » que moins forte qu'aujourd'hui, fut néanmoins quelque-tems » défenduë par un simple forgeron, nommé Gilles, à la tête » de quelques miserables paysans ; & s'il la rendit enfin, ce ne » fut du moins qu'à des conditions glorieuses ; & moi, qui ne » suis certainement ni de la lie du peuple, ni apprentif dans les » armes, il faut que, par la lâcheté ou la perfidie de mes sol- » dats, je me rende, avant que d'avoir vû l'ennemi, & que je » subisse les conditions qu'il voudra me prescrire. J'ai voulu » vous apprendre mes sentimens, & vous rendre témoin de » ce qui se passe aujourd'hui ; afin que toutes les fois que vous » rappellerés dans votre memoire la grace que je vous accor- » de, vous vous souveniés aussi de me justifier contre les ca- » lomnies de ceux, qui voudroient noircir ma réputation. » Il fit ensuite donner du haut d'une tour le signal de la capitulation ; & après les assûrances qu'on a coûtume de prendre en pareille occasion, il envoya Strinchant gouverneur de la place, pour traiter avec le connêtable. On capitula à ces conditions : Que Mansféld, le Gouverneur & les principaux officiers demeureroient prisonniers ; Que les soldats sortiroient sans armes, & que les biens des habitans seroient abandonnez à la discretion du Roi. Après que le traité eut été signé, le Connêtable, à qui le Roi avoit donné tout le butin de la place, y envoya sa compagnie de Gendarmes, & celle de son fils. Ces deux compagnies profiterent seules de tout le butin, au grand regret des vieux corps, qui sous prétexte de cette injustice commencerent à se débander.

Mansfeld ayant été amené devant le Roi, s'excusa d'abord d'avoir si-tôt rendu la place, & le pria en même-tems qu'il le fît traiter humainement. Je vous assure, lui dit le Roi, que

HENRI II. 1552.

vous ferez bien mieux traité en France qu'Andelot & Sipiere ne le font à Milan. Mansfeld & Strinchant fûrent envoyez sous bonne garde au château de Vincennes près de Paris. Le Roi retourna ensuite à Mommedy, que Sainte Marie lui rendit, à condition que lui & sa garnison auroient vie & bagues sauves, mais que le canon demeureroit dans la place. Le Roi laissa dans Ivoy Edmond de Courtenay-Bleneau *, qui s'étoit signalé dans ce siége, & y envoya ensuite le sieur de Haulcour avec trois compagnies d'infanterie, & deux cens maîtres. Le gouvernement de Mommedy fut donné au capitaine Baron, Parisien, homme recommandable, auquel on laissa une pareille garnison, à cent chevaux près.

* De la Branche cadette de la maison de Courtenai, issuë de Louis le Gros.

Prise de Boüillon.

Après la prise des trois principales villes du Luxembourg, le Prince de la Mark-Sedan persuada au Roi qu'il étoit de son interêt, & de l'honneur de la France, de profiter d'une si favorable occasion pour recouvrer le duché de Boüillon, dont l'Empereur avoit dépoüillé la maison de la Mark en faveur de l'évêque de Liége. Le Roi lui donna pour cette expédition le sieur de Jours colonel des Legionnaires de Champagne, avec quatre mille hommes d'infanterie, douze cens chevaux, sa compagnie de Gendarmes, & six grosses pieces de canon. Le Prince de la Mark marcha à la tête de ces troupes du côté de Boüillon, ville autrefois fort peuplée & entourée de bonnes murailles, mais qui est aujourd'hui presque deserte & ruinée. Elle est située au pié d'une colline, où s'éleve un roc escarpé de toutes parts, sur le sommet duquel est un château environné d'un fossé large, profond & taillé dans le même roc, & maintenant separé de la colline, à laquelle il étoit joint autrefois. Ce château est aussi bien fortifié que le peut permettre la nature du lieu. Le pays d'alentour est presque inculte & rempli de collines rudes & couvertes de bois. Le prince de la Mark ayant donc fait passer & repasser ses troupes par de très-mauvais chemins, pour les faire paroître plus nombreuses, & épouvanter les habitans, par le son des tambours & des trompettes qui faisoient retentir tous les vallons, fit conduire avec beaucoup de difficulté le canon sur la colline, par le moyen des cordages qui servirent à le tirer. Après que la batterie eut fait brêche, le Gouverneur du château, qui étoit un bâtard de la maison de Haurion, croyant que le Roi étoit là en personne

avec toute son armée, promit de se rendre, si dans trois jours il n'étoit secouru. Comme il ne parut aucun secours après ce tems-là, la Mark se rendit maître de la place & de toute l'artillerie. Ce gouverneur, qui paya bien-tôt après de sa tête la lâcheté d'avoir si-tôt rendu la Place, se retira avec sa garnison, vie & bagues sauves. Après la prise du château de Boüillon, toutes les autres places du duché ne firent aucune résistance: ce fut ainsi que le prince de la Mark recouvra en peu de jours ce duché, trente ans après l'usurpation de l'Empereur; il en donna le gouvernement à des-Avelles.

Autres expéditions des François.

Le Roi infatigable, jusqu'à coucher dans la tranchée avec ses soldats, dérangeant l'heure de ses répas, & essuyant les brûlantes chaleurs de l'été, tomba enfin malade, & fut obligé de garder quelque-tems le lit à Sedan, où la Reine le vint trouver. Il ne fut pas plûtôt rétabli, qu'il retourna à son armée, que le Connêtable avoit fait avancer du côté de Chimay dans la forêt des Ardennes, afin de s'opposer à la reine Marie, qui mettoit tout à feu & à sang sur la frontiere de Picardie, & de fournir aux vieux soldats quelque occasion de satisfaire leur avidité. Le château de Lumes situé sur la Meuse entre Mouson & Mezieres, d'où l'on faisoit souvent des courses très considérables sur la frontiere de Champagne, se rendit d'abord au Roi, après la mort de son Seigneur (on ne sçait s'il mourut naturellement ou s'il fut tué) & fut rasé, à un bastion près. Ce château fut donné au duc de Nevers, avec une partie du revenu: l'autre partie fut laissée au seigneur de Conflans, qui avoit épousé la niéce du seigneur qui venoit de mourir. Le Roi sortit du Luxembourg, dont le gouvernement fut donné au duc de Nevers, & ayant envoyé de grandes provisions au Roc-de-Mars, & fait le dégât aux environs de Thionville, il alla attaquer un château très fort, nommé Arlon. Comme l'on faisoit les approches de la place, François Anglure d'Estauges, Lieutenant de Coligni, fut malheureusement tué; mais on se vengea bien-tôt après de cette perte, par la prise du château, & en faisant main basse sur toute la garnison. Glaion proche d'Arlon eut le même sort.

L'armée marcha ensuite vers Chimai, dont la garnison & les habitans se retirerent sur le champ au château, avec toutes les munitions qu'ils y pûrent porter. On fit un grand feu sur

HENRI II. 1552.

le château : après que la brêche eût été faite, le Gouverneur commença à traiter ; mais nos troupes qui en vouloient au butin, se jetterent sans ordre dans la place, & la pillerent. Cette action ne fut pas impunie ; il y en eut cent brûlez par le feu, qui se mit dans un magazin à poudre. On avoit quelque dessein sur Avesnes ; mais les pluyes continuelles, qui succederent aux chaleurs excessives, obligerent le Roi de séparer son armée. Le duc d'Aumale envoyé en Hainaut, avec la cavalerie legere, pour s'opposer aux courses de la Reine de Hongrie, ayant pénétré jusqu'à Valencienne, sans rencontrer l'ennemi, fit un si grand dégât, qu'il se vengea pleinement du dommage que nous avions reçu sur notre frontiere. Cependant le Roi arriva à Estrée-au-Pont le 16 de Juillet, après avoir employé trois mois & demi dans sa campagne. Il laissa une partie de son armée au duc de Vendôme, & se rendit à Guise, & ensuite à la Fére, place forte, située sur la riviere d'Oise.

Affaires d'Allemagne.

Pendant que le Roi faisoit la guerre en Allemagne, & sur les frontieres des Pays-Bas, les Confédérez qui étoient retournez à Fiessen, après la prise d'Erenberg & d'Inspruch, firent publier à Ausbourg le 6 de Juin un écrit, tant en leur nom, qu'en celui de Maurice, dans lequel ils disoient, que puisqu'ils avoient pris les armes pour la défense de la liberté & de la Religion, c'étoit à eux d'établir dans les Temples & dans les Colleges, des Ministres & des Professeurs capables d'enseigner le peuple & la jeunesse. Cet établissement, disoient-ils, leur paroissoit le plus sûr moyen de détruire les desseins pernicieux des ennemis de la vérité : desseins, qui jusques-là n'avoient tendu qu'à l'oppression des Professeurs les plus distinguez par leur pieté, afin d'affermir plus aisément la puissance du Pape, & d'imprimer de bonne heure dans l'esprit de la jeunesse des principes impies, qui pussent se fortifier avec l'âge : que dans cette vûë, leurs ennemis avoient non seulement emprisonné ces Professeurs ; mais par une violence barbare & inoüie, ils avoient encore exigé d'eux le serment de sortir de l'Empire ; qu'ensuite ils leur avoient substitué des Ministres d'une religion contraire, ou des apostats qui avoient bandonné la verité. Ils ajoûtoient, qu'ils étoient obligez de rappeller ces Ministres & ces Professeurs bannis, & que pour

ne laiſſer aucun lieu à la calomnie, ils les déchargeoient de leur ferment; afin que, ſous la protection des Confédérez, ils pûſſent prêcher publiquement dans toute l'Allemagne la pure parole de Dieu, & inſtruire la jeuneſſe; ſous peine, pour quiconque leur reprocheroit en aucune maniere d'avoir trahi leur ferment, d'être ſéverement puni. Bien plus, ils ordonnerent, que ceux qui ne pourroient s'accorder avec eux, à cauſe de leur différente façon d'enſeigner, feroient chaſſez, & que les Magiſtrats des villes tiendroient la main à l'exécution de cette ordonnance. Cinq jours après ſa publication, les Miniſtres & les Regens, qui avoient été chaſſez, furent rétablis par l'autorité des Magiſtrats.

Le marquis Albert de Brandebourg, qui ne reſpiroit que la guerre, voyant que les deſſeins de Maurice n'avoient que la paix pour objet, penſa ſérieuſement au parti qu'il avoit à prendre. Il avoit déjà quitté l'armée, avant que Maurice revînt de Linz, & avec ſes troupes, & celles de quelques Confédérez, qui compoſoient deux mille chevaux, & dix-neuf compagnies, il avoit premierement attaqué le Grand-Maître de l'Ordre Teutonique *; & après avoir ravagé & brûlé ſes terres, tiré même de lui une grande ſomme d'argent, il étoit venu vers Nuremberg, & avoit fait capituler le 5 de Mai Lichtenaw, fortereſſe d'importance, à deux lieuës de Nuremberg. Le lendemain de cette expédition, il écrivit aux Magiſtrats de cette ville une lettre, par laquelle repréſentant en peu de mots les deſſeins du Roi de France & des Confédérez, qu'on avoit déjà pû reconnoître par leurs écrits publics, répandus dans toute l'Allemagne, il diſoit que les auteurs d'une ſi généreuſe entrepriſe, ne doutoient point, que tous les gens de bien, & ceux qui avoient quelque zéle pour la liberté & la tranquillité publique, ne ſe joigniſſent à la Ligue; ils déclaroit auſſi pour ennemis, non ſeulement ceux qui s'oppoſeroient aux progrès de leurs armes, mais encore ceux qui leur refuſeroient du ſecours. Il ajoûta, qu'il étoit chargé de la part des Confédérez, de ſoûmettre tout ce qu'il trouveroit devant lui, & de ne laiſſer en arriere aucune place importante, capable de donner de l'ombrage: Que puiſque la ville de Nuremberg ne s'étoit point encore déclarée, & n'avoit envoyé aucuns Députez, ni à Ausbourg, ni à lui

* Volfang.

HENRI II. 1552.

même, il s'étoit emparé du château de Lichtenaw, qui incommodoit ſon camp, ſans néanmoins maltraiter la garniſon, qui étoit à ſa diſcretion; qu'il les prioit enfin, de la part du Roi de France, de la ſienne, & de celle de ſes Alliez, de déclarer au plus tard dans le jour ſuivant, quel parti ils vouloient prendre, afin qu'on ne pût plus douter de leur intention.

Quoique le marquis de Brandebourg avançât dans cette lettre, que ceux de Nuremberg n'avoient donné aucun ſecours aux Conféderez, & qu'il voulût inſinuer qu'il ignoroit leurs diſpoſitions, il ſçavoit pourtant bien, que lorſque tous les Conféderez étoient campez à Schweinfurt, on avoit traité le 26 Mars avec eux, afin de les faire entrer dans la ligue, & d'en tirer des munitions & une grande ſomme d'argent: que d'abord on n'avoit rien pû en obtenir; mais qu'enfin, après pluſieurs conteſtations, il avoit été convenu, qu'ils donneroient deux cens mille écus d'or, & que par ce moyen la Ligue les tiendroit pour amis: l'électeur Maurice leur avoit fait cette promeſſe au nom de tous les Conféderez. Ceux de Nuremberg répondirent ſur le champ au Marquis, & s'excuſerent de ce qu'ils ne lui avoient envoyé aucun Député, ſur la parole qu'ils avoient reçûë de Maurice & des autres Princes, & ſur le traité fait enſemble, le priant néanmoins de leur rendre la place qu'il leur avoit priſe, comme un témoignage de l'affection qu'il avoit pour eux. Le Marquis répliqua à cette lettre trois jours après, & leur manda, que le traité dont ils parloient lui étoit inconnu, & que comme il s'agiſſoit en cela de l'interêt du Roi de France, qu'il avoit autant à cœur que les affaires des autres Conféderez, ils euſſent à lui montrer ce traité. Ils le ſatisfirent ſur ce point; mais il ne laiſſa pas encore de les preſſer au nom du Roi, de répondre dans quelques heures, à ce qu'on leur demandoit; autrement qu'il agiroit en ennemi.

Sur ces entrefaites, ceux de Nuremberg ayant envoyé faire leurs plaintes aux Conféderez, Maurice & le prince Guillaume de Heſſe, fils du Landgrave, leur répondirent, qu'ils étoient fort ſurpris du procedé du marquis de Brandebourg, & qu'ils ne l'approuvoient pas; que quant à eux, ils garderoient leur parole, & feroient leurs efforts, afin qu'on leur rendît ce qu'on leur avoit pris, & que les troupes du Marquis fuſſent rappellées. Mais tandis que, pour remettre le calme, Maurice & ſes

alliez envoyent par tout des Députez, le Marquis mécontent de la réponſe des Magiſtrats de Nuremberg, entra en fureur, & voulant obtenir par la terreur ce que l'équité lui refuſoit, il pilla la ville de Lichtenaw, mit le feu au château, & le ruina de fond en comble. Ayant enſuite exigé de la ville une grande ſomme d'argent, il obligea, l'épée à la main, les habitans, de prêter ferment de fidelité, à lui & à George Frederic ſon couſin, & fit auſſi-tôt approcher ſes troupes.

Fureur du Marquis Albert de Brandebourg.

Le prince Guillaume, ne pouvant y remedier, pour dégager en quelque façon ſa parole, fit revenir deux compagnies de cavalerie, qu'il lui avoit fournies contre le grand Maître de l'Ordre-Teutonique. Le Marquis, indigné du rappel de ces troupes, ne s'en prit pas dès lors ſeulement à ceux de Nuremberg, mais encore à tous les Princes de la ligue; & ne mettant plus de bornes à ſa fureur, il commença la plus cruelle & la plus ſanglante de toutes les guerres. Il brûla d'abord cent villages, ſoixante & dix châteaux, & toutes les maiſons de campagne de ceux de Nuremberg; il n'épargna pas même les Temples, qu'il eut la précaution de piller, avant que d'y mettre le feu. Il alla enſuite dans une vaſte forêt, qui fourniſſoit du bois à bâtir & à brûler à tout le pays d'alentour, & brûla plus de trois mille arpens. Il menaça enſuite toute la nobleſſe du pays de lui faire la guerre, ſi elle n'entroit dans ſon parti. Les évêques de Bamberg & de Virtzbourg en Franconie, effrayez de ce torrent impetueux, s'accommoderent avec lui à de rudes conditions : celui de Bamberg lui donna vingt villes, & par un acte paſſé entre eux le 19 de Mai, il lui ceda ſon droit ſur tous les bénéfices & fiefs de ſes Etats. Celui de Virtzbourg, outre cent mille écus d'or qu'il lui compta, fut encore obligé de ſe charger du payement de ſes dettes, qui ſe montoient à plus de trois cens mille écus d'or.

Cependant les villes de la Souabe, au nombre de vingt-ſix, ayant formé une aſſemblée à Auſbourg, envoyerent des Députez au marquis Albert de Brandebourg, pour le fléchir en faveur de ceux de Nuremberg, dont le déplorable état les touchoit ſenſiblement : mais ne pouvant rien gagner ſur l'eſprit de ce Prince, ils conſeillerent à ceux, pour qui ils s'intéreſſoient, d'acheter la paix. Ils leur dirent, que puiſqu'Erenberg étoit pris, & que la guerre étoit allumée en Hongrie & en

HENRI II. 1552.

Italie, il n'y avoit plus de secours à esperer, & qu'il falloit courber doucement la tête sous le joug, quelque pesant qu'il fût. La ville de Nuremberg rejetta cet avis; & quoiqu'elle reclamât en vain, tantôt la protection de l'Empereur, & tantôt celle de Maurice, elle protesta néanmoins qu'elle s'exposeroit à tout, plûtôt que d'accepter les conditions dures qu'on lui proposoit. Le Marquis, irrité de leur fermeté opiniâtre, foudroya la ville avec plus de furie qu'auparavant; & pour se rendre plus terrible, il porta le feu par tout où il pût, & brûla même un fauxbourg entier. Cependant George Thannenberg, & Guillaume Schachten arriverent au camp du Marquis, envoyez de la part de l'électeur Maurice, & du Prince Guillaume fils du Landgrave; s'étant joints aux députez des villes de Souabe, qui étoient prêts de partir, sans avoir rien terminé, & ayant déliberé ensemble, ils ménagerent enfin un accommodement, & conclurent la paix à ces conditions: Que la ville de Nuremberg fourniroit deux cens mille écus d'or, & six pieces de canon avec leur attirail, & favoriseroit en tout les Confédérez, à l'exemple de ceux d'Ausbourg; & que réciproquement le Marquis rendroit ce qu'il avoit pris & leveroit le siége. C'est ainsi que ceux de Nuremberg, qui étoient demeurez neutres dans la guerre précedente, & même dans le commencement de celle-ci, de peur d'offenser l'Empereur & la maison d'Autriche, furent enfin obligez de faire une paix désavantageuse, pour n'avoir pas été secourus par l'électeur Maurice. Ce Prince leur témoigna être fort faché de la conduite du Marquis; mais il s'excusa de ne pouvoir dans les conjonctures présentes satisfaire à leurs justes plaintes.

Après que le Marquis eût levé le siége de Nuremberg, & augmenté ses troupes de celles des Colonels Dalwig & Oldenbourg, il écrivit à la ville d'Ulme le 20 de Juin, pour l'avertir de prendre pour exemple celle de Nuremberg, qu'il venoit de ranger à son devoir, & de soumettre. Il les menaça, s'ils résistoient, de les assiéger autrement qu'il n'avoit fait jusqu'alors, & en cas qu'il prît la ville, comme il n'en doutoit point, de ne pardonner à aucun mâle au-dessus de sept ans. Les habitans d'Ulme lui répondirent en peu de mots, qu'ils ne feroient jamais ce qu'il exigeoit d'eux. On crut dans ce tems-là, que le Marquis ne se montroit si

violent & si intraitable, que parce qu'il n'agissoit plus alors pour les interêts de la Ligue, mais pour les siens propres, & que son dessein étoit de s'approprier toutes ses conquêtes. Cependant, quoique ce Prince fût mécontent de ce que Maurice avoit traité avec l'Empereur, à l'insçu du Roi, & qu'il méditât une nouvelle guerre, il obligeoit, depuis la levée du siége de Nuremberg, toute la Noblesse qui se soûmettoit à lui, de ne prêter le serment qu'aux Confederez. Devenu plus feroce, ou plus hardi, par tant d'heureux succès, il tourna ensuite ses armes contre les Ecclésiastiques, avec lesquels il avoit déjà éprouvé qu'il y avoit beaucoup à profiter. S'étant donc jetté sur l'Etat de l'électeur de Mayence, il alla camper sur le Mayn, & après avoir brûlé & pillé tout ce qu'il rencontroit, il exigea de ce Prince une grande somme d'argent. Mais tandis que l'on contestoit sur la somme, l'Electeur épouvanté prit la fuite, le 5 de Juillet, après avoir fait jetter dans le Rhin tout le canon qui pouvoit servir à l'ennemi. Le Marquis marcha ensuite du côté de Treves; comme il répandoit la terreur de tous côtez, l'Archevêque fut très-épouvanté, à son approche. Albert lui demanda au nom du Roi (nom, dont il se couvroit toûjours, depuis qu'il étoit mécontent des Confederez) le château de Coblents, place forte, & avantageusement située sur le confluent du Rhin & de la Moselle. Mais l'Archevêque rejetta sa demande.

Cependant l'électeur Maurice s'étoit rendu à Passaw, pour ménager quelque accommodement avec le roi Ferdinand; Albert, électeur de Baviere, gendre de ce Prince, s'y trouva au nom de l'Empereur, avec les Evêques de Salzbourg & d'Eystat, & les Députez des Electeurs, & des Ducs de Cleves & de Virtemberg. Maurice fit un long discours, le premier jour de Juin, dans lequel se plaignant hautement du gouvernement, il dit: Que des étrangers, après avoir opprimé la liberté Germanique, & affoibli le pouvoir des Electeurs, avoient usurpé toute l'autorité: qu'on leur déroboit la connoissance de plusieurs affaires importantes; qu'on prenoit même des mesures pour leur ôter dans la suite le droit d'élire les Empereurs; qu'on renversoit les loix; que les Electeurs n'avoient plus dans les dietes, ni crédit, ni autorité; qu'ils n'osoient pas même faire leurs assemblées particulieres, & que

HENRI II. 1552.

leur Jurifdiction étoit fort affoiblie, par la Chambre de Spire, qui recevoit, contre l'ancienne coûtume, les appellations interjettées de leurs jugemens : Que par rapport au Confeil Aulique, les délais affectez ruinoient les particuliers ; qu'on ne pouvoit qu'avec peine y obtenir audience ; que l'on n'y examinoit point attentivement ce qu'on y propofoit, à caufe du peu de connoiffance que les Miniftres avoient de la langue du pays ; & que même, faute de l'entendre, bien fouvent on y interprêtoit mal toutes les propofitions, qui ne tendoient qu'à l'utilité publique : Qu'on défendoit, par des édits rigoureux, aux fujets de l'Empire, de fervir les Princes étrangers, & qu'on faifoit jurer tous ceux qui rentroient en grace, de ne jamais porter les armes contre les Etats de la maifon d'Autriche, & que par-là on les retranchoit en quelque forte du corps de l'Empire. Qu'on avoit fans diftinction exigé de l'argent de ceux qui avoient toûjours été attachez au parti de l'Empereur, & de ceux, que leur devoir avoit obligés de fervir leurs Princes dans la guerre de la Ligue de Smalcade ; ce qui étoit une injuftice & un affront : Qu'on avoit fait venir en Allemagne des foldats étrangers qui ayant été diftribuez dans des garnifons après la guerre, s'étoient portez à toute forte d'excès : Que l'Empereur s'étoit glorifié, dans des livres publiez avec fa permiffion, d'avoir triomphé de l'Allemagne ; que pour lui témoigner fon mépris & l'infulter, il avoit envoyé dans les pays étrangers, les pieces d'artillerie qu'il avoit enlevées aux Allemands ; & comme fi elles n'euffent pas fuffi, qu'il en avoit encore fait fabriquer d'autres, fur lefquelles il avoit fait mettre les armes des Electeurs, afin que l'on crût qu'elles avoient été prifes fur eux : Qu'on avoit fouvent oüi dire à des foldats étrangers, qu'on verroit un jour dans toutes les principales villes de l'Allemagne, des Forts & des Citadelles, qui la rendroient un Etat hereditaire de la maifon d'Autriche : Que pour être maître de tous les fuffrages, on admettoit dans les dietes des perfonnes indignes d'y être reçus ; qu'on avoit établi à Spire une Chambre, dont ceux de la confeffion d'Ausbourg étoient exclus, & où les Juges, par leurs délais & leurs circuits, ruinoient les parties. Il ajoûta, que fi on entreprenoit de remedier à tous ces défordres, non feulement pour l'interêt des particuliers, mais

encore pour l'honneur de toute l'Allemagne, il y avoit lieu d'efpérer un accommodement. Cependant il demandoit, que toutes les ordonnances faites contre les droits & la liberté de l'Allemagne, fuffent revûës & examinées dans la premiere diete, & que, du confentement de tous les Etats affemblez, on pourvût à la tranquillité publique.

HENRI II. 1552.

Ceux qui étoient venus à cette affemblée, pour demander des graces, ayant oüi ces propofitions touchant la réforme du gouvernement, furent d'avis, par refpect pour l'Empereur, d'en remettre la décifion à la diete générale des Etats de l'Empire. Jean de Freffe évêque de Bayonne, que l'électeur Maurice avoit amené, afin que le Roi pût avoir connoiffance de tout ce qui fe pafferoit, eut audience le trois de Juin. Il parla d'abord de l'ancienne amitié qui avoit regné entre les Germains & les Gaulois, & depuis entre les Allemands & les François; & des glorieux avantages que les Princes Chrétiens avoient retiré de cette étroite union. Il ajoûta que l'empire d'occident ayant été fondé par la famille des Rois de France, il avoit été autrefois compofé des deux nations; enforte que l'Empire appartenoit à l'une & à l'autre; qu'il avoit été depuis transferé aux Allemands, & enfuite aux Saxons, comme iffus de nos Rois; que la France & l'Allemagne avoient toûjours été floriffantes fous ces Empereurs; que la puiffance & les forces réunies des Allemands & des François étoient fi grandes, qu'ils étoient les maîtres de la Hongrie, de la Dace, de la Bohême, de la Pologne, du Dannemark, & de toute l'Italie; que les François, toûjours zélez pour la confervation & l'agrandiffement de la religion Chrétienne, avoient entrepris plufieurs guerres contre les Sarrazins & les Turcs, & avoient remporté d'éclatantes victoires en Afie, en Afrique & en Europe; que Philippe Augufte ayant renouvellé cette ancienne alliance prefque éteinte, voulut qu'elle fût écrite en caracteres d'or, pour apprendre à la pofterité l'eftime qu'il en faifoit; qu'elle avoit été depuis entierement abolie, par quelques Princes étrangers parvenus à la couronne Impériale, fans être dignes de la porter; qu'alors les forces d'Allemagne avoient été beaucoup affoiblies par les guerres civiles; qu'enfin les illuftres Princes de la maifon de Luxembourg, Henri VII. & Charle IV. fon petit-fils, auteur de la Bulle d'or*, & fes deux fils Venceflas, & Sigifmond, rendirent

* dans le quatorzieme fiecle.

HENRI II. 1552.

à l'Allemagne sa premiere splendeur, & renoüerent avec nos Rois une étroite alliance. Que les Princes de la maison d'Autriche leur ayant succedé, l'Empereur Albert avoit signalé son amitié pour la France, en résistant aux pressantes sollicitations de Boniface VIII. homme turbulent & superbe, & en refusant de prendre les armes contre Philippe le Bel, & d'attaquer son Royaume, que ce Pape avoit abandonné au premier occupant.

» Ces beaux exemples, continua-t-il, auroient dû détourner » l'Empereur Charle V. du dessein qu'on lui a inspiré mal » à propos de faire la guerre au Roi François I., de tendre » depuis des embuches à Henri II. son fils, & ensuite de l'atta- » quer ouvertement. En effet quel dessein a-t-il eu, ajoûta-til, » en se déclarant contre ce Prince, si ce n'est de diviser ces » deux nations invincibles par leur union, & de subjuguer » ensuite plus aisément l'Allemagne? Quel étoit son but, lorsqu'il à acheté la paix avec le Turc, aux dépens de son hon- « neur, & par un tribut honteux; lorsque sous prétexte de défen- » dre la Religion & de contenir les peuples, il a entretenu dans » l'Allemagne la discorde & les factions; lorsqu'il l'a remplie » de garnisons Espagnoles, & vuidé les arcenaux; lorsqu'ils se » rend enfin redoutable à tout l'Empire, par de tyranniques exac- » tions? Le sceau de l'Empire, la chambre de Spire, les pri- » vileges & la liberté des dietes, tout cela dépend aujourd'hui » du caprice du seul évêque d'Arras: ceux qui volontairement, » ou dans l'espérance de quelque fortune, vont servir les Prin- » ces étrangers, sont dépoüillez de leurs biens, ou proscrits, » ou même conduits au supplice, comme des criminels [1]. Tels » sont les artifices & les violences qu'on met en usage, pour » opprimer la liberté de la nation, pour renverser les loix, » & pour saper l'autorité des Electeurs & de tous les Etats » d'Allemagne. Par ce moyen on prétend que le roi Fer- » dinand, ou contraint par une force supérieure, ou abusé par » de vaines espérances, cede son droit à l'Empire, & que » le Prince d'Espagne soit enfin proclamé Roi des Ro- » mains. »

Il ajoûta, que l'amour de la patrie avoit armé le Prince Maurice, & les autres Electeurs, résolus enfin de prévenir

1 Allusion au colonel Vogelsperger, dont il est parlé ci-devant.

l'orage,& de s'oppofer aux étrangers ; qu'une fi grande entreprife étant au-deffus de leurs forces, ils avoient imploré le fecours du Roi très-Chrétien, qui facrifiant généreufement à leurs interêts tous fes juftes reffentimens, s'étoit lié étroitement avec eux, par un traité, qui portoit entre autres chofes, qu'ils n'en pourroient faire aucun avec l'ennemi commun, fans le confentement du Roi : Que Maurice, quoique lié par cet article, avoit néanmoins, pour procurer la tranquillité des peuples, & faire plaifir au roi Ferdinand, demandé au Roi de France, à quelles conditions il trouveroit bon qu'on traitât avec l'Empereur ; que fa Majefté très-Chrétienne, plus touchée du bien public, que de fes intérêts particuliers, avoit bien voulu fatisfaire à la demande d'un Prince fon ami, bien qu'elle fût entierement contraire à ce qui avoit été promis & ftipulé : Que le Roi fon maître n'empêcheroit point qu'on ne traitât de la paix, pourvû que les anciennes playes fuffent guéries parfaitement, pour ne fe rouvrir plus ; que les Princes prifonniers fuffent mis en liberté, fuivant les conventions du traité de la Ligue ; & qu'enfin l'ancienne union de l'Allemagne avec la France, & la nouvelle alliance, fuffent confirmées, & demeuraffent fermes & conftantes : Qu'à l'égard de ce qui concernoit le Roi en particulier, comme l'Empereur lui avoit pris plufieurs places, & que fans aucun motif légitime, il lui avoit déclaré la guerre, il lui paroiffoit jufte, que l'auteur du mal le réparât d'une maniere convenable : Qu'au refte, le Roi fon maître fondé fur la juftice de fa caufe, autant que fur la puiffance de fes armes, feroit voir non feulement à Maurice & aux autres Princes (qu'il fouhaitoit de fatisfaire en cette occafion) mais encore à toute la Chrétienté, dont il étoit le défenfeur & le protecteur né, combien il avoit à cœur la tranquillité & la paix de l'Europe Chrétienne.

HENRI II. 1552.

Les Princes répondirent à ce difcours : Qu'ils avoient avec plaifir oüi parler de l'ancienne union de la France avec l'Allemagne, & qu'ils remercioient le Roi de l'affection qu'il leur témoignoit, en préferant le bien public à fes interêts particuliers, jufqu'à permettre que ceux de la Ligue entraffent en accommodement avec l'Empereur. Ils ajoûterent qu'ils ne doutoient point que les conditions de paix, propofées par fa Majefté, ne fuffent agréées de l'Empereur, qui avoit toûjours eu des

intentions favorables pour le bien public, & qui étant alors mieux difpofé que jamais, faifoit efpérer de mettre bien-tôt en liberté les Princes prifonniers : Qu'au refte, comme le renouvellement de l'ancienne alliance, & la confirmation de la nouvelle ne pouvoient fe conclure dans une affemblée particuliere, il étoit à propos de la remettre à une Diete générale ; qu'ils defiroient néanmoins, que l'amitié qui a toûjours regné entre les deux nations demeurât conftante & inaltérable : Qu'à l'égard des plaintes particulieres que le Roi faifoit de l'Empereur, au fujet des places que ce Prince lui avoit prifes, & que le Roi vouloit qu'on lui rendît, il leur fembloit à propos que le roi Très-Chrétien s'expliquât plus clairement & plus en détail ; parce que fur ce fujet, ainfi que fur les autres affaires de l'Empire, ils avoient réfolu de deputer vers l'Empereur & de faire à ce Prince des plaintes & des remontrances. Maurice ne demandoit pas feulement la liberté du Landgrave fon beau-pere ; mais il vouloit encore, que le roi Ferdinand & l'archiduc Maximilien fon fils priffent connoiffance de tant des fujets de plaintes ; qu'ils en jugeaffent, fuivant l'ufage établi fur cet article en Allemagne, & que, fans toucher à la religion, ni inquieter perfonne, on attendît la décifion de l'Eglife univerfelle.

Tous les Princes goûterent cet avis : mais les Ambaffadeurs de l'Empereur demanderent pour préliminaire, qu'on dédommageât ceux qui avoient été maltraitez par les Conféderez, pour avoir perféveré conftamment dans fon parti. Après une longue & vive difpute, on convint que le tems feul étoit capable de remedier au mal ; on fe relâcha fur quelques articles, & on convint, que le troifiéme du mois de Juillet fuivant, l'Empereur donneroit fa réponfe aux propofitions qui avoient été faites, & que pendant cet intervalle il y auroit fufpenfion d'armes.

Cependant les Princes écrivirent à l'Empereur le 22 de Juin, & après lui avoir fait une peinture touchante du trifte état de l'Allemagne & des fuites funeftes de la guerre, ils l'exhorterent à penfer à la paix. Mais comme, à la fin de leur réponfe à l'Ambaffadeur de France, ils avoient dit, qu'il leur fembloit que le Roi devoit expliquer plus diftinctement fes prétentions contre l'Empereur, l'évêque de Bayonne, ayant reçû fur cela les ordres du Roi dans le camp devant Eyftat, leur écrivit le 29 de Juin en ces termes :

Lettre de l'évêque de Bayonne aux Princes d'Allemagne, au nom du Roi.

» Si quelques-uns doutent encore de l'affection du roi Très-Chrétien envers les Etats de l'Empire, qu'ils jettent les yeux sur tout ce qu'il a fait pour eux cette année, & ils verront qu'ils pensent peu judicieusement, & avec peu d'équité, d'un Prince si bon & si généreux, qui, sans avoir égard à ses interêts particuliers, n'a pas retiré de cette entreprise le moindre avantage, quoiqu'il pût aisément faire la guerre pour son profit, & s'emparer de quelques villes en Allemagne. Il s'est contenté de laisser des garnisons dans les villes qu'il a prises, conformément au traité de la Ligue, qui porte, que chacun fera la guerre comme bon lui semblera. Lorsque l'ennemi ravageoit les frontieres & y mettoit tout à feu & à sang, le Roi étoit campé sur le Rhin : il n'a cependant pensé à son retour dans ses Etats, qu'au moment que l'électeur Maurice lui a fait sçavoir, qu'on pourroit obtenir, par la voye d'accommodement, ce qu'on vouloit emporter les armes à la main. Le plaisir, que causa cette nouvelle au Roi, ne peut être compris que par ceux, qui ont éprouvé qu'il n'a jamais eu d'autre objet que de maintenir la liberté de l'Allemagne, de soûtenir par sa presence les Princes de cette nation dans leurs justes prétentions, de les appuyer & de les rétablir dans tous leurs droits, & de cimenter, par cet illustre témoignage de son affection, une éternelle union entre les Allemands & les François. Au reste, comme l'électeur Maurice a demandé, à quelles conditions le Roi voudroit traiter avec l'Empereur : je n'ai autre chose à vous répondre, au nom de sa Majesté, que ce que vous m'avez oüi dire plusieurs fois ; sçavoir, que l'Empereur l'a attaqué sans sujet ; que les rois de France ne sont point accoûtumez à demander la paix à un ennemi, à qui ils ne se croyent d'ailleurs inférieurs en aucune chose, & qu'il est inutile de faire des propositions, si l'on n'est entierement assûré qu'elles seront reçûës. Le Roi néanmoins vous prend pour arbitres sur ce point : il a une si haute idée de votre équité, qu'il vous confiera volontiers le soin de ses interêts & de sa gloire, pourvû que l'Empereur veüille faire la même chose, & consentir que vous soyez les souverains juges de leurs differends : non-seulement il y consent, mais il le desire avec ardeur. Vous ne devez pas douter, qu'en votre considération, & pour assûrer le repos public, il ne se

» relâche beaucoup de ses droits, puisque sa Majesté ne s'est » engagée dans cette guerre, que dans le dessein de vous pro- » curer la paix, & de vous soustraire à un joug étranger. A » l'égard de l'injustice que lui font ses ennemis, en l'accusant » d'avoir excité le Grand Seigneur à faire la guerre à l'Empire, » vous sçavez bien qu'on ne répand cette calomnie, que pour » vous rendre suspect un Prince & un voisin, qui a toûjours » été prêt à vous secourir, & dont l'appui ne vous a jamais » manqué. Si ces artifices néanmoins (ce qu'il ne peut se per- » suader) pouvoient effacer de votre esprit le souvenir des ser- » vices qu'il vient de vous rendre, & si méprisant son amitié; » vous souffriez qu'on donnât atteinte au traité fait depuis peu » avec vous, traité qui est aux uns & aux autres aussi hono- » rable qu'avantageux, alors le Roi, aussi irréprochable dans ses » sentimens que dans sa conduite, prieroit le souverain Scruta- » teur des cœurs d'exercer sa juste vengence sur les véritables » auteurs des troubles & des guerres funestes, qu'un pareil pro- » cedé ne manqueroit pas de faire naître.

Cette lettre fut lûë le premier jour de Juillet dans l'assemblée des Princes, & Maurice se rendit trois jours après à Passaw au jour marqué. Ferdinand y exposa, que l'Empereur lui avoit bien écrit quels étoient ses sentimens; mais que sa majesté Imperiale refusant d'acquiescer à plusieurs articles, il ne jugeoit pas à propos de mettre au jour ce qu'elle avoit répondu à chacun en particulier. Il demanda donc à Maurice, qu'il lui donnât le tems d'aller trouver son frere en diligence, afin qu'il en rapportât une réponse convenable aux conjonctures présentes, & qui pût satisfaire les Confédérez. Maurice au contraire vouloit qu'on en vînt à une prompte décision : il déclara qu'il ne pouvoit, sans exposer sa réputation, ni differer, ni s'excuser devant les Confédérez, à qui ces longueurs commençoient à le rendre suspect. Cependant comme Ferdinand assûra qu'il n'avoit pas de l'Empereur un entier pouvoir de conclure, d'autant que, s'il l'avoit, il n'entreprendroit pas ce voyage dans une saison si rude, les Princes lui donnerent des lettres pour l'Empereur, par lesquelles ils le supplioient de se laisser toucher par la triste situation, où ses amis étoient réduits pour l'amour de lui, & de ménager les interêts de ceux qui, étant plus exposez aux dangers, n'avoient pû obtenir des ennemis

ennemis qu'un terme bien court pour prendre leur parti ; que si, dans le tems qui leur étoit prescrit, il ne donnoit une réponse favorable, leur ruine étoit inévitable.

HENRI II. 1552.

L'Empereur leur répondit de Villach le dernier jour de Juillet. Il loüa d'abord les empressemens qu'ils témoignoient pour la paix ; il les assûra ensuite qu'il n'avoit jamais rien tant souhaité lui-même dès le commencement de son empire, que de la voir solidement établie, en Allemagne, & entre toutes les puissances chrétiennes ; afin qu'après avoir appaisé les troubles de la Religion, il pût repousser l'ennemi commun des Chrétiens, que leurs divisions rendoient tous les jours plus puissant : il ajoûta qu'il étoit donc inutile de lui récommander la paix en termes si pressans, & qu'il falloit plûtôt s'adresser aux auteurs des mouvemens & des troubles. Ce Prince se sentant offensé par les remontrances réïterées qu'on lui faisoit, comme à celui qui avoit fait renaître les troubles passez, ou qui les empéchoit de cesser, écrivit encore aux Princes le 9 d'Août [1], & rejetta par sa lettre la cause de tous les maux sur ses ennemis : il dit qu'il étoit bien sensible aux pertes que plusieurs Princes avoient essuyées dans cette guerre ; mais que son interêt, le leur propre, celui des Etats d'Allemagne, & la majesté de l'Empire, l'avoient jusque-là détourné de faire un honteux accommodement; qu'au reste il n'étoit point garant des violences d'Albert de Brandebourg, qui après avoir fait éclater son humeur turbulente & ennemie de la paix, & joüé aux yeux de tout le monde le personnage d'un fou & d'un forcené, pourroit être un jour puni de ses fureurs, lorsque ses alliez revenus à eux-mêmes le laisseront seul les continuer.

Réponse de l'Empereur à la lettre de l'Evêque de Bayonne.

Ferdinand communiqua à l'Empereur son frere la lettre de l'évêque de Bayonne : voici quelle fut la réponse de ce Prince. » J'avouë que je vois avec un extrême déplaisir le feu » de la guerre soudainement allumé en Allemagne, par les in- » trigues de quelques factieux, dans un tems que je croyois

1 Il y a dans le texte *V. Eid. V. tiles* c'est une faute, & il faut lire *V. Eid.* VI. *tiles* Cela est inconteştable. L'assemblée n'a été tenuë que le 4 de Juillet. La négotiation de Maurice avec Ferdinand n'a été que dans le mois de Juillet. Les Princes n'ont écrit à l'Empereur par Ferdinand, que sur la fin de Juillet. Par conséquent l'Empereur qui leur avoit répondu pour la premiere fois le dernier de Juillet, ne peut pas répondre une seconde fois l'onze de ce même mois, mais le 9 d'Août. *V. Eid.* VI. *tiles.*

HENRI II. 1552.

» la tranquillité de l'Empire bien assûrée ; mais je suis encore plus touché des outrages que je reçois des étrangers, & sur-tout de l'Ambassadeur de France, qui non content d'avoir déclamé dans votre assemblée contre moi & contre la majesté de l'Empire, s'est encore plus déchainé qu'auparavant, dans une lettre qu'il vous a depuis peu écrite. M'étonnerai-je de votre patience, ou déplorerai-je le triste état de l'Allemagne, qui déchirée dans son sein par des dissentions intestines, se laisse honteusement abuser par les apparences d'une fausse amitié ? J'ai fait la paix avec le Roi de France, & j'en ai religieusement observé le traité ; & quoique ce Prince m'ait offensé par des discours outrageants & par des procedés injurieux, j'ai néanmoins dissimulé mon ressentiment, en faveur du bien public. Enfin, sans me faire aucune declaration de guerre, il m'a attaqué par terre & par mer; il a pris mes vaisseaux sur l'Ocean, & mes places dans le Milanez, dans le tems même que son Ambassadeur me faisoit de sa part de magnifiques promesses : n'est-ce pas là tout ce que j'aurois pû attendre d'un ennemi declaré ? Mais ce qui m'irrite le plus, & ce que je ne puis souffrir, c'est que l'agresseur est ici le premier à se plaindre, & que m'accusant à faux d'être l'auteur de la guerre, & l'infracteur des traitez, il veut exiger que je fasse les premieres démarches. Quoique je ne visse qu'à regret les interêts d'un Prince étranger mêlez avec ceux de l'Allemagne, j'avois pourtant consenti que les Princes, qu'on nomme Confédérez, proposassent des moyens d'accommodement, que je recevrois, pourvû qu'ils ne fussent pas tout à fait contraires à mes interêts & à mon honneur. Mais le Roi de France n'aime que la discorde ; il n'a encore fait aucune réponse précise & déterminée, & il donne bien à connoître, par ces délais artificieux, que sous prétexte de ménager sa réputation, il n'en veut qu'à vous & à moi. Quant à l'alliance faite avec le Turc, & sur laquelle il a passé legérement, comme s'il n'avoit besoin en cela que d'une foible apologie, de quel front oseroit-il tenter de s'en justifier ? J'ai en main les memoires du sieur d'Aramont ambassadeur de France, dressez à Constantinople, & envoyez au Roi son maître par un certain Officier nommé la Coste : memoires, qui montrent clairement qu'il a traité avec le Turc

» pour la ruine de la chrétienté. On a auſſi ſurpris des lettres » du Bacha de Bude, adreſſées aux Conféderez & à quelques » autres Princes : ces lettres ne permettent pas d'imputer à d'au- » tres qu'à lui ſeul l'avantage que la flote des Turcs remporta ſur » nous l'année derniere. En effet il ſollicita alors le Turc, & » le ſollicite encore aujourd'hui, à ſe mettre en campagne. Si » on jette les yeux ſur tant de procedez, qui démentent toutes » ſes vaines promeſſes, & tous les beaux ſentimens qu'il étale, » on connoîtra que ſes projets, ſes efforts, ſes traitez, ne » tendent qu'à m'accabler moi, & mon frere le Roi des Ro- » mains, qu'à reduire par ce moyen l'Allemagne à la derniere » extrêmité, qu'à détruire chaque Prince & chaque Ville en » particulier, & qu'à s'emparer de quelques places de l'Empire, » par le ſecours de ceux qui auront l'imprudence de ſe joindre à » lui. J'ai appris avec une douleur profonde, qu'il fait déjà forti- » fier comme un payis conquis, les places de l'Allemagne, & » qu'il y met des garniſons, à la honte de la nation. Si tant de » dangers évidens ne vous touchent pas, je ne m'étonne plus que » vous ayez lû dans votre aſſemblée la lettre de l'Ambaſſadeur » de France, que vous n'euſſiez pas même dû recevoir, ſi » l'union étoit entre nous telle qu'elle y devroit être. Au reſte, » comme cette lettre ne regarde point l'affaire preſente, je » crois qu'il eſt ſuperflu d'y faire une réponſe plus ample. »

Suite des affaires d'Allemagne.

Tandis que Ferdinand étoit allé trouver l'Empereur, Maurice s'étoit rendu à Mergetheim dans le camp des Conféderez, pour leur annoncer ce qui avoit été arrêté, & pour s'excuſer de ſes retardemens. Les Conféderez, qui vouloient faire quelque entrepriſe, marcherent enſuite vers Francfort ſur le Mein, où il y avoit une garniſon du parti Imperial, ce qui faiſoit craindre pour la Heſſe : ayant enſuite paſſé ſur les terres du grand Maître de l'Ordre Teutonique, ils y mirent tout à feu & à ſang, ainſi que dans les Etats de l'électeur de Mayence ; & allerent ſix jours après camper devant Francfort, avec dix-ſept compagnies d'infanterie, & mille chevaux commandez par Conrad Hanſtein. Ils demanderent du canon pour ce ſiége à l'électeur Palatin, qui en refuſa d'abord, mais qui en donna enfin, intimidé par les ménaces. Ce Prince leur accorda donc huit pieces d'artillerie avec leurs affûts, que l'on fit dans la ſuite entrer dans la Ville, après l'accommodement ; de peur

HENRI II. 1552.

qu'elles ne tombassent entre les mains d'Albert de Brandebourg, qui s'étoit joint aux Confédérez, lorsqu'ils alloient assiéger Francfort. George duc de Mekelbourg, celui qui avoit commencé la guerre contre la ville de Magdebourg, fut tué d'un coup de canon à ce siége. Cependant le marquis Albert s'étant séparé des Confédérez, s'avança jusqu'au Rhin, soumit à son obéïssance Worme & Spire, en tira une grande somme d'argent & du canon, & répandit par-tout où il passa une si grande terreur, que les Prêtres le craignant comme leur fleau, changeoient d'habits, pour n'être point reconnus, & fuyoient devant lui : les Evêques même quittoient leurs diocèses & prennoient la fuite.

L'archevêque de Mayence, qui s'étoit déjà dérobé au peril, se rendit à Strasbourg, où ayant passé une nuit, il en partit aussi-tôt. L'évêque de Spire, déjà cassé de vieillesse, s'étant retiré à Saverne, y mourut peu après, ou de fatigue ou de chagrin. L'évêque de Worme appaisa la furie d'Albert, par l'entremise de l'électeur Palatin, avec douze mille écus d'or. Albert écrivit ensuite au Conseil de Strasbourg le 28 de Juillet, & après leur avoir exposé, que l'unique motif de la Ligue étoit la défense de la religion & de la liberté, il demanda au nom du Roi de France & au sien, qu'on le laissât entrer dans la Ville avec les Confédérez, & qu'on lui promît d'y recevoir une garnison en cas de besoin. Les Magistrats de Strasbourg lui répondirent deux jours après : Que le Roi, lorsqu'il étoit dans l'Alsace, ne leur avoit point fait une pareille demande ; & que le serment qui les lioit à l'Empire leur défendoit de lui faire cette soûmission : ils le prioient cependant de recevoir d'eux quelque satisfaction, & de ne leur point faire la guerre. Albert, qui avoit oüi parler de la paix, comme si elle eût été déjà concluë, ayant laissé une garnison à Spire, retourna à Francfort avec ses troupes, & ayant recommencé le siége que Maurice avoit levé, il campa au-deça du Mein de l'autre côté de la Ville, dans un lieu élevé & avantageux pour battre la place.

Cependant Ferdinand revint à Passaw, chargé de la réponse de l'Empereur ; qui demandoit : Que les articles proposez par l'électeur Maurice, fussent examinez dans une Diete, non par des Commissaires choisis, mais par les Etats généraux assemblez ;

& qu'on ne parlât point de la Religion, jusqu'à ce qu'on en eût déliberé dans la premiere diete; afin que ce que les Etats auroient unanimement décidé, fût observé à l'avenir. L'Empereur envoya ensuite aux Conféderez, le 15 de Juillet, Henri Plawe, qui arriva au camp en neuf jours. Cet Envoyé, après de grandes contestations, persuada enfin à l'électeur Maurice, & à Guillaume, fils du Landgrave de Hesse, de faire la paix, en leur mettant devant les yeux les périls, dont l'Empereur les ménaçoit, s'ils n'en venoient à un prompt accommodement. Il représenta à Maurice, l'Empereur à la tête d'une puissante armée, & sur le point de donner la liberté à Jean Frederic de Saxe son cousin; & il ébranla Guillaume de Hesse, en lui faisant appréhender que l'Empereur, irrité de son refus, n'exerçât sur son pere une plus grande sévérité: de sorte que, le dernier de Juillet, on conclut enfin un traité de paix, qui surprit tout le monde. Albert, qui avoit toûjours été opposé à la paix, en fut si irrité, qu'il se déchaîna contre Maurice, quoiqu'il fût son ancien ami, & ne voulut point absolument être compris dans le traité.

HENRI II. 1552.

Traité de paix entre l'Empereur & les Confederez.

Les conditions de ce traité étoient: Qu'avant le 12 d'Août les Conféderez mettroient bas les armes, & congédieroient leurs troupes, qui auroient la liberté de se mettre au service de Ferdinand; mais qu'elles ne pourroient servir, ni contre l'Empereur, ni en général contre l'Allemagne: Que le Landgrave de Hesse demeureroit dans le Fort de Rheinfelz, situé sur le Rhin, & dépendant de ses Etats, jusqu'à ce qu'on eût donné de bonnes assûrances d'observer les conditions du traité fait par l'Empereur à Hall: Que l'électeur Maurice, l'électeur Joachim de Brandebourg, & Volfang de Baviere, duc des Deux-Ponts, qui avoient depuis peu répondu pour le Landgrave; seroient encore ses cautions: Que l'affaire concernant la possession de Catzenelnbogen, que le Landgrave de Hesse, & le Prince de Nassau se disputoient[1], seroit instruite par les sept Electeurs; & par les Arbitres que les parties nommeroient, dont l'Empereur en choisiroit six, pour terminer cette contestation dans deux ans. Que l'Empereur convoqueroit dans six mois une diete générale de l'Empire, où l'on tâcheroit de mettre fin aux différends, touchant la Religion; que dans cet intervalle on demeureroit tranquille, & qu'aucun ne seroit

inquieté à ce ſujet : Qu'on admettroit dans la Chambre Imperiale les Conféderez de la Confeſſion d'Ausbourg : Que toutes les propoſitions faites par l'électeur Maurice, & qui concernoient la liberté publique & la dignité de l'Empire, ſeroient examinées & diſcutées dans la diete : Qu'Othon Henri comte Palatin demeureroit tranquille poſſeſſeur de ſes Etats, dont il avoit été dépoüillé, & qu'il avoit depuis recouvrez : Que les Princes, qui dans cette guerre avoient donné leur parole aux Conféderez, ſeroient quittes des obligations qu'ils avoient contractées : Que ceux qui auroient été lezez pendant les troubles, ne pourroient prétendre contre perſonne la réparation de leurs dommages ; qu'on laiſſeroit néanmoins à la prudencc de l'Empereur & des Etats, de déliberer, dans les premieres dietes, ſur les moyens de les indemniſer de leurs pertes. Que les proſcrits ſeroient reçûs en grace, pourvû qu'ils n'entrepriſſent rien déſormais contre l'Empereur, ni contre les Etats de l'Empire ; & que ceux qui ſeroient entrez au ſervice de la France, le quitteroient & ſe retireroient chez eux dans trois mois : Qu'Albert de Brandebourg ſeroit compris dans le traité de paix ; à condition qu'il mettroit les armes bas, & qu'il licencieroit ſes troupes dans l'eſpace de douze jours : Qu'enfin quiconque contreviendroit au traité ſeroit tenu pour ennemi. Mais afin qu'il ne parût pas que le roi de France étoit entierement oublié & abandonné de ſes alliez, on ajoûta que, quant aux différends particuliers qu'il avoit avec l'Empereur, & qui ne regardoient aucunement l'Empire, il pourroit charger l'électeur Maurice du ſoin d'expliquer ſes intentions à l'Empereur.

Après que ce traité eut été dreſſé à Paſſaw, & enſuite ſigné par l'Empereur, l'évêque de Bayonne partit, pour revenir en France : mais avant ſon départ, il montra combien il étoit mécontent du peu de cas qu'on avoit fait du Roi ſon maître dans ce traité. Maurice néanmoins l'adoucit un peu, par l'eſpérance de quelque nouvel évenement ; & en lui proteſtant qu'il n'avoit pû différer de conclurre un accommodement avec l'Empereur, ſans expoſer le Landgrave ſon beau-pere à un peril manifeſte. A l'égard du Roi, ſoit qu'il eût été ſatisfait en particulier par Maurice, ſoit qu'il diſſimulât, il renvoya les ôtages en Allemagne, ſans leur laiſſer appercevoir aucune marque de mécontentement.

Le siége de Francfort ayant été levé, Reiffenberg, gagné par le marquis Albert de Brandebourg, passa le Mein avec son regiment, & se joignit à lui. Cette jonction nuisit au Landgrave de Hesse, qui étant sorti de prison, fut arrêté auprès de Maestrich, par les ordres de la Reine Marie qui étoit là, & qui le mit sous la garde des mêmes Espagnols, qui l'avoient gardé pendant cinq ans. La Reine l'avoit fait arrêter, disoit-elle, parce que le traité de paix avoit été enfreint, par la révolte de Reiffenberg, & qu'elle ne pouvoit relâcher le Landgrave, qu'elle n'eût été plus amplement informée de la volonté de son frere : mais après la réponse de l'Empereur, ce Prince fut remis en liberté, le quatriéme de Septembre. Il retourna enfin dans ses Etats au bout de six jours.

Le Landgrave de Hesse est mis en liberté.

Quatre jours auparavant, l'Empereur, en partant, d'Ausbourg, avoit aussi mis en liberté Jean Frederic de Saxe, qu'il renvoya avec des témoignages de la plus tendre amitié. Il étoit venu de Villach dans cette Ville, par Inspruch & par la Baviere, avec les troupes de Bohême, d'Italie & d'Espagne, que Doria avoit transportées à Genes au commencement de Juillet. Croyant qu'il étoit de son honneur de changer, avant son départ, le gouvernement de la ville d'Ausbourg, il abolit le Conseil, & tout ce que les Conféderez avoient reglé, & rétablit l'ancien gouvernement : il se contenta de faire sortir de la ville trois Ministres qui lui étoient suspects, & permit aux autres de prêcher & d'enseigner, conformément à la Confession d'Ausbourg.

Maurice & Guillaume fils du Landgrave, ayant abandonné le siége de Francfort, prirent des chemins différens. Celui-ci alla au payis de Hesse, & Maurice avec ses troupes se rendit à Donavert, où il fit embarquer pour la Hongrie son infanterie sur le Danube, le 23 d'Août, avec ordre à sa cavalerie de suivre par terre. Pour lui, il revint en diligence dans ses Etats, afin de donner ordre à ses affaires, & il joignit ensuite l'armée, à la tête de seize mille hommes de pied & de cinq mille chevaux. Le bruit s'étant répandu qu'il vouloit assiéger Gran *, le Bacha de Bude, malgré ses forces inférieures, se mit en campagne, pour lui faire tête. Machmet, Général des ttoupes Ottomanes, se disposa en même tems à faire le siége d'Agria, avec une armée de soixante & dix mille hommes. Cette

Guerre de Hongrie.

* ou Strigonie.

HENRI II. 1552.

place n'eſt forte ni par l'art ni par la nature[1] ; elle eſt ſeulement environnée d'une vieille muraille flanquée de quelques tours, ſans baſtions, & a d'un côté une colline peu éloignée qui la commande. Le courage de ſes défenſeurs ſuppléa à ſa foibleſſe. C'étoient deux mille Hongrois, & ſoixante gentilshommes diſtinguez du pays, qui s'y étoient renfermez, avec leurs femmes, leurs enfans, & leurs effets. Ils avoient fait ferment de ſouffrir tout, & de ſe nourrir même de corps morts, ſi les vivres leur manquoient, plûtôt que de capituler avec un ennemi perfide : & de peur qu'un ſerment ſi terrible ne fût violé par quelque capitulation, on défendit les aſſemblées ſous des peines rigoureuſes. On mit enſuite les proviſions dans des magaſins publics, afin que tout étant commun, le peril & les vivres, chacun eût plus d'ardeur pour défendre la Ville. Les hommes étoient occupez à la défenſe de la place, tandis que les femmes, & ceux qui n'étoient pas capables de porter les armes, étoient employez aux travaux & aux ouvrages, & chargez du ſoin des vivres.

Fameux ſiege d'Agria.

Lorſque Machmet les fit ſommer par un Trompette de ſe rendre, voici quelle fut leur réponſe. Ils mirent un cercüeil ſur les crénaux des murailles, pour montrer qu'ils préferoient la mort à toute ſorte de compoſition, & qu'ils aimoient mieux mourir libres, que de vivre eſclaves. Les aſſiégeans dreſſerent alors, du côté de la grande Egliſe, une batterie de vingt-cinq pieces de canon, & une pareille du côté de la colline, & firent pendant quarante jours un feu continuel. Quoiqu'une partie de la muraille, & preſque toutes les tours fuſſent déjà abatuës, les aſſiégez néanmoins, loin de ſe décourager, firent un retranchement profond, & mettant de tems en tems des troupes fraîches dans les corps de garde, ils ſe défendirent avec ſuccès : dans trois aſſauts donnez en un ſeul jour ils repouſſerent les Turcs, qui y perdirent juſqu'à huit mille hommes. Cette opiniâtreté obligea Machmet de faire de plus vives attaques : il fit eſcalader la ville de tous côtez ; mais à meſure qu'il redoubloit

1 Elle eſt aujourd'hui très-forte & eſt regardée comme le Boulevart de la Chrétienté. Les Allemands la nomment *Eger*, & les Hongrois Erlaw. Il y a une autre ville dans la haute Hongrie, nommée auſſi *Agria*, dans le comté de Barzod.

ſes

ſes efforts, les aſſiegez lui oppoſoient une plus vigoureuſe réſiſtance.

HENRI II. 1552.

Courage extraordinaire des femmes d'Agria.

Les femmes ſur-tout firent éclater leur courage dans ce ſiége meurtrier. Une, entr'autres, ayant vû périr ſon mari auprès d'elle pendant qu'elle combattoit, ſa mere, qui étoit préſente, lui dit qu'elle emportât le corps de ſon époux, & qu'elle le fît enterrer. A Dieu ne plaiſe, ma mere, répondit-elle, que j'enſeveliſſe mon mari, ſans avoir vengé ſa mort ; il s'agit de combattre & non de faire des funerailles. Ayant pris auſſi-tôt l'épée & le bouclier de ſon mari, elle ſe jetta dans la mêlée, tranſportée de fureur, & ne reſpirant que la vengence, & elle ne ceſſa de combattre qu'après avoir tué de ſa main trois Turcs, qui s'efforçoient de monter ſur la muraille. Elle prit enſuite le corps de ſon mari, & le tranſporta elle-même dans l'Egliſe, où elle le fit enterrer honorablement. Il y en eut une autre des plus diſtinguées de la ville, qui portant une très-groſſe pierre, pour la jetter ſur les ennemis, & accabler les aſſaillans, fut tuée d'un coup de canon, qui lui emporta la tête. A ce triſte ſpectacle, ſa fille qui la ſuivoit, ſans s'amuſer à pleurer ſa mort, prit ſur le champ cette même pierre teinte du ſang de ſa mere, & l'ayant jettée ſur un gros d'ennemis qui eſcaladoient la muraille, en tua deux, & en bleſſa un grand nombre. Les autres femmes, témoins d'une ſi grande bravoure, & excitées par ſon exemple & par ſes diſcours, combattirent avec fureur. Elle releva même le courage des hommes, qui repouſſerent les ennemis dans une ſortie, & enclouerent deux de leur canons. Tandis que les femmes étoient en faction ſur les murailles, prêtes à recevoir l'ennemi, s'il avançoit, un boulet de canon en frapa une, dont la tête éclata en morceaux ſur ſes compagnes : celles-ci n'en furent point effrayées;elles n'en combattirent qu'avec plus de chaleur, & firent un grand carnage des Turcs. Machmet voyant le courage des aſſiégez, & qu'outre les grandes pluyes, ſon armée étoit déſolée par une maladie contagieuſe, qui faiſoit mourir ſubitement & les hommes & les chevaux, leva enfin le ſiége le 19 d'Octobre.

Achmet alla à Bude, & Machmet à Belgrade; mais les aſſiégez les ayant chargez en queuë, tuerent un grand nombre de Turcs, & leur prirent la meilleure partie de leur bagage, qui fut partagé entre eux, ſuivant l'accord qu'ils avoient

HENRI II. 1552.

fait. Caſtaldo avoit été d'avis que pendant que les Infidéles faiſoient le ſiége d'Agria, Maurice d'un côté, & lui de l'autre, harcelleroient l'armée des ennemis : il avoit même propoſé ſon deſſein à Ferdinand, qui jugea qu'il n'étoit pas de la prudence de riſquer une bataille ; mais que l'un & l'autre devoient ſeulement faire des courſes juſqu'à Stulweiſſembourg ou Albe-royale, & Veſprin, afin de faire diverſion, & d'obliger l'ennemi à lever le ſiége.

Cependant lès Grands de Hongrie envoyerent des députez au roi Ferdinand, & en obtinrent la permiſſion de traiter avec le Turc, par l'entremiſe du Chiaou Hali, qui avoit été envoyé par Soliman dans la Valachie Tranſalpine pour terminer les différends de Mirce, Vaïvode de cette province, avec les peuples rebelles, & leur faciliter des voies d'aecommodement. On propoſa les conditions acceptées autrefois par le roi Jean, & le même tribut qu'il payoit ; mais Ferdinand qui vouloit en obtenir de moins rigoureuſes & de plus honnêtes, ajoûta, que Veſprin, Dregelt, Bujach, Lippe, Temeſwar, & Zolnock, ſeroient rendus. Ce traité ne fut propoſé que ſous le nom des grands du Royaume : Ferdinand & Caſtaldo eurent la délicateſſe de n'y vouloir pas paroître. Hali voulut bien ſe charger du traité, avec promeſſe d'en rendre réponſe dans huit jours, & exhorta les Seigneurs à s'aſſembler à Waſſarhel.

Cependant Caſſum-Baſſa fit venir des troupes à Lippe de la plus proche frontiere, & entreprit de conſtruire un Fort entre Deva & Lippe, afin de faire plus aiſément le dégât, & d'entrer avec moins de danger dans la Tranſylvanie. Caſtaldo voulant s'oppoſer à cette entrepriſe, avoit réſolu de détacher trois compagnies du regiment de Brandiz, pour renforcer la garniſon de Deva ; mais les Allemands s'étant mutinez, ſe porterent à un tel excès de fureur, que quoique bien monté, il put à peine ſe dérober au péril. Ces ſéditieux s'étant emparez du canon, attaquerent le logement des Eſpagnols, & ils ne mirent bas les armes, que lorſque le comte Jean-Baptiſte d'Arco leur eut payé trois mois de leur ſolde. Après qu'on leur eût joint trois compagnies du regiment d'Helfeſtein, Jean Turco à la tête de quatre cens maîtres, & Paul Banco qui en commandoit cinq cens, marcherent contre Caſſum-Baſſa, & firent des courſes juſqu'au château de Perias, où étoit

une garnifon de Turcs, à feize milles de Lippe. Ils s'emparerent enfuite du Fort qu'on élevoit entre Deva & Lippe, après avoir taillé en pieces tous ceux qui le défendoient. Caffum-Baffa, informé de ces nouvelles, ne voulut point fe mettre en campagne, ni même entrer dans la Tranfylvanie, de crainte qu'il n'en fortît plus malheureufement qu'il n'y feroit entré. Les Chrétiens, après avoir ravagé le pays ennemi, fe retirerent enfin, fans avoir vû paroître le Général Turc. Jean Turco retourna dans fon pays avec fes troupes. En vain Caftaldo les exhorta à demeurer jufqu'à ce qu'il fût pleinement informé des mouvemens de Machmet, & que l'ont eût appris, s'il avoit paffé le Tibifque & le Danube; car le bruit couroit alors qu'il avoit été mandé par Soliman, & que ce Prince armoit, pour faire la guerre l'année fuivante contre Mufstafa fon fils, qui caufoit des mouvemens en Afie. Caftaldo ayant fçû que Machmet s'étoit en effet retiré, congédia les troupes de Hongrie, & revint à Hermanftat. Alors il diftribua en quartiers d'hiver les Allemands & les Efpagnols dans les places voifines, & ayant fait fortifier Deva, il y laiffa une garnifon; mais croyant qu'il importoit à Ferdinand, déjà épuifé d'argent & de troupes, de faire une paix ou une tréve avec l'ennemi, il confeilla aux Hongrois de s'affembler à Waffarhel, & d'y attendre la réponfe de Soliman.

Procès à Rome au fujet du meurtre du cardinal Martinufe.

En ce tems-là finit le procès intenté par le Pape, touchant le meurtre du cardinal Matinufe; Ferdinand, Caftaldo, & les autres complices furent déclarez abfous. La nouvelle de ce meurtre ayant été apportée à Rome au commencement de cette année, avoit touché fenfiblement tout le monde, & chacun avoit hautement murmuré de ce que Martinufe, qui ne devoit le Chapeau qu'à fon mérite & à la recommandation de Ferdinand, eût péri fi cruellement, pour un fujet fi leger, & qui paroiffoit même imaginaire. Ferdinand, fes complices & les meurtriers, furent excommuniez par le Pape. A la priere néanmoins des Ambaffadeurs de Ferdinand, & de quelques Cardinaux, le S. Pere ne publia point l'excommunication. Comme on étoit perfuadé que les auteurs de la mort du Cardinal n'en avoient voulu qu'à fes biens, & comme d'ailleurs il s'agiffoit d'un membre du facré College, qui n'avoit point laiffé de teftament, on ordonna que ces biens, qui montoient à plus de

trois cens mille écus d'or, feroient confifquez au profit du Pape, jufqu'à ce que le procès eût été inftruit & jugé. Mais les Ambaffadeurs ayant remontré, que tout avoit déjà été employé pour l'entretien de l'armée, on abandonna la difcuffion de cette affaire à une Congregation particuliere de Cardinaux, & on envoya en Autriche faire les informations néceffaires. Les Commiffaires furent magnifiquement reçus à Vienne par Ferdinand, & par Maximilien fon fils. Caftaldo produifit devant eux Emeric & Adam, fecretaires du Cardinal, que l'on crut alors avoir été gagnez par argent. Ces deux témoins furent interrogez, chacun en particulier, fur ce qui concernoit leur maître; mais la différence de leurs réponfes, & quelques inimitiez fecretes, qui les rendoient fufpects, affoiblirent beaucoup les dépofitions. On fabriqua enfin à Vienne des témoins, par la connivence des Commiffaires mêmes, & on envoya leurs dépofitions à la Congregation des Cardinaux, faifie de cette affaire. Les raifons de Ferdinand étoient affez mauvaifes; mais comme c'étoit une chofe faite, & qu'on craignoit que ce Prince ne donnât lieu à de nouveaux troubles, on ferma les yeux, pour complaire à l'Empereur. Enfin le Pape, follicité & preffé par les Ambaffadeurs de Ferdinand, prononça une Sentence, par laquelle il déclara ce Prince & fes complices exempts de toute cenfure, avec cette claufe pourtant, pourvû que les preuves alleguées par eux fuffent véritables. Les Ambaffadeurs ayant repréfenté, que cette claufe laiffoit douter de la verité des témoignages, auffi bien que de la fincerité, & de l'innocence de Ferdinand; ils obtinrent enfin, que la Sentence feroit prononcée, fans claufe ni condition. On en fit la publication à Vienne. Mais toute la Hongrie, & Rome même, ne douterent jamais, que ce Cardinal n'eût été indignement affaffiné.

Troubles dans la Valachie.

Il s'éleva en ce tems-là des troubles dans la Valachie Tranfalpine. Mirce, ou Marc, foutenu par les Turcs, avoit ufurpé la fouveraineté de cette Province, après en avoir chaffé Radulfe, qui en étoit le légitime heritier. Ce Prince qui s'étoit joint à Caftaldo, avec un petit corps de troupes d'élite, comparant fa condition préfente, avec la magnificence prefque royale, dans laquelle fon pere & lui avoient vécu, animé d'ailleurs par l'exemple d'Etienne Vaivode de

Moldavie, demanda du ſecours à Caſtaldo contre l'uſurpateur. Il lui dit, que le courage, les parens, & les amis ne lui manqueroient pas, pour recouvrer ce qu'il avoit perdu, & augmenter même ce qui avoit appartenu à ſes ancêtres, pourvû qu'il fut appuyé de Ferdinand. Il ajoûta, qu'il étoit de l'interêt & de la gloire de ce Prince, que ſes voiſins lui fuſſent déſormais redevables de leur grandeur, qu'ils n'avoient dûë juſqu'alors qu'à l'Empereur Ottoman; qu'enfin la guerre d'Aſie, où les Turcs étoient occupez, étoit l'occaſion la plus favorable. Caſtaldo loüa ſon deſſein, & lui promit de le ſecourir avec les troupes de Ferdinand. En effet, il lui donna ſept cens chevaux, & quinze cens hommes de pied Hongrois, qui s'étoient ſignalez dans les dernieres guerres, & il mit à leur tête le capitaine Nicolas, fort ivrogne, vice commun à la nation, mais officier très-brave.

Mirce, informé du deſſein de Radulfe, & perſuadé qu'il falloit prévenir le danger, ſe mit à la tête de quatre-vingt mille hommes, levez avec une diligence étonnante. Il alla droit à l'ennemi, ſuivi de trente pieces de canon, & campa dans un lieu avantageux, auprès de Targowiſch. Radulfe n'avoit avec les troupes auxiliaires de Caſtaldo, que douze mille hommes, quelques efforts que ſes amis euſſent faits en ſa faveur. Ce Prince avoit bien un grand nombre de partiſans, qui avoient tous pour Mirce une haine mortelle; mais il y en eut beaucoup, que la crainte du mauvais ſuccès empêcha de ſe joindre à lui. Quoiqu'il en ſoit, la juſtice de ſa cauſe, & la confiance qu'il avoit en ſes troupes, l'enhardirent juſqu'à riſquer une bataille. Il n'eut pas plûtôt apperçu l'ennemi, qu'il mit ſon armée ſur deux aîles égales, chacune de cinq mille hommes de pied, & diſpoſa de même ſa cavalerie. Après avoir fait à ſes troupes une harangue vive & touchante, il leur donna une eſpérance ſi certaine de la victoire, que ſans attendre l'ordre, elles ſe jetterent avec furie ſur les Turcs, qui compoſoient l'avant-garde, & les enfoncerent. Cette vigueur étonna les troupes ennemies : l'arriere-garde s'imaginant que les Allemands & les Eſpagnols étoient dans l'armée de Radulfe, ſe rompit, & renverſant, pour prendre la fuite, ceux qui étoient derriere, mit toute l'armée en déſordre. Radulfe, profitant de ce premier ſuccès, donna ſi vigoureuſement ſur

HENRI II. 1552.

la cavalerie ennemie, qui étoit déjà en déroute ; que Mirce déſeſperant de la victoire, & craignant pour ſa vie, prit la fuite, après avoir vû une ſi grande armée défaite par une poignée d'ennemis.

Le vainqueur auſſi-tôt ſe rendit maître de Targowiſch, capitale de la Province, & s'empara des meubles & des tréſors de Mirce, eſtimez pour le moins deux cens mille écus d'or. Il demeura ſur la place du côté des ennemis huit mille hommes ; Radulfe n'en perdit que ſept cens. Mirce ayant paſſé le Danube avec les débris de ſon armée, ſe rendit auprès de Soliman, après avoir à peine évité la fureur de ceux qui le pourſuivoient. Radulfe, ayant ainſi reconquis l'épée à la main la principauté de ſes ancêtres, & reçu des applaudiſſemens univerſels, regla ſes affaires ſelon les conjonctures préſentes, & envoya des Ambaſſadeurs à Caſtaldo, pour lui annoncer cet heureux ſuccès, le remercier du ſecours qu'il lui avoit donné, & l'aſſûrer d'une reconoiſſance éternelle.

Affaires de Hongrie. Lettre de Soliman aux Grands de ce Royaume

Pendant que les grands de Hongrie étoient aſſemblés à Waſſarhel, Hali revint avec une réponſe de Soliman, tout à fait contraire aux propoſitions des Etats. Ce Prince les avertiſſoit, par une lettre adreſſée à Batori, que puiſque Martinuſe, qui avoit peri d'une mort ſi tragique, n'avoit pû chaſſer les Allemands de la Tranſylvanie, ils executaſſent ſes ordres avec la fidélité & la ſoumiſſion qu'ils lui devoient : il leur faiſoit eſpérer de ſa protection & de ſa clemence, qu'après qu'il auroit élevé le Prince Jean ſur le thrône de ſon pere, ils joüiroient de la même tranquillité ſous ſon regne, qu'ils avoient goûtée ſous ſon prédéceſſeur : que pour leur rendre ſes ordres plus aiſez à executer, il avoit chargé le Bacha Achmet de lever une puiſſante armée, & de ſe mettre en campagne à la tête de deux cens mille hommes, que la Grece & la Pannonie lui fourniroient ; qu'il avoit écrit aux Princes de la Tartarie & aux Vaivodes de Valachie & de Moldavie, de joindre leurs forces à celles d'Achmet ; que de l'obéïſſance à ſes ordres dépendoient leur liberté, leur gloire & leurs biens ; que ſi mépriſant ſon autorité, ils avoient commerce & s'entendoient avec les ennemis, ils devoient s'attendre à payer cherement leur rebellion ; qu'il avoit juré devant Dieu, de faire tout paſſer au fil de l'épée ; qu'il condamneroit à une ſervitude

éternelle les femmes & les enfans ; qu'il feroit raser toutes les places, & qu'il ne laisseroit pas pierre sur pierre dans la Transylvanie. Il ajoûtoit enfin que c'étoit pour la derniere fois qu'il les avertissoit, afin qu'il ne fut pas obligé de rendre compte un jour du sang de tant de peuples, ni des malheurs qu'ils se seroient eux-mêmes attirés, par leur perfidie & leur desobéïssance.

Cette lettre écrite à Constantinople le sept de la Lune d'Octobre fut lûë publiquement dans les Etats du Royaume. Peu s'en fallut d'abord que toute l'assemblée, ou Batori pour lors malade ne pût assister, ébranlée par des menaces si terribles, ne se soûmit unanimement aux ordres du grand Seigneur, ou par crainte, ou par le desir de quelques nouveautez, que feroit naître le rétablissement du Prince Jean. On différa néanmoins la réponse à Soliman. Cependant Castaldo, qui passoit l'hiver à Weissembourg, apprit par des courriers qu'on lui dépêcha, que la lettre menaçante de Soliman avoit fait sur les esprits une si forte impression, que s'il ne venoit promptement les rassurer par sa présence, ils alloient tous donner dans le sentiment de ceux, qui pensoient qu'il falloit ployer sous l'Empereur des Turcs. Ce général partit le 2 de Décembre, & arriva à Wassarhel, le même jour qu'on devoit déliberer sur la réponse à la lettre de Soliman. Il fit aux Etats une vive harangue, par laquelle il les détourna d'une si honteuse résolution : il les assûra qu'ils n'avoient rien à craindre de la puissance du Turc, qui étoit déjà engagé dans une guerre éloignée : il les exhorta à faire seulement quelques efforts, qui montrassent qu'ils étoient hommes: qu'insensibles à de vaines menaces, que l'impuissance seule dictoit à Soliman, ils satisferoient à leur conscience, & ne flétriroient pas la gloire de leur nation : que Ferdinand les appuyeroit, non-seulement de ses propres forces, mais encore de celles de toute l'Allemagne, & de celles de l'Empereur même. Il leur persuada enfin de ne rien faire au préjudice de Ferdinand, & de prier seulement le Grand Seigneur, de vouloir accepter d'eux un tribut de vingt mille écus d'or ; pour gage de leur obéïssance, & de lui faire sçavoir en même-tems, que, s'il envoyoit une armée dans la Hongrie, ils étoient résolus de s'exposer aux dernieres extrêmitez, pour défendre la liberté de leur patrie. Hali n'ayant pû obtenir d'eux une réponse plus avantageuse, reçut le tribut & retourna à Constantinople.

HENRI II. 1552.

Achmet se voyant frustré de ses espérances, eut recours alors aux artifices. Il écrivit des lettres pleines d'amitié & de bienveillance à Pathocz, un des plus grands seigneurs de la Transylvanie, & gouverneur de Giula, place très-forte, pour tacher de l'attirer à son parti, en lui inspirant de la défiance contre Castaldo. La ruse fut découverte, & Pathocz demeura maître, non-seulement de Giula, mais encore des forteresses de Varadin & de Pankota, où l'on fit venir des vivres, dont les garnisons commençoient déjà à manquer.

Cependant Isabelle ne cessoit de se plaindre, de ce qu'elle ne recevoit point ce que Ferdinand & Castaldo lui avoient promis. Ses partisans levérent alors le masque en sa faveur, & comme elle se confioit entierement en Petrovithz & en François Quendi-Ferentz, elle commença à refuser ouvertement ce qu'on lui offroit de nouveau de la part de Ferdinand, & même la principauté de Monsterberg. Elle dit, que puisque le Roi n'avoit pas satisfait à sa parole dans le tems marqué, elle rentroit dans tous ses droits. Cette Princesse étoit d'ailleurs favorisée des gens du pays, & particulierement des Sekels, qui étant tourmentez par les soldats de Ferdinand, que le défaut de paye portoit au pillage, haïssoient sa domination, & souhaitoient un changement dans l'Etat. Batori se voyant ménacé de la tempête, voulut souvent, pour se mettre à l'abri, se dépoüiller du titre de Vaivode, & à peine consentit-il de le garder pour un tems, à la pressante sollicitation de Castaldo. Ferdinand convoqua donc la diete à Presbourg, pour appaiser les murmures. Après y avoir vanté par ses Ambassadeurs l'affection qu'il avoit pour le peuple, il vint à bout de le calmer, en lui faisant espérer plus de repos, & en éloignant en effet, par le moyen de Paul Banco lieutenant de Batori, Barthelemi Corvatto, qui étoit dans Giula avec deux compagnies d'Allemands, où il avoit exercé toute sorte de cruautez sur les habitans, & sur les autres sujets. Il donna ensuite à Pathocz la garde de la forteresse.

Castaldo rejetta sur l'électeur Maurice la mauvaise conduite qu'on avoit tenuë cette année : il dit, que ses troupes avoient été non seulement inutiles dans la guerre de Hongrie, mais qu'elles avoient encore ruiné l'épargne du Roi & les finances de la Province, & épuisé tout l'argent destiné pour les garnisons. L'Electeur au contraire soûtenoit, que l'avarice

sordide

fordide de Caftaldo avoit pouffé à bout tous les peuples, & avoit rendu fon entrée en Hongrie infructueufe à la Chrétienté. Quoiqu'il en foit, Maurice, après avoir congedié fes troupes, partit de Javarin fur la fin de l'année, & fe retira en Saxe. On apprit alors que trois cens cavaliers Turcs, que Caffumbek avoit envoyés de Lippe, pour faire le dégât, étoient tombez dans une embufcade, & avoient été taillez en pieces par la garnifon de Deva. La nouvelle de ces heureux fuccès, releva un peu le courage des peuples, qui laffez des defordres que caufoient les fréquentes mutineries des Allemands & des Efpagnols, ne pouvoient plus fouffrir le joug des Etrangers, & foûpiroient tous après le prince Jean, qui étoit aimé des Turcs, & dont ils attendoient le recouvrement de leur liberté, & leur repos.

HENRI II.
1552.

Fin du dixiéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE ONZIE'ME.

HENRI II. 1552.

Affaires d'Italie.

VERS le tems que l'Electeur Maurice porta ses armes dans la Hongrie, la guerre, & la politique encore plus, firent naître en Italie plusieurs évenemens mémorables. Les ennemis prirent d'abord, quoiqu'avec peine, le bourg de Brà en Piémont, appartenant au duc de Savoye, que nous avions déjà commencé à fortifier, & dont plusieurs habitans furent pendus par l'ordre du jeune prince Emanuel Philibert, irrité de l'opiniâtreté avec laquelle les assiégez avoient défendu la place. Gonzague marcha ensuite à la tête de l'armée vers Fossano, après avoir commandé à César Maggi d'aller à Saluces avec le comte de la Trinità. La ville fut bien-tôt prise; mais la citadelle tint ferme plus long-tems: Maggi néanmoins après, avoir été blessé à la gorge, l'obligea enfin à capituler. Il y laissa pour

gouverneur Gabriel Serbellon avec une compagnie d'infanterie, & il alla ensuite avec le comte de la Trinità, par les ordres de Gonzague, devant Dragoniera, qui se rendit enfin, après avoir essuyé trois jours le feu du canon; la garnison Françoise sortit, vie & bagues sauves, suivant la capitulation, & fut conduite dans la vallée prochaine.

Après la prise de Dragoniera, Maggi ayant eu ordre d'attaquer Monte-Maro, marcha aussi-tôt vers cette place qui étoit très-forte, menant avec lui Auguste, fils naturel du marquis de Saluces, & ami du Commandant de la garnison, qui étant sorti à la sollicitation d'Auguste, pour conferer avec lui, se trouva pris par les troupes de Maggi, qui survint tout à coup. On employa d'abord la douceur, pour obliger ce capitaine à faire rendre la place; mais ce fut inutilement: on en vint ensuite aux menaces; on le fit même marcher, à la vûë de la place, lié, comme si on l'eût conduit au supplice. A ce spectacle, les habitans touchez du péril qui menaçoit leur commandant, rendirent sur le champ la place, pour lui sauver la vie. Cet Officier fut si frapé de la frayeur de cette mort honteuse, que tout son corps parut couvert d'une sueur de sang. Nos troupes qui étoient dans la citadelle, désesperant d'être secouruës, promirent de se rendre, si dans trois jours elles ne l'étoient point. Brissac avoit cependant envoyé un homme, pour leur donner avis, qu'ils tinssent ferme; que le secours arriveroit bien-tôt; que Gonzague étoit allé avec son armée du côté de Fossano & de Bene, & que pour lui, il iroit dans peu les secourir en personne. Mais cet envoyé ayant été surpris par Angelo Santi de Corse, fut mis à la question, & ne put parler aux assiégez. La garnison n'ayant aucunes nouvelles de Brissac, & n'espérant plus rien, capitula après les trois jours. Maggi, après avoir laissé dans la citadelle deux compagnies commandées par Philippe del Vaira, & Malavicino de Plaisance, se mit en marche avec l'artillerie.

Alvare de Sande tenta le siége de Ceva, où Brissac s'étoit enfermé, pour appuyer de Vassé gouverneur de la place; mais les troupes de Montluc & de Bernardin firent lever le siége; & les Espagnols se retirerent à Pontesture, après avoir amusé nos troupes au passage de la riviere, par quelques legeres escarmouches. Les Impériaux se jetterent ensuite sur cette contrée,

HENRI II. 1552.

qui est fermée par les rivieres de Bormia & de Leri, & qui a pour limites le château de Ponzone à l'orient, & le payis de Ceva à l'occident. Telles furent à peu près les places, dont nos troupes s'étoient emparées l'année précedente, & que Gonzague reconquit cette année, sans toucher à aucune place de résistance, quoique cette campagne leur eût couté cent soixante mille écus. Nous demeurâmes maîtres de Ravel, de Savillan & de Raconis, qui sont les principales forteresses du payis.

Toute l'Italie étoit alors partagée entre la crainte & l'espérance; on y voyoit prospérer les affaires du Roi de France, & celles de l'Empereur en assez mauvais état. On apprenoit tous les jours, que le Roi avoit soûmis, par la force ou autrement, un grand nombre de villes dans la Lorraine & le Luxembourg : les partisans de l'Empereur étoient sur-tout consternez de la fuite de ce Prince en Allemagne. Toute l'Italie étoit presque sans défense : le marquis de Marignan avoit amené à l'Empereur quatre mille Italiens, levez la plûpart dans la Toscane, avec deux mille vieux soldats Espagnols, qui avoient servi dans la guerre de Parme. On avoit rendu à Ottavio toutes les places & les citadelles, excepté Sandonino, Castel-Guelfo, & Colornio, où l'on avoit laissé des garnisons Impériales; l'Empereur avoit aussi gardé Bresello qu'il n'avoit pas voulu qu'on rendît au Cardinal de Ferrare.

Gonzague se voyant privé des troupes Allemandes, que l'Empereur avoit rappellées, & qui faisoient la plus grande force de l'armée de Piémont, n'osoit former aucune entreprise, & se tenoit simplement sur la défensive. Paul de Thermes étoit à Parme, pour y soûtenir le parti de la France, secondé des principaux capitaines Italiens; & le cardinal de Ferrare étoit à la Mirandole avec quatre mille hommes d'infanterie, qu'il avoit assemblez pour faire lever le siége de la ville. Tout sembloit présager quelques révolutions. La révolte du prince de Salerne, qui étoit en grande considération parmi ses vassaux, & ses courses fréquentes annonçoient des troubles dans le Royaume de Naples. D'ailleurs le refus que l'on avoit fait à Guidobaldo duc d'Urbin, du gouvernement général qu'il avoit sollicité avec empressement, faisoit conjecturer qu'il entreroit dans notre parti ; car il avoit déjà renoncé à la solde des Venitiens, & il étoit accoûtumé à faire la guerre sous les drapeaux & aux

frais d'autrui. On tiroit néanmoins de bons ſoldats de ſa principauté, d'où l'on pouvoit aiſément aller dans l'Abruzze par la Marche d'Ancone. Les Imperiaux étoient d'autant plus perſuadez que ce Prince embraſſeroit notre parti, qu'ils ſçavoient que le Roi lui avoit fait des propoſitions honorables, & qu'il lui avoit promis ſur-tout, de lui ceder le droit que Catherine de Medicis ſa femme, fille de Laurent de Medicis autrefois duc d'Urbin, prétendoit avoir ſur ce duché. D'ailleurs le bruit couroit, que par le canal du cardinal François de Tournon, qui s'étoit retiré à Veniſe pour être en ſûreté, le Roi avoit ſollicité le Senat de ſe liguer avec lui, en lui faiſant eſpérer, qu'après que le royaume de Naples auroit été recouvré, il donneroit à la République quelques ports dans la Poüille, d'où elle tireroit des vivres, dont on manquoit ſouvent à Veniſe : on promit auſſi aux Venitiens quelques places dans le Milanez, & l'on fit eſpérer au Pape un ample patrimoine, pour le diſtribuer à ſes parens. Le Pape néanmoins, & le Senat de Veniſe ne ſe laiſſerent point ſéduire par des appas ſi flateurs.

L'arrivée de l'armée Navale des Turcs dans la mer de Toſcane tenoit ſur-tout en ſuſpens ceux, qui ne s'étoient point encore declarez ni pour l'un ni pour l'autre parti. Cette flote étoit compoſée de cent-vingt-trois galeres, de quelques brigantins, & d'un grand nombre de tartanes : elle étoit partie le quatre de Mai du port de Conſtantinople, & avoit d'abord relâché à Modon dans la Morée, où après avoir paſſé douze jours, elle avoit fait voile vers Zante, dans le Golfe de Sainte Maure, qui peut contenir juſqu'à trois mille galeres ; elle ſe détourna enſuite de l'iſle de Leucade, appellée aujourd'hui Sainte Maure, & qui eſt jointe à l'Albanie par un pont, & aprés qu'elle eût ſalué, ſelon la coûtume, l'iſle de Corfou, appartenant aux Venitiens, & que le Gouverneur de cette iſle lui eût rendu le ſalut, & eût envoyé même des preſens au nom de la République à l'Amiral de la flote, elle fut pouſſée par le vent, de Sainte Marie de Caſſiopo, ville de Corfou, à Brutinto, & aux Monts de la Chimere *; elle fit proviſion d'eau dans cet endroit, & rencontra enſuite une galere de Raguſe, chargée des preſens qu'on a coûtume d'envoyer aux Bachas. Elle entra le premier jour de Juillet dans le Golfe de Veniſe, s'approcha des côtes d'Italie, & vint devant Crotone, place très-forte,

* Les Grecs & les Latins appelloient ces monts *Acroceraunia*.

HENRI II. 1552.

ſituée dans une peninſule ſur un rocher. De-là ayant été portée au-delà du Cap de la Colone, dans le Golfe de Schilaci, & au-delà du Cap de l'Arme, ou Spartivento, elle entra dans la Baye de Reggio, aujourd'hui nommée la Foſſe de Saint Jean. Cette ville ſituée à l'extrêmité de l'Italie regarde la Sicile, qui en eſt ſeparée par un détroit de dix milles, & que l'on croit avoir été autrefois comme arrachée par les vagues de la mer, du payis des Brutiens. Les flots de la mer, reſſerrés dans ce détroit, y ſont agitez de ſept en ſept heures avec tant d'impetuoſité & de violence, qu'on ne peut les regarder ſans effroi; & ceux qui veulent traverſer ce détroit y font ſouvent naufrage. Au-deſſus de Reggio eſt le fameux promontoire de Scylla, aujourd'hui appellé Scyllo, tout rempli de grottes & de cavernes, & qui étant battu des vagues de la mer, lorſque le vent de Sudoueſt ſouffle, fait entendre un bruit pareil à l'aboyement des chiens; ce qui a donné lieu à la fable de Scylla. On voit ſur la côte de Sicile, vis-à-vis de Scyllo, le Cap de la tour du Fare, qui s'avance un peu au-deſſus de Meſſine. Après que la flote eût été long-tems agitée dans ce détroit, elle aborda enfin à la tour du Fare; mais l'Amiral ayant quelque ſoupçon d'une embuſcade (ſept cens cavaliers attendoient en effet que l'on fît une deſcente dans l'iſle) défendit ſévérement que perſonne ne ſortît des vaiſſeaux, & fit voile vers les iſles de Vulcain. Ces Iſles ſont dans le Fare de Meſſine, au nombre de ſept; on les nommoit Eoliennes & Lipariennes: comme la terre y eſt d'une nature ignée, on a cru que par une communication ſoûterraine, elle empruntoit ou fourniſſoit les feux du Mont Etna. La flotte arriva enfin à Stromboli, iſle qui differe des autres par des flâmes plus claires & plus pures: les habitans, par la fumée, jugent deux jours auparavant du vent qui doit ſouffler: ce qui eſt cauſe que les anciens ont nommé cette Iſle la caverne d'Eole.

Quoique tout le monde s'attendît à voir fondre cet orage ſur l'Italie, on ignoroit néanmoins de quel côté il éclateroit. Ceux même qui étoient chargez des affaires du Roi, n'en étoient pas aſſûrez. Côme, qui craignoit pour la Toſcane, écrivoit tous les jours à l'Empereur, pour l'engager à pourvoir à la ſûreté de Sienne: il lui faiſoit entendre que les habitans, indiſpoſez contre lui, ne méditoient que le moyen de ſe procurer

la liberté, & que la Citadelle n'étoit pas encore en état de défense; il ajoûtoit que les François étoient comme en embuscade, prêts à saisir tous les momens favorables. Il donna les mêmes avis à Diego Hurtado de Mendose, qui étoit chargé à Rome du soin de cette affaire; il l'assûroit, que le peril étoit pressant, & qu'il lui importoit de revenir promptement à Sienne, pour dissiper la conjuration par sa présence; il l'exhortoit sur-tout à payer les soldats de la garnison, qui faute de payement, se licentioient, étoient à charge à la Ville, & faisoient hautement murmurer le peuple contre leurs desordres. HENRI II. 1552.

On craignoit sur-tout pour le royaume de Naples, dans un tems que l'arrivée de la flotte Ottomane présentoit aux bannis, qui étoient déjà assés puissans, une occasion de retourner dans leur payis. C'est par ce motif que l'Empereur avoit envoyé dans le Piémont deux regimens d'Allemands, commandez par Jean-Baptiste de Lodron & Nicolas Madrucci, avec ordre d'aller joindre le Viceroi Pierre de Tolede. Mais le Pape, lié par le traité qu'il avoit fait avec le Roi, & craignant d'y donner atteinte, refusa à ces troupes le passage sur ses terres; ainsi on donna ordre à Doria de les faire passer à Naples sur ses vaisseaux. Mendose remontra que ses Espagnols ne suffisoient pas pour défendre, contre les Turcs, les citadelles qu'on avoit commencé de construire à Sienne, à Porto-Hercole, & à Orbitello; & il obtint de Gonzague mille Allemands du regiment de Lodron avec trois cens maîtres. Côme, qui se croyoit intéressé dans l'affaire de Sienne, ne demeuroit pas dans l'inaction. Il fit fortifier ses frontieres avec toute la célérité possible, mit dans Pise une garnison commandée par Rodolphe Baglioni, & eut soin d'envoyer dans l'isle d'Elbe des soldats, & toutes sorte de munitions.

Cependant le Prince de Salerne revint promptement en Italie, où le Roi, qu'il avoit laissé à Damvilliers, l'avoit envoyé avec des lettres de créance, adressées à ceux qui étoient chargez de ses affaires, afin qu'ils déliberassent ensemble de ce qu'il convenoit de faire dans la conjoncture presente. Hercule duc de Ferrare, dans la crainte de déplaire à l'Empereur qui avoit fait la paix avec l'électeur Maurice, ne voulut pas qu'on s'assemblât dans sa ville: ainsi l'on choisit Chioggia dans l'état de Venise, pour y tenir les conférences. Là se rendirent

HENRI II. 1552.

le cardinal de Ferrare, le cardinal de Tournon, Paul de Thermes, le Prince de Salerne, Odet de Selve ambaſſadeur du Roi, Louis Pic comte de la Mirandole, & Corneille Bentivoglio. Hierôme de Vecchiano de Piſe, & Mario Bandini de Sienne y aſſiſterent auſſi au nom des Farneſes. Toute la conférence roula ſur la guerre d'Italie ; & il fut long-tems agité ſi on commenceroit par attaquer Milan, ou le royaume de Naples. Le prince de Salerne étoit d'avis qu'on allât à Naples, & promettoit un ſuccès heureux & facile ; il prétendoit que le Viceroi n'avoit fait aucuns préparatifs, & que la Nobleſſe du payis, à qui la flotte de Turquie faiſoit eſpérer quelque révolution, & qui deteſtoit la dureté du Viceroi & la domination Eſpagnole, paſſeroit infailliblement dans le parti des François. On oppoſoit à cet avis, qu'une pareille entrepriſe avoit déjà eu pluſieurs fois un funeſte ſuccès, pour avoir laiſſé l'ennemi ſi loin derriere ſoi, & rendu par cette imprudence le paſſage difficile à toute ſorte de ſecours: qu'au reſte il n'étoit pas croyable qu'on pût ſurprendre les ennemis, puiſqu'il étoit manifeſte que Céſar Mormile, dont nous avons déjà parlé, depuis peu rappellé de ſon exil, & informé des deſſeins du prince de Salerne, & de ſes partiſans, avoit ſans doute averti le Viceroi de tout ce qui ſe paſſoit. On ne trouvoit pas auſſi à propos d'entreprendre l'expédition de Milan, dont l'Empereur étoit ſi proche, & qui étoit à portée du ſecours des Allemands, déjà préparé.

Pour faire cependant quelque entrepriſe, on réſolut de délivrer la ville de Sienne, à la ſollicitation des bannis. Cette ville ſituée dans le ſein de l'Italie, leur parut plus propre à être ſecouruë, & plus capable à favoriſer un jour les nouvelles entrepriſes qu'on voudroit tenter. Il leur ſembloit d'ailleurs, que la flotte ſeconderoit l'expédition de Sienne, parce que la plus grande partie de ce payis s'étend vers la mer de Toſcane, & que l'on y pouvoit faire la guerre avec le ſecours des Turcs ; qu'au reſte, ſi le ſuccès n'étoit pas heureux, du moins on pouvoit eſpérer de réüſſir mieux dans ce qu'on entreprendroit dans la ſuite, lorſque les forces des ennemis ſeroient diviſées ; & qu'après qu'on auroit fait dans ce payis-là comme un eſſai de cette nouvelle guerre, on pourroit enſuite prendre de plus juſtes meſures pour attaquer Naples, ou Milan.

Toute

Toute l'Assemblée s'arrêta à cette derniere résolution, & croyant que les préparatifs étoient suffisants pour l'exécution, elle députa en France Corneille Bentivoglio [1], pour donner avis au Roi de ce qui avoit été décidé à Chioggia. HENRI II. 1552.

Comme le bruit s'étoit répandu, que les François avoient dessein d'attaquer Naples, le Viceroi allarmé demandoit incessamment par ses lettres qu'on lui envoyât du secours; ses pressantes sollicitations servoient à confirmer la nouvelle. Après que le Roi eût approuvé la résolution de l'assemblée de Chioggia, Bentivoglio revint en Italie, & Louis de saint Gelais fut envoyé à Rome, comme en ambassade, pour assûrer le Pape qu'il n'avoit rien à craindre de la flotte; mais en effet, pour appuyer à Rome l'entreprise de Sienne, & y affermir, par sa présence & ses conseils, les partisans du Roi. L'Empereur voyant ses affaires en si mauvais état, dans un tems où il étoit dénué d'argent, demanda à Côme, qu'il lui prêta deux cens mille écus d'or. Côme saisissant cette occasion pour obtenir la souveraineté de Piombino, en fit encore parler à l'Empereur, par Philippe Pandolfini. Jacque Apiani, seigneur du lieu, consentoit à la céder, sur-tout depuis que sa mere, qui s'y étoit toûjours opposée, étoit morte; de sorte, que Côme avoit envoyé à Genes Bernard de Medicis, évêque de Cassano, qui étoit son parent, pour la remise de la somme qu'on demandoit, & engager le Sénat à consentir que Piombino lui fût cedé par Apiani, & qu'il le tînt désormais de l'Empereur, à titre de fief. Mais les Ministres Imperiaux firent naître des obstacles, & traînerent l'affaire en longueur. Lorsque le duc d'Albe fut arrivé avec un secours d'Espagnols, qui leur parut suffisant, pour faire tête à l'ennemi, ils éluderent la demande de Côme, qu'ils jugeoient assez engagé par ses propres intérêts à défendre l'isle d'Elbe.

L'Empereur néanmoins, cédant dans la suite à la nécessité, & craignant, qu'après la perte de Sienne, ce payis ne tombât en la puissance des ennemis, donna ordre à Mendose, de mettre Côme en possession de Piombino, des forteresses de ce territoire, & de toutes les munitions de guerre, qui y

1 Les Bentivoglio ont toûjours été attachez à la France, depuis le regne de Louis XII. qui fit la guerre en Italie, pour les remettre en possession de la souveraineté de Bologne.

HENRI II. 1552.

étoient; à condition qu'il promettroit de rendre ces places, toutes les fois que l'Empereur, ou ses héritiers, lui offriroient l'argent qui auroit été employé à les fortifier, ou à les défendre. Côme envoya donc Otto de Montauto, général des troupes de Toscane, qui avoit mérité son estime & sa confiance, pour recevoir de Navarreto, officier Espagnol, la citadelle de Piombino; & pour en donner le gouvernement à Rosa de Vicchio, brave officier, & faire prêter à son maître le serment de fidélité par les habitans de Piombino, de Populonia, de Scarlino, & de Buriano. Les peuples de l'isle d'Elbe prêterent le même serment. Le duc de Florence ayant pris possession de ces places, huit ans après que l'Empereur les lui avoit promises, trouva les fortifications qu'on avoit commencées, presque ruinées, par un effet de la négligence, ou de la mauvaise volonté de Mendose; mais son extrême diligence, encore moins grande que son bonheur, les rétablit si promptement, qu'il les mit assez tôt à couvert de ce qu'il pouvoit craindre de la flotte des Turcs, s'ils se fussent jettez sur les côtes de la Toscane.

Quoique les Imperiaux eussent souvent été avertis par Côme, des desseins que les François avoient sur la ville de Sienne, ils commencerent néanmoins un peu tard à prévenir le danger qui ménaçoit cette place. Mendose, qui jusques-là avoit empoisonné & rendu suspects tous les projets, & toutes les offres de ce nouveau Souverain, donna ordre enfin à François d'Alaba, commandant de la garnison Espagnole à Sienne, d'aller à Florence demander à Côme le secours qu'il avoit promis: mais il poussa la défiance, jusqu'au point de défendre à Alaba, de laisser entrer les troupes de ce Prince dans la ville, & il lui ordonna de les faire rester à Staggia. Côme, prince politique, usa pour lors de dissimulation, & commanda en même tems à Menichino de Poggibonzi, capitaine de la milice du Val d'Elsa, de se rendre à Staggia avec trois mille hommes d'infanterie, & trois cens maîtres, pour faire face aux ennemis.

Cependant on tramoit alors une révolte dans la ville. Ænée Piccolomini, Americ Amerighi, Mario Bandini, & André Landucci, qui s'étoient déclarez pour la liberté de leur patrie, étoient convenus avec les principaux de Sienne, & avec le

peuple, fatigué de la domination Efpagnole, qu'on prendroit les armes à un jour marqué, pour fecoüer le joug, & qu'on leur ouvriroit les portes de la ville, lorfqu'ils s'y préfenteroient. Ils ne pouvoient entrer dans les terres de Sienne que par Caftro, & par Pitigliano; toutes les autres avenuës étoient fermées; de forte que Côme & Nicolas des Urfins avoient fortifié cet endroit-là, pour empêcher les bannis de venir à Sienne. Des Urfins avoit été affez dénaturé, pour dépoüiller fon pere de la fouveraineté de Pitigliano, & cette action indigne lui avoit valu la protection de l'Empereur, à qui il avoit fait entendre que fon pere favorifoit le parti des François: mais ayant fouvent demandé à Ferdinand de Gonzague le payement des troupes, qui étoient en garnifon à Pitigliano, & voyant qu'on ne les payoit point, comme on l'avoit promis, il en fit fes plaintes, qui furent méprifées. Son mécontentement l'engagea alors à paffer dans le parti de la France. Jerôme Vecchiano l'avoit déjà follicité de quitter le parti de l'Empereur, & il exécutoit en cela les ordres d'Horace Farnefe duc de Caftro, qui fe flattoit d'obtenir un jour de la liberalité du Roi la fouveraineté de Sienne; ce que le pape Paul III. fon ayeul avoit extrêmement fouhaité après la perte de Plaifance. Au refte, le Pape mécontent du violent procedé de Mendofe, qui avoit depuis peu battu, pour une caufe affez legere, le Bargello, ou Prévôt de Rome, favorifoit ouvertement les bannis, & avoit mandé au cardinal de Carpi, légat de Viterbe, qu'il donnât paffage à nos troupes. Mais ce Cardinal, attaché aux interêts de l'Empereur, avoit fecretement averti Mendofe des ordres du S. Pere. Piccolomini, & Amerighi, étant partis de Caftro & de Pitigliano, avec un corps de troupes, fe rendirent dans le payis de Sienne, avec des commiffions contrefaites par Amerighi, au nom de Mendofe, (felon Adriani) comme fi ces troupes avoient été levées par les ordres de ce Général, pour défendre la côte: mais les Imperiaux furent informez de cette rufe par Jule Salvi, un des chefs du peuple, qui ayant été follicité d'entrer dans le complot, l'avoit découvert, & avoit accufé de complicité les Cenfeurs de la ville. C'eft pour cela qu'Otto de Montauto fut envoyé à Sienne, pour dire à Alaba, qu'il eût à promettre tout ce qui étoit en fon pouvoir, & à donner toutes les

HENRI II. 1552.

HENRI II. 1552.

affûrances, de la part de Côme. Les conjurez étoient déjà arrivez à San-Chirico dans le territoire de Sienne, à dix-huit milles de cette ville; & le duc de Florence avoit écrit aux Comandans des troupes, qui étoient au Val-d'Arno, à Cafentino, à Mugello, à Prato, à Volterra, & à Pontafieve, qu'ils fe rendiffent en diligence à Staggia. Il rappella enfuite deux compagnies de cavalerie, qu'il avoit envoyées peu auparavant pour la garnifon de Piombino. On fit venir en même tems du Val-d'Elfa quatre cens fantaffins, avec ordre d'aller à Staggia. Côme avoit auffi écrit à André Doria, qu'il fît defcendre dans les ports de l'Etat de Sienne, les Allemands deftinez pour Naples, & qu'il les laiffât quelque tems à Piombino, & à Livourne, pour tenir en refpect le peuple de Sienne: mais Doria s'excufa de ne pouvoir fe détourner, & prétexta un ordre contraire;il aima mieux avoir égard aux preffantes follicitations du Viceroi de Naples. Cependant on ordonna à Goro de Montebenichi, capitaine de la milice de Montepulciano, de faire avancer fes troupes, & de s'emparer de Turrita, de Montefellonico, & des autres places voifines dans le Val-di-Chiana. Dominique Galeotti, colonel des troupes de Cortone, fut auffi commandé pour tenter la prife de Lucignano, afin de contenir, par cette efpece de frein, les Siennois, que l'amour de la liberté rendoit furieux, & que rien ne pouvoit réduire.

L'entreprife étoit déjà fur le point d'éclater; cependant Alaba avoit fait publier une défenfe, à peine de la vie, qu'aucun habitant de Sienne ne fortît de fa maifon. En même-tems le Confeil s'affembla; & on envoya dire, au nom de la ville, à Piccolomini, & à ceux de fa fuite, qu'ils euffent à fe retirer. Piccolomini fe découvrit alors, & répondit fiérement, qu'il ne fe tiendroit point en repos, qu'il n'eût rendu la liberté à fa patrie, en chaffant de Sienne les troupes étrangeres: il ajoûta qu'il y avoit déjà dix mille hommes fous les armes; que la flote Françoife jointe à celle des Turcs, arriveroit bientôt à Porto-Ercole, & qu'ainfi il falloit que les Efpagnols fe hâtaffent de donner ordre à leurs affaires. Il n'y avoit à Sienne que quatre cens Efpagnols, qu'Alaba avoit jugez fuffifans pour garder la citadelle de cette Ville; San-Domenico, & la porte Camollia; les autres troupes avoient été répanduës

ſur la côte, pour s'oppoſer à la deſcente des Turcs. Comme Alaba étoit étranger, & que tous les habitans lui étoient ſuſpects, il ne voulut pas ſe fier à eux, quoique les principaux de l'Ordre de Nove fuſſent venus d'eux-mêmes lui prêter ſerment. Cette méfiance les aigrit ſi fort, qu'ils ſe joignirent aux autres citoyens, pour la liberté de la patrie.

La ville de Sienne chaſſe les Eſpagnols & recouvre ſa liberté.

Cependant Montauto, averti par Alaba, étoit entré ſur le ſoir dans la Ville avec quatre cens hommes d'infanterie : ayant joint enſemble leurs forces, ils ſe rendirent maîtres de la grande place. On vit ſur le champ accourir de tous côtez des troupes, de Pitigliano, de Caſtro, & de Santa-Fiore. La Porte Romaine fut brûlée, celle de Tuſi abattuë : les Eſpagnols, qui gardoient la Porte Romaine, forcés de ceder, ſe retrancherent dans les tours voiſines, où après avoir ſoûtenu pluſieurs attaques, la faim les obligea de ſe rendre. Cependant les ſoldats répandus dans la Ville animerent les habitans à défendre leur liberté : le peuple auſſi-tôt courût aux armes & s'empara de celles qu'il put trouver dans la place, ou que les bannis avoient eu ſoin d'y faire entrer. S'étant joints tous enſemble, par la haine commune qu'ils avoient pour les Eſpagnols, ils parcoururent les ruës l'épée à la main, & pouſſerent dans la place publique Alaba & Montauto, qui tenoient encore le marché & la porte Camollia. Les Eſpagnols firent ferme juſqu'à minuit, dans l'eſpérance du ſecours qu'ils attendoient de Staggia ; mais ils ſe retirerent enfin dans la Citadelle & à San-Domenico, voyant que ce ſecours ne paroiſſoit point, & que d'ailleurs ils avoient affaire à des gens déterminez, qui expoſoient bravement leur vie pour la défenſe de leur liberté. La porte Camollia étoit encore occupée par les Eſpagnols : mais les troupes étrangeres obligerent enfin Alaba de l'abandonner, auſſi-bien que San-Domenico.

Les Siennois regardant Côme comme un voiſin capable de leur nuire, ou de les appuyer, dans la conjonꝏture préſente, lui députerent Caliſte Cerini, afin de lui témoigner, qu'ils étoient prêts de conſerver deſormais pour l'Empereur le même reſpect & la même obéïſſance qu'auparavant ; l'aſſûrer, que la dureté de Mendoſe & l'inſolence des ſoldats Eſpagnols les avoient portez à prendre les armes, & le prier enfin qu'en qualité de voiſin & d'ami, il n'entreprît rien contr'eux,

& qu'il ne s'oppofât pas aux efforts qu'ils faifoient pour recouvrer leur ancienne liberté.

HENRI II. 1552.

Côme ayant loüé la généreufe réfolution des Siennois, leur promit fon amitié, à condition qu'ils ne fe fouftrairoient point de l'obéïffance de l'Empereur. En même-tems il envoya à Sienne, avec Cerini, Hippolyte de Corregio & Leon Santi, comme en ambaffade, pour s'informer en quel état étoient les affaires d'Alaba, & combien de tems il pouvoit encore tenir dans la Citadelle. Cependant ayant mis Frederic Montauto en la place de Rodolfe Baglioni, il fit venir celui-ci de Pife, avec Carolino des Urfins & avec de la cavalerie, & lui donna ordre de fe rendre à Staggia, pour tenter de fecourir les Efpagnols affiégez dans la Citadelle. Mais comme il apprit de Santi, que par la négligence de Mendofe, il reftoit fort peu de vivres dans cette place, & que s'il en falloit venir à un combat, il y avoit apparence, que le fecours n'arriveroit pas affez tôt; il envoya à Sienne Marcel Agoftini Siennois, chargé, pour calmer la fureur des habitans, de leur reprefenter le péril qui les menaçoit du côté des Imperiaux, & de les avertir qu'André Doria étoit à la tête de quatre mille Allemands, & qu'Afcanio de Cornia, & Alexandre Vitelli étoient prêts de tomber fur eux avec un corps de troupes: Qu'au refte Côme ne pouvoit manquer à fon devoir, s'ils renonçoient à l'obéïffance qu'ils devoient à l'Empereur, pour prendre le parti des François. Après que les Siennois eurent remercié Correggio, & Agoftini, & qu'ils eurent protefté d'être inviolablement attachez à l'Empereur, & aux intérêts de Côme, Corregio demanda des ôtages, jufqu'à ce que l'Empereur leur eût prefcrit de juftes conditions.

Tandis que les Siennois déliberoient touchant les ôtages (car ils n'avoient pû fe défendre des preffantes follicitations de Correggio) & qu'ils étoient fur le point de fatisfaire à fes demandes, Lanfac arriva de Rome en diligence. Les Siennois étoient en quelque forte déterminez à donner des ôtages. Mais irritez de ce que les Officiers de Côme s'étoient emparés de Lucignano, & de Montefellonico, perfuadez d'ailleurs par Lanfac, que le fecours du Roi arriveroit au plûtôt, ils rompirent l'affemblée fans rien conclure. Déjà le peuple avoit creufé un foffé entre la Citadelle & les murailles de la ville, qu'on avoit

élevées de ce côté-là, par le peu de prévoyance de Mendofe, à une telle hauteur, que l'on pouvoit voir de cet endroit & de San-Domenico dans la Citadelle, & que ceux qui étoient dedans ne pouvoient fe mettre à couvert du canon. De plus, nos troupes, qui étoient déjà arrivées de Rome en grand nombre, avoient auffi fait en dehors un retranchement, par le confeil de Jerôme Vecchiano, pour ôter toute efpérance de faire entrer du fecours & des vivres dans la Citadelle.

HENRI II. 1552.

D'un autre côté, le Pape faifoit folliciter le duc de Florence, de ne pas empêcher les Siennois de recouvrer leur liberté, qu'il affûroit être l'unique but des François : il l'exhortoit donc à rappeller fes troupes, & à rendre les Villes qui avoient été prifes, lui repréfentant, qu'il étoit à craindre pour lui, qu'en s'engageant dans des affaires étrangeres, il n'attirât dans fon payis les troupes de France, qui après avoir foûtenu les Siennois, pourroient bien fe jetter fur fes Etats. Ces confeils du Pape étoient judicieux: car le cardinal de Ferrare & Paul de Thermes faifoient de grands préparatifs, & levoient des troupes dans la Mirandole & à Parme, réfolus de fondre fur la Tofcane. Dès que les Siennois eurent renvoyé Cerini, ils députerent à Côme Ambroife Nuti, chargé de lui faire des offres de fervice & d'amitié au nom de la République, de lui demander les places conquifes dans le Val-di-Chiana, & enfin de lui témoigner, que les Siennois étoient prêts de prendre le Pape pour arbitre, & de donner pour ôtages quatre Gentilshommes des plus diftinguez de la Ville. Côme voulant fe tirer honnêtement d'une affaire, dont les fuites pouvoient lui devenir funeftes, confentit aux conditions fuivantes : Qu'Otto de Montauto fortiroit de la citadelle avec la garnifon & tout le bagage; qu'après qu'elle auroit été rafée, les Siennois congédiroient les troupes étrangeres; que la Republique demeureroit toûjours fidéle & attachée à l'Empire, fuivant fon devoir; qu'elle ne nuiroit point aux Etats alliez de l'Empire; qu'elle ne permettroit jamais qu'on fît des levées dans fon territoire contre l'Empire ou contre fes alliez; qu'elle ne recevroit dans fes ports, ni dans fes havres, aucun ennemi de l'Empire; qu'elle conferveroit toûjours les droits de fon ancienne liberté; qu'elle ne fourniroit rien, pour rembourfer les frais de la conftruction de la citadelle, ou ceux de la derniere guerre; & qu'en

faveur de l'affection que Côme avoit pour les Siennois, il prie-
Henri II. 1552. roit l'Empereur de souscrire à cette derniere condition. On ajoûta, que le traité fait entre Côme & les Siennois l'an 1547 seroit fidélement observé, & qu'enfin les places prises de part & d'autre seroient renduës. On n'employa dans l'acte du traité que le nom de l'Empire, & non de celui de l'Empereur; parce que les Siennois espéroient obtenir plus aisément l'approbation des Etats de l'Empire, que celle de l'Empereur. Au reste on demeura d'accord, que s'il y avoit quelques ennemis de la Republique dans le payis de Sienne, ils en sortiroient au plûtôt; & que jusqu'à ce tems là, les Siennois ne seroient pas obligez de congédier les soldats François, même après la démolition de la citadelle. Cet article fut ajoûté, afin d'obliger les Espagnols à vuider Orbitelle qu'ils occupoient encore. On trouva à propos de comprendre dans ce traité Alaba, & les Espagnols de la garnison; & de convenir, que s'ils ne vouloient pas y être compris, le traité n'en seroit pas moins exécuté.

Mendose voulant couvrir la honte de sa faute par une espece de fermeté, refusa de consentir à cet accommodement, & donna ordre à Ascanio de la Cornia, & à Alexandre Vitelli de faire des levées au nom de l'Empereur. Cornia leva dans les terres de Perouse trois mille hommes d'infanterie, avec lesquels il se rendit maître de Chiusi; & Vitelli en leva deux mille. Mais la disette de vivres & d'argent ralentit bien-tôt l'ardeur de Mendose. Après avoir fait une vaine parade de ses forces, il crut s'être assez acquitté de son devoir, & donna ordre à Alaba de ceder entierement la citadelle aux Siennois, en imputant à Côme la perte de cette place, pour n'avoir pas envoyé de bonne heure le secours nécessaire. Il se justifia devant l'Empereur, par l'entremise de Correggio & de Santi qu'il lui envoya, & qui avoient été témoins de sa conduite: il lui fit dire par ces deux officiers, que, n'ayant pu défendre la citadelle, il étoit convenu avec les Siennois, qu'elle seroit démolie; de peur qu'elle ne tombât en la puissance des François, & que par la continuation d'une guerre infructueuse, les Siennois ne fussent enfin obligez de se soûmettre à une Puissance étrangere.

Cependant la flotte des Turcs ayant heureusement passé le

Fare

Fare de Meffine, arriva le 10 de Juillet à Schilaci, & à Cirella, lieu célebre dans la Calabre par les vins excellens qu'il produit : de-là, après avoir brûlé quelques places, elle vint à Policaftro, auprès du cap de Palinure dans la Bafilicate : elle y mit le feu, & pilla Canerotta, dont les habitans furent emmenez en captivité. Ayant enfuite paffé le Golfe de Salerne & l'ifle de Capri, elle parut à la vûë du port de Naples. Dragut, qui menoit l'avant-garde, mit le feu dans la forterefle de l'ifle de Procita, qui avoit été déjà brûlée par Airadin Barberouffe. Il tira enfuite vers l'ifle d'Ifchia, qui eft à deux milles de Procida, & où eft un château très-fort, bâti fur un rocher, & célébre par la retraite de Marie d'Aragon veuve d'Alfonce d'Avalos marquis du Guaft. Dragut ayant attaqué cette Ifle, en fut vivement repouffé par la garnifon, & alla rejoindre fa flotte.

HENRI II. 1552.

Pierre de Tolede vice-roi de Naples étoit dans de terribles inquiétudes. Le dedans & les dehors de la ville de Naples ne lui offroient que de triftes fujets de craindre un funefte évenement : dans ces allarmes, il avoit fait venir tous les Efpagnols des garnifons du Royaume, pour faire tête aux ennemis du dehors. Quant au dedans, ayant découvert depuis peu une conjuration, il avoit fait trancher la tête à Antoine Grifone, brave gentilhomme, qui, comme ami du prince de Salerne, lui étoit devenu fufpect, & avoit été convaincu, difoit-il, par des lettres qu'il avoit furprifes. Il avoit auffi fait publier une Ordonnance, par laquelle il étoit défendu, fur peine de la vie de prononcer feulement le nom du Roi de France, & du prince de Salerne. Le Vice-roi avoit auffi fait fermer toutes les portes de la ville, & n'en avoit laiffé que trois libres, par lefquelles on pouvoit entrer & fortir.

La flotte fit voile enfuite par le Golfe de Gaete vers Ponza, ifle dépendante des Farnefes [1]. Dragut informé de l'arrivée d'André Doria dans cet endroit, s'avança, & le furprit tandis qu'il ne penfoit pas être fi près de l'ennemi. Doria ne pouvant avec quarante galeres faire tête à une flotte fi nombreufe, fit fur le foir fa retraite avec tant de legereté, que toute la flotte ennemie ne pût l'atteindre. Dragut néanmoins l'ayant fuivi avec fix de fes meilleurs voiliers, lui prit une galere, & après avoir paffé toute la nuit, & une grande partie du lendemain

André Doria mis en fuite par Dragut.

1 Elle eft encore aujourd'hui dépendante de l'Etat de Parme.

HENRI II.
1552.

à le pourſuivre, il en coula deux à fond, & en prit ſix autres avec ſept cens Allemands qu'elles portoient. Nicolas Madrucci leur colonel fut pris avec eux, & mourut bien-tôt après d'une bleſſure qu'il avoit reçûë dans le combat. Ce fut le 5 d'Août que ce malheur arriva au célébre Doria, qui avoit toûjours été juſqu'alors favoriſé de la Fortune. Après cet échec, il ſe retira en Sardaigne avec le reſte de ſa flotte, & revint enſuite à Genes. Sigonio juſtifie Doria, & rapporte, que ce Général fit d'abord voile à Malaga en Eſpagne, dans le deſſein d'emmener l'infanterie Eſpagnole; qu'il la fit embarquer à Alcantara dans ſes vaiſſeaux, & qu'il reçût de l'argent à Barcelone; qu'après avoir paſſé beaucoup de tems dans ces différentes villes, il ne put retourner à Genes avant le premier jour de Juillet, ayant été ſurpris par une tempête dans le golfe de Lyon; qu'il fit débarquer à Genes les Eſpagnols, qui eurent ordre d'aller par terre; qu'enfin il reçut dans ſes vaiſſeaux les Allemands qui étoient arrivez, & prit en diligence la route de Naples. Le même Hiſtorien ajoûte, que ſur le bruit que la flotte des Turcs étoit auprès de cette ville, Doria ſe retira avec trente-neuf galeres à l'embouchure du Tibre, où ayant fait proviſion d'eau, il ne put apprendre la route que tenoient les ennemis, ni de Naples, ni de Rome, ni de la part des Impériaux; qu'il ſe mit enſuite prudemment en haute mer; & que pour éviter le mont Circello, à la côte duquel il croyoit qu'étoit le plus grand péril, il ne fut pas plûtôt à la vûë de Ponza & d'Iſchia, qu'il fit voile de ce côté là. Il ſe perſuadoit, que n'y ayant point de port, ni même de l'eau ſeulement pour trois vaiſſeaux, les ennemis ſe tiendroient plus volontiers dans le détroit de Procita, afin d'arrêter le ſecours qu'on feroit paſſer à Naples. Il jugeoit d'ailleurs, que s'il entreprenoit de paſſer par le détroit de l'Iſle de Capri, les Turcs pourroient s'y oppoſer ſans peine, & garder le paſſage des deux côtés avec leur flotte, qui étant fort nombreuſe pouvoit être diviſée ſans péril. Doria crut donc, ſelon Sigonio, que les Turcs s'étoient arrêtez dans le Golfe de Naples; ainſi la nuit étant ſurvenuë, il ordonna pour plus grande ſûreté, que ſi, contre ce qu'il croyoit, les ennemis étoient par hazard cachez dans l'Iſle de Capri, on changeât de route, autant qu'il feroit poſſible, en navigeant lentement loin de Ponza & d'Iſchia; afin que, s'il falloit faire retraite, les rameurs fuſſent

plus frais & moins fatiguez. Sur les quatre heures du matin il s'apperçut qu'il avoit en queuë la flotte des Turcs, qui venoit sur lui pour le suprendre. On lui conseilla de prendre la fuite avec les galeres qu'il pouroit sauver, puisqu'il étoit trop inférieur aux ennemis: mais il rejetta courageusement ce conseil, & ayant joint toutes ses galeres ensemble, il voulut qu'on ramât plus lentement, & que souvent même on ne ramât point du tout; afin d'attendre celles qui ne pouvoient aller si vîte, & que s'il falloit fuir, il conservât toutes ses galeres, en les faisant retirer toutes ensemble. Il étoit persuadé que si l'on en venoit aux mains, il combattroit plus heureusement avec la flotte entiere, ayant appris par son expérience que les galeres des Turcs ne sont pas si legeres que les nôtres. Il avoit peut-être crû, que les ennemis ne pouroient le suivre long-tems, qu'avec un petit nombre de galeres, & qu'ainsi il ne risquoit rien de leur faire face, & de soûtenir leurs efforts : que d'ailleurs ayant beaucoup de monde il pouvoit combattre, & remporter même la victoire, ou du moins empêcher les ennemis de nuire au peu de galeres qu'ils poursuivoient.

Pendant qu'on faisoit ces réflexions, il partit un boulet de canon, qui passa entre la galere de Doria & la Réale Espagnole qui y étoit jointe. Un Espagnol ayant demandé alors à haute voix ce qu'il falloit faire, puisque l'ennemi étoit si proche, Doria répondit, qu'il étoit d'avis d'aller tous ensemble au secours des autres galeres. Un moment après un autre cria d'une voix tremblante: A la voile, à la voile; & quelques galeres partirent à l'instant; mais la Réale Espagnole ayant gagné aussi-tôt la pleine mer, toutes les autres de cette nation firent la même chose. Le désordre suivit cette lâche séparation, & toute la flotte épouvantée se mit en même-tems à fuir. Les Turcs, après l'avoir poursuivie depuis minuit jusqu'à cinq heures du soir, prirent sept galeres qui étoient des moindres pour la chiourme. André Doria ne pouvant faire tête, se retira dans l'isle d'Elbe, où il rallia les restes de sa flotte. Après cette victoire les Turcs ne voyant point paroître le prince de Salerne, qui étoit parti de Marseille avec vingt-cinq galeres de France, & deux mille Gascons, mirent à la voile & se retirerent. Les ayant joints depuis avec beaucoup de peine, il tâcha en vain de les faire retourner, en les assûrant d'une prompte révolte

HENRI II. 1552.

dans Naples. Ils lui promirent ſeulement de revenir l'année ſuivante ; ce Prince les accompagna juſqu'à l'iſle de Scio, où il paſſa l'hiver avec notre flotte.

Cependant Côme rendit aux Siennois Lucignano & Montefellonico, & le Pape donna ordre qu'on leur remît Chiuſi alors occupé par Aſcanio de la Cornia. La citadelle même, qu'Alaba avoit enfin renduë par l'ordre de Mendoſe, fut remiſe à Lanſac. Cet officier la remit avec un applaudiſſement univerſel au pouvoir des Siennois, qui commencerent auſſi-tôt à la démolir. On envoya en même-tems des Ambaſſadeurs de part & d'autre, pour confirmer la paix. Les Siennois députerent à Florence Ambroiſe Nuti, & Côme envoya à Sienne Leon de Ricaſolo, très-entendu dans les affaires des Siennois. Comme les Eſpagnols tenoient encore Orbitello, les François n'étoient pas encore ſortis de Sienne, & de Thermes y étoit même arrivé depuis peu de Parme. Ce fut pour le duc de Florence un prétexte de ne point rappeller ſes troupes de Staggia. Il étoit bien aſſûré de la ſincerité du Roi de France ; mais attentif à tous les mouvemens, il appercevoit au travers d'une paix, qui ne lui ſembloit pas trop bien cimentée, le principe de quelque ſoudaine révolution. Dans cette vûë, il avoit conſeillé au Pape, que les Siennois avoient choiſi pour arbitre au ſujet des differends qui reſtoient à vuider, de s'appliquer à appaiſer tous les troubles dans la ville de Sienne, & à reformer la République. Le cardinal Fabio Mignanello, Siennois, ayant été chargé de ce ſoin, y avoit établi une nouvelle forme de gouvernement, & y avoit créé ſeize Magiſtrats & un conſeil de huit cens citoyens. Il avoit eu la précaution de compoſer la plus grande partie de ce conſeil de ceux des citoyens, qui ſe ſentant coupables à l'égard de l'Empereur, ne manqueroient pas d'embraſſer le parti du Roi ; dont l'appui leur étoit néceſſaire, quoiqu'ils fuſſent d'ailleurs très-zelés pour la liberté de leur patrie. Il les avoit auſſi engagez à faire au Roi une députation ſolemnelle, pour le remercier au nom de la République, comme ſon glorieux liberateur, & lui demander la continuation de ſon ſecours & de ſa puiſſante protection, contre ceux qui voudroient eſſayer encore de leur ravir la liberté, qu'il leur avoit ſi heureuſement procurée. Claude Tolomei, dont on voit encore la harangue éloquente à ce ſujet, fut mis à la tête de la députation.

Côme regardant ce procedé, comme une infraction du traité fait avec les Siennois, se crut alors dispensé d'en observer les conditions, & conseilla à Mendose de retenir Orbitello. Ce général étant donc allé à Livourne, avec les Espagnols qu'on avoit fait sortir depuis peu de la Citadelle de Sienne, attendit Doria, qui avoit fait voile vers Naples, après le départ de la flotte des Turcs. A son retour il s'embarqua sur ses galeres, & alla à Piombino, d'où il aborda au port de San-Stephano, après avoir mis à terre auprès d'Orbitello quinze cens soldats. Doria attaqua une tour que les Siennois occupoient, à l'extrêmité de l'étang, & la battit avec le canon d'une galere. Les assiégez abandonnerent la tour, & les ennemis entrerent librement dans Orbitello. Après y avoir mis une garnison & des vivres, & avoir fait fortifier la Citadelle, seulement du côté du continent, parce qu'elle étoit d'ailleurs toute environnée par l'étang, Mendose en partit, & bien-tôt après il fut rappellé d'Italie. Ce Ministre y avoit gouverné pendant plusieurs années avec tant de hauteur, qu'on a crû qu'il y auroit entierement ruiné les affaires de l'Empereur, s'il y eût demeuré plus long-tems.

La garnison, qu'on mit à Orbitello, consistoit presque toute en vieux soldats, qui, par des courses continuelles soûtenoient, comme ils pouvoient, l'honneur des Espagnols & les interêts de l'Empereur. Nos troupes qui étoient dans Sienne & aux environs, ne jugerent pas à propos de s'avancer plus loin, dans un tems que la puissance du Roi n'étoit pas encore bien établie. Ce fut dans le dessein de l'affermir, qu'après que le Pape eut rappellé le cardinal Mignanello, le Roi envoya dans ce payis-là le cardinal de Ferrare, qui joignoit à une grande expérience une prudence consommée, & devoit sans doute plaire aux Siennois, comme étant d'une des plus illustres maisons d'Italie, & d'ailleurs bien servir le Roi, comme ayant l'honneur de lui être allié de fort près. Il partit donc pour Sienne, & passa par Florence, où Côme lui fit une magnifique reception. Il eut beau assûrer ce Prince de l'amitié du Roi, si dans ces troubles de l'Italie il vouloit se rendre médiateur; il ne put jamais en tirer que des réponses vagues & équivoques. Ce Prince alors occupé à assûrer ses frontieres, faisoit fortifier en diligence San-Cassiano, vis-à-vis le Val

HENRI II. 1552. d'Elſa, & ſuggeroit ſecretement aux Eſpagnols de faire encore entourer d'un mur le Mont de San-Miniato, qui domine la ville, & d'y faire de bons baſtions. Au reſte, il coloroit ſi bien ſes démarches, qu'on ne pouvoit le traiter d'ennemi. Comme l'Empereur étoit alors dans de fâcheuſes conjonctures, & attaché au ſiége de Metz, dont nous parlerons bien-tôt, Côme, inquiet du ſuccès de cette entrepriſe, penſoit que ſon honneur & ſes interêts l'engageoient à menager les bonnes graces du Roi. Dans cette idée, il rendoit de bons offices & témoignoit toute ſorte d'amitié au cardinal de Ferrare, & il accordoit un paſſage libre à l'infanterie & à la cavalerie, qui venoit tous les jours de la Lombardie dans la Toſcane. Par cette diſſimulation, il mettoit ſes frontieres à couvert des armes du vainqueur, en attendant que l'Empereur, dont le ſecours lui étoit néceſſaire, tournât ſes armes du côté de l'Italie, & ſe joignît à lui, pour en chaſſer l'ennemi commun.

Cependant les affaires de ce Monarque en Italie étoient en très-mauvais état, par la négligence de Gonzague, qui peu attentif au gouvernement & à la guerre, s'étoit rendu odieux aux troupes, par ſon avarice, ou par celle de ſes officiers; & s'étoit enfin attiré la haine de toute l'Italie, & ſur-tout des peuples du Milanez. L'Empereur voulant remedier à ces deſordres, avoit fait venir de Naples Pierre Gonzalez, & avoit enjoint à Gonzague de ſe ſervir en tout de ſes conſeils. Ce ne fut pas ſans chagrin que ce Miniſtre vit contrebalancer ſon autorité par cet adjoint: le gouvernement en fut depuis encore plus négligé, ou par le reſſentiment de Gonzague, ou par le mauvais état de ſa ſanté, qui l'empêchoit de s'appliquer aux affaires.

Nos troupes, qui tenoient San-Martino, San-Balengo, & Ponte, places bien fortifiées, étoient alléesdans le Piémont, comme pour aſſiéger Vulpian, où Frederic Savello commandoit en l'abſence de Céſar Maggi. Briſſac à la tête de ſix mille hommes d'infanterie, & de ſept cens maîtres, s'étoit avancé juſqu'à Ceri, pour attendre le ſuccès de l'entrepriſe; ayant enſuite envoyé deux mille hommes devant Ceva, place peu fortifiée, il s'en étoit aiſément rendu maître, & avoit, par cette, priſe ôté aux Imperiaux toute ſorte de communication, & fermé le chemin qui conduit à Savone, & aux autres places alors occupées par les

Espagnols. Gonzague cedant enfin ou à la honte ou au dépit, que lui causoient tant de mauvais succès, s'étoit mis en campagne avec cinq mille Allemands, deux mille Espagnols, mille Italiens, & mille chevaux, pour faire lever le siége de Vulpian. Il crut qu'il étoit surtout nécessaire d'aller auparavant attaquer Ceva, que nos troupes abandonnerent aussi-tôt, sans attendre l'ennemi, ne pouvant empêcher qu'elle ne fût prise.

César Maggi fut ensuite envoyé à Ivrée, pour s'opposer aux travaux des François, qui élevoient des Forts de tous côtez. En même tems Gonzague attaqua San-Martino, qui, après un siége de vingt jours, fut enfin pris par la vivacité & la valeur de Maggi: peu après il se rendit aussi maître de Ponte, & par-là il fit lever le siége de Vulpian. On parla alors d'assiéger Casal, place située sur le Pô, un peu au-dessus de Turin. Tous nos Chefs étoient d'avis de l'évacuer, & d'en abbattre les murailles; mais Montluc, seul de son sentiment, entreprit de la défendre; & en effet il la défendit avec valeur, secondé de la bravoure de Gié *. Nos troupes commandées par Jacque de Salvaison, prirent en même tems Verrue, place forte dans le Montferrat, & ensuite Alba, située sur le rivage de Tanaro. La prise de cette derniere place fut plus funeste aux Impériaux, que la levée du siége de Vulpian ne leur avoit été avantageuse. Voici comment cette place fut soûmise. Jean-Baptiste Fornari de Genes y commandoit avec une garnison; c'étoit un homme intraitable, & sa dureté lui avoit attiré la haine des habitans. On avoit fait plusieurs plaintes de lui à l'Empereur, qui avoit ordonné à Gonzague de le retirer de cette place: mais Fornari ayant corrompu par argent ceux qui agissoient sous les ordres de ce Ministre, avoit adroitement conservé son gouvernement, malgré l'Empereur même. Plus irrité alors contre les habitans, il avoit poussé la dureté à un tel excès, que ce peuple réduit au désespoir traita enfin avec Brissac, qui exécuta l'entreprise, pendant que Fornari étoit à Chieri. Il envoya à cet effet François Gouffier Bonnivet, la Mothe Gondrin, François Bernardin, Briquemault, & le capitaine Loup, avec quatorze compagnies commandées par Vieux-Pont; le chevalier Trotto, Jacque Muratore, & le capitaine Venture d'Urbin, qui proposa le premier au lieutenant de Troto, de suprendre Alba. Ils furent

* de l'illustre Maison de Rohan.

reçus dans la ville par la porte de Tanaro, & ils s'en rendirent les maîtres. On accusa le capitaine Rossino d'Alexandrie, d'avoir commis cette trahison, & d'avoir ouvert la porte. Gonzague, s'étant depuis assûré de sa personne, le fit mettre à la question, sans pouvoir néanmoins rien tirer de lui : la mort de Fornari, à qui les Impériaux imputoient aussi cette trahison, arrivée presque en même tems empêcha qu'on ne parvint à la connoissance de la verité. Le gouvernement d'Alba fut donné à Bonnivet, & l'on y mit sept compagnies d'infanterie, commandées par San-Petro, de l'isle de Corse.

Gonzague, confus d'avoir perdu cette place par sa négligence, leva le siége de Casal, & alla aussi-tôt en diligence devant Alba, à la tête de toute son armée, avec vingt-quatre pieces de canon, & un renfort de trois mille Italiens, depuis peu levez. Mais ayant trouvé la place mieux munie, qu'il ne pensoit, & de soldats, & de vivres, il résolut d'attaquer Saint-Damien, ne voulant pas s'en retourner, sans avoir fait quelque expédition. Maggi au contraire l'exhortoit à faire tous ses efforts contre Alba, avant que nos troupes l'eussent fortifiée, & étoit d'avis de ne pas entreprendre dans de fâcheuses circonstances le siége de Saint-Damien, qu'il regardoit comme une entreprise très-sérieuse. François le Roi-Chavigni, & Briquemault, étoient dans cette place, où il n'y avoit presque point de poudre, de mêche, ni de plomb ; mais on donna ordre aussi-tôt au Gouverneur de la Cisterne, qui n'est qu'à deux milles de Saint-Damien, de faire entrer dans la ville, avec des troupes choisies, tout ce qui étoit néceffaire à la défense d'une place. Montluc, vrai homme de guerre, se chargea du soin d'y faire entrer des munitions, & y réüssit, en donnant à Charri, jeune & brave officier, cinquante hommes choisis dans chaque compagnie, avec trente payisans : l'entreprise étoit hardie, & les Italiens l'avoient déja tentée sans succès. Comme la place étoit très-petite, elle étoit environnée de tous côtez par les troupes Impériales, qui formoient à l'entour tant de corps-de-garde, que toutes les avenuës en étoient fermées. Cependant Charri sçû se frayer un chemin : il envoya devant les payisans, & avec quelques gens choisis il attaqua un corps-de-garde, & le mit en fuite ; il entra en même tems victorieux dans la place, & y ayant laissé les munitions

munitions qu'il avoit apportées, il s'en retourna à Cifterne. Il fit deux fois la même tentative avec un pareil fuccès, & Caupegne la fit enfuite la troifiéme fois. Mais le Baron de Chippi ne fut pas fi heureux ; comme il revenoit d'Alba, pour faire entrer de la poudre dans Saint-Damien, il trouva l'ennemi mieux fur fes gardes, & ayant perdu avec la poudre qu'il portoit, la plus grande partie de fes gens, à peine fe pût-il fauver lui-même dans la ville.

HENRI II. 1552.

Gonzague avoit déjà employé dix-fept jours à ce fiége, & dix à faire un feu continuel fur les murailles. Maggi avoit même fait miner en deux endroits ; mais une de fes mines ayant été découverte par un efpion, les affiégez firent une contre-mine, qui mit ce Général dans un grand danger de fa vie. Les affiégeants voyant que les temps fâcheux de l'Hyver rendoient tous leurs efforts inutiles, refolurent enfin de lever le fiége. Ils jugerent à propos de faire venir d'Afte l'infanterie & la cavalerie, pour mettre l'artillerie en fûreté, & battre enfuite en retraite. Nos troupes pourfuivirent les ennemis, & livrerent même un fanglant combat, mais qui fut bien-tôt terminé par l'arrivée des Allemands Imperiaux.

Guerre de l'Empereur contre la France.

Après le traité de Paffaw, l'Empereur voulant attaquer le Roi, avec les mêmes troupes qui avoient déjà été battuës, afin de venger fa défaite, & de recouvrer l'eftime des Allemands qu'il avoit perduë, entreprit de reprendre les places de l'Empire, dont le Roi s'étoit emparé ; il tourna donc inopinément du côté du Rhin ces nombreufes troupes arrivées d'Efpagne & d'Italie, qu'il avoit affemblées en Allemagne pour fondre fur les Turcs, comme fi tous les troubles de l'Empire étant pacifiez, il eût eu deffein de faire marcher fon armée vers la Hongrie. Cependant le bruit s'étoit répandu qu'on en vouloit à Albert marquis de Brandebourg, l'ennemi commun de tant de villes, de tant d'évêques, & de tout l'Empire. En effet, il perfecutoit en tyran les Ecclefiaftiques, & fur tout ceux de Mayence & de Spire, dont il avoit éxigé des fommes qu'ils étoient hors d'état de payer. Il fit ouvrir les Eglifes : non content de les avoir pillées, il eût encore emporté le plomb dont celle de Spire étoit couverte, fi le Confeil de la ville ne l'eût flechi par les prieres les plus touchantes. Il mit le feu à la citadelle de Mayence, qui étoit proche du Rhin, & où il s'étoit logé.

Henri II. 1552.

Portant plus loin sa fureur, il fit brûler cinq Eglises, & tous les batteaux chargés de vin & de bled. Il n'eut pas plus de menagement pour les marchands de Spire. Enfin en ayant retiré ses troupes, qu'il y tenoit en garnison, il marcha du côté de Treves.

Avant que ce Prince y arrivât, George Holl, un des Généraux de l'Empereur, s'étoit venu offrir à la tête de dix compagnies, pour la défense de la ville; mais les habitans ayant refusé de le recevoir, par la crainte du marquis Albert de Brandebourg, il remena ses troupes dans le Luxembourg, d'où il étoit venu. Peu après ce Prince entra dans Treves le 28 d'Août, & distribua ses soldats dans la ville, & dans les lieux d'alentour. Cependant l'Archevêque s'étoit refugié dans la citadelle, située sur le confluent du Rhin & de la Moselle: les autres Prélats de ce payis avoient pris la fuite, & s'étoient retirez en differens endroits. Tout le tems qu'Albert demeura à Treves, les Eglises furent fermées, & l'on n'y fit aucun service. Il en partit enfin après huit jours; mais auparavant il fit brûler quelques Monasteres, & le château de l'Archevêque, & mit dans la ville une garnison de douze compagnies. Il alla ensuite à Sirques, ville de Lorraine, aussi éloignée de Treves, que de Metz, & ayant passé la Moselle le 13 de Septembre, il entra dans le Luxembourg, d'où il retourna dans la Lorraine. Comme c'étoit un Prince intéressé & mercenaire, son dessein étoit de sonder l'esprit du Roi, pour voir à quelles conditions il pourroit s'accommoder avec lui. L'Empereur, sous pretexte de faire la guerre à Albert, prit de-là occasion de faire avancer ses troupes, avant que d'être obligé de faire éclater ses intentions; quelle que fût l'adresse de l'Empereur, on reconnut neanmoins qu'il en vouloit au Roi.

L'Empereur forme le dessein d'assiéger Metz.

En effet il étoit naturel de penser, qu'après avoir reçû un si grand affront, l'Empereur, toûjours extrêmement jaloux de sa puissance & de sa gloire, ne demeureroit pas en repos, qu'il n'eût, par quelque coup éclatant, rétabli sa reputation, & qu'avec les forces de l'Empire, qu'il menoit avec lui, il n'eût repris les villes qu'il disoit avoir été enlevées à l'Empire: il étoit fortement persuadé que cette guerre lui seroit aussi glorieuse qu'utile. Ayant toûjours eu dans ses entreprises contre la France, d'heureux succès sur la frontiere de Champagne,

comme la plus foible, il lui sembloit, que s'il étoit couvert de trois villes, & sur tout de Metz, il n'auroit rien à craindre des armes étrangeres. Mais le Roi ayant pressenti ses desseins, donna ses ordres de bonne heure, & envoya de ce côté-là, sur la fin du mois d'Août François de Lorraine, duc de Guise, Prince recommandable par son grand genie, & par son courage, & lui donna la conduite de cette guerre.

HENRI II. 1552.

Droits de la France sur les trois Evéchez. Origine du Duché de Lorraine.

Il me semble qu'il convient à mon dessein de faire ici quelques remarques au sujet du payis des trois Evêchez. Sans parler du dernier traité fait avec l'Electeur Maurice, on ne manque pas de raisons par lesquelles on peut faire voir que la France eut droit de s'emparer de Metz, de Toul & de Verdun. La premiere preuve se tire de la frontiere naturelle des Gaules. Quoique les Allemands, comme par un débordement & une inondation de peuples, ayent reculé leurs propres frontieres, & que semblables à un fleuve impétueux qui franchit les bornes de son lit, ils se soient répandus dans les Gaules, & ayent fait passer avec eux le langage Allemand au-delà du Rhin, ils ne se sont néanmoins jamais avancez au-delà de la Meuse : cependant la plûpart de ces peuples, établis dans la Gaule, ont pris les coûtumes des Gaulois, & ont conservé la langue dont nous nous servons encore aujourd'hui, qui tire son origine de la langue des Romains. L'antiquité nous fournit encore des argumens bien plus solides. Il est constant que les François qui entrerent dans la Gaule environ l'an 420 s'arrêterent d'abord dans ce payis-là, & que sous les Merovingiens, fondateurs de la Monarchie Françoise, & à qui les Carlovingiens succederent, toute cette contrée, sous le nom d'Austrasie, dépendoit des François.

Lorsque dans la suite Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne & petit-fils de Pepin, divisa entre ses enfans les grands Royaumes de l'Italie, de l'Allemagne, & de la Gaule, que son pere lui avoit laissez, une partie de ce Payis, qui est entre le Rhin & l'Escaut, fut donnée à Lothaire son fils aîné, & fut nommée Lothier ou Lorraine l'an 855. Ce payis contenoit, outre ce qu'on appelle aujourd'hui la Lorraine, le Luxembourg, le Mont-de-Vauge, les Ardennes, Namur, le payis de Treves, le Hainault, le Brabant, & le territoire de Cambray ; & par conséquent ces villes, qui sont au-deçà du Rhin,

c'eſt-à-dire ; Bâle, Straſbourg & Cologne. De plus, ſuivant quelques hiſtoriens, ce royaume comprenoit auſſi ce qu'on appelle aujourd'hui l'Alſace, & les cantons Suiſſes. Metz en étoit la capitale; c'étoit la ville où les Rois étoient ſacrez, & où ils prenoient les marques de la dignité royale.

Le royaume fut depuis diviſé entre Charle le Chauve, frere de Lothaire, & Louis, fils du même Lothaire; cette partie qui eſt au-delà de la Meuſe, & qui s'étend juſqu'au Rhin, échut à Louis, roi de Germanie, & celle qui eſt en deçà de la Meuſe, & qui s'étend juſqu'à l'Eſcaut, fut le partage de Charle, que Louis le Begue ſon fils poſſeda après ſa mort. Mais comme ce Prince ne laiſſa que ſa femme enceinte, ſans aucun legitime heritier, Louis & Carloman ſes fils naturels ayant traité avec Louis leur couſin, qui redemandoit le royaume de France, cederent cette partie de Lothier ou de Lorraine. Charle le Gros ayant ſuccedé à l'Empire, après la mort de Louis le Begue ſon frere, il jouit du royaume entier de l'Auſtraſie, qui étoit auparavant diviſé.

Ce Prince, que la paix honteuſe faite avec ces conquerans Danois, appellez Normands, avoit rendu odieux aux Grands du royaume, fut contraint de ſe retirer en Allemagne, où il mourut, après avoir donné l'Auſtraſie à Arnulfe, fils naturel de Carloman ſon frere. Louis ſon fils, & depuis Conrad Empereur, poſſederent ce royaume : celui-ci en ayant été chaſſé, Charle le Simple fils poſthume de Louis le Bégue lui ſuccéda. Sous ſon régne un certain Renier, ſe diſant iſſu de Clodion le Chevelu, ſortit de la forêt d'Ardennes, & s'étant élevé, à la faveur des troubles, & par la lâcheté des peuples, il chaſſa Conrad de l'Auſtraſie, ſecondé des forces & de la protection de Charle le Simple. Etant donc devenu gouverneur de cette province, ſous le titre de Duc, il fit perdre inſenſiblement à ce payis le nom de Royaume. Charle le Simple fut enſuite déthrôné lui-même par la faction des Grands; mais après avoir été rétabli, par le ſecours de Henri de Saxe qui étoit parvenu à l'Empire, Charle lui donna par reconnoiſſance l'Auſtraſie avec tous ſes droits l'an 920.

Othon le Grand ſucceda à Henri, & profitant du malheur de Charle, qui fut fait priſonnier, & qui mourut enfin en priſon à Peronne, il s'affermit aiſément dans la poſſeſſion de cette

Provincé que son pere lui avoit laissée. Adelbert évêque de Metz, & parent de nos Rois, s'opposa d'abord aux efforts de ce Prince, mais inutilement. Après la mort d'Othon, Thierry son proche parent, ayant été fait évêque de Metz, conseilla aux principaux habitans de la ville de se soustraire à une domination monarchique, souvent tirannique ou chancelante, & de se procurer la liberté, sous la protection de l'Empire. Ceux de Bâle, de Strasbourg, de Spire, & enfin ceux de Cologne, entraînez par les charmes de la liberté, & appuyez de la protection de l'Empire, s'affranchirent, à leur exemple, de l'obéïssance de leurs Princes légitimes, & ayant institué un Senat, ils érigerent leur payis en République. C'est ainsi qu'Othon I. démembra du royaume de France, Metz & les autres villes de Lorraine. Pour appaiser les Carlovingiens, il fit Charle frere de Lothaire, & oncle de Louis dernier Roi de cette race, duc de Lorraine, mais feudataire de l'Empire, sans avoir consulté en cela les Grands du royaume. Ils en furent si indignez, & ce procedé indisposa si fort les esprits contre Charle, que pour cette raison il lui en coûta, à ce qu'on croit, la succession au royaume, qui d'ailleurs lui appartenoit après la mort de Louis son neveu. Ce Prince en ayant été exclus, Hugue Capet, chef de la troisiéme Race qui régne encore aujourd'hui si heureusement, monta sur le thrône. Hugue, pour ménager Othon prince puissant, dissimula ses ressentimens de l'injure qui avoit été plûtôt faite au royaume qu'à lui, & en laissa la vengence à sa posterité.

Odon succeda dans la principauté de Lorraine à Charle son pere, qui mourut en prison à Orleans; & après la mort d'Odon, qui ne laissa point d'enfans mâles, Godefroy à la Barbe comte d'Ardennes s'empara de cet Etat par le secours de l'Empereur Henry II. au préjudice des filles d'Odon. Il eut pour successeur Gothelon son frere, à qui succéda un autre Godefroy son fils, surnommé le Lépreux, dont le fils nommé Godefroy Struma ou le Bossu, étant mort sans enfans, laissa pour son heritiere Ida sa sœur, qui avoit épousé Eustache comte de Bouillon. De ce mariage nâquit Godefroy de Bouillon, qui étant prêt de partir pour la Terre sainte, vendit le Comté de Bouillon à Albert évêque de Liege, qui l'achetta pour l'abbaye de S. Lambert. Quelques historiens ont écrit que ce

Henri II. 1552.

Prince vendit auſſi ſes droits ſur la ville de Metz aux habitans; mais c'eſt une fable : puiſqu'il eſt conſtant, que long-tems auparavant, cette ville s'étoit affranchie par l'autorité d'Othon I. ſoit que la foibleſſe, ou la captivité de nos Rois, ou quelque autre conjoncture où ils ſe trouvoient alors, leur eût offert une occaſion favorable de ſecoüer le joug.

Le Roi avoit donc réſolu de garder ces villes de Lorraine, qui par un ancien droit appartenoient à la France, ou qui lui avoient été cedées par le traité fait depuis peu avec les Princes alliez d'Allemagne : d'ailleurs il s'en étoit emparé, de peur qu'elles ne tombaſſent en la puiſſance de ſes ennemis, & il les regardoit comme néceſſaires, pour défendre la frontiere de la Champagne. Il envoya donc dans ce payis-là le duc de Guiſe, qui ſe rendit d'abord à Toul, où l'on avoit déjà commencé les préparatifs de la guerre, mais avec peu d'ordre, à cauſe du peu de tems & de la maladie d'Eſclavolles. Après avoir fait quelques arrangemens, le Duc alla droit à Metz avec René duc d'Elbeuf ſon frere, Jean Gontaud de Biron, Francois comte de la Rochefoucault, & ſon frere Charle de Randan. Alors Jacque de Savoye duc de Nemours, Sebaſtien de Luxembourg de Martigues, François de Vendôme vidame de Chartres, qui étoient déjà arrivez, & Artur de Coſſé Sieur de Gonnor, gouverneur de la place, depuis qu'elle étoit ſous la puiſſance du Roi, vinrent au devant de lui, avec le reſte de la Nobleſſe, & avec la cavalerie & l'infanterie rangées en bataille. Dès le lendemain 18 d'Août le duc de Guiſe viſita toutes les fortifications de la ville.

On fortifie Metz.

Elle a environ neuf milles de circuit; & eſt environnée, du côté de l'Occident & du Septentrion, de la Moſelle, qui ſe partage auprès de la ville en deux canaux, dont l'un paſſe le long des murailles, & l'autre entre dedans par le pont de Bar qui eſt le plus haut, & en ſort par un autre qui eſt plus bas. Cette riviere reçoit enſuite la Seille, qui enferme auſſi la ville du côté du Midi & de l'Orient, & qui ſe partageant en deux bras, coule, comme la Moſelle, le long des murs & d'une partie de la ville. Cette place n'avoit alors aucuns remparts, & paroiſſoit aux habitans aſſez fortifiée par la nature. Du côté qui eſt entre l'Occident & le Midi, où la Moſelle ni la Seille ne paſſent point, elle étoit fortifiée d'une eſpece de rempart & d'un grand baſtion, mais obtus de tous côtez, & dominant ſur la

porte de Champagne : cette ancienne fortification eſt devenuë aujourd'hui inutile. Le duc de Guiſe ayant conſideré l'état de la place, fit abattre, de l'avis de Pierre Strozzi, de Gonnor, de S. Remy, & de Camille Marin, pluſieurs chapelles & quelques maiſons particulieres, qui occupoient le terrein où l'on pouvoit élever des remparts, & fit élever dans cet endroit des plates-formes, d'où l'on pût tirer ſur les lieux qui commandoient la ville, & ſur-tout du côté de la porte de Champagne, qui eſt vis à vis le pied de la montagne d'Ezirmont, & d'où les ingénieurs croyoient que les ennemis feroient leur tentative. On éleva donc un mur de ce côté-là, & on creuſa un foſſé en dedans, après avoir fait de toutes parts des baſtions d'où l'on pût repouſſer l'ennemi, quand il auroit fait brêche.

HENRI II. 1552.

Après que le duc de Guiſe eut mis en œuvre les pionniers, & les autres ſoldats deſtinez à ces ouvrages, il ſe chargea lui-même du ſoin de fortifier le côté qui eſt entre la porte des Allemands & la porte à Mezelle vers l'Orient, & qui lui ſembloit en danger. Ce Général excitant par ſon exemple les Grands & les officiers au travail, juſqu'à porter lui-même la hotte, fit élever un rempart & creuſer un foſſé, & mit ainſi à couvert ce côté de la ville, qui étoit auparavant très-foible. On pourvut enſuite la place de poudre, & on diſpoſa les batteries. Comme les ennemis avoient des garniſons auprès de Metz, & qu'ils déſoloient les payiſans, les convois étoient expoſez à de grands périls ; c'eſt pourquoi on fit venir du bled en quantité des villes de Lorraine, par le moyen du Cardinal, frere du duc de Guiſe. Piépape, & S. Belin furent chargez de ce ſoin, Il n'y avoit alors dans la ville que douze compagnies de nouveaux ſoldats, que le duc de Guiſe accoûtuma, par de fréquens exercices, à la diſcipline militaire, & à bien garder leurs rangs.

Ce Général envoya enſuite Strozzi au Roi, pour l'informer de la ſituation de Metz, & recevoir de lui ſes ordres, touchant la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'Albert de Brandebourg, qui devoit arriver dans peu, & dont on avoit lieu de ſe défier. Le Roi répondit, qu'il envoyeroit bien-tôt du ſecours, & ſe répoſa ſur la prudence du duc de Guiſe, de la maniere dont il devoit ſe comporter avec Albert, ajoûtant qu'il ne deſeſpéroit pas que ce Prince ne payât ſes troupes, & ne fit la guerre

Henri II. 1552.

guerre à ses dépens ; mais qu'il ne s'assuroit pas entierement sur ses promesses : qu'il fit donc en sorte qu'elles fussent logées le plus loin qu'il se pourroit, comme pour fermer le chemin à l'ennemi, mais en effet dans le dessein de mettre la ville en sûreté.

Cependant l'Empereur ayant laissé une garnison de six compagnies à Ausbourg, en partit le premier de Septembre, & se rendit dans deux jours à Ulme. Il fit tenir à son armée une autre route que celle qu'il suivoit, de peur que ses soldats, que le défaut de paye avoit rendus insolens, & avoit accoutumez à la révolte dans le cours des guerres civiles, ne fussent à charge à la ville d'Ulme, qui lui avoit témoigné beaucoup de fidelité & d'attachement dans cette guerre. L'Empereur ayant reçû dans cette ville les plaintes des évêques de Mayence, de Spire, de Wirsbourg, & de Bamberg, qui avoient traité avec Albert à des conditions très fâcheuses, cassa tous les injustes traités que ce Prince les avoit obligez de faire : il ordonna même de les enfraindre, & exhorta tout le monde à recouvrer, l'épée à la main, ce qui lui appartenoit. Il acccorda la même faveur à la ville de Nuremberg, & les pressa tous de se liguer ensemble, afin de deffendre leurs frontieres contre l'ennemi commun : il conseilla aussi aux peuples de la Suaube, & des bords du Rhin, d'entrer dans cette ligué. Ils se reünirent donc tous contre Albert : l'évêque de Bamberg, saisissant cette occasion, reconquit Forcheim, & quelques autres places qu'Albert lui avoit prises.

L'Empereur ayant ensuite traversé le Wirtemberg, par où il avoit donné ordre qu'on fit aussi passer son armée (toûjours dans la vûë de menager ceux d'Ulme) vint à Bretta, dans le Palatinat, comme s'il eût voulu aller droit à Spire ; mais tournant tout d'un coup à gauche, il prit le chemin de Strasbourg. Dès que le sénat de cette ville fut informé de sa marche, il lui députa Jacque Sturm, Frederic Gottesheim, & Louis Grempen, pour le supplier de ne pas entrer dans leur ville avec beaucoup de troupes, de ne point faire passer son armée dans leur payis, & de ne donner aucune atteinte à la forme du gouvernement. L'Empereur leur fit un accüeil favorable ; il loüa la constance & la fermeté qu'ils avoient témoignée dans cette guerre, leur promit d'en conserver toûjours le souvenir, &

après

après avoir rejetté la cause de sa marche inopinée sur les violences d'Albert, & sur l'irruption de l'armée Françoise dans l'Alsace, il leur dit, que, comme la saison étoit très avancée, il n'avoit pû se dispenser de faire passer ses troupes sur leurs frontieres, afin de pouvoir de bonne heure faire face à l'ennemi.

Christine, veuve du duc de Lorraine, à qui le Roi, comme nous avons dit, avoit ôté le gouvernement des Etats de son fils, vint alors trouver l'Empereur son oncle [1], & se rendit ensuite dans les Pays-bas. L'Empereur ayant fait passer le Rhin à ses troupes, le 15 de Septembre, arriva en cinq jours avec peu de suite à Strasbourg, où il n'avoit jamais été. Après qu'il eut reçû du sénat les présens ordinaires, & assisté à un répas qu'on lui fit; il excusa les maux dont ceux du payis avoient été affligez, & qui étoient inévitables avec des troupes si nombreuses, & les exhorta à souffrir patiemment cette fâcheuse nécessité, puisque l'objet de cette guerre n'étoit que le bien de l'Empire. Il alla ensuite sur le soir au village le plus prochain, par le chemin d'Haguenaw, & y ayant logé cette nuit, il fit dire à Richard Morisin, ambassadeur d'Edouard VI. roi d'Angleterre, & à M. Antoine Amulio, ambassadeur de la République de Venise, de se retirer à Spire. Pendant son séjour dans ce payis, les Imperiaux se livrerent à des excès qu'il n'est pas aisé d'exprimer : on ne voyoit de toutes parts que des incendies; le soldat effrené pilloit tout sans rien respecter; les payisans, obligés d'abandonner la campagne, se retiroient en foule dans les villes, avec leurs femmes & leurs enfans, & faisoient en tous lieux retentir leurs gemissemens & leurs cris. Ce spectacle eut sans doute excité dans l'ame de l'Empereur des sentimens de pitié & d'horreur, si le duc d'Albe, à qui ce Prince pour lors malade avoit confié le commandement général, n'eût empêché que personne ne lui parlât & ne le vît, pour lui en faire des plaintes.

Jean de Brandebourg, Adolphe duc d'Holstein frere du roi de Dannemark, & Emanuel Philbert fils de Charle duc de Savoye, portoient les armes pour l'Empereur. Le Roi envoya à Metz au commencement d'Octobre les compagnies

1 Elle étoit fille de Christhierne II. roi de Dannemark, dit le Neron du Nord, qui avoit épousé Elizabeth, sœur de l'Empereur.

HENRI II. 1552.

de gendarmes du duc de Lorraine, du duc de Guiſe, & du Prince de la Roche-ſur-Yon, avec trois compagnies de chevaux-legers, & huit enſeignes d'infanterie. De peur que ces troupes ne conſumaſſent les vivres, en attendant l'arrivée des ennemis, le duc de Guiſe les diſtribua hors de la ville, & les employa à eſcorter les convois qui venoient de loin. Comme il étoit difficile d'achever, avant l'arrivée de l'ennemi, les fortifications commencées, il fit proviſion d'une grande quantité de gabions, de poutres, de barils, d'ais, de planches ferrées, de balles de laine, & de ſacs à terre, & d'un grand nombre de leviers, de pelles, de hoyaux, de crochets, de corbeilles, de clayes, de herſes, de mantelets, & de tout ce qui étoit néceſſaire : il donna ordre en même tems à S. Remy de préparer l'artillerie, & des feux d'artifice de toute eſpece.

Comme il y avoit auprès de la porte de Sainte Barbe, au-de-là du rempart, pluſieurs maiſons qui euſſent ſans doute nuit à la place, il les fit abattre par les ſoldats avec une extrême diligence. Il donna ordre auſſi de ruiner les jardins & les vergers qui étoient près de la ville, de peur qu'ils n'empêchaſſent la défenſe de la place. De plus on raza les fauxbourgs de S. Arnoul, de S. Clement, de S. Pierre-des-Champs, de S. Julien & de S. Martin, ſans toucher néanmoins aux Egliſes qui étoient hors de la ville, juſqu'à l'arrivée des ennemis ; on coupa ſeulement les colonnes & les arcboutans, & on les mina, afin qu'on pût renverſer ces Egliſes à l'inſtant, quand il le faudroit. A l'égard de l'Egliſe de S. Arnoul, comme elle étoit très-grande, & qu'on pouvoit placer du canon ſur les voutes qui étoient fort hautes, on l'abattit entierement, même avant l'aproche de l'ennemi. La néceſſité préſente l'emporta ſur le reſpect dû aux temples, & on tâcha de colorer cette impieté apparente, par une cérémonie religieuſe. Car comme il y avoit dans cette ancienne Egliſe pluſieurs tombeaux de perſonnages illuſtres par leur ſainteté, & même de quelques Rois, le duc de Guiſe, une torche à la main & la tête nuë, ſuivi des plus grands Seigneurs, les fit tranſporter dans la ville avec beaucoup de pompe ; & tous les Prêtres de Metz aſſiſterent à cette cérémonie. Dans cette Egliſe repoſoient les corps d'Hildegarde, femme de Charlemagne, & mere de Louis le Débonnaire ; celui de ce Prince, inhumé en 851 ; ceux de ſes

deux sœurs Hildegarde & Aleide; de Drogon évêque de Metz, frere de Louis le Débonnaire; de Vitro, duc de Lorraine, & pere de Sainte Glocine; de Beatrix, femme d'Herwic duc de Metz; & enfin d'Amalard, archevêque de Treves, chancelier de Charlemagne, & placé au nombre des Saints. On enferma tous leurs ossemens dans des coffres, & on les inhuma avec un grand respect dans l'Eglise des religieux de S. Dominique.

Conduite d'Albert de Brandebourg.

Cependant Albert étoit déjà arrivé à Floranges; qui est près de Thionville, & à trois milles de Metz. Il envoya de cet endroit demander deux fois des vivres au duc de Guise, qui lui en envoya; mais en ayant demandé pour la troisiéme fois, le Duc lui envoya Pierre Strozzi chargé de lui remontrer, que le siége qu'il avoit à soûtenir, ne permettoit pas qu'aux approches de l'ennemi il fit transporter des vivres hors de la ville; qu'il croyoit donc, qu'il étoit de l'intérêt de l'un & de l'autre, qu'il allât à Salins dans la Franche-Comté, payis fertile, & où il seroit à portée d'incommoder la marche des ennemis. Jusques-là Albert prétextoit qu'il faisoit la guerre pour le Roi, qui lui avoit envoyé de Fresse évêque de Bayonne, pour traiter avec lui de la solde de ses troupes, & observer en même tems ses desseins & ses démarches. Il acquiesça d'abord à la proposition de l'Evêque, & demanda un guide pour la route qu'il tiendroit; mais bien-tôt après ayant changé de dessein, dans la crainte de rencontrer l'ennemi sur son chemin, il répondit qu'il avoit resolu de passer la Moselle, & demanda que le duc de Guise fît faire un pont pour le passage de ses troupes, & mît en liberté ses gens qu'on retenoit prisonniers dans la ville: c'est ainsi qu'il cherchoit une occasion de rompre avec le Roi. Le duc de Guise fit chercher des batteaux de tous côtez, & lui fit répondre qu'il n'y avoit à Metz aucun de ses soldats prisonniers. Alors Albert demanda à lui parler; mais le duc de Guise le refusa & s'excusa sur ses devoirs, qui ne lui permettoient pas de sortir. Il fit prier en même tems Albert avec beaucoup de politesse de venir lui-même à Metz. Ce Prince envoya souvent ses officiers devant lui, comme s'il eût pû venir effectivement en cette ville; mais il trompa l'attente du duc de Guise. Craignant enfin de devenir suspect à ce Général, il lui demanda, en rusé politique, la permission de mettre

HENRI II. 1552.

dans la ville quelques pieces de canon, & ce qu'il y avoit de plus embarrassant dans son bagage, afin de soulager son armée dans un tems si pluvieux; & si incommode. On satisfit poliment à sa demande; mais on fit sortir ses gens, qui sous pretexte d'achetter ce qui leur étoit necessaire, étoient déjà entrez au nombre de 400; & pour la sûreté de la place on tint un marché hors de la ville.

Albert voyant ses ruses sans succès, réïtera ses plaintes touchant les prisonniers; mais le duc de Guise, persuadé qu'elles étoient sans fondement, n'y fit aucune attention, & ne daigna pas même y faire de réponse. Le dessein d'Albert étoit en effet, ou d'épuiser la ville de vivres, ou de se saisir du duc de Guise, s'il fût sorti pour conferer avec lui, ou enfin de réduire la ville sous sa puissance, par le moyen de ses soldats qu'il y envoyoit peu à peu, & qui devoient s'emparer d'une porte. Son armée étoit composée de soixante-deux compagnies qui formoient quatre regimens. Jacob d'Ausbourg en commandoit vingt-deux, le comte d'Altemburg seize, Reiffenberger douze, & Joachim Calwiz autant. Il avoit un corps de cavalerie de seize cens hommes, avec trente pieces de canon, & étoit accompagné du duc des Deux-Ponts, du Landgrave de Leuchtenberg & du comte d'Oetingen, que l'Empereur avoit proscrit, comme j'ai déjà dit: de sorte qu'Albert, très redoutable par ses forces, faisoit valoir extrêmement son secours, pour le vendre plus cherement. C'est dans cette vûë qu'il avoit donné l'allarme à l'Empereur, qui avoit envoyé devant quinze cens Maîtres aux Deux-Ponts, afin de surprendre nos gens alors occupez à faire la moisson. Dans ces circonstances, le duc de Guise écrivit promptement à Guillaume de Balsac d'Entragues lieutenant de sa compagnie de gendarmes, & à la Brosse lieutenant de celle du duc de Lorraine, qu'ils revinssent au plûtôt le trouver, & qu'ils amenassent autant de vivres qu'ils pourroient; qu'ils missent le reste du bled dans des greniers hors les maisons, pour les brûler en cas de besoin, sans ruiner les maisons des payïsans; & qu'ils fissent attention au nombre des moulins, qui étoient sur le chemin par où les Imperiaux devoient venir. Aprés avoir exécuté ses ordres, ces deux Officiers se rendirent à Metz le 21 de Septembre. Peu après toute la cavalerie legere sortit de la ville,

& brûla tous les moulins, & tout le froment qui se trouva dans la campagne par où l'ennemi devoit passer : Strozzi fut encore envoyé à la Cour, afin de faire hâter le secours.

HENRI II. 1552.

Cependant l'évêque de Bayonne ne gagnoit rien sur l'esprit du marquis de Brandebourg, qui se couvrant des dehors d'une amitié sincére & officieuse, ne donnoit aucune réponse précise. Mais on le soupçonna bien davantage de duplicité, lorsqu'il redemanda les canons qu'on avoit laissez entrer dans Metz à sa priere, comme un gage de sa foi, & qu'il les retira par la permission du duc de Guise. Le Roi, informé par son Ambassadeur du procedé de ce Prince, lui envoya Lansac. Mais pendant qu'on remettoit cette affaire de jour en jour, Albert arriva à Pont-à-Mousson, où Jacque de Carbonnieres sieur de la Chapelle-Biron, & ensuite Gaspard de Coligny colonel de l'infanterie Françoise, lui furent députez par les ordres du Connêtable. Les nouvelles difficultez qu'il faisoit naître sans cesse, & sa résistance aux propositions qu'on lui faisoit, déterminerent enfin le Connêtable à le tenir pour ennemi. Alors comme ses troupes étoient campées entre l'armée du Roi & la ville, on ne put faire entrer les munitions nécessaires, & sur-tout du canon. Horace Farnese y mena seulement quatre compagnies, & quelque tems après on fit entrer 200 pionniers avec de la poudre. Le Connêtable avoit alors dans la Lorraine un corps d'armée, dont il avoit donné une partie à commander au duc de Nevers. Ce duc étant à Stenay, & prévoyant bien que, s'il y étoit attaqué, on le battroit rudement du château de Vireton, alla devant cette place, fit avancer le canon, & quelque résistance que fissent les assiégez, il la prit & la brûla.

Conduite du duc de Guise pour la défense de Metz.

On étoit déjà à la fin du mois d'Octobre, & l'opinion commune étoit que l'Empereur n'entreprendroit pas un siége si important & si difficile. Cependant le duc de Guise, qui appercevoit dans l'ame de ce Prince un aveugle ressentiment, & dans ses affaires un dérangement général, employoit les jours & les nuits à fortifier la place. Comme les vendanges & les travaux de la campagne étoient finis, il reçut dans la ville un grand nombre de vignerons, & les employa à achever les fortifications commencées. Ce Général attentif à tout s'apperçut qu'en rompant la chaussée, qui détourne la Moselle dans la

HENRI II. 1552.

ville, il étoit facile de faire couler l'eau dans son lit naturel, & qu'alors l'ennemi pourroit aisément pénétrer dans Metz, par l'entrée & par la sortie du canal desseché : il fit donc faire une plate-forme flanquée de bastions, sur laquelle il plaça du canon, pour faire feu sur l'ennemi, en cas qu'il vînt de ce côté-là. Il rappella en même tems le capitaine la Prade, qui gardoit Roc-de-Mars* avec une seule compagnie d'infanterie, ne voulant pas le laisser exposé à la risée & au mépris des ennemis ; & comme il étoit difficile d'en faire sortir le canon, il donna ordre de le rompre, de brûler tous les vivres, & de raser la citadelle. Paul Baptiste Fregose fut chargé de ce soin : pendant que le duc de Nemours & la Rochefoucault amusoient par des escarmouches la garnison de Thionville, ce capitaine conduisit en sûreté jusqu'à Metz les soldats de sa garnison, qui devoient nécessairement passer près de cette place ennemie.

* ou Roche-mars.

On distribua ensuite les quartiers de la ville entre les premiers officiers, pour les fortifier & les défendre. Les deux Princes de Bourbon, Jean duc d'Enghien, & Louis de Condé son frere, qui étoient venus depuis peu, sur le bruit d'un siége si célébre, furent chargez de la porte de S. Thibauld, jusqu'à la Seille. Charle de Bourbon de la Roche-sur-Yon eut à défendre le bas du pont de Bar, & le duc de Nemours tout le terrein qui s'étend de l'autre côté de la Seille jusqu'à la Moselle : on donna au grand Prieur de France, & à René duc d'Elbeuf son frere, tout l'espace jusqu'aux moulins de la Seille ; à Strozzi, à Montmorency & à Damville son frere, la porte de la Moselle ; à Gonnor le retranchement qu'on avoit fait en dedans ; à Horace Farnese le terrein qui est entre la porte S. Thibauld & celle de Champagne ; à la Rochefoucault & à Randan son frere, la plate-forme de la porte de la Moselle ; & à François de Vendôme vidame de Chartres tout ce qui est de l'autre côté de la ville, depuis la porte de Bar jusqu'à Pontifroy : les autres quartiers furent consignez aux autres officiers généraux. On fit faire des moulins à bras, de peur que, si les ennemis détournoient le cours de la Moselle & de la Seille, les moulins de la ville ne manquassent d'eau. On destina des logemens pour les pionniers malades, & pour les soldats ou infirmes ou blessez. Mais de crainte que les vivres ne fussent consumez par des bouches inutiles, il fut ordonné que les

gendarmes n'auroient chacun que deux valets & deux chevaux; & les carabiniers & les chevaux-legers, chacun un valet & un cheval feulement. On donna ordre que tout l'équipage fuperflu feroit remis aux garnifons voifines, & on n'accorda à chaque dixaine de fantaffins, qu'un goujat, & à chaque compagnie que fix chevaux. Le duc de Guife fit fortir honnêtement tous ceux que la vieilleffe ou le peu d'expérience rendoient incapables de porter les armes, avec permiffion d'emporter tous leurs meubles, & ce qu'ils pourroient de leurs biens, aux vivres près: la plûpart des habitans & des magiftrats de la ville fe foûmirent à cet ordre ou de gré ou de force. Les uns fe retirerent dans la Lorraine, & les autres à Strafbourg. Le duc de Guife donna ordre de nétoyer la ville des immondices, & de tout ce qui pouvoit y caufer de l'infection, & on employa à cet effet un grand nombre de tomberaux. Il fut auffi défendu de fonner les cloches fans fa permiffion.

L'Empereur étoit déjà arrivé à Thionville, & le duc d'Albe, avec Jean-Jacque Medichino marquis de Marignan, s'étoit avancé jufqu'au bourg de Sainte Barbe. Le 19 d'Octobre, s'étant approché de plus près, pour reconnoître la ville, il s'arrêta fur la montagne de la Belle-Croix, vis-à-vis la porte de Ste. Barbe, avec deux mille hommes, partie Italiens partie Efpagnols, fuivis de deux bataillons Allemands, & de deux mille chevaux. Le duc de Guife informé du deffein des ennemis, avoit donné ordre de faire une fortie, avec huit cens arquebufiers choifis, cent cavaliers de la cornette du duc de Lorraine, commandez par de Broffes, & deux cens chevaux-legers, à la tête defquels étoit Randan. Le combat fut affez vif; mais les ennemis furent obligez de reculer, après avoir perdu 140 des leurs. De notre côté Maligny, brave officier, fut tué avec cinq foldats, & nous eumes quelques bleffez. Le duc d'Albe ayant demeuré trois jours à Ste. Barbe, vint camper fur la montagne de la Belle-Croix, où ayant placé une batterie de quatre canons, il faifoit feu fur l'ifle qui eft vis-à-vis, entre les canaux de la Mofelle & de la Seille.

Comme ce Général faifoit peu de progrès dans ce pofte, & que l'armée de la Reine de Hongrie approchoit, commandée par Barbançon, avec qui étoient l'amiral d'Egmond, Naffaw, le comte de Boffu, & Henry de Brederode, il fit retirer le

Henri II. 1552.

canon, & vint, en se détournant un peu, au pont de Magny. Il se livra là un autre combat, & le duc de Nemours, Farnese, le vidame de Chartres, & la Rochefoucault y disputerent quelque tems le passage aux Imperiaux ; mais il furent enfin obligez de ceder aux troupes fraiches qu'on y envoyoit sans cesse, & qui recommençoient la charge : desorte que l'ennemi ayant passé la Seille, s'empara des abbayes de S. Arnoud & de S. Clement, qui sont vis-à-vis de la porte de Champagne. Barbançon demeura campé pendant tout le siége sur le mont Chatillon, pour empêcher nos troupes de charger les fourageurs, & pour tenir en bride les corps de garde qui étoient de ce côté-là. Ce fut alors que Louis d'Avila, Général de la cavalerie Impériale, envoya un trompette avec une lettre au duc de Guise, sous prétexte de demander un esclave fugitif, qui ayant quitté son maître, & emmené un cheval d'Espagne d'un grand prix, s'étoit jetté dans nos troupes ; mais en effet, dans le dessein de reconnoître la ville. Le duc de Guise n'eut pas plûtôt vû la lettre de d'Avila, qu'il fit chercher le cheval, & après avoir rendu l'argent à celui qui l'avoit achetté, il le renvoya à d'Avila, à qui il fit réponse, que quant à l'esclave, il étoit déjà bien avant dans le Royaume ; qu'au reste un esclave devenoit libre, aussi-tôt qu'il y avoit mis le pied ; que ne voulant ni ne pouvant enfraindre une loi si sacrée & si digne des Chrétiens, il étoit impossible de le satisfaire en ce point.

Albert de Brandebourg se déclare pour l'Empereur.

Peu auparavant, le marquis Albert de Brandebourg, après avoir si long-tems joué le Roi, s'étoit par l'entremise de quelques personnes, accommodé avec l'Empereur, qui lui fit grace du passé, & défendit même d'entreprendre rien contre lui, par rapport à la guerre qu'il faisoit alors. De plus ce Monarque confirma le traité, quoiqu'injuste, fait avec les évêques de Bamberg & de Wisbourg, & le dispensa de faire la guerre en Hongrie. Il pardonna aussi, en faveur de ce Prince, aux deux comtes d'Oetingen pere & fils, à Albert de Mansfeld & à ses enfans. Reiffenberger fut si irrité de cet accommodement, qu'il passa dans notre parti avec son regiment. Cependant le duc d'Aumale, frere du duc de Guise, & Général de la cavalerie legere, qui lui avoit été envoyé le 4 de Novembre, suivant Sleidan, & selon Rabutin le 29 d'Octobre, ou pour le suivre comme ennemi, ou pour l'observer comme suspect, quitta le

pont

pont de S. Vincent, informé par l'évêque de Bayonne, que l'infanterie d'Albert étoit prête à se mutiner faute de paye; il se mit à la tête de sa compagnie de cavalerie, de celles du vidame de Chartres, du comte de Sancerre, & d'Annebaut, avec sept compagnies de chevaux-legers, & marcha contre Albert, qui avoit logé la nuit précédente auprès de S. Nicolas; il le surprit inopinément, & le réduisit à une grande extrêmité. Mais Albert loin de se déconcerter, anima vivement sa cavalerie, comptant peu sur ses gens de pied, & secondé par les efforts de George Landgrave de Liechtenberg, qui avoit été son lieutenent général dans la guerre des Protestans, il fit une vigoureuse résistance; ayant ensuite recours au stratagême, il fit passer une partie de sa cavalerie par derriere la montagne, avec ordre d'attaquer à dos & en flanc nos troupes, qui avoient déjà passé outre. Il les mit en fuite, après les avoir enveloppées. Le duc d'Aumale fut pris prisonnier après avoir reçu quelques blessures; S. Forgeul, la Chastre-Nançay, le baron de Conches, & Joncy, qui étoient les principaux officiers, demeurerent sur la place avec 150 gentilshommes. L'évêque de Bayonne, qui étoit présent à ce combat, se sauva: René de Rohan grand seigneur de Bretagne, & Jean d'O lieutenant de la compagnie du vidame de Chartres, furent faits prisonniers; celui-là fut tué par les soldats qui disputoient à qui l'auroit; l'autre évita la mort en leur parlant latin, qu'il sçavoit un peu, & en leur promettant une récompense. Aiguilli commandant des troupes legeres, & le baron d'Aguerre furent aussi pris. Albert enflé du succès de cette journée, vint six jours après au siége de Metz, & campa sur les bords de la Moselle auprès de S. Martin, vis-à-vis Pontifroy, & la porte aux Maures vers l'Occident, dans un endroit très-avantageux, d'où avec vingt pieces de canon placées dans un pré au dessous, il foudroyoit le côté de la ville qui étoit opposé. Il avoit avec lui le duc d'Aumale son prisonnier, qu'il envoya après qu'il fut guéri de ses blessures, en Allemagne sous bonne escorte, & qu'il ne rendit que deux ans après, sur la fin du mois d'Avril, moyennant une rançon de soixante mille écus d'or.

Aussi-tôt après cette victoire, il fit sçavoir à l'Evêque de Bamberg, que le traité fait avec lui avoit été confirmé par l'Empereur, l'avertissant de lui garder la foi, & de lui rendre les

HENRI II. 1552.

places qu'il avoit reprifes depuis peu ; qu'autrement il donneroit ordre à fes officiers de les reprendre par force. Cet Evêque informé qu'on faifoit des levées par les ordres d'Albert, porta fes plaintes devant les juges de la Chambre Impériale, revenus depuis peu à Spire, d'où la crainte qu'on n'en voulût à eux les avoit fait retirer. Il en obtint des lettres fur la fin de l'année, par lefquelles on mandoit aux gens d'Albert de ne point prendre les armes; mais ils ne laifferent pas de continuer leurs hoftilitez, & contre l'évêque de Bamberg & contre les habitans d'Ulme, qui ayant repris la citadelle d'Helfenftein, dont Albert s'étoit emparé, la firent rafer, afin que déformais on ne fît à ce fujet aucune plainte.

Cependant l'Empereur s'étant arrêté à Thionville, qui eft à deux lieuës au deffous de Metz, fe fit enfin porter au camp dans une litiere le 20 de Novembre, & logea au château de la Horgne appartenant au feigneur de Talange. Comme nos troupes avoient tout fait paffer par le feu, on y bâtit à la hâte une maifon de charpente, un peu au deffus du logement du duc d'Albe, qui s'étoit emparé des Eglifes de S. Clement & de S. Arnoul. A l'arrivée de l'Empereur tout le canon fut pointé contre les murailles : on en tira 300 volées le 24 de Novembre, & le lendemain depuis le matin jufqu'au foir on en compta quatorze cens quarante trois coups, qui furent tirez entre la porte de Champagne, & la plate-forme de Ste. Marie. Les deux tours de Ligniers, & celle de S. Michel furent abattuës, & la quatriéme qui n'eft pas loin fut ébranlée.

Déjà le Duc d'Albe avoit conduit une tranchée devant les portes de S. Thibaut & de Champagne; mais après avoir longtems continué la batterie de ce côté-là, & effuyé plufieurs forties, il en fit retirer fon canon, par l'avis d'un ingénieur, qu'il avoit envoyé avec un efpion, pour reconnoître les fortifications de la place. On dreffa enfin toute la batterie du côté de la porte de Champagne, & Jean Manriquez grand maître de l'artillerie, qui fe diftingua dans ce fiége, fit élever avec une extrême diligence un cavalier, fur lequel on dreffa 36 pieces de canon d'un côté, & 15 de l'autre. On fit un feu continuel pendant trois jours & demi, & avec tant de furie, que Sleidan a écrit, qu'on entendoit le bruit du canon non feulement de Strafbourg, fitué à 18 grands milles d'Allemagne,

mais encore à quatre milles par de-là le Rhin. Bertrand de Salignac, qui étoit à ce fiége, & qui en écrivoit toutes les circonftances, rapporte qu'on tira alors environ cinq mille trois cens coups de canon. Le haut de la grande tour, qui s'avance vers la Mofelle au coin de la porte de Champagne, fut abattu. Ce fut alors que les ennemis poufferent des cris d'allegreffe; mais leur joye fut bien-tôt diminuée, lorfqu'ils virent qu'il y avoit derriere un terre-plein, où le boulet n'avoit point pénetré, & qui furpaffoit de huit pieds les ruines de la tour. Ils reconnurent alors, qu'il étoit plus difficile qu'on ne penfoit de donner l'affaut de ce côté-là.

Comme les jours étoient alors très-courts, on travailloit auffi de toutes parts avec plus de vigueur & d'activité. Les affiégez réparoient les ruines, & les ennemis avançoient les tranchées à la faveur des gabions : une ardeur égale les animoit tous; & on voyoit les officiers, & les plus grands Seigneurs même, mettre la main à l'ouvrage. Le duc de Guife ayant oüi dire que les ennemis portoient des fafcines & des échelles à une tour nommée la Tour-baffe, s'attendit à une attaque de nuit, & donna ordre de faire une bonne garde de ce côté-là. Biron fut commandé pour être en fentinelle pendant la premiere garde, avec une partie de la cornette de la Rochefoucault, dont il étoit Lieutenant, & il fut ordonné à d'Entragues de le relever. Le duc de Nemours, Montmorency, Charle de Luxembourg de Martigues, firent les mêmes exercices; & pour être prêts à tous les mouvemens, ils fe rendirent tous dans le logement de la Rochefoucault, qui étoit proche de là.

Le duc de Guife voyant que l'Empereur s'attachoit à ce fiége avec tant d'opiniâtreté, qu'il ne pouvoit le lever avec honneur, envoya au Roi, Thomas Delveche, pour l'informer de tout ce qui fe paffoit, & lui faire fçavoir en même tems, que la place étoit hors de peril; qu'il pouvoit donc faire paffer où il voudroit les troupes qui étoient à S. Michel, & les envoyer fous les ordres du duc de Vendôme, pour reprendre Hedin, place qui avoit été prife depuis peu par Antoine de Croy, comte de Reux. Ce Général étoit allé par les ordres de la reiné Marie fur notre frontiere, à la tête de 40 compagnies d'infanterie; & de 2000 chevaux. D'abord il avoit feint de vouloir attaquer la Fére fur Oyfe, où d'Annebaut s'étoit mis

Henri II. 1552.

en devoir de se défendre ; mais s'étant en même tems mis à piller, il étoit allé devant Hedin, après avoir brûlé Noyon, Nesle, Chauny, Roye & Folembray. Après s'être aisément rendu maître de la ville, il attaqua la citadelle du côté du parc, abattit à coups de canon la grande tour, qui s'avançoit en dehors, & mit à découvert le rempart, haut de plus de huit pieds. De-Raffe S. Simon, qui commandoit dans la place, la rendit alors, à condition qu'il sortiroit avec sa garnison, vie & bagues sauves, contre le sentiment de Dourier, de l'illustre maison de Crequi, brave officier qui s'opposa à la capitulation, & s'offrit même à défendre la place & à soûtenir l'assaut.

Peu après d'Annebaut mourut de maladie à la Fére en Vermandois ; c'étoit un homme d'une probité digne des anciens tems, & d'un désintéressement parfait. François I. ayant connu ses rares qualitez, l'avoit choisi sur la fin de ses jours pour être adjoint du cardinal de Tournon, dans l'administration des affaires du royaume, lorsqu'ennuyé du connétable de Montmorency, & devenu chagrin dans sa vieillesse, il commença à concevoir des ombrages contre les grands esprits. Le connétable de Montmorency ayant depuis été rappellé au commencement du regne de Henry II. d'Annebaut fut éloigné du gouvernement, & on lui ôta même le bâton de Marêchal ; mais quoiqu'il eût perdu tout son pouvoir, il conserva jusqu'à la fin de ses jours un espece de credit, avec l'estime de tout le monde.

Après que les ennemis, devenus fiers & insolens, eurent répandu la nouvelle du sort du duc d'Aumale, & de la prise d'Hedin ; un évenement fâcheux rabattit leur joie : ils apprirent avec douleur que Brissac s'étoit rendu maître d'Albe. Le Roi partit en ce tems-là de Reims, où il s'étoit arrêté jusqu'alors, & se rendit à Châlons sur Marne. Le connétable de Montmorency l'y vint trouver par ses ordres, pour conférer avec lui sur les conjonctures présentes, après avoir laissé le duc de Nevers au camp. Le Roi informé dans cette ville, par Delveche, des avis du duc de Guise, donna ordre à Châtillon de conduire l'armée en Artois pour reprendre Hedin. Cette expédition eut un succès très-prompt & très-heureux. Le duc de Vendôme n'eut pas plûtôt reçû le commandement de l'armée de Châtillon, qu'il marcha aussi-tôt vers Hedin, & attaqua la citadelle du côté que les ennemis l'avoient battuë. Il plaça aussi

quelques pieces de canon sur une montagne qui regardoit Terouenne, & après avoir fait tirer quatre mille soixante & six coups, il la prit par composition. Le fils du comte de Reux, qui commandoit dans la place, la rendit, à condition qu'il en sortiroit avec sa garnison, vie & bagues sauves. Il fit cette capitulation sans avoir égard aux terribles paroles de son pere, qui en lui confiant cette place, l'avoit menacé de le tuer, s'il la rendoit à quelques conditions que ce fût. Cette expédition ne fut commencée qu'après le 19 d'Octobre.

HENRI II. 1552.

Cependant le comte d'Egmond alla à Toul, par les ordres de l'Empereur, à la tête de 2000 hommes de cavalerie & de quelques compagnies d'infanterie, & envoya un trompette à Esclavolles pour le sommer de rendre la place. L'Empereur honteux de s'en retourner sans avoir rien fait, avoit projetté de reprendre du moins cette ville, que nos troupes n'avoient encore pû fortifier, à cause de la contagion qui y avoit duré tout l'automne. N'ayant pû employer dans cette expédition les Allemands resolus de ne servir qu'au siége de Metz, il avoit donné ordre au comte d'Egmond, qui commandoit deux corps de cavalerie, en garnison à Pont-à-Mousson, d'amener avec lui par la Meuse une partie du canon, sous prétexte d'assiéger Toul. Ce Prince avoit déjà commencé à désespérer de l'heureux succès du siége de Metz : il voyoit que ses soldats tomboient malades, & que les convois qui portoient des vivres à son armée, étoient tous les jours enlevez par nos troupes ; il étoit informé d'ailleurs que le duc de Nevers, qui étoit venu à Vaucouleurs, faisoit sans cesse des courses sur ceux qui alloient chercher des vivres & du fourrage. Cela engageoit la plûpart des soldats, & sur tout les Italiens, à venir se rendre au duc de Nevers, qui les recevoit humainement, & les incorporoit dans les compagnies, sous la conduite d'André de Maye Maure, officier très brave. Peu après le duc de Nevers partit pour la ville de Toul, & s'y enferma avec André de Maye & le baron d'Aguerre, qui commandoit les chevaux-legers.

Comme jusques-là les efforts de l'Empereur avoient presque été inutiles (quoique ceux qui étoient présens au siége ayent écrit qu'on y tira jusqu'à quatorze mille coups de canon) les assiégeans commencerent à saper le mur de derriere, qui étoit encore en état ; mais on trouva la pierre très-dure, & de l'eau

HENRI II. 1552.

même à mefure qu'on creufoit. Ces difficultez rendirent les travaux des ennemis inutiles. Cependant on fit fur le quartier d'Albert plufieurs forties, & fur tout Biron fuivi de près par la Rochefoucault & Randan fon frere, l'attaqua avec tant de furie, que la plûpart des foldats d'Albert furent tuez; le commandant de fon artillerie fut fait prifonnier par Montreuil, qui étoit à la tête des coureurs. De Broffes, & S. Luc lieutenant des gendarmes de Guife, firent auffi le premier jour de Decembre une fortie, où il demeura fur la place plus de deux cens des ennemis, & où Roquefüeil & Fonterailles, deux de nos officiers, perdirent la vie.

L'Empereur accablé de tant de revers, fe voyant en butte tout à la fois aux rigueurs de l'hyver, & aux maladies, qui emportoient tous les jours un grand nombre de fes foldats, affembla fon Confeil de guerre, réfolu de faire un dernier effort pour emporter la place d'affaut. Les principaux qui le compofoient, lui rémontrerent que cette entreprife étoit bien audacieufe; qu'on ne pouvoit fans un extrême danger livrer un affaut contre tant de Seigneurs, contre la fleur de la nobleffe Françoife, & enfin contre des troupes d'élite, qu'on attaqueroit avec des foldats affoiblis & découragez, dont la plûpart, n'ayant point été payez, fongeoient à déferter. Malgré ces remontrances, l'Empereur fe prepara en apparence à un affaut général, & fit ranger fon armée en bataille devant la brêche, pour voir fi la conftance des affiégez feroit à l'épreuve d'un appareil fi formidable, & s'ils ne demanderoient point à capituler.

Nos troupes s'attendant à l'affaut, parurent alors rangées fur les murailles, ayant le duc de Guife à leur tête, environné des Grands, & de toute la Nobleffe, tous la pique à la main. Dans ce moment le Duc fe tournant vers eux avec une contenance affurée: « Meffieurs, & mes compagnons, dit-il, fi » le Roi n'eût pas regardé cette place comme la clef & le bou- » levard de fon roïaume, & qu'il n'eût pas eu de votre va- » leur une très haute idée, il ne vous eût pas confié la défen- » fe de cette ville contre un fi puiffant ennemi; mais perfua- » dé de votre courage, éprouvé dans tant de périls, il n'a point » héfité de confier à votre fidelité & à votre bravoure cet il- » luftre monument de la gloire qu'il a depuis peu acquife, &

Harangue éloquente du duc de Guife.

» le plus ferme rempart de ſes Etats. J'oſe me flater que vous » ne me croyez pas ſi imprudent, que de vouloir laiſſer tant » de Princes du ſang royal, tant de grands hommes, ſi di- » ſtinguez par leur naiſſance & par leur merite, expoſez avec » moi à un péril manifeſte, ſi je n'étois comme aſſûré que le » ciel les a conduits ici pour leur faire cueillir des lauriers, » & pour couvrir nos ennemis d'une honte éternelle. Croyez- » vous que l'Empereur ſoit venu nous attaquer, & faire ici » un dernier eſſai de ſa fortune par la confiance qu'il a en ſes » forces ? non ; le déſeſpoir & le reſſentiment de l'affront qu'il » a reçû cette année en Allemagne, lui ont inſpiré cette té- » merité. Mais ſi cette ſoif, qu'il a toûjours euë du ſang Fran- » çois, eſt inalterable, & ſi ſon ambition n'a point de bornes, » nous aurons aſſez de cœur & de force pour ſoûtenir une juſte » cauſe contre les efforts impuiſſans d'un vieux Prince que la » fureur aveugle. Nous ne devons point auſſi douter que Dieu » ne nous ſoit favorable, lui qui veut bien être appellé l'arbi- » tre & le Dieu des combats, qui inſpire ou ôte le courage » ſelon l'équité ou l'injuſtice de la cauſe qu'on défend. Mépri- » ſons un ennemi faſtueux, dont la grandeur n'eſt appuyée que » ſur des vains titres, & ne ſe ſoûtient ni par ſes propres for- » ces, ni par un vrai courage. Seroit-ce la victoire de Pavie » qui le rendroit redoutable ? Mais étoit-il preſent à ce com- » bat ? Et ne fut-il pas redevable de ſa victoire à des étran- » gers, & ſur tout à des François, qui par un ſort fatal com- » battoient alors contre les François même ? C'eſt donc au ca- » price de la fortune, & non à ſon courage & à ſon merite, » qu'il faut attribuer tous ſes ſuccès. Mais aujourd'hui que ne » devons-nous pas attendre des forces réünies de tant de bra- » ves François, qui combattent ici pour la défenſe & la gloire » de leur patrie ? De quoi notre ennemi peut-il encore ſe glo- » rifier ? Eſt-ce de l'expédition de Tunis, dont il revint comme » triomphant ? Mais qu'il ſe ſouvienne que peu après ſes troupes » défaites, ſans combat dans la Provence, apprirent à leurs dé- » pens, qu'on ne triomphe pas de la nobleſſe Françoiſe comme » on triomphe des Maures. Se vantera-t-il de la priſe de tant de » villes dans le payis de Gueldres, de Cleves & de Juliers, & » d'avoir même vû le duc de Cleves proſterné à ſes pieds ? Mais » la petite ville de Landrecy, défenduë par nos troupes, a ſeule

HENRI II. 1552.

HENRI II. 1552.

» arrêté le cours de tant de victoires. Qu'il s'enyvre d'un orgueil » naturel à sa maison : s'il a deux fois repoussé le Turc des frontieres de la Hongrie ; il a souvent attaqué les nôtres sans succès, » & a été contraint de se retirer avec ignominie. S'il a pris & » battu l'électeur de Saxe sur les bords de l'Elbe, qu'il se rappelle » aussi la journée de Cérisoles, où son armée fut taillée en » piéces par nos troupes. Il a pris depuis peu Stenay, il est » vrai : mais qu'y a-t-il gagné ? Cette place n'a-t-elle pas été » aussi-tôt reprise ? N'avons-nous pas pris aussi cette année » Monmedy, Ivoy, Danvilliers, Roc-de-Mars, Boüillon, & » plusieurs autres places que nous gardons encore à ses yeux ? » Enfin c'est le même ennemi que nous avons battu en Pro- » vence, que nous avons défait à Landrecy, que nous avons » humilié au siége de Carignan. Il a perdu dans toutes ces ex- » péditions toute la fleur de ses officiers, & la plus grande for- » ce de ses troupes. Il joüissoit alors d'une vigoureuse santé ; » l'Italie, l'Espagne, toute l'Allemagne, l'Angleterre même » étoient unies avec lui. Aujourd'hui les Anglois sont ses » ennemis, les Allemands le haïssent, les Italiens sont di- » visez en factions, & les Espagnols pour la plûpart sont ré- » voltez. Dequoi est-il capable depuis sa honteuse fuite » d'Inspruch ? accablé d'infirmitez au milieu d'une armée où » régne la mésintelligence, il attaque un Roi victorieux, un » Roi jeune & favorisé de la fortune, un Roi qui a de puis- » santes troupes, & pour qui toute la Noblesse de son Royau- » me brûle de répandre son sang. Courage donc, mes chers » compagnons, faites ici éclater votre valeur ; cette journée » va décider du sort de la France. Combattons pour notre pa- » trie : une éternelle récompense sera le prix du sang versé » pour la défense de cette place ; & les bienfaits de notre Prin- » ce magnanime préviendront les louanges immortelles de la » posterité.

Ce discours prononcé avec une noble vivacité, fit une forte impression sur les esprits, déjà disposez à une vigoureuse résistance ; la joye se peignit sur tous les visages, & une ardeur guerriere se répandit dans tous les cœurs.

Les Impériaux ne purent soûtenir la contenance assûrée & l'air victorieux de nos troupes ; ils se contenterent de se montrer en bataille. L'Empereur s'étant fait porter au milieu de l'armée,

l'armée, eut beau témoigner ſon dépit & ſon indignation, & demander, pourquoi on ne donnoit pas l'aſſaut ; le ſoldat étonné & abattu, ne lui répondit que par un timide ſilence. Au deſeſpoir de voir la brêche, ſans que perſonne oſât y monter, il s'en retourna à ſon quartier, où il répéta ſouvent ces triſtes paroles : Je ſuis abandonné de mes troupes, & je ne vois point d'hommes autour de moi. La garniſon fit alors une troiſiéme ſortie ; mais cette ſortie fut malheureuſe. La Faye dit le Bégue ſortit par la porte de Pontifroy, & par la porte aux Maures, à la tête de trente maîtres, accompagné d'Eleonor de Chabot comte de Charni, d'Ouarti, de Dedie de Riberac, de Crequi, de Tourcy, & de la Roche-Chalez. La Faye, & l'Hopital-Vitry furent faits priſonniers ; Ouarti fut bleſſé à la tête, & la Rochefoucault reçut à la cuiſſe une bleſſure dont il mourut.

Quelques jours après, Louis d'Avila Général de la cavalerie impériale, approcha des portes de la ville avec 500 cavaliers, à une portée de mouſquet ; en même tems de Broſſes, Randan, & Fregoſe furent commandez pour avancer chacun à la tête de 15 maîtres, soûtenus d'environ 60 arquebuſiers poſtez ſi avantageuſement, qu'ils tinrent ferme long-tems contre le grand nombre des ennemis. Ce fut alors que Lopez de Para Cornette de la compagnie d'Alfonſe de Pimentel, ayant quitté ſon rang, s'avança & demanda à Noailles [1], qui n'étoit pas encore guéri d'une bleſſure, & qu'il avoit eû l'année derniere au ſiége de Parme, s'il y avoit quelqu'un qui vôulût ſe battre en duel. Randan ayant accepté le défi, ſe battit à la lance, avec la permiſſion du duc de Guiſe, contre Henry de Manriquez Lieutenant d'Avila. Ces deux champions ayant couru trois fois ſans ſe toucher (parce que, ſuivant une des conditions du combat, ils évitoient de porter leurs coups aux chevaux ;) Randan rompit enfin ſa lance dans le bras droit de Manriquez, qui laiſſa tomber la ſienne, que le vainqueur emporta dans la ville.

Nos troupes, qui ſortoient tous les jours contre les fourageurs, firent pluſieurs courſes ; Randan marcha contre les troupes d'Albert ; & Noailles, par la porte de la Moſelle, contre Barbançon & le duc d'Albe. La plus conſidérable ſortie ſe fit cinq jours après par le vidame de Chartres, que ſuivoient d'Entragues, de Broſſes, & même le prince de Condé &

1 L'Hiſtorien François de Rabutin écrit *Navailles*.

HENRI II.
1552.

L'Empereur leve le siége de Metz.

Farnefe, en habits de fimples cavaliers. Trente-cinq cavaliers & autant de fantaffins d'Albert y refterent fur la place.

L'Empereur ne pouvant plus réfifter au mauvais tems, réfolut enfin de lever le fiége. Le duc de Guife informé de fon deffein, envoya Noailles avec 15 maîtres par la porte de la Mofelle, & donna ordre en même tems à Pierre Strozzi de charger en queuë l'ennemi avec de la cavalerie legere, fuivi des gendarmes, commandez par le prince de la Roche-fur-Yon. Strozzi donna fur une troupe de 400 cavaliers qui étoient poftez entre le quartier de l'Empereur, & celui de Barbançon ; pour empêcher les forties : à la vûë même de l'Empereur, il en tua un grand nombre, en prit trente, & mit le refte en fuite. L'Empereur ayant perdu la troifiéme partie de fon armée, ou par la contagion, ou par le froid, (perte qui monta à 30000 hommes, à ce qu'on croit,) battit en retraite, & alla à Thionville, faifant emmener avec lui les reftes du canon, dont il avoit déjà envoyé devant une grande partie. Le duc d'Albe le fuivit le lendemain ; & nos troupes étant forties en même tems pour le charger en queuë, comme le pont aux Meûniers n'étoit pas rompu, elles fe jetterent fur le quartier de l'Empereur, & fur celui du duc d'Albe : mais le fpectacle, qui s'offrit à leurs yeux, changea bientôt leurs fentimens de fureur en des mouvemens de compaffion. En effet on ne voyoit de toutes parts que des mourans, qui fe traînoient dans les chemins & dans la bouë ; on voyoit un grand nombre de cadavres qui n'étoient point enterrez, & un plus grand nombre qui avoient été inhumez, mais que la pluye avoit découverts, & qui préfentoient à la vûë l'objet le plus hideux. L'humanité du duc de Guife éclata en cette occafion ; il fit enterrer les morts, & après avoir fait traiter les malades, il les fit mettre dans des batteaux, & les envoya à Thionville : mais comme plufieurs ne pouvoient foûtenir la fatigue du chemin, il les fit tranfporter dans la ville de Metz.

Cependant Albert n'avoit point encore quitté fon quartier ; où la contagion avoit fait encore plus de ravage que dans les autres : mais après avoir effuyé le feu de cinq pieces de canon placées dans l'ifle, qui eft entre les deux canaux de la Mofelle, il envoya devant fon artillerie, & fe retira. Biron qui le pourfuivit fut prefque d'abord enveloppé par le grand nombre ;

mais s'étant heureusement échappé du péril, il revint à sa troupe. Le lendemain le vidame de Chartres fit préparer deux batteaux, & descendit par eau avec trente maitres & autant d'arquebusiers, jusques vis-à-vis un endroit où les ennemis marchoient sans ordre, écartez les uns des autres. Il fit mettre à terre quelques-uns de ses gens déguisez en paysans, qui attaquerent quatre charettes des ennemis : les ayant prises ils les rangerent devant eux, comme pour leur servir de rempart, & se retirer avec plus de sûreté dans les batteaux. Ensuite, à mesure qu'ils en rencontroient d'autres, ils disoient aux conducteurs que le plus court chemin étoit le long de la riviere, & les détournant facilement, ils les attiroient ainsi dans le piége. Ces gens ne se défiant de rien, n'hésitoient point de les suivre ; de sorte que nos troupes purent à peine suffire, pour transporter les uns de l'autre côté de la riviere, & pour désarmer les autres (car on ne leur fit d'autre mal) & garder les prisonniers. C'est par cette ruse qu'ils se joüerent pendant deux heures de plus de quatre cens des ennemis : ils se retirerent enfin, informez que la cavalerie Espagnole n'étoit pas loin. Ils l'apprirent d'un Espagnol même, charmé de l'humanité de Vidame, qui avoit rendu une jeune femme assez belle à un Allemand, qui se disoit son mari.

Après que les ennemis se furent retirez, le duc de Nevers partit de Toul, & le Maréchal de S. André de Verdun ; ils vinrent à Metz, dans le dessein de poursuivre les troupes d'Albert : mais s'étant mis trop tard en campagne, ils n'incommoderent pas beaucoup les ennemis, qui étoient déjà loin, dans un tems d'ailleurs très-fâcheux. Cependant, sous prétexte de surprendre les fourageurs, on se porta à beaucoup de licence dans les villes de la Lorraine, & sur-tout à Rambervillers. Les Italiens, incorporez par le duc de Nevers dans les compagnies commandées par Maye-Maure, commirent plusieurs insolences à l'égard des Religieuses d'Espinal & de Remiremont.

Après la levée du siége, on fit des prieres publiques, en actions de grace de cet heureux succès. Le duc de Guise fit chercher le lendemain dans toutes les maisons les livres de Luther, & les fit bruler par la main du bourreau. Il fit aussi revenir les habitans qu'il avoit obligez de sortir, & ayant laissé son lieutenant dans la ville, il s'en retourna à la Cour.

HENRI II. 1552.

Pendant que l'Empereur étoit encore devant Metz, Volrard de Mansfeld (fils d'Albert) qui faifoit la guerre fous le marquis Albert de Brandebourg, lorfqu'il étoit encore dans notre parti, attaqua Henry de Brunfwich, & le dépoüilla prefque de tous fes Etats : celui-ci réduit à l'extrêmité, eut recours à l'Empereur, & lui demanda du fecours; mais à contre-tems. D'un autre côté le duc de Wirtemberg retint, à Wolfang grand Maitre de l'Ordre Teutonique, une ou deux places, jufqu'à ce qu'il lui eût payé les frais de la guerre, qu'il avoit faite depuis peu contre lui, & dont voici le fujet. Après la mort du gouverneur d'Elwangen, la communauté de cette ville, qui a droit d'élire un Gouverneur, choifit un certain gentilhomme, fans avoir égard à Wolfang, qui briguoit depuis long-tems cette place dont les revenus font confiderables. Wolfang fenfible à cette injure furprit la ville d'Elwangen. Le duc de Wirtemberg, protecteur de cette ville, fut prié de lui accorder fon fecours: il affembla des troupes, & reprit cette place, au milieu de l'hiver, après en avoir chaffé Wolfang, & s'empara auffi de plufieurs de fes places, qu'il ne rendit depuis, que moyennant la fomme de trente mille écus d'or. Au refte comme toutes ces expéditions fe faifoient ouvertement, fans l'ordre de l'Empereur, & contre ceux qui étoient fous fa protection, on les regarda comme autant d'injures faites à lui-même.

Mort de plufieurs Hommes célébres.

Il mourut cette année plufieurs grands Hommes récommandables ou par leur naiffance, ou par leur profonde érudition. Henri duc de Meckelbourg, après un régne pacifique de 48 ans, mourut fort vieux le 6 de Février. Herman Vede, de l'illuftre maifon des comtes de Vede, mourut auffi chargé d'années le 13. d'Août, dans la ville de Biverin dont il étoit Souverain; c'étoit un homme d'un efprit doux & paifible, qui ayant plus à cœur le bien de fes fujets, que fes propres interêts, avoit abdiqué l'archevêché de Cologne. Evrard Billich termina fa vie le 13 de Janvier à Trente, où il étoit allé pour affifter au Concile; il paffoit pour un théologien habile, & très verfé dans l'interprétation de l'Ecriture Sainte.

COCCLE'E.

Peu après Jean Cocclée, natif de Nuremberg, finit fes jours à Breflaw en Silefie; fes doctes écrits fur l'autorité des Canons & de l'Eglife Catholique l'ont rendu célébre. Ce Théologien étoit encore très habile dans la controverfe, & avoit fouvent

remporté des victoires à Ausbourg, à Ratisbonne & à Wormes, sur les théologiens des Princes protestans. HENRI II. 1552.

Les Lutheriens perdirent le 18 d'Octobre Gaspard Hedion d'Eslingen, qui avoit été prédicateur à Basle & à Mayence, & qui ayant ensuite embrassé la doctrine de Luther, s'étoit fait, pour ainsi dire, coadjuteur de Matthias Zellius, mort quatre ans auparavant, & de Martin Bucer, après avoir professé 24 ans à Strasbourg. André Osiander mourut aussi le même jour à Conigsberg, ville de Prusse située auprès de la mer, où il s'étoit retiré depuis cinq ans. Il y avoit publié une nouvelle doctrine, enseignant que la justice de l'homme ne dépendoit pas de la foi, mais de la justice du Christ résidant en nous; il faisoit honneur à Luther de cette opinion. Malgré ses ennemis, & sur tout malgré Merlin, qui soûtenoit que Luther n'avoit jamais été de ce sentiment, il l'emporta, par la faveur & l'appui d'Albert de Brandebourg duc de Prusse, & obligea Merlin de sortir du payis: il fit alors imprimer des livres, dans lesquels il soûtint & appuya son opinion erronée. Voyant que Luther lui étoit contraire, il se déchaina contre lui, & contre Philippe Melancthon, comme auteurs d'une nouvelle théologie puisée dans Aristote, & tenant plûtôt de la chair que de l'esprit. Il débita encore cette nouvelle opinion: que Jesus-Christ n'eût pas laissé de venir au monde, quand même le genre humain n'eût pas été perdu par le peché du premier homme[1]. OSIANDER.

Sebastien Munster né à Engelheim mourut de la peste à Basle; il avoit été Cordelier à Tubinge, & avoit ensuite embrassé la religion des Protestans. Il étoit profond dans les mathématiques, & avoit eu pour maître Jean Steffler de Justinge, grand mathématicien, mort très vieux à Tubinge depuis vingt ans. Il s'étoit ensuite entierement appliqué à la langue Hebraïque, & à la Sainte Ecriture; il a laissé plusieurs monumens de ses vastes connoissances, en l'une & en l'autre science: sa réputation fut si grande, qu'on l'appella l'Esdras & le Strabon Allemand. MUNSTER.

Le 21 d'Avril de la même année Pierre Appianus Benevicius

1 Cette opinion a été soûtenuë dans ces derniers temps par le P. Mallebranche, qui prétend que la création du monde auroit été une œuvre peu digne de la sagesse de Dieu, s'il n'avoit pas eu en vûë l'Incarnation du Verbe; ensorte que, quand même Adam n'eut pas peché, le Verbe n'auroit pas laissé de se faire homme.

HENRI II. 1552.

de Laufznich, en Mifnie, mourut à Ingolfthad fur le Danube. Il étoit le plus favant homme de fon tems dans l'aftronomie, qu'il a enrichie de plufieurs écrits & de quelques découvertes d'inftrumens très ingenieux & très fidéles; il fe fignala fur tout par ce fameux orgue, qu'il dédia à l'Empereur Charle Quint, qui ayant trouvé l'ouvrage d'un grand prix, augmenta fa fortune.

Le 12 de Novembre mourut Joffe Villich à Francfort fur l'Oder, grand philofophe, & habile medecin, immortel par fa feule Magirique, que Conrad Gefner a mife au jour.

Lazaro Bonamico de Baffano mourut au mois de Février à Padouë en Italie, âgé de 73 ans. Il avoit enfeigné dans cette fameufe Académie pendant 21 ans, & s'y étoit attiré une admiration univerfelle. Les Italiens & les Etrangers même, charmez de fa profonde connoiffance de l'antiquité, de fa vafte érudition, de fon éloquence, & fur tout de la vivacité de fon efprit, lui rendirent pendant fa vie de grands honneurs. Le lendemain de fa mort Jerôme Negro, Venitien, fit fon oraifon funébre, fans prefque aucune préparation.

LELIO GIRALDI.

Ce mois fut le dernier de la vie de Lelio Gregorio Giraldi, né à Ferrare. Il fçavoit fort bien les langues Grecque & Latine, & il étoit très verfé dans les belles lettres, & dans la connoiffance de l'Antiquité, qu'il a éclaircie par plufieurs écrits. Sujet à plufieurs infirmitez, il fut pendant toute fa vie en bute aux traits de la Fortune, quoiqu'il meritât un meilleur fort. Etant au fervice du cardinal Rangone, il perdit tous fes biens dans le pillage de la ville de Ferrare: il ne regreta que fa bibliothéque. Il effuya encore le même fort, dans le tems que François Pic comte de la Mirandole, auprès duquel il étoit, fut cruellement affaffiné par Galeoti fon parent. Après tant de revers s'étant retiré dans fa patrie, il y vécut dans une parfaite union avec Jean Manard, & Celio Calcagnini, fçavans hommes. Il fut longtems affligé de la goute, & fur tout depuis la mort de fon ami Manard: il en étoit fi cruellement tourmenté, qu'il ne pouvoit marcher, ni même écrire, pouvant à peine tourner le feüillet d'un livre. Il vécut dans une grande pauvreté jufqu'à un âge fort avancé. Il reçût alors quelque foulagement de Renée de Ferrare; mais la perte de fes livres, qui avoient toûjours fait fes délices, lui rendoit la vie infuportable. Il mourut enfin dans fon lit âgé de 74 ans, & fut inhumé dans le tombeau qu'il s'étoit

fait preparer pendant sa vie dans la grande Eglise de la ville. Il instituа Jean-Baptiste Giraldi son parent, & Prosper Pasetho, ses héritiers.

HENRI II. 1552.

PAUL JOVE.

Le 11 de Décembre Paul Jove, célebre historien, mourut à Florence, & y fut enterré dans l'Eglise de S. Laurent. Il étoit de Côme en Lombardie, & cultiva d'abord la médecine; il fut fait ensuite évêque de Nocera par le Pape Clement VII. Il avoit ardemment sollicité l'évêché de Côme, persuadé que cette dignité étoit dûë à son zele pour la maison de Medicis, à qui il avoit prodigué tant de louanges; mais ses desirs & ses empressemens furent inutiles. On a crû que le refus de cette place l'avoit poussé à taxer d'avarice dans son histoire le Pape Clement VII. Il témoigne néanmoins en plusieurs endroits qu'il lui est beaucoup redevable. Cette contrarieté l'a rendu suspect: on a jugé qu'il étoit partial dans ses écrits, & que la haine ou l'amitié guidoient sa plume vénale. Au reste, il est constant qu'il recevoit tous les ans une forte pension de François I. le pere des Lettres, & le protecteur des Sçavans. Mais le connétable de Montmorency, grand Maître de la Maison du Roi, ayant été rappellé au commencement du régne de Henry II. examina, en sage ministre, la liste des pensionnaires du Roi, & fit rayer le nom de Paul Jove, qui en fut si indigné, qu'il se déchaîna contre le Connêtable dans le trente-uniéme livre de son histoire, il est certain qu'il n'eût jamais parlé mal de ce grand homme, s'il eût reçu sous son ministere la même pension, & la même faveur, que sous François I. Il vêcut 69 ans 7 mois & 22 jours.

FERDINAND NUGNEZ.

La même année mourut Ferdinand Nugnez de Valladolid; né en cette ville, de l'illustre maison des Gusmans, & l'ornement de l'Espagne. Il avoit fait ses humanitez dans son payis, sous Elie-Antoine de Lebrixa, & à Boulogne en Italie, sous Philippe Beroaldo. Il y avoit appris la langue Grecque alors presque inconnuë, & pour laquelle il avoit une inclination extraordinaire. Après avoir acheté bien cher plusieurs livres Grecs, il revint en son payis, & y mit le premier en vogue cette langue, source de toute sorte d'érudition. Honoré de la faveur du roi Ferdinand, qui avoit été très-satisfait de son pere dans l'administration de ses finances, il préfera l'étude aux honneurs & aux brillans emplois, quoiqu'il y pût aisément

HENRI II. 1552.

parvenir par le chemin de la vertu. Il feconda le cardinal Ximenez, dont la pieté & le génie fublime furent fi utiles à l'Efpagne par cette édition des livres faints, qui mérite le refpect de tous les fiécles. Il fucceda depuis à Demetrio Luca de Candie, que ce Cardinal avoit fait venir d'Italie dans la nouvelle Univerfité peu auparavant établie à Alcala de Henarés. Il alla enfuite à Salamanque, où eft la plus célebre Univerfité de toute l'Efpagne, & où il vieillit en enfeignant le Grec & le Latin. Par émulation pour Ermolao Barbaro (qui étoit d'une des meilleures maifons de Venife, & qui avoit travaillé avec fuccès fur Pline) Nugnez fit imprimer de fon côté des commentaires fur les ouvrages de Pomponius Mela, & fur ceux de Seneque fes compatriotes, ainfi que fur l'hiftoire naturelle de Pline. A l'égard de fes mœurs, il étoit pieux & fincere, mais railleur & fatyrique, au refte fans fafte & fans vanité. Il ne fe maria point, & ne but jamais de vin. Sa table étoit frugale, mais honnête, & il y recevoit agréablement fes amis & fes difciples. Il vêcut plus de 80 ans, & laiffa fa riche bibliotheque à l'Univerfité de Salamanque, & fes biens aux pauvres. On l'inhuma dans une petite chapelle de l'Eglife de Sainte Suzanne, auprès de la porte qui mene à la riviere de Tormes; & l'on ne grava fur fon tombeau, comme il l'avoit ordonné par fon teftament, que ces paroles: *La mort eft le plus grand bien de la vie.*

Fin de l'onziéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE DOUZIEME.

AU commencement de l'année mil cinq cens cinquante-trois, le cardinal de Lenoncour vint à Metz, dont il étoit Evêque ; il s'y attribua toute l'autorité par l'établissement d'un nouveau Conseil, composé de quelques Ecclesiastiques, & de ceux des habitans qui étoient les plus affectionnez à la France. Il fit aussi fortifier Marsal sur la frontiere d'Allemagne, & y mit garnison Françoise. HENRI II. 1553.

Peu de tems après, le Roi rendit publique le dernier jour du mois de Fevrier une lettre, qu'il avoit écrite aux Princes & aux Etats de l'Empire : il y tâchoit de leur inspirer de la haine & du mépris pour l'Empereur, en leur représentant

HENRI II. 1553.

qu'ils n'avoient plus rien à craindre d'un Souverain ſans force, dont les vieilles ruſes étoient découvertes, & ſi infirme, qu'il ne ſembloit vivre que par art ; il ajoûtoit que pour lui, il avoit toûjours la même affection pour les Etats de l'Empire, & que quoique pluſieurs d'entr'eux n'euſſent pas une ſincere récon-noiſſance de ſes bienfaits, il conſerveroit néanmoins toûjours aux autres ſon amitié & ſa bienveillance.

Affaires d'Allemagne.

L'affaire d'Albert de Brandebourg, des Evêques, & des Villes, qui étoit d'une très difficile diſcuſſion, troubloit toû-jours la tranquilité de l'Allemagne, parce qu'en l'abſence de l'Empereur, il ne ſe trouvoit perſonne d'une autorité aſſez reſ-pectable aux deux partis, pour appaiſer ces differends. Albert, après avoir paſſé une partie de l'hyver dans le territoire de Treves, ayant reçû de l'Empereur les montres de ſes troupes, revint en Allemagne pour y perſécuter les Evêques & les Vil-les. L'évêque de Bamberg, pour s'oppoſer à ſes violences, avoit obtenu dès le 17 de Fevrier un décret de la Chambre de Spire, par lequel on ordonnoit à la Nobleſſe de Franconie, à la ville de Nuremberg, à l'Electeur Palatin, & à Jean Fre-deric de Saxe, de lui fournir, comme voiſins, quelques ſe-cours.

Dès qu'Albert en fut informé, il tâcha par pluſieurs lettres d'engager l'Empereur & les principaux de ſon Conſeil, le duc d'Albe & l'évêque d'Arras, à employer leur autorité pour main-tenir le traité qui avoit été fait avec les Evêques, & qui avoit été confirmé par l'Empereur, & même à menacer de quel-que peine ceux qui y contreviendroient. L'Empereur répon-dit à ces lettres le 13 de Mars ; Qu'il ne nioit pas d'avoir con-firmé ce traité ; qu'à ſon préjudice même il avoit payé les trou-pes ; & que comme les autres n'avoient rien reçû, il y avoit pluſieurs mécontens ; mais qu'il eſperoit prendre de ſi bonnes meſures, que les Evêques, à qui il avoit déjà envoyé des per-ſonnes de ſa part, ne feroient aucun mouvement ; que bien loin d'écouter les rémontrances qu'il leur avoit faites, ils avoient porté l'affaire devant lui, devant les Electeurs, & au tribunal de la Chambre Imperiale : qu'ainſi il ne pouvoit leur réfuſer la juſtice ordinaire, dans une circonſtance où l'on oſoit le ſoupçonner d'agir contr'eux en faveur d'Albert ; qu'il aug-menteroit ces ſoupçons, en leur ordonnant d'obſerver le traité

comme Albert le demandoit ; qu'un Empereur devant rendre justice sans aucune partialité, & empêcher les violences, il croyoit plus à propos de terminer cette affaire à l'amiable, & que pour le faire plus facilement, & avec un plus grand fruit, il chargeroit ses cousins l'électeur de Baviere & le duc de Wirtemberg, d'offrir leur mediation : qu'à la verité les Evêques avoient fait de grandes plaintes dans leurs lettres ; mais qu'il esperoit qu'ils ne réfuseroient pas un accommodement : qu'enfin il donnoit tous ses soins au repos de l'Allemagne ; que pour le procurer, il avoit chargé l'électeur de Brandebourg d'accommoder les differends de Henri de Brunswick avec sa Noblesse, & qu'à sa recommandation, les ducs de Baviere & de Wirtemberg devoient travailler à la réconciliation des comtes d'Oëtingen.

Albert, qui étoit alors à Heidelberg avec l'Electeur Palatin, envoya des députez à la Chambre de Spire ; il y rémontra que les Evêques avoient enfraint les traitez, & méprisé l'autorité de l'Empereur qui les avoit confirmez ; & qu'on ne devoit pas souffrir qu'on lui intentât aucun procès ; qu'on devoit au contraire supprimer le décret qu'ils avoient obtenu contre lui. Les Seigneurs lui représenterent, qu'on attendoit d'eux la justice qu'ils étoient obligez de rendre à tout le monde, & qu'ils n'avoient pû refuser aux Evêques ce qu'ils demandoient. Albert, après une réfutation prolixe & diffuse des raisons qu'on lui opposoit, déclara que, si le réfus qu'on lui faisoit lui causoit le moindre préjudice, il sçauroit leur faire comprendre pourquoi ce seroit à eux à l'en dédommager.

Vers le même tems, l'électeur de Baviere, le duc de Wirtemberg, & après eux le duc de Cleves, se rendirent à Heidelberg par ordre de l'Empereur. Après plusieurs contestations, l'évêque de Virtzbourg, en l'absence de celui de Bamberg qui n'avoit envoyé que des députez, offrit au nom de ses confreres de grandes sommes d'argent, pour obtenir la tranquilité de leurs Villes, & pressa vivement les mediateurs d'accepter ses propositions. Mais Albert qui vouloit l'entiere exécution des traitez, se sentant appuyé des nouvelles troupes qu'il avoit fait lever en Saxe, ne craignit plus d'offenser les arbitres. Il rompit donc la conférence, & ayant repris aussi-tôt les armes, il publia un Manifeste, où, après avoir remonté à l'origine de

HENRI II. 1553.

toute cette affaire, il se plaignoit de ses ennemis, comme s'ils eussent violé la foi publique ; il s'attachoit particulierement à réfuter le principal argument que les Evêques opposoient au traité ; sçavoir, qu'ils ne pouvoient disposer des choses sacrées, qui n'entrent point dans le commerce. Il concluoit qu'il avoit été obligé de se faire justice les armes à la main.

Le 2 d'Avril l'électeur Maurice vint aussi à Heidelberg. Comme il redoutoit l'esprit inquiet & turbulent d'Albert, il conseilla aux Princes de remettre la conférence ; & de crainte que ses conseils ne parussent suspects, il se retira aussi-tôt chez lui. Cependant comme Albert rejettoit toutes les propositions qu'on lui faisoit, les évêques de Bamberg & de Virtzbourg obtinrent des Lettres de la Chambre de Spire, par lesquelles on mandoit à l'électeur de Mayence, à l'électeur Palatin, à Maurice, au grand Maître de l'ordre Teutonique, à Jean Frederic de Saxe, au duc de Wirtemberg, au Landgrave de Hesse, à ceux de Nuremberg, & à tous les Etats voisins ; de secourir ces Evêques.

Maurice, qui s'apperçut qu'on lui en vouloit indirectement, se ligua, pour sa propre défense, avec le duc de Brunswick, & promit de se joindre aux Evêques, & à ceux de Nuremberg ; mais tous ces mouvemens se firent trop tard ; car Albert, après avoir porté le fer & le feu sur les terres des Evêques & de la ville de Nuremberg, s'empara de Bamberg capitale du payis, & déclara la guerre à la Noblesse de Franconie, si elle ne se soûmettoit à ses ordres. Il prit ensuite Schweinfurt, ville imperiale, & y mit garnison. Ceux de Nuremberg, qui possedoient quelques villes dépendantes du royaume de Bohême, dont elles étoient des fiefs, demanderent au roi Ferdinand la permission de lever de la cavalerie dans ses terres, & de son consentement ils y leverent cinq cens cavaliers. Mais avant de pouvoir joindre le gros de l'armée, ils furent surpris, attaquez & défaits par Albert, qui prit encore plusieurs petites places appartenantes à la ville de Nuremberg. Quelque tems auparavant l'armée de Mansfeld s'étant débandée, Henry de Brunswick en avoit attiré une bonne partie à son service; avec ces troupes, il envoya Philippe son fils faire le dégât sur les terres des évêques de Munster & de Minden, sur celles de son cousin Eric, & dans le payis de Brême, où il exigea de grosses contributions.

Cependant le differend qui étoit entre le duc de Cleves & l'électeur de Cologne, par rapport à leur jurisdiction, s'accommoda par l'entremise de l'électeur Palatin & de celui de Treves, qui s'étoient assemblez à Bacherach. Au commencement du mois de Juin, l'électeur Palatin & celui de Mayence, & les Envoyez de l'électeur de Baviere, & du duc de Wirtemberg, s'assemblerent à Francfort par ordre de l'Empereur, pour chercher les moyens de finir la guerre de Franconie. L'Empereur y envoya, en qualité d'Ambassadeurs, les comtes de Koningstein & de Solms, & Henry Haase. Il y vint aussi des Envoyez de Ferdinand. HENRI II. 1553.

Les Evêques demandoient instamment qu'on annullât le traité, comme l'Empereur l'avoit déjà fait avant le siége de Metz: Albert au contraire alléguoit, pour soûtenir ses droits, que l'Empereur l'avoit confirmé postérieurement; c'est pourquoi les médiateurs, voyant que l'affaire dépendoit entierement de la volonté de l'Empereur, firent dire à ses Ambassadeurs de demander à sa Majesté Imperiale une instruction sur la confirmation ou la cassation du traité. L'Empereur répondit le 17 de Juin, que l'année précedente il avoit annullé ce traité; parceque contraindre quelqu'un par le seul motif de l'obéïssance dûë à l'Empereur & à l'Empire, seroit un exemple qui pourroit tirer à conséquence; mais qu'Albert, dont l'Empire avoit besoin, pour résister à la France, ne voulant pas traiter avec lui autrement, il avoit été contraint de s'accommoder au tems, & de confirmer le traité, avec intention, si Dieu lui eût donné un plus heureux succès au siége de Metz, de chercher d'autres moyens, pour satisfaire ce Prince: que reconnoissant les importans services qu'il en avoit reçus pendant ce siége, il eût voulu l'en récompenser; mais que Dieu en ayant disposé d'une autre façon, il avoit tenté par leur entremise des voyes d'accommodement, dans la diéte de Heidelberg; qu'il étoit fâché qu'Albert eût rejetté les propositions qui lui avoient été faites, & que les Princes trouvoient raisonnables; que pour renouër la conférence, il avoit convoqué une diéte à Francfort; mais qu'il avoit appris qu'Albert en vouloit à présent, non seulement aux Evêques, mais encore à quelques autres Seigneurs, au préjudice des traitez, & de la fidélité qu'il avoit jurée à l'Empereur & à l'Empire, lorsqu'il fut reçu en grace; que ce procedé

HENRI II. 1553.

lui faisoit d'autant plus de peine, que quelques-uns en avoient conçu de fâcheux soupçons contre lui-même ; qu'ainsi il les exhortoit à pacifier les choses, sans lui demander une plus grande explication ; qu'il leur donnoit un plein pouvoir de terminer cette affaire ; qu'il ratifieroit tout ce que les médiateurs régleroient ; & qu'il avoit résolu de ne rien faire dans la suite sans leur conseil.

Les arbitres ne pouvant rien statuer sur une réponse si captieuse, se séparerent sans avoir rien fait. L'électeur de Baviere & le duc de Wirtemberg ne réüssirent pas plus à Laugingen, dans l'accommodement que l'Empereur les avoit chargez de ménager entre le comte d'Oëtingen & ses enfans. L'Empereur, du tems de la ligue de Smalcade, avoit mis au ban de l'Empire Louis d'Oëtingen & son fils du même nom, & avoit donné ses Etats à Frederic & à Volfang autres enfans du Comte, qui étoient attachez au parti de l'Empereur. Le Comte avec son fils Louis, étant rentrez dans les bonnes graces de ce Monarque, accusa ses autres enfans d'ingratitude ; leur animosité nourrie par des invectives réciproques fut un invincible obstacle pour l'accommodement : c'est pourquoi l'Empereur voyant que ces assemblées particulieres ne terminoient rien, & que le feu de la division augmentoit insensiblement, convoqua une diéte au mois de May, pour le 13 d'Août : depuis elle fut remise au premier d'Octobre, & enfin au premier jour de Janvier de l'année suivante.

Dès qu'Albert eut été informé de la ligue des Princes, & que l'armée des Confédérez étoit sur le point d'entrer dans la Franconie, il mit garnison dans Schweinfurt, & dans les autres places qu'il avoit nouvellement conquises, & après avoir exigé de grosses contributions, & pris des ôtages des Etats de Nuremberg & de Bamberg, il passa promptement en Saxe pour faire diversion. Comme il étoit proche d'Arnstat, il reçut les envoyez de Jean Frederic, & leur promit honnêtement de ne faire aucun degât sur les terres de leur maître : il tint sa parole ; mais il pilla plusieurs villages dans le territoire d'Erfurt. L'électeur Maurice, qui avoit envoyé ses troupes en Franconie, étonné de la marche inopinée d'Albert, rassembla à la hâte sa Noblesse, & les milices de ses Etats, pour en défendre l'entrée ; mais Albert ayant passé outre, sans faire d'insultes

alla camper devant Halberſtat, & s'étant emparé des portes de la ville, il exigea une groſſe contribution des Eccléſiaſtiques. En continuant ſa marche avec la même promptitude, il ſe jetta ſur les terres de Henri de Brunſwick ſon ennemi, où il mit tout à feu & à ſang, avec le ſecours d'Eric de Brunſwick & de la Nobleſſe du payis. Cette irruption obligea Henri de rappeller Philippe ſon fils, qu'il avoit envoyé avec des troupes en Franconie, où il avoit inutilement attaqué Schweinfurt. Les gens de Maurice, commandez par Heidec, revinrent pareillement, & ſe joignirent à lui auprès de Northauſen; mais comme Albert entra alors dans le payis de Menden, Maurice conjectura que l'ennemi prendroit la route de la Heſſe, d'où il ſe jetteroit dans la Franconie; il alla donc de Northauſen à Eimbeck, pour prévenir ſa marche. Ayant raſſemblé ſes troupes dans le territoire d'Hildesheim, il campa proche d'Oſterrode, d'où Maurice & Henri Plawen ſon parent, chancelier de Bohême, déclarerent la guerre à Albert, au nom de Ferdinand, par des lettres qu'ils lui envoyerent le premier de Juillet. Ils lui reprochoient fort au long tout ce qu'il avoit fait, & les injures qu'ils en avoient reçûës; ils lui repréſentoient que par un eſprit toûjours éloigné de la paix, il avoit enfraint le traité de Paſſaw; qu'il harceloit continuellement les feudataires de l'Empereur & de Maurice; & qu'en rejettant tous les moyens qu'on propoſoit pour terminer la guerre, il ſe déclaroit ennemi du repos public, qu'il ne ceſſoit de troubler par ſon humeur inquiete; que ces motifs les engageoient, pour mettre un frein à ſa méchanceté & à ſes entrepriſes audacieuſes, à lui déclarer la guerre, de l'aveu & du conſentement de l'Empereur, ſuivant les conſtitutions de l'Empire, qui les obligeoient à ſecourir leurs voiſins contre les violences des traitres & des rebelles, & conformément au decret de la Chambre Impériale.

Ces lettres furent renduës à Albert par un jeune Gentilhomme, en préſence des députez que l'Electeur de Brandebourg lui avoit envoyés pour propoſer un accommodement. Après les avoir lûës, il les fit voir aux ſeigneurs de ſon parti, & leur demanda, s'ils vouloient s'expoſer avec lui aux mêmes hazards; ils lui promirent de ne le point abandonner. Alors il fit venir ce jeune gentilhomme devant les députez, & lui parla ainſi : » Je n'ai que peu de mots à répondre à la longue

HENRI II. 1553.

» lettre de votre maître. Il a déjà trois fois violé sa foi, & il en a » toûjours agi lâchement avec moi; voilà une quatriéme preu- » ve de sa perfidie; qu'il vienne & nous mesurerons nos for- » ces. » Il fit ensuite donner quelques pieces d'or à ce jeune homme & le renvoya. Les députez lui dirent; Nous ne faisons donc rien ici pour la paix. Non: leur répondit-il, & vous pouvez vous retirer. Après leur départ, Albert faisant attention à l'importance de la guerre qu'il alloit entreprendre, envoya à l'Empereur Eric de Brunswick, le trois de Juillet, avec ordre de lui remontrer, que les ennemis d'Albert n'agissoient pas tant contre lui, pour empêcher l'exécution des traitez, que pour détrôner l'Empereur même; que si la Fortune leur étoit favorable, ils se tourneroient aussi-tôt du côté de la France: Qu'il avoit des preuves que le Roi leur avoit fait faire des propositions avantageuses, pour former un parti contre sa majesté Imperiale: Que quelques-uns des Electeurs avoient déjà promis d'élire un autre Empereur: Que les Conseillers de la chambre de Spire avoient excité l'animosité des Evêques contre Albert: Qu'il prioit donc instamment sa majesté Imperiale, de ne pas trouver mauvais qu'il entreprît quelque chose contr'eux: Qu'ils osoient faire entendre aux peuples, qu'Albert avoit conspiré avec l'Empereur, pour opprimer la liberté Germanique: Qu'ils avoient fait voir de prétenduës lettres de l'évêque d'Arras, par lesquelles ils tâchoient de faire croire qu'il ne levoit des troupes que par ordre de l'Empereur, & qu'à la premiere Diete le duc d'Albe devoit amener en Allemagne Philippe, Infant d'Espagne, pour le faire désigner successeur de son pere à l'Empire: Qu'ils avoient trompé Ferdinand, ensorte qu'il s'étoit joint à ses ennemis, & lui avoit declaré la guerre: Qu'il n'étoit réduit à ces extrêmitez que pour avoir conservé la fidélité inviolable qu'il lui devoit; mais qu'il étoit de l'honneur & de la dignité de l'Empereur de protéger un vassal, qu'ils n'attaquoient que pour porter ensuite leurs coups jusqu'à sa majesté Imperiale: Qu'il devoit donc lui accorder sa protection contre leur violence, & que s'il vouloit ordonner l'exécution des traitez, il lui ameneroit aussi-tôt neuf mille chevaux, & environ cent compagnies d'infanterie.

Ceux de Nuremberg & les Evêques profiterent de l'absence d'Albert,

d'Albert, pour faire des courſes ſur ſes terres. Comme il ne pouvoit alors uſer de répreſailles, étant occupé à raſſembler ſes troupes, il écrivit à ce ſujet des lettres pleines d'aigreur & d'emportement, où il accuſoit la ville de Nuremberg de s'être unie avec ces perfides évêques (car c'eſt ainſi qu'il les appelloit) pour rétablir le Papiſme en Allemagne. La ville de Nuremberg refuta cette calomnie, en entrant dans le détail de toutes les violences d'Albert. Elle remarqua entr'autres choſes, que s'étant emparé d'Altorf & de Lauffen, villes de leur dépendance, il les avoit abandonnées à la cruauté & à la brutalité du ſoldat; que peu content de ces premieres violences, il avoit fait arrêter non ſeulement les bourgeois de ces deux villes, mais encore une multitude foible & deſarmée d'habitans de la campagne; qu'il les avoit fait enfermer en differents endroits avec tous leurs beſtiaux: Qu'enſuite ayant allumé de grands feux, principalement aux portes, de peur que quelqu'un n'échapât, inſenſible aux cris & aux gémiſſemens de tant de miſérables, il avoit fait périr avec une cruauté barbare de foibles enfans, des femmes enceintes, des vieillards décrepits, & avoit enlevé tous leurs troupeaux. Que par égard pour ſon illuſtre ſang, & pour quelques Princes de ſa maiſon, qui meritoient toutes ſortes de conſidérations, ils s'abſtenoient de parler de quelques autres de ſes actions, qui juſtifioient aſſez que ce n'étoit point la Religion qui le faiſoit agir.

HENRI II. 1553.

Déjà les armées étoient preſque en préſence; car Albert ayant traverſé la Saxe à grandes journées & paſſé le Weſer, étoit arrivé dans le diocéſe d'Hildesheim, & étoit venu camper auprès de Peine, château du territoire de Lunebourg, dans un fonds tout environné de forêts, & où l'on ne pouvoit arriver que par une vallée profonde, & un détroit très-dangereux. Maurice étoit vis-à-vis ſur la hauteur, & dans un lieu découvert de tous côtez. On avoit tâché juſqu'alors de ménager un accommodement entr'eux, par l'entremiſe des Princes; & le jour même de la bataille, qui ſe donna le 9 de Juillet, on fit encore de part & d'autre quelques propoſitions de paix. Il étoit déjà plus d'une heure après-midi: comme les gens d'Albert avoient dîné, & qu'ils étoient pleins de vin, ils ſe trouverent plus diſpoſez à faire une inſulte qu'un accommodement. Albert lui-même, homme emporté, & qui ne ſortoit

Bataille entre Maurice & Albert.

Henri II. 1553.

presque jamais de table, qu'il ne fût yvre, n'ayant pû convenir sur un article assez peu important, au lieu de renvoyer à Maurice le projet du traité, lui fit porter insolemment les enseignes, qu'on a coûtume d'envoyer lorsqu'on veut défier l'ennemi au combat; s'étant en même-tems avancé fiérement à la tête de ses troupes, il lui présenta la bataille. Maurice irrité du procedé d'Albert fit aussi-tôt marcher ses troupes déjà préparées au combat. L'animosité des deux partis étoit si grande, que sans attendre que les rangs fussent formés, ils coururent impetueusement les uns sur les autres, & se mêlerent comme pour s'égorger, ensorte qu'ils sembloient moins combattre pour la victoire que pour le carnage. Cependant le côté de l'armée où étoit Maurice commença à ployer; trois Cornettes de cavalerie de Misne * prirent la fuite; alors Maurice courant de rang en rang, appellant chacun par son nom, & faisant tous ses efforts pour rétablir le combat, fut blessé au côté droit d'un coup d'arquebuse. Cet accident obligea ses gens de le transporter au camp; mais comme il étoit le plus fort en cavalerie, il demeura victorieux, après un combat long & très-sanglant. Charle Victor, & Philippe, tous deux fils de Henri de Brunswick, Frederic de Lunebourg, & les comtes de Barben & de Beichlingen, resterent sur le champ de bataille. Quelques historiens rapportent qu'Albert fut fait prisonnier, mais que n'étant pas reconnu, ou s'étant rachetté sur le champ, il se retira heureusement à Hannovre. On lui prit soixante-quatre drapeaux & quatorze étendarts, qu'on présenta à Maurice. Vaine consolation pour un homme mourant! On perdit de part & d'autre quatre mille hommes, sans compter un grand nombre de prisonniers. Albert se hâta de combattre, ou par un emportement d'yvresse, ou sur les nouvelles qu'il eut des grands secours qui devoient venir à Maurice de toutes parts. En effet, le lendemain de la bataille, il arriva cinq cens chevaux de Bohême, que Ferdinand lui envoyoit, & sept cens de la part du Landgrave de Hesse son beau-pere.

* ou Meisen en Misnie.

Maurice gagne la bataille & y est blessé à mort.

Maurice étant à l'extrêmité, écrivit à l'Evêque de Wirtzbourg le succès de la bataille, & lui manda de faire garder les passages, pour arrêter Albert dans sa fuite. Sentant les approches de la mort, sans qu'il témoignât la craindre, & conservant toûjours la même égalité d'ame, il pourvut aux

befoins de fon armée, & aux affaires de fa maifon; il affûra qu'il mouroit fans regret, que la foi vive qu'il avoit au Fils de Dieu relevoit fes efpérances, & que l'inconftance, la legereté & l'ingratitude des hommes, qu'il avoit fi fouvent éprouvées, lui faifoient quitter fans regret une vie agitée de tant de foins, de troubles, & d'inquiétudes. Enfuite, il s'entretint en particulier fur l'état de fon ame avec le Miniftre Jean Aubin, fuivant l'ufage de l'églife Luthérienne, & communia avec beaucoup de ferveur & de pieté. Il mourut dans fon camp le 11 de Juillet à neuf heures du matin, âgé de trente-deux ans. On dit que plufieurs chofes extraordinaires annoncerent cette mort; comme des chiens, qui fe battirent jufqu'à s'étrangler les uns les autres, des cris confus, & des henniffemens de chevaux qu'on entendit la nuit dans le camp où il mourut, des hurlemens affreux qui retentirent dans les villes; la tête de fa Statuë, qui étoit dans la citadelle de Berling, fe fépara du bufte, fans qu'on y touchât; & un homme de confidération le vit, dit-on, en fonge, dans une maifon toute en feu. On remarqua auffi vers le commencement de Juin des gouttes de fang fur les feüilles des herbes, non feulement dans ces payis, mais à Strafbourg. Cependant plufieurs attribuerent cet effet à quantité de papillons, qui voloient alors, & qui, en crevant, teignirent les herbes d'une couleur de fang.

Mort de Maurice.

Les entrailles de Maurice furent inhumées à Seiffers-Haufen, & fon corps fut dépofé dans l'églife de S. Thomas de Leipfic. Joachim Camerarius prononça fon oraifon funebre le 19 de Juillet, & on ordonna qu'on célébreroit tous les ans la memoire de ce grand Prince. Enfin il fut porté à Fribourg, ville fameufe par fes mines d'argent. Le Confeil de la ville, & Agnès, femme du Landgrave de Heffe, avec une grande fuite de Dames de diftinction, vinrent au-devant du corps, pour augmenter le convoi. On l'inhuma le 23 de Juillet dans l'églife de Notre-Dame, auprès de Henri fon pere, & d'Albert fon fils. Daniel Dreffer curé de Drefde y fit fon oraifon funebre; enfin on éleva à ce grand Prince un Maufolée magnifique & digne de lui. Il cultiva les belles-lettres au milieu des guerres qu'il eût à foutenir; il protegea l'Univerfité de Wittemberg, & augmenta celle de Leipfic; il fonda

Henri II. 1553.

des Colleges à Misne sur l'Elbe, à Pforten sur le Saal, & à Griman sur la Mulde : il fit bâtir plusieurs forteresses, & en rétablit quelques-autres, comme celle, qui de son nom a été appellée Morikenberg, & celles de Todtenberg, de Sanferbergen, de Khemniz, de Schoppen, avec la citadelle de Dresde, la plus belle & la plus grande de toutes.

Parallele de Maurice & d'Albert.

Il avoit été autrefois lié d'une étroite amitié avec Albert; car ils étoient de même âge, & avoient d'ailleurs les mêmes inclinations ; ils servirent ensemble l'Empereur, premierement dans la guerre de France, & neuf ans après dans celle de Smalcalde ; enfin ils prirent conjointement les armes contre l'Empereur même, & ce fut alors qu'ils commencerent à se desunir. Maurice vouloit s'emparer de toute l'autorité, & s'attribuer toute la gloire de ce qu'ils avoient fait ensemble. Albert de son côté ne pouvoit souffrir personne au dessus de lui, & comme il étoit accoûtumé aux troubles, on ne put jamais le faire consentir au traité de Passaw. Quoique d'un caractere différent, ils paroissoient tous deux nez pour changer la face des affaires d'Allemagne. Albert vif & impétueux ne songeoit qu'au présent ; liberal jusqu'à la profusion, il gagnoit par sa magnificence l'affection des gens de guerre ; mais en même tems, par son esprit turbulent & féroce, il se faisoit craindre de tout le monde; il étoit d'ailleurs yvrogne & querelleur, & il fit voir plusieurs fois par son exemple, que lorsque l'esprit est troublé par l'ivresse, il se porte naturellement à la cruauté. Ses fréquentes débauches ayant alteré sa raison, & l'ayant comme accoûtumé à la perdre; & à n'être plus maître de lui-même, l'inhumanité lui devint comme naturelle, ensorte que sa fureur éclatoit souvent, même sans être excitée par le vin. Maurice au contraire, sage & politique, cachoit adroitement ses vûës ambitieuses sous une gravité & une douceur affectées, & les portoit bien plus loin qu'Albert. Plûtôt liberal que prodigue, quoiqu'il aspirât à tout ce qu'il y a de plus grand, il agissoit toûjours avec modération : il ne put donc souffrir long-tems l'orgueil & la férocité d'Albert. Voyant qu'il se faisoit un jeu d'exciter des troubles, sans aucun égard à la justice & à la bien-féance, il renonça à son amitié ; & pour ménager sa réputation, dont il avoit recouvré une grande partie l'année précedente, il entra dans la ligue des Evêques & des villes, &

s'engagea contre Albert dans une guerre qui lui fut fatale, & qui mit fin à tous ses vastes projets.

Henri II. 1553.

La défaite d'Albert fut en quelque façon compensée par la mort de son ennemi; mais la perte de cette bataille le mit hors d'état d'avoir dans la suite une armée considérable sur pied. On n'eut pas de peine à se persuader que l'Empereur n'avoit pas été fâché de la mort de Maurice. Le souvenir de ce que ce Prince avoit fait contre lui, jusqu'à ébranler sa puissance en Allemagne, lui devoit faire craindre de plus grandes entreprises de la part d'un esprit si dangereux : car les avis, qu'Eric de Brunswick avoit donnez à l'Empereur de la part d'Albert, n'étoient pas sans fondement. Il est certain que Maurice, peu de tems avant sa mort, avoit proposé au Roi de soûlever les Payis-bas, & d'y exciter des mouvemens très-préjudiciables à l'Empereur. Ces motifs avoient engagé Charle à ne répondre qu'avec ambiguité à toutes les demandes des Princes, qui avoient été choisis pour arbitres, & à ne pas abandonner Albert, quelque injustes que fussent ses prétentions, comme il fit après la mort de Maurice, dont il n'avoit plus rien à craindre. Ainsi le 22 de Juillet, il répondit à Eric de Brunswick, qu'Albert lui avoit envoyé (comme nous avons déjà dit) qu'il étoit fâché que la division eût été portée jusqu'au point où elle étoit; qu'il appréhendoit qu'Albert ne succombât sous la puissance & les efforts de la ligue, que plusieurs Princes & les principaux Etats de l'Empire avoient formée contre lui; qu'il lui conseilloit donc d'avoir recours à la négociation, & d'agréer les propositions qu'on lui feroit; qu'autrement dans les conjonctures présentes, il ne pouvoit accepter les secours qu'Albert lui offroit, sans augmenter les soupçons & les troubles de l'Empire.

Auguste, frere de Maurice, étoit alors avec sa femme chez le Roi de Dannemarck son beau-pere. Pendant son absence la Noblesse & les Etats de la Saxe avoient retenu pour se défendre une partie de l'armée. Dès qu'il fut arrivé, c'est-à-dire, vers le commencement d'Août, il fit faire serment à tout le peuple & particulierement à ceux de Wittemberg, qu'ils obéïroient à lui & à ses descendans mâles; qu'à leur défaut, la succession retourneroit à Jean-Frederic & à ses enfans, pourvû qu'ils se conformassent aux ordres de

HENRI II.
1553.

l'Empereur ; & qu'ils obfervaffent les traitez ; qu'autrement elle feroit, fuivant les conventions, dévoluë par droit héréditaire au Landgrave de Heffe. Ayant enfuite été falué Electeur, il convoqua les Etats de Saxe pour le vingtiéme d'Août. Il y eut dans ce même tems un fi grand tremblement de terre à Mifne, & dans la contrée voifine, jufqu'à l'Elbe, que les toits des maifons fembloient fe heurter.

Dans l'affemblée des Etats à Leipfic, Augufte mit en déliberation, s'il devoit fe joindre à Ferdinand, aux Princes & aux Evêques contre Albert, & continuer la guerre commencée par fon frere ; comment il vengeroit fa mort, au cas qu'on ne jugeât pas à propos d'entrer dans la Ligue ; & enfin fur quel pié il pourroit traiter avec Jean Frederic. Car celui-ci, même avant la mort de Maurice, avoit pris dans fes lettres & fur fa monnoye le nom d'Electeur, & deux épées croifées, qui en font les marques, & il faifoit fortifier la citadelle de Gotha de concert avec l'Empereur. Maurice s'en étant plaint, on avoit parlé d'accommodement, mais fans aucun fuccès. Après fa mort, Jean Frederic avoit envoyé des députez aux Princes, pour demander qu'on lui rendît ce qui lui appartenoit : il avoit auffi envoyé à ce fujet Guillaume fon fils à l'Empereur dans les Pays-bas, & il étoit prêt de faire une députation à Ferdinand & au roi de Bohême [1] ; mais pendant l'abfence d'Augufte, les Etats de Saxe l'avoient prévenu par une députation contraire.

Jean Frederic envoya des députez à l'affemblée de Leipfic, pour y foûtenir fes droits ; & les Etats du Payis qui lui appartenoit appuyerent fes prétentions avec beaucoup, de zéle. Mais Augufte, fans rejetter les voyes d'accommodement, oppofa les difpofitions faites par l'Empereur, aufquelles Jean Frederic s'étoit obligé de fe conformer. Après une mûre déliberation, l'affemblée répondit aux demandes d'Augufte, qu'il fembloit convenable qu'il fût neutre dans la guerre préfente, & qu'il entretînt la paix avec les deux partis ; & qu'à l'égard de fon differend avec Jean Frederic, il falloit prendre l'électeur de Brandebourg pour médiateur. Tel fut le refultat de l'affemblée. Augufte par ce moyen fe tira d'une affaire difficile & périlleufe, & il eut par là un motif pour s'excufer de renouveller

1 Maximilien d'Autriche, fils aîné de Ferdinand.

l'alliance que Maurice avoit contractée, comme Henri Plawen l'en pressoit par l'ordre de Ferdinand.

Sur ces entrefaites, l'évêque de Wirtzbourg mit le siége devant Schweinfurt, où Albert avoit garnison. L'évêque de Bamberg, & ceux de Nuremberg, après avoir fait de vains efforts pour prendre Culmbach, se joignirent aux troupes de Plawen, pour assiéger Hoff, qui appartenoit à Albert. Pendant qu'ils étoient devant cette place, Albert & Henri de Brunswick, après s'être un peu remis de leurs pertes, firent de nouvelles levées. Brunswick étoit sans argent, mais Albert n'en manquoit pas: on s'étonnoit des ressources qu'il avoit, pour soûtenir une guerre si ruineuse. Quelques-uns soupçonnoient que Marie de Hongrie, sœur de l'Empereur, lui fournissoit secretement des sommes d'argent pour cette guerre. Cette nécessité reduisit Brunswick à de fâcheuses extrêmitez; car ses gens, qui n'étoient pas payez, se mutinerent, & ils vouloient passer du côté d'Albert, qui les en sollicitoit vivement. Il arriva fort à propos que les évêques & la ville de Nuremberg envoyerent de l'argent, dont on paya les soldats; ce qui appaisa entierement la sédition. Brunswick, pour n'avoir pas affaire à tant d'ennemis, traita avec Eric son cousin. Quelque-tems après Auguste & Albert se reconcilierent, par l'entremise des envoyez de Brandebourg, & à la sollicitation du roi de Dannemarc, qui croyoit cet accommodement avantageux à son gendre. Le traité fut conclu le 11 de Septembre. Les conditions étoient: Qu'Auguste ne continueroit point la guerre commencée par son frere, & qu'il ne donneroit aucuns secours aux ennemis d'Albert: Qu'Albert pareillement ne feroit aucun acte d'hostilité contre Auguste; & que s'il étoit obligé de passer sur ses terres, il n'y feroit aucun dégât: Qu'Auguste en congédiant ses troupes, empêcheroit qu'elles ne passassent du côté des ennemis d'Albert. Enfin on ajoûta, par une clause expresse, qu'on renouvelleroit au plûtôt l'alliance héréditaire des deux maisons de Saxe & de Brandebourg.

Albert est défait par Henri de Brunswick.

Le lendemain Albert, qui s'étoit retiré à Brunswick, fit sortir ses troupes de la ville; mais ayant engagé le combat avec trop de précipitation, il fut défait, parce qu'il manquoit d'infanterie, & que Henri de Brunswick en avoit plus de vingt compagnies. Ainsi peu de tems après, ceux qui étoient dans Hoff, ayant appris

HENRI II. 1553.

le succès de cette bataille, se voyant d'ailleurs sans espérance de secours & sans vivres, & considérant que la brêche étoit ouverte, & que leurs murailles étoient fort ébranlées par le feu continuel des assiégeans, ils se rendirent à Plawen, qui se fit prêter serment par les habitans pour lui & pour ses enfans ; & qui laissa pour la garde de la place, une compagnie d'infanterie, & quelques pieces de grosse artillerie.

Dans ce même mois on réforma par l'ordre de l'Empereur six compagnies, qui étoient depuis un an en garnison à Ausbourg.* L'électeur Palatin, & celui de Mayence, & les ducs de Baviere & de Wirtemberg s'assemblerent à Heylbron, pour conférer ensemble. L'Electeur de Tréves, le duc de Cleves, & Ferdinand évêque de Passaw y envoyerent des députez.

Albert, après la perte de cette bataille, rentra dans Brunswick. Mais ayant appris que Henri vouloit l'y assiéger, il en sortit, & marqua dans la Thuringe le rendez-vous de la cavalerie qu'il avoit pu ramasser, avec ordre de l'y attendre. Il s'y rendit bientôt, avec un corps de troupes qu'il avoit levées de toutes parts. Le trois de Septembre étant allé à grandes journées à Weinmar, où il fut bien reçû par l'Electeur de Saxe, il passa en Franconie. Plawen étoit alors occupé au siége de Barreuth, ville appartenante à Albert. Dès qu'il apprit son arrivée, il leva le siége, & se retira à Bamberg. Mais Albert étant allé jusqu'à Hoff à la tête d'une nombreuse cavalerie, tomba sur la garnison, qui en étoit sortie, sans rien craindre, pour se promener aux environs ; & avec le secours des habitans, qui animez par la présence de leur Prince avoient pris les armes, il l'a défit entierement. Il trouva dans la ville plusieurs pieces de grosse artillerie & de campagne, mais sans leurs affuts, qui avoient été employez au siége de Barreuth. Albert mit en garnison dans Hoff une compagnie de gens de pié, & s'avança vers Blassebourg, pendant que Henri, comme il l'avoit prévû, assiégeoit la ville de Brunswick. Henri pressoit vivement le siége, & la ville étoit en péril, quand les Conféderez le rappellerent. Il voulut exiger des assiégez quatre-vingt mille écus d'or pour les frais de la guerre : ils les refuserent d'abord ; mais voyant que les soldats ne vouloient pas se retirer, sans être payez, & craignant pour eux-mêmes, ils s'obligerent de

fournir

fournir cette somme. Le jour du payement ayant été fixé, il marcha vers la Thuringe. L'électeur de Saxe en fut informé se jetta dans Gotha; & laissa dans Weinmar sa femme qui étoit malade. Henri de Brunswick lui écrivit, & après lui avoir reproché les injures qu'il en avoit reçûës, & la conférence que cet Electeur avoit euë depuis peu avec Albert, son ennemi & celui de toute l'Allemagne, il lui dit qu'il étoit tems de lui rendre la pareille, & de se venger des hostilitez qu'il avoit commencées. Henri vouloit aussi faire la guerre à Albert & à Volrad comtes de Mansfeld; mais Auguste, dont ils avoient imploré le secours, les reconcilia.

HENRI II. 1553.

L'électeur Auguste ayant reçû la lettre de Henri de Brunswick, lui envoya des personnes de sa part. Henri s'avança alors jusqu'à Weinmar avec deux cornettes & cinq enseignes: il y fut bien reçu par l'Electeur, avec qui il se reconcilia, par l'entremise du chancelier Minquitz; ensorte qu'il remit l'argent qu'il vouloit exiger, & se retira sans faire aucun dégât. Il se rendit le 7 de Novembre au camp des Conféderez, devant Liechtenfelz de la dépendance de Bamberg. Plawen y assiégeoit neuf compagnies des troupes d'Albert, qui étoient auparavant à Barreuth. Ayant fait venir du canon de Nuremberg, il prit la ville trois jours après: la garnison, qui se rendit à discretion, fut renvoyée sans armes & sans drapeaux, & on ne retint que les chefs. On s'avança ensuite vers Culmbach, dont on fit approcher le canon. Mais les assiégez désespérant de pouvoir défendre la ville, transporterent à Blassebourg tout ce qu'ils pûrent enlever de leurs effets, & s'y retirerent eux-mêmes pendant la nuit, après avoir mis le feu à leurs maisons. Les Alliez étant entrez dans la ville, massacrerent tous ceux qui tomberent entre leurs mains, & après avoir éteint le feu, ils pillerent ce qui restoit. Plawen fit démanteler Barreuth, Liechtenberg, & Hoff qu'il avoit prises depuis peu, & assiégea Blassebourg la principale forteresse d'Albert, où il y avoit une nombreuse garnison.

En même tems, Henri de Brunswick ayant reçu un renfort des troupes qu'on lui avoit envoyées de Nuremberg & de Forcheim, assiégea Schweinfurt, ville située sur le Mein, où Albert avoit mis une forte garnison. Ce dernier s'étant douté que la place pourroit être assiégée, avoit fait enlever les fourrages

HENRI II. 1553.

des lieux d'alentour, & brûler toutes les maiſons des environs. On en vint bientôt aux mains; & Henri fut battu. Voyant qu'il ne lui étoit pas poſſible de former le ſiége cette année, il abandonna ſon entrepriſe, & ſe retira chez lui par les terres de Jean Frederic de Saxe.

Sebaſtien Schertel, dont on avoit mis la tête à prix, comme nous l'avons dit, rentra alors dans les bonnes graces de l'Empereur & du roi Ferdinand, & recouvra tous ſes biens. Quelque tems après, la Chambre de Spire mit avec les formalitez ordinaires Albert de Brandebourg au ban de l'Empire, comme ennemi de la nation & de la tranquilité publique: on permit de le tuer, & de s'emparer de tous ſes biens. Dès qu'il fut informé de ce décret, il pria l'Empereur de le caſſer; ce qui lui fut refuſé. Alors il proteſta par un Manifeſte contre le décret, comme ayant été acheté par les Evêques; cela n'empêcha pas que la Chambre ne chargeât les provinces frontieres de l'Empire, de le mettre à exécution.

L'Empereur aſſiége Teroüenne.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Allemagne, l'Empereur, qui avoit été tout l'hyver dans les Pays-bas, réſolut d'aſſiéger Teroüenne, dans le comté de Ponthieu, pour ſe venger du honteux affront qu'il avoit reçu depuis peu au ſiége de Metz. Cette ville étoit ſituée un peu au-deſſous de la ſource de la riviere du Liz, qui baignoit ſes murailles. Elle étoit à quatre milles de S. Omer, entre les deux comtez de Flandre & d'Artois, qui ont toûjours relevé du royaume de France; & elle ſervoit comme de rempart contre les courſes des Anglois, qui étoient alors les maîtres de la côte de Calais. Son aſſiete avantageuſe, ſes fortifications, & une nombreuſe garniſon, la rendoient redoutable à ſes voiſins, fort incommodez des courſes fréquentes que de-là nous faiſions ſur eux. Ils avoient conçu tant de haine contre les habitans de cette ville, qu'on ne doutoit point, qu'à la premiere occaſion, ils ne miſſent tout en œuvre pour s'en rendre les maîtres, & ſe délivrer par ce moyen des dangers où les expoſoit une guerre continuelle. Cette conſidération engagea l'Empereur à entreprendre le ſiége de Teroüenne. Il comptoit de ne manquer ni de ſoldats ni de pionniers pour cette expédition. Il avoit d'abord deſtiné pour la conduite de ce ſiége Antoine de Croy comte de Rœux; mais le Comte étant mort dans ce même tems,

il y envoya sur la fin d'Avril des troupes commandées par Ponce Lallain de Binecour, capitaine aussi distingué par ses exploits militaires, que par sa naissance.

Jean de Losses, qui étoit alors dans la place, & qui en étoit le Gouverneur, n'avoit pour la défendre que les compagnies bourgeoises, & quelque cavalerie legere, dépourvû d'ailleurs de toutes munitions de guerre & de bouche, par la faute des autres Gouverneurs qui l'avoient précedé. Cette négligence fut particulierement imputée à Jean d'Estouteville [1] sieur de Villebon, qui avoit eu en dernier lieu le gouvernement de cette place, & qui commandoit alors en Normandie. Outre cela, par une confiance ordinaire à notre nation après quelques heureux évenemens, le Roi méprisoit l'Empereur, & la Cour n'étoit occupée que de festins, de bals, & de tournois, pour le mariage de Diane fille du Roi, & d'Horace Farnese. On ne pouvoit se persuader que les affaires de l'Empereur étant dans un aussi mauvais état qu'on se l'imaginoit, & qu'étant lui même malade, (le bruit courut même qu'il étoit mort) il s'avisât d'attaquer Teroüenne, la plus forte place de la frontiere de Flandre.

Cependant au milieu des divertissemens & des rejoüissances de ces nôces, on apprit la nouvelle du siége. Le Roi y envoya aussi-tôt André Montalambert de Dessé Panvilliers, capitaine de grande réputation, & qui s'étoit rendu fameux dans les guerres d'Ecosse. On y joignit François de Montmorency fils du Connêtable, à qui on donna le commandement. Mais ce jeune homme avoit une si haute idée du mérite de Dessé, que par modestie il ne voulut point s'en charger, tant que cet officier vécut, & qu'il le regarda toûjours comme son général & son pere. Dessé, avant son retour de Poitou, d'où on le rappella, sortoit d'une longue maladie ; ce qui lui fit dire

1 L'illustre maison d'Estouteville a fini à Adrienne duchesse d'Estouteville, fille de Jean III. mariée en 1534. à François de Bourbon comte de S. Paul. Marie leur fille épousa Leonor d'Orleans, Souverain de Neufchatel, & lui porta les duchez d'Estouteville & de Longueville. Eleonor d'Orleans leur fille puînée fut mariée en 1596. à Charle de Matignon. C'est par là que la terre d'Estouteville est à présent possedée par la branche aînée de la maison de Matignon, qui est aujourd'hui en possession du nom, des armes & de la Souveraineté de Monaco. Les Estouteville Villebon ou Villebeon, qui donnent lieu à cette note, étoient les cadets d'une branche cadette de la maison d'Estouteville, descendante d'Estout d'Estouteville. La branche d'Estouteville Villebon finit en 1564. par la mort de Jean d'Estouteville Prévôt de Paris.

Henri II. 1553.

en partant, qu'il étoit ravi qu'on l'eût tiré de ſon lit, pour entrer dans le lit d'honneur, ou, ſans languir, il pourroit mourir avec gloire. Charle d'Hallewin ſieur de Pienne, Baudiſné, Antoine de Chaſteigner de la Roche-Pozay, Blandy, Ferrieres de l'illuſtre maiſon des vicomtes de Bourdeille en Perigord, & pluſieurs autres Seigneurs, l'accompagnerent dans cette expédition. Lorſqu'ils furent entrez dans la ville, la Cour ſe flatta encore d'avantage, & une tranquillité imprudente la fit reſter dans l'inaction ; ce qui fit preſſer plus vivement le ſiége, dans l'eſpérance qu'avoient les aſſiégeans d'emporter la place avant qu'elle pût être ſecouruë.

On ne témoigna jamais plus d'ardeur de part & d'autre, mais avec un ſuccès bien différent : les aſſiégez étoient éloignez de tout ſecours ; les aſſiégeans au contraire, qui faiſoient la guerre chez eux, avoient tout en abondance ; leur propre payis leur fourniſſoit tous les jours de nouveaux ſoldats, de l'artillerie, & toutes les choſes néceſſaires à un ſiége. Ainſi, après avoir ouvert la tranchée, & dreſſé pluſieurs batteries, ils commencerent à foudroyer la place. Les femmes & les enfans venoient de toutes les bourgades voiſines au ſiége, comme à un ſpectacle agréable & très-intéreſſant qu'ils ſouhaitoient voir depuis long-tems ; ils encourageoient leurs gens, & inſpiroient aux aſſiégeans une nouvelle ardeur, par des chanſons ſatiriques contre les François. Le feu continuel des ennemis avoit fort endommagé la place, lorſque le capitaine Grille, homme d'expédition & de courage, entra dans la ville, avec un ſecours de cent Arquebuſiers à cheval, après avoir forcé un corps-de-garde. On fit en même tems une ſortie heureuſe, où les aſſiégeans furent repouſſez juſques dans leurs tranchées.

Cependant on ne donnoit pas le tems aux aſſiégez de réparer les bréches ; les gardes qu'il leur falloit monter de nuit, & les attaques preſque continuelles qu'ils étoient obligez de ſoûtenir, les fatiguoient extrêmement. La bréche avoit déjà plus de ſoixante pas de largeur, & on y pouvoit facilement monter : ceux qui paroiſſoient pour la défendre, étoient battus à dos par des coulevrines braquées ſur une colline, qui commandoit la ville de l'autre côté. Les aſſiégeans monterent à l'aſſaut ; on combattit de part & d'autre avec fureur, au milieu des cris confus des mourans, du bruit affreux des armes,

d'un feu continuel, & des ruiſſeaux de ſang qui couloient de toutes parts. Les ennemis retournerent trois fois à la charge, & ce qui n'eſt arrivé dans preſqu'aucun ſiége, l'aſſaut dura dix heures entieres. Enfin ils furent contraints de ſe retirer; mais nous perdîmes nos principaux Chefs. Deſſé lui-même, Pienne, Baudiſné, la Rochepozai, Blandi, Ferrieres, & pluſieurs autres gentilshommes furent tuez.

On envoya au ſecours des aſſiégez Sebaſtien de Luxembourg marquis de Baugé, frere de Martigues, avec les capitaines Grille, le Breüil, Saint-Roman, & trois cens hommes d'élite, qui entrerent dans la place, malgré les efforts des ennemis. Montmorenci, qui après la mort de Deſſé avoit pris le commandement, ſe préparoit à faire une vigoureuſe réſiſtance avec ce nouveau renfort : mais les ennemis, logez ſur le foſſé & ſous la muraille, étoient à couvert de nos coups. Les tours & les baſtions étant ruinez, ils firent ſauter par une mine ce qui reſtoit de la muraille, avec une grande perte du côté des aſſiégez. L'effort de la mine jetta les débris du mur en dehors, & combla le foſſé, enſorte que la cavalerie même pouvoit monter à l'aſſaut. La bréche élargie, le foſſé comblé, le nombre des ennemis qui augmentoit tous les jours, les aſſiégez pour la plûpart tuez ou bleſſez, le reſte épuiſé par les travaux continuels, & entierement découragé, tout cela fit juger à Montmorenci, qu'il lui étoit impoſſible de réſiſter plus long-tems. Ainſi le 20 de Juin, de l'avis des autres Chefs, il offrit de rendre la place : il négligea de propoſer une tréve ; ce qui fit que la ville étant ouverte de tous côtez, tandis que l'on diſputoit ſur les articles de la capitulation, les Allemans & les Flamans monterent à l'aſſaut. Les aſſiégez qui comptoient ſur la capitulation, & qui étoient d'ailleurs hors d'état de réſiſter, furent contraints de céder. L'ennemi ſe rendit donc maître de la ville : alors le ſoldat impitoyable, ſans aucune diſtinction d'âge, de ſexe, ni de rang, ſacrifia tout à ſa fureur. Les Eſpagnols traiterent avec plus d'humanité ceux qui tomberent entre leurs mains ; comme ſi la cruauté des deux autres nations eût été pour eux un motif de compaſſion, & une occaſion de nous témoigner leur reconnoiſſance : car ils ſe ſouvenoient encore, avec quelle générofité le duc de Guiſe en avoit agi à leur égard l'année

La ville eſt priſe d'aſſaut, ſaccagée & ruinée.

HENRI II. 1553.

précedente, après la levée du siége de Metz. Montmorency, qu'Ouarty tira du péril avec peine, en s'y expofant lui-même, le marquis de Baugé, Dampierre, de Loffes, Baudiment, d'O-Baillet, & S. Roman, gentilshommes très-diftinguez; les capitaines Grille, le Breuil, & S. Romain, furent faits prifonniers. On perdit auffi quantité de canons, & entr'autres deux coulevrines, qu'on appelloit de Haire & de Frelin (du nom de deux villes éloignées de Teroüenne de deux milles de Flandre) parce qu'elles portoient jufques-là. Hadriani rapporte, que dans ce fiége les ennemis tirerent cent cinquante mille coups de canon; mais ce nombre ne paroît pas vrai-femblable; ceux qui y étoient préfens difent qu'il n'en fut tiré que quarante-deux mille coups; & je me fouviens que François de Montmorency, qui étoit un homme vrai, difoit la même chofe.

L'Empereur, qui étoit à Bruxelles, reçut avec joie la nouvelle de la prife de Teroüenne. On fit des feux de joye dans toute la Flandre, on fonna les cloches, on tira le canon. Teroüenne fut auffi-tôt rafée par l'ordre de l'Empereur, & les gens du payis travaillerent avec tant d'ardeur & d'empreffement à la démolir, qu'à peine en refta-t-il des veftiges quelques jours après; effet du très-vif reffentiment de fes voifins. La même ville avoit été prife, brûlée & faccagée le 24 d'Août, quarante ans auparavant, fous Louis XII. par l'Empereur Maximilien & Henry roi d'Angleterre, enforte qu'il n'y étoit refté que l'autorité du fiége Epifcopal. Mais depuis ayant été rebâtie & fortifiée à la moderne, & munie de remparts, de foffez & de baftions, cette ville avoit bravé tous les efforts des ennemis; jufques là que François I. avoit coûtume de dire, que Teroüenne en Flandre & Acqs fur la frontiere de Guienne, villes très-fortifiées, étoient pour lui comme deux oreillers, fur lefquels il pouvoit tranquillement fe repofer.

Ce malheur interrompit pour quelque tems les divertiffemens de la Cour. Avant qu'on eût pû affembler l'armée, Robert de la Marc duc de Bouillon, accompagné d'Horace Farnefe, d'Honorat de Savoye comte de Villars, & de l'élite de la Nobleffe, fe rendit à Hedin, où il y avoit apparence que l'ennemi porteroit fes armes. Cependant on murmuroit hautement, de ce qu'on ménageoit fi peu, & de ce qu'on expofoit

avec tant de facilité à un danger évident la principale force du royaume, c'eſt-à-dire, la Nobleſſe.

Henri II. 1553.

Les ennemis, après avoir employé près d'un mois à démolir entierement Teroüenne, parurent devant Hedin ayant à leur tête Emanuel Philbert prince de Piémont. L'Empereur lui avoit donné le commandement de cette armée, après l'avoir ôté à Binecour, pour éviter les diſſentions, que la jalouſie avoit fait naître entre les Chefs. La ville fut priſe d'emblée; car les habitans l'avoient abandonnée quelque tems auparavant, après en avoir enlevé tout ce qu'ils avoient pû. Il ne reſtoit que la citadelle: les ducs de Bourgogne l'avoient fait autrefois bâtir, plûtôt comme une maiſon de plaiſance dans un pays de chaſſe, qu'à deſſein d'en faire une place de défenſe. Les ennemis l'inveſtirent de tous côtez: l'effort de leurs mines la renverſa preſque entierement; ils firent un feu continuel, & ceux qui en parlent avec moins d'exaggération, rapportent qu'ils tirerent environ quinze mille coups de canon. Les aſſiégez, réduits à l'extrêmité, propoſerent une capitulation: Philbert ne refuſa point de traiter des conditions, craignant que le deſeſpoir ne les tranſportât de fureur, & ne leur donnât de nouvelles forces. On alloit faire l'échange des ôtages, & déjà on ſignoit les articles de la capitulation dont on étoit convenu, lorſqu'un Prêtre, ou par méchanceté ou par imprudence, mit le feu aux mines qu'on avoit préparées pour la défenſe de la brêche: quelques-uns des ennemis ſauterent en l'air; mais un plus grand nombre de nos gens y périt. A cette vûë, les ennemis mirent pareillement le feu aux mines qu'ils avoient faites de leur côté; le mur fut bouleverſé, & les ruines ayant comblé le foſſé faciliterent l'aſſaut. Le ſoldat ſe mit auſſi-tôt à crier qu'on avoit violé le traité, & ſe jetta l'épée à la main dans la citadelle. En même tems Philbert y entra lui-même, & alla droit au duc de Bouillon, qui attendoit les ôtages: le Duc ſe plaignit en vain de l'infraction du traité. Horace Farneſe fut tué dans la citadelle d'un coup d'arquebuſe. Le Roi, Diane épouſe d'Horace, toute la France, & toute l'Italie, regretterent ce jeune Prince, dont on avoit conçû de hautes eſpérances, & qu'un fort funeſte venoit de précipiter du lit nuptial dans l'horreur du tombeau. Moigneville de la maiſon d'Amboiſe, Maigny, Dampierre, qui ayant été pris à Teroüenne ſans être connu,

Siége & priſe d'Hedin par les Imperiaux.

Horace Farneſe eſt tué.

HENRI II.
1553.

s'étoit tiré pour peu de chofe des mains d'un foldat avide; & plufieurs autres braves officiers, furent enfevelis dans le même endroit, par les mines qui joüerent de part & d'autre. Le duc de Bouillon, Villars, de Prie, de Culan, Doüet, de Rion, de la Lobe, & Charle de Luxembourg de Martigues, furent faits prifonniers : ce dernier expira auffi-tôt entre les mains des ennemis, d'une bleffure mortelle qu'il avoit reçûë. La prife d'Hedin arriva le 18 de Juillet, que les Romains regardoient comme un jour malheureux, à caufe de leur défaite près d'Allia. L'Empereur fit rafer la citadelle ; & l'année fuivante il en fit faire une autre de même nom, fur la riviere de Canche, dans une fituation plus agréable & plus avantageufe.

Après la prife d'Hedin, les Impériaux marcherent vers Dourlens, qui n'eft qu'à fix milles d'Amiens, & où le Vidame de Chartres s'étoit enfermé. Dès que l'armée fut prête, le Connêtable de Montmorenci eut ordre de s'avancer jufque fur la Somme, en attendant la jonction des Suiffes. Informé que l'ennemi n'étoit pas loin, il fit paffer la riviere à quatre compagnies d'infanterie, & ordonna à Jean-Bâtifte Fregofe de prendre les devans, avec cinquante maîtres, pour attirer les ennemis au combat, & les faire tomber dans des embufcades dreffées d'efpace en efpace. Le Duc de Nemours étoit pofté avec trois cornettes de cavalerie legere fur les bords de la riviere d'Authie, qui paffe à Dourlens. Sanfac étoit au-deffous de lui, avec vingt autres cornettes de cavalerie legere. Louis de Bourbon Prince de Condé le couvroit en flanc, avec trois cornettes de pareilles troupes. Le maréchal de Saint André le fuivoit avec cinq cens gens-d'armes; il devoit recevoir & rallier ceux qui, felon l'ordre qu'ils avoient reçûs, fe retireroient vers lui, & les foutenir tous contre l'ennemi. Le Connêtable avoit fait auffi avancer fes troupes, & marchoit après les autres, avec quatre mille chevaux. & vingt compagnies d'infanterie. Les ennemis qui s'étoient déjà mis en marche, couperent le chemin aux quatre compagnies d'infanterie qu'on avoit envoyées devant ; mais Sanfac, avec qui étoit le Vidame de Chartres, en étant venu aux mains, fit femblant de fuir, & fe retira vers l'endroit où le maréchal de Sainr André étoit en embufcade. Alors le Maréchal parut, & chargea à l'improvifte les ennemis, qui pourfuivoient les nôtres à toute

bride ;

bride, furent obligez de s'arrêter. Auſſi-tôt le Prince de Condé les ayant pris en flanc, les fit ployer ; ils rompirent leurs rangs, & enfin ils prirent la fuite. Ce Prince les pourſuivit plus d'une demie lieuë, en prit beaucoup, & en tailla en pieces un plus grand nombre. Les ennemis perdirent huit cens hommes, & entr'autres, Charle Prince d'Eſpinoy de l'illuſtre maiſon des comtes de Melun. On leur enleva ſept drapeaux de cavalerie, & Philippe de Croy duc d'Arſchot fut fait priſonnier. De notre côté, Crequi, de Canaples, & Silly de la Rocheguion, qui en pourſuivant les ennemis avoient été très-loin, furent faits priſonniers ; nous ne perdimes que peu de ſoldats.

HENRI II. 1553.

Cette défaite rallentit l'ardeur des Impériaux, qui après qu'on eût raſé les forts de Beauqueſné, où étoit leur camp, ſe jetterent dans Miraumont & dans Ancre, villes Françoiſes, peu éloignées de Peronne. Dans le même-tems arriverent les troupes auxiliaires des Suiſſes & des Griſons ; auſſi-tôt toute l'armée s'aſſembla le premier de Septembre à Corbie ſur la Somme, à quatre milles au-deſſus d'Amiens. Le Roi vint alors au camp, où il apprit la mort d'Edouard VI. Roi d'Angleterre. Il fut affligé de cette nouvelle, ou par bienſéance, ou par intérêt : il ſçavoit que l'Empereur propoſoit le mariage de Philippe ſon fils avec Marie ſœur & heritiere de ce Prince, & il craignoit que la mort d'Edouard ne rompît le traité qu'il avoit fait depuis peu avec les Anglois. Le Connêtable de Montmorency, qui avoit le commandement de l'armée, étoit à l'avant-garde avec Antoine de Bourbon duc de Vendôme, Jean duc d'Enghien ſon frere, les ducs de Montpenſier & de Nevers, & l'amiral de Coligny, chacun avec deux cens gens-d'armes. Coligny commandoit quarante-neuf compagnies d'infanterie, qui faiſoient quinze mille hommes ; le Rhingrave & Reifferg avoient leurs regimens compoſez de vingt enſeignes, ce qui formoit un corps de dix mille Allemans, outre ſix compagnies d'Ecoſſois, & deux d'Anglois qui montoient juſqu'à ſept cens hommes. Sanſac étoit à la tête des chevaux-legers, & avoit avec lui environ deux mille chevaux : la Jaille ſuivoit avec trois mille hommes d'élite.

Le Roi avoit ordonné quelque-tems auparavant par un édit, que les Capitaines de chaque compagnie de cavalerie, euſſent avec eux un certain nombre de cuiraſſiers, pour couvrir les

flancs, & être toûjours prêts à donner du secours, dès qu'on auroit besoin d'eux. Le Roi étoit au corps de bataille, accompagné du prince de la Roche-sur-Yon, d'Alfonse d'Este prince de Ferrare, du duc de Guise, & du maréchal de Saint-André, qui avoient chacun la conduite de quelque corps de cavalerie. Boisy grand écuyer, & Canaples étoient à la tête de la maison du Roi, & des gardes Ecossoises, Suisses, & Françoises. Cent pieces de canon de différentes especes, venoient ensuite avec tout leur attirail, sous la conduite de Jean d'Estrées, que son courage & sa vivacité rendoient digne de cet emploi.

La marche étant ainsi ordonnée, le Roi prit la même route que les ennemis, & vint à Miraumont, d'où ils étoient sortis quelque tems auparavant. Après quelques courses que les ducs de Nevers & de Guise firent dans l'Artois, il s'avança jusqu'à Bapaume. Cette ville étoit alors occupée par le seigneur de Haulsimont, capitaine de grande réputation, qui y étoit avec dix compagnies d'infanterie, & environ trois cens chevaux. Au reste, toute notre frontiere avoit autant de haine pour cette ville, que les Artesiens en avoient, comme nous l'avons dit, pour Teroüanne. La garnison fit une sortie, qui occasionna une escarmouche vive & meurtriere, où le Seigneur de Nogent fut tué, & les capitaines Breüil, & Molinont blessez.

Jerôme Capiferri, cardinal de Saint George, vint alors au camp trouver le Roi. Le bruit couroit que le Pape l'avoit envoyé, pour traiter de la paix, pendant que le cardinal Dandino étoit chargé de la même commission auprès de l'Empereur. Mais l'animosité des deux partis étoit si vive, qu'aucun des deux Cardinaux ne put réüssir. Le cardinal de saint George s'en retourna sans avoir rien fait, après quelque tems de séjour à la Cour, où le Roi lui fit de grands honneurs.

Cependant le Conseil de guerre jugea qu'on pouvoit assiéger Bapaume, & Coligny fut détaché pour reconnoître la place. On préparoit déja toutes les choses nécessaires pour former le siége, quand une nouvelle difficulté, qu'on n'avoit pas prévûë, renversa tous nos projets. La ville étant située dans un terroir aride & stérile, on craignit avec raison que l'armée ne fût réduite à manquer d'eau: on fit inutilement chercher des sources, & creuser des puits; enfin n'y ayant aucun

moyen de trouver de bonnes eaux, on décampa, & on alla dans le territoire de Cambrai. Le Roi avoit résolu, si les ennemis assembloient leur armée, d'assiéger quelqu'une de leurs places; car comme cette armée ne pouvoit être presque composée que des garnisons tirées des villes voisines, il ne leur étoit pas possible de la tenir en campagne, & de garnir en même tems leurs places; ainsi il espéroit, ou en emporter une sans beaucoup de résistance, par le défaut de garnison suffisante, ou les forcer à combattre, s'ils venoient au secours; ce qu'il souhaitoit avec ardeur.

L'Empereur, qui craignoit pour Cambrai, & qui n'étoit pas fort assûré de l'affection des habitans, avoit fait bâtir une citadelle sur une hauteur, au Nord de la ville, pour les tenir dans le devoir. Le Roi leur fit demander par un Heraut, que puisqu'ils avoient embrassé la neutralité, ils reçûssent ses gens, & qu'ils leur fournîssent des vivres, comme ils avoient fait à l'égard des Impériaux : ils offrirent véritablement des vivres; mais ils répondirent en même tems, qu'ils n'étoient pas les maîtres de recevoir nos troupes, depuis que l'Empereur avoit élevé une citadelle qui les commandoit, & qui leur ôtoit leur liberté. Après cette réponse, on les regarda & on les traita comme ennemis. Le connêtable de Montmorency fit approcher les troupes, & le 9 de Septembre il investit la place avec trois escadrons de cavalerie, & dix compagnies d'infanterie, que commandoit Gaspard de Coligny. Il y eut de frequents combats, dans l'un desquels Maillé de Brezé capitaine de la seconde compagnie des Gardes, & le Capitaine Cornet furent tuez. Du côté des ennemis, le comte Madruce, le comte de Pondevaux, & le comte de Trelon, l'un des plus considérables du payis de Luxembourg, & grand maître de l'artillerie, furent faits prisonniers. Dans le même tems Bourdillon, lieutenant de Roi en Champagne, battit proche Maubert-Fontaine le bâtard d'Avanes, qui fut obligé de prendre la fuite, & l'on enleva aux ennemis deux drapeaux qui furenta portez au Roi. Ensuite on fit le dégât dans le payis d'alentour, & après avoir abbatu les Forts, & tous les retranchemens des ennemis, & taillé en pieces ceux qui étoient dedans, on s'avança vers Casteau-Cambresis.

Robert de Croy, évêque de Cambray, avoit fait bâtir à

HENRI II.
1553.

grands frais dans cet endroit une maison de plaisance aussi magnifique qu'agréable : comme c'étoit un Prélat voluptueux, il avoit donné le nom de quelque plaisir à chacune des differentes parties de cette maison. Elle étoit située sur le penchant d'un côteau, & composée de quatre pavillons élevez les uns sur les autres en terrasses, depuis le bas jusqu'au haut de la colline[1]. Le Roi y prit son logement, & ne voulut pas permettre qu'on y fît le moindre dégât, ni qu'on touchât aux bâtimens, quoique les gens du lieu s'imaginassent au contraire que le Roi se vengeroit, par la ruine de ce palais, des hostilitez que le comte du Rœux, cousin germain de l'Evêque, avoit commises autrefois à Follembray. Le duc de Guise, Charle son frere, & les cardinaux Alexandre Farnese & de Châtillon, qui accompagnoient le Roi, y prirent aussi leur logement.

Les ennemis ayant rassemblé leurs troupes, s'étoient retranchez dans une vallée au-dessus de Valenciennes. Le Roi marcha de ce côté-là avec toutes ses forces. Il n'y avoit qu'une colline entre le camp des ennemis & notre armée; mais ils avoient élevé des deux côtez de leur camp des plate-formes, sur lesquelles ils avoient dressé des batteries, dont ils foudroyoient nos troupes. Les Imperiaux les voyant approcher, sortirent de leurs lignes, & on combattit vigoureusement. Comme il y avoit apparence qu'on en viendroit à une action générale, nos gens s'avancerent, en gardant le même ordre que celui que j'ai marqué ci-dessus. Le Roi alloit lui-même de rang en rang pour encourager ses troupes, & particulierement les Suisses; comme si cette journée eût dû être décisive, & que toute sa fortune en eût dépendu. Les chevaux-legers prirent les devans, & se posterent avantageusement pour surprendre l'ennemi; mais après être resté longtems en ordre de bataille, on sonna la retraite sur la fin du jour. La cavalerie legere, qui étoit dispersée, se réünit : alors elle donna sur la cavalerie des ennemis, & la poussa jusque dans leur camp. Cet

1 *Castellum Cameracense* est une petite ville, qui s'appelloit autrefois le Châtel ou Château en Cambresis. C'est ainsi qu'il est nommé dans la date du traité de paix qui y fut fait en 1559. on l'appelle aujourd'hui Casteau-Cambresis. M. de Thou dit que Robert de Croy en étoit alors évêque : Cambrai n'a été érigé en Archevêché que 20 ans après. Il donna à sa maison de plaisance le nom de Montplaisir, & le peuple l'appelle encore aujourd'hui de ce nom. Elle fut ruinée par le baron d'Inchi de la maison de Gavre, lorsque le duc d'Alençon s'empara de Cambrai.

avantage ne fut pas fans perte, il demeura fur la place environ cent hommes des nôtres : de ce nombre furent Genlis gentilhomme de Bourgogne, & Ferrieres lieutenant de la cornette de René d'Anglure de Givri. Enfin la nuit qui furvint fit ceffer le combat.

On tint Confeil le lendemain, & l'on jugea à propos de fe retirer ; il paroiffoit trop dangereux d'attaquer un ennemi fi bien fortifié, qui faifoit la guerre dans fon propre payis, & qui avoit derriere lui une ville, d'où il pouvoit tirer des vivres en abondance. Il nous étoit affez glorieux de lui avoir préfenté la bataille, qu'il avoit refufée. Un plus long féjour dans un payis ennemi, & dans un lieu fi défavantageux, n'étoit pas fans danger. La maladie du connêtable de Montmorency fut encore un autre motif de cette retraite. Les efforts qu'il avoit faits, en courant de rang en rang, & en criant de toutes fes forces, pour encourager les foldats, joints au chagrin de n'avoir rien fait avec une armée fi confidérable, lui caufèrent cette maladie qui le reduifit à l'extrêmité. Comme le Roi ne faifoit rien fans fa participation, & que par fon confeil on crut que cette maladie du Connêtable l'engagea à ramener fes troupes de fi bonne heure. On fe retira donc à Fons-Somme, à deux milles au-deffus de S. Quentin en Vermandois, & le 21 de Septembre, ou environ, l'armée fe fepara. Les Suiffes ayant reçu leur paye, furent congediez, & la Nobleffe eut ordre de fe retirer dans fes maifons. Une partie de la cavalerie fut mife en differentes garnifons ; on laiffa l'autre avec les chevaux-legers, fous la conduite du maréchal de S. André, qui fe rendit avec les Allemans, & les vieilles bandes à Auchi-le-Château au-deffous d'Hedin, d'où il paffa dans la comté de S. Paul, où il mit tout à feu & à fang aux environs de S. Omer, de Lilers, d'Aire & de Perne. Il prit d'affaut la citadelle de Perne, & maffacra tous les Efpagnols qui y étoient enfermez. Il ne fit aucune autre action mémorable ; on remarque feulement que le vidame de Chartres efcarmoucha près de Lilers pendant un jour entier contre les Efpagnols, à qui les habitans, qui craignoient leur infolence, avoient refufé d'ouvrir leurs portes. Il remporta à la verité tout l'avantage ; mais il y acquit d'autant moins de gloire, qu'il avoit bien plus de troupes que les vaincus. Le maréchal de S. André ayant laiffé

Fin de la campagne fur la frontiere de Flandre.

en cet endroit le Rhingrave avec ſes regimens, (le Roy lui avoit donné le gouvernement d'Hedin) ſe retira ſur la fin d'Octobre ; il mit une partie de ſes troupes en quartier d'hyver, & congédia le reſte. Voilà ce qui ſe paſſa de plus remarquable pendant cette année en France ſur la frontiere des Payis-bas.

Affaires d'Italie.

On n'étoit pas dans l'inaction en Italie. L'Empereur extrêmement fâché de la défection des Siennois, qui s'étoient declarez pour nous, crut qu'il étoit de la derniere importance de ne pas ſouffrir plus long-tems les François maîtres de Sienne. Il réſolut donc d'envoyer des troupes en Toſcane, avant qu'ils pûſſent s'y établir & y affermir leur puiſſance, par des garniſons & des fortereſſes. Il donna la conduite de cette guerre à Pierre de Tolede, alors viceroi de Naples. Charle avoit réſolu depuis long-tems d'ôter la Viceroyauté à ce Seigneur, dont la dureté inflexible, & l'imprudente ſévérité avoient aliené les eſprits de toute la Nobleſſe ; cependant pour ne pas paroître ceder aux remontrances & aux plaintes des Grands de ce Royaume, qui demandoient la révocation de Tolede, l'Empereur avoit juſqu'alors differé de le rappeller, eſpérant trouver une occaſion, où ſous prétexte de le charger de quelque expédition militaire, il pourroit le tirer de ce poſte, ſans offenſer un homme ſi important, que la vieilleſſe d'ailleurs rendoit reſpectable, & qui avoit exercé avec honneur les plus grands emplois. On lui donna donc ordre de faire la guerre aux Siennois avec les troupes du royaume de Naples, & avec quatre mille Allemans, qui étoient à la ſolde de Ferdinand de Gonzague. L'Empereur avoit engagé dans cette guerre Côme duc de Florence, par l'entremiſe de François de Tolede, en lui repréſentant la grandeur du péril qui le menaçoit de fort près. Côme ne fit pas beaucoup de difficulté d'entrer dans les vûës & dans les intérêts de l'Empereur. Cependant le cardinal de Ferrare qui gouvernoit, comme un Souverain, la République de Sienne, & le cardinal de Tournon, lui avoient fait de belles promeſſes, & l'avoient aſſûré de la bonne volonté du Roi & de la Reine à ſon égard. Malgré cela, il croyoit avoir tout à craindre des François, & il ſe le perſuadoit d'autant plus, qu'il voyoit les bannis de Florence prendre parti dans les troupes de France, où ils étoient bien reçus

du Roi, & où ils recevoient la haute paye. D'ailleurs on n'avoit fait aucune mention de lui, dans le traité conclu depuis peu entre le Roi & la République de Sienne.

Les Siennois en reconnoiſſance des bienfaits qu'ils avoient reçûs du Roi, à qui ils étoient redevables de leur liberté, avoient promis de lui être toûjours dévoüez, de laiſſer à ſes troupes le paſſage libre dans les villes de leur dépendance, de fournir des vivres à ſon armée, & de donner une retraite aſſûrée dans leurs ports à ſes flottes, & à tous les vaiſſeaux François. Le Roi de ſon côté s'étoit engagé à les défendre contre les étrangers qui les attaqueroient, & à leur fournir des troupes qu'il leveroit à ſes dépens. Quoique Côme eût voulu n'avoir pour voiſins, ni l'Empereur, ni les Eſpagnols, ni le Roi de France, cependant comme il avoit toûjours ſuivi le parti imperial, & qu'il ſe défioit de la France, dont il apprehendoit les deſſeins, il aimoit encore mieux voir Sienne entre les mains de l'Empereur qu'en celles du Roi. Mais avant que d'en venir à une guerre ouverte, il chercha une voie pour terminer l'affaire de gré à gré. Ce projet qu'il propoſa, fut que la République de Sienne conſerveroit ſa liberté ; enſorte qu'en même tems qu'elle ſeroit alliée du Roi, elle auroit pour l'Empereur toutes ſortes d'égards & de ménagemens, ſans qu'on pût mettre garniſon dans la ville, ou y bâtir une citadelle. Ce projet reſta ſans exécution, parce qu'il n'étoit pas certain que l'Empereur acceptât ces conditions. Le Pape d'ailleurs, dont il employoit principalement la médiation, n'agiſſoit pas de bonne foi dans cette affaire: Son ambition lui faiſoit déjà devorer la ſouveraineté de Sienne ; & il vouloit engager Côme à marier ſa fille encore enfant avec Fabiano, Prince imaginaire de cette ville, fils de Baudoüin ſon frere. Le Pape vouloit encore qu'on ajoûtât quelques articles aux conditions de l'accommodement que Côme propoſoit. Il prétendoit donner pour chef à une République libre un Cardinal de merite, d'une prudence & d'une probité reconnuë ; ce choix regardoit ſans doute Marcello Cervino de Montepulciano, qui depuis fut Pape [1]. Il demandoit encore qu'on mît dans Sienne une garniſon de douze cens hommes, dont il nommeroit le Commandant.

1 Sous le nom de Marcel II.

HENRI II. 1553.

Le Pape dépêcha Achille de Graffi son secretaire, & le duc de Florence, envoya Pirro della Saffetta, pour traiter avec le Viceroi, des articles de l'accommodement. Le Viceroi étoit d'avis qu'on en parlât à l'Empereur: cependant, sans perdre de tems, il se disposoit à la guerre. Mais André Doria, qui avoit fait passer des Allemans dans la campagne de Rome, d'où il s'étoit retiré à Pozzuolo, & à Baye, dont le port étoit meilleur & où l'air étoit plus temperé, tâchoit de le détourner de cette entreprise. « Sans parler de la perte des galeres qui ont été fracassées l'année précedente, quelle esperance, disoit Doria, peut-on avoir de l'heureux succès d'une guerre commencée si à contre-tems, sans provisions de bouche, & dans une circonstance, où l'on ne peut recevoir que très-difficilement du secours? Il nous faudra faire la guerre dans un payis montagneux & couvert de bois, contre des hommes que la perte d'une ou de deux batailles ne pourroit pas abattre, & que la défense de leur liberté porteroit jusqu'aux dernieres extrêmitez.

Doria se servoit de ces motifs & de quelques autres semblables, pour détourner Pierre de Tolede de son entreprise: il lui conseilloit encore, en ami, de ne pas aller plus avant, parce qu'étant vieux, & accoûtumé aux douceurs d'une vie tranquille, il ne pourroit soûtenir la fatigue d'une guerre qui se feroit en hyver. Le Viceroi persista toûjours dans sa résolution, soit qu'il fût pressé par les ordres de l'Empereur, qui lui vouloit, ôter par quelque moyen que ce fût, la viceroyauté de Naples, soit que ce vieillard ambitieux se fît une gloire d'entreprendre hors de saison une guerre si difficile; peut-être aussi crut-il que Doria ne lui parloit pas sincerement, & qu'étant né dans un Etat republiquain, il protegeoit secretement les Siennois & favorisoit leur liberté. Ainsi après avoir envoyé en Lombardie François Osorio, pour en faire venir quatre mille Allemans, & Ascanio de la Cornia, pour faire en Italie des levées, il monta sur les galeres de Doria avec deux mille Espagnols, & avec les Allemans qu'il avoit avec lui, & accompagné d'une nombreuse Noblesse, de sa femme, de ses enfans, & d'une longue suite de Dames, il aborda à Livourne. Il avoit laissé à Naples Dom Louis son fils aîné, pour gouverner en son absence: Dom Garcie son second fils, qui menoit avec

avec lui les autres troupes Italiennes, avoit pris une route different par terre.

Cornia s'étoit déjà rendu à Valiano, avec quatre mille Italiens, & s'étoit emparé du pont qui eft fur la Chiana, dans les terres de Florence. Tout étoit en armes dans le territoire de Sienne, parce qu'on y faifoit le dégât de part & d'autre. Cependant les Allemans, que commandoit Jean-Bâtifte Lodrone, & qui avoient ordre de revenir de Lombardie, ne paroiffoient point encore. Dès que le Viceroi fut arrivé à Florence, où il fut reçu avec beaucoup de pompe & de magnificence, par Côme & par Eleonore fa fille, il s'entretint avec fon gendre des moyens de faire cette guerre; & comme il avoit peu d'artillerie, il en obtint un grand nombre de canons avec tout l'attirail. Mais quelque tems après, foit qu'il eût été fatigué par la longueur du chemin, ou qu'il ne fe fût pas affez ménagé avec fa nouvelle époufe [1], qui étoit parfaitement belle, il tomba dans une maladie dangereufe, dont il mourut le 23 de Fevrier.

Mort de Pierre de Tolede.

Après fa mort, Dom Garcie fon fils, qui étoit déjà arrivé dans le territoire de Cortone, prit le commandement, dont le duc de Florence, à qui l'Empereur l'offrit, ne voulut pas fe charger. On lui donna pour adjoint Alexandre Vitelli, capitaine de grande réputation. Ces deux Chefs partagerent entre eux les troupes, qui montoient jufqu'à vingt mille Italiens. Dom Garcie devoit defcendre avec le corps le plus confidérable dans le Val-di-Chiana, & s'y emparer du plus grand nombre de villes & de châteaux qu'il pourroit : car les ennemis fçavoient, qu'à l'exception de Chiufi, qu'on faifoit fortifier à la hâte, les François avoient abandonné les autres places. Vitelli devoit attaquer les côtes maritimes, & fe joindre là avec les Efpagnols qui étoient à Orbitello, & avec ceux qu'on attendoit depuis long-tems de Sicile, pour affiéger enfemble Groffeto, la plus importante place de ce payis, que les François n'avoient pas encore fortifiée, Jean-Bâtifte Savello étant mort quelque tems auparavant, Côme invita à cette expédition Jean-Jâque Medichino marquis de Marignan : mais il

1 Elle s'appelloit Vincente Spinella, fille de Ferdinand duc de Caftrovillari, dont il n'eut point d'enfans. Il avoit époufé en premiere nôces Marie Oforio de Pimentel.

s'en excusa sous prétexte de maladie, quoiqu'il se fût déjà mis en chemin.

HENRI II. 1553.

D'un autre côté Aurelio Fregose faisoit des levées au nom du Roi dans l'Etat d'Urbin, & dans la Marche. Dom Garcie emporta d'emblée Asina-Longa & Lucignano, où étoit Moretto Calabrois, avec six cens hommes de garnison, mais que de Thermes en avoit fait sortir auparavant. Dom Garcie vouloit faire raser cette derniere place; mais Côme s'y opposa, sous prétexte qu'elle dépendoit de l'Etat de Florence, & qu'il y avoit à ce sujet depuis long-tems une grande contestation entre les Florentins & les Siennois. Sur ces entrefaites, Côme rappella, malgré les murmures des Siennois, Leon de Ricasoli, qu'il avoit envoyé à Sienne, plûtôt comme un espion, que comme un Ambassadeur qui venoit traiter de la paix. Il avoit reconnu que la haine contre Mendose & les Espagnols empêchoit les Siennois d'écouter aucune proposition d'accommodement, les François étant maîtres de la ville; il voyoit d'un autre côté, que l'animosité & le courage des citoyens rendroient inutiles tous les efforts qu'on feroit pour s'en rendre maître. Il fut donc d'avis de s'emparer des places voisines, & d'y mettre des garnisons, afin d'affamer la ville de Sienne, de la tenir comme bloquée, & par-là l'obliger à se rendre.

Ainsi après la prise de Lucignano & de quelques autres places, dans le Val-di-Chiana, Dom Garcie résolut d'assiéger Monte-Fellonico. Sartorio Thieneo de Vicenze y commandoit, avec cent quatre-vingt hommes de garnison, ou environ; mais voyant qu'on faisoit approcher le canon, il abandonna la place. Ensuite on alla à Pienza, que Jourdain des Ursins avoit entrepris de défendre; mais il fut contraint de se refugier avec ses gens à Montalcino, parce qu'on amena le canon plus promptement qu'il ne pensoit, & qu'il n'avoit pas eu le tems d'élever à une juste hauteur les remparts qu'il avoit commencez. Paul des Ursins étoit dans Chiusi. On envoya Corneille Bentivoglio dans Grosseto avec quatre cens hommes de pied & deux cens chevaux-legers, pour défendre les côtes de la mer. De Thermes apprehendoit pour cette derniere place, parceque les Allemans étoient arrivez de la Lombardie, & les Espagnols de la Sicile & de Naples. D. Garcie

en marchant contre Montalcino, attaqua en chemin Montichiello, qui n'étoit qu'un petit château, mais ſitué avantageuſement, & qui pouvoit incommoder ceux qui aſſiégeroient Montalcino, s'ils le laiſſoient derriere eux. Il y trouva plus de réſiſtance qu'il ne penſoit : car Adrien Baglioni avoit retenu quelques ſoldats de la garniſon, qui étoit ſortie de Pienza, & avec quatre cens hommes d'élite, il s'étoit chargé de défendre la place. Cornia y donna un aſſaut pendant la nuit, mais ſans ſuccès ; il perdit pluſieurs de ſes gens, & il fut lui-même bleſſé au viſage d'un coup de pierre ; ainſi voyant que la ruſe ne lui réüſſiſſoit pas, il eut recours à la force ouverte. Ce château eſt fort élevé, il tire même ſon nom de cette élevation, & eſt eſcarpé de toutes parts ; enſorte qu'il eſt difficile de le battre avec le canon. On en fit enfin conduire ſur un lieu élevé avec beaucoup de difficulté ; car dans ce mois de Mars la terre étoit ſi imbibée des pluies continuelles qui étoient tombées, que les hommes & les chevaux ne pouvoient ſe ſoûtenir. On ruina bien-tôt les baſtions, & on fit bréche ; l'ennemi monta deux fois à l'aſſaut, & fut deux fois repouſſé. Les aſſiégez perdirent cependant une tour, où les Eſpagnols ſe logerent. Comme la garniſon vint à manquer de poudre, elle ſe rendit, vie ſauve, le 21 de Mars, après avoir arrêté les aſſiégeans pendant vingt-un jours : les ſoldats furent renvoyez ſans armes. Les ennemis donnerent des loüanges à leur bravoure, qu'ils avoient ſignalée dans la défenſe d'une place ſi peu conſidérable : Baglioni fut pris & conduit à Pienza.

Jean Gagliardo étoit dans Buon-convento, avec une compagnie de Chevaux-legers. Il abandonna la place, dès-que la cavalerie legere Napolitaine parut ſous la conduite du Prince de Biſignano ; mais il fut ſurpris en chemin, & mis en fuite avec perte d'une vingtaine de ſes gens. On ſurprit auſſi trois cens des nôtres qui occupoient Treguanda. De Thermes avoit mis garniſon dans preſque toutes ces petites places : non qu'il crût pouvoir les défendre, mais pour arrêter l'ennemi qui marchoit contre lui, & donner le tems de fortifier Chiuſi, Groſſeto & Montalcino.

Vers les côtes de la mer, les Allemans commandez par Lodrone, étant ſortis de Giuncarico pour eſcorter & défendre les marchands de bled du territoire de Piombino, furent

maltraitez par Corneille Bentivoglio, & Alexandre de Terni: la plûpart furent pris, plusieurs taillés en pieces, & ils perdirent leurs enseignes. Ainsi ceux qui resterent, songerent plûtôt à se retirer promptement vers l'armée, en faisant un grand circuit par les terres de Volterrano, & le Val d'Arno, qu'à faire sur cette côte la guerre, à laquelle ils étoient destinez.

L'armée étoit déjà devant Montalcino. Jourdain des Ursins s'y étoit enfermé, avec le comte Mario de Santafiore, & Camille Martinengo, pour soûtenir tout l'effort de la guerre, qui alloit tomber sur lui. Cette place est située sur une colline inaccessible de trois côtez. Il y a un petit terrein uni, au-dessous de la partie de la ville la plus élevée, où est la citadelle. Dom Garcie jugea à propos de commencer l'attaque par cet endroit, persuadé que, dès qu'il seroit maître de la citadelle, la ville ne pourroit resister plus long-tems. Ainsi le jour de Pâques, il fit élever une batterie de ce côté-là: mais voyant qu'il avançoit peu, & que les fréquentes sorties de la garnison fatiguoient ses troupes, il donna ordre qu'on levât dans la Toscane deux mille hommes, pour garder la tranchée; il crut même que l'envie de surpasser les Espagnols pouvoit rendre ces gens propres pour les attaques. Les dehors de la place étoient ruinez par le feu continuel des assiégeans: Dom Garcie voyant qu'il y avoit encore en-dedans une muraille très-haute, soûtenuë par un rempart, dont il ne pouvoit s'emparer sans beaucoup de travaux & de dangers, eut recours à l'artifice. Il fit tenter Moretto Calabrois, banni de son payis, à qui il promit de l'y rétablir honorablement, & de lui faire rendre ses biens, s'il vouloit livrer une porte de la ville. Moretto découvrit le complot à des Ursins, & feignant d'accepter la proposition, il trompa les ennemis, qui s'étoient avancez pour entrer à l'heure marquée: cependant il n'en surprit pas un si grand nombre qu'il avoit espéré.

Dom Garcie ayant été informé par ses espions, qu'on envoyoit vingt-mille écus d'or de Rome à Montalcino, les fit enlever par un parti de troupes choisies, près de Montefiasconi, ville de l'Etat Ecclésiastique. La chose ayant été sçûë, le Legat de Viterbe contraignit les gens de Dom Garcie de déposer entre ses mains cet argent; & sur les plaintes de notre Ambassadeur à Rome, le Pape fit rendre la somme entiere

aux miniſtres François, malgré l'oppoſition & les murmures des Impériaux. Les ennemis eurent un plus heureux ſuccès dans l'enlevement de Monte, & de Jean Galeas de San-Severino comte de Gajazzo: ils apportoient cinq mille écus d'or de Sienne à Montalcino, pour payer la garniſon. Tous leurs gens furent tués, ou tomberent, avec l'argent qu'ils conduiſoient, entre les mains des ennemis.

Cependant le Pape envoya à Florence le cardinal de Perouſe, frere d'Aſcanio de la Cornia, & le cardinal Sermoneta à Sienne, pour chercher les moyens de pacifier les choſes. Il fit cette démarche à la ſollicitation de Côme, qui craignoit l'évenement de cette guerre, dont la proximité l'incommodoit beaucoup. Mais voyant qu'on avançoit peu par cette voye, il vint lui-même à Viterbe, avec Jean Manriquez, ambaſſadeur de l'Empereur à Rome, pour preſſer par ſa préſence la négociation. Le Pape y fit les mêmes propoſitions qu'auparavant, & les Miniſtres de l'Empereur furent alors obligez de les recevoir, parce qu'ils ſçavoient que la flotte Turque étoit déjà en pleine mer, & qu'ils prévoyoient qu'il faudroit néceſſairement faire retourner les troupes à Naples: d'ailleurs, les heureux ſuccès de nos armes dans le Piémont leur avoient fait perdre le courage; Verceil avoit été pris & pillé par Briſſac, & on avoit découvert à Sienne une conjuration, ſur laquelle ils comptoient beaucoup. Je vais dire quelque choſe de ces évenemens, avant d'aller plus loin.

Ferdinand de Gonzague, dont on faiſoit tous les jours de nouvelles plaintes à l'Empereur, ſe trouvoit dans les plus fâcheuſes conjonctures, & étoit extrêmement haï du peuple. Cependant, pour ne pas reſter dans l'inaction, il réſolut vers le commencement de Juin d'aſſiéger Bene, place forte dans le payis des Langhes. Le comte de la Trinità voulant dépoüiller de cette place le comte de Bene ſon frere, qui étoit attaché à la France, engagea Gonzague à cette expédition. Il lui avoit fait croire que la ville étoit ſans munitions de bouche, & qu'il étoit certain que cette néceſſité obligeroit les habitans de ſe rendre, dès que l'armée paroîtroit. Ces motifs engagerent Gonzague à faire avancer ſes troupes vers la ville. Le comte de Bene, qui n'avoit fait aucuns préparatifs, écrivit auſſi-tôt à Briſſac, qui étoit alors à Carmagnole, pour

Henri II. 1553.

l'informer du danger, où il se trouvoit. Il n'y avoit dans la place que quatre compagnies d'infanterie, sans aucun autre capitaine que Louis Duc. A la priere du comte de Bene, Blaise de Montluc, que René de Birague y avoit aussi engagé, fut envoyé au secours de la place, avec Theodore Bedeigne; & sa compagnie. Montluc y entra, au grand contentement du Comte, & des François, huit jours après l'arrivée de Gonzague. Celui-ci ayant fait brûler les moulins, qui étoient hors la ville, & détourner les eaux, pour rendre inutiles ceux du dedans, espéroit par ce moyen obliger dans peu les assiégeans à se rendre, sans même y employer la force. Pendant que, flatté de cette espérance, il ne faisoit aucunes tentatives, & restoit dans l'inaction, Montluc employoit tous ses soins à faire transporter des bleds dans la place, & à y construire des moulins pour les moudre. On donna ordre à Jerôme de Thurin, fils du fameux Colonel Jean de Thurin, d'abattre les digues, pour remettre dans leur ancien lit les eaux, que les ennemis en avoient détournées. Cela fut exécuté heureusement en deux ou trois fois, & les assiégez en reçurent un grand soulagement pendant quelque tems. Un Maçon inventa un expédient, qui fut de faire servir les tombes de meules. Cependant la garnison fit une sortie pendant la nuit, & à la faveur du combat, six cens habitans sortirent aussi de la ville, pour couper en différens endroits les bleds qui étoient en maturité : ce qui fut exécuté avec tant d'ardeur & de célérité, que les assiégez eurent bien-tôt des vivres en abondance. Gonzague voyant par là ses projets échoüez, & n'ayant point d'artillerie, fut obligé de lever le siége, & de se retirer, en témoignant ouvertement son dépit, & la mauvaise opinion qu'il avoit du comte de la Trinità.

Peu de tems après, Brissac mena ses troupes devant Cortemiglia, que Pierre Salsede avoit autrefois occupée avec une garnison Espagnole. Cette place est dans les Langhes : la riviere passe au travers; elle a une citadelle, & au-delà de la riviere un fauxbourg, où Brissac se logea. De l'autre côté, audessous de la citadelle, il y a un couvent, dans lequel on mit trois compagnies, sous la conduite de Bonnivet; on braqua huit canons en cet endroit, au-delà du pont de brique, pour battre la muraille qui est vis-à-vis de ce couvent. François

Dupleffis de Richelieu [1] s'étoit déjà emparé de la ville ; mais la plus grande difficulté étoit de fe rendre maître de la citadelle, qu'on ne pouvoit prendre qu'avec du canon. Il falloit néceffairement en tranfporter de l'autre côté de la riviere, qui étoit entre deux, pour le placer dans un endroit où l'on pût dreffer une batterie. On refolut de fonder le gué, afin de voir fi le fond étoit affez folide, pour y faire paffer des pieces d'artillerie. Cela fut exécuté par l'adreffe de Montluc, contre le fentiment des autres Chefs. Le maréchal de Briffac vint même fur le lieu : le canon fut tranfporté fans aucun danger, & on le fit entrer dans la ville par une ouverture faite à la muraille. Dès que le gouverneur de la citadelle vit le canon fi près de lui, contre ce qu'il s'étoit imaginé, il fit battre la chamade, & convint de la capitulation avec Bonnivet.

HENRI II. 1553.

Cependant le maréchal de Briffac ayant appris qu'Alvaro de Sandi venoit au fecours de la ville, & qu'il étoit logé à San-Stephano, qui n'en eft éloigné que de cinq milles, laiffa dans la ville & dans le couvent fix compagnies pour les garder, & fe pofta fur une colline qui eft à l'oppofite, pour combattre l'ennemi ; mais Sandi fe retira dès qu'il eut appris la reddition de la citadelle. On donna le gouvernement de la place à Richelieu, qui s'étoit fort diftingué dans ce fiége. Peu de tems après, Montluc étant forti d'Alba avec trois compagnies & deux coulevrines, marcha vers Seravalle : il battit cette place avec fon artillerie, & pendant que la garnifon parlementoit, fes gens efcaladerent la muraille par derriere, furprirent la ville & la pillerent. Après cette expédition plufieurs châteaux voifins d'Alba fe rendirent volontairement. Enfuite le maréchal de Briffac affiégea Ceva avec toutes fes troupes. Ceva eft une petite place du payis des Langhes, dans une belle fituation, & fort bien bâtie : la riviere arrofe fes murailles ; mais elle eft commandée par une colline, au pied de laquelle eft un rocher efcarpé : il y avoit fur ce rocher un hermitage, ou l'on ne pouvoit aborder que par le moyen d'une planche : un peu plus loin il y avoit un baftion, qui communiquoit à la ville par un foffé. Le Maréchal étant en marche, on envoya devant

1 Il étoit fils de François III. Meftre de camp d'un Regiment, & fut tué au fiége du Havre en 1563. On le furnomma le Sage, à caufe de fa prudence & de fa modération, comme M. de Thou le dit ailleurs. Il étoit grand oncle du cardinal de Richelieu.

HENRI II. 1553.

François Bernardin & Montluc maréchaux de camp, pour tracer le lieu du camp, & marquer les logis ; mais l'envie de combattre leur faiſant oublier ce qu'ils devoient faire, ils en vinrent aux mains avec la garniſon qui étoit ſortie de la place, & avec le ſecours de Bonnivet qui ſurvint, ils la mirent en fuite ; ayant franchi le foſſé, ils l'enfermerent entre la colline & la ville, & tuerent même le Commandant. La nuit étant venuë, ſans qu'on eût pû faire ces logemens, l'armée fut obligée de camper à découvert ; mais l'heureux ſuccès ſervit d'excuſe aux Marêchaux de camp. Les ennemis qui étoient logez dans l'hermitage, Corſes pour la plûpart, épouvantez de cette action, & informez que leur Commandant avoit été tué, demanderent à traiter avec San-Petro Ornano, & ſe rendirent ; ils engagerent même ceux qui étoient dans le baſtion voiſin à ſuivre leur exemple. Dès qu'ils ſe furent rendus, on ouvrit les portes de la ville au Marêchal, qui de peur d'y conſumer inutilement les vivres, en ſortit auſſi-tôt, après y avoir laiſſé pour gouverneur le capitaine Loup avec une garniſon.

Gonzague ayant fait de vains efforts pour reprendre ces places conquiſes avec tant de facilité, profita du tems de la tréve pour ſe retirer à Aſte, où, ne pouvant mieux faire, il réſolut de fortifier Valfenera, ville ſituée dans un endroit fertile & avantageux, & qui n'eſt pas éloignée de Villeneuve d'Aſte. S'étant emparé de ce lieu, il bloqua par ce moyen preſque entierement Ciſterna & S. Damien, entre Aſte & Valfenera : Alba même en recevoit beaucoup d'incommodité. La tréve ayant été rompuë, Gonzague fit toute la diligence poſſible, pour achever ſes fortifications ; mais un accident imprévû l'obligea d'interrompre pour quelque tems ces ouvrages : ce fut la priſe de Verceil, dont le maréchal de Briſſac s'empara de cette maniere. Dès que les troupes Allemandes furent ſorties du Piémont, & que Gonzague eut diſtribué dans les garniſons le petit nombre de ſoldats qui lui reſtoient, l'averſion qu'on avoit pour ce Général, & pour tous les Eſpagnols, & l'affection que tous les peuples avoient au contraire pour le maréchal de Briſſac, & par conſéquent pour le nom François, faciliterent nos entrepriſes, ſans que les ennemis puſſent les traverſer. Le Marêchal ayant raſſemblé ſes troupes à Carmagnole vers la fin de Septembre, ſe mit ſecrettement en

marche

marche avec dix-huit cens hommes de pié, & quatre mille chevaux. Ayant investi Verceil pendant la nuit, il la prit par escalade: il ne restoit plus que la citadelle, où le capitaine San-Michele Espagnol s'étoit enfermé. On ne pouvoit la prendre qu'avec du canon; & le Maréchal, pour faire plus de diligence, n'avoit pas voulu en amener avec lui: mais il fut averti par ses espions, qu'il y en avoit plusieurs pieces dans le jardin de l'Evêque, dont il pourroit facilement se servir contre la citadelle, dès qu'il auroit pris la ville. Outre cela Merle Montestruc rapporta, qu'il avoit remarqué un endroit du mur de la citadelle si foible, qu'un seul belier pouvoit y faire en peu de tems une bréche considérable: mais la Fortune ne seconda pas ces premiers succès.

HENRI II. 1553.

Montestruc, après la prise de la ville, venant dès le point du jour avec empressement au-devant de Charri, pour l'embrasser, & le féliciter de la réussite de cette entreprise, fut tué malheureusement par un soldat de ce dernier, qui le prit pour un ennemi. Les pieces d'artillerie qu'on trouva dans la ville étoient sans affuts, & par conséquent hors d'état de servir. Outre cela on devoit craindre que les garnisons des places voisines, que Gonzague avoit fait assembler à la hâte à San-Germano, ne coupassent le chemin à nos troupes, & ne les enfermassent entre la place & la citadelle. Ainsi Brissac fut obligé d'abandonner Verceil, deux jours après s'en être emparé; il pilla cette ville & le Palais où étoient les meubles prétieux du duc Charle: il y enleva encore cette grande & fameuse corne de licorne, & emmena avec lui un grand nombre de prisonniers. Il partit au point du jour, & sa retraite ne se fit pas sans péril: car Cesar Maggi le poursuivit vivement, avec la cavalerie de Demetrio Albanois, & de Riberio Brancaccio. François d'Este, qui venoit de Crescentino, étant arrivé trop tard, nos troupes passerent la Doria, & arriverent dans leurs quartiers, sans autre perte que celle d'une partie de leur butin.

Mort de Charle duc de Savoye, & son caractére.

Peu de tems auparavant Charle duc de Savoye étoit mort à Verceil le 16 d'Août. Ce Prince étoit d'un caractére doux, & d'un esprit fort simple; il n'eut pas assez de force & de grandeur d'ame pour soutenir la mauvaise fortune, qui le persécuta pendant presque toute sa vie. Philbert Emanuel son fils étoit d'un caractére tout opposé; il eut aussi un sort tout

HENRI II. 1553.

différent ; car son mérite & sa vertu, qui éclaterent dans mille occasions, le firent rétablir dans les États de son pere, & le rendirent digne de contracter avec nous une glorieuse alliance. Au reste la mort du duc Charle fit peu de bruit, parce qu'il en avoit peu fait pendant sa vie. Aussi plusieurs Historiens contemporains se sont trompez sur le tems où elle arriva, & Sleidan, qui d'ailleurs est assez exact, la met mal à propos l'année suivante.

Conspiration à Sienne découverte.

Dans le même tems on découvrit à Sienne les pernicieux desseins de Giulio Salvi, qui depuis peu avoit été créé capitaine du Peuple. C'est la plus haute dignité où ceux qui sont de famille populaire puissent atteindre. Salvi ayant épuisé, par des dépenses excessives, son bien, & celui de ses freres qui étoient en grand nombre, se dédommageoit sur le bien public de ses pertes particulieres, du tems de Picolomini duc d'Amalfi, que l'Empereur avoit fait gouverneur de la République. Ne trouvant plus cette ressource, & aimant naturellement la nouveauté, il tint des assemblées secretes avec le conseil des Neuf [1], qui ne favorisoient pas le parti du Roi. Enfin ayant été gagné par Leon de Ricasoli Ambassadeur du duc de Florence, il lui promit de lui livrer une porte de la ville, sans même en parler aux Espagnols : le prétexte de sa trahison étoit, qn'il vouloit affranchir sa patrie de la domination des étrangers. Jerôme de Pise étoit du même complot : il avoit brigué la capitainerie du Peuple ; mais quoiqu'il eût obtenu l'agrément du Roi, le cardinal de Ferrare, & Paul de Thermes lui avoient refusé cette dignité. Le dépit, qu'il conçut de ce refus, lui fit tenter la fidelité d'Enée Picolomini, un des premiers de la ville ; il l'excitoit continuellement à travailler à la liberté de sa patrie. Mais la conspiration ayant été découverte, par l'adresse de Moretto, Salvio, Octaviano son frere, & les deux freres Vignali furent arrêtez, convaincus, & punis de mort. On pardonna à Enée Picolomini, soit à cause de sa noblesse, & de la puissance de sa maison, soit qu'on crût qu'il ne favorisoit pas le parti des Espagnols, quoique d'ailleurs il fut suspect.

Côme ne pouvoit plus rien espérer de l'effet de cette conjuration, & les affaires des Impériaux n'étoient pas en bon état. Ainsi ils consentirent facilement aux propositions que le Pape

1 Adriani dit, *Alcuni dell' ordine de Nova.*

avoit faites ; ce traité étoit déjà conclu & ſigné ; on n'attendoit plus que le conſentement du cardinal de Ferrare, qu'on diſoit avoir tout pouvoir du Roi. Mais le Cardinal, pour gagner du tems, ſe ſervit de différens prétextes, juſqu'à ce que le ſiége de Montalcino fût levé. Enfin il partit pour Viterbe : François de Tolede y étoit venu de Florence de la part de l'Empereur ; Louis de Saint Gelais de Lanſac s'y rendit auſſi de Rome. Ce dernier ſe plaignit en preſence du Saint Pere, de ce que Côme aidoit les Impériaux de ſes conſeils, de ſon argent, & de ſes troupes, & de ce qu'il leur donnoit retraite dans ſes villes, au préjudice des intérêts du Roi, qui ne l'avoit point offenſé. Le cardinal de Ferrare ne voulant pas ſigner le traité, & les François refuſant de ſortir de Sienne, on ne put rien conclure : ce Cardinal envoya enſuite au Roi Flaminio de Stabbia des Urſins, pour l'informer de l'état des affaires de Sienne, & l'aſſûrer qu'il ne devoit rien appréhender du côte de la Toſcane.

Cependant le bruit de l'arrivée de l'armée navale des Turcs s'étant répandu, le cardinal Pacheco, qui avoit ſuccedé à Pierre de Tolede dans la Vice-royauté de Naples, preſſoit Dom Garcie de ramener au plûtôt les troupes, pour défendre les côtes de la Sicile, de la Calabre & de la Poüille, de crainte de s'expoſer au danger évident de perdre Naples, dans l'eſperance incertaine de prendre Sienne. Dom Garcie avoit réſolu de laiſſer dans le territoire de Cortone quatre mille hommes d'infanterie Italienne, pour faire des courſes pendant ſon abſence dans le payis ennemi, & ravager les moiſſons : il eſpéroit couper les vivres aux Siennois, & les obliger par ce moyen à recevoir les conditions de paix qu'on leur propoſoit ; mais ce projet fut inutile, parce qu'il manquoit d'argent pour payer ces troupes. Ainſi ayant retiré ſon armée de la Toſcane, il paſſa ſur les terres de l'Etat Eccéſiaſtique, pour ſe rendre à Naples à grandes journées.

Côme, que les Impériaux avoient broüillé ſans aucun fruit avec le Roi, & qui reſtoit ſeul expoſé ſans aucun ſecours aux forces, & à toute la puiſſance des François, ne pouvant ſe dégager de ce mauvais pas, diſſimula ſa crainte & ſon reſſentiment ; il employa tous les moyens poſſibles pour corriger la faute d'autrui, & pour ne pas paroître ſe repentir de ſes premiers engagemens. Ainſi il fit conduire du canon à Montepulciano, & ayant fait revenir ſes troupes, il les diſtribua dans les garniſons des villes

HENRI II. 1553.

voisines ; il en mit une partie dans la même place, dans Foiano & dans Lucignano, dont il étoit maître alors, & l'autre partie dans Arezzo, San-Cassiano, San-Germiniano, & autres lieux.

Les Siennois, après la levée du siége de Montalcino, se croyoient non seulement en sûreté, mais agissoient encore avec insolence. Enflez de cet heureux succès, ils redemanderent avec hauteur à Côme Lucignano. Quoique Côme le refusât d'abord, & qu'il soûtînt son droit sur cette ville par un decret du Senat de Boulogne, qui l'avoit autrefois adjugée aux Florentins ; néanmoins par la médiation du Pape, il voulut bien ceder au tems, & les Siennois obtinrent ce qu'ils demandoient. Dans le même tems les femmes de Sienne, prirent les armes pour la liberté, à l'exemple de leurs maris ; car après la mort de Giulio Salvi, la puissance, qu'il avoit seul, fut partagée entre plusieurs personnes, & la ville ayant été divisée en trois quartiers, on fit aussi trois capitaines du peuple. Sur cet exemple, trois mille femmes ou environ, tant de la Noblesse que du peuple, sous la conduite de Forteguerra, Picolominia, & Livia-Fausta, trois Dames les plus distinguées de Sienne, qui s'étoient habillées en nimphes, & qui portoient des étendards avec leurs devises, s'assemblerent dans la place publique en criant, *France, Liberté* : elles parcoururent toute la ville, au grand étonnement de Paul de Thermes même. Deux jours après, elles prirent toutes des corbeilles, des pieux, des béches, & d'autres instrumens propres à remuer la terre, & après avoir salué, devant le palais de l'Archevêque, une image de N. D. patrone de Sienne, & reçu la bénédiction du cardinal de Ferrare, elles allerent ensemble travailler avec ardeur aux fortifications de la ville.

Droits du Roi sur l'Etat de Genes.

La guerre de Toscane, qui en quelque façon avoit commencé cette année, fut suivie de celle de Corse. Cette isle appartient à la république de Genes, sur laquelle nos Rois prétendent avoir depuis long-tems des droits. Car les Genois, il y a environ deux cens ans, ennuyez du mauvais état de leurs affaires, voulurent donner une meilleure forme de gouvernement à leur République. Ils envoyerent en ambassade à Charle VI. Damien Cataneo, & Pierre Persio, pour le prier d'accepter la souveraineté de leur ville. Après que le Doge Antoine Adorne eut abdiqué, on conclut le traité à ces conditions :

Que le Roi feroit regardé comme le protecteur & le feigneur légitime de la République, & de fes dépendances, fans bleffer cependant les droits de l'Empire, & qu'il y mettroit en fon nom un gouverneur François, qui auroit deux voix dans le Sénat, comme les Doges précedens : Que les Genois regarderoient comme leurs amis les alliez du Roi, & fes ennemis comme les leurs, en confervant néanmoins leurs alliances avec l'Empereur de Conftantinople, & le Roi de Chypre : Qu'on mettroit entre les mains du Roi dix places des plus confidérables de la République, pour les garder, & y mettre garnifon Françoife : Que la République conferveroit toûjours la fidélité qu'elle juroit au Roi, & que Genes & fes dépendances ne pourroient être alienées du domaine de la Couronne, pour quelque caufe que ce fût.

Les factions d'Orleans & de Bourgogne s'éleverent quelque tems après en France, & mirent le Royaume à deux doigts de fa perte. Pendant ces troubles, les ducs de Milan, profitant de l'occafion & du voifinage, ufurperent la fouveraineté de Genes, que les citoyens de cette ville avoient donnée à nos Rois de leur propre mouvement. On prouve par des actes autentiques, & des témoignages dignes de foi, que long-tems après cette ufurpation, les ducs de Milan ont rendu à nos Rois, comme feigneurs directs & fuzerains, foi & hommage pour la principauté de Genes. Philippe de Comines, hiftorien François, rapporte dans le livre VI. de fes mémoires, que Jean Galeas duc de Milan rendit cet hommage à Louis XI. Ludovic Sforce ayant été chaffé, Louis XII. recouvra l'ancienne poffeffion de Genes, & y ayant mis pour gouverneur Philippe de Cleves, il en retint la fouveraineté pendant huit ans ; mais le peuple s'étant révolté, on chaffa les François, & Paul de Novi fut créé Doge. Le Roi quelque tems après reprit Genes, & fit trancher la tête à Novi, & bâtir une citadelle, comme pour mettre un frein à la legèreté d'un peuple fi inconftant & fi indocile.

Enfin Octavien Fregofe ayant abdiqué volontairement la fouveraineté, en faveur de la France, & pour l'utilité de la République ; François I. y conferva les droits de nos Rois ; & Fregofe lui-même, au nom du Roi, la gouverna pendant neuf ans. Mais après la bataille de Pavie, les François furent

HENRI II. 1553.

entierement chassez de l'Italie, & perdirent en même tems l'autorité sur cette ville. Le Roi croyoit avoir le même droit sur la Corse, que sur Genes. Il en entreprit d'autant plus volontiers la conquête, que Genes tenant le parti de l'Empereur, le passage de la mer en Italie lui étoit entierement fermé, & qu'en s'emparant de la Corse, il auroit le chemin libre pour aller défendre les côtes de Genes, & faire passer ses troupes de Marseille dans la Toscane. L'armée navale des Turcs étoit arrivée, & on en avoit eu des nouvelles certaines. Elle étoit composée de soixante galeres, sous la conduite de Dragut; outre trente-six autres galeres de France qui avoient passé cette année l'hyver dans l'isle de Chio, & qui étoient commandées par Iscalin Adhemar Polin baron de la Garde. Sur cette nouvelle, André Doria ayant resté quelques mois à Genes débarqua Pierre de Tolede à Livourne, & retourna à Naples pour défendre les côtes de ce Royaume.

Jonction de la flotte Turque & de la flotte Françoise.

La flotte Françoise s'étant jointe à celle des Turcs, dans le Golfe de Lepante, au commencement de Juin, elles aborderent ensemble en Calabre, où les Turcs firent des courses sur la côte, dont ceux du Payis furent fort incommodez. Laissant ensuite derriere eux le Fare de Messine, ils cotoyerent la Sicile, & ayant jetté l'ancre à la vûë du Cap Passaro, ils mirent à terre des troupes, mais ils furent repoussez avec perte. De la Sicile ils descendirent en Afrique, d'où ayant pris la route de Sardaigne, ils y firent rafraichir leurs troupes, & nettoyerent leurs galeres: enfin ils aborderent dans l'isle de Corse. Une partie de leurs gens fut envoyée en course pour butiner; mais le plus grand nombre, sous la conduite de Dragut, & du Baron de la Garde, attaqua l'isle d'Elbe. Côme, qui avoit prévû cette entreprise, avoit fait fortifier à la hâte Portoferraio; la principale forteresse de l'Isle, & Luc-Antoine Cuppano s'y étoit enfermé pour la défendre. Le duc de Florence avoit aussi envoyé à Piombino, qui est vis-à-vis de l'isle d'Elbe, Chiappino Vitelli, avec douze cens hommes d'élite, dans la crainte qu'il eut, que nous n'attaquassions cette place. Jâque Apiani seigneur de Piombino y avoit encore envoyé quatre galeres & trois cens hommes de troupes choisies, sous la conduite de Simeon Rossermini de Pise, avec des vivres & des munitions de guerre pour secourir Portoferraio, ou Piombino,

au cas qu'on attaquât l'une ou l'autre de ces places. Dragut s'empara de Mariano, de Capoliveri, de San-Ilario, & de Rio; il emporta encore, après un fiége, la vieille citadelle de Giogo. Adriani rapporte que Dragut ne tint pas fa parole, & qu'il ne voulut pas écoûter le Baron de la Garde qui le preffoit d'affiéger ou Portoferraio, ou Piombino. Ainfi celui-ci, après avoir demeuré dix jours dans l'ifle d'Elbe, reprit la route de Corfe avec fon butin, accompagné de Paul de Thermes, & de Jourdain des Urfins, d'Aurelio Fregofe, de Valeron, de Jean de Thurin, de Vincent Taddei, & des autres capitaines François, qui ne craignant rien du côté de la Tofcane, tant que le cardinal de Ferrare feroit à Sienne, avoient pris parti dans la guerre de Corfe.

HENRI II. 1553.

Doria avoit conjecturé que nous attaquerions l'ifle de Corfe; & craignant que fi nos troupes en approchoient, les efprits legers & inconftans de ces Infulaires ne fe tournaffent facilement de notre côté, il avoit écrit de Naples au Magiftrat de Saint George à Genes, de garnir de foldats & de vivres les places maritimes de l'Ifle, & particulierement Calvi & Bonifacio. Les François firent une defcente dans l'Ifle, le vingt-cinq d'Août, accompagnez de San Petro Ornano, & des autres Corfes ennemis de la faction de Genes, de Jean Bernardin San-Severino duc de Somma, qui avoit onze enfeignes d'Italiens, & de Valeron, qui commandoit fix compagnies Françoifes. Le duc de Somma eut ordre de prendre les devans, avec fes troupes, pour attaquer la Baftie, ville fituée fur la côte qui regarde la Tofcane, & où eft le Tribunal des magiftrats de l'Ifle. Il aborda vers les trois heures du matin, avec quatre galeres qui portoient fes gens, & les ayant mis à terre, il efcalada la muraille qui n'avoit pas beaucoup de hauteur. Il s'empara aifément de la ville, qu'il trouva prefque entierement abandonnée par les habitans, que la crainte des Turcs avoit contraints de fe retirer dans la citadelle. Dès que le jour parut, on les fomma au nom du Roi de fe rendre : ils le refuferent d'abord; mais étonnez du feu des galeres, ils capitulerent, vie & bagues fauves.

Le refte de la flotte étant arrivé, de Thermes alla auffi-tôt à San-Fiorenzo. Cette place eft éloignée de neuf milles de la Baftie : elle eft fituée dans une plaine fpacieufe, proche de la

mer, mais sans fortifications. Valeron s'étant avancé avec ses gens, les habitans se rendirent, dès qu'ils eurent vû nos troupes. On jugea à propos de fortifier cette place, parce que la situation parut le meriter. De Thermes y fit travailler avec une ardeur incroyable. Il fit encore fortifier, autant que le tems le lui put permettre, San-Petro, Bourg situé avantageusement dans les montagnes voisines, où l'on ne pouvoit aborder que par des détroits, & il y mit garnison. Il envoya aussi San-Petro Ornano avec une partie des troupes à Vernucinum[1], qu'on appelle aujourd'hui Aiazzo, ville fort riche, & où il y avoit grand nombre de marchands Genois. Ayant été prise d'emblée, elle fut abandonnée au pillage; les Corses se jetterent avec avidité sur les richesses des Genois leurs ennemis.

Siége & prise de Bonifacio, capitale de Corse, par les Turcs & les François.

D'un autre côté, Dragut mit le siége devant Bonifacio, capitale de la Corse, qui fut autrefois le théâtre de la guerre des Pisans & des Aragonois, contre les Insulaires. C'est pourquoi les Genois firent faire dans la suite, à grands frais, des fortifications régulieres à cette place, pour la mettre en état de défense, contre les efforts de tous les ennemis qui pourroient l'attaquer. Les assiégeans avoient jusqu'alors battu la place sans interruption, & néanmoins sans succès, & y avoient perdu six cens hommes de leurs troupes. Le capitaine Nas de Provence, homme courageux & d'expédition, (que Paul de Thermes avoit donné à Dragut, pour l'accompagner) sous prétexte de conférer avec un des assiégez qu'il connoissoit, en appella quelques-autres par un signal qu'il donna. Il leur fit comprendre la grandeur du péril, auquel il s'exposoient par une résistance opiniâtre; il leur dit, que Dragut, moins affoibli qu'irrité par les pertes qu'il avoit faites, avoit résolu de hazarder celle de son armée entiere, pour s'en venger: Que ne pouvant pas raisonnablement douter du succès du projet qu'il avoit formé, ils devoient craindre qu'il ne les fît tous passer au fil de l'épée: Qu'ainsi il leur conseilloit de prévenir ce malheur, en implorant la clemence du Roi, plûtôt que de se voir réduits aux fâcheuses extrêmitez, dont ils étoient menacez. Ces motifs, & quelques-autres que Nas leur proposa, firent impression sur les habitans; ils se soûmirent au Roi, vie & bagues sauves.

1 Ptolomée la nomme *Urcinium*.

Dragut

Dragut fut fort faché, de perdre une si belle occasion de se venger, & de se voir frustré d'un butin presque assûré, qu'on lui arrachoit des mains. Mais un accident imprévu le satisfit en partie. Un Janissaire, qui étoit avec ses compagnons, lorsque la garnison sortoit de la place (comme on en étoit convenu) voulut insolemment enlever une arquebuse très-bien travaillée, qu'il vit entre les mains d'un des soldats de la garnison. Celui-ci ne pouvant souffrir cet affront, (car il est toûjours honteux à un soldat de se laisser désarmer) tourna l'arquebuse contre le Janissaire, & le tua: quelques-autres Janissaires qui accoururent, furent aussi tuez au même endroit. Alors tous les autres Janissaires transportez de fureur, se jetterent sur ces malheureux soldats, & profiterent de l'occasion, pour venger les pertes qu'ils avoient faites dans ce siége, & se dédommager de tout ce qu'ils y avoient souffert. Nas lui-même pensa périr; car ayant donné sa parole aux habitans, qu'on ne leur feroit aucune violence, il se jetta au milieu des Janissaires, pour appaiser le desordre, & Dragut ne le tira qu'avec peine des mains de ces furieux. Sigonio dit que cette place fut d'abord attaquée à force ouverte, & prise ensuite par ruse; mais il n'entre pas dans le détail: pour moi je rapporte la chose, comme nos historiens l'ont écrite, & telle que vraisemblablement elle est arrivée. Quoiqu'il en soit, Dragut irrité s'embarqua, après la prise de cette ville, avec un grand nombre de prisonniers, & sous prétexte que l'hiver approchoit, il abandonna les nôtres, dans un tems où l'on avoit le plus besoin de lui.

HENRI II. 1553.

Siége de Calvi par les François.

Cependant le baron de la Garde fit embarquer ses gens sur ses galeres, & prit la route de Calvi: cette place bâtie dans la mer a une forme triangulaire, avec une forte citadelle presque inaccessible de toutes parts, si ce n'est du côté du couvent des Cordeliers bâti au dessus. Les nôtres se rendirent maîtres des fauxbourgs, & la ville fut bloquée pendant les mois de Septembre & d'Octobre. André Doria, à qui le départ de Dragut avoit donné plus de confiance, vint au secours de cette place avec une armée navale. Les Genois fâchez de la perte entiere de la Corse, à l'exception de Calvi, & étonnez d'une si subite révolution, avoient résolu de faire tous leurs efforts pour recouvrer cette isle, & avoient donné à Doria le

HENRI II. 1553.

commandement de l'armée deftinée à cette expedition. Ce grand homme, fans s'excufer fur fa vieilleffe (car il avoit alors plus de quatre-vingt-fept ans) ne crut pas devoir fe refufer aux prieres de fes concitoyens, & il reçut en cérémonie dans l'Eglife les marques du généralat.

André Doria s'embarque pour chaffer les François de Corfe.

Doria fit part à l'Empereur de cette expédition, & l'avertit qu'il falloit fur-tout prendre garde, que les François n'empêchaffent les bleds d'arriver librement à Genes, parce que la crainte d'une famine pourroit foûlever le peuple de cette ville, & le faire déclarer pour la France. On envoya à ce fujet un député à ce Prince, pour l'engager à fecourir la République, qui étoit fon alliée, dans une auffi preffante néceffité. L'Empereur promit volontiers du fecours, & offrit deux mille hommes de troupes Efpagnoles, & autant de troupes Allemandes. Il écrivit même à Doria, qu'il pouvoit fe fervir pour cette guerre de toutes fes galeres. Les Genois firent faire dans la Tofcane des levées, & donnerent le commandement de ces troupes à Chiappino Vitelli, qui étoit au fervice du duc de Florence, & à Louis Viftarino l'emploi de Maréchal de camp.

Levée du fiége de Calvi.

Pendant qu'on équipoit l'armée navale, on fit prendre les devans à Auguftin Spinola, avec vingt-fix galeres. A fon arrivée les François leverent le fiége de Calvi, & de Thermes fe retira avec fon armée, dans un endroit qu'il avoit fait fortifier au milieu des montagnes. Bien-tôt après Doria fit voile vers la Corfe avec toute fa flotte, dans le deffein de faire fon débarquement fur la côte méridionale de l'ifle, où nos places étoient moins fortes, afin d'y pouvoir exercer fes foldats, & s'emparer enfuite d'Ajazzo & de Bonifacio, dont il fçavoit que les habitans étoient affectionnez à la République; mais après avoir heureufement doublé le cap de Corfe, il vit qu'il ne pouvoit aller plus loin fans danger, à caufe d'une tempête qui furvint tout à coup: d'ailleurs on étoit déjà au mois de Novembre, & l'hiver approchoit; il fut donc obligé de régler fes projets fur les circonftances du tems, & de relâcher avec fa flotte dans le port de San-Fiorenzo. Les François avoient une nombreufe garnifon dans cette place, & on la fortifioit en diligence; mais Doria étant informé, par un Genois qui en étoit forti, que la ville manquoit de vivres, le

Conseil de guerre jugea qu'on pouvoit l'assiéger. L'arrivée de quatre mille Espagnols, que Philippe prince d'Espagne envoyoit sur ses galeres, encouragea encore les ennemis, & les engagea à poursuivre avec plus d'ardeur leur entreprise. Le duc de Florence fournit aussi avec une extrême diligence tout ce qui étoit nécessaire à ce siége : il y envoya deux cens chevaux, sous la conduite de Charlot des Ursins, du comte Troïle de Rossi, de Barthelemy de Rhodi, & de Paul Cerato. Les ennemis, pour avancer leurs conquêtes, résolurent d'assiéger la Bastie, qui n'est pas éloignée de San-Fiorenzo ; ils envoyerent cinq compagnies avec quelques galeres pour s'en emparer. Il n'y avoit dans cette place que cinquante François ; ils se défendirent avec valeur, & ne voulurent se rendre qu'à l'approche du canon. Lorsqu'ils sortirent de la place, les Espagnols furent extrêmement indignez, de voir qu'un si petit nombre d'hommes eût osé les braver. La honte qu'ils eurent de cette résistance temeraire, qu'ils regarderent comme une offense, s'étant tournée en fureur, peu s'en fallut, qu'au préjudice de la capitulation, ils ne se jettassent sur eux, pour les massacrer, comme gens indignes de toute composition & de toute grace. Cependant, sur les remontrances des Italiens, on leur tint parole.

HENRI II. 1553.

Les ennemis reprennent la Bastie.

Après cette expédition, les ennemis réünirent toutes leurs forces contre San-Fiorenzo ; & quoique, dans une saison aussi fâcheuse, les pluyes continuelles incommodassent les troupes sur mer & sur terre, cependant Doria lui-même, sans être retenu par son grand âge, ni abattu par un travail continuel, pressoit le siége avec ardeur. Enfin les François, vaincus par sa fermeté, furent obligez de se rendre, après trois mois de siége, comme nous le dirons dans la suite, parce que cet événement regarde l'année suivante.

Affaires de France.

Il est à propos de rapporter maintenant ce qui se passa dans l'interieur du Royaume. Les charges des quatre Trésoriers du patrimoine du Roi, appellé ordinairement le Domaine, & celles des quatre Généraux [1] des Finances, qui jusqu'alors étoient des emplois separés, furent unies par un Edit datté de l'onze de Février de cette année. Comme ces charges étoient

1 Les Intendans des Finances s'appelloient alors Généraux, de là vient le mot de Généralité.

Henri II. 1553.

inutiles ; parce que le Domaine se trouvoit presque entierement engagé, on en confondit les noms & les fonctions, pour en créer d'autres, en nombre égal à celui des Receveurs généraux, qui étoient seize. Cette nouvelle création ne fit que produire de grandes sommes d'argent, sans procurer aucun autre avantage. Au contraire, elle fut un exemple pernicieux pour multiplier les charges publiques, dont le nombre excessif épuise aujourd'hui les Finances du Royaume.

Quelque-tems après, Guillaume de Marillac établit à Paris une belle fabrique de pieces d'or & d'argent. Toutes les autres pieces de monnoye pouvoient aisément être rognées, sans qu'on s'en apperçût ; celles-ci au contraire ne pouvoient l'être, sans que l'alteration ne fût découverte aisément. Cependant cette nouvelle fabrique ne subsista pas long-tems ; parce qu'on y avoit plus d'égard à la beauté & à la forme de la monnoïe, qu'à sa valeur intrinseque, & au poids.

On vérifia au Parlement le huit de Mai un édit, par lequel on accordoit la faculté aux debiteurs des rentes foncieres sur les biens publics, dont ils étoient en possession, de les racheter sur le pié du denier vingt. Le Roi en interprêtant son édit, fit une déclaration, par laquelle il défendit l'amortissement de celles qui se payoient en bleds, en vins, & en autres choses semblables ; ensorte qu'il n'y eut que les rentes en argent, qui furent censées rachetables. On ne fit pour l'utilité publique que ces simples reglemens ; l'avidité des courtisans trouva son compte dans d'autres Edits : car on établit cette année dans toutes les jurisdictions royales des Greffiers, chez qui on ordonna de faire insinuer tous les contrats qui excederoient cinquante francs. On créa encore par le même edit d'autres Greffiers pour les insinuations Ecclésiastiques. On inventa ces nouveaux offices, sous prétexte qu'ils étoient nécessaires pour empêcher les faussetez. Enfin par un autre édit on doubla le nombre des receveurs des Finances, & il fut ordonné qu'après un an d'exercice, ils seroient tenus de rendre compte, dans le cours de l'année suivante, au thrésor royal, & qu'ils demeureroient suspendus de leurs fonctions jusqu'à ce qu'ils eussent payé tout le reliquat : on observa depuis la même chose à l'égard de tous les comptables. Mais le trop grand nombre d'officiers nécessaires pour recevoir ces comptes devint à charge

à l'Etat & diminua infenfiblement les finances du Roi.

On fit mourir alors en France un grand nombre de gens pour caufe de religion. A Lyon Martial Alba, Pierre l'Ecrivain, Bernard Seguin, Charle Favre, Pierre Navilteres, & quelques autres, qui avoient tous étudié à Laufane, aux dépens du canton de Berne, & qui avoient été envoyez en France, pour y répandre les nouvelles opinions, & y accrediter la religion que ceux de Berne profeffoient, furent punis du dernier fupplice. Quoiqu'ils euffent été arrêtez avant d'avoir commencé à exécuter leur deffein, ils furent brulez dans la place publique, & le canton de Berne ne put obtenir leur grace. On mena avec eux au fupplice Louis de Marfac, homme de guerre, mais qui avoit étudié long-tems les faintes Ecritures: comme il avoit embraffé la profeffion des armes, le juge avoit défendu de lui mettre la corde au coû, felon la coûtume; mais Marfac voyant que le bourreau en avoit mis une au coû de fes compagnons, demanda au magiftrat, fi leur caufe étoit meilleure que la fienne? Pourquoi, dit-il, ne m'honorez-vous pas du même colier, & ne me créez-vous pas auffi Chevalier d'un Ordre fi illuftre? Il faifoit allufion à la coûtume des Princes qui donnent le collier de leur Ordre, comme une marque de leur eftime, à ceux dont ils veulent récompenfer le merite.

HENRI II. 1553.

Perfécutions & cruautez à l'égard des Religionaires.

La perfécution faifoit furtout à Paris des ravages: on y brûloit tous les jours plufieurs perfonnes, à caufe de la Religion. L'horreur de ces terribles exécutions retomboit fur le cardinal de Tournon; car comme il employoit tous fes foins à maintenir la tranquillité du Royaume, & qu'il croyoit que les difputes de religion pouvoient feules l'altérer, il perfécutoit les Religionaires, comme des perturbateurs du repos public. Mais plufieurs en rejettoient la faute fur la ducheffe de Valentinois, qui gouvernoit abfolument l'efprit du Roi, & abufoit de fa facilité: elle avoit obtenu la confifcation des biens de tous ceux qui feroient punis pour caufe de Religion, & cela, pour payer la rançon du duc d'Aumale, & du Prince de la Marck fes gendres, qui étoient prifonniers, l'un & l'autre; elle faifoit faire, par fes créatures & fes indignes émiffaires, de fréquentes informations, fouvent injuftes, & calomnieufes.

Cette année eft remarquable par les jugemens rigoureux,

HENRI II.
1553.

qui furent exécutez, non feulement chez les Catholiques, mais encore chez les Sectaires. Sur la fin d'Octobre, Michel Servet de Tarragone fut puni à Geneve du dernier fupplice. Il étoit medecin de profeffion; mais ayant voulu toucher à ce qu'il y a de plus facré & de plus refpectable dans la Theologie, il avoit répandu, & foutenu par fes écrits des opinions fur la fainte Trinité, erronées & injurieufes à la majefté Divine. Ayant été arrêté, & n'ayant point voulu fe retracter, il fut condamné à mort. Par le confeil de Calvin, on avoit auparavant fait part de cette affaire aux Miniftres de Berne, de Zurich, de Bâle & de Schaffoufe. Quelque tems après Calvin voyant que le fupplice de Servet le rendoit odieux, recueillit toutes les propofitions de ce dernier, & les refuta par un livre qu'il publia; il y foûtint qu'on devoit avoir recours au bras feculier, pour punir les Hérétiques, & que les Magiftrats devoient, pour les réprimer, ufer du glaive.

Au mois de Mai précédent, la Reine étoit accouchée d'une fille, que Marguerite, fœur du Roi, tint fur les fonds, & à qui elle donna fon nom. Dans ce même mois mourut François Donato Doge de Venife: Jean Donato fon parent fit fon oraifon funebre, & Marc-Antoine Trivifano, perfonnage plus confidérable par fa probité & l'intégrité de fes mœurs, que par fon expérience & fon habileté dans les affaires, fut élû Doge, d'un confentement unanime, à la place de Donato, quoiqu'il refusât cette dignité. Peu de tems après on reçût la nouvelle de la victoire, que Chriftophle Canale avoit remportée fur les Corfaires Turcs. Canale ayant attaqué près d'Otrante, dans le golfe de Venife, Bifo Muftapha fameux corfaire, qui faifoit ordinairement des courfes fur les deux côtes oppofées de Dalmatie & d'Iftrie, coula d'abord à fond à coups de canon trois de fes vaiffeaux, donna la chaffe au refte de la flotte, & après avoir pourfuivi avec une diligence incroyable Muftapha lui-même, qui s'étoit échappé du combat, il le prit, & le fit pendre.

Victoire remportée par Canale Venitien.

Le premier de Janvier de cette année, Jean Rivius mourut âgé de cinquante-trois ans, à Mifne, dont il gouvernoit le College. Il étoit natif d'Attendorn, ville de Weftfalie, célébre par le bâtême d'Albion, & de Vitikinde princes de Saxe, qui étoient coufins germains, & que Charlemagne y fit

Mort de plufieurs hommes célébres.

bâtiſer : Rivius employa vingt-cinq ans entiers à inſtruire avec ſoin la jeuneſſe, d'abord à Cologne, enſuite à Zuiccaw, où il prit la place de George Agricola, puis à Amberg, & enfin à Miſne, où Henri de Saxe, pere de l'électeur Maurice, l'avoit appellé. Il donnoit pour modele à ſes écoliers les comédies de Terence, pour y puiſer la pure latinité, & il fit des notes ſur cet auteur. Enfin il ſe donna entierement à l'étude de la Théologie, dont il a traité pluſieurs matieres : la mort le ſurprit dans cette occupation. George Fabricius de Chemniz, qui a écrit ſa vie, lui ſucceda dans ſon emploi.

Peu de tems après (le dernier jour de Fevrier) Eraſme Reinhold mourut de la peſte à Halfeld ſa patrie. Jean Mullern de Konigſberg, & Nicolas Copernic aſſurent qu'il a beaucoup éclairci l'Aſtronomie, par ſes notes & ſes additions aux Tables de Ptolomée & d'Alfonſe [1], au ſujet des directions & des mouvemens céleſtes, & par une computation exacte des tables de Prunetus, avec une maniere de ſupputer les mouvemens Aſtronomiques : il eût donné beaucoup d'autres ouvrages, ſi une mort prématurée ne l'eût enlevé ; car il mourut âgé de quarante-deux ans.

Une fievre quarte emporta après lui Jacque Sturm, l'ornement de la Nobleſſe d'Allemagne. Ce grand homme, auſſi illuſtre par ſa profonde érudition que par ſon habileté dans les affaires, mourut à Strasbourg dans ſon année climaterique, ſur la fin d'Octobre. Jean Sleidan écrivit ſon Hiſtoire à ſa ſollicitation, & Sturm l'aida de ſes lumieres dans cette entrepriſe. Il ſervit fidelement & avec ſuccès François I. dans les affaires qu'il eut avec les Princes, & les Villes d'Allemagne.

Le 6 du mois précedent Jean Dubravius Skala, étoit mort d'apoplexie. Il naquit à Pitſen ville de Bohême aſſez conſidérable : il étoit homme de cabinet & de guerre & ſon payis lui a l'obligation d'en avoir fort bien écrit l'Hiſtoire. Il rendit d'importans ſervices à Ferdinand, lorſque, pendant la guerre de Saxe, il calma les mouvemens de Bohême. Dans la ſuite, il fit rentrer ſes compatriotes dans les bonnes graces de leur Prince juſtement irrité contre eux : il fut recompenſé de l'évêché d'Olmuntz, qu'il gouverna pendant 10 ans avec une prudence

1 Alfonſe X. roi de Caſtille, ſurnommé l'Aſtronome, dépenſa, dit-on, 400000. écus pour la compoſition de ces tables.

consommée, & une grande réputation de pieté.

Henri II. 1553. Cette même année fut la derniere de la vie de Jean-Baptiste Egnatius [1]. Il étoit de Venise, de bonne famille, quoique pauvre : il y étudia sous Ange Politien, qui fut le restaurateur des belles lettres en Italie, & dont les études & les ouvrages donnerent aux sciences un nouveau lustre. Egnatius enseigna publiquement pendant 40 ans, avec l'admiration de toute l'Italie ; ensorte que lorsqu'il eut quitté son emploi, le Senat de Venise lui accorda les mêmes appointemens qu'il avoit eus, lorsqu'il enseignoit ; ses biens furent même affranchis de toutes sortes d'impositions, par un decret du conseil des Dix. Enfin il entra dans l'état Ecclésiastique. En reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus de la République, il institua pour ses héritiers les trois familles nobles, Molina, Loredana, & Bragadena. Une nombreuse bibliotheque, enrichie d'anciennes medailles d'or, d'argent, & de bronze, & de plusieurs autres monumens de l'antiquité, est ce qu'il y avoit de plus considérable dans sa succession. Il mourut âgé de 80 ans, le second jour de Juin, & fut inhumé avec honneur dans l'église de sainte Marine.

Fracastor. On regreta plus généralement Jerôme Fracastor, quoiqu'il ne fut pas mort jeune. Il naquit à Verone de parens nobles, avec un jugement profond, & un esprit superieur ; il se donna tout entier à l'étude de la Philosophie, & des Mathematiques, & principalement de l'Astronomie, qu'il a éclaircie par des écrits très-sçavans : il inventa, il développa beaucoup de choses que les anciens avoient ignorées, ou dans lesquelles ils s'étoient trompez. Il exerça la medecine gratuitement, & il fit dans cette science des découvertes aussi utiles que glorieuses pour lui : il cultiva la Poësie avec tant de soin, que ses rivaux ont avoué qu'il approchoit beaucoup de de la majesté de Virgile. Jâque Sannazar, qui ne donnoit ordinairement au sçavoir & aux talens des autres, que des loüanges foibles, ou mêlées d'aigreur, en voyant la *Siphilide* [2], ne put s'empêcher de s'écrier, que Fracastor l'emportoit sur Joviano Pontano, & qu'il étoit lui-même vaincu, quoiqu'il eût employé 20 ans entiers à composer & à polir son ouvrage [3]. Jule

1 Son nom étoit Egnazio.

2 C'est un fameux Poëme de Fracastor sur le mal venerien.

3 Il entend les livres *de partu Virginis*

César

Cefar Scaliger, la merveille & le prodige de fon fiécle, femble lui avoir élevé des autels comme à l'homme qui étoit parvenu au plus haut degré de la poëfie, & de toutes les fciences dont je viens de parler. Il mourut d'apoplexie le 6 d'Août âgé de plus de 70 ans, dans fa maifon de plaifance de Caphi, fituée au pied du mont Baldo, où il fe retiroit fouvent, pour fuir les embarras de la ville. On tranfporta fon corps à Verone, & il fut inhumé dans l'Eglife de Sainte Euphemie. Les portraits de Fracaftor & d'André Navagiero, noble Venitien, fort fçavant, fe voyent fous une arcade près du pont de S. Benoît à Padouë: Ce font des médaillons de bronze très-bien travaillez. Jean-Baptifte Ramufio, ami de l'un & l'autre, les y fit placer, & les accompagna d'une ancienne infcription d'un autel qu'on avoit trouvé dans les ruines de la ville de Salone; il voulut que ces deux grands hommes qui avoient été unis de la plus étroite amitié, & qui avoient également cultivé avec tant de foin & de fuccès les fciences les plus fublimes, & les belles lettres, fuffent vûs dans le même endroit, & que la jeuneffe de l'Univerfité de Padouë les ayant toûjours devant les yeux, les refpectât, & les honorât toûjours enfemble.

Affaires de Tranfylvanie.

En Tranfylvanie, tous les Ordres de la Province irritez de l'infolence des Efpagnols, & ne pouvant fouffrir la domination des Allemands, méditoient une révolte, & y étoient excitez par la reine Ifabelle, qui fe fentoit appuyée des forces de fon frere Augufte Sigifmond, & de la faveur des Seigneurs. Voyant que Ferdinand ne lui donnoit que des paroles, fans lui en tenir aucune, elle remua tout, pour recouvrer par la force & l'artifice, ce qu'elle avoit quitté volontairement. Caftaldo preffentit tous ces mouvemens; & pour les prévenir, il envoya Alfonfe fon neveu en Pologne à la reine Bonne, mere d'Ifabelle, qui, comme le bruit couroit, excitoit Sigifmond fon fils à prendre les armes en faveur de fa fœur. L'Envoyé repréfenta que Ferdinand étoit prêt de fatisfaire Ifabelle, & même de lui faire des conditions avantageufes, pourvû qu'on traitât à l'amiable. Il écrivit en même tems à Ferdinand, pour lui apprendre le mauvais état des affaires de la Province: il tâcha même de fléchir Ifabelle, & de la flatter par de nouvelles promeffes; il fe fervit du crédit & de l'entremife de François Quendy & de Thomas Varokocz, les plus intimes

amis de cette Princesse, pour l'engager à rompre son alliance avec le Turc : mais quoi qu'Isabelle feignît d'accepter les conditions & l'alliance que Ferdinand lui offroit, cependant on ne lui put persuader d'abandonner son entreprise, & de préferer les vaines promesses de Ferdinand aux secours certains & effectifs des Turcs. En effet Soliman, qui étoit sur le point de partir pour la Perse, avoit ordonné au Vaivode de Moldavie, & à Cassumbech gouverneur de Belgrade, de joindre leurs forces avec celles du bacha de Bude, pour secourir Isabelle.

Castaldo, pour prévenir l'orage qui le menaçoit, fixa au 15 de Mars l'assemblée des Etats à Colosvar, pour y chercher les moyens de préserver la province de la guerre, dont on voyoit déjà de si grands préparatifs. Cependant André Batori, à qui on avoit confirmé une seconde fois le titre de Vaivode, ayant formé une armée des milices du Payis, s'engagea témérairement dans une action contre la cavalerie Turque, qui faisoit des courses de tous côtez : il fut battu proche d'Agria, avec perte d'un grand nombre de ses gens qui y furent tuez ou faits prisonniers. Mais Ferdinand lui permit de faire l'échange de tous ces prisonniers contre un Chiaous du Grand Seigneur, & un Dervis Turc, qui avoient été envoyez au cardinal Martinuse, & qu'on avoit retenu plusieurs mois dans la forteresse de Vivar, après le meurtre de ce Cardinal. Batori obtint encore de Ferdinand que, pour soûtenir & repousser les efforts des Turcs, ce Prince lui fourniroit mille chevaux-legers, & autant de gens de pié, que le Vaivode entretiendroit à ses dépens, & dont il auroit la conduite.

Dans ce même tems les Cumains [1] qui avoient été autrefois de la dépendance de Zolnoch, se plaignirent de ce que depuis la prise de cette ville ceux d'Agria vouloient s'attribuer l'autorité sur leur Payis, quoiqu'ils aimassent mieux être compris dans la jurisdiction de Waradin : cependant par l'entremise de Castaldo, & de Batori, qui adoucirent les esprits irritez, ils se soûmirent à la jurisdiction d'Agria : en sorte que s'étant peu à peu séparez de la Transylvanie, ils s'incorporerent dans la Hongrie.

1 Je n'ai pû trouver le nom de ce peuple, ni dans les Géographes, ni sur les Cartes.

Cependant les Seigneurs de Tranfylvanie, qui tenoient le parti d'Ifabelle, ménageoient avec le Turc une tréve, qu'ils croyoient d'autant plus facilement obtenir, que Soliman étoit occupé à la guerre de Perfe : ils efpéroient que cette tréve éloigneroit les troupes étrangeres, comme inutiles & à charge à la Province ; & que par ce moyen la Reine auroit tout le fuccès qu'elle efpéroit. Pendant que les feigneurs travailloient à obtenir la tréve, on apprit que Caffumbech * étoit arrivé avec fes troupes, & paroiffoit vouloir affiéger Dewa, à la priere d'Ifabelle ; & que d'un autre côté il y avoit une armée de douze mille hommes fur la frontiere de Pologne, qui touche la Tranfylvanie. Cette nouvelle fit que Caftaldo fe rendit plus promptement à l'affemblée des Etats, où étoient déjà arrivez tous les Seigneurs, à l'exception de Batori, qui s'en excufa fous prétexte de maladie. Caftaldo demanda qu'avant de parler de la tréve, on fongeât aux moyens de mettre fur pié une armée capable de repouffer les Turcs, qu'on fournît pour cet effet de l'argent & des vivres, & qu'on levât des ouvriers & des pionniers, pour achever les fortifications d'Hermanftat, de Weiffemburg & de Millenbach [1]. On répondit à ces demandes, qu'il y avoit affez d'hommes dans la Province pour former une armée ; mais que la plûpart des laboureurs étant morts ou en fuite, on ne pouvoit efpérer d'en tirer de nouveaux fubfides, & des vivres ; que par conféquent, puifqu'une armée ne pouvoit fubfifter fans vivres & fans argent, il falloit avant toutes chofes fonger à la tréve : Que Ferdinand devoit envoyer à fes dépens des troupes pour défendre la Province, du côté de la Hongrie, de Cronftat, & de Lippe ; & que quant aux ouvriers & aux pionniers, les feigneurs en écriroient aux gouverneurs des places, & qu'on auroit foin de fatisfaire Ferdinand fur ce chef. Ainfi fe termina l'affemblée.

* Bacha de Belgrade.

Les Efpagnols qu'on avoit long-tems flatez de l'efpérance de recevoir leur prêt, voyant qu'on ne leur donnoit que la moitié de ce qu'ils attendoient, fe mutinerent. Caftaldo employa inutilement les menaces & les prieres pour les retenir. Ils déchirerent leurs drapeaux, & après avoir fait de nouveaux capitaines, comme il arrive ordinairement dans ces féditions, ils prirent, fans en avoir l'ordre, la route de Hongrie, pour

1 Ou Zaaz - Sebes.

HENRI II. 1553.

se retirer à Vienne. Castaldo ne pouvant faire autre chose, les suivit bien-tôt après, sur la fin de Mai, pour se rendre au même endroit. On croit que cette circonstance lui servit d'un honnête prétexte, pour se tirer, en homme habile & prévoyant, du danger dont il étoit menacé, par la conspiration que les Seigneurs avoient tramée contre lui & contre tous les Espagnols. On l'accusa d'avoir gouverné la Province avec avarice, & quelques-uns le soupçonnerent de s'être emparé d'une partie des thrésors de Martinuse. Au reste, les événemens qui suivirent son départ, firent connoître ou sa prudence, qui lui avoit fait prévoir tous les maux dont la Province étoit menacée, & qui l'accablerent dès qu'il en fut parti, ou sa bonne fortune qui les lui fit éviter. En effet, Clement Athanasius, par ordre d'Isabelle, tenta de prendre par escalade Pokay, forteresse située dans un lieu avantageux, & très-bien fortifiée, & ensuite Agria, mais sans aucun succès. Peu de tems après Petrowiths, qui avoit avec lui un grand nombre de Seigneurs, quitta le parti de Ferdinand: après avoir fait son traité avec les Turcs, il marcha vers Lippe, dans le dessein de s'emparer de Giwla & de Dewa, au nom de la Reine.

Les Saxons, qui cherchoient une occasion de rompre leur alliance avec Ferdinand, lui redemanderent avec hauteur le château d'Alvinz, comme étant de leur dépendance. On leur accorda ce qu'ils demandoient, pour leur ôter tout prétexte de mécontentement & de défection. Cependant toute la Transylvanie, comme de concert, se rangea tout d'un coup sous l'obéïssance d'Isabelle. Cette Princesse ayant convoqué les Etats à Hermanstat, regla, suivant leurs avis, les affaires de la Province. Mais la peste, qui ravagea cruellement ces contrées pendant deux ans entiers, diminua d'un côté la joye d'un si heureux succès, & de l'autre servit à affermir la Puissance du nouveau Roi, parce que dans ces malheureux tems, il étoit impossible de faire la guerre dans cette Province. On renouvella l'alliance avec les Vaivodes de Moldavie & de Valachie, & on confirma le traité avec le Bacha de Bude, & les Bachas de Belgrade & de Bosnie.

Affaires de Turquie. Histoire de Mustapha fils de Soliman II.

La mort des deux fils de Soliman, & la disgrace de Rustan, grand Vizir, qui fut éloigné du gouvernement, exciterent aussi cette année des troubles en Orient. Il faut en reprendre

l'origine de plus haut. Soliman avoit eu d'une concubine Circaſſienne, (ou du Boſphore) un fils nommé Muſtapha : il étoit alors dans la fleur de ſon âge, & d'un fort beau naturel, enſorte que la réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſon courage, jointe à ſon droit d'aîneſſe, le faiſoit regarder comme le ſucceſſeur de ſon pere. Soliman avoit pluſieurs autres enfans de Roxelane, qui, après la Circaſſienne, fut la Sultane favorite. Ils ſe nommoient Mahomet, Selim, Bazajet, & Ziangir, (celui-ci étoit ainſi appellé, parce qu'il étoit boſſu) & une fille nommée Camene, qui épouſa Ruſtan. Ce Ruſtan, quoique fils d'un Bouvier, après avoir paſſé par tous les dégrez de la milice, & par toutes les charges de l'Empire, s'étoit élevé à cette haute fortune, après la mort du Viſir Ibrahim. Il avoit l'eſprit pénétrant & vif, & ſi l'avarice n'avoit pas terni toutes ſes bonnes qualitez, il n'étoit pas indigne du rang qu'il occupoit dans l'empire Ottoman. Ce qui étoit un défaut dans le Miniſtre fut utile à ſon Maître : Soliman lui confia l'adminiſtration de ſes Finances, & quoique ce Prince, qui aimoit la magnificence, les épuiſât par les guerres continuelles qu'il avoit à ſoûtenir, Ruſtan néanmoins s'acquitta de cet emploi avec tant d'habileté & de zéle, qu'ayant amaſſé des richeſſes immenſes, on montroit long-tems après dans le Sérail la Chambre royale, avec cette Inſcription au-deſſus : TRESORS AMASSEZ PAR LE ZELE DE RUSTAN.

Roxelane, femme d'un courage au-deſſus de ſon ſexe, appuyée d'un tel gendre, faiſoit tous ſes efforts, pour élever ſur le trône ſes enfans, que les loix de la ſucceſſion en éloignoient, & pour occuper elle-même un rang plus conſidérable auprès de Soliman. Elle couvrit ſes ambitieux deſſeins du voile de la Religion. Elle feignit dabord de ſouhaiter ardemment de faire bâtir une moſquée & un hôpital ; & par cette adreſſe, elle gagna entierement l'eſprit de Soliman, qui étoit fort zelé pour ſa religion, & qui aimoit ces ſortes d'ouvrages publics. Elle fit en même tems conſulter le Muphti, qui chez les Turcs eſt le grand Prêtre de la Loi. On lui demanda, ſi le projet de la Sultane ſerviroit à ſon ſalut, & au bien de ſon ame. Le Muphti répondit, que la choſe feroit à la verité agréable à Dieu, mais qu'elle ne pouvoit être d'aucun avantage à la Sultane, parce qu'étant eſclave, elle n'avoit la proprieté de rien,

HENRI II. 1553.

& que tout ce qu'elle possedoit, appartenoit à son maître. Cette réponse sembla donner tant de chagrin à la Sultane, qu'elle faisoit croire à tous ceux qui l'approchoient, que la vie lui étoit insupportable. Elle fit informer Soliman, par des émissaires qu'elle avoit gagnez, de la cause de sa douleur. Dès qu'il l'eût appris, ce Prince, qui l'aimoit éperdûment, lui fit dire qu'elle ne devoit point s'allarmer; il lui envoya en même tems une lettre, par laquelle il la mettoit en liberté. Lors que Roxelane vit que son projet réüssissoit, elle employa d'autres ruses, pour s'emparer entierement de l'esprit de ce Prince, qu'elle avoit déjà captivé, & enchanté par des Philtres, qu'une Juive lui avoit fournis, comme le bruit en couroit.

Comme elle étoit libre, elle ne voulut plus souffrir les embrassemens de Soliman, sous prétexte de religion, mais en effet pour irriter sa passion & augmenter ses désirs. Soliman ayant consulté sur ce point le Muphti, celui-ci, qui vrai-semblablement étoit d'intelligence avec Roxelane, répondit que le Sultan ne pouvoit, sans offenser Dieu, avoir aucun commerce avec une femme libre, & que si son amour étoit si violent, il devoit l'épouser. Ainsi Soliman, ne pouvant plus sans crime satisfaire autrement sa passion, épousa Roxelane & lui donna pour present de nôces une pension de quinze mille écus d'or. Il fit ce qu'aucun des Sultans n'avoit fait depuis Bajazet I. Une circonstance particuliere, plûtôt qu'un motif de Religion, comme quelques historiens l'ont rapporté, a donné lieu à cette politique des Empereurs Turcs de n'épouser jamais de femmes. Bajazet avoit été vaincu, & fait prisonnier par Tamerlan; quoiqu'il eût reçû lui-même mille outrages, il n'en fut pas si touché, que de voir sa femme (qui étoit tombée, comme lui, entre les mains de son ennemi) traitée avec indignité par un superbe vainqueur. Ses successeurs craignant le même revers & les mêmes outrages, ne voulurent plus prendre de femmes legitimes, & se contenterent d'avoir des enfans de leurs concubines, dans l'idée, que l'injure faite à une concubine blessoit moins l'honneur, que celle qui étoit faite à une legitime épouse.

Roxelane, d'esclave & de concubine devenuë libre, & épouse de son Souverain, formoit tous les jours de plus vastes projets. Elle ne pouvoit souffrir que Mustapha fils d'une esclave

& d'une concubine, dût être un jour préferé à ses enfans dans la succession à l'Empire. Car les enfans naturels & les enfans nez d'un mariage, sont également considerez chez les Turcs, & l'aînesse seule forme le droit à la succession. Elle résolut donc de se défaire de Mustapha. Ce jeune Prince, à qui sa jeunesse & la réputation de son courage avoient gagné l'affection des Janissaires, pouvoit avoir des espérances certaines de monter un jour au thrône de son pere. Sa magnificence & sa libéralité le rendoient cher à tous les gens de guerre; & en comparaison de Mustapha, Soliman son pere étoit haï & méprisé, parce que, suivant les conseils de l'avare Rustan, il diminuoit tous les jours leur solde, & tiroit un gain sordide des choses les plus viles. Roxelane, ou par des motifs de la plus haute ambition, ou craignant pour ses enfans un sort fatal & ordinaire aux freres des Sultans, si Mustapha succedoit à son pere, employa les caresses & les artifices pour indisposer l'esprit de Soliman contre son fils aîné. Elle vanta sa figure & son air, qui le rendoient digne du thrône, & sur-tout ses exploits militaires. Dès qu'elle s'apperçut que l'esprit de Soliman étoit ébranlé, elle fit ensorte que la haine suivît bien-tôt les soupçons: elle laissoit échaper de tems en tems des paroles ambiguës, & citoit l'exemple de Bajazet & de Selim [1]. Le vieux Sultan, également ombrageux & amoureux, en fut allarmé; la conduite & les inclinations de Mustapha lui devinrent suspectes: il fit examiner avec soin par ses ministres toutes les démarches de ce Prince, & il en étoit aussi-tôt informé. Enfin depuis ce tems, il prit les précautions qu'on prend ordinairement, non avec un fils, mais avec son plus grand ennemi.

Soliman, suivant la coûtume des Turcs, avoit donné différens gouvernemens à ses enfans: il avoit d'abord donné celui de Magnesie [2] à Mustapha; il l'avoit ensuite envoyé dans l'Amasie [3] pour y demeurer avec sa mere; enfin il lui avoit assigné le Diarbekir, sur la frontiere de Perse. Mahomet, fils aîné de Roxelane, avoit le gouvernement de la Cilicie, qu'on appelle aujourd'hui Caramanie. Après sa mort Selim son frere obtint le même gouvernement; & Bajazet eut la Magnesie.

1 Selim I. pere de Soliman II. fit empoisonner son pere Bajazet II.

2 Ou Manissa, ville de la Turquie d'Asie, en Natolie, & dans la province de Carasie, dont elle est la capitale.

3 Province de l'Asie mineure, où étoit autrefois la plus grande partie de la Cappadoce & de la Galatie.

HENRI II. 1553.

Ruſtan, qui dirigeoit l'intrigue de Roxelane, pour augmenter les ſoupçons du Sultan contre ſon fils Muſtapha, avoit écrit aux Gouverneurs de l'Ionie (aujourd'hui Chiſquo ou Quiſquo) & des payis d'Amaſie, de l'informer exactement du caractere & des actions de Muſtapha ; parce qu'ils ne pouvoient, diſoit-il, faire plus de plaiſir au Sultan, qu'en lui apprenant que le courage & la vertu de ſon fils aîné augmentoient tous les jours. Ces gouverneurs, ignorant la fourberie du grand Vizir, lui écrivoient ſouvent ; le miniſtre ne manquoit pas de remettre leurs lettres à la Sultane, pour les montrer à Soliman, qui ayant déjà conçu de grands ſoupçons de ſon fils, en prenoit encore plus d'ombrage.

Cependant Roxelane, ne négligeoit rien pour perdre Muſtapha par quelque moyen que ce fût. Le poiſon lui fut inutile ; parce que l'échanſon qui faiſoit l'eſſai, mourut ſubitement, après avoir goûté de la liqueur où étoit le poiſon ; ce qui fit connoître à ſon maitre le danger dont il étoit menacé. Roxelane eut donc recours à ſes artifices ordinaires. Par ſes careſſes elle obtint du Sultan la permiſſion de faire venir, contre la coûtume, ſes enfans à la Porte, dans l'eſpérance que leur vûë ranimeroit & fortifieroit dans le cœur de Soliman ſon affection pour eux, & qu'au contraire Muſtapha en ſeroit haï, ou du moins oublié. Enfin le dernier trait, dont l'infortuné Muſtapha ne put ſe garentir, fut une lettre que Ruſtan eut l'adreſſe de contrefaire, par laquelle il paroiſſoit que ce Prince traitoit de ſon mariage avec la fille de Tecmas Sophi de Perſe, ennemi irréconciliable de l'Empire Ottoman. On y ſuppoſoit encore, que comptant ſur l'affection des Janiſſaires, que ſes liberalitez & l'eſperance de le voir un jour ſur le thrône avoient entierement gagnez, ce jeune téméraire dans l'impatience de regner, devoit ſe ſervir d'un ſecours étranger, pour dépoüiller ſon pere de l'Empire, par le plus affreux de tous les attentats. Ces lettres mirent Soliman dans une fureur extrême. Dès l'année précédente, il avoit envoyé avec une armée Ruſtan en Syrie, ſous prétexte de faire la guerre aux Perſes, mais en effet, pour arrêter Muſtapha, qu'il regardoit comme un rebelle. Ruſtan n'ayant pû exécuter cet ordre, revint à Conſtantinople, comme s'il eût trouvé paiſible la frontiere de Perſe ; mais il jetta encore mille ſoupçons dans l'eſprit de Soliman.

Ce

Ce Prince obſedé tout à la fois par Roxelane & par Ruſtan ſon gendre, crut que l'affaire avoit beſoin de ſa préſence, & qu'il ne pouvoit plus differer ſans péril; enſorte qu'ayant fait venir de Hongrie Achmet Bacha, il vint à Alep avec des troupes, ſous prétexte de faire la guerre aux Perſes, comme l'année derniere.

Il manda auſſi-tôt Muſtapha, qui appuyé de ſon innocence réſolut d'obéïr aux ordres de ſon pere, quoiqu'Achmet Bacha l'eût fait avertir qu'on avoit deſſein de le perdre. Il conſulta, avant de partir, le Dervis qu'il avoit auprès de lui. Car c'eſt la coûtume de donner à tous les enfans des Sultans un Bacha & un Docteur de la Loi. Comme Muſtapha étoit encore irréſolu, il demanda au Dervis, ſi l'Empire étoit un bien préferable à la vie bienheureuſe. Le Dervis répondit, que les objets des vœux de tous les hommes étoient toûjours expoſez aux caprices d'une Fortune inconſtante, & un obſtacle preſque invincible qui fermoit le chemin de la félicité éternelle: qu'ainſi une vie tranquille, qui fait notre bonheur ſur la terre, & nous procure une félicité ſans fin dans le ciel, étoit beaucoup plus déſirable que l'empire du monde entier. Cette déciſion fit réſoudre Muſtapha à ſe rendre aux ordres de ſon pere, au péril même de ſa tête. Il ne fut point arrêté par la ſuperſtition ordinaire des Turcs, qui reſpectent les avertiſſemens ſecrets qu'ils s'imaginent avoir reçus en ſonge. Muſtapha avoit revé que le Prophete Mahomet revêtu d'un habit blanc, & tout éclatant d'une lumiere éblouïſſante, le faiſoit entrer avant l'aurore dans un verger délicieux, qui renfermoit un grand jardin & un Palais magnifique, où il lui dit que les ames innocentes, qui avoient deteſté le ſang & le crime, joüiſſoient d'un bonheur éternel, & qu'au contraire les ames des méchans & des impies nageoient dans deux fleuves de ſouffre & de bitume, qui n'étoient pas éloignez, & où enfin elles étoient englouties. Muſtapha demanda à ſon Dervis l'interpretation de ce ſonge. Le Dervis lui dit que ce ſonge étoit de mauvais augure, & il avertit le Prince de ſe tenir ſur ſes gardes.

Cependant Muſtapha partit avec toute ſa maiſon pour aller trouver ſon pere. Les Janiſſaires allerent au-devant de lui, & le reçurent avec de grands témoignages de reſpect & d'affection. On ne lui fit une reception ſi honorable, que par l'adreſſe

Henri II. 1553.

du grand Visir, qui avoit engagé de vive voix les principaux chefs, & fait signe aux soldats, de rendre ces honneurs à Mustapha, comme ne pouvant rien faire de plus agréable à Soliman ; mais en effet pour rendre le fils de plus en plus suspect à son pere. Ce vieillard plein de soupçons crut ne devoir plus differer ; il fit venir sur le champ son fils dans sa tente, & le fit arrêter par les Eunuques & les Muets, qui sont toûjours auprès du Sultan, pour obéïr au moindre signe qu'il leur fait. Mustapha, qui étoit vigoureux, se défendit contre ceux qui l'arrêterent : il sembloit ne pas combattre seulement pour sauver sa vie, mais pour l'Empire même : il est certain que s'il avoit pû s'échapper des mains de ces assassins, & se jetter entre les bras des Janissaires, ces derniers auroient non-seulement fait tous leurs efforts, pour sauver un Prince qu'ils aimoient, mais frappez de cet attentat, ils auroient encore tâché de l'élever sur le thrône de son pere. Soliman, qui n'étoit separé que par un rideau de l'endroit où se passoit cette triste scene, ne pouvant souffrir ce retardement, s'avança pour menacer ses Muets, & avec un visage terrible leur reprocha leur lâcheté : Les Muets animez par ces reproches redoublerent leurs efforts ; ils jetterent enfin par terre Mustapha, qui étoit hors d'haleine, & mirent au coû du Prince infortuné le cordon fatal, dont ils l'étranglerent. Dans le tems que ce Prince luttoit contre ses bourreaux, il faisoit connoître par des signes, qu'il vouloit parler à son pere ; & dans sa résistance même, son air avoit quelque chose de touchant. Après cette funeste exécution le Bacha d'Amasie, qui avoit été gouverneur du Prince, eut la tête tranchée, comme complice de ses desseins. Cependant plusieurs Historiens rapportent que Rustan s'étoit servi de lui, pour contrefaire les lettres, par lesquelles il paroissoit que Mustapha avoit recherché le mariage de la fille du Sophi. Micheli, noble Venitien, eut le même sort : les Turcs l'ayant pris dans son enfance, il s'acquit dans la suite chez eux beaucoup de gloire par ses exploits, & il avoit sous Mustapha la dignité de premier Enseigne.

Après la mort de Mustapha, les Eunuques enleverent avec diligence ses trésors par ordre de Soliman, de crainte qu'on ne les pillât. Avant que cette triste nouvelle se fût répanduë, il s'étoit élevé dans l'armée une sedition, qu'Achmet Bacha ne put

calmer qu'avec peine, & après un carnage de plus de deux mille hommes, qui se tuerent les uns les autres, quoiqu'il eût beaucoup d'autorité sur l'esprit des soldats : mais dès qu'on eut exposé le corps de Mustapha, étendu sur un tapis devant une tente, & qu'on eût publié la cause de son supplice, laquelle parut peu vraisemblable, un grand nombre de soldats touchez de compassion, & la plûpart transportez de fureur, étoient prêts d'en venir à une révolte ouverte, s'ils eussent pû trouver un chef pour le mettre à leur tête. Jamais on ne vit un plus grand deüil, & plus de tristesse dans un camp; toutes les troupes témoignerent une douleur sincere par de longs jeûnes. Soliman pour les appaiser, fut obligé d'éloigner Rustan du gouvernement; car ils croyoient qu'il étoit l'auteur de cette tragédie. Achmet Bacha, qui avoit plus de courage que de prudence, fut mis à sa place. Il parut bien-tôt que ce n'étoit qu'un jeu entre Soliman & Rustan, & que ce Prince vouloit seulement se décharger de la haine que lui attiroit cette action, pour la faire retomber sur son Vizir, puisqu'il ne la désaprouva pas, & que s'il eût été touché de la mort de son fils, il en auroit puni les auteurs & ceux qui l'avoient trompé. Rustan s'étant déguisé pour n'être pas réconnu, sortit du camp, & se rendit en diligence à Constantinople, où il ne resta que jusqu'à ce qu'Achmet ayant été tué par ordre de Soliman, il fut rétabli dans sa premiere dignité.

La mort de Mustapha, qu'on avoit fait mourir avec tant de barbarie, fut suivie de celle d'un de ses freres : Soliman, pour se moquer de Ziangir, le fit venir dans sa tente sous pretexte d'y voir son frere. Ziangir y accourut avec joie, pour embrasser une personne qui lui étoit si chere; mais dès qu'il le vit sans vie, étendu par terre, ce spectacle le saisit de telle sorte, qu'après avoir plaint le triste sort & attesté l'innocence de son frere, & avoir fait à leur pere commun des réproches sur sa cruauté, il se perça le sein d'un poignard, & tomba mort sur le corps de son frere. C'est ainsi que la mort rejoignit deux freres, qu'une tendre amitié avoit toûjours étroitement unis.

Soliman fut très-fâché d'un accident si funeste, qui souilloit sa maison du sang de ses deux fils. Pour le cacher, il ordonna qu'on fît courir le bruit, que Ziangir étoit mort subitement. La plûpart de ceux qui ont écrit l'histoire des Turcs,

HENRI II. 1553.

& particulierement Jean Lewenclaw, hiſtorien auſſi ſçavant que fidele, rapportent ces faits, tels que je viens de les décrire. Cependant Auger de Ghiſlin, ſeigneur de Boëſbecq, que Ferdinand envoya l'année ſuivante en ambaſſade à Conſtantinople, en parle autrement dans ſes excellentes Lettres : il dit ſeulement que Ziangir ayant appris la mort de Muſtapha, en mourut de douleur à Conſtantinople ; parce qu'il prévoyoit qu'après la mort de ſon pere, celui qui ſuccederoit à l'Empire n'épargneroit aucun de ſes freres ; qu'il les immoleroit tous comme autant de rivaux, & que le premier jour du regne du ſucceſſeur de Soliman, ſeroit le dernier de la vie de Ziangir : il ajoûte que cette triſte réflexion faiſant autant d'impreſſion ſur ſon eſprit, que ſi la mort lui eût été préſente, il tomba dans une maladie qui le conduiſit bientôt au tombeau.

Les Janiſſaires étant en quelque façon appaiſez, Soliman ſe retira du camp, & s'enferma dans Alep, ſous prétexte d'aranger ſes affaires avec plus de tranquillité, dans un endroit éloigné du bruit de l'armée ; mais en effet, pour ſe mettre à couvert des attentats des Janiſſaires, dont il craignoit encore la fureur. Après quelque ſéjour dans cette ville, il deſcendit avec ſes troupes par la Syrie dans la Paleſtine ; mais s'étant avancé juſqu'à quatre journées de Jeruſalem, il revint à Alep, ſur la nouvelle que les Perſes ayant appris la mort de ſes deux fils, faiſoient des courſes dans la province d'Amaſie, où ils mettoient tout à feu & à ſang. Sur ces entrefaites un Chiaous de Soliman, croyant faire une choſe agréable à Selim, que la mort de ſon frere faiſoit regarder comme l'héritier préſomptif de l'Empire, ſe rendit à grandes journées en Caramanie, pour lui en apprendre la nouvelle. Selim, bien loin de le recevoir favorablement, le fit mourir, comme un porteur de mauvaiſes nouvelles : on peut comparer ce Prince aux Héros de l'antiquité, & peut-être le préferer à quelques-uns, en ce que bien loin de témoigner de la joie, en apprenant un évenement qui l'élevoit au thrône de ſon pere, il ne donna au contraire à l'indigne adulateur qui lui en apporta la nouvelle, que la récompenſe que merite une flatterie criminelle, & hors de ſaiſon.

Pluſieurs ont cru que Soliman ſe repentit d'avoir fait mourir ſon fils Muſtapha, & qu'il voulut venger ſa mort ſur Roxelane & ſur Ruſtan, qui la lui avoient conſeillée. Leur conjecture

eſt fondée ſur ce qu'après la mort de Muſtapha, il donna le gouvernement de Burſe à Mahomet fils de ce Prince, âgé de 13 ans ou environ, qu'il avoit eu d'une concubine Sclavone, & que le Sultan témoigna toûjours pour ce jeune Prince beaucoup d'affection. On prétend que lorſqu'on porta à Burſe les corps des deux fils de Soliman, pour les mettre dans le tombeau de leurs ancêtres, on trouva dans le ſein de Muſtapha des lettres, qui découvroient la conjuration de Rolexane & de Ruſtan contre lui, & qu'il avoit apportées pour les montrer à ſon pere, & ſe juſtifier des crimes qu'on lui imputoit. Ces lettres furent renduës à Soliman par les ennemis de Ruſtan. Dès qu'il les eut vûës, il ſe ſentit tantôt entraîné par la violence de l'amour qu'il avoit pour Roxelane, & tantôt agité des ſentimens qui le preſſoient de venger la mort injuſte de ſon fils : il reſta long-tems dans l'irréſolution, & ſans ſçavoir quel parti il devoit prendre. Enfin voyant qu'il ne pouvoit plus remedier au mal qui avoit été fait, il reſolut ſeulement d'agir dans la ſuite avec plus de précaution.

HENRI II. 1553.

Mais bientôt après, il ſe laiſſa ſéduire par les careſſes de Roxelane, qui lui perſuada que les intérêts de la Religion étoient préferables à toutes choſes, & même à la vie de ſes enfans, que la religion Muſulmane (car c'eſt ainſi qu'ils l'appellent, parce qu'ils la croyent la meilleure) n'avoit pas d'autre baſe que l'Empire même, & la puiſſance de la maiſon des Oſmans ; que par conſéquent l'une étant ébranlée, l'autre ne pourroit ſubſiſter ; que ſon thrône ne pouvoit être renverſé que par les troubles domeſtiques ; qu'ainſi pour faire fleurir ſa maiſon & l'Empire, & conſerver en même tems la religion, il falloit prévenir les diſcordes inteſtines par quelque moyen que ce fût, ſans craindre d'immoler ſes propres enfans, dont la perte n'étoit rien, lorſqu'il s'agiſſoit de maintenir la vraye religion. Roxelane faiſoit outre cela des plaintes continuelles, qui ſont ſi ordinaires aux marâtres. Elle repréſentoit à Soliman, que dès que ſon petit-fils paroiſſoit en public dans Burſe, on entendoit les enfans lui ſouhaiter toutes choſes favorables, & qu'il pût ſurvivre longtems à ſon ayeul : que le jeune Mahomet, deſtiné à l'Empire, feroit un jour le vengeur de la mort de ſon pere ; que les Janiſſaires ſoûtiendroient toûjours le fils de Muſtapha ; qu'ainſi il falloit d'autant moins l'épargner, qu'étant né d'un

HENRI II. 1553.

pere criminel, il étoit déjà coupable, & qu'on ne pouvoit douter que, dès que l'âge le lui permettroit, il ne se mît à la tête du parti qui suivoit les intérêts de Mustapha.

Soliman, frappé de ces raisonnemens, consentit à la mort de son petit-fils, & donna ordre à l'eunuque Ibrahim de s'en défaire. L'Eunuque se rendit donc à Burse; mais il crut qu'il étoit trop cruel de tuer un fils aux yeux de sa mere. D'ailleurs ne pouvant faire son coup dans la ville, sans s'exposer à un danger évident, & sans compromettre l'autorité de son maître, il eut recours à une ruse, pour exécuter avec plus de sûreté l'ordre dont il étoit chargé. Il feignit que Soliman l'envoyoit pour saluer son petit-fils & la Sultane sa mere. Il leur dit, que le Sultan se répentoit d'avoir fait mourir Mustapha par de mauvais conseils; mais que reconnoissant trop tard qu'il avoit été trompé, il vouloit avoir autant de bonté & d'affection pour le fils, qu'il avoit eu d'injustice à l'égard du pere. Dès que l'Eunuque s'apperçut que ce discours avoit trouvé créance dans l'esprit de la trop crédule Sultane, il lui proposa quelques jours après de sortir hors de la ville, pour se promener & prendre l'air. La mere y consentit facilement, & on convint qu'elle se rendroit le lendemain en chariot dans un fauxbourg, & que son fils prendroit les devans à cheval. L'Eunuque prêta un chariot, dont l'essieu étoit fait de telle sorte, qu'il devoit se rompre dans un chemin étroit & difficile, par où l'on devoit passer. Cependant Ibrahim attira plus loin le jeune Prince, sous prétexte de l'entretenir: sa mere le suivit dans cette route malheureuse, avec le plus de diligence qu'il lui fût possible. Mais dès qu'elle arriva à ce détroit dangereux, l'essieu de son chariot se brisa contre les pierres qu'il heurta avec trop de violence. Alors la Sultane étonnée de ce fâcheux présage, & se doutant d'un malheur qui n'étoit que trop réel, sortit du chariot avec ses femmes, & marcha avec précipitation du côté où elle crut trouver son fils. Mais l'Eunuque étoit déjà arrivé au lieu de l'exécution, où il montra son ordre au jeune Prince. On dit qu'il répondit à l'Eunuque, sans être ému & sans faire paroître la moindre alteration sur son visage, qu'il recevoit cet ordre, comme venant de son Empereur, ou plûtôt de la part de Dieu même, à qui on étoit obligé d'obéïr. Il présenta, selon l'usage, son coû au bourreau. Dès qu'il fut mort, Ibrahim prit

une route détournée, & s'enfuit en diligence, pour ſe dérober aux emportemens d'une mere, que la mort de ſon fils rendoit furieuſe, & à la vengence de ceux de Burſe qui avoient beaucoup d'affection pour l'un & pour l'autre. HENRI II. 1553.

La mort de Muſtapha, qui ouvroit à Selim le chemin du thrône, engagea Bajazet, autre fils de Roxelane, à former de nouvelles entrepriſes. Appuyé de la faveur de ſa mere, & craignant que ſon frere ne le fît mourir un jour, il chercha les moyens de s'en défaire, pour ſe mettre lui-même à couvert de ſes coups, & s'emparer du thrône. Ce qui fut l'origine des grands troubles qui agiterent l'Empire Ottoman, comme je le rapporterai dans la ſuite.

Fin du douziéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE TREIZIEME.

HENRI II. 1553. Affaires d'Angleterre.

LA mort d'Edouard VI. causa cette année de grands mouvemens en Angleterre. Jean Dudley duc de Northumberland, après avoir fait périr le duc de Sommerſet ſon rival, ſe voyant enfin ſans concurrent, gouvernoit abſolument les affaires du Royaume & l'eſprit du jeune Roi, comme nous l'avons dit dans les livres précédens. Le grand nombre de ſes amis & de ſes partiſans lui inſpira de plus hautes idées, & la mauvaiſe ſanté du Roi lui donna lieu d'aſpirer à la Royauté. Du mariage de Charle Brandon & de Marie d'Angleterre ſœur de Henry VIII. & reine douairiere de France [1], étoit ſortie Françoiſe Brandon, qui fut mariée à Henry Grey marquis de Dorſet, élevé nouvellement, par la protection de Dudley, à la dignité de duc de Suffolck. De ce mariage étoient

1 Elle avoit épouſé Louis XII.

nées

nées trois filles, à qui le comte de Northumberland prétendoit que la couronne devoit appartenir, si Henry n'eût pas laissé d'enfans; car il ne croyoit pas qu'on dût avoir égard à Marguerite sœur aînée de Henry, qui avoit épousé Jacque IV. Roi d'Ecosse, ni à ses enfans, qui étant nez hors du Royaume, devoient selon lui être considerez comme étrangers. Dans cette idée, il résolut de marier les deux filles cadettes du duc de Suffolk aux premiers Seigneurs d'Angleterre, & de choisir Jeanne, qui étoit l'aînée, pour un de ses fils. Les cérémonies du mariage de ces trois sœurs furent célébrées à Londres le même jour [1]. Les deux plus jeunes, Catherine & Marie, épouserent, la premiere, Henry fils aîné du comte de Pembroch; la seconde, qui étoit bossuë, epousa Martin Keïes [2]. Jeanne fut le partage de Gilford quatriéme fils du duc de Northumberland, qui avoit déjà marié ses trois autres fils. Catherine la plus jeune des filles de Dudley fut ensuite mariée à Hasting, fils aîné du comte de Huntingdon.

HENRI II. 1553.

Cependant la maladie du Roi augmentoit; c'étoit une humeur âcre, qui lui tomboit sur les poulmons, le dessechoit de jour en jour, & sembloit le conduire à l'étisie. Le duc de Northumberland informé par les médecins que son mal étoit sans reméde, & que la mort du Roi étoit aussi prochaine qu'inévitable, sçut insinuer à ce Prince de faire un testament; il lui dit que sa sûreté, pendant qu'il vivoit, dépendoit de cette précaution, ainsi que la tranquillité publique, s'il arrivoit qu'il mourût. Pour mieux le lui persuader, il lui représenta que de la vie d'un souverain dépendoit le salut d'un Etat; qu'un successeur & un héritier assûré étoit nécessaire pour prévenir les divisions, les factions & les guerres civiles, qui d'ordinaire donnoient de grandes atteintes à la religion; que le soin qu'il avoit eu jusqu'alors de la maintenir, devoit l'engager à y pourvoir pour l'avenir; qu'il prévoyoit à quels périls le royaume & la religion alloient être exposées, si Marie ou Elisabeth lui succédoient; que quand même leur naissance équivoque ne suffiroit pas pour les exclure du thrône, le danger où la religion seroit alors, devoit les en éloigner; que ce dernier article

Discours de Dudley au roi Edouard VI.

1 Cet endroit est très-fautif dans le texte: on a suivi la correction faite de la main même de Pierre du Puy, qui a eu en sa possession le manuscrit de l'auteur après sa mort.

2 Martin Keïes étoit capitaine de la porte: *Gentleman-porter*.

HENRI II. 1553.

exigeoit toute fon attention. « Mais de combien de mal-
» heurs ne ferions-nous pas menacez, ajoûta-t-il, fi par les ma-
» riages que feroient ces Princeffes, des Princes étrangers ac-
» quieroient des droits fur ce royaume. On verroit fous ces nou-
» veaux maîtres s'établir une nouvelle forme de gouvernement,
» de nouvelles loix, de nouveaux ufages. Un peuple, forcé de
» regler fes mœurs fur les idées d'un Prince étranger, devient
» efclave; on doit s'attendre à voir alors les droits de la na-
» tion abolis, & le nom Anglois éteint: tout enfin vous enga-
» ge, Sire, à prendre des mefures qui puiffent vous garentir
» du reproche qu'on vous feroit avec juftice, d'avoir négligé
» la gloire de Dieu, la vôtre, & le falut de vos fujets. Dieu,
» en établiffant les Rois, ne leur a pas confié le pouvoir fu-
» prême, pour s'en fervir felon leurs caprices; on leur doit
» l'obéïffance, & on ne peut s'en fouftraire, fans enfraindre
» les loix divines; mais les Rois à leur tour font obligez de
» regarder leurs fujets, comme autant de pupilles, dont Dieu
» leur a confié la tutelle. En cette qualité, ils font établis
» pour rendre la juftice à leurs peuples, & pour les garantir
» des maux qui pourroient leur arriver. Ce devoir eft inſépa-
» rable de la dignité Royale; & le Prince qui voudroit s'en
» écarter, s'expoferoit à la vengence de Dieu, puifqu'après
» cette vie, qui paffe comme un fonge, les Rois doivent pa-
» roitre au tribunal du fouverain Juge, pour y recevoir la ré-
» compenfe ou la peine dûë à leurs bonnes ou à leurs mauvai-
» fes actions. Sire, continua-t-il, le duc de Suffolk a trois filles
» qui ont l'honneur d'être parentes de votre Majefté; leur vertu
» égale la grandeur de leur naiffance: élevées dès le berceau
» dans la pieté & dans la faine doctrine, & unies par les nœuds
» du mariage avec des feigneurs Anglois, auffi diftinguez par
» la pureté de leurs mœurs que par leur illuftre origine, on n'a
» à craindre de leur part, ni changement de religion ni allian-
» ce étrangere; il eft donc jufte de les appeller à la fucceffion
» de la couronne, à condition qu'elles s'engageront de ne rien
» innover dans la religion ni dans l'Etat: je fouhaite même
» qu'on exige ce ferment de Jeanne époufe de mon fils; le
» motif qui fera agir V. M. eft moins intereffant pour elle que
» pour tout le Royaume.

Le Roi qui étoit jeune, & né, felon les apparences, pour

bien gouverner, s'il eût vêcu plus long-tems, mais qui étoit accoûtumé dès l'enfance à obéïr à ses tuteurs, & soûmis à toutes les régles qu'on lui prescrivoit, se rendit aux discours du duc de Northumberland. Les motifs de religion firent surtout impression sur l'esprit de ce Prince, qui étoit d'un bon naturel, & avoit beaucoup de pieté. Dans ces circonstances, sentant redoubler la violence de son mal, il fit son testament le 21 de Juin : par ce testament ayant deshérité ses deux sœurs, comme illégitimes, & tous autres prétendans à la succession de la couronne, il institua pour son héritiere Jeanne fille aînée de Henry duc de Suffolk, & au cas qu'elle mourût sans enfans, il lui substitua la seconde, qui avoit épousé le comte de Pembrock. La lecture de ce testament fut faite dans une assemblée des Grands, & il fut confirmé par le suffrage de trente-quatre principaux Seigneurs d'Angleterre. Mais on eut soin de le cacher au peuple, de peur de donner lieu à quelque sédition. Cranmer archevêque de Cantorbery étoit alors absent : comme il étoit important d'avoir la signature d'un Prélat d'une aussi grande autorité, on le manda à la Cour, pour souscrire à cet acte. Il le refusa d'abord, ne croyant pas qu'il fût permis de frustrer de son droit le légitime héritier d'une couronne. Mais le Prélat ayant eu un entretien secret avec le Roi au chevet de son lit, fut si pressé par ce Prince, & si touché des remontrances qu'il lui fit sur le danger qui menaçoit la religion, qu'après une longue contestation il donna enfin son consentement.

Edouard institue pour son heritiere Jeanne fille du duc de Suffolk.

Le Roi mourut le 6 de Juillet. Il n'avoit encore atteint que sa seiziéme année, & n'avoit régné que sept ans. Ce Prince avoit déjà fait éclater plusieurs vertus ; on lui voyoit beaucoup de fermeté d'ame, un grand amour pour la justice, & une extrême passion pour les Lettres ; qualitez qu'un Roi rassemble rarement. Plusieurs ont remarqué, qu'il mourut le même jour, que Henry son pere fit trancher la tête (en l'année 1535) à Thomas Morus ; comme si la mort injuste d'un si grand homme eût dû être expiée par celle du fils même de Henry. Son corps, dont on avoit ôté les entrailles, fut mis dans un cercueil & déposé dans l'Eglise de S. Pierre de Westminster, où il fut gardé, selon la coûtume, par douze gentilshommes, qui le veillerent nuit & jour, sans cierges ni flambeaux, jusqu'à son inhumation.

Mort d'Edouard.

HENRI II.
1553.

Hunſdon, à vingt milles de Londres, dans la province de Hertford, étoit alors le ſéjour de Marie. Dès qu'elle fut informée de la mort de ſon frere, & des deſſeins du duc de Nort-humberland, elle donna ſes premiers ſoins à la ſûreté de ſa vie. Cependant pour éviter les ſoupçons que ſon départ d'Hunſ-don auroit fait naître, elle prétexta qu'un de ſes domeſtiques y étoit mort de la peſte. Elle partit, & après avoir fait en un jour quarante milles, elle arriva au château de Framinghan, de la dépendance de Northfolk. Elle avoit choiſi cette retraite, pour être à portée de s'embarquer, & de paſſer en France, au cas qu'elle fût pourſuivie. Dès qu'elle eut un peu calmé le trouble, que lui avoit cauſé la nouvelle de la mort de ſon frere, & qu'elle eut banni dans cet aſile la crainte dont elle avoit été agitée lorſqu'elle étoit plus près de Londres, elle écrivit à ſes amis & aux principaux de la Nobleſſe. Cette Princeſſe, qui prenoit le titre de Reine par tout où elle paſſoit, eut la ſatisfaction de voir les peuples accourir en foule ſur ſon paſſage, & d'en captiver les cœurs par ſa douceur & par ſa bonté.

Jeanne de Suffolk accepte la royauté malgré elle.

La mort du Roi, cachée dabord par les ſoins de Northumberland, avoit été divulguée de 8 du mois de Juillet. Deux jours après Jeanne de Suffolk fut proclamée Reine. Mais ſoit que ſa conſcience fût agitée de remords, ou qu'elle eût un preſſentiment de ſon malheur, elle n'accepta cette dignité qu'avec répugnance. De Flour, place forte qui appartenoit à Northumberland, à ſept milles de la capitale, elle fut conduite à la Tour de Londres. Les rois d'Angleterre, à leur avenement à la couronne, ont coûtume de s'y rendre d'abord pour y paſſer dix jours : le peuple s'imagine que leurs Rois ne peuvent prendre ailleurs les marques de la dignité royale, & que ce cérémonial eſt eſſentiel. A l'arrivée de Jeanne, le peuple accourut en foule, attiré plûtôt par la nouveauté du ſpectacle, que pour y applaudir. Jeanne, en entrant dans Londres, reçut les clefs de la ville, comme des gages de la royauté; Dudley les lui préſenta accompagné des vingt-quatre Seigneurs, qui compoſoient le Conſeil privé ; leur nombre s'augmente quelquefois ſuivant la circonſtance des temps & la volonté des Rois. Quelque tems après on manda ſecretement le Maire de Londres, & les ſix principaux Conſeillers de la ville ; on les intimida, on les flatta, & on vint enfin à bout de leur faire prêter ſerment à Jeanne.

Le même jour de son entrée dans la Tour, on apporta une lettre de Marie, qui fut lûë dans le Conseil privé : elle mandoit aux Conseillers de la venir trouver, comme heritiere de la couronne, pour lui rendre l'obéïssance qui lui étoit dûë : elle assuroit que presque toute l'Angleterre la réconnoissoit déjà pour Reine legitime. Après qu'on eut fait la lecture de cette lettre, les Conseillers qui favorisoient le parti de Jeanne, voyant que de tous côtez le peuple lui étoit contraire, & que la province de Northfolk avoit prêté serment de fidelité à Marie, craignirent qu'elle ne fût proclamée Reine par le peuple, dont les mouvemens annonçoient une revolte prochaine. Pour la prévenir, ils firent publier une déclaration au nom de Jeanne comme Reine, & y ajoûterent le titre de Chef de l'église d'Angleterre & d'Irlande, titre qu'Henri VIII. avoit pris le premier, & qu'Edouard son fils avoit pris après lui. Cette déclaration faisoit renaître les doutes sur la legitimité de Marie & d'Elisabeth : elle portoit que Marie étoit sortie d'un mariage équivoque, & qu'Elisabeth devoit le jour à une mere impudique, qui pour crime d'adultere avoit eu la tête tranchée. On y soûtenoit que Marie & Elizabeth n'étoient pas proprement sœurs du feu roi Edouard ; que ne l'étant que de pere, les loix du Royaume les excluoient du thrône, quoi qu'elles fussent appellées à sa succession, après la mort d'Edouard, par le testament de Henri, & par un édit publié la trente-cinquiéme année de son regne. Ensuite étoit l'exposé des droits de Jeanne au royaume d'Angleterre, comme fille de la sœur de Henri VIII. Après avoir assuré les peuples de son affection, Jeanne leur récommandoit de lui garder la fidelité, que les sujets devoient à leurs Princes legitimes. Cette déclaration signée par Jeanne, & scellée du sceau du Royaume, avec ces paroles ordinaires, *Que Dieu conserve la Reine*, fut publiée dans la ville de Londres, & jusqu'à cinq lieuës aux environs dans la campagne, par des Herauts, qui auroient été plus loin pour la publier, s'ils n'avoient pas été retenus par le peuple qui commencoit déjà à se revolter.

Déclaration publiée au nom de Jeanne.

Sur la nouvelle que le tumulte s'augmentoit dans toutes les villes, & que tous les esprits étoient disposez à la sédition, le duc de Northumberland leva une armée pour aller au-devant de ces troubles naissans. Malgré le regret qu'il avoit de s'éloigner

Dudley leve une armée.

HENRI II. 1553.

de Jeanne, ne ſçachant à qui confier le commandement des troupes, & ne pouvant ſe repoſer de ce ſoin ſur le duc de Suffolk pere de Jeanne, peu propre à cet emploi, il fut obligé de le remplir lui-même. Il partit donc, après avoir reglé autant qu'il pût les affaires de la ville, & donna de l'argent à pluſieurs prédicateurs, pour décrier publiquement, dans les chaires la cauſe de Marie & d'Eliſabeth, & faire valoir celle de Jeanne. Un des principaux fut Ridley évêque de Londres. On ne recevoit alors de tous côtez que des nouvelles de revolte. Le frere du comte d'Huntingdon, à qui l'on avoit donné une commiſſion de lever quatre mille hommes d'infanterie, n'eut pas ſi tôt ſon nombre complet, qu'il ſe déclara pour Marie, & écrivit à ſon frere de l'imiter; il lui manda que s'il differoit de le faire, il devoit s'attendre à une mort prompte, ou à perir de ſa main même, Cependant le duc de Northumberland ordonna d'armer des vaiſſeaux ſur la côte qui regarde celle de France, pour être prêts à s'oppoſer au paſſage de Marie, ſi elle vouloit s'en fuïr en Flandres, & enfin pour tel autre évenement qui pourroit naître. A peine ces vaiſſeaux furent-ils équipez, qu'ils paſſerent au ſervice de Marie; ce qui contribua beaucoup à l'avancement de ſes affaires: car elle en tira des ſoldats, du canon, & toutes les munitions néceſſaires, & ſe vit en état d'exécuter le deſſein qu'elle forma de marcher contre Jeanne.

Northumberland, avec ſes quatre fils, partit de Londres le 14 de Juillet. Le comte de Warwich, ſon fils aîné, prit les devans avec cinq cens chevaux, pour s'avancer juſqu'à Edwardben. Il ſuivoit ce détachement accompagné de ſon frere, qui étoit maréchal de camp, & des comtes de Northampton & d'Huntingdon. Son armée étoit compoſée de mille chevaux & de huit mille hommes d'infanterie, avec une artillerie nombreuſe & en bon état. Il s'avança juſqu'à Cambridge, environ à dix lieuës de Londres. Après y avoir reſté deux jours, ſe voyant abandonné de la plûpart de ſes ſoldats, il écrivit à Londres au duc de Suffolk, qui ne s'étoit point éloigné de ſa fille Jeanne, & aux Conſeillers d'Etat, de lui envoyer du ſecours. Les Grands prirent cette occaſion pour ſortir de la Tour, ſous prétexte qu'ils avoient à traiter avec Claude de Laval de Bois-dauphin ambaſſadeur de France. Tous, à l'éxception du duc de Suffolk, ſe rendirent chez le comte

de Pembrock. Dans l'aſſemblée qui s'y tint, les opinions furent libres : chacun, en l'abſence du duc de Northumberland, put ſans contrainte déclarer ſon ſentiment ; & l'on prétend que le comte Henri d'Arundel parla en ces termes :

HENRI II. 1553.

Diſcours du comte d'Arundel en faveur de Marie.

« Mylords, & mes chers confreres, ſi le reſſentiment des » injuſtices, que Dudley duc de Northumberland veut faire à » Marie, à vous mêmes, & au Royaume entier, n'avoit pas » penetré tous les cœurs ; s'ils n'étoient pas tous indignez de » l'action qu'il a faite, & allarmez des maux qui nous me- » nacent, j'aurois à craindre d'être ſoupçonné de parler ici, » plûtôt pour me venger des injures particulieres que j'ai re- » çuës de lui, que pour défendre la cauſe publique. Vous vous » rappellez ſans doute avec quelle iniquité Dudley me re- » tint un an entier en priſon, & comment après avoir eſſuyé » de ſa part les traits de la plus noire calomnie, je vis enfin les » ſeules forces de mon innocence & de la verité briſer mes » fers. Vous ſçavez que malgré lui je me ſuis maintenu dans » le rang que j'occupe. Mais ſi le ſouvenir d'un ſi cruel outra- » ge eût pû exciter dans mon cœur le déſir d'une juſte vengen- » ce, ne ſuis-je pas pleinement ſatisfait ? L'autorité publique » ne m'a-t'elle pas vengé, en me rendant à votre illuſtre com- » pagnie, & en me rétabliſſant dans ma premiere dignité ? Il ne » me reſte donc ni reſſentiment ni déſir de vengence. J'ai ſacri- » fié ma haine au répos public, & j'ai ſouvent ſouhaité que ce » qu'il a commis à mon égard, fut le dernier de ſes crimes. » Mais ſi, après avoir preſſé Sommerſet de faire couper la tête » à ſon frere, dont la valeur vous étoit connuë (pour je ne ſçai » quelle jalouſie ſecrete) il a traité indignement & reduit Som- » merſet lui-même aux dernieres extremitez : ſi, pour une conſpi- » ration vraie ou fauſſe dont il l'a accuſé, il a pû le faire périr, » doit-on s'étonner qu'il ait travaillé à perdre un innocent tel » que moi, & qu'aujourd'hui devenu la terreur de tous les » honnêtes gens, il oſe former contre ſa patrie l'entrepriſe la » plus hardie & la plus criminelle ? Eſt-il quelque homme at- » tentif, qui ne voie aujourd'hui quel eſt le but des intrigues, » des ſupercheries, des artifices, & de toute la conduite de » Dudley ? Il eſt manifeſte que ſes deſſeins tendent à renverſer » les Loix, & à dépoüiller des heritiers legitimes de leurs » droits les plus ſacrez, pour ſe rendre maître abſolu de l'Etat,

HENRI II. 1554.

» & exercer fur nous un pouvoir tyrannique. Mais ce qui doit » le plus nous bleffer, eft, qu'il fe fert de nous-mêmes pour » exécuter fes projets, & qu'il ofe nous faire les miniftres de » fes attentats. Nous avons en horreur les parricides que com- » mettent des particuliers, & pour les punir, nous trouvons » toutes les peines trop legeres ; comment donc devons-nous » traiter un tyran, qui ne fe borne pas à tremper fes mains dans » le fang d'une ou de deux perfonnes, mais qui entreprend de » répandre à la fois celui de tant d'hommes, & de les fraper » tous pour ainfi dire d'un feul coup ? Il ne me convient pas » d'examiner le genre de fupplice qui eft dû aux tyrans ; ce » fera affez pour nous de ne nous point rendre, en favorifant » la tyrannie, dignes du châtiment qu'ils meritent.

» Plufieurs ont été jufqu'ici retenus par l'efperance, & un » plus grand nombre par la crainte ; mais nous pouvons au- » jourd'hui parler librement des intérêts de l'Etat. Nous com- » mettrions fans doute le plus grand des crimes, fi par un lâche » filence nous laiffions périr les droits du Royaume & fa li- » berté, que nous devons défendre avec une conftance iné- » branlable : donnons donc notre attention à cette affaire, éxa- » minons-là de concert & fans paffion. Il eft inconteftable » que la couronne appartient à Marie, par les Loix du Royau- » me. Car vous n'ignorez pas quelle eft la force d'un mariage » contracté de bonne foi ; quoi qu'il foit dans la fuite déclaré il- » licite, & qu'il foit caffé, les enfans qui en naiffent doivent toû- » jours être regardez comme legitimes : telle a été la volonté » de Henri pere de Marie, & le Parlement du Royaume l'a or- » donné ainfi. Que pourroit-on objecter ? l'intérêt de la re- » ligion, & le danger de voir nos Reines s'allier à des Prin- » ces étrangers ? Mais quelle imprudence & quel aveuglement » de chercher à fe précautionner contre un mal incertain, tan- » dis que nous voyons nos fortunes & nos vies expofées à un » danger évident ? Avez-vous donc oublié les artifices de Dud- » ley ? Ne vous fouvient-il plus que fous prétexte de la reli- » gion & de l'autorité des Loix, il a fait périr un grand nom- » bre de Seigneurs qui s'oppofoient à fes entreprifes ? J'avouë » que les hommes doivent tout facrifier à la religion ; mais » l'expérience continuelle que nous avons, que fous ce nom » facré, il fe commet fouvent de grands crimes, nous doit

» engager

HENRI II. 1553.

» engager, à ſuivre de près, & à ne pas croire aveuglement ceux » qui ſe ſervent de ce ſpecieux prétexte, pour exécuter leurs » pernicieux deſſeins. Eſt-il poſſible de s'imaginer que la re- » ligion ſoit le guide de celui qui a ſi ſouvent manqué de foi » à ſes amis, à ſon Roi, à ſa patrie, qui a ſoüillé du ſang de » tant d'innocens le regne d'un Prince juſte & clement, dont » il étoit le tuteur, qui enfin a couvert le floriſſant royaume » d'Angleterre d'une éternelle infamie. Défiez-vous, Milords, » & mes chers confreres, de ſes diſcours; c'eſt un renard dange- » reux, c'eſt un loup déguiſé ſous la peau d'une brebis. Il ne » reſpire que la vengence; il ne médite que des violences, » des rapines, des preſcriptions, des meurtres, & tous les » maux enfin inſeparables d'une injuſte domination. Il affecte » de ſe conduire par les principes de la religion, & d'en em- » braſſer la défenſe, tandis que toutes ſes entrepriſes ne ten- » dent qu'à ſatisfaire ſes deſirs ambitieux. Quant au péril qu'on » ſe figure de voir naître des mariages de nos Princeſſes avec » des Princes étrangers, ce n'eſt qu'une vaine terreur pour » nous éloigner de notre devoir. Qu'avons-nous à craindre? » Tels que ſoient nos Souverains, les Loix ne leur donnent » qu'un pouvoir limité, qu'ils ne peuvent jamais étendre au-delà » des bornes preſcrites.

» Mais, Dudley, (car il faut, quoiqu'abſent, que je vous » interroge) qui vous a dit que Marie devoit prendre un étran- » ger pour époux? Il n'en eſt pas encore queſtion; lorſque le » tems d'en parler ſera venu, les principaux Seigneurs du » Royaume, parmi leſquels vous tenez vous-même la premiere » place, diſcuteront alors cette affaire: il vous conviendroit » mieux pour le preſent (puiſque vous ne pouvez conteſter » que Marie ne ſoit la légitime héritiere de la couronne) de » travailler à lui faire rendre la ſoûmiſſion qui lui eſt dûë. Com- » mencez par obéïr: après vous être diſtingué par une prompte » ſoûmiſſion, diſtinguez-vous un jour par un trait de pruden- » ce, en choiſiſſant à la Princeſſe un époux, qui contribue au » bonheur de l'Etat. En attendant, vous ne pouvez mieux af- » fermir la religion, & procurer plus ſûrement la tranquillité » publique, qu'en plaçant la princeſſe Marie ſur un thrône, où » l'appellent les loix de l'Etat, & tous les vœux de la Nation. » Par-là vous épargnerez tout le ſang, qu'il faudra répandre,

HENRI II. 1553.

» si vous prenez une autre voye. Vous auriez pû proposer de » bons moyens, & prendre des résolutions avantageuses pour » la religion & pour l'Etat ; mais aujourd'hui votre mauvaise » conduite vous a plongé dans des difficultez insurmontables ; » c'est donc à nous d'employer la sagesse & la justice, pour » vous châtier des fautes, qu'une criminelle ambition, & un » désir aveugle de régner vous ont fait commettre.

» Je m'adresse à vous maintenant, Milords & mes chers » confreres, j'ai recours à votre prudence & à votre équité. La » circonstance présente exige tout ensemble une grande fer» meté & une parfaite union : ces dispositions sont nécessaires, » si nous voulons préserver le nom Anglois de l'ignominie » dont il est prêt d'être couvert, & si nous voulons éviter le » péril manifeste qui menace nos têtes. Nous ne devons pas » souffrir, que le peuple, bien moins interessé que la Noblesse, » à l'usurpation de la couronne, soit l'auteur d'une salutaire » & noble résolution, qu'il devienne notre guide, que par son » exemple il nous trace le chemin que nous devons suivre, & » qu'il nous oblige, comme malgré nous, à remplir notre de» voir, lui qui ne doit & ne peut se conduire que par notre » autorité. Tout retentit déjà de ses murmures & de ses plain» tes : attendrons-nous que ceux qui sont assujettis à porter les » armes sous nos ordres, nous obligent à combattre sous leurs » drapeaux ? Exposerons-nous nos descendans à s'entendre re» procher, que nous n'avons pas eu assez de cœur pour dé» fendre la liberté, & soûtenir les droits du Royaume, que » notre négligence a mis en danger ? Epargnons cette honte à » la nation Angloise ; prenons les armes pour la justice, pre» nons-les pour la patrie contre son ennemi. Qu'avons-nous à » redouter ? quelles sont les ressources de Dudley ? quelles sont » ses forces ? il ne s'appuye que des nôtres dans l'entreprise » criminelle qu'il a osé former. Que nous faut-il donc faire » dans la conjoncture présente ? Nous devons conserver la gloi» re de la nation, & défendre l'interêt public, avec ces mêmes » forces, dont il a sçû abuser, pour la ruine du Royaume & » pour ses propres interêts. Nous sçavons que tous les gens » de guerre n'ont pris le parti de Dudley que malgré eux, & » à regret ; que déjà une partie l'abandonne, & que tous seront » prêts à se déclarer contre lui, dès qu'ils sçauront que nous

» autons levé l'étendard, pour soûtenir la bonne cause. Faites » donc voir ce que vous pouvez, & sous de si heureux auspi- » ces, travaillez à faire reconnoître Marie pour la légitime hé- » ritiére de la couronne. Par-là vous assûrerez la religion, qui » sera toûjours en péril, tant que l'Etat sera troublé; vous sa- » tisferez tout à la fois à ce qu'exigent de vous votre devoir, » votre conscience, votre dignité, votre honneur.

Le Conseil Privé se declare pour Marie.

A peine eut-il fini ce discours, que le comte de Pembrock prit la parole, pour déclarer hautement & courageusement qu'il étoit de l'opinion du comte d'Arundel; il mit la main sur la garde de son épée, & protesta qu'il étoit prêt de soûtenir cet avis, les armes à la main, contre quiconque feroit d'un sentiment contraire. Toute l'assemblée applaudit à Arundel & à Pembrock, & fut d'avis de faire publiquement proclamer Marie Reine d'Angleterre. Quelques-uns crurent qu'il étoit nécessaire de differer cette proclamation, jusqu'à ce qu'on eût écrit à cette Princesse, & obtenu d'elle le pardon du passé. Mais ceux qui furent d'avis qu'elle se fit sans retardement, & sans aucune condition, l'emporterent sur les autres. On envoya alors à la Tour cent cinquante hommes d'élite, pour s'en rendre maîtres, & pour contraindre le duc de Suffolk à se désister de son entreprise. Ce Seigneur, qui n'avoit aucune force dans l'esprit, se voyant abandonné de tout le monde, s'abandonna aussi lui-même. Enfin n'ayant point d'autre parti à prendre, il promit d'aller trouver les Conseillers du Conseil Privé. Mais avant de faire cette démarche, il entra dans l'appartement de Jeanne, pour l'avertir de se départir de la Royauté, & de consentir à rentrer dans son premier état. Jeanne l'écouta, sans changer de visage, & lui dit: » Je suis plus flat- » tée de cette proposition, que je ne le fus, lorsqu'il me fallut, » malgré moi & par vos menaces, accepter une si haute di- » gnité. J'ai fait sans doute une grande faute, & il m'en a » beaucoup coûté, en vous obéïssant, & en me conformant par- » ticulierement aux idées de ma mere: je suis maintenant les » mouvemens naturels de mon cœur. C'est satisfaire mon in- » clination que de m'obliger à quitter le thrône & à réparer la » faute d'autrui, s'il est vrai qu'une aussi grande faute soit répa- » rable par l'aveu que j'en fais, & par ma seule abdication. » Après avoir parlé ainsi, elle rentra dans son cabinet, plus

Le pere de Jeanne lui dit de renoncer à la Royauté.

Reponse de Jeanne.

HENRI II. 1553.

inquiéte du danger de sa vie, que touchée de la perte de sa couronne.

Le duc de Suffolk se rendit au Conseil, & souscrivit à la résolution qu'on avoit prise. Aussi-tôt le comte de Pembrok publia lui-même le 19 de Juillet dans Londres la délibération du Conseil, par laquelle on donnoit à Marie la qualité de chef de l'Eglise Anglicane. A peine son nom fut-il prononcé, qu'il retentit par toute la ville: le peuple par ses cris redoublez fit éclater tant de joye, que le comte de Pembrock ne put presque achever de s'acquitter de l'emploi dont il avoit été chargé. Suivant l'usage pratiqué en Angleterre dans les grandes réjoüissances, il jetta son chapeau orné de pierreries de grand prix, & se tira enfin avec beaucoup de peine de la foule qui l'environnoit. A l'instant toutes les cloches sonnerent, & le peuple alluma des feux de tous côtez. Les Grands allerent à l'Eglise principale rendre graces à Dieu, & faire des vœux pour Marie. Le duc de Suffolk & quelques autres Seigneurs se rendirent à la Tour: les Dames de la premiere distinction, qui formoient la Cour de Jeanne, eurent ordre de se retirer chez elles; la garnison, mise dans la Tour par le duc de Suffolk, fut tirée de son poste, & la garde de Jeanne & de la Tour fut confiée à Ganden, l'un des principaux membres du Conseil Privé.

La deliberation du Conseil est publiée à Londres & applaudie par le peuple.

Le peuple ayant passé toute la nuit dans les rejoüissances, le comte d'Arundel & Guillaume Paget partirent, pour aller rendre compte à Marie de ce qui s'étoit passé. Cependant les Conseillers donnerent avis à Dudley de tout ce qui s'étoit passé: ils lui manderent de donner son consentement, & de congedier son armée. Le Duc, qui sçavoit feindre, & qui avoit pressenti ce coup, dissimula son chagrin, & loin de paroitre émû à la lecture de cette Lettre, il jetta aussi son chapeau, pour prouver que sa joie égaloit celle du public, & fit aussi-tôt proclamer à Cambridge Marie reine d'Angleterre, dix jours après la cérémonie qu'il en avoit fait faire à Londres pour Jeanne. Son armée se retira, & toute la Noblesse ayant obtenu le pardon, embrassa le parti de Marie. Le duc de Northumberland, abandonné de tout le monde, étoit agité de diverses pensées. Dans l'incertitude où il étoit encore de la resolution qu'il devoit prendre, il songeoit à fuir, lorsque des soldats de la Garde, qui avoient suivi son parti, commandez

Dudley reconnoit Marie pour Reine.

par Jean Gate, vinrent l'arrêter, au moment qu'il prenoit ses bottes : ils lui dirent qu'ils n'agissoient ainsi que pour être purgez par son témoignage même du crime de haute trahison. Sa resistance, & le soin qu'il eut de leur rémontrer, que sa dignité de Général de la cavalerie ne leur permettoit pas de mettre la main sur lui, ne l'éxempterent pas de les suivre; ils l'y contraignirent, & suivant les ordres de Marie, il fut avec son fils, le comte d'Huntingdon, Jean & Henri Gate freres, & Thomas Palmer, mis sous la garde du comte d'Arundel.

Dudley est arrêté.

Dudley entra prisonnier dans Londres, d'où quelque tems auparavant il étoit sorti comme triomphant. Le peuple, qui accourut sur son passage, le chargea d'injures & de reproches, l'appella traitre, & l'accusa d'être cause de la mort du feu Roi. Le comte de Northampton fut aussi amené avec d'autres complices; on eut peine à contenir le peuple, qui les voyant passer, voulut s'en saisir, les assommer à coups de pierres, & les jetter dans la riviere. Jean Cheeke, qui avoit été precepteur du Roi Edouard, homme sçavant, fut arrêté : quelque tems après on le mit en liberté, mais il fut dépoüillé de tous ses biens.

Elisabeth, qui faisoit son séjour dans un palais hors de la ville, informée que Marie avoit été proclamée Reine, & se trouvant interessée à cette révolution, alla au-devant de sa sœur pour lui marquer la joie qu'elle avoit de son avénement à la couronne. Elle passa donc à Londres le 29 de Juillet, avec 500 cavaliers, & s'avança jusqu'où étoit la Reine, qui s'étant arrêtée le premier d'Août à six milles de cette ville, congédia la plus grande partie des troupes qui l'accompagnoient. Elle entra enfin dans la capitale, escortée des premiers Seigneurs & des premieres Dames du royaume, qui avoient été au-devant d'elle, & qui la suivirent jusqu'à la Tour. Comme elle y entroit, Thomas Howard de Nortfolk, Courtenay, la veuve de ce duc de Sommerset, qui avoit eu depuis peu la tête tranchée, Cudbert Tunstall évêque de Durham, & Estienne Gardiner évêque de Wincester, se jetterent à ses genoux. Ils étoient tous prisonniers depuis long-tems; Nortfolk l'étoit, parce que Henri VIII. ayant sur la fin de ses jours fait couper la tête au fils de ce Seigneur, craignoit que le pere ne vengeât sa mort; il appréhendoit aussi que Courtenay, pour venger son pere, à qui l'on avoit tranché la tête, n'excitât des

HENRI II. 1553.

troubles : des affaires de religion étoient le crime des évêques de Wincefter & de Dursham ; ce dernier étoit encore foupçonné d'avoir donné lieu à une fédition arrivée fous le regne d'Edouard. L'évêque de Wincefter, au nom de tous les autres, harangua la Reine, & en obtint pour lui & pour eux le pardon & la liberté. Courtenay fut prefque auffi-tôt fait comte de Devonshire par la Reine, & en fut dans la fuite fort confideré[1]. L'évêque de Wincefter fut élevé à la dignité de Chancelier, quoiqu'il eût foufcrit à l'avis touchant le divorce de Catherine mere de Marie, & qu'il eût même fait imprimer des livres pour la défenfe de la caufe de Henri VIII.

La Reine, après avoir refté dans la Tour jufqu'au 7 d'Août, fut conduite par eau au palais de Richmond, à deux lieuës de la ville. On n'avoit point encore parlé de religion ; le peuple accoûtumé à la doctrine des Proteftans, fut fur le point de jetter des pierres à un prédicateur Catholique, qui prêchoit dans l'églife de S. Paul, & qui y débitoit des fentimens contraires à la Réforme. Un Religieux, prêt de célébrer la Meffe dans l'églife de S. Barthelemi, fut expofé aux mêmes violences ; mais ceux qui exciterent ce tumulte furent enfuite punis par le Magiftrat : la Reine déclara par un édit, qu'elle vouloit vivre dans la religion de fes ancêtres, avec défenfe néanmoins aux prédicateurs de parler contre la doctrine reçuë.

Cependant on avoit déjà éxactement inftruit le procès des Conjurez, & le 20 d'Août on les avoit transferez à Weftminfter, pour y fubir l'interrogatoire. Le duc de Northumberland, interrogé par fes Juges, leur répondit qu'il n'avoit agi que fuivant les déliberations du Confeil privé ; mais fon excufe ne fut point reçuë, & il fut condamné à mort, comme criminel de haute trahifon. Lorfqu'on lui eut prononcé fon arrêt, il pria qu'on adoucît le genre de fa mort, & qu'on pardonnât à fes enfans en faveur de leur âge ; il demanda enfin, pour confolation, la liberté de parler à quelque Théologien, & de s'entretenir des affaires de l'Etat, avec quatre des principaux Seigneurs.

Dudley eft condamné à mort.

1 Il fut même propofé pour avoir l'honneur de l'époufer, comme on le verra plus bas. On peut croire que la maifon de Courtenay d'Angleterre, defcend des cadets mâles de celle de Courtenay, mais non de la branche aînée, dont Pierre de France, feptiéme fils de Louis le Gros, époufa l'heritiere nommée Elizabeth ; dont font iffus quatre Empereurs d'Orient, & qui fubfifte encore aujourd'hui en France.

Le comte de Northampton, qui fut ensuite interrogé, dit qu'il n'avoit exercé aucune charge publique pendant les troubles, que tant qu'ils avoient duré, il s'étoit occupé à la chasse, & qu'il n'avoit jamais eu part aux désordres de l'Etat. Mais comme il étoit prouvé qu'il avoit suivi le parti de Dudley, il fut aussi condamné à mort. Après sa condamnation, on prononça celle du comte de Warwich, fils aîné du duc de Northumberland, qui voyant que ses Juges, sans avoir égard à son âge, mesuroient la grandeur de la peine à celle du crime, reçut l'arrêt de sa mort avec une grande constance, & demanda pour toute grace que ses dettes fussent payées : car par une loi d'Etat, tous les biens de ceux qui sont condamnez pour crime de haute trahison, sont confisquez sans aucune charge de dettes. Ces criminels furent aussi-tôt ramenez à la Tour. Le lendemain André Dudley frere du Duc, Jean Gate capitaine des Gardes, (soupçonné d'avoir le premier sollicité Edouard d'adopter Jeanne, pour favoriser Dudley) Henri Gate son frere, & enfin le chevalier Thomas Palmer, furent aussi condamnez à mort.

HENRI II. 1553.

Le 22 d'Août, Dudley, qui avoit communié deux jours auparavant, fut conduit au supplice. Nicolas Heath, nommé depuis à l'archevêché d'York, l'engagea à confesser son crime, & à demander pardon de ses fautes. Dans le discours que le Duc adressa au peuple à ce sujet, il exhorta tous ceux qui étoient présens à suivre la religion ancienne, & à rejetter la nouvelle, comme la source de tous les malheurs arrivez à l'Angleterre depuis trente ans ; il leur représenta sur tout, qu'il falloit bannir du Royaume, comme seditieux, ceux qui la prêchoient, si les Anglois vouloient se rendre agréables à Dieu, & assurer la tranquilité de l'Etat ; qu'au fond du cœur il ne s'étoit jamais éloigné de la religion ancienne ; qu'il en prenoit à témoin son ami l'évêque de Wincester ; (ce prélat, à sa priere, ne l'avoit point quitté, & étoit alors à côté de lui) mais qu'aveuglé par son ambition, la circonstance des tems avoit reglé ses démarches ; que la sincerité de son repentir égaloit l'énormité de ses fautes ; qu'il voyoit, sans murmurer, l'appareil de sa mort ; & qu'il reconnoissoit l'avoir meritée. Après avoir parlé ainsi, il pria l'assemblée d'adresser pour lui des prieres à Dieu, & il se prépara à mourir. Le bourreau l'ayant prié de lui pardonner sa mort, lui trancha la tête.

Dudley est conduit au supplice.

HENRI II. 1553.

Le difcours de Dudley fit des impreffions diverfes fur l'efprit de ceux qui étoient préfens; il leur parut étonnant qu'il fe fût déclaré contre une religion, qu'il avoit fuivie pendant feize ans, & dont il fembloit n'avoir eu en vûë que le foûtien, en déterminant Edouard à deshériter fes fœurs. La plûpart ont écrit que ce Seigneur artificieux, & attaché à la vie, s'étoit flatté de faire changer fon fort, en affûrant qu'il n'avoit été Proteftant que par ambition; mais qu'il s'étoit enfuite repenti de cette déclaration, lorfqu'il avoit vû qu'elle ne produifoit rien. On l'avoit foupçonné d'avoir donné au Roi un breuvage empoifonné: quoique les conjectures en fuffent affez fortes, il n'en fut point queftion dans fon procès; les juges, en l'inftruifant, chercherent plûtôt à punir la confpiration tramée contre Marie, qu'à venger la mort d'Edouard. Jean Gate & Palmer fubirent après lui le même fupplice: les autres criminels refterent dans la prifon; la mort de quelques-uns fut differée, & l'on fit entrevoir aux autres l'efpérance de leur grace. André Dudley, Jean & Henry Gate freres, furent élargis deux jours après. La condamnation de mort prononcée contre Henry Gate, qui vêcut jufqu'à l'année 1580, produifit fur lui un effet fingulier & furprenant: fes cheveux & fa barbe devinrent tout blancs, dans la nuit qui fuivit le jour de fon arrêt.

Pierre Martyr Vermilio ou Vermili [1], theologien, que fa doctrine avoit rendu auffi célébre parmi les Proteftans qu'odieux au parti contraire, étoit alors à Oxford. Auffi-tôt qu'Edouard fut mort, on lui fit défenfe de fortir de fa maifon, & d'en rien détourner. Il écrivit à fes amis, pour leur repréfenter le danger qui les menaçoit, & pour fe plaindre qu'on violoit la foi publique, par ce procedé injurieux à la mémoire du feu roi Edouard, qui l'avoit attiré en Angleterre. Ayant enfin eu la liberté de quitter Oxford, il fe rendit à Londres, où il fe mit fous la protection de l'Archevêque de Cantorbery fon éleve & fon unique appuy. On difoit publiquement que ce

1 Il étoit né à Florence: il changea fon nom de Vermili, en celui de Martyr. Il fut d'abord chanoine régulier de S. Auguftin, & fe rendit fi habile dans la connoiffance des langues Grecque & Hebraïque, & dans la Theologie, qu'il fut confideré comme le premier homme de fon ordre, & en même tems comme un des plus grands prédicateurs d'Italie. Il embraffa à Naples la religion Proteftante, & s'acquit une grande réputation par fes ouvrages. Il fe trouva au colloque de Poiffy en 1561. L'auteur en parlera encore dans la fuite.

Prelat

Prélat étoit déja chancelant, & que la nouvelle ſituation des affaires avoit changé ſa religion. Mais par un écrit qu'il publia le 5 de Septembre, il ſe juſtifia, & fit connoître qu'il étoit prêt de ſoûtenir tout ce qu'Edouard avoit fait par ſes conſeils, au ſujet de la religion, comme conforme à la parole de Dieu & à la doctrine des Apôtres. Ayant été affermi dans cette réſolution par Vermili, il le pria de le ſeconder. Mais ſans s'arrêter à la diſpute & à la diſcuſſion, on en vint à la violence. Peu de tems après les Archevêques de Cantorbery & d'Yorck, les Evêques de Londres, de Worcheſter, & quelques autres furent mis en priſon, & remplacez par d'autres; on leur faiſoit un grand crime de s'être déclarez dans leurs ſermons contre Marie, avant qu'elle fût proclamée Reine. Hugue Latimer, qu'Edouard avoit tiré de la priſon, où Henry ſon pere l'avoit fait mettre pour cauſe de religion, y fut remis avec eux. Le Conſeil fut long-tems à décider du ſort de Vermili, accuſé d'avoir fait en Angleterre un grand tort à la religion Catholique. De l'avis général, il fut ordonné que, puiſqu'il étoit venu en Angleterre ſous le ſceau de la foi publique, il ſeroit renvoyé, ſans ſubir aucune peine, avec ceux qui l'avoient accompagné; il partit donc avec Bernard Ochino pour Anvers; de-là il ſe rendit à Cologne, & enſuite à Straſbourg, d'où il étoit venu.

HENRI II. 1553.

Après ces jugemens, la Reine quitta Richmond, & revint à la Tour. Son départ fut précedé des funerailles de ſon frere, qu'elle avoit fait faire à Weſtminſter, ſelon les cérémonies ordinaires, malgré la répugnance des Evêques qui l'accompagnoient, & qui lui avoient repréſenté, qu'il n'étoit pas permis de faire des prieres publiques, ni de célébrer des Meſſes, pour un Prince qui étoit mort hors du ſein de l'Egliſe. Leurs remontrances, qu'elle n'écouta point alors, lui firent depuis une telle impreſſion, qu'elle défendit qu'on priât Dieu pour ſon pere Henry VIII. auteur du ſoulevement contre le Pape.

Marie defend de prier Dieu pour ſon pere.

Le dernier de Septembre elle ſortit de la Tour, & retourna à Weſtminſter, pour faire ſon entrée dans la ville le jour ſuivant, ſelon l'ancienne coûtume, & prendre les marques de la Royauté. Cette cérémonie fut faite avec une grande pompe. La marche de la Reine étoit ſuivie & précedée de plus de cinq cens des premiers ſeigneurs du Royaume; deux d'entre eux

Son entree à Londres.

HENRI II. 1553.

repréſentoient les ducs de Normandie & de Guyenne, provinces de France, ſur leſquelles l'Angleterre prétend avoir des droits. Le lendemain la Reine arriva accompagnée d'Eliſabeth ſa fœur & d'Anne de Cleves, qui avoit été femme de Henry VIII. & repudiée peu de tems après ſon mariage. Un grand nombre de femmes de condition & les Ambaſſadeurs des Princes étrangers étoient à la ſuite de ce pompeux cortege, qui paſſa ſous les arcs de triomphe qu'on avoit élevez dans la ville, où la Reine fut reçuë au milieu des acclamations publiques. Les Florentins & les Genois ſe diſtinguerent par la magnificence des arcs de triomphe qu'ils avoient dreſſez, avec des inſcriptions en l'honneur de Marie, & qui repréſentoient la Juſtice & la Religion rappellées par elle en Angleterre.

Cérémonie de ſon couronnement.

Elle entra dans l'Egliſe, vêtuë d'un manteau de ſoye de couleur de pourpre, porté par le premier gentilhomme de la chambre & par la femme du duc de Nortfolk: l'évêque de Durham la ſoutenoit à droite, & le comte de Shropphire à gauche. Sa ſuite étoit compoſée d'Eliſabeth ſa fœur, d'Anne de Cleves, & d'environ ſoixante & dix des plus grandes Dames du Royaume, vêtuës de manteaux de ſoye doublez de martres-zibelines, avec des couronnes ſur la tête. On voyoit marcher par ordre, & ſelon leur rang, les Ducs, les Comtes, les Marquis, & les autres Grands. Enfin la Reine fut placée par l'évêque de Winchefter, accompagné de dix autres Prélats, ſur une eſtrade dreſſée dans l'Egliſe. Après l'avoir montrée au peuple: Voici, dit-il, en s'adreſſant à l'aſſemblée, la vraye Reine. En même tems il demanda, ſi on ne la reconnoiſſoit pas pour la légitime héritiere du Royaume : les applaudiſſemens & le bruit confus des voix prouverent aſſez qu'on la reconnoiſſoit pour telle. La Reine deſcendit alors, pour aller à l'autel faire le ferment que les Rois ont coûtume de faire. Cette cérémonie fut ſuivie d'un ſermon, que prononça l'Evêque ſur l'obéiſſance dûë aux Rois par leurs ſujets. Dès qu'il fut fini, la Reine quitta ſon manteau & ſa robe, & ſe proſterna au pié de l'autel, où elle fut ointe de l'huile ſacrée. On la couronna enſuite de trois differentes couronnes, dont la derniere lui reſta ſur la tête. La Reine, ſacrée & couronnée, remonta encore ſur la même eſtrade, après qu'on eut chanté le *Te Deum*. Auſſi-tôt l'évêque de Winchefter lut une déclaration de la Reine, par laquelle elle

pardonnoit tout le paſſé. Alors il s'approcha le premier de la Reine pour lui rendre la ſoûmiſſion ordinaire; l'uſage eſt de baiſer la jouë gauche. Le comte de Nortfolk, au nom des Ducs du Royaume, le marquis de Wincheſter pour les Marquis, le comte d'Arundel pour les Comtes, & enfin les autres ſeigneurs d'Angleterre, ſuivirent pour faire la même ſoûmiſſion. Toutes ces cérémonies étant achevées, on célébra la Meſſe: la Reine, après l'avoir entenduë, retourna avec le même ordre & la même pompe au palais, où l'on avoit préparé un grand repas. Eliſabeth ſa ſœur, & Anne de Cleves étoient aſſiſes au deſſous d'elle, & un peu plus bas l'évêque de Wincheſter qui avoit fait la cérémonie. HENRI II. 1553.

Pendant le repas, Democh, homme de grande naiſſance, & né chevalier d'honneur des Rois d'Angleterre, entra dans la ſale du feſtin, armé & monté ſur un cheval, & fit publier par un heraut, qu'il reconnoiſſoit Marie pour vraye & légitime héritiere du Royaume; que s'il étoit quelque téméraire, qui osât dire le contraire, il étoit prêt à ſe battre en duel contre lui. Ayant auſſi-tôt jetté ſon gand par terre en ſigne de défi, il fit deux ou trois fois le tour des tables, & s'arrêta enfin devant la Reine pour la ſaluer: elle prit une coupe d'or, but à ce cavalier avec un air de bonté, & lui fit preſent de la coupe, après l'avoir vuidée. Il quitta ſa lance pour la recevoir, & ſortit de la ſale avec ce preſent. On leva les tables, & la Reine, après s'être entretenuë quelque tems avec les Ambaſſadeurs des Princes étrangers, ſe retira dans ſa chambre. Ces Ambaſſadeurs étoient celui de l'Empereur, celui de Ferdinand Roi des Romains, celui de Maximilien roi de Bohême, Jean Micheli ambaſſadeur de la Republique de Veniſe, & Jean-Bâtiſte Ricaſoli évêque de Cortone, Envoyé de Côme duc de Florence.

Après qu'on eut achevé toutes les cérémonies qui regardoient le ſacre de la Reine, on convoqua à Londres l'aſſemblée du Parlement pour le mois d'Octobre ſuivant. Pluſieurs édits, faits ſous le regne de Henry & d'Edouard, y furent revoquez: l'on en confirma néanmoins quelques-uns. On commença par annuller la ſentence du divorce de Henry & de Catherine d'Arragon: leur mariage, & les enfans, qui en étoient nez, furent déclarez légitimes; déclaration, qui attaquoit indirectement celui d'Anne Boulen *, & ſembloit confirmer Convocation du Parlement.

* ou Bollen.

HENRI II. 1553.

l'illégitimité de la naiſſance d'Eliſabeth. L'on abolit les loix, qui avoient été portées touchant la diſcipline Eccleſiaſtique, ſous Edouard, & on régla que les Prêtres mariez qui ne voudroient pas ſe ſéparer de leurs femmes, & qui refuſeroient de faire pénitence, ſeroient interdits & privez de tous revenus Eccleſiaſtiques; que ceux qui s'en étoient ſeparez, ou qui, après la mort de leurs femmes, avoient vêcu régulierement, rentreroient dans leurs fonctions, ſans cependant joüir d'aucuns biens de l'Egliſe. Beaucoup d'Evêques ſe trouverent par-là obligez d'abdiquer leur dignité; & pluſieurs qui en avoient été dépoüillez par Henry VIII. furent rétablis par la Reine. On abolit auſſi une loi de Henry VIII. laquelle défendoit, ſous peine d'être traité en criminel de haute trahiſon, de parler contre la réformation de la diſcipline Eccleſiaſtique établie par le Roi, contre la Suprematie, & contre tout ce qui pouvoit la concerner, ou enfin de révoquer en doute les édits rendus à ce ſujet. Le titre de chef de l'égliſe Anglicane fut aboli. On rétablit dans leurs dignitez & dans tous les droits de leur naiſſance le duc de Nortfolk & Renauld Poole *, qui ſelon les loix du Royaume, ne pouvoient ni heriter ni teſter, pour avoir été accuſez du crime de haute trahiſon.

On ſonge à marier la Reine.

Ces affaires étant reglées, on ne s'occupa que du choix d'un mari pour la Reine. Elle avoit juſques-là montré beaucoup de répugnance pour le mariage, ſoit que cette diſpoſition lui fût naturelle, ſoit qu'elle lui vînt alors de ſon âge trop avancé; car elle avoit déjà quarante ans: d'ailleurs elle n'étoit pas aſſez belle, pour pouvoir ſe flatter d'avoir un mari qui l'aimât. Enfin ſoit qu'elle fût ſollicitée par ſes miniſtres, ſoit qu'elle fût déterminée par la néceſſité des affaires préſentes, elle ſongea ſérieuſement à ſe marier; parce qu'elle avoit à craindre que la foibleſſe de ſon ſexe ne lui attirât le mépris de ſes ſujets; ſans compter qu'elle n'étoit pas encore bien affermie ſur ſon thrône, & que ſon Royaume étoit encore agité de quelque reſte de factions. Le prince Philippe d'Eſpagne fils de l'Empereur, Renaud Poole Cardinal, & Mylord de Courteney étoient les trois maris qu'on lui propoſoit. L'éclat de la naiſſance & l'amour de la patrie rendoit ces deux derniers recommandables, & l'on eſpéroit que ſous l'un ou l'autre on pourroit conſerver

* Le cardinal Polus.

la liberté, & les privileges de la Nation. On confideroit fur-tout, que Poole, né de la fille de George duc de Clarence, frere d'Edoüard IV. étoit parent de la Reine ; qu'outre cet avantage, il avoit une grande probité, de très-bonnes mœurs, beaucoup de douceur & de prudence. Courteney avoit pour lui la jeuneffe, & des manieres polies, qui le rendoient agréable à la Reine. Il étoit auffi defcendu des Rois d'Angleterre, & tiroit fon origine de la fœur de la mere de Henry VIII. Mais on ne pouvoit fe guérir des foupçons que l'on avoit, qu'il favorifoit le Proteftantifme. Enfin on fe rendit aux fentimens de ceux qui repréfenterent, que le roïaume agité demandoit un roi puiffant, qui fçût reprimer les mouvemens domeftiques, & qui fût en état de réfifter aux Francois, qui, depuis peu maîtres de l'Ecoffe, étoient des voifins à redouter par mer & par terre. La Reine, qui avoit beaucoup d'ambition, fe laiffa aifément perfuader par ces raifons, & confentit de prendre pour mari Philippe prince d'Efpagne, que l'on difoit devoir époufer fa coufine germaine, fille d'Emmanuel roi de Portugal & d'Eleonore d'Autriche.

Le pape envoye en Angleterre Commendon.

Cependant la Reine, dans la réfolution de rétablir en Angleterre la religion de fes ancêtres, avoit fecretement donné des ordres à Poole, & l'avoit inftruit de fa volonté & de fes deffeins. Mais le pape entrevoyant de grandes difficultez, jugea à propos de fufpendre le départ de Poole, en qualité de Légat en Angleterre, & d'y envoyer auparavant, pour connoître l'état des chofes, Jean-François Commendon, qui étoit Camerier du Pape, & qui fut depuis Cardinal, perfonnage d'un efprit auffi vif que pénétrant. Dans les entretiens fecrets qu'il eut avec la Reine, il reçut d'elle un acte figné de fa main, par lequel elle promettoit l'obéïffance au S. Siége, & demandoit que le royaume fût relevé de l'interdit. Pour obtenir cette grace, elle affura le Légat qu'elle envoyeroit au Pape une magnifique ambaffade, auffi-tôt que fon royaume feroit paifible. Commendon retourna à Rome chargé de cet acte. Peu de temps après le cardinal Poole fut nommé Légat, & partit avec un plein pouvoir de traiter de la paix entre l'Empereur & le roi de France. Il étoit encore en Italie, lorfqu'il écrivit à la Reine le 13. d'Août, de Magufano dans les terres de Verone, près du lac de Garde. Il la loua de fon amour pour la religion & de fon attachement au S. Siége & l'exhorta à perfeverer

HENRI II. 1553.

dans ces pieux ſentimens. Outre le pouvoir de négocier la paix, dont on ſçavoit qu'il étoit chargé, il avoit des ordres ſecrets, qui regardoient l'état préſent de l'Angleterre. Ces deux commiſſions n'avoient été reünies enſemble, que pour cacher par l'une le myſtere de l'autre. L'Empereur qui l'avoit découvert, ou par ſa pénétration vive & naturelle, ou par les lumieres de ſes miniſtres, avoit fait connoitre au cardinal Dandino, que le Pape lui avoit envoyé pour traiter de la paix, que par des raiſons juſtes & fortes, le départ de Poole ne pouvoit contribuer au bien Public. Le cardinal Dandino à ſon retour d'Allemagne avoit écrit au cardinal Poole, quels étoient les ſentimens de l'Empereur. Poole s'étoit déja mis en chemin par les ordres du Pape, & avoit fait annoncer ſon arrivée à l'Empereur par Florebello qu'il lui avoit envoyé. A peine le Cardinal fut-il arrivé ſur les frontieres du Palatinat, que Diego de Mendoſe, dépêché de la Cour de Vienne, l'obligea de s'en éloigner, & de prendre la route de Dillingen, ville de la dépendance de l'évêque d'Ausbourg ſur le Danube, pour y attendre ce que l'Empereur avoit à lui dire.

1554. L'Empereur empêche le cardinal Poole d'aller en Angleterre.

La crainte que la préſence du cardinal Poole, né du ſang royal, & fort en crédit dans ſon pays, ne fût un obſtacle au mariage preſque conclu, avoit engagé l'Empereur à en agir ainſi; c'eſt pour cela qu'il ne voulut point conſentir à l'entrée de Poole en Angleterre, que le mariage de Philippe ſon fils avec la Reine ne fût entierement achevé. Pour aſſûrer cette alliance il envoya en Angleterre, ſur la fin de l'année, une magnifique ambaſſade. Lamoral, comte d'Egmont, qui en étoit le chef, étoit accompagné de Jean de Lallain & de Jean de Montmorency ſeigneur de Courrieres. Les ambaſſadeurs entrerent dans Londres à la fin du mois de Février, & conclurent l'affaire quelques jours après leur arrivée; aux conditions, que la cérémonie du mariage ſeroit célébrée auſſitôt qu'il ſeroit poſſible; que Philippe prendroit les titres du Royaume & des Provinces de ſa femme, & qu'ils auroient l'un & l'autre le même pouvoir dans l'adminiſtration des affaires, ſans néanmoins préjudicier aux privileges & aux coûtumes du Royame; que la Reine auroit ſeule la liberté de nommer aux bénéfices, de donner des graces, & de diſpoſer des charges; qu'elle auroit auſſi part dans tous les Royaumes &

Conditions du mariage de Marie avec le Prince Philippe fils de l'empereur.

toutes les Seigneuries que Philippe son mary possédoit; qu'au cas qu'elle lui survêcut, il lui seroit fait pour son doüaire une pension de 60000 l. par an, comme autrefois à Marguerite d'Angleterre, veuve de Charle de Bourgogne, au payement de laquelle somme l'Espagne s'engageroit pour 40000 liv. & la Flandre avec les autres provinces des Pays-Bas, pour 20000 liv. Pour prévenir les discussions & les troubles, on convint que les enfans mâles, qui naîtroient de ce mariage, succederoient à la couronne d'Angleterre, & qu'ils succederoient encore à tous les états que l'Empereur tenoit dans les Pays-Bas & en Bourgogne; Et que Dom Carlos né du premier mariage de Philippe, succederoit à tous les Etats & droits appartenans actuellement, tant en Italie qu'en Espagne, ou à Philippe son pere, ou à l'Empereur son ayeul, ou à Jeanne sa bisayeule; & qu'à raison de ces biens, il seroit obligé de payer la somme de 40000 l. Que s'il ne naissoit que des filles de ce mariage, l'aînée succederoit à tous les états de Flandre, à condition, que du consentement & de l'avis de Charle son frere, elle choisiroit un mary en Angleterre ou en Flandre; qu'au contraire, si sans l'aveu de son frere, elle en prenoit un ailleurs, elle seroit privée de la succession de la Flandre, & que Charle & ses héritiers y seroient maintenus dans leurs droits; que néanmoins elle & ses sœurs seroient dotées selon les loix & les coutumes des lieux: Que s'il arrivoit que Charle ou ses successeurs mourussent sans héritiers, en ce cas celui ou celle qui naîtroit de ce mariage, hériteroit de tous les Etats de l'un & de l'autre, tant de Flandre que d'Espagne, & de toutes les principautez d'Italie, & que ce successeur seroit obligé de conserver les droits, les privileges, les immunitez & les coutumes de chaque Royaume: Qu'il y y auroit entre l'Empereur, Philippe & ses héritiers, la Reine, ses enfans & leurs hoirs, & enfin entre les Royaumes & les Etats des uns & des autres, une amitié ferme & constante, une intelligence & une union perpetuelles & inviolables; que les traitez faits à Westminster en 1543. & quatre ans après à Utrecht le 16 de Janvier, seroient renouvellez & confirmez.

Conspiration à l'occasion de ce mariage.

Le bruit de ce mariage, qui se répandit, fit beaucoup murmurer le peuple, & l'Angleterre fut à cette occasion agitée de nouveaux troubles. Pierre Carew & Thomas Wiat, qui s'en déclarerent les Chefs, firent part de leurs desseins au duc

HENRI II. 1554.

de Suffolk, encore prisonnier, & qui, sous prétexte de maladie, avoit obtenu sur sa parole la liberté d'habiter sa maison, pour changer d'air. Avant de faire éclater leurs projets, ils crurent devoir attendre l'arrivée de Philippe, s'imaginant qu'en prenant les armes alors, ils seroient réputez défenseurs de la liberté de la patrie, contre la domination d'un Prince étranger, & non pas rebelles à leur Reine. Cependant Carew, qui croyoit qu'il étoit dangereux de differer, leva secretement des gens de guerre dans le Pays de Cornoüaille. Mais la Cour d'Angleterre en ayant eté informée plûtôt qu'il ne pensoit, il passa promptement en France, ne pouvant se refugier ailleurs.

Wiat, qui avoit part à cette entreprise, la voyant découverte, n'avoit plus que son courage pour ressource. Il engagea les peuples de Kent, payis voisin de la France, à se soulever, en leur représentant que la Reine, séduite par de mauvais conseils, alloit réduire l'Angleterre à la servitude, & exposer la religion à de grands périls, par son mariage avec un Prince étranger. La Reine fit choix du duc de Suffolk pour marcher contre lui. Mais ce duc effrayé par les remords de sa conscience, s'étoit retiré, & étoit allé dans la province de Warwick, où il ne put réussir à faire prendre les armes aux peuples; & tenta encore vainement de faire reconnoître pour Reine Jeanne sa fille. Enfin la Reine chargea le comte de Huntington d'aller, avec une troupe de cavalerie, poursuivre cet homme si attaché à lui nuire, & déja jugé criminel de haute trahison. Le duc de Suffolk, qui se vit alors abandonné de tout le monde, distribua son argent à ses gens, & se livra à la foi d'un payisan qui le trahit, ou par crainte, ou par interêt.

Succès de Wiat chef des Conjurez.

Sur la fin du mois de Janvier, le comte de Nortfolk eut ordre de s'avancer contre Wiat. Dès qu'il fut sur le pont de Rochester, à la vûë de son ennemi, ses troupes l'abandonnerent, & il lui fallut prendre la fuite: après avoir perdu tout son canon & tous ses bagages, il eut le malheur d'être pris en fuyant. Mais Wiat aussi-tôt lui donna la liberté, & le pressa fort de se déclarer lui-même chef d'une aussi juste guerre: il lui dit que s'il vouloit pourtant retourner auprès de la Reine, il le prioit d'assurer Sa Majesté, qu'il n'avoit point pris les armes contre elle; qu'il n'avoit eu pour but que la défense

de la liberté de la patrie, contre les entreprifes des etrangers. Wiat énorgueilli de ce fuccès, refolut d'aller droit à Londres, avec fes troupes, qui confiftoient en quatre mille hommes. A la nouvelle de fon arrivée, les ambaffadeurs de l'Empereur, pour appaifer la fédition, & pour échaper au péril qui les menaçoit, s'embarquerent, & fortirent du port le premier de Février. La Reine fe rendit le même jour à Londres. A peine y fut-elle arrivée, qu'elle convoqua tumultuairement une affemblée du peuple. Après avoir fortement invectivé contre Wiat, elle fit fçavoir quels étoient les deffeins de ce rébelle, & ce qu'elle avoit refolu de faire. Elle dit qu'elle ne s'étoit conduite dans l'affaire de fon mariage, que par les avis des Grands de l'Etat; qu'elle avoit paffé les plus beaux jours de fa vie dans le Celibat; qu'elle avoit peu d'envie d'en fortir, & que fi les Etats du Royaume jugeoient qu'il fût avantageux qu'elle ne fe mariât point, elle confentoit volontiers à fe paffer de mary; qu'elle feroit touchée de la plus vive douleur, s'il étoit vrai que fon mariage dût faire le malheur de l'Etat, & allumer dans fon fein une guerre pernicieufe & fanglante; qu'elle demandoit que l'on ne s'écartât point de l'obéïffance & de la fidelité, & que l'on parût enfin difpofé à la venger de la perfidie des rebelles. Que cette vengeance furtout devoit être l'ouvrage de ceux qui l'avoient proclamée Reine, & qui d'un commun confentement l'avoient reconnuë pour heritiere legitime de fon pere & de fon frere.

Marie convoque une affemblée du peuple.

Pour rendre odieux Wiat, déjà déclaré traitre par la voix d'un Heraut, on lut publiquement les demandes qu'il avoit eu l'audace d'envoyer à la Reine. Par le premier article, il demandoit que Sa Majefté fût remife à fa garde, avec pouvoir de décider de fon mariage, & d'arrêter & punir fes Miniftres. La Reine s'étant affurée de l'obéïffance de fes fujets, par la publication des propofitions de ce rebelle, fit prendre les armes à cinq cens hommes, la plûpart étrangers : les uns furent placez à la porte du pont de la Tamife, & les autres furent diftribuez dans la ville. Trois jours après, elle promit de pardonner indiftinctement à tous ceux qui avoient fuivi le parti des Conjurez, pourvû qu'ils miffent bas les armes; & elle déclara qu'elle donneroit une récompenfe à quiconque lui ameneroit Wiat prifonnier.

Henri II. 1554.

Ce rebelle, loin de s'épouvanter de ces menaces, efperoit au contraire venir à bout de fes deffeins fans coup férir. Dans cette confiance il s'avança jufqu'à la porte du pont. Mais contre fon attente l'entrée lui ayant été refufée, il paffa la riviere à douze milles au-deffus de Londres, & s'étant approché d'une autre porte de la ville, où Courtenay étoit en faction, il demanda qu'on la lui ouvrît comme à un ami. Wiat avoit laiffé fes troupes dans un lieu peu éloigné : les foldats, en l'abfence de leur Chef, s'étoient couchez dans une prairie, & ne fe tenoient aucunement fur leurs gardes. Tandis que Courtenay & Wiat difputoient enfemble, le comte de Pembrock, à la tête de quelques troupes d'élite, fortit de la ville par une autre porte, & chargea les ennemis en queuë fi à propos, qu'il les mit en déroute. Courtenay en même tems voyant Wiat abandonné de fes troupes, fe jetta fur lui, & le fit prifonnier. Courtenay cependant fut foupçonné de trahifon, & même arrêté, comme complice de l'entreprife de Wiat. On l'accufoit de l'avoir laiffé approcher de la ville, & d'avoir fouffert qu'il fe fût emparé du fauxbourg. On lui imputoit encore de ne s'être déclaré fon ennemi, qu'après la défaite des troupes de ce rebelle par le comte de Pembrock.

Wiat eft pris.

La Reine fit publier le lendemain 7 de Février, que tous ceux qui auroient retiré chez eux quelques-uns des Conjurez, euffent à les dénoncer fur le champ, fous peine de la vie. On en découvrit par ce moyen un grand nombre, & l'on en punit à Londres & à Weftminfter plus de quatre-vingt, parmi lefquels fe trouverent plufieurs perfonnes de condition. Cette derniere confpiration occafionna la mort de Jeanne, fille du duc de Suffolk, & de Gilfort fon mari. Ils furent l'un & l'autre condamnez à perdre la tête. La Reine envoya un Théologien à Jeanne, pour lui perfuader de mourir Catholique, & d'embraffer la veritable religion. Jeanne répondit, qu'elle n'avoit pas affez de tems pour décider fur des queftions de théologie, & qu'elle jugeoit à propos d'employer les momens qui lui reftoient, à demander à Dieu la grace de mourir chrétiennement. Ce Théologien, qui crut que Jeanne n'avoit parlé de la forte, que pour avoir occafion de prolonger fa vie, alla trouver la Reine, & obtint que fon fupplice feroit differé de trois jours. A fon retour, il avertit Jeanne du délai que la

Jeanne eft condamnée à être décapitée.

Reine lui avoit accordé, afin qu'elle eût le tems de l'entendre, & la pria en même tems de vouloir bien prendre des ſentimens plus conformes aux principes de la vraye religion. Jeanne lui répondit d'un air gracieux : « Je ne vous avois pas » tenu ce diſcours, afin qu'il fût rapporté à la Reine ; ne penſez pas que j'aye un ſi grand attachement à la vie : depuis » que vous m'avez quittée, j'en ai conçû un ſi grand dégout, » qu'uniquement occupée de la vie éternelle, je ne penſe plus » qu'à la mort ; & puiſque c'eſt la volonté de la Reine, je » l'accepte volontiers ».

Conſtance & fermeté de Jeanne.

Avant que d'être conduite au ſupplice, Gilfort ſon mari obtint la permiſſion de la voir, & de lui faire ſes derniers adieux. Mais Jeanne réfuſa de le voir, & lui fit dire qu'une pareille entrevuë étoit plus propre à entretenir la douleur, qu'à donner de la conſolation dans les derniers momens de la vie : elle ajoûta que dans peu de tems elle ſeroit unie à lui par des liens plus étroits, & qu'ils auroient la joie de ſe revoir dans un état plus heureux. Lorſqu'elle ſortoit de la Tour, le Gouverneur la pria de vouloir bien lui laiſſer quelque choſe qui pût le faire reſſouvenir d'elle. Pour le contenter, elle demanda des tablettes, & écrivit deſſus, en Grec, en Latin & en Anglois (car elle poſſedoit ces trois langues) trois courtes réflexions, qui faiſoient voir ſon innocence. Quoi qu'elle y avoüât que ſon crime meritoit la mort, elle marquoit cependant que ſon ignorance lui auroit pû ſervir d'excuſe devant les hommes, ſans que pour cela les loix en euſſent été violées. Enfin après avoir ſalué, avec un viſage tranquile, ceux qui ſe rencontroient ſur ſon chemin, & s'être recommandée à leurs prieres, elle arriva au lieu du ſupplice, tenant le Théologien par la main. Elle l'embraſſa alors avec politeſſe, & lui dit : « Je » prie Dieu de vous récompenſer de la bonté que vous m'a- » vez témoignée ; je vous avoüerai cependant qu'elle m'a plus » fait ſouffrir, que l'appréhenſion de la mort que je vais en- » durer ». Se tournant enſuite vers les aſſiſtans, elle leur expoſa, par un diſcours modeſte, tout ce qui s'étoit paſſé à ſon ſujet. « Je ne ſuis pas coupable, dit-elle, d'avoir aſpiré à la Royau- » té, mais je le ſuis de ne l'avoir pas refuſée quand on me l'a » offerte. Je ſervirai d'exemple à la poſterité, que l'innocence » même ne peut juſtifier les actions préjudiciables à l'Etat, &

HENRI II. 1554.

» qu'on eſt criminel, quand on ſe préte à l'ambition & aux » deſirs dereglez des autres, quoique malgré ſoi ». Elle implora enſuite la miſericorde de Dieu, & s'étant décoifée avec le ſecours de ſes femmes, elle dénoüa elle-même ſes cheveux, & s'en étant couvert le viſage, elle tendit le coû au bourreau. Tous ceux qui étoient préſens à ce triſte ſpectacle fondoient en larmes: ceux même, qui dès le commencement avoient ſuivi le parti de Marie, ne pouvoient retenir leurs ſanglots. Telle fut la deſtinée de Jeanne de Suffolck, illuſtre par ſa haute naiſſance, mais plus illuſtre encore par ſa haute vertu & par la grandeur de ſon ame. Pour contenter l'ambition d'un beau-pere & d'une mere imperieuſe, elle prit le fatal nom de Reine, qui ne lui fit faire qu'un pas du thrône à l'échaffaut, où elle expia le crime d'autrui. Mais par la pureté de ſa conſcience, & par la force de ſon eſprit, elle s'étoit miſe au-deſſus des plus grands coups de la Fortune.

Cette triſte exécution ſe fit le 12 de Fevrier; le même jour Gilfort ſon mari eut la tête tranchée. Le duc de Suffolk ſon pere fut auſſi décapité le 22 de ce même mois, quatre jours après ſa condamnation. Il y en eut beaucoup, qui ne purent ſoûtenir la vûë de l'état où étoit l'Angleterre, & qui ſe retirerent en Allemagne. Laski, entr'autres, de la premiere nobleſſe de Pologne, ſortit de ce Royaume. Il étoit frere de ce Jerôme Laski, dont le nom eſt encore aujourd'hui ſi célébre en Hongrie, & à la Porte Ottomane. Il ſe retira d'abord en Dannemarck, & de-là à Emden dans la Friſe orientale, où il établit ſon ſéjour. Pluſieurs Anglois quitterent auſſi leur payis, à cauſe de la religion. Tels furent Jean Poynet, autrefois évêque de Winchester, Richard Moriſin, Antoine Cook & Jean Cheeke, précepteurs du Roi Edouard.

Abolition du ferment de Suprématie.

Vers le quatre de Mars, peu de tems après, la Reine fit publier pluſieurs ordonnances, au ſujet de la diſcipline Eccleſiaſtique. Elle abolit entr'autres choſes, le ferment inſtitué par Henry VIII. lorſqu'il s'étoit ſouſtrait de l'obéïſſance du S. Siége. Tous ceux qui étoient nommez à quelque charge, ou à quelque dignité Eccleſiaſtique, étoient obligez par ce ferment, de reconnoître le Roi & ſes ſucceſſeurs pour Chefs ſouverains de l'Egliſe Anglicane, de déclarer que le Pape n'étant que l'évêque de Rome, n'avoit ni droit ni autorité dans le

Royaume, & de promettre qu'ils n'auroient aucune liaifon ni aucune focieté avec lui. Henry VIII. avoit fait faire auffi des prieres en langue vulgaire, par lefquelles on demandoit à Dieu qu'il mît l'Angleterre à couvert de la confpiration & de la tyrannie de l'évêque de Rome. Marie, par une ordonnance, fupprima tous les livres de prieres, où cette formule étoit inferée.

HENRI II. 1554.

Supplice de Wiat.

Cependant Wiat fut interrogé fur le nom de fes complices. Il nomma Courtenay, & dit que Marie lui ayant refufé Elizabeth en mariage, il avoit comploté avec cette Princeffe pour s'emparer du Royaume, & déthrôner la Reine. Il fut engagé par les ennemis de Courtenay & d'Elifabeth à faire cette déclaration, & on le flatta de l'efpérance d'obtenir fa grace par ce moyen: mais avant d'être conduit au fupplice, il les juftifia & protefta qu'ils n'étoient point coupables de fa révolte. Cependant Elizabeth fut mife en prifon pour ce fujet, & y refta jufqu'à la mort de Marie. Pour Wiat, il eut la tête tranchée, le premier d'Avril.

En ce même tems, Thomas Cranmer, qui occupoit encore l'archevêché de Cantorbery, Nicolas Ridley, à qui on avoit ôté l'évêché de Londres, & Hugue Latimer qui avoit renoncé, il y avoit déjà du tems, à l'évêché de Worchefter, furent conduits à Windfor, & de-là à Oxford, où ils continuerent, avec les Theologiens de Cantorbery, la difpute qu'ils avoient commencée le 1 de Novembre. Mais comme ils perfifterent toûjours dans le même fentiment, ils furent remis en prifon.

Conditions aufquelles le Parlement confent au mariage de la Reine avec Philippe.

Le Parlement d'Angleterre étant alors affemblé, la Reine propofa deux chofes; la premiere fut fon mariage, & la feconde fut de reconnoître le Pape pour chef de l'Eglife. Elle ne put obtenir pour lors cette derniere demande; la Nobleffe y montra trop de répugnance. Pour la premiere, elle lui fut accordée fous certaines conditions; à fçavoir, que le Prince d'Efpagne ne pourroit élever qui que ce fût aux charges & aux dignitez publiques, s'il n'étoit né en Angleterre, & fujet de la Reine; qu'il auroit dans fa maifon un certain nombre d'Anglois, qui feroient traitez honorablement, & qui ne recevroient aucune injure de la part des étrangers; qu'il ne pourroit emmener la Reine hors du Royaume, à moins qu'elle ne le demandât elle-même; qu'il ne pourroit non plus emmener les

HENRI II.
1554.

enfans qu'il auroit de Marie ; qu'ils feroient élevez en Angleterre dans l'efpérance de la fuccceffion, & qu'ils n'en fortiroient point fans quelque néceffité ; qu'en ce cas encore, il faudroit que ce fût du confentement des Anglois ; que fi la Reine mouroit fans enfans, le Prince n'auroit aucun droit fur le royaume, & qu'il le laifferoit libre au fucceffeur de la Reine : qu'il ne changeroit rien aux ufages & privileges du royaume, foit publics foit particuliers ; qu'il confirmeroit & conferveroit les loix fondamentales de l'Etat ; qu'il ne permettroit pas qu'on emportât d'Angleterre aucunes pierreries, ni aucuns meubles prétieux ; qu'il ne pourroit rien aliener du domaine de la couronne ; qu'il conferveroit & entretiendroit les vaiffeaux, le canon & tous les arcenaux ; qu'il auroit foin de garder exactement les frontieres & les places fortifiées ; qu'on ne dérogeroit en rien par ce mariage au traité fait depuis peu entre la Reine & le Roi de France ; que la paix feroit inviolablement maintenuë entre la France & l'Angleterre ; qu'il feroit cependant permis à Philippe d'envoyer à l'Empereur fon pere du fecours de fes autres Etats & royaumes, foit pour fe défendre, foit pour venger les injures qu'il auroit reçûës.

Philippe fe rend en Angleterre.

Comme il n'y avoit plus rien qui pût empêcher la célébration du mariage, Philippe profitant de la faifon favorable, fortit le 16 de Juillet [1] du port de la Corogne en Galice, & à la faveur d'un vent de midi, aborda trois jours après à Southampton avec fa flotte, compofée de quatre-vingt vaiffeaux de charge, & de quarante plus petits, dont vingt Anglois & vingt Flamans la couvroient en flanc des deux côtez. Paget, & les comtes de Rotland & d'Arundel allerent au devant de ce Prince, avec le Garde du Sceau fecret, & le grand Threforier d'Angleterre, tous chevaliers de l'Ordre de la Jarretiere. Le marquis de las-Navas, depuis long-tems ambaffadeur de Philippe auprès de la Reine, vint auffi avec eux. Le lendemain on reçut le Prince dans un vaiffeau, qu'on avoit magnifiquement équippé pour fa réception ; le duc d'Albe, Ruy Gomez de Silva, Antoine de Tolede, & Pierre Lopez, y monterent avec lui. Lorfqu'il fut arrivé au Port, il defcendit à terre & monta fur un cheval richement enharnaché, & entra

1 Il y a dans le texte XVIII. Kal. c'eft une faute. Le mois de Juillet n'a pas dix-huit jours avant les Kalendes, mais feulement dix-fept.

ainſi dans la ville. Le palais où il fut reçu étoit orné de magnifiques tapiſſeries, ſur leſquelles on voyoit le nom de Henry VIII. avec le titre de Chef de l'Egliſe. Car quoique cette innovation du régne précedent eût été abolie, on n'étoit pas encore venu à bout d'en effacer la mémoire. Le jour ſuivant, le Prince ayant reçu les préſens de la Reine, il lui envoya les ſiens, & partit auſſi-tôt, malgré la pluye, pour aller trouver cette Princeſſe à Wincheſter. Les ſeigneurs de ſa Cour l'accompagnerent, avec ceux d'Angleterre. L'évêque de Wincheſter, ayant cinquante Gentilhommes à ſa ſuite, & Pembrock deux cens cinquante, étoient venus pour ſaluer Philippe de la part de la Reine. Le jour de S. Jacque patron d'Eſpagne fut deſtiné pour la cérémonie des nôces, qu'on célébra à Wincheſter avec beaucoup de magnificence. Le Prince avoit avec lui le duc d'Albe, le marquis de Peſcairé, l'amiral de Caſtille, le duc de Medina-Celi, ſuivis de leurs gens richement vêtus. Lorſqu'on fut arrivé au lieu deſtiné, Jean de Figueroa portant la parole au nom de l'Empereur, déclara, que Sa Majeſté Impériale cédoit à Philippe ſon fils le royaume de Naples avec tous les droits qu'il y avoit. Enſuite on lut les articles dont on étoit convenu, par le miniſtere des Ambaſſadeurs, & le Prince les confirma de vive voix. Alors l'évéque de Wincheſter, qui avoit ſacré la Reine, fit la cérémonie avec cinq autres Evêques, & ſe conforma à la coûtume qu'on obſerve dans les mariages des particuliers : il demanda aux aſſiſtans, ſi quelqu'un d'eux ne ſçavoit rien, qui pût mettre empêchement à ce mariage. Perſonne ne s'y étant oppoſé, & tous ceux qui étoient preſens, ayant témoigné d'une voix unanime, qu'ils y conſentoient, Philippe & Marie furent mariés, & l'on publia leurs titres, en Latin, en François & en Anglois. Après la Meſſe, le reſte du jour ſe paſſa en feſtins, en danſes, & autres divertiſſemens qu'on a coûtume de prendre à la Cour. Enſuite la Reine partit avec Philippe pour Londres, ville capitale du royaume, où il fit ſon entrée avec beaucoup de pompe & de magnificence.

Sur ces entrefaites, le cardinal Poole, qui étoit reſté à Dillingen par l'ordre de l'Empereur, ſe plaignit reſpectueuſement dans une lettre qu'il écrivit à ce Monarque, & lui fit connoître que tout le monde regardoit comme une choſe

HENRI II. 1554.

indigne, qu'on empêchât un Legat du Pape d'aller trouver Sa Majesté Imperiale, dans le tems qu'on l'avoit envoyé pour traiter avec elle de la paix & des affaires de la religion ; que ce procedé tournoit à la honte de ce Prince & au mépris du souverain Pontife. » Quelle joye, ajoûta-t-il, les hérétiques d'Al» lemagne n'auront-ils pas, de voir cette conduite ? Que » penferont les Anglois ennemis de la religion ? » Après ces remontrances, il fupplia l'Empereur de lui permettre de l'aller trouver. Dominique de Soto Efpagnol, habile Théologien & Prédicateur de l'Empereur, étoit alors à Dillingen. Le cardinal Poole fe fervit de fon crédit, pour engager l'Empereur à ne pas differer davantage de le recevoir à fa Cour, parce que ce retardement pouvoit nuire à fa Chrétienté, & furtout au Royaume d'Angleterre. L'Empereur ayant enfin consenti à cette demande, le Cardinal vint le trouver à Bruxelles, où il fut obligé de demeurer jufqu'à l'arrivée de Philippe en Angleterre. Cependant Poole ne voulant pas demeurer oifif, commença à travailler à une partie de l'objet de fon Ambassade, pour tenter la voye d'un accommodement entre l'Empereur & le Roi de France. Car le Pape qui avoit envoyé à Bruxelles le cardinal Dandino, & en France le cardinal S. George, voyant qu'il ne terminoient rien, les avoit rappellez, & avoit chargé Poole de la même négociation.

Negociation du cardinal Poole.

Dans la premiere audience que le Cardinal Poole eut de l'Empereur, ce Prince lui dit qu'il ne refuferoit aucunes conditions honnêtes, pourvû qu'elles puffent affûrer la paix ; qu'au refte on ne pouvoit déliberer fur rien, avant de fçavoir les intentions du roi de France. Poole partit donc auffi-tôt pour fe rendre à la Cour de France ; il écrivit en chemin un Memoire, dans lequel il exhortoit l'Empereur à la paix, & où il fe fondoit fur la réponfe qu'il avoit reçuë de ce Prince. Comme on approchoit de la Semaine Sainte, & qu'on ne pouvoit dans ce faint tems vaquer aux affaires, le Roi jugea à propos de differer l'arrivée du Cardinal à la Cour. Poole envoya alors fon Memoire à l'Empereur, avec une lettre. Après Pâques il traita ferieufement avec le Roi, & enfuite avec Anne de Montmorency, connêtable de France, & avec le cardinal de Lorraine, qui étoient alors chargez de la conduite des affaires. Enfin il prit congé du Roi, qui lui avoit donné quelque efpérance touchant

touchant la paix. Mais avant ſon départ, ce Monarque, après lui avoir donné beaucoup de loüanges, lui témoigna la peine qu'il reſſentoit de ne l'avoir pas connu avant que Jule III. eût été élû Pape, & de n'avoir pas été plus particuliérement informé de ſon mérite & de ſes vertus, parce qu'il auroit fait enſorte, autant qu'il lui eût été poſſible, de l'élever au ſouverain Pontificat, préférablement à tout autre.

Le cardinal Poole ayant quitté la Cour, & étant retourné en Flandre, fut bien ſurpris de ne voir que miſere & déſolation ſur l'une & l'autre frontiere. La terre y fumoit encore des funeſtes embraſemens que la guerre y avoit allumez. Les habitans avoient pris la fuite: on ne trouvoit par-tout que d'affreuſes ſolitudes; on ne voyoit plus que des vieillards, des femmes, & des enfans, que la foibleſſe avoit empêchez d'abandonner leurs maiſons, d'où ils ſortirent tous à l'arrivée de Poole, pour parſemer de fleurs les chemins par où il paſſoit. Ce ſpectacle lui donna lieu de preſſer encore plus vivement la concluſion de la paix entre les deux Puiſſances, & d'éteindre un feu, que leurs diviſions avoient ſi long-tems entretenu dans la Chrétienté. Mais les eſprits étant trop vivement irritez, & leur haine inveterée les rendant irréconciliables, le zele & les travaux de ce grand homme ne produiſirent aucun effet.

Tandis que le Cardinal étoit proche de Bruxelles dans un monaſtere, où il avoit coûtume de loger lorſqu'il étoit en Flandre, & où il attendoit de l'Empereur naturellement défiant quelque réponſe favorable, il apprit la mort de Barthelemi Stella ſon ami; qui malgré ſa vieilleſſe l'avoit voulu ſuivre en Angleterre avec Donat Rullo. Quelque tems après la célébration du mariage de Philippe avec Marie, ceux qui avoient tenté par leurs calomnies de rendre Poole ſuſpect & odieux à l'Empereur, au Pape, & même à la Reine d'Angleterre, n'ayant pû réüſſir, cette Princeſſe envoya à Bruxelles deux perſonnes de conſidération, Paget, & Edouard Haſtings grand Ecuyer d'Angleterre, pour le conduire avec honneur à ſa Cour.

Poole arrive en Angleterre revêtu de la qualité de Legat du S. Siege.

Le cardinal Poole ayant donc pris congé de l'Empereur, ſe mit en chemin avec eux au mois de Septembre, & arriva à Calais qui appartenoit alors aux Anglois. On lui avoit préparé dans le Port ſix vaiſſeaux: s'étant embarqué malgré le vent

HENRI II. 1554.

contraire, il aborda heureuſement à Douvre, qui eſt le Port le plus proche de la France. Il y trouva l'évêque d'Eli, le vicomte de Montagu, & un grand nombre d'autres Seigneurs qui étoient venus pour le recevoir. De-là il partit pour Graveſinde, ville ſituée ſur la Tamiſe à vingt milles de Londre, & il y trouva l'évêque de Durham & le comte de Shropphire qui l'attendoient, pour le féliciter de ſon retour & le ſaluer de la part du Roi & de la Reine. Ils lui preſenterent en même tems les lettres de ſon rétabliſſement, ſcellées du grand ſceau, & lui dirent que le Parlement s'étant aſſemblé le 12 de Novembre, on avoit d'un commun conſentement caſſé le decret par lequel il avoit été privé de tous les droits de ſa naiſſance, déclaré ennemi de la Patrie, & banni; que pour donner plus d'autorité à cette déliberation, leurs Majeſtez avoient voulu venir au Parlement contre l'uſage: car on ſçait que les Rois n'ont coûtume de s'y trouver qu'au commencement & à la fin. Le Cardinal arriva à Londres le 23 de Novembre; alors du conſentement du Roi & de la Reine, reparut pour la premiere fois dans ce royaume la Croix d'argent, que les Legats Apoſtoliques ont coûtume de porter. On l'avoit attachée à la prouë du navire, qui portoit le Cardinal, afin que tout le monde la pût voir. L'évêque de Wincheſter chancelier du royaume, & la plûpart des Grands le reçurent, lorſqu'il mit pied à terre. Le Roi & la Reine, qui étoient à table, ſe leverent pour aller au devant de lui; la Reine le reçut au haut de l'eſcalier, en lui diſant qu'elle avoit autant de joye de le voir en cet état, qu'elle en avoit eu le jour de ſon avénement à la Couronne.

Poole travaille à rétablir la Religion Catholique en Angleterre.

Au bout de trois jours le cardinal Poole vint trouver le Roi pour l'entretenir des affaires qui concernoient ſon ambaſſade. Le Roi ſortit de ſa chambre, pour le recevoir, & lui apporter le paquet qu'on lui avoit envoyé de Rome, contenant des ordres plus amples, & tels qu'on les avoit ſi ſouvent demandez. Le lendemain le Roi rendit au Legat ſa viſite; & ils confererent enſemble ſur les moyens de rétablir le royaume dans la communion de l'Egliſe Romaine. Cet article fut enſuite traité ſérieuſement dans le Parlement, en préſence du Roi, de la Reine, & du Cardinal.

L'évêque de Wincheſter fit part à cette auguſte aſſemblée

des ordres du Pape, qui concernoient l'Angleterre, & dont il avoit chargé ſon Legat. Alors Poole fit un long diſcours en Anglois, & remercia les deux chambres de l'avoir rappellé dans ſa patrie, & rétabli dans ſes honneurs. Il dit enſuite qu'en lui redonnant l'entrée dans le Royaume, c'étoit lui avoir fourni les moyens de le ſervir, & que ſi on lui avoit rendu ſes biens & ſes honneurs, il venoit en récompenſe remettre ſes bienfaiteurs en poſſeſſion de la céleſte patrie, & d'une gloire dont ils s'étoient privez eux-mêmes, en ſe ſéparant de l'unité de l'Egliſe. Après avoir ainſi parlé, il les exhorta à reconnoître de bonne foi, & à abjurer l'erreur, qui leur avoit cauſé de ſi grands maux auſſi-bien qu'à l'Etat, & à recevoir avec une joye ſincere la grace que le Tout-puiſſant leur accordoit par le ſouverain Pontife, & que ſon Legat leur annonçoit. Il finit en leur faiſant connoître, que puiſqu'il leur apportoit heureuſement les clefs avec leſquelles on pouvoit ouvrir les portes de l'Egliſe, ils devoient agir comme ils avoient fait à ſon égard, lorſqu'ils l'avoient rétabli dans ſa patrie, c'eſt-à-dire, qu'ils devoient abolir les loix qu'on avoit faites contre le S. Siege, & qui les avoient ſeparez du corps de l'Egliſe univerſelle.

Ce diſcours fit des impreſſions differentes ſur les eſprits; les uns ennuyez de l'état preſent, aimoient mieux leur premiere religion; les autres déjà accoûtumez à une doctrine oppoſée, ne pouvoient entendre parler de l'autorité du ſouverain Pontife, ſans en être effrayez. Cependant l'évêque de Wincheſter remercia le Cardinal au nom du royaume, & lui dit que les Chambres délibereroient ſur ce ſujet. Poole ſe retira pour laiſſer le Parlement déliberer; mais il fut rappellé preſqu'auſſi-tôt. Alors l'évêque de Wincheſter lui dit, qu'il remercioit Dieu d'avoir ſuſcité un Prophéte parmi les Anglois pour le ſalut de l'Angleterre. Ayant enſuite exalté par un long diſcours les bienfaits du Pape, il avoüa qu'il étoit tombé dans l'erreur avec les autres; il les exhorta à rentrer avec lui dans le ſein de l'Egliſe, & à accepter, avec un ſincere repentir de leurs fautes, la grace qu'on leur offroit.

Enfin le Cardinal vint encore au Parlement le dernier jour de Novembre, fête de S. André. Le comte d'Arundel, Grand-Maître de la maiſon du Roi, le conduiſoit avec quatre Chevaliers de la Jaretiere, & autant d'Evêques. Lorſque Poole fut

HENRI II. 1554.

arrivé, le Chancelier demanda à ceux qui compofoient l'affemblée, s'ils confentoient qu'on fît des excufes au Legat, & s'ils vouloient fe réünir au centre de l'unité, & rendre l'obéïffance dûë au Pape comme Chef de l'Eglife. Les uns y confentirent de vive voix, & les autres par leur filence. On préfenta en même tems une adreffe au Roi & à la Reine, par laquelle chacun proteftoit qu'il fe repentoit de s'être feparé de l'Eglife Romaine, & qu'il rejettoit fincerement toutes les Loix qui avoient été faites au préjudice du fouverain Pontife. Enfuite tous ceux qui étoient préfens fupplierent leurs Majeftez, que Dieu avoit préfervés de cette funefte contagion, d'obtenir du Legat le pardon de leur faute, & de faire enforte qu'ils fuffent reçus dans le fein de l'Eglife Catholique comme fes enfans, & réünis, comme membres, au corps dont ils avoient été arrachez.

Le Roi & la Reine ayant lû cette adreffe, la donnerent au Chancelier, qui en fit la lecture à haute voix, afin que tout le monde l'entendît. Enfuite leurs Majeftez fe leverent pour aller prier le Legat ; mais il les prévint, & s'étant remis à fa place à leur priere, il fit connoître à tout le monde, par la lecture des lettres du Saint Pere, jufqu'où s'étendoit le pouvoir qu'il en avoit reçû. Alors il rendit des actions de graces au Tout-puiffant, de ce qu'il avoit permis que les Anglois, qui autrefois avoient embraffé les premiers, d'un commun confentement, le vrai culte, en renonçant au culte des idoles, euffent aujourd'hui reconnu avant les autres la faute qu'ils avoient commife en fe féparant de l'Eglife. Il ajoûta qu'il ne falloit pas douter, que fi leur cœur étoit fincerement penetré de douleur & de repentir, les Anges ne fe rejouïffent de la converfion de tant d'hommes, & d'un Royaume fi floriffant, puifque l'Ecriture Sainte nous affure, que celle d'un feul pêcheur les remplit de joie. Enfin le Cardinal s'étant levé, & tous s'étant mis à genoux, il prononça en langue Angloife la Formule d'abfolution. Enfuite ils allerent tous dans la chapelle du Roi, pour chanter le *Te Deum*, en action de grace. Le lendemain, les Magiftrats de Londres ayant obtenu la permiffion du Roi & de la Reine, prierent le cardinal Poole de faire fon entrée avec les ornemens de Legat, & revêtu des autres marques de fa dignité. Après cette cérémonie, on parla de rétablir la religion, de rappeller les perfonnes de pieté qu'on

avoit bannies, & d'éxiler les partifans de la nouvelle doctrine. Enfin on envoya une célébre ambaffade au Pape, & l'on choifit pour cette fonction l'évêque d'Eli, le vicomte de Montagu, & Edoüard Carnes jurifconfulte, qui étoient chargez de rendre l'obéïffance dûë au S. Siege & au Pape, au nom du Roi & de la Reine.

Affaires d'Allemagne.

Mais quittons cette grande & floriffante ifle, & revenons dans notre continent. Toute cette année fut employée en Allemagne, à accommoder les affaires de Saxe, & à décider la caufe d'Albert de Brandebourg, tantôt par les armes, & tantôt par des affemblées que l'on convoquoit pour ce fujet. L'électeur Maurice étant mort, Jean Frederic fit tous fes efforts pour recouvrer l'Electorat qu'il avoit perdu, mais il travailla en vain. Cependant, après avoir contefté pendant fix mois, les Parties convinrent, par l'entremife du roi de Dannemark, beau-pere d'Augufte, de ces conditions; Que Jean Frederic cederoit l'Electorat, la Mifnie, & les mines d'Argent à Augufte qui lui remettroit le tout, s'il mouroit fans enfans mâles; Qu'il feroit auffi permis à Jean Frederic de prendre pendant fa vie le nom d'Electeur, & les marques de cette dignité, foit dans fes lettres, foit fur la monnoie qu'il feroit battre; Q'Augufte de fon côté lui donneroit, & à fes enfans auffi, quelques gouvernemens, & quelques places, avec cent mille écus d'or, pour payer fes dettes que Maurice avoit promis d'acquitter; Qu'il dégageroit la citadelle & la ville de Konigsberg, en rendant quarante mille écus d'or à l'évêque de Wirtzbourg, & qu'on donneroit ces places à fes enfans; Qu'enfin on rétabliroit l'union hereditaire de la maifon de Saxe, qui avoit été interrompuë pendant les guerres précédentes, & qu'on la confirmeroit de nouveau. Jean Frederic, qui étoit malade alors, ratifia dans fon lit ce traité, par fa fignature & par fon fceau. Il ordonna enfuite à fes enfans de l'obferver. Peu de tems après il mourut le 3 de Mars. Ce Prince étoit d'une fermeté & d'un courage invincible, comme fes ennemis ont été forcez de l'avoüer: à ces qualitez il joignoit encore une liberalité digne d'un grand Prince. Après une fuite d'adverfitez dont il fut accablé pendant tout le cours de fa vie, il trouva enfin dans le tombeau la paix & la tranquilité, dont il n'avoit jamais pû joüir en ce monde. Sa reputation s'obfcurcit

Traité entre l'Electeur Augufte, & Jean Frederic de Saxe.

Mort de Jean Frederic de Saxe. Son portrait.

HENRI II. 1554.

bientôt après ſa mort, à cauſe de la triſte ſituation où ſes malheurs le contraignirent de laiſſer ſes enfans. Sibille de Cleves ſa femme mourut onze jours avant lui à Weimar, avec la ſatisfaction qu'elle avoit tant déſirée : en effet elle diſoit ſouvent qu'elle ſortiroit de ce monde avec joie, ſi elle pouvoit encore revoir ſon mari en liberté, & de retour dans ſa patrie. Après la mort de cette Princeſſe, il ordonna qu'on lui reſervât une place dans l'Egliſe auprès d'elle, comme devant bientôt la ſuivre.

Sur ces entrefaites, les Alliez retournérent au ſiége de Schweinfurt, qui appartenoit à Albert, & en même tems ils s'emparerent d'Hohenlandtsberg, la ſeconde fortereſſe de ſes Etats. Peu de tems après, l'Empereur continuant d'accabler ce miſerable Prince, qu'il avoit mis au ban de l'Empire l'hiver précédent, le proſcrivit encore pour complaire aux Conféderez, par des lettres datées de Bruxelles, où il faiſoit alors ſon ſéjour. Comme on s'étoit aſſemblé deux fois pour ce ſujet à Rotembourg ſur le Dauber, ſans exécuter les volontez de l'Empereur, il donna des ordres menaçans aux Princes & aux Etats de l'Empire, & ſur tout à ceux qui étoient ſur les frontieres des terres d'Albert, d'exécuter promptement le Decret rendu contre lui. On fit afficher par tout les Lettres qui portoient ces ordres ; & les Etats de la province du Rhin s'aſſemblerent à Wormes pour cette affaire, que l'Empereur preſſoit vivement. Cependant le tems de la diete indiquée à Ausbourg (comme nous l'avons déjà dit) approchoit : l'Empereur ne pouvant s'y rendre à cauſe de ſa mauvaiſe ſanté, chargea ſon frere Ferdinand d'y aller en ſa place, pour terminer cette affaire dont il s'étoit déjà mêlé. Les Princes & les Etats de l'Empire s'étant excuſez ſur les troubles qui regnoient alors en Allemagne, & aucun des miniſtres de l'Empereur ne s'y étant trouvé, hors le cardinal d'Ausbourg, on renvoya cette diſcuſſion à un tems plus paiſible.

Albert ne pouvant attaquer par les armes les habitans de Nuremberg, le fit par des libelles. Comme il eſperoit encore quelque grace de l'Empereur, il les traita de déſerteurs de la patrie, & les accuſa de trahiſon, en faiſant entendre qu'ils avoient envoyé l'année précédente du ſecours au roi de France, contre l'Empereur, & qu'ils lui avoient ſecretement fourni

de l'argent. Il leur reprochoit d'avoir rendu l'Empereur ſuſpect & odieux aux Alliez & aux Evêques, & de les avoir engagez à rompre le traité que ſa Majeſté Imperiale avoit confirmé ; enfin il leur diſoit qu'ils étoient les auteurs de cette guerre , dont ils ſe plaignoient ſi vivement ; qu'ils avoient corrompu les Juges de la Chambre imperiale , & avoient exercé mille ſortes de cruautez. Après la priſe d'Hohenlandtsberg , ceux de Nuremberg ayant trouvé dans cette ville un grand nombre de ces Libelles , y répondirent le 18 de Mai ; & après avoir parlé de la cauſe de cette guerre , ils firent voir que c'étoit Albert qui l'avoit allumée , avec Guillaume Grumbach, ſon émiſſaire , & ſon digne miniſtre. Ils faiſoient voir que le Duc avoit toûjours été éloigné de la paix ; que l'année précédente les Princes s'étant aſſemblez à Heidelberg , & deux fois à Rotembourg pour la conclure , ils n'avoient pû en venir à bout , à cauſe de ſes oppoſitions ; qu'enfin il avoit coûtume de donner des noms odieux aux Seigneurs qui vouloient ſe rendre médiateurs , & les appelloit les procureurs de ſes ennemis. Ils lui réprocherent la cruauté qu'il exerçoit continuellement ſur les priſonniers , & ſur ceux qui dépendoient de lui , & produiſirent au grand jour des exemples de ſon inhumanité. Après cet expoſé , ils proteſterent que pour eux ils n'avoient fait autre choſe que de répouſſer l'injure & la violence , en ſuivant les ordres de l'Empereur ; qu'ainſi Albert étant l'auteur de tous les maux , on devoit conſidérer attentivement , combien il étoit important à toute l'Allemagne d'exécuter au plûtôt le Decret qui avoit été prononcé contre lui , comme contre un ennemi de l'Empire , & contre un furieux , & d'arrêter les progrès de l'inſolence & de l'audace : ils conjuroient ceux qui aimoient l'ordre & l'équité , de faire tous leurs efforts pour étouffer un monſtre qui ravageoit l'Allemagne ; ils exhortoient enfin tout le monde à refuſer à ce Prince tous les ſecours dont il auroit beſoin , & à rejetter avec horreur toutes ſes noires calomnies.

Tandis qu'on combattoit par des écrits , Albert ayant reçu ſoixante-dix mille écus d'or pour la rançon du duc d'Aumale , leva des troupes dans la Saxe , avec leſquelles il ſe rendit promptement à Schweinfurt le 10 de Juin , accompagné de huit cens hommes de cavalerie , & de ſept compagnies d'infanterie ;

HENRI II. 1554.

il entra pendant la nuit dans cette ville, du côté qui n'étoit pas assiegé. Mais voyant que tout étoit reduit à la derniere extrémité, il profita de l'occasion, & trois jours après, ayant pillé la place, il en sortit sans bruit au milieu de la nuit, avec le canon & dix-huit compagnies de cavalerie & d'infanterie, sans laisser dans le corps de garde ni aux portes aucunes sentinelles[1] : ensuite il prit le chemin de Kitzingen, ville située sur le Mein. Les Alliez s'étant apperçûs à la pointe du jour, qu'Albert avoit pris la fuite, Henri de Brunswick entra dans la ville avec une partie des troupes : il prit ce que les ennemis, pressez de se retirer, n'avoient pû emporter ; il mit ensuite le feu dans la place : les autres poursuivirent Albert ; & comme il marchoit lentement à cause du canon, ils le joignirent, & l'obligerent de s'arrêter. Albert se défendit vigoureusement, jusqu'à ce qu'il vit qu'il avoit affaire à toute l'armée des Alliez. Alors ne pouvant resister à tant de monde, il avertit ses soldats de prendre la fuite, & se retira lui-même avec quelques troupes. Il passa ensuite la riviere, où il perdit tout son bagage, & arriva enfin à Kitzingen.

A la nouvelle de cette déroute, Blassembourg, ville principale des Etats d'Albert, & l'unique qui lui restoit alors, se rendit huit jours après à Ferdinand ; Henri Plawen, qui avoit commencé le siége, étoit mort quelque tems auparavant. C'est ainsi qu'Albert, dépoüillé de toutes ces places, reçut la juste punition dûë à ses cruautez, & à tous ses crimes. Il se retira d'abord sur les frontieres de la Lorraine ; ensuite il se refugia à la Cour de France. Après sa défaite, Henri de Brunswick reprit ses premiers desseins, & le Ciel permit que l'Allemagne fût encore en proye aux fureurs des Allemans. Henri de Brunswick commença à faire éclater la sienne, en entrant dans la basse Allemagne, où il somma un grand nombre de Villes, de Princes & de Gentilshommes, de lui donner de l'argent, après les avoir obligez d'obéïr à ses ordres. Il maltraita particulierement le duc de Meckelbourg, ceux de Lunebourg, d'Anhalt & de Mansfeld. D'un autre côté, à la sollicitation de Brunswick, les Evêques, avec le reste des troupes, attaquerent

r Albert dépoüillé de tous ses Etats se retire en France.

1 Il y a dans le texte : *Stationibus crebris ad portarum custodiam relictis.* Ce qui est la proposition contradictoire. On a suivi la correction de Pierre du Puy. Voyez Sleidan liv. 25.

les

les habitans de Rotembourg, ville de l'Empire, & même le comte d'Henneberg, qui s'étoit tenu tranquille chez lui pendant cette derniere guerre : au reste, ils n'agissoient de la sorte, que pour obliger ces villes & ces Princes à entrer dans les frais d'une guerre qu'on avoit entreprise pour l'intérêt public. Cette affaire fut enfin accommodée par l'entremise des autres Princes.

HENRI II. 1554.

Cependant les Etats, pressez par l'Empereur, s'assemblerent encore une fois à Wormes au mois de Juillet. Comme l'on appréhendoit qu'Albert, qui s'étoit refugié en France, ne fît de nouvelles entreprises dans l'Alsace & dans d'autres endroits voisins, appuyé des forces du Roi, les Etats de la province du Rhein envoyerent quelques troupes sur les frontieres de Lorraine, pour garder les passages. Mais les soldats ne se contentant pas d'exécuter les ordres qu'ils avoient reçus, passerent outre, & après avoir causé de grands maux dans cette Province, s'en retournerent sans rien faire autre chose, parce que personne ne remuoit de ce côté-là. Le Roi s'étant trouvé offensé de la conduite des Imperiaux, parce que la Lorraine étoit alors sous sa protection, écrivit en Allemand aux Etats qui s'étoient rendus de Wormes à Francfort, & leur envoya le premier d'Octobre une Lettre, par laquelle il les prioit de se ressouvenir de l'union qu'il y avoit entre l'une & l'autre nation. Il leur dit, qu'il voyoit avec douleur cette étroite & salutaire amitié sur le point d'être rompuë par la faction de quelques particuliers; qu'en effet, par les sollicitations de ces personnes, quelques Etats de l'Empire avoient pris les armes contre lui, dans le tems qu'il y pensoit le moins, sans aucun sujet, & sans lui avoir auparavant déclaré la guerre; qu'enfin ce qui lui paroissoit encore plus odieux, étoit que tout ceci se passoit, sous prétexte de poursuivre Albert. « Est-ce ainsi » ajoûtoit le Roi, que mes ennemis veulent me rendre odieux, » pour avoir voulu conserver l'ancienne amitié qui est entre » les deux Nations? Quelqu'un ignore-t'il que de tout tems les » Princes affligez, & sur tout les Allemands, ont trouvé dans la » générosité & l'humanité des François un azile assuré & des se- » cours certains? Pourquoi donc me fait-on un crime d'avoir » reçu & sécouru Albert? Je ne désavoüe pas le fait, & si j'étois » vain & ami de l'ostentation, j'aurois lieu de m'en glorifier.

Lettre du Roi aux Etats de l'Empire.

HENRI II. 1554.

» Car, qu'y-a-t'il de plus digne d'un Prince, que de se laisser » toucher par le malheur d'un autre Prince? Et que peut-on » trouver de plus noble, que de soulager les infortunez dans » leurs disgraces? Certes, continuoit-il, je désirerois bien plûtôt » voir Albert, tranquille dans ses Etats, joüir de ses riches heri- » tages, qu'affligé, banni & abandonné de tout le monde. Je » voudrois aussi que ce Prince ne se fût jamais précipité dans » ce labyrinthe de malheurs; ou du moins, puisque c'est sa » seule ressource, qu'on traitât avec lui à des conditions raison- » nables. Mais lorsque je me suis représenté qu'Albert, étoit » tombé dans tous ces malheurs, par la faute de mon ennemi, qui » après avoir annullé le traité qu'il avoit fait avec les Evêques, » l'a confirmé ensuite, & a conseillé lui même à Albert de pour- » suivre par les armes ses justes prétentions fondées sur les ar- » ticles de ce traité; j'ai cru qu'il eût été indigne d'abandon- » donner un ami & un Prince, ou du moins de n'être pas tou- » ché de son infortune. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais pen- » sé à lui donner du secours contre les Etats de l'Empire, » ni à blesser en rien les loix de l'amitié, que j'observe reli- » gieusement, & que j'ai résolu de ne jamais violer, pourvû » que vous vous comportiez de même. Vous ne devez donc » attendre de moi que la paix, & que des marques de ma bien- » veillance : je vous demande aussi que vous ne vous lais- » siez pas tromper par les fourberies & les artifices de mes » ennemis, qui rendent publiques leurs affaires particulieres, à » votre honte & à votre préjudice; que vous ne preniez pas » les armes pour eux, & que vous ne leur fournissiez pas de » l'argent, ou d'autres secours contre moi. Il ne me reste plus » qu'à vous dire de me faire sçavoir au plûtôt votre résolu- » tion, par celui qui vous rendra cette Lettre; & que suivant » l'ancien usage, confirmé par le dernier traité de Passaw, vous » ayiez soin de pourvoir à la sûreté des Ambassadeurs que je » dois envoyer à la premiere Diete de l'Empire, que l'on con- » voquera pour la Paix générale ».

On répondit au Roi, qu'on avoit envoyé de la cavalerie en Lorraine, non pour y causer du désordre, mais dans l'intention de s'opposer aux entréprises d'Albert, que les Etats avoient déclaré ennemi de l'Empire; que pour ce qui concernoit les Ambassadeurs & la Paix générale; n'ayant pas reçu d'ordre, ils

croyoient qu'il étoit juſte de s'aboucher avec leurs Confedérez ; qu'ils ne réfuſeroient pas de faire tout ce qui ſeroit juſte & raiſonnable. Dans le même tems on apporta une Lettre d'Albert, qui après s'être plaint amérement d'Antoine Perrenot évêque d'Arras, ſe répandoit en invectives contre l'électeur de Tréves, l'évêque de Strasbourg & le Landgrave de Heſſe, qu'il appelloit des Gentilshommes ſanguinaires, qui avoient attenté à ſa vie.

Troubles de Bohême au ſujet de la Religion.

Il y eut auſſi dans la Bohême quelques troubles au ſujet de la religion. Ferdinand avoit ordonné à ſes ſujets, par un édit qu'il avoit fait publier, de ne rien changer dans l'adminiſtration de l'Euchariſtie, & de ſe contenter de communier ſous une ſeule eſpéce, ſelon l'uſage reçu dans l'Egliſe depuis pluſieurs ſiécles. Les Seigneurs, la Nobleſſe, & une grande partie des Villes, ne pouuant ſe ſoûmettre à cette ordonnance, en avoient ſouvent parlé au Roi ; mais leurs prieres n'avoient eu aucun ſuccès : ils lui firent encore de nouvelles rémontrances, & le ſupplierent de leur permettre de communier ſous les deux eſpeces, ſuivant le précepte de Jeſus-Chriſt, & l'ûſage de la primitive Egliſe. Ferdinand leur répondit le 23 de Juin, & leur fit connoître par une Lettre datée de Vienne, qu'étant le ſouverain magiſtrat du Royaume, à qui ils devoient l'obéïſſance après Dieu, il étoit ſurpris qu'ils ne vouluſſent pas ſe conformer à ſes volontez, & que favoriſant les opinions de quelques novateurs, ils ſe laiſſaſſent emporter par l'orguëil, & par la curioſité, & ſe détournaſſent de la voye que leurs peres leur avoient tracée. Il leur dit enſuite, que l'affaire demandoit un mûr examen, & qu'il tâcheroit de faire connoître à tout le monde le zele qu'il avoit pour le repos & le ſalut de ſon peuple ; qu'enfin il vouloit qu'on exécutât ſes ordres, & qu'on n'innovât rien ſur cet article. Les Bohêmiens répliquerent & repréſenterent au Roi, que ce qu'ils demandoient n'étoit pas nouveau, mais entierement conforme à l'inſtitution de Jeſus-Chriſt, & à l'ancien uſage de l'Egliſe, & que ce n'étoit ni l'orguëil ni la curioſité, qui leur faiſoient ſouhaiter qu'on pourvût par cette grace au repos de leurs conſciences : ils ajoûterent qu'ils le regardoient à la verité comme le ſouverain Magiſtrat, à qui ils devoient toute ſorte de reſpect & d'obéïſſance ; mais que puiſque leur demande ne concernoit que le ſervice de

HENRI II. 1554.

Dieu; ils le prioient de ne point forcer leurs consciences, & de ne point souffrir qu'ils fussent privez plus longtems d'un si précieux avantage.

Mort de quelques hommes distingués.

Peu de tems avant l'affaire de Bohême, Jean Friez abbé de Newstadt, dans le diocése de Wirtzbourg, à qui on reprochoit d'avoir embrassé le Lutheranisme, courut de grands risques au sujet de la religion. Le 6 de Mai on le somma de se rendre dans l'espace de six jours à Wirtzbourg, pour répondre aux questions qu'on lui feroit. On lui proposa donc, non seulement les principaux articles de la foi Catholique, mais encore ceux qui regardoient les cérémonies & la discipline de l'Eglise. Il y répondit le 28 de May: quoique, selon lui, il eût assez clairement prouvé la solidité de ses opinions par les témoignages des Peres & par l'Ecriture sainte, il fut néanmoins condamné le 25 de Juin, & privé de toutes ses fonctions. Tout ceci se passa en Allemagne pendant cette année, qui fut la derniere de la vie de Jean Friez. Cet abbé avoit fait d'abord profession dans l'ordre des Cordeliers, où il fut choisi pour prêcher dans l'église de Mayence. Il composa plusieurs ouvrages, écrits avec tant de modération que, malgré la division qui régnoit en Allemagne au sujet de la religion, il gagna les bonnes graces des deux partis. Enfin il mourut le jour de la Nativité de la Vierge, au milieu d'une occupation si louable.

Xiste Betulée mourut aussi dans la même année à Ausbourg, où il étoit né & où il avoit gouverné le College pendant seize ans. Tant que ce grand homme vécut, il s'appliqua beaucoup à écrire & à enseigner, pour faire fleurir les belles lettres. Après sa mort, deux freres nommez Jean-Batiste & Paul Hinzelle ses disciples, lui firent des funerailles magnifiques, en reconnoissance du soin qu'il avoit pris de leur éducation.

Peu de tems après, Simon Portis le suivit, & finit sa carriere dans sa patrie, âgé de 57 ans. Il avoit été disciple de Pomponace de Mantouë, célébre Philosophe de son tems. Il ne céda en rien à son maître; il le surpassa même, par les ornemens de la langue Greque & des belles Lettres, qu'il joignit à la connoissance de la Philosophie peripateticienne, qui jusqu'alors n'avoit été traitée que par des Docteurs grossiers & barbares. Cependant comme il donnoit un peu trop dans la

doctrine d'Ariftote, on s'imagina qu'il avoit fuivi les erreurs de Pomponace [1], au fujet de l'ame & de l'entendement humain. Quoiqu'il en foit, il nous refte plufieurs ouvrages qu'il a écrits fur cette matiere, & qui lui ont acquis une grande réputation. Dans le tems qu'il profeffoit à Pife, il avoit auffi entrepris l'hiftoire des poiffons ; mais ayant vû l'ouvrage que Rondelet avoit compofé fur les Memoires de Guillaume Peliffier évêque de Montpellier, il abandonna fon entreprife. Ce contre-tems lui caufa un chagrin fecret, de voir qu'il perdoit la gloire qu'il fe flattoit de tirer de fon travail : car il fentoit bien qu'il ne devoit pas s'expofer à perdre la réputation qu'il s'étoit acquife depuis fi long-tems, par un defir de l'augmenter dans une occafion fi contraire à fes deffeins.

Sigifmond de Ghelen, natif de Bafle, mourut en Bohême dans la même année. Quelques-uns prétendent que fa mort n'arriva qu'un an après. La pauvreté fut le partage de ce grand homme pendant toute fa vie ; auffi Erafme le crut-il digne d'une fortune au deffus de celles de ce monde. Il s'appliqua à traduire la plûpart des auteurs Grecs, & fur-tout à corriger les œuvres de Pline fur les anciens manufcrits.

Dans le même tems François Franchini né à Cofenze dans la Calabre, mourut dans la force de fon âge à Rome, où il avoit paffé une grande partie de fa vie. Il eut l'art de marier les Mufes avec Mars ; il fuivit Charle-Quint dans fes victoires, & fe trouva à la malheureufe expédition d'Alger, qu'il a décrite en vers. On peut le comparer à Ulric Hutten gentilhomme de Franconie, quoiqu'il ait écrit dans un genre bien different, & on doit avoüer que les dialogues qui nous reftent de lui, femblables à de petites planches qu'on a fauvées d'un grand naufrage, ne cedent en rien à ceux de Lucien ; au moins les perfonnes qui font en état de porter leur jugement fur des ouvrages de cette nature, les lifent encore aujourd'hui avec beaucoup de plaifir. Il fut inhumé dans l'églife de la Trinité du Mont, après avoir poffedé pendant fa vie l'évêché de Maffa & de Populonia en Tofcane, auquel Paul III. l'avoit nommé.

Affaires de France. Guerre en Flandres.

Revenons maintenant aux affaires de la France. Le Roi voyant qu'on avoit en vain parlé de la paix, & que les foins

1 Pomponace a publié un ouvrage fur ce fujet. Il difoit qu'il fuivoit cette opinion, comme philofophe, & qu'il la condamnoit comme Chrétien.

HENRI II.
1554.

du cardinal Poole avoient été inutiles, fit préparer des vivres, des canons, des pontons, & tous les autres inſtrumens de guerre, & donna ordre à ſes troupes de ſe rendre à Crecy en Laonnois, pour le 18 de Juin. L'armée étoit compoſée de vingt-cinq compagnies Françoiſes, où il y avoit d'anciens & de nouveaux ſoldats ; de deux régimens Allemans qui étoient ſous la conduite du Rheingrave & de Reiffenberg ; outre cela il y avoit vingt-cinq compagnies de Suiſſes, quinze cens gens-d'armes & deux mille tant chevaux-legers, qu'arquebuſiers à cheval. Toutes ces troupes ayant eu ordre de s'avancer juſqu'à Marle, le connêtable de Montmorency & le maréchal de S. André vinrent au camp. Le Roi avoit auſſi fait aſſembler d'autres troupes dans differens endroits. On avoit mis à S. Quentin environ dix mille hommes d'infanterie, trois cens gens-d'armes & cinq cens chevaux-legers, que le prince de la Roche-ſur-Yon commandoit. On envoya à Mezieres ſous la conduite du comte de Rockendorff & du baron de Fontenay, quinze compagnies de vieux ſoldats, qu'on avoit tirez des garniſons de Metz, de Verdun, de Toul & des autres places des environs, & quatre compagnies d'Anglois & d'Ecoſſois, avec deux régimens Allemans. On y joignit encore deux cens gens-d'armes, & huit cens chevaux-legers & arquebuſiers à cheval, dont le prince de Condé avoit le commandement. Deux cens chevaux Allemans ſuivoient toutes les troupes, qui avoient à leur tête le duc de Nevers gouverneur de Champagne. Le Roi avoit ainſi diſtribué ſon armée, afin que l'ennemi ne pût ſçavoir quel chemin il prendroit. Le prince de la Roche-ſur-Yon fit les premiers actes d'hoſtilité en Artois. Après que nos ſoldats eurent ravagé une grande partie de cette province, le connêtable de Montmorency, à qui Antoine de Bourbon, duc de Vendôme & gouverneur de Picardie, s'étoit joint à Eſtrée-au-pont, prit ſur la gauche, comme s'il eût voulu aller à Avenes ; ce que l'ennemi effectivement s'imagina. Ainſi les Imperiaux ayant abandonné les villes de Chimay, de Trelon, de Glaion & de Couvins, nos troupes s'en emparerent, & en démolirent toutes les fortifications.

Exploits du duc de Nevers en Flandre.

Le duc de Nevers ayant paſſé la forêt d'Ardenne, en marchant par un chemin très-difficile, au travers des bois & des vallées étroites, remplies de rochers, arriva en deux jours au

Val de Surande proche le Fort de Linchant qu'on avoit nouvellement détruit. Cette vallée eſt diviſée par le torrent de Semois, qui ſe décharge dans la Meuſe au deſſous de Château-Regnault. Enſuite on envoya le ſeigneur de Jametz, avec un régiment François & quelques canons, pour s'emparer du Château d'Orcimont que ſa ſituation défend mieux que ſes fortifications. Un rocher eſcarpé l'environnoit de deux côtez; on pouvoit approcher de la place par un autre côté, mais l'ennemi ne croyoit pas qu'il fût poſſible d'y dreſſer des batteries. Colas Loys, lieutenant de Barſon gouverneur de cette place, mais qui n'y étoit pas alors, refuſa de ſe ſoumettre, lorſqu'on l'envoya ſommer de ſe rendre, voulant voir auparavant le canon. Dès qu'il eut vû les batteries dreſſées, à quoi il ne s'attendoit pas, & qu'on eût tiré un coup ou deux, il prit le parti de ſe retirer avec quelques-uns de ſes amis par une porte dérobée, & abandonna ſes compagnons, qui ſe rendirent auſſitôt. Enſuite on alla camper à Louette & à Villarſi, que la Loſſe avoit fait fortifier à la hâte. Dans le même tems notre armée entra dans le Fort de Jadines, d'où l'ennemi s'étoit retiré après y avoir mis le feu. On voyoit de tous côtez les payiſans prendre la fuite avec leurs troupeaux, & ce qu'ils avoient pû emporter de leurs meubles. Le 19 de Juin le duc de Nevers arriva à Valſimont, ville ſituée dans une agréable vallée, arroſée par un torrent qui ſe précipite des montagnes voiſines. Enfin on fit partir le Herault Angoulême pour aller au château de Beaurin, afin de l'obliger à ſe rendre. Cette place étoit ſituée ſur les confins du payis de Liege, & appartenoit, auſſi-bien, que Valſimont, à Charle de Barlemont, Intendant des finances dans les Pays-Bas. La garniſon de ce Fort refuſa d'abord de ſe rendre; mais auſſi-tôt que le duc de Nevers eut fait approcher quatre pieces de canon, elle ſe rendit à diſcrétion. On y fit priſonnier Jean Colichart natif de Bains en Hainault, avec environ quarante hommes de ſes gens, entre leſquels étoit Gerard capitaine du Fort de Jadines, qu'on avoit pris quelque tems auparavant; de ce nombre étoit auſſi la Loſſe qu'on ne traita pas comme un priſonnier, & qu'on envoya à Mezieres, pour lui faire ſouffrir le ſupplice que méritent les rébelles. La Loſſe étoit François, & avoit ſuivi en premier lieu le parti de Lumes, dont nous avons déjà parlé; ce capitaine étant

HENRI II. 1554.

mort, il avoit pris parti chez les ennemis. Après la prise de Beaurin, on mit dans cette place une compagnie de soldats des vieux corps, avec environ cinquante arquebusiers à cheval.

Tandis que les ennemis étoient encore effrayez des exploits du duc de Nevers dans le payis de Liege, & que le prince de la Roche-sur-Yon les inquiétoit par les courses qu'il faisoit en Artois, le connêtable de Montmorency poursuivoit toûjours son chemin. Le maréchal de S. André alla vers Maubert-fontaine, où il campa le 22 de Juin, avec quatre cens gens-d'armes, sept cens chevaux-legers, un régiment François d'infanterie, & la plus grande partie du canon. De-là il vint à Rocroy, qui de ce côté-là est la derniere place de notre frontiere. Ensuite on fut obligé de passer au milieu des forêts & des bois; les chemins, naturellement difficiles, l'étoient devenus encore davantage, par le soin que les ennemis avoient pris de couper de côté & d'autre des arbres, dont ils avoient embarassé les routes, d'où l'on ne pouvoit sortir pour entrer dans la plaine, qu'après avoir fait au moins sept lieuës. Cependant on vint à bout de surmonter toutes ces difficultez, par les soins de ceux qui connoissoient le payis & par les travaux des pionniers. Le lendemain sur le midi, les troupes passerent sans aucun danger, avec le canon qu'on fit avancer jusqu'à Mariembourg, qui est la premiere ville qu'on trouve dans le payis ennemi, vis-à-vis Maubert-fontaine. Le maréchal de S. André ayant été lui-même reconnoître la place, fit faire des lignes & dresser les batteries. La terreur s'empara d'abord de l'esprit des assiégez, qui ne pensoient à rien moins qu'à cette entreprise : leur crainte loin de diminuer augmenta encore, lorsqu'ils apprirent que nos soldats avoient repoussé deux fois Julien Romero, qu'on envoyoit à leur secours avec des Espagnols d'élite. A l'arrivée du Connêtable, on approcha plus près de la ville : après trois jours de siége, & qu'on eut tiré cent vingt coups de canon, la garnison demanda à capituler. On permit aux soldats de sortir de la ville, bagues sauves, à condition qu'ils y laisseroient leurs armes; que Rinsart gouverneur de la place, & les autres officiers, demeureroient prisonniers, & qu'on cederoit à nos troupes les vivres & le canon de la ville. Ainsi en peu de jours & sans répandre de sang, Mariembourg, qui tire son nom de Marie Reine de Hongrie, & qui est renommée par le beau

payis

payis de chasse qu'il y a aux environs, fut réduite sous l'obéïssance du Roi le 28 de Juin, & porta le nom d'Henrienbourg tant qu'il fut à la France.

Le dernier jour de Juin le Roi vint au camp, avec le duc de Guise, & les principaux seigneurs de sa Cour : à son arrivée, on rangea l'armée en bataille, & on reçut ce Prince au bruit du canon qu'on tira en signe de réjoüissance. Le Roi résolut de faire fortifier Roc-roy, situé entre Maubert-fontaine & Mariembourg. Il chargea de ce soin la Lande, vaillant capitaine, à qui on donna trois cens fantassins ; le gouvernement de la place fut confié à un capitaine Breton nommé P. Breuil, avec trois compagnies Françoises d'infanterie. Déjà le duc de Nevers étoit arrivé dans le payis de Liege, dont les campagnes parurent très-agréables aux soldats, qui sortoient d'un payis où ils n'avoient vû que des vastes & tristes solitudes. Il vint camper près de Givais, place fameuse, située sur les deux rivages de la Meuse, & qui les reünit par un pont. Pierre Salsede qui étoit chargé des vivres, y ayant été envoyé quelque tems auparavant, avec six compagnies Françoises & deux pieces de canon, mit sous l'obéïssance du Roi Hierge, qui appartenoit à Barlemont, & Fumay, château du duc d'Arschot. Ainsi les François occupant tout ce payis, faisoient passer des vivres en abondance dans le camp où étoit le Roi. Dans le même tems l'avant-garde du Roi prit & pilla le château d'Agimont, où étoit Evrard de la Mark bâtard du comte de Rochefort. Le lendemain l'armée Royale alla camper en deçà de Givais sur le bord de la riviere. Là les Anglois & les Ecossois qui étoient au service du Roi, s'étant un peu trop éloignez de l'armée, furent surpris & maltraitez par l'ennemi ; il y en eut même qnelques-uns de tuez, & ils perdirent environ cent chevaux de prix. Le duc de Nevers étoit campé de l'autre côté de la riviere. A son arrivée l'ennemi abandonna Château-Thierri, qui étoit au Bailli de Namur, & nos troupes y entrerent. On trouva dans cette place quantité de vivres & de meubles prétieux.

Après avoir demeuré six jours à Givais, les deux armées continuerent leur chemin des deux côtez du fleuve, & un jour après on vint camper auprès de Bouvines, & de Dinant, ville de la dépendance de l'évêque de Liege. Le duc de Nevers

Henri II. 1554.

y avoit envoyé, après la prise de Beaurin, le Heraut Angoulême, pour demander aux habitans de Dinant, s'ils vouloient s'en tenir au traité, & s'abstenir de prendre parti dans cette guerre. Ils firent une réponse folle & insolente ; & dirent que, si on leur vouloit donner le cœur & le foye du Roi & du duc de Nevers, ils le feroient cuire, & le mangeroient avec plaisir à leur dêjeuné. Les armées étant arrivées, la ville de Bouvines[1], de l'ancien duché de Bourgogne, située sur le rivage d'en deçà, qui n'étoit défenduë que par les habitans, fut assiégée par les troupes du Roi. Lorsqu'on eut fait approcher le canon, on battit la place, qui fut prise d'emblée, & où l'on fit un très-grand carnage. Une partie des habitans se noya dans le fleuve, & ceux qui le passerent à la nage, ayant été pris par le duc de Nevers, furent pendus, suivant les loix de la guerre, pour avoir voulu témérairement essuyer le feu du canon. Enfin la chaleur du carnage s'étant ralentie, on traita avec plus de douceur ceux qui s'étoient retirez dans la Tour : le Roi n'avoit pas oublié l'humanité que les Espagnols avoient fait paroître à l'égard des François à la prise de Teroüenne ; ainsi on les épargna & on leur permit de se retirer.

On eut beaucoup plus de peine à prendre Dinant. Cette ville s'étend le long du rivage, de l'autre côté de la Meuse, & a dans son enceinte une citadelle bâtie sur un rocher presque escarpé de tous côtez. L'endroit par où l'on en peut approcher est fortifié de deux grands bastions & d'un fossé très-profond, que fit autrefois creuser Edouard de la Mark évêque de Liege, qui y avoit aussi fait construire un palais digne d'un roi. Les habitans animez, ou par la haine qu'ils avoient pour les François, dont cependant ils suivirent le parti sous Louis XI. ou excitez par un orgueil que leur inspiroit le souvenir d'avoir dix-sept fois fait lever le siége à des Rois & à des Empereurs qui les avoient attaquez, crurent qu'après la réponse extravagante & brutale qu'ils avoient osé faire au duc de Nevers, il ne leur restoit plus que de soûtenir leur témérité par l'audace. Mais elle ne demeura pas long-tems impunie. Le duc de Nevers, & Jametz, dont le cheval fut tué d'un coup d'arquebuse, ayant été tous deux reconnoître de plus près la citadelle, au peril même de leur vie, ils firent conduire le lendemain quinze

1 Petite ville de la Flandre Françoise, dans le Namurois sur la Meuse.

pieces de canon en de-çà de la Meuse, vers le côté de la ville qui regarde la riviere: on en transporta autant du côté du Septentrion. Enfin aprés avoir battu la ville pendant deux jours, & ruiné deux tours, on livra l'assaut, où Gaspard de Coligny encouragea les soldats à monter. Nous fûmes repoussez, & les vaillans capitaines Mola, Sarragosse, & le Fort, reçurent des blessures très-dangereuses. Enfin Coligny ayant exhorté les François à se rappeller la valeur de leurs ancêtres, & à se figurer que le Roi étoit présent en personne pour donner aux uns la récompense dûë à leur bravoure, ou pour couvrir d'une honte éternelle la lâcheté des autres, il monta le premier à la brêche avec Montpezat, tenant à la main une enseigne qu'il planta sur la muraille. Mais tandis qu'ils s'efforçoient d'engager les soldats à suivre leur exemple, & qu'ils attendoient qu'on les secondât, la nuit survint & les empêcha de rien exécuter.

Cependant les assiégez, ne voyant aucune espérance de salut, se rendirent au duc de Nevers, à condition qu'ils auroient la vie sauve, & qu'on ne brûleroit pas leur ville. On y fit entrer aussi-tôt Boisse & Duras, avec leurs compagnies d'infanterie, pour empêcher qu'on n'insultât les habitans. Mais les Allemands, qui aiment naturellement à piller, s'étant imaginé qu'on avoit fait entrer ces deux capitaines, afin qu'ils profitassent seuls du butin, monterent avec fureur sur la muraille, & malgré les François, ils s'emparerent de la ville, la pillerent, & y exercerent mille cruautez. Ils n'épargnerent ni les Eglises, ni les femmes qui s'y étoient retirées avec leurs enfans, & firent une infinité de prisonniers de l'un & de l'autre sexe. On publia néanmoins le lendemain à son de trompe un ordre, pour tous ceux qui avoient pris des femmes, des filles & des enfans, de les laisser aller sans leur faire aucun mal, sous peine de la vie. Lorsqu'on eut commencé à battre la citadelle, Floion, qui en étoit le Gouverneur, sortit avec Hamol qui commandoit les Allemands, pour capituler : après de longues contestations, ils convinrent de rendre la place, aux conditions, qu'en laissant leurs armes, le canon & les drapeaux, ils sortiroient avec leurs épées, leurs poignards & tout leur bagage. Julien Romero s'étoit retiré dans cette citadelle avec ses soldats, après avoir été repoussé près de Mariembourg, qu'il étoit venu secourir inutilement. Comme il étoit connu de nos officiers, parce qu'il

HENRI II. 1554.

s'étoit autrefois battu en duel à Fontainebleau, en présence de François I., il demanda à parler au Connêtable. Il l'entretint d'abord de la grandeur de ses ancêtres, & de la gloire qu'il avoit acquise à la guerre. Il flata ensuite le Connêtable, en lui parlant de son habileté dans l'art militaire, & de la prééminence de sa charge. Puis il le pria de rendre à ses troupes leurs armes & leurs drapeaux. Le Connêtable, qui ne vouloit point accorder une grace de cette nature à un Espagnol, lui dit qu'il étoit surpris qu'un homme si experimenté dans la guerre, en ignorât les loix, ou voulût les dissimuler. Il ajoûta que ce qu'il demandoit n'étoit pas raisonnable, & que le droit des armes éxigeoit que le vaincu reçût la loi du vainqueur. Tandis que l'imprudent Romero perdoit le tems en discours inutiles, le Connêtable craignant que les Espagnols ne persistassent dans leur opiniâtreté, leur fit dire par Bourdillon & Rabodanges, de mettre ordre de bonne heure à leurs affaires: il leur fit aussi sçavoir que Romero avoit déjà pensé aux siennes & à celles de quelques-uns de ses amis. Dès qu'ils eurent appris cette nouvelle, ils se rendirent aux mêmes conditions que Floion & Hamol, croyant que leur Chef les avoit abandonnez. Romero au désespoir demanda à rentrer dans la citadelle, disant qu'il étoit en état de la défendre avec ses troupes. Le Connêtable lui répondit, que le Roi lui accorderoit ce qu'il demandoit, à condition que s'il étoit pris, il seroit pendu avec ses gens. Il lui reprocha sa perfidie, & le blâma, non d'avoir pris les armes pour son Prince, contre le Roi qui l'avoit comblé de bienfaits, (parce que cette action pouvoit en effet être excusée;) mais d'avoir eu la lâcheté de se mettre au service des Anglois & de l'évêque de Liége. Ce fut ainsi que le Connêtable humilia cet homme vain & superbe: pour le punir de sa témerité & de son imprudence, il le fit prisonnier. C'est ainsi que Dinant fut prise: on rasa la citadelle de cette ville, & la tour de Bouvines par l'ordre du Roi.

Après cette expédition, le Roi honora du collier de l'ordre Artus Cossé seigneur de Gonor, frere de Brissac; il l'envoya à Mariembourg avec quantité de vivres, & lui donna le commandement de cette place tel qu'il l'avoit eu à Metz quelque tems auparavant. Mais de peur que les vivres ne se consumassent inutilement, on décampa, & on fit faire une marche à l'armée

le 13 de Juillet : le duc de Nevers ayant paſſé la riviere, n'avoit pas tardé à la joindre. Nos troupes demeurerent cinq jours au premier endroit où elles arriverent. Le duc de Savoye Général des troupes Imperiales, craignant que le Roi ne vînt attaquer Namur, y fit entrer un grand nombre de ſoldats, pour la ſûreté de la ville, qui ne pouvoit ſe défendre par ſes fortifications. Julien Goſſelini rapporte dans la vie de Ferdinand de Gonzague, que l'Empereur ſuivit en cela le conſeil de ce Seigneur, qu'on avoit nouvellement fait revenir de Milan, comme nous le dirons dans la ſuite. En effet, quelques jours auparavant, la plus grande partie de ceux qui compoſoient le Conſeil que l'Empereur avoit fait aſſembler à Bruxelles, étoient d'avis qu'on abandonnât Bruxelles même, pour ſe retirer à Anvers pendant quelque tems; parce que Mariembourg, dont les François s'étoient rendus maîtres, n'étoit éloignée de Bruxelles que de dix milles. Gonzague s'oppoſa ſeul à cet avis; il fit connoître à l'Empereur qu'il ne pouvoit ſe retirer, ſans expoſer ſa réputation & avilir ſa dignité. Il lui dit encore que, ſans avoir fait de préparatifs de guerre, il avoit huit mille hommes armez, avec leſquels il pouvoit défendre Namur, & par ce moyen s'oppoſer à l'irruption des François, & couvrir le Brabant. Jean-Batiſte Caſtaldo, officier très expérimenté, que l'Empereur avoit depuis peu fait venir de Vienne, & qui avoit autrefois exercé la charge de Meſtre de Camp ſous Gonzague, combattit ſon ſentiment. Gonzague piqué de cette oppoſition, fit tous ſes efforts pour lui faire goûter ſon avis, & en vint à bout. L'Empereur ſuivit donc le parti que lui conſeilloit Gonzague, comme le plus capable de lui faire honneur. Ce Prince ayant ſoûtenu juſques-là Namur par ſa préſence, en ſortit enfin avec ſes troupes, & vint camper preſque tous les jours dans les endroits que nous avions abandonnés la veille. Tout cela empêcha le Roi d'aſſiéger Namur, & lui fit prendre le chemin du Hainaut; il ordonna en même tems aux ſoldats de prendre des vivres pour ſept jours, & de mettre dans des charettes, en cas de beſoin, une grande quantité de proviſions pour l'armée.

Ayant ainſi mis ordre à tout, il fit brûler tout le payis, pour ſe venger du ravage que les ennemis avoient fait dans le Boulonnois. En même tems il vint ſur la Sambre, où il croyoit

Henri II. 1554.

rencontrer l'ennemi au passage de cette riviere, qui prend son cours par Landrecy & par Maubeuge, & se décharge dans la Meuse auprès de Namur. Mais n'ayant rencontré qui que ce soit, il passa la riviere, & alla camper au-delà le 19 de Juillet. Comme l'ennemi n'étoit éloigné que d'environ quatre milles, le Roi divisa son armée en trois corps, & donna l'arriere-garde au Connêtable, pour soûtenir l'attaque de l'ennemi, s'il approchoit. L'armée s'étant donc mise en chemin, on arriva le lendemain à Marîmont, maison de plaisance de la reine de Hongrie, où les coureurs avoient mis le feu avant l'arrivée du Roi. Rockendorff voulut aussi s'emparer de Nivelle dans le Brabant. Pour y réüssir, on y envoya le duc de Bouillon avec une cornette de cavalerie, & deux petites pieces de canon ; mais l'entreprise échoüa. Cependant on pilla les fauxbourgs, & on on y mit le feu après avoir enlevé le butin. Les ennemis craignoient pour Bins proche de Marîmont. Bins ou Binche étoit une ville du gouvernement de la Reine de Hongrie, où cette Princesse avoit fait bâtir un superbe palais, enrichi d'anciennes statuës & d'excellens tableaux, & orné de sculptures & de tapisseries, où enfin brilloit de tous côtez une magnificence royale. L'Empereur y avoit mis deux compagnies d'Allemands pour la défendre, jusqu'à ce que l'armée du Roi fût passée ; il sçavoit bien que nos soldats manquoient de vivres. Cependant notre armée ayant été reconnoître cette place, on approcha le canon, & après l'avoir battuë un peu de tems, elle se rendit à la discretion du Roi, qui l'abandonna au pillage : on y mit le feu, qui la reduisit en cendre, avec ce beau palais dont nous venons de parler. On prit néanmoins auparavant la précaution de retirer les choses précieuses qui meritoient d'être préservées de la flamme. De Blosses commandant de cette place y fut fait prisonnier. Mais on n'en demeura pas là ; pour tirer une pleine vengence de l'embrasement de Folembray, où A. de Croy comte de Reux avoit mis le feu, par ordre de la reine de Hongrie, on envoya Giri lieutenant de la compagnie de cavalerie du duc de Nevers, avec quatre autres compagnies de gens à cheval, pour brûler le château de Reux.

Le même jour que Bins fut pris, on alla plus loin. Le lendemain on s'avança au-delà de Bavais, & le 23 de Juillet on

campa au-dessous dû Quesnoy. On prit & on brûla en chemin quelques petites places. Cependant comme notre armée étoit fatiguée par les pluyes continuelles des jours précédens, & se voyoit obligée de marcher dans un tems pluvieux & obscur, le duc de Savoye crut que l'occasion étoit très favorable pour l'attaquer. Presque toutes nos troupes avoient déjà passé par une vallée qu'un ruisseau sépare par le milieu, & il ne restoit plus de l'autre côté que mille chevaux divisez en deux corps, que commandoient Jean de Bourbon duc d'Enghien, & François de la Tour vicomte de Turenne, sans compter cinq cens chevaux-legers, conduits par Paul-Bâtiste Fregose & Choiseuil Lancques, & qui étoient aux ordres du duc d'Aumale. Ce duc étoit accompagné de Louis de Bourbon prince de Condé, de René marquis d'Elbœuf, & de François grand Prieur de France, tous deux freres du Duc ; de Henri de Montmorenci Damville, des comtes de Suse & de Sault, & d'Antoine de Crussol, qu'on fit depuis duc d'Usez. Le maréchal de S. André, qui conduisoit l'arriere-garde, commandoit tous ces Seigneurs. Le brouillard s'étant dissipé environ sur le midy, & l'air étant devenu serein, l'Amiral Gaspard de Coligny envoya dire à S. André, qu'il croyoit avoir apperçu environ cinq cens cavaliers. A cette nouvelle, on dépêcha au plûtôt Fregose & Lancques, pour aller faire une découverte plus certaine. Ces deux Officiers étant retournez un peu après, rapporterent que toute la cavalerie de l'Empereur étoit en chemin, & qu'elle pouvoit être composée de six mille chevaux. Le maréchal de S. André voyant que ses forces n'étoient pas égales à celle des ennemis, au lieu de faire passer ses troupes à la hâte (ce qui auroit pû, dans un lieu si étroit, mettre parmi elles le désordre, la confusion & l'épouvante, & donner occasion aux ennemis de faire de plus grandes entreprises) aima mieux, eu égard aux circonstances, faire face, & placer ses gens sur une éminence, au pié de laquelle couloit le ruisseau qu'il falloit passer. Pour venir à bout de son dessein, il envoya au-devant de l'ennemi Fregose & Lancques, afin de l'amuser par des escarmouches. Tandis que l'on combattoit, on fit passer le ruisseau au duc d'Enghien avec le premier corps de troupes. Lorsqu'il fut passé, Turenne, qui conduisoit l'autre, prit sa place, afin qu'il ne parût rien de vuide. Celui-ci étant

HENRI II. 1554.

aussi passé de l'autre côté, ceux qui étoient au bas de cette éminence, vinrent se placer dans l'endroit qu'il venoit de quitter. Ainsi étant tous passez sans confusion, & en gardant leurs rangs, ils s'arrêterent de l'autre côté du ruisseau. L'ennemi, qui ne les voyoit que de loin, crut que c'étoit une armée entiere, qui ne faisoit aucun mouvement; car il ignoroit qu'il y eût un ruisseau dans cet endroit, & il s'imaginoit que toute l'armée y étoit, ou qu'il étoit survenu un renfort, parce que le nombre de ceux qui avoient passé le ruisseau augmentoit toûjours: il s'arrêta donc, & ne crut pas devoir se hâter d'attaquer. Pendant ce tems-là le marêchal de S. André passa avec le prince de Condé, le duc d'Aumale & les autres Seigneurs, & on laissa environ trente cavaliers avec les comtes de Sault, de Suze & de Crussol, que les Arquebusiers qu'on avoit placez de côté & d'autre, sur l'un & l'autre bord, mettoient à couvert. Enfin ceux-ci passerent aussi le ruisseau, & se joignirent aux autres lorsqu'ils virent approcher l'ennemi, qui étant arrivé près du ruisseau, reconnut trop tard son erreur, & eut lieu de se répentir d'avoir manqué une si heureuse occasion de combattre; il ne put s'empêcher d'admirer le jugement & la présence d'esprit de S. André, qui lui avoit en quelque sorte dérobé une victoire, & dont l'habileté étoit venu à bout de faire passer toutes ses troupes de l'autre côté du ruisseau, dans un lieu si désavantageux, sans qu'il lui en eût couté la perte d'un seul homme.

Le même jour le duc de Nevers, qui commandoit un corps aux environs, tomba sur les ennemis qui s'étoient écartez çà & là, & en tua un grand nombre. Ensuite toutes nos troupes s'étant jointes, elles avancerent jusqu'à Villey, brûlant tous les villages qui se trouvoient sur leur passage, ou ceux qu'ils étoient obligez de laisser derriere eux. Là on les mit en bataille, comme si on eût été prêt de donner le combat. Voici l'ordre qu'on garda. Les Allemans étoient à l'aile droite, entre deux bataillons François. L'infanterie Françoise étoit au milieu de l'armée, entre les Allemans & les Suisses. La cavalerie également distribuée fermoit les aîles, & les chevaux-legers divisez par escadrons étoient à la tête. Mais le combat ne s'étant pas donné, le Roi, après être demeuré un jour entier en cet endroit, sans que l'ennemi vînt l'attaquer, s'avança jusqu'à

Crevecœur

Crevecœur dans le Cambrefis, où le prince de la Roche-fur-Yon vint le trouver avec quantité de vivres & de munitions. Il avoit défendu de ce côté-là notre frontiere, en l'abfence du duc de Vendôme; & quelque tems auparavant, ayant furpris l'ennemi entre Bapaume & Arras, il l'avoit battu & mis en fuite, après avoir fait prifonniers Fama gouverneur de la citadelle de Cambray, & le brave Varlufet fon lieutenant, capitaine de chevaux-legers. Il livra ce combat avec feulement deux compagnies de cavalerie, qu'on lui avoit envoyées, tandis que le Roi étoit encore devant Dinant. Nos troupes par le moyen des pionniers ruinerent toutes les fortifications de Crevecœur, commencées par les habitans. Lorfqu'on eut appris que l'Empereur avoit réfolu de fe retrancher auprès de Cambray, le Roi, qui avoit fait d'inutiles efforts pour attirer l'ennemi au combat par de fréquentes efcarmouches, leva le fiége le 2 d'Août, & fe rendit au Câtelet. Le lendemain il s'arrêta à Mornencourt, fitué à deux lieuës de Peronne. Etant arrivé auprès d'Arras, & enfuite à Bapaume, la garnifon de ces deux places fortit, & on livra quelques petits combats. Le troifiéme jour il vint à Fervan proche l'abbaye de Cercamp dans le comté de S. Paul. Ceux de la garnifon fe croyant en fûreté, à caufe des forêts & de la connoiffance qu'ils avoient des chemins, attaquerent fur le foir notre arriere-garde; mais les Anglois & les Ecoffois les maltraiterent beaucoup, en tuerent un grand nombre, & prirent tous leurs chevaux. Ce fuccès compenfa l'échec que nous avions reçu depuis peu de leur part, à Givais.

HENRI II. 1554.

On paffa deux jours dans cet endroit, d'où l'on envoya le duc de Vendôme pour reconnoître Fochenberg, & fommer la garnifon de Renti de fe rendre. Le 8 du même mois on partit de Fervan, & ayant fait paffer l'armée par le comté de S. Paul, en laiffant à gauche Dourlan & Hedin, on prit fur la droite, & on fe rendit à Fruges par les ruines de Teroüenne. De-là, on fomma encore de la part du Roi les habitans de fe rendre. Renti eft une place fituée dans un lieu marêcageux, entre des collines affez éloignées de la ville, qui ne peuvent l'incommoder; il y paffe un ruiffeau qui remplit un foffé profond & large, dont la citadelle eft environnée de toutes parts. Sous le regne de Charle VI les enfans de Louis d'Orleans,

HENRI II. 1554.

que Jean duc de Bourgogne avoit fait affaffiner à Paris, furent tenus prifonniers dans cette place, & confiez à la garde de Robert de Croy; on la regardoit alors comme une des places des mieux fortifiées, & on y avoit mis une très-bonne garnifon Efpagnole. D'abord on reconnut la ville, & après quelques efcarmouches, où le duc de Guife courut rifque de la vie, on jugea à propos de l'attaquer par deux endroits. Le Connêtable, qui conduifoit l'avant-garde, fit paffer une partie des troupes de l'autre côté du ruiffeau, & ayant fait faire un retranchement dans l'endroit par où l'on fe doutoit que l'ennemi pourroit venir, il fortifia tellement fon camp que, s'il eût été néceffaire de rejoindre l'armée, il l'eût pû faire, fans courir aucun rifque.

Sur ces entrefaites, l'Empereur étant venu avec toute fon armée à Marque, fitué à une lieuë de-là, fit tirer le canon pour informer les affiégez de fon arrivée. Le Connêtable s'avança auffi-tôt pour provoquer l'ennemi; car le Roi vouloit fur-tout qu'on livrât le combat, avant que l'Empereur eût raffemblé les troupes qu'on devoit lui envoyer de tous côtez. Le Connêtable vint camper devant Renti, foit pour le prendre à la vûë de l'ennemi & à fa honte, foit pour obliger l'Empereur à combattre, s'il venoit au fecours de cette ville. La chofe ayant été propofée au Confeil, on fut d'avis de mettre des troupes, pour garder le bois qui s'étendoit depuis le haut de la colline jufqu'à notre camp, & on en donna le foin au duc de Guife, qui y plaça trois cens arquebufiers d'élite, & quelques cuiraffiers à pied, qui empêcherent de ce côté-là l'irruption des ennemis. C'étoit de-là que dépendoit notre falut ou notre perte; car comme nos troupes étoient appuyées au levant par une riviere & un marais fort profond, & au couchant par une colline peu éloignée, il falloit néceffairement que, quand on fe feroit faifi de cette forêt qui formoit un coude, & qui refferroit la plaine où nos gens étoient campez, le chemin qui étoit étroit au deffous de la montagne, & qui étoit le feul par où ils pouvoient fortir, leur fût entierement bouché. L'ennemi étoit campé au midi, dans l'endroit où la campagne s'élargiffoit peu à peu jufqu'au quartier des Imperiaux placé vis-à-vis fur des éminences. Gonzague fut le premier, qui confeilla à l'Empereur de s'emparer de ce

bois, & d'y mettre beaucoup de monde pour le garder, parce qu'il arriveroit de-là, que les troupes du Roi environnées de toutes parts ne pourroient ni faire beaucoup de mal, ni rester en sûreté dans cet endroit; qu'enfin nos soldats ne pourroient même faire retraite, sans s'exposer à un grand peril. On ordonna donc aux Espagnols de ne pas abandonner ce poste, lorsqu'ils s'en seroient emparez, & de ne pas aller plus loin : mais ils employerent inutilement deux fois la ruse pour en venir à bout. Car quoique leurs attaques fussent très-vives, & qu'ils fissent dans le bois des cris effroyables pour nous intimider, comme ils ne sçavoient pas les chemins, nos soldats cachez dans ce même bois les surprirent & les repousserent vigoureusement & avec perte.

Cependant l'Empereur informé qu'on continuoit d'assiéger Renti, & qu'on pressoit extrêmement cette place, suivit le conseil de Gonzague, & partit le lendemain de grand matin avec son armée, dans un tems de broüillard, afin de n'être point apperçu de nos troupes, & de les chasser de ce bois, qu'on appelloit anciennement le Bois-Guillaume. On choisit pour cette expédition quatre ou cinq mille hommes de toute l'infanterie, avec quelques gendarmes & quelques piquiers, & deux mille chevaux qui les suivoient pour les secourir dans le besoin. On fit aussi avancer sept pieces de canon. Les chevaux-legers, commandez par le duc de Savoye, suivoient ce détachement avec la cavalerie Allemande, dont Gonzague avoit la conduite. Jean de Nassau descendit avec un corps d'Allemands, en tournant autour de la colline, du côté de Fochenberg où nos chevaux-legers étoient campez. Martin Rossem maréchal de Cleves, qui avoit en flanc le comte Vulenfort *, avec environ quinze cens chevaux Allemands, vint se joindre à lui. D'abord nos soldats soûtinrent courageusement les efforts des Espagnols, qu'on avoit envoyez les premiers dans le bois. Mais le duc de Guise, qui avoit lui-même placé des soldats dans cet endroit, voyant que les ennemis étoient en plus grand nombre qu'eux, leur ordonna de se retirer peu à peu, sans pourtant abandonner le combat.

* *ou* Vulfensfourt.

Cependant le brouillard s'étant dissipé, on vit paroître toute l'armée de l'Empereur. Aussi-tôt le Connêtable fit passer des troupes en de-çà du ruisseau, après avoir laissé des soldats pour

HENRI II. 1554.

garder les retranchemens, & il courut au fecours du duc de Guife qui n'avoit point encore abandonné la colline. Etant paffé promptement par des chemins étroits, il envoya d'abord fur cette colline un régiment François, qu'il fit fuivre par quatre efcadrons de cavalerie. Les Allemans & les Suiffes marchoient au pié de la colline, & le duc d'Aumale les appuyoit à la gauche, couvrant entierement avec les chevaux-legers la plaine fituée au deffous de Fochenberg. On envoya à la droite quelques cavaliers Ecoffois, qu'on plaça devant les gendarmes, pour foûtenir le choc de l'ennemi, s'il nous attaquoit en flanc. Enfin nos arquebufiers qui étoient dans le bois, s'étant retirez peu à peu, le duc de Guife alla joindre fa cornette compofée de cent chevaux, & celle de Gafpard de Sault-Tavanes qui étoit feulement de cinquante. Les Suiffes demanderent au Roi de la cavalerie pour les foûtenir, fuivant la coutume. Ce Prince, après avoir parcouru les rangs à cheval & armé, pour encourager fes troupes, leur promit qu'il les foûtiendroit lui-même, comme fes amis & fes alliez. Ce difcours plein de bonté les remplit de joye & les anima. L'ennemi qui s'étoit emparé du bois, s'imaginant avoir remporté la victoire, vint fondre fur nos troupes. Le duc de Guife partit auffi-tôt pour l'aller recevoir. Ayant vû que Coligny, qui conduifoit le premier corps de l'infanterie Françoife, avoit déjà mis pied à terre pour combattre, il fe tourna vers fa troupe, & leur parla en ces termes.

» Mes chers compagnons, ce jour tant defiré eft enfin arri-
» vé, & voici l'occafion de faire éclater devant le plus puif-
» fant des Rois votre courage & votre fidelité, même au péril
» de votre vie. La Fortune vous préfente aujourd'hui un avan-
» tage qu'elle a fouvent refufé à la prudence & à la valeur.
» Elle vous fournit un moyen affûré de triompher glorieufe-
» ment de l'ennemi, & en même tems de terminer une guerre
» fi contraire à nos interêts. C'eft uniquement pour ce fujet
» que notre Roi très-prudent a réfolu d'affiéger Renti ; non
» qu'il croye que la prife d'une fi petite place foit d'une gran-
» de confequence pour la France, mais pour engager enfin au
» combat un ennemi qui n'a employé jufqu'ici que la furprife
» & l'artifice. Si j'ai reculé peu à peu, & fi je me fuis venu
» joindre à vous, feignant de laiffer la victoire aux ennemis,

» c'étoit pour vous donner lieu de les vaincre, après les avoir » attirez malgré eux à un combat, qu'ils ne peuvent plus évi- » ter. Reprenons donc notre premier courage, & augmentons » aujourd'hui la gloire de notre nation, par la victoire que » nous remporterons sur un ennemi puissant. »

HENRI II. 1554.

Le duc de Guise, après ce discours, fit partir le duc de Nemours avec un escadron de chevaux-legers, & l'envoya dans l'endroit où étoient François comte de la Roche-foucault, Charle de Randan son frere, Charle d'Halluin de Pienne, & Jean de Chabanes baron de Curton, à qui il ordonna de soûtenir Tavanes, avec sa cornette de cavalerie & la moitié de la sienne. Au premier choc de l'ennemi, qui nous attaqua avec succès, nos chevaux-legers reculerent, desorte que les Espagnols qui étoient sous la conduite de Henri Henriqués, & les Allemands, croyant que nous étions défaits, commencerent à rompre leurs rangs & à courir de tous côtez, comme s'ils eussent déjà remporté la victoire. Alors Tavanes donna sur eux avec vigueur; mais l'infanterie ennemie tirant en flanc sur nos troupes, rendoit encore l'avantage douteux; lorsque le duc de Guise, avec Alfonse d'Este son beau-frere, & le grand Prieur de France son frere, après avoir détaché quelques cavaliers, pour s'opposer à l'infanterie & à la cavalerie des ennemis, vinrent fondre sur eux & les mirent en fuite: l'infanterie Espagnole qui avoit pris la route du bois pour se sauver, ayant commencé à se réûnir dans ces chemins étroits, fut arrêtée par les arquebusiers que le duc d'Aumale avoit menez avec lui.

Bataille gagnée par le duc de Guise,

Cependant le duc de Guise, s'avançant toûjours, serra de près la cavalerie Allemande, qui se retiroit en ordre, après sa décharge; l'ayant empêchée par ce moyen de revenir à la charge, à cause que le lieu étoit trop étroit, ils se jetterent au travers du regiment de Nassau dont ils rompirent les rangs, & qu'ils culbuterent sur celui qui les suivoit. Le duc de Nevers à son arrivée mit en déroute & poussa les cavaliers Espagnols dans le bois, à l'entrée duquel ils s'étoient rassemblez pour se ranger en bataille, & où Gonzague avoit été lui-même obligé de se réfugier. Ce Général, qui ne sçavoit pas les routes du bois, s'égara pendant la nuit, en sorte que les ennemis crurent qu'il avoit été tué. Granvelle évêque d'Arras, garde des sceaux de l'Empereur, étoit venu au camp pour être

HENRI II. 1554.

témoin d'une victoire, qu'on regardoit comme infaillible; mais il fut forcé de s'enfuïr bien vite. Le Connêtabla empêcha nos soldats d'aller plus loin, parceque la nuit approchoit. Nous perdimes dans ce combat environ deux cens cinquante hommes, entr'autres le baron de Curton, & de Forges guidon de Tavanes: Randan, Conflant vicomte d'Auchy, d'Avence guidon de Randan, & d'Amanzay son lieutenant, reçurent des blessures dangereuses, dont le dernier mourut à Paris quelques tems après. Nos Historiens prétendent que les ennemis perdirent dans cette journée quinze cens hommes tuez, ou faits prisonniers: toutes leurs pieces de campagne, dix-sept drapeaux & quatre étendarts furent pris. On fit prisonnier Silly homme de grande naissance, & très aimé de l'Empereur. Ce Seigneur profita de cette occasion pour traiter de la paix; il fit à ce sujet plusieurs voyages de part & d'autre; mais il ne put réüssir dans ses négociations. Tavanes se signala en ce jour, & merita d'être comblé de loüanges au-dessus de tous les autres. Aussi comme il revenoit du combat, ayant encore l'épée à la main, teinte du sang de l'ennemi, le Roi l'embrassa tendrement, & ayant ôté lui-même de son cou le collier de l'ordre qu'il portoit, il en honora sur le champ ce brave Officier. Il créa aussi chevaliers de l'ordre, Jean de Mendose colonel des Suisses, Theodore Unterwal, Petronien Clery, & d'Anois, qui fut envoyé depuis chez les Grizons en qualité d'ambassadeur. On donna la même récompense à tous ceux qui avoient eu quelque commandement dans la cavalerie sous les ordres de Guise, de vers, de Boüillon & de Tavanes.

La nuit ayant mis fin au combat, le Connêtable, pour marque de la victoire qu'on venoit de remporter, & comme maître du champ de bataille, y passa la nuit avec presque toute l'armée toûjours prête à combattre. L'ennemi, qui avoit aussi veillé toute la nuit, donna lieu de croire au Roi, que le lendemain il recommenceroit le combat, pour se venger de la perte qu'il avoit faite le jour précédent; mais les coureurs que le Roi avoit envoyez pour observer ce que faisoit l'Empereur, rapporterent que son armée étoit renfermée dans des retranchemens qu'il avoit fait faire pendant cette nuit. Cependant on entendit un grand bruit du canon que l'on tiroit dans le camp des ennemis; c'étoient des décharges en signe de

réjoüiſſance du ſuccès que le marquis de Marignan avoit eu contre Strozzi à Marciano. Nous parlerons plus au long dans la ſuite de cette action. Si cette nouvelle adoucit un peu le chagrin que l'Empereur avoit de l'échec inattendu qu'il venoit de recevoir, elle diminua auſſi la joie que le Roi avoit de ſa victoire. Mais bien loin de rejetter la faute de cette perte ſur Strozzi, il aima mieux en accuſer tout autre. Il le conſola par ſes lettres, & lui donna en récompenſe de ſes ſervices le bâton de maréchal de France, dont il lui fit expédier les lettres dans la ſuite, pour remplir la place de Robert de la Marck prince de Sedan, mis depuis peu en liberté, & mort en arrivant chez lui. Quelques-uns ont prétendu qu'il avoit été empoiſonné; il eſt certain que lorſque la Tréve eut été rompuë, on répro-cha cette indigne action aux Imperiaux.

Quoique les deux armées fuſſent demeurées en préſence, on ne fit plus rien de part & d'autre: on continua ſeulement de ſe canonner. Alors les Imperiaux tinrent Conſeil, pour ſçavoir s'il étoit à propos de ſe retirer, & d'abandonner les aſſiégez. Gonzague qui avoit conſeillé à l'Empereur une entrepriſe ſi dangereuſe, mais où il y avoit de la gloire à eſperer, le preſſa de ſoûtenir ce qu'il avoit entrepris, & l'éxhorta à ne pas décamper. Il fit entendre à ce Prince qu'on ne pouvoit pas dire que ſon armée eût été défaite le jour précédent; que c'étoit le ſoldat qui par ſa témerité, & pour n'avoir pas été attentif aux ordres, s'étoit laiſſé arracher des mains une victoire aſſurée. « Les François, dit-il, n'ont remporté d'autre avantage que de nous enlever quatre drapeaux que le ſoldat leur a en quelque ſorte livrez lui-même. Mais, ajoûta-t'il, ils auront lieu de ſe glorifier d'une victoire entiere, s'ils voyent que votre majeſté Imperiale ſe retire, & abandonne le champ de bataille; la victoire eſt encore incertaine; celui qui décampera le premier laiſſera à l'ennemi toute la gloire du combat. » Ces raiſons empêcherent l'Empereur de ſe retirer.

Le Roi, informé de ce qui ſe paſſoit, ne jugea pas à propos d'attaquer un ennemi ſi bien retranché. D'ailleurs, quoiqu'il n'eût pas ceſſé de faire tirer contre la ville, il n'avoit pas encore fait de grands progrès. Il reſolut donc de lever le ſiége: il étoit tems de le faire; car les vivres commençoient à

Henri II. 1554.

manquer, & l'air infecté augmentoit de jour en jour les maladies dont le camp étoit attaqué. Enfin le Roi crut que sa retraite seroit honnête & assurée, parce que du moins s'il n'avoit pû venir à bout de défaire entierement l'ennemi, il avoit eu au moins un grand avantage sur lui, en le repoussant avec perte. Le Roi ayant donc fait mettre le feu dans son camp le 15 d'Août, il se retira en cet ordre. Il marchoit au milieu de l'avant-garde, que l'armée suivoit avec les Allemands, le canon, & deux regimens François, qui avoient en flanc les troupes que le Connêtable menoit, & sept cornettes de cavalerie. Le maréchal de S. André conduisoit l'arriere-garde avec le duc d'Aumale, & les chevaux-legers. Avant de partir, le Roi envoya annoncer son départ à l'Empereur, & lui fit dire que s'il vouloit encore tenter le hazard d'un combat, il l'attendroit l'espace de quatre heures dans le même endroit, où l'on avoit déjà livré la bataille. Toute l'armée se tint en effet trois heures sous les armes, & prête à combattre, après même qu'on eût emporté le canon & plié bagage. Ainsi on peut assurer que, quoique celui qui a écrit la vie de Gonzague, l'ait composée sur les mémoires de ce Seigneur, il n'a pas néanmoins rapporté de bonne foi cette action, puisqu'il dit que notre armée se retira secretement, & à l'inçu de l'ennemi, enseignes ployées, & sans battre le tambour. Adriani raconte le même fait avec aussi peu de fidelité. Cet Historien dit qu'on tira contre Renti quatre mille huit cens coups de canon, & qu'on prit quelques drapeaux de l'infanterie Allemande, un étendart & quatre pieces de canon. De Renti nos soldats vinrent camper d'abord à Montcarré, situé à une lieuë de Montreüil, où ils resterent quatre jours; ensuite le Roi s'avança plus près de Montreüil, & vint loger dans la Chartreuse. Tandis que ce Prince y séjournoit, pour faire rafraîchir son armée, les Ecossois & les Anglois s'étant écartez avec un peu trop de confiance, furent surpris dans la nuit par les ennemis auprès d'un village, nommé Marenlo: il y en eut quelques-uns de brûlez avec les maisons où ils étoient logez, d'autres furent tuez, & on en fit plusieurs prisonniers, qu'on amena avec tout leur équipage. Après la levée du siége de Renti, l'Empereur employa quelques jours à réparer les ruines de la citadelle; ensuite il partit pour S. Omer & Arras, & après avoir été gueri

Retraite de l'armee Françoise.

de

de la goute dont il étoit attaqué, & à laquelle il étoit fort ſujet, il alla à Bethune & à Bruxelles, où il ſe dépoüilla de la ſouveraineté de Milan en faveur de Philippe ſon fils roi d'Angleterre. On y envoya Cardone pour en prendre poſſeſſion au nom de Philippe. Dans le même tems ce Prince, à qui l'on diſoit que l'Empereur vouloit ceder tous ſes Royaumes & ſes Etats, fut mandé pour venir voir ſon pere qui étoit malade.

Le Roi de ſon côté ayant mis des garniſons dans Ardres & dans Boulogne, ſe rendit à Compiegne avec le duc de Guiſe, & les principaux Seigneurs de ſa Cour. Le connêtable de Montmorenci demeura avec l'armée, enſuite il fit paſſer ſes troupes de l'autre côté de la riviere de Canche, & les mit dans Brimeu, Eſpineu & Beaurin, ſituez ſur le bord de cette riviere. Pour ne point conſumer inutilement les vivres de cette frontiere, il renvoya les Suiſſes le 27 d'Août après les avoir payez, avec ceux qu'on avoit levez dans le Royaume, & qui étoient venus avec le Roi. Enfin le duc de Vendôme étant arrivé, le Connêtable & le maréchal de S. André lui laiſſerent le commandement de l'armée, & partirent pour aller joindre Sa M. Alors les ennemis qui s'étoient retirez dans differens endroits, comme s'ils euſſent eu deſſein de reſter tranquilles pendant le reſte de l'année, & y demeurer en quartier d'hiver, ſe raſſemblerent promptement, au départ de ces Généraux, & s'avancerent, en nous laiſſant ignorer s'ils prendroient le chemin ou de Montreüil, ou d'Ardres, ou de Dourlans. Dans cette incertitude, le duc de Vendôme paſſa la riviere d'Authie pour les aller joindre, & campa auprès de Dampierre: mais ayant appris qu'ils avoient brûlé en chemin Auchy-le-Château, place qui appartenoit au comte d'Egmond, dans les Etats du Roi; & défait quelques-uns de nos chevaux-legers, il partit de Dampierre pour ſe rendre près d'Abbeville, & de Dourlans, où il croyoit que l'ennemi devoit venir. Après y avoir mis de bonnes garniſons, il paſſa la Somme, & campa le premier de Septembre au Pont-dormy, où il fit faire un retranchement, parce que ce lieu lui parut propre à défendre le payis, & à couper le paſſage à l'ennemi.

Enfin les Imperiaux ne pouvant rien faire de plus, pillerent, ravagerent & brûlerent notre frontiere. Enſuite ils s'avancerent juſqu'à S. Riquier, où le duc d'Enghien, par l'ordre du duc

Henri II. 1554.

de Vendôme ; marcha contr'eux avec trois cens gendarmes & quelques chevaux-legers,qu'on avoit envoyez devant. Nos troupes ayant obligé l'ennemi de se rassembler, l'empêcherent aussi de brûler & de piller davantage. On prit quelques charettes chargées de munitions. Mais comme on n'y trouva que du pain cuit sous la cendre & de mauvaises pommes, on conjectura de-là que l'ennemi manquoit des vivres, & qu'il ne tiendroit pas longtems la campagne. Cependant les ennemis suivant toûjours le bord de la riviere, brûlerent Dampierre, Dourrier, avec les villages & les châteaux des environs. Le duc de Vendôme s'étant apperçu qu'ils avoient dessein d'aller à Montreüil, y envoya cent vingt gendarmes de sa compagnie, & de celle du maréchal de S. André, avec neuf compagnies d'infanterie: ils passerent l'Authie le 12 Septembre, & arriverent au Mesnil, situé dans un grand marais, vis-à-vis Hedin, que l'Empereur avoit fait démolir l'année précédente. On commença alors à fortifier cette ville, par le moyen des payisans & des pionniers qu'on avoit fait venir de tous côtez, & on la mit dans l'état de défense où elle est aujourd'hui. Enfin le duc de Vendôme voyant que ses soldats étoient fatiguez, distribua son armée dans les quartiers d'hyver, & envoya une partie de la cavalerie proche l'endroit où étoit l'ennemi, pour mettre à couvert les payisans, tandis qu'ils seroient occupez à leurs travaux. On envoya les compagnies Françoises d'infanterie, les Anglois & les Ecossois dans les villes situées sur la Somme; les regimens du Rheingrave & de Fontanier furent envoyez à Saint Esprit-de-Reux, & on fit partir ceux de Rockendorff & de Reinffenberg pour le Piémont.

Le Roi fait des changemens dans le Parlement de Paris. Origine de ce tribunal.

Voilà ce qui se passa sur les frontieres de la France pendant le cours de cette année. Mais l'intérieur du Royaume souffrit beaucoup à cause du changement qui arriva dans le Parlement, par le conseil & le crédit de certaines personnes, qui abusant de leurs lumieres & de leur esprit, compterent pour rien l'abolition des anciens usages. Le Parlement qui avoit été ambulatoire dans son origine, étoit devenu sédentaire sous le régne de Philippe de Valois l'an 1344; car c'est ainsi qu'on peut le voir dans les archives de la Tournelle, & non pas dans notre histoire, où il y a à ce sujet plusieurs erreurs. Alors on fixa un certain nombre de Juges, pour rendre la justice, & exercer

leur charge sans interruption, depuis l'onze de Novembre jusqu'à l'onze de Septembre. Ils étoient au nombre de cent; la Grand'Chambre avoit trois Présidens, quatre Maîtres des Requêtes, quinze Conseillers clercs & autant de laïques; il y avoit à la Chambre des Enquêtes, appellée alors vulgairement la Chambre des Auditeurs du payis coûtumier, vingt-quatre Conseillers clercs, & dix-sept laïques; & cinq clercs & trois laïques aux Requêtes du Palais, dont on pouvoit interjetter appel au Parlement. En adjoutant à tous ces officiers les douze Pairs de France, on trouve en tout le nombre de cent. Sous François I. on y ajoûta vingt Conseillers & huit Maîtres des Requêtes.

Edit pour rendre le Parlement de Paris semestre.

Mais la puissance & l'autorité d'un corps si auguste, qui exerçoit la justice pendant toute l'année, étant plus étenduë que ne le désiroient les gens de Cour, toujours partisans du pouvoir arbitraire, & qui veulent naturellement que tout dépende de leur caprice; le cardinal de Lorraine passionné pour la nouveauté, & sollicité par quelques Seigneurs, conseilla au Roi de partager les juges par semestres, afin que s'étant reposez quelque-temps, & se succedant les uns aux autres, ils pussent remplir, disoit-il, plus assidûment les fonctions de leurs charges. On retrancha, par le même Edit, les épices qu'ils recevoient auparavant des plaideurs, comme une chose qui ne faisoit point honneur à leur integrité. Le Roi pour les dédommager augmenta leur honoraire, qui étoit auparavant modique, & voulut que par cette suppression d'un profit sordide, qu'ils retiroient de leurs peines, la justice fût dans la suite renduë gratuitement. Ce nouvel établissement parut d'abord très-spécieux; il sembloit propre à éloigner de ces Magistrats toutes vûës d'interêt, à ranimer leur zele, à exciter leur vigilance & leur attention, & capable par ce moyen de rendre à ce corps toute sa dignité, & de soulager les plaideurs en abrégeant le cours des affaires. Mais dans la création des Présidiaux & dans l'établissement des semestres (dont cet Edit porte le nom) on augmenta le nombre des Juges, & on vendit les charges; car tel étoit le dessein de ceux qui avoient sollicité l'Edit. Ainsi ce nouvel établissement, dont on vantoit tant l'utilité, commença par le commerce le plus honteux. Cette division en deux semestres ayant diminué le nombre des magistrats en fonction, on vit les Conseillers des Enquêtes, qu'on n'avoit coûtume

HENRI II. 1554.

d'admettre à la Grand' Chambre qu'après qu'ils avoient acquis une longue expérience, y monter avant le temps convenable. Ainsi comme la plûpart n'étoient pas en état d'occuper ces places, à cause du peu d'exercice & de capacité qu'ils avoient, il arriva, qu'au lieu de rétablir la discipline & la dignité du Parlement, comme on se l'étoit proposé par ce changement, on détruisit presqu'entierement l'une & l'autre. On s'apperçut enfin de ces inconveniens, & on vit en même tems que le thrésor Royal étoit extraordinairement chargé, par l'augmentation des gages. Alors on jugea à propos d'abolir les semestres, & de permettre aux juges d'exercer leurs charges pendant toute l'année, & de recevoir des plaideurs les épices comme auparavant. Cela causa un nouveau changement & beaucoup de confusion. Car les Juges étant en trop grand nombre, les jeunes Conseillers, qui s'étoient hâtez de monter à la Grand'Chambre, furent obligez de retourner sur leurs pas & de descendre aux Enquêtes.

Avant que l'Edit pour les semestres eût lieu, cette affaire avoit été agitée à la Cour avec beaucoup de chaleur. Le Parlement s'y opposa de toutes ses forces, & le dix de Février il fit présenter des remontrances, par Gille le Maistre Premier Président, & par Jean de S. André, & Antoine Minard présidens. Michel de l'Hospital, qu'on avoit elevé de la charge de Conseiller à celle de Premier Président lay de la Chambre des Comptes, répondit à chaque article des remontrances, dans lesquelles on faisoit voir les inconvéniens de l'Edit. Les Courtisans disoient que ce magistrat, qui avoit été Conseiller au Parlement, étoit instruit de tout, & sçavoit qu'il se passoit dans cette Cour bien des choses contre la droiture & contre la bienséance. L'Hospital dit, qu'on ne pourroit jamais remédier à ces abus, tant que cette puissance seroit unie; qu'il étoit néceſsaire de la partager pour l'affoiblir; qu'en un mot ce corps redoutable ne pourroit être subjugué qu'en le divisant. Jean d'Aurat [1], qui étoit précepteur de quelques enfans de la Cour, & qu'on fit

1 Aurat, d'Aurat, ou Dorat, en latin *Auratus*, étoit Limousin, & s'appelloit Dinematin. Il a laissé beaucoup de vers Grecs, Latins & François. C'étoit un Poëte banal, qui composoit des vers sur tout ce qui arrivoit. Sainte Marthe dit qu'il ne paroissoit point de livre, que d'Aurat n'en fit l'éloge en vers, & qu'il faisoit l'épitaphe de tout le monde; il étoit sur-tout grand faiseur d'anagrames. On fait peu de cas de ses poësies.

enſuite profeſſeur Royal, homme d'un rare génie, compoſa à ce ſujet un poëme très ingénieux, mais hardi & même inſolent, afin de faire plaiſir au cardinal de Lorraine, qui preſſoit vivement cette affaire ; il y compara le Parlement à l'Androgyne [1] de Platon. Enfin l'autorité du Roi & le crédit des courtiſans l'emporterent, & on partagea le Parlement en ſemeſtres. Cette innovation commença le 2 de Juillet de cette année, & finit trois ans après, le quatre du même mois. Ceux qui ont écrit notre hiſtoire, tant en abregé qu'en entier, n'en font preſque pas mention ; il ne ſe trouve même rien à ce ſujet dans les regiſtres du Parlement de Paris, & cet Edit n'a point été inferé dans le recueil des ordonnances du Roi ; ainſi il faut avoüer que le ſouvenir d'une choſe ſi récente & ſi mémorable fut bien-tôt effacé. Quoique ce partage du Parlement eût été fait à contre-tems, & qu'il ait été aboli enſuite par des motifs juſtes & légitimes, il ſeroit peut-être à ſouhaiter pour de bonnes raiſons, dans le ſiécle où nous ſommes, qu'on le rétablît avec certaines modifications. Mais je ne dois pas traiter ici cet article, qui exigeroit une diſſertation particuliere.

HENRI II. 1554.

Dans la même année, on vérifia le 4 de Mai au Parlement de Paris l'édit du Roi, qui concernoit l'établiſſement du Parlement de Rennes en Bretagne ; on ordonna qu'il y auroit deux Chambres, quatre Préſidens, trente-deux Conſeillers, deux Greffiers, deux Avocats généraux, & un Procureur général. L'édit portoit auſſi qu'on prendroit hors de la province deux Préſidens, dont l'un auroit le titre de Premier, ſeize Conſeillers & un des Avocats généraux ; qu'ils exerceroient la juſtice alternativement à Rennes & à Nantes ; à Rennes pendant les mois d'Août, de Septembre, d'Octobre, & de Novembre ; à Nantes pendant les mois de Fevrier, de Mars, & d'Avril ; & que le reſte du tems ſept Conſeillers de la province tiendroient le ſiége. On le régla de la ſorte pour la commodité du payis.

Etabliſſement du Parlement de Rennes.

Au commencement de cette année le 8 de Janvier on vérifia au Parlement un édit bien rigoureux, par lequel on obligea

Autre Edit par rapport à la gabelle & aux Secretaires du Roi.

1 Androgyne, ἀνδρόγυνος, homme femme. Platon a prétendu que le premier homme avoit les deux ſexes, que le mâle & la femelle étoient joints par le côté, & que Dieu les ſépara. L'alluſion de l'Androgyne au Parlement de Paris étoit bien tirée.

HENRI II. 1554.

les Poitevins, les Rochelois, les Limoufins, ceux de l'Angoûmois, les Perigordins & ceux de la Guienne, de fournir onze cens quatre-vingt quatorze mille francs de notre monnoye, pour les droits de la gabelle, dont on avoit chargé cette Province. On augmenta auffi le nombre des Secretaires du Roi, qu'on fit monter à deux cens, de cens vingt qu'ils étoient auparavant. Enfin après de grandes difputes, le 10 de Décembre l'édit fut enregiftré : il avoit déjà été vérifié le 28 de Novembre à la petite Chancellerie de Paris, en préfence du Vice-Chancelier.

Fin du treiziéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE QUATORZIEME.

Henri II. 1554.

Affaires d'Italie.

LA guerre fut plus allumée cette année dans la Toſcane que l'année précédente, & nous la fimes non-ſeulement contre l'Empereur, mais encore contre le duc de Florence. Ce Prince, que les Imperiaux avoient ceſſé d'appuyer dans des conjonctures fâcheuſes, conſidérant les dangers qui le menaçoient, s'il n'empêchoit les François de ſe fortifier dans la Toſcane, crut que pour ſa ſûreté il falloit ceſſer de feindre, lever enfin le maſque, & faire les derniers efforts, pour chaſſer par un coup d'éclat les François de tout le payis, ſans avoir en cela aucun égard aux intérêts des Eſpagnols, dont il avoit été indignement abandonné, & traité avec un mépris extrême. Il ne fit pas

HENRI II. 1554.

d'abord éclater son dessein, parce que le sort des armes étoit alors contraire aux Espagnols, & que leurs affaires alloient très mal en Italie ; car nos troupes étoient devant Cherasco & Fossano, qu'à la verité elles n'assiégeoient pas fort vivement ; mais le siége durant depuis long-tems, il y avoit lieu de craindre, que, faute de vivres, la garnison ne fût enfin obligée de se rendre. En effet Gonzague étoit reduit aux dernieres extremités : il étoit dénué de tout ; & l'argent, le nerf de la guerre, lui manquoit entierement. Comme depuis longtems il n'étoit pas en état de payer ses troupes, il leur étoit devenu odieux, & le peuple ne pouvoit plus le souffrir, à cause des nouveaux tributs qu'il en éxigeoit tous les jours, & d'une taxe qu'il avoit depuis peu imposée sur chaque feu de la province ; ce qui avoit poussé à bout les peuples du Milanez. La dureté de son gouvernement lui avoit d'ailleurs attiré la haine des Espagnols, qui se souvenoient encore de la severité outrée avec laquelle il avoit puni en Sicile, il y avoit plus de quatorze ans, une sédition qui s'étoit élevée parmi les soldats.

Ces vexations firent tellement murmurer le peuple & les soldats, que l'on forma contre lui plusieurs accusations, qui furent portées au tribunal de l'Empereur. On lui reprochoit qu'il avoit ruiné les affaires des Imperiaux en Italie, pour augmenter sa fortune, & assouvir son insatiable avarice. Gonzague se voyant donc en bute à la haine publique, & sans aucun secours, pouvant à peine se défendre lui-même, n'étoit pas en état de secourir le duc de Florence. D'un autre côté les troupes Espagnoles ne pouvoient guére aborder en Italie sans danger, parce qu'il leur falloit passer entre la Provence & l'isle de Corse, que nous venions de soûmettre, & que d'ailleurs le Roi s'étoit presque emparé de toute la côte de Sienne. L'Empereur, qui avoit une fâcheuse guerre à soûtenir contre le roi de France dans un payis éloigné, n'envoyoit que peu de troupes en Italie, & presque point d'argent. Côme ne pouvoit pas beaucoup compter sur le secours des troupes du royaume de Naples, quoiqu'elles fussent dans son voisinage, parce que leur Viceroi les auroit rappellées au premier bruit d'une descente des Turcs. Il crut donc qu'il devoit d'autant plus s'efforcer de suppléer par lui-même aux secours étrangers dont il ne pouvoit se flater, qu'il voyoit l'Empereur pressé de toutes parts.

Pour

Pour l'exécution de son dessein, il jugea qu'il étoit à propos de mettre le Pape dans ses intérêts, en mariant une de ses filles à Fabien fils de Baudouin, & néveu du S. Pere, qui avoit fondé sur lui toutes ses espérances, depuis la mort de Jean-Batiste.

L'ambition que Côme avoit de faire de grandes alliances; qu'il jugeoit necessaires pour l'affermissement de sa nouvelle domination, étoit peu satisfaite du mariage de sa fille avec un homme qu'il tenoit fort au-dessous de lui, & il n'y consentoit qu'à regret. Le désir seul de rétablir ses affaires l'y détermina, sur tout lorsqu'il vit que le roi de France se servoit de Lansac son ambassadeur à Rome, pour gagner les bonnes graces du Pape, en lui offrant pour Fabien une Princesse du sang de France. Jule III. qui étoit d'une humeur enjouée, & presque bouffone, & qui n'avoit pas l'ambition si naturelle aux Papes, souhaittoit passionnement l'alliance du duc de Florence, comme d'un voisin utile à ses intérêts, & qui pouvoit le favoriser dans le dessein de faire son néveu duc de Camerino. Ainsi pour éluder la proposition de Lansac, il lui répondit avec une humilité affectée; qu'autant que la maison de France étoit la plus noble & la plus illustre de l'univers, autant la sienne étoit la plus obscure & la plus basse; & que les mariages que l'inégalité des conditions rendoit toûjours difficiles, se concluoient aisément entre pareils. Côme députa donc à Rome Bernardo Giusti son sécretaire, pour conclure le mariage de sa fille avec Fabien, & en même tems il fiança Isabelle son autre fille à Paul Jourdain chef de la maison des Ursins, de tout tems fort attachée aux intérêts de la France.

Peu auparavant Marc-Antoine, chef de la maison des Colonnes, dont les ancêtres avoient toûjours été dans le parti de l'Empereur, avoit épousé la sœur de Paul Jourdain. Côme se voyant affermi par l'alliance & la réünion des deux chefs des factions opposées, avoit mandé Jacque Medichino, homme plus récommandable par son expérience dans les armes, que par sa naissance. Il pouvoit d'autant plus compter sur sa fidelité, qu'il le connoissoit pour un homme ambitieux qui s'étoit comme glissé dans la maison de Medicis, dont il avoit déjà pris les armes depuis longtems, à cause de la ressemblance des noms, & qui souhaitoit ardemment de meriter par quelque

HENRI II. 1554.

action d'éclat les bonnes graces d'une famille dont il empruntoit tout son lustre. Il fit part de son dessein à François de Tolede, chargé des affaires de l'Empereur à Florence, & envoya vers ce Prince Barthelemi Concini son sécretaire, homme d'une fidelité à l'épreuve, & d'une prudence consommée, pour traiter avec lui des moyens de forcer les François à vuider la Toscane, & pour lui proposer les conditions suivantes : Que l'Empereur envoyeroit deux mille Allemands du Piémont, & autant d'Espagnols du royaume de Naples, avec trois cens chevaux de la Lombardie, & qu'il donneroit ordre qu'on leur assignât leur paye pour un an, ou du moins pour dix mois, sur le revenu du royaume de Naples : Que Côme feroit les autres frais de cette guerre, afin que l'Etat de Sienne, qui étoit occupé par les François, fût remis sous la puissance de l'Empereur : Que, la guerre finie, l'Empereur rembourseroit les frais en argent comptant, ou en terres dans le royaume de Naples, ou dans le Milanez; & que jusqu'à ce qu'on les eût payez, Côme conserveroit l'Etat de Sienne & les places qu'on y avoit prises.

L'Empereur accepta ces conditions, & au retour de Concini, le duc de Florence commença à exécuter son entreprise le plus secretement qu'il lui fut possible. D'abord il répandit des troupes sur les frontieres depuis Volterra, San-Geminiano, Colle, Staggia, la Castellina, Chianti, & Valdambra, jusqu'à Montepulciano, & fit garder les avenuës, afin que ceux que l'ennemi envoyeroit pour reconnoître le payis, ne pussent passer des terres de Florence sur celles de Sienne. Mais quelques secrettes que fussent ses mesures, le roi de France le regarda dès-lors comme son ennemi : il avoit été informé de ses intrigues par le cardinal de Ferrare, que Côme tachoit pourtant d'amuser par des civilitez & par de frequentes ambassades. Le Roi jugeant donc qu'il étoit tems d'attaquer ouvertement, donna la conduite de cette guerre à Pierre Strozzi, ennemi capital de la maison de Medicis. Ce choix qui ne fut fait, que parce que Strozzi étoit proche parent de la Reine, devint très funeste à la France. Strozzi étoit à la verité capable de cet emploi, & de quelqu'autre que ce fût ; mais le sort de son pere, qu'il avoit toûjours devant les yeux, excitoit en son cœur une haine si grande, & l'aveugloit tellement, qu'il

sembloit chercher plûtôt à se venger qu'à vaincre : dans l'idée que s'il étoit vaincu c'étoit fait de lui, il suivit moins les regles de la guerre que les conseils de sa passion. Le duc de Florence fut si irrité de son arrivée, que quoique, selon les apparences, il fut disposé à accepter des conditions de paix raisonnables & avantageuses, il crut alors qu'il devoit faire la guerre, quelque funeste qu'elle lui pût être : piqué de ce que le Roi lui avoit opposé un Général qui étoit son ennemi personnel, il renonça à tout accommodement.

On ajoûte à cela que Strozzi étant arrivé à Sienne avec un ample pouvoir, montra les ordres qu'il avoit au cardinal de Ferrare, qui se sentit blessé de voir qu'on lui eût envoyé, non seulement un Général d'armée, mais encore un successeur dans l'administration de la République. Dès-lors il commença à se comporter négligemment ; ce qui fut cause que, quoique Strozzi vînt rarement à la ville, & qu'il ne se mêlât que de ce qui concernoit la guerre, pour ne pas donner d'ombrage au Cardinal, il regna néanmoins entr'eux une haine secrette. Tout se rallentit, on ne travailla plus aux fortifications commencées, & l'on ne se soucia plus d'entretenir des intelligences avec le Pape & avec les autres Princes.

Strozzi s'embarqua à Marseille, & alla descendre dans l'isle de Corse : de-là, après avoir eu une conférence avec Paul de Thermes, & avoir visité les fortifications, il vint à Civita-vecchia, & aussi-tôt après à Rome, où il fit sçavoir au Pape les motifs de son voyage, l'assûrant qu'il étoit venu, non pour entreprendre rien de nouveau, mais pour conserver la liberté des Siennois qui s'étoient mis sous la protection de la France, & pour maintenir en Italie l'autorité du Roi. Après avoir assûré le Pape, qui aimoit la paix, de l'amitié & de l'affection du Roi de France, il en obtint aisément que la tréve, qu'on avoit faite pour deux ans à cause de la guerre de Parme & de la Mirandole, seroit encore continuée pour deux autres années. De-là il se rendit à Sienne, où les habitans lui firent une superbe réception, qui produisit dans l'ame du cardinal de Ferrare des sentimens de haine & de jalousie. On s'apperçut que depuis ce tems-là le Cardinal s'étoit beaucoup relâché dans l'exercice de sa charge, & sur-tout dans la conduite des finances. Strozzi l'ayant laissé dans la ville avec Corneille

HENRI II. 1554.

Bentivoglio, en fortit avec fes gens pour vifiter les fortifications voifines.

Cependant le duc de Florence, avant de déclarer ouvertement la guerre, avoit préparé fecrettement tout ce qui étoit néceffaire pour une furprife, & avoit demandé à Frederic Montacuti gouverneur de la citadelle de Pife, en qui il avoit beaucoup de confiance, qu'il en laiffât le commandement à quelques-uns de fes officiers, & qu'il ordonnât à Camille de Fabriano qui commandoit la milice de Pife, d'aller promptement à Livourne, avec fix cens hommes de fes troupes; de faire porter avec lui des échelles, des haches, des leviers; & de paffer à l'ifle d'Elbe, & de-là à Piombino, fur les galeres qui étoient venuës depuis peu de Corfe: il ajoûtoit que pour lui il iroit par terre à Piombino, où il fe joindroit à Rodrigue d'Avila qui commandoit la garnifon d'Orbitello, & qu'avec cinq cens hommes il tâcheroit de furprendre Groffeto, qui étoit occupée par Alexandre de Terni, & peu fortifiée. Rôdolphe Baglioni fut auffi commandé, pour aller promptement à Montepulciano avec fix cens foldats étrangers, afin qu'après avoir pris dans cette ville, à Crotone, à Arezzo, & au Valdarno, les levées qu'on y avoit faites, il entrât dans les terres de Sienne avec Pierre de Monte, & qu'il furprît, s'il étoit poffible, ou Chiuzi, ou Montalcino, ou Pienza, ou enfin Buon-convento, & que de-là tournant vers Sienne, il allât joindre le marquis de Marignan. Luc Antoine Cuppano gouverneur de Piombino fut chargé d'attaquer Maffa aveç fes gens, & avec deux cens hommes de Campiglia, & cent autres qu'il feroit venir de Porto-Ferraio. On donna auffi ordre à Rofa de Vicchio capitaine d'infanterie de partir de Groffeto, & de fe rendre maître, avec cent hommes de fes troupes, de Caftigliano dans la Pifcaie.

Après que tous ces ordres furent donnez, le marquis de Marignan, à la tête de deux mille foldats étrangers, & de quatre cens Efpagnols, que Côme avoit fait auparavant affembler à Florence, partit fecrettement de la ville, avec quelques pieces de campagne, des échelles, & tout ce qui peut fervir à une attaque de nuit. Deux jours auparavant les portes de la ville avoient été fermées, de crainte que les François n'euffent le vent de cette expedition. Poggibonzi fçut l'endroit où fe devoient affembler, le 26 de Janvier, huit enfeignes des levées

qu'on avoit faites à San-Caffiano & à San-Geminiano, & qui confiftoient en quatre mille hommes de pié & en trois cens chevaux. Le Marquis de Marignan ayant pris fa route pendant la nuit, avec fes troupes, par Staggia, fit faire alte à deux lieuës de Sienne, & alla devant, à la tête de trois cens hommes. Il fe voyoit dans l'impoffibilité de faire avancer toute fon armée, à caufe d'un orage qui avoit cette nuit inondé & tellement rompu les chemins, que le foldat ne pouvoit prefque marcher. Le Général ayant trouvé quelques-uns de nos foldats hors la ville, auprès d'un lieu, vulgairement appellé le Palais des Diables, il les pourfuivit, & s'efforça d'efcalader le Fort qui eft auprès de la porte Camollia. En effet plufieurs s'y jetterent, & la plûpart entrerent par la porte du Fort ; où nos troupes ne faifoient pas bonne garde. Nous avions conftruit ce Fort, dans le deffein d'empêcher l'ennemi d'approcher des murailles ; mais il y avoit peu de monde pour le garder, & pendant la nuit il étoit prefque abandonné. Le marquis de Marignan s'en rendit maître ; & croyant avoir beaucoup fait, il n'attaqua pas auffi-tôt la ville, comme il l'avoit réfolu : il crut qu'il étoit plus à propos d'attendre fes troupes, qui marchoient lentement à caufe des pluyes continuelles, & de fe fortifier, en cas qu'on l'attaquât.

HENRI II. 1554.

Sur le point du jour, Bentivoglio fortit avec peu de gens : il fut repouffé par le marquis de Marignan ; ce qui fit prendre aux Siennois la réfolution d'attaquer le Fort avec toutes leurs forces, tandis que l'ennemi n'avoit pas encore toutes les fiennes. Mais le cardinal de Ferrare craignant qu'il ne s'élevât quelque trouble dans la ville, l'ennemi en étant fi proche, s'oppofa à cette réfolution. Sa défiance hors de faifon donna aux ennemis le tems de refpirer, & de fe préparer à la défenfe, & nous fut très-préjudiciable. Le marquis de Marignan mit bien-tôt après dans le Fort une bonne garnifon, dont il donna le commandement à Leonide Malatefti. Tel fut le premier fuccès des armes du duc de Florence. Montacuti & Baglioni ne purent rien faire dans le Val de Chiana, parce que Strozzi fe rendit promptement à Groffeto, & de-là à Sienne.

Cependant Côme, pour rendre raifon aux Princes voifins de la guerre qu'il avoit entreprife, écrivit au Senat de Venife, aux ducs de Ferrare & de Mantouë, & à la République de

HENRI II. 1554.

Luques. Il se récrioit contre l'ambition du Roi de France, qui, sous prétexte de défendre la liberté de Sienne, aspiroit à subjuguer toute l'Italie. Il leur exposoit qu'il avoit pris les armes pour la liberté du payis, sous les auspices de l'Empereur: ensuite il accusoit d'ingratitude les citoïens de Sienne, qui malgré les bienfaits qu'ils avoient reçus de lui, s'étoient mis de leur plein gré sous la protection d'un Roi ennemi de la nation, au mépris de celle de l'Empereur, qu'ils avoient irrité en chassant Jean de Luna, & dont lui-même avoit en leur faveur appaisé le juste courroux: il ajoûtoit que s'ils eussent voulu écouter des propositions avantageuses, on en seroit venu sans doute à un accommodement. Il écrivit aussi au Pape, qui se comportoit en arbitre dans cette affaire, & lui envoya Bernard de Cella son secretaire. Il lui demandoit, que puisque la liberté commune de l'Italie, dont les terres de l'Eglise faisoient la plus grande partie, étoit l'unique objet de cette guerre, il pût avec sa permission user du droit de voisin & d'allié, & que l'entrée de toute l'Italie fût interdite aux François, comme à des ennemis communs.

Le Pape qui vouloit rendre service au duc de Florence, sans rompre pourtant avec la France, fit publier qu'il ne donneroit du secours dans cette guerre, ni à l'un ni à l'autre parti, & il défendit expressément, sous des peines rigoureuses, à tous ses sujets de secourir en aucune façon les uns & les autres. Enfin le duc de Florence écrivit aux Siennois en ces termes: » J'ai bien voulu vous faire sçavoir que j'ai » pris les armes, non pour entreprendre rien contre vous, » mais seulement pour vous affranchir de la tyrannie des » François. Si plus attentifs à vos interêts, vous voulez vous » unir avec moi, vous retirerez désormais autant d'avantage » de mes services, que vous en avez autrefois retiré de profit » & d'honneur: mais si par un esprit d'opiniâtreté, vous persistez dans le dessein de faire une guerre qui blesse l'autorité » de l'Empereur, & si par un fatal aveuglement vous voulez » vous perdre, & faire tort à vos voisins, vous verrez changer l'amitié que j'ai euë pour vous jusqu'ici, en une haine » implacable, que je ferai non seulement éclatter contre vous, » mais encore contre ceux qui ne sont venus que pour vous détruire vous-mêmes, & causer ensuite par ce moyen la ruine

Lettre du duc de Florence aux Siennois.

» de tous les autres. Voilà les dispositions où je suis à votre » égard, & ce que j'ai résolu. J'ai crû devoir vous en faire » part, afin que vous considériez qu'il est autant de votre in- » terêt de suivre mes conseils, qu'il vous seroit funeste de les » mépriser. »

HENRI II. 1554.

Reponse du Senat de Sienne.

Trois jours après, c'est-à-dire le dernier jour de Janvier, le Senat fit cette réponse au duc de Florence. « Nous avons » été étonnez, que lorsque nous y pensions le moins, vous » nous ayiez declaré la guerre, à cause de la nouvelle alliance » que nous avons faite ; mais notre étonnement a été plus » grand, quand nous avons appris, par la lettre que vous nous » avez depuis peu écrite, que vous voulez faire passer votre » procedé pour un bon office, en le colorant d'un prétexte d'a- » mitié : vous faites le contraire de ce que vous dites. Comme » vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de nous, vous » nous donnez assez à connoître que l'envie de nous perdre » est le seul motif de vos démarches. En peut-on douter, » lorsque vous faites vos efforts, pour nous détacher de l'a- » mitié de ceux qui sont venus selon vous pour nous perdre, » & que nous avons pourtant reconnus pour nos meilleurs » amis, & pour les plus zelez défenseurs de notre liberté? » Vous ne nous auriez pas plutôt privé de leur secours, que » nous trouvant sans défense, vous nous sacrifiriez à l'ambi- » tion de ceux qui, sous l'apparence de l'amitié, nous dres- » sent depuis long-tems des embûches. Soûtenus par la justi- » ce de notre cause, & par les armes triomphantes du Roi » Très-Chrétien, qui nous comble de ses bienfaits, nous » craignons peu les menaces de nos ennemis, & nous espé- » rons rendre inutiles tous leurs injustes efforts. Après que » vous aurez mûrement pensé que cette guerre que vous en- » treprenez est contre les loix de la justice & de l'honneur, » & que l'événement n'en peut être heureux, nous attendons » de vous, que vous quitterez sans doute la résolution de la » continuer. Nous vous supplions d'y penser de bonne heu- » re, & avant que la nécessité vous force à vous en repentir.

Guerre déclarée entre le duc de Florence & les Siennois.

La guerre fut donc déclarée entre le duc de Florence & les Siennois, & quoique les Allemans & les Espagnols, que l'Empereur avoit promis, ne fussent pas encore arrivez, Cô- me donna ordre à Troïle de Rossi, à Camille de Corregio,

HENRI II. 1554.

& à Louis de Doara de lever chacun dix compagnies de cavalerie de cent hommes. Il fit faire auſſi des levées de part & d'autre dans l'Ombrie, dans la Marche d'Ancone, & dans les terres de Pérouſe. Le Pape feignoit de n'en rien ſçavoir. Le Duc fit Aſcanio de la Cornia général de toute l'infanterie Italienne. Il eut ſoin ſur-tout de fortifier le Fort qui étoit près de la porte Camollia, pour empêcher qu'on n'entrât dans la ville de ce côté-là. Strozzi, qui ne s'attendoit pas ſi-tôt à ces actes d'hoſtilité, ſe fit envoyer par des Urſins comte de Petigliano, ſoixante & dix gendarmes qui étoient à la ſolde du Roi, & environ trois cens fantaſſins, & fit fortifier Montereggioni, Caſoli, Lucigliano, & les places voiſines, & envoya d'autres troupes ſur la côte de la mer à Groſſeto, & à Maſſa. Cependant on diſpoſoit tout à Sienne avec beaucoup d'ardeur & de diligence ; on élevoit de nouvelles fortifications, ſans que les habitans en paruſſent aucunement effrayez ; ils ſe montroient au contraire prêts à tout entreprendre & à tout ſouffrir. Ils députerent au Roi Enée Picolomini, & Alexandre ſon parent au Pape & aux miniſtres du Roi qui étoient à Rome. Le premier fut envoyé pour informer le Roi de tout ce qui ſe paſſoit, & lui demander du ſecours, & l'autre pour ſe plaindre au S. Pere de l'injure que le duc de Florence avoit faite à la République, & le prier de vouloir ſe rendre médiateur. Le Pape le fit en apparence, de peur qu'on ne lui imputât une guerre odieuſe qui s'allumoit en Italie, mais en effet dans la ſeule vûë de conferer avec les Cardinaux du parti du Roi, ſur les moyens de faire la guerre.

Cependant le ſiége de Sienne étoit regardé comme une expédition très difficile, parce que cette ville s'étend ſur de petites hauteurs, & qu'avec de bonnes murailles, & un foſſé très-profond, elle a trois milles de circuit : il y avoit apparence qu'elle ne ſe rendroit qu'après un long ſiége, & qu'à un grand nombre d'aſſiégeans, ſur-tout ayant une forte garniſon & toutes ſortes de munitions. Cette ville avoit huit portes : on mura la porte Camollia, après que les ennemis ſe furent rendus maîtres du Fort. Il en reſtoit ſept autres, par leſquelles les vivres entroient ſi abondamment, qu'il y en avoit moins dans le camp des ennemis que dans la ville. Nos troupes faiſoient de tous côtez des courſes continuelles & rapportoient

tous

tous les jours un grand butin, fur-tout du territoire de Piombino, que Luc Antoine Cupano ne pouvoit prefque défendre, avec le peu de foldats qu'il avoit, dans l'abfence de Frederic Montauti. Buriano fut auffi pris & pillé par Mario Sforce de Santafiore ; mais Ricco Salvi capitaine Siennois y perdit la vie. Le duc de Florence remedia à tous ces fâcheux événemens par fon activité & par fa prudence. Les nouvelles qu'il reçut d'Angleterre au fujet du mariage de la Reine Marie avec Philippe d'Autriche, lui firent efperer que l'Empereur, avec ce nouvel avantage, feroit plus en état de foûtenir fes affaires en Italie. Cependant il envoya à Trente Thomas Bufini, pour engager le cardinal Madruce à lui envoyer deux mille Imperiaux, dont il deftina le commandement, auffi bien que des troupes qu'on faifoit venir de Lombardie, à Nicolas Madruce frere du Cardinal.

Prife de San-Fiorenzo par Doria.

André Doria affiégeoit alors dans l'ifle de Corfe San-Fiorenzo, qui avoit été depuis peu fortifié par les Efpagnols, que commandoit l'Adelantade[1] de Canarie, & par les Alemands que conduifoit Alberic de Lodrone, & il avoit reduit cette ville à l'extremité. Notre garnifon voyant qu'elle avoit affaire à un Général, que ni les fatigues de la guerre, ni les incommoditez de la vieilleffe ne pouvoient rallentir, jugea qu'elle feroit forcée de céder. Le fecours qui venoit de Marfeille avoit été diffipé par la tempête, & tous les vaiffeaux avoient été pris par les ennemis. Manquant de vivres, & deftituée de tout efpoir de fecours, elle commença enfin, après un fiége de trois mois, à vouloir capituler. Jourdain des Urfins fût envoyé pour traiter avec Doria, & en obtint que nos troupes fortiroient de la place avec toutes les marques d'honneur. Les Bannis de Gennes furent exceptez du Traité, & quelques efforts que fît des Urfins pour les y faire comprendre, il ne put jamais l'obtenir de Doria. Bernardino Corfo, homme de cœur, & d'un courage intrépide, ayant appris les conditions de ce Traité, aima mieux s'expofer à une mort honorable, que de s'abandonner à la difcretion de l'ennemi victorieux. Il prit avec fes gens une réfolution témeraire. La ville étoit inveftie de tous côtez par des lignes fi éxactement gardées, que perfonne n'en pouvoit fortir. Cet Officier peu frappé de l'évidence du danger,

1 Efpece de Gouverneur defigné.

HENRI II. 1554.

après avoir tué tous ceux qui lui firent résistance, forcé les lignes, & fait un grand carnage, s'échapa enfin des mains des ennemis, & fit voir par son exemple que rien n'est impossible au courage animé par le désespoir.

Après que des Ursins eut accepté les conditions, & donné pour ôtages Valeron & Agapeto, qui étoient les Officiers les plus considérables, la ville se rendit, & nos troupes sortirent de l'Isle. Doria donna ordre que les Italiens qui étoient à la solde du Roi, fussent conduits sur la côte de Sienne, & les François à Antibe en Provence, à condition qu'ils ne porteroient de six mois les armes contre l'Empereur, contre les Genois, ni contre la république de Florence, qui avoit adroitement sécouru les Genois dans cette guerre. On chercha les Bannis, mais ce fut inutilement; car étant presque tous sortis avec Bernardino, ils avoient percé les bataillons des ennemis, & s'étoient sauvez. On mit garnison dans la ville, & Doria, à la priere du cardinal Paceco, nommé Viceroi de Naples à la place de Pierre de Tolede, envoya dans la terre de Labour une partie des Espagnols, pour les opposer à la flotte des Turcs, sous la conduite de Jean-André Doria, qu'il avoit déjà employé pour l'aider dans l'éxercice de sa charge. Pour lui il prit le chemin de Civita-Vecchia pour se joindre au reste des galeres de l'Empereur. Bientôt après la ville de Bastia, auprès de laquelle Alberico de Lodrone & Charle des Ursins avoient campé, fut ouverte à l'ennemi, parce qu'on ne pouvoit la défendre. Adam Centurione fut envoyé à Genes pour porter au sénat la nouvelle de ce succès, & faire les préparatifs necessaires pour la guerre.

Cependant la ville de Sienne étoit plus étroitement serrée, & manquoit principalement d'eau, parce qu'on avoit coupé tous les canaux par lesquels elle étoit conduite de la montagne de Camollia[1] dans la ville. Comme la place est sur un lieu élevé, on n'y peut faire venir de l'eau pour l'usage du public que de cette montagne, qui est encore plus haute : les citernes qui s'y trouvent sont seulement à l'usage de quelques particuliers. On brûla aussi les moulins, & on les détruisit entierement de part & d'autre. C'est alors que les Allemands arriverent de la Lombardie, seulement au nombre de douze

1 On l'appelle dans le pays *Poggio di Camollia*, en Latin *Podium Camolliæ*.

cens, parce que Gonzague en avoit retenu huit cens, pour fortifier Valfenera, entre Chieri & San-Damiano. Cette derniere place étoit occupée par nos troupes.

Les Efpagnols, qui venoient de Naples par mer, reçurent quelque échec; leurs galeres furent attaquées par dix des nôtres, qui avoient échappé aux ennemis après avoir été batuës de la tempête; ils en perdirent une ou deux avec plus de cinq cens de leurs foldats, dont les uns furent tuez, les autres défarmez & mis à la rame, en revanche d'un pareil traitement qu'ils avoient depuis peu exercé fur nos foldats près de l'ifle d'Elbe. Ils arriverent à Piombino & à Livourne, & enfuite fe rendirent au camp. Le duc de Florence avoit donné le commandement des troupes à François d'Aro gouverneur d'une des deux citadelles de Florence, voulant par ce moyen gagner fon amitié.

Malheureufement pour le Duc, Jean de Luna gouverneur de la citadelle de Milan fe plaignit vivement à l'Empereur de Ferdinand de Gonzague : ce qui fit prendre à ce Monarque la réfolution de revoquer ce Gouverneur du Milanez, & de mettre à fa place le marquis de Marignan, parce qu'il n'en avoit point d'autre à lui fubftituer. Le duc de Florence qui prévoyoit que les affaires de la guerre en fouffriroient, fi l'on retiroit le Marquis, follicita vivement l'Empereur de permettre que ce Général, qui fe difpofoit déjà à partir, achevât auparavant cette guerre, qui étoit d'une fi grande conféquence pour affermir fa puiffance en Italie. Il en obtint ce qu'il demandoit; deforte que l'on envoya pour gouverneur du Milanez, à la place de Gonzague, Gomez de Figueroa, homme déjà vieux, & qui avoit été long-tems agent de l'Empereur à Genes, à quoi il étoit plus propre qu'aux emplois de la guerre. Ce choix fit un grand tort aux affaires de l'Empereur.

Comme nos troupes fortoient fouvent de Sienne, & faifoient des courfes le long des côtes, le duc de Florence y envoya Pierre Gentile de Peroufe avec deux cens fantaffins & cinquante cavaliers, pour s'oppofer à leurs incurfions. Dans ce tems-là Jule & Pandolfe Ricafoli ne furent pas heureux dans leurs expéditions. Le marquis de Marignan leur avoit permis d'attaquer le château de San-gufme dans le Valdombra, éloigné de Brolio de quatre milles, qui étoit occupé par

les Siennois, & qui incommodoit beaucoup Chianti. On leur joignit Antoine-Marie de Perouſe & Simeon Roſſermini avec leurs compagnies, Leon de Carpi avec cinquante chevaux; Simon d'Ambra & Preſacchio d'Arezzo chefs des volontaires. La garniſon étoit diſpoſée à ſe rendre, vie & bagues ſauves: mais les ennemis ne voulurent pas leur accorder cette condition, parce que cette garniſon leur parut trop peu nombreuſe, pour être traitée ſi favorablement. La dureté de ce refus pénétra ſi fort les ſoldats, que pouſſez par le deſeſpoir, ils réſolurent de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité : avec le ſecours des troupes qui étoient aux environs, ils obligerent les ennemis de lever honteuſement le ſiége, firent ſur eux quelque butin & leur laiſſerent à peine emmener leur canon. Un détachement de ſoldats du marquis de Marignan fut auſſi battu dans ce tems-là. Ils étoient allez au fourage avec des mulets & des chevaux dans la prochaine vallée, où il y avoit abondance de vivres. Une troupe de deux cens fantaſſins & une compagnie de cavalerie fondirent ſur eux, & leur enleverent le butin & les chevaux; cinquante furent faits priſonniers. Rodolfe Baglioni, qui ſurvint dans ce moment, ne put qu'à peine les retirer des mains de nos ſoldats. De notre côté Emile Turamini gentilhomme Siennois fut fait priſonnier dans ce combat, pour s'être trop avancé du côté des ennemis. Comme nos troupes alloient ſouvent piller dans les terres de Montepulciano, Cornia fit venir, ſous la conduite d'Hercule de Penna, quatre compagnies que Baglioni avoit levées depuis peu, & environ cent ſoixante maîtres commandez par Jean-Bâtiſte Martini. Jean-François de Bagno & Lionetto de Corbara s'étoient joints à eux, chacun avec cinquante cavaliers, qui s'aſſemblerent tous à Foïano, pour empêcher les courſes que nos gens faiſoient de Civitella dans les terres d'Arezzo. La Cornia fit auſſi faire un Fort au pont de la Chiana, auprès de Montepulciano, & y mit une garniſon pour s'oppoſer au paſſage des Siennois.

Deux mois ſe paſſerent, ſans que l'on fit aucune action conſiderable. On murmuroit déjà de l'inaction du marquis de Marignan. Le duc de Florence même le preſſoit ſouvent de faire quelque entrepriſe. C'eſt ce qui engagea ce Général à attaquer Aivola, château des Belanti, dont la ſituation entre

Chianti & la Castellina incommodoit beaucoup. Ce château ayant été attaqué, les soldats de la garnison se rendirent à discrétion, & parce qu'ils avoient souffert que l'on approchât le canon d'une place qui étoit hors d'état de résister, ils furent sévérement traitez, suivant les loix de la guerre, par le marquis de Marignan, qui les fit tous pendre. Nos troupes, qui s'étoient emparées du pont de la Chiana, ne laisserent pas de faire des courses & de grands dégâts dans les terres d'Arezzo. Les ennemis voulant se dédommager des pertes qu'ils avoient faites, partagerent leurs troupes en deux corps, dont l'un composé de quinze cens hommes d'infanterie & des compagnies de cavalerie de Barthelemi & de Charlot des Ursins, qui étoient arrivez depuis peu de Corse, entra par Foïano dans les terres de Sienne. L'autre corps commandé par Cornia, y entra par Montepulciano ; & après avoir abattu les moulins, & fait un grand butin, il mit tout à feu & à sang. Cornia s'avança jusqu'à Chianciano, mit en fuite Saporoso de Fermo capitaine d'infanterie, & fit environ vingt-cinq prisonniers. S'étant joint ensuite à Baglioni il fit le siége de Turrita, & repoussa jusque dans la ville nos troupes qui tomberent dans une embuscade. Paul des Ursins & Flaminio de Stabbia, qui craignoient pour Lucignano, où il n'y avoit point de gens de guerre, partirent de nuit avec leurs troupes, & abandonnerent la place. Ils y laisserent George de Terni avec une compagnie d'infanterie, & allerent à Asina-Longa, qui se ressentoit encore des ravages de l'année précédente ; mais nos gens ayant refusé de se rendre, ils retournerent à Montepulciano.

Du Fort que le marquis de Marignan avoit pris, on battoit la ville de Sienne à coups de canon, & les assiégez faisoient aussi un grand feu sur San-Prospero, d'un Fort qu'ils avoient élevé de l'autre côté, à la porte Camollia. Les ennemis prirent alors un monastere, qui étoit sur le chemin qui conduit à Monte-Reggioni ; ils empêchoient par ce moyen qu'on allât librement de Monte-Reggioni à Casoli : ils s'emparerent aussi de Tolfa, qui n'est qu'à demi lieuë de Sienne ; les Paysans qui l'occupoient furent tous pendus ; & aussi-tôt après Scopeto se rendit à la vûë de l'ennemi. On envoya à Chiocciola, château des Turcs établis à Sienne, Chiapino Vitelli avec

HENRI II. 1554. une partie de l'infanterie Efpagnole, deux cens chevaux & deux pieces de canon, qu'on n'eut pas plûtôt fait approcher, que la place, qui n'étoit défenduë que par une feule famille, fe rendit : on étoit convenu que ceux qui étoient dans ce château ne fe rendroient pas à l'ennemi à la premiere vûë, mais qu'ils feroient quelque figne de réfiftance, de peur qu'on ne foupçonnât le pere de cette famille de quelque intelligence fecrette avec l'ennemi. De-là le marquis de Marignan alla à Santa-Colomba, occupée par des payifans, qui furent tous pendus, à caufe qu'ils avoient ofé réfifter & avoient laiffé approcher le canon: on ne pardonna qu'aux femmes & aux enfans.

Après toutes ces expéditions, le marquis de Marignan étoit d'avis de s'approcher de la porte de S. Marc, qui regarde la côte de la mer, de camper en cet endroit, & de ferrer la ville de plus près; mais la funefte journée de Chiufi fufpendit pour quelque tems l'exécution de fon deffein. Santaccio natif de Cutigliana dans les montagnes de Piftoie, & lieutenant de Giovacchino Guafconi, homme coupable de meurtres, & de plufieurs autres crimes, avoit fervi quelque tems fous Strozzi. Il fe plaignoit d'en avoir été maltraité, & avoit obtenu du duc de Florence la permiffion de retourner dans fon payis. Il étoit depuis entré de fon confentement au fervice de France, fous la promeffe qu'il lui avoit faite d'affaffiner Strozzi, qu'il haïffoit, à caufe de quelque injure particuliere qu'il en avoit reçûë. Ce miférable étoit ami de Bati Rofpigliofi de Piftoie, & tous les deux étoient de la faction appellée Cancelliera. Bati Rofpigliofi le follicitoit par de grandes promeffes, de procurer la paix & la fûreté de fon payis, en livrant Chiufi. Santaccio communiqua cette affaire à Strozzi, qui lui permit d'engager fa parole à fon ami, & il promit à Afcanio de la Cornia de lui livrer la place. On marqua le jour & l'heure. C'étoit à minuit, entre le Vendredi & le Samedi faint, que devoit s'exécuter l'entreprife. Les foldats de la garnifon devoient fortir alors de la place, à quelques-uns près, qui devoient l'aider à la livrer. Cornia foupçonnoit la fidelité de Santaccio ; mais fçachant que le duc de Florence avoit avec lui depuis long-tems quelques fecretes intelligences, & que Santaccio vouloit fe diftinguer par quelque

action remarquable, sans la participation du marquis de Marignan dont il n'étoit pas aimé, il entreprit cette expedition, & en partagea volontiers la gloire avec Baglioni, qui n'étoit pas non plus fort aimé du marquis de Marignan.

Expedition de Cornia, qui est la dupe de Santaccio.

Strozzi fit venir secretement ses troupes de Casoli & des côtes de la mer, & donna le commandement de huit cens mousquetaires choisis, & de toute la cavalerie à Aurelio Fregose & à Montauti (ou Montacuti), qui se rendirent la nuit marquée en diligence & sans bruit à Sarteano proche Chiusi. Cornia qui ne vouloit pas que Santaccio s'apperçût qu'il se défioit de lui, lui avoit promis qu'il iroit à Chiusi seulement avec quatre cens hommes ; mais en effet il avoit résolu d'y aller avec un plus grand nombre, pour être en état de se retirer en sûreté, en cas que l'entreprise vînt à manquer, & de se venger au moins sans danger de la perfidie de Santaccio, en ravageant toute la campagne. Les troupes choisies pour cette expédition s'assemblerent à Sarteano, & en partirent secretement pendant la nuit. Cornia conduisoit l'avant-garde composée de gens d'élite ; le corps de l'armée étoit commandé par Baglioni, qui pour se distinguer dans le combat avoit mis pié à terre, & ne réservant pour lui que cinq compagnies de cavalerie, en avoit donné cinq autres à Barthelemi Greco, & à Jean-François comte de Bagni. On donna à Hercule de Penna le commandement de l'arriere-garde. L'armée fit près de douze milles dans cet ordre, & arriva fort fatiguée à un chemin resserré à droite par une colline assez rude, & à gauche par un fossé profond : la colline & le fossé se joignent ensuite, & on ne peut passer que sur un pont. Les troupes ayant défilé par là, comme on a coûtume de faire dans les détroits, arriverent à une plaine qui va en pente, & qui se resserre encore auprès de la ville. Cornia fit mettre pié à terre, & donna la garde des chevaux aux valets. Il alla lui-même devant, & deux heures avant le jour il s'approcha de la ville. Il envoya ensuite un officier à Santaccio, pour lui faire sçavoir son arrivée, & pour l'engager à venir conferer avec le capitaine Bati. Santaccio répondit qu'il ne pouvoit pas sortir de la place ; mais qu'au reste tout étoit bien disposé, & qu'il l'exhortoit à venir. Cornia lui envoya encore deux officiers, qui sous prétexte de lui parler, devoient observer son visage, &

HENRI II. 1554.

l'etat de la place. On les fit attendre quelque tems à la porte, & on les conduisit enfin à Santaccio, qui commença alors à lever le masque. Il leur demanda l'ordre qu'ils avoient de Cornia, & les menaça de les faire mourir, en leur faisant voir même les supplices qu'on leur préparoit, s'ils ne le montroient pas: les deux envoyez lui ayant répondu tranquillement qu'ils étoient venus pour conferer avec lui, ils furent retenus prisonniers.

Cependant Santaccio fit dire à Cornia, qu'il se hâtât de venir; mais celui-ci n'eut garde d'y aller, voyant que ses deux envoyez ne revenoient point. Comme il commençoit à faire jour & qu'il ne les voyoit point paroître, il envoya encore vingt hommes choisis, pour s'informer de ce que l'on faisoit dans la place. Santaccio ne les eut pas plûtôt apperçus, que sans dissimuler plus long-tems, il commanda qu'on tirât sur eux un canon chargé à cartouche, pour les tuer tous d'un seul coup. Il fit en même tems allumer du feu sur la Tour, pour donner le signal à nos troupes; on commença à crier *France*, & la garnison fit une décharge sur les ennemis. Cornia reconnut alors, mais trop tard, la faute qu'il avoit faite; il s'étoit engagé bien avant dans un payis, qu'il ne connoissoit point, & étoit tombé dans une dangereuse embuscade. Il avoit crû qu'avec un aussi grand nombre de troupes il étoit en état d'éviter une défaite; mais ils s'apperçut alors qu'il avoit plus à craindre la difficulté des chemins, par où il falloit retourner, que le nombre des ennemis. L'extrêmité où il étoit réduit lui fit prendre la résolution de surmonter par son courage la grandeur du péril. Il ramena ses troupes dans le même ordre qu'elles étoient venuës, & les rangea en bataille dans la plaine, au dessous du pont. Mais comme la plûpart des soldats étoient levez nouvellement, & d'ailleurs fatiguez du chemin & des veilles, ils se préparerent au combat confusément & sans ardeur.

On reconnut enfin, que Cornia avoit fait une très grande faute, de ne pas s'assûrer au moins du pont, par où il devoit passer au retour. Nos troupes s'en étoient déjà emparées; s'étant ensuite avancées, elles fondirent sur les ennemis, qui se défendirent d'abord courageusement, mais qui commencerent après à s'ouvrir & à lâcher le pied, lorsqu'elles virent venir à gauche de nouvelles troupes, & que notre cavalerie

descendoit

descendoit de la colline. Barthelemi, qui commandoit la cavalerie, homme courageux, voyant qu'il ne pouvoit s'échaper que par une action vigoureuse, fit donner fort à propos ses troupes sur les ennemis qu'il avoit en tête, & après avoir fait les derniers efforts pour franchir la colline, il se sauva, quoique ses gens fussent en désordre. Baglioni, qui commandoit l'arriere-garde, soûtint long-tems avec courage les efforts des soldats de la garnison qui avoient fait une sortie, & se joignit enfin à une partie de l'infanterie qui avoit déjà gagné la colline; car notre cavalerie occupoit le port: mais comme il combattoit au premier rang avec beaucoup de valeur, il fut tué d'un coup de mousquet, qu'il reçut sous l'oreille gauche. Cornia ayant résolu, mais un peu tard, de prendre le même chemin que Barthelemi & le comte de Bagno, fut abandonné par ses gens, & son cheval ayant été tué sous lui, il fut fait prisonnier par Theophile Calcagnini. Pierre-Paul Tosinghi fut aussi pris, mais sur le champ délivré. A peine se put-il sauver quatre-vingt cavaliers; tous les autres furent tuez ou faits prisonniers. La plus grande partie de l'infanterie fut taillée en pieces, & ceux qui resterent, se voyant environnez de toutes parts, se rendirent à l'ennemi. Tel fut le succès de l'expédition de Chiusi. Lorsque la nouvelle en fut apportée au Pape Jule, oncle maternel de Cornia, il la reçut, en plaisantant à son ordinaire. Faisant allusion au nom de Santaccio, qui signifie en Italien un petit Saint, il dit, qu'il s'étonnoit que Cornia, qui ne croyoit ni en Dieu ni aux grands Saints du Paradis, eût été assez sot pour croire un *Santaccio*.

Cet événement déconcerta un peu les ennemis: mais par la négligence & la sécurité de nos Généraux, on perdit le fruit de cette victoire, & le duc de Florence par ses soins sçut réparer cette perte. Comme un des Officiers de Baglioni, nommé Clearco de Bevagna, à qui on avoit confié la garde de Montepulciano, avoit abandonné la place, parce que la cavalerie qui y étoit avoit déserté, George de Terni, qui étoit venu fort à propos de Turrita avec une compagnie d'infanterie, y fut mis pour y commander en attendant l'arrivée de Charlot des Ursins, qui ne tarda pas à s'y rendre, & on donna à Sforce de Santafiore, qui étoit venu de Rome, le commandement général dans tout ce payis-là. On envoya aussi-tôt au Val di Chiana mille

HENRI II. 1554.

Espagnols & cent vingt maitres, commandez par Chiapino Vitelli & Jerôme Albizi; ils firent en un jour trente-deux milles, pour prévenir les mouvemens inopinez qui suivent ordinairement les défaites, & s'arrêterent à Civitella. Nos troupes camperent près du Pont de Valiano sur la Chiana.

Je me crois obligé de faire ici une legere description de cette riviere. A quatre milles d'Arezzo, il tombe dans l'Arne une trés-grande abondance d'eaux bourbeuses, qui se répandent en divers endroits dans les plaines, sans qu'on sçache précisément d'où elles viennent. Selon que la terre est plus haute ou plus basse, elles se répandent tantôt d'un côté tantôt d'un autre : une partie coule vers le Septentrion, & l'autre vers l'Orient. Ces eaux tombant ensuite auprès d'Orvieto dans la riviere de Paglia, se déchargent dans le Tibre. L'eau de cette riviere est si dormante en plusieurs endroits, qu'elle ressemble plûtôt à un étang qu'à une riviere, & son lit est si fangeux, qu'à peine la peut-on passer, lorsqu'il est à sec. On l'appelle la Chiana, & c'est de-là que prend son nom le Val-di-Chiana, qui s'étend plus de soixante milles depuis l'Arne jusqu'au Tibre. Cette vallée de part & d'autre a des côteaux abondans en fruits. Elle regarde au Septentrion Arezzo, Castiglione, Fiorentino & Cortone, villes qui dépendent de l'Etat de Florence. Du côté du Midi elle a Civitella, Marciano & Foïano, où l'on va par le Val-d'Arno. Elle a encore de ce côté-là Lucignano, Asina-longa, Sarteano, Chianciano, Chiusi, & Cetona, qui sont des places dépendantes de Sienne. C'est entre ces villes & Turrita, vers le Midi, qu'est situé Montepulciano, appartenant aux Florentins, ville célébre par la naissance d'Ange Politien & de Marcel Cervin, qui devint Pape [1], mais dont le Pontificat fut très-court. On a rendu cette partie de la Toscane très-fertile, en y faisant passer l'eau de ce fleuve, & en la mettant à l'abri de ses débordemens qui ont autrefois obligé les Florentins, comme le rapporte Tacite, à envoyer des députez au Senat de Rome. Il est certain que Jule Ricasoli a fait conduire de nos jours avec une grande industrie l'eau de cette riviere dans le payis qui est limitrophe des terres du Pape, du côté de l'Orient, & que cette contrée en reçoit de grands avantages. Dans les endroits où cette riviere a plus de profondeur, on la passe sur des ponts,

1 Sous le nom de Marcel II. Il étoit né à Fano, mais son pere étoit de Montepulciano.

comme celui de Valliano, qui tire son nom du château sous lequel il est bâti. On passe sur ce pont pour aller de Cortone & de Castiglione à Montepulciano. HENRI II. 1554.

Le duc de Florence avoit mis en cet endroit sur les deux rivages une forte garnison, parce qu'il étoit important de couvrir Montepulciano de ce côté-là. Nos troupes y firent une tentative sans succès, & envoyerent ensuite un Trompette à Montepulciano, où Jean-François de Bagno s'étoit retiré depuis la journée de Chiusi, pour sommer, au nom du Roi, la place de se rendre. Mais la garnison tint ferme, & nos troupes s'étant contentées de piller, s'en retournerent avec un grand nombre de prisonniers, sur lesquels Strozzi vouloit qu'on exerçât le droit de représailles, afin de rassurer par cet exemple les bannis de Florence qui étoient en grand nombre dans son camp, braves gens d'ailleurs, mais que la crainte d'un infame supplice empêchoit de s'exposer. Car le duc de Florence avoit ordonné qu'on traitât comme rebelles & criminels d'Etat tous les Florentins qu'on prendroit prisonniers. Il fut inflexible sur ce point, malgré la menace que fit Strozzi, de faire mourir tous les prisonniers Espagnols.

On fit en même tems des levées de part & d'autre. Jean de Pescia & Guido de Gagliano joignirent le duc de Florence; le premier avec cinquante hommes de pié, & l'autre avec trois cens. Lionetto de Corbara arriva aussi avec une compagnie de cavallerie, & Santafiore distribua toutes ces troupes dans Montepulciano & Valliano. Strozzi avoit envoyé à Casoli une ou deux compagnies de cavalerie, commandées par Mario de Santafiore, & par Serillac arrivé depuis peu de Parme, ausquels s'étoit joint Bâtiste Giugni banni de Florence, avec trois cens hommes d'infanterie. Colle & San-gemignano sont vis-à-vis de Casoli; on y mit trois cens nouveaux soldats commandez par Jacque Malatesti, & un pareil nombre sous la conduite de Bello de Furli. On ôta alors le gouvernement de Montepulciano à Goro de Montebenichi, parce qu'on le soupçonnoit d'avoir des intelligences avec l'ennemi, & on donna ce gouvernement à Jean Oradini: mais on reconnut dans la suite, que les habitans l'avoient injustement accusé, pour se venger de sa trop grande severité, qui l'avoit rendu odieux.

Les mille Espagnols, que le marquis de Marignan avoit

HENRI II. 1554.

envoyez après la défaite de Chiusi, commandez par Leon Santi, pour fortifier les frontieres d'Arezzo, étoient revenus dans le camp. Gaïazzo étoit aussi arrivé avec une compagnie de cavalerie : avec ce renfort le marquis de Marignan, qui ne vouloit pas s'en tenir là, commanda à Chiapino Vitelli, à qui il avoit donné des troupes Imperiales & des pieces d'artillerie, de prendre d'assaut Belcaro, à trois milles de Turamini, parce que cette place donnoit passage par Montereggioni aux troupes, qui venoient de la côte maritime à Sienne. On fit approcher le canon, on prit la place, & ensuite le monastere de Lecceto. Strozzi, qui craignoit qu'on ne fermât peu à peu aux assiégez le chemin de la côte de la mer, avoit fait faire à la hâte un Fort vers la porte S. Marc, non loin de la ville de Sienne; & près de-là il avoit encore fait fortifier un couvent de Benedictins, & y avoit placé des gens de guerre. Mais le marquis de Marignan jugeant qu'il falloit attaquer ces fortifications, avant qu'on les élevât plus haut, y vint aussi-tôt après la prise de Belcaro, le neuviéme jour d'Avril, avec Vitelli & Charle de Gonzague, à la tête de trois mille hommes de l'élite des troupes Allemandes, Italiennes & Espagnoles, de deux cens maîtres, & avec deux pieces de canon. Ventura de Castello étoit dans Munistero avec cent vingt fantassins : à deux cens pas de là il y avoit une éminence, que nos troupes avoient fortifiée par des redoutes déjà fort élevées. Les ennemis commencerent là leurs attaques. Ferdinand Sastre & Ghighiasa, officiers Espagnols qui étoient au service du duc de Florence, furent commandez pour attaquer par un autre côté avec deux cens hommes d'infanterie. Comme l'entreprise réüssissoit, Bentivoglio, qui étoit venu au secours avec huit cens Italiens choisis, se retira dans une vallée proche de la ville. Marignan, après s'être emparé de cette éminence, détacha les Italiens & les Espagnols, afin de poursuivre nos troupes qui faisoient retraite. Pour lui il s'arrêta avec les Allemands & l'artillerie, dans un lieu avantageux, d'où il pouvoit incommoder le monastere, & donner du secours à ses troupes, en cas de besoin. Il commanda à Bombaglino d'Arezzo de s'emparer, avec cinq cens mousquetaires, de la montagne voisine, afin que si les assiégez faisoient une sortie par la porte S. Marc, il fût en état de secourir ses gens, & de faire tête à nos troupes.

Bentivoglio & le marquis de Marignan combattirent vigoureusement dans la vallée; nos troupes se sentant plus foibles se retirerent au Fort qu'on avoit construit devant la porte S. Marc, où Strozzi étoit déjà arrivé avec l'élite de ses troupes. Le marquis de Marignan voyant que les François s'étoient retirez, ramena ses troupes vers le monastere, & ayant fait approcher le canon & préparer la batterie, il envoya sur le champ une partie des soldats à un couvent situé à un mille de la ville vers la porte Romaine, où il y avoit deux cens de nos soldats, qui se retirerent à leur arrivée. Les ennemis s'en rendirent les maîtres, & y mirent une forte garnison. On somma ensuite ceux qu'on tenoit assiégez dans le monastere, de se rendre, ce qu'ils refuserent fiérement. On commença donc à battre la muraille; & à peine y eut-on fait bréche, que les Espagnols donnerent un assaut, mais ils furent repoussez. Strozzi, qui vouloit s'opposer aux efforts des ennemis, résolut d'attaquer leur camp avec mille hommes de pié & sa cavalerie. Il envoya devant quelques maîtres pour donner de front sur l'ennemi; pour lui il se disposa à attaquer le retranchement par derriere: mais Frederic Montacuti, maréchal de camp & lieutenant général du marquis de Marignan, s'appercevant de son dessein, rangea son armée en bataille, & commanda à Brizio de Pieve, de sortir des retranchemens & de combattre. Nous perdîmes cent hommes dans cette occasion, & s'il faut croire la relation des ennemis, il ne demeura sur la place que cent hommes de ceux que Strozzi s'étoit flatté de surprendre.

Après cette expédition, comme il ne restoit aux assiégez aucune espérance d'être sécourus, Ventura envoya son lieutenant à Vitelli pour capituler. Vitelli fit partir de nuit ce député pour aller trouver le marquis de Marignan. On contesta près d'un jour sur les conditions : le Marquis n'en voulut jamais accorder; ainsi notre garnison se rendit à discrétion. On lui donna la vie sauve & la permission de sortir avec l'épée, sous la promesse qu'on exigea d'eux, de ne porter les armes de trois mois pour le Roi de France.

Le marquis de Marignan ayant ainsi fermé les chemins de tous côtez aux Siennois, & reparé en quelque façon la défaite de Chiusi, se promettoit les plus heureux succès. Les Siennois de leur côté, plus attentifs à éviter le danger qui les menaçoit,

Henri II. 1554.

que frapez de ce fâcheux événement, députérent au Roi, & au connêtable de Montmorenci, principal Miniftre, Thomas de Vecchio, pour les informer de ce qui fe paffoit, & leur demander du fecours. Ottavio Farnefe & Louis Pic de la Mirandole arriverent dans ce tems-là de France, pour faire de nouvelles levées, & pour augmenter les forces des François en Italie. Mais on manquoit d'argent, & l'épargne du Roi ne pouvoit fuffire à l'entretien de tant d'armées. Le courage des Siennois, animé par l'amour de la liberté & par la fidelité des Bannis de Florence, étoit leur unique reffource.

Leon Strozzi rentre au fervice de la France.

Cependant Robert Strozzi faifoit à Rome tous fes efforts pour conferver les amis du Roi, jufqu'à y employer fes biens & ceux même de fes amis. De concert avec Pierre fon frere, il fit tant que Leon Strozzi[1], (que la brigue de la Cour avoit obligé de fe retirer à Malte, comme je l'ai déjà dit) homme habile, clairvoyant & très redouté du duc de Florence, rentra au fervice du Roi. On lui accorda, avec douze galeres, le commandement général dans toute la Mediterranée & dans tous les ports qui appartenoient au Roi, fans l'obliger de venir en France. Ce brave Officier, qui avoit encore devant les yeux la mort tragique de fon pere, accepta ces conditions,

1 La maifon de Strozzi, une des meilleures de Florence, étoit alliée de près à celle de Medicis. Leon Strozzi chevalier de Malte, étoit prieur de Capouë, & le Pape Clement VII. fon parent, en lui donnant l'habit de l'Ordre, lui avoit remis cette dignité, qu'il poffedoit quand il fut élevé au Pontificat. Le jeune Prieur fit fes armes fous le fameux André Doria. Général des galeres de Malte, il fit de très belles actions, tant fur l'Ocean que fur la Mediterranée. Philippe Strozzi, pere de Leon, ayant été pris les armes à la main contre Côme, & s'étant tué dans fa prifon, après avoir écrit fur fa cheminée ce vers du quatriéme livre de l'Eneïde: *Exoriare aliquis noftris ex offibus ultor*; fes enfans fe dévoüerent à fa vengence, & pour cela ils s'attacherent à la France. Pierre Strozzi l'aîné merita le bâton de Maréchal, & le Prieur de Capouë fe diftingua dans le fervice de mer. Dans la fuite s'étant brouillé avec le connêtable de Montmorenci, il quitta la charge de général des Galeres de France, & alla à Malte, comme on 'a pu voir ci-devant. Mais le Grand Maître ne voulant point le recevoir, il fut obligé, pour avoir des vivres, de courir fur tous les vaiffeaux, même fur les vaiffeaux de fon Ordre. Il rendit dans la fuite tout ce que la neceffité lui avoit fait prendre, & en paya même les intérêts. L'Empereur le fit alors folliciter de s'attacher à lui, & lui promit la dignité d'Amiral après la mort de Doria: Strozzi n'accepta point fes offres. Quelques tems après, le maréchal Strozzi ayant eu le commandement général des troupes d'Italie, exhorta fon frere de la part du roi de France, à reprendre le généralat des Galeres de ce Royaume. C'eft ainfi que Leon Strozzi rentra au fervice de la France, comme il eft marqué ici. On va voir fa mort un peu plus bas, & l'éloge que l'auteur en fait.

& les préfera à d'autres plus avantageuſes que lui offroit D. Jean de Vega viceroi de Sicile. Il reſiſta même à Omedes Eſpagnol, Grand Maître de Malte, qui le preſſoit vivement de les accepter.

Leon Strozzi partit donc de Malte, avec quelques Chevaliers de ſes amis, la plûpart bannis de Florence, vint en Italie, & s'arrêta à Portercole, qu'il fit éxactement fortifier. En même tems quinze cens Allemands que le maréchal de Briſſac envoyoit de Piémont, & quelques François choiſis, partirent d'Antibe commandez par Valeron, & prirent la route de Portercole. On obtint auſſi d'Haſſen, Dey d'Alger, fils d'Airadin Barberouſſe, une flotte qui devoit ſe joindre à Dragut, qui avoit reçu ſur cela les ordres de Soliman pour lors occupé en Aſie. Cependant après qu'Auguſtin Spinola ſe fût rendu maître de Caſtellare & de Corte dans l'iſle de Corſe, les Genois qui voyoient les maladies s'augmenter, avoient répandu leurs troupe dans les villes qui leur appartenoient. Robert Strozzi prit delà occaſion de faire ramener ſur la côte de Sienne les Italiens qui ſervoient dans l'iſle de Corſe ſous de Thermes. Comme il paſſoient le long de l'iſle de Giglio qui eſt au duc d'Amalfi, ils prirent une Tour qui regarde Portercole, où le duc de Florence avoit eu la permiſſion du duc d'Amalfi, de mettre une garniſon. Santafiore prieur de Lombardie, qui étoit pour le Roi, ſe joignit à eux avec le prince de Salerne, qui alla de-là à Caſtro, pour conferer de plus près avec les amis qu'il avoit à Rome & à Naples.

Cependant le duc de Florence ne demeuroit pas dans l'inaction, & faiſoit faire par tout des recruës. Pour obliger les troupes du Roi à faire diverſion, il envoya Jerôme de Carpi ſon confident, ſolliciter Ottavio Farneſe de prendre les armes, parce qu'il avoit appris qu'il étoit revenu de la Cour avec quelque mécontentement. On lui fit eſperer de lui rendre Plaiſance, & on le flata de conditions très avantageuſes. Mais il ne voulut pas s'engager dans une entrepriſe de ſi grande conſéquence, ſans en avoir déliberé, diſoit-il, avec le Cardinal ſon frere, qu'il avoit laiſſé à la Cour de France.

Siége de Sienne par le marquis de Marignan.

Le marquis de Marignan, qui ne pouvoit prendre la ville de Sienne par force, forma le deſſein de la prendre par famine. Il fit approcher les logemens, & comme il n'avoit pas

HENRI II. 1554.

assez de monde pour les garder, le duc de Florence pria Nicolas Madruce de lever des troupes dans les terres du cardinal de Trente son frere. Mais ces troupes ne purent arriver dans le camp qu'au mois de Mai. Vincent de Nobili, fils de la sœur du Pape, avoit été envoyé au duc de Florence, pour le remercier de l'alliance que Jule avoit faite depuis peu avec lui. En considération du S. Pere, Côme avoit fait Vincent de Nobili général de toute l'infanterie Italienne, à la place de Cornia qui étoit alors prisonnier de guerre. Il lui avoit encore donné le gouvernement du Val-di-Chiana. Santafiore commandoit la cavalerie; Chiapino Vitelli les vieux corps de cavalerie, à la place de Rodolphe Baglioni qui avoit été tué à Chiusi; & Frederic Montacuti exerçoit durant cette campagne, la charge de maréchal de Camp. Frederic Savello, qui avoit succedé à Malatesti, gardoit avec quinze cens hommes le Fort qu'on avoit élevé à la porte Camollia, & qui avoit été pris au commencement de l'année, & Charle de Gonzague étoit lieutenant général du marquis de Marignan.

Strozzi de son côté mettoit tout en usage pour faire lever le siége de Sienne. Jean Bernardin de San-Severino duc de Somma, qui faisoit la guerre dans l'Etat de Piombino, rendoit la côte de la mer, occupée par les François, très dangereuse pour l'ennemi. Il étoit parti avec huit cens hommes; & après avoir pris Buriano, il avoit assiegé la citadelle. Mais comme Alexandre Bellincini de Modene, feignant de vouloir assiéger Gavorano pour qui le duc de Somma craignoit, en fut informé, il se détourna, & vint aussi-tôt à Muriano qu'il munit de vivres & de soldats; en effet c'étoit le sujet de son voyage; il empêcha par ce moyen le duc de Somma d'assiéger la citadelle. Serillac & Mario Santafiore faisoient sans cesse des sorties de Casoli. Ils avoient maltraité Dominique Rinuccini, qu'ils attaquerent aux environs de Volterra avec deux cens cinquante chevaux; après l'avoir investi dans une maison, où il s'étoit retiré, ils l'obligerent de se rendre. Frederic d'Agubio fut tué dans ce combat.

Les corps-de-garde de la porte Camollia, & ceux du Fort que l'ennemi avoit pris, étoient si proches les unes des autres, qu'ils s'entendoient aisément parler. Cette proximité occasionna entr'eux plusieurs escarmouches; nos troupes firent

d'inutiles efforts pour faire retirer l'ennemi plus loin. Le marquis de Marignan croyant les lieux qu'il occupoit aſſez bien fortifiez, réſolut de ſe rendre maître des places voiſines. Pour ces expeditions il prit trois compagnies d'Allemands, cinq cens Eſpagnols, autant d'Italiens, une groſſe piece de canon & deux moindres. Il attaqua d'abord la tour de Vignale, entre la porte Ovile & Santo-Vieno, gardée par des payiſans & par des ſoldats. Il fit ſommer par un trompette la place de ſe rendre, & menaça de mort ceux qui étoient dedans, s'ils laiſſoient approcher le canon. On battit auſſi-tôt la Tour, & on fit une large brêche : alors les aſſiégez ſe rendirent au marquis de Marignan, qui les fit tous pendre, comme il les en avoit menacez. Strozzi fut ſi indigné de cette ſeverité outrée, qui lui parut un affront fait à lui-même, qu'il fit dreſſer un gibet ſur le lieu le plus élevé de la ville, & y fit pendre quatre Eſpagnols à la vûë de l'armée ennemie. Les Eſpagnols ſe vengerent ſur de belles maiſons des Siennois, ſituées autour de la ville, qui avoient été épargnées juſqu'alors, & ils y mirent le feu.

A ces violences éxercées de part & d'autre ſuccedérent des traitemens plus humains, qui ne regardérent pourtant pas les Bannis de Florence, dont Côme s'étoit reſervé le châtiment, les regardant toûjours comme criminels d'Etat. Sanguſiné, la Tour de Vitignano, Seſta, Orgiale, Montegiacani & Ancaïano, places voiſines, furent priſes, ou ſe rendirent. On prit auſſi d'aſſaut Ancaïano entre Caſoli & Montereggioni, & ce fut dans cette expédition que les Eſpagnols s'abſtinrent pour la premiere fois de violer les loix de la guerre. Cependant la ville de Sienne étoit vivement preſſée ; & Strozzi voyoit clairement qu'il ne pouvoit la ſauver du péril qui la menaçoit, qu'avec quelque ſecours étranger. C'eſt ce qui engagea le Roi à demander aux Suiſſes des troupes auxiliaires, qu'ils ne pûrent pas néanmoins lui accorder à cauſe du traité conclu depuis peu, dans lequel la maiſon de Medicis étoit compriſe. On en obtint pourtant des Griſons, quoi qu'alliez des Suiſſes, parce qu'on avoit traité ſéparement avec eux. On fit auſſi, en deçà des monts, des levées dont on donna la conduite à Louis Cariſſimi, à Hadrien Baglioni, à Camille Martinengo, à Rangone & à Ottavio comte de Tiene. Le comte de la Mirandole fut fait commandant de toutes ces troupes.

HENRI II. 1554.

Aurelio Fregofe, Paul des Urfins, Boniface Gaïetano, Flaminio de Stabbia, & Jerôme de Corbara, étoient avec de nouvelles troupes arrivées de Sienne, où il y avoit déjà longtems que Bentivoglio avoit le commandement militaire, en l'abfence de Strozzi. Le duc de Florence voulant s'oppofer de bonne heure à de fi grands préparatifs, avoit écrit à l'Empereur, & lui avoit demandé du fecours; il le preffoit fur tout d'envoyer de Baviere deux mille Allemands, outre ceux de Madruce que l'on attendoit tous les jours. Il avoit auffi réfolu avec le marquis de Marignan, pour incommoder nos troupes déjà affemblées à la Mirandole & à Parme, de faire le dégât aux environs de la ville & dans le Val de Chiana, d'où nos troupes tiroient beaucoup de commoditez. Vincent de Nobili fut choifi pour cette expédition, avec ordre de rétourner dans le camp auffi-tôt après: & afin que les avenuës de la ville fuffent fermées de tous côtez, on lui commanda de fe loger vers la porte Romaine, qui étoit la feule, par où l'on pouvoit entrer dans la ville & en fortir librement.

On apprit alors qu'il étoit parti de Marfeille vingt Galéres, qui tranfportoient des troupes dans l'ifle de Corfe, pour fortifier Ajazo & Bonifacio, & qu'elles devoient aller en Afrique trouver le dey d'Alger pour fe joindre à Dragut, qui devoit bientôt venir d'Orient avec 50 Galéres par ordre de Soliman. Cette nouvelle fit prendre aux Imperiaux de promptes mefures. Comme ils craignoient pour Milan, ils leverent dans la Lombardie cinq mille hommes de pié & deux cens chevaux, qu'ils firent affembler à Cremone. Jean de Luna gouverneur de la citadelle de Milan, fut commandé pour s'oppofer avec ces troupes au paffage des Grifons: Camille Colone fit auffi des levées dans la campagne de Rome par les ordres de l'Empereur, & on fit venir de l'Abruzze quatre mille hommes d'infanterie & deux cens chevaux, qu'on envoya dans les terres de Peroufe & de Cortone, pour feconder le duc de Florence dans toutes fes entreprifes. Ce Prince avoit appris que les bannis de Florence avoient formé de nouveaux complots, à la follicitation des miniftres du Roi à Rome & à Venife; & que pouffez par Bindo Altovito, ils fourniffoient de l'argent pour lever deux mille hommes d'infanterie & deux cens chevaux que Vincent Thaddei devoit commander. Cependant les Grifons

que le Roi avoit donné ordre de lever, étoient en chemin : Jean de Luna ne s'étant pas opposé assez promptement à leur passage, ils étoient descendus dans les terres de Bresciano, qui sont de l'Etat de Venise, & s'étant ensuite détournez par le Mantuan, ils avoient passé le Pô, & étoient arrivez à la Concorde.

HENRI II. 1554.

Il n'y avoit que trois chemins pour aller de-là dans la Toscane ; l'un par Pontriemoli, & le Val de Taro, qui étoit occupé par les Imperiaux, & dont les avenuës fort étroites rendoient aux Grisons le passage très difficile ; l'autre par les terres du Modenois & la Carfagnana dans le duché de Ferrare. Il falloit passer par le mont Sanpellegrino dans l'Appennin, d'où l'on alloit par Castelnuovo à Barga ; mais le chemin étoit si rude, qu'il n'y avoit pas d'apparence d'y pouvoir conduire du canon. D'ailleurs ce payis est stérile, & il étoit à présumer que le peuple de Lucques, allié de l'Empereur, & attaché à ses intérêts, ne donneroit point passage à nos troupes. Enfin elles pouvoient aller à Perouse par un troisiéme chemin, & se rendre à Sienne par Chiusi, si on leur permettoit de passer par le Boulonois dans la Romagne. Côme fit tous ses efforts, afin que le Pape leur refusât le passage, & il y reüssit. Jule envoya le cardinal Sanvitale à Bologne pour ce sujet, & le duc d'Urbin, général des troupes du Pape, fut commandé pour garder les avenuës avec trois mille hommes choisis. Marc-Antoine Oddi fut envoyé à Barga par ordre du duc de Florence, pour conduire les troupes qu'on avoit levées dans le payis ; & on mit à Prato Antoine Mario Selvaggi de Perouse avec une Compagnie d'infanterie. Simon Rosermini fut envoyé à Pistoie, & bien-tôt après Nicolas Alidosii, arrivé depuis peu de la campagne de Rome avec deux cens cinquante hommes d'infanterie, y fut aussi envoyé. Peu auparavant, Concetto Vinco de Fermo avoit été envoyé à Pise pour garder cette ville : on fit ensuite marcher Chiapino Vitelli avec cent cinquante maîtres & trois compagnies Italiennes d'infanterie vers Chianti, Santafiore avec quinze cens Espagnols, & Madruce avec un pareil nombre d'Allemands, afin de s'avancer jusqu'au Val de Chiana, & s'y joindre pour faire le dégât, comme on en étoit convenu avec Vincent de Nobili. Le comte Rados de Dalmatie se joignit à eux avec cinquante cavaliers Albanois. On

prit en chemin Muniſtero, château du cardinal Mignanello, & on pilla Armajuolo après que les habitans ſe furent courageuſement défendus. Rabolano & Aſciano furent en partie rendus, en partie pris de force, & le butin en fut abandonné aux ſoldats. On prit auſſi d'autres places qui n'étoient point fortifiées, & où les habitans marquerent plus de courage que de prudence, pour la défenſe de la liberté des Siennois. Enfin Santafiore ſe joignit à Nobili auprès de Foiano, après avoir quitté le mont de Sainte Cecile, qui lui avoit paru aſſez fortifié pour pouvoir reſiſter à une attaque vigoureuſe. S'étant enſuite aſſemblez auprès de Lucignano, ils commencerent d'abord le dégât, & après avoir ravagé Rugomagno, Farnetella & Scrofano, villes abandonnées par leurs habitans, ils attaquerent Aſina-Longa. La garniſon commandée par Jacque Romano ayant refuſé de ſe rendre, on fit approcher le canon de la place, qui fut battuë & priſe d'aſſaut : Romano fut pendu par ordre de Santafiore. Il reſtoit encore à prendre Turrita, & Chianciano qui incommodoit fort Montepulciano. Vincent de Nobili attaqua premierement Turrita, où il y avoit environ ſoixante ſoldats de garniſon, outre les habitans. Après quelque réſiſtance, on fit approcher le canon; mais la garniſon ſe voyant reduite à l'extrémité, ſe rendit à diſcretion à ce Général, qui lui donna la vie. Il fit fortifier la place, & y mit une garniſon, contre le ſentiment de pluſieurs qui vouloient qu'on la fit raſer.

Le marquis de Marignan, dans la crainte que Strozzi ne vînt fondre avec toutes ſes forces ſur le camp, qui étoit pour lors ſans defenſe, fit revenir ſes troupes en diligence il n'attaqua pas Chianciano, malgré les empreſſemens des Montepulciens, qui pour être à couvert d'une place ſi incommode, lui offroient de l'argent & des ſoldats. Il leur fit prendre un chemin oppoſé, qu'il jugea le plus court & le plus facile, ſans toucher au payis qui s'étend juſqu'à Buonconvento; & prit en chemin ſainte Cecile, que Santafiore n'avoit pas été d'avis d'attaquer. Ce château, qui dans la ſuite incommoda fort les Siennois, eſt ſitué entre Lucignano & la ville de Sienne. Dans ce tems-là le cardinal de Ferrare, qui ne pouvoit ſe réſoudre de partager l'autorité avec Strozzi, lui abandonna l'entiere adminiſtration de la République de Sienne,

& ayant obtenu un paſſe-port du duc de Florence, il ſortit de la ville. Il fut ſurpris dans le Perouſin, payis appartenant à l'Egliſe, par un détachement ennemi qui faiſoit des courſes, & étoit commandé par Carlot des Urſins. Son équipage fut pris, & à peine ſe put-il ſauver lui-même. S'étant plaint de cet acte d'hoſtilité contraire à la foi publique & injurieux au Pape, on lui rendit tout ce qu'il avoit perdu.

Cependant nos troupes aſſemblées à la Mirandole deſcendoient par le Boulonois dans les terres de Lucques, après en avoir obtenu la permiſſion du Pape, qui ſçut après excuſer ce procedé auprès de Côme. Il eſt vrai que le Pontife n'étoit pas en état de s'oppoſer à leur paſſage. D'ailleurs les habitans de Lucques, qui n'aimoient pas Côme, favoriſoient ſecretement le parti des Siennois, malgré les meſures de Francois de Tolede, qui avoit employé François Oſorio pour les mettre dans le parti de l'Empereur, & malgré celles du duc de Florence, qui avoit fait les mêmes efforts par l'entremiſe de Benoit de Diacceto. On envoya cependant des troupes pour empêcher le paſſage des Griſons. On attendoit de jour en jour les deux mille Allemans commandez par Jean de Luna, qui avoit campé à Caſtello Arquato dans le payis de Plaiſance, & qui devoit venir à Piſe par Pietra Sancta. Strozzi, Corneille Bentivoglio, Aurele Fregoſe, Montacuti, & pluſieurs autres Généraux, voulant ſe joindre au plûtôt aux troupes auxiliaires, & éviter la diverſion que l'ennemi, qui étoit entre nos deux corps de troupes, eût pû cauſer, partirent de Sienne, la nuit du onze de Juin avec quatre mille hommes de pié Italiens, quatre cens chevaux & cent mouſquetaires à cheval : ayant paſſé entre le Fort de la porte Camollia & le monaſtere, ils arriverent à Caſoli à neuf milles de Sienne.

Marignan informé par ſes eſpions du départ de Strozzi, ſans ſçavoir pourtant où il alloit, avoit mis de bonnes garniſons dans les châteaux voiſins & donné la garde de Valdelſa à Jean Savelli, & à Louis de Doara avec trois cens hommes d'infanterie, & cinquante maitres. Frederic de Doara & le comte de Bagno avoient été commandez pour obſerver la marche de nos troupes. Outre cela le duc de Florence avoit fait venir Jacque Vitelli de Staggia à Colle, & envoyé à San-Caſſiano & à Empoli des compagnies de ſoldats étrangers,

HENRI II. 1554.

pour faire tête à l'ennemi de ce côté-là. Après que Strozzi eut séjourné un jour entier à Casoli, pour rafraîchir ses troupes, il prit le chemin d'entre San-Geminiano & Voltera, & marcha toute la nuit jusqu'à Castel-Fiorentino : enfin après avoir fait butin par-tout & pillé Castel-Falsi, il arriva à la pointe du jour à Pontadera, place située sur l'Arne à dix milles de Pise. Sa marche fut si prompte, qu'il eût pû se rendre maître de Pise, où son abord inopiné répandit la terreur, s'il n'eût pas eu un autre dessein. Comme il cherchoit un gué pour passer la riviere, Theophile Calcagnini & Gabriel Tagliaferri de Parme, capitaines de cavalerie, ayant pris les devants & s'étant avancez au de-là de Pise, étoient venus à Cascina pour se loger plus commodément. Mais Concetto Vinco commandant de la ville ayant appris leur arrivée, envoya contre eux un détachement d'hommes choisis, qui avec le secours des habitans de Cascina, tomberent sur eux à l'improviste, & après les avoir fort maltraitez, prirent les chefs prisonniers.

Côme averti du dessein de Strozzi, avoit aussi-tôt envoyé à Pise Colluccio Pancetta, avec toutes les forces qu'il avoit pû alors assembler, pour disputer le passage à nos troupes. De plus il avoit donné ordre, qu'on retirât tous les batteaux: mais on avoit déjà trouvé un gué auprès de Calcinaia. L'infanterie refusa d'abord d'y passer. Ce fut là pour Strozzi une occasion de signaler son habileté & son courage ; il poussa le premier son cheval, & passa de l'autre côté avec une partie de la cavalerie : ayant ensuite fait former au milieu de la riviere quelques rangs de cavalerie fort serrez, pour rompre l'impétuosité de l'eau, il fit passer au dessous son infanterie sans faire aucune perte. De-là il entra dans les terres de Luques par un chemin couvert de bois, pour se joindre aux Grisons qui étoient déjà arrivez. Il ne faut pas douter que les habitans de Luques ne favorisassent toutes ses entreprises. On leur avoit envoyé peu auparavant Nicolas Franciotti Luquois de nation, & officier dans les troupes du Roi, qui avoit obtenu d'eux non seulement le passage, mais aussi, selon le bruit commun, quantité de vivres, que les Luquois avoient fait venir de Provence à leur port de Vio Reggio, comme pour les besoins de la République.

Le Marquis qui traînoit volontiers en longueur une guerre,

où il ne mettoit rien du ſien, ſe rendit enfin aux preſſantes ſollicitations du duc de Florence, ennuyé de ſes retardemens, & vint à Empoli pour y paſſer la riviere. Strozzi s'étoit déjà emparé d'Alto-Paſcio, & ayant étendu ſon armée à cinq milles de Luques entre Porcari & Lunata, il avoit commencé à fortifier Ponte à Moriano ſur la riviere de Serchio, lorſque le marquis de Marignan vint imprudemment, contre l'avis de pluſieurs officiers généraux, camper à Peſcia près de notre camp. Approcher d'un ennemi plus puiſſant, & qui ne reſpiroit que le combat, n'étoit pas une conduite fort digne d'un général prudent & habile. Il eût dû conſiderer qu'une bataille l'expoſoit à de grands périls, & que d'un autre côté, le refus d'en venir aux mains lui feroit un grand deshonneur; ce qui arriva en effet.

Anaſtaſe de Fabiano étoit dans Montecarlo, place voiſine & importante, où il y avoit une garniſon foible & peu fidele. Il fut ſommé par Corneille Bentivoglio de ſe rendre, ce qu'il refuſa d'abord, comme s'il eût réſolu de ſe défendre; mais en même tems il ne voulut pas recevoir dans la citadelle Ferdinand Saſtre envoyé par le marquis de Marignan avec deux cens mouſquetaires Eſpagnols, & allegua qu'il lui étoit défendu par le duc de Florence de livrer la place à un plus fort que lui, ſans un ordre exprès de ſa part. Puis il ſe rendit à nos troupes, auſſi-tôt qu'elles eurent fait approcher le canon. Hadriani remarque que ce gouverneur avoit été gagné par argent; mais pour moi je crois qu'il ne ſe rendit que faute d'expérience, & peut-être de courage.

Cependant Robert Strozzi, que ſon frere Pierre avoit laiſſé à Sienne, voyant la ville preſque dégagée par le départ du Marquis, & que Frederic Montacuti ne gardoit le Fort de la porte Camollia & Muniſtero qu'avec quinze cens hommes, ſortit avec un détachement, & après s'être emparé de tous les Forts des environs, il fit des courſes par tout le payis. Les Griſons étoient déjà arrivez par le Val de Carfagnana dans les terres de Luques : ce qui faiſoit que Côme craignoit pour Barga, éloignée de l'Etat de Florence, & environnée de toutes parts des terres de Ferrare & de Luques, juſqu'au pié de l'Appennin, qui ſépare la Lombardie de la Toſcane. Comme cette place lui ſembloit ouverte à l'ennemi, il y envoya André

Henri II. 1554.

Rondini de Faenza, avec deux cens hommes d'infanterie, & Marc-Antoine Oddi pour commander les habitans, dont le courage étoit connu. Aux approches de nos troupes, Côme ayant fait venir Antoine Bocca, lui donna ordre de ſuivre avec deux compagnies. Bocca ſe hâta de tirer des places voiſines environ cinq cens hommes, dont il donna le commandement à Jacque ſon frere. Pour lui il alla au-devant de nos troupes juſqu'à Caſtel Nuovo ; & ſe confiant à l'avantage du lieu, qui eſt au pié des montagnes, & qui eſt embaraſſé de rochers de toutes parts, il livra un vigoureux combat à Adrien Baglioni qui menoit l'avant-garde. Nos troupes ſurvenuës pendant l'action obligérent néanmoins Bocca à ſe retirer ſur la montagne voiſine. Il perdit ſon bagage, & fit emporter ſon frere, qui ayant reçu une bleſſure dangereuſe, mourut peu de tems après. Les ennemis ſe retirerent enſuite à Barga, où ils encourageront les habitans, & les diſpoſerent à ſe défendre ; ce qui empêcha nos gens d'aller droit à cette place. Raimond de Pavie ſieur de Fourquevaux, qui menoit du ſecours à Strozzi, voulut les engager à ſe rendre, en leur faiſant eſpérer une entiere liberté, & pluſieurs priviléges de la part du roi de France ; mais, fidéles à leur Prince, ils rejetterent ces flateuſes propoſitions.

Cependant les Griſons, & la cavalerie qui venoit de Parme, commandée par la Mirandole, étoient déjà aſſemblés à Ponte-Mariano. Quant au marquis de Marignan, il s'étoit arrêté à Peſcia, en attendant Charle de Gonzague avec quatre mille hommes de pié Italiens, qu'il avoit fait venir du camp, dans le deſſein de s'avancer avec ce renfort plus près de Luques, & d'attendre Jean de Luna qui amenoit du ſecours. A l'arrivée des Griſons & de la cavalerie de la Mirandole, Strozzi ſe mit en chemin, & ne s'arrêta que lorſqu'il eut rencontré Leon de Carpi, qui eſcortoit avec une compagnie de cavalerie Fabrice Ferriero, que le Marquis envoyoit à Jean de Luna, afin de le faire venir promptement. On en étoit aux mains lorſque Chiapino Vitelli, & peu après Santafiore ſurvinrent, celui-ci avec toute ſa cavalerie, & l'autre avec ſoixante & dix maîtres. Le marquis de Marignan, averti par Jean Tegrimo, que l'on combattoit vivement, accourut avec cinq cens chevaux, & alors le combat fut général. Le Marquis voyant plier

ſes

ſes troupes, fit auſſi-tôt ſonner la retraite, & ſe retira à Peſcia, après avoir perdu beaucoup de monde. Paul Sforce frere de Santafiore, & Charle Ghighioſa Eſpagnol, furent faits priſonniers. Après un Conſeil de Guerre tenu précipitament, le Marquis fit auſſi-tôt plier bagage, & alla à Piſtoïa avec un air de fuite, plûtôt que de retraite, ſans laiſſer même perſonne au détroit de Sarravalle par où nos troupes étoient obligées de paſſer, ſi elles euſſent pourſuivi l'ennemi. Mais Strozzi ſe contenta de s'emparer de Peſcia abandonnée des ennemis; & à la priere de Pandolfe Martelli, dont le frere étoit dans notre armée, il la ſauva du pillage.

Strozzi attendoit de jour en jour un ſecours qui devoit arriver de Provence à Vio Reggio. Perſuadé qu'avec ſes troupes reünies, & le convoi que Leon ſon frere avoit fait aſſembler de tous les environs de Portercolè, il ſeroit plus fort que l'ennemi, il eſpéroit faire lever le ſiége de Sienne, & introduire des vivres dans la place. Mais ce Général fit dans cette occaſion une grande faute. Car tandis qu'il ſéjournoit à Peſcia, dans l'attente du ſecours, Jean de Luna par le conſeil de Leon de Carpi fit en un jour dix-huit milles, & ſe rendit à Pietra-Sancta, avec deux mille Imperiaux & le reſte de l'infanterie. Comme il alloit ſe joindre au marquis de Marignan, huit cens Eſpagnols arriverent fort à propos à Livourne. André Doria les amenoit de Corſe par les ordres de l'Empereur, parce que la guerre y étoit comme finie. De ſorte qu'avec ce renfort Luna ſe joignit au marquis de Marignan à Sarravalle, malgré Strozzi, qui s'étoit mis néanmoins entre-deux, pour empêcher cette jonction.

Strozzi fruſtré de toute eſpérance de ſecours, & voyant la jonction des ennemis, retourna à Sienne auſſi promptement qu'il étoit venu. Ayant paſſé la riviere d'Arne, un peu au-deſſous de Pontadera, il ſe mit en chemin à la pointe du jour. Il laiſſa Alexandre de Terni dans la fortereſſe de Monte-Catini, avec quatre compagnies Italiennes, & Giovacchino Guaſconi Florentin, dans celle de Monte-Carlo avec trois cens fantaſſins, & quatre pieces de campagne. Il ſéjourna à Empoli juſqu'à ce que ſon armée eût paſſé l'Arne, & eut le tems d'arriver à Caſtel-Falfi, avant que l'ennemi eût pû le joindre. Les deux armées n'étant ſéparées que par une Vallée, ſe trouverent là en vûë

HENRI II. 1554.

l'une de l'autre. Nos troupes commencerent d'abord à s'emparer de San-Vivaldo, où le marquis de Marignan venoit pour se poster, & après un combat leger Strozzi se rendit à Casoli, sans faire aucune perte. Les historiens Imperiaux remarquent, qu'ils perdirent alors une belle occasion, par la faute de Jean de Luna. Ce Général, avec deux cens gendarmes, huit cens Espagnols arrivés depuis peu de Corse, & quatre mille Italiens, eut l'imprudence de demeurer trop long-tems à Pise; & ne décampa qu'après qu'il eut appris que Strozzi étoit arrivé à Casoli.

Le marquis de Marignan voyant que Strozzi s'étoit échappé, envoya devant Chiapino Vitelli, avec ordre de faire fortifier les retranchemens, avant que nos troupes eussent formé quelque entreprise. Il revint ensuite au siége de Sienne; & bientôt après il reprit tous les Forts, dont Robert Strozzi s'étoit emparé en son absence. Pescia & les autres places voisines, soûmises par Strozzi, rentrérent dans le parti de Côme aussi-tôt que nos troupes en furent sorties. Brancacio Rucellai rallia tous ceux que la peur avoit écartés, & les remit dans leur devoir. Cependant la garnison, que Strozzi avoit mise à Casoli, étoit dans une disette si grande, que le soldat avoit déjà commencé à déserter. Malgré cette extrêmité, les Bannis de Florence, qui étoient pour lors à Lion, à Venise & à Rome se promettoient toûjours d'heureux succès, & se reposant entierement sur Strozzi, ils espéroient que Sienne seroit conservée, & qu'ils reverroient bien-tôt leur patrie. Bindo Altoviti ne cessoit de les solliciter à contribuer de leur argent, de leur conseils & de leur soins, ce qu'ils faisoient volontiers, afin d'affoiblir le parti de Come, en appuyant le nôtre. L'espérance que le Pape avoit conçuë d'être maître de Sienne, après la fin de ce siége, le portoit à favoriser secrettement le parti du Roi, malgré l'alliance faite avec Côme. Son ambassadeur Averard Serristori, s'étant plaint inutilement au Pontife de quelques mauvais traitemens qu'il avoit reçus, avoit voulu sortir de Rome, s'imaginant qu'un plus long séjour en cette ville n'étoit ni honorable ni utile à son maître.

Mort de Leon Strozzi. Eloge de ce grand homme.

La mort inopinée de Leon Strozzi, que les Bannis de Florence regardoient comme un aussi puissant appui que Pierre son frere, abattit un peu leur courage. Ce Général nourri

dès sa plus tendre jeunesse dans les exercices de la guerre, avoit l'ame grande & élevée. Expérimenté dans les armes par plusieurs campagnes sur mer & sur terre, où il avoit heureusement signalé son courage, on le comptoit parmi les grands Capitaines de son siécle. Son amour pour sa patrie fut si grand, qu'ayant conçu l'espérance de la mettre en liberté par le secours des François, il fut non-seulement toûjours fidéle au Roi, mais il crut encore qu'il devoit tout tenter & tout souffrir, pour venir à bout de rentrer dans son payis avec la Noblesse proscrite. Malgré les indignes traitemens qu'il reçut en France, & qui l'obligerent de se retirer à Malthe, il rejetta toutes les flateuses propositions que l'Empereur lui fit faire; & quoique le plus sensible de tous les hommes, il fit céder son vif ressentiment au tendre amour de sa patrie, en prenant les armes pour le Roi. Ce Général étant arrivé à Portercolè, sans recevoir le secours qu'il attendoit de Provence, résolut pour exercer ses troupes, de faire des courses dans l'Etat de Piombino, où il n'y avoit presque point de garnison. Il fit donc équiper trois Galéres, où il mit trois compagnies d'infanterie, & ayant fait venir le duc de Somma, commandant de Grossetto, & de tout le payis circonvoisin, il attaqua Scarlino place dépendante de l'Etat de Piombino, dont Gentile de Perouse avoit le gouvernement avec quatre-vingt soldats. Cette place n'étoit forte ni par l'art ni par sa situation, & n'avoit point d'artillerie. Comme Gentile réfusa de se rendre, on mit à terre trois canons des Galéres : Strozzi s'étant avancé avec peu de précaution pour reconnoître la place, reçut alors un coup de mousquet, tiré par la main d'un payisan caché dans des joncs. On le porta sur le champ dans sa Galére, & ensuite à Castiglion de la Piscaïa, où il expira bien-tôt après. Ainsi mourut ce grand homme à l'âge de trente-neuf ans; son expérience & son courage si rédoutables à ses ennemis le rendoient digne de mourir d'une autre main, & dans une expédition plus glorieuse. Ceux qui lui étoient le moins favorables disoient, qu'il ne lui manquoit, pour s'élever à une fortune digne de tant de vertus, que de la modération. En effet il ne put jamais fléchir devant ses supérieurs. Son humeur altiére le plongea dans de grands embarras, & lui fit perdre souvent le prix de ses services.

HENRI II. 1554.

Après sa mort, le duc de Somma ayant fait approcher le canon de la place, la garnison se rendit. Pierre Strozzi fut très sensible à la nouvelle de la mort de son frere, sans pourtant succomber à sa douleur : la force de son esprit sçut y mettre des bornes. Ce Général voyant que le secours attendu de la Provence ne venoit point, & que la garnison de Casoli étoit dans une disette générale, résolut de descendre sur la côte de la mer, où il y avoit abondance de vivres, & où il pourroit du moins faire subsister son armée pendant quelque tems. Après que le cardinal de Ferrare se fût retiré, Strozzi ne pouvant seul suffire aux affaires du dedans & du dehors, avoit prié le Roi de choisir un homme capable d'avoir le commandement dans Sienne pendant son absence. Il y eut à la Cour quelque contestation sur ce choix. Le connêtable de Montmorenci proposoit le sieur Boucard, homme experimenté: les Princes de la maison de Guise avoient choisi Blaise de Montluc, qui a lui-même écrit dans ses mémoires, que le Roi le connoissant capable d'une si grande charge, avoit jetté les yeux sur lui préferablement à ceux que le Connêtable ; les princes de Guise, & le maréchal de S. André avoient proposez. Cependant on reçut une lettre du maréchal de Brissac, sous qui Montluc avoit longtems servi, par laquelle il donnoit avis au Roi de ne pas confier cette charge à Montluc, à cause de son caractere vif & impetueux, qui le rendoit incapable de gouverner des esprits accoûtumez à la liberté. Montluc se flatant lui-même dans ses mémoires, interpréte ces paroles favorablement pour lui, en disant que le Maréchal voulut détourner le Roi de son dessein, parce qu'il avoit besoin de lui dans la guerre du Piémont. Montluc fut enfin nommé, & arriva à Portercolè avec Antoine Iscalin Adhemar Polin baron de la Garde, dans le tems que Leon Strozzi fut tué.

Après la prise de Scarlino, Côme craignant que les autres places de l'Etat de Piombino ne tombassent en notre puissance, fit aussi-tôt marcher Jacque Malatesti, & M. Antoine de Rieti avec deux compagnies d'infanterie. Il envoya en même tems Alexandre Bellincini à Campiglia, & donna à Luc-Antoine Cuppano la garde des places du territoire de Volterra. Comme nos troupes faisoient dans les terres en deçà de Montepulciano des courses, qui mettoient même la ville en péril;

on fit une Tréve pour les mois de Juin & de Juillet, pendant lesquels il y eut suspension d'armes entre nos troupes, les Siennois & les Montepulciens, & l'on trouva à propos d'y comprendre Valiano & ses dépendances. Il ne restoit plus qu'Arezzo, Foïano, Oliveti, Marciano & Civitella, où Côme mit en garnison des soldats levés nouvellement.

Les troupes, que Camille Colonne avoit levées dans la Campagne de Rome, arriverent dans ce tems-là, sous la conduite de Pompée fils de Camille, d'Honorio Savelli, & de Pompée Tutta-Villa. Peu après Jean Manriquez, ambassadeur de l'Empereur à Rome, vint de l'Abruzze avec de la cavalerie. Le marquis de Marignan ne trouvant plus personne qui lui fît tête, depuis que Strozzi étoit parti pour la côte de la mer, ravagea tout le payis d'alentour, & se rendit ensuite devant Sienne. Il envoya Charle de Gonzague avec trois mille Italiens, tous jeunes soldats, & quatre pieces de canon, tirées de Pistoïe, & fournies par Jean de Ricasoli, pour assiéger Monte-Catini, ville occupée par Alexandre de Terni. On commença à battre la place du côté de l'Orient. Après une brêche d'environ six toises, Gonzague différa de donner l'assaut jusqu'au lendemain, quoi qu'il y eût encore trois heures de jour, s'imaginant que la garnison capituleroit. D'ailleurs il n'avoit pas bonne opinion de ses gens; il avoit aussi oui dire qu'Alexandre de Terni & François de Crevalcuore ne s'accordoient pas ensemble dans la ville au sujet du commandement, & que celui-ci vouloit qu'on rendît la place. Cependant la garnison ayant repris courage, se défendit bien le lendemain, contre l'ennemi qui monta à la brêche, & contre Rossermini qui avec ses troupes fit une attaque d'un autre côté. Les assiégeans furent poussez, & la plûpart tuez ou blessez: Bocca de Pise fut du nombre de ces derniers. Cependant les assiégez apprirent qu'il étoit venu aux ennemis un nouveau renfort, commandé par le comte de Bagno & Vincent Ridolfi: se voyant sans eau, & sans espérance de secours, ils se rendirent à des conditions honorables. Les murailles du château furent rasées, ainsi que Pontadera, parce que cette place avoit quelque fois servi de retraite aux nôtres. On répandit ensuite des troupes aux environs de Monte-Carlo, place en état de resister à plusieurs attaques. On en mit à Sanpiero, à Turchetto, & à Montechiaro,

vis-à-vis de Monte-Carlo, afin que le paſſage fût libre, & pour empêcher que nos troupes ne fiſſent des courſes dans le payis voiſin.

Cependant le marquis de Marignan ayant laiſſé à la porte Camollia quatre mille hommes de pié Italiens, paſſa le Pont de Bozzone, & alla camper près de la porte Romaine, appellée autrement la porte-neuve. Il réſolut de s'emparer des places entre Sienne & Buonconvento, d'où l'on pouvoit amener des vivres, & couper tous les chemins qui conduiſoient à la ville. Il marcha donc de ce côté-là, avec deux mille hommes d'infanterie, & ſe rendit maître de Cuna, après avoir fait approcher le canon de la place. Monteroni & San-Fabiano ſe rendirent auſſi-tôt qu'on les eut ſommés.

Les troupes auxiliaires des Bannis de Florence, levées aux dépens de Robert Strozzi & de Bindo Altoviti, s'étoient déjà aſſemblées. Elles conſiſtoient en cinq compagnies commandées par Vincent Taddei. Pierre Strozzi étoit allé au-devant d'elles, pour marcher enſemble contre le marquis de Marignan. Il arriva auſſi dans ce tems-là des troupes de France, qui conſiſtoient en deux mille Allemands, & autant de fantaſſins du Dauphiné & du Languedoc, & qui avoient été tranſportées par notre flotte & par celle d'Alger. Cette flotte étoit compoſée d'environ cinquante galéres, de quatre grands vaiſſeaux, & de quelques autres plus petits, avec toute ſorte de munitions de guerre, & quantité de vivres. Elle étoit entrée ſans obſtacle dans le canal de Piombino, & y avoit pris ſans combat ſept vaiſſeaux Genois chargés de blé. On mit à terre à Scarlino les troupes auxiliaires ſous la conduite de Robert Strozzi, dans le tems qu'André Doria étoit dans l'iſle d'Elbe, & qu'il ſe préparoit à partir, ſuivant les avis de Pierre Paceco, pour aller défendre la côte de la mer, contre Dragut qui étoit parti du Levant. Pierre Srozzi s'étant joint à toutes ces troupes, qui formoient douze mille hommes, s'approcha de la ville de Sienne, & reprit Monteroni & Cuna, dont les ennemis s'étoient depuis peu emparés.

Le marquis de Marignan, dont le camp n'étoit pas encore bien fortifié du côté de la porte Romaine, craignant avec raiſon, que les aſſiégez & Strozzi ne vinſſent en même tems tomber ſur lui, tint Conſeil, avant que nos troupes fuſſent arrivées, avec

Jean de Luna & les autres Officiers, & partit ſi promptement & avec ſi peu de bruit, qu'on eût cru qu'il prenoit la fuite. Il perdit une grande partie de ſon équipage, & ſe retira vers la porte Camollia. Il envoya depuis Chiapino Vitelli à Florence, pour juſtifier cette action auprès de Côme. Charle de Gonzague, qui avoit aſſiégé les places voiſines, eut ordre en même-tems de revenir avec ſes gens, parce qu'il refuſoit d'obéïr au marquis de Marignan; & Camille Colonne déjà arrivé à Cortone fut envoyé en ſa place.

Cependant les deux partis étoient dans un grand embarras. Le marquis de Marignan, dont la politique étoit de ſe faire aimer des gens de guerre, leur conſeilloit de demander toûjours plus qu'il ne leur étoit dû. Ce qui avoit épuiſé les finances de Côme, qui ne pouvoit plus ſuffire aux frais immenſes d'une ſi longue guerre. Pour Strozzi, lorſqu'il fut proche de Sienne, ne pouvant tirer des vivres que de la ville même, à cauſe du dégât qu'on avoit fait par tout aux environs, il avoit par-là réduit à de grandes extremitez un peuple dont il devoit être le libérateur. Pour appaiſer les murmures qui s'élevoient déjà ouvertement contre lui, ce Général qui étoit campé vers la porte Romaine d'où les ennemis s'étoient retirés, fit un grand diſcours aux huit députez qui lui furent envoyés. Il releva le courage & l'eſpoir des Siennois, en leur remontrant que la méſintelligence régnoit parmi les Généraux ennemis; que le marquis de Marignan ſe rendoit inſuportable* par ſes longueurs & à l'Empereur & à Côme: que Camille Colonne refuſoit de lui obéïr; que Gonzague & Charle des Urſins n'obeïſſoient qu'avec peine à un Général, qui voulant s'attribuer toute la gloire & tout le profit de la guerre, parloit mal de tous les autres Chefs; il ajoûta qu'il iroit bien-tôt contre l'ennemi, & qu'il lui livreroit une bataille, dont le ſuccès, quel qu'il fût, feroit ſans doute lever le ſiége.

Strozzi alla enſuite à Monteroni qu'il avoit depuis peu repris. Il en tira quatre cens hommes, dont il donna le commandement à Juſtiniano de Faenza & à Saporozo de Fermo, & qu'il mit dans le monaſtere de Santa-Bonda, preſque ruiné par les ennemis, près de Muniſtero qu'ils avoient fait fortifier. Comme il ſe livroit pluſieurs combats entre les garniſons qui étoient proche les unes des autres, & que nos troupes retranchées

HENRI II. 1554.

dans le Monaftere, harceloient les ennemis, le marquis de Marignan réfolut de s'en venger. Il y vint donc avec deux mille Allemands, cinq cens Efpagnols, & quelques Italiens choifis. Le premier jour il fe contenta de faire entrer des troupes fraiches dans Muniftero. Le lendemain il vint comme pour affiéger la place; mais Montluc arriva dans ce moment avec Santafiore, tandis que Strozzi, Lanfac & Fourquevaux obfervoient de l'autre côté les mouvemens des ennemis. On combattit avec chaleur: les ennemis commençoient déjà à plier, lorfque le marquis de Marignan vint rétablir le combat : les Grifons accoururent pour lors à notre fécours, & nous fécondérent puiffamment. Le marquis de Marignan fut obligé de fe retirer, & le champ de bataille demeura enfin à nos troupes. Les Imperiaux ont écrit que nous perdîmes quatre cens hommes dans ce combat, & qu'il y eut autant de bleffés. Il eft vrai qu'il n'y eut du côté des ennemis que cinquante de tués, & cent de bleffés; mais Alfonfe Bernal baron de Cagnano, officier d'une grande réputation, y perdit la vie, & Paul Tofinghi, Clement Pietra, Frederic de Fermo, & Sebaftien Pizzinardo, furent dangereufement bleffés. Montluc a écrit, que ce combat répandit une fi grande terreur dans le camp des ennemis, que fi les Allemands fuffent plûtôt venus, & fi l'on eût pourfuivi ceux qui faifoient rétraite, leur entiére défaite étoit certaine. Il ajoûte qu'il l'avoit entendu dire lui-même au marquis de Marignan. On mit de nouvelles troupes dans Muniftero, & on y fit entrer Bombaglino d'Arezzo avec une compagnie de gens d'élite, afin d'encourager la garnifon que le dernier combat avoit ébranlée.

Les Imperiaux font battus.

Strozzi craignant d'incommoder les Siennois par un trop long féjour, fit paffer fon armée au travers de la ville avec beaucoup d'oftentation, & de la porte Romaine il alla camper à la porte Ovile vers le couvent des Cordeliers, qui fut auffi-tôt abandonné par Luchino de Fivizzano, fuivant les ordres du marquis de Marignan. Ce Général preffé par le befoin d'argent & de vivres, crut qu'il devoit délibérer avec Côme fur le parti qu'il avoit à prendre dans cette conjoncture. Il lui envoya donc Santafiore; & dans le même tems Jean de Luna, chargé en chef des affaires de l'Empereur en Italie, fe rendit auffi auprès du duc de Florence, pour obtenir que le marquis de

de Marignan lui cedât dans le Conſeil. Après que cette affaire eut été agitée, on conclut qu'il falloit donner bataille, & nous attaquer avec toutes les forces qu'on avoit, de peur que Strozzi n'ayant rien à craindre pendant le ſiége de Sienne, où l'on étoit occupé, ne fit des entrepriſes dans l'Etat de Florence : ce n'étoit pas néanmoins le ſentiment du marquis de Marignan qui vouloit qu'on pourſuivît le ſiége.

Jean Manriquez étoit déjà arrivé à Cortone avec les troupes Napolitaines, qui compoſoient environ trois mille hommes de pié, commandées par Cantelmi comte de Popoli, & par Marc-Antoine Colonne, jeune officier de grande eſpérance, qui étoit Colonel général de la cavalerie. Le marquis de Marignan commença donc par poſter Pierre de Monte dans le Fort de la porte Camollia, à la place de François Montacuti mort de maladie, & laiſſa la garde de Muniſtero à Louis Borgo, avec quelque renfort ; il ſe mit enſuite en chemin pour ſuivre l'ennemi, qui s'étoit déjà rendu à Lucignano.

Cependant Strozzi ayant paſſé le pont de la Chiana, faiſoit des courſes juſqu'à Arezzo avec ſix mille hommes d'infanterie, & ſe rendoit redoutable en faiſant par tout des priſonniers, & un grand butin. Il avoit même attaqué Arezzo, mais vainement ; car cette place fut courageuſement défenduë par Camille Colonne & par Bombaglino. Ce Général deſcendit de-là dans le Valdarno, & après avoir pris & pillé Laterina, il ſe rendit à San-Sevino, qui appartenoit à Baudoüin frere du Pape, & qui étoit gardée par les troupes de l'un & de l'autre parti. Après avoir reçu des vivres des habitans, il alla camper devant Marciano, & il n'en eut pas plûtôt fait approcher le canon, que Lactantio Pichi du Borgo rendit la place. Le mont Sainte Cecile, la Serre & Oliveto ſe rendirent auſſi. Strozzi ne s'en tint pas là, il commença à aſſiéger Civitella ; mais l'arrivée du marquis de Marignan fit lever le ſiége. Comme les deux armées n'étoient pas à plus de trois milles l'une de l'autre, on en venoit très ſouvent aux mains. Il arriva un jour que Mario de Sforce Santafiore s'étant trop approché des ennemis, eut ſon cheval tué ſous lui, & fut fait priſonnier par Alexandre Palogi.

Le Prieur de Lombardie voulant retirer Sforce ſon frere des mains de l'ennemi, fut fait priſonnier lui-même, & tous les

HENRI II. 1554.

deux furent menés à Florence. Strozzi paſſa outre, & vint à Civitella. Il s'éleva pour lors entre les Griſons & les Italiens une grande querelle; ils en vinrent aux mains, & il en reſta près de cent ſur la place : ce trouble fut appaiſé, quoiqu'avec peine, par la préſence du Général, & par le péril où cette émeute les expoſoit. Nos troupes campérent enſuite auprès de San-Sevino, où l'on faiſoit venir des vivres de Lucignano & des autres places voiſines.

Strozzi ayant appris que le marquis de Marignan prenoit le chemin d'Oliveto, réſolut d'attaquer Foïano, où Carlot des Urſins s'étoit retranché contre le ſentiment de Camille Colonne, avec environ cinquante hommes d'élite tirés de la Romagne, qui ſervoient ſous Guido de Gagliano. Strozzi ayant donc laiſſé quinze compagnies aux environs de Marciano, alla devant Foïano, & fit d'abord ſommer la place de ſe rendre. Au réfus de Carlot des Urſins, on fit approcher le canon du côté de San-Franceſco, & l'on fit une grande brêche à la muraille. Les aſſiégez ayant pris l'épouvante, ne purent reſiſter à nos attaques; la ville fut priſe d'aſſaut. Ce ſiége coûta environ cent ſoixante hommes aux ennemis, qui furent un peu vengés de cette perte par un accident imprévu. Comme le vainqueur ravageoit & brûloit tout, le feu prit à un magaſin de poudre, & fit périr ſoixante de nos gens. La mort de Carlot des Urſins qui fut tué par malheur au moment qu'il alloit ſe rendre, fut très ſenſible aux ennemis, & augmenta beaucoup leur perte. Cette expédition fut ſi prompte, que le marquis de Marignan, qui venoit au ſecours de la place, ne put y arriver à tems. En revanche, il réſolut de faire le ſiége de Marciano, comptant, ou qu'il prendroit bien-tôt la place, ou que ſi nos troupes venoient la ſecourir, il leur livreroit une bataille déciſive; qu'il ſouhaitoit ardemment, parce qu'il avoit plus de troupes que nous. Son armée conſiſtoit premierement en trois regimens, un Napolitain, un Sicilien, & l'autre Corſe, qui compoſoient douze mille hommes d'infanterie; les deux premiers étoient compoſez de vieux ſoldats, & le troiſiéme de nouveaux. Côme y avoit ajoûté une compagnie d'Eſpagnols, commandée par François d'Olgada. Il y avoit encore deux regimens Allemands, environ ſix mille Italiens, douze cens chevaux-legers, & trois cens gendarmes. Ce Général arriva devant Marciano

à la tête de son armée. Au bruit de son arrivée, nos troupes répanduës de part & d'autre se rallierent & se retrancherent dans la citadelle. HENRI II. 1554.

Strozzi ayant fait fortifier Foïano, & pris des vivres, dont il y avoit abondance dans la place, envoya devant le comte Collatino, pour annoncer sa venuë à la garnison de Marciano. Il arriva en effet avec son armée divisée en trois corps. Ce Général étoit à l'avant-garde composée de la plus grande partie de la cavalerie, de deux mille mousquetaires commandés par la Mirandole, & de plusieurs compagnies Françoises rangées sur les aîles. Les Allemands formoient le centre de la bataille, & les Grisons l'arriere-garde, qui étoit aussi couverte de tous côtés par des compagnies Italiennes. Il n'y avoit dans notre armée que dix compagnies d'Allemands, autant de Grisons, quatorze de François, & environ six mille Italiens. Comme les deux armées, campées auprès de Marciano, n'étoient separées l'une de l'autre que par une vallée, elles ne tarderent pas longtems d'en venir aux mains. On se battit vivement, mais la victoire demeura incertaine. Cette action eût été une très grande bataille, si les deux Généraux tranquilles l'un & l'autre dans leur quartier, ne se fussent pas contentés d'envoyer de tems en tems des troupes fraiches, pour relever celles qui étoient fatiguées. Après huit heures de combat, comme la nuit survint, on fit peu à peu retraite de part & d'autre. Selon les auteurs Imperiaux nous perdimes quatre cens hommes dans ce combat, & entr'autres Albertaccio del-Bene: Aurele Fregose, Saperoso de Fermo, Louis Carissimi, & Vincent Taddei y furent blessés. Les ennemis ne perdirent que cent hommes. Jean-Baptiste Martini aide de camp de la cavalerie y fut tué: Diego de Luna fils de Jean, & 150 autres Officiers furent blessés. On revint à la charge le lendemain, mais nos troupes furent battuës. Ce succès ranima le courage des ennemis, & ralentit beaucoup l'ardeur de nos soldats. D'ailleurs leur artillerie, qui faisoit feu sans cesse, foudroyoit surtout nos rangs de cavalerie. Ensorte que nous eumes cent vingt cavaliers ou chevaux emportés par le boulet en trois jours. Le canon dans cette bataille fut plus à craindre que le mousquet. Au reste les deux armées souffroient beaucoup de part & d'autre; car nos troupes n'ayant pour tant de monde qu'une seule

HENRI II. 1554.

fontaine dans leur camp, étoient obligées de faire venir de l'eau de Lucignano qui étoit loin de là, & les Imperiaux l'alloient chercher à plus d'un mille dans la Chiana ; encore faloit-il plus souvent la disputer & se battre. Pour surcroît d'incommodité, les chaleurs furent très grandes sur la fin du mois de Juillet, & les deux armées souffrirent également.

Le marquis de Marignan & Jean Manriquez n'étoient pas d'avis de risquer une bataille. Ils pensoient qu'il valoit mieux se retirer & camper dans un lieu plus avantageux, persuadés que les forces des François, déjà affoiblies par la disette des vivres & par les longs travaux, feroient bien-tôt entierement abatuës. Jerôme d'Albizi, qui assistoit dans le Conseil au nom de Côme, réfuta ce sentiment. Il fit voir qu'il ne convenoit point de décamper, & remontra que quelque desavantageux que fût le lieu où ils étoient, la situation de notre armée étoit encore plus triste ; que privée de toute sorte de vivres, elle alloit bien-tôt donner des marques de sa foiblesse ; qu'une retraite releveroit son courage abattu ; que dans la conjoncture présente, se retirer c'étoit avoüer sa défaite ; que de tous côtez les esprits étoient en suspens, & que ceux qui n'avoient point encore pris de parti, embrasseroient sans doute celui que la victoire sembleroit favoriser : il entendoit alors parler du Pape, qui ennemi des Espagnols favorisoit secretement nos intérêts, & attendoit l'issuë d'un combat pour faire éclater ses intentions. Enfin on jugea à propos de consulter Côme sur une affaire si importante ; & jusqu'à ce qu'on eût sçu son sentiment, on résolut de se retrancher dans le camp, & d'attendre les mouvemens de notre armée. Côme approuva fort le sentiment d'Albizi, & voulut absolument qu'on engageât la bataille, si nos troupes faisoient quelque attaque. Le Marquis n'ignoroit pas qu'on ne pouvoit exécuter sans peril les ordres de Côme. Cependant il s'y soûmit, & présumant un bon succès de l'heureuse étoile & de la prudence de son maître, il se détermina enfin à une action générale.

Bataille de Marciano, entre le marquis de Marignan & Pierre Strozzi, qui est vaincu.

Strozzi voyant les ennemis tranquilles dans leur camp, eux qui jusque-là avoient fui l'occasion de combattre, & avoient paru disposés à décamper bien-tôt, informé d'ailleurs que les Grisons de son armée commençoient à murmurer faute de payement, & que corrompus par le marquis de Marignan, ils

méditoient une révolte, crut qu'il devoit prévenir le danger qui le menaçoit. D'ailleurs le comte de Bagno avoit surpris, dans le territoire de Cesene dépendant du Pape, vingt-quatre mille écus d'or, qu'on envoyoit de Venise à Strozzi, pour payer ses troupes. Ce Général résolut donc de décamper promptement, & de prendre son chemin vers Lucignano & Foïano. Pour donner à son départ précipité un air plus honnête, il envoya sans bruit le soir du premier d'Août le bagage & le canon, & ayant rangé de grand matin son armée en bataille, il se disposa à partir. Le marquis de Marignan, qui informé par ses espions, observoit le mouvement de notre armée, envoya sur le champ soixante maîtres avec deux mille Espagnols contre nos troupes, qui marchoient en ordre de bataille par les montagnes dont les chemins conduisent à Foïano, avec ordre d'amuser l'ennemi, jusqu'à ce qu'il survînt lui-même avec toute l'armée. Après quelques escarmouches, les deux armées descendirent enfin dans une vallée spacieuse, divisée par un fossé profond où tomboient toutes les eaux des montagnes voisines. Les deux armées n'étant separées que par ce fossé, se mirent en bataille. Il y avoit apparence que celui des Généraux qui passeroit le premier avec son infanterie auroit du désavantage.

Le marquis de Marignan avoit disposé son armée en trois corps. Dans le premier, étoient deux mille Espagnols commandés par François d'Aro gouverneur de la citadelle de Florence; quatre mille Allemands commandés par Nicolas Madruce formoient le second; Joseph Cantelmi comte de Popoli étoit à la tête du troisiéme, avec six mille hommes de pié Italiens: Santafiore & Noel Nugolara étoient postés sur la gauche, où la campagne s'élargissoit, avec mille chevaux suivis de la gendarmerie. Le marquis de Marignan voltigeant dans les rangs avec Jean de Luna, Manriquez, & Camille Colonne, exhortoit les soldats à combattre courageusement.

Strozzi avoit divisé son armée en quatre corps: à la droite étoient les Allemands, couverts d'un côté des Grisons, & de l'autre des François. La gauche étoit occupée par l'infanterie Italienne: elle étoit aussi nombreuse que celle des ennemis, mais leur cavalerie l'emportoit sur la notre; c'est ce qui décida de la victoire. Jean de Luna, & Marc-Antoine Colonne, qui conduisoit l'arriere-garde, passerent le fossé, & n'eurent

HENRI II. 1554.

pas plûtôt donné sur notre cavalerie commandée par la Mirandole, que le capitaine Bighet, qui portoit l'étendart de la Colonelle, lâcha le pié sans attendre l'ennemi, & entraîna sa troupe avec lui. Cet Officier n'étoit peut-être coupable que de lâcheté; ou peut-être étoit-il aussi gagné par le marquis de Marignan. Strozzi, quoique blessé, fit tous ses efforts pour rétablir le combat: deux fois renversé & deux fois remis à cheval, il monta sur celui de Montacuti, qui aima mieux s'exposer lui-même au péril que d'y laisser son Général. Strozzi se tourna enfin vers l'infanterie, son unique ressource: mais il la trouva fort ébranlée, par la fuite de la cavalerie qui venoit de l'abandonner: il la ranima néanmoins si bien par sa présence, qu'elle garda ses rangs, & fit face à l'ennemi avec la même assurance que si elle eût voulu combattre.

Le marquis de Marignan, content d'avoir mis en fuite la cavalerie, crut qu'avant de donner sur l'infanterie, qui ne s'étoit point ébranlée, il faloit faire tirer quelque tems son artillerie. Le feu du canon obligea enfin nos troupes de franchir le fossé, & d'en venir aux mains, malgré le désavantage du lieu & l'inégalité des forces. Elles enfoncerent d'abord les Espagnols, qu'elles avoient en tête; mais ayant été repoussées par les Imperiaux, elles furent chargées en flanc par la cavalerie dont elles soûtinrent l'attaque avec beaucoup de valeur pendant deux heures; elles ne purent néanmoins éviter leur défaite. Strozzi, quoique blessé d'un coup dans l'aîne, ne se retira du combat qu'à la priere de ses amis. Après avoir fait toutes les fonctions d'un grand Général, il prit le chemin de Lucignano avec le reste de l'armée. Les historiens Imperiaux ont écrit qu'il périt dans ce combat environ quatre mille hommes presque tous François; mais selon d'autres, il n'en resta que mille, ce qui me paroit plus croyable. Valleron colonel général de l'infanterie Françoise, un des freres de Corneille Bentivoglio, & Gino Caponi y perdirent la vie. Remond de Pavie de Fourquevaux; fut fait prisonnier; c'est lui qui avoit amené le secours de Parme: il se distingua en cette journée à la tête du corps des Grisons, dont il eut le commandement, à la place de leur Général tué au commencement de la bataille. Paul des Ursins, le comte de Cajazzo, le comte Ottaviano de Tiene, & un autre frere de Corneille Bentivoglio furent aussi faits prisonniers.

Parmi les bannis de Florence on prit Flaminio de la Cafa, Pierre Martelli, Baccio Arrighi, & Jerôme Ciardi, qui furent tous envoyez à Côme, avec Jean-Baptifte Strozzi pris le jour précédent, & avec environ cent drapeaux. Mazino del-Bene fut auffi pris, mais délivré par le crédit de Santafiore. Jean-Baptifte Altoviti, Julien de Medicis, & Jean-Francois Giugni allerent joindre Strozzi. Les ennemis ne perdirent pas beaucoup de monde; de leur côté Mazzalofte de Cafcina, Sebaftien Gigli Lucquois, & Gregoire Mendez Efpagnol, capitaine des Arquebufiers à cheval, furent tuez.

HENRI II. 1554.

Montluc dit dans fes mémoires que Strozzi, par le confeil de del-Bene, avoit décampé pendant le jour, & à la vuë des ennemis; & il regarde cette action comme une grande imprudence, parce que felon tous ceux qui fçavent la guerre, lorfque deux armées font en vuë l'une de l'autre, celle qui fe retire la premiere, céde néceffairement la victoire à l'autre. Cette maxime n'étoit pas affurement inconnuë à Strozzi, lui qui étoit un des plus grands généraux de fon tems. Nous fimes bientôt après cette funefte épreuve à S. Quentin, & enfuite à Craon en Anjou. Montluc n'avoit pas manqué d'en avertir Strozzi, & lui avoit confeillé de partir plûtôt de nuit que de jour, lui remontrant que par ce moyen fon départ étoit plus fûr, & n'en feroit pas moins honnorable, témoin le Roi François I. qui à Landrecy avoit fans deshonneur fait plier bagage, & étoit parti de nuit, ne pouvant le faire de jour, fans s'expofer à un péril évident. J'ai oüi dire depuis à del-Bene que Montluc l'accufoit fauffement d'avoir donné ce confeil à Strozzi, & que ce Général, contre fon fentiment, avoit voulu partir de jour, foit qu'il fut perfuadé que l'ennemi n'en viendroit pas à une bataille, foit qu'il jugeât qu'il étoit honteux de fe retirer de nuit.

Cependant Montluc, informé du deffein de Strozzi par Lecuffan qu'il lui avoit envoyé, & prévoyant ce funefte événement, fit un difcours au Sénat de Sienne, pour avertir les Siennois du péril évident qui les menaçoit, & les exhorta au nom de leur liberté, de leur ancienne valeur, & des bienfaits du Roi, de perfévérer conftamment dans leur jufte & généreufe réfolution; de maintenir dans la ville la difcipline militaire, & de faire venir des vivres de la campagne;

HENRI II. 1554.

de les distribuer sobrement, & de se préparer à tout souffrir, en attendant le secours du roi Très-Chrétien. Ces paroles firent impression sur l'esprit des Siennois; ensorte que la nouvelle d'une si grande défaite leut causa moins de douleur & d'abattement, & qu'ils se préparerent avec plus d'ardeur à la défense de leur ville, comme s'ils n'eussent eu plus rien à craindre.

Strozzi s'étant retiré à Lucignano après le combat, ne se laissa point abattre, mais soûtint son malheur courageusement, rallia ses troupes, & fit de nouvelles levées. Il renvoya Corneille Bentivoglio, avec quarante maîtres à Sienne, où il avoit déjà envoyé le capitaine Combas aussi-tôt après sa défaite; & après avoir donné la garde de Lucignano à Alto-Conti, avec promesse de lui envoyer du secours, il se fit porter à Montalcino, avec Aurelle Fregose qui étoit aussi blessé. Le marquis de Marignan enivré de sa victoire ne sçut point en profiter; ce qui arrive souvent aux vainqueurs: craignant que Strozzi ne ralliât sa cavalerie, & ne revint à la charge, il demeura sans rien faire, & ne marcha que le lendemain vers Lucignano. A son arrivée, Alto-Conti se défiant de la fidélité des habitans & du courage de la garnison, préféra son salut aux ordres de son Général, & abandonna la place. Les habitans voyant qu'il se retiroit, ouvrirent les portes au vainqueur, & lui en presenterent les clefs. Les ennemis prirent aussi en chemin les pieces de canon que Strozzi avoit envoyées devant. La lâcheté d'Alto-Conti ne demeura pas long-tems impunie. Strozzi, auprès de qui il se rendit pour justifier son action, lui fit trancher la tête. Il fit pendre en même tems le Cornette de la Colonelle, pour avoir si indignement lâché le pié au commencement de la bataille. Si la sévérité qu'il exerça alors à l'égard de ces deux hommes fut inutile, elle fut du moins le juste châtiment de leur lâcheté. Cette défaite arriva le 2. d'Août, fête de S. Etienne evêque de Florence. On fit en cette ville des prieres pendant trois jours en action de graces; on y témoigna une joye publique, & Côme pour éternifer la mémoire d'un si heureux événement, dont il s'attribua même tout l'honneur, établit un ordre de Chevalerie. Il fut d'autant plus sensible à cette victoire, qu'elle avoit été remportée par ses conseils,

contre

contre le ſentiment du marquis de Marignan & des autres Généraux. Henri II. 1554.

On a remarqué que le lieu où ſe donna la bataille, ſe nomme communément Gallicidio [1]. Auſſi les ennemis prirent ce nom pour un augure de la défaite des François. Côme envoya en Flandre Ferdinand Saſtre, pour faire ſçavoir à l'Empereur la nouvelle de cette victoire, avec ordre de paſſer enſuite en Angleterre, pour l'annoncer à Philippe. Elle fut reçûë avec beaucoup de joye par ces deux Princes : l'Empereur qui étoit pour lors campé auprès de Renty, & ſur le point de livrer bataille au Roi, dit d'un air gai & préſomptueux, qu'il mettroit bientôt le comble à cet heureux ſuccès, par une victoire plus ſignalée encore, qu'il alloit remporter ſur les François : mais, comme on l'a vû, il fut trompé dans l'eſperance dont il s'étoit flatté. Trois jours après la priſe de Lucignano, le marquis de Marignan retourna au ſiége de Sienne. Buonconvento, Cuna, Monteroni, & les places voiſines lui furent ouvertes ſur ſon chemin. Ce Général ayant poſté le régiment de Corſe dans le couvent des Cordeliers, & celui de Sicile dans celui des Chartreux, s'étoit logé avec le reſte de l'armée à Arbia-rotta, à trois milles de la ville ſur le chemin qui mene à Montalcino. Il ferma de tous côtez les avenuës, inveſtit plus étroitement la ville, & mit de nouvelles troupes dans les Forts de la porte Camollia & de Muniſtero. Il crut en même tems qu'il lui importoit beaucoup de ſe rendre maître de Montecarlo, où l'on avoit déjà envoyé Sigiſmond comte de Roſſi, qui avoit inveſti cette place, ſans pourtant avoir fait encore aucune attaque.

Lorſque la nouvelle de la défaite de nos troupes auprès de Marciano ſe fût répanduë, Giovacchino Guaſconi, qui étoit dans la place avec d'autres bannis de Florence, ſçachant que le marquis de Marignan approchoit, qu'il n'y avoit point de ſecours à eſperer, & que d'ailleurs il y alloit de ſa vie comme un des bannis de Florence, (parce qu'à leur égard on n'obſervoit point les loix de la guerre) il abandonna ſon bagage, mit dans la citadelle quatre pieces de canon qu'on avoit fait venir de Parme avec des troupes auxiliaires, &

1 Gallicidio vient de *Gallorum cædes*, défaite des Gaulois.

HENRI II. 1554.

partit secrettement. Le comte de Rossi ne laissa pas de le poursuivre, quoiqu'il eût appris trop tard sa fuite : cependant Guasconi arriva sans perte à Lucques, avec ceux qui l'accompagnoient.

Comme Strozzi, qui étoit blessé, étoit demeuré à Montalcino, & que Montluc étoit fort malade à Sienne, on jugea à propos, pour ne pas laisser perir entierement les affaires des François, de faire venir Lansac de Rome, où il étoit retourné après l'arrivée de Montluc à Sienne. Lansac étant venu à Montalcino, en partit de nuit à pié le 11. d'Août, avec Theophile comte de Calcagnini, qui avoit été échangé avec Paul Sforce de Santafiore; mais comme il se servoit de guides qui ne sçavoient pas bien les chemins, il fut surpris par les ennemis, & amené à Florence, où il fut long-tems gardé dans la forteresse de San-Miniato. La prise de Lansac, & la maladie de Montluc que l'on disoit mort, étoient des circonstances bien fâcheuses pour Strozzi, qui n'étoit pas guéri lui-même de ses blessures. Il crut devoir se rendre à Sienne. Il partit donc de nuit, accompagné de François Bandini archevêque de la ville, avec trois compagnies d'infanterie commandées par Montauto*, Chiaramonte, & François des Ursins, & avec deux escadrons de cavalerie, que commandoit Serillac lieutenant de Marsilli de Sipierre*. Il vint d'abord à Crévoli, où s'étant joint à trois compagnies Italiennes, il prit le chemin de Sienne, suivi d'un convoi de plus de cent bêtes de charge qui portoient des vivres. Ce Général étant arrivé auprès de la porte de S. Marc, tomba malheureusement dans une embuscade, où étoient postés Jean-Baptiste d'Arco lieutenant de Madruce, avec deux compagnies d'Allemands, & deux cens Espagnols, & Hippolyte Girano avec quelques chevaux-legers. On se battit vigoureusement. Strozzi fit dans cette occasion les fonctions de capitaine & de soldat : mais nos troupes se voyant accablées par le nombre eurent recours au stratageme. Serillac ayant fait porter par hazard plusieurs trompettes, en fit sonner dans le tems du combat. A ce bruit, les ennemis croyant que nôtre cavalerie approchoit, se retirerent, & on vit tout à la fois les vainqueurs prendre l'épouvante, & les vaincus la fuite. Strozzi ayant mis pié à terre avec l'Archevêque de la ville,

* *Ou* Montacuti.

* *Ou* Cipierre.

& Odet de Selves, qui étoit venu de Venise pour remplir à Rome la place de Lansac, rencontra sur le point du jour Serillac, dans le tems qu'il ne sçavoit lui-même quel parti prendre [1]. Strozzi ayant appris de lui ce qui s'étoit passé, rallia les fuyars, fit rassembler les bêtes de charges, & prit le chemin de la ville. Nôtre perte en cette occasion fut égale à celle des ennemis. Les deux partis croyant avoir eu l'avantage, témoignerent une joye pareille. Nos troupes néanmoins pouvoient plus justement se glorifier, puisque malgré l'ennemi, nôtre Général & nos autres Officiers étoient entrés dans la ville avec le convoi. Cette action à la vérité fut hardie & peut-être téméraire ; elle pourroit même flétrir la gloire d'un grand Capitaine. Mais l'extremité où se trouvoit pour lors réduite la ville de Sienne la rend excusable : il est toujours vrai de dire, que Strozzi donna dans cette occasion un témoignage éclatant de son zéle pour la cause commune, même au péril de sa propre vie. Car quel risque ne couroit-il pas, s'il fût tombé entre les mains de Côme, qui eût été pour lui inéxorable ?

Lorsqu'il fut arrivé dans la ville, il encouragea les habitans, en leur faisant esperer un prompt secours : on mit ordre en même tems aux affaires de la république, Claude Zuccantini fut créé Capitaine de la Bourgeoisie. Comme on ne s'accordoit pas sur le choix des huit personnes qui devoient être chargées des affaires de la guerre, Enée Picolomini fut d'avis qu'on remît à Montluc, à Strozzi, à de Selves, & à S. Luc depuis peu envoyé de la Cour, le pouvoir de les élire, à condition néanmoins que, suivant les droits & les anciennes coûtumes de la République, on en choisiroit deux sur chacune de quatre petites montagnes, qui partagent la ville en quatre quartiers. On nomma donc dans l'Ordre du peuple Mario Bandini, & Jerôme Spannocchi ; dans celui de la noblesse Claude Tolomei, & Deiphobe Turamini ; dans celui des Officiers de Police Marc-Antoine Amerighi & Enée Savini ; & enfin dans l'Ordre nouveau, Pierre-Antoine Pecci, & André Tricherchi. On jugea à propos de faire

1 On a cru qu'il y avoit ici une faute dans le texte ; & à la place de, *& ipsum quid ageret dubium*, on a crû dévoir lire, *& ipse quid ageret dubiùs*.

HENRI II. 1554.

fortir de l'hôpital de Scala les enfans, les femmes, & les malades, qui confumoient quantité de vivres. On en ôta le gouvernement aux Adminiftrateurs ordinaires, & on le donna à d'autres perfonnes.

Lorfque Strozzi étoit à Sienne, deux cens Moufquetaires qui s'étoient détachés de lui pour aller à Capraio, voulurent fe jetter fecretement dans la ville. Mais ayant été furpris, les uns fe fauverent dans la ville même, & les autres furent pris ou tués. On enleva le drapeau d'Antoine Caraffe, qui fut enfuite Cardinal. Le marquis de Marignan ayant réfolu de fe rendre maître de Capraio, à quatre milles de Crevoli, parce que fes troupes en étoient incommodées, y envoya Gabriel Serbelloni fils de fa fœur, avec quinze cens Efpagnols, & deux pieces de canon. Les Habitans de Capraio ayant refufé de fe rendre, on fit battre la place, qui bientôt fut prife d'affaut; tous les habitans, aux enfans & aux femmes près, furent paffés au fil de l'épée. Après cette expédition, Murli, Montpertufo & Treguanda, places fituées entre Crevoli & Montalcino, fe rendirent à l'ennemi: cependant Strozzi, après avoir déjà paffé douze jours dans Sienne, voyant que la fanté de Montluc fe rétabliffoit de jour en jour, en partit de nuit le 12. de Septembre, accompagné par de Selves, par l'Archevêque de la ville, & par Enée Picolomini, avec cent cinquante moufquetaires, & vingt-cinq maîtres, & alla à Cafoli, d'où il fe rendit à Montalcino.

Comme les places de Montereggioni & de Cafoli incommodoient beaucoup les Florentins, Côme preffoit le marquis de Marignan d'employer toutes fortes de moyens pour en chaffer nos garnifons. Connoiffant le caractére de ce Général, il lui avoit donné, pour le faire agir, les biens de Bindo Altoviti, qui avoit été profcrit. Ces biens montoient à plus de vingt mille écus d'or. On envoya donc Jule comte de Montevecchio, & Alexandre de Caccia, avec fept compagnies, qui compofoient environ mille hommes de pié, & deux compagnies d'Efpagnols nouvellement arrivés de Hongrie. Ils attaquerent en chemin Menzano, place foible, mais dont les habitans refuferent de fe rendre, & réfifterent courageufement à leurs attaques. Ils allerent de-là à Montereggioni qui étoit bien fortifié, & dont Strozzi avoit confié la

garde à Joannin Zeti avec une bonne garnifon. Ce Gouverneur fondé par le marquis de Marignan, avoit promis de rendre la place à des conditions honnêtes, fi l'on en faifoit approcher des troupes. Après quelques conferences avec François de Medicis, qui avoit été bleffé à Menzano, on arrêta les articles de la capitulation; on fit enfuite approcher huit pieces de canon, qui firent brêche, & auffitôt la place fut renduë, par l'entremife de Concino & de Jacque Tabuffo, aux conditions fuivantes; Que la garnifon fortiroit avec fon bagage, enfeignes déployées, tambour battant, mêche allumée, & que Zeti avec les autres bannis de Florence, qui avoient été condamnez comme criminels d'état, feroient abfous, rappellés dans leur payis, & rétablis dans leurs biens. Le canon fut pris, & la place mife entre les mains d'Alexandre de Caccia, qui étoit là de la part de Côme. On en donna enfuite le gouvernement à Tabuffo, avec une garnifon fuffifante.

L'action honteufe du traitre Zeti, en qui Strozzi avoit une grande confiance, fit craindre ce Général pour Cafoli, dont Pompée de la Crocé Milanois étoit gouverneur: il y envoya Camille Martinengo, qui ne trouva pas plus de fidélité dans celui-ci que dans l'autre. En effet le marquis de Marignan s'étoit rendu maître en chemin de Chiufdino, où il laiffa Loüis de Doara avec une compagnie de cavalerie, & François de Montauto, avec une autre compagnie d'infanterie; il prit Menzano, où étoit enfermé Jerôme Serbelloni fils de fa fœur, qui avoit été fait prifonnier quelque tems auparavant. Après ces expéditions, il parut devant Cafoli, avec cinq compagnies d'Imperiaux, & autant d'Efpagnols, & en ayant fait approcher fix pieces de canon, il fit brêche à la muraille. Crocé gagné par un de fes amis, que le marquis de Marignan avoit amené, traita avec les ennemis dans leur camp, où il refta. Les conditions étoient fi ignominieufes, qu'il en eut honte lui-même: il n'ofa aller retrouver Martinengo, qui fe voyant abandonné, & ne pouvant fe fier à la compagnie de Crocé abfent, laquelle faifoit la plus grande force de la place, en fortit imprudemment ou malgré lui, fans fauf-conduit, pour conferer avec le marquis de Marignan. Il fut arrêté & contraint de foufcrire aux conditions. La place fut

HENRI II. 1554.

pillée par les Allemands, par les Espagnols, & par les voisins même. Le Marquis acheta de la garnison, à vil prix, les vivres qui y étoient en abondance, & les fit soigneusement garder pour l'usage de l'armée. Radicodoli & Monteguidi se rendirent aussi-tôt.

Charle de Gonzague qui gardoit la côte de la mer, attaqua ensuite Monteritondo, avec la troupe Espagnole commandée par Ferdinand de Silva. Après que la place eut été battuë avec deux pieces de canon, les assiégez offrirent de se rendre; mais les Espagnols qui n'obéïssoient qu'avec peine à Gonzague, refuserent malgré lui d'écouter la proposition des assiégez; ils donnerent l'assaut, prirent la place & la pillérent. On y trouva quantité de vivres, que le Marquis, qui y étoit venu en diligence, acheta à bon marché pour la subsistance des troupes. On mit dans la place, au nom de Côme, Camille Landini de Volterra avec une garnison. Peu de tems après Massa, où commandoit Jean Sassatello, fut renduë par les habitans, à la sollicitation d'Achille Geri, aussi-tôt que Gonzague fut arrivé. Notre garnison demeura dans la citadelle, mais dès qu'on eut fait approcher le canon, elle capitula, & en sortit de nuit, de peur que les soldats ennemis ne lui fissent quelque violence. Corvatte de Perouse y entra & en prit possession au nom de Côme. On prit aussi Girifalco, Travale, Prata & Tatti, villes que l'amour de la liberté, ou l'attachement aux François portoit souvent à la revolte. Côme fut d'avis qu'on en rasât les murailles.

Courage des Siennois.

Cependant la ville de Sienne étoit aux abois, depuis le départ de Strozzi. Montluc, à qui la garnison, presque toute composée d'Allemands, étoit suspecte, craignant que la faim & les autres miseres qu'entraîne un long siége, ne portassent enfin les habitans à se soûlever & même à se rendre, harangua les gens de guerre, & leur ayant fait esperer du secours, il leur fit prêter serment de fidelité. Reckrod jura pour les Allemands, & assura qu'ils étoient déterminés à tout endurer. Les Siennois protestérent aussi, qu'ils mourroient plûtôt de faim avec leurs enfans & leurs femmes, que de manquer de fidelité au Roi. Montluc applaudit fort à une si noble résolution: il leur conseilla de distribuer les vivres avec plus de ménagement, & leur dit que l'abstinence seroit non-seulement salutaire

à leur ame, mais encore à leur corps. Il députa ensuite Lecussan au Roi, pour lui faire sçavoir la situation de Sienne, & lui demander du secours. Le Senat lui députa en même tems Bernardino Buoninsegni.

Strozzi étoit arrivé à Grosseto, dans le dessein de contenir par sa présence les places voisines, & surtout Portercole, pour qui il craignoit quelque attaque. Il y avoit déjà envoyé cinq cens hommes de pié, commandés par Charle Caraffe, Mathieu Stendardo, Moretto Calabrois, & Alexandre de Terni, qui étoit rentré dans le service de France, après la prise de Montecatino. Mais ayant été attaqués en chemin par les Allemands qu'ils battirent d'abord, ils furent enfin défaits & mis en fuite par Louis de Doara, qui survint avec deux cens Espagnols. Stendardo fils de la sœur de Caraffe fut pris, avec la plûpart des femmes & des enfans qu'on envoyoit de Sienne à Grosseto, & qu'on obligea de retourner dans la ville.

Côme, qui vouloit presser la ville de Sienne, avoit demandé du renfort au cardinal Pacheco viceroi de Naples, & il en avoit obtenu aisément, parce que Dragut s'étoit retiré. Ce général Turc étoit descendu sur les côtes de la Calabre, comme on étoit convenu, & après avoir pillé le château de Peste, étoit entré dans le golfe de Venise, & s'étoit retiré à Durazzo sans faire aucune autre entreprise. Le prince de Salerne l'avoit pressé néanmoins de venir jusqu'à Naples, & lui avoit representé, mais envain, que la vuë de sa flotte causeroit quelque mouvement dans la ville; que ceux de son parti qui y étoient en grand nombre, pourroient le recevoir, & que peut-être par-là il se rendroit maître de Naples. Les soupçons qu'on eut qu'Ascanio Colonne avoit été sollicité par le prince de Salerne, de faire quelque entreprise sur l'Etat, obligerent Philippe de donner ordre à Marc-Antoine Colonne (fils d'Ascanio) qui servoit alors l'Empereur dans la Toscane, de s'emparer des places qui appartenoient à son pere dans l'Abruzze & dans la campagne de Rome. Pacheco avoit en même tems ordonné qu'on se saisît d'Ascanio dans l'Abruzze, & qu'on le constituât prisonnier. Quelques-uns rapportent que la cause de la prison d'Ascanio fut qu'il avoit averti le prince de Salerne son intime ami, qui étoit pour lors dans la Toscane, que les Imperiaux avoient envoyé un assassin pour le tuer.

Henri II. 1554.

La ville de Mehedia est détruite.

Le Viceroi voyant le Royaume assuré au dedans & au dehors, envoya au duc de Florence un secours de quinze cens Espagnols, & donna ordre à André Doria de les mener dans la Toscane; il y ajoûta encore cinq cens hommes qu'on fit venir de Mehedia[1], ville qui avoit été depuis peu rasée par ordre de l'Empereur. Cet événement me paroit digne de quelque attention. Après la prise de Tripoli, les Imperiaux craignoient avec raison pour Mehedia: il arriva alors parmi les Espagnols sujets à se mutiner une émeute, qui augmenta encore leur frayeur. Les soldats accusoient Sanche de Leiva successeur d'Alvare de Vega, d'avoir retenu trente mois de leur paye: la fureur les transporta tellement, qu'ils oterent à Leiva le gouvernement de la place, & le chasserent de la ville: peu s'en fallut qu'ils ne le fissent mourir. Ils ne se bornerent pas là; ils changerent leurs Officiers généraux, leurs Colonels, leurs Capitaines, & élurent pour commandant Antoine d'Aponte. Leiva aïant envain employé les amis qu'il avoit dans la troupe, pour appaiser cette revolte, passa en Sicile, où ayant appris que D. Juan de Vega, n'avoit pas mieux reussi que lui, il vint trouver l'Empereur à Bruxelles, pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé, & se justifier du crime de concussion qu'on lui imputoit. Les séditieux envoyerent en même tems Jean Falcone, pour plaider leur cause devant ce Monarque. L'affaire demeura indécise jusqu'à une plus ample information, & on envoya Ferdinand d'Acuna avec un pouvoir absolu de la terminer, & de pardonner aux Mutins. Il avoit ordre aussi de faire raser Mehedia, après néanmoins en avoir conferé avec le cardinal Pacheco viceroi de Naples, & D. Juan de Vega viceroi de Sicile. L'intention étoit que les Turcs ne pussent jamais rétablir cette place, dont la conservation causoit des frais immenses & superflus, & dont la prise eût été très préjudiciable à l'Italie, & sur tout à la Sicile.

Cependant D. Juan de Vega gagna quelques-uns des principaux de la garnison, & entre autres Jean Osorio & un certain Vega. Il se servit d'eux pour former un autre faction contraire à la premiere, qu'il écrasa par ce moyen. Ensuite il donna ordre qu'on lui amenât promptement en Sicile tous les chefs de la révolte. On n'eut pas plûtôt commencé à exécuter

[1] ou Africa, ville de Barbarie en Afrique.

ces

ces ordres, que la forteresse où l'on avoit enfermé les prisonniers fut prise par les Turcs, qui se saisirent d'eux, & les mirent à la rame. Alfonse fut pris & mené à Constantinople, où il mourut miserablement. On fit partir bientôt après pour Mehedia Osorio de Quiñones, & on envoya en Sicile au Viceroi les autres complices de la révolte, qui reçurent à Palerme & en d'autres lieux la punition qu'ils méritoient.

Avant que d'Acuña exécutât l'ordre qu'il avoit de faire raser Mehedia, on avoit fait demander, suivant le conseil de Pacheco & de Vega, à Claude de la Sangle, élû grand-maître de Malte après la mort d'Omedes, si les chevaliers de l'Ordre, qui avoient entrepris de garder Tripoli qu'on avoit perdu, voudroient bien se charger de la défense de Mehedia, pour vingt-quatre mille écus d'or, que l'Empereur s'obligeroit de leur donner tous les ans, sur les revenus de la Sicile qui n'en étoit pas trop éloignée. Le Grand-Maître fit examiner cette affaire dans le Conseil de l'Ordre. On envoya, pour observer la situation de la place, Leon Strozzi, qui avoit été fait depuis peu général des Galéres de Malte. A son retour les sentimens furent partagés : mais enfin on se détermina à ne se point charger de la défense de Mehedia, parce que l'argent qu'on offroit n'étoit pas suffisant, & que d'ailleurs l'acceptation de la proposition pouvoit déplaire au roi de France, qui avoit depuis peu fait alliance avec les Turcs. On députa donc deux chevaliers en Flandre vers l'Empereur, pour lui faire des remercimens de la part de tout l'Ordre, & s'excuser de ce qu'ils ne pouvoient se charger de la défense de cette place. L'Empereur reçut en bonne part leurs excuses, & donna ordre à d'Acuña de faire raser Mehedia.

D'Acuña partit pour l'Afrique, & à son arrivée il fit grace aux soldats, & leur paya une partie de leur solde : ensuite il fit mettre sur des vaisseaux le canon, les munitions, & les troupes, & fit même recueillir religieusement les ossemens des capitaines qui avoient été inhumez dans la principale Eglise, de peur qu'ils ne demeurassent en la puissance des Barbares. Ensuite il commença à exécuter les ordres qu'il avoit. Il fit faire vingt-quatre mines pour faire sauter la ville, où il ne laissa que les boute-feux. A un certain signal on mit le feu aux

HENRI II. 1554.

méches, & toutes les mines, excepté une, joüerent en même tems. Les murailles & les tours furent renverfées avec un fracas épouvantable ; & toute la ville fut bouleverfée de fond en comble. Ainfi périt la plus forte & la plus floriffante ville de toute l'Afrique, dont elle portoit même le nom : trifte exemple de l'inftabilité des chofes de la terre.

Suite de la guerre d'Italie & du fiége de Sienne.

Je reviens à la guerre d'Italie. Le marquis de Marignan, devenu redoutable depuis la bataille de Marciano, crut avec les forces qu'il avoit ne devoit plus fouffrir que la garnifon de Chiufi violât tous les jours par des pillages les articles de la trêve, dont on étoit convenu avec la garnifon de Montepulciano. Il ordonna donc à Leonida Malatefti, commandant de la cavalerie détachée pour cette expédition, de faire des courfes, & de venger les pertes qu'on avoit faites. Malatefti fut chargé à fon retour par Adrien Baglioni qu'il rencontra. Nos troupes prirent Richard Mazzatofto, dont le cheval fut tué fous lui, & Antoine Marie de Peroufe capitaine d'infanterie.

Après la prife de Maffa, Gavorano fut rendu à la premiere fommation, par le lieutenant de Maherbal des Urfins. On mit dans la place Jacque Malatefti, avec une compagnie d'infanterie, & Alexandre Bellucini avec un efcadron de cavalerie, ce qui fuffifoit pour fe défendre contre nos troupes, qui étoient à Scarlino, où Strozzi avoit auparavant envoyé Charle Caraffe. Il ne reftoit plus à prendre que Crevoli, appartenant à l'Archevêque de Sienne. Ce château étoit fur le chemin de Sienne à Montalcino, & nous fervoit de retraite. Strozzi en connoiffant l'importance, l'avoit fait fortifier par le comte Giulio de Tiene, & y avoit mis trois compagnies d'infanterie. A la follicitation du duc de Florence, le marquis de Marignan ayant laiffé dans le camp Chiapino Vitelli, pour y commander en fa place, alla attaquer ce château avec huit cens Efpagnols & deux mille Allemands. C'étoit au mois de Novembre ; tous les chemins étoient rompus, & il étoit fort difficile de voiturer le canon. On parvint néanmoins à tranfporter huit groffes pieces & quatre moindres ; le comte de Tiene refufa d'abord de fe rendre ; mais après que la place eut été battuë pendant deux jours, il fut moins fier, & fe rendit à difcrétion. Notre garnifon au nombre de trois cens hommes ;

fortit fans armes; le comte fut fait prifonnier & la place fut abandonnée aux foldats : on conferva les vivres pour l'ufage de l'armée. Le Marquis laiffa dans le château Albert Angiolini, avec une compagnie d'infanterie, & s'en retourna au camp.

Après la prife de Gavorano, Charles de Gonzague avoit reçu à compofition Gavi, & ayant renvoyé à Piombino une partie de l'artillerie avec les Allemands & les Efpagnols, il étoit allé rejoindre le marquis de Marignan. Cependant la guerre étant finie en Flandre & dans le Piémont, le bruit fe répandit que le Roi devoit bien-tôt envoyer du fecours dans la Tofcane. Côme, ennuyé d'une fi longue guerre, crut qu'il falloit le prévenir, en faifant un dernier effort contre la ville de Sienne, pour lors réduite à l'extrêmité. Il fe plaignit aux miniftres de l'Empereur des longueurs affectées du marquis de Marignan, & les engagea à le preffer, par la crainte de l'indignation de l'Empereur, & par des promeffes avantageufes, d'agir avec plus d'ardeur. On fit avancer l'armée. Le marquis de Marignan fe logea à Montecchio à trois milles de Sienne, & ayant fait revenir des lieux voifins la garnifon Italiennne, & mis en fa place des Efpagnols, il fit fortifier avec foin le couvent des Chartreux ; il fit auffi boucher les chemins par les payifans, & ferra la ville de plus près, en défendant fur peine de la vie de porter des vivres aux affiégez. On pendit même pour ce fujet plufieurs payifans, par les ordres de Chiapino Vitelli chargé d'empêcher aucun tranfport dans la ville. Après ces punitions exemplaires, perfonne n'ofa plus y rien porter. Cependant la cavalerie commandée par Santafiore étant allée à Buonconvento, defcendit par le Val de Chiana avec deux mille Allemands, & arriva à Sanchirico. Santafiore envoya de-là fommer par un trompette les habitans de Pienza de fe rendre. Ils lui envoyerent des députez, & fe rendirent, vie & bagues fauves. Le gouvernement de cette place fut donné à Jean-Baptifte d'Arezzo.

Santafiore prit enfuite & pilla Chianciano, place forte par fa fituation, d'où après quelque réfiftance nos troupes fortirent par une fauffe porte. Comme il alloit de-là à Sarteano, il reçut un contre-ordre du marquis de Marignan, & vint à Montepulciano, où il fe munit de quelques pieces de canon. Tandis qu'on les mettoit fur leurs affuts, & qu'on les conduifoit

HENRI II. 1554.

avec peine ; à caufe de la neige qui couvroit les chemins ; il alla avec cent moufquetaires à Caftelluccio, d'où nos troupes fe retirerent : cette place, fituée dans les montagnes voifines de Sarteano, lui fut auffi-tôt ouverte. En même tems Jean Doria, qu'André Doria envoyoit felon fa promeffe, & Bernardin de Mendofe arriverent à Livourne, avec vingt-cinq galeres. Ils commencerent à mettre des vivres dans Orbitello, & fe difpoferent à attaquer nos troupes qui étoient fur la côte de la mer. Côme avoit en vûë Caftiglion de la Pefcaire, parce que fa prife fourniffoit les moyens d'inquieter beaucoup Groffeto. Quant à Portercole, on ne fe foucia plus de l'affiéger, comme on l'avoit réfolu, & on fit revenir les troupes dans le camp. On communiqua le deffein de l'expédition à la garnifon Efpagnole d'Orbitello, fans laquelle on ne pouvoit rien faire ; mais elle refufa de marcher, fi on ne lui diftribuoit fa paye. Ce qui fit que les Chefs en demeurerent là ; & que contens de prendre Telamone, où il y avoit environ quarante François, ils ne firent rien de plus confidérable, fi ce n'eft qu'ils demeurerent long-tems dans le canal, qui mene à Piombino, pour s'oppofer à nos troupes, en cas quelles vouluffent s'avancer de ce côté-là.

Cependant la difette étoit fi grande dans la ville de Sienne ; qu'on ne diftribuoit par jour à chaque perfonne que neuf onces de pain : mais l'amour de la liberté, plus fort que le fentiment de la mifere, foûtenoit les Siennois dans la courageufe réfolution de fouffrir les plus grands malheurs, plûtôt que de fe rendre à l'ennemi, tant qu'ils auroient quelque efperance de fecours. Les miniftres du Roi en Italie ne ceffoient de leur en promettre, & les encourageoient par cette efpérance. Cependant Côme informé de la fituation de Sienne, épuifé d'ailleurs par les frais exceffifs d'une fi longue guerre, écrivit à Manriquez, qu'il preffât le marquis de Marignan, & lui montrât les lettres de l'Empereur, par lefquelles fa majefté Imperiale témoignoit le peu de fatisfaction qu'elle avoit de la durée du fiége, & ordonnoit qu'on donnât au plûtôt un affaut général à la place reduite à l'extrêmité. On prépara donc l'artillerie pour forcer enfin la ville de fe rendre. Mais auparavant on jugea à propos de tenter une efcalade. On choifit la nuit de Noël pour l'exécution de ce projet. A une heure après minuit

les Eſpagnols & les Allemands, que le marquis de Marignan avoit fait venir de Muniſtero, furent commandez pour planter les échelles du côté de la citadelle, & Jean François comte de Bagni, eut ordre auſſi d'eſcalader du côté de la porte Camollia, avec les Italiens qu'il avoit tirés du Fort qui étoit vis-à-vis. Il y avoit pour lors en faction une compagnie d'infanterie Françoiſe à la porte Camollia, & une autre de Siennois dans le fauxbourg voiſin. Les Allemands gardoient la citadelle, & il y avoit encore près de là une compagnie de Siennois.

Montluc, qui ſe défioit de la vigilance des Allemands, étoit convenu avec Reckrod, qu'en cas de ſurpriſe, les Siennois accourroient pour ſe joindre aux Allemands. Cependant on commence l'eſcalade ; le ſoldat s'efforce de monter, mais avec peine, parce que les échelles étoient trop courtes. Quelques-uns néanmoins parviennent juſqu'au haut de la muraille & entrent dans la ville. Les Allemands qui étoient de garde veulent les repouſſer ; mais voyant qu'ils ont à faire à des gens de leur nation, ils abandonnent auſſi-tôt leur poſte. Les Siennois accourent promptement, & prennent leur place. L'idée de leur liberté, qu'on va leur ravir, redouble leur ardeur : ils donnent avec fureur ſur l'ennemi, & enfin le repouſſent. Le péril fut plus grand à la porte Camollia. Comme on avoit tenté d'eſcalader la ville par trois endroits, la compagnie d'Albert-Pape de S. Auban, qui étoit pour lors dans ſa maiſon, n'étant commandée que par ſon lieutenant, abandonna ſon poſte, & prit la fuite. Quatre ſoldats qui étoient dans une tour près de-là, voyant fuir la garde de la porte Camollia, trois d'entr'eux deſcendirent & prirent la fuite, & le quatriéme tendant la main à l'ennemi, le reçut ſur la muraille. Les aſſiégeans maîtres de la porte Camollia avoient encore à s'emparer du fauxbourg où les Siennois étoient de garde. Ils le tenterent, mais ils y trouverent une vive reſiſtance. Jean Galeas de San-Severino comte de Caïazzo étoit à la porte de la ville, & les exhortoit à ſe défendre avec courage juſqu'à l'arrivée de Montluc. Celui-ci arriva tout à coup aux portes de la ville avec des flambeaux. Il y avoit envoyé devant lui Corneille Bentivoglio, qui combattit vigoureuſement, & arracha à l'ennemi une victoire dont il ſe glorifioit déjà.

Henri II. 1554.

Le marquis de Marignan eſt repouſſé avec une perte conſidérable.

Montluc ayant fait publier par toute la ville que les aſſiégeans avoient été repouſſés, afin de diſſiper la fraïeur qui s'y étoit répanduë, & d'empêcher l'effet des intelligences que les ennemis avoient pû y pratiquer, fit avancer ſes gens juſqu'au rempart, & ayant rencontré S. Auban qui étoit accouru au bruit, il lui porta l'épée à la gorge, en l'accuſant d'être l'auteur du péril où ſe trouvoit la ville, & le menaça de le tuer, s'il ne l'en délivroit par une action hardie & perilleuſe. Il lui ordonna donc de marcher le premier à l'attaque de la porte Camollia. S. Auban le fit, ou par honte ou par crainte, ſecondé de Luſſan, de Blaccons & de Combas ſes amis, qu'il invita à le ſuivre, & de quinze ſoldats déterminés qui imiterent ſon exemple. Bentivoglio lui-même, Caïazzo, & Montluc, après bien des efforts, penetrérent dans la porte qui étoit très étroite, & fondirent l'épée à la main ſur l'ennemi, qu'ils chaſſerent: on ne pouvoit employer d'autres armes dans un lieu ſi reſſerré. Charri, par les ordres de Montluc, eſcalada enſuite avec quelques gens d'élite la tour occupée par les ennemis, & quoiqu'il ne fût pas encore guéri d'une bleſſure qu'il avoit reçue à la tête, il s'en empara. Les ennemis, qui formoient l'attaque en dehors, furent auſſi repouſſés, faute d'être ſecourus par le marquis de Marignan, qui ne put les joindre aſſez tôt, malgré la promeſſe qu'il leur avoit faite de venir à leur ſecours avec les Allemands & les Eſpagnols, après la priſe de la citadelle; il arriva pourtant à l'endroit de l'attaque, à trois heures après minuit, avec un grand nombre de flambeaux, après que ſes gens eurent été repouſſés, & on ſe battit encore avec furie. Mais deux cens de nos mouſquetaires commandés par Boninſegni, jeune homme très-brave, fils de Bernardini, étant venus relever les troupes fatiguées, continuerent le combat juſqu'au point du jour, & obligerent enfin le marquis de Marignan à ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde.

Cette attaque couta aux ennemis ſix cens hommes tués ou bleſſés. Pous nous, nous n'en perdimes que cinquante. Monluc dit dans ſes mémoires, que le marquis de Marignan fit une grande faute, de venir avec un ſi grand nombre de flambeaux, dont la clarté découvrit le petit nombre de ſes

gens. Mais il excuse le dessein de ce Général, qui venoit pour soûtenir ses soldats, maîtres de la porte Camollia, & qui n'en ayant pas encore été chassés, avoient besoin de lumiere pour se défendre. Après le mauvais succès de cette ruse, les ennemis resolurent d'en venir à la force ouverte, comme nous le verrons dans l'année suivante.

Fin du quatorziéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE DE THOU.

LIVRE QUINZIEME.

HENRI II. 1554. Guerre d'Italie.

TANDIS que nous faisions la guerre si malheureusement en Toscane, le capitaine la Chambre, qui défendoit avec environ cinquante hommes le château de la Corte, situé dans l'isle de Corse, & bâti sur un rocher escarpé & presqu'inaccessible, s'en fit descendre, avec une corde, par une porte de derriere, à l'arrivée de l'ennemi, à qui il livra la place sur la fin du mois de Juin, pour très peu de chose. Mais depuis ayant été arrété à Marseille avec dix de ses amis, qui en rejetterent la faute sur lui, il fut pendu. De Thermes jugeant qu'il étoit nécessaire de reprendre ce château, à cause de sa situation au milieu de l'isle, & qu'il falloit absolument passer par là pour aller de quelque côté que ce fût, s'en approcha avec son armée au mois d'Août. Les assiégez s'étant défendus jusqu'à la fin d'Octobre, firent une sortie. Mais

Mais Sampiero d'Ornano de Corse les repoussa avec cent hommes seulement, & quelques insulaires de ses amis. Il en tua même un grand nombre, en mit trois cens en déroute, & en fit plus de cent prisonniers. La joye de ce succès fut néanmoins diminuée par la blessure dangereuse que d'Ornano avoit reçûë à la cuisse. Enfin l'eau, qui pendant l'Eté est très-rare dans ces lieux, manquant aux assiégez, & les mettant hors d'état de résister plus long-tems, les garnisons de Bastia & de Calvi songerent à leur envoyer du secours, & arriverent à la Corte avec quinze escadrons.

HENRI II. 1554.

De Thermes, informé de leur dessein, fit un détachement de mille fantassins, qu'il mit sous le commandement de Jacque Mario de Santafiore. D'Ornano, quoiqu'encore incommodé de sa blessure, voulut aller à cette expédition, & choisit pour cet effet mille insulaires qui prirent de bon cœur les armes, à cause de la haine qu'ils avoient pour les Genois. De Thermes partit avec ses troupes & quelques cavaliers; & ayant reconnu que les ennemis, qui n'étoient éloignez que de deux milles, épouvantez de l'arrivée des nôtres se retiroient, il envoya après eux Simon Grand & Motet, avec chacun une compagnie & quelques cavaliers, pour les charger en queuë. Santafiore ayant pris un autre chemin avec le reste de ses troupes, & fait le tour d'une montagne très escarpée (où est situé le bourg de Casa Nova) laquelle avoit trois milles d'étenduë, les atteignit au pié de cette montagne, dans un chemin où ils ne pouvoient marcher qu'un à un. Ce fut en cet endroit que nos gens, après deux jours de marche, livrerent le combat aux ennemis épuisez par la fatigue & la faim; & les obligerent à se rendre après en avoir tué soixante: Santafiore leur chef y perdit la vie. Ensuite on traita avec eux aux conditions qu'ils sortiroient de l'isle, en leur donnant à chacun un écu d'or. Mais avant de les faire embarquer, on les fit passer devant les assiégez, afin que se voyant privez de toute espérance de recevoir du secours, ils se rendissent plus vîte. Ils le firent sur le champ, & obtinrent vie & bagues sauves. Le château de Corte étant repris, on envoya nos troupes en quartier d'hiver. Cependant Ferdinand de Gonzague faisoit, sans perdre de tems, fortifier dans le Piémont Valfenera, où il avoit mis pour gouverneur Alvaro

HENRI II. 1554.

de Sandi Efpagnol, capitaine d'un rare mérite. Les Biragues de leur côté tenterent, mais en vain, de fe rendre les maîtres de Volpiano, où commandoit Cefar Maggi, officier très vigilant.

On accufoit depuis long-tems Ferdinand de Gonzague auprès de l'Empereur, de ne fuivre en tout que le confeil de fes amis, gens très avares, & de n'avoir que du mépris pour les magiftrats des villes, & pour tous les miniftres de l'Empereur en Italie. On difoit que la conduite de ce gouverneur étoit caufe que le foldat mal payé devenoit infolent, & à charge à la province; que la puiffance des François s'augmentoit de jour en jour, & que tant qu'il n'y auroit point d'argent, & que Gonzague feroit à la tête des affaires dans le Milanez, il feroit impoffible de s'oppofer aux efforts de l'ennemi. L'Empereur, qui étoit naturellement défiant, avoit encore d'autres fujets d'être mécontent de Gonzague, & foupçonnoit fa fidelité. Il étoit perfuadé que c'étoit fort mal à propos & contre toutes les regles de la prudence, qu'on lui avoit confié le commandement abfolu des armes en Italie, puifqu'il étoit Italien, & qu'il étoit attaché, foit par des traitez, foit par le fang, à tous les Princes & à toutes les Républiques d'Italie. Il conjecturoit que Gonzague fongeoit à fe rendre maître du Milanez après fa mort, & que c'étoit dans cette vûë qu'il avoit formé une liaifon fi étroite avec le Senat de Venife & avec le duc de Ferrare, & qu'il avoit fait fortifier Milan, contre le fentiment de tout le monde, pour fe défendre dans la fuite contre la garnifon du château, dont il ne pouvoit alors fe rendre le maître: on prétendoit que dans le tems que tout étoit tranquile en Italie, il avoit engagé l'Empereur à déclarer la guerre aux Parmefans, afin d'avoir feul le commandement des troupes. On difoit auffi, que d'intelligence avec le cardinal Hercule de Mantouë fon frere, & parent du duc de Ferrare, il avoit fait fes efforts pour élever fur la chaire de S. Pierre le cardinal Salviati, qui s'étoit toûjours déclaré contre l'Empereur, afin qu'après l'avoir fi étroitement obligé, il le trouvât plus porté à favorifer fes deffeins. Ceux de fon parti publioient dans toute la ville qu'il étoit proche parent du dernier duc François Sforce II. Enfin il paroiffoit d'autant plus fufpect, qu'étant vigilant, attentif, & fort expérimenté dans

les affaires, il les négligeoit entiérement. On ajoûtoit que l'Empereur qui n'ignoroit pàs que les troubles arrivez en Italie avoient eu des commencemens bien plus foibles, devoit considerer sérieusement à quoi tout cela tendoit. Jean de Luna gouverneur du château de Milan, étant allé à la Cour de l'Empereur l'année précédente, avoit exposé en détail tout ce qui se passoit alors à l'évêque d'Arras; ravi de satisfaire par-là sa haine particuliere pour Gonzague, ou de seconder celle des Espagnols. Il persùada même à l'évêque d'Arras, par les témoignages qu'il lui fit voir du Sénat de Milan, que quoiqu'il eût toûjours été ami de Gonzague, les choses n'en étoient pas moins sur le pié qu'il lui avoit dit.

Gonzague est accusé & dépoüillé du gouvernement.

Au reste Gonzague exactement informé de tout ce qui se passoit, avoit souvent porté ses plaintes à l'Empereur, des calomnies dont on vouloit le noircir. Mais voyant que ce Prince penchoit du côté de ses ennemis, il écrivit plusieurs fois au roi Philippe, dont il croyoit avoir merité les bonnes graces, pour l'engager à prendre sa défense, & à le proteger auprès de l'Empereur. Philippe lui fit une réponse pleine de bonté & d'affection. Pour excuser son pere, qui étoit accablé d'affaires, & que l'âge rendoit de mauvaise humeur, il se donnoit pour exemple, en lui faisant sentir, qu'il avoit été lui-même très long-temps en Espagne éloigné des affaires, & sans aucun crédit. Ruy Gomez de Sylva, premier Gentilhomme de la chambre de Philippe, lui écrivit dans les mêmes termes, & l'exhorta à supporter son sort avec patience, & à ne rien négliger pour s'assurer de la bienveillance de Philippe. Ces choses se passerent dans le cours des trois années précédentes. Enfin l'Empereur qui avoit long-tems dissimulé, résolut de rappeller Gonzague du Milanez; non qu'il fût touché des plaintes que l'on formoit tous les jours contre lui; mais à cause du succès heureux des François dans cette partie de l'Italie. Cependant afin que le rappel de ce gouverneur eût quelque chose d'honorable pour lui, l'Empereur lui manda de se rendre en diligence à sa Cour, parce qu'il avoit une affaire de grande importance à lui communiquer. Il lui ordonna en même tems de laisser le soin des affaires au Sénat de Milan & à François Taberna grand Chancelier, & celui de la guerre au marquis de Marignan, ou à Lopez Suarez

Le marquis de Marignan est chargé du soin de la guerre.

HENRI II. 1554.

de Figueroa; depuis long-tems son Ambassadeur à Genes, au cas que la guerre de Sienne y retînt le Marquis. Aussi-tôt après, l'Empereur lui écrivit une autre lettre par laquelle il lui ordonnnoit de venir en litiere, si sa santé ne lui permettoit pas de venir à cheval, & où il lui marquoit expressément, que rien ne devoit l'empêcher d'exécuter ses ordres, sur le champ & sans aucun délai.

Suarez de Figueroa succede à Ferdinand de Gonzague dans le gouvernement du Milanez.

Gonzague ne pouvant differer plus long-tems, après avoir bien fortifié Valfenera (du moins comme il le croyoit) & remis le gouvernement à Suarez de Figueroa, partit à la fin du mois de Mars. Comme il eut un successeur bien different de lui, sa réputation, autrefois si éclatante, mais dans les dernieres années si obscurcie, reprit en quelque sorte son premier lustre, par la comparaison que l'on fit de l'un & de l'autre. Au reste on ne devoit pas être fort étonné que Figueroa, qui avoit toûjours mené une vie oisive & voluptueuse, au milieu des festins, des bals, & des spectacles, plus recommandable par sa naissance que par sa valeur, fût peu expérimenté dans le métier de la guerre, auquel on ne l'avoit appellé que dans un âge assez avancé, & lorsque son corps étoit déjà usé par les débauches. La foiblesse & l'indolence de ce nouveau ministre firent regretter son prédécesseur, non seulement par les peuples du Milanez, mais encore par les soldats, qui neanmoins avoient détesté Gonzague. Après son départ on envoya à Milan Bernard de Bolea, & François Pacheco, qui fut fait ensuite cardinal, & on les chargea d'informer contre Gonzague, accusé de s'être mal comporté dans le gouvernement de cette province. L'affaire fut soigneusement examinée & on en fit le rapport à l'Empereur. Par cette information, Gonzague ne fut ni condamné ni absous, & sans être déchargé des accusations intentées contre lui, il fut mis honnêtement hors de procès.

Cependant le maréchal de Brissac faisoit tous ses efforts pour empêcher que l'on ne fortifiât Valfenera, & pour se rendre maître par la famine de cette place qui nuisoit beaucoup à ses entreprises : il en avoit déjà formé le siege depuis quelque tems. Figueroa fit venir Maggi, pour lui donner le commandement de l'infanterie; il envoya devant Jean Guevara avec de la cavalerie, & ensuite il se transporta lui-même de

ce côté là. Nos troupes s'étant emparées des détroits, dresserent des embuscades dans le chemin par où l'ennemi devoit necessairement passer. Mais Maggi, officier vigilant, qui d'ailleurs connoissoit parfaitement le payis, fit tant de diligence, qu'il précéda la Motte-Gondrin, que Brissac avoit envoyé pour garder les défilés. Quelques jours après Antoine de la Coste comte de la Trinité s'empara de Sommerive, qui n'étoit éloignée de Valfenera que de trois milles. A cette nouvelle, Brissac partit sans perdre de tems avec ses troupes, pour reprendre cette place, qui, quoique très-peu fortifiée, avoit donné cependant beaucoup de peine à ceux qui l'assiégeoient. Pendant l'absence de ce Général, Sandi sortit de ce Fort, & s'empara d'une place voisine que nôtre garnison occupoit; cent de nos soldats y furent tués, & le reste fut fait prisonnier.

Le comte de la Trinité partit sur le champ de Cherasco, avec un grand nombre de bêtes de somme chargées de farine, & entra de nuit dans Valfenera. Ce secours donna aux assiegés le moyen de subsister, & de soûtenir le siege quelques jours de plus. Peu de tems après Figueroa reçût un détachement de six mille Allemands, dont une partie avoit été envoyée de Genes, après le départ de l'armée navale des Turcs & la journée de Marciano; l'autre partie avoit été envoyée de Trente: outre cela il prit avec lui les Espagnols & les Italiens qui venoient de faire la guerre en Toscane, & rassembla à Ast une armée si nombreuse, que Brissac fut obligé de lever le siege. Sur ces entrefaites, Figueroa ayant fait charger à Villefranche, sur une nombreuse quantité de charettes, des vivres & d'autres munitions de guerre, eut soin de les faire conduire au plûtôt à Valfenera. Tandis que ces troupes étoient en campagne, elles livrerent quelques combats aux nôtres, qui faisoient de frequentes sorties de Sandamiano, de Polrino, & des autres places voisines. Mais l'ennemi s'étant retiré, Brissac rassembla son armée, & se rendit maître de San-Salvadore, & d'une grande partie des autres places. Figueroa étoit alors avec Maggi à Valenza sur le Pô, ville très-agreable par sa situation, mais très-peu fortifiée. Il avoit avec lui une garnison Allemande qu'il plaça, partie dans la ville, & partie auprès du fleuve. Maggi qui sçavoit que Brissac étoit

HENRI II. 1554. en chemin avec une nombreuſe armée, demandoit avec inſtance que l'on fortifiât Valenza, & qu'on envoyât promptement de Sartirana Emanuel de Luna avec ſes troupes Eſpagnoles. A peine le vieux Gouverneur, qui ne ſe mettoit en peine de rien, eut-il accordé à Maggi la ſeconde choſe qu'il demandoit, qu'auſſitôt Briſſac arriva. Il tint conſeil ſur le champ avec Alvaro de Sandi & Emanuel de Luna, ſur le parti qu'il y avoit à prendre; le réſultat fut de ſortir promptement avec la garniſon, de peur d'être pris honteuſement dans la place.

Maggi, qui prévoyoit qu'après avoir rendu quelque combat, il pourroit ſe voir contraint de ſe réfugier dans la ville, où il craignoit de périr avec tous ſes gens, ſi, comme il arrive ordinairement, ils y rentroient en déſordre, ordonna à Padouano de Leccio, brave ſoldat, qu'au cas que la choſe arrivât ainſi, il eut ſoin de tenir la place ouverte en deux endroits du côté de Baſſignano, afin de pouvoir y entrer ſans confuſion. Ce Général ſçachant que l'armée de l'Empereur étoit plus foible que celle du Roi, vint fondre ſur nous avec des troupes d'infanterie choiſies entre les Allemands, les Italiens & les Eſpagnols, & fit dire en même tems à Figueroa, qui combattoit contre nous avec peu de ſuccès, de ſe retirer dans la ville dont on avoit fait ouvrir les portes; ce qu'il fit auſſitôt ſans danger & en bon ordre: peu après Maggi ſe retira auſſi avec Jean-François San-Severino. Briſſac, après un combat meurtrier, s'étant un peu éloigné, ſans pourtant abandonner ſon deſſein, San-Severino fit rompre le pont de la Bormia par l'ordre de Maggi. Les ennemis firent un retranchement vis-à-vis la citadelle gardée par Emanuel de Luna, & par ce moyen ils ôterent aux François l'eſperance de pouvoir réuſſir dans leurs projets. Alors Briſſac fit prendre une autre route à ſon armée, attaqua quelques places de peu d'importance, & prit entre autres Spino & Ponzone villes fortifiées.

Cependant Figueroa envoya à Pavie & à Lumellina le comte François de Landriano, avec ſix cens chevaux Allemands, pour arrêter de ce côté là les courſes que pourroient y faire nos troupes. Nôtre armée s'étant emparée de tout le payis des Langhes, les Imperiaux apprehenderent la défection de la ville d'Acqui dans le Montferrat, dont les citoyens

paroiſſoient pancher pour le parti François, & dont il y avoit lieu de ſoupçonner la fidelité. Maggi y alla avec les regimens Allemands, commandez par Alberico de Lodrone & San-Severino. Les citoyens d'Acqui ne voulurent pas d'abord le recevoir, parce qu'ils s'étoient apperçûs que ce Général étoit un peu en colere. Maggi, ſans perdre de tems, fit approcher le canon ; alors on le reçût dans la ville, après un accommodement qui fut le fruit de la médiation de Lodrone. Il paſſa enſuite par la Bormia, & prit ſans coup ferir la ville de Melazeno. De-là il fit avancer ſon armée vers Ponzone. Ayant trouvé ſur ſon paſſage Cartoſa, où nous avions une garniſon, il jugea qu'il étoit néceſſaire de prendre cette place, pour venir plus facilement à bout d'aſſieger Ponzone. Il attaqua donc Cartoſa : les habitans ayant refuſé de ſe rendre, il fit approcher le canon qu'il mit dans un lieu un peu éloigné, craignant que, s'il le mettoit dans la plaine, où il ſembloit qu'on auroit pû le placer plus avantageuſement, les François venant au ſecours de la place, ne fondiſſent ſur eux du haut de la montagne, & ne leur donnaſſent beaucoup de peine. La tranchée étant enfin ouverte, Cartoſa ſe rendit, & on prit en même tems pluſieurs petites places, enſorte qu'il ne reſtoit plus que Ponzone. Maggi ayant attaqué cette ville, reconnut que ſon entrepriſe étoit plus difficile qu'il ne ſe l'imaginoit, tant à cauſe de la mauvaiſe ſaiſon qui approchoit, qu'à cauſe de la grande quantité de neiges qui ſe trouvoit déjà dans ces lieux environnez de montagnes. Ces circonſtances le déterminerent à retourner à Caſal, afin d'y voir Figueroa, après avoir conferé avec Lodrone & San-Severino.

Maggi avoit ſouvent averti Figueroa de veiller ſur Caſal ; il lui dit qu'il avoit remarqué qu'on n'y faiſoit preſque jamais de garde pendant la nuit, & que lorſqu'on la faiſoit, c'étoit avec beaucoup de négligence. Il ajoûta qu'il étoit neceſſaire de renforcer la garniſon de cette ville, qui étoit ſi proche de Verruë & de Monteceſtino, où commandoient les Biragues, capitaines vigilans & courageux. Figueroa lui répondit que l'Empereur lui avoit ordonné de n'impoſer aucune charge à cette ville, dont il lui avoit confié la garde & le ſoin. Maggi donna les mêmes avis au comte de Valentia qui commandoit la garniſon. Et quoique celui-ci connût bien le danger qu'il

HENRI II. 1554.

y avoit, il ne s'en mit pas plus en peine; il s'excusa sur le petit nombre de soldats qu'il avoit, & sur ce qu'on lui avoit ôté une compagnie d'Italiens. Maggi voyant que ses avis étoient inutiles, obtint son congé de Figueroa, & s'en retourna dans son département avec Guevara; il passa par Yvrée, où commandoit Morales, & lui dit de se tenir sur ses gardes, comme s'il eût un présage du péril où il alloit bientôt être exposé. Cette ville est située sur la Doire, entre des montagnes très-escarpées & inaccessibles, au milieu [1] du petit & du grand mont S. Bernard, de la Colomne-jou & du Mont-jou, & un peu plus bas que la ville d'Aoste, d'où cette plaine a été nommée le val d'Aoste. Morales reçut dédaigneusement les avis de Maggi, & en fit peu de cas: il lui dit qu'il n'y avoit rien à craindre pour Yvrée de la part de l'ennemi, étant lui-même prêt d'aller au-devant. Mais bientôt après le départ de Maggi & de Guevara, il eut lieu de se repentir de sa suffisance: car Brissac étant arrivé au commencement de Decembre avec son armée, fit dresser ses batteries vers l'endroit de la ville qui regarde la Doire, sur l'autre bord de la riviere. On envoya aussitôt le capitaine André de Corregio pour secourir la place, & Maggi fit partir pour le même sujet le comte de Carpegna & le capitaine Pagano. Le premier fut pris, mais l'autre entra dans la place avec la plus grande partie de ses troupes. Les François firent une grande brêche aux murailles, qui étoient très-foibles du côté qu'ils avoient attaqué. Morales rabbatit alors beaucoup de sa présomption & de son orgueil, surtout lorsqu'il vit que, quoique déjà au milieu de l'hyver, on pouvoit néanmoins passer la Doire à gué. Il abandonna donc la ville le 14. de Decembre, sans attendre l'assaut, & se retira dans le château, ou cinq jours après, à sa honte & à celle des Espagnols, il fut obligé de capituler & d'accepter les conditions que Brissac lui prescrivit.

Prise d'Yvrée par les François.

La prise d'Yvrée favorisa beaucoup nos entreprises; car par ce moyen les troupes auxiliaires des Suisses trouverent un passage ouvert de ce côté là, & nous, un chemin pour faire nos courses dans le Milanez & sur les terres de Pavie. La

1 *Alpes Graiæ & Pœninæ* dans le texte: *Pœninæ* se nomment à present le grand mont S. Bernard & le Mont-jou; *Graïæ*, le petit mont S. Bernard & la Colomne-jou. Il n'est pas difficile de faire des conjectures sur leur ancien nom d'*Alpes Graiæ & Pœninæ*.

ville

ville de Bielle, proche la riviere de Sarno, se rendit après la prise d'Yvrée, & tous les peuples de cette province prêterent serment de fidelité au Roi. Brissac les déchargea de la moitié du tribut qu'ils payoient à l'Empereur, afin de s'attirer leur affection; ensorte que de vingt mille écus qu'ils étoient obligés de payer auparavant, ils n'en donnerent que dix mille au Roi. Le château de Masino, quoique bien fortifié, fut obligé de se rendre, après avoir soûtenu l'effort du canon pendant deux jours; ce qui donna lieu à nos troupes de faire de plus grandes entreprises. Enfin les soldats de Volpiano ayant rompu la trêve, le comte de la Trinité fut repoussé dans le tems qu'il y vouloit faire entrer des vivres.

HENRI II. 1554.

Le maréchal de Brissac, au commencement de l'année suivante, prit Santia, petit bourg dont la situation avantageuse pouvoit servir à empêcher les courses des soldats de Volpiano, de Verceil & de Crescentino. En effet la place de Santia étant carrée, on avoit fait faire à chaque angle des bastions, qui, par les soins & les travaux des Officiers de la garnison qui mirent eux-mêmes la main à l'ouvrage, furent en peu de tems assez élevez, (comme l'expérience nous le fit bientôt connoître) pour défendre la place contre les plus grands efforts de l'ennemi. Deux de ces bastions défendoient la porte qui conduit à Yvrée, & les deux autres celle qui est vis-à-vis San-Germano. Comme l'endroit étoit plus long que large, on fit faire des fossez en dedans, & on joignit des bastions avec des levées à égale distance, & assez éloignées de ces bastions, pour empêcher qu'on ne les attaquât. 1555.

Les François ayant porté plus loin leurs armes, mirent sous l'obéïssance du Roi la ville de Crepacuore, place bien fortifiée & située près de Pavie. Peu de tems après Casal-Saint-Vas sur le Pô, qui est aujourd'hui la capitale du Mont-Ferrat (ville considerable par ses richesses & par la Noblesse de quelques-uns de ses Citoyens, dont les principales familles sont celles des Comtes de San-Martino [1] & de Biandrata) fut prise par un stratagême de Jacque de Salvaison; coup aussi heureux que hardi. Ce Capitaine étoit de Perigord, d'une maison noble, mais pauvre. Il avoit longtems appris à faire des armes avec les étudians en droit de la célébre académie de Toulouse, d'où il

1 Paradin, au lieu de San-Martino, met Saint-George.

HENRI II. 1555.

s'étoit enfui en Italie, à cause d'une fort mauvaise action qu'il avoit commise. Enfin il réüssit si bien par son adresse & par sa valeur, dans le Piémont, où étoit pour lors le théatre de la guerre, que non-seulement il effaça les taches de sa vie passée, mais qu'il se rendit digne de posseder les premiers emplois militaires sous les yeux des Généraux. Le maréchal de Brissac, qui connoissoit son génie & son activité, lui confia l'emploi d'envoyer & d'examiner les espions. Dans le tems que Salvaison commandoit dans Verruë, place voisine de Casal, il envoya dans cette derniere ville un espion nommé Fontarole, qui sous prétexte d'y vendre des herbes, y alloit souvent pour s'informer de tout, & en rendre un compte exact à son maître. Mais comme ces sortes de gens prennent tantôt le parti de l'un, & tantôt celui de l'autre, & que souvent ils les trahissent tous les deux à la fois, Fontarole gagna les bonnes graces des Espagnols; il apprit d'eux l'état de la place, quelles étoient les fortifications, la maniere dont ils posoient les sentinelles; enfin il s'instruisit du caractere de Figueroa, & de celui des autres Chefs. Il donna aussi-tôt avis de tout cela à Salvaison, qui après avoir sçu l'endroit par où l'on pouvoit aisément escalader les murs de cette place, en parla au Maréchal, & convint avec lui d'attendre pour exécuter son entreprise jusqu'au 10 de Mars, jour qu'on avoit choisi pour célébrer les nôces d'un des premiers Citoïens de la ville. Comme il n'ignoroit pas que le service se faisoit dans cette place avec negligence & sans discipline, & qu'il prévoyoit bien que dans cette fête le vin & le jeu dérangeroient encore plus les soldats, il jugea qu'il pourroit aisément ce jour-là venir à bout de son dessein. Mais pour ne pas se rendre suspect, il feignit d'être malade, & envoya chercher, avec la permission de Figueroa, des medecins à Casal qui arriverent sur la fin du jour à Verruë. A leur arrivée, il les fit conduire avec beaucoup de politesse dans une auberge, & les pria d'attendre jusqu'au lendemain, s'excusant sur le sommeil dont il feignoit d'être accablé. Le Maréchal, qui étoit pour lors occupé à fortifier Santia, lui envoya huit cens hommes d'élite, qu'il devoit suivre lui-même peu après, avec le reste de ses troupes. Salvaison partit avec ce secours pour se rendre à Casal. Il trouva les sentinelles endormis & ensevelis dans le vin, &

La ville de Cafal-S. Vas prife par Salvaifon.

efcalada les murs à trois heures après minuit fans aucun obftacle. Ayant paffé au fil de l'épée les foldats qui formoient les premiers corps-de-garde, il entra dans la ville avec fes troupes, avant que la garnifon, qui fe reffentoit encore de la débauche du jour précédent, fût éveillée. Enfin s'étant emparé des principales ruës & de la place, il fit fonner un grand nombre de trompettes qu'il avoit fait porter, & fit retentir la ville deux fois de fuite du nom de France, comme fi on eut déjà ouvert les portes, & que notre armée y fut entrée. Ce bruit effraïa tellement Figueroa & Guevara, qu'ils fe retirerent dans le château, fans prefque faire de réfiftance. Les Allemands après avoir abandonné la ville, fe retrancherent dans une tour, qui étoit dans l'enceinte de la ville.

Salvaifon s'étant rendu maître de la place, & ayant appris que le maréchal de Briffac arrivoit, attaqua la tour fans perdre de tems. Mais nos foldats ayant donné avec trop de précipitation, & les Allemands fe défendant d'abord avec un grand courage, nous perdimes de notre côté près de deux cens hommes. Cependant la tour fut prife, & on y maffacra Jean-Baptifte de Lodrone colonel des Allemands avec tous ceux qui la défendoient; on affiégea enfuite le château, où les vivres commençoient à manquer. Car tandis que le Gouverneur, que Frederic duc de Mantouë y avoit mis, y commandoit, les Efpagnols qui gardoient la ville, empêchoient qu'on ne portât des vivres dans le château, & n'y en laiffoient guére entrer que pour un jour. Figueroa voyant qu'on ne pouvoit compter fur les Allemands qui étoient avec lui, & qu'il n'avoit de vivres que pour peu de jours, demanda à capituler, & promit que fi on ne venoit à fon fecours dans l'efpace de vingt-quatre heures, il fe retireroit à condition qu'il auroit vie & bagues fauves. Gonzague affure que ce malheur arriva par la trahifon ou par la negligence de Diego d'Arbizzo fecretaire de Figueroa, qui ne l'informa point du deffein des François, quoique Maggi lui eut dépêché un homme de confiance pour l'en avertir. Je crois que cet envoyé étoit Pierre Piantanida, homme très habile dans les fortifications, qui étoit auffi venu pour lui parler du deffein qu'on avoit de prendre Turin; comme le rapporte Luc Contile dans la vie de Cefar Maggi[1].

1 On a exprès omis de traduire en cet endroit deux lignes du texte, parce-que felon Pierre du Puy, elles doivent être effacées.

HENRI II. 1555. Suite du siége de Sienne.

Cependant le marquis de Marignan voyant que la ruse étoit inutile pour avancer le siége de Sienne, résolut d'en venir à la force ouverte. Manriquez l'en pressoit de la part de l'Empereur & de Philippe roi d'Angleterre, & Côme l'y excitoit par de magnifiques promesses. Pour cet effet ce Duc lui envoya vingt-huit pieces de canon, outre celui qui étoit dans le camp. Le soin de cette artillerie fut confié à Gabriel Serbellone & à Jule Alifani, l'un & l'autre fort experimentez. Le Marquis ayant bien examiné la situation de la ville avec Chiapino Vitelli, crut qu'il devoit dresser ses batteries auprès de la porte Ovile, du côté de San-Francesco. Cependant le bruit s'étant répandu dans la ville, que les ennemis se preparoient à l'attaquer de toutes leurs forces, & que pour ce sujet ils avoient fait venir de Florence une grande quantité de canons; la terreur s'empara de tous les Citoïens, qui s'assemblerent aussi-tôt pour déliberer, & sçavoir si le bien public ne demandoit pas qu'on envoyât plûtôt des députez pour traiter avec le marquis de Marignan, que d'attendre jusqu'à la derniere extremité. Jerôme Spannochi, & Barthelemi Cavalcanti ayant dit à Montluc que la plus grande partie des Citoïens étoit d'avis de capituler, il tint Conseil avec Corneille Bentivoglio, & fit assembler les Capitaines François, Italiens & Allemands. Quoiqu'alors Montluc, dont la santé n'étoit pas encore rétablie, fût obligé de garder sa chambre, la tête bien envelopée & le corps couvert d'une robbe doublée de peaux, il se revêtit cependant en cette occasion d'un habit magnifique; & semblable à un jeune homme jaloux de sa beauté & de sa parure, il but un peu de vin Grec, pour paroître moins pâle & se donner de la couleur; & en cet état il parut en public, & rendit par sa présence le courage aux Siennois, assemblés pour déliberer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Montluc par un discours sage & vehement sçut les détourner d'un dessein aussi honteux que lâche. Il fit faire serment une seconde fois à Reckrod & aux autres Généraux, qu'ils exposeroient leur vie, & qu'ils répandroient jusqu'à la derniere goute de leur sang pour le service du Roi, & pour conserver la République dont le Roi avoit entrepris la défense. Cela se passa en présence du Chef du peuple, des 12 Conseillers, & des 8 Commissaires chargés des affaires de la guerre, qui tous ensemble formoient

le corps de la magiftrature de Sienne. Ambroife Nuti en fit auffi-tôt fon rapport à la Nobleffe, qui en témoigna beaucoup de joie.

Ainfi après avoir ranimé les courages, on ne penfa plus qu'à la fûreté de la place. On la divifa donc en huit quartiers pour la fortifier plus facilement, & on les diftribua à huit perfonnes choifies, pour faire faire par des gens fidéles le dénombrement éxact des hommes, depuis l'âge de douze ans jufqu'à foixante, & des femmes depuis douze jufqu'à cinquante, afin de les employer aux fortifications. On les obligea d'acheter des pelles, des bêches, des hottes, & les autres inftrumens neceffaires pour creufer & tranfporter les terres. Quant à la milice de la ville, Montluc fit vingt-cinq compagnies de tous ceux qui portoient les armes, & il en donna le commandement à quatre Gouverneurs de la ville qu'il inftitua, lefquels étoient foûmis à huit Capitaines; Montluc, lorfqu'il feroit neceffaire, devoit donner fes ordres à chacun de ces Capitaines en particulier, & ceux-ci à leurs Lieutenans. En cas qu'il fallut reparer une brêche ou quelque autre chofe, il leur ordonna d'en donner avis au Commandant du quartier, ou à un des Gouverneurs de la ville, qui auroient foin de faire avertir les ouvriers, ou le Capitaine de la compagnie bourgeoife. Par ce moïen Montluc dans moins d'une heure raffembloit, fans trouble ni confufion, les perfonnes deftinées aux travaux, & les bourgeois qui compofoient les compagnies, en auffi grand nombre qu'il le fouhaitoit. Pour éviter la trahifon, on changeoit de fix heures en fix heures le mot du guet. Les troupes du Roi difperfées en differens endroits ne laiffant à Montluc aucune efperance de fecours, il fut d'avis de recevoir l'ennemi entre les murailles, & là de le combattre de toutes fes forces, voyant qu'il ne pouvoit le faire autrement qu'avec défavantage. C'eft pourquoi il fit faire en-deçà de la muraille un foffé large d'environ quatre-vingt pas, qu'il borda de canons chargés à cartouches. Il avoit auffi deffein d'y mettre des arquebufes à fourche avec les arquebufiers de la ville, & de le fortifier de baftions par les côtez, d'où, après une furieufe décharge, il devoit fortir lui-même avec les Officiers armez d'épées, de fpontons & d'autres inftrumens, pour fondre çà & là fur l'ennemi troublé par les volées de coups de canon qu'il auroit effuyées.

On ignoroit encore de quel côté l'ennemi battroit la ville. Mais Montluc pour en être certain, faiſoit ſortir pendant la nuit des payiſans avec quelques Capitaines. Les payiſans marchoient devant, & lorſqu'ils entendoient parler quelqu'un, ils venoient avertir les Capitaines, qui auſſi-tôt ſe gliſſoient le ventre à terre avec les payiſans, juſque dans le lieu où l'on avoit apperçu quelqu'un; & s'ils entendoient parler trois ou quatre perſonnes enſemble, ils étoient obligés d'en avertir Montluc, qui conjecturant de ce rapport que les Commandans de l'artillerie venoient reconnoître le lieu, & que c'étoit de ce côté-là qu'on devoit attaquer la ville, faiſoit venir les Gouverneurs de chaque quartier, pour ordonner aux Lieutenans d'aſſembler les Chefs des pionniers, afin de mettre promptement la main à l'ouvrage. Quoique Montluc eût pourvû à tout ce qui étoit neceſſaire, & qu'il n'eût jamais douté qu'on ne l'attaquât du côté dont j'ai déjà parlé, il paroiſſoit cependant inquiet, voyant qu'il étoit obligé de ruiner les maiſons de campagne, & les jardins des Citoïens. En effet il y avoit un cul de ſac aſſez long proche la porte Ovile, que le comte de Vico avoit entrepris de faire combler de terre, & l'on ne pouvoit prendre cette terre dans un autre endroit que dans ces jardins, par où il falloit d'ailleurs faire le foſſé & les levées de part & d'autre. Mais les Siennois plus jaloux de conſerver leur liberté que leur bien, le tirerent bien-tôt d'inquiétude. Informés du deſſein des ennemis, ils s'aſſemblerent auſſi-tôt; & comme il étoit nuit, ils apporterent un grand nombre de flambeaux, & bouleverſerent eux-mêmes avec joie leurs jardins & leurs terres, ſans qu'on entendît de leur part ni plainte ni murmure,

A peine le marquis de Marignan put-il faire avancer douze canons pendant cette nuit, à cauſe de la difficulté qu'il y avoit de les tranſporter ſur la colline. Il fit faire la premiere décharge contre le pied de muraille: mais comme elle étoit de brique, elle reçût les coups de canon ſans en être ébranlée. On le braqua enſuite contre le milieu du mur qu'il ouvrit ſans l'abbatre. Alors l'ennemi découvrit l'ouvrage, que les aſſiegez avoient commencé au-dedans de la ville. Le Marquis voyant qu'il avoit beſoin d'un plus grand nombre de canons, pour venir à bout de ſon entrepriſe, & que cependant, comme on ne

pouvoit les faire venir dans un jour, c'étoit donner le tems aux assiegez d'élever leurs ouvrages, il donna l'ordre à son armée, de la même maniere que s'il eût dû livrer l'assaut, & demeura néanmoins dans sa litiere, sous le toit d'une petite maison située derriere ses batteries, étant pour lors incommodé de la goutte. Montluc ayant remarqué du haut de la vieille citadelle, qu'on voyoit le derriere du canon des ennemis, fit tirer par le meilleur Canonier de Sienne plusieurs volées, qui incommoderent beaucoup une compagnie d'Allemands, & tuerent quelques Espagnols. Il y eut même un boulet qui entra dans la petite maison, où le Marquis s'entretenoit avec un Gentil-homme de la Chambre du roi Philippe : ce Général s'étant vû sur le point de périr sous les ruines de cette chaumiere, en eut une si grande frayeur, qu'aussitôt il fut délivré des douleurs de sa goutte. Cette décharge ayant démonté les batteries des ennemis, ils tinrent conseil dans leur camp, & délibererent si on continueroit les décharges. Il fut décidé qu'on cesseroit de tirer, & qu'on tâcheroit de prendre la ville par la famine, puisqu'on ne pouvoit la réduire par la force. Manriquez lui-même, qui témoignoit tant d'ardeur pour presser le siége, fut d'avis aussi bien que les autres, qu'on retirât les batteries, & qu'on renvoyât même les canons qu'on avoit fait venir de Florence.

HENRI II. 1555.

Les Siennois manquoient déjà de vivres. Il étoit défendu à toutes personnes d'en porter dans la ville sous peine de la vie ; & Vitelli avoit soin de faire exactement observer cette défense : celui qu'on surprenoit en faute, étoit exécuté avec la derniere rigueur, & pendu au premier arbre, ou à la premiere poutre qu'on trouvoit. Montluc voyant que c'étoit par la faim, & non par les armes, qu'on vouloit le réduire, & ayant dessein de prolonger ce siége de quelques mois, résolut de renvoyer les Allemands qui murmuroient déjà. Pour le faire honnêtement & éviter les séditions, il les fit redemander par Strozzi, sans faire paroître que ce fût de concert avec lui, qu'on les redemandoit. Il lui envoya donc le capitaine Cosseil[1] son ami, pour lui faire part de son dessein. Strozzi ne manqua pas de l'approuver, & d'écrire à Rekrod par le capitaine Flaminio, pour le prier de venir au plûtôt avec ses Allemands, parce qu'il avoit résolu d'assembler une armée, afin d'attaquer

1 Il y a dans le texte *Flaminius*; c'est une faute : Voyez Montluc, liv. 3.

HENRI II. 1555.

l'ennemi dans son camp : au bas de sa lettre il lui mandoit qu'il ne pouvoit rien faire sans ses troupes ; qu'ainsi s'il ne les amenoit promptement avec lui, il seroit cause de la ruine de nos affaires en Toscane.

Cette lettre étant arrivée, on en fit la lecture à Montluc, sans en rien communiquer au Sénat. A cette nouvelle il parut surpris & troublé. Mais voyant que les Allemands étoient prêts d'exécuter cet ordre, & que la faim l'emportoit sur la crainte qu'ils avoient de sortir de la ville, il leur suggera un moyen qui réüssit d'autant mieux, que les ennemis ayant intercepté les lettres de Strozzi, avoient sçû quelque chose du dessein de Montluc, sans cependant découvrir le jour destiné pour la sortie des Allemands. Les ennemis mirent partout de bonnes sentinelles, & renforcerent les corps de garde. Mais pour les joüer, Montluc donna ordre de fermer toutes les portes au jour marqué, & fit sortir pendant la nuit deux compagnies Françoises qu'il avoit choisies, & une Italienne. Il donna la premiere à Charri, la seconde à Blaccon, & la troisiéme au comte de Caïazzo, avec ordre d'attaquer les corps de garde, tandis que les Allemands passeroient le fossé. Ils s'acquitterent exactement des ordres qu'ils avoient reçûs. Charri força deux corps de garde Espagnols qu'il trouva sur son passage, & que commandoit Jerôme de Torres. Le troisiéme donna plus de peine ; nous perdîmes en l'attaquant cinquante de nos meilleurs soldats. Les Allemands s'échaperent à la faveur de ce combat, quoique François d'Aro, & Ferdinand de Sylva frere de Ruy Gomez, qui avoit le commandement de l'infanterie en l'absence de l'Adelantade, les poursuivissent jusqu'à la riviere d'Arbia.

Les Allemands, qui avoient fait beaucoup de chemin pendant la nuit étant fatiguez, marchoient sans ordre, & sans rien apprehender, lorsque Chiapino Vitelli & les garnisons voisines vinrent les envelopper, & les massacrerent presque tous auprès de Lucignanello. Il n'en resta que deux cens avec leurs enseignes, qui se retirerent à Montalcino. La nouvelle de cet événement effraya les Siennois. Mais Montluc les rassura, en leur faisant entendre, qu'il étoit necessaire pour le salut de leur république que tout se passât ainsi. Ils ne perdirent donc rien de leur courage ni de leur fidelité. Comme la disette augmentoit

de

de jour en jour, & qu'il étoit neceſſaire pour le bien public qu'on usât d'une ſeverité, que les Siennois ne pouvoient exercer envers leurs concitoyens, on créa Montluc Dictateur, & on le revêtit pour un mois de l'autorité de tous les autres Magiſtrats. Etant donc ſeul le maître de tout, il ordonna que les habitans & les ſoldats feroient la garde chacun à leur tour, de ſorte cependant que les citoyens ſe repoſeroient deux nuits, & les ſoldats une ſeulement. Il défendit que l'on diſtribuât aux citoyens plus de dix onces de pain par jour, & aux ſoldats étrangers plus de quatorze. Il fit faire le dénombrement de toutes les perſonnes inutiles, à qui il fut ordonné de ſortir de la ville. Le nombre montoit à quatre mille quatre cens, tant hommes que femmes, qui furent expoſés à la raillerie & à la cruauté des ennemis. Spectacle bien déplorable, & qu'on pouvoit appeller inhumain, ſi le ſalut de la patrie & la neceſſité preſſante, qui doivent l'emporter ſur toute autre conſideration, ne l'euſſent en quelque ſorte excuſé.

Ainſi le ſiége dura encore près de trois mois. Le marquis de Marignan ſouffrit beaucoup dans cet intervalle, tant parce qu'il falloit faire venir de loin des vivres, dont ſouvent on manquoit dans ſon camp, que parce que la cavalerie étoit obligée de s'éloigner pour aller au fourage. Bien plus, preſque tous les Généraux, excepté Vitelli, s'étoient éloignés du Marquis, ne pouvant ſouffrir ſon avarice, ſa mauvaiſe humeur, & ſon orgueil. Il fut lui-même obligé de s'éloigner, & d'aller de Montecchio à Belcaro, pour changer d'air, étant cruellement tourmenté de la goutte; ainſi rien n'avançoit. Il ne demeuroit pourtant pas dans l'inaction, & il étoit ſans ceſſe occupé du moyen dont il ſe ſerviroit, pour ſoulever la ville. Il gagna enfin un nommé Pietro, qui eut ſoin d'avertir les Nobles de ſonger à leurs interêts, par des lettres qu'il jetta dans leurs maiſons. Il leur faiſoit entendre qu'on avoit inutilement eſperé du ſecours de la France; qu'ils ne devoient pas attendre juſqu'à la derniere extrémité pour capituler : que peut-être le vainqueur ne leur feroit pas toûjours les mêmes offres : qu'ils devoient penſer de bonne heure à leur ſalut, & conſulter ceux qui avoient ſur ce ſujet ſuivi les conſeils qu'on leur avoit donnés, & dont les maiſons étoient marquées d'une croix blanche.

Henri II. 1555.

Ceux chez qui on avoit jetté ces lettres, les porterent aux Magiftrats, qui allerent auffitôt vifiter ces maifons marquées d'une croix. Cela étant arrivé deux ou trois fois dans differens quartiers de la ville, le peuple en fut indigné, & demanda qu'on fît mourir promptement ceux qui étoient fufpects. Montluc fit enforte qu'on fe contenteroit feulement de prendre trois Gentils-hommes, de ceux dont les maifons étoient marquées, & de les mettre en prifon, fe doutant bien que c'étoit le marquis de Marignan qui faifoit joüer ce reffort, pour broüiller la Nobleffe avec le peuple, & afin que les Nobles, qui étoient en plus petit nombre, fe voyant maltraités par le peuple, fe retiraffent dans un quartier de la ville, pour fe mettre à l'abri de la violence, & fe rangeaffent enfuite du côté de l'ennemi. En effet Montluc ne pouvoit croire que les premiers de la ville, & que des citoyens dont la fidelité lui étoit fi connuë, fuffent capables de pareils complots. Il ne ceffoit de prier les Magiftrats & le peuple d'ufer de moderation, & de ne point tremper leurs mains dans le fang de leurs compatriotes qu'ils avoient jufqu'alors épargné, & d'attendre que le tems les inftruifît de la verité des faits. Il ordonna auffitôt des prieres publiques, pour appaifer, par des motifs de religion, le courroux du peuple. Montluc en même tems envoya dans tous les quartiers de la ville des perfonnes, pour examiner ceux qui alloient & venoient pendant la nuit. On foupçonna ce Pietro, que le marquis de Marignan avoit gagné : on le prit, & on le mit à la queftion, où il avoüa à Montluc tout ce qui s'étoit paffé. Ainfi les trois Gentils-hommes, qu'on avoit mis en prifon, furent délivrés & renvoyés abfous. A la priere de Montluc, ils allerent, comme malgré eux, au Sénat, pour remercier les magiftrats de n'avoir point ajoûté foi aux calomnies dont on les avoit noircis, & de ne s'être point prêtés à la fureur aveugle du peuple. Les uns & les autres verferent des larmes & fe reconcilierent. Le peuple ceffa de craindre, & on ne penfa plus qu'à punir le traître : mais quoique fon crime fût grand, il en obtint le pardon, par le moyen de Montluc.

La difette augmentant tous les jours dans la ville, on diminua encore par l'ordre du Général la portion de pain, qu'on donnoit tous les jours. Ainfi les officiers & les foldats étrangers furent réduits à douze onces de pain par jour, les autres

troupes & les citoyens à neuf. Montluc, avec Bentivoglio & le comte de Caïazzo, ne mangeoient qu'une fois le jour, & vêcurent ainſi depuis la fin de Fevrier, juſqu'après le ſiége. On avoit déjà mangé tout le bétail, juſqu'aux chevaux & aux mulets. Le nombre des habitans & des ſoldats diminuoit tous les jours : on les voyoit mourir ſubitement dans les ruës, ſans être attaquez d'aucune maladie. Les médecins attribuoient cela aux mauves que l'on mangeoit, & qui, ſelon eux, étant un purgatif trop violent, empêchoient la diſgeſtion ; enſorte que ceux qui en avoient fait leur nourriture perdoient peu à peu toutes leurs forces, & mouroient ſans s'en appercevoir. Le Sénat cependant envoyoit ſouvent à Rome des députez. Amerighi, l'évêque de Pienza, & Charle Meſſaini y allerent l'un après l'autre, pour s'informer ſi on avoit deſſein d'envoyer du ſecours, comme on le leur avoit promis tant de fois. On y envoya encore P. Antoine Pecci, qui ſonda d'abord l'intention des Cardinaux de notre parti, & des autres miniſtres, que le Roi avoit à Rome. Il écrivit au Sénat ce qui ſe paſſoit, & exhorta les Siennois à penſer à leur ſûreté. Il leur fit ſentir, qu'ils ne devoient mettre leur eſpérance que dans les conditions qu'ils pourroient obtenir de l'Empereur & du duc de Florence, qui n'étoient pas encore ſi irritez qu'on ne pût les appaiſer, ſi on y penſoit au plûtôt ; d'autant plus que dans le cas où il s'agit de défendre ſa liberté, on pardonnoit beaucoup de choſes qu'on ne paſſeroit pas en toute autre conjonƈture. Enfin Ambroiſe Nuti, qui étoit fort dans nos interêts, fut député pour aller demander ſi on pouvoit encore eſpérer quelque choſe, & pour faire enſorte, s'il falloit ſe rendre, que ce fût ſans bleſſer la dignité de la République, & la liberté des citoyens, ayant mérité par leur inviolable attachement au Roi, qu'on eût des égards pour eux.

Le cardinal de Ferrare & Strozzi, qui étoient pour lors à Rome, ne s'accordoient pas entr'eux. Le dernier ne pouvant ſouffrir Côme, vouloit qu'on continuât la guerre dans la Toſcane ; & l'autre au contraire craignant que Sienne ne tombât entre les mains de l'Empereur ou du duc de Florence, vouloit qu'on capitulât à quelque prix que ce fût. Il fit ſes efforts pour pacifier tous les troubles, ſans cependant bleſſer l'autorité du Roi, ni toucher à la liberté des citoyens ; & pour venir plus

HENRI II. 1555.

facilement à bout de fon entreprife, il pria le Pape de fe rendre médiateur dans cette affaire. Mais le Pontife, qui avoit eu envie de s'emparer de l'Etat de Sienne, ayant perdu toute efpérance de ce côté-là, fe livra entierement aux plaifirs, & ne travailla à cette affaire qu'avec négligence. Il n'y avoit donc plus d'autre reffource, que de mettre la ville entre les mains de quelques Princes d'Italie, & de choifir pour cela quelqu'un, comme le frere du cardinal Ferrare, ou un autre, dont on pourroit convenir. La chofe ayant été propofée, Côme, qui ne vouloit pas que la haine qu'exciteroit cette guerre tombât fur lui, renvoya la décifion de cette affaire à l'Empereur, qui vouloit fe rendre maître de Sienne, & qui prétendoit que cette ville étoit un fief de l'Empire. On lifoit effectivement dans les archives de l'Empire, que les Siennois avoient prêté ferment de fidelité à l'Empereur Charle IV. & que fous fes aufpices, ils avoient formé une efpece de République, qui s'étoit foûtenuë jufqu'alors : Qu'ayant abandonné le parti de l'Empereur, en faifant fortir de la ville la garnifon Efpagnole & démolir la citadelle, il fembloit qu'on devoit les regarder comme coupables de crime de Leze-Majefté : Qu'ils avoient même été profcrits, après cette rébellion, par le jugement de la Chambre Impériale, & qu'enfin ceux qui fe mêloient de cette affaire devoient traiter avec l'Empereur, qui de plein droit venoit de donner cette ville à Philippe d'Efpagne Roi d'Angleterre, par un acte fecret. Les difcours de Côme ne tendoient qu'à prolonger le tems, efpérant toûjours que fi la ville fe rendoit, l'Empereur la lui mettroit en dépôt entre les mains, parce qu'elle étoit engagée pour des fommes confidérables ; ou que s'il ne vouloit pas la garder, il s'en déferoit peut-être en fa faveur. Ainfi voulant connoître l'intention de l'Empereur & de Philippe, on avoit envoyé Jerôme de Vecchiano, qui avoit été préfent au Confeil qu'on avoit autrefois tenu à Chiozza (ou Chioggia) comme nous l'avons déjà dit, & qui ayant été le premier auteur de la révolte des habitans de Sienne, abandonna notre parti, pour fuivre celui du duc de Florence, à caufe de quelque mécontentement qu'il avoit reçu.

Tandis que le cardinal de Ferrare travailloit avec fi peu de fuccès, & que Strozzi ne penfoit plus au fecours qu'il avoit

promis d'envoyer, la néceſſité augmentoit toûjours dans la ville. La victoire que le maréchal de Briſſac venoit de remporter à Caſal, ranima le courage des Siennois, qui ſe flatterent que le vainqueur exempt de tout autre ſoin, viendroit avec ſon armée pour les ſecourir : mais ils furent trompez dans leur attente. Enfin comme ils étoient toûjours diſpoſez à ſouffrir tout pour la conſervation de leur liberté, il ſurvint alors un événement qui leur donna encore quelque eſpérance. Jule III. mourut, moins épuiſé par ſon âge, que par le genre de vie qu'il avoit mené. En effet après la mort de Jean-Bâtiſte fils de Baudouin ſon frere, Fabien frere cadet de Jean-Bâtiſte lui ayant donné bien moins d'inquiétudes, il s'étoit entierement livré aux plaiſirs, dans ce lieu charmant qu'il ſembloit avoir préparé pour la volupté, & qui eſt ſi admirable par les ſuperbes monumens, tant anciens que modernes, qu'on y voit encore aujourd'hui. Il y paſſa preſque tout le reſte de ſa vie avec les compagnons de ſes plaiſirs, au milieu des jeux, des ſpectacles & des autres divertiſſemens indignes de ſa dignité & de ſon caractere, qu'il prenoit le jour & la nuit, ſans jamais penſer à ſes affaires. Il mourut enfin le ving-quatre de Mars & laiſſa pour héritier, Innocent del Monte qui portoit ſon nom, & qui par ſes crimes & ſa vie licentieuſe deshonora long-tems le ſacré College. La maniere avec laquelle Onufre Panvini nous décrit la mort de Jule, nous fait bien connoître combien ce Pape négligeoit les affaires. Cet écrivain rapporte que Baudoüin ſon frere, ayant une envie extrême d'avoir la ville de Camerino pour lui & pour Fabien ſon fils, qui avoit épouſé la fille de Côme, étoit enfin venu à bout d'engager ce vieillard indolent à en faire au plûtôt la propoſition en plein conſiſtoire. Mais le Pontife voyant que perſonne ne l'approuvoit, remit toûjours la choſe au lendemain, & de peur d'être obligé, par les ſollicitations de ſon frere, d'aſſembler le conſiſtoire, il feignit quelque incommodité. Pour mieux ſe déguiſer il ne voulut point manger des viandes qu'on lui ſervoit ordinairement, ou plûtôt il en uſa plus ſobrement. Ce déguiſement inſenſé lui cauſa la mort : car par une ſuite de ce changement de régime, il fut attaqué d'une maladie ſérieuſe, qui l'emporta en peu de jours, à l'âge de 67 ans [1].

Mort de Jule III. Son portrait.

1 Après cinq ans un mois & 16 jours de Pontificat.

Henri II. 1555.

Les Siennois reprirent courage, dans l'esperance qu'on mettroit en sa place un Pape, qui favoriseroit leur parti & leur donneroit du secours. Mais les contestations qui arriverent, ayant beaucoup retardé l'élection du nouveau Pape, les Citoïens de Sienne furent réduits à une telle extrêmité, qu'ils penserent sérieusement à capituler, de l'avis même de Montluc, qui néanmoins ne voulut pas qu'on le fît au nom du Roi. Strozzi d'un autre côté donnoit toûjours quelqu'espérance aux assiégez. Il leur faisoit entendre qu'il devoit venir promptement avec six mille hommes d'infanterie pour faire lever le siége; il se vantoit même de séconder beaucoup les Cardinaux, qui étoient attachez à la France, dans l'élection du Pape.

Les vivres qu'on avoit envoyés de la basse Normandie arriverent à Portercole. On avoit aussi embarqué sur vingt-huit galeres de Marseille quinze cens hommes de pié, qui descendirent heureusement dans l'isle de Corse. Sur ces entrefaites Pienza, qui étoit la principale place du Val de Chiana, où commandoit Leonida Malatesti, & où Jean-Bâtiste d'Arezzo fut pris avec soixante soldats, s'étant révoltée par les sollicitations de Leonida Malatesti, fut cause que les villes de la côte maritime se livrerent plusieurs combats. Sigismond Comte de Rossi, qui étoit avec cent cavaliers dans Buonconvento, ayant fait venir Bacciotto Monaldi à San-chirico auprès de Montalcino, nous livra un combat. Mais aussi-tôt il se retira craignant qu'on ne lui tendît des embûches. Monaldi & Jean-Baptiste Scazzini, voyant qu'il seroit honteux pour eux de prendre la fuite, combattirent courageusement: mais ils furent faits prisonniers, & menez avec plusieurs autres à Montalcino. Strozzi informé que le marquis de Marignan traitoit avec la derniere rigueur les Florentins rebelles, qu'on appelloit autrement les Proscrits, & qu'il avoit refusé la grace à Carletto de Montalcino son espion, fut si irrité du mépris que le Marquis faisoit de ses prieres, qu'il fit pendre aussi-tôt tous les prisonniers.

La ville de Sienne se rend. Articles de la capitulation.

Cependant les assiégez perdirent courage, sur tout lorsqu'ils apprirent que la ville de Scarlino, où commandoit Camille de Scesi avec quatre-vingt soldats, avoit été surprise par Luc-Antoine Cupano gouverneur de Piombino. Enfin quoique Strozzi eût envoyé à Sienne Ermés Palavicini son ami, pour détourner

les affiégez du deffein qu'ils avoient de fe rendre, & pour les encourager, par le fecours qu'il leur promettoit, à maintenir leur ancienne liberté & leur gloire ; ils envoyerent cependant Jerôme Ghino Bandinelli, Alexandre Guglielmi, Scipion Ghigi, & Jerôme Malavolti, pour traiter avec Côme. Mais avant de faire partir ces députez, on informa Strozzi de cette démarche. Les Siennois envoyerent Nicodeme Forteguerri, & Strozzi dépécha de fon côté Pierre-Marie Amerighi, pour engager le maréchal de Briffac à envoyer au plûtôt du fecours à Sienne, & à faire fçavoir au Senat s'il y avoit lieu d'en efperer, avant qu'on traitât avec Côme. La république de Lucques, à la follicitation de Strozzi, fe mêla de cette affaire: elle promit aux affiégez de leur fournir autant de vivres qu'ils en auroient befoin, pour les troupes qu'on devoit leur envoyer. Cette promeffe releva encore une fois le courage abatu des Siennois, agitez par la crainte du danger preffant, & néanmoins toûjours épris de l'amour de leur précieufe liberté, à laquelle ils ne pouvoient fe réfoudre de renoncer, que par défefpoir, & à la derniere extrémité. HENRI II. 1555.

Adrien Baglioni gouverneur de Chiufi, ayant donné ordre à Betto de Peroufe de traverfer fans bruit la Chiana, auprès de Porto de la Quercia, avec douze cens hommes, fe rendit facilement maître de la ville de Valiano, dépourvuë de garnifon. Il n'en fut pas de même du Pont & des Forts, que Côme avoit fait conftruire aux environs, & où après la prife de cette ville, Malatefti avoit mis de bonnes garnifons, qu'il avoit fait venir de Cortone, de Montepulciano & d'Arezzo. Ainfi Strozzi qui n'étoit venu attaquer cette place qu'avec un camp volant, voyant qu'il ne pouvoit garder la citadelle, à caufe de la proximité de l'ennemi, abandonna la ville, & renvoya à Pienza deux compagnies Françoifes, & dix-huit Italiennes qu'il avoit avec lui, & qu'il mit fous le commandement abfolu d'Aurele Fregofe. Côme avoit mis auprès de Montepulciano le comte Rados de Dalmatie, avec cent cavaliers Albanois, pour s'oppofer au paffage de Strozzi. Comme ils en venoient tous les jours aux mains, Serillac, qui commandoit une compagnie de cavallerie Françoife, y perdit la vie.

La dizette augmentant de jour en jour dans la ville de Sienne, les Citoïens furent enfin obligés de capituler. Après de grandes

HENRI II. 1555.

contestations de part & d'autre, on convint de ces articles : Que l'Empereur & l'Empire protégeroient toûjours la ville & la république de Sienne : Que les Citoïens joüiroient de leur liberté ; qu'on maintiendroit l'ancienne autorité des Magistrats, & qu'on oubliroit tout ce qui s'étoit passé : Que les Siennois seroient rétablis dans leurs biens & leurs dignitez : Qu'il leur seroit permis, s'ils le jugeoient à propos, de se retirer seuls ou avec leur famille, & d'aller s'établir où ils voudroient : Que l'Empereur, pour la sûreté de la ville, pourroit y mettre à ses frais & dépens une garnison aussi nombreuse qu'il le souhaiteroit, & de quelque nation que ce fût ; mais qu'il ne pourroit faire construire une nouvelle citadelle, ni rétablir l'ancienne, sans le consentement des Citoïens : Qu'aussi-tôt que la garnison Imperiale seroit entrée dans la ville, on feroit abbattre les fortifications, qu'on avoit élevées pendant le siége ou auparavant : Que l'Empereur pourroit à son gré regler le gouvernement, sans néanmoins s'éloigner de l'ordre observé jusqu'alors, dans le partage des montagnes & des quartiers de la ville, & sans toucher à l'autorité, aux privileges & aux droits des Gouverneurs & des Magistrats, tant de la ville que de la campagne : Qu'il seroit permis aux Officiers & aux soldats François, & à ceux qui avoient pris leur parti, de sortir avec leurs armes, tambour battant, enseignes déployées, avec leur équipage de guerre & leur bagage ; sans néanmoins que les Napolitains, les Milanois & les Florentins, qui étoient dans la ville, & que l'Empereur & le duc de Florence regardoient comme des rebelles & des proscrits, pussent joüir de ce privilege. On ajoûta que ces articles n'auroient lieu, que huit jours après que le Sénat les auroit ratifiez.

Jean Manriquez & François de Tolede furent présens à ce traité conclu à Florence le 2 d'Avril. On l'apporta à Sienne, où le marquis de Marignan envoya un trompette, pour demander à parlementer. Montluc lui envoya Bentivoglio & Charri. Alors le Marquis leur parla en ces termes : « Je ne doute » pas, Messieurs, leur dit-il, que Montluc, qui est un ancien » Capitaine très experimenté dans la guerre, ne voie ce que » signifient les articles du traité, qui lui permettent, aussi-bien » qu'aux François & aux Italiens qui sont au service du Roi, » de sortir avec leurs armes, tambour battant, enseignes

» déployées & avec leur bagage. Cependant la consideration » que j'ai pour vous & pour votre nation, m'engage à lui faire sçavoir que, comme c'est pour son Roi qu'il a combattu, » & non pas pour les Siennois, les Citoïens de Sienne n'ont » pas traité pour les François, ni pourvû à leur sûreté. Enfin s'il vouloit penser à son salut & à celui de ses troupes, il » devroit traiter avec moi au nom du Roi: en ce cas je lui » ferois des conditions dignes de son courage & de la grandeur » de son maître.

HENRI II. 1555.

Réponse fiére de Montluc.

Bentivoglio & Charri ayant informé Montluc de ce discours du Marquis, ce Général répondit qu'il connoissoit assez les usages de la guerre, pour ne pas ignorer ce qui étoit permis. Qu'au reste, quoique les habitans fussent reduits à la derniere extrêmité, aussi-bien que lui, ils avoient encore assez de courage pour se défendre, & pour ne rien faire qui ne fût digne du nom François & du Roi son maître; qu'il suffisoit que les Siennois eussent traité pour eux, & que si quelqu'un osoit violer le traité, il étoit prêt de le soûtenir au péril de sa vie. Il ajoûta fierement, qu'on ne liroit jamais son nom au bas des articles qui concernoient la reddition d'une place. Le marquis de Marignan frapé d'une réponse aussi noble que hardie, promit suivant l'article du Traité conclu avec les Siennois, de permettre à Montluc de se retirer avec ses troupes honorablement & en sûreté. Mais Montluc étant informé que, dans l'article qui regardoit les François & les étrangers, on avoit fait une exception pour ceux qu'on appelloit les Bannis, & qui avoient été proscrits par l'Empereur, par Philippe roi d'Angleterre, & par le duc de Florence, il ne put se resoudre à abandonner à la merci & à la fureur de l'ennemi des hommes recommandables par leur valeur, leur naissance & leur attachement inviolable au parti du Roi. Il assembla donc les Citoïens, à la priere de Barthelemi Cavalcantio, & leur fit entendre que le Traité qu'on leur avoit envoyé, étoit captieux, en ce qu'il privoit du benefice de la capitulation ceux même qui avoient capitulé. « Vous n'ignorez pas, ajoûta Montluc, » qu'aussi-tôt que la garnison Espagnole eût été chassée de la » ville, & la citadelle abattuë, les Siennois furent proscrits » par la chambre Imperiale, à la sollicitation de l'Empereur; » qu'au moïen de cette Sentence il s'est rendu l'arbitre de

HENRI II.
1555.

» votre fort, & vous a livrez au roi Philippe son fils. Vous » pouvez aisément conclure de-là que l'on n'a pas agi de » bonne foi avec vous. Ainsi tandis que vous avez les armes » à la main, il faut combattre, jusqu'à la derniere extrêmité, » & mourir plûtôt avec honneur, que d'abandonner lâche- » ment vos amis, & que de les livrer à la main d'un bourreau, » pour être égorgez avec vous. »

Quoique Montluc n'ignorât pas, qu'il y avoit un article du Traité qui mettoit les Siennois à couvert de tout, cependant afin qu'ils n'abandonnassent point leurs amis & leurs alliez, il leur fit naître des doutes, & leur fit sentir qu'ils avoient lieu de craindre. Ses rémontrances furent efficaces : les citoïens échauffés firent grand bruit, & coururent aussi-tôt aux armes. Le marquis de Marignan informé du dessein des assiégez, apprehendat qu'ils ne vinssent fondre sur lui, animés par le désespoir, & qu'ils ne taillassent en pieces le peu de troupes qu'il avoit, ou qu'ils ne l'obligeassent à lever le siége. Il envoya donc à Florence un député, pour instruire le Duc de tout ce qui se passoit. Côme dépêcha aussi-tôt Concini, homme habile & prudent, qui avoit toûjours été employé dans cette negociation. On accorda aux Siennois ce qu'ils avoient demandé, & on permit aux Proscrits, comme aux autres, de sortir de la ville avec une entiere liberté : ce qu'ils firent le 21 d'Avril.

Lorsque le comte Camille d'Elci, Nicolas Sergardi, Augustin Bardi & Lelio Pecci, furent revenus avec les huit ministres de Sienne, à qui l'on avoit confié les affaires de la guerre, Montluc remit aux Citoïens la porte Camollia & l'ancienne citadelle, & se retira avec ses troupes, en gardant cet ordre. Les François marchoient les premiers avec Bentivoglio, le comte de Caïazzo, & quatre compagnies Italiennes, que commandoient Barthelemi Giordani de Pezero, Rinaldo de Vecchi de Ferrare, Turchetto de Bresce, & Flaminio de Perouse. Mario Bandini capitaine du peuple, S. Auban & Lussan les accompagnoient aussi. Charri & Blacon étoient à l'arriere-garde, & Montluc les suivoit à cheval avec Jerôme Spannochi, pour qui il craignoit plus que pour tous les autres. Entre les François & les Italiens marchoient huit cens Citoïens, tant hommes que femmes, avec leurs enfans, qui

abandonnoient tous leur patrie, afin de conserver leur liberté, pour laquelle ils avoient combattu avec tant de courage & de constance. Ce spectacle étoit si triste & si touchant, que les ennemis même en furent émus. La douleur des Siennois fut extrême, lorsqu'il leur fallut quitter leurs amis & leurs parens qui restoient dans la ville : ils verserent bien des larmes de part & d'autre ; sur tout lorsqu'ils penserent que des personnes avec qui ils étoient si étroitement liez, ou étoient devenus déjà leurs ennemis, ou au moins le deviendroient bien-tôt. Nos soldats, qui avoient souffert la faim pendant le siége avec une constance admirable, & sans jamais murmurer, paroissoient ne quitter qu'à regret ces Citoïens infortunés, & ne pouvoient retenir leurs larmes. Ce jour-là plusieurs de nos soldats, qui n'avoient pas mangé de pain depuis quatre jours, moururent en chemin. Le marquis de Marignan, à la priere de Montluc, fit fournir cinquante mulets, pour porter les enfans, les vieillards & les femmes enceintes. Après avoir rangé en bataille les Espagnols & les Allemands, il alla lui-même avec Chiapino Vitelli, jusqu'à San-Lazaro, au-devant de Montluc, qu'ils accompagnerent tous deux pendant quelque tems. Enfin après s'être donné reciproquement plusieurs marques d'estime & d'amitié, ils se separerent ; & nos troupes continuerent leur route jusqu'à Arbia-rotta, bourg situé le long d'une riviere fort agréable, où le marquis de Marignan avoit envoyé dix-huit mulets chargés de pain, pour rétablir les forces de nos soldats, qui ensuite partirent pour se rendre à Buonconvento, avec l'escorte de Gabriel Serbellon, qui en avoit eu l'ordre, au départ du marquis de Marignan son oncle. Là aïant vu venir P. Strozzi avec de la cavalerie, il embrassa Montluc, Bentivoglio, le comte de Caïazzo & les autres Capitaines, & se retira. Nos troupes partirent ce jour-là avec Strozzi, pour se rendre à Montalcino, où les Siennois, qui avoient suivi Montluc, & quitté une ville qui n'étoit plus leur patrie, établirent, sous la protection du Roi, une nouvelle république avec un Senat, & créérent des Magistrats qu'ils envoyerent dans les villes dont ils étoient les maîtres, pour y exercer la justice, & conserver leur ancienne liberté. Ils se consolerent par là du malheur d'être expatriés,

Deux jours avant que la ville de Sienne se fût renduë,

HENRI II. 1555.

Montluc obtint du Senat des lettres qu'il fit fceller du fceau de la République, par lefquelles les Siennois rendoient témoignage à ce Général de fa fidelité, & du courage avec lequel il avoit combattu pour leurs intérêts & pour la gloire du Roi. Les Citoïens de leur côté déclarerent qu'ils n'avoient rien oublié pour défendre leur ancienne liberté, & pour garder la fidelité qu'ils devoient à fa majefté Très-Chrétienne; & que s'étant rendus invincibles par leur valeur, on n'avoit pu les vaincre que par la famine; qu'enfin Montluc n'ayant jamais voulu traiter au nom du Roi, ils avoient été obligés de le faire pour lui, & pour les autres officiers & les foldats de Sa Majefté. Montluc, après avoir paffé quelques jours avec Strozzi, lui demanda une Galére pour fe rendre en France avec fes troupes. Tandis qu'on l'équipoit à Civita-Vecchia, il fit partir Luffan & Blacon avec S. Auban, & prit enfuite le chemin de Rome, où il alloit autant pour joüir de la gloire qu'il s'étoit aquife aux yeux de tout le monde dans l'Italie, & fur tout à ce fiége fi fameux, que pour y voir les miniftres du Roi.

Election du Pape Marcel II.

Dix-fept jours [1] après la mort du pape Jule III. Marcel Cervin natif de Fano dans la Marche d'Ancone, & originaire de Montepulciano, ville de Tofcane, fut élevé au fouverain Pontificat le 9 d'Avril, par la faction du cardinal Rainuce Farnefe, frere du cardinal Alexandre, qui étoit pour lors abfent. Son érudition & la regularité de fes mœurs l'avoient élevé aux premieres dignitez de la Cour de Rome, fous le grand-pere [2] de Rainuce & d'Alexandre Farnefe. Peu de tems après Alexandre employa fon credit pour lui obtenir le chapeau de Cardinal. Richard fon pere, qui étoit fort habile dans l'aftrologie, lui avoit prédit qu'il feroit un jour revêtu de la premiere dignité de l'Eglife. Ce qui fit qu'il refifta conftamment aux follicitations de Caffandra Bencia fa mere, qui vouloit le marier; il lui dit qu'il préferoit aux agrémens du mariage la haute fortune que les aftres lui promettoient dans le celibat. Luc Gaurico, fameux aftronome de fon tems, rapporte cette prédiction dans fon livre des Horofcopes,

1 Le texte marque 18° *die* le 18. jour; à bien compter, c'eft le 17. jour (24 Mars & 9 Avril) en y comprenant & le 24 jour de la mort, & le 9 jour de l'élection.

2 Paul III.

imprimé à Venife chez Curtio Trajano; trois ans avant que Cervin fût élevé au fouverain Pontificat. Ce qui donne lieu de croire que cette prédiction n'étoit point une chimere; c'eft qu'elle ne fût point faite après coup, & qu'elle annonça une chofe qui n'étoit point encore arrivée.

HENRI II. 1555.

Cervin étant élu Pape, penfa ferieufement à donner aux Farnefes des marques de fa reconnoiffance, & leur dit qu'ils trouveroient en lui un autre Paul III. Mais comme il étoit valetudinaire, & que les peines qu'il s'étoit données au Conclave l'avoient beaucoup affoibli, il fut violemment attaqué d'une fiévre & d'une pituite, qui ne diminuerent qu'avec fes forces, & il mourut d'apoplexie le dernier jour d'Avril âgé de cinquante-cinq ans moins fix jours, après vingt-deux jours de Pontificat. Il fut inhumé auprès de Nicolas V. Son érudition étoit fi profonde, fa fageffe fi grande, & fes mœurs fi pures, qu'on pourroit le comparer aux anciens Papes. On efperoit qu'il auroit travaillé à reformer les abus introduits dans l'Eglife, pourvû que fon élévation ne l'eût pas corrompu comme les autres; c'eft ce qu'il appréhendoit, & ce qu'il dit lui-même avant d'être élu Pape. Son lecteur lifant un jour pendant le répas, felon fa coûtume, l'Ecriture Sainte, & quelques endroits des écrivains Eccléfiaftiques, il l'interrompit, pour refléchir fur des paroles d'Adrien IV. par lefquelles ce S. Pontife déploroit la malheureufe condition des Papes: ayant alors frappé fur la table avec fa main, il dit qu'il ne pouvoit pas comprendre, comment ceux qui étoient revêtus de cette fuprême dignité pouvoient fe fauver.

Portrait d'un grand Pape.

Avant la mort du pape Marcel II. Montluc étoit venu prendre congé de lui: il fe rendit enfuite à Civita-Vecchia, où il s'embarqua avec fes gens fur la Galére qu'on avoit fait préparer. Le vent étant favorable, il fit route entre la Sardaigne & la Corfe, jufqu'à ce qu'il fût arrivé à Bonifacio, où il alla rendre vifite à Jofeph Boniface de la Mole, qui lui dit qu'André Doria étoit dans le port de San-Stephano auprès d'Orbitello avec cinquante Galéres. Dans le même tems de Thermes & Paul Giordano affiégeoient Calvi: mais de Thermes ayant appris que Doria venoit avec fon armée, il leva le fiége, & jetta trois piéces de canon dans la mer, de peur que les Efpagnols ne s'en emparaffent; les nôtres les repêcherent

Retour de Montluc en France.

HENRI II. 1555.

dans la même année. Quelques jours après, Antoine Iscalin Adhemar Polin * baron de la Garde, qui avoit mis à couvert vingt-huit Galéres dans un Havre prochain, ayant appris l'arrivée de Doria, fut obligé de prendre le large & la route de Marseille. Pendant que Doria le poursuivoit inutilement, de Thermes, sans perdre de tems, profita de cette occasion, & se retira de Calvi sain & sauf. Il n'auroit pas manqué d'être fait prisonnier, si Doria ne s'étoit point amusé à courir après le baron de la Garde. Montluc, qui avoit averti de Thermes de ce danger, s'y précipita lui-même sans y penser. En effet ayant fait voile pour la France dans un tems nebuleux, il rencontra la flotte de Doria, qui venoit de poursuivre envain le baron de la Garde. Cependant par l'adresse du Capitaine qui commandoit sa Galére, & qui vira de bord, il évita l'ennemi, & sans aucun accident aborda peu après à Marseille, contre l'attente de tout le monde; car les uns croïoient qu'il étoit mort à Sienne, & les autres qu'il avoit été surpris en mer par Doria. De-là il prit la poste pour se rendre à la Cour, où le Roi lui fit présent du collier de l'Ordre *, en reconnoissance des services qu'il avoit rendus. C'étoit encore alors une marque d'honneur & de distinction reservée au merite, mais qui a été avilie, depuis que des gens sans merite & sans naissance l'ont obtenuë.

* ou Poulin.

* L'Ordre de S. Michel.

Guerre dans les Payis-Bas.

Cependant le traité de Paix, que proposoient les Anglois, embarrassoit beaucoup le Roi. Mais avant d'en parler, il est necessaire, ce me semble, de rapporter en peu de mots ce qui se passa avant ce tems-là en France & dans les Payis-Bas. Sur la fin de l'année précédente, le duc de Savoye, après la prise du Fort-Mesnil situé vis-à-vis d'Hedin, avoit fait marcher son armée au commencement de Novembre, & étoit venu attaquer sans succès S. Esprit de Reux, où Antoine de Bourbon duc de Vendôme, gouverneur de cette province, avoit envoyé Jacque de Savoye duc de Nemours, pour s'opposer aux efforts de l'ennemi: ce qu'il fit avec beaucoup de courage & d'activité. Enfin après avoir fatigué l'ennemi par ses frequentes courses, il se retira à Abbeville sans aucune perte. Pelous se distingua sur tous les autres Officiers dans cette expédition. De-là le duc de Savoye voulant faire paroître, qu'il étoit venu à boût en partie de ses desseins, vint à Pecquigny, où il fut

battu par le duc de Nemours, qui à son tour fut sûr le point d'être pris, voulant combattre avec trop de zele & de chaleur. Le duc de Vendôme étoit déjà à Amiens, où le duc de Savoye se rendit avec son armée qu'il rangea en bataille ; mais il en partit quelques jours après pour aller à Corbie. Comme l'on disoit par tout, qu'il avoit envie de passer la Somme à gué, le duc de Vendôme le suivit toûjours de l'autre côté de la riviere, dans le dessein de l'attaquer quand il passeroit. Mais comme on étoit déjà sur la fin de l'automne, & que les pluyes étoient abondantes, le duc de Savoye fut obligé de retourner sur ses pas. Ayant laissé dans le Fort du Mesnil vingt compagnies d'Allemands & d'Espagnols sous la conduite de Dais, qui avoit été quelque tems auparavant gouverneur d'Arras : ensuite il alla trouver l'Empereur à Bruxelles.

Après la prise de Dinant, le Roi envoya Bourdillon sur les frontieres de la Champagne, pour arrêter les désordres des payisans & les empêcher de piller. Ce capitaine reprit le château de Fument, dont les ennemis s'étoient emparez dans l'absence du Roi ; & qu'ils avoient presque ruiné. Il se rendit en même tems maître de quelques forteresses voisines, & mit nos troupes en sûreté : par sa présence il fit ensorte qu'on ne pût empécher de travailler aux fortifications de Mariembourg, de Roc-roi & de Maubert-fontaine. D'un autre côté Vaulusseau, qui commandoit une compagnie d'infanterie, ayant fait sortir d'Yvoy, où il y avoit une garnison, quelques canons de bois, semblables à ceux de fonte, obligea le château de Villemont à se rendre. Les ennemis étant venus quelques jours après à la charge, ils le reprirent, & taillerent en piéces les soldats que Vaulusseau y avoit laissez.

Entreprises du côté de l'Allemagne.

Dans le même tems François de Sepeaux de Vieille-ville, gouverneur de Metz, entreprit une affaire qui ne réüssit pas mieux. Les ennemis avoient fait bâtir un Fort entre la Moselle & la Meuse, sur le chemin qui conduit de Thionville à Metz, pour empêcher les courses de nos troupes, & on l'avoit nommé la mauvaise S, à cause de sa figure, & parce qu'il est situé entre deux rivieres. Vieille-ville y envoya beaucoup d'infanterie & de cavalerie avec quelques pieces de canon. Les ennemis ayant sçu son dessein, combattirent courageusement, & repousserent nos troupes, après avoir tué

HENRI II. 1555.

plusieurs de nos soldats. Enfin on eut bien de la peine à sauver le canon. Mazeres, qui commandoit avec une compagnie d'infanterie, de celles que le duc de Vendôme avoit, fut encore plus maltraité. En effet à son retour de Renty, où il étoit allé avec deux autres capitaines & cent quinze soldats d'élite, ne pouvant marcher fort vîte, à cause du butin que ses soldats portoient, il fut surpris par la garnison du Mesnil, & tué avec les deux autres capitaines.

Complot des Cordeliers de Metz, pour livrer la ville aux Impériaux.

On découvrit alors, que les Impériaux avoient gagné les Cordeliers de Metz, & que ces Religieux devoient leur livrer la ville. Ils avoient indiqué pour ce sujet le Chapitre général de leur Ordre à Metz, où tous ceux des autres couvents qui étoient nommez pour y assister, devoient se rendre; & sous ce prétexte, ils avoient projetté d'introduire dans la ville des soldats en habits de Religieux, & d'y faire entrer des tonneaux remplis d'armes, faisant entendre que c'étoit du vin pour la provision de ceux qui viendroient au Chapitre. Ensuite ceux de la garnison de Thionville devoient se présenter devant la ville, sçachant bien que nos troupes sortiroient pour les attaquer. On devoit dresser une embuscade pour favoriser cette expédition, & les soldats, que les Cordeliers auroient fait entrer dans la ville après la sortie de nos troupes, devoient s'emparer des portes, recevoir en même tems ceux qui seroient en embuscade & se joindre à eux, pour venir plus facilement à bout du reste de nos gens qu'on auroit laissés dans la ville. Un de nos soldats ayant remarqué qu'un Cordelier alloit voir très souvent les ennemis à Thionville, on le soupçonna de quelque dessein, & il fut arrêté. On l'appliqua à la question, où il avoua tout: exemple qui fait voir que la Religion sert souvent de voile aux plus lâches & aux plus noires trahisons. On le punit avec ses complices, & on leur fit souffrir des supplices proportionnez à leur crime. On condamna aussi à mort Anvoelle lieutenant du gouverneur de la citadelle d'Abbeville, atteint & convaincu de trahison & du crime de leze-Majesté: pour se venger d'une injure qu'il avoit reçûë, il avoit promis à Dais gouverneur du Mesnil, de lui livrer la citadelle, s'il lui mettoit son ennemi entre les mains. Mais le messager qui portoit ses lettres découvrit son dessein.

Au

Au commencement du printems, on publia dans les Pays-bas, que les Impériaux mettoient ſur pied une nombreuſe armée, proche le Câteau-Cambreſis, pour attaquer Mariembourg qu'on avoit pris l'année précédente. Le Roi qui étoit alors occupé à célébrer à Fontainebleau les nôces de Nicolas de Vaudemont, & de Jeanne de Savoye ſœur du duc de Nemours, envoya le maréchal de S. André en Picardie, dans l'abſence du duc de Vendôme qui en étoit gouverneur, & fit auſſi partir le duc de Nemours, le vidame de Chartres, le Rheingrave, avec une grande quantité de Nobleſſe, pour ravager le comté de S. Paul, perſuadé que c'étoit ce payis qui fourniſſoit des vivres au Ménil. Le Maréchal paſſa enſuite par l'Artois, & après avoir pillé les campagnes d'alentour, il feignit de ſe retirer. Mais ayant appris que les Eſpagnols s'étoient réfugiez dans le Câtelet avec les troupes du payis qu'on avoit levées, il changea ſa marche pendant la nuit, pour venir l'attaquer, & enfin, après en avoir eſcaladé les murs, il le prit. On traita les Eſpagnols avec douceur ; mais on n'épargna pas les autres ſoldats, à cauſe de la haine que les injures mutuelles excitoient entre ces peuples de la même frontiere. On mit la ville au pillage, & on ravagea toutes les terres voiſines, afin que l'ennemi, qui devoit y venir, n'y trouvât point de vivres.

Henri II. 1555.

Bourdillon, lieutenant du duc de Nevers, eut ordre alors d'aller ſur la frontiere de Champagne, avec René de Lorraine, duc d'Elbœuf, qui fut accompagné par Melchior des Prez-Montpeſat, Antoine de Cruſſol, François la Baume de Suſe, le Pelou, & par pluſieurs autres gentilhommes. Ainſi ayant raſſemblé les garniſons qui étoient diſperſées de tous côtez, malgré la grande quantité de neiges qu'il y avoit encore, ils firent tranſporter promptement dans Mariembourg des vivres, & les autres choſes néceſſaires. Tandis que les uns étoient occupez à faire couper du bois pour la proviſion de l'armée ; les autres marcherent à Chimay, que les ennemis avoient choiſi, comme un Fort capable de les favoriſer dans leurs courſes : nos ſoldats ayant trouvé cette place ſans défenſe, la brûlerent avec les autres villages qui étoient aux environs. La garniſon de Saultour ſcachant que les François n'avoient avec eux que de petits canons, demeura ferme & ne voulut pas ſe rendre, enſorte qu'ils furent obligez de s'en retourner auſſi-tôt.

HENRI II. 1555.

Les choses s'étant ainsi passées, on fit revenir les troupes de l'une & de l'autre frontiere, parce que le tems limité par les Anglois, pour le congrès qu'ils avoient proposé, approchoit. On fit une tréve pour en attendre l'événement. Le cardinal Poole, homme recommandable par sa naissance & encore plus par son érudition & sa piété, n'avoit rien épargné l'année précédente, pour engager les Princes à faire la paix. Ce fut lui qui porta la reine d'Angleterre, à solliciter vivement l'exécution de ce projet si utile à l'un & à l'autre parti, & si nécessaire à toute la Chrétienté.

Negociations pour la paix.

A la sollicitation de la reine Marie, l'Empereur fit assembler à Gravelines en Flandre, Jean de la Cerda duc de Medina-Celi, Charle comte de Lalain, Antoine Perrenot évêque d'Arras, qui avoit eu le sceau de l'Empire après la mort de son pere, Ulric Viglius seigneur de Swichem président du conseil secret, & Nicolas Braven président du conseil de Malines. Le Roi envoya pour le même sujet à Ardres, ville de son obéïssance, le connêtable de Montmorency, Charle cardinal de Lorraine, Charle de Marillac évêque de Vannes, Jean de Morvilliers évêque d'Orleans, & Claude de l'Aubespine secretaire d'Etat. Le cardinal Poole médiateur de cette paix vint aussi avec le comte d'Arondel, Guillaume Pajet, & Etienne Gardiner évêque de Wincester. Le Roi Edouard avoit fait mettre ce Prélat en prison, d'où Marie le fit sortir pour lui donner la charge de chancelier du Royaume. La Reine avoit choisi pour le lieu du congrès Marc, village situé entre Gravelines & Ardres, proche Calais qui appartenoit alors aux Anglois. Elle y fit environner de fossez & de remparts un endroit de cent pas en quarré; on éleva à chaque angle des pavillons de bois, couverts de toile en dehors, & tapissez en dedans, pour y recevoir seulement pendant le jour les Plénipotentiaires, qui se retiroient le soir chacun dans sa ville, les Impériaux à Gravelines, & les François à Ardres. Au milieu de cette place il y avoit une tente richement ornée, où l'on alloit de chaque logement par des galeries couvertes de toile, qui la joignoient en forme de croix. Les Plénipotentiaires de l'Empereur étoient dans le pavillon Septentrional du côté de Gravelines; ceux de France occupoient le pavillon du Midi du côté d'Ardres; le cardinal Poole étoit à l'Orient, & les Anglois vers l'Occident du côté de Calais.

Les Plénipotentiaires s'assemblerent pour la premiere fois le vingt-trois de Mai. Ce jour fut employé en complimens de la part des uns & des autres. Le lendemain les deux partis traiterent chacun en particulier avec Poole & les ministres Anglois, médiateurs de cette paix. Enfin le vingt-six de Mai, le Roi fit demander par ses Plénipotentiaires le Milanez & Ast, qu'il regardoit comme son ancien patrimoine; l'Empereur allégua qu'on avoit déjà traité de cette affaire, & ne voulut point qu'on en parlât. Les arbitres proposerent au Roi de donner Elisabeth [1] en mariage, à Charle fils de Philippe & petit-fils de l'Empereur, & de lui céder pour sa dot le droit qu'il prétendoit avoir sur le Milanez & sur Ast; à condition cependant que ces principautez suffiroient & que les parties en convien-droient. Les François répondirent, que pour faire la paix ils ne refuseroient pas d'accepter des propositions de mariage, & que le Roi étoit prêt de donner à sa fille une dot convenable; mais qu'il ne pouvoit consentir à se défaire du Milanez & d'Ast, qui étoient le patrimoine de ses enfans mâles. Nos Plénipotentiaires dirent enfin qu'ils ne doutoient pas qu'on ne fît le mariage de Charle avec Elisabeth, si on vouloit accorder au duc d'Orleans, second fils du Roi, la fille de Maximilien roi de Bohême, petite-fille de Ferdinand, avec l'Etat de Milan & d'Ast. Deux jours après les Espagnols dirent, que n'ayant point d'ordre pour accepter les conditions du mariage de Charle avec Elisabeth, que les Anglois avoient proposé, il étoit nécessaire d'en informer l'Empereur, si les François le jugeoient à propos. Quant au mariage du duc d'Orleans avec la fille du roi de Bohême, & la restitution du Milanez, ils répondirent qu'il étoit inutile de parler à l'Empereur de ce dernier article, puisque Sa Majesté Impériale avoit déjà fait cession de ce duché à Philippe son fils roi d'Angleterre. Enfin ils proposerent aux François de rendre au duc de Savoye ce qu'on lui avoit enlevé, & les villes qu'on avoit prises sur l'Empire dans cette derniere guerre. Après ces demandes, l'évêque d'Arras ayant dit qu'il n'étoit pas possible, selon lui, qu'on pût faire la paix, si le Roi ne rendoit tout ce qu'on lui demandoit, le connêtable de Montmorency repliqua, qu'on pourroit aisément s'accommoder, pourvû que chacun rendît aussi

[1] Fille de Henri II.

HENRI II. 1555.

ce qu'il retenoit. Il fit connoître en même tems que le Roi ne désirant rien tant que la paix, étoit entierement disposé à accepter ces propositions.

Le cardinal Poole voulant terminer cette affaire, dit qu'il étoit à propos pour le bien du Christianisme, de cimenter d'abord la paix par un double mariage; & de renvoyer à des arbitres choisis par les parties, tous les differends qui concernoient la restitution des places qu'on avoit prises pendant la guerre, puisque les uns & les autres ne pouvoient s'accorder. Les François accepterent cette proposition ; mais les Espagnols n'étant pas de cet avis, dirent que le choix des arbitres demanderoit trop de tems, & qu'on ne sçavoit pas les demandes qu'on pourroit faire de part & d'autre, puisqu'on n'avoit encore parlé jusqu'à present que de l'Etat de Milan & des Pays-bas. Enfin ils demanderent à la France ce qu'elle avoit enlevé au duc de Savoye dans le Piémont, aux Genois dans la Corse, au duc de Mantouë dans le Montferrat, avec la restitution de Metz, Toul & Verdun à l'Empereur. Le cardinal de Lorraine leur répondit, que le Roi s'étoit justement approprié ce qu'il avoit pris au duc de Savoye, comme lui appartenant du chef de son ayeule [1]. Quant aux Genois, il dit que le Roi ne vouloit pas restituer ce qu'on leur avoit pris dans la Corse, à moins qu'ils ne lui rendissent l'hommage qu'ils lui devoient, suivant l'ancien traité. Que pour le duc de Mantouë, il n'avoit aucun sujet de se plaindre; puisque sans blesser ses droits, on avoit seulement ôté aux ennemis les places qu'ils occupoient, pour mettre les provinces voisines en sûreté. On fit la même réponse touchant les villes de l'Empire. Le cardinal de Lorraine & l'évêque d'Arras ayant longtems conferé ensemble, les uns & les autres se retirerent.

Enfin le premier jour de Juin chacun s'étant assemblé, l'évêque de Wincester, qui avoit pris du tems pour penser aux moïens de conclure la paix, dit qu'il étoit à propos de faire le mariage de Charle avec Elizabeth à des conditions honnêtes; & de renvoyer à la décision du Concile [2] le differend

1. Louise de Savoye mere de François I.

2. La proposition de ce Ministre étoit absurde en elle-même, de vouloir renvoyer à la décision d'une assemblée Ecclésiastique, une affaire qui regardoit les intérêts temporels de tant de Princes : mais on n'en sentoit pas alors toute l'absurdité, ni les fâcheuses conséquences.

touchant les Payis-Bas, l'Etat de Milan & la Savoye; que dans cet intervalle les uns & les autres demeureroient en possession des lieux contestez, & que lorsque le duc de Savoye auroit épousé Marguerite sœur du Roi, Sa Majesté accorderoit à ce Prince la joüissance de ses biens; à condition cependant qu'elle auroit des Villes & de citadelles, où elle pourroit mettre des garnisons pour conserver son droit. Les François répondirent que le Roi consentiroit à ces propositions, mais qu'il étoit necessaire de laisser au Concile une entiere liberté de juger de tous les differends. Les Espagnols trouverent bon que l'on traitât du mariage, quoi qu'ils persistassent toûjours dans leurs demandes. Ils ne refusoient pas, disoient-ils, de s'en rapporter au Concile pour les differends des parties; mais ils doutoient que l'Empereur voulût consentir à ce qui seroit décidé au sujet de l'Etat de Milan, parce qu'il n'avoit jamais voulu en entendre parler. Les François repliquerent que le Roi ne rendroit pas ce qu'il avoit pris, si on ne mettoit en possession Henri[1] roi de Navarre, Ottavio Farnese, & les autres alliez de la France, de tout ce qu'on leur avoit enlevé. Les plenipotentiaires de l'Empereur donnerent quelque espérance pour le Mesnil, qu'on avoit commencé à fortifier vis-à-vis Hédin l'année précédente. Ils firent même entendre qu'ils laisseroient au Roi Mariembourg, & les trois autres villes[2] de l'Empire, que ce Prince possedoit dans la Lorraine; mais cela n'avoit rien de commun avec ce que le Roi demandoit. Tandis que le cardinal Poole travailloit avec si peu de succès, les Anglois & les François s'apperçurent bien que les ministres de l'Empereur amusoient le Roi, sous prétexte de ménager la paix: en effet les Imperiaux faisoient des préparatifs de guerre pour nous surprendre. Enfin nos Plenipotentiaires ayant remercié le cardinal Poole, & les ambassadeurs d'Angleterre de la part du Roi, ils se retirerent sans avoir rien terminé.

Jean-Pierre Caraffe est élu Pape sous le nom de Paul IV.

Le même jour que l'on commença cette conférence, Jean Pierre Caraffe fut élevé au souverain Pontificat, après de vives contestations dans le Conclave. Les Cardinaux de la faction de l'Empereur s'opposoient à cette élection; mais le crédit des Farneses, qui favorisoient Caraffe, l'emporta. Ce Pontife étoit fils de Jean-Antoine Caraffe comte de Montorio au royaume de Naples, qui avoit pour pere le comte Diomede

1 Henri d'Albret. 2 Metz, Toul & Verdun.

HENRI II. 1555.

de Matalon, d'une des plus illustres maisons de ce payis. Jean-Pierre Caraffe aima dès sa tendre jeunesse la vie tranquille, & s'appliqua entierement à l'étude. Il possedoit parfaitement les trois langues [1], & il étoit très versé dans la théologie, sur laquelle il regla sa vie & ses mœurs. Ayant demeuré quelque tems à Rome avec le cardinal Olivier Caraffe son cousin, Jule II. le nomma à l'évêché de Chieti (ou Theata) d'où les Théatins ont pris leur nom : ces Religieux suivent les mêmes regles, & vivent comme ceux qu'on a depuis appellé Jesuites [2], nom singulier, où plusieurs ont trouvé une espece d'orgueil. Nous parlerons plus au long dans la suite de cette célébre Societé.

Jean-Pierre Caraffe avoit été en qualité de Nonce à Naples, en Angleterre & en Espagne; Charle Quint lui donna l'évêché de Brindisi, qu'il refusa d'abord, qu'il accepta néanmoins, & qu'ensuite il quitta après en avoir été pourvû, pour se retirer sur le mont Pincio. Il passa quelques années dans une petite maison de ce lieu solitaire, retiré du monde, & débarassé de toutes les affaires. Il y établit une societé de Prêtres, qui firent les vœux de chasteté, de pauvreté & d'obéïssance dans la chapelle du Vatican. Après avoir été approuvés par Clement VIII. ils allerent trouver ce S. Evêque, & se joignirent à lui. Caïetano de Vicenze comte de Tiene, Boniface à Colle d'Alexandrie, & Paul Contigliario Romain, furent les premiers qui embrasserent cet état.

Paul III. [3] qui travailloit à assembler un Concile général, fit sortir Jean-Pierre Caraffe de sa solitude, & lui donna le chapeau de Cardinal en 1536. On parla differemment de son élévation; les uns le loüoient d'avoir quitté sa retraite & cette vie tranquille, pour se charger du soin des affaires temporelles; cette démarche le faisoit même passer pour un Saint. Les autres au contraire disoient, que c'étoit la legereté & l'ambition qui l'avoient excité à rentrer dans le monde. S'étant acquis, dans la dignité dont il étoit revêtu, une grande reputation, tant par ses bonnes mœurs, sa doctrine & son éloquence, que par la liberté avec laquelle il disoit ses sentimens, il

1 Le Latin, le Grec & l'Hebreu.

2 Ils sont à peu près habillés de même; mais ils n'ont ni les mêmes régles ni les mêmes occupations, ni le même esprit.

3. Alexandre Farnese.

conseilla au Souverain Pontife d'établir l'Inquisition, pour étouffer les héréſies qui ſe répandoient de jour en jour. Enfin lors qu'il fut élevé ſur la chaire de S. Pierre, il ſe fit nommer Paul IV. en mémoire du pape Paul III. à qui il avoit de ſi grandes obligations. Lorſqu'il eut été élu, quelqu'un lui ayant demandé comment il prétendoit vivre, & comment il vouloit qu'on élévât les enfans d'Alfonſe ſon frere, il répondit : Magnifiquement, & comme il convient à un grand Prince. Il reçut avec pompe & oſtentation la triple couronne que Jean du Bellay évêque d'Oſtie lui preſenta. Ainſi l'auſterité de ce Pape, qui donnoit lieu aux uns d'eſperer la réforme de la diſcipline Eccleſiaſtique, & qui la faiſoit appréhender aux autres, dégénéra bien-tôt en orguëil. Il y avoit eu dans Rome de grands déſordres, depuis la mort du dernier Pape juſqu'à l'élection de ſon ſucceſſeur. Il étoit arrivé entre autres une avanture bien tragique dans la famille des Maffées. Le 16 de Mai, un Seigneur de cette noble maiſon tua ſon frere avec ſa femme & ſes enfans. Ce fut avec beaucoup de peine que Guido-Baldo duc d'Urbin, qui avoit fait mettre des troupes dans toutes les ruës & les places, vint à bout de contenir le peuple emporté par une licence effrenée. De plus, quelque tems avant la mort de Marcel II. Hercule duc de Ferrare étoit venu à Rome, pour y soûtenir le cardinal ſon frere.

Les Allemands & les Eſpagnols s'emparent de Sienne.

Après la priſe de Sienne, on y fit entrer ſept compagnies d'Allemands & ſix d'Eſpagnols, avec un grand nombre de vivres. Le marquis de Marignan s'étant retiré pour aller à Peſcaro, Côme envoya à Sienne Agnolo Nicolini, qu'il chargea du ſoin de regler la République, à cauſe de la connoiſſance que ce Capitaine avoit des affaires de cette ville, & parce que François de Tolede n'avoit pas voulu accepter cet emploi, ſans un ordre particulier de l'Empereur. On choiſit donc vingt hommes très ennemis des François, & on leur confia l'adminiſtration de la République. Les Imperiaux furent chargés de tout ce qui concernoit la guerre. Enfin il fut réſolu que ce réglement ſubſiſteroit juſqu'à ce que l'Empereur en diſpoſât autrement. On déſarma tous les Citoïens ; & comme les Siennois étoient ſuſpects au duc de Florence, qui ſe défioit d'eux à cauſe de la proximité de Montalcino, où Mario Bandini, Jerôme Spannochi, Jules Vieri, Ambroiſe

Henri II. 1555.

Nuti, Zucantini, & Landucci s'étoient retirés, on leur ordonna de porter leurs armes à San-Dominico, qui tenoit lieu de citadelle. Ils furent vivement touchés de cet ordre, & murmurerent beaucoup de ce qu'on leur ôtoit encore leurs armes, après leur avoir ravi leur liberté. On introduisit dans la ville trois compagnies d'Allemands, & deux autres de cavallerie. Santafiore, qui avoit le commandement des troupes, n'épargna rien pour gagner l'affection des citoïens, qui restoient dans la ville. Il fit réparer les reservoirs des fontaines, les acqueducs, & les tuyaux qui fournissoient de l'eau aux Siennois, & que les Florentins avoient coupés pendant le siége. Mais toutes ses peines furent inutiles : les Citoïens ne pouvoient se resoudre à supporter le joug de Côme, non plus que celui de l'Empereur. Ceux qui étoient en état de porter les armes abandonnoient la ville ; les uns se retiroient à Montalcino, & les autres, qui aimoient une vie tranquille, alloient à Orvieto & à Rome.

Differentes expeditions en Italie.

Après ces mouvemens on tint Conseil, & on proposa d'attaquer Portercole, d'où l'on avoit envie de chasser nos troupes, pour mettre par-là la Toscane en sûreté contre les François. Car Côme étoit persuadé que tant qu'ils seroient maîtres de cette place, ils pourroient aisément fortifier par de bonnes garnisons, & munir de vivres, les villes & les Forts qu'ils avoient dans la Toscane. Comme ils avoient les principales places de la Corse, il n'étoit pas difficile d'envoyer en tout tems du secours de Provence, & de le faire passer en Toscane : il ne falloit pour cela que peu de vaisseaux. Le marquis de Marignan n'étoit pas de cet avis. Il trouvoit l'entreprise très perilleuse ; soit qu'il aimât mieux continuer la guerre que de la finir ; soit que n'augurant pas bien de ce siége, il craignît de perdre devant cette petite place, la gloire qu'il s'étoit acquise par la prise de Sienne. Enfin le duc de Florence l'emporta sur lui : on mit une bonne garnison dans cette ville, & aussi-tôt Chiapino Vitelli, avec environ cinq mille hommes Allemands & Espagnols, & le reste de la cavalerie prit le chemin de Pienza, que nos troupes occupoient. Côme avoit envoyé devant Jean Pazzaglia de Pistoye, homme habile dans l'art de fortifier les places, & Alfani, qui n'étoit pas moins versé dans ce qui concerne l'artillerie. Ils allerent

donc

donc d'Orbitello à Portercole, & après avoir éxactement éxaminé les fortifications que nos gens y avoient faites, ils assurerent qu'on pouvoit aisément prendre cette place. Ce rapport encouragea encore plus le duc de Florence dans l'exécution de son entreprise. Pienza se rendit à l'approche du canon: on en donna le gouvernement à Jacques Pucci, & on y mit une garnison. San-Chirico fut pris aussi avec quelques places voisines. De-là les soldats ayant eu ordre de porter avec eux des vivres pour quatre jours, Vitelli fit des courses vers Montalcino & Grossetto. Enfin ayant changé de route, il se rendit devant Portercole, après avoir pris Campiglia, où étoit Metello d'Orvieto avec cent hommes d'infanterie. L'armée se retrancha sur des collines qui commandent la ville. En même tems on débarqua le canon que Côme avoit envoyé: il étoit conduit par André Doria, qui à son retour de Corse, où il avoit eu d'heureux succès, avoit abordé à San-Stephano. Le marquis de Marignan, à la priere du duc de Florence, vint joindre l'armée sur la fin de Mai.

HENRI II. 1555.

Siége de Portercole défendu par Strozzi.

Strozzi étoit descendu quelques jours auparavant sur la côte maritime de Portercole, & s'étoit enfermé dans la citadelle, craignant pour cette place & pour Grossetto: mais les prisonniers Espagnols lui ayant découvert le dessein des ennemis, qui avoient envoyé de gens habiles pour reconnoître la place & les fortifications, il entreprit de faire faire de nouveaux ouvrages devant les bastions qu'on avoit déjà construits. Le duc de Florence d'un autre côté craignant que le soldat ne manquât de vivres, la campagne ayant été toute ravagée, en fit apporter une grande quantité de Livourne à Orbitello, pour les faire aisément passer dans le camp, par Montepulciano, Lucignano & Arezzo. Il assembla aussi un grand nombre de pionniers.

La citadelle est située sur une colline escarpée, qui est audessus du Port: le pié de cette colline s'éleve peu à peu, & forme d'autres collines inégales & continuës, jusqu'au mont Argentaro, qui s'étend jusqu'à la mer de Toscane, & qui commande le Port & la citadelle. Nos gens avoient élevé des Forts sur ces collines, pour défendre la Citadelle & le Port qui est au-dessous. Le principal Fort étoit vers l'Occident, & se nommoit le Boulevard du Vautour [1]; le second

[1] En Italien *Avoltoio*.

HENRI II. 1555.

étoit au Septentrion, & on l'appelloit le Boulevard de l'Autour[1]; le troisiéme nommé S. Hippolyte couvroit les deux autres. De distance en distance on avoit mis des soldats sur ces collines & dans des lieux avantageux, pour empêcher l'ennemi de passer. Mais celui qui donna ce conseil, ne fit pas attention qu'en separant ainsi les troupes, il divisoit les forces qui avoient besoin d'être reünies pour soûtenir les efforts de l'ennemi. Le nombre de ceux qu'on avoit distribués de cette maniere montoit à mille hommes d'infanterie; les uns étoient François, les autres Italiens & une partie Suisses. Pour empêcher les Galéres ennemies d'approcher, on avoit construit à l'entrée du Port une levée sur une petite hauteur qui s'avance dans la mer, & on y avoit posté des soldats. Le marquis de Marignan attaqua d'abord le Fort S. Hippolyte, parce que l'ayant pris, il pouvoit aisément dresser son canon sur un monticule, & le braquer contre les Forts du Vautour & de l'Autour; il pouvoit aussi voir de-là la Citadelle & le Port que Strozzi avoit fait fortifier d'un nouveau bastion. Vitelli s'étant approché pendant la nuit avec quinze cens hommes, Allemands & Espagnols, sans faire aucun bruit, se logea à deux milles près de-là. Un peu avant le lever du soleil il attaqua cet endroit, dont les fortifications n'étoient pas encore achevées; il le prit aisément, & en chassa nos troupes. Il fit ensuite transporter facilement le canon, qu'il approcha des autres Forts & même de la Citadelle. Deux jours après, Vitelli repoussa nos soldats de l'Islot d'Ercole[2], qui bouche l'entrée du Port; en sorte que la flotte de Doria pouvoit aborder plus près, & ôtoit la liberté à nos vaisseaux de sortir, pour aller dans l'isle de Corse & à Civita-Vecchia chercher les vivres, dont on avoit besoin.

Bentivoglio ayant tiré des soldats de Chiusi & de quelques places voisines, sortit de Montalcino, & vint ravager les campagnes de Foliano & de Montepulciano, pour obliger l'ennemi à lever le siége. Le duc de Florence étant en sûreté par derriere, fit venir les garnisons de Sienne, de Pienza, de Cortone & d'Arezzo, pour s'opposer aux courses des François, qui enlevoient les blés prêts à être moissonnez, & les enlever à leur tour. On mit ces troupes sous la conduite de

1 En Italien *Stronco*.

2 En Italien, *Isolotto d'Ercole*.

Louis Martinengo, qui étoit alors au ſervice du duc de Florence. Cependant le canon continuoit de battre Portercole ; & particulierement le Fort de l'Autour, qui étoit plus élevé que les autres. Les Italiens & les Eſpagnols livrerent un rude aſſaut, où Vitelli ſe ſignala par ſon grand courage ; il ſembla avoir oublié dans la chaleur du combat, qu'il étoit Capitaine, & on l'eut pris pour le ſoldat le plus déterminé. L'ennemi fut néanmoins repouſſé avec beaucoup de perte : nous perdimes auſſi un grand nombre de ſoldats. Alexandre de Terni, qui avoit été fait priſonnier l'année précédente à Monte-Catini, fut bleſſé d'un coup de canon & laiſſé à demi-mort. Cet accident découragea nos troupes. Alors Strozzi ſe défiant du ſuccès, & voyant qu'il n'avoit pas réüſſi comme il s'en étoit flatté, abandonna la ville la nuit ſuivante avec Montauto [1] & Flaminio des Urſins. Il y laiſſa, pour y commander en ſa place, Chriſtophle de la Chapelle-aux-Urſins, & profita d'un vent favorable pour ſe rendre à Civita-Vecchia ; d'où il ſe tranſporta quelques jours après à Montalto, ville de la dépendance des Farneſes, ne ſe croyant point en ſûreté dans une place de l'Etat du Pape.

Départ de Strozzi.

Le marquis de Marignan ayant appris le départ de Strozzi, en preſſa plus vivement le ſiége ; il ſçavoit que la garniſon abandonnée par ce grand Capitaine avoit perdu courage ; il jugeoit d'ailleurs qu'il falloit neceſſairement prévenir l'armée navale du Turc, qui étoit déjà ſur les côtes de la Calabre. On recommença donc à battre le Fort de l'Autour avec plus de violence. Nos troupes, qui d'abord ſe défendirent bien, prirent l'épouvante, abandonnerent le Fort, & ſe retirerent en déſordre. Il y en eut beaucoup de tuez, & un grand nombre furent faits priſonniers. Le marquis de Marignan attaqua enſuite le Fort du Vautour : l'ayant battu d'un côté & eſcaladé de l'autre, il s'en rendit aiſément le maître, nos ſoldats ayant pris auſſi-tôt la fuite. Comme le Fort joignoit la muraille de la ville, qui étoit très foible en cet endroit, le Marquis fit avancer le canon. La muraille fut bien-tôt abattuë : le ſoldat entra auſſi-tôt dans la place, & ſe jetta ſur les habitans, qui furent maſſacrez au nombre de quatre cens, hommes, femmes & enfans. La garniſon fut repouſſée & contrainte de ſe

Priſe de Portercole par le marquis de Marignan.

1 Quelques-uns l'appellent Montacuto.

HENRI II.
1555.

refugier dans la Citadelle : ils se rendirent ensuite sans capituler, & à discretion, malgré l'opposition de la Chapelle-aux-Ursins, & sans avoir égard aux prieres des Bannis de Florence, qui les conjuroient de ne les pas abandonner ainsi à la merci du vainqueur. On fit prisonniers Louis de Nobili, grand Capitaine & ami de Strozzi, P. Paul Tosinghi, Goro de Fucecchio, Camille Martinengo & Alexandre Salviati, fils de Pierre. On conduisit ce dernier à Florence, où il eut la tête tranchée par l'ordre de Côme. On prit aussi Ottobon de Fiesque complice de la conspiration de Genes[1], & frere de Louis de Fiesque : il fut mis entre les mains d'André Doria, pour venger la mort de Jannetin son parent, & on lui permit de faire souffrir à ce Seigneur tous les supplices qu'il jugeroit à propos. Doria le fit coudre dans un sac, comme un parricide, & jetter ensuite dans la mer. Ceux qui ont écrit la vie d'André Doria ont passé sous silence cette action indigne de sa vertu & de son âge ; persuadés sans doute que c'étoit la seule chose qu'on pût reprocher à ce Capitaine sage & moderé, qu'ils ont peint comme un parfait Heros digne de l'immortalité. Le 24 de Juin on exerça une cruauté pareille & encore moins excusable sur Leon Strozzi, qui avoit été tué quelque tems avant à Scarlino. Son corps ayant été trouvé dans cette place, on le jetta de la même maniere dans la mer. Après la prise de Portercole, Doria partit pour aller attaquer l'armée navale des Turcs. Il conseilla aux Genois d'abbatre les murailles de San-Fiorenzo, afin que la république fût déchargée de la dépense qu'on étoit obligé de faire, pour réparer & garder cette place. Ils suivirent cette idée, & Jean Doria l'exécuta dans la suite.

Action indigne d'André Doria.

Par la prise de Portercole, les affaires des François commencerent à aller fort mal dans la Toscane, où nos troupes ne pouvoient plus se rendre par mer. Brissac se maintenoit toûjours dans le Piémont par sa vigilance & son courage. Afin de ne point tomber entre les mains de l'ennemi, qui sous prétexte de parler de paix auroit pu le surprendre, il avoit fait provision de toutes les choses necessaires pour la guerre. Le 10 de Juin il sortit de Casal, avec son armée composée de dix-sept compagnies Françoises, que commandoit

1 Voyez le commencement du Livre III.

François de Gouffier seigneur de Bonnivet, de huit d'Allemands, de six de Suisses, de douze cornettes de cavalerie, & de deux de chevaux-legers, qu'on avoit mises sous la conduite de Henri de Montmorenci-Damville: la cornette même de Damville les accompagnoit avec celle de François Bernardin, celle de Jean Gontaud de Biron, & une partie de celle de la Motte Gondrin. Quatre pieces de canon suivoient l'armée, avec deux grandes coulevrines. On campa le même jour à cinq cens pas de Pomaro. Damville, la Motte Gondrin, Bernardin, Briquemault, & de Gordes, s'approcherent de Valenza: les ennemis sçachant leur marche, se tenoient en embuscade dans un bois, avec trois pieces de campagne, pour les surprendre. Mais l'infanterie étant fatiguée, on trouva qu'il étoit dangereux d'avancer plus loin, à cause de plusieurs postes que l'ennemi occupoit, & on se répandit à droite & à gauche. Le lendemain on attaqua Pomaro; & à peine eut-on tiré environ cent coups de canon, que la garnison composée de cent trente hommes se rendit avec la place.

Ensuite on fit avancer les troupes du côté de Valenza, & on envoya d'abord Damville avec les chevaux-legers, parce qu'il falloit passer par des défilez & des vignobles. Terrides & Grimor eurent ordre de le suivre, avec une partie de la cavalerie, & bien-tôt aprés Bonnivet partit avec l'infanterie. Brissac conduisoit l'arriere-garde, avec les Allemands & les Suisses, à qui on avoit confié la garde du canon. La garnison de la ville & les troupes qui étoient sur les bords du Pô, ayant appris notre arrivée, s'avancerent en ordre de bataille avec quatre pieces de canon. Les batteries tirerent de part & d'autre: mais les ennemis dispersez de tous côtez, escarmouchant au lieu de combattre, ne souffroient pas beaucoup des décharges que nous faisions. Damville eut ordre de donner sur eux avec trente maîtres. Les ennemis ne pouvant soutenir cette attaque, séparez les uns des autres, se rassemblerent: le combat devint très-animé à l'arrivée de Terrides & de Grimor. Cependant les ennemis furent repoussez jusqu'à leur retranchement: deux de nos Officiers, Jacque d'Angennes seigneur de Ramboüillet, & la Salle, furent blessez. Nos soldats par leur courage & leur valeur délivrerent des mains de l'ennemi

HENRI II. 1555.

les lieutenans de Biron & de Bouthieres qui avoient été faits prisonniers. Lorsque les ennemis eurent rassemblé toutes leurs troupes, on commença à tirer le canon : alors leur infanterie se retira dans la place, & leur cavalerie fut obligée de gagner un endroit entre la ville & un monastere situé un peu plus bas. Tandis que nos soldats les poursuivoient, il s'éleva un nuage de poussiere, qui de loin paroissoit annoncer l'arrivée d'un corps de cavalerie. Damville courut aussi-tôt de ce côté-là ; les ennemis ne refuserent pas d'abord le combat : mais dès qu'ils furent proche de Valenza, ayant rencontré quelques mousquetaires Espagnols, ils passerent au milieu d'eux, & par une conversion subite, ils éviterent notre rencontre, & entrerent dans la ville.

Une grande poussiere s'étant alors élevée & répanduë de tous côtez, on cessa de se voir & de combattre avec la même ardeur. Cependant notre armée demeura maîtresse du champ de bataille ; mais comme il étoit situé entre la ville & le Pô, & que l'on n'y pouvoit pas camper commodément, on se retira plus loin environ à une portée de canon. La garnison de la place étant plus nombreuse que l'armée de Brissac, ce Général prit la route de San-Salvatore, à cinq mille d'Alexandrie, aux extrémitez du Montferrat. Cette ville se rendit, après avoir souffert près de trois cens coups de canon. Les soldats de la garnison sortirent, vie sauve, avec leurs épées, mais sans enseignes. Brissac s'étant rendu maître d'une grande partie des places voisines, & voyant qu'on ne pouvoit espérer de tréve, les fit toutes raser, afin que l'ennemi ne pût s'en servir. On assiégoit aussi dans le même temps Vulpiano : mais on ne le pressoit pas vivement, parce qu'on sçavoit que les vivres y manquoient. Nos troupes avoient fait une levée du côté de la Doire, où deux rivieres du même nom descendant des Alpes dans la plaine, ferment de l'Orient à l'Occident cette contrée, qu'on nomme le Canavese. L'une s'appelle la Doire Baltea, ou la grande Doire, & se décharge dans le Pô, auprès de Cresccentino ; l'autre, la petite Doire, ou Doriete : celle-ci, après avoir passé par Suse, va se perdre dans le Pô, un peu au-dessous de Turin ; elle a sa source auprès de celle de la Durance, qui prenant son cours du côté du couchant, va se jetter dans le Rhône. Toutes ces rivieres embarassoient beaucoup l'ennemi, & l'empêchoient de porter aisément du secours aux assiégez.

Ferdinand de Gonzague ayant été dépoüillé de l'adminiſtration des affaires, Philippe d'Autriche roi d'Angleterre avoit donné le commandement abſolu des armes en Italie à Ferdinand Alvarez de Tolede duc d'Albe, qui arriva en poſte à Milan, le douze de Juin. Pluſieurs écrivains rapportent que Ruy Gomez de Silva, premier gentilhomme de la chambre, étant en faveur auprès de Philippe, lui fit donner cet emploi, pour l'éloigner, craignant que ce Duc naturellement ſuperbe & ambitieux ne portât préjudice à l'Etat, ou à ſes propres affaires. Silva faiſoit en même tems ſes efforts pour appeller auprès du Roi Gonzague dont l'eſprit lui paroiſſoit plus traitable : mais celui-ci qui étoit alors à la cour de l'Empereur, ſollicitoit vivement ſon retour en Italie. Malgré les lettres obligeantes que Philippe lui ecrivoit, & l'eſperance que lui donnoit Silva, il ne put digérer ce qui venoit de ſe paſſer à ſon ſujet, & ayant plus d'égard à ſon honneur qu'à leurs avis, il demanda inſtamment qu'on examinât ſa cauſe, & qu'on fît réflexion que ſa réputation y étoit intereſſée. Enfin après d'exactes informations ſur ce ſujet, l'Empereur déclara Gonzague innocent de tous les crimes qu'on lui imputoit, & prononça que tout ce qu'on avoit publié contre ce Seigneur, étoit vain & faux, & qu'on devoit punir rigoureuſement ſes accuſateurs. L'Empereur ordonna auſſi qu'on le remboursât de l'argent qu'il avoit emprunté, pour fournir aux frais de la guerre de Parme & du Piémont, & que de plus on lui payât la ſomme de trente mille écus d'or. Il fut décidé encore, qu'en reconnoiſſance des ſervices qu'il avoit rendus pendant la guerre & durant la paix, on lui donneroit le Val de San-Severino dans le Royaume de Naples, avec ſix mille écus d'or de revenu, & une penſion de trente mille livres. L'Empereur voulut auſſi honorer André fils de Gonzague de l'ordre d'Alcantara, avec trois mille écus d'or de penſion. Enfin l'Empereur couronna tous ces bienfaits en ajoûtant le titre de Préſident à la dignité de conſeiller du Conſeil Aulique, dont ce Général étoit revêtu. Tout ceci ſe paſſa à Bruxelles le dix du même mois. Cette déclaration étant ſignée de l'Empereur & ſcellée de ſon ſceau, on la mit entre les mains de François Eraſſo premier Secretaire, pour la porter à Gonzague. Silva, qui étoit alors à la Cour de l'Empereur, fit tous ſes efforts pour engager

Conduite de l'Empereur & de Philippe à l'égard de Ferdinand de Gonzague.

HENRI II. 1555.

ce feigneur à acquiefcer au jugement de l'Empereur & à témoigner qu'il étoit fatisfait pour le prefent : mais Gonzague bien loin de fuivre fes confeils, redemanda fa premiere charge, ou fi on aimoit mieux, le gouvernement des Pays-bas. Enfin après avoit fait plufieurs voyages en Flandre & en Angleterre, l'Empereur & Philippe perfiftant toûjours dans les mêmes réfolutions, il prit congé de leurs Majeftez, & fe retira en Italie, très-peu fatisfait, pour y vivre en fimple particulier.

Gonzague fe retire mal-content.

Le duc d'Albe fuccede à Gonzague.

Cependant le duc d'Albe étant arrivé en Italie, fit affembler une nombreufe armée à Riva-rotta, fituée dans le Milanez, & tint Confeil avec les chefs, pour faire lever le fiége de Vulpiano. Il avoit avec lui trente mille hommes d'infanterie, Allemands, Italiens & Efpagnols, près de fix mille chevaux, & vingt-cinq pieces de canon de tout calibre. Il fe préfenta d'abord de grandes difficultez, que Céfar Maggi fçut bien-tôt applanir par fes avis judicieux. Il fit voir qu'on pouvoit aifément renverfer avec deux canons la levée que nos troupes avoient faite fur le bord de la Dorie, où enfuite l'armée pafferoit fans aucun danger : il ajoûta qu'il falloit y porter des vivres, avec des pontons pour traverfer les deux rivieres, lorfqu'on voudroit aller & venir. Les Généraux ennemis étant partis pour Saluggia, envoyerent le marquis de Pefcaire avec Dom Garcie de Tolede, pour exécuter le deffein de Maggi. Mais Briffac, fans attendre leur arrivée, abbandonna le fiége, & nos troupes qui étoient en petit nombre fur la levée, fe retirerent le 23 de Juillet, & laifferent entrer librement l'ennemi dans la ville, où pendant deux jours on fit venir beaucoup de vivres fur la fin du même mois. Dans le même tems le comte de la Trinité fortit de Valfenera, avec quatre cens chevaux & cinq cens hommes d'infanterie, pour ravager le payis que nous occupions : notre cavallerie le furprit ; il fut battu & mis en fuite avec fon détachement, & perdit un grand nombre de fes foldats. Nos troupes furent extrêmement irritées de l'action cruelle du duc d'Albe, qui fous prétexte d'aller affiéger Cafal, s'étoit emparé de Fraffineto fur le Pô, & avoit fait pendre le Gouverneur, paffer au fil de l'épée tous les Italiens, & envoyé tous les François aux galéres.

Vulpiano

Vulpiano étant rempli de troupes & de vivres, le duc d'Albe passa avec son armée la Dorie Baltique sur des pontons, & ayant pris son chemin par Livourne, il vint camper devant Santia, que Brissac avoit commencé à fortifier, & où Bonnivet & Louis de Birague s'étoient enfermés avec deux mille François & deux compagnies d'Allemands, que commandoit le comte de Rocquendorf. Theodore Bedaine en avoit aussi deux d'Italiens & cent chevaux Albanois. Le duc d'Albe s'étoit imaginé, qu'à la nouvelle de son arrivée, nos soldats feroient sortir le canon, & abandonneroient la ville. Maggi connoissant la prudence & la valeur de Louis de Birague & de Bonnivet colonel de l'infanterie Françoise, dit qu'il n'étoit pas vrai-semblable que ces deux grands Capitaines fussent venus dans cette place, pour en sortir honteusement au premier bruit de l'arrivée de l'ennemi; qu'ainsi il étoit plus à propos d'attaquer Masino, ou Ivrée, qu'on prendroit plus facilement. Le discours de Maggi ne changea pas la resolution du duc d'Albe. A son arrivée la garnison de Santia vint fondre sur lui, & combattit avec tant de chaleur, que Raymond de Cardone général de l'artillerie ne put presque soûtenir leur effort, & eut beaucoup de peine à conserver son canon. Il fut blessé avec Alexandre de Carpegne : ensuite on dressa les batteries vis-à-vis la muraille, entre les bastions de Bonnivet & de Damville, qu'on appelloit ainsi du nom des chefs qui les commandoient. Les décharges qu'on y fit furent presque inutiles, parce que Maggi & Cardone ne s'accordoient pas entr'eux. Les ennemis battirent la place pendant quinze jours sans succès, & tirerent envain deux mille huit cens coups de canon, sans pouvoir seulement venir à bout de gagner la contrescarpe. Bonnivet emporté par la chaleur du combat, & couvert d'un bouclier, sauta sur le bastion qui portoit son nom, pour considerer l'ennemi, & y resta longtems malgré la grêle de mousqueterie qu'on tiroit sur lui de tous côtez. Nos soldats ne purent le résoudre à quitter cet endroit qu'avec peine.

HENRI II. 1555.

Santia assiegé par le duc d'Albe.

Ce siége faisant par tout beaucoup de bruit, le Roi envoya du secours, persuadé qu'on en viendroit bien-tôt à un combat. Le duc d'Albe ayant appris cette nouvelle, leva le siége, & se retira à Verceil avec son armée en désordre & fort

Henri II. 1555.

diminuée. Il prit en chemin San-Martino, & Gabiano, qu'il fit fortifier. Ces villes n'étoient pas éloignées de Cafal, qu'il tâcha vainement de furprendre le 27 d'Août. Pour venir à bout de fon deffein, il avoit introduit dans la maifon d'une certaine veuve quelques Efpagnols, qui devoient égorger la garde pendant la nuit, & faire entrer l'ennemi dans la place. Mais cette entreprife ne réuffit point. Les lettres où le jour & le fignal étoient marqués, & qu'une pauvre femme portoit dans un panier rempli d'herbes, furent interceptées le même jour. Nos foldats voulurent efcalader Aft; mais les échelles étant trop courtes, ils ne purent en venir à bout.

Tous les projets du duc d'Albe eurent peu de fuccès, & on fe moqua de la préfomption & de la vanité de ce Général, qui s'étoit vanté de reduire en vingt jours tout le Piémont.

Les François affiégent Vulpiano.

Cependant les François ayant repris courage, refolurent d'attaquer Vulpiano, qui leur nuifoit beaucoup, étant fitué au milieu des villes de la dépendance du Roi: nous efperions tirer de grands avantages de la prife de cette place. Le rapport d'un medecin, qui apprit à Briffac qu'il y avoit plus de quatre cens foldats de la garnifon malades, augmenta encore l'ardeur de nos troupes pour ce fiége. Il n'y avoit dans Vulpiano que cinq compagnies d'infanterie, compofées d'Italiens, d'Allemands & de bourgeois, & quatre cens chevaux, avec la cornette de Céfar Maggi. Ce Capitaine, qui commandoit dans la place, étoit allé trouver le duc d'Albe, pour le preffer d'envoyer du fecours aux affiégez, & lui faire entendre que cela étoit aifé, s'il vouloit faire avancer fes troupes jufqu'à Gaffeno, où pouvant paffer la riviere à gué, elles obligeroient même notre armée à lever le fiége.

Sur la fin d'Août, on affembla toutes nos troupes à San-Balegno, fous la conduite de Claude de Lorraine duc d'Aumale. Il y avoit vingt-deux compagnies Françoifes, huit d'Allemands, fept de Suiffes, quinze de gendarmes & neuf de chevaux-legers. Ces troupes, comme le rapporte Montluc, compofoient une armée de fix mille hommes d'infanterie, de mille gendarmes, & de douze cens chevaux-legers. Outre le duc d'Aumale, & Briffac, il y avoit à ce fiége plufieurs des chevaliers de l'Ordre du Roi, comme le duc d'Enghien, le prince de Condé fon frere, Jacque de Savoye duc de Nemours,

François de Gouffier seigneur de Bonnivet, François de Vendôme vidame de Chartres, Jean Grongnet seigneur de Vassé, Artus de Cossé de Gonnor frere de Brissac, Louis Birague & Blaise de Montluc, qui y vint le dernier. Il s'y trouva aussi un grand nombre de Gentilshommes distingués, qui étoient partis de France pour se rendre promptement en Italie, au bruit de la bataille qu'on y devoit livrer. Tout le monde étant donc assemblé, on disposa l'infanterie de façon, qu'elle investissoit de trois côtez la ville & la citadelle. On avoit mis les Suisses du côté du Pô, & les Allemands entre Vulpiano & Lini; les François étoient auprès du grand bastion de la citadelle. Le duc d'Aumale, le duc d'Enghien, le prince de Condé, le duc de Nemours, & les autres Seigneurs, se tenoient à mille pas de la place vers San-Balegno. Damville, qui commandoit les chevaux-legers, étoit à Montanaro, éloigné de deux milles pas de la ville, avec deux cens gendarmes & quatre compagnies Italiennes, qu'on avoit envoyées en cet endroit, pour arrêter au passage de la Doire ceux qui venoient de Trin & de Crescentin. Roch Châtaigner-Rochepozay gardoit les gués de Brandici. Emanuel de Luna que le duc d'Albe avoit envoyé avec six cens Mousquetaires Espagnols & Italiens, pour porter du secours aux assiégez, étant arrivé à Ponte-Stura, & ayant passé le Pô pendant la nuit avec ses troupes, fut surpris par Rochepozay, qui tailla en piéces son détachement; en sorte que Luna ne put entrer dans la ville qu'avec quatre-vingt soldats qui lui restoient.

HENRI II. 1555.

Nos troupes, en poursuivant l'ennemi, s'emparerent d'une levée défenduë par un fossé entre la citadelle & le bastion: ensuite on dressa trois batteries; la premiere qui étoit de cinq pieces de canon, battoit le grand bastion de la citadelle. Montluc qui avoit été reconnoître la place avec d'Aumale & Feuquieres, non sans courir beaucoup de danger, fit placer l'autre batterie entre la ville & la citadelle, & la troisiéme du côté où l'on avoit posté les Suisses. Ces deux dernieres batteries étoient de quatre canons seulement. Deux jours avant qu'on ouvrît la tranchée devant le bastion qui couvroit le château, le baron de Chepi Mestre de Camp, ayant mis une chemise blanche par dessus ses habits, se glissa avec quelques soldats dans le fossé de la ville; & après avoir chassé ceux qui le

gardoient, il s'empara des Forts qui le défendoient de côté & d'autre. Tandis qu'on battoit le grand baſtion, on travailloit à miner trois differens endroits. Le feu ayant duré neuf jours & autant de nuits, on ſe prépara à mettre le feu aux mines & à monter à l'aſſaut. Le duc d'Enghien & le prince de Condé s'y trouverent avec le duc de Nemours, Bonnivet, Louis de la Trimoüille, Gilbert de Levi-Vantadour, d'Urfé, Guy Daillon comte du Lude, Caumont-Lauſun, Claude de la Chaſtre, Jean de Chourſes-Malicorne, & Vivone ſeigneur de la Châtaigneraye. La mine ayant fait ſauter une partie du baſtion, les ennemis perdirent pluſieurs ſoldats. Les nôtres auſſi-tôt s'emparerent de cette fortification, & tuerent un grand nombre des ennemis, à qui la garniſon avoit fermé les portes de la citadelle, de peur que nos ſoldats, mêlez avec eux, n'y entraſſent. Céſar de Tolede, neveu du duc d'Albe, (1) perdit la vie dans ce combat, où ſe ſignalerent le duc d'Enghien, le prince de Condé, le duc de Nemours, & pluſieurs autres Seigneurs qui affronterent les plus grands dangers. Sigiſmond de Gonzague, & Lazaro capitaine des gardes du duc d'Albe, y furent pris. Nos troupes n'eurent pas le même avantage de l'autre côté de la ville, parce qu'il falloit deſcendre avec des échelles dans le foſſé, & monter enſuite ſur la muraille. Après un combat ſanglant, l'ennemi les repouſſa, & ils furent contraints de ſe retirer, au milieu d'une grêle de coups de pierres & de mouſquets, & à travers le feu de l'artillerie. Pluſieurs y périrent. D'Eſtouteville comte de Creance reçut à la tête un coup de pierre, dont il mourut bien-tôt après. Cet accident diminua un peu la joïe qu'avoit cauſé l'avantage que nous avions remporté. Cependant le duc d'Aumale fit placer, par l'avis de Montluc, deux canons ſur le baſtion, d'où l'on pouvoit battre la citadelle. Mais la garniſon connoiſſant par expérience que ſes forces n'étoient pas aſſez grandes pour réſiſter à nos troupes, demanda à capituler le lendemain 20. jour de Septembre. Pour ſe rendre avec plus d'honneur, ils demanderent qu'on tirât cinquante coups de canons contre la citadelle. Ils ſortirent

Priſe de Vulpiano.

(1) L'Auteur dit en cet endroit que Garcilaſſo de Vega fut tué: mais Montluc au Liv. IV. d'où cet endroit eſt tiré, n'en parle point. L'Auteur fera dans la ſuite mention de ce Garcilaſſo; on a cru que ſon nom avoit été gliſſé en cet endroit pour celui d'un autre, & on l'a ſupprimé.

donc vie & bagues ſauves, avec leurs armes, enſeignes déployées & tambour battant : Damville les eſcorta juſqu'à Trin. Après la priſe de Vulpiano, Briſſac fit venir de tous côtez des payiſans pour démolir les murailles de cette place. Ils s'y tranſporterent avec joie, n'ayant point encore oublié les injures qu'ils avoient reçuës de cette ville, dévenue opulente par les courſes continuelles & les pillages, que ſes habitans faiſoient ſur eux depuis vingt ans.

Sur ces entrefaites, le duc d'Albe fit achever promptement le Fort qu'on avoit commencé proche Ponte-Stura[1], où Louis Sforce, trahi par ſes gens, fut envoyé par ordre de Louis XII. & mis en priſon dans une citadelle bâtie ſur un rocher eſcarpé. Cette place étoit conſiderable par ſes fortifications, d'où l'on pouvoit arrêter ceux qui alloient de Caſal à Turin. L'armée victorieuſe prit le chemin de Ponte-Stura, & vint camper auprès de Creſcentino, après avoir traverſé la Dorie ſur un pont de bâteaux. On en vint aux mains de part & d'autre, & on livra de frequens combats. Le duc d'Aumale alla à Livourne avec d'autres troupes, & partit le lendemain de ſon arrivée pour Villa-nova proche Caſal, où le même jour Damville & Rochepozay, avec quelques ſoldats armez à la legere, tomberent entre les mains de quelques fantaſſins Eſpagnols, qui conduiſoient à Ponte-Stura des vivres & deux coulevrines ; les Eſpagnols les attaquerent entre deux montagnes, où, après les avoir enfermés de tous côtez, ils en prirent pluſieurs, & tuerent les autres. Ceux qui purent s'échaper, eurent beaucoup de peine à ſortir de cet endroit. Le lieutenant de Pelous y fut tué, & la Rochepozay dangereuſement bleſſé.

Tandis que l'armée paſſoit le Pô du côté de Caſal, les Capitaines délibererent ſi l'on attaqueroit Montcalvo ou Ponte-Stura. La reſolution ayant été priſe d'aſſiéger Montcalvo, on y fit paſſer l'infanterie, tandis que la cavalerie combattoit devant Ponte-Stura. Salvaiſon gouverneur de Caſal eſcalada les murs de Montcalvo pendant la nuit, & prit cette place très peu fortifiée ſans répandre de ſang. Il n'en fut pas de même de la citadelle : nos ſoldats ayant attaqué le baſtion du côté

1 Ponte-Stura ou Pont de Sture, petite ville d'Italie dans le Montferrat, ſur le Pô, qui y reçoit la petite riviere de Stura.

HENRI II. 1555.

droit de la porte, furent repoussés. Il y avoit un retranchement au bout du fossé de cette citadelle, d'où l'ennemi pouvoit, en tirant sur les assiégeans, les écarter par le feu de sa mousqueterie, & les empêcher d'entrer dans le fossé. Caillac braqua trois pieces de canon contre le pont, pour le faire tomber en rompant les chaînes qui le tenoient, & pour briser ensuite la porte de la citadelle : en même tems on mina le bastion.

Prise de Montcalvo.

Cependant le Roi envoya Paul de Thermes au siége de Montcalvo, pour y commander. Mais ce sage & modeste Capitaine ne voulut point se servir de son autorité, prévoyant que tant de Princes & de Seigneurs, qui étoient présens à ce siége, ne lui obéïroient qu'avec peine. Le Gouverneur de la citadelle, que notre armée venoit d'attaquer, se voyant reduit à de grandes extrêmitez, & en craignant les suites, se rendit avant l'assaut le sept d'Octobre ; aux conditions qu'il sortiroit bagues sauves, avec ses armes, tambour battant, & enseignes déployées, & que pour sortir plus honorablement, il lui seroit permis d'emmener avec lui un canon de la citadelle : ce qu'il ne put faire, parce que les rouës & les flasques de l'affût se rompirent. Ce Gouverneur se croyant en sûreté après une capitulation si honnête, se rendit à Ponte-Stura pour s'excuser auprès d'Alvaro de Sandi, qui trouva l'action indigne d'un Espagnol, & le fit pendre sur le champ, sans vouloir l'écouter. La prise de cette place fut de grande importance, tant parce que cette conquête s'étoit faite aux yeux du duc d'Albe, dont l'arrivée en Italie répandoit la terreur de tous côtés, qu'à cause qu'elle facilitoit la navigation & le commerce de Casal avec Turin, & empêchoit les courses qu'on faisoit de Ponte-Stura.

Duel entre le duc de Nemours & le marquis de Pescaire.

L'armée demeura plus de quarante jours à Montcalvo pour se reposer ; tandis que nos troupes s'y livrerent à la joie que leur loisir & le succès de nos armes leur causoient. Le duc de Nemours fit un défi aux ennemis, & demanda si quelqu'un d'entr'eux vouloit essayer son courage par des combats de lance. Dans le tems que l'armée étoit à Valenza, Damville avoit fait faire par un trompette la même proposition au marquis de Pescaire, qui l'accepta, en priant de différer le combat jusqu'à ce qu'il se portât mieux. On renouvella donc le défi. De Thermes sortit avec cinq cens cavaliers & deux

cens mouſquetaires pour défendre les combattans, en cas que l'ennemi entreprît quelque choſe de contraire aux conventions. Le duc de Nemours commença à courir deux fois de ſuite contre le marquis de Peſcaire, ſans rien faire ; à la troiſiéme courſe ils rompirent leur lance, mais ſans ſe bleſſer. Claſſé fils aîné de Vaſſé, & le marquis de Malaſpini prirent leur place : Claſſé reçut un coup de lance à la gorge, qui le renverſa de ſon cheval, & dont il mourut quelques jours après. Gaſpard de Bolliers ſeigneur de Manes, & lieutenant de la Rochepozay, combattit après eux contre d'Alaba Eſpagnol, qui lui perça le col d'un coup de lance, dont quatre jours après il mourut. L'action de Moncha enſeigne de Pivars vengea la mort de nos deux Officiers, ou du moins nous conſola un peu de leur malheur. Ce jeune-homme attaqua vigoureuſement Caraffe parent du Pape, & lui ayant paſſé ſa lance au travers du corps, il le laiſſa mort ſur la place. Après ce combat, ils s'embraſſerent les uns & les autres ſelon l'uſage, & ſe retirerent. Les Italiens rapportent autrement le fait : ils diſent que le duc de Nemours fut legerement bleſſé au bras, & que le cheval du marquis de Peſcaire reçut un coup contre les regles du combat. Ils nient que Bolliers ait combattu après le duc de Nemours, & aſſurent que ce fut Noailles, homme illuſtre par ſa naiſſance & par ſa valeur, dont nous avons parlé dans la relation du ſiége de Metz. Ils prétendent encore que George Manriquez courut contre Claſſé, & non pas le marquis de Malaſpini ; & que celui qui combattit contre Noailles ſe nommoit Céſar Millord, originaire d'Ecoſſe. Ils s'accordent avec nous pour les autres choſes.

Briſſac ayant fait venir des vivres dans Montcalvo, donna le gouvernement de cette place à A. Dailly-Pecquigny vidame d'Amiens, & partit ſur la fin de l'automne, après avoir envoyé ſes troupes en quartier d'hiver. Chacun étant allé à l'endroit qu'on lui avoit deſtiné, Clairmont qui avoit pris la route de Caſal, fut ſurpris par le marquis de Peſcaire, qui s'étoit mis en embuſcade entre Montcalvo & Caſal, avec près de cinq cens chevaux-legers, & trois cens arquebuſiers. Ce Capitaine perdit auſſi tout ſon équipage avec trente de ſes ſoldats, & eut beaucoup de peine à ſe rendre à Caſal avec ſa compagnie. Salvaiſon le vengea bien-tôt après de

cette perte; car ayant appris qu'il y avoit deux cornettes de cavalerie Italienne en quartier d'hiver auprès d'Alexandrie, il s'y transporta la nuit du huit de Decembre, avec cinq cens mousquetaires, & trente chevaux-legers de ceux qui étoient restés de la compagnie de Clairmont, & étant venu fondre sur les cavaliers dans le tems qu'ils prenoient leurs répas, il en tua plus de soixante, & prit plusieurs chevaux de grand prix.

Côme ayant enfin appris que l'armée navale des Turcs étoit arrivée au Fare de Messine, après avoir parcouru toutes les côtes de la Poüille & de la Calabre; il donna ordre de fortifier avec soin la côte de Piombino, qu'il fit border de soldats, parce qu'on croyoit que les Turcs pourroient faire leur descente en cet endroit. Il partit avec son armée pour Piombino, & prit en chemin Caparbio & la tour de Telamone, ayant laissé Grosseto à côté, à cause de la difficulté qu'on auroit eu à le prendre. Il soûmit Castiglion de la Pescaja, après avoir tiré quelques coups de canon. Marc Centurione, général des galéres, s'empara aussi de la citadelle & de l'isle de Giglio, proche Portercole. Nos soldats, ne voulant pas demeurer dans l'oisiveté, tirerent de Chiusi & des autres places voisines, cinq cens hommes d'infanterie avec autant de cavaliers, & ayant mis des chemises blanches par dessus leurs habits, ils attaquerent Montepulciano, mais sans aucun succès. Les ennemis à leur tour envoyerent à Chianciano quatre cornettes de cavalerie Napolitaine, avec quelques compagnies d'infanterie sous le commandement de Jerôme d'Albizzi, pour ravager les campagnes aux environs de Montalcino. On fit partir un grand nombre de pionniers pour fortifier Poggio-del-Cassero, ville voisine de Piombino; on envoya aussi de Livourne, de Portercole & de Portoferraïo, du canon & les autres instrumens de guerre. Luc-Antoine Cuppano fut mis à la tête de ces entreprises; on lui joignit Pierre de Monte, qui conduisoit deux cens hommes, avec Simon Rossermini & Alfonse dell'Ante de Pise, & leurs compagnies d'infanterie. On fit venir aussi de Volterra Dominique Rinuccini, qui fut envoyé à Piombino, pour y commander avec une garnison de deux cens hommes d'infanterie. Jean-Baptiste Martini, & Vincent Lignago partirent avec cent chevaux-legers, pour aller se joindre à l'armée de Vitelli, qui avoit le commandement général des troupes de terre.

L'armée

L'armée navale des Turcs, composée de quatre-vingt vaisseaux, ayant profité d'un vent favorable pour sortir de Ponza, située vis-à-vis Terracine, étoit déjà abordée à San-Stephano; & Cuppano étant parti un peu plûtôt, avoit aussi mis pié à terre avec ses troupes dans l'isle d'Elbe. La flotte Turque se rendit le 12 de Juillet devant Piombino, où Chiapino Vitelli s'étoit enfermé avec deux compagnies d'Allemands, & avec la garnison Italienne qui étoit déjà dans la place, de crainte qu'on ne vint l'assiéger. Tandis que la flotte étoit devant Piombino, vingt navires arrivez d'Alger prirent la route de Populonia, ville autrefois célébre par le grand nombre de ses habitans, & qui est maintenant presque déserte. Lors donc qu'on eut appris l'arrivée des Turcs, chacun sortit de sa maison, pour se retirer dans la citadelle, & la place fut abandonnée en proye à l'ennemi. Pendant que les Turcs étoient occupés à assiéger la citadelle, le reste de la flotte descendit à Porto-Farese, proche Piombino, où trois mille Janissaires avec d'autres soldats descendirent. Leon Santi ayant appris ce qui se passoit, s'avança promptement avec sa cavalerie pour donner du secours, qui servit beaucoup à ceux qui étoient assiégez dans la citadelle de Populonia. En effet, les Turcs épouvantez de l'arrivée de ces cavaliers, prirent la fuite, & retournerent du côté de leurs vaisseaux, ayant perdu quelques soldats. Alors on combattit avec chaleur entre Piombino & Porto-Farese, villes éloignées seulement de mille pas l'une de l'autre. Vitelli ayant fait venir les Allemands, envoya devant lui le comte de Sala lieutenant de Madruce, & vint ensuite, avec toutes ses troupes rangées en bataille, pour attaquer les Turcs, qu'il mit en déroute par le moyen sur tout des picquiers. Le canon de la flotte qui foudroyoit les Allemands les incommoda dans leur poursuite: animez cependant par le succès, ils ne cesserent de poursuivre les Infidéles, jusqu'à ce qu'ils les eussent contraints de remonter sur leurs vaisseaux. Les Turcs perdirent en cette rencontre quatre cens hommes, & le commandant des Jannissaires fut tué. Les Imperiaux perdirent peu de monde,

HENRI II.
1555.
Expedition de l'armée navale des Turcs en Italie.

La flotte Ottomane ayant mouillé l'ancre à la vûë des Chrétiens pendant deux heures, vira de bord, & fit voile vers l'isle d'Elbe, pour aller à Portolongone, où les Turcs ravagerent

& pillerent les campagnes, & emmenerent bien des captifs ſelon leur coûtume. Enfin après quelques petits combats, ils remonterent dans leurs navires, & allererent en Corſe, pour ſe joindre à l'armée navale des François, qui étoit déjà arrivée de Marſeille ſous la conduite du baron de la Garde. Cette flotte étoit compoſée de vingt-huit Galéres, dans leſquelles il y avoit quinze cens hommes de troupes d'élite, avec une grande quantité de vivres & tous les inſtrumens de guerre. Auſſi-tôt on jugea à propos d'aſſiéger encore Calvi; & on ſe flatta de chaſſer tous les Genois de l'iſle, lorſqu'on l'auroit pris. Quelque tems auparavant Paul Jourdain des Urſins avoit voulu s'emparer de cette ville, mais il n'y avoit pas reüſſi. Lors qu'André Doria y eut fait entrer du ſecours, des Urſins ſe retira dans des endroits bien fortifiés, pour y attendre l'arrivée de la flotte des Turcs, qui après avoir couru toute la côte depuis le Capo-Corſo, mirent à terre trois mille hommes. Les François en firent autant: enſuite on débarqua onze pieces de canon, qu'on dreſſa vis-à-vis la porte de la ville; & trois autres, qu'on deſtina à battre les murs de la citadelle. On dreſſa auſſi du côté de la mer une batterie de ſix canons & de deux coulevrines, pour canoner de revers les aſſiégez. Enfin le 10 d'Août on ouvrit la tranchée, on dreſſa des échelles, & on livra l'aſſaut où les Gaſcons monterent les premiers: nous fumes repouſſez trois fois de ſuite. Des Urſins, qui avoit fait en cette occaſion tout ce qu'on peut attendre d'un grand Capitaine & d'un brave ſoldat, reſſentit une vive douleur de cet affront. Nous perdimes dans cette action trois cens de nos ſoldats & trois drapeaux. Les Turcs qui avoient été préſens à cette expedition ſans combattre, feignirent le lendemain de vouloir en venir aux mains; mais ils ſe contenterent d'étourdir, par un bruit confus, les oreilles de ceux qui étoient en garniſon dans la ville, & de troubler l'air par quantité de cris & de coups de mouſquets. Enfin après cette derniere action on déſeſpera entierement du ſuccès, & on fit rapporter le canon à bord des vaiſſeaux. Nos troupes prirent le chemin de Baſtia, & camperent devant cette place que Doria avoit fait fortifier avec ſoin. Des Urſins avoit déjà donné ordre d'y dreſſer des batteries; mais les Turcs ayant refuſé des ſoldats, & ne pouvant avec ſes ſeules forces venir à bout de ſon entrepriſe, il abandonna le ſiége.

Sur la fin d'Août, la flotte des Turcs prit la route du Levant, & après avoir rangé la côte de Sardaigne, elle se retira en Turquie, & notre flotte retourna à Marseille. HENRI II. 1555.

Côme ayant eu peur que les François, aidez par les Turcs, ne fissent d'autres entreprises sur les côtes de Toscane, avoit fait promptement fortifier Piombino, & y avoit mis une garnison aux ordres de Leonida Malatesti. Aussitôt qu'il sçût le départ de la flotte Turque, il ne craignit plus rien, & eut envie d'aller ravager les campagnes, aux environs de Montalcino. Mais les projets des Siennois, qui y avoient formé une République, & les entreprises des François dans la Toscane, le détournerent de son dessein. En effet les citoïens qui étoient restés dans Sienne, & ceux qui avoient abandonné leur patrie pour conserver leur liberté, s'écrivoient souvent & s'encourageoient les uns & les autres par leurs lettres : en sorte que, malgré les déclarations publiques du Sénat, que Côme avoit établi dans Sienne par le conseil d'Agnolo Nicolini, & les lettres qu'on écrivoit aux exilés pour les engager à revenir, on s'appercevoit toûjours que les Siennois ne faisoient rien de bonne volonté, & n'agissoient que par contrainte. Ainsi les Imperiaux, à qui ils étoient suspects voulant pourvoir à leur sûreté, dépoüillerent les habitans de leurs armes, même de celles qui sont les plus permises & qu'on porte par coûtume, & leur ôterent jusqu'à leurs cottes de mailles, dont l'usage est permis à toutes personnes en Italie. Les soupçons de Côme augmenterent, lorsqu'il apprit que pendant que ses soldats étoient occupés sur la côte maritime, Corneille Bentivoglio s'étoit servi de l'occasion, pour mettre en campagne quelques troupes d'infanterie, & qu'il avoit fait des courses avec sa cavalerie jusqu'à Buonconvento ; qu'enfin ayant trouvé la garnison de San-Chirico très foible, il avoit pris cette place avec Crevoli, qui s'étoit renduë par la lâcheté du Gouverneur. Chiaramonte de Grosseto avoit répris pareillement sur la côte maritime Castiglione de la Pescaja, dont Vitelli s'étoit emparé quelque tems auparavant. La citadelle se rendit d'elle-même ; enfin tous les jours on faisoit venir de nouvelles troupes de Petigliano à Grossetto.

Côme craignant pour Sienne, jugea à propos d'y laisser les trois compagnies Espagnoles, qu'il avoit résolu d'en faire

HENRI II. 1555.

sortir; & afin de ne point manquer à sa parole, il fit venir au camp Santafiore, à la place de Jerôme Pise, qui devoit commander les Italiens, & lui ordonna de marcher à leur tête du côté de Sienne. Le duc de Florence ordonna aussi qu'on fît des recruës du côté d'Arezzo & dans la Romagne; & on y leva sept cens hommes qui avoient déjà servi sous Chiappino de Monte-Vecchio, Antoine Marie de Perouse, & sous Thomas Theodoli de Furli: on envoya dans Montepulciano Jean-Baptiste Bongiani d'Arezzo, & dans Cazoli le comte Thomas de Gattaia, avec chacun une compagnie d'infanterie. Enfin Côme craignant plus pour Pienza que pour les autres villes, y mit Sigismond Rossi, de l'illustre famille des comtes de San-Secondo.

Tandis que tout cela se passoit, & que Chiappino Vitelli étoit occupé à prendre les moulins situés aux environs de Campiglia, le long de la côte maritime, nos troupes sortirent le dernier jour de Juillet, pour aller escalader les murs de Lucignano, où Concetto commandoit. Mais leurs efforts furent inutiles; la garnison se défendit courageusement, & les habitans qui craignoient de tomber entre les mains du vainqueur, se joignirent aux soldats. Le bruit de ce mouvement s'étant répandu par tout, Côme fit sortir de Sienne Santafiore, avec une partie des Allemands & des Espagnols de la garnison; & ce capitaine s'arrêta avec ses troupes à Lucignanello, proche Buonconvento. Mais nos soldats, ne voulant pas revenir sans avoir rien fait, retournerent à Pienza, qu'ils réduisirent au point, que Sigismond de Rozzi, sans pouvoir attendre l'arrivée de Santafiore, fut obligé de se rendre & d'accepter les conditions honnêtes qu'on lui offrit. Il sortit donc, vie & bagues sauves, & enseignes déployées, après avoir promis que ni lui ni ses soldats pendant l'espace de six mois ne porteroient point les armes contre le Roi, ni contre la republique des Siennois établie à Montalcino.

Le duc de Florence, au désespoir de ne pouvoir gagner l'estime & l'affection des Siennois, ni celle des peuples des environs, & indigné de la révolte de tant de places qui se rendoient d'elles-mêmes tous les jours, tint un conseil secret pour faire abbattre les citadelles & les murailles de ces villes, excepté celles qui étoient necessaires pour défendre la frontiere

contre les François. Les Imperiaux approuverent son dessein: mais le Sénat de Sienne conservant encore, sous le nom de l'Empereur, une espece de liberté & une apparence de republique, s'y opposa autant qu'il put. Cependant les Espagnols murmuroient, parce qu'on ne les payoit point, & que l'Empereur & le roi Philippe son fils ne songeoient point à envoyer l'argent, qu'on devoit lever dans le royaume de Naples & de Sicile. A leur exemple les Allemands demandoient avec fierté & audace deux mois de paye qui leur étoient dûs, & vouloient aussi qu'on leur en accordât un troisiéme en forme de gratification, pour l'heureuse expédition de Piombino; ce qui donnoit lieu de craindre pour Sienne, dont on n'étoit pas encore bien assûré.

HENRI II. 1555.

L'Empereur opprime entierement la liberté des Siennois.

A la priere de Côme, l'Empereur envoya à Sienne François de Tolede revêtu d'un pouvoir absolu, afin de soûmettre la ville. Ayant trouvé, lorsqu'il y vint, les habitans dépoüillez de leurs armes, il pensa que la chose étoit à demi-terminée, ou du moins qu'elle étoit très-avancée. Mais il n'en demeura pas là: il y établit une nouvelle forme de république, contre le traité & les promesses, & ôta aux Siennois jusqu'à l'apparence même de la liberté. En effet, après que Tolede eût été reçû dans Sienne avec applaudissement, le Capitaine du peuple vint pour le saluer, & lui representa l'état malheureux où cette place avoit été réduite. Il l'assura en même tems de la fidelité & du zéle que les citoyens avoient pour l'Empereur & le roi Philippe son fils. Tolede ayant remercié cet Officier, lui dit qu'il n'y avoit point d'autre remede à attendre, que de se soûmettre entierement aux ordres de ces deux Princes, qui par leur bonté & leur douceur les délivreroient bientôt de leurs calamitez. Le peuple & le Sénat se rendirent à ce discours flatteur. Quoique l'Empereur eût ratifié le traité de Côme, pour ne pas le désobliger, il ordonna cependant à Tolede, qui ne l'avoit pas assez examiné, de faire faire de nouveaux actes, par lesquels il donnoit à Philippe son fils l'Etat de Sienne, en vertu du droit imperial qu'il avoit sur ce payis. Ainsi après avoir rompu le traité que Côme avoit fait, il remit à Philippe le pouvoir souverain, que les Siennois avoient cedé à l'Empereur sur leur republique: on lui donna aussi le droit de bâtir une citadelle, & de faire ce qu'il

HENRI II. 1555.

jugeroit à propos, sans être obligé de demander l'avis du Sénat ni du peuple.

On accorda à Tolede le droit de citoyen, & d'aller au Sénat quand il le voudroit. On lui permit de faire ses remontrances, & on le revêtit de l'autorité de Prieur pour toutes les affaires : on nomme ainsi la premiere charge de la republique. L'Empereur n'eut pas de peine à réüssir dans son entreprise, parce que la ville étoit environnée de garnisons. Certains citoyens, zélez d'ailleurs pour leur liberté, dirent hautement qu'il falloit se soûmettre, puisqu'autrement il n'étoit pas possible de secoüer le joug insuportable des Florentins & de leur Duc; que la republique ne pouvant se soûtenir d'elle-même, il étoit necessaire de se mettre sous la protection d'un Prince aussi puissant que Philippe, qui pourroit redemander un jour à Côme ce qu'il occupoit dans cet Etat, & remettre les Siennois en possession de leur ancienne liberté, lorsque les affaires d'Italie seroient pacifiées. Quoique Côme vît bien que tout se passoit à son désavantage, sa prudence l'engagea cependant toûjours à dissimuler, jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'occasion favorable de venir à bout de ses desseins; ainsi il favorisa toûjours, autant qu'il le put, les interêts de l'Empereur & de Philippe son fils, & fut toûjours attaché à leur parti.

Fin du quinziéme Livre.

HISTOIRE
DE
JACQUE AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE SEIZIEME.

HENRI II. 1555.

COME avoit de grands obstacles à surmonter dans la Toscane, & à la Cour de l'Empereur ; mais il trouvoit encore de bien plus grands embarras du côté de Rome. Dès que Paul IV.* avoit été élevé sur la chaire de saint Pierre, il ne s'étoit point comporté en pere zélé pour la paix, mais en oncle entierement gouverné par ses neveux ; & cette conduite avoit donné lieu à l'Empereur & à ceux qui suivoient son parti, de soupçonner qu'il rouloit dans son esprit quelque projet ambitieux. Le Pontife redemanda alors à Côme avec une extrême hauteur le fils de la sœur de Charle Caraffe, appellé Mathieu Stendardo, Napolitain éxilé, qui étoit depuis long-tems retenu en prison, avec les autres bannis de

* Jean Pierre Caraffe.

HENRI II. 1555.

Florence. Côme & François de Tolede qui avoient la conduite des affaire de l'Empereur dans la Toscane, le lui rendirent sans difficulté. Alors le Pape donna le chapeau de Cardinal à Charle Caraffe, homme altier & turbulent, qui avoit été élevé plûtôt pour la profession des armes, que pour l'état ecclésiastique. Attaché au parti de la France, il avoit long-tems servi sous Strozzi, & depuis peu avoit défendu la ville de Portercole. Paul IV. avoit aussi fait venir auprès de lui le frere de ce Charle Caraffe, nommé Jean Caraffe comte de Montorio, qui à la verité étoit d'un naturel plus doux & plus humain que son frere, mais qui ne brûloit pas moins d'ambition, & avoit une égale ardeur pour élever sa famille, même sur la ruine des autres, & à quelque prix que ce fût.

Quelque tems après, le Pape ôta au duc d'Urbin le gouvernement des affaires du S. Siége, & après avoir solemnellement donné les marquesd'autorité, & le Bâton de commandement à Jean Caraffe de Montorio, il le fit son premier Ministre. Il réünit en ce même tems au patrimoine de l'Eglise le duché de Camerino, que Jule III. avoit donné à Baudoüin son frere, & à Fabien son fils, destiné pour être gendre de Côme ; & il lui promit en échange des terres d'un aussi grand revenu. Il arriva alors un accident qui irrita beaucoup le Pontife. Jean-François Giugni, banni de Florence, avoit été assassiné à Rome par des gens payez pour cette action. Lorsqu'on vint à faire des informations de ce meurtre, Avetardo Serristori, ambassadeur de Côme auprès du Pape, en fut soupçonné : il étoit en effet vrai-semblable que c'étoit par son ordre qu'on avoit assassiné ce Florentin, homme de courage & de merite, & par-là redoutable à son Souverain.

Le duc de Florence avoit fait demander au Pape, que les biens possedez par Rodolphe Baglioni dans le territoire de Perouze, & dont Adrien son frere s'étoit emparé pendant la vacance du S. Siege, fussent rendus aux enfans de Rodolphe dont il avoit pris la tutelle ; & il l'avoit obtenu. Mais le cardinal Caraffe s'y opposa dans la suite, & empêcha que la chose ne fût exécutée. Non content d'avoir rendu inutile la grace que son oncle avoit accordée, il voulut que Côme rendît à l'Archevêque Antoine Altoviti les revenus de l'Archevêché de Florence, dont on avoit donné la joüissance à l'hôpital,

pour

pour punir ce Prélat qui avoit été banni. On fit le procès à Jean-François comte de Bagno de l'illuftre maifon de Guidi, qui avoit toûjours porté les armes pour Côme; & on lui fufcita cette affaire à caufe de l'argent qui avoit été pris aux François auprès de Cefene dans la Romagne, payis de la dépendance du Pape. Il fut donc cité à Rome, & n'ayant point répondu à l'affignation, ni comparu au jour qu'on lui avoit marqué, il fut profcrit: on donna ordre enfuite à Afcanio de la Cornia, qui après avoir été pris à Chiufi, avoit été depuis peu échangé avec Lanfac prifonnier à Florence, de fe rendre maître des places du comte de Bagno, & d'y mettre en garnifon dix compagnies d'infanterie. On envoya avec lui Antoine Caraffe coufin-iffu-de-germain du Pape, à qui on avoit donné ces biens, & qui ayant pris fon chemin par la Marche d'Ancone, fir porter par mer du canon à Rimini.

On foupçonnoit Côme de favorifer fecrettement le comte de Bagno, parce que l'on avoit mis une nouvelle garnifon dans Caftrocaro, qui eft fur les frontieres de l'un & de l'autre. Côme nia ce qu'on lui imputoit, & après qu'on fe fut emparé facilement de quelques places qui appartenoient au comte de Bagno, le Duc craignant le Pape, demeura neutre dans cette guerre. Enfin lorfque les troupes du Pape eurent pris la ville de Montebello, & enfuite la citadelle, dont la garnifon s'enfuit, le comte de Bagno fe vit dépoüillé de tous fes biens. Côme ne voulant pas faire la guerre à contre-tems, diffimula cette injure. Cependant le Pape fit publier une ordonnance, par laquelle il défendoit fous des peines rigoureufes à fes fujets de porter les armes pour aucun Prince étranger, fans en avoir obtenu la permiffion de fa Sainteté; ce qui fit que Leonida Malatefti, Jacque fon fils, & la plûpart des autres, craignant la profcription, abandonnerent le parti de l'Empereur & du duc de Florence. Marc-Antoine de Rieti, qui commandoit dans Caftrocaro avec une compagnie de foldats d'élite, fut le feul qui méprifa les ordres du Pape, & qui perfévéra conftamment dans le parti de Côme. Ces procédés & ces commencemens de divifion, quoique legers en apparence, rendoient fufpecte à l'Empereur & au duc de Florence l'ambition des Caraffes, lorfqu'il s'éleva tout à coup à Rome de nouveaux troubles, qui cauferent de grands défordres, & dont je vais dire l'origine.

Henri II. 1555.

Le comte de Santafiore, chef de la maison des Sforces, toûjours attaché au parti de l'Empereur (ainsi que ses deux freres, le cardinal Guido Ascanio & Alexandre clerc de la Chambre) avoit fortement sollicité ses autres freres, Charle grand Prieur de Lombardie, & Mario qui avoit été depuis peu fait prisonnier, d'abandonner le parti du Roi, & de s'assûrer une meilleure fortune. Il n'avoit pas eu de peine à le leur persuader, parce qu'après la prise de Sienne, il falloit absolument que la plûpart des biens de la maison des Sforces tombassent sous la puissance de l'Empereur. Mais Charle qui actuellement étoit au service du Roi, & qui avoit trois Galéres fort bien équipées à Marseille, demandoit pour premiere condition, qu'avant de quitter le parti de la France, il pût faire conduire deux Galéres dans quelque Port dépendant de l'Empereur, afin de ne point paroître avoir passé de son côté, nud, pour ainsi dire, & désarmé; ce qu'il tâcheroit de faire, disoit-il, sans donner aucun soupçon. Il les avoit fait donc partir pour Civita-Vecchia, ville de l'Etat du Pape; & peu après, avec la permission du Roi, & sous la conduite de Nicolas Alamanni, à qui ce Monarque en avoit donné le commandement, elles y avoient abordé. Aussi-tôt qu'elles y furent arrivées, Alexandre frere de Charle dit qu'il les avoit achetées de son frere, en chassa les François; & après en avoir ôté le commandement à Alamanni, il s'en rendit maître. Cependant le tumulte qui s'éleva, fut cause qu'il ne les put emmener, & Pierre de Capouë, gouverneur de la citadelle, après avoir oüi les plaintes d'Alamanni, fit fermer le Port pour les empêcher de sortir.

Le Cardinal frere de Charle ayant appris cette nouvelle, fit en sorte, avant que le Pape en fût informé, d'obtenir du comte Jean de Montorio, par le moïen de Jean-François Lottini son secretaire, homme fidéle & actif, une lettre pour le Gouverneur du château de Civita-Vecchia, par laquelle on lui ordonnoit de laisser sortir librement du port Alexandre avec ses Galéres. Dès qu'il eut obtenu la permission du Gouverneur, il mena promptement ses Galéres à Gaëte, & ensuite il en partit pour aller trouver à Naples Bernard de Mendose. Le Pape ayant appris cette nouvelle par l'Ambassadeur de France, en fut extraordinairement irrité. Pour réparer

l'honneur d'une illuſtre maiſon, qu'il croyoit avoir été outragée, & pour faire éclater ſon grand courage, & déploïer en même tems la puiſſance qu'il avoit reçuë de Jeſus-Chriſt, il écrivit au cardinal de Santafiore, & lui ordonna avec des menaces terribles, de faire revenir au plûtôt ces Galéres, & de les rendre à Alamanni. Il fit auſſi citer Alexandre pour venir rendre compte d'une action ſi hardie.

HENRI II. 1555.

Les Bannis de Naples, de Florence, & des autres endroits d'Italie, s'émurent à la nouvelle de cet événement, comme ſi le Pape eût fait une déclaration de guerre : ce qui fit qu'ils ſe rendirent à Rome en grand nombre, à l'inſtigation du cardinal Caraffe, dont l'eſprit étoit naturellement inquiet, & toûjours ennemi du répos, & qui d'ailleurs conſervoit une haine inveterée contre les Eſpagnols : car lorſqu'il portoit les armes pour l'Empereur dans la guerre d'Allemagne, il fut inſulté par un Eſpagnol dans une conteſtation qui arriva au ſujet d'un priſonnier. Après avoir porté ſes plaintes au duc d'Albe, & demandé qu'il lui fût permis de ſe venger par un duël, non-ſeulement le Duc ne voulut point l'écouter, mais il le traita avec mépris. Cet affront l'ayant obligé de quitter l'armée, & de ſe retirer en Italie, il fut arrêté à Trente par ordre de l'Empereur; on ne voulut point le renvoyer qu'il n'eût promis de ne point attaquer l'Eſpagnol, & on l'obligea de déclarer qu'il en avoit été pleinement ſatisfait. Depuis ce tems-là il avoit toûjours été ennemi du parti de l'Empereur. Après avoir contracté une très étroite amitié avec Pierre Strozzi, il rempliſſoit de ſoupçons l'eſprit du Pape, qui prenoit aiſément toutes les impreſſions qu'on lui donnoit, & il l'animoit contre les Eſpagnols. On peut ajoûter à cela les injures particulieres que le Pontife avoit autrefois reçuës de l'Empereur. En effet lorſqu'il étoit archevêque de Chieti, & enſuite de Brindiſi, & membre du Conſeil public du roïaume de Naples, ayant été envoyé par le Pape Légat en Angleterre, l'Empereur lui ôta ſans aucun ſujet ſa dignité de Conſeiller. Lorſqu'il eut été admis dans le Sacré College, il trouva du poiſon que ſon valet de chambre qui étoit Eſpagnol lui avoit preparé. Comme ſa coûtume étoit de dire librement ſon ſentiment dans le Conſiſtoire, il avoit accuſé l'Empereur de s'entendre avec les Proteſtans, & d'être fauteur des Hérétiques. L'Empereur s'étoit rappellé toutes ces choſes,

Haine du cardinal Caraffe pour l'Empereur.

Sujets que Paul IV. avoit de haïr l'Empereur.

HENRI II. 1555.

& il en étoit arrivé que les Miniſtres, après que ce Cardinal eut été nommé à l'archevêché de Naples, l'empêcherent long-tems d'en prendre poſſeſſion, & de joüir de ſes droits. Enfin on n'avoit pas encore oublié les intrigues des Imperiaux, qui avoient fait tous leurs efforts pour empêcher ſon élection.

Le Pape repaſſant tout cela dans ſon eſprit, & n'éxaminant pas aſſez qu'il ſe preparoit à faire la guerre à contre-tems, ſans avoir ni argent, ni ſoldats, ni tout ce qui étoit neceſſaire, écouta trop ſa famille, & s'engagea, lui & ſes alliez, dans une guerre auſſi périlleuſe qu'injuſte. Mario Sforce craignant pour Alexandre, & voulant appaiſer en quelque maniere la colere du Pape, étoit allé de la part du Cardinal ſon frere, trouver Mendoſe, pour l'engager à faire revenir à Civita-Vecchia, comme on le fit auſſi, les Galéres qu'Alexandre en avoit emmenées. Le cardinal Caraffe néanmoins, pour ôter tout moïen d'accommodement (après que le bruit de la conjuration tramée contre le Pape dans le palais du cardinal de Santafiore Camerlingue eut éclaté) le cita au nom du Pape, & après l'avoir fait monter dans un caroſſe, l'envoya priſonnier au château Saint-Ange. Camille Colonne fut arrêté en même tems, ſous prétexte qu'il avoit conferé ſecrettement & ſouvent avec le marquis de Sarria ambaſſadeur de l'Empereur, & avec le comte de Chinchon, qui étoit venu depuis peu à Rome au nom de Philippe, pour préſenter, ſelon la coûtume, ſes reſpects au nouveau Pape. Quoique le cardinal Caraffe ſçût parfaitement que Camille ignoroit toutes les choſes dont il étoit ſoupçonné, il craignoit néanmoins que comme il avoit beaucoup de cœur, & qu'il étoit le principal appui de la maiſon des Colonnes, toûjours ennemie des Papes, il n'entreprît quelque choſe de nouveau en faveur de l'Empereur: après donc l'avoir fait venir de Zagarolo par adreſſe, il l'avoit fait enfermer dans une priſon très étroite. Il empêcha auſſi de ſortir de Rome Julien Ceſarini & Aſcagne de la Cornia, qui lui étoient ſuſpects pour les mêmes raiſons, & les obligea de donner caution.

Brouilleries de la Cour de Rome.

Joſeph Cantelmi comte de Popoli, proche parent du Pape, s'oppoſoit aux deſſeins des Caraffes; & ſoit qu'il agît par prudence, ou qu'il y fût engagé par quelques vûës intereſſées, parce que ſes biens étoient ſitués dans les Etats de l'Empereur,

il tâchoit de les détourner de la guerre. Ses conseils lui ayant attiré une réprimande injurieuse de la part du cardinal Caraffe, il demanda son congé au Pape, & retourna chez lui. Quelque tems après Mutio Tuttavilla, capitaine des gardes, & quatre Cameriers furent dépoüillés de leurs charges, parce qu'on les soupçonnoit de favoriser le parti contraire. On commença cependant à lever des troupes dans la Romagne, payis fertile en bons soldats, & dans la Marche d'Ancone, & l'on dépêcha le 17 d'Août Laurent Guasconi au duc d'Urbin, pour lui donner ordre de lever dans la Romagne six mille fantassins & trois cens chevaux, afin de les amener à Rome quand on en auroit besoin. On donna ordre aussi au cardinal Hippolyte d'Este, chargé à Rome des affaires du Roi, de sortir de la ville, parce que, comme les Caraffes le disoient, il y tenoit une conduite irreguliére & scandaleuse; mais ce fut plûtôt à cause de l'envie qu'ils lui portoient, & pour s'être opposé à l'élection du Pape. Cependant le cardinal Caraffe inventa un autre prétexte pour couvrir un ordre si injurieux, & excusa ainsi cette action auprès d'Hercule duc de Ferrare, frere du cardinal d'Este. Il disoit que par l'intrigue des ennemis du cardinal d'Este, & par leurs artifices, qu'il n'avoit pu encore ni découvrir ni prévenir, on avoit fait entendre au Pape que ce cardinal rouloit de grands desseins, & que, selon ses conjectures, celui qui lui avoit rendu ce mauvais office, étoit le cardinal Pio de Carpi, son ennemi depuis longtems, qui craignoit que le cardinal d'Este ne parvînt quelque jour à la Papauté : ce qu'il étoit aisé de connoître par les lettres des Imperiaux. Il ajoûtoit encore que le cardinal Pio de Carpi étoit d'intelligence avec le cardinal Jean du Bellay, Prélat ambitieux, à ce qu'il prétendoit, & qui par l'éloignement du cardinal d'Este, esperoit obtenir l'une de ces deux choses, & même toutes les deux; ou d'avoir le gouvernement des affaires de France, ou de parvenir un jour au souverain Pontificat, selon les espérances que lui en avoient données le cardinal de Pio de Carpi.

Le cardinal de Lorraine étoit grand ennemi du cardinal du Bellay, qui aimoit beaucoup sa patrie : pour lui complaire, le cardinal Caraffe avoit décrié le cardinal du Bellay auprès du Roi, & le lui avoit enfin rendu suspect, parce qu'il

HENRI II. 1555.

avoit lié une étroite amitié avec le cardinal Carpi; ce qui fit que les miniftres du Roi conduifoient les affaires de France fans le confulter, & fans qu'il en pût même être informé. L'Abbé Brefengo Efpagnol, qui étoit au fervice de Philippe, fut alors arrêté par le Legat de Boulogne, fuivant l'ordre des Caraffes, lorfqu'il alloit en pofte de Milan à Naples; & les lettres du duc d'Albe (par lefquelles les Caraffes difoient qu'on reconnoiffoit ouvertement que les Efpagnols aidez du fecours des Sforces avoient confpiré contre le Pape) furent décachetées. On manda auffi à Rome Marc-Antoine Colonne frere d'Afcagne; mais ayant été averti par Jeanne d'Arragon fa mere, qui lui avoit dépéché par deux differentes routes deux courriers à Marino, il ne vint point, & il s'employa à fortifier Palliano. Cependant comme les fortifications n'étoient pas encore affez élevées pour être en état de défendre la place, Colonne en fortit, & les habitans la livrerent aux Caraffes. On prit auffi-tôt après Nettuno, ville fituée proche la mer, & de la dépendance des Colonnes. Le cardinal de Santafiore oncle & tuteur de Paul Jourdain des Urfins fut auffi fommé dans fa prifon de livrer au Pape la citadelle de Bracciano; & Côme engagea Urfini, qui avoit alors époufé Ifabelle l'une de fes filles, à remettre la citadelle entre les mains des Caraffes, en exigeant d'eux des fûretez; & à faire enforte de s'attirer les bonnes graces du Pape par toutes fortes de moyens.

Telle fut l'origine d'une guerre non feulement funefte à l'Italie, mais encore très-préjudiciable à la France. Après que les Caraffes eurent fait de vains efforts pour y engager le Senat de Venife, ils en confererent à Rome avec Jean d'Avanfon Ambaffadeur du Roi, & avec le cardinal George d'Armagnac. Dès qu'on fut convenu des conditions, on envoya en France Annibal Rucellai, neveu de Jean de la Cafa, homme de confiance & fecretaire du Pape, pour faire tout fçavoir au Roi, & l'engager à fe liguer avec le Pontife. On avoit déjà affemblé à Rome trois mille hommes d'infanterie, & les miniftres du Roi avoient permis aux Caraffes, en attendant des ordres plus exprès de Sa Majefté, d'employer pour le befoin prefent de la guerre, la cavalerie qui étoit à Parme, & à la Mirandole, fous la conduite d'Ottavio Farneze. Cela ne laiffoit pas de troubler dans la Tofcane les deffeins de

Côme, qui néanmoins pressoit fortement Tolede de mettre son armée en campagne, & de s'emparer de Crevoli, qui avoit été pris depuis peu, & d'où les François faisoient tous les jours des courses, & infestoient le payis. A peine put-on engager les Allemands à sortir de Sienne; ils en partirent enfin avec trois compagnies d'Espagnols, sous la conduite de Santafiore, & dans l'esperance qu'ils recevroient bien-tôt leur paye. Après avoir battu la place, on donna l'assaut: les nôtres résisterent courageusement aux efforts des assaillans; mais ayant perdu plus de cinquante de leurs meilleurs soldats, la garnison qui ne voyoit aucune esperance de secours, se retira pendant la nuit, & abandonna la place à l'ennemi, qui en fit aussi-tôt raser les murailles.

Santafiore fut extrêmement irrité, de ce que le cardinal Camerlingue son frere étoit encore en prison, pour n'avoir pas rendu les galeres, & de ce que les démarches de Mario son autre frere, qui étoit allé à Naples les redemander à Mendose avoient été inutiles. Il alla donc lui-même trouver le duc d'Albe qui étoit occupé à la guerre de Piémont, & qui alors tenoit conseil à Ponte-Stura, avec Jean-Bâtiste Castaldo & le marquis de Marignan, sur les affaires de la guerre, pendant que les nôtres assiégeoient Vulpiano. Il obtint du duc d'Albe les galeres; & après qu'il les eut fait ramener à Civitavechia, le Pape sollicité par le sacré College fit sortir de prison le Camerlingue, après l'avoir obligé à consigner deux cens mille écus d'or pour la sûreté des Caraffes. Cependant le duc de Florence, pour chasser toutes nos garnisons du Val de Chiana, pendant que Santafiore étoit absent, & pour rendre plus sûr & plus libre l'accès de la ville qui étoit réduite à une extrême disette, avoit commandé à Chiappino Vitelli, de mettre son armée en campagne, de commencer par attaquer Chiusi, & ensuite d'aller à Sarteano. Vitelli s'empara en chemin de Pienza, qui avoit été tant de fois pris & repris, & de peur qu'il ne tombât dorénavant entre les mains des François, il en fit raser les murailles. Le comte de Rados Albanois surprit en même tems des lettres écrites par un certain Siennois qui étoit alors à Radicofani; & soit qu'elles fussent sinceres, ou qu'il les eût écrites exprès, à dessein d'imposer, elles troublerent les projets de Côme. Ces lettres portoient que Radicofani n'étoit pas si

HENRI II. 1555.

bien fortifié qu'on ne pût facilement s'en rendre maître, si l'ennemi tournoit ses pas de ce côté-là. On y ajoûta foi; & comme cette place étoit d'aussi grande importance, que Chiusi ou Sarteano (car ce payis de montagnes, qui s'étend jusqu'à Montalcino, & par où l'on va de Pitigliano & de Castro dans la Toscane, étoit fermé par la prise de Radicofani) Vitelli par le conseil du duc de Florence y conduisit son armée.

Lorsqu'on eut fait venir par des chemins détournez & difficiles quatre pieces de canon d'Arezzo, & qu'on eut fait bréche à la place, on donna l'assaut. Mais les Italiens & les Espagnols escaladerent la muraille avec si peu d'ardeur, qu'ils furent repoussez sans peine. Ce fut en vain que les officiers se mirent à leur tête pour les animer par leur exemple: leurs exhortations & leurs menaces furent inutiles. On donna un second assaut, avec aussi peu de succès. Vitelli, sur les promesses que lui firent les Allemands de combattre courageusement, avoit résolu d'attaquer une troisiéme fois la place par un autre endroit, lorsque Côme jugea à propos de faire revenir l'armée, parce que l'on étoit sur la fin d'Octobre, & que les pluyes étoient fréquentes. Les nôtres, selon le rapport de ceux qui ont écrit l'histoire de Toscane, perdirent alors une belle occasion de se rendre maîtres de Sienne, qui, si on les en croit, étoit réduite à une si grande extrêmité, que malgré les soins & les dépenses du duc de Florence, qui y faisoit tous les jours porter des vivres qu'on amenoit par mer à Livourne de la Pouille & de la Sicile, il y en restoit à peine pour quinze jours. De sorte que si l'on eût assemblé les troupes d'Ottavio Farneze, & des places voisines, avec celles qu'on croyoit que le Pape (qui s'étoit déjà accordé avec le Roi) auroit fournies, il n'y a point de doute qu'on n'eût repris Sienne, avec plus de facilité qu'elle n'avoit été prise.

Bernard de Mendose, qui, en attendant l'arrivée du duc d'Albe, avoit la conduite des affaires dans le royaume de Naples, étoit venu alors sur les frontieres de l'Etat Ecclésiastique, avec huit mille hommes d'infanterie, & quinze cens chevaux, pour intimider le Pape & les Caraffes, avant qu'ils se fussent déclarez contre Philippe, & par ce moyen les détourner des desseins qu'il avoient déjà pris, mais qui étoient encore cachez. Le Pape à la verité parut d'abord témoigner du chagrin, ou du

repentir;

repentir ; il fit un choix de quelques Cardinaux, & leur donna ordre de chercher un moyen de mettre la paix & l'union entre deux puiſſans Princes. Cependant pour ne pas donner lieu au duc d'Albe de penſer de lui peu favorablement, il avoit ſeverement défendu qu'on levât des ſoldats dans les terres de l'Egliſe, & il avoit donné ordre à Ottavio Farneze qui étoit encore au ſervice du Roi, de renvoyer au plûtôt les troupes qu'il avoit à Caſtro & à Petiliano. Ottavio en fut indigné, & comme il étoit déjà irrité contre le Roi, de ce qu'il n'avoit pas eu le commandement dans la guerre de Toſcane, il ſe retira à Parme, & ayant quitté le parti de la France, il traita dans la ſuite avec l'Empereur & le roi Philippe, par l'entremiſe du duc d'Albe.

Ottavio Farneſe paſſe dans le parti de l'Empereur.

Tandis que le Pape étoit incertain s'il feroit la guerre ou la paix, le cardinal Caraffe, toûjours ennemi du repos, engagea les François à repreſenter au S. Pere le péril où il étoit expoſé ; à lui rappeller les injures qu'il avoit reçûës, & qu'il n'oublioit pas facilement ; & par ce moyen faire pancher du côté de la guerre ſon eſprit déjà ébranlé par d'autres motifs. On n'eut pas beaucoup de peine à engager le Pontife à prendre plûtôt le parti de la guerre, que celui de la paix. Le cardinal Caraffe ſe ſervit pour cela d'un moyen efficace : il avoit ſondé depuis long-tems les diſpoſitions du cardinal de Lorraine, avec qui il avoit été lié autrefois d'une étroite amitié. L'affaire fut miſe en déliberation dans le Conſeil du Roi, après l'arrivée de Ruçellai en France. Anne de Montmorenci, qui étoit déjà avancé en âge, & par conſequent moins touché des idées de gloire, & qui d'ailleurs appercevoit en tout cela de la mauvaiſe foi & de l'artifice, dit que cette guerre lui paroiſſoit être à contre-tems, & peu convenable à la ſituation des affaires : Qu'on étoit ſur le point de faire dans peu la paix, ou une tréve avec l'Empereur & le Roi ſon fils ; qu'on ne pourroit la rompre, ſans en faire rejetter la faute ſur nous, ſi ſous pretexte de protéger le Pape, on portoit la guerre en Italie : Qu'ainſi il falloit ſuſpendre cette déliberation, juſqu'à ce qu'on eût des nouvelles certaines de la négociation, au ſujet de la paix avec l'Empereur, qui devoit ſe conclure par l'entremiſe des Anglois : Que cela étoit beaucoup plus avantageux à la France.

HENRI II.
1555.

Ambition du du cardinal de Lorraine.

Le cardinal de Lorraine, dont l'efprit broüillon aimoit les nouveaux projets, & qui, à l'humeur guerriere près, reffembloit affez au cardinal Caraffe, fondé fur le nom d'Anjou qui avoit été autrefois dans fa famille, avoit fes vûës & fes efperances fur le royaume de Naples, pour l'aggrandiffement particulier de fa Maifon. Comme il étoit perfuadé que fi l'on faifoit la guerre de ce côte là, le duc de Guife fon frere auroit infailliblement le commandement, il applaudit à l'inclination qu'avoit le Pape pour la guerre. Il fut d'avis qu'on ne laiffât pas échaper une occafion fi favorable d'étendre en Italie l'Empire des François, qui ayant autrefois reçû des Papes le royaume de Naples, pourroient le recouvrer aifément, aidez de la même faveur, & particulierement de celle de Paul IV. qui étant d'une illuftre maifon de ce Royaume, releveroit par fon feul crédit les factions d'Anjou prefque éteintes. Il ajoûta que ce projet de la paix avec l'Empereur & le Roi fon fils n'étoit pas affez important, pour que ceux qui, fans fe mettre en peine de l'opinion des hommes, ne devoient penfer qu'à la gloire du nom François, préféraffent l'incertain au certain. Il tint encore d'autres difcours flatteurs & féduifans, qui gagnerent facilement l'efprit du Roi enflé de quelques heureux fuccès, & qui étoit entierement livré au duc de Guife, & à fes partifans. Le Connêtable de Montmorenci n'approuva pas cette réfolution; mais auffi il ne s'y oppofa pas, accoûtumé par une pernicieufe habitude à la complaifance & à la flatterie, vice ordinaire des courtifans : il comptoit d'ailleurs que tout le mauvais fuccès de cette guerre, que fa prudence lui faifoit prévoir, feroit entierement mis fur le compte des Guifes; ainfi il ne voulut point contredire le Roi. Mais il fe repentit dans la fuite de cette conduite, où il y avoit plus de politique & de malignité, que de droiture & de bonne intention. Car lorfque la tréve eut été rompuë, & que le duc de Guife eut mené en Italie la meilleure partie des troupes Françoifes, il fut lui-même défait dans la bataille qui fe donna auprès de S. Quentin; & comme le vulgaire ne juge que par les événemens, il s'attira plus de haine qu'il n'en avoit voulu attirer à fon rival.

Politique pernicieufe du Connêtable.

On envoya donc au Pape le cardinal de Lorraine, qui s'étant joint à Lyon au cardinal de Tournon, partit au mois de

Septembre pour Rome, où il le fit entrer dans cette affaire, en quelque ſorte contre ſon gré. Ce Cardinal prévit les ſuites de cette guerre, comme le Connêtable de Montmorenci, mais il ne les diſſimula pas comme lui. Ayant verſé beaucoup de larmes, il déplora les malheurs qui alloient fondre ſur la France; prit le ciel à témoin qu'il n'y avoit aucune part; & rejettant tout ſur la legéreté où l'ambition du cardinal de Lorraine, il tâcha ſouvent de juſtifier ſa conduite devant pluſieurs perſonnes illuſtres & dignes de foi.

HENRI II. 1555.

Le cardinal de Tournon, en bon citoyen, ſe déclare contre le deſſein de faire la guerre.

Le Pape vers ce tems-là avoit fait publier un Bref, dans lequel il étoit dit, que le Cardinal revêtu de l'Evêché d'Oſtie, ſeroit toûjours Doyen du ſacré College, & que cette dignité lui donneroit le pas devant les Cardinaux, même plus anciens que lui. C'eſt pour cette raiſon que le cardinal de Tournon perſuadé qu'il ne pouvoit aller à Rome ſans bleſſer ſa dignité, parce qu'il ſe verroit obligé de marcher après le cardinal du Bellay, s'étoit arrêté long-tems à Lyon. Mais le Roi, ſollicité par les lettres continuelles des Caraffes, lui avoit mandé expreſſément de partir au plûtôt. Enfin le traité fut ſigné, mais tenu ſecret: & même le cardinal de Lorraine parut ſortir de Rome, ſans avoir rien conclu. On députa auſſi-tôt au Roi, Loüis de S. Gelais ſieur de Lanſac, pour lui porter les conditions du traité, afin qu'il les approuvât, & les ratifiât. Le cardinal de Lorraine paſſa par Ferrare, où il fit ſçavoir à Hercule d'Eſte ſon parent, tout ce qu'il avoit fait à Rome; car il avoit engagé ce Duc malgré ſon grand âge dans cette dangereuſe guerre, par des motifs auſſi frivoles que ceux dont il s'étoit ſervi pour y engager le Roi.

Réglement par rapport à l'Evêché d'Oſtie.

Il alla enſuite à Veniſe, ou après avoir expoſé les mêmes choſes dans le Sénat, ſans cependant parler du traité, il vit bien qu'il avoit à faire à des têtes ſenſées, qui contentes de témoigner leur bonne volonté pour le Roi, faiſoient voir qu'elles étoient très éloignées de faire la guerre. Voici quels furent les principaux articles de ce traité, que j'ai tout entier entre les mains. Que le Roi Très-Chrétien engageoit ſa foi de défendre Paul IV. & le S. Siege contre tous ceux qui oſeroient l'attaquer, de quelque condition qu'ils fuſſent, & même de la plus relevée, & promettoit que ce ſeroit ſon principal objet dans la guerre d'Italie : Qu'il prendroit ſous ſa protection le cardinal Caraffe,

Articles du traité de la France avec le Pape.

le comte Jean de Montorio, Antoine Caraffe, & leurs héritiers, & qu'il leur donneroit en Italie, ou en France, des biens proportionnez à ceux que cette guerre pourroit leur faire perdre : Que ce traité subsisteroit toûjours entre le Roi, la personne du Pape, & le S. Siege, & que dans l'Italie leur ligue seroit défensive & offensive; mais que le Piémont en seroit excepté : Qu'on mettroit en dépôt à Rome ou à Venise, au mois de Fevrier prochain, cinq cens mille écus d'or, pour subvenir aux frais de la guerre, & que le Roi en fourniroit trois cens cinquante & le Pape cent cinquante : Que pour le besoin de cette guerre le Roi envoyeroit en Italie, quand il seroit necessaire, dix ou douze mille hommes d'infanterie étrangere, avec cinq cens gendarmes, & autant de chevaux-legers, & que sa Majesté donneroit le commandement general de toutes ces troupes à quelque Prince (par-là on désignoit le duc de Guise frere du cardinal de Lorraine) Que le Pape de son côté fourniroit dix mille hommes d'infanterie, ou davantage, si la necessité de la guerre le demandoit, & mille chevaux, qui seroient entretenus de l'argent qui auroit été mis en dépôt : Qu'il donneroit des vivres & le passage libre aux troupes du Roi : Qu'il fourniroit toutes les fois qu'il faudroit, & autant qu'il pourroit, les pieces d'artillerie avec leur attirail, & en un mot tout ce qui seroit necessaire à la guerre : Qu'on commenceroit à la faire dans le royaume de Naples, ou dans la Toscane, selon qu'il paroîtroit plus à propos, & que s'il étoit necessaire, on pourroit aussi la porter dans la Lombardie : Qu'on déclareroit la guerre à Côme, afin de rétablir l'ancienne liberté de la République des Florentins : Qu'aucun des confédérez ne feroit la paix avec l'ennemi commun de l'une & de l'autre Puissance, & même d'une seule des deux, sans que l'autre n'en fût informée, & n'y eût consenti : Que la republique de Venise seroit comprise dans ce traité, ainsi que tous les autres Princes qui voudroient y accéder pour la liberté de l'Italie.

On convint aussi que, lorsque le Royaume de Naples seroit recouvré, le Pape, à la réserve de Benevent & de son territoire qu'il prendroit pour lui, donneroit ce Royaume à l'un des enfans du Roi, mais non au Dauphin : Que les frontieres de l'Etat Ecclesiastique s'étendroient d'un côté jusqu'à San-Germano, & de l'autre jusqu'au Garigliano, & au-delà de l'Apennin, jusqu'à la riviere de Pescara ; desorte que tout le

payis qui est au-deçà dans l'Abruzze, & dans la campagne de Rome, & outre cela la ville de Gaëte, seroient à l'avenir de la dépendance du Pape: Que le revenu annuel, qu'on lui payoit par rapport à tout ce payis, seroit augmenté de vingt mille écus d'or: Que celui à qui le Pape donneroit l'investiture de ce Royaume, affranchiroit les peuples des impôts, des tributs, & autres charges, que les Imperiaux & les Espagnols avoient imposées, & que tout seroit remis sur l'ancien pié: Qu'il rendroit les biens, les privileges & les droits aux Grands du Royaume, aux gentilshommes, & à tous ceux à qui on les auroit ôtés, pour avoir suivi le parti de la France: Qu'il n'exerceroit aucune autorité dans les affaires de Religion, si ce n'est dans celles qui pourroient le concerner, comme protecteur de l'Eglise: Qu'il ne donneroit aucune atteinte à la jurisdiction Ecclesiastique, par des édits, des appels, ou par quelqu'autre moyen: Qu'il n'empêcheroit point qu'on apportât librement des vivres à Rome: Qu'il seroit soûmis & fidele au Pape, & qu'il fourniroit pour la guerre quatre cens gendarmes & deux galeres bien équipées: Que dans le Royaume il ne recevroit aucun banni, sujet du Pape; & que le Pape de son côté n'en recevroit aucun des sujets du Roi, excepté dans Rome, qui est comme la patrie commune de toutes les nations: Qu'on donneroit au saint Siége, dans la Sicile, des biens dont le revenu annuel seroit de quinze mille écus d'or: Que le Comte de Montorio possederoit en liberté & de plein droit dans le Royaume des terres, qui produiroient vingt-cinq mille écus d'or de rente: Que le Roi très-Chrétien envoyeroit son second fils dans le Royaume, pour y être élevé; & qu'en attendant qu'il fût parvenu à un âge assez avancé pour avoir la connoissance des affaires, le Pape & le Roi choisiroient des personnes capables, qui en auroient la conduite: Que le Roi feudataire ne pourroit être ni empereur, ni roi des Romains, ni posseder le Milanez, ou la Toscane, ni enfin être roi de France: Que si cela arrivoit, il seroit obligé de renoncer au plûtôt à la couronne de Naples; & que s'il le refusoit, il perdroit tous les droits qu'il auroit sur ce Royaume, & en seroit privé: Que si l'on ne pouvoit envoyer si-tôt dans le Royaume le jeune Roi, à cause de sa grande jeunesse, cela n'empêcheroit pas que l'Etat ne fût

gouverné en son nom, par des personnes que le Pape & le Roi choisiroient pour cet effet; qui prêteroient serment de fidelité au Pape & au Roi, & promettroient de ne rien faire, qui fût contraire à leur volonté: Que si le jeune Roi n'étoit pas dans un âge assez avancé pour prêter serment au Pape, le Roi son pere le feroit au nom de ce Prince, de la même maniere qu'on l'avoit autrefois pratiqué à l'égard de Jules III. mais qu'aussi-tôt que le Roi feudataire auroit atteint un âge compétent, il ratifieroit son serment; & que même, s'il étoit nécessaire, il le renouvelleroit: Qu'il seroit permis au Pape, pour diminuer la cherté des vivres, d'acheter dans la Sicile, quand il le jugeroit à propos, jusqu'à dix mille mesures de bled, & de les faire transporter à Rome, exemptes de toute charge & de tout impôt: Que le Roi donneroit ses ordres, pour que les Gouverneurs ou autres officiers n'y missent aucune opposition, & qu'à la premiere demande cet article seroit exécuté sans aucune supercherie.

Ce traité fut fait à Rome le 16 de Décembre par le cardinal de Lorraine & les Caraffes. Mais on étoit déjà convenu avec le duc de Ferrare, le 15 de Novembre, qu'il auroit le commandement des armées dans toute l'Italie, excepté dans le Piémont: Qu'il regarderoit sans aucune exception les alliez du Roi comme les siens, & qu'il tiendroit pour ennemis les ennemis de la France: Que s'il plaisoit au Roi d'envoyer de France en Italie quelque Prince, il auroit le commandement des armées, en l'absence du duc de Ferrare: Que ce duc donneroit un libre passage sur ses terres aux troupes Françoises, & leur fourniroit des vivres, & qu'il refuseroit l'un & l'autre aux ennemis: Que le Roi lui payeroit tous les mois une pension de deux mille écus dor: Qu'il prendroit sous sa protection le duc de Ferrare, & toutes les places qu'il possedoit alors, avec celles qu'il devoit posseder, & seroit obligé de les défendre, comme les siennes propres: Que pour cela le Roi entretiendroit, selon l'usage du Royaume, cent gendarmes, deux cens chevaux-legers, & deux mille hommes d'infanterie: De plus, qu'on mettroit en dépôt trois cens mille écus d'or, & que si les coffres du Roi ne pouvoieut pas les fournir, on les emprunteroit des Banquiers: Qu'on payeroit tous les ans au duc de Ferrare vingt mille écus d'or, lorsqu'on auroit

recouvré le royaume de Naples, & quinze mille, quand la Tof- cane feroit réduite : Qu'on lui donneroit des biens, dont le produit feroit de cinquante mille écus d'or, lorfqu'on fe fe- roit emparé de l'Etat de Milan ; & que pour gage on lui met- troit Cremone entre les mains : Que le duc de Ferrare de fon côté feroit obligé de fournir toute l'artillerie avec fon attirail, de la poudre & des boulets : Qu'il lui feroit libre d'engager Camille Colonne dans le parti du Roi, & de s'en fervir dans cette guerre ; & qu'en ce cas le Roi feroit obligé de lui payer tous les mois une penfion de trois cens écus d'or.

Hoftilitez en Italie.

Tandis que ces chofes fe paffoient à Rome & à Ferrare, Corneille Bentivoglio étant forti de Montalcino, furprit Ot- tieri & Montaione, places qui appartenoient à Sinolfo, no- ble Siennois, qui à la perfuafion de François de Tolede, avoit depuis peu abandonné le parti du Roi. Comme cette expe- dition avoit ouvert un paffage de la campagne de Rome dans la Tofcane, Côme s'étoit perfuadé que le bruit qui couroit à Rome & parmi les François, au fujet du fiége de Sienne, avoit quelque fondement ; & que la ville étant réduite à une extrême néceffité par la difette des vivres, & la mutinerie de la garnifon, il y avoit apparence qu'on pourroit s'en rendre maître fans beaucoup de peine : c'eft ce qui l'avoit engagé à deman- der à Philippe roi d'Angleterre un emprunt de cent mille écus d'or, pour faire cette guerre. Cependant Tolede étant mort à Sienne, Philippe donna pour gouverneur à cette ville le car- dinal de Burgos, François de Mendofe, qui au nom de Phi- lippe fit compter au duc de Florence foixante mille écus d'or, afin d'en employer vingt mille à foulager la néceffité des ha- bitans, & le refte au frais de la guerre préfente. Le cardinal de Burgos s'étant acquis à fon arrivée, tant par cette libera- lité que par l'opinion qu'on avoit de fa haute pieté, l'affection des habitans, traita d'une autre maniere avec Côme, que n'a- voit fait Tolede fon parent, qui fans doute favorifoit fes in- terêts. Mais le duc de Florence prévint & furmonta, avec fon adreffe & fa diffimulation ordinaire, toutes les difficultez qui pouvoient naître.

Lorfqu'on eut pris Vulpiano, & que les nôtres eurent tenté inutilement de furprendre Ponte-Stura, le duc d'Albe voyant les troupes Françoifes difperfées, avoit diftribué les fiennes

HENRI II.
1555.

dans les garnisons: Bernardin de Mendose, qui, comme nous avons déjà dit, étoit venu sur les frontieres de l'Etat Ecclésiastique, s'étoit aussi retiré avec les siennes. Vers ce même tems, Philippe avoit envoyé Garcilasso de la Vega au Pape avec des lettres remplies de complimens, afin d'ôter à ce Pontife ombrageux tout sujet de former quelque nouveau projet. Le Pape de son côté, avoit mis ses troupes en quartier d'hyver, & se contentoit de faire fortifier Palliano, Nettuno & Anagni.

Siége de Sarteano par Santafiore.

Le duc de Florence ayant reçu de Philippe l'argent dont nous avons parlé ci-dessus, pour ne pas donner lieu de croire qu'il demeuroit sans rien faire, résolut, quoiqu'à contre-tems, de se venger de la prise des places qui appartenoient à Sinolfo. Il mit donc son armée en campagne, & en donna la conduite à Santafiore, qui, chemin faisant, s'étant emparé de la Serre, marcha vers Chiusi, & commença par attaquer Sarteano. Un capitaine François commandoit dans cette place, avec Faustino de Camerino, homme fort brave. Lorsqu'ils eurent refusé de se rendre à la sommation qui leur fut faite, les assiégeans braquerent contre la ville six pieces de canon, qui en abbatirent les murailles. La garnison se retira aussi-tôt avec les habitans dans le château, & abandonna la place à l'ennemi, qui la pilla. Les assiégeans trouverent plus de difficulté dans l'attaque du château. Cependant ils étoient persuadez que tout ce qu'ils avoient fait étoit inutile, si les François en restoient les maîtres. La difficulté étoit, que la citadelle ne pouvoit être battuë que du côté qui est enfermé dans la ville: sa seule situation mettoit à couvert des efforts de l'ennemi, tous les autres côtez, qui étoient en dehors.

Santafiore ayant fait combler de terre les maisons de la ville qui étoient vis-à-vis de la citadelle, en forma comme des plate-formes sur lesquelles il fit dresser ses batteries. Les assiégez firent en même tems un retranchement derriere le mur. Dès que la brêche fut faite, les ennemis monterent à l'assaut; mais ils furent repoussez avec beaucoup de perte; ce qui néanmoins ne leur fit pas abandonner leur entreprise. Après qu'ils eurent levé de nouvelles troupes, & fait venir des canons de Montepulciano & de Lucignano, avec des Espagnols d'Orbitello, & de Portercole, ils commencerent à miner le grand

baftion; en quoi Frederic de Montauti, qui commandoit les Italiens, rendit de grands fervices. Enfin les affiégez voyant qu'il n'y avoit plus de fecours à efperer, & que les vivres commençoient à leur manquer, parlerent de capituler; ils avoient été informez que Jean Gagliardo, qui harceloit les ennemis par des courfes continuelles, avoit été défait avec fes troupes, & que Gagliardo lui-même avoit été fait prifonnier. On convint donc que les affiégez fortiroient, vie & bagues fauves. Comme l'ennemi ne voulut jamais que Fauftino & quelques-uns de fes gens fuffent compris dans la capitulation, il fut conclu, que les autres fortiroient, & que Fauftino & fes gens refteroient dans la citadelle. Il en fortit quatre cens hommes bien armez. Fauftino, la nuit fuivante, voyant qu'il ne pouvoit par fa fermeté & fon courage engager fes compagnons à défendre la citadelle, fe fit jour avec eux l'épée à la main, au travers des ennemis; & après avoir taillé en pieces un corps de garde Allemand, arriva fans perte à Chiufi. Le château étant ainfi abandonné, on en donna la garde à Bombaglino d'Arezzo, qui dans l'affaut avoit couru rifque de perdre la vie; les ennemis prirent bien-tôt après Cetona, & quelques places voifines.

La place fe rend.

Pendant le fiége de Sarteano, on livra un combat entre Chianciano & Chiufi, où Jean-Bâtifte Martini ayant eu fon cheval tué fous lui, fut fait prifonnier avec deux capitaines. Philippe Alamanni tomba entre les mains des François, qui perdirent auffi quelques-uns des leurs, mais aucun officier de diftinction. Comme le mois de Décembre étoit fort avancé, l'ennemi ne voulut pas aller à Chiufi, parce que le fiége en paroiffoit fort difficile, & le fuccès très-incertain; & que d'ailleurs ceux qui étoient fortis de Sarteano, s'y étoient retirez. Dans ce même tems Jean-Jacque Medichino, marquis de Marignan, étant venu de Piémont à Milan, tomba dans une maladie caufée par de longues veilles, & des travaux continuels, & y mourut, le huitiéme jour de Novembre. Le vingt-un du même mois, on fit fes obféques avec beaucoup de magnificence, & le duc d'Albe y affifta avec la premiere Nobleffe de la province. Le marquis de Marignan étoit de baffe extraction, & fon pere, appellé Bernard, étoit fermier des impôts de Milan. Il s'infinua dans la maifon de Medicis, par la

Mort du marquis de Marignan. Son origine, & fon caractere.

Henri II. 1555.

reſſemblance du nom, & fut lui-même l'artiſan de ſa fortune, & de celle de ſon frere, Jean Angelo, qui parvint dans la ſuite à la Papauté[1]. Dans ſa jeuneſſe il avoit donné des preuves d'une hardieſſe prompte à tout entreprendre, & par ce moyen il étoit parvenu à un poſte conſidérable dans la maiſon de Jerôme Morone. François Sforce dernier duc de Milan, qui ſoupçonnoit avec raiſon le vicomte de Monſignorino, à cauſe du crédit qu'il avoit parmi le peuple, réſolut, par le conſeil de Morone, de ſe ſervir de Medichino & du capitaine Pozzino, pour ſe défaire du Vicomte. Après l'exécution de cet aſſaſſinat, Sforce ne voulant pas en être regardé comme l'auteur, donna des ordres ſecrets pour qu'on tuât Pozzino, & que par ce moyen on ne pût ſçavoir la verité. Il eſt vraiſemblable qu'il auroit fait le même parti à Medichino, ſi celui-ci n'eût éludé ſes artifices par un artifice tout contraire. Morone lui avoit donné une lettre pour le Gouverneur de Muſſo, Fort ſitué ſur le bord du lac de Como, d'où il regarde le payis des Suiſſes : ſous prétexte de recevoir Medichino dans le Fort, il ordonnoit par cette lettre qu'on ſe défit de lui. Medichino ayant preſſenti le deſtin qu'on lui préparoit, contrefit adroitement une autre lettre, qui paroiſſant écrite de la main de Sforce, portoit que le Gouverneur remît la citadelle entre les mains de Medichino, & qu'il partît promptement pour Milan. S'étant rendu maître par cette ruſe du château de Muſſo il obligea Sforce, par l'interêt qu'il avoit à tenir ſecret l'aſſaſſinat du Vicomte, ou de diſſimuler ſa ſupercherie, ou de traiter avec lui à des conditions juſtes & raiſonnables.

Le Roi[2], les Venitiens, & le Pape ayant dans la ſuite fait enſemble un traité ſecret, Medichino entreprit l'an 1526 de lever ſix mille Suiſſes au nom des Puiſſances alliées, étant dans un lieu où il ſe voïoit à portée de ſe charger de cette commiſſion; en quoi, ſelon le rapport de Guicciardin, il fit paroître de l'avarice. Deux ans après, à la ſollication d'Antoine de Leve, il paſſa du côté de l'Empereur, & reçut en échange du château de Muſſo, la ville de Marignan, d'où il fut appellé le marquis de Marignan. Depuis ce tems-là, il fut toûjours chargé

1. Ce fut Pie IV. ſucceſſeur de Paul IV. élu Pape en 1559.

2. François I.

des emplois les plus confiderables de la guerre. Dans celle de Hongrie, & peu après dans l'expedition de Charle duc de Savoye contre Geneve, il eut le commandement de l'infanterie Italienne. Enfuite dans la guerre d'Allemagne, qui fut la plus grande de toutes, il fut grand-Maître de l'artillerie. Il s'acquit encore une grande réputation dans celle de Parme & de Tofcane, & par la prife de Sienne. L'Empereur néanmoins & le duc de Florence, mécontens de fes retardemens & de fa lenteur, la lui avoient fouvent reprochée par des lettres & par des exprès envoyés de leur part, comme s'il n'eût fait fervir cette guerre qu'à fes propres interêts. Ce fut un homme d'un efprit vif, mais fourbe, robufte de corps, & infatigable dans les exercices militaires, accoutumé aux veilles & aux travaux: en un mot, fi l'on excepte fon humeur feroce & cruelle, & fa cupidité infatiable, il doit fans contredit être mis au nombre des grands Capitaines de fon fiécle. Au refte quoi qu'il aimât extraordinairement à piller, il faifoit néanmoins un bon ufage de fes éxactions, qu'il employoit à vivre magnifiquement, & à bâtir de fuperbes édifices. Il paffoit fouvent les jours & les nuits dans les jeux de hazard: ce que je blâmerois peut-être davantage, fi ce défaut n'étoit ordinaire aux gens de guerre. On porta d'abord fon corps à Marignan; mais enfuite par l'ordre de Pie IV. fon frere, il fut tranfporté à Milan, où fa mémoire fut honorée d'un Maufolée fuperbe, embelli de colomnes d'un travail fingulier, qu'on avoit fait venir de Rome.

Après la mort du marquis de Marignan, le duc d'Albe ayant été appellé ailleurs, Philippe, par le confeil de Jean-Baptifte Caftaldo, nomma pour gouverneur du Milanez, le cardinal de Trente, Chriftophle Madruce; (1) homme d'un caractére aimable, qui s'étant attiré l'amitié des fept électeurs de l'Empire, & même des Princes proteftans, avoit beaucoup travaillé pour les affaires d'Allemagne, & avoit rendu de grands fervices à l'Empereur en plufieurs occafions importantes. On lui joignit le marquis de Pefcaire pour avoir fous lui le commandement des armes. Les chofes ayant été ainfi reglées dans le Milanez & dans le Piémont, le duc d'Albe vint à Genes. Lorfqu'il fut arrivé à Livourne, le duc de Florence

(1) On l'appelle fouvent le cardinal Madrucci.

Henri II. 1555.

& le cardinal de Burgos vinrent audevant de lui ; & après qu'il eut conferé quelque tems avec eux, comme il étoit déja informé du traité conclu avec la France, il partit de-là pour Naples. On avoit auparavant fait de nouvelles levées en Espagne, & on y avoit fait embarquer cinq mille hommes pour l'Italie.

Le baron de la Garde (1) qui commandoit dix Galeres, sur lesquelles il avoit transporté à Civita-Vecchia le cardinal de Lorraine & le cardinal de Tournon, ayant été surpris par une tempête, fut obligé de relâcher à l'isle de Corse, dans le port de Sanfiorenzo. La flote Espagnole qui portoit à Genes les nouvelles levées, avoit aussi été battuë de la même tempête ; & n'ayant pu continuer sa route, elle avoit mouillé à une cale peu éloignée du port où les François avoient touché. Le Baron ayant appris leur arrivée, se tint quelque tems en repos ; afin de reprendre ses forces ; il fondit ensuite inopinément sur les Espagnols, qui croyant que c'étoient des pirates Turcs, furent facilement mis en fuite. Il y eut deux vaisseaux de charge coulés à fond, parce qu'étant trop chargés, ils n'avoient pu suivre les autres ; ils portoient environ mille Espagnols, dont une partie furent noyés, & les autres mis à la chaîne.

Bone Sforce vient en Italie. Sa conduite.

Dans ce même tems Bone Sforce, mere de Sigismond Auguste roi de Pologne, & d'Isabelle mere de Jean prince de Transilvanie, étant ennuyée de demeurer avec son fils, quitta la Pologne, & vint en Italie, où elle fut reçuë avec magnificence à Venise. Un grand nombre de Senateurs, & cent des premieres Dames de la ville allerent au-devant d'elle sur le Bucentaure ; & ensuite accompagnée du cardinal Hippolyte de Ferrare & d'Othon Truchses cardinal d'Ausbourg, elle fut conduite en grande pompe au palais d'Este. Après quoi s'étant embarquée sur une galére qu'on avoit fait préparer, elle aborda dans la Poüille au port de Bari, dont la ville qui avoit été donnée en dot à sa mere Isabelle d'Arragon, lui appartenoit par droit héréditaire. Elle y mena dans la suite une vie peu reglée, & fort differente de celle qu'elle avoit menée jusqu'alors, ayant un attachement singulier & peu honnête pour un certain Pappacoda, qu'elle fit héritier de tous ses biens par son testament, au préjudice de ses enfans. Mais cette disposition fut vaine : car après avoir

(1) Autrement le Capitaine Polin ou Poulin.

perdu sa reputation, elle perdit aussi tout ce qu'elle possedoit, & finit ses jours dans le deshonneur & l'indigence.

Quelque tems après François Veniero, doge ou duc de Venise, qui étoit d'un tempérament fort délicat, tomba dans une maladie dont il mourut, après avoir possedé sa dignité pendant un an & onze mois. Sleidan a écrit qu'elle lui avoit été ôtée, pour avoir malversé par rapport aux blés, en préferant son intérêt particulier à l'intérêt public. Cet Auteur, qui en cela s'est fondé sur de faux rapports, est peut-être excusable; & je crois qu'étant aussi éxact historien qu'il l'est ordinairement, s'il a avancé ce fait dans ses écrits (qu'il mit à la verité en ordre quelque tems avant sa mort, mais qu'il n'a pas lui-même mis au jour) il n'auroit pas manqué de le corriger dans la suite, si Dieu eût prolongé ses jours. Il ne s'écarte pas tant néanmoins de la verité; car Louis Guiccardin dit que Veniero, sans avoir été privé de sa charge, s'étoit attiré la haine du peuple, pour avoir mal disposé du blé; ce qui regarde le premier des trois articles compris dans le serment que font les doges de Venise. Il fut inhumé dans l'église de S. Sauveur, où son frere lui fit ériger un magnifique Mausolée. On lui donna pour successeur Laurent Priuli, personnage recommandable par sa haute prudence, & par l'integrité de ses mœurs, & outre cela très versé dans les sciences.

Vers la fin de l'année, le Pape donna le chapeau de Cardinal à Jean Siliceo archevêque de Tolede, à Bernard Scoto de Sabina, à Diomede Caraffe, à Scipion Rebibba, à Jean Riuman natif de Riumes en Gascogne, à Jean-Antoine Capizucchi, & à Jean Cropper Allemand, qui par une grandeur d'ame, & une modestie assez rare au siécle où nous sommes, refusa cette dignité, que la plûpart des autres hommes ambitionnent avec tant d'ardeur. On rapporte qu'autrefois un autre Allemand évêque d'Eychstad, qu'Onufre Panvini & Alonzo Ciacono ne nomment point, ayant été nommé au Cardinalat par Pie II. 63 ans auparavant, le remercia aussi de cette dignité, & la refusa constamment. On parla en ce même tems d'admettre dans le sacré College Claude d'Espense docteur de la faculté de théologie de Paris, & Jean de la Casa secretaire du Pape. Ils étoient tous les deux recommandables par la noblesse de leur Maison, & par leur capacité qui

Claude d'Espense & Jean de la Casa frustrés du Cardinalat.

Henri II. 1555.

étoit néanmoins d'un genre bien different. Car l'un ayant été élevé dans l'étude de la théologie, avoit blanchi dans cette profeffion ; & l'autre, qui par fon éloquence, & fa facilité d'écrire élegamment en Italien & en Latin, étoit fans contredit comparable aux anciens, avoit conduit avec une grande habileté fous plufieurs Papes les affaires les plus importantes. Mais les mœurs de l'un & de l'autre étoient encore bien plus differentes que leur capacité & leurs talens : le premier étoit un homme refpectable par la fainteté de fa vie, & la pureté de fes mœurs ; & l'autre au contraire s'étant livré à la licence de fon fiécle, & du lieu où il faifoit fon féjour, menoit une vie fcandaleufe. Ils furent tous les deux accufés devant le Pape par leurs ennemis : d'Efpenfe pour avoir dans fes fermons mal parlé d'une Vie des Saints, appellée ordinairement la Legende dorée, & pour avoir dit qu'on devoit l'appeller plûtôt la Legende de fer ; ce qu'il fut obligé de retracter publiquement dans la fuite, felon le rapport de Jean Sleidan[1] : l'autre pour avoir dans fa jeuneffe compofé en vers l'éloge d'un vice déteftable : ce qui fit que l'un & l'autre, pour des raifons bien oppofées, ne reçurent point le chapeau de Cardinal.

Affaires de France.

Voila ce qui fe paffa cette année en Italie. Pour ce qui regarde la France, avant la rupture des conférences qu'on avoit commencées au fujet de la paix, le Roi qui en appréhendoit le fuccès, après avoir fait la revuë de fon armée au mois d'Avril, avoit diftribué fes troupes fur les frontieres de Champagne & de Picardie ; & avoit donné ordre aux Gouverneurs des Provinces de s'informer par des efpions des deffeins des ennemis. On apprit qu'ils étoient déjà fous les armes, & comme la renommée éxagere toûjours les faits, qu'ils s'étoient affemblez à Givets au nombre de dix-huit mille hommes d'infanterie, la plûpart du payis, & de trois mille chevaux, aux ordres de Martin Roffem maréchal de Cleves, pour faire des courfes fur nos frontieres. Le duc de Nevers, & Bourdillon fon lieutenant, firent tous leurs efforts pour n'être pas furpris, & ce dernier hâta le plus qu'il lui fut poffible les fortifications de Meziéres, qui étoient déjà commencées. Il fe répandit

1 Sleidan Livre XXVI. n'en parle point : il eft vrai qu'au Livre XV. année 1543, il dit que d'Efpenfe fe retracta de quelque chofe qu'il avoit dit en prêchant ; mais il n'ajoûte point que cela l'empêcha d'être Cardinal.

alors un bruit parmi les ennemis, que les François avoient dessein d'attaquer Givets ; ce qui les obligea à le fortifier en diligence, afin de n'être pas eux-mêmes surpris. La plûpart néanmoins croyoient que ce bruit étoit semé exprès, afin de faire sortir de Namur les Espagnols, qui tenoient depuis plusieurs mois cette ville dans une miserable servitude, & qui s'étoient révoltés selon leur coûtume, parce qu'on ne les payoit point. On fit ensuite plusieurs courses de part & d'autre, & les ennemis se répandirent sur tout dans le Retelois, où ils en vinrent souvent aux mains avec la garnison de Mariembourg. HENRI II. 1555.

On étoit déjà dans le mois de Juin, & il n'y avoit encore rien de certain touchant le succès de la conférence : ce qui fit que le Roi instruit de jour en jour de ce que faisoient les Députés chargés de ses affaires, & prévoyant d'ailleurs qu'on ne pourroit s'accorder, donna ordre au duc de Nevers de munir le plûtôt qu'il pourroit Mariembourg de vivres, & de tout ce qui étoit necessaire. On lui donna pour cet effet quatre cens gendarmes, & quelques compagnies d'infanterie, outre les soldats qui gardoient les frontieres.

Le duc de Nevers étant arrivé au Chesne-Populeux, commanda à Bourran commissaire des vivres sur cette frontiére, de faire charger dans deux ou trois jours sur des charrettes le plus qu'il lui seroit possible de farine & de vin. En effet il étoit à craindre qu'étant si près de l'ennemi, si l'on differoit plus longtems, on ne reçût quelque échec, ou en s'avançant par des chemins difficiles avec des charrettes & du bagage, ou dans le retour. On prit les mesures necessaires pour prévenir ces inconveniens, & Bourran éxécuta avec beaucoup de diligence & de secret les ordres qu'il avoit reçus. Il fit charger aussi-tôt les provisions qu'il avoit préparées sur cinq cens charrettes, qu'il trouva dans le Retelois ; & le même jour qui étoit le 14 de Juin, il les fit conduire à Maubert-Fontaine, où l'on avoit déjà assemblé vingt compagnies, tant de vieilles troupes, que de nouvelles levées. Dès qu'on s'y fut rafraichi, & qu'on y eut resté environ deux heures, le duc de Nevers, qui suivoit les charrettes, sortit sur le soir dans le même ordre, que s'il eût marché pour livrer bataille à l'ennemi. Il étoit précédé de Sansac, qui commandoit trois cens mousquetaires, partie François, partie Anglois & Ecossois, & qui étoit

Henri II. 1555.

ſuivi du marquis d'Elbœuf, à la tête de huit cens chevaux-legers. Bourdillon conduiſoit l'avant-garde, qui étoit compoſée de deux cens gendarmes ; il y avoit à l'arriere-garde huit compagnies d'infanterie, dont les piquiers marchoient dix à dix ; les mouſquetaires les couvroient des deux côtez. Les autres compagnies environnoient de toutes parts les charrettes, dont chacune étoit conduite par deux piquiers & deux mouſquetaires. Le convoi étoit encore eſcorté de deux compagnies d'infanterie du duc de Nevers, qui marchoit à la tête avec trois cens gendarmes, & huit compagnies de gens de pié, dont les charrettes, qui ne marchoient qu'une à une, étoient environnées de toutes parts. Jean de la Mark ſeigneur de Jametz, vieux capitaine qui s'étoit diſtingué dans pluſieurs guerres, conduiſoit l'arriere-garde, ayant derriere lui trente cavaliers, pour ſecourir dans les occaſions les valets de l'armée, & ſervir à la conduite du bagage.

Lorſqu'on eut dans cet ordre fait huit grandes lieuës, au milieu des bois, & dans des chemins difficiles & étroits, enſorte cependant qu'on étoit de tous côtez à couvert de l'ennemi, on arriva enfin à Mariembourg. Après qu'on eut fait entrer les vivres, le duc de Nevers vint lui-même viſiter la place, où l'on avoit mis, pour y commander ſous Coſſé de Gonnor, le ſieur de Fumet qui avoit avec lui les cornettes de la Roche-du-Maine & de la Ferté. On revint enſuite dans le même ordre, mais par un autre chemin ; enſorte que les ennemis furent très-étonnez de la diligence des François. Le duc de Nevers viſita en chemin Roc-roy, où la Lande commandoit ; & après avoir encouragé la garniſon, & renvoyé Bourdillon, qui alla de-là à Mezieres, il arriva ſur le ſoir à Maubert-Fontaine, & diſtribua ſes troupes dans Retel, dans Château-Porcien, & dans les places circonvoiſines. Dans ce même tems, la Lobe, Enſeigne du Seigneur de la Marck duc de Bouillon, fortifioit en grande diligence le château de Bouillon, & faiſoit continuellement des courſes dans le payis ennemi, à la tête de cinquante cavaliers d'élite. Quelque tems auparavant, c'eſt-a-dire, environ le ſept d'Avril, il avoit mis en déroute, pris & taillé en pieces plus de trois cens des ennemis, qui s'étoient embuſquez pour ſurprendre les ſoldats de la garniſon d'Yvoy, lorſqu'ils iroient au fourage.

Après

Après le retour des députez, comme on vit qu'il n'y avoit aucune esperance de paix, on fit, sans perdre de tems, les préparatifs néceſſaires pour la guerre, & l'on envoya environ huit cens gendarmes ſur les frontieres voiſines de la Flandre, & autant dans la Champagne. Tandis que tout ſe paſſoit ainſi, les ennemis en grand nombre employoient les jours & les nuits à fortifier Givets. Cette place eſt ſituée au deſſus de Dinant ſur la Meuſe, des deux côtez du rivage [1]. Sur celui d'en deçà, il y a une hauteur où autrefois le comte d'Agimont avoit jetté les fondemens d'une citadelle ; mais l'Empereur avoit empêché cet ouvrage, & elle étoit demeurée imparfaite. Les ennemis travailloient alors à l'achever, & faiſoient de cette place des courſes fréquentes vers Maubert-Fontaine, & Aubenton. Il arriva alors ce qui arrive ordinairement dans une multitude de troupes ramaſſées de divers payis ; car on diſoit qu'il y avoit déjà dans le camp des ennemis vingt mille hommes, bas Allemands, Clevois, Gueldrois, Walons, Liégeois, Flamans, Francontois, & même Eſpagnols, & de plus quatre mille chevaux Allemands. Ceux-ci indignez de voir qu'on payoit les Eſpagnols, & qu'on ne penſoit point à eux, commencerent d'abord à ſe mutiner ; tous les autres enſuite ſe révolterent, voyant que les vivres leur manquoient, dans un payis qui eſt aſſez ſtérile. Il en mourut un grand nombre d'une maladie contagieuſe, qui ſe répandit dans le camp. La plûpart deſerterent, ſur-tout après que le maréchal Roſſem, attaqué lui-même de la maladie, eût été mené à Anvers, où il mourut peu après. Ce Capitaine également brave & habile, avoit autrefois ſervi ſous François I. comme nous l'avons dit au premier livre. Dans cette expédition mémorable qu'il entreprit avec Longueval, il avoit fait trembler toute la Flandre ; & peu s'en fallut même qu'il ne prît la ville d'Anvers. Enſuite lorſque le duc de Cléves eut fait la paix avec l'Empereur, Roſſem, par la haute eſtime qu'on avoit de ſon habileté dans le métier de la guerre, parvint à la plus grande faveur auprès de Charle-Quint, qu'il ſervit depuis conſtamment tout le reſte de ſa vie.

Dès qu'on eut appris la mort de Roſſem, & l'état des affaires

1. C'eſt ce qui fait qu'on appelle proprement cette place les Givets, étant ſeparée comme en deux villes par la Meuſe qui paſſe au milieu.

HENRI II. 1555.

des ennemis, les François entreprirent de les forcer, même dans leur camp de Givets. Pour venir plus commodément & plus fûrement à bout de cette entreprife, on marqua un jour pour affembler toutes les troupes de la frontiere de Flandre & de Champagne en un certain lieu, d'où elles partiroient pour marcher contre l'ennemi. Le maréchal de Saint André, après avoir envoyé devant lui le Rheingrave avec fes troupes, vint de Picardie & fe rendit d'abord à Mont-Cornet, avec huit cens gendarmes, autant de chevaux-legers, & huit mille hommes d'infanterie ; de-là il alla trouver le duc de Nevers à Rethel, pour conferer avec lui au fujet des opérations de la campagne. Toutes les troupes s'affemblerent enfin à Maubert-Fontaine le cinq de Juillet. Elles étoient compofées en tout de deux mille chevaux, de trente-deux compagnies d'infanterie Françoife, & de vingt compagnies de vieilles troupes Allemandes, dont le Rheingrave avoit le commandement. En même tems le duc de Nemours, le marquis d'Elbœuf[1], Sanfac, Jean d'Annebaud fils de l'Amiral, François comte de la Rochefoucault, Charle de Randan fon frere, Marfilli-Sipierre, Cruffol, Montpefat, Negrepeliffe, la Sufe, & plufieurs autres de la premiere Nobleffe du Royaume fe rendirent à l'armée.

Le lendemain, on campa à Couvins qui eft un château prefque ruiné, & peu éloigné de Mariembourg, où Bourdillon vint avec fa cornette de cavalerie, & mena avec lui des charrettes chargées de poudre, de boulets, & d'autres chofes néceffaires. On fit paffer l'armée devant Mariembourg, & on y fit entrer quelques vivres. Ce fut là où le fils de la Roche-du-Maine & la Ferté joignirent l'armée, avec chacun une cornette de chevaux-legers, & cinq compagnies d'infanterie qui étoient dans la ville. Lorfque toutes les troupes fe furent enfin réünies, l'armée commença à marcher en bataille. Sanfac alla devant avec un détachement de chevaux-legers Anglois & Ecoffois, pour reconnoître les chemins, & obferver les deffeins de l'ennemi. Il étoit fuivi de Nemours & d'Elbœuf, qui étoient à la tête de toute la cavalerie legere. Le maréchal de Saint André conduifoit l'avantgarde avec l'infanterie Françoife, & cinq cens gendarmes. Le duc de Nevers, qui conduifoit le corps de bataille, étoit à la tête avec un pareil nombre

1 Ce Marquifat à 5 lieuës de Rouen fut érigé en Duché en 1681.

de cavalerie & d'infanterie Allemande. L'armée marchoit avec autant d'ardeur & d'empreſſement, que ſi elle eût couru à une victoire certaine. Ils arriverent au château de Faignoles, où Jacque de Bouccart les vint trouver avec des ordres du Roi, qui enjoignoit au duc de Nevers de marcher avec précaution, & de tenir les rangs ſerrez, de ne point riſquer le combat temerairement, & de ſe contenter de donner de la jalouſie à l'ennemi.

Le marquis d'Elbœuf avoit déjà fait ſçavoir au maréchal de Saint André, que Sanſac avoit apperçu cinq cens chevaux ennemis : ce qui fit que nos troupes, qui fatiguées de la chaleur avoient fait alte près d'une forêt, reprenant leurs armes ſe diſpoſerent à marcher. Lorſqu'ils furent arrivez à Germigny, qui eſt à deux milles de Givets, ils rencontrerent dix-ſept compagnies d'infanterie, & environ ſeize cens chevaux, qui étant ſortis de cette derniere place, s'étoient étendus vis-à vis ſur le penchant d'une colline, où couverts de la forêt ils étoient comme en embuſcade pour nous ſurprendre. On commença en cet endroit un combat; mais comme les ennemis ne vouloient pas s'éloigner de la forêt, & qu'ils ſe contentoient de nous empêcher d'arriver au lieu où nous avions reſolu d'aller, le marquis d'Elbœuf manda au duc de Nevers qui n'étoit pas loin, de lui envoyer douze cens hommes d'infanterie d'élite, & quatre cens chevaux qui ſuivroient l'infanterie. Lorſqu'ils furent arrivez avec Bourdillon, qui avoit eu ordre de les ſuivre avec trois cornettes de cavalerie, on recommença le combat avec plus de chaleur qu'auparavant. La cavalerie legere ſoûtenuë par les mouſquetaires donna auſſi de ſon côté ; alors les ennemis craignant d'être inveſtis de toutes parts, commencerent à reculer peu à peu, & gagnerent le haut de la colline, toûjours en combattant & en gardant leurs rangs. Nos mouſquetaires les y pourſuivirent, & notre cavalerie qui s'étoit étenduë, vint fondre ſur eux. Comme les ennemis reculoient toûjours en bon ordre, nous jugeâmes que c'étoit un ſtratagême, pour nous attirer peu à peu dans quelque endroit deſavantageux, où épuiſez de fatigue nous ſerions obligez de combattre. Le duc de Nevers & le maréchal de Saint André ſe le perſuaderent ; c'eſt pour cela qu'ils firent avancer promptement la cavalerie & l'infanterie, & animerent leurs troupes à

Combat de Germigny.

HENRI II. 1555.

combattre avec ardeur. Mais les ennemis ayant vû de la colline nos troupes dans les vallées, qui accouroient comme pour les attaquer encore, commencerent à reculer dans les bois; de cette maniere ils se déroberent à notre poursuite, & arriverent en bon ordre à leur camp. Il y eut peu de soldats de tuez de part & d'autre dans ce combat, qui fut terminé par la nuit. Les François pour marquer qu'ils avoient remporté la victoire, passerent la nuit sur la colline, qui étoit auparavant occupée par les ennemis; poste à la verité fort incommode & sur-tout à la cavalerie, mais qui n'étoit pas indifferent pour la gloire du vainqueur. On ne dormit point toute la nuit, qui néanmoins ne fut troublée par aucune allarme; on s'occupa à poster soigneusement des sentinelles, à reconnoître les chemins, & à remarquer les passages par où l'on pouvoit aller à l'ennemi.

Expédition de Givets.

Le lendemain 14 de Juin, on rangea l'armée en bataille dans la plaine, qui est sur la colline. Cette colline commençant au village de Nimes, s'élargit ensuite & forme plusieurs vallées, dont la principale est celle par où nous allâmes à Givets; c'est là que la colline se resserre, & forme un coude de cinq cens pas de largeur, sur lequel les ennemis avoient construit un Fort de figure quarrée. Elle se termine enfin en des précipices, dont le pié s'étend jusqu'à la Meuse. On avoit creusé un fossé depuis ce Fort, jusqu'à un bastion déjà élevé à une hauteur raisonnable au milieu de la vallée, où Givets est situé en de-çà. Au-dessous est encore un autre bastion, qui regarde la riviere & la ville de Givets, & qui est entouré d'un fossé; les retranchemens sont défendus de part & d'autre par les flancs de ces deux bastions: on a donné à ce Fort le nom de Charlemont. Au reste après cette colline, il y en a une autre couverte d'un bois taillis, qui forme une espece de ligne courbe & oblique; à gauche elle s'étend vers Agimont, & du côté du couchant, elle forme peu à peu une vallée assez étroite, qui étant inondée des eaux d'un ruisseau qui y serpente, est fort marécageuse.

On donna ordre à la cavalerie de marcher au milieu de cette vallée, qui est toute environnée de collines, & où le chemin est aisé; parce qu'elle n'auroit pas si facilement passé par la route d'en haut, qui mene droit à Givets, mais que les bois

& les chemins détournez rendent plus difficile. Deux bataillons marcherent sur la même ligne par le haut de la colline peu éloignés l'un de l'autre, & on en posta un troisiéme pour garder le passage. On mit les Mousquetaires au-dessous dans la vallée, & on plaça sur une éminence deux coulevrines, braquées contre un côté de la montagne, & contre le fond de la vallée. Entre ces collines au-de-çà de Givets, il y en a une autre qui semble sortir de la plus grande, & qui avance en forme de triangle, environ l'espace de deux cens pas. Au milieu de celle-là il s'en éleve une autre de figure cônique, haute de deux cens coudées, sur le sommet de laquelle les ennemis avoient placé de grosses arquebuses à fourche. La cavalerie ennemie cachée derriere étoit à couvert du canon, & on ne pouvoit y aller qu'en traversant le ruisseau; mais après l'avoir passé, il falloit monter la colline, & essuyer tout le feu des ennemis.

HENRI II. 1555.

Le premier corps de cavalerie s'étant avancé dans le milieu de la vallée jusqu'au ruisseau, rencontra quelques Arquebusiers contre qui il combattit; la cavalerie Allemande vint se joindre aux Arquebusiers: Bourdillon de l'autre côté survint avec quelques Cornettes & d'autres troupes. Un corps d'Arquebusiers ayant une seconde fois attaqué les nôtres, & la cavalerie ennemie s'étant arrêtée sur le haut de la colline, le duc de Nevers choisit environ douze cens hommes François & Allemands, pour rétablir le combat, & obliger l'ennemi à en venir à une bataille décisive. Lorsqu'ils furent arrivez au ruisseau, ils le passerent avec une ardeur incroyable, afin de joindre les ennemis de plus près. Alors le combat s'échauffa: le bruit du canon & de la mousquetterie, & les cris des combattans faisoient au loin retentir les échos des vallées, où l'on voyoit de toutes parts briller les armes au milieu de la flame, de la fumée, & de la poussiere. Cependant les Arquebusiers & la cavalerie Allemande des ennemis, à la vûë de leurs gens qui plioient, descendirent de la colline, pour les soûtenir. Mais le duc de Nemours, le marquis d'Elbœuf, & Randan, ayant passé le ruisseau, les repousserent, & les obligerent à se retirer sur la colline, après avoir fait leur décharge. Les nôtres les poursuivirent jusqu'à la moitié de la montagne, où ils s'arrêterent, pour attirer au combat les ennemis, qui tâcherent

Combat près de Givets.

HENRI II. 1555.

alors de faire une décharge de leurs groſſes arquebuſes, qu'ils avoient placées ſur le haut de la colline. Mais il étoit arrivé par hazard que le feu avoit pris à la poudre mal à propos, & avoit tué tous les ſoldats qui étoient auprès; cet accident obligea les ennemis à ſe retirer. Les ordres du Roi empêcherent les François de pourſuivre plus loin les ennemis; & le duc de Nevers, pour ne pas déſobéïr, laiſſa échapper une ſi belle occaſion. Il envoya néanmoins auſſitôt à Givets un Trompette au comte de Barlemont, que l'Empereur avoit fait commandant de cette place, pour lui faire ſçavoir que s'il vouloit donner bataille, les François y étoient tout diſpoſez; mais on renvoya le Trompette avec menaces, & ſans réponſe. La ſeule gloire & le ſeul avantage que nous retirâmes de cette expédition de Givets, fut de faire une vaine oſtentation de nos forces. Il reſta de part & d'autre peu de ſoldats ſur la place: nos troupes voyant que la nuit s'approchoit, ſe retirerent au village de Nimes.

Alors on réſolut de prendre Saultour & Chimai, avant le retour des ennemis. On envoya pour cet effet Tiercelin fils de la Roche-du-Maine, avec quelques chevaux d'élite, pour ſommer ceux de Saultour de ſe rendre. Ils n'oſerent réſiſter, voyant que l'armée étoit ſi proche; & ayant répondu qu'ils étoient prêts à ſe ſoûmettre à des conditions raiſonnables, Tiercelin les crut facilement, & le fit auſſitôt ſçavoir au duc de Nevers, qui ayant donné ordre pour le bagage, ſe diſpoſoit à partir de Nimes. Il apprit cette nouvelle avec joye; & voyant que les vivres commençoient à lui manquer, que ſes troupes étoient fatiguées, & que d'ailleurs il ne pouvoit ſans beaucoup de difficulté marcher de ce côté là avec ſon armée, ſe tenant aſſûré de Saultour, il alla droit à Chimai, qu'il croyoit dépourvû de garniſon, & abandonné des ennemis. Les habitans de Saultour ayant appris que les François s'étoient éloignez, reprirent courage, & après de longues conteſtations, déclarerent enfin qu'ils ne ſe rendroient point, qu'ils n'euſſent vû le canon. Lorſqu'on apprit la derniere réponſe de ceux de Saultour, le duc de Nemours s'étoit déjà avancé juſqu'auprès de Chimai. Les nôtres ayant trouvé cette place beaucoup mieux fortifiée, qu'ils ne ſe l'étoient perſuadé (car il y avoit deux compagnies d'infanterie, & une Cornette de Cavalerie) voyant enfin que les pluyes commençoient à tomber en abondance, ſe retire-

rent sans avoir rien fait, & par ce moyen ne prirent aucune des deux places, dont ils s'étoient témérairement flattés de se rendre maîtres. La garnison poursuivit les François, & leur dressa des embuscades ; mais étant sortie trop tôt de la forêt, elle perdit quelques-uns de ses soldats; quinze furent faits prisonniers, & les autres furent repoussés dans le bois. Cependant ils eurent leur revanche, & ils surprirent sur le soir, & taillerent en pieces la compagnie du capitaine l'Aventure, qui étoit allé un peu trop loin au fourage. Comme ensuite les pluyes s'augmenterent, & incommoderent beaucoup les nôtres, qui étoient d'ailleurs extraordinairement fatigués, le duc de Nevers alla à Aubenton, & à Montcornet. Il fit partir devant les Allemands, & renvoya dans la Picardie la cavalerie, que le maréchal de saint André avoit amenée ; enfin lorsqu'il fut arrivé à Rhetel, il congédia toutes les troupes. Il y avoit apparence qu'avant la fin du mois les ennemis vengeroient par quelque entreprise l'espece d'affront qu'ils avoient reçû à Givets; il n'y eut néanmoins que quelques escarmouches de part & d'autre sur les frontieres.

Combat sur mer entre les François & les Hollandois.

Dans ce même tems, il y eut sur mer un combat furieux entre nous, & les Hollandois. On avoit appris que quelques gros vaisseaux Hollandois revenoient d'Espagne, chargés de toutes sortes de marchandises précieuses des Indes; le Roi donna ordre à ceux de Dieppe, qui sans contredit ont toûjours passé parmi les François pour les plus experimentés dans la marine, de faire équipper les vaisseaux qu'ils trouveroient sur les côtes du payis de Caux, & dans les autres ports de Normandie, afin de surprendre la flotte des ennemis, & arrêter les courses des Corsaires. Les armateurs de Dieppe ayant armé en course dix-neuf vaisseaux, & six brigantins, commandez par d'Epineville de la ville d'Harfleur, grand homme de mer, rencontrerent la flotte Hollandoise vis-à-vis de Douvre, port d'Angleterre. Tandis qu'on déliberoit encore sur la maniere dont on livreroit le combat, & que les opinions étoient differentes, les François attaquerent en confusion & sans aucun ordre les ennemis. La plûpart étoient d'avis que sans s'arrêter aux premiers vaisseaux, on fondît sur les derniers: Que par ce moyen les premiers, se croyant délivrés du péril, prendroient aussitôt la fuite, & croiroient beaucoup gagner,

HENRI II. 1555.

s'ils pouvoient ſauver des marchandiſes de ſi grand prix : Que ſi l'on vouloit combattre contre tous, il arriveroit au contraire que le péril même enhardiroit les ennemis.

Dans le tems que les opinions étoient ainſi partagées, d'Epineville fit avancer ſes vaiſſeaux, & attaqua l'amiral. La flotte ennemie étoit compoſée de vingt-deux vaiſſeaux, appellés ordinairement Ourques ; & quoiqu'ils fuſſent deſtinés à porter des marchandiſes, ils étoient néanmoins armés en courſe, & équippés de tout ce qui étoit neceſſaire pour ſe défendre. Pendant que d'Epineville combattoit contre l'amiral, les autres Officiers ayant jetté du haut de leurs haubans dans les quinze vaiſſeaux ennemis des crocs de fer & des grapins pour les acrocher, les obligerent à combattre. Le combat fut ſanglant & furieux, & dura quatre heures. La victoire balança entre les deux partis : les François avoient un plus grand nombre de ſoldats ; mais les ennemis l'emportoient ſur eux par la groſſeur & la ſolidité de leurs vaiſſeaux, d'où ils faiſoient ſur les nôtres, comme ſi c'eût été du haut de quelques tours, de fréquentes décharges. La neceſſité où ils ſe trouvoient de combattre égaloit leur courage à celui des François. Déjà les forces commençoient à manquer de part & d'autre, & le combat étoit prêt de finir. Comme des deux côtez on lançoit beaucoup de feux d'artifice, en quoi ſurtout les Flamans ſont habiles, le feu prit à un de nos vaiſſeaux, & à cinq autres en même tems : mais la flamme ſe communiqua ſi promptement à un pareil nombre de vaiſſeaux ennemis, que de part & d'autre on s'occupa plûtôt à éteindre le feu, qu'on ne ſongea à remporter la victoire.

Les Imperiaux ont écrit, que les François ſurpris de trouver tant de bravoure & de courage dans les ennemis, voulurent ceſſer de combattre, & que par un ſignal ils demanderent une tréve ; mais que n'ayant pu ſe faire entendre au milieu du bruit & de la confuſion, le déſeſpoir leur avoit fait prendre la réſolution de mettre le feu à leurs propres vaiſſeaux, & de ſe ſauver par ce ſtratagême. Quoi qu'il en ſoit, dès que le feu eut été allumé, ſoit par les François, ſoit par les ennemis (ce qui paroit plus vrai-ſemblable) on vit un grand changement. Les François, pour ſe dérober à la flame, s'élancerent ſans conſiderer le péril, dans les vaiſſeaux Hollandois,

&

HENRI II. 1555.

& comme ils étoient en plus grand nombre, ils y firent un grand carnage des ennemis, plus occupés alors à fauver leurs marchandifes, que difpofés à combattre; & s'emparerent de leurs vaiffeaux, non fans perdre eux-mêmes beaucoup de leurs foldats. Enfin la nuit fit ceffer le combat, qui avoit duré pendant fix heures. On fit un grand nombre de prifonniers, & l'on prit cinq vaiffeaux Hollandois, qui, quoique demi brûlés & fracaffés par le canon, furent remorqués & amenés à Dieppe, plûtôt en figne de la victoire que nous avions remportée, qu'à deffein d'en faire aucun ufage. Les ennemis perdirent dans ce combat jufqu'à mille de leurs foldats, qui périrent, ou par le fer, ou par le feu, ou dans la mer. Pour nous, nous perdîmes environ quatre cens hommes, entr'autres le capitaine d'Epineville, dont la mort fit payer cher au Roi cette victoire.

Ce combat arriva fur la fin du mois de Juillet : dans le même mois on apprit que l'armée des ennemis avoit reçu un nouveau renfort d'Allemagne, & que le Prince d'Orange avoit été envoyé par l'Empereur dans le camp, où il étoit arrivé chargé du commandement général. Ce Prince s'employa principalement à faire agrandir les fortifications de Charlemont, & les fit avancer jufqu'à la vallée, où les François, après avoir repouffé les ennemis, étoient campés. Il mit enfuite fon armée en campagne, vers le milieu du mois de Septembre, comme s'il eût eu deffein d'aller à Mariembourg : il s'empara du château de Faignolles, qui étoit occupé par les François, & traita la garnifon avec beaucoup d'humanité. Le duc de Nevers, pour s'oppofer à fes efforts, fit auffi-tôt affembler fes troupes à Rozoi en Thierache, dans la Champagne. Le prince d'Orange, après s'être rendu maître de Faignolles, & avoir fait paffer fon armée devant Mariembourg, vint à Couvins, où le duc de Nevers avoit laiffé quelques foldats en garnifon : lorfqu'ils en furent fortis, il fit démolir une tour qu'on avoit fortifiée. De Couvins il alla camper à Saultour, où il s'arrêta avec toute fon armée, jufqu'à ce qu'il eut fait fortifier, & mis à couvert de l'infulte des François un Fort, qu'il appella Philippeville.

Avantage remporté par les ennemis.

Sur ces entrefaites, le Roi reçut fur la frontiere de Flandre un échec plus deshonorant que préjudiciable: les levées

HENRI II. 1555.

du Royaume y furent taillées en piéces, & un grand nombre de Gentilshommes, & de ceux qui, par rapport à quelque privilége dont ils joüiffent, fe qualifient de ce titre, furent faits prifonniers : car en France ceux qui ont de l'honneur, ne voulant pas paroître enrôlés comme malgré eux & de force, fe mettent dans une troupe, dont le Roi eft le chef, ou dans quelque compagnie de gendarmerie. Voici comme la chofe arriva. Ces levées qui compofoient quatre cens hommes d'infanterie, & douze cens chevaux, commandés par la Jaille, capitaine de la premiere nobleffe d'Anjou, s'étoient jettés dans le payis ennemi, & y avoient fait un grand butin. Comme ils revenoient, fans garder aucun ordre, & qu'ils étoient pour la plûpart peu expérimentés dans l'art militaire, ils furent furpris entre Arras & Bapaume par Aulfimont gouverneur de cette place, dans une embufcade qu'on leur avoit dreffée fur le chemin, entre une forêt & un ruiffeau qui étoit au-deffous. Ils furent taillés en piéces par un petit nombre d'ennemis, & la plûpart ne trouvant aucune retraite pour fe fauver, furent faits prifonniers, avec ces mots de raillerie, *Que les Flamands prenoient les Nobles de France fans les pefer.* Ce qui faifoit allufion à certaines pieces d'or d'Angleterre, qu'on appelloit ordinairement des Nobles. Cette défaite, que la Renommée éxagera beaucoup, enhardit les ennemis, & leur fit former de plus grands desfeins. Le bruit fe répandit auffi-tôt qu'ils vouloient affiéger Guife : ce qui fit que l'on renouvella, & augmenta la garnifon de cette place. Mais on découvrit peu après, que les ennemis avoient un autre deffein, & qu'ils avoient réfolu d'achever les fortifications de Charlemont & de Philippeville, qui étoient commencées ; & fi l'occafion s'en préfentoit (comme ils tenoient encore la campagne, & que les François avoient licentié leurs troupes) d'attaquer, quoi qu'on fût en hyver, Mariembourg & Roc-roi qui manquoient de vivres.

Mort de Henri d'Albret roi de Navarre.

Quelque tems auparavant, Henri d'Albret roi de Navarre, & gouverneur de Guyenne, étoit mort à Pau en Bearn. Son pere avoit été dépoüillé de fes Etats par Jule II. dont l'injufte profcription avoit donné lieu à Ferdinand roi d'Aragon, ayeul maternel de Charle Quint, de les envahir. Ce fut un Prince qui avoit l'ame grande, mais ennemi du fafte ; & à qui la Fortune ne put faire recouvrer par notre fecours, ce que fon

attachement pour nous lui avoit fait perdre. Il eſt arrivé ſeulement que, comme il n'a été fait depuis ce tems-là aucune mention de cette affaire dans les divers traitez de paix entre l'Empereur & les Rois de France, Henri d'Albret & ſes héritiers ont toûjours conſervé leur droit ſur la couronne de Navarre. Antoine de Bourbon-Vendome gouverneur de Picardie, qui avoit épouſé Jeanne d'Albret, fille unique de Henry, promiſe autrefois à Guillaume duc de Cleves, hérita de ſon beau-pere, non-ſeulement la qualité de roi de Navarre, & les grands biens qu'il poſſedoit en France, mais encore le gouvernement de Guyenne, qui ſans contredit paſſe pour le plus grand de ce Royaume.

Lors qu'Antoine de Bourbon eut remis ſon gouvernement de Picardie, le Roi le donna à Gaſpard de Coligny amiral de France, qui pour renverſer les projets des ennemis, ſongea auſſi-tôt à faire entrer des vivres en abondance dans Mariembourg & dans Roc-roi, après en avoir communiqué avec le duc de Nevers. Ce qui retarda l'exécution de ce deſſein, c'eſt que le capitaine Beaujeu, Franc-Comtois, gouverneur de Thionville, par le moïen d'un ſoldat qu'il avoit gagné, s'étoit rendu maître d'Enery, place de grande importance pour la ſûrêté du payis, peu éloignée de Metz, & qui étoit occupée par Choiſeüil-de-Lancques, à la tête d'une garniſon de vingt-cinq hommes. Sanſac, lieutenant du ſieur de Vieilleville, fit venir le plûtôt qu'il lui fut poſſible du ſecours de Verdun, de Toul, d'Yvoy, de Monmedy, & après avoir fait approcher le canon, & fait une décharge de ſix vingt coups, il reprit ce château vers le commencement d'Octobre. On employa le reſte du mois à amaſſer des vivres : ce qui n'étoit pas ſi facile, parce que les payis circonvoiſins avoient été épuiſés par les fréquens paſſages des troupes. On s'occupa auſſi à faire des levées, afin de compoſer une armée qui fût égale à celle du prince d'Orange, en cas qu'il voulût s'oppoſer à ce qu'on avoit entrepris.

Enfin le 23 d'Octobre, Coligny à la tête d'environ ſix cens gendarmes vint au Château-Porcien, & le Rheingrave à Montcornet, avec vingt compagnies de vieilles troupes Allemandes. Sanſac, Rabodange, Haultcour, Villiers-des-Pots, & vingtcinq compagnies de vieilles troupes Françoiſes s'aſſemblerent

HENRI II. 1555.

à Maubert-Fontaine ; on fit loger la cavalerie à l'Echelle, à Aubigny, & aux autres lieux d'alentour. Coligny, qui conduifoit l'avant-garde, partit le même jour pour Roc-roy. De là on fit partir Sanfac avec la cavalerie legere, & environ trois cens moufquetaires, que Bourdillon eut auffi-tôt ordre de fuivre, avec un efcadron de cavalerie, qui devoit marcher toute la nuit, afin d'obferver les chemins, & de connoître les deffeins des ennemis. Le lendemain Coligny partit de Rocroy, où le duc de Nevers arriva auffi-tôt avec cinq cens gendarmes, & le Rheingrave avec les compagnies d'Allemands qu'il commandoit. Les convois s'y affemblérent auffi, appréhendant de paffer outre, jufqu'à ce que les nôtres fuffent arrivés à Couvins, parce qu'on prévoyoit que l'ennemi pourroit les attaquer en chemin. Cependant comme il ne fit aucune démarche, & que les François arriverent à Couvins fans aucune perte, & même fans avoir été attaqués, après qu'on y eut préparé des logemens, & dreffé des tentes, on ne fit entrer ce jour-là que quinze charrettes chargées de vivres dans Mariembourg. On y conduifit le refte les trois jours fuivans avec beaucoup de difficulté; parce que les pluïes continuelles avoient rendu les chemins tellement gliffans & impraticables, que les chevaux avoient bien de la peine à fe foûtenir; de forte qu'on en voyoit un grand nombre, qui étoient étendus çà & là le long des chemins. Outre cela le froid & la neige incommodoient beaucoup notre cavalerie; & comme on ne pouvoit fans danger faire venir du fourage de Chimay, les chevaux qui manquoient de nourriture, étoient devenus comme enragés par le froid & par la faim, & mordoient fouvent aux bras & aux cuiffes ceux qui leur préfentoient du foin, ou quelque autre chofe.

Cependant on fit plufieurs courfes de part & d'autre : l'ennemi qui connoiffoit les chemins difficiles & détournés attaquoit les convois avec fuccès. Les François d'un autre côté harceloient le camp des ennemis. Paul-Baptifte Fregofe, après avoir forcé le corps de garde, & s'être fait un chemin au travers du camp ennemi, s'avança jufqu'à Givets : à fon retour il rencontra quelques cavaliers ; il en tailla quelques-uns en piéces, & fit les autres prifonniers : de forte que Trelon & le gouverneur d'Avenes eurent bien de la peine à fe fauver ; après

quoi Frègofe vint heureufement rejoindre les fiens. Lorfqu'on eut fait venir le canon, les François retournerent à Maubert-Fontaine, dans le même ordre qu'ils étoient venus, ayant mis au milieu d'eux les charrettes qui étoient vuides. Ceux qui, à caufe de l'incommodité des chemins fort étroits étoient partis les premiers, furent furpris, & Dafpart vieux foldat, qui par fon induftrie avoit beaucoup contribué à faire amaffer des vivres, tomba entre les mains des ennemis. Ayant été pris avec la commiffion qu'il avoit du duc de Nevers, & enfuite interrogé par le prince d'Orange, au fujet des vivres qu'on avoit fait venir, il témoigna beaucoup d'affûrance, & exagéra tellement les munitions qu'il y avoit dans les deux places, que les ennemis perdirent toute efpérance de fe rendre maîtres de Mariembourg & de Roc-roy. Alors le prince d'Orange, après avoir mis des garnifons dans Charlemont, & dans Philippeville, & diftribué fes troupes en quartier d'hyver, fe rendit auprès de l'Empereur à Bruxelles.

HENRI II. 1555.

Le 18 de Mars de cette année, Henri eut un fils, qui fut le cinquiéme & le dernier de fes enfans. Il fut d'abord nommé Hercule, & appellé le duc d'Alençon; mais on lui changea fon nom en celui de François: ce fut ce Prince qui dans la fuite fit la guerre dans les Payis-Bas. Le 15 de Fevrier on avoit préfenté un édit au Parlement, par lequel on établiffoit dans chaque Préfidial, & dans quelques autres Tribunaux fubalternes, un Lieutenant criminel, avec 600 francs de gages; on y avoit joint un Prévôt de robbe-courte, avec 300 livres de gages, & quatre ou fix Archers. On abolit les charges de Prévôts des Maréchaux, excepté celles des Prévôts qui fervent dans les dix premieres provinces du Royaume. Quelque tems après on créa, dans toutes les juridictions du Royaume, des Prévôts de robbe-courte avec quatre Archers. Comme cet établiffement parut d'abord nouveau & extraordinaire, on le rejetta; mais dans la fuite des temps on le reçut. Le 12 de Juin, on fit dans le Parlement la lecture d'une ordonnance, qui enjoignoit d'abattre toutes les faillies qui avançoient dans les ruës de Paris. Le Roi enfuite en fit publier une feconde, qui ordonnoit qu'on exécutât la même chofe dans les autres villes, & dans les grands bourgs du Royaume.

Etabliffemens en France.

Henri II. 1555.

Quatre ans auparavant, le Parlement avoit enregiſtré, comme nous l'avons déjà dit en ſon lieu, un édit par lequel le Roi ſe réſervoit une entiere connoiſſance du Lutheraniſme, & l'attribuoit à ſes juges ſans aucune exception, à moins que l'héréſie dont il s'agiſſoit ne demandât quelque éclairciſſement [1]; ou que les coupables ne fuſſent dans les Ordres ſacrez. Mais cette année, à l'inſtigation du cardinal de Lorraine, qui ſongeoit déjà à l'expédition de Naples, & qui vouloit en cela faire plaiſir au nouveau Pape, le Roi donna une Déclaration contraire, par laquelle il ordonnoit à tous les Gouverneurs de punir ſans délai, & ſans avoir égard à l'appel, ſelon la grandeur du crime, ceux qui convaincus d'héréſie, auroient été condamnez par les juges Eccléſiaſtiques, & par les Inquiſiteurs de la foi. Le Cardinal vint lui-même au Parlement, où il apporta la Déclaration, qu'il appuya de pluſieurs raiſons, pour venir à bout de la faire enregiſtrer. Après que le Parlement l'eut écouté, il demanda du tems pour déliberer. Il fit enſuite une députation au Roi, & lui adreſſa le 16 d'Octobre une Remontrance conçuë en ces termes.

Remontrance du Parlement au ſujet des affaires de la Religion.

» SIRE, ce que votre Majeſté a ordonné, par l'édit » qu'elle nous a depuis peu envoyé, étant entierement oppoſé » à celui qui fut vérifié par nous il y a quelques années; vo- » tre Cour de Parlement, qui ne croit pas que cela ſoit confor- » me à la juſtice, a jugé qu'il étoit de ſon devoir de vous re- » preſenter les raiſons, qui l'ont empêché d'y ſouſcrire. C'eſt » un principe établi par les loix de ce Royaume, que les Rois » y exercent une autorité ſouveraine ſur leurs ſujets, & que les » peuples qui ſont ſous leur obéïſſance ne doivent demander » juſtice qu'à eux ſeuls. Quoique nos Rois ne ſoient pas abſo- » lument les juges des matieres de la Religion, cependant » comme depuis long-tems ils ont fait voir qu'ils en étoient » les plus puiſſans défenſeurs, auſſi-bien que de la dignité ſacer- » dotale, c'eſt avec raiſon qu'ils ſe ſont en cela attribué quel- » que droit: enſorte que lorſqu'on conteſte ſur la poſſeſſion

1 Le Roi attribuoit à ſes Juges la connoiſſance & la punition du Lutheraniſme avéré & connu; mais il ne leur permettoit pas d'en connoître, lorſqu'il s'agiſſoit de prononcer ſi telle doctrine étoit hérétique ou non; & lorſqu'il s'agiſſoit de juger des perſonnes qui étoient dans les Ordres ſacrez. En effet ces deux cas ne ſont point de la compétence des juges Civils, mais des juges Eccléſiaſtiques.

» d'un bénéfice, il n'appartient qu'aux juges Royaux d'en » décider. Cependant votre Majesté soûmet par cet édit à une » autre puissance les personnes même, sur qui elle a droit de » vie & de mort. Nous ne pouvons voir sans douleur votre » autorité ainsi blessée & affoiblie. Par votre édit vous aban- » donnez vos sujets, dont vous livrez l'honneur, la reputation, » la fortune, & même la vie à une autre puissance, c'est-à-dire » à des juges Ecclésiastiques : en supprimant la voye d'appel, » qui est l'unique refuge de l'innocence, vous les soûmettez » à une puissance illégitime, à l'orgueil & à la présomption » de ceux qui abuseront de l'autorité Royale, qui leur aura » été transferée. Nous croyons, Sire, qu'il est plus juste que » votre Majesté laisse à ses magistrats le droit de connoitre & » de juger du crime dont il s'agit; & que lorsqu'il sera nécef- » saire d'examiner si une opinion tend à l'hérésie, elle nomme » des Ecclésiastiques pour en connoître, & qu'elle leur per- » mette d'exercer en cela leur juridiction. Mais il feroit à » propos qu'elle priât le Pape de trouver bon, que vos juges » connussent des appels en cette matiere, & que les jugemens » en dernier ressort fussent rendus par des conseillers Ecclésias- » tiques, à qui, si le nombre n'étoit pas suffisant, on pourroit » joindre d'autres personnes, recommandables par leur pieté, » la pureté de leurs mœurs, & l'innocence de leur vie. Que » l'Inquisiteur commît dans chaque province, des personnes » d'une exacte probité, & d'une grande vertu ; Que les » Evêques, & non pas les accusez, avançassent les frais nécef- » saires pour l'information du procès; & qu'après le jugement » rendu sur le fond, on jugeât aussi sur les dépens, si cela » étoit nécessaire. Voilà, Sire, ce que nous avons jugé à pro- » pos de vous représenter par rapport à l'édit. Nous prenons » encore la liberté d'ajoûter que, puisque les supplices de ces » malheureux, qu'on punit tous les jours au sujet de la religion, » n'ont servi jusqu'ici qu'à faire détester le crime, sans corriger » l'erreur, il nous a paru conforme aux régles de l'équité, & à » la droite raison, de marcher sur les traces de l'ancienne » Eglise, qui n'a pas employé le fer & le feu pour établir & » étendre la Religion, mais plutôt une doctrine pure, jointe » à la vie exemplaire des Evêques. Nous croyons donc que vo- » tre Majesté doit s'appliquer entierement A CONSERVER

HENRI II. 1555.

HENRI II. 1555.

» LA RELIGION PAR LES MEMES VOYES QU'ELLE » A ETE AUTREFOIS ETABLIE, puifqu'il n'y a que » vous feul qui en ayez le pouvoir. Que les Evêques com- » me de bons & de fideles pafteurs, ayent toûjours les yeux » fur leur troupeau, & qu'ils le conduifent eux-mêmes : Que » les Eccléfiaftiques qui leur font foûmis, s'acquittent du mê- » me devoir ; c'eft-à-dire, qu'ils ménent une vie réglée, & » qu'ils annoncent avec candeur la parole de Dieu ; ou que » du moins ils ayent foin que cette fainte parole foit annon- » cée par des perfonnes qui en foient capables : QU'ON » N'ELEVE DORESNAVANT AUCUNS SUJETS AUX » DIGNITEZ ECCLESIASTIQUES, QUI NE PUIS- » SENT EUX-MEMES EXERCER LEUR MINISTERE » ET ENSEIGNER LE PEUPLE, SANS AVOIR BE- » SOIN DU SECOURS D'AUTRUY. C'eft un article » effentiel auquel il faut faire une attention particuliere, & » le fondement fur lequel il faut bâtir. Nous ne doutons » point que par-là on ne guériffe le mal, avant qu'il s'éten- » de plus loin, & qu'on n'arrête le progrès des opinions » erronées qui attaquent la Religion. Si au contraire on mé- » prife ces remedes efficaces, il n'y aura point de loix, ni » d'édits, quelques rigoureux qu'ils foient, qui puiffent y » fuppléer. »

Traité entre le Roi & Jean de Broffes.

Il fe fit cette année un traité entre le Roi, & Jean de Brof-fes duc d'Etampes, gouverneur de Bretagne. Ce feigneur tiroit fon origine de Charle de Blois, qui difputant autrefois le duché de Bretagne, appuyé fur les forces des François, fut tué dans cette fameufe bataille qui fe livra auprès de Nan-tes, le 29 de Septembre de l'année 1365, par Jean de Dreux comte de Montfort. Depuis ce tems-là, les comtes de Mont-fort ont toujours été poffeffeurs de ce Duché, jufqu'à Anne fille unique du duc François, qui époufa d'abord Charle VIII. & enfuite Louis XII. De ce mariage nâquit Madame Claude, fille aînée de Louis, qui époufa François I. fous qui la Bre-tagne fut tellement unie à la couronne de France, du con-fentement unanime des Etats de la province, qu'elle n'en pût être aliénée dans la fuite. On donna par compenfation à de Broffes quelques biens, & entr'autres le comté de Pentievre. Il renonça donc par ce moyen au duché de Bretagne ; auquel

fes

ſes ancêtres avoient prétendu, & à tout le droit qu'il pouvoit avoir ſur la ſouveraineté de cette province.

HENRI II. 1555.

Conſpiration à Geneve.

Il y eut alors à Geneve, ville ſituée ſur le lac Leman, un tumulte pendant la nuit, qui fut excité par quelques membres du conſeil qui avoient réſolu avec ceux de leur faction, d'uſurper toute l'autorité. Ils ne pouvoient ſupporter Jean Calvin de Noyon, qui enſeignoit depuis pluſieurs années dans leur ville, & ils haïſſoient ſur-tout ceux qui, par rapport à la Religion, étoient venus de France à Geneve pour ſe derober aux ſupplices; ils étoient ſur-tout indignez qu'on en eût admis une grande partie au nombre des citoyens; d'où il étoit arrivé qu'à meſure qu'un parti s'augmentoit, la force de l'autre diminuoit. Or ils ſe ſervirent de cet artifice pour les faire chaſſer. Pendant la nuit ils coururent de tous côtez, & ſe mirent à crier en differens lieux tous à la fois, comme ſi on leur eût donné le ſignal, que les François étoient ſous les armes, & qu'ils vouloient livrer la ville. Mais comme les François ſe tenoient renfermez dans leurs maiſons, le peuple, à qui les conjurez par ce moyen eſpéroient faire prendre les armes, s'y tint auſſi, & ainſi leur artifice n'eut aucun effet. Il y en eut quelques-uns de condamnez au ſupplice; les autres l'éviterent par la fuite. Ceux de Locarne [1], dont le Canton appartient à la République des Suiſſes, demanderent auſſi en ce tems-là qu'on leur permît, comme ils diſoient, un uſage plus pur de la parole de Dieu. Comme la plûpart de ceux de qui ils dépendoient, profeſſoient l'ancienne religion, les ſentimens furent partagez, & il y avoit apparence qu'on en viendroit à une guerre civile. Il fut enfin ordonné qu'ils profeſſeroient la religion de leurs ancêtres, & que ceux qui ne voudroient pas obéïr, pourroient ſe retirer ailleurs. Pluſieurs ſe retirerent à Zurich, où ils furent très-bien reçus.

Mort de pluſieurs hommes de lettres.

Volfang Lazius mourut cette année à Vienne en Autriche ſa patrie, âgé de cinquante ans. Il a écrit exactement l'hiſtoire Grecque & Romaine, & a fait honneur à ſa patrie, comme on le peut voir par les beaux ouvrages qu'il a laiſſez à la poſtérité. Après avoir été medecin de l'Empereur, le roi Ferdinand, par rapport aux grands ſervices qu'il lui avoit rendus,

1 Petite ville d'Italie qui appartient aux douze anciens Cantons Suiſſes, ſur la côte occidentale du Lac-Major.

ainſi qu'à la Republique des Lettres, non-ſeulement l'admit dans ſon Conſeil, mais l'annoblit

Conrad Péllican natif de Rufach en Alſace, qui avoit enſeigné long-tems avec honneur la langue Hebraïque à Zurich, & qui a traduit d'Hébreu en Latin un très-grand nombre de commentaires des Rabins, non-ſeulement ſur l'Ecriture ſainte, mais encore ſur les cérémonies particulieres des Juifs, mourut auſſi cette année dans un âge très-avancé.

Je ne ferai aucune difficulté de joindre à ces grands hommes George Agricola natif de Glaucha en Miſnie, qui a écrit ſur les métaux, les mines, & les animaux qui vivent dans la terre, avec une ſi grande exactitude, qu'il a de beaucoup ſurpaſſé tous les anciens en ce genre, & a fort éclairci cette partie de l'hiſtoire naturelle; non-ſeulement par l'exacte explication qu'il a faite de tout ce que les anciens ont dit ſur cette matiere, mais encore par la découverte de pluſieurs choſes que le tems a fait connoître. Il a fait auſſi un traité excellent, après Guillaume Budé, Leonard Portio, & André Alciat, des poids, des meſures, du prix de métaux, & des monnoyes. Enfin après avoir découvert, & remarqué pluſieurs choſes inconnuës aux anciens, il mourut cette année le 21 de Novembre, âgé de ſoixante-un ans, à Chemnitz en Miſnie, proche de ces fameuſes mines qui appartiennent à l'Electeur de Saxe.

Gemma, appellé ordinairement Friſon, parce qu'il étoit de Friſe, mourut avant Agricola le 25 de Mai, après avoir publiquement profeſſé la medecine à Louvain. Il ſe rendit beaucoup plus fameux dans les Mathematiques qu'il enſeigna en particulier, & qu'il enrichit, pour ainſi dire, de pluſieurs inſtrumens travaillez avec beaucoup d'art. On le ſollicita ſouvent de venir à la Cour de l'Empereur; mais il s'en excuſa toûjours modeſtement, & fit voir par un exemple rare, qu'il préféroit à la faveur des Grands cette agréable tranquilité, dans laquelle il finit ſes jours. Il mourut de la pierre, âgé ſeulement de quarante-ſept ans, & laiſſa un fils appellé Corneille Gemma, qui enſeigna à Louvain les mêmes ſciences avec honneur, & qui fit revivre par la pénétration de ſon eſprit, & par ſes doctes écrits, la reputation de ſon illuſtre pere, preſque éteinte.

Quelque tems après, Edoüard Wotton natif d'Oxfort, qui avoit professé la medecine dans son payis, & qui a mis au jour un traité de la différence des animaux, fort estimé parmi les gens de lettres, mourut à Londres en son année climacterique le 5 d'Octobre. Il laissa beaucoup d'enfans, & fut inhumé dans l'Eglise de saint Alban[1].

HENRI II. 1555.

Je ne passerai pas non plus sous silence Isidore Clario de Brescia, religieux Benedictin, personnage très-recommandable, qui gouverna pendant sept ans en qualité d'Evêque l'Eglise de Fuligno. Il possédoit parfaitement les trois langues sçavantes, & joignoit à une profonde connoissance de la Théologie des mœurs très-chastes, une vie pure, un zéle qui ne respiroit que la charité, la discipline, & l'union de l'Eglise. Il fut si charitable à l'égard des pauvres, il témoigna tant de bonté pour tout le monde, & fit concevoir une si haute idée de sa sainteté, qu'après sa mort une grande foule de peuple entra malgré ceux qui le gardoient, dans son appartement, où il fut exposé à la vûë de tout le monde pendant quinze jours, sans exhaler aucune mauvaise odeur. Il vécut soixante ans, & mourut d'une fiévre violente le 28. de Mai; son corps fut inhumé dans l'Eglise de Fuligno.

En cette même année, Olympia Fulvia Morata de Ferrare, femme illustre par la pureté de ses mœurs, & comparable par son esprit & son érudition aux plus illustres femmes de l'antiquité, mourut dans un âge peu avancé. Elle étoit fille de Fulvio Peregrini Morato de Mantouë, qui l'instruisit dans la connoissance des belles lettres, où elle fit un si grand progrès (ayant eu aussi pour précepteur Chiliano Sinapio) qu'elle écrivoit fort élégamment en Latin & en Grec, & composoit des vers dans l'une & l'autre langue. Ayant ensuite succé la doctrine des Protestans dans la maison de Renée femme d'Hercule II. duc de Ferrare, où elle occupa toûjours le premier rang dans l'amitié d'Anne d'Este, qui épousa dans la suite François de Lorraine duc de Guise, elle s'adonna entierement à l'étude de la Théologie. La Religion l'ayant ensuite obligé de sortir de sa patrie avec Emile son frere, elle passa en Allemagne, où elle épousa André Gruntler medecin, avec qui elle vécut dans une union fort étroite, mais peu d'années. Elle mourut

1 Premier martyr de la Grande Bretagne.

le 26. d'Octobre à Heidelberg, où elle avoit fixé sa demeure, ayant à peine vécu vingt-neuf ans. Son frere & son mari ne lui survécurent pas long-tems, & ils furent tous les trois mis sous la même tombe dans l'Eglise de saint Pierre. Celio Secundo Curione, qui à cause de la Religion avoit aussi quitté l'Italie, rassembla ses ouvrages, & les mit au jour. C'est-là que brillent les mœurs & la science rare de cette femme illustre, qu'on ne peut assez loüer; on y voit ce qu'on pouvoit esperer de son sublime esprit, si elle n'eût été prévenuë par une mort prématurée.

La mort de Marc-Antoine de Majoragio précéda celle de tous ces grands personnages. Il fut ainsi nommé, d'un bourg appellé Majoragio, où Julien del Conte son pere demeuroit; aussi s'appelloit-il auparavant Antoine-Marie del Conte : ce qui fit que Fabio Lupo & Massimo Negro l'accuserent d'avoir changé de nom; il se justifia par un beau discours qu'il fit dans le Sénat de Milan, où il montra qu'il ne l'avoit pas fait sans exemple. Il étoit fort éloquent, & il publia des commentaires sur les livres de la Rhetorique d'Aristote & de Ciceron, pour les défendre contre la fausse critique de Celio Calcagnini. Ayant passé treize ans à enseigner la jeunesse de Milan avec beaucoup de réputation, il s'appliqua enfin à l'étude de la Théologie, & finit ses jours le 4. d'Avril, âgé de quarante-deux ans. Barthelemi del Conte, frere de sa femme, le fit inhumer dans le tombeau qu'il s'étoit lui-même fait construire pendant sa vie, dans la grande Eglise de Milan.

Oronce Finé Dauphinois, fils d'un médecin de Briançon, mourut le 6. d'Octobre, âgé d'un peu plus de soixante ans. Ce fut le premier, après Jacque le Fevre d'Estaples, qui réveilla en France le goût des sciences, qui y étoient inconnuës, ou presque éteintes; mais s'étant contenté d'en donner les premiers principes, parce qu'il méditoit de plus grands desseins, il en fit seulement voir les sources. Attiré par les libéralités de François I. il vint à Paris, où il enseigna les Mathématiques à un grand nombre d'auditeurs, & éclaircit cette science par des écrits très-sçavans pour ce tems-là.

Pierre Gille d'Alby, François, mourut aussi cette année à Rome. Outre la parfaite connoissance qu'il avoit de l'une & de l'autre langue, de l'antiquité, des anciens Auteurs, des beaux

arts, & furtout des chofes naturelles, il avoit encore un défir infatiable de connoître les payis éloignés. Cette inclination le porta à voyager pendant plus de quarante ans dans la Grece, dans l'une & dans l'autre Afie, & dans la plus grande partie de l'Afrique, avec une ardeur incroyable; foit pour amaffer des livres Grecs, comme il en avoit eu ordre de François I. foit auffi pour connoître la fituation de plufieurs contrées. S'étant échappé, après la mort de François I. par une grace fpéciale de la toute-Puiffance divine, des mains des Pirates de Gerbe*, il fe retira comme dans un port favorable, chez le cardinal George d'Armagnac, grand protecteur des fciences, chargé alors des affaires du Roi à Rome. Tandis que Pierre Gille s'occupoit dans la maifon du Cardinal, à recüeillir & arranger les relations qu'il avoit faites pendant un fi long-tems, employant à ce travail les jours & les nuits, il fut attaqué d'une fiévre violente dont il mourut, âgé de foixante-cinq ans, & fut inhumé dans l'Eglife de faint Marcel. Le cardinal d'Armagnac qui le protégeoit, & qui étoit fort zélé pour le progrès des fciences, eut foin que fes écrits fuffent confervez. Il en fit apporter la plûpart en France, & les fit enfuite imprimer. On croit néanmoins que Pierre Belon du Mans, qui écrivoit fous lui, & qui l'accompagna pendant quelques années dans fes voyages, en a fouftrait une partie; quoique dans la fuite il les ait publiez fous fon nom, plûtôt que fous celui de Gille: il s'attira cependant, tout plagiaire qu'il étoit, l'eftime des gens de lettres, pour n'avoir pas, au moins comme plufieurs autres, dérobé au public de fi beaux écrits.

HENRI II. 1555.

* Ou Gelves.

Voyage de Villegagnon en Amerique.

En cette même année Nicolas Durand de Villegagnon, chevalier de Malte, dont nous avons déjà parlé plufieurs fois, entreprit le voyage de l'Amerique. C'étoit un homme d'un grand courage, expérimenté dans les affaires les plus importantes, & ce qui eft rare à ceux de fa profeffion, verfé dans les belles lettres. Son amour pour la gloire, ou felon quelques-uns, fa paffion pour amaffer des richeffes, le porta à demander au Roi la permiffion d'équipper une flotte, & d'aller fous fes aufpices planter les armes de France dans le nouveau monde, ce qu'il obtint par l'entremife de Gafpard de Coligny amiral. On difoit ouvertement que c'étoit là le moyen d'étendre la gloire du nom François, & d'affoiblir

HENRI II. 1555.

les forces des ennemis, qui tiroient de ces contrées de puissans secours, pour faire la guerre : Que l'exemple des François serviroit beaucoup à ouvrir aux nations étrangéres le chemin de cette partie du monde; de sorte qu'en rendant la liberté aux Ameriquains, on y établiroit un commerce public & commun à toutes les nations, dont les seuls Espagnols, par le joug insupportable qu'ils avoient imposé à ces peuples, tiroient tout le profit. Voilà ce qu'on publioit par tout. Mais Villegagnon avoit traité secrettement avec Coligny ; & comme il sçavoit que l'Amiral favorisoit les sectateurs de la Religion des Suisses & de Geneve, dont il y avoit déjà un grand nombre en France, il lui avoit fait esperer qu'il établiroit cette Religion dans les payis dont il se rendroit le maître.

Villegagnon ayant fait équipper par l'ordre du Roi deux grands vaisseaux, du port de deux cens tonneaux chacun, avec les canons nécessaires, & outre cela un vaisseau de charge pour porter les vivres & toutes les provisions partit du Havre de Grace le 12 de Juillet, accompagné d'un grand nombre de Gentilshommes, de matelots, & d'ouvriers. Mais ayant été surpris par la tempête, il fut contraint de relâcher à Dieppe, où il mit à terre quelques-uns de ses gens, qui dégoûtez de la mer, ne voulurent pas aller plus loin ; après quoi il revint au Havre. Il en partit une seconde fois le 14 d'Août, & ayant passé la Manche, détroit entre la Bretagne & l'Angleterre, il arriva vingt jours après vis-à-vis du Pic de Teneriffe, la principale des Canaries, à neuf cens lieuës de l'endroit d'où il étoit parti, & à vingt-sept degrès de latitude septentrionale. Ensuite après avoir cotoyé la Barbarie, il passa au-de-là de la Loire [1], & ayant doublé le Cap blanc [2], qui est sous le Tropique du Cancer, il arriva le 8 de Septembre au Cap d'Ethiopie [3] qui est à quatorze degrés de l'Equateur, & d'où l'on compte trois cens lieuës jusqu'au Pic de Teneriffe. Delà il cotoya la Guinée sous la Zone Torride, & il trouva le climat de cette contrée si temperé, contre l'opinion des anciens, qu'on y pouvoit mettre des habits, si l'on vouloit, ou s'en passer.

Il arriva enfin le 10 d'Octobre dans l'isle de S. Thomas,

1 Fleuve d'Afrique, à qui les François ont donné ce nom.

2 Capo bianco.

3 Le Cap-verd.

ſituée ſous la ligne équinoctiale ; d'où le vent au ſud-oueſt l'ayant fait voguer vers l'eſt, il ſe trouva le 20 du même mois vis-à-vis de l'iſle de l'Aſcenſion, à 8 degrez & demi de latitude meridionale, & à 500 lieuës de la terre ferme[1]. Le 13 de Novembre, il entra dans la riviere de Ganabara, ainſi appellée, parce qu'elle reſſemble à un lac qui porte ce nom. Cette riviere que les Portugais appellent Rio di Janeiro, eſt à 23 degrés au-delà de la ligne équinoctiale, ſous le Tropique du Capricorne. Les François ayant mis en cet endroit pié à terre, il vint au-devant d'eux environ cinq cens naturels du payis, armés d'arcs & de fléches, qui les felicitérent de leur arrivée, leur offrirent des rafraichiſſemens, & ayant allumé des feux, leur témoignerent la joie qu'ils reſſentoient de les avoir dans leur payis, puiſqu'ils devoient les défendre contre les Portugais, & leurs autres ennemis. Au reſte pour ce qui eſt du lac de Ganabara, il eſt ſi large, que ceux qui l'ont vû ont écrit qu'il pouvoit contenir en ſûreté & commodément tous les vaiſſeaux de l'univers. Mais comme après avoir quitté l'Ocean[2], il falloit cotoyer trois iſles incultes, bordées de toutes parts de rochers, les vaiſſeaux de Villegagnon coururent un grand danger. Il fallut enſuite traverſer un détroit qui n'avoit pas plus de trois cens pas de largeur, parce que du côté gauche il étoit reſſerré par une montagne, & par un rocher fort haut de figure cônique, que la nature a formé d'une rondeur ſi parfaite, que ceux qui le voyent de loin, croyent que c'eſt un ouvrage de l'art. Enſuite en avançant plus loin, on rencontre un rocher plat, qui a environ ſix vingt pas de circuit. Villegagnon y avoit d'abord fait mettre tout ſon équipage ; mais ayant été repouſſé par la violence des flots, il avança trois mille pas au-delà, & s'arrêta dans une iſle auparavant déſerte, qui a mille pas de largeur, & ſix fois autant de longueur. Elle eſt environnée de toutes parts d'écueils qui s'élévent au-deſſus de l'eau, ce qui la rend inacceſſible, même aux plus petits vaiſſeaux, excepté par un ſeul endroit. Il y a aux deux côtés de cette iſle des rochers, où Villegagnon fit faire des loges, comme pour ſervir de guerites. Enſuite il bâtit un Fort ſur un autre rocher de ſoixante piés de largeur, au milieu de l'iſle où il

1 Il y a une autre iſle de l'Aſcenſion à 20 dégrez de latitude meridionale, & environ à 250 lieuës du Breſil.

2 La mer du Nord.

se posta avec ses gens. Il donna à ce Fort le nom de Coligny, du nom de l'Amiral, & y fit faire des logemens pour tous ceux de son équipage, dont le nombre montoit à quatre-vingt hommes : on y transporta aussi le canon. Il y a une isle fort belle & très fertile à dix milles au-delà dans l'embouchure du même fleuve : elle a douze milles de circuit, & les François qui étoient en ce payis-là, l'appelloient la grande isle, en comparaison des autres : ils en tiroient de la farine, & plusieurs autres choses nécessaires pour l'usage de la vie.

Lorsque Villegagnon fut arrivé, il écrivit à l'Amiral Coligny, & lui marqua en peu de mots le succès de son voyage, son arrivée dans le Bresil, la nature du lieu, les mœurs des habitans. Pour se le rendre plus favorable dans la suite, il lui confirma l'espérance qu'il lui avoit déjà fait concevoir d'établir dans ces contrées la Religion épurée, (car on l'appelloit ainsi) & lui demanda la permission de faire venir des Théologiens de Geneve. Il écrivit à ce sujet l'année suivante à Jean Calvin, qui fit part de sa lettre aux autres Ministres ses confreres. Après en avoir délibéré, ils en choisirent deux ; Pierre Richer âgé déjà de 50 ans ; & Guillaume Chartier, qui à la sollicitation de Villegagnon & de Coligny, entreprirent le voyage. Plusieurs se joignirent à eux pour les accompagner, & entr'autres Jean de Lery, Bourguignon. Philippe Corguilleray sieur du Pont, qui à cause de la Religion s'étoit retiré à Geneve, s'offrit de les conduire tous. Coligny le connoissoit, & l'avoit sollicité par ses lettres de se charger de cette entreprise, qui intéressoit, comme il disoit, la gloire de Dieu. Ils allerent trouver tous à Châtillon sur Loing l'Amiral, qui leur donna des lettres. De-là ils se rendirent à Honfleur, où ils furent très bien reçus par le sieur de Boissi, fils de la sœur de Villegagnon, qui pour cette affaire avoit été renvoyé en France par son oncle. Ils partirent avec trois vaisseaux bien équipés le 19 de Novembre ; & ayant fait voile par la même route que Villegagnon, ils arriverent au cap de Frio le 4 de Mars ; & trois jours après, étant entrés dans le golfe de Janeiro, ils arriverent sans péril au Fort de Coligny.

Aussi-tôt après leur arrivée, on établit une forme d'Eglise selon le Rit de Geneve, & l'on célébra la Céne, où Villegagnon assista le 21 de Mars. Mais comme dans la suite il

s'éleva

s'éleva entr'eux quelque conteſtation à ce ſujet, on renvoya en France Chartier, pour y conſulter Calvin. Cependant comme cette diſpute fut cauſe de pluſieurs diſſentions, Villegagnon ſollicité, comme l'on croit, par les lettres du cardinal de Lorraine, renvoya les miniſtres de Genéve, après les avoir traités durement. Du-Pont, Richer & ſes compagnons, (entr'autres Jean de Lery, à qui la Chapelle & Boiſſy ſe joignirent enſuite) partirent du Fort de Coligny, & paſſerent dans le continent ſur la fin du mois d'Octobre, huit mois après leur arrivée dans le Breſil. Enfin le quatre de Janvier de l'année ſuivante, Du-Pont fit embarquer ſes compagnons ſur le vaiſſeau de Martin Baudoüin. Après avoir eſſuyé pendant leur voyage différentes avantures, & avoir été reduits à l'extrêmité par la faim, ils abordérent enfin en Bretagne ſur la fin de Mai. Lery, dont j'ai parlé, a écrit éxactement & fidélement ce voyage, la nature du payis, & les mœurs des habitans.

HENRI II. 1555.

Jugement ſur les ouvrages d'André Thevet.

André Thevet, qui partit avec Villegagnon, & qui ne demeura que trois mois dans le Breſil, a compoſé auſſi un ouvrage particulier touchant ce voyage, intitulé *la France Antarctique*. Je ne prétens pas, en faiſant ici mention de lui, diminuer la réputation de ſon Livre, ni empêcher qu'on y ajoûte foi: mais puiſque l'occaſion ſe préſente de parler de cet Auteur, je ſuis bien aiſe de faire ſçavoir ce qu'il a été à ceux qui ne le ſçavent pas. Né à Angoulême, il fut d'abord Cordelier: enſuite ayant à peine une legere teinture des Lettres, il quitta le froc, & de moine devenu avanturier, il employa le tems de ſa jeuneſſe à faire des pelerinages, & d'autres voyages de fantaiſie. S'étant acquis par ce moyen une eſpece de réputation, il s'appliqua par une vanité ridicule à écrire des Livres, qu'il vendoit à de miſerables Libraires: après avoir compilé des extraits de différens auteurs, il y ajoûtoit tout ce qu'il trouvoit dans les Guides des chemins, & autres Livres ſemblables, qui ſont entre les mains du peuple. En effet, ignorant au-delà de ce que l'on peut s'imaginer, & n'ayant aucune connoiſſance ni des belles-lettres, ni de l'antiquité, ni de la chronologie, il mettoit dans ſes livres l'incertain pour le certain, & le faux pour le vrai, avec une aſſûrance étonnante. Il me ſouvient que quelques-uns de mes amis, gens habiles & d'un eſprit fin, l'étant un jour allé voir pour ſe divertir,

HENRI II. 1555.

lui firent accroire en ma préfence des chofes abfurdes & ridicules, que des enfans même auroient eu de la peine à croire ; ce qui me fit beaucoup rire. Je ne puis donc m'empêcher de plaindre plufieurs perfonnes, qui, quoique verfées dans les fciences, non-feulement ne s'apperçoivent pas des fottifes de ce charlatan, mais le citent encore tous les jours avec honneur dans leurs écrits. Je me fuis fouvent étonné de ce qu'un homme à qui l'on en impofoit fi facilement, en ait lui-même impofé à des perfonnes de fi grande réputation. Je fuis donc bien aife de les avertir maintenant, de ne plus deshonorer à l'avenir leurs ouvrages, en citant un Auteur fi ignorant & fi méprifable.

Affaires d'Allemagne. Diete d'Aufbourg.

Pendant que la guerre étoit allumée dans prefque toute l'Italie, & fur les frontieres de la Flandre & de la Champagne, tout étoit tranquille en Allemagne. L'Empereur avoit convoqué l'année précédente la Diete, & l'avoit enfuite transferée à Aufbourg. Il avoit mandé que les Princes & les Etats de l'Empire fe tinffent prêts pour le 13 de Novembre. Enfin ayant été attaqué d'une maladie, & ne pouvant s'y trouver, il la fit ouvrir par Ferdinand fon frere le cinq de Fevrier de cette année : Il s'y trouva fort peu de Princes. Ferdinand, après avoir beaucoup parlé des bonnes difpofitions de l'Empereur, & des fiennes à leur égard, auffi bien que de fon zéle pour la Religion, & pour la tranquilité publique, ajoûta que l'Empereur defiroit particuliérement, que de leur commun confentement, on ftatuât fur tout ce qui pourroit contribuer à la gloire de Dieu, & à affermir la paix de l'Empire : Qu'il avoit fait lui-même jufqu'à prefent tous fes efforts pour affûrer, fans donner aucun fujet de mécontentement, la Religion & le repos public, & qu'il avoit abondamment fatisfait à ce qui avoit été ordonné dans les deux dernieres affemblées, & à fes engagemens particuliers ; mais qu'il étoit arrivé que des troubles fâcheux, élevés fans qu'il y eût de fa faute, avoient mis obftacle à de fi loüables projets : Qu'auffi-tôt qu'on avoit pu remedier au mal, qui commençoit à faire des progrès, il n'avoit pas voulu différer plus long-tems de le faire : Que fa majefté Imperiale lui avoit donné un pouvoir abfolu d'agir en fa place, & de chercher pendant fon abfence des expédiens honnêtes & utiles au bien public : Qu'il avoit exprès choifi des perfonnes de mérite, pour le feconder dans

Difcours de Ferdinand fur les différends de la Religion.

cette entreprise: Qu'il lui paroissoit donc à propos de commencer par la Religion, dont les differends avoient causé tant de maux, non-seulement à l'Allemagne, mais à l'Europe entiére & avoient facilité au Turc, l'ennemi commun des Chrétiens, un moyen de s'emparer de la Hongrie: Que c'étoit un spectacle bien triste, & digne de toute la colere de Dieu, de voir que par l'obstination de quelques esprits infectés des nouvelles opinions, ceux qui étoient unis par le même Batême, le même nom, le même gouvernement, & le même culte, fussent ainsi désunis & partagés: Que ce désordre paroissoit d'autant plus intolerable, qu'il n'y avoit pas seulement une ou deux sortes de sectes, mais qu'il s'en élevoit tous les jours de nouvelles, que le caprice faisoit naître, & que la licence faisoit embrasser témerairement: qu'on ne pouvoit douter que cette liberté ne fût une chose très-injurieuse à Dieu; qu'elle éteignoit entiérement la charité, & qu'elle troubloit les consciences de la multitude, qui ne sçavoit plus ni ce qu'elle devoit croire, ni quel parti elle devoit suivre: Que le mal avoit déja pénétré fort avant, qu'il s'enracinoit dans l'esprit des jeunes gens à mesure qu'ils avançoient en âge; que l'on en trouvoit plusieurs, qui sans se soucier de rien, n'avoient déjà plus de foi, & ne considéroient plus ce que la raison, l'honneur & la conscience leur prescrivoit: Que dans ces conjonctures l'autorité du Magistrat étoit nécessaire, pour le soutien de la Religion, qui renferme le culte de Dieu & la pratique de la vertu: Que l'Empereur travailloit depuis long-tems de toutes ses forces à accommoder ce differend; & qu'à leur priere il avoit obtenu des Papes un Concile général: Que l'on avoit plusieurs fois indiqué ce Concile, & même qu'on l'avoit commencé: Qu'ils sçavoient les sujets qui avoient empêché que la République Chrétienne en retirât aucun fruit, & qu'il n'étoit pas nécessaire de les rapporter: Qu'il feroit ensorte, si on le trouvoit bon, que le Concile fût encore indiqué; que si l'on jugeoit à propos de le remettre à un autre tems, à cause de la guerre, il faudroit en ce cas chercher quelqu'autre moïen convenable pour rétablir l'union: Qu'on avoit quelquefois parlé d'un Concile National; mais qu'il craignoit, qu'outre que cela n'étoit pas tout-à-fait d'usage, un Concile de cette espece ne fût une chose impossible dans les

conjonctures présentes : Qu'il étoit selon lui à propos de traiter cette affaire dans des conférences : Que quoique les années précedentes on eût interpreté autrement qu'on ne devoit le pieux zele de l'Empereur, & que sa conduite eût été désagréable à l'un & à l'autre parti, il se flattoit néanmoins, qu'en se dépoüillant de part & d'autre de ses préventions, on pourroit enfin parvenir à s'accorder : Que pour ce qui regardoit la police & la tranquilité publique, on avoit à la verité fait des réglemens dans les Dietes précédentes, & que par là on y avoit suffisamment pourvû ; mais que comme ces réglemens portoient, qu'on ne pourroit condamner & proscrire les rebelles & les séditieux, s'ils n'avoient auparavant été appellés en jugement, & déclarés convaincus par les procedures ordinaires ; les jugemens avoient été differés par cet obstacle ; ce qui avoit donné lieu aux factieux de tramer plusieurs complots ; que l'on avoit ordonné aussi que les voisins seroient obligés de secourir ceux à qui on feroit violence ; mais que comme on n'exécutoit pas ces réglemens, il falloit avoir recours à d'autres remedes : Qu'ils déliberassent donc tous ensemble, sur la maniere dont on corrigeroit ces deux articles de l'ordonnance ; afin de réprimer l'audace des perturbateurs du repos public, & afin que ceux qui demeureroient fidéles à l'Empire, fussent assurés d'être secourus contre leurs oppresseurs ; Qu'ils réglassent aussi la forme des jugemens, ce qui regardoit les levées & les contributions, la monnoye, & les autres choses qui interéssoient le bon ordre de l'Empire.

Ce discours de Ferdinand fit beaucoup de bruit dans toute l'Allemagne, & les Protestans firent tous leurs efforts pour empêcher qu'on ne le reçût en bonne part. Ce qui y contribua sur-tout, fut ce qu'on écrivit en même tems de differens endroits ; que Ferdinand lui-même avoit chassé de Bohême près de deux cens Ministres du saint Evangile, qui s'étoient retirés à Vittemberg, & en Misnie. Comme le Pape avoit envoyé à la Diete le cardinal Jerôme Morone, les Protestans soutenoient que l'Empereur l'avoit fait venir, pour exécuter en Allemagne la même chose que le cardinal Poole avoit fait en Angletere, sous le Roi Philippe ; & que le Pontife même ne faisoit aucune difficulté de le dire publiquement. On ne concluoit cependant rien dans la Diete. Les confédérez continuoient la

guerre entreprise contre Albert. L'année précédente ils s'étoient rendus maîtres de Blassebourg, la principale forteresse de tout le payis; mais afin que dans la suite cette place ne pût leur nuire, ils la ruinerent entierement, ce qui piqua vivement la maison de Brandebourg & ses alliez.

L'Electeur Auguste, qui avoit été plus d'une fois sollicité par Ferdinand de venir à la Diete, envoya des députez pour s'excuser de ce qu'il ne s'y étoit pas rendu, en représentant que les troubles de Saxe ne le lui permettoient pas. Il fit voir aussi le péril dont on étoit menacé du côté du Turc, & combien il étoit nécessaire de s'accorder, & de mettre bas tout sujet de mécontentement & de défiance, afin que les esprits & les forces étant réünis, on pût s'opposer de bonne heure aux efforts de l'ennemi commun: Que l'on avoit extrêmement tort de part & d'autre; que la plûpart des Protestans, qui condamnoient certaines choses que son frere Maurice avoit établies avant sa mort au sujet de la Religion, avoient trop peu d'équité: Que ceux au contraire qui attaquoient la Confession d'Ausbourg, & qui ne vouloient pas néanmoins établir dans l'Eglise une discipline & une réforme équitable, pieuse & légitime, agissoient avec trop de dureté. Il supplioit de ne point regarder comme mauvais & impie, l'écrit qui avoit été présenté à l'Empereur, il y avoit plus de vingt-cinq ans, dans la même ville d'Ausbourg: Que cependant on accordât la paix à l'Eglise, & qu'on ne fît aucun tort à qui que ce fût, pour cause de Religion: Que Maurice avoit déjà proposé cette condition à la derniere Diete de Passaw; & que quoique l'Empereur en eût renvoyé l'examen aux Etats généraux de l'Empire, il ne l'avoit cependant pas desaprouvé; & qu'il avoit ajoûté en termes exprès, qu'il auroit soin qu'on traitât cette affaire à la Diete avec toute l'équité possible, & qu'au sujet de la Religion on procedât dans les suffrages avec une extrême intégrité. Voilà ce que les Députez d'Auguste remontrerent à Ferdinand, la veille du jour qu'il prononça son discours.

Quelque tems après, les électeurs de Saxe & de Brandebourg, les enfans de Frederic, le Landgrave de Hesse, & les autres princes de Saxe, s'assemblerent le six de Mars à Naumbourg sur le Saal, où ils renouvellerent l'alliance qui avoit été faite plus de cent ans auparavant entre les maisons de Saxe, de

Henri II. 1555.

Brandebourg & de Heſſe, & ils déclarerent en même tems qu'ils vouloient perſévérer conſtamment dans la Confeſſion d'Auſbourg. Mais pour ne donner à l'Empereur aucun lieu de ſoupçonner quelque complot, ils lui écrivirent cinq jours après, & lui manderent, que comme les affaires n'étoient pas encore dans un état aſſez tranquille, & que cela les obligeoit à demeurer ſur les frontieres, ils avoient envoyé à la Diete des Députez, à qui ils avoient donné ordre de n'avoir en vûë que la paix & l'union, afin qu'on n'eût à craindre aucun péril ni aucune violence, au ſujet de la Religion, ou de quelqu'autre affaire que ce fût. Ils écrivirent auſſi le même jour à Ferdinand ſur la même matiere, & inſiſterent principalement ſur l'article du traité de Paſſaw. Quelque tems après l'Archevêque de Mayence, qui avoit été ſi maltraité par Albert, mourut le quinze de Mars, & Daniel Brendel lui ſuccéda. Comme l'on apprit en même tems la nouvelle de la mort du Pape Jule III. le cardinal Morone, qui étoit venu par ſon ordre en Allemagne, retourna auſſi-tôt à Rome, afin de ſe trouver à l'élection du nouveau Pape. Il fut accompagné du cardinal d'Auſbourg, Othon Truchſes, qui avant ſon départ écrivit à l'aſſemblée des Princes, & des Députez, & leur fit ſçavoir qu'à la verité il deſiroit la paix, mais qu'il ne permettroit jamais qu'on entreprît rien qui pût porter préjudice à la dignité du ſaint Siége, & à l'ancienne Religion.

On fit auſſi mention en ce même tems de l'affaire qui avoit été tant de fois agitée entre le Landgrave de Heſſe, & Guillaume de Naſſau, au ſujet de l'Etat de Catzenelnbogen ; & pour terminer ce différend, capable de cauſer dans la ſuite un plus grand mal, quelques Princes s'en mêlerent. Ce fut l'Electeur Palatin, Chriſtofle duc de Wirtemberg & Guillaume duc de Cléves, qui en qualité d'arbitres honoraires, ajournerent les parties, pour ſe trouver à Wormes le premier de Juillet. Le Landgrave de Heſſe y envoya Guillaume ſon fils aîné. Après qu'on eut propoſé les conditions, on conclut enfin qu'on en délibéreroit plus amplement, & l'on preſcrivit un certain tems, pour terminer cette affaire. Lorſqu'enſuite on ſe fut aſſemblé à Baccherach, & pour la derniere fois à Wormes, le différend fut terminé par un traité, qui portoit que le Landgrave de Heſſe payeroit à Guillaume de Naſſau une certaine ſomme, & que

par ce moyen il feroit maître de Catzenelnbogen. Mais comme Naffau vouloit que le traité fût nul, & que fon droit lui demeurât tout entier, fi on ne lui payoit la fomme dans un certain tems, & que d'une autre part le Landgrave refufoit cette condition, on fe retira fans avoir rien conclu.

Le bruit qui fe répandit, de la flotte de Dannemarc qui faifoit voile du côté du Septentrion, tint alors les Princes en fufpens. Les uns difoient, qu'on n'avoit équippé cette flotte que par le confeil de l'Empereur, qui fongeoit à envoyer le fils du roi de Dannemarc, ou le frere de ce Prince, pour s'emparer du royaume d'Ecoffe; les autres affûroient que cette armée navale étoit deftinée pour le fervice du roi de France. Quelques-autres publioient avec plus de vrai-femblance, que ce grand armement étoit pour contenir l'Empereur & Philippe fon fils, fi par hafard ils vouloient porter plus loin leurs armes. En effet l'Angleterre, qui venoit en quelque forte d'être ajoûtée à leurs Etats, commençoit à rendre leur puiffance formidable aux Princes du Nord. C'eft ce qui donnoit auffi lieu de croire, que les villes maritimes contribuoient à l'entretien & à la dépenfe de cette flotte. Ce bruit enfin s'évanoüit, après une attente longue & incertaine; & le roi de Dannemarc voyant que fa flotte ne lui étoit plus néceffaire contre la maifon d'Autriche, dit qu'elle n'avoit été équipée qu'afin de pourfuivre les Pirates. Tout cela fut caufe qu'on agit fort lentement à la Diete commencée dès le mois de Fevrier.

Lorfque les Députez eurent donné leur confentement, pour traiter ce qui regardoit la Religion, on jugea enfin qu'il étoit à propos de procurer la paix à cette même Religion. Mais les Proteftans vouloient que tout le monde fans exception, & même les Eccléfiaftiques, euffent la liberté d'embraffer la confeffion d'Aufbourg. On foûtenoit au contraire qu'on ne devoit donner cette permiffion, ni aux villes qui avoient reçu, il y avoit fept ans, l'Edit d'Aufbourg [1], ni aux Eccléfiaftiques: Que même fi quelque Evêque, ou quelque Curé, abandonnoit la Religion reçuë, il falloit le dépofer, & en mettre un autre en fa place. Comme ils ne pouvoient s'accorder, les deux partis mirent par écrit leurs raifons, qui furent préfentées à Ferdinand. On publia enfuite un écrit, où l'on rejettoit

1 C'eft-à-dire le Formulaire de Charle V.

HENRI II. 1555.

la demande des Proteftans, comme injufte & contraire à la pieté, & aux bonnes mœurs. On difoit que c'étoit renverfer l'ordre, que d'accorder indifféremment à tout le monde la liberté de changer de Religion : Que c'étoit une coûtume qui avoit été établie dans l'Eglife depuis le tems des Apôtres, & confirmée par quatre Conciles généraux, que ceux qui veillent fur la maifon de Dieu, ne doivent permettre l'exercice d'aucune Religion condamnée ; mais qu'ils doivent reprendre doucement les Evêques, & même les Particuliers qui penchent vers l'héréfie, les guerir de leurs erreurs, & en cas qu'ils y demeurent attachez, les dénoncer à l'Eglife : Qu'autrement, fous pretexte de favorifer la liberté des confciences, on introduiroit une licence pernicieufe, qui feroit infailliblement fuivie de la ruine totale de la Foi.

Ferdinand écrivit au commencement du mois d'Août aux fept Electeurs de l'Empire, & aux autres Princes. Il leur manda, que leur abfence avoit été caufe qu'on n'avoit pu s'accorder : Que s'ils fe fuffent trouvez à la Diete, en déliberant & en opinant fur cette affaire, ils auroient pu la terminer heureufement ; mais que puifque Dieu ne l'avoit pas permis, il fembloit à propos, qu'on fit un Decret en cette forme : (Que l'abfence des Princes ayant empêché qu'on pût rien conclure, l'on trouvoit bon que l'affaire fût différée jufqu'à la premiere affemblée qui devoit fe tenir à Ratifbonne, vers le premier jour de Mars, & que tous feroient obligez de s'y rendre.) Qu'il avoit choifi cette ville pour le lieu où fe devoit tenir la Diete, parce que les incurfions des Turcs dont on fe voyoit menacé, l'empêchoient de s'éloigner davantage de fes frontieres. Les Princes firent réponfe à Ferdinand, qu'ils ne trouvoient pas à propos qu'on fe retirât fans avoir pacifié les troubles : Que toute l'Allemagne étoit dans une grande attente ; & que les fentimens commençoient à fe concilier : Qu'ils le prioient donc de terminer ce différend avant qu'on fe retirât : Que par ce moyen on délibéreroit avec plus d'avantage dans une autre affemblée, fur ce qui concernoit les Turcs, & fur les autres affaires.

Ferdinand voyant que l'affaire ne pouvoit plus fouffrir de retardement, fit fçavoir le dernier jour d'Août ce qu'il penfoit des différens écrits de l'un & de l'autre parti. Il foûtint que

que les Proteſtans devoient accepter l'exception qu'on avoit propoſée, qui étoit, que les Eccléſiaſtiques qui auroient changé de Religion, ſeroient dépoſez ; que ce réglement paroiſſoit conforme à la juſtice : Qu'autrement ceux qui demeureroient dans l'ancienne Religion, auroient raiſon de ſe plaindre, qu'on en agiſſoit injuſtement à leur égard; puiſqu'on leur preſcrivoit la maniere dont ils devoient ſe comporter dans l'adminiſtration des Cures, par rapport aux Canonicats & à tous les Bénéfices en général ; & qu'au contraire on ne preſcrivoit point aux Proteſtans la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard des Miniſtres de leurs Egliſes : Que cela cauſeroit néceſſairement la ruine des Evêchez, & que ſi l'on accordoit cette liberté effrenée & injurieuſe à Dieu, toutes les Prélatures ne ſeroient plus que des dignitez ſéculieres & profanes ; après qu'on en auroit changé la nature & l'inſtitution. Les Princes répliquerent, que leur intention n'étoit pas que le patrimoine de l'Egliſe fût diſſipé ; mais qu'ils avoient ſeulement en vûë qu'on laiſſât les conſciences libres, & qu'on ne fît aucun tort ni aucune injure à ceux qui embraſſeroient un culte, qu'ils croyoient le plus conforme à la parole de Dieu, & aux ſentimens des anciens Peres : Qu'ils prioient donc qu'on ne fît aucune mention de cette réſerve.

Decret au ſujet de la Religion.

Cependant Ferdinand les preſſa vivement de conſentir à cet article ; parce qu'autrement il étoit à craindre qu'on ne ſe retirât ſans avoir rien terminé ; & qu'en un mot la concluſion de cette importante affaire ne pouvoit plus être differée. Enfin il les y engagea, & l'on fit un Decret, qui fut publié ſelon la coûtume, le 25 de Septembre. Ce Decret portoit : Que chaque particulier ſeroit libre d'embraſſer la confeſſion d'Auſbourg, & qu'on ne feroit aucune violence à perſonne ſur ce point : Que chacun auroit la liberté de joüir paiſiblement de ſes terres, de ſes priviléges, de ſes revenus, & généralement de tous ſes biens : Qu'on n'employeroit que des moyens pacifiques pour terminer le differend de la Religion : Que tous les ſectateurs de la confeſſion d'Ausbourg ſe comporteroient avec moderation à l'égard des Eccléſiaſtiques, & qu'ils les laiſſeroient libres dans l'exercice de leur Religion, de leurs cérémonies, de leurs loix, & dans la poſſeſſion de leurs revenus, & de tous leurs droits ; & qu'ils ne les empêcheroient

par quelque moyen que ce fût, d'en joüir paiſiblement : Que ceux qui n'étoient ni de l'une ni de l'autre Religion, ne ſeroient point compris dans ce Decret : Que ſi quelque Evêque, ou quelque autre perſonne conſtituée en dignité dans l'Egliſe, quittoit l'ancienne Religion, il ſeroit auſſitôt dépoſé & privé de ſes droits, & de tous les avantages qu'il en retiroit ; ce qui s'exécuteroit néanmoins, ſans qu'il fût noté d'infamie : Que ceux à qui le droit de nomination appartenoit, en nommeroient un autre en ſa place.

Comme pluſieurs Etats de l'Empire, & les plus grands Seigneurs, s'étoient emparez de quelques Bénéfices eccléſiaſtiques, des Colléges, des revenus des Chapitres, & d'autres biens d'Egliſe, & qu'ils les avoient employez à l'entretien des écoles, & à pluſieurs autres uſages utiles, le Decret portoit qu'on ne leur feroit aucune peine, & qu'on ne leur intenteroit point action à ce ſujet : Que les Juges de la Chambre Imperiale ne pourroient rien ordonner contre eux, touchant cette affaire ; c'eſt-à-dire, touchant les biens qui n'appartenoient ni à l'Empire, ni aux Etats qui en dépendent, & qui avoient été alienez ou uſurpez, avant le traité de Paſſaw. De plus qu'on n'exerceroit point la Juridiction eccléſiaſtique contre ceux qui profeſſoient la confeſſion d'Ausbourg, mais qu'on la ſuſpendroit juſqu'à ce que tout le differend fût terminé : Que les écoles, les hôpitaux, & toutes les fondations ſeroient conſervez dans leur premier établiſſement, & que tous les pauvres & les malades de l'une & de l'autre Religion y ſeroient reçûs, nourris, & ſoulagez : Que s'il s'élevoit quelque conteſtation à ce ſujet, on choiſiroit, du conſentement des parties, des arbitres, qui après avoir examiné le differend, rendroient leur jugement dans l'eſpace de ſix mois.

Diſputes entre les Proteſtans,

Lorſqu'on eut établi la paix dans les Egliſes des Proteſtans d'Allemagne, le differend qui avoit déjà duré trente ans, au ſujet de l'Euchariſtie, ſe renouvella alors parmi eux, & l'on vit paroître ſur cettte matiere les livres des Miniſtres de Brême, & de Hambourg, dans leſquels Jean Calvin, & Jean Laski, dont nous avons déjà parlé, étoient particulierement attaquez. Calvin & Henri Bullinger y répondirent peu après. Pour Laski, il ſe plaignit par un écrit, qu'il adreſſa à Sigiſmond-Auguſte roi de Pologne, de ce que l'on condamnoit

leur opinion, sans aucune connoissance de cause, sans avoir conferé ensemble, sans éxamen, & seulement par préjugé: Ce qui fut cause que l'année suivante, après la mort de Conrad Pellican, homme très-sçavant dans la langue Hébraïque, ceux de Zurich écrivirent au Sénat de Strasbourg, & le prierent de leur envoyer Pierre Martyr Vermili, qui y étoit arrivé depuis peu d'Angleterre. Vermili étoit aussi attaqué par les Ministres de Saxe; ainsi il partit volontiers de Strasbourg, afin de traiter plus librement cette question à Zurich, & répondre aux argumens de ses adversaires.

Mort de Jeanne d'Aragon mere de Charle V.

Peu de tems auparavant Jeanne d'Aragon, mere de l'Empereur & de Ferdinand, étoit morte à Madrid. Après avoir autrefois contracté, depuis la mort de Philippe son époux, une maladie d'esprit causée par une jalousie, elle devint absolument folle. Depuis ce tems-là ayant été renfermée dans une tour, où elle passoit le tems à courir après des chats, elle parvint à une extrême vieillesse. Cette Princesse conserva toûjours les titres que lui donnoient les Royaumes d'Espagne, & pendant sa vie elle les prit toûjours conjointement avec son fils, dans tous les actes publics, soit de sa propre volonté, soit par une résolution des Etats. L'Empereur fit faire ses funerailles à Bruxelles, & Ferdinand à Ausbourg. Ce fut alors que l'Empereur, ou touché de la mort de sa mere, ou dégouté du monde par ses mauvais succès, voyant d'ailleurs ses infirmitez augmenter de jour en jour, songea serieusement à se retirer en Espagne. Philippe son fils l'étoit venu trouver d'Angleterre, après avoir été déchiré de toutes manieres dans le Royaume de la Reine son épouse, par des libelles satyriques & injurieux, qui tendoient à animer la nation contre les Espagnols, & à mettre la mesintelligence entre la Reyne & son mari. On fit une éxacte recherche des auteurs de ces écrits; mais on ne put rien découvrir.

L'Empereur songe à abdiquer & à se retirer.

L'Empereur étoit particulierement troublé, par le chagrin qu'il avoit du mauvais succès de ses affaires. Ne pouvant voir sans douleur qu'elles déperissoient comme lui, il avoit resolu de se retirer en Espagne, pour s'éloigner de tout embarras, pour y avoir soin de sa santé, qui, loin de se rétablir, lui faisoit éprouver des douleurs continuelles, & pour opposer dans

HENRI II. 1555.

fon fils une fortune en quelque forte rajeunie & renouvellée à la fortune brillante d'un Roi puiffant, & jufqu'alors toûjours heureux. En déliberant fur fa retraite, il avoit devant les yeux beaucoup d'éxemples de plufieurs grands perfonnages, qui dans le même degré d'élévation, s'étoient retirés fur la fin de leurs jours. Il fe repréfentoit fur tout celui de Diocletien, qui fut fans contredit un très bon Prince, fi l'on excepte les cruautez que l'erreur du Paganifme lui fit exercer contre les Chrétiens. Diocletien, après avoir gouverné pendant vingt ans l'Empire avec beaucoup de prudence & d'équité, renonça à la pourpre avec Maximien fon collégue, à Nicomedie, l'an de Jefûs-Chrift 308, & paffa le refte de fes jours à mener une vie privée à Salone en Dalmatie, où il s'occupa à cultiver un jardin. Après la divifion de l'Empire, Anaftafe II, & enfuite Theodofe III, Empereurs Chrétiens, s'étant dépoüillés de leur dignité, pafferent le refte de leur vie dans un Monaftere. Ifaac Comnene qui avoit détrôné Michel Stratiote, ou épouvanté par un phantôme (d'où il avoit contracté une maladie dangereufe) ou voulant fe fouftraire à la haine publique qu'il s'étoit attirée, comme ufurpateur de l'Empire, après la mort de fa femme, le ceda à Conftantin Duca, & fe retira dans le Monaftere des Studites, où d'Antheme, qu'il avoit fait bâtir. Il y prit l'habit de Moine après s'être fait couper les cheveux; d'où une très noble famille a tiré fon nom. Michel appellé Rangabe, après avoir gouverné l'Empire l'efpace de deux ans, vieillit dans l'ifle de Prodeno; & après lui Michel fils de Duca ayant été Empereur pendant fix ans & fix mois, fe retira dans le même Monaftere que Michel Comnene. Il eut pour fucceffeur Nicephore Botoniate, qui ayant été obligé de renoncer à l'Empire par la faction des Comnenes, entra dans le Monaftere de Periblepte, dont, après Argyre, il fut appellé le fecond fondateur, & s'étant fait rafer, il y prit l'habit de Religieux. Enfin Manuel Comnene ayant gouverné l'Empire trente-huit ans, fe fit auffi Moine, & mourut dans cet habit. Après lui Jean Cantacuzene, qui avoit pour affocié à l'Empire Jean Paleologue, fe dépoüilla de fa dignité, & mena le refte de fes jours une vie privée. Cependant la plûpart de ces Princes ne renoncerent

à l'Empire que malgré eux, & même sous promesse qu'après leur abdication, on ne les inquiéteroit en aucune maniere : mais la retraite de Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, est plus remarquable. Après avoir associé à l'Empire Louis son fils, il se retira de son plein gré au bout de quinze ans l'an 855, dans le monastere de Pruim, qu'il avoit fait bâtir, & à qui il avoit donné de grands revenus.

L'Empereur cede les Pays-bas à Philippe son fils.

L'Empereur affermi dans son dessein par tous les exemples que je viens de rapporter, & par plusieurs autres, & resolu de se dépoüiller de tous ses Etats, fit dresser le 15 d'Octobre des Lettres, signées de sa main, & scellées de son sceau, par lesquelles il cedoit à Philippe son fils, qu'il avoit déjà déclaré roi de Naples & de Sicile, tous ses droits sur ces Royaumes & tout ce qu'il y possedoit. Il convoqua ensuite une assemblée à Bruxelles pour le vingt-quatre de Novembre. Dès que le jour fut venu, il créa le matin, suivant la coutume, Philippe chef des Chevaliers de la Toison d'or ; & l'après-midi s'étant assis entre Philippe son fils, & Marie reine de Hongrie sa sœur, dans la grande salle du Palais, il fit lire en presence du Conseil, & d'un grand nombre de Seigneurs & de personnes de tous les états, les Lettres dont je viens de parler, qui étoient dressées en latin. Il faisoit sçavoir par ces Lettres la résolution qu'il avoit prise de faire voile en Espagne, pour y passer le reste de ses jours dans le repos & la tranquillité, après avoir transferé à son fils, assez avancé en âge pour conduire les affaires, la seigneurie & la possession des Pays-bas : Qu'il ordonnoit donc à tous les peuples des Pays-bas, de lui être soûmis comme à leur seigneur, & à leur prince légitime, & de lui prêter serment de fidelité : Qu'il les dégageoit de celui qu'ils lui avoient prêté autrefois ; à condition néanmoins que Philippe payeroit tout l'argent que l'Empereur avoit emprunté, ou que l'on avoit emprunté en son nom, pour les affaires qui regardoient les Pays-bas.

Après la lecture de ces Lettres, l'Empereur fit à l'assemblée un discours en François, qu'il lut, n'ayant pas jugé à propos de fatiguer sa mémoire. Il y exposa tout ce qu'il avoit fait pendant sa vie ; il fit voir que depuis ses premieres années, il n'avoit eu d'autre but que l'interêt de la religion Chrétienne ; il

aſſura que dans toutes ſes actions, & dans toutes ſes entrepriſes, il ne s'étoit propoſé autre choſe; & qu'il n'avoit pas donné le moindre tems ou au repos, ou à ſes plaiſirs particuliers: Qu'enfin voyant la vieilleſſe approcher, il avoit réſolu, après avoir établi la paix dans ſes Etats, de conſacrer à Dieu ce qui lui reſtoit à vivre: Qu'il prioit donc & enjoignoit d'avoir pour ſon fils, qu'il ſubſtituoit en ſa place, le même reſpect, la même ſoûmiſſion, & la même fidelité qu'ils avoient eu pour lui juſqu'alors, comme ils y étoient obligez.

Alors Philippe ſe levant, la tête découverte, ſalua l'aſſemblée, & s'étant mis à genoux devant ſon pere, il lui baiſa la main avec reſpect; Charle de ſon côté embraſſa ſon fils tendrement, & lui ayant mis la main ſur la tête, il le déclara Prince des Pays-Bas. Enſuite après avoir fait le ſigne de la Croix, en prononçant les noms de la ſainte Trinité, il lui ſouhaita un heureux commencement de regne, & lui recommanda ſur-tout le culte & la crainte de Dieu; il l'exhorta à prendre un ſoin particulier de conſerver la Religion, & à maintenir toûjours l'autorité de la juſtice & des loix; ajoûtant, que c'étoit le moyen le plus ſûr pour regner heureuſement. Philippe lui répondit d'une voix baſſe, qu'appuyé de la grace & de la protection divine, & ſoûtenu des ſages conſeils d'un pere qui lui étoit ſi cher, il feroit tout ſon poſſible pour exécuter ſes ordres. L'Empereur parut verſer quelques larmes; puis il dit, que lorſqu'il conſideroit le grand fardeau dont il chargeoit un fils qu'il aimoit ſi tendrement, ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il plaignoit ſon ſort. Ces dernieres paroles tirerent les larmes des yeux de toute l'aſſemblée. Philippe alors ayant témoigné qu'il entendoit aſſez bien la langue Françoiſe, mais qu'il ne la pouvoit parler facilement, s'expliqua par la bouche d'Antoine Perrenot Evêque d'Arras, qui fit un long diſcours. Après avoir invectivé contre les François qui avoient depuis peu refuſé de ſouſcrire au traité de paix, qu'on leur avoit propoſé à Graveline, il exhorta l'aſſemblée à réünir leurs eſprits & leurs forces pour faire la guerre. Il les avertit auſſi, de prendre garde de tomber dans les opinions erronées & hérétiques qui ſe gliſſoient de toutes parts, d'être ſoûmis en tout aux Magiſtrats, & de conſpirer, par leur union & leur fidélité, pour le bien

public; que ce feroit le moyen d'entretenir la paix chez eux, & de se rendre formidables à leurs ennemis. L'Evêque d'Arras ayant fini son discours, Jacob Maës conseiller du Roi se leva, remercia Philippe au nom des Flamans, & promit au fils, comme ils avoient fait au pere, qu'ils lui demeureroient fideles & soûmis ; & qu'ils étoient prêts de consacrer à son service leur vie & leurs biens. Lorsque Philippe se fut assis, Marie reine de Hongrie, qui depuis vingt-cinq ans avoit gouverné les Pays-bas au nom de l'Empereur son frere, se dépoüilla de cette charge, qu'elle avoit exercée avec beaucoup d'application & de vigilance, & Philippe mit en sa place Philbert Emanuel duc de Savoye.

Il abdique tous ses Etats.

Dès que la cérémonie eut été achevée, l'Empereur appuyé sur Guillaume de Nassau Prince d'Orange & comte de Buren (car il prenoit ces titres) sortit de la salle ; & un mois après, en présence des Lieutenans, & des Gouverneurs de ses Royaumes & de ses Provinces, qu'il avoit convoquez à ce sujet au même endroit, il céda à son fils l'Espagne, la Sardaigne, les isles Majorque & Minorque, & tout ce qu'il possedoit dans le nouveau monde. Il réserva seulement pour lui & pour l'entretien de sa maison, une pension de cent mille écus d'or, lorsqu'il seroit arrivé à l'endroit qu'il avoit destiné pour sa retraite.

L'Empereur avoit traité avec Ferdinand long-tems auparavant, comme nous l'avons déjà dit, & avoit tâché de persuader à ce Prince, & à Maximilien son fils, de céder l'Empire à Philippe, moyennant une compensation proportionnée. N'ayant pû obtenir ce qu'il souhaitoit, il se retrancha à demander, qu'au moins Philippe fût déclaré vicaire de l'Empire en Italie, & dans les Pays-bas. Mais ils ne voulurent pas y consentir, & ils alleguérent pour justifier leur refus, qu'on ne pouvoit partager avec un autre la dignité Impériale, au préjudice de cette dignité même.

L'Empereur voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, envoya des Ambassadeurs à son frere, qui étoit alors à Inspruch ; il lui faisoit sçavoir quel étoit son dessein, & l'exhortoit à veiller sur les affaires de l'Empire ; il le prioit aussi de prévenir, en faveur de Philippe son fils, l'esprit des princes Allemands &

HENRI II. 1555.

des gouverneurs des villes, & de le leur recommander. Il fixa au treize de Novembre ſon départ, qu'il remit enſuite à l'année ſuivante; ſoit à cauſe de la rigueur de l'hiver, ſoit parce que les choſes n'étant pas encore accommodées entre le Roi de France & le Roi ſon fils, il ne voulut pas l'abandonner à ſa jeuneſſe & à ſon peu d'expérience. Lorſque Philippe eut ſuccedé à tous les Royaumes de ſon pere, il réſolut pour s'attirer l'amitié de ſes nouveaux ſujets, de viſiter les principales villes des Pays-bas; & au commencement de l'année ſuivante, le dix-huit de Janvier, il fit ſon entrée dans Anvers avec une extrême magnificence.

Fin du Tome Second.

RESTITUTIONS, DIFFERENTES LEÇONS, OU VARIANTES, NOTES ET CORRECTIONS DU SECOND VOLUME.

EXPLICATION DES MARQUES dont on s'est servi pour désigner les endroits d'où sont prises les Restitutions qui suivent.

P *.	Signifie que le passage restitué étoit dans l'édition de Patisson, *in folio*
MS. Reg.	Veut dire que le passage restitué ou la variante est dans le Manuscrit de la Bibliotheque du Roi, qui est celui de l'Auteur même.
MS. Samm.	Fait entendre la même chose du Manuscrit de Messieurs de Sainte-Marthe.
P.	Désigne les variantes prises de l'édition de Patisson.
D.	Dénote les variantes prises de l'édition des Drouarts. La lettre (f) marque l'édition des Drouarts *in folio*, (o) la même *in octavo*, (d) la même *in douze*.
Put.	Signifie que la note, ou la correction est de Messieurs Dupuy.
Rig.	Que la note, ou correction est de Rigault.
C.	Que la note, ou correction est de l'Editeur Anglois.
Edit. Angl.	Désigne l'édition d'Angleterre.
Ind. Thuan.	L'index des noms propres qui sont dans l'Histoire de M. de Thou.
	Tout ce qui n'est précedé ni suivi d'aucune marque, est de nous.

LIVRE SEPTIE'ME.

PAGE 2. ligne 14. Buhazon, *ou* Buhaçon.

Pag. 3. l. 35. Bocchus. Pline le nomme *Bogud* & Strabon *Bogus. C.*

l. 38. Tarudante, *ou* Tarodant.

Pag. 4. l. 8. Lumptune, *lis.* Luntuna, *&* *ailleurs.*

l. 23. Getulie, *lis.* Biledulgerid.

Pag. 4. l. 31. Maderauvan, *lis.* Mader-Auvam. Taggia, *ou* Taghia.

Pag. 5. l. 13. Carvan, *ou* Cairoan.

l. 26. Carruen, *ou* Carven.

Pag. 6. l. 36. Megime, *ou* Mezemme.

Pag. 7. l. 6. Umengiunaibe, *lis.* Umenginnaibe.

l. 7. Gerſeluin, *lis.* Gerſelvin.

l. 11. Adu Texifien, *lis.* Abu-Texifien.

Pag. 9. l. dern. 1508. Il y avoit dans les éditions de Drouart, 1507.

Pag. 10. l. 1. Modaraca, *lis.* Modaraça.

l. 34. Almoravides, *lis.* Almoranides. *Put.*

l. 35. Habul-Texif, *lis.* Abu-Texifien.

Pag. 12. l. 1. Mahamet le plus jeune, *not.* On lit dans le texte Latin, *Mahametes Senior*, le vieux Mahamet. M. Dupuy avoit dit, effacez *Senior*, liſez *Junior*; car un peu plus bas Mahamet eſt appellé le plus jeune, & Hamet le plus âgé. Mais M. Dupuy s'eſt trompé. Le Mahamet, dont il s'agit ici, eſt le même Cherif Haſcen, dont on a parlé ci-deſſus, pere d'Abdelquivir, de Hamet, & de Mahamet. Son premier nom étoit Mahamet Ben-hamet; & il prit dans la ſuite celui de Cherif Haſcen. V. *Marmol. l.* 2. *des Cherifs*, fol. 243. C.

l. 14. Mahamet Elche. Un peu plus bas on le nomme *Mumen Beleche*: mais il y a faute; car ce Mumen Beleche étoit fils de ce Mahamet Elche renegat de Gennes. *Put.*

l. 23. Azaamor, *ou* Azamor.

Pag. 16. l. 32. Abdala Zagoybi. D'autres liſent *Zogoibius*, & par conſéquent Zogoybi.

Pag. 18. l. 8. Tedneſt. Marmol met, Teſtana. C.

l. 17. Monroy, *lis.* Monrei; car c'eſt un nom Portugais.

Pag. 26. l. 19, Marian, *ou* Marjan.

Pag. 32. A la marge, Bertrez, *lis.* Benrez.

Pag. 38. l. 8. Puzzuolo, *lis.* Pozzuolo, *ou* de Baia.

l. 12. Monaſter, *ou* Monaſtier.

l. 27. Coſtentine. Coſtantina, *ou* Cucuntina.

Pag. 39. l. 25. 1370. On lit dans le Manuſcrit du Roi, 870.

Pag. 40. l. 23. Huſmen, *lis.* Humen.

l. 27, Meſurata, *ou* Port de Saba.

Pag. 44. l. 6. Les côtes de Catalogne, *not. Citerior Hiſpania.* Cette partie de l'Eſpagne contient la Catalogne, l'Arragon, la Navarre & la Biſcaïe, avec une partie du Royaume de Tolede. *Put.*

l. 22. Hued-il-Barbar; c'eſt le *Rubricatus Fluvius* des anciens; d'autres l'appellent *Ardalius*; d'autres *Ladogus.*

l. 25. Le cap Zaffran, ſelon les Cartes & Paul Jove. Foglieta l'appelle *Capo Farina.*

l. 27. Bugrada, *liſ.* Bagrada. Vulgairement Megerada.

l. 28. Biſerte, *not. Corneliana Caſtra.* Le nom moderne ne ſe trouve point. Foglieta croit que c'eſt Biſerte. *Put.*

Pag. 45. l. 5. Les iſles Coniglieres, *ou* Cuniglieres.

l. 28. Nimides, *liſ.* Numides.

Pag. 48. l. 30. La Favagnana, *liſ.* la Favigliana.

Pag. 54. l. 22. Ferramolioda, *liſ.* Ferramolino, *ou* Ferramolo.

Pag. 60. l. 2. Quatorze. *On lit dans les éditions de Patiſſon & de Drouart*, treize.

l. 3. Le 18. *liſ.* le 17.

Pag. 63. l. 11. Auguſta, *ou* Agoſta.

l. 12. Syracuſe, *ou* Saragouſſe.

Pag. 67. l. 23. De Ruſpine, *ou* d'Esfacos.

l. 28. Cyniphe, *ou* Macres.

Pag. 68. l. 13. Pantalarée, *liſ. Gozzo* ou *le Goze.* M. Dupuy dans *l'Ind. Thuani*, veut qu'on liſe, Gaulon.

Pag. 73. l. 30. Le 16. Août, *ou* le quinze, *ſuivant les éditions de Patiſſon & Drouart.*

LIVRE HUITIE'ME.

Pag. 79. l. 19. Zalnoch, *liſ.* Zolnoch.

l. 20. La Valachie, *liſ.* la Tranſilvanie.

Pag. 81. l. 22. Hubert, *liſ.* Huber, *ou* Hubern.

Pag. 82. l. 12. Le 27. *liſ.* le 26.

l. 24. Se joignit, *ajout.* Le premier de Mars.

Pag. 83. l. 23. Le 16. de Juillet, *liſ.* le 15. de Juin.

l. 37. Hein. *Les éditions de Patiſſon & Drouart le nomment*, Henri.

Pag. 87. l. 13. Gatznellebogen, *liſ.* Catzenellbogen, *ou* Catzenellenbogen.

Pag. 88. l. 22. Huit mille, *il y a dans les éditions de Patiſſon & Drouart*, ſept mille.

Pag. 93. l. 23. Dont il a été redevable, *ajout.* juſqu'à preſent. *P. D. o. f.*

Pag. 103. l. 9. De ſon nom, *ajout.* qu'il leur en avoit déja donné des marques, puiſqu'il &c. *P. D. o. f.*

l. 32. Par moyen, *liſ.* par le moyen.

Pag. 105. l. 17. Le 23. *liſ.* le 22.

Pag. 112. l. 12. Et pouſſé, *liſ.* & toujours pouſſé. *P. D. o.*

l. 22. De France, *liſ.* de la France.

Pag. 117. l. 8. Sechia, *liſ.* Secchia.

Pag. 119. l. 26. Montauti, *ou* Montacuto.

Pag. 120. l. 4. Montecohio, *liſ.* Montecchio.

Pag. 121. l. 1. Turricella, *ou* Torricella.

Pag. 123. l. 10. 1331. *liſ.* 1321.

l. 22. 1360. *liſ.* 1460.

Pag. 128. l. 24. D'Offein, *liſ.* d'Offun.

Pag. 132. l. 38. De Dora, *ou* la Doire.

Pag. 135. l. 20. Lorraine, *ajout.* Pour prévenir le danger, dont ce païs étoit menacé, le commandement &c. *P. D. o. f.*

l. 24. Et qui, *liſ.* & que.

Pag. 138. l. 17. Le 12. de Septembre, *not.* L'Auteur de l'hiſt. Geneal. de la Maiſon de France, dit que ce Prince naquit à Fontainebleau le 19. de Septembre. *C.*

Not. au bas de la pag. l. 2. Seimer, *liſ.* Seimour.

Pag. 139. l. 4. Cardinal de Lorraine, *ajout.* toujours avide de nouveautez. P. *

Pag. 140. l. 28. Meſençal, *liſ.* Menſencal.

Pag. 142. La mauvaiſe intelligence &c. Cet endroit qui dans le texte de M. de Thou renferme des contradictions palpables, a été traduit conformément à une note ſenſée & judicieuſe de Dupuy que nous avons ſuivie à la lettre.

Pag. 143. l. 15. Raoul Vain, *liſ.* le Chevalier Ralph Vane.

Pag. 144. l. 1. Deux freres de la maiſon des Suffolck. Henri Brandon Duc de Suffolck & Charles ſon frere. Leur mere étoit Catherine fille de Guillaume Lord Willoughby d'Eresby, & quatriéme femme de Charles Brandon Duc de Suffolck. *C.*

l. 30. Flamnio, *liſ.* Flaminio.

l. 31. Lombardie. *L'éd. Angl. met*, dans la Romagne.

LIVRE NEUVIEME.

Pag. 147. l. 1. Toute l'Europe étant dans la ſituation que nous venons d'expoſer, l'Empereur &c. *P. D. o. f.*

l. 3. Gonzague, *ajout.* aveuglé par ſa haine. *P. D. o. f. d.*

l. 6. La Lombardie, *liſ.* le Piémont.

Pag. 149. l. 17. La baſſe Hongrie, nommée Proconſulaire. *P. D. o. f. d.*

l. 34. Sclavonie. *Valeria*, *not.* M. Valerius Meſſala Corvinus dompta les Dalmates & les Pannoniens; & il donna ſon nom à la Province, qui eſt entre le Drab & le Saw, ou Save; & c'eſt cette Province que nous appellons maintenant la Sclavonie. Bonfin. l. 1. *Put.*

Pag. 150. l. 10. Mont Argentaro. *Hæmus Mons*, *not.* Les Italiens l'appellent *Catena del Mondo*, & *Monte Argentaro*; les Turcs, *Balkan*; les Sclavons, *Cumoviza*; d'autres, *Coſtegnazzo* & *Kriviczne. Put.*

l. 19. Du Tibiſque, *ou* de la Teiſſe, ou *Tiſſa.*

l. 21. Le fleuve Haczak, *liſ.* le Nieſter, ou même auſſi l'*Oczachow*, que Bonfinius appelle *Haczak.*

l. 32. Mariſch, c'eſt le nom Allemand. Les Hongrois le nomment *Mares.*

Ibid. Kerez, *ou* Alt.

Pag. 151. l. 10. La Dace Mediterranée. M. de Thou compte depuis ce tems-là juſqu'à celui où il écrivoit 800. ans.

Pag. 152. l. 8. Bude, *ou* Offen en Allemand.

l. 9. Martinuſe, *ou* Martinhauſen en Allemand.

Pag. 155. l. 8. Agria. Les habitans l'appellent Erla.

Pag. 156. l. 26. Petrowithz, *ou* Petrowicks.

l. 30. Millenbach, *ou* Szaſz-Szebes, *vulgò* Mullenbach.

Pag. 158. l. 27. Les cinquante, *liſ.* cent cinquante &c. comme on le verra dans la ſuite de ce Livre. *Put.*

Pag. 170. l. 9. Tenant. En même &c. *liſ.* tenant en même &c.

l. 16. Avoit creuſe, *liſ.* avoient creuſé.

Pag. 171. Note au bas de la page. Dans le Duché de Clery, *liſ.* Juliers.

Pag. 174. l. 25. Vaſſahel, *liſ.* Waſſarhel, ou Waſſarhely, en Hongrois. Les Allemands & Saxons, diſent, Newmarch.

Pag. 178. l. 36. Segeſwar, *ou* Schelzburg.

Pag. 180. l. 26. Tergawisch, *ou* Terwisch.

Pag. 182. l. 24. Mariſch, Marons, *ou* Meriſch. *L'édit. d'Angl. met*, le Maroſch.

Pag. 184. l. 35. Aramas, *ou* Aran.

Pag. 200. l. 23. Flug, *liſ.* Pflug.

Pag. 204. l. 21. A condition, *liſ.* Mais ils ne les prirent qu'à condition &c. *P. D. o. f.*

Pag. 206. l. 11. Brentius, *ou* Brentzen.

Ibid. Marbarch, *ou* Marbach.

Pag. 207. l. 20. L'Adice, *ou* l'Adige; *en Allemand*, l'Etſch.

l. 24. Le 26. d'Avril, *liſ.* le 26. de Mars.

Pag. 208. l. 5. Eſpagnols. *On trouve enſuite dans les éditions de Patiſſon & de Drouart, ces paroles.* Après avoir expoſé ce qui regardoit le Concile; paſſons maintenant à la guerre d'Allemagne.

LIVRE DIXIE'ME.

Pag. 209. l. dern. Meulnhauſen, *liſ.* Mulhauſen.

Pag. 217. l. 30. Duenckeſpiel, Dinckeſpuhel, *ou* Dunckelſpiel.

Ibid. Nordlingue, *ou* Nordlingen.

l. 28. Mekelbourg; *en Allemand*, Meklenburg.

Pag. 220. l. 13. Truſchés, *liſ.* Truchſes.

Pag. 221. l. 36. Zierte, *liſ.* Zirle.

Pag. 224. l. 2. Duber, *liſ.* Dauber, *ou* Tauber.

Pag. 225. l. 6. Avec &c. *On liſoit dans l'édition de Patiſſon.* Et cette Diane de Poitiers, dont nous avons parlé, qui craignoit &c. *P.*

Pag. 226. l. 14. d'Enghien, d'Enguien, *ou* d'Anghien.

Pag. 227. l. 9. Des Clavelles, de Sclavolles, *ou* d'Eſclavolles.

Pag. 228. l. 20. Gonor, *liſ.* Gonnor.

l. 26. Le 28. de May. Suivant la correction de M. Dupuy, ce fut le 27. d'Avril.

Pag. 232. l. 8. Vaulges, *liſ.* Voſge.

l. 12. Saverne, *ou* Zaberne.

Pag. 234. l. 6. Enſiſcheim, *ou* Einſchem.

Pag. 236. l. 9. Du Saar; c'eſt le nom Allemand, autrement la Seille, *ou* la Sare.

Pag. 238. l. 11. Solieuvre, *ou* Soulieuvre.

Ibid. Eſtain vers Danvilliers, *ou* Eiſtan ſur Danvilliers, ſelon la Popeliniere & Rabutin. *Put.*

Pag. 239. l. 17. Gillon, *not.* Gillon mourut à Soiſſons Gouverneur pour les Romains ès Gaules, l'an 480. vivant encore Childeric; duquel le fils Clovis défit Siagrius fils & ſucceſſeur de Gillon l'an 484. & abolit l'autorité des Romains. *Put.*

Ibid. M. de Thou s'étoit trompé en cet endroit, il avoit mis 1°. Clovis; pour Childeric. 2°. Othon II. pour Henri I. 3°. Othon III. pour Othon I. Ces erreurs ont donné occaſion à M. Dupuy de faire cette remarque. Il y a faute en cet endroit; car il y a près de 80. ans de diſtance entre ces deux Empereurs: & il y auroit plus d'apparence que ce fut Othon I. Empereur, & Loüis IV. Roi de France, fils de Charles le ſimple, de l'abſence ou priſon duquel Othon s'étoit prévalu. *Put.* C'eſt ſur cette note, qu'on a tâché de réformer le texte, & de le rectifier dans notre Traduction.

Pag. 240. l. 36. Cheſſe, *ou* Chier.

Pag. 242. l. 8. Haulcour, *ou* Haultecour.

Pag. 243. l. 26. Conflans, *ou* Conflant.

Pag. 249. l. 13. Le Mayn, *ou* le Mein.

l. 29. Eyſtat, *ou* Eychſtadt.

Pag. 252. l. 3. Leur ayant ſuccedé, *not.* Et néanmoins la maiſon d'Autriche avoit poſſedé déja l'Empire avant celle de Luxembourg; & même Albert qui eſt ici mis après Henri VII. & Charles IV. quoiqu'il vêcut devant eux. *Put.*

Pag. 254. l. 31. Le 22. *liſ.* le 20. de Juin.

Pag. 263. l. 5. Plawe, *ou* Plawen, autrement Plawiſchen.

l. 30. Depuis peu, *liſ.* alors. Cela ſe juſtifie par les Livres précedens. *Put.*

Pag. 272. l. 31. Et la Pannonie, *liſ.* & les Gouvernemens voiſins.

Pag. 275. l. 4. Javarin, *ou* Raab.

LIVRE ONZIE'ME.

Pag. 277. l. 3. Dragoniera, *ou* Dragonero.
l. 37. Et les Espagnols se retirerent, *ou* & Sande se retira. *P. D. o. f.*
Pag. 279. l. 26. Golfe de sainte Maure, *ou* Golfe d'Arcadie.
l. dern. Crotone, Cotrone, *ou* Cortone.
Pag. 280. l. 2. De la Colone, *ou* de la Colonne.
l. 9. De sept heures en sept heures, *ou suivant les éditions de Patisson & de Drouart*, de six en six heures. *P. D. o.*
Pag. 282. l. 2. Ambassadeur du Roi, *ajout.* à Venise.
Pag. 285. l. 24. Bargello, *ou* Barigel.
Pag. 286. l. 28. Au nom de la ville, *ou bien* par l'ordre d'Alaba. *P. D. o. f.*
Pag. 291. l. 1. A Schilaci, *not.* M. de Thou met au-deçà du détroit de Messine le cap *Scylaceum*, *vulgò* Schylaci, quoiqu'il soit par-delà: & lui-même au commencement de ce Livre l'y met entre le cap des Colonnes & Spartivento: partant il semble qu'il doit y avoir dans le texte au lieu de *Scylaceum*, *Scaleum* ou *Scaleam*, *vulgò* Scalea, qui est au-deçà du Fare de Messine, & est suivi de Policastro & du capo-di-Palinuro. *Put.*
l. 9. Procita, *ou* Procida.
Pag. 292. l. 14. Golfe de Lyon, *aliàs* Golfe de Narbonne.
Pag. 297. l. 34. Chieri, *ou* Quiers en François.
l. 37. Trotto. Boivin de Villars dans ses Memoires p. 260. l'appelle Torto.
Pag. 299. l. 2. Caupegne, *ou* Caupenne.
Pag. 300. l. 6. Holl, *ou* Holle, *ou* de Holen.
l. 21. Sirques, *lis.* Kirchen.
Pag. 301. l. 9. Au sujet du païs des trois Evêchez, *lis.* au sujet des droits que les Rois de France prétendent avoir sur ces trois villes de Lorraine. *P. D. o. f.*
Pag. 302. l. 1. Strasbourg, *ajout.* Spire.
Pag. 303. l. 33. Le Lepreux, *lis.* le Preux.
Pag. 304. l. 30. Pont de Bar, *lis.* Pont des Barres.

Pag. 305. l. 17. Porte à Mezelle, *ou* porte de la Moſelle.

Pag. 306. l. 22. Suaube, *liſ.* Suabe ; en Allemand *Schawben.*

l. 29. Bretta, *ou* Bretten.

Pag. 308. l. dern. 851. *liſ.* 841.

Pag. 309. l. 4. Amalard, *ou* Amelard, Almalard.

l. 9. Floranges, *ou* Florenge. *On liſoit dans les éditions de Patiſſon & de Drouart*, Rorange. *P. D. o.*

l. 37. Pû, *liſ.* dû.

Pag. 311. l. 30. A la fin du mois, *liſ.* au commencement du mois d'Octobre.

Pag. 312. l. 32. Juſqu'à Pontifroy, *liſ.* juſqu'à celle de Pontifroy.

Pag. 313. l. 30. Maligny. La Popeliniere p. 39. l'appelle Marigny ; & dit qu'il étoit Picard, & de l'ancienne maiſon de Salezart. *C.*

l. 38. L'Amiral, *liſ.* Lamoral Comte d'Egmond.

Pag. 314. l. 33. Pere & fils, *ajout.* qu'il avoit proſcrits, comme nous l'avons dit. *P. D. o. f.*

Pag. 315. l. 1. Le pont de S. Vincent. Rabutin & la Popeliniere mettent, le port de S. Vincent. *C.*

l. 26. D'Aguerre, *ou* Daguerre. Rabutin met des Guerres. *C.*

l. 29. Vis-à-vis Pontifroy & la porte aux Maures ; *liſ.* vis-à-vis la porte de Pontifroy & de celle aux Maures.

Pag. 316. l. 23. 1443. *Ou ſuivant le MS. du Roi & les éditions de Patiſſon & de Drouart*, *octavo* 1448.

Pag. 319. l. 9. D'Octobre, *liſ.* de Decembre.

Pag. 322. l. 26. Son ſang, *ajout.* « A l'abri ſurtout de la juſtice » de notre cauſe, qui eſt pour nous comme un mur d'ai- » rain, quels efforts ne ſommes-nous pas en état de re- » pouſſer ? Affoibli par tant de combats & de ſorties, où il » a preſque toujours eu le deſſous, par les maladies con- » tagieuſes, & la rigueur de la ſaiſon, par les pluïes, par » la gelée & par la faim, qui ont achevé d'épuiſer ſon ar- » mée, notre ennemi oſeroit-il encore ſe promettre de » nous faire trembler ? Croit-il pouvoir venir à bout avec » des troupes délabrées & accablées des fatigues d'un long » ſiége, de ce qu'il n'a pu executer à la tête de toutes ſes » forces ? Suivi d'une armée auſſi nombreuſe que celle que

» nous voïons il y a quelque tems répanduë au pied de
» nos remparts, il n'a pu forcer une poignée de soldats ren-
» fermez dans Landrecy; espere-t'il réduire par la force de
» ses armes la fleur de la noblesse Françoise, ces illustres
» Princes du sang de nos Rois, qui combattent aujourd'hui
» pour la défense de ces murailles? Il n'a pu conserver les
» Places qu'il possedoit dans le Luxembourg; comment
» ose-t'il se flatter d'emporter les nôtres? Craindrons-nous
» les attaques de ceux qui n'ont pu soutenir nos sorties?
» Seront-ils plus redoutables pour nous, lorsque nous les
» verrons monter à la bréche, que lorsque nous les forcions
» dans leurs lignes & dans leurs tranchées? C'est donc ici,
» Messieurs, & mes compagnons, c'est sur le haut de ces
» murs foudroyez, que nous devons attendre l'ennemi de
» pied ferme. Déja l'ardeur que je remarque répanduë sur
» vos visages, semble me répondre de cette présence d'es-
» prit & de cette fermeté d'ame, qui vont nous être né-
» cessaires; & dès-lors j'ose me promettre que nous allons
» triompher des triomphes mêmes, dont nos ennemis font
» parade. Qu'ils ayent seulement l'imprudence de nous at-
» taquer: devenus le jouet de la fortune sur laquelle ils osent
» compter, ils trouveront aujourd'hui par nos mains la mort
» qu'ils nous avoient préparée. L'unique chose que nous
» ayons à craindre, c'est de trouver une propre défaite dans
» la victoire qui nous est offerte. En effet, le désespoir porte
» aisément à courir opiniâtrément à la mort. On trouve une
» espece de gloire à ne pas ménager son sang pour répandre
» celui de son ennemi. Ne méprisons donc pas des enne-
» mis d'ailleurs assez méprisables. Combien de fois le dé-
» sespoir n'a-t'il pas ranimé la valeur des vaincus, & arra-
» ché des mains du vainqueur peu prudent les victoires
» les plus assurées? Nous préserve le Ciel qu'un si grand
» malheur arrive! Et que ne devrions-nous pas appréhen-
» der en effet en pareil cas d'un ennemi, qui animé de
» fureur & de rage cherche moins la gloire de vous ré-
» duire, que le plaisir de vous punir, & qui court moins
» à la victoire qu'à la vengeance? A quel carnage ne de-
» vrions-nous pas nous attendre? Que de sang nous ver-
» rions couler! Après tout comptons pour rien notre vie:

» mais quelle honte pour nous de voir un vieillard forcer
» une si brillante jeunesse, un Prince moribond marcher
» sur le ventre à des troupes florissantes, un conquérant en
» litiére disposer en vainqueur de tant de braves gens, que
» je vois sous mes yeux les armes à la main! Lâches que
» nous serions, ne mériterions-nous pas encore d'être re-
» gardez comme des traîtres infidéles au Roi & à notre pa-
» trie, que nous aurions livrée par notre faute à son plus
» cruel ennemi? Courage donc &c. *P. D. o. f. d.*

Pag. 323. l. 15. Quelques jours après, *lis.* le 18. de Decembre. *MS. Reg.*

Pag. 325. l. 20. De Vidame, *lis.* du Vidame.

Pag. 326. l. 27. Vede. Wede, Weda, *ou* de Weide.

l. 34. L'Ecriture Sainte, *ajout.* Cette science paroît aujourd'hui à bien des gens s'éloigner de la vraïe & solide pieté, & avoir été inconnuë aux anciens Peres. Ce qu'il y a de constant, c'est qu'à force de recherches inutiles elle gâte souvent les plus grands esprits; qu'elle enfle le cœur, au lieu de le rendre meilleur; & que le levain de cette nouvelle école en nourrissant l'amour propre, fait mépriser le prochain, & éteint cette charité fraternelle, qui ne s'entretient dans la société que par une vraïe humilité, & par une conviction intime que chaque particulier a de sa propre bassesse. *MS. Reg.*

l. 37. Sur l'autorité des Canons, *lis.* des Livres Canoniques, & de &c.

Pag. 327. l. 10. Depuis cinq ans, *ajoutez*: lorsqu'il fut obligé de quitter Nuremberg.

l. 25. Engelheim, *ou* Ingelheim.

l. 26. A Bâle, *ou* à Heidelberg. *P. D. o. f. d.*

l. 28. Justinge, *ou* Justingen.

l. dern. Benevicius, *ou* Binewitz.

Pag. 328. l. 10. Au mois, *lis.* le 10. de Février. *Ou suivant l'édition de Patisson*, le 11.

Pag. 329. l. 7. & 13. Clement VIII. *lis.* VII.

l. 23. Le trente-uniéme Livre, *lis.* le quarante-uniéme Livre.

l. 28. Valladolid, *not. Pincia Vaccæorum.* Partie de la vieille Castille. *Put.*

Pag. 329. l. 31. Lebrixa, *not.* *Nebrissa*, ville de l'Espagne Betique, que nous nommons l'Andalousie, appellée aujourd'hui Lebrixa. Tarafa la nomme Nebrixa *ou* Nebrija. *Put.*
Pag. 330. l. 18. Où, *lis.* d'où, *ou bien* par où.

LIVRE DOUZIE'ME.

Pag. 335. l. 10. Koningstein, *ou* Konigstein.
Ibid. Haase, *ou* Hasen.
Pag. 336. l. 24. Au premier jour de, *lis.* au mois de Janvier.
Pag. 337. l. 11. Menden, *ou* Minden.
Pag. 340. l. 21. De Barben, *ou* de Barby, *not.* Wolfang II. Comte de Barby étoit à cette bataille : mais il n'y fut pas tué ; car quatorze ans après, dans la deuxiéme guerre civile de France, il amena au Prince de Condé quinze cens cavaliers, qui avoient servi au siége de Gotha. *Voyez Reusner. Genealog. Auctuar.* p. 72. *C.*

Nous ferons ici observer au Lecteur que ce sont peut-être deux personnes differentes : car M. de Thou dit *Barrabensis*, que l'Index traduit, *Barbn* ou Barben ; & l'Auteur de la note précedente dit, *Barbiensis*, que le même Index traduit, *Barby.*

Pag. 341. l. 16. Dans la citadelle de Berling, *not.* L'Editeur Anglois met : *in Perlini verò arce.* On ne trouve aucun lieu appellé Berling, *ou* Perlin. Seroit-ce Berlin ? Mais pourquoi la statuë du jeune Maurice depuis peu Electeur de Saxe se trouveroit-t'elle dans la citadelle de Berlin, ville Capitale du Brandebourg ?
l. 25. Seiffers-hausen, *ou* Svershausen.
l. 29. Frybourg, *lis.* Fryberg *ou* Freyberg.
Pag. 346. l. 20. Le 3. de Septembre. Il y a dans le texte Latin *III. Non. Septembreis* ; mais les dattes précedentes nous déterminent à lire : *III. Non. Octobr.* & ainsi à traduire : le cinquiéme d'Octobre. Il n'y aura plus alors de difficulté pour placer tous ces évenemens.
l. 21. Weinmar, *ou* Weimar.
Pag. 349. l. 2. De Binecour, *ou* de Binicour, *autrement* de Bugnicourt.

Pag. 350. l. 3. Charles d'Hallewin, *ajout.* Le Vicomte de Martigues qui aſſiſta auſſi à cette expedition, *ſelon l'édition de Patiſſon.*

Pag. 351. l. 10. Saint Roman, *ou* S. Romain.

Pag. 352. l. 2. Ouarty, *ou* Ouartis.

l. 3. Le Marquis de Baugé. *On lit dans l'édition de Patiſſon*, Martigues. *P.*

l. 25. Henri, *ajout.* VIII.

Pag. 353. l. 38. Au lieu de Maigny. *L'édition de Patiſſon met*, Martigues.

Pag. 355. l. 13. Les Forts de Beauqueſné, *liſ.* le Fort de Beauqueſne.

l. 33. Sept cens, *le MS. du Roi met*, douze cens.

Pag. 358. Not. au bas de la page 2. col. l. 6. Gavre, *liſ.* Gaure.

Pag. 359. l. 23. Le 21. *ou* le 20. *ſuivant les éditions de Patiſſon & de Drouart.*

l. 28. Auchi-le-Château, *ou* Auxy-le-Château.

Pag. 362. l. 6. Campagne de Rome, *liſ.* Terre de Labour.

Pag. 370. l. dern. Septembre. *Les éditions de Patiſſon & de Drouart mettent*, Octobre. *P. D. o.*

Pag. 371. l. 1. Quatre mille, *liſ.* quatre cens.

l. 3. San-Michele, *liſ.* San-Miguel.

Pag. 374. l. 3. San-Germiniano, *liſ.* San-Geminiano.

Pag. 375. l. dern. Neuf ans, *not.* Octavian Fregoſe ayant traité avec le Roi François I. qui vint à la Couronne l'an 1515. fut créé Gouverneur perpétuel des Genois : mais Genes ayant été priſe par les Impériaux en 1522. ne retourna en l'obéïſſance du Roi qu'en 1527. lorſque Lautrec alla en Italie pour délivrer le Pape. Par conſéquent Octavian ne peut avoir gouverné neuf ans entiers, ni juſqu'à la bataille de Pavie 1525. *Put.*

Pag. 376. l. 11. Trente-ſix, *liſ.* vingt-ſix.

Pag. 377. l. 2. Mariano, *liſ.* Marciano.

Pag. 380. l. 36. Le Port, *liſ.* le Golfe.

Pag. 383. l. 4. Navilteres, *liſ.* Naviheres *ou* Navieres.

Pag. 385. l. 12. Halfeld, *liſ.* Salfeld.

Ibid. Jean Mullern de Konigsberg, *liſ.* Jean Muller de Koningshofen en Franconie. C. Il eſt plus connu ſous le nom de *Regiomontanus.*

Pag. 385. l. 30. Pitſen, *liſ.* Pilſen.
l. dern. Olmuntz, *liſ.* Olmutz.
Pag. 386. l. 18. Le ſecond jour de Juin, *liſ.* le quatriéme jour de Juillet.
Pag. 399. l. 8. Rolexane, *liſ.* Roxelane.

LIVRE TREIZIE'ME.

Pag. 405. l. 14. Trente-quatre. *On lit dans l'édition de Londres*, vingt-quatre.
l. 37. Selon la coutume, *not.* Quoique le Roi d'Angleterre ait rendu le dernier ſoupir; il n'eſt regardé comme mort, que lorſque ſon corps eſt inhumé. Il eſt ſervi de la même maniere, que s'il étoit vivant; & ſes Officiers, principalement les douze Gentilshommes de la chambre, font auprès du mort le même ſervice qu'ils faiſoient de ſon vivant. *C.*
Pag. 406. l. 1. Hundſon. *On liſoit dans les éditions de Patiſſon & de Drouart.* Ewardben à vingt-quatre milles de Londres, dans la Province d'Eſſex &c. *P. D. o.*
l. 9. Elle arriva, *ajout.* dans le Comté de Northfolch; & delà ſe retira au château de Framingham. *C.*
l. 24. De Flour. Jules Ravilio Roſſo appelle ce château *Fiora.* Luc Contile (pag. 55.) l'appelle à plus juſte titre *Sion.* Cette maiſon qui eſt à ſept milles de Londres, ſituée ſur la Tamiſe, appartenoit au Duc de Sommerſet. Lorſqu'il eut été condamné, comme criminel de Leze-Majeſté, elle fut confiſquée au profit du Roi; & Edouard VI. en fit préſent au Duc de Northumberland. *C.* L'Editeur Anglois nomme ce château *Sion-Houſe.*
Pag. 408. l. 26. Edwardben, *liſ.* S. Edmunds-bury.
l. 32. A dix lieuës de Londres. *Le Latin met*, à vingt milles. *Il faut lire* quarante-quatre milles. C.
Pag. 414. l. 22. Ganden, *liſ.* le Chevalier Thomas Cheyney, Lord Warden (ou Gardien) des cinq Ports, *not.* Ravilio Roſſo d'où ce lieu eſt pris, l'appelle Milord Vauden: il devoit dire, Milord Warden, qui eſt le titre d'une charge; quoique M. de Thou le prenne pour le nom d'une perſonne. *C*

Pag. 415. l. 32. La veuve. Anne fille du Chevalier Edouard Stanhope de Shelford. C.

l. 33. Tunſtall, *ou* Tonſtal.

Pag. 418. l. 17. Jean & Henri Gate. *Effacez* Jean; car Jean avoit été executé après Dudley; il ne reſtoit que Henri, qui fut élargi avec André Dudley.

Pag. 420. l. 17. Shropphire, *ou* Shrewsbury.

Pag. 421. l. 13. Democh, *liſ.* le Chevalier Leonel Dymoch.

Pag. 423. l. 2. Né de la fille &c. *Dans les éditions de Patiſſon & de Drouart*, né de la ſœur d'Henri VII. *P. D. o.*

Pag. 424. l. 27. L'Amiral, *liſ.* Lamoral.

Pag. 425. l. 34. 1543. *On lit dans l'édition de Londres*, 1542.

Pag. 426. l. 9. Cornouaille, *ou* Cornwall.

l. 31. Le pont de la. *Effacez* la.

Pag. 429. l. 38. L'innocence, *ajout.* l'innocence intérieure de l'ame ou du cœur. P.*

Pag. 430. l. 19. Le 22. *Suivant l'édition de Londres*, le 21.

l. 22. Laski, *liſ.* Jean Laski.

l. 25. Rerira, *liſ.* retira.

l. 26. Emden, *ou* Embden.

l. 29. Moriſin, *ou* Moriſon.

Pag. 431. l. 24. Avec les Theologiens de Cantorberi, *liſ. ſelon Godwin*, avec les Theologiens de l'une & l'autre Univerſité.

Pag. 432. l. 29. Avec François Ruſſel, Comte de Bedford, garde du Sceau Privé, & Guillaume Paulet Marquis de Wincheſter, grand Tréſorier. C.

l. 30. Jarretiere, *ajoutez :* ils étoient accompagnez de pluſieurs Seigneurs, comme Stranger, Maltraverſſ & Weſtin, Maîtres-d'Hôtel de la Reine. *P.*

Pag. 434. l. 13. Sa chrétienté, *liſ.* la chrétienté.

Pag. 436. l. 2. Le Vicomte de Montagu. Antoine Brown Vicomte de Montacute. C.

l. 4. Graveſinde, *ou* Graveſend.

Pag. 439. l. 25. Konigsberg, *liſ.* Konigshoffen, *ou* Konigshoven, en Franconie.

Pag. 440. l. 1. A cauſe de &c. *liſ.* parce qu'il laiſſoit des enfans bien differens de lui. *P. D. o. f. d.*

Pag. 443. l. 9. Juillet. *Suivant l'édition de Londres*, Août.

Pag. 446. l. 12. Le 28. de May, *lis.* le 27. *MS. Reg.*

l. 17. De la vie de Jean Friez &c. *lis.* de la vie de Jean Wild (en Latin *Ferus*) Cordelier, qui fut choisi pour prêcher &c.

l. 29. Hinselle, *lis.* Haynzell.

l. 32. Portis, Portius, *ou* Portio.

Pag. 447. l. 14. Ghelen, *ou* Geslen, *lis.* natif de Boheme mourut à Bâle. *Edit. Angl.*

l. 33. Il fut inhumé &c. *lis.* Enfin Jules III. nomma Franchini à l'Evêché de Massa & de Populonia, en Toscane. Il mourut revêtu de cette dignité; & fut inhumé &c. *Edit. Angl.*

Pag. 449. l. 28. Barlemont, Barlaymont, *ou* Berlaymont, suivant quelques monumens de cette famille, dont il est si souvent fait mention dans cette histoire.

l. 32. Bains, *Balneis*, *ou* Bins, *Bincii*, *selon l'édition d'Angl.*

Pag. 453. l. 6. Mola, *lis.* la Mole.

Pag. 456. l. 2. Maubeuge, *not.* Toutes les éditions Latines, même celle de Londres mettent *Avesnes.* M. Dupuy a remarqué que c'étoit une faute. Avenes (dit-il) est sise sur la Sambre, & est à quatre lieuës de Landrecy, qui est sur l'Hepre. Nous avons cru que pour rectifier le texte, il falloit mettre *Maubeuge*, qui est en effet situé sur la Sambre à quelques lieuës de Landrecy.

l. 9. Marimont, *lis.* Mariemont.

l. 35. Quatre compagnies, *ou suivant l'édition de Patisson*, trois.

Pag. 459. l. 15. Leva le siége, *lis.* décampa.

Pag. 462. l. 13. De Sault-Tavanes, *ou* de Saulx-Tavanes.

Pag. 464. l. 6. d'Auchy, *ou* d'Auxy.

l. 23. Theodore Unterwal, *lis.* Thierri Underwal.

l. 27. Vers, *lis.* Nevers.

l. 36. Dans des &c. *lis.* dans ses retranchemens qu'il avoit fait encore fortifier &c.

Pag. 466. l. 10. Sept Cornettes. *Les éditions de Patisson & de Drouart mettent*, trois. *P. D. o. f.*

l. 28. Montcarré, *lis.* Montcavré.

Pag. 467. l. 28. Auchy-le-Château, *lis.* Auxy-le-Château.

Pag. 468.

Pag. 468. l. 7. Manquoit des, *lif.* manquoit de.

l. 26. Fontanier, *lif.* Fontenay.

Pag. 469. l. 2. L'onze, *lif.* au fept.

Pag. 470. l. 20. Le dix, *lif.* le huit.

Pag. 471. l. 5. De Platon, *ajout.* Il difoit que comme les Poë-tes racontent, que pour punir la fierté & l'infolence de cet Androgyne, Jupiter l'avoit fait partager, de même le plus fage de tous les Princes voyant que le Parlement paffoit les bornes de la modération qui lui étoient prefcrites, avoit jugé à propos de le divifer. Il ajoutoit même qu'au cas qu'il continuât à s'oublier, de femeftre on pourroit bien le ren-dre trimeftre; qu'on le réduiroit même à un mois & demi, & peut-être à un mois; enforte qu'on pourroit dire alors avec raifon, que la lune gouvernoit les Magiftrats, comme elle régle les mois. Enfin l'autorité &c. *MS. Reg.*

Pag. 472. l. 8. Le 28. de Novembre, *lif.* le 29. d'Octobre.

LIVRE QUATORZIE'ME.

Pag. 474. l. 3. Cherafco, Chierafco, *ou* Quieras.

Pag. 475. l. 9. Sort, *lif.* fort.

Pag. 478. l. 5. Montacuti, *ou* Montauti.

Pag. 480. l. 14. Cella, *lif.* Colle.

Pag. 482. l. 12. Lucigliano, *lif.* Lucignano.

Pag. 483. l. 18. L'Adelantade de Canarie. Sandoval le nom-me Alfonfo-Loüis de Lugo Gouverneur de Tenerif.

Pag. 485. l. 2. Valfenera, *ou* Valfenieres.

l. 38. Valdombra, *ou* Valdambra.

Pag. 487. l. dern. Des Turcs établis à Sienne, *lif.* des Turchi citoyens de Sienne.

Pag. 491. l. 10. Le Port, *lif.* le Pont.

Pag. 493. l. 23. Cinquante, *lif.* cinq cens.

l. 25. Dans Montepulciano & Valliano, *lif.* dans Valliano, Foïano, & autres Places au-delà de la Chiana, conformément à ce qu'a écrit Adriani. *Put.*

Pag. 494. l. 3. Gaïazzo, *lif.* Cajazzo.

l. 25. Gighiafa, *lif.* Gighiofa.

Pag. 497. l. 7. Portercole, *ou* Porto-Ercole.

Pag. 497. l. 14. Asie, *ajout.* On l'attendoit de jour en jour avec cinquante galéres. *P. D. o. f.*

Pag. 498. l. 27. Muriano, *lis.* Buriano.

Cet endroit est obscur ; on peut le rendre plus clair en lisant : Mais ayant appris qu'Alexandre Bellincini de Modene arrivoit, & craignant pour Gavorano que ce Genéral feignoit de vouloir assiéger, il quitta cette entreprise & s'éloigna de Buriano. Bellincini profitant de l'occasion, y vint aussi-tôt ; & munit cette Place de vivres & de soldats.

Pag. 499. l. 22. Sangusmé, *lis.* San-Gusme.

l. 23. *Effacez* : & Ancaïano.

l. 25. Ancaïano, *lis.* Ancajano.

Pag. 500. l. 1. Gaïetano, *lis.* Gaëtano.

l. 21. Ajazo, *lis.* Ajazzo. Quelques-uns pensent que c'est l'*Urcinium* de Ptolemée. *D. f.*

Pag. 501. l. 28. Rosermini, *lis.* Rossermini.

l. 29. Alidosii, *lis.* Alidosi.

Pag. 502. l. 37. Sienne, *ajout.* delà ces troupes se rendirent au camp de Marignan. *P. D. o. f.*

Pag. 503. l. 18. Diacceto, *ou* Diaceto.

Pag. 504. l. 3. Voltera, *lis.* Volterre.

Pag. 505. l. 15. Fabiano, *lis.* Fabriano.

Pag. 506. l. 1. Rondini, *lis.* Rondinini.

l. 25. Mariano, *lis.* Moriano.

Pag. 507. l. 20. Dix-huit milles. *Ou suivant l'édition de Londres*, vingt-huit milles.

Pag. 510. l. 17. Qui a lui-même, *lis.* quoiqu'il ait lui-même &c.

Pag. 511. l. 1. Juin & Juillet. *L'édition de Londres met*, Juillet & Août.

Pag. 522. l. 15. Aurelle, *lis.* Aurele.

l. 33. S. Etienne Evêque de Florence, *lis.* Evêque de Rome.

l. 34. On fit en cette ville, *lis.* à Florence.

Pag. 531. l. 3. Alphonse, *lis.* Aponte.

Pag. 535. l. 17. Dans la ville. *Otez ce qui suit, & lis.* Les Allemands qui étoient de garde, au lieu de s'opposer à l'ennemi, tournent leurs armes contre les habitans qui vien-

nent à leur ſecours, & ne tardent pas à abandonner leur poſte. Les Siennois prennent leurs places &c.

Pag. 536. l. 11. Blaccons, *liſ.* Blacons, *&* *ailleurs.*

LIVRE QUINZIE'ME.

Pag. 541. l. 38. Taberna, *liſ.* Taverna.

Pag. 542. l. 26. Pacheco, *ou* Paceco.

Pag. 543. l. 33. Polrino, Polerino, Poërino.

Pag. 547. l. 14. Santia, *ou* Santjà.

l. 36. De Perigord, *liſ.* de Quercy. *Suivant l'édition de Drouart* 8°.

Pag. 564. l. 15. Apprehendat, *liſ.* Apprehenda.

l. 32. De Pezero, *liſ.* de Peſaro.

l. 33. De Breſce, *ou* de Breſcia.

Pag. 566. l. 23. Du Cardinal Rainuce &c. *Il y avoit dans les éditions de Patiſſon & de Drouart*: du Cardinal Alexandre Farneſe, ſoutenuë des Cardinaux Guido Aſcagne Sforce, & Rainuce frere d'Alexandre. *C'étoit une erreur qui a été corrigée depuis par M. de Thou.*

l. 26. Marc, *liſ.* Mare, *ou* Marie, près Calais.

Pag. 576. l. 7. Chieti, *ou* Theata, *ajout.* C'eſt de ce lieu, ou de la tranquilité apparente qu'ils affectoient, que les Peres Theatins ont été appellez en langue vulgaire *Chietini* P.

l. 22. Clement VIII. *liſ.* VII.

l. 23. Caïetano, *liſ.* Gaëtano, *& ainſi partout ailleurs.*

l. 24. Contigliario, *liſ.* Conſiglieri.

Pag. 577. l. 27. Peſcaro, *liſ.* Belcaro.

Pag. 579. l. 30. Pionniers, *ajout.* Je crois qu'il eſt à propos de mettre ici ſous les yeux du Lecteur le plan de cette Place. *P. D. o.*

Pag. 584. l. 21. Salvatore, *liſ.* Salvadore.

l. 34. La Dorie Baltique, *liſ.* la grande Doire.

l. 35. La petite Dorie, *liſ.* la petite Doire.

l. 38. Va perdre, *liſ.* va ſe perdre.

Pag. 586. l. 15. Vingt-cinq pieces, *liſ.* trente-cinq. *MS. Reg.*

Pag. 587. l. 7. Bedaine, de Bedaigne, *ou* de Bedeigne.
Pag. 590. l. 33. Le vingt-un, *lis.* le vingt.
Pag. 593. l. 10. Alaba, *lis.* Alava.
l. 27. Millord, *ou* Millard.

LIVRE SEIZIEME.

Pag. 607. l. 34. Lui en avoient, *lis.* lui en avoit.
Pag. 615. l. 15. Des appels, *les éditions de Patisson & de Drouart* 8°. *ajout.* des défenses.
Pag. 620. l. 7. Le Vicomte Monsignorino, *lis.* Visconti, dit Monsignorini.
l. 10. Pour se défaire du Vicomte, *lis.* pour s'en défaire.
l. 26. Du Vicomte, *lis.* de Visconti.
l. 34. De Leve, *ou* de Leyva.
Pag. 623. l. 34. 63. ans, *lis.* 93. ans auparavant, c'est-à-dire en 1462.
Pag. 627. l. 5. Dans la Champagne, *ajout.* Et comme le bruit se répandoit que le Duc d'Albe étoit arrivé dans le Milanez, & qu'il avoit dessein de jetter du secours dans Vulpiano; le Roi y envoya 4000. Suisses, quelques compagnies d'Allemands, & 400. Gendarmes, pour renforcer l'armée de Brissac, dont nous avons déja rapporté les heureux succès. *P. D. o. f.*
l. 25. Le Maréchal Rossem. *Effacez*, le Maréchal.
Pag. 628. Note, 5. lieuës, *lis.* environ 4. lieuës. 1681. *lis.* 1581.
Pag. 630. l. 16. 14. de Juin, *lis.* 16. de Juillet.
Pag. 635. l. 16. Sur la fin de Juillet, *lis.* sur la fin d'Août.
Pag. 637. l. 21. D'Enery. *C'est ainsi que l'appelle M. Dupuy; mais la Popeliniere pag. 67. met*, château Emery. *C.*
Pag. 639. l. 17. De l'Empereur à Bruxelles, *ajout.* Ce Prince qui avoit déja abdiqué l'Empire & tous ses autres Etats, pensoit à se retirer en Espagne. Nous en parlerons plus au long, lorsque nous aurons rapporté ce qui nous regarde. *P. D. o. f.*
Pag. 644. l. 2. L'annoblit, *ajout.* Peu de tems après Juste

Jonas, né à Northausen (dans la Thuringe) mourut dans son année climatérique à Eiszfeldt où il enseignoit. Il avoit été chargé de l'éducation des enfans de l'Electeur Jean Frederic de Saxe; & il ne les avoit point abandonnez dans tous leurs malheurs. Jonas fut un des disciples des plus affectionnez à Martin Luther, qui rendit, pour ainsi dire, le dernier soupir entre ses bras. P.*

Pag. 645. l. 18. Exposé à la vûë de tout le monde pendant quinze jours, *lis.* Exposé à la véneration des fidéles pendant quarante heures entieres. *Edit. Angl. & ajout.* ce qu'il auroit certainement désaprouvé. P.*

l. 34. A l'étude de la Theologie, *ou* à l'étude & aux exercices de la piété. P.

Pag. 648. l. 26. A 900. lieuës... & à 27. degrez, *lis.* à 1500. lieuës... & à 28. degrez, *suivant l'édition de Londres.*

Pag. 649. l. 5. Riviere de Ganabara, *lis.* Rio de Genero.

Pag. 662. l. 26. Prodeno, *lis.* Prota, *not.* Etienne nomme cette isle Πρῶτα. C'est une isle du Bosphore de Thrace. P. Gillius écrit que les Grecs l'appellent aujourd'hui, *Proti.* Cedrene lui donne le nom de *Proten*, & elle est nommée *Prima* dans le Livre intitulé: *Historia Miscellania.* Elle est éloignée de 40. stades de l'isle de Chalcis, & est dans le voisinage de Constantinople. *Put. l.*

Pag. 663. l. 15. Le 24. de Novembre, *lis.* le 25. d'Octobre.